


PER ARDUA AD ALTA

CHRONIQUE

DE

MICHEL LE SYRIEN

IMP. ORIENTALE A. BURDIN ET Cie, ANGERS

CHRONIQUE

DE

MICHEL LE SYRIEN

PATRIARCHE JACOBITE D'ANTIOCHE

(1166-1199)

Éditée pour la première fois et traduite en français

PAR

J.-B. CHABOT

Ouvrage publié avec l'encouragement et sous le patronage de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

TOME III

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

—

1905

368,597 | D

y 8263208

LIVRE XII

AVEC L'AIDE DE LA VERTU DIVINE QUI A PERFECTIONNÉ LES DOUZE SAINTS APÔTRES, NOUS COMMENÇONS [1] LE DOUZIÈME LIVRE DE LA CHRONIQUE, QUI COMMENCE À L'AN 1088 DES GRECS, QUI EST L'AN 157 DE L'EMPIRE DES ARABES, QUI SONT LES ṬAIYAYÊ, L'AN 6260 DEPUIS ADAM, C'EST-À-DIRE DEPUIS LE COMMENCEMENT DU MONDE, ET L'AN 758 DEPUIS NOTRE-SEIGNEUR.

CHAPITRE [Ier]. — *De l'époque du commencement du règne de Léon, (empereur) des Romains, et de Mahdî, (roi) des Ṭaiyayê, à laquelle le saint patriarche et martyr Mar Georgius sortit de prison.*

En l'an 1088, Léon, fils de Constantinus, commença à régner sur les Romains. La même année, 25 jours plus tard, Mahdî, fils d'Abou Dja'far, commença à régner sur les Ṭaiyayê. L'un et l'autre libérèrent tous les prisonniers qui avaient été enfermés par leurs pères.

Mahdî ouvrit les trésors de son père et distribua ses richesses, comme avec le van, non-seulement à ses troupes, mais aussi aux femmes, ses concubines; car il était débauché et adonné aux voluptés. Il était aussi porté vers la magie, la divination, les sortilèges, et il fit réunir des livres de magie et de divination. C'est pourquoi Léon, empereur des Romains, lui envoya le livre intitulé *Ianès et Iambrès*, qui renferme toute la magie des Égyptiens, et tout ce qu'ils faisaient à l'encontre de Moïse.

En l'an 1090, Mahdî vint à Alep, et les Tanoukayê sortirent à sa rencontre; [**479**] ils habitaient sous des tentes dans les environs d'Alep[2]. Il vit qu'ils montaient des chevaux arabes, et étaient richement parés. Alors quelqu'un lui dit : « Tous ces gens sont chrétiens ». Il fut enflammé de colère et leur ordonna de se faire musulmans. Il les y contraignit par les tortures, et les hommes apostasièrent au nombre d'environ cinq mille : les femmes se sauvèrent, et jusqu'à présent il s'en trouve dans les églises d'Occident. Un homme vénérable d'entre eux, appelé Leith[3], souffrit le martyre.

Mahdî se porta sur le territoire des Romains, et fixa son camp sur le fleuve Pyramus, dans la région de la ville d'Arabissus.

Il envoya son fils Haroun saccager le Beît Roumayê; pour lui, il s'empara de la Syrie, et se rendit à Jérusalem pour prier; son fils, après s'être emparé d'une forteresse appelée Semalus[4], se livra au pillage et s'éloigna.

---

1. Lire : [illegible]. — 2. Lire ainsi d'après Bar Hébr. (p. 127), [illegible], au lieu de [illegible]. Ar. : [illegible]. — 3. BH : [illegible]. — 4. Τὸ Σημαλοῦος κάστρον (THEOPH., ad ann. 772). Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, t. XII, p. 315, n. 7.

En l'an 1092[1] des Grecs, les Ṭaiyayê pénétrèrent dans la région d'Éphèse, et firent captifs environ sept mille hommes. L'empereur Léon, de son côté, envoya une armée qui emmena en captivité les Syriens orthodoxes, et les établit en Thrace[2].

Un des écrivains chalcédoniens dit que cet empereur Léon détestait les images et ne permettait aucunement de les vénérer, et qu'il adhérait aux Orthodoxes, comme son père[3].

En l'an 1092, Léon mourut, et son fils Constantinus[4] commença à régner. Comme c'était un enfant de 12 ans, sa mère, Irène[5], gouvernait, et était proclamée avec lui.

En l'an 1094, Mahdî envoya son fils [480] Haroun, avec deux généraux, dans le pays des Romains. 'Abd el-Malik[6] assiégea Nacolée[7] : son armée fut taillée en pièces et il s'enfuit couvert de honte. Bournikê[8] livra bataille et tua dix mille Romains. Haroun se dirigea vers la ville impériale. Les Romains usèrent de ruse et enfermèrent les Ṭaiyayê près du fleuve Sangarius[9], entre la montagne d'un côté et les eaux de l'autre; les Ṭaiyayê furent dans une grande angoisse. Ils demandèrent la paix; Irène, selon l'esprit féminin, y consentit : on fit une trêve de trois ans, et les Ṭaiyayê sortirent de leur difficulté[10].

L'année suivante, 'Alî[11] bâtit la ville de Ḥadeth.

En l'an 1095, mourut Mahdî[12]. Son fils, Mousa[13] [commença à régner][14], pendant deux ans.

En l'an 1097, les Romains s'avancèrent avec une armée considérable et parvinrent jusqu'à la ville de Ḥadeth, qui avait été nouvellement bâtie par les Ṭaiyayê, sur la frontière[15]. Ses habitants s'enfuirent et elle demeura déserte. Les Romains détruisirent alors totalement ses murs, et démolirent tout ce qui y avait été construit.

Au mois de tamouz (juill.), mourut Mousa, (roi) des Ṭaiyayê[16]; et après lui régna son frère, Haroun, surnommé Rašîd[17].

---

1. Lire : ܐܨܐ (BH). — 2. Theoph., ad ann. 770. — 3. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, l. LXV, § xlii. — 4. Constantin VI Porphyrogénète. — 5. ܐܝܪܝܢܐ (BH). — 6. Il faut peut-être lire 'Abd el-Kebir. Cf. Theoph., ann. 773, 774; Weil, *Gesch. d. Chal.*, II, 99. — 7. Νακόλεια. Le général qui assiégea cette place est appelé τὸν Βουνοσόν par Théophanes, *l. c.*; cf. Weil, *op. cit.*, p. 100 n. 1. — 8. Τὸν Βούρνιχε (Theoph.); l'arabe a la même leçon que notre ms. : *Burnsî*. — 9. ܣܢܓܪܝܘܣ (BH). — 10. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, l. LXVI, § vi; *Gesch. d. Chal.*, II, 101, n. 2. — 11. Fils de Soleiman, gouverneur de Mésopotamie et de Qennešrin en Syrie. *Hist. du Bas-Emp.*, t. XII, p. 338, n. 1. — 12. Le 22 moharram de l'an 169 Hég.; 3 août 785. — 13. Abou Moḥammed Mousa al-Hadi. — 14. La construction de la phrase exige le mot ܐܡܠܟ, omis par le copiste. — 15. En Cilicie; cf. *op. cit.*, t. XII, p. 351, n. 4. — 16. Selon les auteurs arabes, le 14 réby second de l'an 170; 15 sept. 786. — 17. Le « Juste », surnom qui lui avait été donné par son père.

A l'époque où Mahdî commença à régner sur les Ṭaiyayê, il envoya un homme nommé Moḥtasîb pour détruire les églises qui avaient été bâties du temps des Ṭaiyayê; et il ordonna de vendre les esclaves chrétiens. Beaucoup d'églises furent démolies; et les esclaves s'enfuirent.

L'église des Chalcédoniens, à Alep, fut détruite.

Il excita aussi une persécution contre les Manichéens en tous lieux[1]. Beaucoup de Ṭaiyayê furent convaincus de cette hérésie, et furent mis à mort parce qu'ils n'y renoncèrent pas.

On détruisit un endroit appelé Padana Rabta, qui était tout rempli de Manichéens; des chrétiens furent pris pour avoir été injustement accusés de cette hérésie. Un persan dénonça aussi quelques personnes de la famille des Goumayê, et elles furent prises; le motif (de la vengeance) de ce persan était qu'elles ne lui avaient pas donné le logement dans leur maison située au village de Hînan; il en fut irrité, et quand il vit, à Bagdad, [**479**] qu'on excitait (une persécution) contre les Manichéens, il dénonça les gens des Goumayê, comme étant manichéens. Huit des principaux d'entre eux furent emmenés et jetés en prison. Après de nombreux tourments, trois moururent en prison, et les cinq autres furent délivrés et sortirent, grâce au Seigneur qui les sauva.

Après neuf années d'emprisonnement du patriarche Georgius, à Bagdad, Mahdî, fils d'Abou Djaʿfar, commença à régner et relâcha les prisonniers. Le patriarche sortit avec eux. Mahdî lui interdit d'exercer le patriarcat et de s'intituler patriarche. Le bienheureux s'étant rendu à Tagrit, y fut accueilli comme un ange de Dieu; il fut ainsi reçu en traversant Mossoul et toutes les villes du Djézireh, et fut partout traité avec honneur. Il parvint à Antioche. Il y ordonna dix évêques, en cette année; il chassa ceux de David[2] et en créa d'autres à leur place. Il en laissa cependant quelques-uns, faisant les concessions qu'exigeait la situation du moment.

Il excommunia et chassa Plotinus, qui avait été établi par Sandalaya, et fit retourner Constantinus à Samosate[3]. Quelque temps après, quand Constantinus mourut, les habitants de Samosate lui demandèrent Plotinus, [**479**] et il le leur renvoya.

Après que le patriarche eut passé deux ans à parcourir et à soutenir les églises, des calomniateurs l'accusèrent près de ʿAlî[4], émir du Djézireh, comme ayant foulé aux pieds les ordres du roi. Irrité, (ʿAlî) le fit amener de Ḥarran à Callinice. Avant qu'il ne parût en présence de l'émir, Theodosius, l'évêque qui avait chassé Sandalaya[5], entra et calma l'ardeur de la colère de l'émir. Il lui démontra qu'on accusait faussement

1. Cf. El-Macin, *Historia Saracenica*, ad ann. 166.

2. Cf. tome II, p. 529. — 3. Cf. tome II, p. 521. — 4. Cf. ci-dessus, p. 2, n. 11. — 5. Lorsqu'il se présenta à Ḥarran pour introniser ʿAbdanî; cf. tome II, p. 525.

En l'an 1095, vint la sauterelle ailée, qu'on appelle « kalbaita[1] ». Tout le Djézireh en fut rempli ; après avoir dévasté le froment, l'orge et tous les légumes, elle déposa ses œufs dans tout le pays, dans les plaines et dans les montagnes, et après être restée un mois en terre, sa progéniture sortit, se mit à ramper et à couvrir la terre. Elle s'attachait à tout, montait sur les murs, les parois, les cloisons, entrait même dans les maisons par les fenêtres et les portes ; le sol et le plafond en étaient couverts, ainsi que les outres, les tapis, les tables, les vases; quand elle entrait dans une maison par le côté du sud, elle en sortait par le côté du nord, marchant toujours devant elle ; quand elle passait sur le toit ou sur les briques des maisons, elle marchait comme sur une surface plane, sans être arrêtée. Elle dévorait tout ce qu'elle rencontrait : les herbes et les arbres, les étoffes de laine et les vêtements des hommes. Elle se répandit surtout à Édesse, à Saroug, à Rêš Kêphâ. Quand elle eut épuisé tout ce qu'elle trouva dans la région du Djézireh, elle se traça en quelque sorte une route et passa en Occident où elle détruisit toutes les céréales. Elle dévora ensuite les vignes, les arbres et toute espèce de plantations; personne ne peut [480] raconter ce cruel fléau que j'ai vu moi-même[2]. Gloire au Seigneur de l'Univers ! A la suite de ce dur fléau, pendant les le patriarche. Quand le bienheureux entra, et quand l'émir lui exposa les griefs (dont il était accusé), il fit admirablement son apologie et fut très bien accueilli, surtout que Theodosius qui interprétait (ses paroles) en arabe, et qui était très bien vu de l'émir, faisait l'éloge du patriarche, disant que c'était un homme bon et saint, et que ceux qui l'accusaient d'avoir imposé des charges et des tributs aux églises n'étaient pas véridiques. L'émir ayant été apaisé par de semblables discours, le patriarche se retira victorieux, et dès lors, il gouverna sans crainte l'Église de Dieu, jusqu'à la fin de sa vie.

A Alexandrie, le patriarche fut Maiana[3], pendant 9 ans[4] ; — puis Iwannis.

En l'an 1095, les Édesséniens se séparèrent de Zacharias leur métropolitain, pour plusieurs motifs, mais principalement parce qu'ils lui disaient de reprendre son frère Siméon, à cause de sa mauvaise conduite, et qu'il n'en faisait rien. C'est pourquoi le patriarche Georgius lui ordonna de quitter la ville ; et il n'y fut plus reçu.

En l'an 1096, au mois de 'iyar, Georgius rassembla un synode, au sujet de [480] Jean de Tagrit que les Tagritains accusaient d'actions honteuses. Celui-ci disait : « Ils mentent ». C'est pourquoi le patriarche envoya avec lui quatre évêques pour faire là une enquête sur

1. C'est-à-dire « canine ». — 2. C'est Denys de Tell-Maḥrê qui parle ainsi.

3. Mina ou Mennas. — 4. Ms. : « 40 ans » (de même dans la vers. arabe); il faut lire ט au lieu de מ. Cf. Renaudot, *Hist. patr. Alex.*, p. 241 ; El-Macin, *Hist. sarac.*, trad. d'Erpenius, p. 126, 142. Jean fut élu en la première année du règne de Mousa.

trois années qui suivirent, [il y eut une famine causée] [1] par la cherté du pain, du vin, de l'huile, et de toute sorte de légumes.

son affaire, et ils devaient le confirmer s'il était trouvé innocent. Quand ils parvinrent au pays de Balâd, Jean Kiounaya abandonna les évêques, s'enfuit au couvent de Mar Mattai, et osa ordonner trois évêques qui seraient ses soutiens, et résisteraient au patriarche. Les évêques (délégués), voyant son audace, le déposèrent ainsi que ceux qu'il avait ordonnés.

Alors le patriarche ordonna comme métropolitain de Tagrit Mar Joseph.

Il ordonna pour Édesse Zacharias, du couvent de Qartamîn [2] : mais celui-ci fut aussi chassé [3] par les perturbateurs qui étaient à Édesse. — *Fin de ces trois récits.*

CHAPITRE [II] *qui expose quand et comment surgit dans l'Église la querelle au sujet de l'expression* « panem cælestem frangimus. »

Plusieurs blâment le patriarche Cyriacus comme ayant été le principe de la querelle qui s'éleva dans l'Église au sujet de la formule : *panem cælestem frangimus*; mais ils ne sont pas dans le vrai, car dès le temps du patriarche Georgius, il y eut des doutes à ce sujet. La lettre du bienheureux Georgius à Gouria, diacre de la famille Na'ar, d'Édesse, en témoigne; elle s'exprime ainsi :

« Puisque ta sollicitude, ô fils bien-aimé, m'a écrit (pour savoir) quand cette expression a commencé, d'où elle est venue, quand elle a été réprouvée, et depuis quelle époque on a commencé à être troublé par elle; je te dirai ceci :

« Notre Seigneur, notre grand Dieu et Sauveur Jésus-Christ nous a livré trois sacrements : le sacrement du saint Baptême, le sacrement du Sacrifice de son corps et de son sang, et enfin le sacrement de l'Ordination de la consécration des fonctions sacerdotales. Pour chacun de ces sacrements il a institué un symbole; pour celui du Baptême : le souffle qu'il souffla sur le visage des Apôtres, en disant [4] : « Recevez le Saint-Esprit; si vous remettez les péchés à quelqu'un, ils lui seront remis; si vous les retenez, ils seront retenus. » Et c'est pourquoi ceux qui consacrent les eaux pour le Baptême, soit évêques, soit prêtres, soufflent sur ces eaux, de manière que le mystère de ce souffle divin s'accomplisse en elles et qu'elles reçoivent l'Esprit-Saint pour la régénération spirituelle. — Dans le sacrement du ministère de son corps et de son sang : il prit le pain de ses saintes mains, le bénit, le rompit, et le donna à ses saints Apôtres ; (ce que fait aussi le prêtre) [5] dans la prière qui

1. Ajouter ici les mots : ܗܘܐ ܟܦܢܐ ܒܐܪܥܐ (BH), omis par le copiste; Ar : ܘܟܐܢ ܦܝܗܐ ܓܠܐ ܥܡܡ. — 2. Il succédait à un év. du même nom; cf. p. 4. — 3. Lire : ܐܬܛܪܕ ܗܘܐ. — 4. Joh., xx, 23. — 5. Un copiste paraît avoir omis ici ces mots ou une phrase analogue; ils manquent aussi dans la vers. ar.

vient après *Sanctus*, *Sanctus*; de manière que le prodige qu'a accompli le Christ, qui était la vertu toute puissante de Dieu, s'accomplit encore maintenant dans la consécration mystérieuse qui se fait présentement par des (hommes) faibles. — Et quand il nous livra le sacrement de l'Ordination, Luc dit, à la fin [481] de son Évangile[1], qu'il éleva les mains et bénit ses disciples au moment de son ascension. Et pareillement, cette sainte tradition s'accomplit dans les saintes Églises, sur la tête de tous ceux qui s'approchent du sacerdoce, soit évêques, soit prêtres, soit diacres; de sorte qu'ici encore, le même mystère accompli par la droite de Dieu le Père, qui est Jésus-Christ lui-même, l'est aussi par nos mains pécheresses. Troubler ces règles, introduire de nous-mêmes des innovations[2], créer d'autres traditions, est en dehors de toutes ces divines institutions sacramentelles. En effet, il n'est pas permis de souffler après la dernière prière qui suit la première insufflation à laquelle appartient le mystère; ni pareillement d'élever les mains sur ceux qui doivent être consacrés, après la dernière prière qui suit l'imposition des mains qui se fait après l'élévation des mains. Et de même que souffler une seconde fois dans le Baptême est en dehors du mystère institué par notre Sauveur; de même, recommencer la dernière prière sur la parcelle consacrée, est une institution étrangère. Car il n'est pas écrit dans l'Évangile : il bénit et rompit, et ensuite il bénit et rompit derechef, puis il donna à ses disciples. Cela, en effet, ne convenait pas à la vertu toute puissante.

« Quant à ce que tu as demandé : « Quand (cette coutume) est-elle entrée dans « l'Église ? » Je n'en sais rien. « Quand a-t-elle été réprouvée ? » Je le sais. Depuis toujours et pour toujours. L'Esprit-Saint a fait en sorte que ce sacrement, le corps et le sang de Dieu le Verbe, fût accompli par deux hommes saints et inspirés de Dieu : par Jacques le premier évêque, et par Marc l'Évangéliste. Les Égyptiens et toute la province d'Alexandrie affirment que cette expression : *panem cælestem frangimus, in nomine Patris et Filii et Spiritus sancti*, n'a jamais existé dans la liturgie de Marc, fils et disciple de Pierre, le chef de tous les divins Apôtres, de qui il a appris la prédication divine et l'Évangile, et reçu tous les sacrements. Tous les Grecs, et tout d'abord les saints docteurs qui ont fait des liturgies selon la tradition de l'archevêque Jacques : soit Basilius, soit Gregorius, soit Timotheus, soit Severus, attestent pareillement que cette expression *panem cælestem frangimus, in nomine Patris et Filii et Spiritus sancti*, ne se trouve pas dans la liturgie de l'apôtre Jacques; elle n'a été transmise par eux, en effet, dans aucun de vos exemplaires, et elle n'existe dans aucun des exemplaires grecs. Il est évident que, puisqu'elle n'est ni dans la sienne ni dans les leurs, elle a été réprouvée[3] depuis toujours et pour toujours.

« Cependant, pour moi, je n'ai imposé à personne de règle à son sujet : soit celle de la dire, soit celle de ne pas la dire. Non pas que j'ignore qu'il ne convient pas de la

1. Luc, xxiv, 50. — 2. Le texte est altéré; l'Arabe semble avoir lu : ܘܡܪܕܝܬܐ ܠܐ ܚܕܬܐ, et traduit : ܘܠܐ ܢܥܒܕ ܥܠܬܐ ܐܚܪܢܝ ܡܢ ܢܦܫܢ. — 3. Lire : ܡܣܬܠܝܐ.

dire; mais pour ne pas donner occasion aux perturbateurs et à ceux qui ne se préoccupent pas de l'édification de l'Église mais bien de sa ruine, de soutenir leur dessein dans l'amour de la domination et d'en prendre prétexte pour causer un schisme et tromper les simples. Malheur à nous, s'il y a dans notre confession un pain descendu du ciel qui n'est pas le Fils et le Verbe de Dieu; et si nous le rompons au nom du Père *et du Fils et du Saint-Esprit, nous avons là un autre fils qui n'est pas le pain descendu* du ciel. »

Et un peu plus loin : « Tu demandais dans ta lettre comment elle était entrée dans l'Église ? » Deux traditions ont cours relativement à ce mystère : l'une sainte, et l'autre éloignée de toute sainteté. Comme les saints Apôtres avaient défini que dans les saints jours de jeûne on n'offrirait pas l'oblation, excepté le samedi et le dimanche, ils prescrivirent qu'on signerait le calice tous les autres jours de toutes les semaines de jeûne, afin que le peuple reçût la communion au moment du soir, et que quand le prêtre le signerait il dirait : « Le calice d'action de grâces est signé au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit », et alors il y jette la parcelle propitiatoire qui le consacre. Telle est la tradition sainte qui consacre le calice non consacré, qui le déclare un calice de louange, qui ne répète aucune des choses dites par notre Sauveur et dans lesquelles on reconnaît sa divinité, et qui ne répond d'aucune façon aux apparences de son incarnation.

« L'autre tradition, qui n'est pas sainte, est celle qu'a introduite l'impie Diodorus, l'ennemi de la vérité [**482**] et l'adversaire du Christ. La voici. Il fait, comme il la nomme, une oblation, qui n'est pas un rapprochement[1] mais un éloignement de Dieu, et il y dit : « L'Agneau de Dieu est immolé devant la Trinité sainte ». — Je dis que ceux qui ont introduit l'usage de dire (la formule) : *Panem cælestem frangimus in nomine Patris, et Filii, et Spiritus sancti* étaient ses partisans. Je sais qu'elle a été dite par des gens simples, qui étaient aussi éloignés de l'opinion de Diodorus que le ciel est éloigné de la terre; mais si quelqu'un l'examine, la signification est la même. Qu'est, en effet, l'Agneau de Dieu, sinon le pain vivant descendu du ciel ? Et cela est attesté par le saint Baptiste qui a confessé cette expression : « Voici l'Agneau de Dieu qui enlève le péché du monde[2] ».

Et un peu plus loin : « Mais, comme je l'ai dit auparavant, quand on compare les deux expressions; celle qui dit : « *Immolatur Agnus Dei coram Trinitate sancta* et celle qui dit : « *Frangitur panis cælestis in nomine Patris et Filii et Spiritus sancti*, on ne trouve entre elles aucune divergence. Mais Diodorus, dans son esprit pervers, divise le Christ. Ceux-ci l'ont introduite, par rusticité, d'après la consignation du calice ; mais dans la consignation du calice, elle est employée correctement, puisqu'elle consacre le calice non consacré ; ici elle n'est pas employée correctement, puisque « panem [cælestem][3] frangimus » s'applique (à celui)[4] qui est le Fils

1. Le même verbe, en syriaque, signifie « offrir » et « approcher ». — 2. Joh., I, 29. — 3. Suppléé d'après l'Ar. — 4. Quelques mots ont pu être omis ici par un copiste ; l'Ar. a la même leçon.

même et le Verbe du Père, et signifie qu'il est rompu au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit. Elle place ce pain céleste hors du Père et du Fils et du Saint-Esprit; de même qu'en disant : Un tel est baptisé au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit; de même quand on dit que le pain céleste est rompu au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit, on considère ce pain céleste comme une chose différente du Père, du Fils, et du Saint-Esprit.

« Mais pour moi, je n'ai dit à personne qu'il fallait la réciter ou ne pas la réciter, pour ne point fournir de prétexte à ceux qui ont soif de diviser l'Église, dans leur audace. » *Et le reste de la lettre. — Fin.*

CHAPITRE [III]. — *De l'époque du commencement du règne de Haroun, roi des Ṭaiyayê, et de Constantinus, empereur des Romains. De la mort du patriarche Georgius. De ceux qui lui succédèrent dans l'Église des Orthodoxes, et des autres événements qui survinrent à cette époque et sont consignés par écrit.*

Quand Haroun, roi des Ṭaiyayê, commença à régner, il envoya 'A[b]d el-Malik[1] rebâtir Ḥadeth. Celui-ci rassembla deux mille chariots; les églises qui se trouvaient à l'occident du Sanga[2] furent démolies, et avec leurs pierres on rebâtit le mur. La grande église de Kaišoum fut détruite avec les 15 temples qui se trouvaient là.

Au mois d'éloul (sept.), [483] Malšouf[3] (?), pénétra dans le Beit Roumayê, et en ramena de nombreux captifs; ensuite Soleiman, émir de Ḥadeth, vint à son tour, pilla et fit des captifs.

Au mois de šebaṭ (févr.), Ayoub, son fils, envahit le rivage de la mer et commit un grand pillage.

En l'an 1104, il y eut une guerre entre les Qaisayê et les Yamanayê[4], dans la région occidentale. Elle commença en Palestine et se décida à Emèse. Beaucoup de gens des deux partis furent tués.

La même année, 'Abd el-Malik envahit de nouveau le pays des Romains : il y fit des captifs nombreux et le quitta. Son fils, 'Abd er-Raḥman y pénétra à son tour et assiégea une forteresse, en Cappadoce, appelée Rabasah[5]. Quatre cents[6] hommes y périrent de soif, après quoi, on livra la forteresse; les Ṭaiyayê, en

1. 'Abd el-Malik ibn Saliḥ. — 2. Même leçon dans BH, et en plusieurs passages. — 3. Même leçon dans la vers. arabe. — 4. Cf. *Gesch. der Chal.*, II, 147. — 5. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, XII, p. 357, n. 3. La ville appelée ici « Rabasah » (même leçon dans BH) paraît être celle que Théophanes appelle τὸ καστρὸν Θήβασαν (ann. 786); la vraie leçon serait alors ܕܒܣܗ. — 6. Ms. : « 9 »; lire ܬ (BH) au lieu de ܛ.

ayant pris possession, en tirèrent des captifs, de l'or et quantité de choses précieuses.

A cette époque, Constantinus, empereur des Romains, scandalisé par Elpidi[us], patrice de Sicile, parce qu'il avait péché avec (l'impératrice) sa mère, voulut lui faire crever les yeux. Le patrice s'enfuit chez les Ṭaiyayê, et l'empereur ordonna que sa mère ne fût plus appelée impératrice. Il imposa (cette règle) avec serment à toute la chancellerie[1], et il fit emprisonner les enfants et la femme d'Elpidius[2].

Elpidius qui se proclamait empereur des Romains, jura aux Ṭaiyayê de leur livrer l'île de Sicile. Il s'engagea par serment vis-à-vis de l'émir Soleiman, et celui-ci prit quarante mille hommes et s'en alla avec Elpidius, après avoir juré de s'emparer de tout le pays des Romains. Quand ils arrivèrent dans la contrée de Simison[3], [484] ils furent pris par l'hiver, et quatre mille d'entre eux périrent. Dans leur embarras, ils eurent recours aux Romains. Les Romains montrèrent de la philanthropie et ne maltraitèrent point les Ṭaiyayê, qui sortirent de cet endroit au mois de kanoun II (janv.). Beaucoup des notables parmi eux avaient les pieds pourris par la neige. Moi-même[4], j'ai vu environ quatre cents d'entre eux (à Édesse[5]).

Ensuite, Constantinus refit la paix avec sa mère, Irène, et ordonna de la proclamer de nouveau impératrice. Elle fut proclamée en tous lieux, excepté chez le peuple des Arméniaques[6], qui ne consentirent pas à la proclamer, à cause des serments qu'ils avaient jurés ; l'empereur les fit cruellement massacrer.

L'empereur ajouta encore à la multitude de ses actions déréglées, et foula aux pieds les usages chrétiens ; il brava la honte, et prit une seconde femme alors que la première vivait encore : et il devint méprisable aux yeux de tout le peuple[7].

En l'an 1100, un ḥarouraya[8] nommé Walîd[9], réunit 5 mille hommes et vint à Nisibe. Il tua l'émir, pilla les marchands, et exigea de chaque chrétien 5 zouzê. Les Ṭaiyayê tremblaient devant lui; car il circulait dans les pays et massacrait les Ṭaiyayê. Après que Walîd eut triomphé des troupes de ʿAbd el-Malik,

En l'an 1097, les Édesséniens se séparèrent de nouveau de leur évêque, Zacharias, qui était du monastère de Qartamîn. Tous les clercs et les notables lui résistèrent, au contraire de la foule. Ils firent connaître la chose au patriarche Georgius, et celui-ci le chassa de la ville.

---

1. τάξις. — 2. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LXVI, § v, xxvi. — 3. Bar Hébr. : ܣܐܡܣܘܢ, *Samsoun.* — 4. Denys de Tell Maḥrê. — 5. Ces deux mots sont donnés par Bar Hébr. — 6. 'Αρμενιακοί ; cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LXVI, § xxviii-xxxi. — 7. *Ibid.*, § xxxv. Il répudia Marie et épousa Théodote.

8. Lire : ܚܪܘܪܝܐ, de la secte des Harourites. — 9. Walîd ibn Tarif.

[483] et rendu les routes désertes faute de voyageurs, Yézîd[1] s'avança, engagea le combat avec lui et le tua.

L'année suivante, le roi Haroun monta de Bagdad et vint à Callinice pour s'y fixer. Il bâtit des édifices pour les habitants et ses officiers; et Rafiqah devint une seconde Babylone. Il y fit aussi amener[2] deux canaux pour l'irriguer : l'un de l'Euphrate et l'autre de Saroug. Il acheta les eaux des villages de Saroug à leurs propriétaires, leur creusa un lit nouveau, les fit descendre, et fit sur leurs rives de nombreux jardins[3].

En l'an 1108, Haroun, roi des Ṭaiyayê, se porta vers le Beït Roumayê. Lorsqu'il passa par Édesse, des traîtres se présentèrent pour accuser les chrétiens (disant) : « Ils sont des espions; l'empereur des Romains vient chaque année prier dans leur église », et ils lui demandèrent de faire démolir la grande église, et d'empêcher de sonner[4] la cloche. Le roi dit à Yaḥya[5], son conseiller : « Que te semble-t-il de cette accusation? » Celui-ci répondit avec sagesse : « Il ne convient pas de la recevoir ». Et aussitôt les traîtres furent chassés et même punis.

A cette époque[6], ainsi que d'autres l'ont écrit, un homme de la région de Thrace, en creusant en un certain lieu, trouva un sarcophage dans lequel était un mort, et sur lequel était écrit : « Le Christ doit naître d'une Vierge; et

Le bienheureux Georgius s'étant mis en route tomba malade, et quand il parvint au pays de Claudia [483] sa maladie s'aggrava. C'est pourquoi il monta au couvent de Mar Bar Çauma où il termina sa course; il mourut en l'an 1101 des Grecs. Son saint corps fut déposé en ce lieu.

Au mois de ḥazîran (juin) de la même année, le synode des évêques se réunit à Badaya-ze'ourta, dans la plaine de Ḥarran, et ils firent choix de Joseph, de Goubba Barraya. Quand celui ci arriva, en voyant sa belle prestance, ils se réjouirent en lui; mais quand ils goûtèrent son langage, ils le trouvèrent barbare, et voulurent le renvoyer à son couvent. Il y eut un schisme à son sujet, parmi les évêques : les uns l'acclamaient[7], les autres n'en voulaient pas. A la fin, craignant les habitants de son monastère qui étaient amis de la dispute, ils l'ordonnèrent de force.

Quand Joseph eut été ordonné, sur les instances de Zacharias d'Édesse, il prit celui ci et vint pour réconcilier les habitants avec lui. Tandis qu'ils se trouvaient dans le temple de Mar Qozma, qui est hors de la ville, les Édesséniens vinrent près d'eux. Ils discutèrent longuement, mais les Édesséniens ne cédèrent pas au patriarche et n'acceptèrent pas Zacharias. Le patriarche partit de là irrité, et n'entra pas dans leur ville.

Comme il descendait à Bagdad pour

---

1. Yézîd ibn Mouzid. Cf. *Gesch. d. Chal.*, II, 147. — 2. Lire : ܐܦܩ (BH). — 3. ܦܪ̈ܕܝܣܐ ܣܓܝ̈ܐܐ (BH). — 4. Lire : ܢܬܢܩܫ. Littéralement « que le sémantron soit frappé ». — 5. Yaḥya ibn Khalid ibn Barmaq. — 6. Cf. Theoph., ad ann. 773.

7. Peut-être faut-il lire ܨܒܝ ; les uns « le voulaient » (?).

moi, dès maintenant, je crois; le soleil ne me reverra pas avant[1] que ne soit accompli ce que j'ai dit. » — *Fin.*

recevoir son diplôme, sur les instances des évêques, il donna à Jean la permission de gouverner Mabboug; car, jusqu'à ce moment, Jean visitait seulement le pays, et il y avait un autre évêque pour la ville.

Le patriarche Joseph, après avoir accompli son voyage à Bagdad, visita les églises d'Orient et mourut dans le monastère de Mar Atounos, qui est situé au-dessus de Tell Bešmai[2], au mois de kanoun II [**484**] de l'an 1103. Il avait ordonné un évêque : Anthimus, pour Ba'lbek.

En l'an 1104 des Grecs, les évêques se réunirent à Ḥarran, et le 15 de 'ab (août), ils ordonnèrent patriarche Cyriacus, du monastère de Bîzôna : un homme éloquent et saint dans son corps et dans son âme. Ayant été vivement pressé par Zacharias, il prit celui-ci avec lui et vint à Édesse, où il fut reçu comme un ange de Dieu : il entra dans la ville en grande pompe, et fut très aimé de tout le monde jusqu'au moment où il mit en avant l'affaire de Zacharias. Alors, ils lui montrèrent de la désobéissance; le patriarche se donna beaucoup de peine avec eux, mais les Édesseniens n'acceptèrent point Zacharias. A la fin, le patriarche fit un partage et donna à Zacharias quatre districts[3] du diocèse qu'il visiterait pendant sa vie et qui devaient être réunis au diocèse après sa mort. Les Édesseniens se mirent d'accord là-dessus avec le patriarche et lui donnèrent leur consentement pour qu'il choisît[4] et leur ordonnât comme évêque qui il voudrait. Il partit de là, et bientôt après, il leur ordonna Basili[us] de Qennéšrê.

Cyriacus, voyant que ses affaires prospéraient et qu'il avait réglé beaucoup de choses en maître dans l'Église, sans faire de mauvaise rencontre, pensa que tout réussirait pareillement, et il voulut supprimer dans l'Église la formule : *panem cælestem frangimus*. C'est pourquoi il prescrivait aux prêtres qu'il ordonnait de ne pas la réciter. Il ne considéra point comment Georgius l'avait tolérée et ne l'avait pas retranchée pour que l'Église ne soit pas divisée. Comme on commença à s'agiter à ce propos, il réunit un synode à Beit Botîn, dans le diocèse de Ḥarran, en l'an 1106. Après avoir examiné l'affaire, ils décrétèrent que chacun en userait selon son gré, et que ceux qui ne la disaient pas ne devaient point se scandaliser de ceux qui la disaient. Ensuite, ils établirent 40 canons[5] au sujet des réformes que le patriarche renouvela dans ce synode.

Mais il y avait des évêques qui lui étaient secrètement opposés. L'un d'eux était Severus de Samosate, qui, depuis son élection, n'était pas en bons termes avec lui. Le patriarche était aussi irrité contre lui et il se dirigea vers son diocèse, pour y corriger les erreurs qui s'y étaient introduites par la négligence de Severus. Severus

1. Lire ; ܥܕ.

2. Lire : ܠܒܫܡܝ (BH). — 3. κλίματα. — 4. Lire ; ܢܓܒܐ. — 5. Ils nous sont parvenus dans diverses collections. Cf. Duval., *Litt. syr.*, p. 182.

disait : « Il s'en va poussé par la passion, afin de trouver un prétexte. » Quand le patriarche s'y rendit, on ne lui ouvrit point la porte de l'église. Ayant montré le diplôme du roi au gouverneur, celui-ci la lui fit ouvrir. Le patriarche monta à l'ambon et excommunia Severus ; puis il passa de village en village, anathématisant Severus. Alors Severus réunit des évêques, des prêtres, des moines et le peuple, et il se rendit près du patriarche, à son couvent. Il reçut l'absolution et la paix fut rétablie.

CHAPITRE [IV]. — *De l'époque à laquelle l'empereur Constantinus tomba, avec sa mère, et à laquelle Nicephorus commença à régner. De ce que fit à cette époque Haroun, roi des Ṭaiyayê. Du trésor qui fut découvert à Édesse. Du trouble causé au patriarche Cyriacus par les moines ; de l'union qu'il fit avec les Julianistes, et qui fut ensuite rompue.*

[**485**] Tandis que Constantinus, contempteur de la loi, était méprisé par tout le monde, les Ṭaiyayê pillaient de plus en plus les pays des Romains, et il n'y avait personne pour leur résister; c'est pourquoi les Romains songèrent à le priver de l'empire. Pour lui, loin de s'abstenir des choses odieuses, il ajoutait encore à la débauche. Il s'emparait des filles des grands et les souillait honteusement.

Étant parti en guerre contre les Bulgares, il s'avança jusqu'en Thrace : et là, il s'abandonna à l'ivrognerie et à la débauche. Alors, les princes firent savoir toutes ces choses à sa mère et elle leur promit de le faire cesser. A son retour, elle lui fit crever les yeux. Il devint aveugle, et elle régna seule. Elle établit comme premier ministre et archipatrice l'eunuque Aetius.

Quand les Ṭaiyayê envahirent le Beit Roumayê, Aetius les vainquit. L'année suivante, les Ṭaiyayê firent une nouvelle invasion et furent victorieux. Alors les Romains voulurent faire régner sur eux Nicephorus, le Logothète, cappadocien. Quand Irène apprit cela, elle ordonna de lui faire crever les yeux. Aetius le cacha. Il voulut régner lui-même, et demanda à Irène de lui donner la couronne : comme elle ne la lui donna pas, il en fut irrité. Elle-même fit connaître au patrice Nicetas le dessein d'Aetius. Nicetas et le patriarche tinrent conseil [**486**] avec le Sénat, et tous furent d'avis de faire régner Nicephorus[1].

Il commença à régner en l'an 1114.

Il tenait en grand honneur l'impératrice Irène et l'eunuque Aetius. Or, ceux-ci se disposèrent à le faire massacrer par quelques moines. Leur projet ayant

1. Tout ce qui précède est naturellement à modifier d'après l'histoire byzantine.

été dévoilé, Irène fut envoyée en exil à Athènes[1], où elle mourut religieuse. L'empereur ne fit point de mal aux moines, et il paya à Aetius la dette qu'il avait contractée vis-à-vis de lui[2].

Haroun, roi des Ṭaiyayê, bâtissait à cette époque, dans la Petite Arménie, près de Mélitène, une ville qu'il appela Zoubatra. Tandis qu'il y était occupé[3], Stauracius fit une invasion dans la région du Péloponèse, qui était depuis longtemps aux mains des Ṭaiyayê[4]. Il le soumit aux Romains, y établit une garnison et revint, ramenant captive une nombreuse foule de Ṭaiyayê, des troupeaux et des bandes de chevaux et de chameaux.

[485] A propos du trésor qui fut découvert à Édesse, Denys de Tell Maḥrê dit : « Nous avons rappelé dans le second livre que la femme du Reçaphéen[5] avait enfoui un trésor lorsque Kosrau ordonna de la faire descendre dans le Beit Parsayê. La maison où avait été caché ce trésor, qui appartenait à la famille des Reçaphayê, passa par une certaine succession à celle des Tell-maḥrayê; par une femme de cette famille qui entra dans celle des Goumayê, elle échut à Silvestros, qui fut enfanté par cette femme à un Goumaya. Celui-ci la laissa en héritage à ses fils avec le reste de sa fortune. Or, ces enfants étaient débauchés et dissipèrent la fortune. Ils imaginèrent (alors) de creuser la terre dans leurs demeures, parce qu'ils avaient entendu dire qu'un trésor y était caché. Quand ils l'eurent trouvé, comme ils étaient des jeunes gens déréglés, ils ne surent pas en user sagement et firent

[485] En l'an 1109, le patriarche Cyriacus réunit un synode, en vue de faire l'union avec les Julianistes. A ce synode était venu Gabriel, leur chef. Gabriel lui-même reconnut la stupidité des dogmes de Julianus, et accepta de confesser comme nous, lui et ses compagnons. Toutefois, il leur répugnait de proclamer saint Severus, bien qu'ils acceptassent ses écrits contre Julianus, et ils ne voulurent pas non plus consentir à anathématiser nommément Julianus. Le patriarche passa sur ces choses, et se conduisit selon les circonstances, espérant qu'on corrigerait avec le temps tout ce qui était défectueux.

Au sujet du patriarcat, ils définirent que Gabriel dirigerait les Julianistes et serait proclamé dans nos églises, de même que Cyriacus dans les leurs, et que quand l'un des deux mourrait, celui qui survivrait deviendrait le chef de toute l'Église. Cyriacus offrit l'oblation et fit

1. *Sic* ms. et BH. En réalité à Mitylène, dans l'île de Lesbos. — 2. Le mot ܚܘܒܐ signifiant *debitum* ou *amor*, selon la vocalisation, la phrase est ambiguë; littéralement : « Aetio retribuit debitum (*ou* caritatem) sicut fecit ei ». D'après le contexte : il l'épargna parce qu'il l'avait caché (cf. ci-dessus, p. 12). — 3. BH : ܡܫܬܓܠ; mais la leçon du ms. ܡܫܓܠ peut être conservée; cf. ar. شغل. — 4. En réalité, l'expédition du Péloponèse fut dirigée contre les Bulgares sous le règne d'Irène; cf. Theoph., ad ann. 775. — 5. Cf. tome II, p. 380.

paraître encore plus de luxe, avec des chevaux et des chiens pour la chasse. Haroun, roi des Ṭaiyayê, l'apprit, et envoya se saisir d'eux; il les fit emprisonner à Callinice. Il envoya son eunuque[1] à Édesse, et celui-ci prit tout ce qu'il trouva de choses princières vendues par eux. Il y avait parmi elles des sortes de serpents et de scorpions d'argent, pleins de ξήριον[2]. Les misérables pensèrent que c'était de la poussière et le répandirent à terre, puis ils vendirent l'argent; et la chose fut (ensuite) reconnue.

L'eunuque s'empara de leurs femmes légitimes, de leur vieille mère et de tout ce qui restait. Il prit des vases [**486**] d'or et d'argent, des plats, des *mîlzê*[3], des dinars romains. Ensuite il les enferma chacun séparément, et il emprisonna leur sœur, qui était vierge, dans la maison d'un chalcédonien; celui-ci la plaça dans le grenier, au-dessus de quatre étages, et posta des persans pour la garder. La jeune fille veillait, craignant qu'ils n'entrassent pour la violer; ayant entendu un bruit de pas, elle invoqua Dieu, se cacha le visage dans son voile, et se jeta par la fenêtre. On la trouva dans la rue, et le lendemain la bienheureuse mourut. La crainte s'empara de l'eunuque, et Haroun lui-même fut affligé de sa mort; il fit sortir ses frères de prison, leur fit rendre le cinquième de ce que l'eunuque avait apporté, et les renvoya.

communier Gabriel et ses compagnons, et, le lendemain, Gabriel offrit à son tour l'oblation[4].

Comme quelques-uns de nos évêques murmuraient contre le patriarche, par passion, à cause de l'union qu'il avait faite, il rassembla de nouveau un synode. Gabriel y vint. Les évêques lui demandaient d'anathématiser Julianus; mais le patriarche les blâmait en disant: « Nous ne devons pas user envers eux d'une telle rigueur. Nous avons [**486**] des exemples de cette conduite chez les anciens pasteurs de l'Église. » Les évêques prirent alors Gabriel à part et exigèrent de lui qu'il anathématisât Julianus et reçût Severus. Gabriel répondit: « Sachez[5], mes frères, que si ce n'était que je ne me suis pas détourné complètement de Julianus, je n'aurais pas entraîné le peuple qui m'est soumis à vous faire sa soumission. Maintenant, si c'est moi seul que vous avez en vue: j'anathématise Julianus; si ce sont eux tous, sachez que la plupart[6], par ignorance ou par une coutume invétérée, refuseront de l'anathématiser nommément. Si vous voulez les y contraindre, ils retourneront au schisme, et l'union que nous avons faite sera détruite. » Il leur parla longuement sans les convaincre; mais ils disaient: « Anathématise Julianus à l'ambon ». Gabriel discerna leurs passions; il se leva, secoua ses vêtements

---

1. ܡܣܪܝܐ, ici et plus bas, au lieu de la forme ܡܣܪܝܣܐ qu'on rencontre seulement p. 486, l. 24, dans ce récit. BH traduit partout ܐܘܢܘܟܐ. — 2. Cf. tome II, p. 523. — 3. Même leçon dans BH. Les lexiques ne donnent pas le sens de ce mot, qui ne s'est pas encore rencontré ailleurs.

4. Ce pacte nous a été conservé dans le ms. add. 17145 du British Museum. — 5. ܕܥܘ. — 6. ܕܥܘ ܕܣܓܝܐܐ; les points en marge du texte indiquent que les lignes doivent être transposées.

sur eux et dit : « J'ai reconnu maintenant que la rigueur que vous montrez n'est pas en Dieu ni pour Dieu, mais vient de votre jalousie vis-à-vis de votre chef, pour empêcher le bien de s'accomplir par ses mains. Dès lors, Dieu vous demandera compte[1] du sang de tout ce peuple dont vous empêchez maintenant le salut. »

Et ainsi fut anéantie l'union de ces Julianistes, à cette époque, par la jalousie des évêques, et surtout par l'opération de l'ennemi spirituel : que Dieu anéantisse et fasse cesser ses ruses dans tous les rangs des Orthodoxes. Amen! — *Ce récit est fini.*

CHAPITRE [V]. — *De l'époque du commencement du règne de Nicephorus, (empereur) des Romains, et de Haroun Rašîd, (roi) des Ṭaiyayê. Commencement du schisme des Goubbayê contre le patriarche Cyriacus. Prodige qui eut lieu à Mabboug, et autres événements qui se passèrent à cette époque.*

Au mois de tešrîn II (nov.) de l'an 1114, Nicephorus commença à régner sur les Romains : homme vigoureux et capable de gouverner. On disait que sa famille était de la race des Ṭaïyayê. [**487**] Un yéménite nommé Djabalah aurait régné sur les Yéménites chrétiens, et quand Moḥammed invita les Ṭaiyayê à embrasser l'islamisme, Djabalah et ses compagnons se firent musulmans par l'intermédiaire de ʿOmar, fils de Khaṭṭâb. Quand le roi se rendit à la Qaʿba, Djabalah y alla avec lui. Quand ils approchèrent autour de leur temple, quelqu'un marcha sur le pied de Djabalah. Celui-ci se détourna, frappa au visage le Fazaréen[2] et lui brisa le nez. Cet homme fit connaître la chose à ʿOmar, et ʿOmar dit à Djabalah : « Ou bien calme le Fazaréen et qu'il te laisse tranquille, ou bien livre-lui ton visage qu'il te brise le nez ». Djabalah répondit : « Comment un prince comme moi permettrait-il à un plébéien de le frapper? » — ʿOmar reprit : « Quoique tu sois plus honorable que lui dans l'empire, tu es cependant son égal dans la religion ». — Djabalah dit : « Laisse-moi jusqu'au matin pour me décider à l'une des deux choses ». — Et pendant la nuit Djabalah et ses compagnons s'enfuirent dans le Beit Roumayê, en Cappadoce, et redevinrent chrétiens. De ce Djabalah descendait Nicephorus qui régna alors.

Quand ʿAbd el-Malik, qui était chargé de faire la guerre aux Romains, apprit que Nicephorus régnait, il appela le romain Elpidius, celui qui avait livré la Sicile aux Ṭaiyayê, et lui demanda : « Fais-moi connaître qui tu as laissé dans le Beit Roumayê, qui soit apte à régner ». — Celui-ci répondit : « Il y a là un homme riche, de la race des empereurs, un tel! » — Il reprit : « Et qui encore? » — Et il dit : « Il y a un autre homme, adonné au jeûne [**488**] et à la prière, intelli-

1. Littér. : « a cervicibus vestris exiget sanguinem... »

2. Homme de la tribu de فزارة. BH : ܦܙܪܝܐ, orthographe préférable.

gent, du nom de Nicepho[rus] ». — ʿAbd el-Malik[1] dit : « C'est celui qui règne ! » — Et quand Elpidius apprit que Nicephorus régnait, il dit à ʿAbd el-Malik : « Si Nicephorus règne, rejette loin de toi ce vêtement de soie que tu portes, revêts une armure et prépare-toi à la guerre ». — Tel que l'avait décrit Elpidi[us] ainsi parut Nicephorus ; car dans l'empire des Romains, depuis que les Ṭaiyayê avaient commencé à régner, personne (ne s'était montré)[2] aussi courageux et aussi brillant que lui à la guerre.

Il envoya une lettre à Haroun[3] qui en fut troublé ; et ils se préparèrent à la guerre. Haroun conduisit ses troupes et envahit le pays des Romains. Nicephorus vint avec ses armées. Ils campèrent pendant deux mois, parlant et écoutant, par des messagers et des lettres, et à la fin ils firent la paix : chacun s'en retourna dans son pays, et ils s'envoyèrent mutuellement des dons et des présents ; même les armées et les peuples se mélangèrent et firent du commerce.

En l'an 1115, l'armée des Romains s'avança en Cilicie et y fit des captif ; ils pillèrent ensuite la région de Mopsueste et d'Anazarbon[4] ; ils atteignirent les Ṭaiyayê qui étaient à Tarse et les emmenèrent en captivité. — Quand Haroun apprit ces choses, en Perse, il fut très irrité ; il revint à Callinice, et au mois de nisan (avril) il s'empara d'Héraclée[5]. Nicephorus s'avança pour lui livrer bataille. Haroun, en voyant la nombreuse armée des Romains, prit peur et demanda la paix. Il livra tous les Romains [489] qui étaient dans son empire. Nicephorus consentit à faire la paix, et Haroun lui fit présent de toutes les tentes sous lesquelles il résidait, avec leur ornementation[6].

En cette année, Haroun bâtit une ville au-dessus de Callinice, et l'appela Héraclée, à cause d'une femme qu'il avait prise de la famille d'Heraclius. Beaucoup d'ouvriers furent rassemblés et ils y bâtissaient des édifices élevés. Comme le peuple était tourmenté par la famine, à cause de la bâtisse de la ville, le roi ouvrit ses trésors et ordonna de donner largement le salaire, et il fit distribuer les richesses qu'il avait réunies.

Nicephorus, empereur des Romains, étant tranquille du côté des Ṭaiyayê, fit rebâtir Ancyre et d'autres lieux ; car de son temps les Ṭaiyayê s'étaient emparés de Tyane et d'Héraclée[7].

Un des écrivains chalcédoniens accuse ce Nicephorus de beaucoup de choses.

Haroun, roi des Ṭaiyayê, voulant descendre en Perse, ouvrit ses trésors, il

---

1. Ms. : *ʿAbdallah* ; même leçon dans l'Ar. — 2. Lacune d'un mot dans le ms. ; suppl. ܐܫܬܟܚ ou ܐܬܚܙܝ. — 3. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LXVII, § IX. — 4. Ms. : *Anazarmon* ; BH : ܐܢܙܪܒ. — 5. Probablement le τὸ Ἡρακλέως κάστρον de Théophanes (ann. 798). — 6. Le récit de ces événements est fort confus et les rôles sont souvent intervertis. La campagne fut désastreuse pour les Romains. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LXVII, § XI, XIV, XV. — 7. Cf. *op. cit.*, et THEOPH., ad ann. 797.

les traversa, et voulut connaître la quantité de sa richesse. Il se trouva que son argent surpassait celui qu'avait rassemblé Abou Djaʿfar de 10.500.000 milliers[1] de zouzê. Il se réjouit de sa grande richesse, et fléchit trois fois les genoux dans chaque chambre en l'honneur de son Dieu.

Comme il descendait contre un rebelle, il désigna pour lui succéder dans l'empire, Moḥammed, son fils aîné, et après lui Mâmoun, et ensuite Qasim. Cela fut cause de la perturbation de leur empire. Il fit régner Moḥammed à Bagdad et Qasim en Syrie, et il fit descendre Mâmoun avec lui [**490**] dans le Khorasan. Il fit cadeau[2] à celui-ci des dix millions d'argent en compensation de l'empire qu'il avait donné à Moḥammed.

Il parvint à Ṭous, ville du Khorasan, et il y tua le rebelle. Là mourut Haroun Rašîd lui-même, en l'an 1120, après avoir régné 23 ans[3].

Nicephorus, empereur des Romains, marcha contre les Bulgares : il fut victorieux et en tua un grand nombre. Il parvint jusqu'à leur capitale, s'en empara et la dévasta[4]. Sa sauvagerie alla à ce point qu'il fit apporter leurs petits enfants, les fit étendre à terre et fit passer dessus des rouleaux à battre le grain.

En cette année 1122, Nicephor[us] fut tué par un Romain[5].

Le 23 de ḥazîran (juin) de cette année[6], il y eut un grand tremblement de terre à Mopsueste : son mur s'écroula et la plupart de ses maisons furent renversées, ainsi que trois villages de la région. [**487**] Le cours du fleuve Giḥon, qui passe à proximité de cette ville, fut arrêté pendant environ six heures, et les barques se trouvèrent sur le sol.

Il y eut aussi des sauterelles en cette année : elles détruisirent toute espèce de récoltes dans tout le pays.

A cette époque, il y eut à Rome, une

Le premier motif de la révolte des Goubbayê fut celui-ci : Bacchus, leur évêque, qui était aussi celui des Cyrrhestiens, se conduisait avec relâchement et faisait hypocritement[7] acception de personnes [**487**] dans (l'application des) lois apostoliques. Après l'avoir maintes fois réprimandé et excommunié, Cyriacus, sur les instances des évêques, le déposa. Il garda la blessure dans son cœur, et il faisait en sorte que les prêtres de son pays récitassent continuellement la formule : *panem cælestem*, comme pour vexer le

1. Le mot « milliers » est aussi répété dans la vers. ar. ; on voudrait lire « 10.500.000 zouzê ». — 2. ܡܗܒ. — 3. Le 3 djoumadi second, 193 Hég. (23 mars 809). — 4. Je pense que l'auteur fait allusion à la prétendue victoire que l'empereur fit annoncer à Cple par un mensonge officiel (Theoph., ann. 801), plutôt qu'aux maigres succès du début de sa dernière campagne dans laquelle il perdit la vie (*ibid.*, ann. 803). — 5. Il avait été l'objet d'une tentative d'assassinat, mais il périt dans la guerre contre les Bulgares (25 juill. 811). Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LXVII, § xxv, xxx.

6. Probablement 1114 (803). — 7. Suppléer ainsi d'après la vers. ar. : ܒܡܣܒ ܐܦܐ.

grande sédition. Ils se coalisèrent contre leur patriarche Adrianus et lui crevèrent les yeux, mais [pas][1] complètement : parce que celui qui fut chargé de les lui crever usa de miséricorde[2]; alors il se retira chez les Francs, car à cette époque Rome était sous la domination des Francs.

A cette époque, il y avait[3] un homme qui était païen de religion, Qoreišite d'origine[4], et s'appelait Rouḥai. Comme sa maison était voisine de l'église des chrétiens, constamment, dès qu'il entendait la voix de la prière, il se penchait dans [l'église[5]] et, au moment du sacrifice divin et mystérieux, il jetait des boulettes de terre sur le prêtre pour le molester[6]. Un jour qu'il regardait, selon son habitude, Dieu, qui connaît toute chose avant qu'elle n'existe, eut pitié de lui, et, au lieu du pain et du vin du sacrifice, il vit un agneau immolé et taché de sang au milieu de la patène. Ému par cette vision, il descendit près du prêtre pour s'assurer de ce qui avait lieu. Ayant regardé attentivement, il vit pareillement l'agneau, dépecé en parties, placé sur la patène et laissant couler le sang. Le prêtre ne comprit rien jusqu'à ce qu'il eût appris de cet homme ce qu'il avait vu. Alors [**488**] il lui expliqua les saints mystères. Celui-ci abandonna sa maison, s'en alla à un monastère et reçut le baptême. Quand la patriarche. Quand arriva le moment de sa mort, il convoqua les prêtres et les notables de l'endroit et les adjura de ne jamais retrancher l'expression *panem cælestem*, de ne jamais recevoir d'évêques s'ils n'étaient pris dans leur monastère, et il ajouta : « Rien ne m'afflige, si ce n'est de voir que ce petit Garaméen[7] qui gouverne le pays l'a divisé en deux principautés, et fait disparaître l'expression *panem cælestem*. » Or, il parlait du patriarche Cyriacus.

Après la mort de Bacchus, Xenaias, son disciple, se rendit près du patriarche avec d'autres gens de Goubba Barraya, qui lui offrirent un âne et une besace[8], selon l'usage qui a cours dans l'Église, et lui demandèrent de leur ordonner Xenaias pour évêque. Il répondit : « Il n'est pas juste que ces pays soient détenus comme un héritage par ce couvent. Nous vous ordonnerons quelqu'un d'un autre endroit, et quelqu'un de chez vous pour un autre diocèse ». Voyant qu'il ne faisait pas leur volonté, ils allèrent trouver les Cyrrhestiens : ils agitèrent le pays et disposèrent les laïcs à la révolte. Ceux-ci, à cause de leur orgueil et de l'opulence de leurs richesses, firent facilement la volonté des moines; ils décidèrent de ne pas recevoir un évêque sinon du monastère de Goubba Barraya, et de ne pas permettre [**488**] que leur pays fût divisé en deux.

1. La négation omise par un copiste est requise par le contexte. — 2. Ce traitement fut infligé au pape Léon (III), à l'instigation des parents d'Adrien son prédécesseur (772-795). Cf. THEOPH., ann. 789. — 3. A Mabboug. — 4. Bar Hébr. l'appelle traître, ou apostat. — 5. Lacune d'un mot dans le ms. — 6. Lire : ܕܢܡܟܣܝܘܗܝ.

7. C.-à.-d. originaire du Beit Garmai. — 8. Bar Hébr. ajoute : « et une verge ».

nouvelle en parvint au roi Haroun, il le fit venir et le questionna. Celui-ci fit courageusement connaître et proclama la vision qu'il avait reçue de Dieu, et (déclara) qu'il n'abandonnerait pas le christianisme même si on l'accablait de tortures. On le chargea de chaînes, et il fut emprisonné pendant deux ans. Après qu'on lui eut fait subir des tourments, Haroun le fit appeler de nouveau et lui promit de grands honneurs s'il voulait renier le Christ. Il n'y consentit point. Sur l'ordre du roi, on lui coupa la tête avec le glaive, et on la mit sur un piquet sur le mur de Rafiqah. Tout le monde put voir une lumière, venant du ciel, qui reposait sur elle. Alors, un chrétien l'enleva pendant la nuit et l'emporta en Perse, dans sa ville.

A cette époque, il y eut des sauterelles pendant trois ans : elles déposèrent leurs œufs et se reproduisirent. Elles ravagèrent tous les pays de Mésopotamie ; une grande famine sévit, et des calamités furent causées, plus encore que par la famine, par les impôts et les tributs, et par la rareté de l'argent qui avait été réuni dans le trésor royal.

En l'an 1119, la famine s'aggrava davantage, et Dieu envoya des bêtes qui arrachaient les morts des tombeaux et les dévoraient. Elles s'attaquaient même aux vivants, et quand des femmes ou des enfants sortaient, afin de cueillir de l'herbe pour manger, ces bêtes les attaquaient, les dévoraient et les faisaient périr.

A propos de la construction du cou-

Cyriacus leur écrivit un avertissement et une admonition pour qu'ils craignissent Dieu et reçussent celui qu'il envoyait. Mais ils ne le reçurent point; ils répondirent, dans leur obstination, ces gens dont les Écritures disent « qu'ils sont rassasiés de pain[1] » : « Nous ne recevrons personne à moins que tu ordonnes Xenaias; sinon, nous ne voulons point d'évêque. » Outre que le patriarche était d'un tempérament ardent et voulait accomplir sa volonté, Jean d'Alep et Theodosius de Séleucie l'engagaient à ne pas céder et l'excitaient à leur ordonner un évêque promptement et malgré eux. Et en vérité, je dois dire qu'il y eut ici une erreur et une faute qui ne convenait point à la prudence de ces vénérables (évêques). Quand il leur eut ordonné Salomon, moine du monastère de Mar Jacques de Cyrrhus, le mal s'enflamma davantage. Personne ne reçut l'évêque, excepté à Goubrîn et Tarmana[2]; et les Cyrrhestiens firent cesser chez eux la proclamation[3] du patriarche.

Tous les rebelles et les évêques qui avaient été déposés de l'épiscopat se réunirent et allèrent trouver Haroun, roi des Ṭaiyayê, dans la prairie de Dabeq, au moment où il se disposait à envahir le pays des Romains. Ils lui écrivirent une supplique[4] inique, ainsi conçue : « Nous faisons savoir à l'émir protégé (de Dieu), que ce Cyriacus, qui s'intitule patriarche, a été établi notre chef sans notre consentement; il a un diplôme, et nous opprime par de lourdes exactions; il est l'ennemi du roi et

1. Cf. *Prov.*, xxx, 22; Jérém., xliv, 17. — 2. Je crois qu'il faut lire ܛܪܡܢܐ, bien que l'Ar. porte comme notre ms. ܛܪܡܝܙܕ, *Trmîzd.* — 3. Ils effacèrent son nom des diptyques. — 4. ἀναφορά.

vent de Mar Ḥanania. — En l'an 1104, le patriarche Cyriacus ordonna évêque [489] de Mardê et Kephar Touta un homme nommé Ḥanania, du monastère de Mar Mattai situé dans le mont Elpheph, c'est-à-dire « des Milliers » de cénobites et de moines qui se trouvaient dans la montagne.

Dans la chronique composée par un nestorien du nom de Denaḥîšô', dans ses histoires ecclésiastiques, au Xe livre, chapitre xviie, il parle ainsi de Ḥanania, évêque des Sévériens, qui fonda à cette époque un couvent dans la montagne de Mardê :

« L'évêque jacobite de Mardê et de Kephar Touta, dans le pays de Djézireh, s'appelait Ḥanania. Il était riche et abondamment pourvu des biens du monde. Il possédait l'amour des étrangers. Il était du monastère de Mar Mattai, qui est sur le mont Elpheph. Il trouva, dans le voisinage de Mardê, une forteresse bâtie en pierres de taille du temps des Romains. Il l'acheta et en fit un couvent ; il y planta des vignes et des oliviers. Il donna de l'or en quantité aux gouverneurs, et fit taire par sa sagesse la colère de ses détracteurs. Il éleva en cet endroit une église et un autel ; il réunit de nombreux moines, dont il prit très grand soin sous tous rapports. Il ne fit point cela pour la gloire mensongère mais en vue de la récompense d'en haut. Ce monastère a été appelé jusqu'à ce jour (monastère) de Mar Ḥanania, qui est dans la montagne de Mardê ». — *Fin.*

de tous les musulmans. Il se bâtit des églises dans le pays des Romains ; il fait passer des lettres aux Romains, et il ne consent pas à demeurer dans le lieu où tu es : mais quand tu viens en Orient, il s'en va en Occident. » Quand la lettre eut été lue, un édit parut, ordonnant de détruire les églises de la région de Tagra, et toute église nouvelle ; et le roi envoya chercher Cyriacus, pour qu'on l'amenât ignominieusement.

Mais le Seigneur eut pitié et ne permit pas que le saint patriarche fût malmené par les mains des impies. Theodosius de Séleucie se rendit sur une monture rapide à Callinice et dirigea le patriarche et les évêques par une autre route ; et ils arrivèrent à Goubrîn. Quand le roi sortit de Ḥadeth pour venir à Goubrîn, le patriarche vint à sa rencontre à côté de la route. Quand il lui souhaita du bien, on fit connaître au roi que c'était le patriarche dont il avait confié l'affaire à Isma'îl fils de Çaliḥ[1], son secrétaire, qui connaissait le patriarche et l'aimait, afin qu'il fît une enquête sur les accusations que les moines avaient portées contre lui. Quand le patriarche entra avec les moines et les évêques de son parti, la troupe de Caïphe arriva. Outre plusieurs choses, ils attestaient même que le patriarche avait tué un évêque et ils l'injuriaient, l'outrageaient, le méprisaient. Quand Isma'îl connut leur perversité, il ordonna de les chasser.

A propos de Siméon, du monastère

1. De même chez Bar Hébr. ; dans l'*Hist. saracenica*, trad., p. 155 : Isma'il ibn Sabiḥ.

de Goubba Barraya, qui était devenu évêque des Arabes et qui avait été tué, tandis qu'il circulait avec ses disciples, par une troupe de brigands qui tomba sur eux, ils disaient que le patriarche avait payé les Ṭaiyayê qui les massacrèrent.

Bar Maṭar, qui avait été envoyé pour dévaster [490] les églises, commit des choses horribles non seulement à Tagra, mais encore dans les villages (du district) d'Antioche et à Jérusalem. Il démolit des églises anciennes, et notre église à Jérusalem. Il en retira un grand profit. Tout le monde maudissait les Goubbayê qui furent la cause de cette ruine.

Ces choses arrivèrent en l'an 1118. Le patriarche s'en alla habiter dans son couvent qui était situé à Callinice.

CHAPITRE [VI]. — *De la division qui eut lieu dans le royaume des Ṭaiyayê après la mort de Haroun, et de la division qui eut lieu à la même époque dans l'empire des Romains, après la mort de Nicephorus. De la division qui s'éleva au sujet du patriarche Cyriacus.*

Quand Haroun Rašîd mourut, la construction de la ville d'Héraclée cessa. Son fils, Moḥammed, surnommé Amîn, commença à régner, et fit transporter, de Callinice à Bagdad, les trésors de son père; et aussi l'argent de Mâmoun, et sa famille[1], parce que Mâmoun régnait dans le Khorasan. Moḥammed tomba dans la débauche et l'intempérance, et négligea les affaires de l'empire. Mais Mâmoun, qui était très instruit dans le Livre et la Loi, se conduisait très bien.

En l'an 1121[2] Moḥammed et Mâmoun commencèrent à se combattre mutuellement. Le commencement du mal vint de Moḥammed qui voulut annuler le testament de son père et faire régner son fils après soi, au lieu de son frère. Il ne donna pas non plus à son frère l'argent que son père lui avait attribué; mais il s'attira toute l'antipathie de son frère. Ensuite, il l'envoya chercher astucieusement afin de s'emparer de lui; mais celui-ci, connaissant [491] son astuce, ne vint point. Après cela, ils en vinrent à se faire la guerre l'un l'autre.

Alors, beaucoup de rebelles parurent dans leurs pays. Un certain 'Amrou[3] qui était emprisonné à Callinice, à cause d'un meurtre[4] qu'il avait commis à Samosate, ayant obtenu un cheval et un glaive, tua le gardien et ceux qui étaient présents, coupa les chaînes de sa prison, monta sur le cheval, et s'enfuit à Samosate où il massacra l'émir qui l'avait fait emprisonner; il pilla les marchands et, partant avec ceux qui s'étaient attachés à lui, il s'en alla en Palestine, où ils se mirent à brigander, à tuer et à piller. Quand Moḥammed envoya Soleiman[5] à

1. ܘܠܐܢܫܘܗܝ (BH). — 2. Ms. : 1021; lire : ܐܩܟܐ. — 3. BH : ܥܡܪ. — 4. BH : « de meurtres ». — 5. Soleiman ibn Mansour; cf. *Gesch. der Chal.*, II, 187.

Émèse, à Damas et dans la région de Palestine, ʿAmrou se présenta à sa rencontre et détruisit sa troupe; Soleiman revint à Bagdad couvert de honte.

Alors, le rebelle Naçr[1], qui était en Arménie, ayant entendu parler de ʿAmrou, vint se joindre à lui, et ils se mirent à ruiner le monde.

Moḥammed donna des présents à ses soldats et mit à leur tête ʿAlî[2], et les envoya combattre son frère Mâmoun. Mâmoun envoya ses troupes avec Hartama[3] et Ṭahîr[4] contre les troupes de son frère Moḥammed. Ṭahîr arriva le premier, avec quatre mille hommes, et rencontra ʿAlî qui en avait trente mille avec lui. ʿAlî fut vaincu et prit la fuite; ses troupes furent massacrées. Beaucoup de ses soldats se noyèrent dans le fleuve du Balik, à côté duquel eut lieu la bataille. Les troupes de Ṭahîr prirent beaucoup d'or, d'argent et de vêtements[5].

Naçr, le rebelle, passa dans le Djézireh. Il y fit des captifs et du butin. L'émir du Djézireh, Khormîza[6] (?) vint à sa rencontre, frappa et massacra sa troupe; et Naçr s'enfuit.

Mais quand Moḥammed apprit que ses troupes avaient été vaincues, il fut pris de crainte, et appela près de lui l'émir du Djézireh, Khormîza (?). Celui-ci s'y rendit. Naçr et ʿAmrou, les rebelles, l'apprirent, ils se réunirent et passèrent dans le Djézireh; et, sans pitié, ils massacrèrent, pillèrent, outragèrent les femmes mariées, les vierges et les enfants. Ils recueillirent les richesses de ces pays[7], [492] et vinrent à Ḥarran et à Édesse; ils brûlèrent les villages, les églises et les monastères.

Quand leur troupe[8] arriva à Ḥaran et pendant qu'ils en faisaient le siège, les Ṭaiyayê d'Édesse, ennemis des chrétiens, écrivirent à Naçr et ʿAmrou que si on envoyait quelqu'un pour détruire le ciborium de l'église des chrétiens, ceux-ci donneraient tout leur or pour sauver leur église. Et comme le mur d'Édesse n'avait pas été rebâti, depuis qu'il avait été démoli par Abou Djaʿfar : les Édesséniens craignirent beaucoup, parce qu'il n'y avait personne qui pût les sauver. Alors, laissant de côté tous les efforts, ils tournèrent leurs regards vers celui qui habite dans les cieux; ils décrétèrent un jeûne, et se tinrent en prières. Alors, le Seigneur « qui est proche et exauce quiconque l'invoque en vérité[9] », inspira à Yaḥya[10] fils de Saʿîd, d'aller trouver Naçr et ʿAmrou, les rebelles. Il leur conseilla de s'éloigner[11]. Ceux-ci acceptèrent le conseil de ce vieillard; car le Seigneur le voulut (ainsi). Les Édesséniens donnèrent cinq mille zouzê pour leur délivrance.

Ces choses arrivèrent en l'an 1123.

1. Naçr ibn Šebet. — 2. ʿAlî ibn Isa. — 3. Hartama ibn Ayan. — 4. Ṭaḥîr ibn Hosein. — 5. Cf. *Gesch. der Chal.*, II, 182. — 6. Plus bas : ܟܘܪܡܝܙܐ, mais l'Ar. a ܟܘܪܡܝܣܐ dans les deux passages. — 7. ܡܢ ܐܬܪܘܬܐ. — 8. Lire : ܣܝܥܬܐ (vers. ar. : العسكر). — 9. Cf. *Ps.* CXLIV, 18. — 10. Lire : ܝܚܝܐ; BH : ܝܚܝܐ. — 11. BH : ܕܢܫܢܘܢ.

En cette année[1], les mois d'hiver furent très tempérés, il y eut une pluie modérée, et en tous lieux les semences et les récoltes de toute sorte se développèrent. A la fin du mois de kanoun II (janv.), le vent du nord souffla pendant huit jours, et tout fut desséché comme par le feu ; il n'y eut absolument rien cette année-là, ni céréales, ni vendange, ni fruits, principalement en Assyrie et en Mésopotamie.

A cette époque eut lieu la dévastation du monastère[2] de Qennéšrîn, de cette manière : un nommé Rabîa', des affidés de Naçr[3], de Gišra sur l'Euphrate, leva le drapeau[4] (de la rebellion) et des compagnons se joignirent à lui. Il vint au monastère de Qennéšrin : et comme il ne se trouva personne pour lui donner quelque chose pour sa rançon, il permit à ses compagnons de le piller et de l'incendier, avec sa magnifique église qui n'avait pas sa pareille. Ils brûlèrent aussi l'église de l'apôtre Thomas, située au-dessus, dans le rocher, ainsi que toute la forteresse. [491] Ensuite, les Goubbayê qui étaient dans son voisinage se rassemblèrent, enlevèrent les bois et les portes et achevèrent de détruire complètement le monastère. Ce couvent fut le premier brûlé dans l'empire des Ṭaiyayê.

Alors dans tout l'Occident, en Égypte, en Afrique, parurent des rebelles et des chefs de brigands ; les biens des chrétiens furent pris par les Yamanayê, les

Le patriarche Cyriacus voyant que l'évêque qu'il avait ordonné pour les Cyrrhestiens n'était pas accepté réunit trente évêques et s'en alla à Goubrîn. Ils écrivirent des lettres invitant à la paix, et envoyèrent quatre évêques au village de Ḥalîph[5], où les moines de Goubba Barraya étaient assemblés. Ceux-ci sortirent contre les évêques, semblables à des loups arabes, avec des injures et à coups de pierres ; les évêques purent à peine leur échapper. Le patriarche, voyant leur malice, alla trouver l'émir du lieu ; celui-ci fit rassembler ces moines perturbateurs, et le patriarche en enferma quarante dans le couvent. Alors quelques-uns des notables Cyrrhestiens s'assemblèrent, vinrent trouver le patriarche, reçurent sa bénédiction, et promirent que les moines feraient la paix, pourvu toutefois qu'on laissât sortir ceux qui étaient emprisonnés. Le patriarche fit sur eux la prière d'absolution et les congédia avec les moines. Quand ils furent de retour dans leurs villages, ils renièrent leurs promesses, furent travaillés par Satan, et se rangèrent [491] à l'avis de Mattai de Kephar Touta. Ils méprisèrent les lois de l'Église, et par l'intermédiaire de Job, qui avait été déposé, et de Jean de Kôkta, qui avait été chassé par le patriarche Georgius, ils osèrent faire deux évêques : Gabriel de Goubba Barraya pour Goulia, et Theophanes[6], du monastère d'Eusebona, pour Koumît, village des Tanoukayê.

1. Vraisemblablement 1121 (810). — 2. Ms. : « des moines ». — 3. J'interprète ainsi le mot « naçraya ». — 4. βάνδον.

5. Même leçon dans la vers. ar. ; le lieu paraît être celui que Bar Hébr. appelle ܟܠܦ ou ܚܠܦ (*Chr. eccl.*, I, 339). — 6. ܘܬܐܘܦܢܣ.

ʿAqoulayê, les Gannawayê (?), les Soleimanayê, qui causaient en tous lieux la ruine des chrétiens.

Quand les évêques qui étaient à Goubrîn apprirent cela, ils demandèrent à l'émir d'envoyer de tous côtés et de faire amener quiconque s'était trouvé dans cette assemblée. Jean de Kôkta fut pris avec quelques moines.

Malgré les avertissements des évêques, ils ne se tinrent pas tranquilles, mais ils persévérèrent dans leur audace contre le patriarche. Ils lui faisaient même entendre des paroles odieuses et impies. Alors ils les excommunièrent, tandis que Philoxenus de Nisibe, qui devait se joindre à eux quelque temps après, lacérait leurs insignes[1] (?).

Exemplaire de l'excommunication des Goubbayê. — Au nom de notre Seigneur, Dieu et Sauveur Jésus-Christ ; le saint synode s'est réuni en l'an 1119, à Goubrîn, place forte des Cyrrhestiens, à propos des affaires survenues dans l'Église ; et, tandis que nous étions occupés à les traiter selon la loi de l'Église, des hommes coupables, criminels et pernicieux se sont tout à coup élevés contre Dieu et sa sainte Église et ont laissé paraître leurs honteuses passions. L'impur Job, autrefois évêque de Mopsueste, qui avait été auparavant convaincu de meurtre et d'ivrognerie, s'en alla, accepta d'être collecteur de l'impôt[2]; il opprima son diocèse par l'exaction ; il foula aux pieds les ordres du patriarche, et tourna en dérision les saints mystères ; — et avec lui Jean, de Kôkta, ce séducteur dont la résidence n'est pas connue et qui ne doit pas être compté parmi les évêques ; ils tinrent ensemble un conseil impie, comme Dathan et Abîram qui s'élevèrent contre Moïse[3], ils s'insurgèrent comme ceux-ci contre le souverain pontificat et contre le saint synode de Goubrîn ; ils amenèrent des hommes pervers : Gabriel, Theodotus et Theophanes, et les ordonnèrent évêques, [492] comme une assemblée d'hommes souillés. Dès lors, notre synode, avec le souverain prêtre Jésus-Christ et la phalange des Apôtres, a prononcé la déposition de Job, de Jean, de Gabriel, de Theodotus, de Xenaias, de Mattai, de Siméon, de Theophanes ; et il a défini, par la parole vivante de Dieu devant laquelle tremblent les armées des ténèbres et toute créature, que Dieu ne les reconnaît pas parmi les évêques ou les prêtres ni au nombre des chrétiens, mais qu'ils sont excommuniés et que personne ne peut les recevoir sans être condamné. »

« Cyriacus, par la miséricorde de Dieu, patriarche du siège apostolique d'Antioche, j'ai prononcé la déposition de tel et tel » — ceux qui sont indiqués. Jean de Germanicia, Lazarus d'Aurim, et les autres évêques signèrent de même.

Après que le synode se fut séparé, Abraham, moine de Qartamîn, vint trouver le patriarche au monastère du Pilier, sollicita sa prière et demanda le pardon pour son frère Siméon de Goubba Barraya. Il blâmait et réprimandait son frère qu'il vou-

1. Le sens du mot ܫܒܐ est incertain ; il se dit d'une chose qui peut être déchirée et recousue ; cf. *Thes. syr.*, col. 4021. — 2. Le mot ܟܪܓܠܐ se retrouve encore plus bas (texte, p. 516, l. 4) avec le sens d'impôt; l'ar. traduit, ici et là, الجزية « capitation », ce qui parait justifié par le contexte. — 3. Cf. *Num.*, XVI.

lait aller réprimer[1] et amener près du patriarche. Celui-ci lui promit (le pardon), le munit du viatique de la prière et le laissa partir. Comme il s'y rendait, il rencontra Mattai de Kephar Touta ; par les flatteries et la philanthropie Abraham oublia ses promesses et se joignit au rebelle. Ces évêques, qui avaient été déposés deux fois, se réunirent et le firent honteusement leur patriarche; dès lors leur secte fut affermie, et ils devinrent une épine pour l'Église. Ce misérable commença par créer de prétendus évêques, sans diocèse, qui circulaient et disaient : « Nous combattons en faveur de l'expression *panem cælestem* », et qui appelaient le patriarche « un hérétique uni aux Julianistes ». Ils scandalisaient[2] les fidèles, car la formule *panem cælestem* avait coutume d'être récitée dans les églises de Syrie, de Mésopotamie et d'Assyrie. Ils circulèrent (dans ces régions), mais ils se rendirent aussi à Alexandrie et en Égypte, et s'efforcèrent d'exciter un schisme entre Marcus et Cyriacus. Quand Cyriacus en eut connaissance, il envoya une lettre au pape Marcus et lui fit connaître toute l'affaire[3]. Quand Marcus l'eut apprise, il ordonna de chasser ces moines, rassembla les évêques et anathématisa Abraham, ceux qui l'avaient ordonné, et tous les Goubbayê.

CHAPITRE [VII]. — *Sur l'époque des guerres civiles des Ṭaiyayê, et des rebelles. Du meurtre de deux empereurs des Romains. De la reconstruction des murs d'Édesse, de Kaišoum et de Samosate. De la lutte et de la résistance contre le patriarche Cyriacus, qui furent continuées par les rebelles excommuniés.*

A cette époque, en l'an 1124, plusieurs rebelles, à l'exemple de 'Amr[4] et de Naçr, parurent dans l'empire des Ṭaiyayê. — Naçr et 'Amr montèrent à Ṭarsekyana[5], à Beît Zabîrayê, à Bâmarayê, à Ṭišpha[6], pillant et incendiant. Ils parvinrent au village de Ḥadik[7] et trouvèrent dans un petit couvent, situé hors de ce village, un bienheureux reclus auquel ils demandèrent tout ce qu'il avait. Celui-ci leur jeta [**493**] tout ce qui lui appartenait et ce qui appartenait à d'autres. Alors, ils mirent le feu et firent brûler le reclus et sa cellule.

'Amr alla à Samosate et rebâtit la forteresse où il se fixa. Naçr alla à Saroug et la fit sa tributaire. Toutes les fois qu'il montait à cheval, il appelait à haute voix une troupe d'hommes qui se réunissaient près de lui.

Et tandis que ces choses et des choses semblables se passaient dans l'empire des Ṭaiyayê, il en était de même dans l'empire des Romains.

A cette époque, après que Stauraci[us], fils de Nicephorus, eut régné cinq

1. Littér. : « souffleter ». — 2. ܡܟܫܠܝܢ. — 3. Cette lettre est conservée en arabe (ASSEMANI, *Bibl. or.*, II, 117).

4. Ainsi dans notre ms. (au lieu de 'Amrou) et dans BH. — 5. BH : ܠܛܪܣܩܘܢܐ (et de même dans la vers. ar.). — 6. Omis dans BH. — 7. Même leçon dans la vers. ar. ; BH : ܚܕܝܪ.

mois, les Bulgares vinrent à la ville impériale, pour lui faire la guerre. Quand ils livrèrent bataille, l'empereur fut blessé à la cuisse, la plaie s'enflamma et quand elle s'ouvrit, il mourut[1]. Quelques-uns disent que sa sœur Procopia, fille de Nicephorus, l'empoisonna, pour faire régner son mari, Michel[2], qui régna en effet. Les Bulgares vinrent aussi contre ce dernier jusqu'à la ville impériale, et l'empereur Michel ne s'avança point contre eux à la guerre; alors, le patrice Léon fut pris de zèle[3]; il sortit combattre les Bulgares, les vainquit et tua leur roi. Alors, les Romains déposèrent[4] Michel et firent régner sur eux Léon[5].

Quand Léon commença à régner, il expulsa Michel du palais, lui fit raser la tête, l'enferma dans un couvent, et fit mutiler[6] ses fils.

Léon fit la paix avec les Bulgares, en leur abandonnant le marais pour lequel ils combattaient. Ce Léon était d'Armeniacos[7]. Il régna sept ans et demi; ensuite, il fut mis à mort par un autre Michel[8] qui régna après lui.

Moḥammed, roi des Ṭaiyayê, en apprenant les choses lamentables accomplies en Mésopotamie et en Occident par les rebelles, envoya Ḥosein[9], et fit sortir 'Abd el-Malik[10] de prison, pour marcher contre eux. A cette nouvelle, les rebelles se modérèrent un peu. 'Abd el-Malik agit en homme intelligent; il fit inviter les rebelles à la paix : mais il avait d'autres desseins. Il ordonna aux forgerons de faire une quantité de chaînes[11] de fer pour les jeter dans les liens et les envoyer à Bagdad. Tandis que des propositions de paix s'échangeaient entre 'Abd el-Malik et Naçr et 'Amr[12], un Ṭaiyayê étant venu à passer par Callinice, un Persan le vit, et reconnut que le cheval qu'il montait [**494**] était celui de son père qui avait été tué par les Ṭaiyayê à Saroug. Pour ce motif, les Persans se réunirent et engagèrent le combat avec les Ṭaiyayê; et il y eut parmi eux un grand carnage. Alors, les rebelles 'Amr et Naçr, mirent le feu au faubourg entre Rafîqâ et Callinice, et incendièrent le monastère de la Colonne; puis ils prirent la fuite.

En voyant ces choses, Ḥosein partit pour Bagdad, se plaindre de 'Abd el-Malik; mais 'Abd el-Malik mourut subitement à Callinice.

En l'an 1123, le 14 de 'iyar, il y eut une éclipse totale de soleil, depuis la neuvième jusqu'à la onzième heure, et l'obscurité fut aussi profonde que la nuit; on vit les étoiles, et les gens allumèrent les flambeaux. Le soleil reparut ensuite pendant environ une heure.

---

1. Il avait été blessé dans la bataille où son père perdit la vie; cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LXVII, § xxxi, xxxviii. — 2. Michel Rhangabê; cf. *op. cit.*, § xxxiv. — 3. Lire : ܐܚܕ ܛܢܢܐ (BH). — 4. ܫܪܘܗܝ. — 5. Léon V l'Arménien. La victoire de Léon sur les Bulgares est postérieure à son avènement au trône; Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LXVII, § li; LXVIII, § vii, viii. — 6. Les fit eunuques; cf. *op. cit.*, LXVII, § lv. — 7. Il était arménien d'origine, et avait commandé le thème des Arméniaques. Cf. *op. cit.*, t. XII, p. 405, n. 4. — 8. Michel II, le Bègue; cf. *op. cit.*, LXVIII, § xxiv-xxvi. — 9. Ḥosein ibn 'Alî ibn Isa. — 10. 'Abd el-Malik ibn Saliḥ. — 11. Sens d'après l'Ar. : ܫܫܠܬܐ. — 12. Ms. : « Omar »

Quand les rebelles apprirent que ʿAbd el-Malik était mort, ils partirent de nouveau faire des captifs, piller et s'emparer des pays. Alors ʿAmr fit rebâtir le mur de Samosate par une armée de pauvres chrétiens. Abou Šok Gannawaya[1] rebâtit le mur d'Édesse avec l'argent qu'il perçut sur les Édesseniens ; il rassembla les Gannawayê qui étaient à Ṭišpha, et les fit habiter à Édesse avec les chrétiens, dans les maisons de ceux-ci. Naçr s'empara de Rêš-Kêphâ, de Saroug, de Kaišoum ; et il fit bâtir trois murs autour de Kaišoum.

La reconstruction des murs d'Édesse, de Samosate et de Kaišoum, du temps des Ṭaiyayê, eut lieu en l'an 1125 des Grecs, et bientôt après les murs[2] de Samosate et de Kaišoum furent détruits[3].

Alors, ʿAbdallah fils de Hišam[4], occupa Ḥarran, et après lui Ibrahim. ʿAmr[5] s'empara de Tella ; Ḥabîb[6] de Rêšʿayna ; ʿAbdallah s'empara de Mardê, et ʿAbbas de Cyrrhus. ʿOthman régna sur Qennèšrîn, Antioche et Apamée. Tâbît[7] qui avait reçu le gouvernement de la Cilicie de Moḥammed, établit des portes aux défilés[8], et y constitua des gardes, de sorte que le pays de Cilicie devint un port de salut pour tous ceux qui étaient persécutés et misérables.

Ensuite, le roi Moḥammed envoya ʿAbdallah[9] comme émir dans le Djézireh ; et les rebelles s'allièrent pour le combattre. Celui-ci agit avec eux en prévaricateur ; il les renvoya en paix, et les laissa chacun dans le pays dont il s'était emparé. Il ouvrit les trésors du roi [495] qui étaient à Rafîqa et en prit pour lui-même les richesses.

Après cela, les rebelles se coalisèrent de nouveau contre Ḥarran, et l'attaquèrent pour s'en emparer et la piller ; mais ils ne purent (la prendre), et ils s'en retournèrent.

Ḥosein étant descendu à Bagdad et s'étant mis à se plaindre de ʿAbd el-Malik, ses paroles ne furent pas écoutées : il commença à songer à la révolte.

Après que les Goubbayê eurent été déposés et chassés de l'Église avec Abraham, qu'ils avaient ordonné patriarche, il y eut une nouvelle opposition contre le patriarche Cyriacus de la part des Tagritains. Ces Tagritains s'étaient plaints plusieurs fois de Siméon, leur métropolitain, et le patriarche n'avait pas accueilli leurs paroles, soit qu'il [ne] voulût pas [493] noircir l'honneur d'un siège comme celui-là, ainsi que quelques-uns l'ont pensé, soit qu'il fît acception de personne à l'égard de Siméon parce que celui-ci était son disciple, comme l'ont dit ceux qui se posaient en adversaires du patriarche et le méprisaient, car il le leur avait ordonné malgré eux, par ruse.

---

1. Sic ms. et ar. ; BH : ܐܒܘ ܫܘܟ, var. ܫܘܟ. — 2. Lire : ܫܘܪ̈ܐ. — 3. Cette phrase est écrite à l'encre rouge dans le ms. — 4. Ms. et BH : Hašîm ; cf. t. II, p. 490 n. 1. — 5. BH ܥܡܪ ; ms. : ʿOmar. — 6. BH : ܚܒܝܒ, *Hobeib*. — 7. Θεβίθ (Theoph.) Tabit ibn Naçr ibn Malik ; cf. *Hist. du Bas-Emp.*, t. XII, p. 462, n. 1. — 8. κλεισοῦραι. — 9. Probablement ʿAbdallah ibn Homeid.

Après qu'il eut été vivement pressé par les Tagritains, le patriarche dit à Siméon de s'éloigner d'eux et de venir à son couvent, jusqu'à ce qu'ils fussent pacifiés. Mais quand il lui donna cet ordre, (Siméon) ne sortit pas, et s'insurgea contre son maître; celui-ci se disposa à l'excommunier. A peine alors consentit-il à partir. Les fidèles furent troublés et divisés en deux partis : les uns blâmaient Siméon et le patriarche, son maître, à cause de lui; les autres louaient Siméon, et blâmaient le patriarche de l'avoir fait partir : de sorte que le patriarche était méprisé des deux côtés. — Le mal s'étant développé, cinq évêques vinrent trouver le patriarche, afin qu'il réunît un synode pour examiner l'affaire. Quand le synode fut assemblé, les Tagritains s'y rendirent, amis et ennemis, et ils portèrent contre Siméon des accusations infâmes dont j'omets de conserver le souvenir aux générations futures. Les Tagritains en vinrent jusqu'aux coups et aux meurtres. Les preuves ayant été apportées, tous les évêques furent scandalisés à cause de Siméon : mais le patriarche ne permettait pas qu'il fût déposé.

Il y eut aussi des troubles à propos de Theodosius, qu'il avait ordonné pour Édesse. Il avait quitté cette ville et était venu près du patriarche pour soutenir Siméon : mais son aide ne fut d'aucune utilité. Quand ils virent que rien ne pouvait lui être utile, sur leur conseil, Siméon se retira dans son monastère et fit un libelle d'abdication.

Pareillement, Philoxenus de Nisibe fut accusé, et le synode ne l'admit pas dans son sein, et il lui arriva la même chose qu'à Siméon dont il avait cherché à amener la déposition.

Ensuite, le patriarche revenait avec Theodosius, en vue de le réconcilier avec les Édesséniens. Ils étaient parvenus ensemble à Callinice, quand les Ṭaiyayê vinrent assiéger cette ville, et ils furent réduits à une grande famine[1]. Après être sortis de là, ils se rendirent à Édesse, et le patriarche fit la paix entre les Édesséniens et Theodosius.

Le patriarche s'occupa ensuite de faire la paix entre Siméon et les Orientaux. Il persuada à Siméon de visiter [**494**] les évêques qui l'avaient rejeté et d'obtenir d'eux l'assurance que, s'il lui était possible de se réconcilier avec ses diocésains, ils ne blâmeraient point son retour. Après en avoir séduit plusieurs et avoir obtenu leur signature, il vint près du patriarche qui le prit avec lui pour aller le rétablir sur son siège. Siméon partit le premier, et le patriarche alla après lui jusqu'à Circesium. Là, il reçut un messager qui lui annonça la mort de Siméon. Le patriarche et les Orientaux furent soulagés. Quant aux choses que les gens de son monastère disaient lui être arrivées au moment de sa mort, je m'abstiens, pour la sainte religion, d'en consigner le souvenir dans un livre.

Le patriarche Cyriacus descendit à Tagrit et il y ordonna Basili[us], de la ville de Balad, qui était occupé dans les jugements séculiers et était même au tribunal[2] et

1. Cf. ci dessous, p. 30. — 2. Lire : ܕܝܩܣܛܝܪܝܐ = δικαστήριον; cf. texte, p. 507, l. 3.

dans la perception des douanes. Le patriarche pensait qu'un tel homme pourrait résister et obvier aux agissements des Orientaux, et pour ce motif il l'ordonna.

Après que le siège de l'Orient eut été séparé de celui d'Antioche, à cause du meurtre de Babai (Baboui[1]), il demeura quelque temps sans direction, jusqu'à l'époque de Garmai[2], qui fut ordonné pour Atôr et Ninive, par Christophorus, (patriarche) des Arméniens, qui lui donna le pouvoir d'ordonner des évêques, comme autrefois le catholicos du Beit Parsayê. Lorsque les Orientaux se réunirent au siège d'Antioche, du temps du patriarche Athanasius et de Christophorus, métropolitain d'Atôr, le patriarche Mar Athanasius confirma Chistophorus métropolitain d'Atôr, mais il ordonna pour Tagrit Marouta, auquel il donna la préséance sur Christophorus, métropolitain d'Atôr. Ainsi allaient les affaires de leur contrée : le métropolitain de Tagrit dirigeait toutes les affaires épiscopales, et celui de Mossoul avait seulement le titre de métropolitain.

Ce Basili[us] avait la maladie de l'orgueil; il suscita des difficultés aux gens de Mossoul parce qu'ils proclamaient métropolitain Daniel, leur évêque, selon la coutume. Dès lors, les moines de Mar Mattai et tous les évêques (sortis) de ce couvent s'insurgèrent contre Basili[us], et en même temps contre le patriarche, parce qu'il le soutenait et cherchait à supprimer l'honneur de leur couvent. Mossoul fut divisée en deux partis : les uns soutenaient les Matthéens et Daniel, les autres les démolissaient, avançaient d'odieuses accusations contre Daniel et demandaient que sa cause fût examinée. Il en résulta [**495**] qu'ils se déchirèrent mutuellement, furent emprisonnés par le prince et condamnés à l'amende. Le patriarche Cyriacus anathématisa les Matthéens et leurs évêques, et les Matthéens avec leurs évêques (sortis) du couvent eurent l'audace d'anathématiser le patriarche et Basili[us]. — *Ce récit est terminé ainsi que celui qui le précède.*

CHAPITRE [VIII]. — *De l'époque des rebelles qui se multiplièrent dans l'empire des Ṭaiyayê; du meurtre du roi Moḥammed; du meurtre de Léon, empereur des Romains. De la résistance contre le patriarche Cyriacus, et de la mort de celui-ci, qui survint à cette époque. De la secte qui prit naissance, à Ḥarran, d'un chalcédonien nommé Theodoricus Pygla[3]* (?) *et qui fut anéantie après avoir été dévoilée par Nonnus, archidiacre de Nisibe, homme éloquent de cette époque.*

Ḥosein, général des Ṭaiyayê, méditant de se révolter contre le roi Moḥammed, disait aux Persans : « Moḥammed est le soutien des Ṭaiyayê » ; il se constitua une escorte parmi ces Persans et ils se jetèrent sur Moḥammed, lui mirent les fers et l'emprisonnèrent. Ḥosein sortit, prit place sur le pont de Bagdad et invita

1. Cf. t. II, p. 434, n. 3. — 2. Cf. t. II, p. 417, n. 1. — 3. Ms. « *Pvgla* ». Je n'ai pu identifier ce personnage. La vocalisation est incertaine. Arabe : ܦܘܓܠܐ. Peut-être Φύγελλος (?).

les troupes à accepter 'Abdallah[1]. Quand Moḥammed eut été enfermé, il envoya dire avec serment à Ḥosein qu'il ne demandait pas l'empire, mais qu'on lui accordât seulement sa vie et sa fortune. En entendant cela, les Persans furent pris de remords, se disant : Il a été traité injustement. Ils se réunirent promptement, le délivrèrent et le replacèrent sur son trône. Ḥosein fut saisi de terreur ; mais Moḥammed jura : « Je ne lui tiendrai pas compte[2] de la faute. » Il alla le trouver et lui donna son anneau, pour l'établir ministre de son royaume. Ḥosein supposa que c'était une ruse, et il se sauva près de Hartama[3]. Moḥammed lui envoya de nouveaux serments, mais Ḥosein ne se laissa pas convaincre ; Moḥammed lui livra bataille et le tua.

Les Taiyayê rebelles pensèrent que s'ils s'emparaient de la ville de Rafîqâ, les Persans ne resteraient pas [496] dans le Djézireh. Ils poussèrent Naçr et tous les rebelles à prendre tous les Qaisayê, et à s'y rendre. Quand ils arrivèrent, ils logèrent à Callinice, dans les maisons des chrétiens, qu'ils molestèrent par l'énormité des dépenses. Il y avait à Rafîqâ, comme gouverneur, Daoud, fils de 'Isa[4]. Comme ils assiégeaient la ville, les gens de l'intérieur lapidaient ceux du dehors avec les pierres des béliers et des mangonneaux. Cyriacus, le patriarche, et Theodosius[5] d'Édesse y étaient enfermés. Comme ils étaient accablés par la famine, ils mangeaient du pain de riz et de légumes. Ensuite, on fit une paix qui n'en était pas une : les 'Aqouléens restaient maîtres de Callinice et les Persans de Rafîqâ.

En cette année, Mâmoun, voyant qu'un grand nombre (de sujets) étaient divisés à propos de son frère Moḥammed, envoya les généraux Hartama et Ṭahîr pour soumettre les pays à Mâmoun. Quand ils arrivèrent à Bagdad, les citoyens se partagèrent en deux parties, et le trouble[6] régna dans toute la ville. Ils pénétraient même dans le trésor royal et pillaient l'or et les vêtements ; parfois aussi ils se combattaient mutuellement et s'arrachaient le butin. Comme il n'y a point de pierres à Bagdad, pas plus que dans le Beit Aramayê[7], ils en vinrent à briser les colonnes qu'ils tirèrent des églises, pour les jeter dans les mangonneaux. Moḥammed en voyant ces choses, envoya demander à Har[ta]ma de jurer qu'il lui laisserait sa vie et ses biens. Celui-ci en fit le serment ; [497] Ṭahîr l'apprit et en fut irrité. Il établit des gardes qui arrêtèrent le roi Moḥammed, pendant la nuit, au moment où il s'enfuyait sur une barque. Le roi se jeta à l'eau et se sauva à la nage ; il se cacha dans la maison d'un marchand de coton. Il y fut découvert et fut massacré. Sa tête fut placée au bout d'une lance et promenée par la ville. Ces choses arrivèrent en l'an 1124[8].

---

1. 'Abdallah al-Mâmoun. — 2. ܚܫܒ ; même leçon dans BH. — 3. Hartama ibn 'Ayan. — 4. Ms. « Daqôd Bar 'Isa » ; mais il faut corriger ainsi ; cf. *Gesch. der Chal.*, II, 190. — 5. ܐܠܘܕܘܣ ; cf. p. 28. — 6. περιδέεια. — 7. Ms. : « Arménayê ». — 8. Ms. : « 1114 » ; BH : 198 Hég. La mort du khalife est généralement fixée au 26 moḥarram (26 sept. 813).

A cette époque les Gannawayê Moqçaifa et Rabîb[1] occupaient Méríba, et appesantissaient leur joug sur les pauvres. Alors arriva Naçr qui s'empara de Méríba et les fit périr.

Naçr et 'Abbas marchèrent contre les Tanoukayê qui campaient le long du fleuve Covaïc, qui est près d'Alep, et s'y étaient fait une ville; elle n'avait point de murs à cause de sa grandeur et de son étendue, mais elle était très riche par la multitude de ses ressources et de ses marchands. Les gens [d'Alep][2] n'avaient pu s'emparer d'eux. Le combat des Qaisayê dura environ dix jours, au bout desquels les Tanoukayê faiblirent. Pendant la nuit, ils partirent, hommes et femmes, pour Qennésrîn, sans que les Qaisayê ni les Alépins s'en aperçussent, et abandonnèrent leurs maisons et de grands campements[3] pleins de richesses. Les Qaisayê et les Alépins y pénétrèrent, les dévastèrent, les pillèrent, et elles sont demeurées en ruines jusqu'à ce jour. Il était juste que ce peuple qui, pour un petit avantage, avait abandonné sa foi, abandonnât de même sa fortune et partît misérablement, nu et sans chaussure.

Comme Hartama témoigna du regret du meurtre de Moḥammed, Mâmoun le fit amener dans le Khorasan, et là le fit mettre à mort. Mâmoun établit à sa place, comme général, Ḥasan[4]. Les compagnons de Hartama furent pris d'émulation, ils entrèrent au bain et y massacrèrent celui qui avait tué Hartama. Mâmoun les fit tous crucifier.

En l'an 1126, Ṭahîr arriva avec quatre mille (hommes) [498] à Callinice. Les chrétiens se réjouirent et les rebelles furent déconcertés. Quelques-uns furent enclins à la soumission et lui livrèrent les pays. Naçr ne se soumit pas, mais commença par tuer un des préfets et deux cents hommes. Quand le général Moḥammed[5] apprit cela, il passa l'Euphrate et vint à la rencontre de Naçr. Mais comme il n'attendit pas que l'armée fût reposée pour engager la bataille, elle fut taillée en pièces, et lui-même fut tué avec un grand nombre (de ses hommes). Quand cette défaite fut connue de 'Isa[6], il commença à faire massacrer les rebelles et à les accabler de tourments. Ṭahîr lui mandait de ne pas les maltraiter; mais il n'y consentait point. Tandis que Ṭahîr allait pour se battre avec les Ṭaiyayê, Naçr s'avança tout à coup, avec vingt hommes seulement, et se jeta sur lui. Ṭahîr put à peine s'échapper, et les deux hommes qui l'avaient fait sauver furent tués. Les Persans ayant rencontré le camp des Ṭaiyayê commencèrent à massacrer ceux-ci sans pitié. Ṭahîr qui ne prenait point plaisir au massacre se mit à déchirer ses vêtements et les jeta devant lui. Et ainsi cessa la guerre civile parmi les Sarrasins, en ces jours-là.

---

1. Ar. : ܡܩܨܝܦܐ ܘܪܒܝܒ; le second nom est mutilé dans notre ms. — 2. Lire : ܒܢܝ̈ ܚܠܒ; d'après l'arabe. — 3. κάστρα. — 4. Ḥasan ibn Sahl. — 5. Moḥammed ibn Dja'far Alamiri (cf. *Gesch. der Chal.*, II, 201, n. 3). — 6. 'Isa ibn Moḥammed ibn Abi Khaled.

En l'an 1125, un chalcédonien d'Édesse, nommé Theodoricus et surnommé Pygla qui avait été pendant peu de temps évêque de Ḥarran, et qui avait été déposé par leur patriarche Theodoretus[1], à cause des accusations portées contre lui, se mit à parcourir les pays et à pervertir la conscience de quelques-uns des Chalcédoniens et des Orthodoxes. Il propagea la doctrine de Maximus et ajouta même à l'impiété de celui-ci. Ayant remarqué que la définition de Chalcédoine n'était pas conséquente avec elle-même (en disant) que le Christ devait être proclamé en deux natures et une seule hypostase après l'union, il se mit à enseigner que la nature est différente de l'hypostase, et que la divinité est différente du Père, du Fils ou de l'Esprit, et que les natures génériques de la divinité et de l'humanité s'étaient unies dans l'hypostase du Verbe

Quand il vit que les Chalcédoniens n'acceptaient pas cette doctrine, il chercha à parcourir l'Occident et induisit en erreur beaucoup de gens simples parmi les Maximinites. Il alla à Alexandrie, et comme il était un sophiste et disputait par ses arguments contre les païens, comme il connaissait la langue sarrazine, [496] il faisait l'admiration des gens simples; mais comme il ne réussit pas à Alexandrie, il partit pour l'Arménie. Il arriva près de Ašôd[2], le patrice,

En ces années, le monde était plongé dans une multitude d'épreuves, et les enfants de l'Église respiraient un peu. Mais la troupe des partisans d'Abîram, c'est-à-dire d'Abraham[3], qui avait été ordonné patriarche par les rebelles, ne laissait point de repos au patriarche Mar Cyriacus. Ils recevaient tout meurtrier, adultère, impudique qui était chassé de l'Église; ils permettaient aux prêtres bigames[4] d'exercer le ministère et accordaient aux prêtres et aux diacres de prendre deux femmes; ils circulaient et trompaient les gens simples; ils séduisirent, à Bosra, le reste des Tanoukayê.

Or, les attaques des Orientaux contre le patriarche avaient redoublé, ainsi que nous l'avons exposé dans le chapitre précédent, et après les nombreuses luttes qu'il eut à soutenir contre les Orientaux, il fut contraint de confirmer comme métropolitain Daniel de Mossoul. Il fit une charte ainsi conçue :

Charte écrite aux Orientaux par le patriarche Cyriacus et les évêques qui étaient avec lui. — « Cyriacus, par la miséricorde de Dieu, patriarche du siège apostolique d'Antioche de Syrie, et les vénérables évêques qui sont avec moi, étant assemblés à Mossoul, au sujet du dissentiment [496] survenu entre les habitants du couvent de Mar Mattai, les évêques, les congrégations qui dépendent d'eux dans cette ville de Mossoul

---

1. Patriarche catholique d'Antioche (795-812); cf. *Oriens christ.*, II, 746. — 2. « Asutius Sembati filius cognomento Mesagher (i. e. *carnivorus*) » 804-823. *Chr. de Samuel d'Ani*, Milan, 1818, p. 62.

3. Jeu de mots avec allusion au rebelle de la Bible (*Num.*, XVI); cf. ci-dessus, p. 24. — 4. Au sens du droit canonique des Grecs, qui ne permet pas d'ordonner diacre ou prêtre celui qui a été marié deux fois, ni au diacre ou au prêtre devenu veuf après son ordination de prendre une seconde femme.

et dès la première rencontre, il le séduisit et se le rendit favorable [1].

Le patriarche Cyriacus envoya alors Nonnus [2], archidiacre de Nisibe, pour démasquer ses sentiments hérétiques, afin qu'il ne trompât pas les Arméniens. Quand Nonnus arriva, il vit que Aŝôd inclinait vers l'hérésie de Pygla. Aŝôd pensait que Nonnus, un jeune homme, ne pourrait discuter ni même paraître en sa présence, à cause de la renommée [3] de cet homme. Et quand Nonnus demandait à discuter, Pygla s'y refusait, sous prétexte qu'il n'était pas digne d'un évêque de discuter avec un jeune homme; parce qu'il craignait d'être démasqué. Cependant il y fut contraint par Aŝôd. Dès la première séance Pygla fut démoli; à la seconde rencontre, il resta sans pouvoir répliquer et succomba ; et il fut démontré qu'il n'avait pas lu l'Écriture, ni étudié la sagesse des saints, mais seulement la doctrine des sophistes. Il se leva et sortit couvert de confusion. Sur lui s'accomplit la parole prophétique qui dit [4] de la Synagogue : « De même que tu as été confondue par l'Égypte, de même tu seras confondue par l'Assyrie ». Quand Pygla se fut enfui de l'Arménie, le patrice Aŝôd et ses enfants retinrent chez eux, en honneur, l'archidiacre Nonnus, et ils étaient très familiers avec lui. Ce sage ne délivra pas seulement de cette hérésie et de celle des diophysites Aŝôd [497] et ses enfants, et par eux tous les Arméniens, mais aussi de celle de Julia- et dans la contrée (d'une part), et la congrégation des Tagritains de Mossoul (d'autre part), pour différents motifs qui avaient été cause d'un schisme entre eux, au mois de 'ab (août) de l'an 1128 des Grecs;

« Désireux de procurer la paix et la concorde, nous avons examiné les raisons des deux partis; nous avons négligé celles qui ne méritaient pas d'être prises en considération ; nous en avons accepté une partie, et nous avons décrété, pour l'honneur de la paix et sa stabilité :

« Comme la congrégation des Tagritains portait des accusations contre l'évêque Mar Daniel, et demandait que dès lors l'affaire soit discutée, tandis que ceux du couvent et la congrégation qui était avec eux disaient : Nous ne consentirons jamais à ce qu'il soit mis en jugement, ni à ce que ces accusations soient jamais discutées;

« Pour l'honneur de la paix, qu'il soit proclamé comme métropolitain dans l'église des Tagritains qui est à Mossoul et dans tout son diocèse, bien qu'il soit dépendant du siège honorable et primatial de Tagrit, comme tous les autres évêques des diocèses orientaux, et il ne lui est pas permis de s'attribuer quelque chose de ce qui appartient au dit siège, à cause de ce titre de métropolitain.

« De même, il n'est pas permis au métropolitain de Tagrit, à cause de sa primauté, de faire quelque chose dans un des diocèses de la contrée orientale

1. Lire : [illegible]. — 2. Sur ce personnage, cf. R. Duval. *Litt. syr.*, p. 390; Wright. *Syr. Lit.*, p. 205. Une partie de ses œuvres est conservée au Brit. Mus. (add. ms., 14594). — 3. ὑπόληψις. — 4. Jer., II, 36.

nus, le phantasiaste, par laquelle un grand nombre d'entre eux avaient été pervertis après l'union qu'avaient faite Athanasius et le catholicos Iwannis[1].

A cette époque, le paganisme recommença à se montrer à Ḥarran, après avoir été détruit du temps des empereurs chrétiens et du temps des Ṭaiyayê. — Un homme nommé Ibrahim, qoreišite, reçut un présent des païens qui existaient en secret à Ḥarran, le nid du paganisme, car « Ḥaranayê » est synonyme de « païens » ; et il leur permit d'accomplir ouvertement leurs mystères. Ceux qui se dissimulaient, comme nous l'avons dit, pour accomplir en secret l'impureté de leurs honteux mystères, arrivèrent maintenant à une telle audace qu'ils promenaient par toutes les rues un bœuf orné de vêtements précieux, couronné de fleurs de roses et de myrte, ayant des clochettes aux cornes, et suivi de joueurs de flûtes; et ils l'offraient ainsi en sacrifice à leurs dieux.

En cette année 1128, au mois de 'ab (août), dans lequel mourut le patriarche Mar Cyriacus, il y eut un grand et très terrible tremblement de terre : les montagnes se fendirent, les sources tarirent. A Agoursa[2], [498] village de la région de Claudia, une grande montagne tomba dans l'Euphrate, l'obstrua et suspendit son cours pendant un jour entier. A Ṭema'în[3] la source fut tarie, et en plusieurs endroits des sources abondantes jaillirent. — *Fin.*

sans l'assentiment de l'évêque auquel en appartient l'administration; le métropolitain de Tagrit ne peut ordonner un évêque [497] pour l'un des sièges qui dépendent de lui, sans l'assentiment de l'évêque du couvent de Mar Mattai et de tous les évêques de cette province, selon la vigueur des canons de l'Église. Les évêques doivent le reconnaître comme leur Père, chef et primat. Quand il les convoque, ils doivent obéir, et ne jamais rien faire de contraire à sa volonté, ni lui-même faire quelque chose sans leur adhésion. Lorsque quelque raison l'obligera de venir chez l'un d'eux, il devra être reçu avec l'honneur qui lui est dû.

« Nous avons prescrit à Mar Daniel de ne garder aucun souvenir de la faute de quelqu'un de la congrégation des Tagritains, et de ne rien rechercher de ce qui s'est passé dans le temps du schisme ; à moins qu'il ne s'agisse d'un délit dont l'auteur ne peut éviter d'être condamné : par exemple, si quelqu'un a répudié sa femme et en a pris une autre, ou s'il a pris une seconde femme outre la première, ou s'il a enlevé la femme d'un autre, ou s'il a commis l'adultère et la fornication, ou s'il a tué.

« Nous avons réglé et prescrit ces choses pour la stabilité de la paix, chère à Dieu, et pour la dignité[4] qui convient au siège de Pierre. C'est pourquoi nous ordonnons qu'elles soient observées diligemment par les deux partis, par l'autorité de la parole de Dieu. Que personne n'ose abolir une seule des choses qui sont ici définies. Quiconque provoquera des contestations sera excommunié hors des

1. Cf. tome II, p. 492. — 2. *Agoursa* vient du grec ἀγρός; l'ar. a traduit : في قرية المزرعة. — 3. Ar. : ܛܡܢܝܢ, *Ṭemanîn*. — 4. αὐθεντία.

édifices sacrés, jusqu'à ce qu'il ait fait pénitence, ainsi que quiconque oserait en appeler des juges ecclésiastiques à ceux du dehors, c'est-à-dire aux princes temporels. »

Quand ces choses eurent été écrites [497] et définies, les partis ne firent pas pour cela la paix.

Et tandis que le patriarche Cyriacus était engagé dans cette lutte, sa dernière heure arriva. Il mourut à Mossoul, le 19 de 'ab (août) de l'an 1128. On fit descendre son saint corps dans une barque sur le fleuve (du Tigre) jusqu'à Tagrit, sa ville paternelle. Il administra le patriarcat pendant 24 ans, et ordonna 93 évêques. Il ne prit jamais d'or ni d'argent, pendant tout le temps de son principat; il était pur de corps et d'esprit et faisait de nombreux prodiges; il était zélé et austère. A cause de sa grande vigilance pour l'observation des règles apostoliques, il fut constamment en lutte avec les transgresseurs de la loi et coula ses jours dans l'amertume. On a de lui un volume de doctrine et un autre de lettres admirables [1].

CHAPITRE [IX]. — *De l'époque de Mâmoun, roi des Ṭaiyayê. Du meurtre de Léon, empereur des Romains, sur lesquels*[2] *régna Michel. A cette époque, un nouveau synode d'évêques s'assembla à Callinice, à propos de l'expression* « panem cælestem », *et dans ce synode le patriarche Denys, le chroniqueur, fut ordonné.*

Tandis que les gens de Bagdad ne cessaient de combattre entre eux, Ḥasan qui avait été envoyé par Mâmoun, s'éloigna de la sédition et s'en alla se fixer à 'Aqoula. Les Qoreišites et les gens de Bagdad, voyant que l'empire était sur le point d'échapper à Hašîm[3], que Mâmoun était éloigné, Ṭahîr dans le Djézireh et Ḥasan à 'Aqoula, amenèrent Ibrahim, fils de Mahdî, et le firent régner. En apprenant cela, Ḥasan se prépara à la guerre avec les gens de Bagdad[4].

Quand Ṭahîr [499] apprit, à Callinice, que Ibrahim régnait, il s'attacha les rebelles, les uns par des présents, les autres en leur donnant l'autorité sur les pays. Il établit à Ḥarran le qoreišite Ibrahim, qui donna aux païens la permission de sacrifier publiquement[5]. A Édesse, il établit 'Abd al-'Alâ, qui accabla d'impôts les Édesséniens. Quand il convoitait l'un de leurs villages, il multipliait les charges de ce village au point qu'ils étaient contraints de le vendre, et il le prenait à vil prix. Il se mit en tête de chasser les Édesséniens de la ville et d'y établir les Soleimanites, gens de sa tribu. Pour ce motif, une foule nombreuse s'étant réunie et étant allée le trouver pour se plaindre de ce qu'ils avaient à subir de la part de ceux qui logeaient dans leurs maisons, à la ville et dans les villages, il leur répondit : « Qu'avez-vous à vous plaindre de nous, ô chrétiens!

---

1. Cf. Wright, *Syriac Literature*, p. 166. — 2. Lire : ܕܒܗܘܢ. — 3. Aux Hašimites ; cf. *Hist. sarac.*, trad., p. 157. — 4. Cf. *Gesch. der Chal.*, II, p. 219-221. — 5. Cf. ci-dessus, p. 34.

Du temps des Romains, vous dévoriez cette terre, et nos ancêtres erraient par le désert aride, par le froid ou la chaleur qui dessèche ou qui brûle, faisant paître les chameaux ou les moutons; et maintenant que nous avons enlevé cette terre aux Romains avec notre glaive, pourquoi faites-vous difficulté de nous l'abandonner et d'y être étrangers? Levez-vous et sortez de ma présence; supportez votre condition. Payez le tribut et restez tranquilles. » Et les Édesséniens sortirent dans l'affliction.

Ṭahîr, de son côté, détournait les yeux des maux que causaient les rebelles. Il bâtit un mur entre Callinice [500] et Rafîqâ, et se fortifia; il s'adonna[1] à la lecture, l'interprétation, la familiarité des philosophes. — [Ceci] en l'an 1127[2].

Quand les rebelles virent que Ṭahîr les laissait tranquilles, ils pensèrent qu'il avait peur, et ils commirent alors de plus grands pillages, non seulement sur les chrétiens mais même sur les Ṭaiyayê. Alors les Ṭaiyayê s'insurgèrent contre les déprédateurs et les chassèrent. Naçr et 'Abbas s'associèrent et marchèrent contre 'Othman à Ḥîra. Celui-ci réunit des (hommes) nombreux, et ils ne purent se jeter sur lui. Alors 'Othman se rendit près de Ṭahîr pour le presser de faire la guerre aux rebelles ou de lui donner une armée avec laquelle il irait à leur rencontre. Mais Ṭahîr le tenait en suspens et faisait connaître ses intentions à Naçr et à 'Abbas. Ṭahîr retardait la pacification de ces contrées de peur de recevoir l'ordre de partir en Égypte. 'Othman, ayant compris la chose, écrivit à Mâmoun au sujet de Ṭahîr, disant qu'il était devenu le complice des rebelles. Son messager fut pris. Quand 'Othman sut que ses lettres avaient été saisies, et que son inimitié à l'égard de Ṭahîr, et aussi à l'égard de Naçr et de 'Abbas, était devenue manifeste, il rassembla lui-même des rebelles et se mit à voler et à piller. Dionysius dit : « Comme 'Othman avait de l'affection pour moi et m'honorait, je le blâmai amicalement et je lui dis : « Comment toi, qui es âgé et intelligent, te mets-tu à piller et à dévaster? » Il me fit alors connaître toutes ces choses. »

Pendant ce temps l'empire des Romains était aussi dans l'agitation. En l'an 1132, le général Michel s'insurgea contre l'empereur Léon et le tua; et lui-même commença à régner. De même que Léon avait agi à l'égard de Michel, son prédécesseur, qu'il avait tyranniquement chassé de l'empire, de même fut-il traité par ce Michel, qui était d'Amorium[3], et qui lui enleva l'empire et la vie[4].

Quand le rebelle Naçr apprit que Mâmoun, roi des Ṭaiyayê, se disposait à venir à Bagdad, il appela son secrétaire, un chrétien instruit, [501] et il fit écrire une lettre au patrice Emmanuel[5], comme s'il voulait s'allier[6] aux Romains. En

1. ܐܬܕܪܫ (BH). — 2. D'après la ponctuation, cette date se rattache à ce qui précède. — 3. Lire : ܡܢ ܐܡܘܪܝܐ. — 4. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LVIII, § xxv, xxvi. — 5. Μανουήλ; cf. *op. cit.*, t. XIII, p. 2, n. 3 et p. 84, n. 2. — 6. Plus littéralement : « entrer en relation avec ... »

l'apprenant, l'empereur Michel envoya des ambassadeurs. Ceux-ci arrivèrent à Kaišoum. Naçr étant alors à Saroug l'apprit, rassembla les rebelles et le leur annonça, en se glorifiant de la venue des envoyés des Romains. Ces (rebelles) furent remplis de colère; ils disaient : « Tu veux donc irriter Dieu et te faire apostat? » Par de tels propos, ils remplirent son âme d'amertume, de sorte qu'il envoya faire massacrer les ambassadeurs des Romains. Sur les Romains s'accomplit ce proverbe des paysans : « Celui qui cherche quelque chose qu'il n'a pas perdu, trouve quelque chose qui ne lui est pas agréable ».

A cette époque survint du trouble parmi les Romains, à cause d'un homme nommé Thomas. Celui-ci, dès le temps de Haroun, disait de lui-même qu'il était fils de Constantinus, et il lui avait demandé de lui donner une armée pour aller s'emparer de l'empire. Quoique Haroun ait négligé de le faire, il le traitait cepen-avec honneur comme le fils de l'empereur. Quand Haroun fut mort, Mâmoun l'appela et l'envoya avec une armée, soit pour s'emparer de l'empire des Romains et le lui livrer (ensuite), soit pour les troubler par la guerre. Ce Thomas était un magicien et prétendait avoir des visions. Il alla assiéger la ville impériale et la mit dans les angoisses pendant six mois. L'empereur Michel, étant réduit aux abois, promit le retour aux Ṭaiyayê prisonniers, s'ils voulaient combattre le rebelle. Les Ṭaiyayê sortirent avec les Romains et ils vainquirent les troupes du rebelle : celui-ci s'enfuit en une certaine forteresse[1]; ils le poursuivirent, le prirent, lui coupèrent les mains et les pieds et le fixèrent au bout d'une lance. Telle fut la fin de [**502**] Thomas, fils de Môsmâr[2]. L'empereur revint sur sa promesse et ne relâcha pas les Ṭaiyayê.

Lorsque Ṭahîr, général de Mâmoun, poursuivait les rebelles, les chrétiens pensèrent avoir quelque soulagement; mais au contraire il augmenta l'impôt, et il maltraita les habitants de Saroug et d'Édesse, jusqu'au moment où ses compagnons formèrent le projet de le tuer, parce qu'il leur refusait ce qui leur revenait. Ayant eu connaissance de la chose, il se précipita du mur pendant la nuit et s'enfuit à Callinice. Au matin, quand ses compagnons s'en aperçurent, ils re-

Après la pieuse mort du bienheureux patriarche Cyriacus, les Goubbayê et les Cyrrhestiens se réunirent, vinrent trouver Abîram et lui dirent : « Jusqu'à quand demeurerons-nous sous les anathèmes et serons-nous séparés de l'Église? Nous sommes entrés dans le schisme avec vous à propos de l'expression *panem cælestem*. Puisque le patriarche qui voulait l'enlever a été enlevé, nous voulons revenir à l'Église et faire disparaître les anathèmes portés

1. Andrinople. — 2. L'histoire de Thomas est longuement racontée dans les auteurs byzantins; cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LXVIII, § XXX-XL, et spécialement t. XIII, p. 44, n. 2.

doutèrent [**499**] que Naçr ne les atteignît, et ils s'enfuirent eux aussi. Les Édesséniens furent ainsi libérés de lourds prélèvements.

Tandis que les Persans s'enfuyaient et pillaient tout ce qui se trouvait devant eux, le châtiment les atteignit. Naçr et ses compagnons fondirent sur eux et, cinquante par cinquante ou cent par cent, ils s'emparaient d'eux, et après leur avoir enlevé toute leur richesse, ils les égorgeaient comme des moutons.

Bientôt, Naçr et ses compagnons montèrent à Édesse pour piller; ils dirigèrent contre cette ville une violente attaque. Tous les Édesséniens montèrent sur le mur, et les femmes elles-mêmes montaient des pierres sur le mur [et de l'eau pour désaltérer les][1] combattants, et ceux qui ne pouvaient pas monter sur le mur étaient prosternés dans la prière; « et j'étais un de ceux-là », dit Denys de Tell Maḥrê. « Nous demandions que les Persans l'emportassent sur les Ṭaiyayê, et que les rebelles ne s'emparassent pas de la ville. Le Seigneur fut miséricordieux ; 'Amr, un des rebelles, fut transpercé, et ils s'en retournèrent couverts de confusion ».

Tandis que ces deux aspics, Naçr et 'Abbas, dominaient dans la région occidentale et infligeaient des maux aux hommes, ils s'excitèrent mutuellement à boire du vin, chacun se vantant d'y être le plus fort. Naçr frappa de la bouteille[2] la tête de 'Açim; celui-ci alla trouver son père; ils rassemblèrent contre nous par la Syrie et l'Égypte[3] ». Alors le maudit Abîram [**499**] et ses compagnons leur répondirent astucieusement : « Nous aussi, nous avons été frappés et méprisés à cause de notre zèle en votre faveur, afin que l'expression *panem cælestem* ne soit pas abolie de notre temps. Cyriacus, vous le savez, était non-seulement tombé dans l'hérésie de Julianus, mais niait encore la Trinité, puisqu'il ne permettait pas de la mentionner dans la fraction de l'Eucharistie. Cependant, attendons jusqu'à ce que quelqu'un ait été mis à la tête des évêques. S'ils établissent quelqu'un qui récite la formule, ne fût-ce qu'une seule fois : que je sois anathème devant la Trinité, si je n'abandonne pas cette dignité, pour demeurer dans la retraite! Et vous, chrétiens, ne me reconnaissez plus si je m'intitule (votre) chef. » — Le misérable pensait que les évêques ne créeraient pas un autre chef que lui-même, tant qu'il vivrait, ou, s'ils en faisaient un autre, qu'il y aurait une division parmi eux et qu'ils demeureraient dans le schisme; car il avait un parti puissant d'auxiliaires. Pendant toute l'année il resta tranquille, dans la feinte (?) et la dissimulation[4], et calma l'empressement des chrétiens par de semblables paroles.

Les évêques, voyant que l'Église d'Occident était troublée par les Goubbayê, et l'Orient, d'autre part, par Basilius de Tagrit et les Matthéens, se donnèrent mutuellement rendez-vous à Callinice,

1. Lacune de deux mots; suppléer : ܘܡܝ̈ܐ ܠܡܫܩܝܐ (BH). — 2. ξέστης.
3. Cf. ci-dessus, p. 25, l. 15. — 4. ܡܣܡܠܢܘܬܐ (BH).

leurs troupes et vinrent à la rencontre de Naçr; mais Naçr prévalut contre eux et en tua plusieurs. Ensuite [**500**] ils se soumirent à lui.

Tandis qu'Açbag occupait Samosate et y était fixé, son cousin[1] s'insurgea contre lui, le massacra avec les gens de sa maison, et régna lui-même sur cette ville, à l'exemple des autres rebelles.

Ṭahîr les ayant engagés à s'assembler près de lui, par prudence. Quarante-cinq évêques vinrent, et ceux qui ne vinrent pas envoyèrent leur adhésion, au mois de ḥazîran (juin) de l'an 1129. Abîram vint avec une troupe de moines, et ils logèrent à l'hôtellerie[2]. Ils envoyèrent trouver les évêques, et discutèrent au sujet de la formule *panem cælestem*. [**500**] Et comme il se trouvait des évêques qui l'approuvaient, ils convinrent entre eux que celui qui voudrait la réciter n'en serait point empêché, et que personne ne dirait rien à celui qui ne voudrait pas la réciter. Ils opérèrent la réconciliation entre Basilius de Tagrit et les évêques Matthéens.

Copie de la charte du synode. — « Le saint synode qui s'est assemblé dans la ville de Callinice, de tous les pays soumis au siège apostolique d'Antioche, a défini ces choses :

« En l'an 1129, au mois de ḥazîran (juin), nous nous réunîmes, par le Dieu tout puissant, et, selon l'harmonie de la règle ecclésiastique, nous tînmes un synode, et nous nous instruisîmes les uns les autres, convenablement et apostoliquement, des causes productrices des querelles et des troubles qui, jusqu'à présent, séparent les uns des autres les membres de l'Église et ont rempli de division toute ville, tout pays et toute famille des fidèles. Nous avons discerné prudemment, nous avons jugé et reconnu distinctement, avec unanimité et dans une même pensée spirituelle, que notre paix n'était disparue pour d'autre motif que les vaines querelles et les opinions déréglées, au sujet de l'expression *panem cælestem*. Les amateurs de disputes ont fait de ce qui est notre vie et le souffle qui vivifie l'âme, la cause de la perturbation, puisant en cela un objet pour leur malice. Afin de rassembler dans un même esprit et d'unir dans le corps du Christ tous les membres qui ont été diversement séparés de la sainte Église, il nous a paru bon à tous, dans un même accord et dans la même inspiration indubitable de l'esprit, qui doit procurer le remède aux membres blessés, (de décider) que : maintenant et désormais, en aucune façon, nous ne pourrions nous molester ou nous quereller les uns les autres. Selon le précepte et la loi apostoliques, nous aussi, nous affirmons et définissons que chacun doit persévérer dans sa propre conscience et l'édification de ses collègues; et aussi conformément à la parole apostolique qui dit[3] : « Que

1. Littér. : « le fils de son oncle paternel »; mais cette expression pourrait aussi être un nom propre : Bar Dadah.

2. πανδοχεῖον. — 3. Cf. *Philip.*, II, 4.

chacun ne se préoccupe pas seulement de lui-même, mais de son compagnon; pensez de vous-mêmes la même chose que de vos frères. » Puisque nous ne voulons pas que quelqu'un résiste ou s'oppose aux choses qu'en conscience nous avons jugées bonnes, à propos de cette formule, [**501**], nous éviterons nous-mêmes de résister ou[1] de nous opposer à celles qu'il jugerait autrement.

« C'est pourquoi nous définissons, par la parole vivante, donnée par Notre-Seigneur à ses saints Apôtres, que maintenant et désormais personne ne doit se quereller avec son frère à propos de la formule *panem cælestem*; car il est permis ou de la dire ou de ne pas la dire, de sorte qu'en aucune façon l'un des partis [ne][2] peut être blâmé. Mais, ainsi qu'il a paru bon à nos saints Pères, qui ont dirigé avant nous l'Église de Dieu et qui se sont faits tout à tous pour les gagner tous[3], qui ont dirigé et apaisé prudemment et consciencieusement les troubles survenus à ce propos de leur temps; de même, à nous aussi[4], il a paru bon d'user du même sentiment, attendu que nous sommes les enfants de leur excellente piété, et que leur conduite paraît avoir été l'œuvre de l'Esprit-Saint lui-même. Quiconque, par conséquent, élèvera des contestations à ce sujet, méprisant la définition de nos saints Pères et ce qu'il a paru bon à Notre Bassesse de définir : si c'est un évêque, il sera dépouillé et privé de la dignité pontificale, écarté[5] et rejeté de notre assemblée; si c'est un prêtre ou un diacre, il sera déposé et perdra son office; si c'est un moine ou un séculier, il sera étranger à la participation des mystères et à la communion avec les fidèles. Nous accroissons par là la réglementation des canons ecclésiastiques en imitant la philanthropie de Dieu, et selon la conduite de nos Pères : nous avons réglé, statué et défini; car nous savons très bien tous que, depuis les premiers temps, l'Église de Dieu marcha ainsi dans un même accord, sans dispute : alors que les uns récitaient et les autres ne récitaient pas (cette formule), sans jamais se quereller ou se blâmer mutuellement pour cela, jusqu'à notre époque.

« Nous avons en outre défini que tous les écrits rédigés à propos de cette formule qui statuaient simplement qu'elle devait être maintenue, ou simplement qu'elle devait être abolie, doivent être jetés au feu; attendu qu'il n'est permis à personne d'écrire quelque chose à ce sujet, puisque nous n'avons pas trouvé que les anciens aient fait quelque chose à ce propos. Et nous avons défini ces choses, sans avoir le moindre doute que le « pain céleste » ne soit réellement[6] et véritablement le corps sacré du Fils de Dieu que nous prenons des saints autels sacerdotaux; mais nous confessons tous cela; et nous plaçons sous l'anathème quiconque ne confesse pas avec nous que le « pain céleste », que nous prenons des autels, est (le corps du Fils de Dieu), selon l'enseignement du saint patriarche Severus. Nous anathématisons aussi quiconque dit que ce n'est pas le corps de la personne du Verbe-Dieu, qu'il

---

1. Lire : ܐܘ (et non ܗܘ), cf. p. 500, l. pénult. — 2. Le contexte exige manifestement la négation omise par un copiste. — 3. Cf. I *Cor.*, IX, 22. — 4. ܘܠܢ. — 5. Lire : ܘܪܚܝܩܐ. — 6. ܒܫܪܪܐ.

a pris de Marie [302] et qui a été (offert en) oblation sur la croix, et quiconque dit que ce n'est pas pour satisfaire à la communion de plusieurs qu'il est rompu, mais « à raison du sacrifice[1] messianique. »

« En confirmation, nous avons signé, nous tous évêques, le décret[2] c'est-à-dire l'adhésion commune. »

La lettre d'Élias de Ḥarran à ce patriarche Dionysius est conçue dans le même sens ; et il convient que ces deux opinions soient examinées dans un examen diligent et sincère.

CHAPITRE [X], *qui expose les choses qui ont encore été définies dans ce synode de Callinice.*

Quand les choses que nous avons rapportées ci-dessus eurent été accomplies, le lendemain, un des anciens prit place au milieu et dit : « La cause de ce saint synode était de nous choisir un chef et de nous occuper ensuite des autres affaires. Cependant, il a plu à notre assemblée de régler tout d'abord les affaires ecclésiastiques, et nous y avons consacré quarante jours sans qu'il y ait eu de division ou de trouble parmi nous, avec le secours de Dieu. Maintenant, il convient de résoudre l'autre affaire qui est le principe de tous nos biens; il faut enlever de notre esprit toute pensée terrestre et basse, ou qui aurait l'air d'une acception de personne. Si tous vous jugez la chose opportune, imposons-nous un jeûne et une abstinence de trois jours, et adonnons-nous à la prière nuit et jour, suppliant Dieu de préparer à son Église celui qu'il sait devoir la diriger dans la perfection et la sainteté; car s'il est là où deux ou trois sont réunis en son nom[3], à combien plus forte raison, sera-t-il au milieu d'eux, là où quarante-cinq sont réunis en son nom ! »

Le conseil du vénérable ayant plu à toute l'assemblée, ils jeûnèrent pendant trois jours, dans les veilles et la prière. Ensuite, ils siégèrent à leurs rangs et jugèrent qu'une consultation générale devait avoir lieu, pour que chacun dise ce qu'il pensait, qui lui était venu à l'esprit pendant ces jours de prière, et qui, dans son couvent, paraissait apte (pour le patriarcat). Plusieurs déclarèrent que dans leurs couvents personne ne paraissait apte à cette fonction; d'autres rappelèrent certains personnages célèbres, entre autres Mar Atounos, le docteur et commentateur. A la fin, l'évêque Theodorus, du monastère de Mar Jacques de Kaišoum, se leva et dit : « Si vous le permettez, ô Pères, je parlerai. » Et il dit : « Un moine du monastère de Qennešrê est venu chez nous; et il est chez nous depuis deux ans, et nous avons expérimenté qu'il est apte à cette fonction. » En parlant, il ouvrit la porte aux autres évêques dont les sentiments lui étaient favorables, et chacun d'eux rendit témoignage. Il parut alors opportun à tout le synode que les évêques entrassent devant l'autel et fissent l'élection.

1. Lire : ܕܡܫܝܚܝܘܬܐ, d'après l'ar. : لكن ذبيحة المسيحيّة — 2. ܦܣܝܦܣܡܐ ψήφισμα. — 3. MATTH., XVIII, 20.

Lorsqu'ils se tinrent devant la table de vie, après avoir pris conseil les uns des autres, ils tombèrent tous d'accord sur Dionysius, moine du couvent de Qennešrîn. — Ils firent l'acte d'adhésion, qu'ils signèrent tous, en ces termes :

« Quand, par un mouvement de l'Esprit-Saint, ce religieux et pacifique synode fut réuni, attendant du même Esprit-Saint que toutes les choses qui y furent agitées reçoivent une heureuse solution, nous fûmes tous unanimement d'accord, et par l'opération du même Esprit-Saint, nous élûmes, nous acceptâmes et nous résolûmes d'ordonner pour notre chef, après le Dieu tout-puissant, comme patriarche du siège apostolique d'Antioche, Mar Dionysius, frère du couvent de Mar Jean Bar Aphtonia. A cela nous avons tous consenti, avec la croix sainte, et nous avons signé :

« Basilius, métropolitain de Tagrit ; j'ai consenti à cette élection divine, et j'ai signé. » — De même : Barḥadbešabba, de Marga ; — Jean, de Germanicia ; — Anastas[ius], de Damas, par les mains de Theodosius d'Édesse ; — Georgi[us], de Qennešrîn, par son visiteur ; — et les autres successivement.

Quand ils eurent tous signé, ils désignèrent cinq évêques pour aller le chercher, avec Thomas, archidiacre de Nisibe, et quelques moines.

Quand Abîram et les Goubbayê surent que le synode s'était choisi un chef et avait fait la paix au sujet de la formule *panem cælestem*, le misérable vit que l'espoir qu'il nourrissait était déçu. Alors, il fut pris de colère ; il rassembla ses compagnons et dit : « Voyez [503] ce qu'ont fait les évêques ; ils se sont choisi un chef dans un couvent et une ville qui a fait disparaître la formule *panem cælestem*. Mais voici que je vous enjoins, par la parole de Dieu, si je meurs, de ne pas laisser ensevelir mon corps avant d'avoir établi un autre chef à ma place, et de ne pas faire la paix avec eux. » Les moines lui répondirent : « Tel n'était pas ton engagement ; car tu as dit : S'il y a un patriarche qui prononce la formule, ne fût-ce qu'une seule fois, je ne serai plus appelé chef, mais tous nous adhérerons à lui. Attends donc jusqu'à ce que le chef soit établi et nous verrons son intention. » — Cet impie anathématisa ces moines et partit avec les religieux qui étaient attachés à lui ; ils allèrent chez les Cyrrhestiens, pour affermir leur mensonge parmi les misérables de cet endroit. Ceux des Goubbayê qui ne l'avaient pas suivi vinrent au synode et demandèrent l'absolution.

Ici, Dionysius (lui-même) parle en ces termes :

« Depuis le commencement du livre jusqu'ici je poursuivais ce récit des événements allègrement et j'écrivais les histoires librement ; et je n'ai loué ou blâmé personne par partialité ; maintenant que j'en suis arrivé à ce chapitre, je préférerais garder le silence et je voudrais qu'un autre écrivain racontât ce qui concerne Ma Bassesse. Si donc il se trouve quelqu'un qui connaisse ce qui me concerne aussi bien que moi, et qui racontera sans crainte, les erreurs, les faiblesses et l'insuffisance que je porte en moi-même, qui dévoilera mes opprobres et mes bonnes actions, si toutefois elles méritent d'être louées : que celui-là raconte et non pas moi ! Mais, comme il n'y a personne qui connaisse aussi bien que moi ce qui me concerne, la chose m'incombe. Et comme j'estime la vérité plus que la vaine gloire, je rappellerai les uns et les autres, tout en évitant la

louange pour ne pas paraître, aux yeux de ceux qui aiment le blâme, célébrer mes propres œuvres.

« Pour moi, j'étais le moindre et le plus vil des hommes, et je ne sais comment les vénérables Pères ont été prévenus, pour ne pas dire trompés, dans leur opinion sur moi; mais dans la simplicité de leur conscience, ils se sont laissé entraîner par des rapports étrangers.

« Ayant su de plusieurs comment j'envisageais cette affaire, — car ils avaient l'expérience et la preuve de mon sentiment, puisque le (patriarche), de vénérable mémoire, m'ayant appelé par deux fois, pour être ordonné évêque, je m'étais enfui d'un lieu dans un autre, — ils pensèrent qu'en apprenant la nouvelle je prendrais la fuite. Ils envoyèrent donc d'avance deux moines courageux au monastère de Mar Jacques, dans lequel j'habitais, parce que le couvent de Qennešrîn était dispersé. Ceux-ci arrivèrent près de moi pendant la nuit et s'emparèrent de ma personne. Je fus stupéfait, et comme il n'y avait pas moyen de fuir, je gardai le silence et me tus. Je fus gardé, comme un malfaiteur, jusqu'à l'arrivée des évêques. Ayant pleuré et m'étant prosterné devant eux, ils se montrèrent pour moi durs et sans pitié; et ainsi, de ma chère solitude, je fus emmené malgré ma résistance au milieu du synode. J'eus beau pleurer, dévoiler mes péchés, exposer ma faiblesse et mon incapacité, ils m'ordonnèrent de force, et disaient que le jugement de Dieu atteint quiconque résiste ou se révolte. A la fin, on ne put les empêcher de se lever de leurs sièges et de s'agenouiller devant Ma Bassesse. Dès lors, je fus plongé dans une mer obscure, sans espoir d'échapper; car je considérais le pontificat comme difficile à accepter, non seulement pour moi, misérable et faible, mais même pour ceux qui sont parvenus au sommet de la vertu. Il était dangereux de persister dans le refus. Ils m'ordonnèrent donc diacre le vendredi, dans le monastère de la Colonne, et prêtre le samedi, dans le couvent de Mar Zakai; et le dimanche, premier de 'ab (août) de l'an 1129, ils me promurent à l'ordre parfait du souverain pontificat, dans l'église catholique de la ville de Callinice, et me firent héritier et successeur du trône (patriarcal), comme ils disaient, moi qui n'étais pas digne (de dénouer)[1] les courroies des chaussures! — Je prends Dieu à témoin que non seulement je n'étais pas atteint par la passion de l'ambition du pouvoir, mais que même la pensée, qui a coutume de pousser bien des gens à ce désir, n'était jamais venue à mon esprit.

« Et puisque tu m'as demandé, ô Iwannis[2], fils bien-aimé, de t'écrire l'histoire des événements qui se sont accomplis de notre temps, le moment est venu, plaçant en Dieu notre confiance, de parler des choses auxquelles nous nous sommes trouvé mêlé après notre élection, dans les affaires ecclésiastiques et aussi dans celles du monde et de la politique.

« En acceptant le siège [504] du patriarche Cyriacus, j'acceptai aussi en même

1. Suppléer ܕܐܫܪܐ; cf. Luc, III, 16. L'omission est aussi dans Bar Hébréus. — 2. Jean de Dara.

temps la lutte incessante avec les Goubbayê : une épine pour ma chair, un aiguillon pour mes os, afin que je sois souffleté continuellement pour que je ne m'enorgueillisse pas de la sublimité du don[1].

« Quand le synode fut dissous, je me préoccupai des schismes des églises. J'appelai dix évêques choisis et je montai au bourg[2] de Beit Balaš. Je fis dire aux Goubbayê de venir faire la paix. Ils répondirent : « Si on ne confirme pas la formule *panem cælestem*, et si vous ne la dites pas constamment, nous ne viendrons pas. » Ayant perdu tout espoir avec les Goubbayê, nous partîmes chez les Cyrrhestiens. Les prêtres, les diacres et le peuple de l'endroit s'assemblèrent à Cyrrhus, et nous leur adressâmes des paroles de paix. Quand ils apprirent que nous n'interdisions pas de réciter la formule *panem cælestem*, ils revinrent à nous. Abîram et ses compagnons, en voyant que les gens du pays s'étaient corrigés, devinrent furieux de colère : ils vinrent anathématiser ces gens simples pour qu'ils ne demeurassent pas dans la ville ; et plusieurs se laissèrent entraîner imprudemment. De Cyrrhus, nous nous dirigeâmes vers Antioche, au mois de tešrîn (oct.) de l'année 1131[3]. — Quand la lettre du synode fut lue à Antioche, les évêques s'avancèrent et accomplirent la cérémonie de l'intronisation.

Lettre de recommandation[4]. — « Aux vrais fidèles, nos bien-aimés en Notre-Seigneur, aux prêtres, aux diacres, et à tout le peuple aimant le Christ qui habite dans la grande ville d'Antioche et dans sa région ; le saint synode assemblé dans l'Esprit-Saint, dans la ville de Callinice : à vous tous, paix abondante et miséricorde par le Christ notre Sauveur à tous !

« Puisque, nos bien-aimés, nous et vous, au milieu des nombreuses difficultés qu'engendre le temps présent, nous avons été privés et destitués[5] de la direction du grand et illustre pilote du monde, Mar Cyriacus, qui a reçu un domicile avec les saints, où il attend de Dieu la juste récompense de ses labeurs en échange desquels, au jour du jugement, les délices de la contemplation de la Trinité sainte lui seront attribuées avec les vénérables qui l'ont précédé ; il ne nous a pas paru convenable de nous montrer négligents, ou de considérer une autre affaire comme plus importante, ou de nous occuper d'une autre chose quelconque que de choisir tous ensemble, avec l'aide de l'Esprit-Saint, pour son successeur et pour chef de la sainte Église, celui qui paraissait le plus digne de cette fonction, parmi tous ceux du moment présent. Il convenait, en effet, puisque Moïse a été enlevé[6] et a été honoré par Dieu et dissimulé, puisque Élie a été ravi au ciel sur un char, que Dieu établisse à leur place pour la race de Jacob, c'est-à-dire d'Israël spirituel, un héritier qui, pour ainsi dire, divise régulièrement la Terre promise aux douze tribus, fasse périr et détruise par ses prodiges la multitude des Chananéens, prescrive l'attachement à toutes les lois et

1. Cf. II *Cor.*, xii, 7. — 2. κάστρον. — 3. On aurait pu songer à lire ܐܩܠ (1130) au lieu de ܐܩܠܐ (1131), mais la ver. ar. confirme la leçon de notre ms. — 4. συστατική. — 5. Littér. : « faits orphelins ». — 6. ܐܬܓܢܒ.

procure leur accomplissement, nourrisse le peuple opprimé avec le pain abondant venu du ciel, en réalité et non en figure, en distribuant au peuple des fidèles le corps de l'un de la Trinité, Dieu le Verbe.

« Tel nous a paru être, et tel est réellement, par l'élection de l'Esprit-Saint, Sa Béatitude le patriarche Mar Dionysius, vis à-vis duquel tous les choix et opinions relatifs à d'autres ont été couverts de confusion et ont fait briller sa perfection et la modestie de sa conduite, et l'excellence de ses mœurs, et la pureté de ses actions, et son amour des labeurs en faveur des dogmes divins. Nous l'avons donc tous choisi avec unanimité, par l'opération de l'Esprit-Saint et, par le moyen de votre primauté, nous avons déclaré qu'il serait notre chef et celui de toute notre Église orthodoxe. Nous avons célébré une véritable fête d'allégresse et de joie, avec toute notre sainte Église qui se trouvait dans l'endroit, et qui, en se délectant, en se réjouissant, en tressaillant d'allégresse dans sa conscience[1], a donné l'exemple à celles de tous les autres endroits, par son accord et sa parfaite soumission en toute chose.

« Pour vous, vous vous réjouirez avec nous d'un pareil bienfait, et vous montrerez, étant les premiers, une parfaite soumission à votre pasteur ou plutôt au pasteur de toute l'Église de Dieu; vous lui ferez un parfait accueil, vous l'embrasserez à deux bras, vous ferez paraître en tout la parfaite régularité et l'éclat[2] de votre Ville de Dieu[3]. Soyez un admirable exemple pour toutes les autres, afin que grâce à vous nous obtenions que, par l'intermédiaire de ce Père [**505**] saint des pasteurs de toutes [les églises du][4] Christ Dieu, nos prières à tous arrivent jusqu'au[5] Père tout-puissant qui nous a concédé une si grande faveur et une pareille bénédiction, au moyen de laquelle nous obtiendrons sa familiarité et mériterons les biens éternels et la vie immortelle, par la grâce de son Fils unique, Notre-Seigneur Jésus-Christ, et de son Esprit-Saint, pour la gloire de Dieu le Père. Amen! ». — Et à la fin tous les évêques signèrent.

CHAPITRE XI. — *Des choses qui arrivèrent encore du temps de Mâmoun, dans l'empire des Ṭaiyayê, et pareillement dans celui des Romains, du temps de l'empereur Michel. Des choses qui se passèrent dans l'Église au commencement du pontificat de Mar Dionysius.*

En l'an 1130, Mâmoun, roi des Taiyayê, se rendit du Khorasan à Bagdad ; car il avait entendu dire que son oncle Ibrahim avait commencé à régner ; il avait aussi appris les combats et les divisions des citoyens de Bagdad, et que Ḥasan

1. Il faut peut-être restituer : ܒܪܥܝܗ « dans son pasteur ». — 2. κατάστασις. — 3. Θεόπολις, titre particulier de la ville d'Antioche. — 4. Suppléer : ܕܥ̈ܕܬܐ ܕ (vers. ar.). — 5. Les mots « Christ-Dieu » répétés ici, sont à supprimer ; l'arabe dit : « jusqu'au Dieu tout-puissant ».

résidait à ʿAqoula et Ṭahîr à Rafîqâ, sans homme[1]. Et quand Mâmoun arriva, les gens de Bagdad abandonnèrent Ibrahim, vinrent trouver Mâmoun et le firent monter sur le trône de ses pères. Ibrahim s'enfuit et se cacha. Ṭahîr de son côté monta trouver Mâmoun et fut bien accueilli.

En l'an 1132, Mâmoun envoya Ṭahîr dans le Khorasan, comme gouverneur; car il avait grande confiance en lui. Quand Ṭahîr fut parti, Mâmoun fit venir ʿAbdallah, son fils, l'éleva en dignité et l'établit à la place de son père. Il ordonna à Yaḥya[2] (?) de résider dans le Djézireh.

Alors, les rebelles devinrent plus puissants. Naçr acheta le bourg de Beit Balaš, rassembla son armée et descendit vers le fleuve qui est près de Callinice et qu'on appelle Hânî. ʿIsâ sortit avec les paysans. Naçr les tua tous, et s'empara des villages, les pilla et y fit des captifs. Mâmoun en apprenant cela fut troublé. Il envoya Šabîb[3], soldat vaillant, avec sept [506] mille hommes d'élite, à la rencontre de Naçr. Naçr, en l'apprenant, fut pris de peur et envoya des ambassadeurs et des lettres au roi Mâmoun. Il témoignait de sa soumission, et le roi lui répondit: « Si c'est sincèrement, viens fouler mes tapis, et je t'honorerai ». Mais lui s'excusait auprès du roi. Alors Šabîb se prépara au combat. Naçr divisa son armée en trois corps et ne permit pas aux Persans d'amener des vivres. Quand ils furent opprimés par la famine, ils engagèrent le combat. Beaucoup d'hommes succombèrent des deux côtés. Les Ṭaiyayê tournèrent le dos, et les Persans se mirent à piller les paysans, mangeant, buvant, se réjouissant[4] et raillant ceux qui étaient à l'intérieur du mur. Tandis que les Persans étaient transportés d'orgueil, Naçr revint sur eux, et les Persans pris de terreur furent taillés en pièces. Šabîb voyant qu'il ne pouvait rien contre les Arabes, voulut aller à Antioche et ramener l'or apporté d'Égypte du temps de Hâroun. Ils s'avancèrent secrètement pendant la nuit; mais Naçr en eut connaissance et les devança; après avoir tué environ trois mille d'entre eux, ils leur criaient par derrière : « Jetez vos armes, et allez-vous-en où[5] vous voudrez. » Ces malheureux jetèrent leurs armes, et alors ils les prirent tous. Après cela, ils se mirent à la poursuite de Šabîb et le rejoignirent. En voyant cela, les Persans furent pris de peur. Naçr criait en disant: « A quiconque passera [507] de mon côté, je donnerai un cheval et mille dinars. » Et plusieurs étant passés, Šabîb s'enfuit avec un petit nombre (d'hommes) et se rendit à Bagdad dans la confusion qu'il méritait, car il n'empêchait pas ses troupes de maltraiter les malheureux. Naçr et ses troupes arabes s'emparèrent des Persans, et tuèrent aussi les transfuges qui étaient passés chez eux et ceux qui avaient jeté leur armes.

Naçr, en revenant de la guerre contre Šabîb, entendit parler des Yéménites[6]

1. Même leçon dans la vers. ar. — 2. Restitution douteuse; l'ar. a également une leçon incertaine : ܠܝܚܝܐ. — 3. Lire : ܫܒܝܒ (BH) comme plus bas. — 4. Lire : ܡܬܦܨܚܝܢ. — 5. ܠܟܘ. — 6. Lire : ܝܡܢܝ̈ܐ.

qui étaient à Mabboug, qui avaient envahi et pillé les villages situés sur le fleuve Šoûgra; les Ṭaiyayê appellent ce fleuve Sadjour[1]. Ils se cachèrent en embuscade, et quand chacun fut sorti pour son travail, Naçr et sa troupe tombèrent sur eux et se mirent à tuer les femmes et tous ceux qu'ils rencontrèrent[2]. Comme beaucoup de fellaḥs et de pauvres montèrent au monastère de Bôrîm[3], Naçr y mit le feu et une partie d'entre eux furent brûlés : d'autres se précipitèrent et se brisèrent en tombant : ils eurent la tête coupée par le glaive. Une multitude de pauvres périt de cette manière. Après avoir coupé toutes les têtes, ils les emportèrent avec eux à Saroug.

A cette époque l'émir Ibrahim, de Ḥarran, prenant le frais sur sa grande coupole, vit des maisons neuves, et il interrogea les échansons qui étaient avec lui : « Ces maisons neuves et blanches, à qui sont-elles? » Ceux-ci, qui étaient des païens, lui dirent : « Ce sont les églises des chrétiens qui les ont bâties de ton temps; et pour cela, beaucoup de musulmans sont scandalisés à cause de toi, parce que tu les as laissé bâtir ce qui n'était pas bâti du temps des Romains; et ils disent que tu as reçu un présent. » Aussitôt, il se mit en colère et ordonna la destruction des églises nouvelles; et avant le coucher du soleil, il fit détruire le sanctuaire de notre église catholique à Ḥarran, et celle de la Mère de Dieu, qui était à Qoubbê, et une partie du temple de Mar Georgius, et d'autres temples parmi ceux des Chalcédoniens, des Juifs et des Nestoriens. Alors toutes les confessions se mirent à supplier Dieu d'avoir pitié d'elles, et dans la nuit, Dieu changea les dispo-

En l'an 1130, au mois de nisan (avr.), mourut Mar Marcus, pape d'Alexandrie, neuf mois après l'ordination de Mar Dionysius; Jacques fut établi à sa place.

En l'an 1131, Mar Dionysius partit d'Antioche, avec les vénérables (évêques), pour la Mésopotamie, et de là pour Bagdad, afin d'obtenir de Mâmoun le diplôme, selon l'usage des patriarches ses prédécesseurs. Ṭahîr, du temps et par les soins duquel avait été rassemblé le synode qui ordonna le patriarche, leur procura le diplôme.

Or, comme l'écrit le patriarche lui-même : « Basili[us] de Tagrit, à la suite de la discorde entre lui et les Matthéens, parce qu'il n'avait pas été élevé dans le couvent parmi les moines, mais avait été appelé du dehors[4], s'enorgueillit en lui-même, et songea à se révolter contre nous et à faire révolter la région orientale contre le siège d'Antioche. A l'exemple du maudit Bar Çauma de Nisibe, Basili[us] médita de se faire catholicos. Comme il ne le put du temps de Cyriacus, parce que celui-ci

1. BH : ܐܣܓܘܪ ܗܘ ܕܝܢ ܣܓܘܪܐ. — 2. Ainsi d'après l'arabe : ܘܩܛܠܘ ܟܠ ܡܢ ܕܐܫܟܚܘ ܦܠܚܐ. — 3. Même leçon dans BH.

4. Littér. : *ex foro*, dans tous les sens du mot latin.

sitions de l'émir ; il vint à résipiscence ; au matin, il appela les chrétiens et leur dit de rebâtir ce qui avait été démoli. Et en peu de jours, ils rebâtirent tout ce qui avait été détruit.

La même année, il y eut disette de pluie, et la récolte manqua ; il en résulta la cherté du blé, du vin et de l'huile.

[506] A cette époque, Basili[us] de Tagrit, qui était un homme orgueilleux, vaniteux, sans modération dans sa conduite, ne s'élevait pas seulement au-dessus des chrétiens, mais même parfois vexait les païens de Tagrit ; l'administration des églises ne lui suffisait pas, mais il se préoccupait de l'administration publique, qui ne le regardait pas, de la fréquentation des princes, et même de la perception de l'impôt[1]. Il en vint à imposer le tribut aux musulmans. Quand ils virent son orgueil, ils se soulevèrent contre lui, et ils maltraitaient tout le peuple à cause de lui. Dans leur zèle, ils tuèrent[2] les porcs dans les rues. Basilius ne se tint pas tranquille ; mais il prit quelques personnes avec lui et descendit à Bagdad pour se plaindre des musulmans. Ceux-ci descendirent à sa suite, arrivèrent et entrèrent les premiers ; ils écrivirent une pétition[3] de plainte contre les chrétiens, au sujet des sémantra, des croix, du vin et des porcs « qui entraient dans la mosquée » ; ils attestèrent que Basili[us], le métropolitain, et 'Abdoun, un notable, « ont ou- était de Tagrit[4], de nos jours il tenta et eut l'espoir, par l'intermédiaire des Tagritains, [506] de réaliser (son projet). Il commença par leur inspirer de la haine contre moi ; il disait aux Tagritains : « Ce patriarche est votre ennemi » ; aux évêques il disait : « Jusqu'à quand serons-nous soumis aux Occidentaux, qui nous donnent des ordres et prennent l'argent que nous recueillons ? Pourquoi ne sommes-nous pas indépendants nous et notre siège, comme celui d'Égypte, puisque nous sommes égaux en dignité ? » — Mais le Seigneur ne permit pas que son dessein s'accomplît.

« Comme les Tagritains nous aimaient beaucoup, ils nous avaient écrit à Bagdad, de venir célébrer la fête chez eux ; mais lui disait que les évêques ne nous le permettraient pas, parce qu'ils l'avaient invité à aller consacrer le chrême[5] dans leurs pays. Il nous écrivait : « Ce n'est pas le moment de venir à Tagrit, car nous sommes opprimés par la violence cruelle des princes. » Nous qui connaissions sa malice, nous abandonnâmes la route de Mossoul et nous montâmes par celle de l'Euphrate à la ville de Circesium, et après la consécration du chrême et la célébration des fêtes, nous montâmes par les villages du Ḥabôra et nous parvînmes à Nisibe, à Dara, et à Kephar Touta, ville de Mésopotamie.

Xenaias de Goubba Barraya, qui avait

1. Le texte paraît altéré ; ar. : ܘܐܦ ܠܡܕܒܪܢܘܬܐ ܕܟܠ ܥܒܕܐ. ܘܦܐ ܠܐܣܛܪܛܝܓܘܬܗ ܘܠܡܟܣܘܬܗ. — 2. Lire : ....ܩܛܠܘ ܠܚܙܝܪ̈ܐ. — 3. ἀναφορά.

4. Comp., p. 35, l. 7. — 5. μύρον.

tragé leur prophète ». Alors parut un décret[1] pour l'abolition des lois des chrétiens et l'arrestation de Basili[us] et de 'Abdoun.

Tandis que Basilius prit la fuite, 'Abdoun[2] se montra jusqu'au bout comme un véritable martyr du Christ. Le roi Mâmoun voulut l'amener à se faire musulman par la flatterie et par la promesse des présents, des honneurs, des dignités, mais il ne put y parvenir; il usa alors des menaces et des tourments, et après sept mois de prison, après [507] avoir subi des tortures, 'Abdoun fut couronné par le glaive au milieu de la foule[3] dans le tribunal[4]; et il fut suspendu au gibet. Combien de prodiges et de miracles s'accomplirent à son couronnement, cela surpasse la narration.

Basili[us] qui menaçait les Ṭaiyayê de les expulser de leurs maisons, ne put jamais rentrer à Tagrit; et tandis qu'il voulait se révolter contre le siège d'Antioche, il fut exilé de son propre siège[5]; et, ce qui est encore plus digne d'admiration, cela arriva sans qu'on y mît la main.

commencé par se révolter contre l'Église, parce qu'il n'avait pas été ordonné comme successeur de Bacchus, son maître, se voyant déçu dans ce qu'il attendait du synode de Callinice, parce qu'il avait reçu l'épiscopat d'Abîram, et voyant d'autre part que leur couvent était méprisé, vint malgré celui-ci nous trouver pour faire la paix, et quand nous [507] leur eûmes accordé de dire la formule *panem cælestem*, il se mit aussitôt, avec ses compagnons[6], à anathématiser Abîram et toute sa troupe, (et à jurer) qu'ils ne s'uniraient jamais à lui. Nous leur donnâmes l'absolution, et nous les fîmes participer aux mystères dans l'espoir de convertir les schismatiques.

Or, 'Othman, des Thomâmayê[7] (?), qui avait soumis la Cœlé-Syrie, Émèse et la Phénicie, monta vers l'Euphrate, au couvent de Qennéšrê, et vit l'incendie du temple merveilleux qu'il admira quoiqu'il fût en ruines. Nous allâmes le saluer et nous lui demandâmes (la permission) de le rebâtir. Il nous accueillit avec joie; il nous donna un diplôme pour sa reconstruction et des lettres pour les chefs, afin qu'ils nous aidassent en tout ce que nous ferions dans nos églises et nos monastères.

Nous lui fîmes savoir que le monastère d'Eusebona, dans la région d'Antioche, était la résidence du patriarche depuis le temps de Cyriacus, et que les moines suivaient Abîram, et il écrivit à l'émir d'Occident d'en chasser les partisans d'Abîram et de nous le livrer. Et ainsi il fut remis entre nos mains, après qu'ils eurent volé les livres et les objets précieux qui s'y trouvaient.

Sur le rebelle Abîram. — Il descendit à Bagdad en l'an 1139, et rapporta un diplôme pour être créé patriarche. 'Abdallah, fils de Ṭahîr, le punit plusieurs fois et le blâma de sa rébellion.

1. ἀπόφασις. — 2. Le ms. a ici la variante « 'Abdanî ». — 3. ὄχλος. — 4. δικαστήριον. — 5. ܠܟܘܪܣܝܗ. 6. ܥܡ ܗܘ ܘܡܫܪܝܬܗ. — 7. Litt. : « fils des *Tmômya* », ar. : ابن الثماميين ; cf. ci-dessous, p. 53, n. 1.

La même année, un synode de quarante évêques se réunit avec le patriarche Mar Dionysius [dans le monastère][1] d'Asphoulos[2], à côté de Rêš'ayna, au sujet de Philoxenus de Nisibe, qui était privé de son siège. Ses accusateurs étaient Nonnus, archidiacre de Nisibe, et Abou Raiṭa[3] de Tagrit, hommes éloquents et sages[4]. Philoxenus, ayant été convoqué au synode n'y vint pas, mais s'en retourna sans permission à Nisibe. Alors le synode anathématisa Abîram et Philoxenus; et ces deux (évêques) déposés s'associèrent.

CHAPITRE [XII]. — *De l'époque du commencement du règne de Theophilus, empereur des Romains; du succès du roi des Ṭaiyayê, Mâmoun, qui est 'Abdallah. De la rébellion d'Abîram, et de la victoire de Mar Dionysius.*

En l'an 1140, mourut Michel[5], [508] empereur des Romains, et Theophilus régna. Les Bulgares se soumirent à lui, ainsi que les Arabes Khourdanayê.

Les Khourdanayê étaient des brigands, païens de religion. Ils avaient chez eux la tradition, d'après un oracle de leurs ancêtres, qu'un roi nommé Mahdî devait sortir d'eux, « qui conduirait[6] les peuples à la foi en lui »; et ils le proclamaient Dieu; il devait transmettre son empire à un autre, et ainsi de suite, à perpétuité. « Quand ceux qui croient en lui meurent, ils ressuscitent après quarante jours et viennent vers leur famille ; ensuite ils s'en vont dans un endroit secret ».

Or, à cette époque, apparut ce Mahdî qui était attendu. Un voile était jeté sur son visage; parfois il se disait le Christ, parfois l'Esprit-Saint. Chaque jour la foule et la richesse croissaient autour de lui. De nombreuses troupes s'assemblèrent près de lui, de toutes les tribus, en vue de piller et de faire des captifs. Il fixa son domicile dans les montagnes abruptes du pays des Qardawayê. La terreur de cet homme régna dans le Djézireh et l'Arménie; et il ravagea le Beit Zabdai et le Ṭour 'Abdîn. Pour eux, tous les peuples étaient également bons à massacrer. Ils étaient Mages dans leur culte, mais ils regardaient comme étranger quiconque ne considérait pas Mahdî comme dieu. Le roi Mâmoun lui-même trembla devant lui. Quand ils s'avancèrent pour piller le couvent de Qartamîn et les villages qui l'environnent, Ḥasan fut rempli de zèle, parce qu'il était bien disposé envers les chrétiens; il tomba tout à coup sur eux, et les Khourdanayê furent mis en pièces et s'enfuirent. Celui qu'ils avaient divinisé fut contraint, ayant le visage découvert, de fuir devant Ḥasan.

1. Suppléer : ܕܝܪܐ (vers. ar.). — 2. Cf., tome II, p. 513, n. 6. — 3. Même leçon dans l'ar. — 4. φιλοσοφοί.

5. Le 1er oct. 829. — 6. Mahdi signifie « conducteur, directeur ».

Il se sauva avec un petit nombre d'hommes dans le pays d'Isḥaq, fils d'Ašôd[1]. Isḥaq s'empara de lui et l'enchaîna. Quand les Khourdanayê[2] virent que leur roi était prisonnier, ils s'assemblèrent et fondirent pendant la nuit sur la tente d'Isḥaq. Isḥaq s'empressa de couper la tête de Mahdî. Il prit sa tête, une partie de sa fortune, sa famille, et s'enfuit : quand ils entrèrent, ils ne trouvèrent que le cadavre de Mahdî.

Peu de temps après, Isḥaq étant allé avec sa troupe à la guerre avec les Ṭaiyayê, [509] les Khourdanayê tendirent des embûches à sa famille et à ses enfants. Une femme païenne le fit savoir dans le village. Un moine, frère de la femme d'Isḥaq et une grande partie du peuple entrèrent dans la forteresse. Les Khourdanayê arrivèrent et tuèrent ceux qu'ils trouvèrent; et ils combattirent et attaquèrent à coups de pierres ceux qui étaient dans la forteresse. Ils pénétrèrent dans les maisons. Or, leur espoir était dans la prière de ce pieux moine, qui implorait la miséricorde du Christ en se prosternant et en portant dans ses mains les reliques des saints. Il était excité à la prière par sa sœur fidèle. Celle-ci jeta devant le Seigneur son petit enfant qui tétait encore, en disant : « O Christ, du moins à cause de cet enfant dans lequel demeure l'innocence[3] baptismale, secours tes serviteurs. » Quand les Khourdanayê furent sur le point d'entrer, parce que la porte de la citadelle était brûlée, un autre moine prit une lance, à l'exemple de Phinéès[4], se précipita lui-même du mur, se trouva[5] près du chef des Khourdanayê, et, avec l'aide de Dieu, le transperça et le tua, sans qu'ils aient pu faire aucun mal à ce moine. Le soir arriva. Toute la nuit, ils se tinrent debout[6] et veillèrent. La pieuse femme d'Isḥaq était résolue à se livrer elle-même à la mort pour ne pas tomber aux mains des païens ; [elle entra] dans le magasin d'armes et prit un glaive doré, afin qu'ils la mettent à mort à cause de son éclat, et elle était disposée à sortir et à périr dès le matin. Mais le Seigneur, « qui est proche de celui qui l'invoque en vérité[7] », fit en sorte que les Khourdanayê abandonnassent l'attaque contre la forteresse, comme si elle était déjà entre leurs mains, et courussent piller ceux qui étaient dispersés dans le pays avant qu'ils ne prissent la fuite. Tandis qu'ils s'attardaient au pillage, Isḥaq apprit la nouvelle, et il envoya des piétons qui entrèrent dans la citadelle, et quand les insensés revinrent, ils rencontrèrent des jeunes gens dont les glaives étaient soutenus (?) par la prière ; le lendemain, Isḥaq arriva avec une forte armée ; comme les Khourdanayê étaient appliqués à l'attaque de la citadelle, ils

1. Cf. ci-dessus, p. 32. — 2. Ms. (fautivement) : *Khourdianê*. — 3. Lacune d'un mot dans le ms. ; il ne reste que la première lettre, suppléer : ܕܠܐ ܛܘܠܫܐ ; littér. : baptême « sans souillure ». — 4. Cf. *Num.*, xxv, 7-8. — 5. BH : ܦܫܛ « dirigea » son glaive vers le chef, etc. — 6. ܩܡܘ. — 7. *Ps*. CXLIV, 18.

n'entendirent pas la voix de leurs sentinelles. Quand ils furent atteints, ils tournèrent le dos pour la fuite ; ils furent enveloppés par la neige, et ainsi ils furent tous massacrés et périrent. Telle fut la fin de Mahdî et de ceux qui étaient avec lui.

Ensuite, ils eurent pour chef, Haroun, que 'Alî[1] tua, et après lui, Bâbek, un bouvier. Celui-ci alla chercher du secours près de Theophilus, empereur des Romains[2].

Après cela, Mâmoun, ayant appris ce que Naçr avait fait à l'égard de Šabîb, appela 'Abdallah fils de Ṭahîr, et lui promit honneur et dignité, comme Pharaon à Joseph. Ayant reçu l'autorité, 'Abdallah prit 20 mille (hommes) et arriva à Callinice en l'an 1134. Tous les chefs des Persans se soumirent à lui. Quand le rebelle Naçr apprit que 'Abdallah agissait avec calme et modération, il pensa que cela provenait de la faiblesse. Il excita ses compagnons à se porter à la rencontre de 'Abdallah avant qu'il ne s'avançât lui-même contre eux. Quand ils arrivèrent sur le fleuve Ḥabôra, 'Abdallah s'avança contre eux avec 12 mille hommes. Lorsque (les Persans) marchaient à leur poursuite dans quelque endroit, les Ṭaiyayê [510] s'enfuyaient dans un autre. Un jour on les voyait dans la plaine de Ḥarran, le lendemain dans les environs de Callinice. 'Abdallah [voyant][3] que Naçr ne se laissait point prendre à la poursuite, s'efforça de l'amener dans les lieux de son repaire : à Saroug et à Kaišoum, ses propres villes. Il monta donc à Balaš. Ceux qui étaient sur le mur se mirent à le tourner en dérision ; il défendit de leur répondre. Il envoya en avant le général 'Ozeir qui rencontra Naçr auprès du village de Çarîn, et tua quarante des Ṭaiyayê. La crainte s'empara de ceux-ci. Il prit dans un combat la citadelle de Naçr, dans laquelle étaient ses provisions ; il envoya les 300 (hommes) qui y étaient cachés à la prison de Rafîqa.

Et 'Abdallah vint à Saroug : il contraignait les habitants à recueillir le blé et la paille nécessaires à son armée pendant qu'elle assiégerait Kaišoum. Tout le Djézireh et l'Occident furent dans une oppression telle qu'ils demandaient la mort. Ils étaient tellement pressés qu'ils moissonnaient avant le temps le froment, l'orge et les autres céréales, les battaient et les livraient. Naçr circulait, massacrait les moissonneurs et incendiait tout ce qui se trouvait.

Quand 'Abdallah vit et apprit les calamités que causait Naçr, il engagea une grande attaque contre la forteresse de Balaš. Comme les Ṭaiyayê étaient atteints par le jet des pierres, ils contraignirent les chrétiens à monter sur le mur, à pleurer et à se lamenter, afin que 'Abdallah sache que les chrétiens, et non pas les Ṭaiyayê, étaient lapidés. Comme l'émir était miséricordieux, il ordonna de [ne plus][4] lancer de pierres dans la ville pour que les chrétiens ne soient pas

1. Probablement 'Alî ibn Hišam (*Gesch. der Chal.*, II, 238). — 2. Cf. *Gesch. der Chal.*, II, 235-240. — 3. Suppléer ܚܙܐ ܗܘ. — 4. Lire : ܘܠܐ ܢܫܕܘܢ ; BH : ܘܠܐ ܢܫܕܐ.

atteints, mais de creuser sous le mur; par le moyen d'une mine, ils percèrent le mur et s'emparèrent (de la ville); ils prirent les rebelles, les chargèrent de fers et les envoyèrent à Bagdad. Quand ʿOthman, fils de Thomama[1], qui occupait Qennešrîn, la Cœlé-Syrie, Émèse et la Phénicie, apprit cela, il fit sa soumission à ʿAbdallah qui l'accueillit pacifiquement.

Le maudit Naçr circulait dans les environs de Saroug, tuant les Persans et les chrétiens. Il prit et mit à mort ʿObeidallah, général des Persans. (ʿAbdallah) Bar Ṭahir en fut affligé et s'apprêta à assiéger Kaišoum, la citadelle[2] de Naçr. Quand celui-ci en eut connaissance, il écrivit et adressa une lettre promettant la soumission; et il envoya ses enfants comme otages. ʿAbdallah répondit : « S'il ne vient pas lui-même, je ne lui accorderai pas la paix ». Et au mois de tešrîn (oct.) de l'an 1135, ʿAbdallah mit le siège devant Kaišoum. Ils bâtirent des maisons comme pour l'hiver. Ils dressèrent des machines[3] qui lançaient des pierres (pesant) chacune la charge d'un âne. Kaišoum avait cinq murs et un fossé. Naçr ordonna aux femmes chrétiennes de monter sur le mur, portant leurs petits enfants, pleurant et suppliant qu'on ne les lapidât pas. ʿAbdallah, en entendant leur clameur, ordonna de ne pas lancer de pierres au milieu de la ville, mais de frapper le mur.

Ensuite, quand Naçr vit que tous les rebelles, ses compagnons, s'étaient soumis [511] à l'émir, il ouvrit la porte de la ville, et envoya ses trois fils avec 200 charges de farine, 300 charges[4] de chameau d'orge, 500 moutons, 10 mulets, 10 esclaves, 3 concubines et 3 eunuques, de l'argent et de l'or, des présents pour tous les notables, lui faisant dire : « Reçois mon présent; que mes enfants restent près de toi jusqu'au matin, et alors je viendrai moi-même. » — Ayant accepté ses présents, ʿAbdallah donna ordre aux jeunes gens en disant : « Rentrez dans votre famille, pour qu'on ne soit pas inquiet à votre sujet ». Au temps du matin, Naçr sortit; de loin, il descendit de sa monture et marcha (à pied); s'étant approché, il se prosterna et baisa le pied et la main (d'Abdallah). Alors l'émir descendit de sa monture; ils s'assirent tous les deux et causèrent ensemble un certain temps en secret. Alors l'émir permit à Naçr de rentrer dans la ville, à la condition qu'après 25 jours, il irait le trouver à Callinice. ʿAbdallah, dans sa droiture, le crut; il ordonna à ses troupes de vendre tout ce qu'elles avaient préparé pour l'hiver, et les gens de Kaišoum sortirent comme ils voulurent. Quand ʿAbdallah fut parti, Naçr se mit à rebâtir et à fortifier Kaišoum. ʿAbdallah fit connaître la soumission de Naçr à Mâmoun qui s'en réjouit.

ʿAbdallah vint à Samosate[5]. Le rebelle qui s'y trouvait chercha à se sauver.

---

1. Cf. ci-dessus, p. 49, n. 7; ici l'arabe porte : ܐܒܘ ܬܡܡܐ. — 2. Littér. : « maison de rébellion ». — 3. χαράκωμα. — 4. La lettre numérale douteuse dans le ms. est un ܫ (= 300, BH). — 5. Barhébr. ajoute : « avec Mançour, fils de Naçr ».

L'émir en ayant eu connaissance s'empara du rebelle Yâ'aš[1] (?) et l'envoya chargé de chaînes à la prison de Rafîqa.

A cette époque[2], Ṭahîr mourut dans le Khorasan. Le roi envoya le fils cadet[3] de Ṭahîr pour occuper la place de son père, et il écrivit à 'Abdallah une lettre de condoléances; il disait : « Puisque Naçr est soumis, va en Égypte et pacifie cette région. » Mais le roi Mâmoun changea de résolution[4], car Naçr se révolta de nouveau, et quand 'Abdallah lui écrivit de venir près de lui, il répondit : « Je suis prêt à combattre contre toi; quant à mon fils Mançour, non-seulement enferme-le à Bagdad, mais fais-le rôtir au feu et mange-le. » — Alors 'Abdallah fit connaître ces choses à Mâmoun. Le roi s'irrita et il menaça de mort 'Abdallah pour avoir relâché Naçr quand il était tombé entre ses mains.

Alors 'Abdallah s'empressa d'aller assiéger Kaišoum pour la seconde fois. Il y eut une grande oppression dans tous les pays, parce qu'on obligeait les habitants à apporter les vivres au camp; et ce fut un moment de famine et de disette de toute sorte de choses, et en tous lieux. 'Abdallah mit le siège contre Kaišoum au mois de 'ab (août). Avant de commencer l'attaque, le général 'Isâ, s'approcha du mur et dit : « O Naçr! moi 'Isâ, qui te parle, j'ai commis beaucoup plus de méfaits que toi, et quand je suis revenu le roi miséricordieux m'a accueilli avec empressement. Sors donc trouver l'émir, dont tu as expérimenté la clémence. Je m'en porte garant. » Naçr répondit : « Ces paroles n'entrent pas dans mes oreilles; car il n'y a pas plus d'accord entre moi et vous qu'entre loups et brebis. » — Alors eut lieu un combat acharné. La majeure partie du peuple qui était dans la ville [512] fut tuée par les pierres. Naçr ne permettait à personne de pleurer les morts : mais ils les enfouissaient comme des chiens. Quiconque détournait son visage du combat ou descendait du mur avait la tête tranchée par le glaive. Quand le combat s'aggrava et quand le mur extérieur fut ouvert, Naçr fit monter les femmes sur le mur, portant leurs enfants et poussant des cris. 'Abdallah, en entendant leur clameur, fit cesser le combat. Les troupes bâtirent des maisons pour l'hiver. Naçr, en voyant que la famine s'aggravait dans la ville, au point que les hommes mangeaient la chair des ânes et des autres animaux, et que la tête d'un âne se vendait dix zouzê, comprit qu'il ne lui restait plus d'espoir, et chercha à s'enfuir sans y parvenir; il fit demander à 'Abdallah de le recevoir; celui-ci répondit : « Bien que tu ne le mérites pas, cependant, à cause du cri des malheureux : envoie tes deux fils et quarante hommes que je confère avec eux. » Quand ils arrivèrent, il leur dit : « Vous serez otages, et nous cesserons l'attaque, jusqu'à ce que la réponse du roi soit arrivée! ». Ceux-ci répondirent lugubrement : « Fais tout ce que Dieu te montrera. »

1. Même leçon dans l'arabe. — 2. Ann. 209 Hég. — 3. Moḥammed. — 4. Littér. : « frappa sur l'arrière du navire ». Arabe : ܕܩ ܦܝ ܐܕܢ ܐܠܣܦܝܢܗ̈ ܘܡܢ ܐܠܡܠܟ ܡܐܡܘܢ; cf. ci-dessous, p. 95, n. 4.

Or, la réponse du roi arriva : « « Quand Naçr et ses compagnons viendront trouver 'Abdallah, il pourra faire à leur égard tout ce qu'il voudra. » Alors Naçr sortit simplement : il demanda seulement des gardes pour le protéger jusqu'à son arrivée.

Quand Naçr arriva près de 'Abdallah, il lui demanda Kaišoum, mais 'Abdallah ne le lui accorda pas. On cria des deux côtés : « Dieu est grand », à cause de la délivrance qui eut lieu. Ensuite la famille de Naçr fut envoyée au petit village[1] qu'il avait bâti à Saroug, près de la ville antique qui s'appelait Dîmîṭîr[2] et que Sennachérib avait détruite, en faisant porter les briques de son mur sur les épaules de ses habitants et les faisant jeter dans l'Euphrate, comme il avait juré de le faire, quoiqu'elle fût éloignée de l'Euphrate de douze milles.

Il y avait autrefois 4 villes à Saroug : Dîmîṭîr dont nous avons parlé, Baṭnan, celle qui s'appelait Ḥedta d'Ariawata[3], et Ḥaura dans laquelle Mar Jacques[4] était périodeute avant d'être ordonné évêque, et qu'on appelle aujourd'hui Ḥesna de Bar Nouna.

Ensuite, l'émir ordonna de démolir les murs de Kaišoum. Naçr et ses compagnons furent confiés à des gardiens qui les emmenèrent[5] montés sur des mulets[6].

Cette délivrance arriva au mois d'adar (mars) de l'an 1136. Le Djézireh et l'Occident avaient été tourmentés par les rebelles pendant 14 ans, jusqu'à ce que cet 'Abdallah, homme pacifique, eût entièrement rétabli la paix. — *Fin des histoires royales.*

A cette époque, échoua un grand poisson [508] dans la mer de Cilicie. Sa longueur était de quarante coudées, et il était encore plus gros que long ; il paraissait comme un animal ou comme un rocher. Les gens du pays se réunirent, dépecèrent[7] sa chair, la firent cuire et la mangèrent. Ils en transportèrent une partie à Antioche, « et nous-même, dit Dionysius, nous vîmes là plus de qua-

A cette époque, l'émir 'Abdallah vint [508] à Callinice.

Abîram et sa troupe de rebelles arrivèrent et allèrent le trouver pour en obtenir un diplôme. Le patriarche Mar Dionysius vint aussi en cet endroit.

Le patriarche étant entré le premier, l'émir l'interrogea sur Abîram et sa troupe. Le patriarche lui fit connaître leur rébellion contre le patriarche Cy-

1. Ces deux mots pourraient être un nom propre : Kephar Ze'ôr; cf. Wright, *Cat. of syr. MSS.*, 714 *a*. — 2. La vocalisation est dans le ms.; transcription littérale de Δημήτηρ, probablement pour Δημητριάς. — 3. Littéral. : La Neuve des Lions. — 4. Jacques de Saroug ; cf. t. II, p. 161. — 5. Le mot est mutilé dans le ms.; compléter : ܕܒܪܘܗܝ. — 6. Le texte désigne ces animaux par deux mots ordinairement regardés comme synonymes, et dont nous ne pouvons marquer la différence.

7. ܦܫܛܘ.

rante vases de sa cervelle et autant des prunelles de ses yeux [1]; et ils s'en servaient comme de l'huile d'olive pour l'éclairage et la cuisine ». — *Fin de ce petit chapitre comme un court récit récréatif* [2].

riacus et le reste de leurs actions, et leur intention d'obtenir un diplôme pour troubler les pays, parce qu'il n'y avait personne qui les acceptât. Ensuite, l'émir ordonna d'introduire le misérable, et il lui demanda : « Qu'es-tu ? » — Il répondit : « (Je suis) patriarche ; comme celui-ci ne l'était pas réellement je me suis opposé à lui ». Et il exposa la question de la formule [3].

Alors (l'émir) interrogea le patriarche : « Qu'est-ce que cette parole ? » — Le patriarche répondit : « Cette formule dont ils prennent prétexte et qui sert de voile à l'ambition du pouvoir pour lequel ils luttent, est une parole de l'Évangile. Bien que nous nous en servions nécessairement dans nos prières, cependant nous n'employons pas continuellement tout l'Évangile ; mais parfois nous le lisons dans l'Église, parfois nous l'expliquons au peuple, et parfois nous mélangeons à nos prières quelques-unes de ses paroles, comme vous faites vous-mêmes ; quand on vous présente votre Livre, vous ne le lisez pas tout entier dans vos prières ; mais quand celui qu'on appelle « îmâm » se tient pour prier devant plusieurs, il prend la partie qu'il veut du Livre et la récite au commencement de sa prière, et personne de ceux qui prient derrière lui ne dit : [509] « Ne lis pas cette parole, mais cette autre », comme osent le faire ces audacieux qui troublent l'Église.

Quand je lui eus raconté toute l'histoire, en langue sarrasine, le Seigneur me fit trouver grâce à ses yeux. Il ordonna à celui qui se tenait à sa tête : « Sors ! demande aux chrétiens qui se tiennent dehors qui est leur chef. » Des milliers, en effet, étaient réunis à la porte. Quand (l'officier) sortit et parla à haute voix, ceux-ci s'écrièrent : Abîrâm n'est pas notre chef ; il n'est pas même chrétien ! » — « Et à notre sujet, dit le chroniqueur, ils prononcèrent beaucoup de choses que nous n'avons pas écrites. »

L'émir ʿAbdallah, en voyant cela, et voyant en outre le diplôme provenant de Ṭahîr, son père, regarda durement Abîrâm et lui dit : « Je vois que tu es un homme menteur et un séducteur, et que l'autorité appartient à ce patriarche. » Et il ordonna de le dépouiller sur le champ de son *bîrouna* [4] ; il le réprimanda et lui dit : « Que je n'entende plus dire que tu as revêtu le *bîrouna* ou que tu tiens la crosse à la main, ou que tu t'intitules patriarche ; mais va-t-en et reste tranquille ; et disperse les moines qui sont avec toi. Et si j'apprends de nouveau que tu circules dans les villes, ton sang sera sur ta tête ! »

Quand Abîrâm et ses compagnons eurent été congédiés comme il convenait à leur impiété, le Seigneur permit, à cause de nos péchés, que l'Église fût encore affli-

---

1. Ar. : ܡܢ ܕܪܐܩܝ ܚܡܣܝܢ. — 2. Cette clausule est omise dans l'arabe.

3. La formule *panem cælestem frangimus* ; cf. ci-dessus, p. 5. — 4. « Vestis pontificia » ; sorte de chape. Cf. *Thes. syr.*, col. 521 ; et Bar Hebr., *Chron. eccl.*, I, 355, n. 2.

gée pendant quelque temps. Les rebelles relevèrent la tête pour le motif que voici : Xenaias, qui avait été ordonné par Abîrâm, était venu nous trouver, et avait reçu l'absolution[1]; [**510**] il retourna ensuite, avec ses compagnons, à leur vomissement, à l'instigation de Bar Çauma, surnommé Theodosi[us], de Callinice, qui dans la perversité de son esprit avait été offensé de la conversion des Goubbayê, et ne cessait d'exciter la discorde, comme (jadis) lui-même et d'autres avaient mis obstacle à l'union que le patriarche Cyriacus fit avec les Julianistes[2]. De même que Theodosius avait vexé Gabriel, jusqu'à ce que celui-ci retournât en arrière, de même fit-il maintenant à l'égard de Xenaias. Il le tourna en dérision et le couvrit d'opprobres, si bien que celui-ci appela Abîrâm à son couvent, lui remit le diplôme de Goubba Barraya, lui donna les frais (de voyage) et envoya Siméon, son frère[3], à Bagdad pour lui obtenir un écrit. Les Alides[4], en voyant le diplôme de ʿAlî, fils d'Abou Ṭaleb, l'aidèrent et obtinrent un diplôme pour Abîrâm, afin qu'il pût circuler par les villes.

Quand le moine[5] Siméon revint de la contrée de Bagdad avec le diplôme qu'il apportait à Abîrâm, son frère, celui-ci réunit un troupeau de moines pour aller trouver l'émir ʿAbdallah. On nous envoya chercher et nous vînmes d'Antioche. Quand je fus entré en présence de l'émir, il ordonna d'introduire leur troupe. Quand l'émir vit la *kousîta*[6] sur sa tête, il le regarda durement, avec colère, et lui dit : « Pourquoi as-tu transgressé notre défense et revêtu le *bîrouna* ? » — Celui-ci répondit : « Ceci est la *kousîta* de la tête, et non pas le *bîrouna* ». — L'émir me demanda s'il en était ainsi; et il fut satisfait parce que je confirmai (la parole de) ce misérable. Quand nous [**511**] prétendîmes que le diplôme n'était pas authentique, ceux-ci dirent : « Il est authentique ». Et nous demandâmes qu'il ne fût pas mis à exécution. Quand l'émir les eut longuement réprimandés, nous fûmes congédiés jusqu'à ce qu'il eût envoyé chercher un édit pour l'annulation de ce diplôme.

Au bout de vingt jours il nous arriva une lettre du roi Mâmoun pour ʿAbdallah, de cette teneur : « Les chrétiens nous ont fait parvenir une pétition[7], se plaignant d'Abîram qui s'est proclamé patriarche, tandis que leur chef est Dionysius. Convoque les Jacobites de cette région, et confirme l'autorité sur eux à celui qu'ils acceptent, et tu soutiendras celui qui est le véritable (patriarche) dans les choses qui conviennent et ne blessent pas la justice. »

L'émir me permit d'entrer et laissa Abîram dehors. Il me dit : « Je te donne l'écrit qui annule le diplôme d'Abîram; qu'il soit sous ton obéissance. Et excommunie quiconque te résistera ! » Il appela son hâdjib[8] et lui dit : « Prends le patriarche

1. Cf. p. 49. — 2. Cf. p. 14. — 3. Frère d'Abraham ; cf. p. 24. — 4. BH : ܒ̈ܢܝ ܥܠܝ. — 5. « Cucullus in forma spherica compactus sine quo patriarchae Jacobitarum domo exire nefas est ». *Thes. syr.*, col. 1781. — 6. Ou peut-être : (originaire) « de Dara », si le mot n'est pas altéré; (ar. : الداراني); mais on trouve la même expression appliquée à un autre Siméon (ci-dessous, p. 92, n. 3); le nôtre était moine de Goubba Barraya (cf. p. 24). — 7. ἀναφορά. — 8. حاجب « chambellan, janissaire ».

par la main, et sors dehors ; appelle Abîram et ses compagnons, et livre-les entre ses mains; qu'il les juge comme il voudra. » Il sortit donc dehors, où se tenaient des milliers de chrétiens et de païens; il nous fit asseoir sur son coussin, et il appela les révoltés et leur dit : « L'émir vous ordonne d'être soumis au patriarche, qui pourra vous juger, vous excommunier, vous chasser. » Il ordonna à Abîram de se prosterner devant moi, et se tournant vers moi, il (me) dit: « Voici que je le livre entre tes mains : traite-le comme tu voudras. »

J'espérais qu'il ordonnerait qu'ils fussent frappés [512] et que leurs insignes[1] fussent déchirés.

Je considérai ce qui était opportun et je commençai à les admonester : « Maintenant que vous avez été livrés entre mes mains, faites monter la crainte de Dieu dans vos cœurs; faites cesser le schisme de l'Église, et allez-vous en chacun dans son pays. » J'ordonnai[2] d'enlever la *kousîta* de la tête d'Abîram, en signe qu'il était dépouillé de l'autorité qu'il s'était attribuée par la rébellion. Ils sortirent couverts de honte et s'en allèrent à Cyrrhus*. Ils répandaient la nouvelle : « L'émir nous a reçus et nous a donné la permission d'ordonner des évêques », et par des inventions de cette espèce ils troublaient les villageois dépourvus de bon sens. Quand nous l'apprîmes, nous prîmes un diplôme de l'émir et des lettres pour les préfets et nous nous rendîmes à Goubrîn, dans la région de Cyrrhus[3]. Quand le préfet de l'endroit eut lu la lettre de l'émir, il envoya avec empressement chercher Abîram et ses compagnons, enchaînés comme des voleurs. Il me demanda : « Que veux-tu que je leur fasse? » J'insinuai qu'il fallait les souffleter un peu en présence des villageois qui étaient attachés à eux. Tandis que je siégeais près du préfet j'ordonnai de dépouiller[4] (de leurs insignes) Abîram, Çeliba et Noaḥ qui s'intitulaient évêques. Quand nous eûmes exposé leur imposture devant tout le monde, je dis au geôlier de les envoyer en prison. Comme les villageois se mirent à murmurer, le préfet donna ordre aux Persans, et ils les chassèrent à coups de bâton. Ils se dispersèrent dans leurs villages.

Trois jours après le préfet quitta Goubrîn; nous lui dîmes de les envoyer dans [513] la prison d'Alep. Ensuite, le geôlier d'Alep nous fit appeler, parce qu'ils se plaignaient d'être opprimés. Ils étaient soutenus par les Chalcédoniens d'Alep, qui se réjouissaient de notre brisement. Mais quand nous eûmes exposé l'affaire au chef de l'endroit il les fit remettre en prison.

Nous les laissâmes pendant 20 jours, afin que les Occidentaux eussent connaissance de leur abjection. Alors ils envoyèrent des intercesseurs près de nous, (affirmant) qu'ils ne s'élèveraient plus jamais contre nous et souscriraient à tout ce que nous

---

*Note marginale : « *Les Ṭaiyayê l'appellent* Kourîs; *elle est dans la région de Gargar, à proximité du fleuve de Kabtai* ».

1. Lire : ܡܥܦܪ̈ܝܗܘܢ ; cf. ci-dessus, p. 24 n. 1 (arabe : ܩܘܪܘܣ). — 2. Lire : ܦܩܕܬ. — 3. Ms. : Cyriacus (!). — 4. Littér. : « de dénuder ».

exigerions. Nous les reçûmes. Ensuite l'émir de l'endroit écrivit et prit à témoin contre eux des Qoreišites. Ils prononcèrent l'anathème contre eux-mêmes (jurant) qu'ils n'entreraient plus dans la Cyrrhestique et n'exciteraient plus de trouble.

Alors l'Église fut quelque temps dans le calme sans être molestée par les rebelles. Quand l'émir 'Abdallah fut envoyé en Égypte, les rebelles revinrent sur leurs serments et retournèrent dans la Cyrrhestique; mais ils ne purent de nouveau exciter des troubles. — *Fin de ce qui concerne le patriarche.*

CHAPITRE [XIII]. — *De la ruine que causèrent aussi les rebelles dans le pays d'Égypte du temps de Mâmoun, roi des Ṭaiyayê. De ce qui arriva à Baçra, à cette époque. Du décret porté contre l'Église, à propos duquel Dionysius descendit en Égypte.*

Au moment où Naçr et ses compagnons se révoltèrent en Syrie, le pays d'Égypte fut aussi perverti par des rebelles.

Alors, deux hommes, Sarî et Gaurî, s'en emparèrent et, après avoir amassé de l'or comme des pierres, ils se mirent à percevoir le tribut. Quand ils moururent, leurs enfants s'établirent: 'Obeid, fils de Sârî, sur Fosṭaṭ et tout le pays méridional, et Aḥmed, fils de Gaurî, sur la partie septentrionale de l'Égypte. Alexandrie fut aussi occupée par un peuple venu du pays d'Andalousie[1].

Quand 'Abdallah, fils de Ṭahir parvint à 'Ariš, en l'an 1137, Aḥmed sortit le trouver et traita pour ses possessions. Son père, Gaurî, avait réuni de l'or au point d'en faire des lingots qu'il enfouissait; il dit à ses proches : « Je suis confus en présence de la terre de lui confier tant d'or! »

Le fils de Sarî, qui était encore plus riche, dont la ville était fortifiée, et qui possédait 80 mille (esclaves), la plupart Maures[2], sortit à sa rencontre. Quand 'Abdallah l'apprit, il eut peur, [**514**] parce que ses armées l'avaient quitté en Palestine. Il lui adressa trois vieillards pour parler de la paix. Bar Sarî répondit avec orgueil et dit : « Je suis le sujet du roi et son gardien[3]; pour toi, choisis une des trois choses : Ou envoie quelqu'un de ta part pour percevoir le tribut de l'Égypte, dont je serai le gardien ; ou prends des informations sur le tribut que je percevrai et enverrai moi-même, sans que tu entres ici ; ou prépare-toi à la guerre. »

'Abdallah resta en place jusqu'à ce que ses troupes d'Occident et du Djézireh fussent arrivées. Quand elles furent réunies, ils commencèrent à entrer, attaquant et étant attaqués par Bar Sarî. Au mois de nisan (avril), ils mirent le

1. BH : ܒ̈ܢܝ ܐܢܕܠܘܣ. Cf. *Gesch. der Chal.*, II, 231 et suiv.; Renaudot, *Hist. patr. Alex.*, p. 252, 268. — 2. C.-à-d. « noirs ». — 3. Son trésorier.

siège contre Fosṭaṭ. ʿObeid, voyant que la guerre s'aggravait et que les routes étaient fermées[1] pour introduire des vivres par mer ou par terre, envoya dire à ʿAbdallah : « Je veux, ô émir, que le bienfait de la paix vienne de moi et non par l'intermédiaire d'autres. C'est pourquoi je sortirai demain. » L'émir répondit : « Puisque tu as agi ainsi, je te promets qu'avec ta famille, toute ta fortune te sera conservée ». A l'instant même, Bar Sarî se rendit près de ʿAbdallah et fit la paix. Ils mangèrent et burent (ensemble).

Quand les gens de l'Andalousie s'emparèrent d'Alexandrie, ils en expulsèrent tous les Chrétiens et les Juifs, et ils s'établirent dans leurs maisons. ʿAbdallah leur manda de lui envoyer dix hommes pour qu'il établisse l'un d'eux comme leur chef. Ceux-ci envoyèrent [**515**] de leurs inférieurs. Il les chassa et ordonna que tel et tel vinssent. Comme ils n'y consentirent pas, il mit le siège contre cette ville au mois d'adar (mars) de l'an 1138 ; il entoura la citadelle, car toute la ville était déjà en ruines. Il ne restait plus, de tous côtés, que des traces des divers lieux, des temples illustres et des maisons, et quelques habitations humaines les entouraient comme quelques villages. Après avoir été opprimés par la famine et le combat pendant neuf mois, ils sortirent et vinrent faire leur soumission. Ils demandèrent à acheter les maisons et à s'y fixer; et comme les chrétiens n'y consentirent pas, ils s'en allèrent dans leur pays. ʿAbdallah envoya cinquante d'entre eux avec leur famille à Callinice.

Après avoir soumis toute l'Égypte, ʿAbdallah conçut le projet de soumettre l'Afrique. Il envoya prendre quatre-vingts hommes qui venaient de la Kaʿba[2]. Ceux-ci écrivirent à leurs compagnons de venir trouver l'émir qui leur établirait un chef. Quand les Africains virent que leurs compagnons se trouvaient bien et apprirent les bienfaits de Bar Ṭahir à l'égard de tout le monde, ils vinrent le trouver : il leur établit pour chefs deux des hommes équitables d'entre eux, et il emmena les autres avec lui près du roi Mâmoun.

Il partit pour Callinice en l'année 1139, et il établit ceux qu'il avait emmenés à Anazarbon, qui est en Cilicie. — *Fin.*

Quand Mâmoun apprit que Naçr était pris, il se réjouit et eut bon espoir. Ensuite tous les rebelles lui furent envoyés, avec Naçr, à Bagdad.

Quoique Naçr fût un tyran, il aimait cependant les chrétiens, et il accablait sans pitié de toute espèce de tributs

La démolition des églises des chrétiens commença par Tagrit, ainsi que nous l'avons montré dans le récit consacré à Basilius[3]. La calamité s'étendit dans le Djézireh et dans tout l'Occident.

Ensuite, aussi en cette année 1136, nous fûmes abandonnés (de Dieu) à

1. ܐܛܕܠܡ. — 2. Du pèlerinage de La Mecque.
3. Cf. ci-dessus, p. 48.

ceux d'entre les chrétiens qui apostasiaient; il disait : « Pourvu que vous me donniez le tribut, chacun est libre de choisir la confession qu'il veut »; et plusieurs retournèrent des mosquées aux églises. Celui qui osait violenter une femme avait la tête coupée : il fit mettre à mort plusieurs de ses compagnons pour ce motif.

'Abdallah partit pour les régions occidentales, laissant à sa place son frère Moḥammed. Il occupa pacifiquement les lieux de la Palestine. Il soumit le rebelle Ḥasan, qui était à Tyr. Il lui imposa comme règle de ne pas sortir de son camp; mais comme celui-ci transgressa ce pacte, il le fit tuer; puis il descendit à Jérusalem. Il pria dans les lieux honorables qu'ils ont en cette ville, et parcourut les endroits où résida Notre-Seigneur le Christ. [514] Ensuite il descendit en Égypte.

En l'année 1136, le zèle s'empara des gens de Baçra; environ trente mille d'entre eux sortirent sur des navires et descendirent vers le pays du Baḥrain pour en tuer les habitants, à cause de leur tyrannie et de leur piraterie sur mer; car ils ne laissaient point les marchands ou les navires de l'Inde, de la Chine, de la Perse, venir à Baçra et à Bagdad. Lorsqu'ils arrivèrent par mer au continent, les gens du Baḥrain les aperçurent et s'enfuirent avec leurs objets précieux dans une des îles de la mer. Cette île avait un gué qui permettait d'y pénétrer : route par laquelle cause de nos péchés, et le Calomniateur excita la guerre contre nous, pour la démolition des églises.

Yaqdan avait à Édesse un scribe chalcédonien qui s'appelait Walîd. Il détestait les chrétiens. Quand ils se plaignirent de lui à Yaqdan, celui-ci l'honora encore davantage à cause des maux qu'il lui apprenait à infliger aux chrétiens. Les Édesséniens ne le supportèrent pas et descendirent en Égypte, près de l'émir 'Abdallah, pour se plaindre de ces deux hommes. Quand Walîd vit que sa chute était proche, il fit en sorte que Yaqdan démolît leurs églises. Il écrivit au chef de Callinice pour exciter sa colère contre les Édesséniens et contre Theodos[ius] leur métropolitain. Ce chef, qui était aussi ennemi des chrétiens, présenta les (lettres) à l'émir Moḥammed[1]. Ce dernier, qui était un jeune homme, se laissa prendre aux paroles du juge. Il ordonna [514] de démolir tout édifice nouveau, et on démolit l'église des XL Martyrs, le *diaconicon* et la sacristie de la Grande église, le petit atrium septentrional du baptistère, la basilique et le reste des constructions de Theodosi[us]. Ils détruisirent aussi le monastère de femmes des Chalcédoniens et leur église, et ils bâtirent une mosquée dans le tetrapylon qui se trouvait devant l'église Ancienne, lieu qu'on appelait Beit Šabta[2], où se réunissaient les anciens et les notables après l'office du matin, discutant et raisonnant (sur des sujets tirés) des livres

1. Frère de 'Abdallah ibn Ṭahîr. — 2. Litt. « maison du sabbat »; peut-être une ancienne synagogue.

aucun étranger ne pouvait s'avancer. Lorsque les gens de Baçra voulurent s'avancer contre eux, ne le connaissant pas, ils tombèrent dans la profondeur des eaux. Quand les gens du Baḥrain virent cela, ils sortirent sur des barques et firent noyer tous ces trente mille habitants de Baçra.

A cette époque, le roi Mâmoun apprit que les Qoreišites, gens de sa tribu, méditaient une révolte contre lui. Il s'empara de leurs quatre chefs, les jeta en prison, et les fit charger de chaînes. Comme ils avaient perdu tout espoir de vivre, ils formèrent le complot, avec quelques autres, de mettre le feu au grand faubourg appelé Karka, de sorte que quand Mâmoun sortirait, à l'endroit où était le feu, ils enverraient des hommes pour le tuer. Mâmoun ayant eu connaissance de leur projet[1] sortit pendant la nuit avec quelques [515] hommes, se rendit à la prison, tua les Qoreišites et revint à son palais. Au matin, il fit suspendre leurs cadavres à la potence, et la terreur s'empara de tout le monde; et Mâmoun fut considéré[2] par ses troupes comme s'absténant de meurtre non par faiblesse, mais par clémence.

Ibrahim, oncle du roi, fut aussi pris; le roi, voyant qu'il était vieux, le laissa en vie[3]. Celui-ci avait appris leur musique[4]; il achetait des jeunes gens et des jeunes filles, les instruisait et les ecclésiastiques et profanes, jusqu'au moment du repas. Ce lieu qui fut démoli était surmonté d'une coupole.

En outre, les citoyens d'Édesse furent requis de livrer leurs esclaves, pour qu'ils se fassent musulmans.

Les Ṭaiyayê de Ḥarran, en voyant ces choses, furent portés à démolir l'église et à molester les chrétiens.

Quand nous reçûmes ces nouvelles, à Nisibe, sans tarder nous prîmes quelques évêques et nous partîmes pour l'Égypte, vers l'émir ʿAbdallah. Nous et les évêques, nous montâmes sur un navire à Joppé. Theodosi[us] et d'autres firent route par terre. Les vagues s'élevèrent et les flots de la mer se soulevèrent; les navires étaient sur le point d'être submergés, et la tempête devint si violente que nous perdîmes tout espoir de vivre. Après deux jours, nous fûmes jetés dans le port de la ville de Tanisis[5]. Quand les habitants apprirent qui nous étions, ils vinrent à notre rencontre au nombre de plus de trente mille. Cette ville est comme une île, environnée [515] d'un lac formé par l'inondation du Nil et par la grande mer Adriatique; les eaux tiennent lieu de mur à la ville. Ils vinrent à nous sur des barques. Ils se bousculaient mutuellement pour recevoir la bénédiction. Et comme du matin jusqu'au soir nous avions pu à grand'peine nous approcher du rivage de la ville, à cause de la

1. ܐܦܪܣܐ. — 2. ܐܬܚܫܒ. — 3. Cf. *Gesch. der Chal.*, II, 220 suiv.; *Hist. saracenica*, trad., p. 172. — 4. BH : ܡܘܣܝܩܘܬܐ.

5. *Sic* ms. et Barhébr.; et non pas Tanis. Cf. Quatremère, *Mémoires géographiques et hist. sur l'Égypte*, Paris, 1809, t. I, p. 288 et suiv.

revendait mille ou deux mille dariques, et il vivait (ainsi). — *Fin.*

bousculade, la troupe de la ville arriva, qui frappait le peuple à coups de bâton, et nous conduisit en liberté dans l'église.

Jacques, pape d'Alexandrie[1], et les évêques vinrent nous trouver. Ils se réjouissaient et disaient : « On n'a plus revu de patriarche en Égypte depuis Mar Severus ». Alors nous lui rappelâmes la venue d'Athanasius le Chamelier et l'union qu'il fit avec Anastas[ius] après le schisme de Petrus et de Damianus[2]. Nous reconnûmes que, n'ayant point souci de la connaissance des livres, les conventions[3] étaient tombées en désuétude chez eux. Jacques était riche en œuvres excellentes, bien qu'il fût peu capable pour la parole et l'administration.

Nous nous attardâmes dans les villes qui sont sur la rive du fleuve, parce qu'ils ne nous laissaient pas (partir) avant que nous ayons consacré, et que nous les ayons fait participer aux mystères. Les Égyptiens tenaient beaucoup à les recevoir des mains du patriarche. Par suite de notre retard, Theodosi[us] nous précéda et parla à l'émir de nous et de la tempête de la mer. Quand nous parvînmes au camp des Persans, et quand j'entrai près de lui, il me blâma d'avoir fait route par mer « étant âgé, dit-il, et revêtu d'une pareille dignité » ; car j'étais fort honoré [**516**] par lui. Il dit : « Qui t'obligeait de venir en Égypte ; tu pouvais, par lettre, me faire connaître ce que tu désirais, d'autant plus que ton frère, qui était le principal intéressé[4], venait. Je lui répondis : « Ce métropolitain, ô prince, (est venu) pour son propre compte et pour ce qu'Édesse a souffert[5] ; (mais comme cela)[6] s'étend en tous pays, c'est moi qui suis le plus affligé et le plus opprimé, quand nos églises sont détruites et quand nos lois sont abolies. » — Et comme le moment de notre visite chez lui était la nuit, parce qu'il était tout le jour occupé dans les combats, nous lui parlâmes longuement des choses utiles, et je lui présentai l'ambassade du Djézireh et de l'Occident et leurs récriminations contre ses préfets.

Je lui racontai l'histoire lamentable de Tanisis[7], ville d'Égypte. Bien qu'elle ait une population nombreuse et des églises, nous n'avons jamais vu une misère comme celle de ses habitants. Quand nous demandâmes d'où (elle provenait), ils nous répondirent : « Notre ville est entourée d'eau, et nous n'avons ni récolte ni autre ressource ; nous ne pouvons avoir de troupeaux ; les eaux que nous buvons viennent de loin et nous les achetons quatre zouzê la cruche ; notre travail consiste dans le lin que nos femmes filent, et que nous tissons ; le prix que nous recevons journellement des marchands de vêtements est d'un demi zouza par jour. Et quoique notre travail ne suffise

1. Cf. *Hist. patr. Alex.*, p. 270. — 2. Cf. tome II, p. 381 et suiv. — 3. Malgré la leçon concordante du ms. et de Barhébr., j'incline à lire ܐܬܘ̈ܬܐ. — 4. Littér. : « le maître de la chose ». — 5. Lire : ܣܡܐ ; ar. : ܘܠܡܨܒܗ ܠ ܐܠܪܗܘܢ ܐܠܟܒܝܪܗ. — 6. Les mots suppléés manquent aussi dans l'arabe. — 7. Le ms. a ici « Tanis » ; mais le contexte (confirmé par la leçon de Barhébr.) exige qu'on lise « Tanisis », comme plus haut.

pas pour le pain de notre bouche, quand nous sommes taxés pour le tribut, nous sommes obligés de donner chacun cinq dinars ; nous sommes frappés et jetés en prison et on nous contraint de donner nos fils et nos filles en gage, pour travailler comme esclaves, deux ans par dinar ; et si c'est une fille ou une femme, et s'il arrive qu'elle enfante chez eux, ils nous font jurer que nous ne les inquiéterons pas à ce sujet. Il arrive aussi qu'avant que le moment de la libération de la femme de quelqu'un soit venu, un nouveau tribut est imposé. » Et ils me demandèrent, ô émir, de te faire connaître leur situation, pour que tu aies pitié d'eux. » Alors l'émir ordonna que, selon la loi du Djézireh, ils donneraient comme tribut[1], 48 zouzê pour les plus aisés, 24 pour les moyens et 12 pour les pauvres, lorsqu'on percevrait sur eux la capitation.

Il nous écrivit un édit pour que tout ce qui avait été démoli à Édesse fût rebâti, et pour qu'on ne démolisse jamais nulle part une église.

Il écrivit de sa propre main à son frère Moḥammed, en ces termes : « Je pense, ô toi, que ce n'est pas Dieu qui t'a amené chez nous du Khorasan[2]; car mon camp est rempli d'évêques et de bienheureux moines qui se plaignent de toi. Ils invoquent Dieu, en se plaignant de l'injustice qu'ils ont soufferte de ta part, par la démolition de leurs églises, surtout le patriarche et son frère, le métropolitain d'Édesse. Je sais que tu es un jeune homme sans expérience, et quant à ceux qui t'ont trompé pour te mettre en lutte avec les chrétiens, ne t'y laisse pas prendre ; je sais que ce n'est point pour te faire avancer près de Dieu qu'il t'ont poussé à cela, mais pour accomplir leur dessein ». Et après d'autres choses, il lui défendait de nous molester. Comme il nous donna cette lettre, le métropolitain Theodosius n'eut pas de patience qu'il ne l'eût fait ouvrir par un secrétaire ; il en prit une copie et refit le cachet. Quand elle arriva, Moḥammed donna des ordres et fit cesser la tempête ; les prisonniers furent libérés. — Cette délivrance eut lieu en l'an 1137.

Au bout de cinq mois, Yaqdan, à l'instigation duquel avait eu lieu la destruction des églises, monta avec une armée dans le pays des Romains ; il y fut tué, ainsi que toute l'armée qui était avec lui, et son iniquité retomba sur sa tête[3]. — *Fin.*

CHAPITRE [XIV], *qui est tout entier consacré aux événements ecclésiastiques. Rébellion de Philoxenus de Nisibe et de Lazarus de Bagdad, à propos desquels le patriarche Mar Dionysius descendit à Bagdad, et rencontra Mâmoun, roi des Ṭaiyayê, comme il l'écrit lui-même très exactement en ces termes :*

Parlons maintenant de la guerre que le Calomniateur suscita contre nous en l'an 1139, afin que nous ne cessions pas de nous sanctifier dans la souffrance pour

1. ܟܘܪܝܬܐ; cf. ci-dessus, p. 24, n. 2. — 2. Cf. p. 54, n. 3. — 3. Ar. : ܘܐܬܒܥܗ ܐܠܪܘܡ ܟܠܗ ܘܐܗܠܟܗ.

l'Église, comme les autres saints nos prédécesseurs, lorsque des hommes insensés devinrent enragés par la maladie de l'ambition, par exemple, Sergius Zakounaya contre Severus Bar Maška[1], Denḥa de Tagrit contre [517] Julianus et Athanasius[2], Isaac contre Iwannis[3], Jean et David contre Georgi[us] [4], Abîram contre Cyriacus[5]. Tandis que ceux-ci, dévorés par l'ambition du pouvoir, osèrent déchirer l'Église, de notre temps[6], Dieu ne permit pas qu'il y eût des schismes parmi nous, par le fait de l'hérésie, mais il nous affligea par les résistances et les murmures des diocèses contre leurs évêques et par des accusations odieuses qui sont inconvenantes pour des pontifes[7].

A cause des accusations honteuses qui nous avaient été présentées contre lui par l'archidiacre Nonnus, homme vertueux et estimé[8], nous avions jadis interdit à Philoxenus de Nisibe de rentrer à Nisibe avant d'avoir été jugé. Nous différâmes son examen pendant six ans, dans l'espoir que Dieu procurerait la solution et l'issue qu'il lui plairait, pour éviter que, par cet examen, la sainte Église ne soit tournée en dérision à cause de lui. Comme il ne cessa d'exciter du trouble et de jeter la division dans cette ville, nous réunîmes 40 évêques à Réš'ayna et nous prononçâmes sa déposition. Alors il méprisa les jugements de Dieu. Il s'en alla, avec ses partisans, près des Cyrrhestiens, et attira à lui Abîram et ses compagnons, dont Philoxenus avait lui-même lacéré les insignes[9] dans le synode réuni par Cyriacus à Goubrîn ; et ils transférèrent Abîram à l'église de Nisibe, bien qu'il fût anathématisé par les patriarches Cyriacus, Marcus et Jacques, et par les évêques de Syrie et d'Égypte. Dès lors l'Église de Nisibe fut divisée en deux factions.

A cette époque parut un édit de Mâmoun, (déclarant) que si dix hommes d'une confession quelconque se réunissaient et voulaient se donner un chef, personne ne devait les en empêcher. Or, « quand les chefs se multiplient parmi nous, nous nous affaiblissons, et ils prévalent contre nous[10] ». Et pour cela nous descendîmes près de lui, pour l'abolition de cette loi, qui avait été étendue à toutes les sectes, à propos de la division des Juifs au sujet du Prince de l'exil. Ceux de Tibériade avaient institué un homme nommé David, et ceux de Babylone un homme nommé Daniel, de la secte des Ananiens, qui méprisaient le sabbat et observaient le mercredi. Leur affaire ayant été portée devant Mâmoun, il ordonna que chaque parti prît pour chef qui il voudrait.

Quand nous arrivâmes à la ville royale, avant que nous entrassions près du roi, le Calomniateur excita en cet endroit une perturbation beaucoup plus funeste que celle des Nisibiens : (je veux dire) les accusations qui furent portées devant nous

1. Cf. tome II, p. 458. — 2. Cf. tome II, p. 514. — 3. Cf. tome II, p. 523. — 4. Cf. tome II, p. 525. — 5. Cf. ci-dessus, p. 32. — 6. ܒܕܪܢ. — 7. ܠܪ̈ܫܝ ܟܘ̈ܡܪܐ. — 8. Cf. ci-dessus, p. 33. — 9. Lire : ܡܕܢ̈ܚܝܗܘܢ ; cf. ci-dessus, p. 24, n. 1. — 10. Ce passage paraît être une citation (biblique ?) que je n'ai pas su retrouver.

contre Lazarus de Badgad, les mêmes qui nous avaient été apportées à Antioche deux ans auparavant. Nous n'avions point favorisé les accusateurs, dans l'espoir qu'ils se calmeraient. Ils nous obligèrent de le convoquer à un examen, et les blâmes portés contre lui furent reconnus fondés. Nous fûmes réduit à prononcer sa déposition; ce que nous n'avions jamais songé à faire avant de monter à Tagrit, où l'examen aurait dû se faire, au lieu d'exposer notre dignité à la risée dans une ville comme celle ci. Comme l'église de Bagdad était déchirée par la division, leur affaire vint jusqu'au roi, et on nous imputa toute cette perturbation dans la supplique[1] des partisans de Lazarus. Mais le roi pacifique ayant appris que nous venions vers lui, portant avec nous des présents à lui offrir, sa colère fut un peu calmée. Après quelque temps, il nous permit d'entrer. On fit rester au loin les évêques qui étaient avec nous, et il ne permit qu'à moi seul d'approcher de lui, tandis qu'il était à cheval et se promenait dans le jardin. Après m'avoir tendu sa main droite, selon l'usage royal de la donner en signe d'honneur à ceux qui viennent d'entrer, il m'interrogea : « Que dis-tu? Comment vont vos affaires? » — Je lui répondis : « Nous demeurons dans la prospérité de la paix, grâce à toi, comme disait Paul à Félix[2], et de nombreux avantages sont arrivés à notre peuple sous ton gouvernement. C'est pourquoi, non seulement nous te rendons grâces, ô illustre parmi les rois, mais nous offrons des prières pour la prolongation de ta vie. » Ensuite, il m'ordonna de parler. Comme j'étais persuadé qu'une pétition lui avait été présentée à propos de l'affaire de Lazarus, je voulus prendre de là l'occasion de parler[3], et je dis : « Nous n'avons pas rassemblé et amené les évêques à ta porte pour un autre motif que pour te présenter nos salutations et nos prières. Et quand nous eûmes passé une journée dans cette ville, il arriva que son évêque fut accusé près de nous par quelques-uns de ses diocésains. Il fut examiné et condamné par des témoins véridiques, et nous le déposâmes de sa dignité; mais il [518] a entraîné quelques hommes audacieux et il nous résiste. Il ose même dire : « Le roi a ordonné que si quelqu'un a dix partisans « dont il est le chef, personne ne doit s'opposer à lui »; chose incroyable, car elle s'écarte de la justice du roi; mais nous mériterions le châtiment si nous admettions quelqu'un qui ose calomnier le roi. » — Celui-ci répondit : « Ce décret est émané de moi auparavant, à propos des Juifs; car vous n'avez pas besoin, vous, que nous vous établissions un prince, puisque vous êtes soumis à notre principauté. » — Je dis : « O roi juste! où est la rectitude de vos jugements? quand un semblable décret a-t-il été porté par un roi comme toi? Ta Sagesse sait qu'il y a des promesses et des pactes entre nous et vous, et des écrits confirmés par la signature et les sceaux des rois qui ont pris les villes et par lesquels nous avons été soumis à vous; si vous transgressez les conventions qui ont été établies et ne permettez

1. ἀναφορά. — 2. Cf. *Act. Ap.*, xxiv, 2. — 3. Littér. : « de cette hypothèse m'ouvrir la porte pour discourir ».

pas que nos lois subsistent et notre mutuelle autorité, nous sommes lésés par vous, toutes nos affaires sont bouleversées et nous sommes réduits à tomber dans les luttes les uns avec les autres, et vous n'êtes pas nos juges! » — Je dis ces paroles en m'indignant et en agitant les mains devant lui, comme quelqu'un qui se dispute avec son compagnon pour partager le butin, et lui-même élevait la voix, discutant comme avec un égal; mais il ne fut point offensé de la liberté que je montrais vis-à-vis de lui. — Après cela, il m'interrogea sur le jugement de Lazarus, qui avait été déposé, et sur le motif pour lequel je l'avais chassé. Quand je lui eus raconté toute l'affaire, il me fit connaître les plaintes portées contre moi par lui et par ses compagnons. A la fin, il dit : « Vous nous troublez et vous nous molestez beaucoup, ô chrétiens! et surtout vous autres Jacobites, encore que nous négligions[1] les plaintes que vous nous présentez les uns contre les autres; mais, va-t'en[2] pour aujourd'hui, et reviens un autre jour. » — Nos évêques et ses soldats furent étonnés de la liberté que j'avais laissé paraître, quand le Seigneur me donna la force, et de la patience de ce roi pacifique.

Après dix jours nous dîmes à Lazarus mardanaya[3], qui se tenait devant le roi, de lui rappeler sa promesse. Quand il la lui rappela, il trouva là Yaḥia, fils d'Aktem, leur juge suprême[4]. Le roi dit : « Qu'il vienne demain matin, et avec lui les légistes qu'on appelle jurisconsultes[5]. » — Au matin, j'entrai seul près de lui, et la plupart des évêques restèrent aux portes. Je le trouvai assis sur son siège, avec les savants et les juges de Bagdad, chacun à son rang. Je saluai[6] et je m'inclinai vers lui. Il m'ordonna de m'asseoir en face de lui. Il me dit : « Je t'ai vu, ô patriarche, nous accuser d'injustice à propos du décret porté à votre sujet; et pour cela j'ai rassemblé les légistes, afin de causer avec toi en leur présence ». — Ensuite, il se tourna vers le plus ancien et dit : « Que vous semble-t-il? Devons-nous confirmer les chefs établis par les Chrétiens, alors que la royauté nous appartient, ou bien, selon la loi édictée par moi à leur sujet et au sujet des Juifs, doivent-ils rester tranquilles en gardant la parfaite soumission qu'ils nous doivent, goûtant la paix dont ils jouissent par notre puissance, alors que personne ne les contraint de changer leur croyance et leurs usages, et nous serons leurs juges lorsqu'ils commettront un délit? » — Quand ils eurent entendu cette question et la réponse qui y était astucieusement renfermée, ils répondirent : « Quel autre est comme toi versé dans les jugements, ou qui peut émettre un jugement plus juste que celui-ci? » — Pour moi, quand j'entendis la sentence des vieillards de Suzanne, je ne leur répondis rien, mais je dis à Mâmoun : « Je voudrais, si tu me le permets, parler de tout le mystère des chrétiens. » Et comme il me le permit, je dis : « Notre foi se mani-

1. ܡܣܬܡܣܟܝܢ. — 2. ܐܬܦܢܝ. — 3. Ce mot, dont la lecture est garantie par Bar Hébr., désigne probablement une fonction, plutôt que l'origine. — 4. Le « juge des juges »; cf. *Gesch. der Chal.*, II, 289. — 5. فقها. — 6. Lire : ܫܐܠܬ; le ms. porte : « ils saluèrent ».

festa tout d'abord dans le monde par l'enseignement du Christ, qui nous arracha à l'idolâtrie. Quand il eut accompli sa mission et fut sur le point de s'élever au ciel, il appela ses disciples et leur ordonna de prêcher la foi en lui; par des signes et des prodiges ces disciples entraînèrent à peu près tous les hommes à cette confession. Considérant qu'ils étaient mortels, ils songèrent à transmettre à d'autres, avant leur mort[1], la présidence de ceux qu'ils avaient convertis. Ils divisèrent la terre habitée [**519**] en quatre parties, et ils établirent pour chacune d'elles un chef qu'ils appelèrent « patriarche », et ils fixèrent leurs sièges dans les grandes villes : à Rome, à Alexandrie, à Constantinople, à Antioche. Ceux-ci ordonnèrent des évêques, et, à chaque (groupe de) dix évêques, ils préposèrent l'un d'eux qu'ils appelèrent « métropolitain »; ils lui donnèrent le pouvoir, quand un des évêques placés sous sa juridiction viendrait à mourir, d'en établir un autre à sa place. Aux évêques, ils donnèrent le pouvoir d'établir des prêtres, des diacres et les autres ordres ecclésiastiques inférieurs à ceux-ci. C'est pourquoi, l'autorité du patriarche s'étend sur les évêques, les prêtres et les diacres, et nul de ceux qui sont soumis au patriarche ne peut lui résister, ni enfreindre un de ses ordres, ni le juger sur ce qu'il fait, à moins qu'il n'ait failli et péché contre la foi. Alors les trois patriarches doivent se réunir et le juger. Cette loi a eu cours jusqu'aujourd'hui, et aucun des rois, depuis le temps du Christ jusqu'à ce jour, n'a changé nos usages; bien plus, les rois des Ṭaiyayê et tes pères défunts ont reconnu notre autorité et nous donnaient même un diplôme. Et toi aussi pareillement, tu m'en as donné un au commencement de ton règne; car tu marches dans la justice. Et maintenant, ô roi, qu'une loi nouvelle ne soit pas innovée à notre égard; car il n'existe pas de roi sage, raisonnable et magnanime comme toi. Quant aux plaintes portées contre moi par un évêque insensé qui a été déposé, sache, ô roi, que c'est la coutume de ceux qui sont mauvais parmi les chrétiens, quand ils sont déposés, de nous accuser de la sorte; comme ils savent que, d'après nos lois, ils ne peuvent rien, ils courent et viennent vers vous, et, par d'iniques calomnies, ils nous accusent près de vous d'être les ennemis des musulmans, de mépriser votre prophète, et d'autres choses honteuses et dignes de mort. » — Et je racontai l'histoire de David de Dara vis-à-vis de Georgi[us], (celle) des Goubbayê et d'Abîram vis-à-vis de Cyriacus, et je terminai le discours de telle sorte qu'il n'accueillît pas les accusations (portées) contre nous.

Le roi répondit : « Nous avons appris ce qu'ont fait (nos) prédécesseurs à votre égard. Nous avons aussi le pouvoir de faire ce qui convient. Mais pourquoi, vous autres chrétiens, êtes-vous plus affligés de cet édit que toutes les autres confessions? » — Je répondis : « Les autres en sont aussi exaspérés, et ils espèrent que, par ma démarche, ils seront également délivrés de cette loi. Mais notre autorité est différente de celle des Mages et des Juifs : car ceux-ci appellent « rois » leurs

1. ܡܘܬܗܘܢ.

chefs, et leur autorité se transmet par héritage. Ils paient le tribut à leur chef : chose qui n'a jamais eu lieu chez nous. Or, il y a une triple principauté en ce monde : naturelle, dis-je, contrainte et volontaire. Naturelle : comme celle du père, chef de ses enfants, ou du mari, chef de sa femme ; et quant à celle-ci, tous les hommes sont égaux ; contrainte : soit accordée par Dieu, soit établie par la crainte du glaive, comme la royauté temporelle qui vous appartient en réalité, et par métaphore à ceux qui prélèvent les taxes et les impôts, qui vous sont soumis et vous présentent des dons : et celui qui se tient à leur tête doit s'en occuper par amour des richesses. Chez nous, la principauté résulte du consentement et du choix volontaire de la communauté, et nous la tenons pour un sacerdoce et non pour un principat : c'est ce que vous appelez « imâmat[1] ». De même que l'imam prie le premier et exhorte à faire le bien, de même, le patriarche et les évêques se tiennent à notre tête et prient, excitent à observer la loi, et décernent les châtiments contre les délinquants : non pas les coups ou la mort, comme vous faites vous mêmes, mais la déposition de son ordre s'il s'agit d'un évêque ou d'un prêtre, et s'il s'agit d'un séculier, il est chassé de l'Église. Nous ne ressemblons donc pas, ô roi, aux Gentils, et le dommage qui nous est causé par la destruction de notre principauté ne s'arrête pas à la richesse, mais atteint notre foi elle-même. Il nous est interdit par Dieu et nous ne nous préoccupons pas de partager l'autorité avec vous, mais d'empêcher nos lois d'être méprisées, (ce qui aurait lieu) s'il était accordé que quiconque le désire peut devenir chef. »

Le roi dit alors : « Nous ne vous empêchons pas de déposer le délinquant, ni de l'écarter de son rang ; mais nous ne vous accordons pas (le pouvoir) de chasser de l'Église, ni d'exclure de la prière. »

Il ordonna à son scribe de lire l'écrit du juge de Mossoul. Quand il commença [**520**] à lire, le roi se tourna vers moi et me dit : « Écoute, patriarche, et vois combien nous sommes patient à votre égard. » — Je ne pus m'empêcher de dire : « O roi protégé (de Dieu) ! depuis des jours, les gens de Mossoul sont à ta porte pour se plaindre de leur juge, qui les traite fort injustement ; si tu le permets : ils entreront, et tu entendras leurs plaintes. » — Et comme je m'efforçais de les faire introduire, il me dit : « Tu suffis à parler pour eux. » — Alors je dis : « Les Mossuliens disent qu'ils ont livré volontairement leur ville aux Ṭaiyayê, et que celui qui s'en est emparé leur a promis par traité que leur église ne serait pas renversée, et que leurs lois ne seraient pas abolies ; or, ce juge a dévasté leur grande église et a fait cesser leurs lois. » — Alors le roi donna ordre à Yaḥia, chef des juges : « Si les Mossuliens démontrent devant toi que leur ville a été prise pacifiquement, permets-leur de garder les lois qui leur ont été concédées par celui qui l'a prise[2]. »

Et il dit à notre sujet : « Il ne convient pas de nous occuper de vous. Cependant nous décrétons ceci : Si quelqu'un des évêques qui sont sous ta juridiction se

1. Lire : ܐܡܡܘܬܗ, ܐܡܡܬܐ. — 2. ܕܦܠܚܗ.

révolte contre toi, et s'il arrive du trouble à cause de lui, nous ordonnons que les biens de son église restent entre tes mains, et qu'il n'ait plus aucune administration dans ses églises, excepté qu'il y entre pour prier. » Et il ordonna à Isḥaq, un des juges : « Vois; s'il est établi que Lazarus est soumis au patriarche, accomplis sa décision à son égard, et empêche Lazarus et ses compagnons d'exciter du trouble. »

Et nous nous retirâmes ainsi d'auprès de lui. Il n'y avait personne qui m'aidât, sinon l'Esprit(-Saint) qui conseille ceux qui soutiennent la lutte pour le Christ. Il était difficile pour lui, qui était roi, de s'avouer vaincu; mais nous apprîmes, après notre sortie, que nos paroles avaient été bien accueillies par lui. Les jurisconsultes disaient au peuple assemblé dehors : « Le discours de votre chef a plu au roi et à nous : nous avons loué son courage; c'est pourquoi, attachez-vous à lui[1] et honorez-le, car nous n'avons jamais vu un chrétien aussi énergique que lui dans son apologie ». — Ces choses eurent lieu au mois d'adar (mars) de l'an 1140.

CHAPITRE [XV]. — *Sur divers événements qui eurent lieu du temps des trois empereurs Romains dont les noms sont consignés dans les précédents chapitres; et sur la suite des événements ecclésiastiques, que le patriarche Dionysius a disposés très exactement dans son livre.*

J'ai été informé, dit le patriarche Dionysius, par un homme intelligent, de la ville impériale des Romains, dont la vie se prolongea sous les quatre empereurs, et qui était exactement au courant des récits qui les concernent ; il disait ce que nous avons rapporté nous-même plus haut[2], à propos de Stauraci[us] : outre qu'il fut blessé à la cuisse par les Bulgares, il fut encore blessé d'un poison mortel par sa sœur Procopia, qui voulait, par le meurtre de son frère, assurer l'empire à Michel, son époux. Celui-ci ayant obtenu criminellement l'empire ne prospéra pas : les princes des Romains redoutèrent les filets de son astuce et étaient disposés à le tuer, parce qu'il dispersait l'or des trésors de leur empire. Michel, ayant eu connaissance du complot, s'ingénia pour sauver sa vie de la mort.

Quand le stratège Léon revint victorieux de la guerre contre les Bulgares, l'empereur Michel sortit lui-même à sa rencontre ; il avait pris avec lui la couronne. Lorsqu'ils se rencontrèrent, Léon descendit de son cheval pour se prosterner devant l'empereur; l'empereur descendit aussi lui-même et plaça la couronne sur la tête de Léon en disant : « Reçois l'empire dont tu es digne », et il fléchit le genou devant lui et le vénéra; il ajouta et dit : « Tant que tu brilleras ainsi par la victoire, la couronne t'appartient. » — Cela plut aux Romains, et

1. ܐܚܘܕܘ ܒܗ ܐܝܕܐ; littér. : « tenez-le par la main ». — 2. Cf. ci-dessus, p. 26.

Léon prit place sur le trône impérial[1]. Michel et sa femme rasèrent leurs têtes et se firent moines; [521] les Romains mutilèrent leurs quatre enfants[2] : deux moururent et deux vécurent.

Quand Léon commença à régner, et apprit que le patriarche qui était à Constantinople avait renouvelé l'hérésie de l'adoration des images[3], il s'opposa à lui[4]. — Ce misérable[5] disait : « Il ne convient pas d'honorer les images des saints non plus que la Croix, car la Croix n'est pas supérieure aux images[6]. » Et il en vint à être si impie qu'il ne distinguait plus entre l'adoration rendue au nom de Dieu et à celui d'un homme [7], et si quelqu'un suspendait la croix à son cou, il devait nécessairement y joindre une image.

Tandis que l'empereur était en lutte avec le patriarche, une autre aberration survint chez les Romains. Il y avait dans la ville impériale une grande colonne, depuis les générations anciennes ; à cause de son excessive hauteur, personne ne pouvait s'élever jusqu'à son sommet. Il y avait sur son sommet une image d'airain, ayant sur sa tête une couronne; et ils l'appelaient « Augustus Cæsar ». Les Romains prétendaient, d'après leurs augures, que si la couronne qui était sur la tête de la statue était renversée la peste surviendrait dans la ville. Or, il arriva, à cette époque, que la couronne fut renversée. Il se trouva à peine un homme qui fût capable, par son adresse, d'y monter[8]. Le patriarche lui dit : « Prends avec toi ces médailles que je te donne; que personne ne le sache, et quand tu auras redressé la couronne, en descendant tu les montreras et tu diras qu'elles se trouvaient près de la statue. » : Il voulait par là prouver que l'adoration des images était ancienne chez les Romains. Quand cet homme descendit et montra les images, l'empereur lui demanda s'il les avait vraiment trouvées près d'Augustus. Il dit qu'il les avait réellement trouvées là. L'empereur continua à l'interroger : « Étaient-elles exposées à l'air ou cachées dans quelque enveloppe? » Il répondit : « Elles étaient exposées à l'air ». L'empereur ordonna de répandre de l'eau sur elles, et aussitôt les effigies disparurent, et il ne resta rien sur les faces. Alors, le mensonge fut dévoilé, et cet homme confessa que

1. Il est intéressant de voir comment ces événements étaient défigurés par les récits oraux des contemporains. Pour la suite des faits, cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LXVII, § LI, LII. — 2. Ceci paraît devoir s'entendre des enfants de Léon ; cf. *op. cit.*, LXVIII, § XXVI. — 3. Les Orientaux, qui ont toujours honoré les images, ne s'expliquent la persécution iconoclaste qu'en supposant que les partisans des images voulaient qu'on les adorât et qu'on leur rendît le même culte qu'à la divinité. — 4. Sur la persécution iconoclaste sous le règne de Léon, cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LXVIII, § X-XX. 5. Le patriarche catholique Nicéphore. — 6. C'est au contraire l'argument qu'on invoquait en faveur des images : s'il n'est pas permis d'honorer les images des saints, pourquoi honorer la croix qui n'est qu'une image? — 7. Entre le culte rendu à Dieu (λατρέια) et l'honneur rendu aux Saints (δουλέια). C'était l'opinion inexacte des Orientaux, cf. n. 3. — 8. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LXIX, § XXXIII. Il s'agit de la statue équestre de Justinien sur la place de l'Augustéon.

le patriarche lui avait appris (à faire cela). Sur l'ordre de l'empereur Léon, ce patriarche fut jeté en exil, et on établit à sa place Theodotus[1].

Dès lors, l'empereur Léon sévit avec véhémence contre les adorateurs des images : il fit tuer et massacrer beaucoup de notables des Romains[2].

Les grands, voyant qu'il était disposé à les faire tous périr, songèrent à se soulever contre lui et à le tuer pour établir Michel[3]. Léon, en ayant eu connaissance, envoya se saisir de Michel qu'il fit mettre aux fers et emprisonner. Il était disposé à le faire tuer le Vendredi-saint; mais (l'impératrice) sa femme demanda qu'il ne fût pas mis à mort ce jour-là. Michel, ayant appris la chose, fit dire aux chefs ses complices : « Si vous ne pouvez pas me trouver un moyen de salut, je ferai savoir que vous êtes mes associés dans le complot contre l'empereur ». [322] Les chefs furent effrayés; ils se jetèrent sur l'empereur Léon et le tuèrent, tandis qu'il se tenait au milieu du sanctuaire, après qu'il eut régné sept ans et demi[4].

Ils firent sortir Michel de prison et le firent régner sur eux. Celui-ci était d'origine juive, de la ville d'Amorium[5]; son grand-père s'était fait chrétien. Quand il eut régné quatre ans, sa femme Thécla mourut; alors, il fit sortir du monastère la fille de la fille de Constantinus[6], et la prit pour femme. Et comme ceux qui se sont mariés deux fois ne peuvent régner sur les Romains[7], ils placèrent la couronne sur la tête de son fils Theophilus. Michel vécut encore quatre autres années après l'inauguration de son fils; mais il ne portait plus la couronne, et ne siégeait plus sur le trône impérial. Quant au fils qui lui naquit, celle qui l'avait enfanté réfléchissant[8] que « tout en étant la petite-fille[9] de l'impératrice Irène, elle nourrissait un fils de race juive et corrompait la souche impériale », elle fit périr astucieusement son fils. Après la mort de Michel, elle rasa de nouveau sa tête et rentra au couvent. — C'est ainsi que régna Theophilus.

S'il est vrai que saint Jean (Chrysostôme) interprétant la parabole de Lazare fut agacé en voyant que le discours sur ce sujet se prolongeait, de sorte qu'il dit[10] : « Voici quatre jours que nous vous parlons sur la parabole de Lazare », alors qu'il s'agissait d'un homme que l'Évangile déclare juste et prédestiné au sein d'Abraham, comment ne serait-il pas fastidieux pour nous de prolonger le discours sur celui qui lui ressemble par le nom, mais non par les œuvres, si ce n'était que nous parlons de lui, non parce qu'il mérite que nous nous fatiguions à son propos, mais pour exposer comment le roi donna ordre à notre sujet et ne causa aucun mal à l'Église, par la

1. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LXVIII, § XVIII. — 2. *Ibid.*, § XX. — 3. Michel II le Bègue. — 4. Sur cette révolution, voir *op. cit.*, LXVIII, § XXIII-XXV. — 5. *Op. cit.*, § XXVII. — 6. Euphrosyne, fille de Constantin Porphyrogénète et de Marie ; cf. *op. cit.*, LXVIII, § XLIX. — 7. Opinion des Orientaux ; cf. t. II, p. 518. — 8. Lire : ܡܬܚܫܒܐ ; BH : ܡܚܫܒܐ. — 9. BH : ܒܪܬ ܒܪܬܗ. — 10. Cf. *Patr. Gr.*, t. XLVIII, 1017.

bonté de Dieu. Pour nous, nous ordonnâmes un autre évêque à Bagdad, à la place de Lazarus, et l'église de cet endroit fut unie[1].

Au mois de tešrin (oct.) de l'an 1141, nous partîmes de Bagdad. A Tagrit, les [**521**] habitants nous contraignirent de nous arrêter et de les délivrer de Basilius. Ils l'accusaient de beaucoup de choses; et même, après avoir été chassé par les païens, il les troublait par ses lettres, et les excitait à la haine les uns contre les autres et contre nous. Nous voulions tenir une assemblée à son sujet à Mossoul ou à Balad, quand nous apprîmes qu'il était malade dans le couvent, (situé) hors de Balad, qu'on appelle des 'Anîqayê. Nous lui envoyâmes trois évêques qui le trouvèrent atteint du mal du cancer, ayant tout un côté du visage dévoré, puant, les joues[2] décharnées. Ils le considérèrent de loin, à cause de l'odeur fétide. Il répondit en balbutiant, de dessous le voile qui était étendu sur son visage : « Allez dire aux évêques que je vais bien, et que je viendrai prochainement près d'eux. » Et lorsqu'ils demandèrent à voir son visage, il ne le leur permit pas. Quand ils nous eurent rapporté toutes ces choses, nous fûmes stupéfaits de voir qu'il n'abandonnait pas son orgueil, même au moment de sa mort, et ne s'humiliait pas sous la main puissante de Dieu.

Un jour après, il quitta la vie. Nous ensevelîmes son corps, et ce fut une joie pour ses ennemis, surtout pour tous les Orientaux, qui furent délivrés des querelles qu'il fomentait parmi eux. Sa mort nous procura aussi la paix à nous-même, car nous étions fort tourmenté (craignant) qu'il ne séparât de nous les Orientaux [**522**] par sa calomnie[3]. Alors, nous appelâmes Daniel, du monastère de Bîr-Qoum, et nous l'ordonnâmes métropolitain de Tagrit. — Pour nous, nous partîmes pour la Syrie, au mois de kanoun 1er (déc.) de l'année 1141.

En cette année mourut Mar Jacques, pape d'Alexandrie, et Mar Siméon prit sa place; celui-ci mourut après avoir exercé le patriarcat seulement pendant six mois, et Mar Joseph fut ordonné patriarche[4]. — *Fin.*

CHAPITRE [XVI]. — *De l'époque à laquelle l'empereur des Romains, Theophilus, envahit la Petite Arménie et engagea la guerre avec les Ṭaiyayê. Des événements ecclésiastiques qui eurent lieu à cette époque. Du faux Antéchrist représenté par un insensé qui eut quelque célébrité et fut ensuite démasqué*[5].

Theophilus, empereur des Romains, en voyant que les Bulgares avaient fait leur soumission, et que les Khourdanayê s'étaient séparés des Ṭaiyayê et étaient venus se réfugier près de lui, pensa qu'avec leur concours il pourrait

1. Lire : ܐܬܚܝܕܬ ; le ms. porte : « fut renouvelée »; et l'ar. de même. — 2. Littéral. : « la chair des dents ». — 3. Ou « par son orgueil » (?). — 4. Cf. Renaudot, *Hist. patr. Alex.*, p. 273, 277.

5. Il n'y a rien dans ce chapitre qui réponde à cette mention.

écraser les Arabes. — Il s'avança dans le pays des Ṭaiyayê, et mit le siège contre Zoupaṭra[1]. Ils appliquèrent des échelles et montèrent, tuant et se faisant tuer, et s'emparèrent de la ville. Quand les Romains et les Barbares qui étaient avec eux s'en furent rendus maîtres, ils massacrèrent sans pitié les hommes, les femmes et les enfants. Ils dépouillaient très cruellement les femmes qu'ils emmenaient nues en captivité. Après avoir pillé la ville, ils l'incendièrent et s'en allèrent. Les Ṭaiyayê vinrent la rebâtir.

L'année suivante[2], le patrice Manuel se révolta contre l'empereur Theophilus; il vint trouver Mâmoun, roi des Ṭaiyayê, et le détermina à entrer dans le pays des Romains.

Quand (le roi) vint à Ḥarran[3], il empêcha la destruction de deux églises, et défendit qu'en aucun endroit une église fût démolie sans sa permission. Ayant entendu parler de la magnificence de l'église d'Édesse, [**523**] il alla la voir. Il interrogea l'évêque : « Quel est le revenu de cet édifice ? » On lui apprit que la plus grande partie de ce (revenu) était absorbée par le tribut qui lui était imposé, et le roi ordonna que les hôtelleries, les boutiques et autres bâtiments analogues ne paieraient pas le tribut. Ce décret parut pour tout le Djézireh; mais bientôt après les Ṭaiyayê l'abolirent.

Mâmoun envahit le Beit Roumayê au mois de ḥaziran (juin) ; il s'empara de quatre forteresses en Cappadoce, et retourna hiverner à Damas.

Au mois de 'iyar (mai) de l'année 1142, il pénétra de nouveau dans le Beit Roumayê ; il assiégea la forteresse de Loulon[4], dont il ne put s'emparer, et revint à Kaišoum. Là, le patriarche Dionysius le rencontra.

Ayant appris que l'Égypte s'était révoltée, il alla à Damas, en l'an 1143, et il envoya deux généraux, Khaïr[5] et Aphšîn, pour reconquérir l'Égypte.

Il apprit que la forteresse de Loulon avait été prise par 'Odjeif[6], à qui les habitants, opprimés par la famine, s'étaient livrés par un traité de paix.

A cette époque, le patrice Emmanuel[7] abandonna les Ṭaiyayê et retourna près de Theophilus, empereur des Romains; Mâmoun en l'apprenant jura : « J'entrerai[8], et je soumettrai les Romains ! ». — Theophilus l'apprit et fut effrayé ;

---

1. Les Syriens écrivent indistinctement *Zoubaṭra* et *Zoupaṭra*. Σωζοπέτρας, Ζαπέτρον, chez les auteurs byzantins. Noter qu'il s'agit ici d'une première prise de la ville; comp. ci-dessous, p. 88-89; la confusion entre les deux événements a été cause de nombreuses erreurs chronologiques; voir la note suivante. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, t. XIII, p. 135, n. 2. — 2. Sur la fuite de Manuel, cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LXIX, § xvii, xviii, et pour la date, *Gesch. der Chal.*, II, 297, n. 1. Si l'on ajoute foi à notre auteur, qui cite sans doute Denys de Tellmaḥrê, contemporain des événements, on doit admettre la date de 829. — 3. Selon El-Macin, en 830 (trad., p. 174). — 4. Λοῦλον (Cedren.); cf. *Hist. du Bas-Emp.*, t. XIII, p. 91, n. 8, 9. — 5. خيبر — 6. 'Odjeif ibn 'Anbasa. — 7. Notre auteur emploie indistinctement les formes Manuel et Emmanuel. — 8. ܐܢܐ ܥܐܠ.

il envoya trouver Mâmoun pour traiter de la paix et donner le tribut. Mâmoun répondit : « Je ferai la paix à condition que vous vous soumettrez à moi, que je règnerai sur vous et que vous paierez un tribut chaque année, quelle que soit sa quantité, car je ne discute pas sur la plus ou moins grande quantité[1] ». [**524**] Quand l'empereur des Romains vit la réponse du roi des Ṭaiyayê, qui ressemblait à celle de Naḥaš l'ammonite[2], il garda le silence et ne répondit plus.

Mâmoun alla en Cilicie. Un Romain, [qui disait[3] être] de la race impériale, vint le trouver et lui demanda de le faire régner. Mâmoun accueillit les paroles[4] de cet imposteur. Il ordonna à Job[5], patriarche des Chalcédoniens d'Antioche, de le sacrer empereur, car il avait entendu dire qu'un empereur n'était point établi sans le patriarche. Après avoir récité sur lui les prières, il lui mit une couronne dont l'or et les pierres précieuses valaient trois mille dinars. Quand les gens de Constantinople l'apprirent, les évêques s'assemblèrent et excommunièrent le misérable Job leur coreligionnaire. Celui qui avait commencé à régner ne prospéra pas, car personne ne vint à lui. Après être demeuré deux ans dans le camp des Ṭaiyayê, il se fit musulman, à l'instigation d'Abou Isḥaq[6], blasphéma le Christ et profana les mystères des Chrétiens[7].

Mâmoun s'empara de plusieurs forteresses dans le Beit Roumayê, pacifiquement et par des présents abondants, et, au mois d'éloul (sept.), il revint pour hiverner dans la région de Ḳaišoum. Il donna l'ordre de démolir le mur de Cyrrhus, de Qennešrîn, et de toutes les forteresses qui étaient dans toute la Syrie et la Mésopotamie.

Depuis le commencement de l'année 1144 (oct. 832) jusqu'au mois d'adar (mars 833), le roi Mâmoun était campé à Sâlous[8], et les hommes eurent à subir de nombreuses afflictions à cause des réquisitions de blé et de paille qu'ils devaient apporter au camp ; et la plus grande partie de ce qui fut rassemblé se gâta par l'humidité de la pluie et de la neige.

Quand le roi Mâmoun fut prêt à envahir de nouveau le Beit [**525**] Roumayê, il commença à réunir des troupeaux de chameaux, et une foule de maux pesèrent sur les propriétaires de ces animaux. A cause de la quantité d'afflictions qu'il fit passer sur les hommes, Mâmoun était maudit de tout le monde. Son fils 'Abbas[9] établit que dans la perception, le tribut des pays serait donné

1. Littéralement : « de magnitudine aut parvitate litem non moveo ». — 2. I *Reg.*, xi, 2. — 3. Suppl. : ܕܐܡܪ (BH). — 4. ܡ̈ܠܐ. — 5. « Anno 1° chalifatus Al Mamunis constitutus Iob patriarcha Antiochenus, qui annos 31 sedit » (Eutychii, *Ann.*, ed. Pococke, II, 428). Cf. *Or. Christ.*, II, 747. 6. Cedrenus rapporte la même chose de Thomas, dont il a été parlé plus haut (p. 37); cf. *Patr. Græca*, t. CXXI, col. 961. — 7. Frère et successeur de Mâmoun. — 8. « Eodem anno (217 H. = 832) abiit Almamon Salusum » (El-Macin, trad., p. 175). Ms. : *Sâl'as* ; lire ܣܐܠܘܣ ; ar. سالوس (Yaqout, *s. v.*). — 9. Il avait été nommé gouverneur de la Mésopotamie en 828 (El-Macin, *Hist. sarac.*, trad., p. 173).

par les préfets, et chacun, à raison de ce qu'il l'augmentait, obtenait de faire comme il voulait[1].

Au mois de 'iyar (mai), Mâmoun entra dans le Beit Roumayê; il réunit des ouvriers pour rebâtir Tyane, qui avait été détruite par les Ṭaiyayê.

Mâmoun tomba malade et mourut au mois de tamouz (juill.)[2] de l'an 1144. — *Fin.*

Le patriarche Dionysius dit[3] : Bien des fois quand nous voulons parler du pays d'Occident nous employons le nom de Syrie, et celui de Mésopotamie ou Beît Nahrîn[4] quand nous faisons mention du Djézireh. Et nous voyons des gens simples qui n'observent pas cela, mais qui appellent le pays de Mésopotamie « Syrie proprement dite », et surnomment ceux qui habitent à l'occident de l'Euphrate « Syriens » par métaphore (seulement).

C'est pourquoi, nous devons faire savoir que le nom de Syrie est un nom générique qui se divise en deux espèces. On appelle proprement Syriens ceux qui habitent dans la région à l'occident de l'Euphrate, laquelle s'étend en longueur depuis le mont Amanus, qui est au nord d'Antioche, jusqu'aux confins de la région de Palestine, vers le sud; et en largeur, depuis la mer jusqu'au fleuve de l'Euphrate. Pourquoi a-t-elle été appelée Syrie? Apprenez-le.

En cette année 1141, tandis que Mâmoun, roi des Ṭaiyayê, était à Kaišoum, Mar Dionysius vint vers lui pour le rencontrer; et comme le roi partit précipitamment pour Damas, le patriarche s'y rendit aussi avec lui. Là, par l'intermédiaire de Lazarus mardanaya[5], les présents, c'est-à-dire les ξένια, qu'il avait amenés, furent acceptés.

Le roi manda au patriarche[6] : « Reste ici, pour venir avec nous en Égypte; car nous voulons que tu ailles comme ambassadeur près des Biamayê[7], dans l'Égypte inférieure, afin qu'ils se détournent de la rébellion qu'ils ont manifestée et reviennent à la soumission. »

Au mois de šebaṭ (févr.)[8], le roi entra en Égypte, et le patriarche Mar Dionysius y entra avec lui, pour la seconde fois, comme il l'écrit lui-même en disant :

Quand nous parvînmes à la ville de Farma[9], [523] première de l'Égypte, le roi me fit appeler par Fadhl, directeur

1. Le sens paraît être que les préfets furent chargés de la perception de l'impôt, sous leur propre responsabilité, et s'appliquèrent à l'accroître pour se faire bien voir du prince. — 2. Selon les auteurs arabes, le jeudi 19 redjeb de l'an 218 (7 août 833).

3. Cité dans la compilation publiée par Rahmani, *Chronicon civile et ecclesiasticum* (1904), p. 58. — 4. Traduction syriaque du grec; littér. : *inter flumina.*

5. Cf. ci-dessus, p. 67, n. 3. — 6. Ce n'est pas à l'occasion de sa visite en 1141 (830) que Denys fut emmené en Égypte, mais deux ans plus tard, cf. ci-après n. 8. — 7. Sur ce peuple, cf. Quatremère, *Recherches sur la langue et la littérat. de l'Égypte*, Paris, 1808, p. 173 et suiv. — 8. Année 1143 (832) d'après El-Macin (trad., p. 174); cf. ci-dessous, p. 79. — 9. L'antique Péluse.

Du temps [523] où les Israélites étaient fixés en Égypte, deux frères parurent dans cette contrée. L'un d'eux s'appelait Syros, et l'autre Cilikos. Comme chacun d'eux était possédé de l'ambition du pouvoir, ils en vinrent à se quereller. Alors, Cilikos s'en alla avec ses troupes dans la région située au-delà[1] du mont Amanus, qu'on appelle aujourd'hui Montagne Noire[2], et régna en ce pays qui fut surnommé de son nom : Cilicie[3]. Syros s'empara de la région située à l'occident de l'Euphrate, et elle fut surnommée de son nom : Syrie. Ensuite, elle fut partagée en plusieurs royaumes.

J'ai voulu dire cela, parce que quelques-uns disent : « Il n'y a point eu de roi des Syriens ». Mais quand les Israélites furent entrés dans la Terre promise et formèrent un royaume distinct, et quand les Tyriens (formaient) aussi un royaume particulier, les Iduméens qui régnèrent à Damas étaient appelés rois des Syriens, comme nous le trouvons dans les Écritures selon la version des Septante. Il est écrit au livre des Rois ainsi[4] : « Bar Hadad, roi de Syrie, rassembla ses troupes et monta contre Samarie »; et encore[5] : « Les serviteurs du roi de Syrie lui dirent : « Le Dieu d'Israël est le Dieu des montagnes et non pas le dieu des profondeurs » Et encore[6] : « Le roi d'Israël dit à ses serviteurs : ne savez-vous pas des affaires royales Quand j'entrai, il me tendit la main, selon l'usage, et me dit : « Tu as appris, ô patriarche, la révolte des chrétiens égyptiens qu'on appelle Biamayê. Il ne leur suffit pas de la première dévastation qu'ils ont subie[7]. Et si ce n'était que je suis miséricordieux et que je ne médite pas le massacre[8], je ne leur enverrais pas un homme comme toi. Mais, prends les évêques qui sont avec toi et des évêques égyptiens, et va les trouver; traite avec eux à condition qu'ils livrent les rebelles et qu'ils viennent avec l'armée où je voudrai, et je les ferai habiter là; sinon, je les ferai périr par le glaive. » Quand je lui eus longuement parlé de soumission et de les laisser dans leur pays, il répondit : « Non! qu'ils sortent ou qu'ils soient mis à mort. » Et aussitôt, il ordonna que le patriarche d'Égypte vînt avec moi. Nous allâmes par eau, et huit jours après, le patriarche Joseph vint nous trouver, pour entrer avec nous.

Aussitôt nous descendîmes dans le Bašrouṭ[9], qui est le canton des Biamayê. Nous les trouvâmes réunis et protégés dans une île environnée de tous côtés par les eaux, les joncs et les roseaux. Alors leurs chefs sortirent près de nous. Quand nous les blâmâmes de la révolte et des massacres qu'ils avaient faits, ils en rejetèrent la faute sur celui qui dominait sur eux. Quand ils apprirent qu'ils devaient sortir de leur pays, ils furent

1. Par rapport à l'auteur qui est en Mésopotamie. — 2. ܛܘܪܐ ܐܘܟܡܐ. — 3. Lire : ܩܝܠܝܩܝܐ; ms. : *Qilia*. — 4. IV *Reg.*, vi, 24. — 5. III *Reg.*, xx, 23. — 6. III *Reg.*, xxii, 3.

7. Dans la première répression faite par les généraux d'Abou Isḥaq; cf. Eutychii, *Annales*, éd., Pococke, II, 428. — 8. ܩܛܠܐ. — 9. Pour l'orthographe, cf. Quatremère, *op. cit.*, p. 171.

que Ramat Gale'ad est à nous? négligerons nous de la reprendre des mains du roi de Syrie? » — Donc, ceux qui sont à l'occident de l'Euphrate sont proprement les Syriens, et, par métaphore [524] on appelle Syriens ceux qui parlent la langue araméenne, soit à l'occident soit à l'orient de l'Euphrate, c'est-à-dire depuis la mer jusqu'à la Perse. Et dans cette région, il y eut de nombreux rois : à Édesse, ceux de la famille d'Abgar; dans le 'Araba, ceux de la famille de Sanatrouq, qui régnaient dans la ville de Ḥaṭra[1]; à Ninive, ceux de la famille de Bel et de Ninus; à Babylone, ceux de la famille de Néboukadnaçar, qui parlait la langue araméenne, comme on le voit[2] par le songe et l'interprétation de l'image[3].

Nous avons dit ces choses pour montrer que les Syriens sont proprement les Occidentaux, et les Mésopotamiens, c'est-à-dire ceux qui sont à l'est de l'Euphrate[4], et que la racine et le fondement[5] de la langue syrienne, c'est-à dire araméenne, est Édesse.

En l'an 1141, il y eut une grêle violente qui détruisit les récoltes. Ensuite vint la sauterelle qui dévora les vignes et les oliviers; elle causa des dégâts, et déposa ses œufs, et l'année suivante elle dévora tout : récoltes, vignes et arbres.

La troisième année, qui fut l'an 1144, il y eut de la neige et un froid rigoureux.

consternés et nous prièrent d'envoyer au roi pour demander qu'ils puissent se rendre près de lui et lui raconter tout ce qu'ils [524] avaient supporté. Ils disaient qu'Abou 'l Wezîr[6], les condamnait à un tribut beaucoup trop considérable; qu'il les emprisonnait dans les.....[7] et que quand leurs femmes venaient pour leur passer de la nourriture, ses serviteurs s'emparaient d'elles et les violaient; qu'il avait tué un grand nombre d'entre eux, et avait l'intention de les faire tous disparaître, afin qu'ils ne se plaignissent pas de lui au roi. C'est lui qui avait poussé 'Aphšin à envoyer dans leurs villages pour les faire venir à ce camp, et pour tuer les hommes.

Or, il arriva que les soldats rencontrèrent une femme et s'emparèrent d'elle pour la violer. Quand elle cria et poussa des clameurs, ceux qui étaient dans l'île entendirent sa voix, sortirent précipitamment et engagèrent le combat, tuant et se faisant tuer; et pour ce motif, la paix fut rompue et cessa totalement. — *Fin.*

1. Ms. : *Naṭîra*, et de même dans l'éd. de Rahmani; lire : ܚܛܪܐ. Bar Bahloul, éd. Duval, col. 893 : ܚܛܪܐ ܕܣܢܛܪܘܩ; cf. Hoffmann, *Auszüge aus Akten persischer Märtyrer*, p. 185. — 2. Littér. : « à cause du ». — 3. Cf. Dan., iv, v. — 4. Même rédaction dans le *Chron. civ. et eccl.*; on s'attendrait à lire « et, par extension, les Mésopotamiens... ». — 5. Rahmani : ܠܐܪܡܝܘܬܗ.

6. Je lis ܐܒܘ ܠܘܙܝܪ comme plus bas, texte, p. 525, l. 24. Toutefois l'ar. a exactement la même leçon que notre ms., et le nom demeure incertain — 7. Le ms. porte « dans les nuits », et l'arabe de même : بالليالى; ce qui ne paraît pas donner le sens attendu. Le mot est peut-être altéré. Dans la vie du patr. Joseph (Quatremère, *op. cit.*, p 156), on lit : « enchaînés dans les moulins, ils étaient chargés de coups et contraints de moudre le grain comme des bêtes de somme ».

L'Euphrate et les autres fleuves gelèrent, de sorte qu'on pouvait les passer à pied; les poissons périrent et furent rejetés dehors; le vin se congela dans les vases.

A cette époque, Mâmoun entra en Égypte, et le patriarche avec lui. Ils trouvèrent le Nil gelé : ce qu'on n'avait jamais entendu dire.

En l'an 1144, il y eut une grande famine dans le Khorasan, pire que celle de Samarie[1]; le froment se vendait 130[2] zouzê le modius. Ils faisaient moudre les glumes de la paille, en faisaient de la farine [525] et la faisaient cuire. Ils dépeçaient même les palmiers, les faisaient sécher, les pilaient dans un mortier, et ensuite les faisaient moudre et en faisaient du pain; ils recueillaient les noyaux des dattes, les broyaient et les mangeaient. On trouva une femme qui égorgea son enfant et le fit cuire dans une marmite pour le manger. On s'empara d'elle et elle avoua qu'elle en avait déjà mangé plusieurs : on la mit à mort. Dans une hôtellerie, un étranger mourut : hommes et femmes s'assemblèrent, coupèrent sa chair en petits morceaux et la dévoraient avec satisfaction sans même l'avoir fait cuire sur le feu. Nous avons appris ces choses d'un prêtre pieux qui vint nous trouver de la ville d'Aphrah, dans le Khorasan, en vue d'obtenir pour eux un évêque[3].

CHAPITRE [XVII] *qui est tout entier consacré au récit sur le pays d'Égypte, écrit par le patriarche Dionysius, relativement aux choses qu'il y vit (lorsqu'il s'y rendit) avec le roi Mâmoun.*

Le bienheureux disait : Quand nous parvînmes près du général Aphšin et lui fîmes savoir que les rebelles étaient persuadés, il nous répondit : « La paix est rompue. Allez, et dites au roi qu'il n'y a pas de paix possible. » Et ils commencèrent la guerre. Ils mirent le feu aux villages, aux vignes, aux jardins, aux églises de tout le canton. Les Biamayê, de leur côté, transperçaient les Persans à coups de javelots ou de lances, du milieu des flots[4]. Ils amenèrent leurs voisins, les excitèrent contre eux, et se mirent à tuer et à se faire tuer[5].

Quand nous arrivâmes près du roi, je lui racontai tout, et je lui fis connaître l'injustice (commise à l'égard) des Égyptiens et l'iniquité d'Abou 'l Wezîr[6], qui avait empêché la paix, et que les gens du pays se plaignaient de lui et de deux autres. Comme il m'écoutait attentivement, je fus emporté par le zèle qui me possédait jusqu'à oser le blâmer. Je pris Dieu à témoin contre lui, et je lui rappelai le compte qu'il devait rendre à son Seigneur pour le troupeau qui lui avait été confié. Je me

---

1. Cf. III *Reg.*, XVIII. — 2. Peut-être faut-il lire ܙܠ « 30 zouzê », au lieu de ܩܠ (130)? — 3. Le patriarche Denys ordonna en effet un évêque, nommé David, pour Aphrah. Voir les listes de consécrations épiscopales, à la fin de ce volume.

4. ζάλη. — 5. Même sens ambigu dans l'arabe. — 6. Peut-être « Abou 'Ozeir »; cf. p. 78, n. 6.

rappelai la parole du prophète qui dit[1] : « Je parlais dans la justice devant les rois, et je ne rougissais point. » Quand j'eus terminé, il me dit : « Ce n'est pas par ma volonté que les préfets ont agi ainsi. Je ne songe point à accabler les hommes. Et si j'ai pitié des Romains qui sont mes ennemis, comment n'aurais-je pas pitié de mes sujets? Si Dieu le veut, je redresserai toute chose. » Le lendemain, son secrétaire, qui était l'examinateur de ceux qui étaient maltraités, me fit appeler pour lui faire le récit de l'injustice des préfets de l'Égypte, afin qu'il entrât de nouveau la répéter devant le roi, et devant Abou Isḥaq[2] dont ils étaient les préfets. Pour moi, je redoutais Abou Isḥaq qui était sans pitié. Mais je me pris à songer : « Convient-il de craindre Dieu ou un homme? », et je répétai toute l'histoire, et j'ajoutai d'autres choses que j'avais oublié de dire au roi[3].

Ensuite, le roi me congédia, pour que je retourne à Damas.

Je consignerai donc les choses que j'ai vues en Égypte. Mais qu'elles ne soient pas pour les auditeurs un motif de relâchement, mais bien de vigilance et de crainte.

Nous avons trouvé le pape Mar Joseph, des évêques et un peuple chaste, humble, riche de l'amour divin, et nous étions si grands à leurs yeux qu'ils nous attribuèrent toute la prééminence[4], c'est-à-dire la primauté d'honneur, soit spirituelle soit temporelle, qui est due au pape[5] dans le pays, pendant le temps que nous habitâmes parmi eux. Mais nous avons vu chez eux des usages indignes de leur vertu, et éloignés de ceux de Cyrillus, de Dioscorus, de Timotheus, qui ont réglé les canons de cette Église.

D'abord, l'étude des saintes Écritures a disparu parmi eux, et surtout parmi les moines qui sont dépourvus de ce bienfait; pour les plus pieux d'entre eux l'exercice consiste dans le travail des mains et la récitation des psaumes qui s'y ajoute[6]. Ceux qui aspirent aux fonctions sacrées ne se préoccupent point d'acquérir la science et la connaissance nécessaire, mais de recueillir l'or, prix de la dignité qu'ils doivent recevoir. A moins de 200 ou 300 dariques, personne ne peut parvenir à l'épiscopat. S'il se trouve un homme qui possède la science et une conduite vertueuse, mais ne possède pas [**526**] d'argent, il est impossible qu'il parvienne chez eux à la dignité épiscopale. Nous les blâmâmes et leur fîmes des reproches à ce sujet. Le pape s'excusa près de nous en disant : « A cause de la dette dont est grevée l'Église d'Alexandrie, nous en sommes réduits à cette pratique, et sans les ressources de cette espèce nous ne pourrions la payer. » Quand je lui exposai que cette pratique était contraire aux

---

1. Cf. *Ps.* CXVIII, 46. — 2. Mo'taçim, frère du roi, qui avait été nommé gouverneur de l'Égypte en 828 (El-Macin, trad. p. 173). — 3. Sur toute cette campagne contre les Biamites, cf. *Gesch. der Chal.*, II, 242; Quatremère, *op. cit.*, p. 152 et suiv. — 4. προτίμησις. — 5. Au patriarche d'Alexandrie; cf. t. II, p. 185, n. 1. — 6. Ainsi d'après le ms., mais l'ar. n'a pas rendu le mot ܕܥܠܗ(ܘܢ); s'il doit être maintenu, je corrigerais volontiers ܕܥܠ; « et ils négligeaient (litt. : faisaient rare) la récitation des Psaumes ».

canons apostoliques, et que celui qui reçoit le sacerdoce par des présents mérite la déposition aussi bien que celui qui l'ordonne, (il répondit) : « Certainement ce serait odieux de recevoir quelque chose pour l'ordination; mais nous disons à celui qui est ordonné de délivrer quelqu'une des choses de l'Église qui sont mises en gage ». Pour moi, je souris, au lieu de pleurer, et je dis à leur naïveté ce que le Christ répondit à ses disciples lorsqu'ils lui dirent : « Nous avons avec nous deux glaives »; il répondit : « Ils suffisent[1] ».

Ils ne baptisaient point les garçons de moins de quarante et les filles de moins de trente jours[2], et pour cela beaucoup d'enfants mouraient sans baptême. En beaucoup d'autres choses ils s'écartaient des canons. Nous écrivîmes une charte que nous leur donnâmes.

Nous vîmes là les stèles dont parle Jérémie[3], qui sont érigées à Héliopolis, ville royale des Égyptiens, dont Pouṭiphra', le beau-père de Joseph, était prêtre. Chacune d'elles est formée d'une seule pierre, longue de plus de 60 coudées, large et épaisse de six coudées; la base sur laquelle elle est érigée a dix coudées, de sorte que la hauteur *totale* est de 70 coudées. Des figures des dieux des païens sont gravées sur elles, depuis le haut jusqu'en bas, ainsi que des écritures hiératiques que personne ne peut lire. Chose digne d'admiration : elles ne sont pas de pierre tendre, mais d'une espèce de marbre. Que sont en comparaison de celles-ci les τρίλιθοι de l'autre Héliopolis, c'est-à-dire de Ba'albek, qui passent pour une des sept merveilles du monde[4]? Car, si elles sont une merveille, chacune de ces (pierres) n'a cependant que 40 coudées de longueur; celles qui sont en Égppte en ont plus de 60. L'esprit est stupéfait en songeant comment elles ont été taillées, par quel moyen elles ont été amenées dans cette plaine, et par quel artifice on a pu les dresser et les placer sur leurs bases, alors que mille hommes réunis ne pourraient pas les soulever de terre d'un doigt. Elles ont à leur sommet comme des chapeaux d'airain blanc, semblables au casque que les soldats mettent sur leur tête dans le combat; chacun d'eux pèse plus de mille *liṭré*. Et bien que, depuis l'époque de la venue du Christ, cette ville fût ruinée, ni les Égyptiens, ni les Arabes cupides n'ont pu monter et faire tomber cet airain, comme ils ont pris celui du Colosse de l'île de Rhodes, que les Ṭaiyayê ont renversé et brisé et dont ils ont retiré 3 mille charges (d'airain)[5]. — Si quelqu'un dit : « Comment Jérémie a-t-il pu prophétiser[6] du Christ qu'il briserait les stèles de Beit Šémeš, alors qu'elles ne sont pas brisées? » que celui-là sache que le Christ a fait cesser et a brisé le culte qui leur était rendu comme à des divinités; mais il les a laissées comme signe aux générations futures, afin que les chrétiens sachent combien était puissant le pouvoir du démon sur les hommes, puisque ses adorateurs ont fait un si grand effort en l'honneur de son culte.

---

1. Luc., xxii, 38. — 2. Même leçon dans Barhébr.; il faut peut-être lire « quatre-vingts ». Cf. les observations des éditeurs, *Chron. eccl.*, I, 375, n. 3, 4. — 3. מצבות בית שמש (Jer., xliii, 13). — 4. Cf. tome II, p. 179 et 262. — 5. Cf. tome II, p. 442. — 6. Jer., *loc. cit.*

Il y avait encore dans cette ville plus de cinq cents stèles dont les images étaient effacées, qui sont érigées et dressées dans ses rues et en dehors de ses portes; chacune d'elles a 40 coudées. Nous avons compris que c'était la métropole de tous les lieux de culte des idoles.

Nous avons vu aussi en Égypte ces Pyramides dont le Théologien[1] fait mention dans ses Discours. Ce ne sont point les greniers de Joseph, comme quelques-uns l'ont pensé, mais des temples[2] dignes d'admiration qui sont bâtis au-dessus des tombeaux des premiers rois, toutefois, obliques et massifs, et non pas creux et vides; ils n'ont point d'intérieur, et aucun d'eux n'a de porte. Nous avons remarqué sur le côté de l'une d'elles, une fissure, et nous avons constaté qu'elle est profonde d'environ 50 coudées. Nous avons trouvé que les pierres étaient compactes et ont été ensuite brisées par les hommes qui ont voulu voir si les pyramides étaient creuses ou non. La dimension de chacune d'elles est de cinq cents coudées de longueur, cinq cents de largeur et 250 de hauteur. Elles sont appelées [527] « pyramides », parce qu'elles sont obliques dans leur forme, car étant larges de cinq cents coudées à la base, elles se terminent par une seule coudée au sommet. Chacune des pierres de leur construction est de cinq ou de dix coudées sur toutes les faces. Elles apparaissent de loin comme de hautes collines.

Nous avons vu dans leur voisinage une pierre, comme une colline et un tell arrondi, tout entière sculptée[3], idole fabriquée pour l'adoration de leurs rois.

Nous avons vu aussi un édifice bâti sur le fleuve du Nil, à l'endroit où il est encore réuni tout entier avant de se partager en quatre branches. Cet édifice est comme une piscine carrée; au milieu se dresse une colonne de pierre sur laquelle sont marqués des degrés et des mesures, et des écritures qui expliquent les mesures. Quand le Nil déborde, au mois d'éloul (sept.), et quand ses eaux pénètrent dans l'édifice, ceux qui sont établis (pour cela) entrent voir chaque jour combien les eaux montent sur la colonne. Si l'inondation du fleuve reste au-dessous de 14 degrés, une petite partie du pays d'Égypte est arrosée : il n'y aura point de récolte de céréales en cette année et l'impôt ne sera pas perçu; si les eaux montent jusqu'à 15 ou 16 degrés, la récolte sera moyenne et l'impôt en proportion; si elles montent jusqu'à 17 ou 18 degrés, toute l'Égypte est inondée : la récolte et l'impôt seront complets. Si l'inondation va jusqu'à 20 degrés, elle cause des ruines et il n'y a point de récolte en cette année. Pour le dire d'un mot : par les marques sur cette colonne, les préfets apprennent quel impôt doit être perçu en Égypte chaque année.

Le roi Mâmoun descendit vers les Biamayê; il fit cesser la dévastation chez eux; il appela leurs chefs et leur ordonna de sortir de cette région. Ceux-ci lui exposèrent la dureté des préfets (établis) sur eux, et que, s'ils sortaient de leur pays, ils n'auraient pas le moyen de vivre, puisqu'ils tiraient leurs ressources du papyrus[4] et de la pêche

1. S. Grég. de Nazianze; cf. *Patr. Gr.*, XXXVI, 580. — 2. ναούς. — 3. Le Sphinx. — 4. χάρτης.

des poissons. Ensuite ils acceptèrent son ordre; ils partirent sur des navires pour Antioche, et de là ils furent envoyés à Bagdad. Ils étaient au nombre de 3 mille. La plupart d'entre eux moururent en route. Ceux qui avaient été pris pendant la guerre furent donnés comme esclaves aux Ṭaiyayê, au nombre d'environ cinq cents. Ils les exportèrent à Damas, et les y vendirent. Chose qui ne s'était jamais vue dans l'empire des Ṭaiyayê: ils vendirent ceux qui étaient soumis au joug de la capitation. Mais, Dieu aidant, nous exhortâmes les fidèles et tous furent rachetés et délivrés. Ils ne retournèrent pas dans leur pays, parce qu'il y avait là une grande famine, et beaucoup se retirèrent en Syrie, pour se rassasier de pain.

Le roi ordonna aux préfets de ne pas user de dureté avec les Égyptiens, sinon ils devaient être mis à mort. Il remit la moitié de l'impôt à toute l'Égypte.

Quand le roi fut sorti d'Égypte les calamités se multiplièrent sur les Égyptiens. Les Persans entraient dans les villages, enchaînaient ceux qui résistaient dix par dix, ou vingt par vingt, et les envoyaient à Fosṭaṭ, sans rechercher s'ils étaient coupables ou innocents. Beaucoup périssaient sans avoir commis de faute. Quelques-uns d'entre eux, qu'on emmenait enchaînés pour être massacrés, demandèrent à celui qui les conduisait d'accepter un présent et de les délivrer. Comme on les lui avait donnés comptés, celui-ci leur dit : « Attendez que nous en rencontrions d'autres sur la route, et je les enchaînerai à votre place. » Ils rencontrèrent trois hommes : un prêtre et deux Ṭaiyayê, dont l'un était imam d'une mosquée; ils furent pris à la place de ceux qui furent relâchés moyennant un présent. Et comme on ne permettait pas aux opprimés de parler, ils furent massacrés. Ainsi les routes étaient remplies d'hommes massacrés injustement. Le glaive et la captivité, la famine et la peste régnaient à cette époque dans la terre d'Égypte. — *Fin.*

CHAPITRE [XVIII]. — *Sur l'époque de la mort de Mâmoun et du commencement d'Abou Isḥaq, qui fut un soulagement pour Theophilus, (empereur) des Romains. Sur la descente du patriarche Dionysius en Orient; et sur différentes choses* [1].

[528] Quand Mâmoun mourut, près de Tyane, dans le Beît Roumayê, il y eut du trouble parmi les Ṭaiyayê pendant trois jours; car les uns voulaient faire régner 'Abbas [2], et les autres Abou Isḥaq [3]. Tandis qu'ils étaient tous réunis, le voile de la porte se souleva tout à coup, et 'Abbas sortit et dit : « L'empire appartient à Abou Isḥaq ; priez donc pour la conservation de sa vie ». — Alors le camp s'apaisa.

1. Lire : [illegible]; l'ar. a cependant la même leçon que notre ms. : [illegible]. — 2. Fils de Mâmoun, gouverneur de la Mésopotamie; cf. ci-dessus, p. 75, n. 9. — 3. Mohammed Mo'taçim Abou Isḥaq, fils de Haroun ar-Rašîd, et frère du calife défunt.

Au même moment, ils mirent le feu à la construction de Tyane, à tout le matériel de la construction, au froment[1] et à toutes les provisions, et ils se retirèrent en hâte[2].

Abou Isḥaq descendit à Bagdad pour prendre possession de l'empire de ses pères. Il craignait qu'on ne l'acceptât pas, parce qu'il l'avait reçu de l'armée et non de leur consentement.

Quand Abou Isḥaq, qui est surnommé Mo'taçim, parvint à Bagdad, au mois de tešrîn (oct.), ils sortirent à sa rencontre et l'acceptèrent : non pas qu'il leur fût agréable, mais ils redoutèrent sa violence et le firent régner.

Quand il fut affermi dans l'empire, il commença à bâtir de magnifiques édifices pour sa résidence, ainsi que des piscines d'eau et des jardins pour son agrément.

Il envoya ses troupes combattre les Zôṭayê[3], qui habitaient au sein des lacs dans lesquels se répandent[4] l'Euphrate et le Tigre ; car ce peuple était continuellement en révolte et molestait le roi. Ils frappaient, pillaient et massacraient les marchands qui venaient à Bagdad de Baçra, de l'Inde et de la Chine. Mais les troupes ne purent rien contre eux, parce qu'ils combattaient sur leurs barques. Alors, [529] le roi envoya les Égyptiens, qu'il avait amenés captifs d'Égypte, qui étaient habitués aux eaux et nageaient dans l'eau comme des poissons ; sans être vus, ils frappaient subitement les Zoṭayê avec des lances et les transperçaient. Ainsi, les Zoṭayê furent vaincus par les Biamayê ; ils furent pris, avec leurs femmes et leurs enfants en même temps, et ils dépérirent et succombèrent dans leur emprisonnement à Bagdad. Quand le roi vit les actions d'éclat des Égyptiens dans la lutte avec les Zôṭayê, il les aima, et prit une partie d'entre eux à son service, pour travailler dans les jardins et les parcs, et d'autres pour tisser les vêtements de lin, selon le travail brodé des Égyptiens ; il permit à tous les autres de retourner dans leur pays. Quand ils arrivèrent à la mer, ils prirent place sur des navires pour redescendre en Égypte ; mais la justice (divine) ne leur permit pas d'aller y vivre ; une tempête s'éleva et ils furent tous submergés dans la mer.

En l'an 1146, Isḥaq, cousin[5] de Ṭahir, fut envoyé combattre contre le peuple rebelle de Madai et de la montagne de Çâdqa[6]. Il tua environ 5 mille d'entre eux et soumit ces montagnes.

Aphšîn fut envoyé contre Bâbek Khourramya[7], quand de nombreuses troupes des Ṭaiyayê avaient déjà été détruites.

---

1. ܘܠܡܐܟܘܠܬܐ ܕܚܝܘܬܐ ܘܠܡܙܘܢܬܐ (BH). — 2. Cf. Weil, *Gesch. der Chal.*, II, 296. — 3. Peuplade originaire de l'Inde, selon le *Qamûs* (زُطّ) ; cf. *Gesch. der Chal.*, II, 306-308. — 4. Lire : ܕܪܗܛܝܢ : ܡܣܬܡܟܬܐ (BH). — 5. Littér. : « fils de l'oncle paternel de Ṭahir ». Isḥaq ibn Ibrahim ibn Mouç'ab. Cf. *Gesch. der Chal.*, II, 239, n. 3. — 6. Même orthographe dans la version arabe. — 7. C.-à-d., de la secte des Khourramiyeh ; cf. *Gesch. der Chal.*, t. II, p. 150, n. 5, et p. 298.

La même année, 'Omar[1] et ses compagnons, habitants de Mélitène, entrèrent pour piller dans le Beït Roumayê. L'empereur Theophilus les rencontra ; et il les vainquit tout d'abord. Alors, les Ṭaiyayê s'assemblèrent de nouveau, et prévalurent contre les Romains. Les Romains tournèrent le dos; beaucoup d'entre eux furent massacrés, et l'empereur prit la fuite avec quelques-uns. Les Ṭaiyayê pénétrèrent dans le camp[2] de l'empereur, et pillèrent même son lit et ses vêtements ; et ils remplirent leurs mains de ses richesses[3]. — *Fin.*

[**528**] A cette époque, on vit dans la mer, autour du Baḫrain, un grand poisson dont la longueur était d'environ un mille; les gens du Baḫrain craignirent de s'avancer sur mer, et aussi ceux qui plongeaient dans la mer pour (chercher) les perles ne descendaient plus dans la mer. Après qu'il eut troublé la mer, pendant trois mois, par ses mouvements, les gens du pays firent des rogations et supplièrent le Seigneur de leur procurer la délivrance. Alors Dieu envoya un petit poisson, long d'environ un empan, qui s'introduisit dans l'ouïe de ce grand poisson et le fit périr. Alors, il fut rejeté par les flots de la mer et gisait à la surface. Quand les habitants le virent, ils montèrent sur des barques et s'avancèrent. Ils dépecèrent sa chair et, comme elle ne cuisait pas au feu, ils la salèrent et la firent sécher au soleil; ils la broyaient finement et la mangeaient[4].

A cette époque, on amena à 'Abdallah, fils de Ṭahîr, qui commandait dans le Khorasan, un enfant qui avait été mis au monde par sa mère l'année même,

[**528**] Saint Dionysius dit : Quand nous nous mîmes en route, au mois de ḥazîran (juin) de l'année 1145, pour descendre à Bagdad saluer le roi Abou Isḥaq, qui régnait nouvellement, nous vînmes à Nisibe et nous unîmes l'Église de cet endroit, qui avait été séparée pendant six ans par le rebelle Philoxenus. Les habitants, après s'être unis à nous, le chassèrent chez l'impur Abîram, dans la Cyrrhestique.

Mossoul fut pour nous une cause de retard, à cause de la paix des églises de cet endroit, au sujet de la proclamation[5].

L'assemblée des gens de Mossoul appelait métropolitain Cyriacus[6], de Mar Mattai; les Tagritains n'admettaient pas cela. Ensuite, nous pûmes, grâce à Dieu, faire l'accord entre eux. Quand nous descendîmes à Tagrit pour leur ordonner un métropolitain, nous leur donnâmes une solution, en les réconciliant, et nous écrivîmes ainsi :

« Au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit. — Nous trouvant à Tagrit, ville métropolitaine, Moi, Dionysius,

1. 'Omar ibn 'Abdallah; cf. *Gesch. der Chal.*, II, 362; *Hist. du Bas-Emp.*, t. XIII, p. 139, n. 1. — 2. φοσσάτον. — 3. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LXIX, § xiv, xv, xvi.

4. Lire : ܘܐܟܠܝܢ (BH). Comp. Quatremère, *Mém. géogr. et hist. sur l'Égypte*, II, 492.

5. Au sujet du nom à insérer dans les diptyques et à réciter à l'office solennel. — 6. Lire : ܩܘܪܝܩܘܣ, comme plus bas; ms. : Cyrus.

qui était arrivé à la taille d'homme et dont les poils avaient poussé : chose étonnante et surnaturelle.

Il y eut en l'année 1146 une grande inondation du fleuve qui passe à Zoubaṭra, ville de la frontière. Ce déluge, qui eut lieu pendant la nuit, tandis que les gens dormaient, est stupéfiant. Les eaux s'accumulèrent en dehors du mur. Comme le mur ne put résister[1] à l'impétuosité du fleuve, il fut renversé; les eaux entrèrent dans les rues et les maisons, [529] et les habitants furent suffoqués au milieu de leurs maisons (au nombre de) trois mille âmes. Puis le mur de l'autre côté fut ébranlé et renversé; les eaux s'écoulèrent, et quantité de maisons et d'habitations furent renversées dans l'écoulement[2] des eaux.

Il y eut aussi une inondation dans le Tigre, qui détruisit des maisons et des habitations à Bagdad.

La même année, les Musulmans de Ḥarran suscitèrent la guerre contre les chrétiens. Un édit parut : et au matin du dimanche de la Résurrection, ils dévastèrent le temple de Mar Georgius de Qoubbê et (celui) de Mar Aḥoudemmeh, sous prétexte qu'ils avaient été nouvellement bâtis. Ainsi s'accomplit sur les gens de Ḥarran[3] cette malédiction qui dit : « Le Seigneur a converti leurs fêtes en deuil, etc.[4] »

par la miséricorde de Dieu patriarche, et les vénérables évêques qui étaient présents : 'Othman des Taglibites, Addai de Karmê, Elias de Khorsabad[5], Thomas du Ségestan, Moïse de Balad, Cyriacus de Mossoul, Jean de Bagdad; pour procéder à l'élection et à l'ordination d'un métropolitain pour ladite ville et toute la région orientale :

« On a porté devant nous la question des motifs de la discorde qui règne depuis longtemps entre le saint couvent de Mar Mattai et Cyriacus, leur évêque, (d'une part), et l'assemblée des Tagritains qui habitent [529] dans la ville de Mossoul, (d'autre part).

« Quand nous fîmes une enquête, les Matthéens dirent : qu'ils avaient la coutume, venant des temps anciens, que l'évêque ordonné pour eux[6] et pour le diocèse de Ninive fût proclamé métropolitain dans leur église ; et ils demandaient qu'il soit pareillement proclamé métropolitain dans l'église où s'assemblent les Tagritains, à Mossoul. — Les Tagritains de Mossoul disaient au contraire : « Dans notre église de Mossoul, il ne doit être proclamé que comme simple évêque, et nous n'admettrons jamais de proclamer un métropolitain autre que celui de Tagrit. »

« Nous réunîmes les prêtres, les diacres, les moines et les notables de Tagrit, et nous tînmes conseil tous ensemble sur la manière de procurer un remède à cette affaire.

« Considérant que le siège de Tagrit n'est pas amoindri, ni aucunement avili, parce que celui[7] qui est ordonné pour Mossoul est proclamé métropolitain ; mais qu'au

1. ܕܢܚܕܐ. — 2. ܡܢ ܡܫܘܦܠܐ. — 3. Lire : ܚܪܢܝܐ ; ar. : اهل حران. — 4. Amos, viii, 10.
5. Ar. : ܕܩܣܝܪ. — 6. ܠܗܘܢ. — 7. Lire : ܗܘ (et non pas ܐܘ).

contraire l'honneur du métropolitain de Tagrit est bien plutôt accru par le fait que ceux qui lui sont soumis sont plus grands ; nous fîmes une règle de conduite qui plut à tout le monde, aux Tagritains et aux moines de Mar Mattai :

« Le métropolitain Cyriacus sera proclamé, de même que dans toutes les églises de Mossoul, aussi dans l'église des Tagritains de Mossoul, deux fois par an : le jour des Rameaux, quand toute la ville est assemblée, pour la bénédiction des oliviers, dans l'église des Tagritains, et à la consécration du Chrême[1]. Tout le reste de l'année les Tagritains feront la proclamation comme il leur plaira.

« Nous avons aussi trouvé dans le libelle que les Matthéens disent avoir été établi par le patriarche Cyriacus [530] avant sa mort, qu'il avait été défini par ce dernier que l'évêque de Mossoul serait appelé métropolitain dans l'église des Tagritains[2]; et nous avons aussi trouvé dans la lettre établie par le synode de Callinice, qui fit l'union sur ce point entre les Matthéens et les Tagritains[3] : « Celui de Mossoul doit être proclamé métropolitain, quoi qu'il soit en tout soumis au métropolitain de Tagrit. » Pour nous, cependant, nous n'en avons pas fait cas, quoique nous soyons désireux d'accroître l'honneur du siège de Tagrit, et nous avons statué, selon la règle qui a cours dans toutes les églises, que les ordinations, la consécration des autels et les autres choses de cette nature seraient accomplies par les évêques eux-mêmes, chacun comme il lui semblerait bon. Mais que, quand le métropolitain se trouvera présent dans l'église de l'un d'entre eux, celui-ci le prierait et lui demanderait d'accomplir ces fonctions dans son église.

« Comme la préséance sur tous les évêques de l'Orient appartient au métropolitain de Tagrit, après le patriarche d'Antioche, il peut convoquer les évêques qui sont sous sa juridiction quand il veut et où il veut. S'il survient quelque difficulté entre les évêques de sa juridiction, il est de son devoir d'aller les réconcilier. Si un évêque est accusé, le métropolitain doit convoquer les évêques pour l'examiner et émettre sur lui[4] un jugement, conformément à ce que prescrivent les canons. Cyriacus du couvent et ses successeurs doivent être soumis au métropolitain de Tagrit en toutes ces choses.

« Ces choses ont été réglées par nous, au mois de tešrîn II (nov.) de l'an 1146, à Tagrit même ».

Après cela nous fîmes l'élection et l'ordination de Mar Thomas, métropolitain de Tagrit.

Et comme nous nous disposions à descendre près du roi, nous reçûmes d'Occident certaines nouvelles, et nous retournâmes dans le Djézireh discuter les affaires pour lesquelles nous montâmes; et ensuite nous descendîmes de nouveau pour saluer le roi.

---

1. μύρον. — 2. Cf. ci-dessus, p. 33. — 3. Cf. ci-dessus, p. 39. — 4. Lire : ܥܠܘܗܝ.

CHAPITRE [XIX]. — *De l'époque de la seconde invasion de Theophilus, empereur des Romains, dans le pays des Ṭaiyayê. De la venue de Georgius, roi des Nubiens, près d'Abou Isḥaq, roi des Ṭaiyayê. Des villes nouvelles que voulut bâtir le roi des Ṭaiyayê. Du troisième voyage à Bagdad du patriarche Mar Dionysius. De la ruine qui survint à cette époque parmi les Nestoriens de Bagdad et parmi les Chalcédoniens d'Antioche.*

Abou Isḥaq, roi des Ṭaiyayê, abandonna Bagdad et monta pour habiter entre deux canaux qui, partant du Tigre, parcourent et arrosent les pays des 'Aramayê, et qui s'appellent l'un le Grand Qâṭoul et l'autre le Petit Qâṭoul [1]. Il préférait ce lieu à Bagdad, parce qu'il y trouvait la tranquillité et toute espèce de chasse. Cette ville avait été détruite par un des rois. Pendant son règne, Haroun Rašîd, père de ce prince, avait songé à la rebâtir [2]. Celui-ci, après avoir bâti le mur et quand elle était sur le point d'être achevée, l'abandonna et monta bâtir le village de Šoumara [3], situé entre Atôr (Ninive) et Babylone, et il en fit sa capitale. Ce village de Šoumara était sur la rive [531] du Tigre, en un lieu qui n'avait aucun agrément naturel, dont la situation n'était point remarquable, et où on ne trouvait aucun des bienfaits de Dieu. Cependant, il le préféra à cause de la chasse; il le fit construire et l'orna; il y amena des canaux (dérivés) du Tigre, et y fit planter des bosquets, des jardins, des palmiers. Il fit apporter d'Égypte des plans précieux de baume et de jonc à faire le papier [4] et les fit planter sur les rives des canaux qu'il avait creusés.

A cette époque, la plupart des compagnons de Bâbek, avec Naçr le général, réduits aux extrémités par la guerre des Persans, allèrent trouver Theophilus, empereur des Romains, et se firent chrétiens. Theophilus, en voyant les peuples qui étaient venus se mettre sous sa domination, pensa qu'il pourrait, avec leur aide, vaincre les Ṭaiyayê; il envoya dans la Grande Arménie prélever le tribut, et, en cas de refus, (il menaçait) de l'envahir et de la dévaster. Comme ils n'avaient pas de troupes à proximité sous (leur) direction, ils donnèrent (le tribut); considérant comment les choses se termineraient [5]. Alors Theophilus fut affermi dans l'idée que les choses se passeraient selon son gré. A l'été de l'année 1148, il marcha de nouveau contre Zoubaṭra [6]. Quand les Barbares s'en

---

1. Le ms. porte *Qâṭlûb* et la version ar. donne exactement la même orthographe. Je ne m'explique pas la finale du mot. Sur les canaux qui portaient ce nom, comp. M. Streck, *Die alte Landschaft Babylonien*, Leiden, 1901, p. 32 et suiv. — 2. Cf. *Gesch. der Chal.*, II, p. 145, n. 1. — 3. Sur l'étymologie de ce nom et ses différentes formes (habituellement سامرّا) et sur la situation de la ville, comp. Streck, *op. cit.*, p. 182-239; cf. aussi *Gesch. der Chal.*, II, 302. — 4. Papyrus. — 5. Phrase très obscure, que l'arabe transcrit littéralement. — 6. Cf. ci-dessus, p. 74, n. 1.

furent emparés, ils massacrèrent sans pitié les chrétiens et les juifs. Leur férocité alla jusqu'à outrager et éventrer les femmes[1]. Quand ils eurent pillé et incendié la ville, ils passèrent dans la région de Mélitène, qu'ils incendièrent et où ils firent aussi des captifs. Ils envoyèrent absolument tous les captifs dans le Beit [**532**] Roumayê. Ils passèrent à Hanaziṭ et dans la région d'Arsamosate. Ils mirent le siège contre cette ville. Les Ṭaiyayê qui étaient à l'intérieur, ayant appris le massacre de Zoubaṭra, furent saisis de crainte et furent réduits ou à payer le tribut aux Romains, ou à abandonner la ville et à s'enfuir; car on ne leur envoyait pas de libérateur, parce que les Persans étaient occupés dans la guerre contre Bâbek et étaient irrités contre Abou Isḥaq, qui aggravait sur eux les impôts. La haine des Ṭaiyayê contre nous autres chrétiens grandissait[2] aussi à cause de l'incursion des Romains, et ils étaient sur le point de nous faire périr, s'ils n'avaient entendu dire que les chrétiens de Zoubaṭra avaient été pillés par les Romains.

Les chrétiens d'Édesse, principalement, eurent à souffrir, à cause d'un homme audacieux d'Édesse même, nommé Šamouna, qui alla se mettre à la suite des Romains et les excitait à faire périr les Ṭaiyayê. Tandis que les Romains assiégeaient Arsamosate, une partie des Arabes Rabî'ayê et des gens de Mélitène se réunirent pour engager le combat avec eux. Les Ṭaiyayê furent vaincus et 4 mille d'entre eux succombèrent. Les Romains prirent et incendièrent Arsamosate, et ils passèrent dans la région d'Arménie, faisant des captifs et incendiant. Ils sortirent ensuite et établirent leur camp dans le voisinage de Mélitène. Theophilus manda aux habitants : « Si vous ne m'ouvrez pas les portes et n'acceptez pas de traiter pour votre vie, je vous ferai tous périr et votre ville aussi, comme [533] j'ai fait à Zoubaṭra ». Alors le juge et les notables sortirent le trouver et parlèrent avec lui en le flattant. Ils le prièrent de leur accorder quelque délai, pour lui donner ensuite des otages, garantissant qu'ils ne feraient aucune incursion dans son pays. Quand ils lui eurent offert des dons et les captifs romains qui étaient dans leur ville, il partit, parce qu'il craignit d'être atteint par l'armée des Ṭaiyayê.

Le roi Abou Isḥaq, troublé par ce qu'avaient fait les Romains, envoya contre eux 'Odjeif, avec quatre mille hommes; les Romains ayant prévalu détruisirent son armée, et il s'échappa avec un petit nombre. Il prit ensuite une nouvelle armée et s'avança au moment de l'hiver : il prit quelques captifs, des troupeaux et des chevaux, et se retira. Quand ils arrivèrent dans nos pays, comme des ennemis, ils coupaient toutes les routes[3] et dépouillaient tous ceux qu'ils rencontraient.

---

1. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LXIX, § xxxiv; Weil, *Gesch. der Chal.*, t. II, p. 309. — 2. Lire ; ܐܬܬܘܣܦ..... ܣܢܝܬܐ — 3. Interceptaient la circulation et détroussaient les voyageurs.

Quand Bâbek Khourramaya, vit que son parti était affaibli, et que ses compagnons s'étaient enfuis dans le Beit Roumayê, il fit charger tout ce qu'il put de son argent et enfouir le reste dans la terre, et il s'enfuit avec 9 de ses hommes dans le Beit Roumayê. Quand ils arrivèrent au village d'un patrice nommé Stephanus[1], en Arménie, ce patrice le flatta, le fit entrer dans sa maison, sous prétexte de l'honorer, et le fit charger de chaînes. Il en informa promptement le roi. Abou Isḥaq en apprenant que son ennemi, qui avait massacré plus de cent mille hommes, était pris, envoya des présents à Stephanus[2], et, sur son ordre, Bâbek fut amené près de lui [avec Aphšîn. Quand il fut arrivé, Abou Isḥaq l'interrogea : « Tu es Bâbek? »][3]. Il répondit : « Oui. » — Et le roi commanda de lui couper le bras droit, puis le gauche, et pareillement les deux jambes, puis la tête, et il le fit suspendre au gibet. Il donna les biens et le lieu du rebelle à Aphšîn. Et le moment vint où Aphšîn, ayant découvert et retiré les trésors enfouis par Bâbek, fut lui-même poussé à la rébellion, par suite de la grande fortune qu'il avait trouvée. — *Fin.*

En cette année 1147, Georgi[us], qui était le fils du roi des Nubiens, s'était mis en route pour venir trouver le roi des Ṭaiyayê, pour le motif que voici[4] :

Les rois des Nubiens, depuis les temps anciens, donnaient chaque année au roi des Ṭaiyayê 360 esclaves Maures[5], des singes apprivoisés qui savaient imiter les hommes dans leurs manières, des animaux qu'on appelle *zôrâpheh*[6], des défenses d'éléphants, et des peaux[7] de tigres. Les rois des Ṭaiyayê donnaient aux Nubiens un certain nombre de *khourê* de froment, des légumes du pays d'Égypte, un certain nombre de *kailê* d'huile d'olive et des étoffes pour vêtements précieux, et ils permettaient

Ainsi que nous l'avons dit, le patriarche Mar Dionysius descendit à Bagdad, comme il le raconte lui-même :

Au commencement du mois de 'ab (août) de l'année 1147, je me rendis près du roi Abou Isḥaq, selon la coutume que j'avais observée à l'égard de son frère; il m'accueillit pacifiquement, dans la nouvelle ville qu'il avait bâtie entre les deux canaux.

Le roi des Nubiens, Georgius, qui était arrivé à Bagdad depuis le mois de šebaṭ (févr.) n'avait pas encore été reçu par Abou Isḥaq. Or, tandis que Georgi[us], roi des Nubiens, était en route, en arrivant à Callinice, il m'avait écrit qu'il désirait me rencontrer pour que nous l'ac-

1. Cf. *Gesch. der Chal.*, II, 301, n. 2. — 2. Barhébr. : « envoya Aphšin, avec des présents à Stephanus ». — 3. Suppléer ainsi d'après l'arabe : ...ܘܐܡܪ ܗܘ ܐܦܫܝܢ · ܘܟܕ ܐܬܐ ܠܘܬ ܡܠܟܐ ܐܒܘ ܐܝܣܚܩ ܫܐܠܗ ܐܢܬ ܗܘ ܒܒܟ · ܘܐܡܪ ܠܗ ܐܝܢ · ܘܦܩܕ.....

4. Sur ce voyage, cf. Renaudot, *Hist. patr. Alex.*, p. 281 et suiv. — 5. Nègres. — 6. زرافة, girafe. — 7. Le ms. porte « des nerfs de tigres », ce qui est aussi la leçon de BH, mais il faut sans doute lire : ܓܠܕܐ au lieu de ܓܝܕܐ.

au roi des Nubiens d'envoyer percevoir le tribut des Nubiens [531] qui habitaient dans le pays des Ṭaiyayê, sans empêchement.

En vertu de ce pacte et de cet arrangement, les Ṭaiyayê ne s'emparaient point des Nubiens et les Nubiens ne dépassaient point la ville de Syène, qui est sur les frontières du côté de l'Égypte et de l'empire des Arabes.

Or, il arriva que cette loi fut trangressée, par suite du trouble[1] qui survint dans le monde et causa de la perturbation, du temps des fils de Haroun, et aussi par suite de l'extension de l'empire des Ṭaiyayê qui méprisèrent les Nubiens. Et ces usages cessèrent; les Nubiens [n'observèrent pas la coutume d'envoyer] quelque chose aux Arabes, ni les Arabes [d'envoyer quelque chose] aux Nubiens[2].

Moʿtaçim s'aperçut de ces choses. Il appela quelqu'un de son entourage et l'envoya dire au roi des Nubiens : « Envoie les présents, selon l'usage antique de toutes les années passées, sinon j'enverrai les Ṭaiyayê dépeupler ton pays. » — Quand l'envoyé arriva, il trouva que le roi de Nabados[3] était mort et que le royaume était gouverné à cette époque par un prince nommé Zakarias. Or, il n'était pas de la descendance des rois, en dehors de laquelle il n'y a point de roi pour eux; mais il avait un fils d'une femme qui était par sa famille de souche royale. Ce fils s'appelait Georgi[us]; ils compagnassions de nos prières; je lui répondis : « Cela est impossible sans la permission du roi; mais, continue, et aussitôt [531] j'arriverai après toi, et là je te verrai. » C'est pourquoi, je le rappelai au souvenir du roi et je lui fis savoir que je désirais le rencontrer, parce qu'il était de notre confession. Je ne savais pas quel était le motif du retard.

Après que Georgius fut entré chez le roi, et eut été honoré par Salomon, son médecin, (le roi nous) dit : « Va trouver ce Nubien ! » — Nous y allâmes avec quelques évêques et des fidèles. Nous vîmes un jeune homme intelligent, d'une vingtaine d'années, rangé, instruit, de bel aspect, digne de la royauté par ses manières. Ayant causé avec lui par le moyen d'un interprète, nous le trouvâmes orthodoxe sincère, zélé pour la foi, ayant horreur de communiquer avec les hérétiques. Le dimanche, nous célébrâmes la messe et nous le fîmes communier ainsi que ceux qui l'accompagnaient. Ils avaient avec eux des vases sacrés et tous les ustensiles[4] (pour la célébration) des mystères.

Quand nous eûmes reçu le diplôme du roi, au moment de notre départ nous fîmes présent au roi des Nubiens de certains objets d'or et d'argent, tels qu'il convenait à notre qualité de lui offrir, pour être en souvenir dans leur royaume.

Tandis que nous remontions de Bagdad, en l'année 1148, nous apprîmes

1. περιδέεια. — 2. Suppléer ainsi d'après l'arabe : ܘܥܒܕܐ ܐܬܓܕܠܬ ܒܝܢܝ. ܦܠܐ ܐܘܒܠܘ ܢܘܒܝܐ ܐܘܣܝܬܐ ܠܛܝܝܐ ܘܠܐ ܛܝܝܐ ܐܘܣܝܬܐ ܠܢܘܒܝܐ ܡܕܡ. — 3. Lire : ܢܐܒܕܘܣ; cf. *Journ. asiat.*, X[e] sér., t. I, p. 161 (1903).

4. κειμήλιον.

lui mirent la couronne sur la tête, et son père gouvernait le royaume jusqu'à ce que l'enfant eût atteint sa majorité.

Quand Zakarias vit l'envoyé des Ṭaiyayê, considérant les embûches que lui tendaient les Arabes, il songea à envoyer son fils, qui régnait, près d'Abou Isḥaq, s'il lui concédait une telle faveur, pour satisfaire avec plaisir aux demandes de l'ambassade royale. [532] Il dit à l'envoyé : « Je ne veux pas faire un traité par lettres; mais j'enverrai mon fils, qui règne sur les Nubiens, saluer ton roi. » — Quand cet envoyé[1] (?) fit savoir ces choses à Abou Isḥaq, celui-ci lui répondit : « Laisse-le venir », et il donna ordre aux préfets d'Égypte d'aller à sa rencontre et de le recevoir avec l'honneur qui lui était dû.

Quand Abou Isḥaq apprit que le roi des Nubiens était parti et était arrivé à Fosṭaṭ d'Égypte, il écrivit aux gouverneurs d'Égypte de lui fournir autant de chameaux qu'il en avait besoin pour son bagage, de lui donner chaque jour 30 dinars pour ses dépenses, et de le faire recevoir par les chefs des villes avec les honneurs dus à un roi.

Lorsque le prince arriva à Callinice, l'émir du Djézireh vint à sa rencontre. Les Ṭaiyayê et les chrétiens l'accompagnaient avec honneur pour voir le prodige nouveau qui était arrivé dans leur pays.

Il était monté sur un chameau avec qu'Abîram était mort, et nous partîmes en hâte vers la Cyrrhestique, afin de les ramener au bercail[2]. L'impie Philoxenus de Nisibe, Çeliba et le moine[3] Siméon, ordonnèrent Siméon, frère d'Abîram. Philoxenus, qui était déposé, lui imposa une main impure, mettant ainsi obstacle au rétablissement de la paix dans l'Église.

[532] Les gens du pays en apprenant cela s'agitèrent, car ils avaient connaissance de l'indignité de l'immonde Siméon. Ils se rendirent tous à notre synode de Goubrîn, et nous leur donnâmes l'absolution. Quand ils échangèrent leurs vues avec nous au sujet des prêtres et des diacres que leur avait ordonnés le rebelle, et à propos des bigames et des trigames qui exerçaient le ministère, sans interdit, nous leur exposâmes qu'ils n'avaient point été ordonnés selon la règle canonique, car Abîram lui-même avait été ordonné par des hommes dépouillés[4] de l'épiscopat. Nous leur témoignâmes de la condescendance et nous acceptâmes de les recevoir après l'imposition des mains qu'on fait sur ceux qui se convertissent de l'hérésie; mais nous ne reçûmes pas les polygames. Pour leur utilité, nous fîmes une charte de réconciliation, dans l'espoir qu'ils reviendraient à nous un autre jour et que nous pourrions les absoudre. Les polygames, leurs prêtres, résistèrent; ils rassemblèrent d'autres misérables

1. Arabe : ܗܠܝܢ ܟܬ̈ܒܐ ܠܐ; Barhébr. : ܐܡܝܪܐ ܕܝܢ ܫܠܝܚܐ ܗܘ ܐܘܦ ܠܡܫܡܠܝܘ (*Chr. syr.*, p. 147) ܗܠܝܢ ne serait-il pas pour ساعيا = ܣܥܝܐ (?).

2. Litt. : « de les domestiquer ». — 3. Ar. : ܐܠܪܐܗܒ, comme plus haut, p. 57, n. 6. — 4. Lire : ܚܪܝܡ ; ar. : ܡܚܪܘܡܐ.

une selle tout à fait différente des selles de notre pays. Au-dessus de lui était un parasol en forme de coupole recouvert d'ornements de corail[1], et au sommet duquel était fixée une croix d'or. D'une main, il tenait un sceptre, et de l'autre il portait une croix; à sa droite et à sa gauche marchaient de jeunes Nubiens qui portaient des croix dans leurs mains; devant lui marchait aussi un évêque, qui était monté et tenait pareillement une croix à la main. Toutes ces croix étaient d'or. Le reste des cavaliers et des esclaves qui l'accompagnaient et l'entouraient étaient tous noirs. Deux autres évêques [533] qui étaient partis avec lui étaient morts en route, ainsi que plusieurs autres personnes de son camp, parce qu'ils avaient fait route dans les jours de neige et de gelée : chose qui ne se voyait jamais dans leur pays. Ils s'arrêtèrent à Callinice à la fête de Noël. Il descendit à Bagdad et fut escorté dans les rues par les troupes. Il logea dans un des palais royaux. Il y resta depuis šebaṭ (févr.) jusqu'à 'ab (août).

La cause de ce retard est celle-ci : Un Nubien qui recueillait les revenus du roi des Nubiens dans le pays des Ṭaiyayê se révolta contre le roi des Nubiens et se fit musulman. Georgi[us] sortit à sa recherche, le prit et le fit charger de chaînes. Or, ce misérable imagina d'écrire au roi des Ṭaiyayê, en lui disant : « Cet homme n'est pas le fils du roi, mais un imposteur. » Le roi envoya en Égypte pour faire une enquête sur le dire de ce rebelle; et pour ce motif l'entrée de Georgi[us] près d'Abou Isḥaq fut retardée. Quand la

comme eux et excitèrent du trouble et du tumulte; ils disaient : « Pourquoi abandonnerions-nous ceux qui se conduisent en toute chose selon notre désir, ceux qui n'ont jamais molesté l'un d'entre nous, par qui nous n'avons jamais été excommuniés nulle part[2], pour aller nous attacher à celui qui n'a aucune pitié pour nous ? » Les relâchés et les misérables se laissèrent séduire par de semblables paroles; ils retournèrent à leur vomissement. Ceux qui avaient une conscience droite [533] se tournèrent tous vers nous. Ceux qui résistèrent et défaillirent s'en allèrent en boitant des deux jarrets, car ils nous louaient et blâmaient Siméon, quoi qu'ils fussent entraînés par la contrainte des leurs[3] à communiquer avec eux, ainsi qu'il est écrit à propos des Samaritains[4] : « Ils adoraient le Seigneur, mais ils servaient leurs dieux ! »

Cependant, quoi qu'il en soit, l'aile du parti d'Abîram fut brisée, et ils ne pouvaient plus désormais ni faire aucun bien, ni faire du mal, pas plus que les idoles des Gentils.

1. Traduction probable. La lecture du mot est incertaine. On la retrouve presque identique dans Barhébr. : ܡܟܠܠܐ ܒܙܘܪ̈ܒܠܝ, avec la var. ܙܘܪܡܝܐ; ce qui voudrait alors dire « recouvert d'étoffes écarlates ». Cf. *Thes. syr.*, col. 3759.

2. Construction obscure et embarrassée; ar. : ܐܘ ܡܢ ܡܚܪܘܡܝܢ ܦܝ ܡܟܐܢ ܡܢ ܐܠܟܢܐܝܣ. — 3. ܘܐܢܫܝ̈ܗܘܢ (BH). — 4. IV *Reg.*, xvii, 33.

réponse arriva « qu'il était bien le roi et le fils du roi », Abou Isḥaq le fit appeler. A son arrivée, Abou Isḥaq ordonna à ses soldats de sortir à sa rencontre revêtus de leurs armures et parés de leurs ornements. Ils se tinrent rangés des deux côtés de la route, et il passa au milieu d'eux ceint de la couronne : une tiare au sommet de laquelle était la croix. Un trône plus brillant que de coutume était préparé pour Abou Isḥaq. Georgi[us] entra près du roi; celui-ci le prit par la main et le fit asseoir devant lui. Il apprit de lui, par le drogman, qu'il était venu le saluer, et il l'accueillit fort bien; il lui donna de riches présents d'or et d'argent, [534] des étoffes pour vêtements, du musc d'ambre[1], et dix chamelles de celles qui servent de monture aux rois, harnachées; il ordonna qu'il fût traité avec honneur dans toutes es villes, jusqu'à ce qu'il entrât dans son propre pays, et qu'on lui donnât chaque jour 30 dinars pour sa dépense.

A cette époque, il y eut aussi un schisme parmi les Chalcédoniens d'Antioche[2]. Et, parmi les Nestoriens, il y eut une discorde. Quand mourut Sabrîšô', leur catholicos[3], ils confièrent l'élection à Bôkhtîšô' et à Salomon, médecins du roi. Salomon choisit Abraham, évêque de Ḥaditha, et Bôkhtîšô' choisit Mar-Aba, métropolitain de Beit Lapaṭ. De là survint la dispute, et ils se divisèrent[4]. Les évêques qui étaient en faveur de Mar-Aba le prirent et s'en allèrent aux villes[5] de Séleucie et Ctésiphon; car il ne leur était pas permis d'ordonner un catholicos ailleurs que dans ces villes. Salomon, en apprenant cela, s'agita. Il alla trouver Abou Isḥaq et se plaignit des évêques qui suivaient la volonté de Bôkhtîšô', en disant : « Ils n'ont pas gardé l'honneur dû à ma présence devant Ta Majesté[6] et à la fonction que j'exerce près de toi depuis ma jeunesse jusqu'à ma vieillesse ». Aussitôt, le roi irrité fit jeter Mar-Aba dans les fers, et ils ordonnèrent catholicos Abraham, évêque de Ḥaditha, par ordre du roi. Dès lors les Nestoriens furent divisés en deux factions : les uns proclamaient Mar-Aba, les autres Abraham. Leurs églises aussi étaient divisées, et en chacune d'elles on célébra deux offices et deux sacrifices pendant plusieurs années, jusqu'à ce que, Mar-Aba étant mort, la primauté fut confirmée à Abraham[7]. — *Fin.*

CHAPITRE [XX]. — *De l'entrée d'Abou Isḥaq, roi des Ṭaiyayê, dans le Beit Roumayê; de la défaite*[8] *de Theophilus, empereur des Romains; de la destruction cruelle de la ville d'Amorium; des phénomènes aériens; et récit des événements ecclésiastiques qui eurent lieu à cette époque.*

En l'an 1149, le roi Abou Isḥaq se prépara à envahir le Beït Roumayê; il

---

1. المسك العنبر. — 2. Cf. ci-dessous, p. 97-99. — 3. En 838. — 4. Cf. Bar Hebr., *Chr. eccl.*, II, 190; 'Amr et Sliba, éd. Gismondi, trad., p. 40; Mari, p. 68. — 5. Restituer : ܡܕ̈ܝܢܬܐ. — 6. A celui qui a le privilège de t'approcher. — 7. Abraham fut institué en 840 et mourut en 853.

8. Lire : ܡܥܪܘܩܘܬܐ.

divisa ses troupes en deux corps[1] : l'un, avec Aphšîn, entrait par le défilé[2] de Ḥadeth, l'autre corps, avec le roi, pénétrait par le défilé[2] de Tarse. Cinquante mille combattants y entrèrent avec eux, ainsi que trente mille marchands et fournisseurs de bêtes et de provisions, des chameaux, au nombre d'environ 50 mille, et vingt mille mulets, sans compter les chevaux du roi et des troupes.

Quand ils arrivèrent à Çaphçaph, ils y trouvèrent les espions des Romains et les tuèrent. Quand ils parvinrent à Nicée, ville en ruines, ils démolirent sa citadelle. De là, ils partirent vers Ancyre. Ils n'y trouvèrent personne : tous s'étaient enfuis à la grande ville d'Amorium. Sur l'ordre du roi, le mur [535] d'Ancyre, qui était bâti en très grandes pierres de taille, fut détruit. Les Ṭaiyayê prirent neuf chariots chargés (du reste) de la population d'Ancyre, et ils les amenèrent au camp.

L'empereur Theophilus s'avança contre le camp d'Aphšîn, qui était de 30 mille hommes; les Romains en tuèrent 3 mille; et aussitôt Dieu envoya une pluie violente qui fit cesser le combat. Le camp des Romains se trouva dispersé. Theophilus s'était séparé d'un côté, avec 2 mille hommes; les autres crurent que l'empereur avait été tué et ils s'enfuirent à Constantinople. Quand la pluie cessa et quand l'air s'éclaircit, Theophilus vit que les Romains étaient dispersés; il descendit de cheval avec tous ceux qui l'accompagnaient. Ils ne formaient qu'un seul groupe : le roi se tenait au milieu. Les troupes d'Aphšîn l'entouraient, au nombre d'environ trente mille, mais elles ne purent vaincre les deux mille hommes de Theophilus avant d'amener des machines qui les lapidaient. Alors les Romains se précipitèrent, tuant et succombant; ils fendirent les rangs des Ṭaiyayê et s'échappèrent. Le combat cessa parce que le soir était arrivé[3]. Pendant la nuit, les Romains allumèrent du feu autour de leur camp, et partirent précipitamment vers Amorium.

Tandis que Theophilus se sauvait, un envoyé de sa mère vint lui dire : « Les Romains qui sont arrivés (ici) ont répandu le bruit que tu avais été tué, et les notables veulent instituer un autre empereur; viens vite ! » Alors, Theophilus excita les troupes qui étaient à Amorium, et il ordonna de fermer les portes de la ville. Il laissa Amorium comme sur [536] le tranchant du rasoir, se lamentant sur ses enfants. Quand il arriva à Constantinople, il fit mettre à mort les notables qui voulaient établir un autre empereur.

Après qu'Amorium fut dévastée, Theophilus s'avança, et, en voyant ce que les Ṭaiyayê avaient fait à Amorium, il se reprocha à lui-même d'avoir le premier ravagé Zoubaṭra, et il comprit qu'il devait changer de résolution[4].

1. Littér. : « deux camps ». — 2. κλεισοῦρα. — 3. Bataille de Dazymène; cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LXIX, § xxvii-xxviii. — 4. Littér. : « il sut qu'il devait frapper sur l'arrière du navire »; nous avons déjà trouvé plus haut la même expression; cf. p. 54, n. 4. C'est une sorte de locution proverbiale. Arabe : ܘܝܕܥ ܕܢܡܚܐ ܗܘܐ ܒܗ ܐܟܙ ܐܠܦܘܣܛܝܢ.

Alors, il envoya près d'Abou Isḥaq, Basilius, patrice de Karšéna[1], avec des dons et des présents ; et il écrivit deux lettres : l'une dans laquelle il confessait sa faute, et redemandait le patrice Aetius[2], offrant de rendre les prisonniers Ṭaiyayê et de confirmer la paix ; et dans l'autre lettre étaient des reproches et des menaces, si Abou Isḥaq ne voulait pas de la paix. Après avoir reçu la lettre de paix, Abou Isḥaq demanda avec instance que les Romains lui donnassent aussi, outre tous les Ṭaiyayê prisonniers, Naçr Khourdanaya, le fils de celui-ci, et Emmanuel[3]. Basilius ayant répondu que ce n'était pas possible, le roi dit : « Alors, va-t-en et pars ». — Après cela, Basilius lui remit la lettre de menaces ; et quand elle eut été lue, Abou Isḥaq fut pris de colère ; il renvoya les présents du roi des Romains avec son ambassadeur.

Il ordonna au général Abou Sa'îd[4] de faire des incursions sur le territoire des Romains, et il lui donna le commandement de la Mésopotamie et de la Syrie. Quand celui-ci arriva à Alep, il ordonna de percer les tonneaux pleins de vin ; ils lacéraient même les outres au milieu des rues. L'évêque chalcédonien se rendit près de lui, et lui demanda d'user de miséricorde à l'égard des chrétiens. Il répondit : [**537**] « Ne te fatigue pas avec moi, ô évêque, car vous êtes un peuple que je déteste fort ; n'attendez de moi aucun bienfait ; mais priez pour que ma fin arrive dans le Beit Roumayê, afin que je ne vous revoie pas. » Quand il se mit en route pour entrer (dans le Beit Roumayê), ayant pris avec lui des guerriers, il pénétra d'un côté, et il envoya le satrape, c'est-à-dire le général, Béšîr et les gens de Mopsueste, d'un autre côté. Béšîr s'empara de beaucoup de troupeaux et de gens[5] ; il fut rejoint par Naçr, chef des Khourdanayê, qui délivra les captifs romains. Abou Sa'îd arriva. En le voyant, Naçr faiblit ; Béšîr le tua et fit mettre sa tête au bout d'une lance. Quand les Khourdanayê virent que leur chef avait été tué, ils n'envisagèrent plus que la mort : ils descendirent de leurs chevaux, leur coupèrent les nerfs et combattirent à pied jusqu'à ce qu'ils succombassent. L'émir ordonna de recueillir leurs têtes et de les apporter à Mopsueste. On les sala pour les envoyer au roi. La plupart d'entre eux se trouvaient être des gens de Mopsueste ; les femmes reconnurent les têtes de leurs maris, et ce fut une grande lamentation : leur joie fut changée en deuil[6]. Le roi se réjouit du meurtre de Naçr qui avait dévasté Zoubaṭra. Il donna à Béšîr des présents et un collier d'or à son effigie. — *Fin.*

A cette époque, le fils d'Abou Isḥaq, roi des Ṭaiyayê, un jeune homme nommé

Tandis que les affaires publiques, c'est-à-dire des empires, allaient mal en ces

1. Τὸ Χαρσιανόν. Une division du thème Arméniaque dont Basile était gouverneur ; cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LXIX, § XL. — 2. Fait captif à Amorium. — 3. Le patrice Manuel. — 4. Abou Sa'îd Moḥammed ibn Yousouf. — 5. ܕܫ̈ܒܝܐ. — 6. Cf. JAC., IV, 9.

Abou Daoud, était l'ennemi des chrétiens. Il fit en sorte que son père défendît de laisser paraître la croix en dehors des églises, de frapper les semantra, d'élever la voix dans la prière ou dans les enterrements, sur la route, de laisser paraître du vin dans aucune ville ou sur les routes. Dès lors, les hommes devinrent la proie des préfets, qui, autant qu'ils voulaient, et à proportion de ce qu'ils recevaient, aggravaient ou adoucissaient cet édit.

En l'an 1149, au mois de tešrîn II (nov.), apparut une étoile caudée dans la région du sud-est; ses rayons étaient dirigés vers l'Occident. Pendant 15 jours elle se leva avant que l'Orient ne fût éclairé, et elle était visible jusqu'à ce que la lumière du soleil se levât.

[535] La même année, Abou Isḥaq, roi des Ṭaiyayê, entra dans le Beit Roumayê; voyant que les événements ne réussissaient pas selon son attente, il fut troublé et dit : « Nous n'avons pas bien agi en entrant ici »; et comme il se disposait à se retirer, Aḥmed, son confident, lui dit : « Il ne convient pas à un roi comme toi de sortir d'ici n'ayant rien fait. Voici la ville d'Amorium qui n'est pas éloignée de nous : allons la prendre». Le roi l'écouta, comme Aḥitophel[1], et ils allèrent à Amorium.

Le roi, ayant vu sa solidité, éleva contre elle un retranchement[2]. Quand ils engagèrent l'attaque, ceux de l'extérieur lançaient de grosses pierres contre la ville avec les balistes[3]; ils couvraient le sol années, notre Église fut dans la tranquillité; parce que les fidèles et tout le peuple étaient accablés par les soucis de l'impôt et des tributs des gouverneurs, au milieu des guerres et des luttes des rois.

Mais tandis que les fidèles jouissaient de la tranquillité parce qu'il n'y avait point de troubles ni de discordes parmi les chefs de l'Église, le démon excita la persécution à Saroug, par l'intermédiaire d'un païen qui fut pris d'un zèle satanique. Il circulait et s'informait de ceux qui, après avoir apostasié, étaient revenus au Christianisme, afin de les obliger à se faire de nouveau musulmans. Plusieurs furent pris et subirent courageusement les tortures. Ensuite, cette tempête cessa et fut calmée par une femme, du village de Bašman, qui [535] résista très courageusement dans la lutte et ne se laissa aucunement affaiblir par la violence des tourments, comme d'autres qui succombèrent. Quand le juge de Callinice entendit parler d'elle et quand elle eut été conduite en cet endroit, par ses discours intelligents et les sages réponses qu'elle adressa au juge, elle l'amena à envoyer chercher ce païen. Lorsqu'il arriva, il fut frappé et jeté en prison; et ce fut la délivrance (pour les chrétiens).

Encore à cette époque, la division de l'Église des Chalcédoniens, à Antioche, fut une cause d'ignominie pour tous les évêques.

Quand Job, leur patriarche, mourut[4],

1. II *Reg.*, XV-XVII, *passim.* — 2. χαράκωμα. — 3. μαγγανική.
4. Cf. ci-dessus, p. 75, n. 5.

leil de l'ombre des traits qu'ils tiraient, et ils renversaient ceux qui se tenaient sur le mur. D'autres tiraient et amenaient des trépieds[1] recouverts de peaux, pour protéger ceux qui creusaient des mines sous le mur. Pareillement, ceux de l'intérieur tuaient les assiégeants avec les pierres des frondes, les béliers et les traits. Ils broyaient, avec les pierres qu'ils faisaient rouler, et renversaient ceux qui approchaient du mur, et ils les couvraient comme d'un épais nuage de sable et de poussière.

Des deux côtés, des milliers d'hommes périrent pendant les trois jours de combat. Ensuite, on montra au roi une fissure dans le mur. Ils réunirent contre cet endroit toutes les balistes et tous les béliers; quand ils eurent frappé cet endroit pendant deux jours, il se fit tout-à-coup une brèche, et ce fut une clameur lamentable [536] à l'intérieur, et un cri (de joie) à l'extérieur. On rassembla sur cette brèche les nombreux combattants qui avaient été tués, de sorte qu'elle fut comblée de cadavres, et les assiégeants ne pouvaient entrer. Abou Isḥaq s'irrita; ayant réuni ses esclaves Maures et Turcs, il les plaça en avant et ses troupes derrière eux : quiconque tournait le dos était massacré.

Alors les Romains demandèrent à venir le trouver, et il le leur permit. L'évêque et trois notables s'avancèrent; ils lui demandèrent à évacuer la ville et à sortir. Le roi, dans son orgueil, endurcit son cœur et n'accepta pas. Comme ils revenaient, l'un des notables, nommé Bôdîn[2], re-

ils se réunirent pour se choisir un chef. Les familiers de Job voulaient élire un diacre, ami de Job; les autres, qui détestaient Job, choisirent Eustathi[us] serviteur de Basili[us], métropolitain de Tyr. Le préfet d'Antioche, qui était de Tyr, favorisait l'élection de ce dernier. Il convoqua ceux qui ne voulaient pas qu'un serviteur régnât sur eux, il les força par ses vexations à consentir (à l'élection).

Le prêtre envoyé en avant pour montrer la lettre à Eustathi[us] lui dit : « J'ai été envoyé près de toi et près de Nicolaus de Damas; mais si tu me donnes tant de dinars, je te choisirai. » Eustathi[us], en voyant qu'il demandait des dinars, refusa. Alors, ce prêtre effaça son nom de la lettre et écrivit Nicolaus. Quelques-uns des évêques s'en réjouirent et l'ordonnèrent à Alep. Ceux du parti d'Eustathi[us] jurèrent qu'ils ne l'accepteraient point. Quand Nicolaus vint à Antioche, les uns sortirent et l'acceptèrent, les autres lui lancèrent des pierres [536] ainsi qu'à ceux qui l'accompagnaient. Les païens et les juifs en riaient, et jetaient de la poussière sur les chrétiens.

A la fin, le parti d'Eustathi[us] l'emporta. Ils ne permirent point à Nicolaus d'entrer dans leur église. L'archidiacre de la grande église leur interdit de franchir le seuil de la ville; car, ils prétendaient qu'il tenait la place du patriarche et avait le pouvoir[3] d'interdire les évêques. Pendant deux mois ils se tinrent dehors; ensuite ils eurent recours à Abou Sa'îd, émir de Syrie, et ils obtin-

1. τριπόδια. — 2. Ce traître est appelé Βοϊδίτζες, par les auteurs grecs, et وندو (lire ويدو) par les arabes; cf. *Hist. du Bas-Emp.*, t. XIII, p. 143, n. 2; *Gesch. der Chal.*, II, 314, n. 1. — 3. αὐθεντία.

tourna vers le roi et lui promit de lui livrer la ville par ruse. Le roi accepta avec plaisir et lui donna dix mille dariques. Le traître leur donna ce signal : « Quand vous me verrez me tenir sur le mur, lever la main, et enlever le bonnet de ma tête, sachez que j'aurai éloigné les combattants de la brèche, approchez et entrez. » — L'évêque, en voyant Bôdîn retourner vers le roi, comprit qu'il voulait livrer la ville.

Quand les habitants s'aperçurent que Bôdîn faisait entrer les Ṭaiyayê, ils s'enfuirent les uns à l'église, en criant *Kyrie eleison*, d'autres dans les maisons, d'autres dans les citernes, d'autres dans les fosses; les femmes couvraient leurs enfants, comme des poules, afin de n'être pas séparées d'eux, soit par le glaive, soit par l'esclavage. Le glaive des Taiyayê commença le massacre et les accumula par monceaux; quand leur glaive fut enivré de sang, parut l'ordre de ne plus [**537**] massacrer, mais de faire la population captive et de la conduire dehors.

Alors ils pillèrent la ville. Quand le roi entra voir la ville, il admira la belle structure des temples et des palais. Comme il lui arriva une nouvelle qui lui causa de l'inquiétude, il y mit le feu et l'incendia. Il y avait des couvents et des monastères de femmes tellement nombreux que plus de mille vierges furent emmenées en captivité, sans compter celles qui avaient été massacrées. Elles furent données aux esclaves Turcs et Maures, et livrées à leurs outrages : gloire aux jugements incompréhensirent un ordre, pour le préfet d'Antioche, d'introduire (Nicolaus) chez ceux qui l'acceptaient. Il entra, entouré d'hommes armés qui frappaient ses adversaires. Les païens et les juifs criaient : « Votre impiété mérite bien que vous accompagniez votre chef avec des bâtons au lieu de croix, de leçons et d'offices ! » Quand ils arrivèrent à l'église de Cassianus, les partisans d'Eustathius en avaient fermé les portes ; les soldats brisèrent les portes, frappèrent ceux-ci et les envoyèrent en prison. Lorsqu'ils tirèrent le trône d'argent pour l'y faire asseoir [1], il y eut une grande clameur et des meurtres au milieu de l'église. Le lendemain, Nicolaus ouvrit le trésor de l'église; il en tira des objets [2] d'argent et d'or qu'il donna au préfet et même à ses soldats. Il obligeait (les chrétiens), par la contrainte des soldats, à recevoir sa communion ; mais ils la rejetaient de leur bouche, et la foulaient aux pieds. L'émir établit un homme qui devait recevoir d'eux 30 dinars chaque mois, et qui siégeait dans le sanctuaire [3] et veillait à ce qu'ils ne se tuassent pas les uns les autres.

Les partisans d'Eustathius l'amenèrent par ordre de l'émir. Et quoique [**537**] Eustathius ne fût pas encore ordonné prêtre, l'évêque de Callinice, qui était déposé, l'ordonna patriarche, avec un autre évêque étranger. Et comme il ne pouvait pas accomplir son office s'il n'avait pris possession de son siège, ils firent présent de cinq cents dinars au préfet qui opprima les partisans de Nicolaus jusqu'à ce qu'ils eussent fait sortir le

1. ܕܢܬܒ. — 2. κειμήλιον. — 3. ܒܡܕܒܚܐ.

bles (de Dieu!). Ils firent brûler tous ceux qui étaient cachés dans les maisons ou qui étaient montés dans les tribunes[1] (?) des églises.

Quand le butin de la ville fut réuni en un seul endroit, le roi, voyant que la population était très nombreuse, donna l'ordre de tuer 4.000 hommes. Il donna aussi l'ordre d'enlever les étoffes et les objets d'or, d'argent, d'airain et le reste de ce qui provenait du pillage. Ils se mirent aussi à enlever la population : et ce fut une clameur lamentable des femmes, des hommes, des enfants, lorsqu'on séparait et enlevait les enfants des bras de leurs parents; ils poussaient des clameurs et des hurlements. Le cri de leur lamentation ayant été entendu du roi, quand il en connut la cause, il fut irrité de ce qu'on avait commencé à enlever la population sans sa permission. Dans sa colère, il monta à cheval, et il frappa et tua de sa main trois hommes qu'il rencontra emmenant des esclaves. Aussitôt, il fit rassembler la population à l'endroit où elle se trouvait; sur son ordre, une partie fut donnée aux officiers des troupes[2], et une partie aux Turcs, [538] esclaves du roi; et une partie fut vendue aux marchands. On vendait toute une famille; et les parents n'étaient point séparés des enfants.

La dévastation d'Amorium eut lieu au mois de tamouz (juill.) de l'année 1149, en laquelle les deux empires furent frappés de stupeur : celui des Grecs à cause de la plaie cruelle qui leur fut causée, et les Arabes parce que, disaient-ils, ils tenaient de leurs augures que quand Amorium serait prise par eux leur empire finirait.

Amorium était une ville fortifiée et personne n'avait pu s'en emparer avant Abou Isḥaq, qui, en 12 jours, la prit de force et y trouva réunies la population et la fortune de plusieurs villes[3]. Telle fut leur fin! — *Fin.*

trône du réduit où ils l'avaient caché: et Eustathius y prit place, entouré de soldats. Ils partagèrent les temples : les uns s'assemblaient dans l'église de la Mère de Dieu, les autres dans celle de Cassianus. Ils s'anathématisaient et s'injuriaient réciproquement. — Dans l'église de Callinice, deux prêtres consacraient simultanément au même autel, chacun d'un côté, s'anathématisant l'un l'autre[4]. — *Fin.*

CHAPITRE [XXI]. — *De l'époque de la fin des deux rois : Abou Isḥaq des Ṭaiyayê et Theophilus des Romains, qui firent la paix et moururent tous les deux peu de temps après. Sur les terribles accidents qui survinrent à cette*

1. Le mot paraît venir d'une forme grecque dérivée de κέλλη. Ar. : ܩܠܠܝ « cellæ ». — 2. Barhébr. (*Chr. syr.*, p. 150, s. f.) cite ainsi le passage : ܘܡܢܗ ܝܗܒ ܠܪ̈ܫܝ ܚܝ̈ܠܘܬܐ . ܘܡܢܗ ܠܛܘܪ̈ܟܝܐ ܥܒ̈ܕܘܗܝ. — 3. Sur le siège et la prise d'Amorium, cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LXIX, xxxvi, xxxix; *Gesch. der Chal.*, II, 313 et suiv.

4. ܒܚܪܡܗ.

époque. Sur les rebelles qui se montrèrent de nouveau dans l'empire des Ṭaiyayê. Discours apologétique et persuasif placé par le bienheureux Mar Dionysius à la fin de son ouvrage. Sur son pieux décès, qui eut lieu à cette époque.

Quand Abou Isḥaq se fut emparé d'Amorium et l'eut détruite par le feu; il apprit que ʿAbbas, son neveu [1], se préparait à tuer le roi [2]. Il s'empara de son secrétaire et de son médecin, un nestorien, qui lui dévoilèrent le complot de ʿAbbas, et tous ceux qui avaient pris part à son dessein. Ils lui firent connaître le traité fait avec Theophilus, empereur des Romains, et le pacte qu'il avait conclu avec les gens de Bagdad : quand ils apprendraient que Abou Isḥaq avait été tué, ils devaient proclamer dans les rues et dans les mosquées que ʿAbbas régnait, et massacrer quiconque résisterait. C'est pourquoi, Abou Isḥaq fit saisir ʿAbbas et le général ʿOdjeif; il les fit transporter, chargés de chaînes, sur des chameaux.

Ils abandonnèrent Amorium sans avoir pu démolir [3] son mur, si ce n'est une petite partie; il emmena le patrice Aetius, le préfet [4], et le traitre Bôdîn, et il retourna dans son pays avec orgueil.

ʿAbbas mourut, par la torture et la faim, à Mabboug. Le roi écrivit une lettre afin « que tout le monde sache que ʿAbbas, fils de Mâmoun, [**539**] a été reconnu ennemi de notre empire, et était disposé à livrer tout le camp des Ṭaiyayê aux mains des Romains. Donc, qu'il soit maudit de tout le monde! »

A cette époque, les Romains vinrent à Antioche, par mer, jusqu'au port [5]; ils pillèrent des marchands, firent des captifs et repartirent sur leurs navires. Quand Abou Isḥaq apprit cela, il ordonna de bâtir une forteresse au milieu du port.

A cette époque, Man[g]šour [6], fils de la sœur d'Aphšîn, se mit à piller les marchands, et méditait une rébellion. Il prit un marchand d'Arménie et s'empara de tout ce qu'il possédait; et comme ce malheureux était descendu pour se plaindre auprès d'Aphšîn, celui-ci écrivit de lui rendre son bien [7]; mais il écrivit en cachette (à Mangšour), le blâmant de ne pas [8] l'avoir tué; et dès lors celui-ci tua cet homme, et envoya sa tête au roi en disant : « J'ai pris et fait mettre à mort [9] le gendre de Bâbek, qui voulait se révolter. » Le roi se réjouit, et fit porter la tête en procession dans les rues de Šoumara. Mangšour prit l'habitude de tuer les marchands.

---

1. ʿAbbas, fils de Mâmoun; lire : ܐܚܘܗܝ ܒܪ « fils de son frère ». — 2. Cf. Weil, *Gesch. der Chal.*, II, 317 et suiv. — 3. Lire : ܢܣܚܘܢ. — 4. ὕπαρχος. Il s'agit probablement de Théodore Cratère; cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LXIX, § xl-xlii. — 5. Séleucie de l'Oronte. — 6. Mankšour, ou Mankdjour (Tabari : منكجور); cf. *Gesch. der Chal.*, II, 325, n. 1. — 7. Lire : ܕܢܦܢܐ ܠܗ ܕܝܠܗ; ar. : ܪܘܕ ܠܗ ܡܠܗ. — 8. Suppléer la négation; ar. : ܠܡܢܐ ܠܐ ܩܛܠܬܗ « pourquoi ne l'as-tu pas tué ? » — 9. ܩܛܠܬ.

On lui parla d'un Ṭaiyaya qui était en Arménie. Il l'envoya chercher; mais celui-ci, ayant appris comment il traitait quiconque possédait de l'or [1], ne se rendit point près de lui; il réunit une troupe et se révolta. Mangšour écrivit au roi : « Un tel s'est révolté contre toi. » Le roi envoya quelqu'un avec cet ordre : « Qu'il vienne de bonne volonté ou de force. » Celui-ci vint sans résistance : il fit connaître au roi tout ce qu'avait fait [**540**] Mangšour au marchand dont il avait envoyé la tête au roi, en lui disant qu'il était sur le point de se révolter; et il convainquit le roi par de nombreuses preuves. Alors le roi envoya des troupes s'emparer de Mangšour. Celui-ci confessa qu'Aphšîn l'avait poussé à se révolter. Aphšîn nia et prétendit que son neveu mentait à son sujet. Le roi fit tuer Man[g]šour dans sa prison et destitua Aphšîn de sa dignité.

En l'an 1152, Abou Sa'îd pénétra dans le Beit Roumayê et y fit des captifs. Des Romains sortirent à sa poursuite en Cilicie; ils le vainquirent et ramenèrent les captifs.

Abou Sa'îd entra de nouveau dans le Beit Roumayê et s'en revint couvert de confusion. Les Romains vinrent et s'emparèrent de Ḥadeth, de Mar'aš, et du pays de Mélitène.

A cette époque, Theophilus, empereur des Romains, envoya des présents à Abou Isḥaq, roi des Ṭaiyayê et demanda l'échange des prisonniers Romains contre les Ṭaiyayê. Abou Isḥaq accepta les présents, en renvoya de plus grands, et dit : « Nous, Arabes, nous ne pouvons admettre de comparer les musulmans avec les Romains, car Dieu les estime plus que ceux-ci. Cependant, si tu me rends les Ṭaiyayê sans rien demander en échange, nous pouvons rendre le double et vous surpasser en toute chose. ». — Les envoyés revinrent avec la charge de cinquante chameaux de présents princiers. Et la paix fut rétablie entre les rois.

Aphšîn, qui s'enorgueillit comme Capharnaum, descendit jusqu'au še'ôl [2]. Comme le roi le méprisa, à cause de son neveu, il songea à se révolter et à tuer le roi; il prit [**541**] ses compagnons, les Šoursanayê [3], pour aller tuer 'Abdallah Bar Ṭahîr, puis rétablir dans le Khorasan l'empire de ses ancêtres, et régner sur tout le Khorasan. Son envoyé ayant été surpris, il fit connaître au roi tout ce qu'Aphšîn avait commandé, et il lui livra les lettres, écrites en dialecte šoursanaya. Alors, le roi manda à 'Abdallah de s'emparer de Ḥasan, fils d'Aphšîn, qui commandait dans le Khorasan, de peur qu'il ne se révoltât en apprenant que son père avait été arrêté, et il ordonna de jeter Aphšîn dans les profondeurs de la terre [4], et de confisquer ses richesses au profit du trésor (royal).

---

1. Ainsi en transposant les deux mots : ܕܗܒܐ ܕܡܐ. — 2. Cf. Luc., x, 15. — 3. ܫܘܪܣܢܝܐ désigne les gens de la province appelée en arabe Osroušana (اسروشنة), dont Aphšîn était originaire; cf. J. Marquart, *Êrânšahr*, p. 300 et 150. — 4. Traduction littérale; le sens est sans doute « dans des cachots souterrains ».

Bar Ṭahîr écrivit à Bar Aphšîn, comme de la part du roi, lui ordonnant d'aller à la place de Bar Ṭahîr. Le jeune homme le crut et se rendit à Nîšapour[1]; et il fut pris dans sa naïveté[2]. Comme on l'enchaînait, ʿAbdallah lui dit : « Le roi ordonne que tu répudies[3] ta femme[4] ». Le jeune Ḥasan, étant vivement pressé, fit serment qu'elle était répudiée; et aussitôt elle fut renvoyée chez son père, Aši-nas[5], avec les serviteurs et les bagages de Ḥasan; celui-ci fut envoyé enchaîné près du roi. Il fut enfermé dans les cachots[6] près de son père. Ensuite Aphšîn mourut de misère. On répandit le bruit qu'il n'était pas circoncis et qu'il adorait une statue qui se trouvait dans sa maison[7].

Ensuite, en l'an 1153, il y eut en Palestine un homme appelé Tamîm, et surnommé Abou Ḥarb, qui se proclama roi[8]. Trente mille affamés et dénudés se joignirent à lui. Son visage était couvert [542] d'un voile. Il paraissait zélé pour la loi du Prophète, et se préoccuper des opprimés; il n'imposait pas de tribut au-delà de 4 zouzê. Beaucoup se réjouirent. Mais il ne persévéra pas dans sa règle, et se mit à piller et à tuer. Il monta à Jérusalem : les Ṭaiyayê, les Chrétiens et les Juifs s'enfuirent. Il pénétra dans les mosquées et les églises, et, après avoir tout pillé, il voulut incendier l'église de la Résurrection et les autres. Le patriarche lui envoya beaucoup d'or. Radja[9] fut envoyé contre lui avec 8 mille hommes.

Quand ils parvinrent à Callinice, la nouvelle arriva qu'Abou Isḥaq était mort. La plupart se préparaient au pillage; mais Dieu eut pitié, et la nouvelle arriva que Haroun régnait : les rebelles furent contenus et le trouble cessa. Cependant, Bar Baihas[10], de Damas, rassembla 5 mille hommes et se mit à piller et à massacrer. Il fut rejoint par Radja qui lui tua 4 mille hommes, et le reste se dispersa.

Ensuite Radja s'avança contre Abou Ḥarb; il s'empara d'un de ses espions[11] et, ayant appris où il était, il traita cet espion avec honneur, lui donna un vêtement, et l'envoya trouver Abou Ḥarb pour lui proposer la paix et lui dire qu'il ne bougerait pas de sa place avant d'avoir reçu réponse. Dès le soir il partit, et au matin, il tomba sur Abou Ḥarb, lui tua 8 mille hommes et en prit mille, avec Abou Ḥarb lui-même, blessé, et il les envoya au roi.

A cette époque, les gens de Dara, de Nisibe, et d'Amid sortirent pour se livrer au brigandage[12]. [543] Une armée de Persans fut envoyée contre eux; ils

1. Ms. : *Nîsur* ou *Nîšawar*; même orthographe dans l'arabe. — 2. Cf. *Gesch. der Chal.*, II, 337. 3. Ce sens n'est pas dans les lexiques; il me semble indiqué par le contexte. — 4. Otrondja, fille d'Ašinâs, اترنجه بنت اشناس (Tabari, III, 1300). — 5. Ms. : *Ašinouq*; mais il faut lire ܐܫܢܣ ou ܐܫܝܢܣ d'après la note précéd. — 6. Cf. p. 102, n. 4. — 7. Cf. *Gesch. der Chal.*, II, 329; El-Macin, *Hist. saracen.*, trad., p. 181; Tabari, III, 1308, 1318. — 8. Un yéménite qui prit le nom de Mabarqaʿ (ابوحرب المبرقع); cf. *Gesch. der Chal.*, II, 331. — 9. Radja ibn Ayoub. — 10. Ms. : *Arbîhas*; arabe : ܐܪܒܝܙܘܣ, *Arbîzous*; il faut lire : ܒܪ ܒܝܗܣ, ابن بيهس. — 11. Lire : ܓܫܘܫܐ, au lieu de ܓܘܫܫܐ. — 12. A la faveur des troubles qui eurent lieu dans le nord de la Mésopotamie; cf. *Gesch. der Chal.*, II, 330

engagèrent une attaque contre Dara, s'en emparèrent, y tuèrent deux mille Ṭaiyayê et pillèrent tout. Ils ne tuaient point les chrétiens, parce que les Persans étaient irrités contre les Ṭaiyayê ; c'est pourquoi beaucoup de Ṭaiyayê se sauvèrent à l'aide du signe de la croix.

Abou Isḥaq mourut et laissa de grandes richesses, car il percevait le tribut sur toutes choses, même sur les morts. Il bâtit la ville de Šoumara, qui devint florissante. Le loyer d'un seul bain monta à 32 mille pièces d'argent ; le revenu mensuel de la ville de Šoumara était de 300 mille pièces d'argent. Il s'adonnait aux plaisirs charnels et à boire du vin ; il affranchit à sa mort 8 mille esclaves achetés à prix d'argent ; il laissa 40 mille chevaux de selle, 20 mille mulets de charge et 30 mille esclaves palefreniers [1]. Il mourut au mois de kanoun (déc.) de l'année 1154 [2].

A la même époque mourut Theophilus, empereur des Grecs [3].

En l'an 1151, au mois d'adar (mars), apparaissait dans la partie septentrionale du ciel un signe rouge comme le feu ; et le 6 de nisan (avril), le même signe apparut pendant trois nuits, s'élevant de la partie septentrionale depuis la première heure de la nuit jusqu'à l'aurore. On voyait des traits qui éclairaient comme des lampes.

Le 10 du même mois, Dieu envoya un nuage de pluie très violente, telle que ni nous, ni les vieillards âgés, n'avions jamais vu ou entendu mentionner la pareille. Beaucoup de gros rochers furent entraînés par l'inondation, et les plaines devinrent des lacs. — A Ḥarran surtout, les dommages causés furent considérables, parce que les torrents de la montagne de Ḥesmî et de celle qu'on appelle Yateb-riša, ou Phér'â, se réunirent et devinrent un grand fleuve. Ils passèrent sur tous les villages et les dévastèrent ; ils atteignirent Beit Qoubê, et les maisons, les

Le patriarche de notre Église orthodoxe était, à cette époque, Mar Dionysius de Tellmaḥrê, et la plupart des histoires qui sont compilées dans ce livre jusqu'ici, c'est lui qui les a écrites très soigneusement.

A la fin de sa Chronique, qu'il composa à la fin de sa vie, il écrivit un discours insinuant, mélangé de tristesse et d'exhortation, en ces termes :

Plus qu'à toute autre époque de la domination des Arabes, les calamités se sont multipliées sur les hommes à l'époque présente, par la cupidité des préfets : car chacun prenait pour lui ce qu'il surajoutait aux impôts, et il ajoutait et augmentait autant qu'il voulait. Ils désignèrent et établirent des fonctionnaires spéciaux pour chaque catégorie, de sorte qu'ils mangeaient et dévoraient les pauvres de toute façon. Ils établirent à Callinice un juge appelé *qadi*, et un gouverneur pour percevoir

1. *stabularii.* — 2. Selon les auteurs arabes, le 18 de réby I de l'an 227 Hég. (5 janv. 842) ; cf. *Gesch. der Chal.*, II, 335, n. 1. — 3. Le 20 janv. 842.

hôtelleries, les boutiques furent inondées ; elles furent renversées et s'écroulèrent ; en certains endroits elles s'abattirent sur les habitants, qui furent suffoqués. Si ce n'était que l'inondation eut lieu de jour [539] et que le gouverneur rassembla la population et fit préparer un monticule, toute la ville aurait péri. Le flot s'avança ainsi, en causant des ravages, jusqu'à Callinice, qu'il inonda, et il se déversa dans l'Euphrate.

Après cela, au mois de ḥaziran (juin) de la même année, un vendredi, il y eut une secousse de tremblement de terre à Qaliniqala[1] des Arméniens : huit[2] des tours de son mur et de nombreuses maisons s'écroulèrent, deux cents personnes environ périrent. Pendant deux mois, les gens demeurèrent dans la campagne, par crainte des secousses qui ne cessaient ni nuit ni jour.

Ensuite, au mois de tamouz (juill.) de la même année, le feu prit à Bagdad et à Baçra, le même jour et à la même heure ; plus de 15 mille[3] boutiques furent brûlées, à Bagdad, avec les richesses qu'elles contenaient : et de même à Baçra. — Le même jour, une ville de la région du Khorasan fut renversée de fond en comble, ensevelit ses habitants et devint un tumulus : il s'en échappa un homme et un âne vivants.

Le 24[4] d'éloul (sept.), apparut dans la partie septentrionale du ciel comme l'impôt, et un préfet[5] chargé de surveiller les délits[6], et un autre préposé aux courriers[7] pour écrire au roi l'état du pays ; et un autre préposé aux revenus du *çawâfî*[8] ; et un autre pour (réprimer) l'injustice (à l'égard) des gens, alors qu'il était lui-même le plus inique de tous. Et ils établirent pareillement (ces fonctionnaires) dans toutes les villes !

[539] Afin que les hommes sachent à quelle cruauté l'avarice entraîna ces préfets, je rapporterai quelques-unes de leurs actions.

'Alî[9], qui occupait Damas, ayant entendu parler de la richesse d'un mort, fit appeler les enfants de celui-ci et leur dit : « J'ai entendu dire que vous aviez tué votre père ! » Et comme ils lui répondaient qu'il était mort de sa mort (naturelle), « Point du tout, reprit-il, mais vous l'avez tué pour hériter[10] ». Il les fit charger de chaînes et les emprisonna. Pendant la nuit, il envoya retirer leur père du tombeau, le fit étrangler et ensuite ensevelir de nouveau. Au matin, il les fit appeler et leur dit : « Si vous êtes véridiques, allez tirer (le cadavre de) votre père du tombeau ». Ils y allèrent, ne se doutant pas de ce qui avait eu lieu. Comme on trouva qu'il avait été étranglé, il les fit frapper et prit leur fortune. — Il achetait[11] les chameaux faibles et maigres, et les envoyait chez les villageois, pour qu'ils

1. Erzeroum ; cf. t. II, p. 521, n. 8. — 2. BH : « 18 ». — 3. BH : « 5 mille ». — 4. BH : « le quatorze ». 5. ܥܡܠܐ. — 6. Lire : [illegible] (cf. texte, p. 541, l. 2) ; arabe : [illegible]. — 7. *veredarii*. — 8. الصوّافي Cf. Dozy, *Suppl. aux Dict. ar.*, I, 838. Il s'agit d'une sorte de patente, d'après les détails donnés dans la *Chronique du Pseudo-Denys de Tell Maḥré*, éd. Chabot, trad., p. 102 et 125. — 9. 'Alî ibn Isḥaq ibn Yaḥya. — 10. [illegible]. — 11. ܙܒܢ.

une nuée de feu, qui partait de la partie orientale et s'avançait en marchant au nord jusqu'à l'occident. Sa partie supérieure était rouge comme du sang, et sa partie inférieure était comme l'image de la lune, de sorte que tous les corps, les parois, les murs, les édifices recevaient la lumière du côté du nord, tandis que le côté méridional était dans l'obscurité. Ce signe paraissait depuis la deuxième heure de la nuit jusqu'au chant [540] du coq; alors les ténèbres devenaient très épaisses.

En l'an 1152, à cause de l'abondance des nuages et de la violence des pluies, la neige qui était sur les montagnes fondit et descendit hors de saison; les fleuves et les torrents furent remplis et débordèrent au mois de kanoun (déc.). Le Tigre inonda Šoumara, où il détruisit plus de dix mille maisons et beaucoup de gens.

A cette époque, la tribu des Rabî'ayê[1], formée d'assassins et de brigands, eut pour chef un homme nommé Mâlik, de leur propre race. Il entraîna et enferma la plupart des voleurs qui se trouvaient parmi eux, dans la ville de Balad. Au bout de quelque temps, ils brisèrent les liens pour s'enfuir. Les gens de Balad, s'en étant aperçus, s'emparèrent de trois d'entre eux et les mirent à mort. Les parents de ceux qui avaient été tués s'assemblèrent au nombre de cinq cents, ravagèrent le pays des 'Arabayê, et incendièrent les villages. Quand les fils de Ḥasan, le chef les nourrissent pendant l'hiver. Ils périssaient par suite de leur faiblesse. Alors il disait : « Ce sont les chameaux du roi », et il leur faisait rendre le prix à raison de 30 dinars par chameau.

A Cyrrhus, un autre préfet, passant de village en village, rencontra un chamelier dont les chameaux lâchaient de l'eau sur la route; il lui dit : « Pourquoi laisses-tu tes chameaux pisser sur la route par où passeront les musulmans, pour les faire glisser et tomber ? » Il le fit emprisonner avec ses chameaux jusqu'à ce qu'il lui ait donné (un présent). — Un autre jour, il vit un homme qui était tombé de son âne, et qui s'était fracassé la tête. Ayant appris de lui que son âne avait eu peur et l'avait jeté à terre, il ordonna de tuer l'âne, sous prétexte qu'il était peureux[2] et meurtrier de son maître. Quand ce pauvre homme vit le jugement [540] du préfet, il lui donna deux dinars et sauva (son âne). — Quand un homme se plaignait d'un autre, il les emprisonnait l'un et l'autre, jusqu'à ce qu'il les ait ruinés tous les deux. Et ainsi les hommes furent empêchés de porter plainte; et par force on observa le commandement qui dit[3] : « Ne rendez pas le mal pour le mal ».

Ils empêchaient de vendanger les vignes en leur saison, avant qu'ils aient prélevé un dinar par mille ceps[4]; pareillement, aux pressoirs, ils empêchaient de pressurer avant qu'on leur

1. Sur cette tribu, cf. WÜSTENFELD, *Register zu den genealogischen Tabellen*, p. 378 (*s. v.* : Rabî'a ben Nizâr).

2. Peut-être faut-il lire ܪܘܝܐ « récalcitrant ». — 3. *Rom.*, XII, 17. — 4. ܘܡܢܐ ܡܢ ܐܠܦܐ ܘܩܛܠܐ.

des Rabî'ayê, apprirent cette nouvelle, ils sortirent pour piller, parce que leurs villages avaient été pris par le roi en compensation d'une dette de 3 millions de zouzê dont leur père, Ḥasan, était resté redevable sur la perception de la capitation. Ils dévastèrent la région de Nisibe, de Šiggar, le Ṭour 'Abdîn et Qardou. Alors le roi envoya du secours à Mâlik, qui partit à la poursuite des rebelles: les montagnes et les vallées furent remplies de cadavres des Rabî'ayê.

A cette époque, deux gouverneurs avaient l'autorité à Damas et dans la région de cette ville. L'un était préposé à la capitation et aux questions[1] du pays: il s'appelait Radja[2]; l'autre était préposé à la guerre [541] et à la surveillance de ces régions contre les délits[3], il se nommait 'Alî[4]. Radja, ayant accusé 'Alî près du roi, obtint un édit qui lui donnait l'autorité sur tout le pays. 'Alî, en ayant eu connaissance, intercepta les lettres et écrivit au nom du roi qu'il devait avoir lui-même l'autorité. Il fit amener Radja, le fit immoler avec ses enfants, et prit leur fortune, c'est-à-dire trente mille (dinars?) qui lui appartenaient et quarante mille qui appartenaient au trésor royal, avec de l'or, des étoffes et autres choses.

'Alî ayant commencé à commettre beaucoup de meurtres, les autres préfets vinrent et le mirent aux fers. La ville ait donné l'argent[5] qu'ils voulaient; puis ils consignaient le vin dans les tonneaux jusqu'à ce qu'ils aient prélevé (un impôt) des vendeurs et des acheteurs.

De même, sur les routes et aux portes des villes, ils prélevaient (des impôts); et aussi au commencement de la moisson, et sur les meules, et quand ils échenillaient, et à la cueillette des olives.

Aḥmed Bar Abou Daoud[6] fit édicter toutes ces lois mauvaises.

Nous rappellerons ce que faisaient les Iyadayê[7], gens de sa tribu. L'esprit est stupéfait, la langue frémit au souvenir de l'impiété des Iyadayê. Ils s'enorgueillirent, en effet, à cette époque, au point que personne ne pouvait leur résister, ni les empêcher d'accomplir leur volonté. Un Iyadaya renvoyait la charrue d'un chrétien de son champ et lui faisait labourer le sien; il réquisitionnait un homme et sa famille pour moissonner sa moisson et travailler avec lui; et il n'en était point empêché par le gouverneur. Un Iyadaya convoitait-il un village: il le chargeait d'impôts à tel point que son propriétaire était contraint de le vendre, et il l'achetait lui-même à vil prix.

[541] De cette manière Aḥmed s'empara de nombreux villages. Les hommes étaient persécutés par les Iyadayê et par les préfets. Les Ṭaiyayê eux-mêmes étaient persécutés.

1. Le sens du mot est assez vague, il signifie « question, réclamation, pétition, examen juridique »; peut-être faut-il corriger « tributs »? — 2. Radjâ ibn abi 'd-Dhaḥḥâk. — 3. Cf. ci-dessus, p. 105, n. 6. — 4. Cf. p. 105, n. 9.

5. ܟܣܦܐ. — 6. Cadi célèbre sous les règnes de Mâmoun et de Mo'taçim; cf. *Gesch. der Chal.*, II, 261, 262. — 7. Cf. Wüstenfeld, *Register*, p. 244 (*s. v.* : Ijâd ben Nizâr).

était sur le point d'être passée au fil de l'épée et livrée au massacre : Dieu lui vint en aide. Le roi ayant envoyé chercher ʿAlî, celui-ci imagina de simuler la folie, comme s'il était possédé du démon, et par cette ruse il évita la mort.

En l'an 1153, il y eut un hiver sans pluie, et les semences ne germèrent pas avant le mois d'adar (mars); mais il y eut des neiges abondantes, des gelées et un froid rigoureux; et, en outre, la rareté de l'argent, la cherté du froment, la famine, la maladie, la peste[1] ne cessèrent point; de plus, le tribut fut impitoyablement aggravé par la cruauté des gouverneurs avides du sang des pauvres. Le malheureux indigent ne savait où se réfugier et ne pouvait ni procurer du pain à la famine de ses enfants, ni donner le tribut aux exacteurs cruels, ni soulager les infirmes qui étaient dans sa maison. La plupart des pauvres qui voulaient [542] sortir pour recueillir[2] du bois pour le feu, ou un peu d'herbe pour la nourriture au lieu de pain, en étaient empêchés par la rigueur du froid; ils périssaient de froid et de faim au milieu de leurs demeures. Les riches, voyant qu'il n'y avait plus de pain, ni de semence dans la terre, cessèrent d'avoir pitié et de vendre du froment, et de soulager les pauvres.

Quand nisan (avril) arriva, la pluie survint et les semences prospérèrent. Dieu envoya la grêle, qui ravagea la plupart des campagnes dans le Djézireh et en Occident, la sauterelle et le bruchus

Je rapporterai à leur sujet une histoire, digne de lamentation, qui montrera leur impiété. La femme d'un païen de ce pays était possédée d'un démon ventriloque. Ses parents firent venir un magicien pour chasser ce démon. Beaucoup de gens étaient réunis pour voir ce phénomène. Le démon se moquait du magicien. Le magicien, ayant lutté par ses incantations[3], sans succès, fit apporter une épée qu'il brandit en menaçant de tuer le démon. Alors le démon parla par la bouche de la fille et dit : « Écoutez, vous qui êtes assemblés. Je suis moi-même de ce pays, et ma famille est de la tribu des Iyadayê; je suis un Iyadaya, un des compagnons d'Aḥmed Bar Abou Daoud : et celui-ci veut me tuer ! » Le magicien, en entendant le nom des Iyadayê, s'enfuit de peur que les Iyadayê ne le missent à mort, pour se venger du démon qui s'était appuyé sur eux. — De même, plusieurs se mettaient sous la protection des Iyadayê, à l'exemple de ce démon, pour se préserver des préfets.

Les ressources des pauvres étaient épuisées par les Iyadayê et les préfets, et il n'y avait point de libérateur ni de roi dont la porte s'ouvrît pour eux; et, ce qui est plus cruel, Dieu a détourné son visage, et quand nous l'invoquons il n'écoute pas, parce que nous l'avons irrité par des actions mauvaises, nous qui, selon la parole de l'Apôtre[4], « sommes remplis de toute sorte d'iniquité, de fraude, de mauvais desseins et autres

1. Lire : ܡܘܬܢܐ. — 2. Lire : ܘܠܡܠܩܛ ܩܝ̈ܣܐ.
3. ܐܘܪ̈ܕܐ. — 4. *Rom.*, I, 29.

qui dévorèrent les semences tardives, le coton et les autres récoltes, des vents violents qui détruisirent les arbres, qui étaient déracinés et projetés en l'air par le vent[1] : choses que nous avons vues de nos yeux. J'ai vu aussi des champs dont toute la terre meuble était enlevée et accumulée sur les champs ensemencés comme en des tas de froment sous lesquels les récoltes étaient ensevelies et dissimulées.

Ce même hiver, les troupes se rassemblèrent dans les pays de Qardou, pour faire la guerre à Mousa, chef des Khourdanayê, qui s'était révolté. Les habitants de ce pays eurent à subir de grandes vexations, parce que les soldats logeaient dans leurs maisons et mangeaient leur pain, alors que tout était si cher.

Le sel se vendait 40 drachmes pour un zouza ; le fromage, deux onces pour un zouza ; les noix, 50 pour un zouza. Et cela dans le pays qui fournissait aux autres les noix et le fromage !

Les Persans ne purent rien contre les Khourdanayê, car ceux-ci sortaient tranquillement de leurs habitations, mangeaient et buvaient, tandis que les Persans étaient hébétés et paralysés par le froid, et leurs doigts engourdis par la rigueur [**543**] du froid. Environ 15 mille Persans furent tués dans cette guerre.

La peste dura deux ans. Elle commença en Mésopotamie et passa ensuite choses détestables » ; et, à cause de semblables actions, Dieu a livré les chrétiens aux mains de (leurs) ennemis ; ceux qui les détestaient ont dominé sur eux[2]. Ils se sont élevés contre nous pour faire cesser la liberté qui résidait dans les lois des chrétiens, sans parler des vexations qu'ils attiraient sur eux.

Et à cause de cela, je m'avance affligé et attristé, non seulement à cause de ce châtiment, mais (à cause) de la manière dont la colère de Dieu est partie du ciel[3], et son glaive[4] est aiguisé, et son arc tendu, parce qu'il s'est préparé et se prépare des vases de colère[5]. Car encore maintenant il dit : « Jusqu'à quand vous supporterai-je ? Que devais-je faire que je n'aie fait[6]. Parce que vous avez méprisé, dans l'endurcissement de votre cœur, ma longanimité, qui vous invitait à la pénitence, vous vous êtes accumulé un trésor de colère pour le jour de la colère[7] ».

Mais peut-être Ta Perfection[8] nous répondra-t-elle et dira-t-elle : « Pourquoi, toi qui tiens les rênes de l'Église, ne veilles-tu pas assidûment pour elle, de manière que le Seigneur entende ta supplication et détourne la colère ; ainsi que Moïse pria pour Israël, et fut exaucé ? » — A cela je dirai : « Je suis moi-même coupable de péchés, comme le reste du peuple, et je n'ai point l'autorité[9] que possédait Moïse. Mais puisque Ta Sainteté elle-même, par les jugements incompréhensibles du Sei-

1. Ou peut-être : « qu'ils déracinaient et projetaient en l'air au loin » (?).

2. *Ps.* cv, 41. — 3. *Rom.*, I, 18. — 4. Lire : ܣܝܦܗ. — 5. *Ps.* VII, 13, 14. — 6. Is., v, 4. — 7. Cf. *Rom.*, II, 4, 5. — 8. Littér. : *Electio Tua*. — 9. παῤῥησία.

en Occident. Elle causa surtout des ravages en Palestine et sur le littoral : beaucoup de villages devinrent déserts, et leurs champs restèrent sans moissonneur. On retira en un seul jour cinq cents morts de la ville de Ramlé; et comme ils ne pouvaient pas creuser des tombeaux, ils faisaient de longs fossés dans lesquels ils jetaient les cadavres. Le tiers de la Palestine fut consumé dans cette calamité.

gneur, a reçu le gouvernement de cet animal à plusieurs têtes, dont la conduite est l'art des arts et la science des sciences, et puisqu'elle a appris par expérience [543] la difficulté qui accompagne ses pasteurs, surtout quand ils ont un cœur sensible, qui est le rongeur des os, je n'ai pas besoin de dépeindre à Ta Sagesse dans quelle angoisse je suis, telle que les [nuits][1] se passent pour moi sans sommeil et les jours sans aucun repos, outre les autres afflictions, et la consomption des soucis qui consument le cœur et brûlent le corps ; car chacun est allé de son côté et il n'y a personne qui réfléchisse et qui cherche le Seigneur[2]. Si j'étais saint comme Moïse, miséricordieux comme Jérémie, que pourrais-je obtenir de plus, alors que le peuple demeure ce qu'il est et ne change pas? Car Moïse n'a pas simplement prié, mais quand il gardait encore le silence, il associa déjà le peuple à sa prière; car « quand ils levèrent les yeux et virent les Égyptiens, ils furent très effrayés, comme il est écrit[3], et ils crièrent vers le Seigneur ». Le cri du peuple et sa conversion ouvrit la porte à la prière de Moïse. Mais chez nous, qui fait pénitence ou se convertit? ou qui se corrige et s'impose une loi? qui ne remue[4] les lèvres, ne branle la tête[5] et ne méprise la loi et le législateur? On peut nous dire avec raison ce qu'on disait à Jérémie : « Ne prie pas pour ce peuple, car je ne t'écouterai pas[6]. Et si même Noé, Job et Daniel se levaient et priaient pour ce peuple, je ne les écouterais pas[7]. » — C'est pourquoi nous dirons comme Jérémie[8] : « Malheur à nous, parce que nous avons péché! Pour cela, notre cœur est enivré et nos yeux s'obscurcissent » ; et nous crierons avec Paul[9] : « Le temps est abrégé ». Voici qu'approche la dévastation attendue. Les signes se multiplient. L'un deux est la rébellion dont l'Apôtre a dit[10] que quand elle arriverait le fils de perdition apparaîtrait. C'est pourquoi je pleure et je me lamente sur ma vie ; car moi misérable, à cause de mes péchés, j'ai été laissé pour épuiser le calice, pour souffrir et pour m'attrister[11], quand je vois de mes yeux les ignominies et la calamité que subissent les enfants de l'Église, et que les maux s'accroissent continuellement pour nous ; et quand je vois, pour ainsi dire à la porte, le présent, je me sens incapable (de supporter) le redoutable et inévitable avenir qui doit suivre. Dès lors, il n'y a plus pour moi qu'une solution à mes maux : la mort, que je souhaite comme un événement heureux et for-

1. Suppléer : ܕܠܠܝܘܬܐ (BH). — 2. *Ps.* xiii, 2. — 3. *Ex.*, xiv, 10. — 4. La répétition de ܡܦܓ est à supprimer. — 5. Cf. *Ps.* xxi, 17. — 6. Jer., vii, 16. — 7. Cf. Ezech., xiv, 14, 20. — 8. *Thren.*, v, 16. — 9. I *Cor.*, vii, 29. — 10. II *Thess.*, ii, 3. — 11. Lire : ܕܐܬܥܩ (BH).

tuné; je me nourris de l'espoir qu'elle viendra et arrivera un jour, et je me rappelle ce qu'a écrit un des saints à quelqu'un qui se lamentait et souffrait comme moi [554] à cause de l'Église, lui disant : « Que le vertige ne s'empare pas de toi à cause des souffrances générales de l'Église, mais nourris-toi des bonnes espérances. Rappelle-toi que (le Seigneur) disait à ses disciples[1] : « S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi », et que Paul écrivait à Timothée en ces termes[2] : « Tous ceux qui veulent vivre pieusement dans le Christ Jésus seront persécutés. »

Le sage Dionysius, patriarche, surnommé de Tell Maḥrê, termina ici sa Chronique. Il la composa en deux parties, et en seize livres : chaque partie contient huit livres divisés en chapitres. Il l'écrivit à la demande d'Iwannis, métropolitain de Dara. Dans cette Chronique sont renfermés les temps, c'est-à-dire un cycle de 260 ans, depuis le commencement du règne de Maurici[us], c'est-à-dire depuis l'an 894 des Grecs, jusqu'à l'année 1154, en laquelle mourut Theophilus, empereur des Romains, et Abou Isḥaq, roi des Taiyayê; et en laquelle commença à régner sur [les Arabes] Haroun, fils d'Abou Isḥaq, et sur les Romains, Michel, fils de Theophilus, faible[3] enfant dont la mère gouvernait l'empire.

Dans ce douzième Livre est compris un espace de 65 ans, depuis l'an 1088[4] jusqu'à l'an 1154[5] des Grecs, pendant lequel huit empereurs ont régné dans l'empire des Romains, et six rois dans le royaume des Ṭaiyayê. — Au Seigneur, maître des temps et sans commencement : gloire en tout temps. Oui! Amen!

1. Joh., xv, 20. — 2. II Tim., iii, 13. — 3. L'arabe paraît avoir compris autrement (ܠܐܪܟܐ ܠܐܠܗܘܬܗ).
4. Ms. : 1898. — 5. ܐܩܡ.

LIVRE XIII

Nous ajoutons, ô Dieu, dans la composition, le Treizième Livre, qui commence à l'an 1155 des Grecs, qui est l'an 825[1] de Notre-Seigneur incarné, et l'an 224 de l'empire des Arabes ; et cette année est l'an 6325 depuis Adam, c'est-à-dire depuis le commencement du monde temporel. En 7 chapitres[2].

CHAPITRE Ier. — *De l'époque du commencement de Haroun (II), roi des Taïyayê, de Michel (III), empereur des Romains, et de Mar Jean (III), patriarche.*

Remarque. *Nous avons recueilli, avec l'aide du Seigneur, le souvenir des générations précédentes et le récit des évènements qui s'y sont passés, des chroniqueurs anciens et autorisés, et successivement dans toutes les générations, des livres d'hommes instruits, qui ont écrit et laissé à ceux qui venaient après eux le souvenir des choses qui ont eu lieu avant eux ou de leur temps jusqu'au moment de leur départ de ce monde ; comme par exemple saint Dionysius, des livres duquel nous avons principalement enrichi la présente Chronique jusqu'ici.*

Or, depuis l'endroit où il s'arrête nous devons commencer d'ajouter à la contexture du discours expositif. Mais dans notre langue, nous n'avons trouvé, après ledit patriarche, personne autre que le vénérable Ignatius de Mélitène, qui commence sa Chronique à l'époque du grand Constantinus, passant sur les temps très brièvement et comme d'un pas rapide; et, comme jusqu'ici nous avons ajouté aux autres les choses rapportées par lui en abrégé, à partir d'ici et désormais, nous n'avons plus à copier que son seul livre.

Or, ainsi que nous l'avons dit, il écrivit en abrégé; pour ce qui concerne les empereurs des Romains, il tresse seulement la trame de l'empire, et il établit la succession du sacerdoce uniquement d'après nos pontifes; il ne s'occupa point de l'empire des Arabes, qui existait avant lui, comme fit Dionysius, ni de celui des Turcs, qui commença de son temps ou un peu auparavant et qui [**545**] *gouverne encore de nos jours ; il ne se préoccupa pas non plus d'établir la succession des Églises des (autres) nations, si ce n'est en partie.*

Nous sommes donc contraint d'emprunter aux livres des (autres) nations les choses exactes, pour les adjoindre aux siennes; pour que la trame ne soit pas brisée, mais qu'elle soit tissée, conformément à son début, jusqu'à la fin de notre vie; afin que ceux qui voudront prendre ce soin bâtissent de la même manière sur ce fondement, chacun en son temps, jusqu'à la fin de ce monde temporel et changeant.

---

1. *Sic* ms. — 2. Ms. : 27 ; lire ܒܙ, comme il résulte du texte même.

En l'an 1155, Michel[1], fils de Theophilus, régna sur les Romains; il était âgé de 3 ans, et comme il était trop jeune, sa mère, Theodora, dirigeait l'empire.

Emmanuel[2] fut établit général en chef sur tous les soldats, pour les diriger.

Pareillement, dans l'empire des Arabes, quand mourut Abou Isḥaq, qui est Abou 'l-ʿAbbas Moʿtaçim[3], son fils Haroun, surnommé Watîq[4], lui succéda. — Ils se réjouirent en lui, parce qu'ils pensaient qu'il allègerait les lourds tributs imposés par son père. Mais il s'adonna à la boisson, au chant, aux voluptés, aux débauches, et il abandonna l'empire aux mains de trois personnages. C'est pourquoi les hommes ne virent point de soulagement aux maux qui les accablaient; mais, de la même manière, le poids d'un joug intolérable de lourds impôts fut encore plus cruellement placé sur le cou des hommes, et (ces impôts) étaient perçus sans clémence. Et, tout le temps du règne de ce Haroun, surnommé Watîq, les préposés qu'*il* mit à la tête de son empire usèrent d'une aussi cruelle dureté, vis-à-vis de tous les peuples soumis à sa domination. Lui-même [**546**] ne se préoccupait aucunement de ce qui se faisait; car il était occupé jour et nuit à boire du vin, au jeu et à la débauche.

Il régna cinq ans et neuf mois[5]. — De son temps, il n'y eut point de guerre entre les Ṭaiyayê et les Romains.

L'impératrice Theodora, après avoir gouverné l'empire des Romains pendant 14 ans, avec son fils, mourut en l'an 1168, et son fils, Michel, régna seul[6].

Pendant le règne de ce Michel, empereur des Romains, six rois régnèrent sur les Ṭaiyayê, de cette manière :

Après la mort de Haroun Watîq, régna Abou Djaʿfar Mouta[wak]kil[7], pendant 14 ans[8], puis il fut massacré[9].

Ensuite régna Moḥammed, surnommé Mountaçir[10]. Au bout de six mois et quelques jours, Aḥmed s'insurgea contre lui et le massacra[11]. Et il y eut à Bagdad *de nombreux meurtres; car il y avait deux partis : les uns étaient du parti* de Moḥammed, les autres (étaient) avec Aḥmed. A peine au bout de trois jours, quand la tête de Moḥammed eut été fixée au bout d'une lance et quand ses partisans connurent qu'il avait été réellement massacré, prirent-ils la fuite et se cachèrent-ils. Aḥmed, qui est surnommé Moustaʿîn[12], régna pendant trois ans.

---

1. Michel III, l'*Ivrogne*. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LXX, § I. — 2. Manuel; cf. ci-dessus, p. 74, n. 7. — 3. Le 18 de réby I de l'an 229 (5 janv. 842). — 4. Abou Djaʿfar Haroun al-Watîq. — 5. Il mourut le 23 de dsou 'l-hidjah, de l'an 232 (10 août 847). — 6. Elle quitta le gouvernement en 854, et mourut en 867. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LXX, § XXVIII, XXXV. — 7. Lire : ܡܬܘܟܠ. Abou 'l-Fadhl Djaʿfar al-Moutawakkil. Frère du précédent. — 8. Lire : ܝܕ ; ms. : « 4 ans ». — 9. Dans la nuit du 3 au 4 šawwal de l'an 247 (9/10 déc. 861). — 10. Abou Djaʿfar Mohammed al-Mountaçir, fils du précédent. — 11. Dans la nuit du 2 au 3 de réby II de l'an 248 (4/5 juin 862). — 12. Abou 'l-ʿAbbas Aḥmed ibn Moḥammed al-Moustaʿîn, petit-fils de Moʿtaçim. Moḥammed, son père, était le frère aîné de Haroun Watîq.

Alors [547] les Ṭaiyayê s'insurgèrent aussi contre celui-ci et le massacrèrent[1], parce qu'il se souillait dans toute espèce de débauches : il s'enivrait de vin, faisait tuer sans pitié ni motif, et n'avait aucun souci des affaires et des lois du royaume. Lorsqu'il vint à Bagdad, [de Samara, les Turcs se réunirent, tirèrent de prison Mou'taz et Mouayad, fils de Moutawakkil; ils firent régner Mou'taz[2], et promirent sa succession à Mouayad. Les gens de Bagdad étaient pour Mousta'în et ceux de Samara pour (les fils de) Moutawakkil. Il y eut une grande division parmi les Ṭaiyayê, et beaucoup périrent dans les combats qui furent livrés entre les deux partis][3].

A cette époque, en l'année 1155, il se trouva, à Constantinople, un patriarche magicien; comme les Chalcédoniens l'ont eux-mêmes écrit à son sujet. Ils ont, en effet, écrit ceci :

L'impératrice, femme de Theophilus, dirigeait elle-même l'empire après son mari, et elle ordonna d'adorer les images; quelques-uns des grands favorisèrent son édit. Or, il y eut un schisme, parce que le patriarche qu'ils avaient alors disait qu'il ne convenait pas d'adorer les images, de peur de renouveler l'idolâtrie. Comme il ne se soumettait pas à l'édit de l'impératrice, ils le chassèrent de son siège, par zèle, et en établirent un autre à sa place; au bout de peu de temps on reconnut que celui-ci pratiquait la magie divinatoire et adorait les idoles : à cause de cela, il avait consenti à l'adoration des images. Il fut à son tour déposé par eux, et chassé de son siège.

Proœmion du livre d'Ignatius de Mélitène. — « Les anciens chroniqueurs, très instruits, c'est-à-dire Eusèbe de Césarée, Socrate, Zosime, Zacharie et Jean d'Asie, et encore Mar Jacques d'Édesse et le patriarche Dionysius de Tell Maḥrê, et plusieurs autres aimant le travail, ont suffisamment écrit sur les temps passés : car les uns ont amplement composé des histoires ecclésiastiques et les autres brièvement; tous ont dit et écrit ce qui était utile. Or, ils ont écrit, dans leur précieuses histoires, jusqu'à l'an 1154 des Grecs. Depuis lors et plus tard, personne ne s'est trouvé dans notre nation syrienne qui écrivit pleinement, soit sur les temps des rois, soit sur les histoires ecclésiastiques. C'est pourquoi, moi faible, j'ai mis mon application, selon ma force, dans la Chronique présente, sommairement et brièvement. Je ne me suis pas servi de l'ampleur ni de la sublimité du langage[4], mais j'ai plu-

1. Il abdiqua le 11 de dsou'l-hidjah de l'an 852 (4 janv. 866), et fut tué quelque temps après; cf. *Gesch. der Chal.*, II, 388, 398, n. 1. — 2. Abou 'Abdallah Moḥammed ibn al-Moutawakkil al-Mou'taz. — 3. Nous croyons qu'il faut ainsi suppléer, du moins quant au sens, la dernière phrase qui paraît incomplète. Les mots entre crochets sont traduits de Barhébréus, *Chr. syr.*, éd. Bedjan, p. 160. La version arabe présente la même lacune que notre ms.

4. Lire : ܕܡܠܠܐ.

Et à ce propos, comme ils le disent eux-mêmes, ils firent disparaître, c'est-à-dire ils enlevèrent les voiles de leurs églises, attendu, prétendent-ils, qu'ils avaient trouvé leur patriarche pratiquant la magie avec ses complices, derrière le voile dans le sanctuaire, et y accomplissant les mystères [**546**] impurs du paganisme.

S'ils sont véridiques, ils sont à plaindre de ce que la succession de leur sacerdoce soit entre les mains des serviteurs des démons.

S'ils mentent, et si, selon leur coutume, ils profèrent de telles accusations contre leurs chefs par ambition du pouvoir, ils ne sont pas justifiés pour cela; car sur eux s'est accompli ce qui est dit chez le prophète[1] : « Ils ont abandonné la voie de la vérité, et ils ont couru dans les sentiers qui conduisent à la mort ». En effet, comme ils sont sortis et se sont écartés de la confession orthodoxe des bienheureux Apôtres et des Pères éprouvés, ils doivent continuellement errer et tomber très misérablement dans toutes les choses qui amènent la ruine.

Ils déposèrent, comme ils disent eux-mêmes, celui qui fut reconnu[2] comme un magicien et un idolâtre; et ils en établirent un autre qui, bientôt après, fut reconnu comme professant les mêmes doctrines que son prédécesseur. Ils s'insurgèrent donc contre lui pour le chasser; et lui, criait et se lamentait (en disant) : « Allons, enlevez-moi la dignité à cause de laquelle vous dites que je suis un tôt établi simplement les faits et les causes, de manière qu'ils soient faciles à lire et à comprendre pour ceux qui aiment la vérité et qui aiment [**546**] les choses brèves.

« J'ai fait commencer cette chronique à l'époque de Constantin le Grand, et je suis descendu jusqu'à notre époque. Que personne ne me blâme de ne pas avoir écrit tous les événements. Pour cela un long temps et un discours étendu auraient été nécessaires. Parfois j'ai rapporté la phrase[3] même, c'est-à-dire la parole de chaque Docteur, c'est-à-dire de Jacques d'Édesse ou de Denys de Tell Maḥrê, sans la changer et sans y ajouter quelque chose de moi-même. J'ai trouvé beaucoup de souvenirs dans les chroniques grecques, et j'ai réuni brièvement en un seul corps complet ce qui était dispersé et disséminé en plusieurs endroits.

« Si quelqu'un trouve dans cette chronique des années qui surpassent ou sont au-dessous de l'exactitude, qu'il ne jette pas le blâme sur moi. Parfois, quand un des rois mourait, l'établissement de son successeur tardait une année ou la moitié d'une année, ou plus ou moins; et de même, quand mourait un patriarche, l'ordination de son successeur tardait une année, ou plus ou moins; et pour ce motif [**547**] les événements sont confondus les uns avec les autres. Et, à la vérité, il n'y a aucun dommage en cela, comme le savent très bien les amis de la science.

1. Cf. *Prov.*, xii, 28. — 2. Lire : ܐܬܓܠܝ.
3. λέξις.

idolâtre, alors que je ne le suis pas ». Et il fut de la sorte chassé par eux, sans pitié[1].

« Ainsi que nous l'avons dit plus haut, voici que nous commençons à l'époque de Constantin le Grand ».

Tel[2] est le commencement de la Chronique de ce vénérable (évêque). — Pour nous, ainsi que nous l'avons fait connaître auparavant, nous avons inséré dans les livres précédents, selon l'ordre de succession, toute sa Chronique, depuis l'époque de Constantin jusqu'à cette époque de Michel, fils de Theophilus. Nous y ajouterons maintenant les choses qui regardent cette époque et celle qui suit.

Nous faisons donc savoir que, du temps de Michel, empereur des Romains, et de Haroun, roi des Ṭaiyayê, le patriarche Mar Dionysius de Tell Maḥrê mourut, le 22[3] du mois de 'ab (août) de l'an 1156, et son saint corps fut déposé dans le couvent de Qennešrîn. Il exerça le patriarcat pendant 27 ans, et ordonna cent évêques[4]; il écrivit sur les temps, savamment et convenablement.

Après lui, du temps de Michel, fils de Theophilus, empereur des Romains, on ordonna dans notre Église orthodoxe, comme patriarche pour le siège d'Antioche, Mar Jean, qui était du monastère de Zakai, (situé) en dehors de Callinice. Son ordination eut lieu là où était assemblé le synode, dans le monastère de Mar Šîla[5], dans la région de Saroug, en l'an 1158 des Grecs, le 21 du mois de tešrîn II (nov.). Mar Ḥabîb, de Tarse, lui imposa les mains. Il exerça le patriarcat pendant 27 ans, et partit vers Notre-Seigneur en l'an 1185, au mois de kanoun I (déc.), le 3, un jeudi, à Rêš'ayna. Il ordonna 86 évêques[6]. Son corps fut déposé dans le saint monastère de Speculos[7].

Le patriarche d'Alexandrie et d'Égypte était Mar Joseph, celui dont parlait le patriarche Mar Dionysius de Tell Maḥrê à la fin de sa Chronique[8].

CHAPITRE II. — *De l'époque à laquelle régnaient dans l'empire des Romains Basil[ius] et Léon, et dans celui des Arabes Mouhtadi et ensuite Aḥmed Mouḥtamid; avec mention des pontifes qui se succédèrent dans notre Église.*

Michel, empereur des Romains, après avoir régné 25 ans, mourut en l'année 1179[9].

---

1. Le patriarche Jean Lécanomante fut chassé comme iconoclaste (842); il eut pour successeur Methodius; celui-ci mourut en 847, et fut remplacé par Ignace (fils de Michel Rhangabê), lequel fut maltraité, chassé et déposé en 858, pour faire place à l'intrigant Photius.

2. Michel prend ici la parole. — 3. Lire : ܟܒ. — 4. La liste en est donnée à la fin de ce volume, et de même pour les patriarches suivants. — 5. Le nom paraît écrit ܫܝܢܐ « Šîna »; mais il faut lire ܫܝܠܐ « Šîla » (Voir l'index géographique). — 6. La liste ne donne que 84 noms. — 7. Ou « Saphylos »; cf. t. II, p. 513, n. 6. — 8. Cf. ci-dessus, p. 80.

9. 24 sept. 867; cf. *Hist. du Bas-Emp.*, l. LXX, § LXV.

Comme il n'avait point de fils, il eut pour successeur un homme nommé Basil[ius][1], dont Ignace dit : « Nous n'avons pas trouvé dans les livres des Grecs combien d'années il régna » ; [548] pour nous, nous avons trouvé dans le livre des Arabes où sont notées les années des rois que deux années sont attribuées à ce Basil[ius] : c'est pourquoi nous l'avons ainsi disposé dans le comput des années.

Après lui régna son fils Léon. — Ce Léon régna 25 ans et 8 mois.

A cette époque mourut Mouhtadi, roi des Arabes[2]. Après lui régna sur les Arabes, à Bagdad, Aḥmed, surnommé Mouḥtamid[3], 23 ans et 2 mois.

Après que l'impératrice Theophano, femme de Basil[ius], eut régné avec son fils Léon pendant 12 ans, la discorde survint entre eux, et ils étaient arrivés à ce point que lui devait périr secrètement ou tuer sa mère ouvertement. Mais le Seigneur eut pitié d'eux. L'impératrice tomba malade et mourut[4]. Tout le monde attestait sa piété, sa miséricorde, et la grandeur[5] de ses actions louables.

Alors Léon fut seul *autocrator*, après la mort de sa mère. Sa femme étant morte, au bout d'une année, [549] il méprisa la loi, foula aux pieds la règle des empereurs ses prédécesseurs et prit une seconde femme. Et comme ce n'était pas la règle chez les empereurs des Romains, il devint méprisable aux yeux de tous. Alors il tomba de mal en pis : il ajouta à son irrégularité, chassa sans aucun motif la seconde femme qu'il avait prise et en prit une troisième. Et comme il ne fut blâmé par personne, la longanimité des desseins secrets de Dieu s'étendant sur lui, il ajouta encore (à sa malice) et en prit une quatrième avec la troisième : et il eut ainsi deux femmes. Et comme il voulait pouvoir faire cela sans être blâmé, il imagina de faire établir la loi que les chrétiens pouvaient prendre jusqu'à quatre femmes, et, de même, une femme jusqu'à

1. Basile, *le Macédonien* ; il régna 14 mois avec Michel, et seul 18 ans et 5 mois ; il mourut le 1er mars 886. A partir d'ici la chronologie de notre auteur, empruntée à Ignace de Mélitène, est complètement troublée. Voici la succession réelle des empereurs dont il est parlé dans ce chapitre et le suivant : Après Basile, son fils Léon VI, *le Philosophe*, 25 ans et 2 mois ; mort le 11 mai 911. Alexandre, son frère, 13 mois ; mort le 7 juin 912. Constantin VII, *Porphyrogénète*, fils de Léon VI, seul empereur. Romain- *Lécapène*, associé au trône et couronné le 17 déc. 919 ; détrôné le 20 déc. 944. Constantin, de nouveau seul empereur ; mort le 15 nov. 959. Romain *le jeune*, son fils, 3 ans et 4 mois ; mort le 15 mars 963. — 2. Moḥammed ibn Watiq al-Mouhtadi, mourut le 18 redjeb de l'an 256 (21 juin 870) après un règne d'une année ; il avait succédé à Mou'taz, mort le 29 redjeb de l'an 255 (13 juill. 869). La lacune que nous avons en partie comblée d'après Barhébréus (cf. p. 114, n. 3) contenait probablement encore la mention de la mort de Mou'taz et de l'avènement de Mouhtadi. — 3. BH : ܡܥܬܡܝܕ. Abou'l-Abbas Aḥmed ibn al-Moutawakkil, al-Mou'tamid. Il mourut le 20 redjeb 279 (15 oct. 892). — 4. Théophano était la femme de Léon, et non sa mère. Elle mourut à la fin de l'année 892. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LXXII, § xx. — 5. Lire : ܪܒܘܬܐ (vers. ar. ܟܒܪ).

quatre maris. Alors leur patriarche lui interdit l'entrée de l'église[1]. Après cela l'empereur fut pris de la dysentérie et mourut.

Après lui régna son fils Alexandre[2]. Cet Alexandre, fils de Léon, régna seulement une année et un mois. Il s'adonna à la magie et aux incantations, et détourna entièrement son cœur de Dieu. Il fut frappé par la justice (divine) et comprit qu'il allait mourir, et il confia l'empire des Romains à Constantinus qui était, lui aussi, fils de Léon et frère d'Alexandre, [**550**] mais non par sa mère.

Ce Constantinus vécut dans l'empire pendant 55 ans. Comme il commença à régner étant encore très jeune, les tuteurs[3] établis par son père l'assistèrent et dirigèrent l'empire jusqu'à ce qu'il arrivât à l'âge d'homme.

Or, au commencement même du règne de Constantinus, fils de Léon, l'empire des Arabes passa à la famille appelée de ʿAbbas, (des mains) de ceux qui étaient reconnus comme de la famille de leur prophète; et Abou 'l-ʿAbbas surnommé Mouʿtadhid[4], commença à régner. Il régna 20 ans, 8 mois et 28 jours.

Du temps de Constantinus, fils de Léon, le chef des Bulgares, appelé Simon, ou Šimeʿôn, s'avança et tourna ses regards, pour le mal, vers la ville impériale. Il prévalut contre les Grecs et les vainquit. Il les enferma à l'intérieur de la ville, prit de nouveau une armée nombreuse et vint faire un grand fossé depuis les Blaquernes[5] jusqu'à la porte dite (Porte) d'Or. Beaucoup de notables et de soldats romains avaient été tués dans les combats livrés par ce (chef)[6]. Il combattit, en effet, continuellement contre la ville impériale, pendant tout le temps de la vie de l'empereur Constantinus.

En l'an 23 de Constantinus, Abou Moḥammed[7], surnommé Mouktafî, commença à régner sur les Arabes, pendant 6 ans.

En l'an 29 de Constantinus[8], commença à régner sur les Ṭaiyayê Djaʿfar Mouqtadir[9], pendant 24 ans.

En l'an 53[10] de Constantinus, commença à régner sur les Ṭaiyayê Abou Mançour Qâhir[11], pendant 2 ans.

---

1. Aussitôt après la mort de Théophano, il épousa Zoé, fille de Stylien; puis Eudocie; enfin Zoé Carbonopsine, après qu'elle lui eut donné son fils Constantin. Le patriarche Nicolas s'opposa à ce dernier mariage. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LXXII, § xxi, xxviii, xlii-xlv. — 2. Alexandre était le frère de Léon. — 3. ἐπίτροποι. — 4. Lire : ܡܥܬܛܕ; Barhébréus écrit ܡܥܬܕܕ. Abou 'l-ʿAbbas Aḥmed ibn al-Mouwaffaq, al-Mouʿtadhid. Il mourut le 22 réby ii de l'an 289 (5 avr. 902), après 9 ans et 9 mois de règne. — 5. Lire : ܒܠܟܪ̈ܢܐ. — 6. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LXXIII, § xvii, xxxiii. — 7. Abou Moḥammed ʿAlî ibn al-Mouʿtadhid, al-Mouktafi. Il mourut le 12 dsou'l-qaʿdah de l'an 295 (août 908). — 8. Ms. : 23. — 9. Abou 'l-Fadhl Djaʿfar ibn al-Mouʿtadhid, al-Mouqtadir. Il fut tué le 27 šawwal de l'an 320 (31 oct. 932). — 10. Ms. : 13. — 11. Abou Mançour Moḥammed ibn al-Mouʿtadhid, al-Qahir. Il fut détrôné le 6 djoumadi i de l'an 322 (23 avr. 934).

En l'an 54 de Constantinus, commença à régner sur les Ṭaiyayê Abou' l-'Abbas Radhi[1], 7 ans[2].

Et en l'an 55 de son règne, Constantinus tomba malade, et, sentant qu'il allait mourir, il établit pour lui succéder comme empereur, Romanus, qui était son gendre[3]. Constantinus lui-même et le patriarche posèrent la couronne sur la tête de Romanus[4]. — *Fin.*

A cette époque, c'est-à-dire du temps de l'empereur Léon, en l'an 1200[5], le feu tomba sur la ville impériale, c'est-à-dire Constantinople ; les habitations, les bazars, les auberges furent brûlés. Le temple de l'apôtre Thomas, bâti dans la ville, brûla de telle sorte qu'il n'en resta [548] rien. Diverses églises brûlèrent partiellement, et peu s'en fallut que toute la ville ne fût consumée dans cet incendie[6].

Peu de temps après, la même année, il y eut une éclipse de soleil au milieu du jour, de sorte qu'on voyait les étoiles dans toute la sphère du firmament[7]. Le même jour, il y eut du tonnerre et des éclairs forts et très violents, alors qu'il n'y avait pas de nuée dans les airs. Sept jours après il y eut des vents tellement violents et impétueux que la plupart des grands édifices en étaient renversés. Une grande crainte régna sur tout l'univers et chacun disait : « C'est la fin du monde ».

Après Mar Jean, eut lieu l'ordination du patriarche Mar Ignatius, du couvent de Ḥarbâz. Il fut ordonné dans le couvent de Mar Zakai, à Callinice, le 5 du mois de ḥaziran (juin), en l'année 1189. Mar Timotheus, de Samosate, lui imposa les mains.

[548] Il exerça le patriarcat pendant 4 ans et dix mois, et s'en alla vers Notre-Seigneur, le 26 d'adar (mars) [de l'an 1194][8], le mardi de la Passion de notre Sauveur, dans le village de Mériba. Son corps fut enseveli dans la grande église de Mériba. Il ordonna 26 évêques.

En ce temps, c'est-à-dire en l'an 1180 des Grecs, fut ordonné comme métropolitain de Mélitène un homme éloquent, sage et saint : Mar Thomas[9]. Après lui, fut ordonné pour cette même ville de Mélitène, un homme pareillement capable, Ezéchiel, en l'an 1200[10].

Après la mort du patriarche Mar Ignatius, de Ḥarbâz, notre Église demeura veuve, c'est-à-dire sans patriarche, pen-

1. Lire : ܪܐܛܝ ; BH : ܪܐܙܝ. Abou'l-'Abbas Aḥmed ibn al-Mouqtadir, ar-Radhi. — 2. Il mourut le 16 réby I de l'an 329 (19 déc. 940). — 3. Lire : « dont il était le gendre ». L'auteur confond Romain I, beau-père de Constantin, associé au trône, et Romain II, fils et successeur de Constantin. — 4. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LXXIII, § XXII, XXV.

5. Ms. : 1100. — 6. En 886 ; cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LXXII, § VI. — 7. En 887. Léon le Gramm., rapporte l'éclipse et des orages à deux époques différentes (*Patr. gr.*, t. CVIII, 1079, 1113).

8. Suppléé d'après BH, *Chr. eccl.*, I, 390. — 9. Il ne figure pas dans la liste de l'Appendice ; mais il manque deux noms à cette liste (cf. p. 116, n. 6). — 10. Par Théodose.

Dans [549] la ville impériale le feu tomba encore en ces jours-là. Outre un grand nombre de demeures, de maisons, d'églises qui brûlèrent, environ soixante-dix hommes furent consumés dans le forum du palais impérial[1]. Pareillement, en d'autres lieux, des hommes furent brûlés; comme il prit pendant la nuit[2] et comme les hommes, à sa lueur, s'embarrassaient mutuellement pour se sauver, ils brûlaient.

En ce temps[3], il y eut un grand tremblement de terre dans la région de Thrace : de nombreux villages et de grandes églises furent engloutis dans ce cataclysme.

dant 4 ans. Et cela arriva parce qu'il ne se trouva dans cette génération aucun homme capable, recommandé par ses vertus, sur lequel puisse se faire l'accord général. C'est pourquoi le dissentiment se manifesta : quand [549] un nom était proposé par quelqu'un, on lui opposait tel ou tel, et chaque groupe de deux ou trois évêques choisissait un (candidat). Au bout de quatre ans, notre peuple fut pris de zèle; chaque diocèse pressait son évêque; ils s'assemblèrent alors à Amid, et là, après avoir discuté ensem-pendant longtemps, ils convinrent de tirer au sort parmi les noms dont il avait été question. Ils écrivirent les noms de douze personnes, et les déposèrent sur la table sainte des divins mystères. Ils tirèrent au sort, et Mar Theodosius, du monastère de Qartamîn, fut ordonné à Amid même, en l'an 1198, le dimanche 5 de šebaṭ (févr.). Mar Timotheus, de Samosate, lui imposa les mains.

Il exerça le patriarcat pendant 9 ans[4] et 4 mois. Il mourut, et son corps fut enseveli dans son couvent de Qartamîn, le 1er de ḥaziran[5] (juin) de l'an 1207. Il [550] ordonna 33 évêques.

L'année même où mourut Mar Theodosius, les évêques s'assemblèrent à Beit Botîn, de Ḥarran, et firent[6] l'élection par le sort. Et au mois de nisan (avr.) de l'année 1208 des Grecs, eut lieu l'ordination du patriarche Mar Dionysius, du couvent même de Beit Botîn de Ḥarran, à Ašît, village de (la région de) Saroug; le mardi 3 du mois [de 'iyar (mai)][7], Mar Jacques, d'Émèse, lui imposa les mains.

Il exerça le patriarcat pendant 13[8] ans, et mourut en l'an 1220, au mois de nisan (avr.), le mardi de la semaine de l'octave de Pâques[9], dans le couvent même de Beit Botîn. Son saint corps fut enseveli et déposé dans son couvent. Il ordonna [51][10] évêques.

---

1. Léon le Gramm. (*l. c.*, 1097) et Cedren. (*Patr. gr.*, t. CXXI, 1140), disent « 7 hommes », et rapportent le fait en même temps que l'éclipse. — 2. Lire : ܒܠܠܝܐ (version arabe). — 3. Sous le règne de Constantin, août 925; cf. Léon le Gramm. (*Patr. gr.*, t. CVIII, 1148).

4. Ms. : 8 ans; BH de même. Mais dans les listes épiscopales « 9 ans ». — 5. De même BH; dans les listes : « le 4 », au lieu du 1er. — 6. Lire : ܥܒܕܘ. — 7. Le texte semble indiquer le mois d'avril; mais le 3 avril était le dimanche dans l'octave de Pâques, et les évêques, obligés de célébrer cette fête dans leurs églises, n'avaient pas eu le temps de se réunir. L'Appendice donne la date du 23 avril. — 8. Sic ms., BH et App. — 9. 18 avril. — 10. Ainsi d'après BH. La liste en nomme 49.

Après celui-ci, eut lieu l'ordination du patriarche Mar Jean de la Colonne du couvent de Qourzaḥiel, qui est dans le district d'Antioche, dans le couvent de Beit Tell Çaphara, en dehors de Ḥarran; en l'année 1221, le samedi 21 du mois de nisan (avr.). Mar Jean, de Marʿaš, lui imposa les mains.

Il exerça le patriarcat 12 ans et 7 mois, et mourut le samedi dernier jour de tešrîn II (nov. 922), à Rêšʿayna, dans le couvent de Saphylos. Il ordonna 41 évêques.

En l'an 1234[1] eut lieu l'ordination du patriarche Mar Basil[ius], du couvent de Saphylos de Rêšʿayna, au bourg de Mériba de Rêš-Képha, le vendredi 15[2] du mois de 'ab (août). Mar Jacques, d'Anazarbus, lui imposa les mains.

Il exerça le patriarcat pendant 11 ans et sept mois, et mourut le mercredi de la Passion, 25 du mois d'adar (mars)[3]. Son corps fut enseveli dans le monastère oriental. Il ordonna 32 évêques.

En ce temps[4], fut ordonné comme métropolitain de Mélitène et Claudia, Gregorius, homme éloquent, du monastère de Mar Šila; et Cyrillus pour Jérusalem, de la Montagne d'Édesse; et Philoxenus pour Édesse, du couvent de Saphylos; et Iwannis pour Amid, du couvent de Mar Bar Çauma, dans la région de Samosate.

En l'an 1247, eut lieu l'ordination du patriarche Mar Jean, de la Maison des moines de la Montagne Noire, le dimanche 28 du mois de 'ab (août), à Tell ʿada, village de la province d'Antioche. Mar Athanasius, de Tarse, lui imposa les mains.

Il exerça le patriarcat pendant 16 ans et dix mois[5], et il mourut dans ce monastère le [dimanche][6] 3 de tamouz (juillet). — *Fin.*

CHAPITRE III. — *De l'époque du commencement du règne de Romanus, empereur des Romains, à laquelle des rois relâchés gouvernèrent l'empire des Ṭaiyayê : C'est pourquoi les Romains prévalurent et enlevèrent des villes à l'empire des Ṭaiyayê. En outre, histoire de deux couvents qui furent (fondés) à cette époque.*

Quand Romanus régna sur les Romains, le Bulgare Simon vint de nouveau contre Constantinople. Il incendia et dévasta les pays de Thrace et aussi de Macédoine. Il mit le siège contre Andrinople, l'entoura et la pressa par de violentes attaques. Les habitants furent opprimés par la famine et lui livrèrent la ville. Alors, l'empereur Romanus s'efforça de faire la paix avec lui par des flatteries et des présents. Ce qui arriva.

---

1. Ms. : 1237; faute du copiste. — 2. Date exacte donnée par l'Appendice; ms. : 18. — 3. De l'année 935 (1246 des Grecs). — 4. Sous le pontificat de Basile. — 5. Ms. : 19 ans et 10 mois. BH de même; mais dans l'Appendice : 17 ans. — 6. Indication fournie par BH, ce qui permet de déterminer l'année 953.

Ensuite, Simon demanda à voir l'empereur, (disant) qu'il confirmerait alors la paix. L'empereur fit préparer un lieu convenable sur la mer : ils se rencontrèrent l'un et l'autre sur un navire, et ils confirmèrent [1] une amitié parfaite [2].

Quand l'empire des Grecs fut en paix du côté de l'Occident, ils tournèrent leurs regards vers la contrée orientale. Or, les pays de Cappadoce et d'Arménie, la Mésopotamie et la Syrie, la Palestine, Jérusalem, Antioche et toutes les villes de la Cilicie étaient aux mains des Ṭaiyayê depuis l'époque où ils s'en emparèrent, du temps de ʿOmar fils de Khâṭṭâb, 3e roi des Arabes, et du temps d'Heraclius, empereur des Romains ; et ils les occupaient depuis l'an 950 des Grecs jusqu'à l'année 1268, l'espace de 368 ans [3]. Et comme les rois de cette époque, Abou'l-ʿAbbas Radhi [4] et ses successeurs, se trouvèrent être des hommes lâches et indolents, adonnés à la musique, à la danse et à toute espèce d'impudicité, l'empire des Ṭaiyayê s'affaiblit : car la force corporelle ne peut pas rester en ceux qui se souillent dans la débauche, pas plus que la sagesse dans l'âme qui s'adonne au mal, comme il est écrit [5]. C'est pourquoi, tandis que les Ṭaiyayê s'affaiblirent, les Romains se fortifièrent ; ils sortirent ; ils poursuivirent les Ṭaiyayê, et les Ṭaiyayê ne purent marcher à la rencontre des Romains dans le combat.

A cette époque, en effet, parut chez les Romains, un héros valeureux, illustre et victorieux dans les combats, nommé Cyriacus [6]. Il vint [**552**] à Mélitène, ville [7] de la petite Arménie, dans la région de Cappadoce. Comme elle était fortifiée par un double mur et entourée d'un fossé plein d'eau, il dut la presser par un siège de 4 années, car il ne pouvait la prendre par les combats. Quand ses habitants furent opprimés par la famine, ils promirent qu'après avoir envoyé un ambassadeur au roi des Ṭaiyayê, si celui-ci ne venait pas les délivrer, ils livreraient la ville. Les Romains leur accordèrent, selon leur demande, 40 jours. Et quand l'envoyé sortit de Mélitène pour aller trouver le roi des Ṭaiyayê, des Romains s'emparèrent de lui ; et par crainte de la mort, il promit aux Romains de leur livrer lui-même la ville. Ce qui, en effet, eu lieu. Il usa de ce stratagème. Il prit une lettre et entra dans la ville en disant : « Je suis allé trouver le roi des Ṭaiyayê, et voici sa lettre. Les troupes sont proches, et ils m'ont envoyé pour vous faire savoir que quand elles arriveront vous devrez leur ouvrir les portes de la ville pour qu'elles entrent se reposer, et ensuite elles sortiront à la poursuite des Romains ». Il les rassura par de semblables propos, et ils y ajoutèrent foi [8]. Il sortit comme pour aller trouver les Ṭaiyayê et les amener ;

---

1. ܘܫܪܪܘ ܫܝܢܐ. — 2. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LXXIII, § xxxvi, xxxvii. — 3. Le synchronisme est inexact; il faudrait lire 318. Il est possible que l'auteur ait voulu citer l'an 348 (ܫܡܚ) de l'hégire qui commençait le 14 mars 959 (1270 des Grecs). — 4. ܪܐܙܝ. — 5. *Sap.*, i, 5. — 6. Κουρκούας; cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LXXIII, § xlviii (Georg. mon. : Κροκόας). — 7. ܡܪܙܒܢܐ. — 8. ܗܝܡܢܘܗ.

mais il alla trouver les Romains et leur fit savoir tout ce qu'il avait fait dans son astuce. Ayant pris une troupe de Romains, bien armés, il vint pendant la nuit par un côté fort éloigné du camp des Romains. Les Romains s'agitèrent et sonnèrent de la trompette comme pour le combat. Ceux qui étaient préparés vinrent en toute hâte et arrivèrent pendant la nuit [553] à la porte septentrionale : la porte fut ouverte et ils entrèrent; ils occupèrent toutes les portes et les murs, et au matin tout le camp des Romains pénétra dans la ville; mais ils ne tuèrent point les Ṭaiyayê, conformément aux serments qu'ils avaient faits à l'envoyé. Comme le peuple des Ṭaiyayê quittait la ville, les Romains se repentirent d'avoir laissé les Ṭaiyayê en vie, dans la crainte qu'ils n'y revinssent. Ils délibérèrent et prirent un conseil insensé : ils démolirent les murs et laissèrent la ville démantelée.

Les Romains enlevèrent aussi aux Ṭaiyayê Theodosiopolis d'Arménie[1].

Le brave Cyriacus prévalut, étant aidé par son frère[2]. Il s'empara de Pesilin[3] dans la région de Karšena, de Ḥesna de Mançour, de Kaišoum et de toute la Cilicie.

Les Grecs occupèrent à cette époque[4] Antioche et toute la Syrie, la Palestine et Jérusalem, car les Ṭaiyayê étaient plongés dans la crainte.

Les Romains mirent le siège contre Édesse et la pressaient par leurs attaques[5]. Pendant que les Romains assiégeaient Édesse, un Taiyaya nommé Bar Ḥamdan[6] se mit à rassembler une troupe et vint à Mélitène qui était démantelée; il y entra, y fit des captifs, et pilla toute la Cappadoce. Pendant qu'Édesse était assiégée par les Romains, les Édesséniens envoyèrent des ambassadeurs à l'empereur Romanus pour lui dire que s'il éloignait d'eux [554] l'armée qui les assiégeait actuellement, ils lui donneraient le voile précieux qu'avait envoyé le Christ notre Sauveur au roi fidèle Abgar. L'empereur y consentit. Ils le donnèrent, et il fit retirer les Romains d'Édesse et du district de cette ville. On pense que l'empereur lui-même opprima les Édesséniens à cause du voile et qu'il s'en empara.

En ces jours-là mourut le général Cyriacus[7]. Šymy[š]kai, surnommé Iwannes[8], son parent[9], prit sa place. Celui-ci s'illustra beaucoup; et ensuite il mourut.

Romanus confia aussi l'empire à Constantinus porphyrogenète[10], qui était son gendre.

---

1. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LXXIII, § LI. — 2. Nommé Théophile, cf. *op. cit.*, § LX. — 3. C.-à-d. « Les Carrières ». — 4. Sous le règne de Nicéphore, en 966; cf. *op. cit.*, LXXV, § XI-XII. — 5. En 942. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LXXIII, § LXI; LXXIV, § I; *Gesch. der Chaliphen*, II, 690. — 6. 'Alî ibn 'Abdallah ibn Hamdan, Séif ed-Daulah. — 7. Il fut disgracié. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LXXIII, § LX. — 8. Jean Zimiscès, qui devint plus tard empereur. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LXXIV, § VIII; LXXV, § XXVIII. — 9. Petit-fils de son frère Alexandre, selon les Grecs. — 10. L'auteur, au lieu de le transcrire, traduit ici le nom grec : « né sur la pourpre ».

[551] En ce temps-là[1], Mar Basilius, du monastère de Qartamîn, avait été ordonné métropolitain pour Tagrit et la contrée orientale; et Joseph, du monastère de Mar Bar Çauma, pour Amid; et Abraham, de la Colonne du couvent de Tell ʿada, pour Édesse; et Iwannis pour Mélitène[2]; et Jérémie pour Jérusalem.

Du temps de l'empereur Romanus, en l'an 1265 des Grecs, eut lieu l'ordination du patriarche d'Antioche Mar Iwannis[3], le dimache 16 du mois de tamouz, dans le village de Tell ʿada; il fut appelé de la Colonne de Qourzaḥiel, sur le fleuve ʿAphrîn. Jacques, métropolitain de Callinice, lui imposa les mains.

Il exerça le patriarcat 2 ans et 6 mois et demi, et ordonna 10 évêques. Il mourut le vendredi dernier jour de kanoun [II] (janv.)[4], et son corps fut enseveli dans le couvent de Mar Salomon de Dolichê.

De son temps, Mar Elias, du couvent de Zouqnîn, fut ordonné comme métropolitain de Mélitène.

A cette époque, eut lieu l'ordination du patriarche Mar Dionysius[5], du couvent de Qartamîn, le dimanche 28 de tešrîn II (nov.)[6], au village de Tellʿada. Mar Jacques, métropolitain de Callinice, lui imposa aussi les mains.

Il exerça le patriarcat 2 ans et 6 mois et mourut le dimanche 2 de ḥaziran (juin)[7], et son corps fut enseveli dans le couvent de Qartamîn. Il ordonna 8 évêques.

Du temps de ce patriarche et de Mar Elias, métropolitain de Mélitène, fut bâti le couvent de Sergisyeh et celui de Bar Gâgai. Nous plaçons maintenant un extrait de leurs histoires dans ce volume, parce que leur origine se trouve à cette époque.

Sur le couvent de Sergisyeh. *Chronique de Lazare, neveu*[8] *de Rabban David, du couvent même.* — Ce couvent est situé à la limite de Goubbos, et le premier qui le bâtit fut un homme nommé Gayasa. [552] Celui-ci était originaire du pays de Perse, de la ville appelée Ošnouk[9]; cet homme était illustre par sa famille et sa vertu, et vivait dans la justice; comme il ne pouvait dissimuler ses vertus dans son pays, il partit pour l'exil. De place en place, il arriva aux rives de l'Euphrate et habita dans un monastère voisin du village de Touršéna. De là, il passa dans le pays de Claudia, et bâtit un monastère dans le voisinage d'un village nommé Grégorianê. Il y demeurait depuis quelque temps quand parvinrent près de lui trois moines du monastère de Mar Ḥanania de[10] Mardê, qui s'appelaient Noé, Severus et Emmanuel. Et comme il ne voulurent pas se fixer en ce lieu, ils passèrent jusqu'aux confins de Goubbos, et les gens de l'endroit se réjouirent à cause d'eux. Après avoir circulé, ils trouvèrent un lieu convenable pour un monastère, dans lequel habitaient un petit nombre de gens avec leur bétail. Et comme ce lieu plaisait aux moines, les gens de

1. Sous le patriarche Jean V. — 2. Lire : ܠܡܠܝܛܝܢܐ (vers. ar.). — 3. Jean VI. — 4. Le 31 janv. 957 était un samedi. — 5. Denys III. — 6. L'an 958 : 1270 des Grecs. Barhébréus et l'Appendice disent à tort 1269. — 7. En 961 : 1272 des Grecs. BH et l'Appendice sont d'accord sur cette date. — 8. Fils du frère. — 9. Lire : ܐܘܫܢܘܩ ; BH : ܐܘܫܢܘ. — 10. ܕܡܪܕܐ (BH).

l'endroit chassèrent ceux qui s'y trouvaient et conduisirent Mar Gayasa au gouverneur, le protospathaire Mar Joseph, connu sous le nom de Goumaya. Ils se réjouirent avec lui et il fonda le monastère. Lui-même et les moines qui étaient avec lui, ainsi que Jean, son parent, travaillaient ardemment à la construction; et après l'avoir bâti, ils le placèrent sous le vocable des saints martyrs Sergius et Bacchus, parce qu'ils avaient avec eux une partie des reliques de ces martyrs; et ils l'appelèrent Sergisyeh, du nom des saints. Cela se passa du temps du patriarche Mar Dionysius et de Mar Elias, métropolitain de Mélitène et de Goubbos, qui fut appelé du monastère de Zouqnîn, en l'an 1269[1]. Et comme le monastère acquit de la célébrité, Mar Jean le naziréen, de la montagne d'Édesse, s'y rendit. Et, comme l'église était bâtie en briques et en bois, ils l'ornèrent de tout ce qui était nécessaire. Ils était fervents dans la charité, et ils firent venir près d'eux Mar Jean, disciple de Maroun, qui était supérieurement instruit dans la doctrine de Mar Amaqîm, la grande souche de la montagne d'Édesse. Outre qu'il était très versé dans la doctrine de la dialectique et la science profane et dans tous les livres saints, il était très élevé dans tous les genres de vertu et de sainteté. Quand il se mit à instruire ceux qui venaient, il brilla par sa sagesse plus qu'aucun de ses contemporains. Le prêtre Rabban David, cousin[2] de Jean le naziréen, vint près d'eux, ainsi que le prêtre Moyse.

L'archimandrite Mar Gayasa, le juste, après avoir accompli sa charge pendant douze ans, arriva au terme de sa vie. Il appela Jean le naziréen, Jean le docteur, [disciple][3] de Maroun, et Elias son disciple; il les initia à l'administration du monastère et il mourut en paix. Il fut enseveli dans le portique sud de l'atrium du temple qui regarde le nord[4]. Elias fit du progrès dans les œuvres, et le nombre des moines s'accrut. Il démolit le temple, l'agrandit et l'éleva. Il le décora d'ornements, de tentures, de livres et de vases d'or et d'argent; car Joseph, gouverneur de l'endroit, leur donnait des présents, et, à la fin de sa vie, [se fit] moine. Elias prit avec lui, comme auxiliaire, Jean, l'économe; et, à la vérité, [553] le couvent brilla par la doctrine, la lecture des Livres (saints), les commentaires et les discussions en présence de Jean de Maroun. Beaucoup venaient pour s'instruire. On trouvait un livre dans la main de quiconque était dans le monastère. Il y avait de nombreux scribes dans le couvent.

Le patriarche Mar Jean de Sarigta vint aussi à ce couvent, et y serait demeuré en paix s'il n'avait été contraint de fuir par la jalousie des hérétiques.

Jean le naziréen, et David, son cousin, y avaient fait profession en même temps; ils reçurent le sacerdoce le même jour, habitèrent dans une même cellule, et moururent la même semaine, de sorte que tout le monde fut dans l'admiration et loua le Seigneur à cause d'eux. Mar Moïse, le compagnon[5] de Jean le naziréen, vécut 4 années

1. Denis fut élu le 28 nov. 958. L'an des Grecs 1269 finit le 30 sept. 958; il faut sans doute lire 1270; cf. p. 124, n. 6. — 2. Fils de la tante maternelle. — 3. Lacune d'un mot dans le ms. — 4. Lire ܓܪܒܝܐ (vers. ar. ܫܡܠܐ). — 5. Litt. : « socius habitationis ».

après lui. Il se sentit mourir et se creusa un tombeau de ses propres mains : il mourut le lendemain. Après lui mourut aussi dans ce monastère le prêtre David.

L'archimandrite Elias, qui aimait beaucoup la solitude, établit à sa place comme archimandrite Jean, dont nous avons déjà parlé plus haut. Il prit avec lui Mar Denḥa, évêque d'Arsamosate, et il se mirent à circuler et à visiter les vertueux (moines) de Syrie, de Mésopotamie et de Phénicie ; ils parvinrent à Jérusalem où ils prièrent, et ils pénétrèrent dans le désert d'Égypte. Au bout de deux ans, ils revinrent en Syrie ; l'évêque Denḥa termina sa vie dans la Montagne Noire, à côté d'Antioche, et Elias revint au couvent et y mourut.

Au sujet du monastère de Bar Gâgai. — Un homme de l'endroit, nommé Eutychus, patrice du lieu, pressa instamment Mar Jean (disciple) de Maroun, et le prit pour orner par lui le monastère qu'il avait bâti en ce lieu. Cet Eutychus s'appelait autrefois de son nom Koulaib ; il habita ce monastère qui avait été acheté et fondé par un Tagritain nommé Rabban Elias Bar Gâgai. Comme Rabban Elias s'était fait moine et était mort avant l'achèvement du monastère, le patrice pressa Mar Jean d'aller le terminer et l'orner de sa science. Il y alla et le bâtit. Il érigea une église sous le vocable des Quarante martyrs ; il éleva des demeures pour la communauté, et il l'appela, du nom de celui qui l'avait fondé, couvent de Bar Gâgai. Des moines s'y assemblèrent, et il leur enseigna les sciences sacrées. Le nombre des prêtres s'éleva à cent vingt.

Et après que Mar Jean eut passé 12 années en cet endroit, il fut pris du désir de la solitude et il s'enfuit pendant la nuit ; il passa le fleuve de l'Euphrate et monta au lieu où saint Mar Aharon avait fondé un couvent, lieu qu'on appelle « Montagne bénie ». Quand les frères surent où il était, ils allèrent le trouver ; mais il ne se laissa point persuader de retourner au monastère de Bar Gâgai. Lorsque les moines du couvent de Sergisyeh l'apprirent, ils vinrent à leur tour le trouver pour le ramener : mais il ne consentit pas non plus à se rendre là. Après être demeuré dans ce couvent pendant 4 ans, il expira dans une belle vieillesse et fut enseveli dans la « Montagne bénie ». Il mourut en l'an 1314, au mois de ḥaziran (juin), en la fête de saint Jean Baptiste.

Or, Jean, archimandrite du monastère de Sergisyeh, après avoir institué [**554**] dans le couvent des lecteurs et des interprètes, forma le projet de rebâtir principalement l'église. Dieu prédisposa un moine de Ḥarran, nommé Emmanuel, qui était le disciple du maphrian Cyriacus : il demanda à rebâtir l'édifice en pierres et chaux. L'archimandrite s'en réjouit. Emmanuel circula et trouva des pierres : il creusa et tira de la chaux, car il n'y en avait point. Il donna 300 dinars pour la construction du temple. Quand ils l'eurent bâti, il confectionnèrent le toit en briques ; ils y firent trois autels ; ils firent l'atrium du sud avec deux étages en bois sculpté. Ils blanchirent l'édifice avec du plâtre à l'intérieur et à l'extérieur, et ils joignirent à l'atrium les chambres de la communauté, le réfectoire et l'hôtellerie, et celles qui devaient servir d'habitation aux docteurs, aux étudiants et aux lecteurs. La construction demanda

trois années. Aux encénies, c'est-à-dire à la dédicace du temple, vinrent Elias, le premier archimandrite de ce monastère, Jean de Maroun, qui n'était pas encore mort, Iwannis de Mélitène et Theodosius de Germanicia. Après la consécration, chacun s'en retourna à son pays. Le moine Emmanuel mourut après la consécration de l'église, et fut enseveli à l'angle occidental du portique, en l'an 1312.

Marouta, fils d'Élisée, marchand de Tagrit, vint aussi [du temps de l'archimandrite][1] Jean; il amena les eaux par un canal dans le grand atrium qui est devant l'église, et construisit aussi à l'est du temple une piscine, c'est-à-dire une citerne [2], qui arrosait les légumes des frères. — Le prêtre Josué aussi, pendant 30 années, soulagea les étrangers[3] en aidant l'archimandrite Jean.

En cette même année mourut cet océan de sagesse, Mar Jean de Maroun. Et la même année nous trouvâmes l'archimandrite Jean tombé de son lit et mort sans avoir été malade; nous le déposâmes sous le vestibule[4].

Après lui, nous eûmes pour archimandrite Abraham de Symnada. « Et moi, Lazare, j'entrai au couvent en l'an 1290, et après 45 ans j'ai écrit cette histoire[5] », dont nous avons tiré quelques petites choses. — *Fin.*

CHAPITRE [IV]. — *De l'époque du règne de Constantinus et de ses successeurs Romanus II et ensuite Nicephorus; auquel temps régnaient sur les Ṭaiyayê Abou Isḥaq, et ensuite Abou 'l-Qaçim, et ensuite Moutî'. A cette époque, le patriarche fut Mar Jean de Sarigta; et il bâtit le couvent de Bârîd.*

En l'an 1268 régna sur les Romains Constantinus, gendre de Romanus[6]; il était versé dans la réthorique; il était pacifique, et il était loué de plusieurs manières pour ses excellentes qualités.

La même année régna sur les Ṭaiyayê Abou Isḥaq, surnommé Mouqtafî[7], c'est-à-dire « celui qui remplit[8] », pendant 4 ans et 2 mois[9].

[555] A cette époque[10], l'empereur Constantinus envoya son fils Basil[ius][11] faire la guerre aux Ṭaiyayê. Ceux-ci avaient pour chef Bar Ḥamdan. Quand les Romains arrivèrent en Syrie, Bar Ḥamdan n'y demeura point. Alors les Romains mirent le siège contre Samosate dont ils s'emparèrent[12].

---

1. Suppléé d'après la vers. arabe. — 2. صهريج. — 3. Ou « les religieux »; le mot a les deux sens. — 4. κατάστρωμα. — 5. En l'an 1024.

6. Cf. ci-dessus, p. 119, n. 3. — 7. المقتفى. El-Macin, *Hist. sarac.*, donne le même surnom à ce khaliphe; mais les autres auteurs l'appellent Abou Isḥaq Ibrahim ibn al-Mouqtadir, *al-Mouttaqî* (المتقى) BH : ܡܬܩܝ. — 8. Il semble que l'auteur, bien qu'il ait écrit ܡܩܬܦܝ, rattache ce nom à la racine كفى, et non à قفا. — 9. Déposé le 20 safar 333 (12 oct. 944). — 10. En 958-59; cf. *Gesch. der Chal.*, III, 16. — 11. Basile était le grand-chambellan. — 12. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LXXIV, § xxxiii, xxxiv.

A ce moment-là, ils reçurent la nouvelle que l'empereur Constantinus était mort et qu'il avait confié l'empire à son fils Romanus. Romanus commença à régner en l'an 1272[1].

La même année mourut le roi des Ṭaiyayê, Abou Isḥaq Mouqtafî[2], et Abou 'l-Qasim, aussi appelé Mouqtâfî[3], commença à régner. Il régna 6 ans et un mois.

Romanus, fils de Constantinus, empereur des Romains, traita bien les sénateurs et tous les notables : il se montra magnanime vis-à-vis de tout le monde.

Comme à cette époque Bar Ḥamdan combattait les Romains, l'empereur Romanus envoya le domesticus Nicephorus et Iwannes Šymyškai avec les armées romaines pour combattre les Ṭaiyayê. Quand Nicephorus arriva à Alep, on lui livra la ville. Les Ṭaiyayê furent dans une grande angoisse de ce que les Romains avaient occupé Alep, en l'an 1274. Or, comme les Romains sortaient de là et se disposaient à la guerre contre les Ṭaiyayê, la nouvelle de la mort de Romanus, leur empereur, leur arriva et ils s'en retournèrent. Les Ṭaiyayê les poursuivirent; mais, ils revinrent sur eux: les Ṭaiyayê furent vaincus et Bar Ḥamdan prit la fuite[4]. Cependant les Romains ne purent demeurer, parce que les nouvelles de la ville impériale les pressaient vivement d'aller se donner un empereur[5].

Quand les troupes romaines arrivèrent à Césarée de Cappadoce, tous se mirent unanimement d'accord avec Šymyškai et proclamèrent empereur le domesticus Nicephorus[6]. Il commença à régner en l'an 1275[7]. Il créa Šymyškai domesticus et l'envoya combattre les Ṭaiyayê; pour lui, il entra à Constantinople [556] et fut confirmé dans l'empire.

Šymyškai prit les troupes, entra en Cilicie, rencontra les Ṭaiyayê, engagea avec eux une bataille et les vainquit. Il s'empara de Tarse, de Mopsueste et de toutes les autres villes. Quand il arriva à Antioche, les Ṭaiyayê prirent la fuite et l'abandonnèrent : et ainsi les Romains régnèrent sur la Syrie[8].

A cette époque mourut Abou 'l-Qasim, roi des Ṭaiyayê, et al-Fadhl[9] commença à régner, en l'an 1278; il régna 29 ans et 3 mois.

Nicephorus, empereur des Romains, après avoir régné 11 ans, et être tombé dans le relâchement, fut l'objet des embûches de sa femme l'impératrice Theo-

---

1. En réalité 1271 (15 nov. 959). — 2. Cf. p. 127, n. 7. — 3. Abou'l-Qaçim ʿAbdallah ibn al-Mouqtafi, al-Moustakfî. ܡܘܣܬܟܦܝ (BH). — 4. Déposé le 22 djoumadi II, 334 (29 janv. 946), après un règne de seize mois ; il mourut en 338 (949-950). — 5. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LXXIV, § LI, LII. — 6. *Ibid.*, LXXV, § II-IV. — 7. Il fut couronné le 16 août 963, cinq mois après la mort de Romain II, pendant lesquels les fils de ce dernier, Basile II et Constantin VIII, avaient occupé seuls le trône. — 8. Sur cette campagne, commencée par Zimiscès et continuée par Nicéphore lui-même, cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LXXV, § VIII-XII. — 9. Al-Moufaddhal ibn oul-Mouqtadir, al-Moutîʿ, contraint d'abdiquer le 13 dsou 'l-qaʿdah 351 (5 août 974).

phano, parce qu'il n'était pas fidèle dans le mariage. Elle forma un complot avec Šymyškai[1]. Celui-ci entra pendant la nuit et tua Nicephorus, « sous prétexte qu'il n'avait pas souci de l'empire »[2]. Šymyškai lui-même commença à régner. — *Fin.*

A cette époque, Stephanus, le métropolitain d'Amasia, était eunuque; les Chalcédoniens le transférèrent au patriarcat de Constantinople[3] : et ils devinrent l'objet du mépris universel.

Šymyškai, alors qu'il était domesticus, vint à Néocésarée. Il vit là un moine nommé Antonius; il passa la nuit près de lui, [555] dans la montagne, et au matin ce moine prophétisa et dit à Šymyškai qu'il règnerait bientôt[4]. Quand la chose fut arrivée et quand Šymyškai fut empereur, il fit bâtir en cet endroit une église qui, dit-on, n'avait pas sa pareille dans toute la Romanie[5]. Elle était entièrement bâtie en marbre, et ornée d'or et d'argent. Au-dessus de la coupole était placée une grande croix d'or, que les Turcs n'ont pu abattre. On l'appelle jusqu'aujourd'hui Qîr-Anṭôn[6]. — *Fin.*

Après Mar Dionysius on ordonna patriarche pour le siège d'Antioche, Mar Abraham, du monastère de Tarʿel, dans le district de la ville d'Alep, en l'an 1273, au village de Tellʿada, le dimanche 25 du mois de 'iyar (mai). Mar Job, évêque de Zeugma, lui imposa les mains.

Il exerça le patriarcat[7] neuf mois et 9 jours.

Gloire [555] aux jugements impénétrables du Seigneur qui avança peut-être sa fin pour qu'il ne se relâchât pas à la longueur du temps et que la vigueur de sa nature ne fût pas amoindrie. On dit de lui qu'il était un homme très humble de cœur; comme il s'était conduit pendant toute sa vie avec humilité, ainsi fit-il dans son office; il ne changea ni son nom ni son vêtement, ni sa nourriture; il ne chevauchait point sur une selle, mais quand il y était contraint par la longueur de la route, il se reposait un moment sur un simple bât d'âne. Il était disciple de Mar Anastasius, archimandrite du monastère de Circesium, dans la région de Germanicia, et lui-même ordonna son maître comme évêque d'Alep. Quand il se sentit malade, il se rendit près de son maître et termina là sa vie, le 4 du mois d'adar (mars). Il fut enseveli par les mains de son maître, en présence de trois autres évêques, de prêtres, de moines, de diacres, au nombre de plus de 200, et de nombreux groupes

1. Le nom est orthographié ici *Šimiškig.* — 2. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LXXV, § xxv-xxvi. Nicéphore fut tué le 11 déc. 969, après un règne de 6 ans 4 mois et 5 jours.

3. Il succéda à Nicolas, au mois d'août 925. L'auteur semble le confondre avec Polyeucte; cf. p. 131, n. 2. — 4. Zonaras (L. XVII, 1) et Cedrenus (*P. Gr.*, CXXII, 113) rapportent ce fait autrement. — 5. L'Asie Mineure. — 6. *Qîr* est le grec κύριος, retranscrit de l'arménien.

7. Corr. : [illegible].

de fidèles. Son décès laissa l'Église dans un deuil affligeant. Il ordonna sept évêques. L'un d'eux est Cyriacus, métropolitain de Tagrit.

Du temps de l'empereur des Romains Nicephorus eut lieu l'ordination du patriarche d'Antioche, Mar Jean[1], aussi du monastère de Tar'el, le 9 de tamouz (juillet)[2], à Kephar Nébo, ville de la région de Saroug. Mar Sergius, de Saroug même, lui imposa les mains. Il ordonna 48 évêques.

L'un deux est Ignatius[3], aussi appelé Isaac Rahaṭa; comme il circulait continuellement dans la montagne d'Édesse parmi les monastères et distribuait des secours, il fut surnommé pour cela Rahaṭa[4]. C'est lui qui bâtit un monastère sur les confins de la ville, qu'on appelle jusqu'à ce jour monastère du Cursor; et c'est aussi lui qui bâtit la grande église de Mélitène.

Le patriarche Mar [556] Jean, surnommé de Sarigta à cause de la grandeur de sa pauvreté volontaire, vint dans la région de Mélitène, pour une raison qu'il est nécessaire d'exposer un peu plus longuement.

Les patriarches qui se succédèrent dans notre Église orthodoxe, depuis que les Arabes régnaient en Syrie, avaient résidé à Antioche, à Ḥarran, à Callinice, à Édesse. Depuis que les Grecs s'étaient de nouveau emparés de la Syrie, l'empereur Nicephorus, voyant Mélitène démantelée et dévastée, de même que Hanaziṭ, se préoccupait d'y réunir des habitants; mais les Romains n'étaient pas disposés à y habiter, par crainte des Ṭaiyayê. Quelques-uns de ses conseillers lui suggérèrent d'y appeler les Syriens qui étaient dans les pays des Ṭaiyayê et qui avaient coutume de vivre et d'habiter au milieu des deux peuples et des deux empires. C'est pourquoi l'empereur envoya chercher le patriarche Mar Jean, surnommé de Sarigta, et lui promit, s'il repeuplait ces (villes) et réunissait des habitants à Mélitène, Hanazit et Callisura, et si le patriarche lui-même établissait sa résidence dans ces pays et n'allait plus dans l'empire des Ṭaiyayê, de faire la paix entre lui et les Chalcédoniens, et un décret pour que ceux-ci ne molestassent plus notre peuple.

Le patriarche, ayant reçu le sceau de l'empereur en confirmation de ces promesses, consentit à venir habiter dans ces régions, pour deux motifs : d'abord pour s'éloigner du patriarche chalcédonien d'Antioche, qui, depuis que les Romains dominaient en Syrie, molestait davantage les églises et pontifes de notre nation; et ensuite parce qu'il pensait que l'empereur tiendrait ses promesses.

Ainsi donc, le patriarche Mar Jean vint dans le pays de Mélitène : les lieux furent remplis d'hommes qu'il rassembla lui-même de tous côtés; des couvents et des monastères furent bâtis. Le patriarche trouva un lieu appelée Qarîrâ, et en l'an 1280, le patriarche Mar Jean de Sarigta se mit à bâtir l'église et le couvent de Bârîd[5].

---

1. Jean VII, surnommé de Sarigta. — 2. L'an 1276 (965). — 3. De Mélitène. — 4. *Rahaṭa* signifie *cursor*, surnom par lequel cet évêque est souvent désigné dans la suite. — 5. ܩܪܝܪܐ, *qarîrâ*, signifie *frigidus*, et l'arabe *barîd*, برد, a le même sens.

Le patriarche accomplit en tous points ce que l'empereur demanda : mais l'empereur ne tint point sa promesse. Il se laissa entraîner par les paroles des Grecs astucieux; il envoya chercher le patriarche et le fit venir à la ville impériale sous prétexte de discussion et d'examen, mais en réalité pour détruire notre foi orthodoxe[1].

En cette année 1280, le patriarche Mar Jean entra à Constantinople, et avec lui Thomas, métropolitain de Jérusalem, frère d'Anastasius archimandrite de Bârîd, Mar Constantinus de Mar'aš, Sergius d'Apamée et Jacques de Symnada. Les évêques chalcédoniens et leur patriarche eunuque, c'est-à-dire amputé[2], se réunirent contre eux et discutèrent 21 fois[3] dans l'espace de deux mois : tous les deux ou trois jours ils les convoquaient à l'assemblée. A toutes les fois les Chalcédoniens furent vaincus et succombèrent; mais quand ils virent qu'ils ne pouvaient triompher par la discussion, ils excitèrent l'empereur qui convoqua le patriarche et les vénérables évêques qui l'accompagnaient, et les fit venir en sa présence; il leur dit tyranniquement : « Ou bien consentez et adhérez à notre profession de foi, et vous serez environnés de grands honneurs; ou bien vous serez absolument jetés en exil. » — Le patriarche et les évêques répondirent : « Jamais nous ne dirons deux natures dans le Christ, ni n'accepterons le synode de Chalcédoine ». Sur son ordre, ils furent jetés en prison, jusqu'à ce qu'on ait délibéré [557] à leur sujet. Le patriarche, les évêques et leurs disciples étaient enfermés depuis quatre mois lorsque Nicephorus fut tué par Šymyškai. Et quand Šymyškai commença à régner, il ordonna de libérer les prisonniers; et le patriarche, les évêques et leurs disciples sortirent d'exil.

Le patriarche revint à Mélitène et au couvent de Mar Bar Çauma; il retourna au couvent de Bârîd et l'acheva; il y habita pendant 15 années après avoir échappé aux impies. Il y mourut et son saint corps y fut enseveli, en l'an 1296.

La même année, Agapius[4], patriarche chalcédonien, entra à Antioche, et quand il vit les disciples de notre confession orthodoxe, qui s'étaient multipliés et prospéraient dans cette ville depuis le temps de la domination des Arabes, il retourna à Constantinople, obtint un édit de l'empereur, et revint à Antioche. D'abord par des flatteries, des présents, et la promesse qu'ils seraient connus de l'empereur, il prenait les enfants des notables et des grands et les baptisait, il se les attachait par les liens de la parenté spirituelle et assignait à chacun des villages. Ayant gagné les grands par de semblables moyens, il contraignit les autres par la violence à adhérer aux Chalcédoniens. Il chassa et fit partir de la ville ceux qui n'y consentirent point, et il s'empara de leurs maisons et de leurs biens, comme un païen. Il dévasta la grande église, et ces impies jetèrent au feu l'Évangile et les autres livres, le chrême et les sacrés mystères.

1. Le récit de cette controverse a été écrit par le patr. Jean lui-même, dans une lettre à Mennas, patr. d'Alexandrie, datée de CP, 23 août 969. Elle est éditée dans Assemani, *Bibl. or.*, II, 133-140, — 2. Polyeucte, qui avait succédé à Théophylacte en 956. — 3. Dans la lettre de Jean : « 12 fois ». — 4. Cf. LEQUIEN, *Oriens christ.*, II, coll. 752.

Dieu fit un miracle pour la répression de leur impiété et pour l'encouragement des fidèles : le feu ne consuma ni les livres ni les saints mystères. Mais ces gens qui avaient le cœur endurci comme Pharaon, non seulement ne glorifièrent pas le Seigneur qui fait les miracles, mais ils ajoutèrent des blasphèmes en disant : « C'est de la magie. » Et la parole évangélique frappe à juste titre leur audace quand elle dit[1] : « Celui qui blasphème contre l'Esprit-Saint n'obtiendra de pardon ni en ce monde ni dans le monde futur ». Nabuchodonosor était un païen : quand il vit les bienheureux jeunes gens qui n'avaient point été blessés par le feu, il loua et glorifia leur Dieu ; l'hérétique Agapius blasphéma contre le Saint-Esprit. Il chassa les Orthodoxes la veille de la fête du Sauveur. Étant sortis à la porte dite des Eaux, sur la rive du fleuve Oronte, que les Arabes appelle *Maqloub*[2], c'est-à-dire « retourné », ils bénirent les eaux et accomplirent la fête[3]. De là ils s'en allèrent en divers lieux.

Agapius continua à persécuter notre peuple et celui des Arméniens ; il ne permettait à aucun d'entre eux de paraître dans la ville, jusqu'à ce que la colère du Seigneur le frappa.

CHAPITRE [V]. — *De l'époque à laquelle Šymyškai régna sur les Romains, et ensuite Basil*[*ius*] *et Constanti*[*nus*] *les fils de Romanus. A cette époque régnaient sur les Ṭaiyayê al-Fadhl, Abou Bekr, et leurs successeurs. A cette époque le peuple des Arméniens émigra d'Arménie en Cappadoce.*

En l'an 1287, commença à régner sur les Romains Iwannes Šymyškai, qui était très fort dans l'art militaire. Il était robuste de corps, d'âme courageuse et victorieux[4] à la guerre. Avant[5] d'être élevé à l'empire, il avait fixé son domicile dans le pays de Mélitène et de Hanazit, et plusieurs lieux qui lui appartenaient subsistent jusqu'à présent.

[558] Quand il commença à régner il montra de la magnanimité pour tout le monde. Il relâcha les prisonniers et bâtit une grande église dans la ville impériale. Il était cher aux armées des Romains, parce qu'il était toujours victorieux dans les combats et leur soumettait villes et provinces.

Après avoir régné 3 ans, il mourut[6] : les grands et tout le peuple le pleurèrent.

Basile et Constantinus, fils de l'empereur Romanus, commencèrent à régner en l'an 1290. Ils étaient unis ensemble par une véritable affection. Comme Basil[ius] était doué d'une plus grande force corporelle, il établit son frère Constantinus dans la ville impériale, et fit lui-même continuellement la guerre aux

1. Marc., III, 29. — 2. Lire ܡܩܠܘܒ, مقلوب ; (vers. ar. ܢܗܪ ܐܠܡܩܠܘܒ). — 3. La fête de l'Épiphanie.
4. Lire ܙܟܝܐ (ar. ܓܠܝܒܐ). — 5. Lire : ܩܕܡ. — 6. Le 10 janv. 976, après un règne de 6 ans et un mois.

Ṭaiyayê. Il vécut dans l'empire 55 ans, et s'illustra par des victoires. Il soumit de nombreux pays. Il combattit pendant la plus grande partie de sa vie dans la Grande Arménie et ensuite dans les pays d'Occident.

L'an 1300 eut lieu le commencement de l'émigration des Arméniens de la Grande Arménie, tout d'abord dans la région de Cappadoce. En effet, l'empereur Basil[ius] enleva aux Arméniens les pays du roi Sénaḥérib, et il leur donna en échange Sebastia de Cappadoce[1]. Ils se multiplièrent en cet endroit, et de là se répandirent dans toute la Cappadoce, dans la Cilicie et dans la Syrie.

[559] On dit que les Arméniens[2] tirent de l'araméen le nom de Sanhérib[ayê]. En effet, quand l'assyrien Sénaḥérib eut été tué par ses enfants, comme il est écrit dans le prophète Isaïe, qui dit[3] : « Tandis qu'il adorait dans le temple de Nasarak, son dieu, Adramélek et Šaraçar, ses fils, le mirent à mort », ceux-ci s'étaient enfuis dans le pays des Curdes, c'est-à-dire dans les montagnes de Qardou ; et là ils se mêlèrent au peuple des Arméniens. Ils devinrent des chefs fameux, et leur tribu était appelée *Sanḥéribayê*, tandis que dans la langue arménienne on les appelait *Sinkarimayê*[4].

L'empereur Basil[ius] soumit aussi les Bulgares, et réduisit leur empire sous la puissance des Romains[5].

Après avoir régné tranquillement et prudemment pendant 55 ans, il mourut et laissa l'empire à son frère Constantinus, en l'an 1345[6].

Quand Constantinus régna seul, il vécut encore 2 ans et dix mois[7]. Celui-ci était aussi doux et magnanime, et gouvernait paisiblement. Quand il mourut, il laissa l'empire à son neveu[8] Romanus[9].

Du temps de ces empereurs, régnaient sur les Ṭaiyayê al-Fadhl pendant 29 ans[10], et après lui Abou Bekr[11], 19 ans, et ensuite Abou 'l-'Abbas[12], 42 ans.

En l'an 1333[13], il y eut un violent tremblement de terre. Le même jour, il y eut un vent impétueux, et les habi-

A cette époque, le pape, c'est-à-dire le patriarche, des Orthoxes d'Alexandrie et d'Égypte était Mar Theophanius[14].

1. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LXXVI, § LVII. — 2. Lire : ܐܪܡܢܝܐ (ar. الأرمني). — 3. Is., XXXVII, 38. — 4. Cf. MOISE DE KHOREN, I, 23. — 5. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LXXVI, § LX. — 6. Il mourut à la fin de déc. 1025 (1337 des Grecs), il avait régné 63 ans : 12 ans et demi avec Nicéphore et Zimiscès, et 50 ans seul. — 7. Constantin VIII mourut le 21 nov. 1028. — 8. Litt. : « fils de son frère » ; c'est une erreur. — 9. Romain III, *Argyre*, était le gendre de Constantin VIII qui l'avait contraint à divorcer pour épouser une de ses filles. — 10. Cf. ci-dessus, p. 128, n. 9. — 11. 'Abd al-Kerim ibn al-Moufaddhal Abou Bekr, aṭ-Ṭayi'. Déposé au mois de šaban 381 (oct.-nov. 992). — 12. Abou'l-'Abbas Aḥmed ibn Isḥaq, al-Qadir. Il mourut le 11 dsou'l-hiddjah 422 (29 nov. 1031).

13. Ms. : 1133.

14. Ms. : Theophilus ; (de même dans la version arabe).

tations furent renversées, au mois de 'ab (août). Le froment et la paille furent enlevés des aires, dans la région de Mélitène, et tombèrent dans l'Euphrate. — *Fin.*

Quand il eut terminé sa vie, Mar Mennas[1] fut ordonné.

Quand le patriarche Mar Jean fut mort, dans le couvent de Bârîd[2], les évêques s'assemblèrent et firent l'élection qui désigna Lazarus, moine du couvent de Šegara de Mar Aharon, qui est surnommé Çalîḥa[3]. Il prit le nom [558] d'Athanasius. Son ordination eut lieu en l'an 1298, le jeudi 21 du mois de tešrîn I (oct.), au village de Qoṭainê, dans la région de Giḥan[4]. Mar Lazarus, métropolitain d'Anazarbus, lui imposa les mains. Il ordonna 39 évêques.

De son temps fut ordonné métropolitain pour Mélitène, Iwannis[5], du couvent de Bârîd; [et comme métropolitain de Tagrit, Ignatius, du monastère de Bar Gâgai,][6] qui est Bar Qîqî, qui se fit ensuite musulman pour le motif que voici :

Satan le fit tomber[7] dans l'impudicité. Les gens de Tagrit se mirent à murmurer et à réprimander cette prostituée qu'ils chassèrent. Mais il ne la laissa point s'éloigner. Alors des diacres[8] âgés s'assemblèrent, au nombre d'environ 70 hommes honorables, et allèrent le trouver pour lui persuader d'éloigner de lui cette femme, car tout le peuple était scandalisé à cause de lui. Comme il n'y consentit pas, ils menacèrent alors de le chasser lui-même s'il ne cédait pas. Mais comme il avait confiance dans le roi, il les méprisa, et, dans sa colère, prit l'écritoire et frappa l'archidiacre à la tête. Alors ils s'emparèrent de lui et le chassèrent de l'église. Il descendit à Bagdad où se trouvait, près du roi, un secrétaire qui était son parent. Le bruit se répandit qu'il était descendu pour se plaindre des gens de Tagrit. Alors ceux-ci s'assemblèrent au nombre d'environ 200, et descendirent à sa suite. Il arriva le premier, et il trouva ce fonctionnaire mort et enterré. Alors s'accomplit pour lui ce qui est dit[9] : « Maudit celui qui se confie en un homme, et fait de son semblable son appui[10]; il sera comme une racine dans une plaine sans eau; son espoir sera déçu ». Quand il vit la troupe des Tagritains qui étaient venus, il craignit la mort et chercha un refuge près du khalife, roi des Ṭaiyayê; en sorte qu'il apostasia entre ses mains, pour se venger ensuite des Tagritains. Le khalife, qui connaissait le misérable, commença par lui

1. En 958; cf. Renaudot, *Hist. patr. Alex.*, p. 351. — 2. Cf. ci-dessus, p. 130, n. 5. — 3. Le ms. et ceux de BH se prêtent à la double lecture ܨܠܝܚܐ, *Çalîḥa* (n. pr. de pers.) et ܨܠܝܚܐ *Çalḥaya* (originaire de Çalaḥ). — 4. ܓܝܚܢ. — 5. Le nom de cet Iwannis, dont il est de nouveau question à la fin de ce chap., a été omis dans la liste des évêques ordonnés par Athanase; liste qui ne contient que 38 noms au lieu de 39. — 6. Ces mots, que je restitue d'après l'Appendice, manquent évidemment dans notre texte. L'ordination d'Ignace Bar-Qîqî eut lieu le 19 févr. 991 (Bar Hebr., *Chr. eccl.*, II, 257). — 7. Lire : ܐܦܠܗ. — 8. A cause du nombre, on serait tenté de corriger « fidèles », au lieu de « diacres ». — 9. Jérém., xvii, 5. — 10. Littér. : « et facit filium carnis brachium suum ».

dire : « Y a-t-il quelqu'un de ton peuple qui t'ait maltraité, à propos de quoi tu veux te séparer d'eux? Fais-le nous connaître et nous jugerons entre vous. » Il eut peur des Ṭaiyayê, s'il disait : « Je me fais musulman par haine », mais il dit : « Parce que j'ai reconnu que les Chrétiens sont dans l'erreur et que la confession des Musulmans est la vraie, je me fais musulman. » [**559**] Quand il fut guéri de sa circoncision, il alla trouver le khalife. Il espérait qu'à cette occasion il ferait poursuivre et périr les Tagritains; et les fidèles de leur côté étaient remplis de crainte et profondément affligés. Mais Dieu — louange à sa bonté! — inspira au cœur du roi de ne pas faire attention au misérable; il ne l'honora point comme il avait coutume, et il le laissa debout tout le temps. Il se mit alors à pleurer et à se frapper la tête de ses mains, et quand on l'interrogea, il dit que quand il était un infidèle il avait coutume d'être traité avec honneur, et maintenant qu'il était devenu musulman son honneur était perdu. Le roi lui répondit en disant : « O misérable, quand nous t'honorions, nous rendions honneur à tout le peuple et à la dignité conférée par Dieu; maintenant que tu as volontairement rejeté la dignité que tu avais, que tu as abandonné ce peuple et que tu es passé chez nous, examine et vois qui tu surpasses parmi les nombreuses myriades de musulmans qui sont en ma présence, pour que je t'honore plus qu'eux tous? » Sur l'ordre du roi, on le chassa et (on lui défendit) de ne plus jamais reparaître en sa présence. Alors son espoir fut déçu, et il fut couvert de confusion[1]. Les chrétiens relevèrent la tête : ils obtinrent du roi un écrit et vinrent trouver le patriarche Mar Jean, qui leur ordonna Athanasius, du monastère de la Mère de Dieu, auprès de Mélitène, qui est appelé du Cursor.

Le misérable Bar Qîqî qui s'était fait musulman circulait en mendiant son pain. Il s'appliquait à lui-même la malédiction que procure Satan à ceux qui s'attachent à lui[2].

Le patriarche Athanasius habitait le couvent de Bârîd, où son prédécesseur avait terminé (sa vie); il continua de l'achever et de l'embellir. Comme il était très versé dans la science sacrée et les bonnes œuvres, il procura la paix[3] aux gens du diocèse d'Antioche; car le patriarche chalcédonien d'Antioche[4] avait du respect pour sa perfection. Il était vertueux dans ses œuvres et, en vérité, sa conduite était digne du gouvernement; il observait fort bien les canons apostoliques, et était vigilant dans son ministère; il conduisit sagement la barque de l'Église, et il termina sa vie dans une heureuse vieillesse. Il exerça le patriarcat [16] ans[5] et mourut dans le monastère florissant du glorieux Mar Bar Çauma, qui est dans la région de Claudia. Son saint corps y fut enseveli.

A cette époque les couvents et les monastères se multiplièrent et prospérèrent dans la région de Mélitène[6]. Il s'y trouvait des hommes vertueux, sages et éloquents.

1. Elias de Nisibe rapporte ce fait à l'an 407 Hég. (1016-17). — 2. Barhébréus (*Chr. eccl.*, II, 289) cite quelques vers d'une élégie qu'il aurait composée dans son repentir. — 3. Lire : ܫܝܢܐ (vers. ar. الصلح). — 4. Agapius (BH). — 5. Ainsi d'après la vers. arabe et BH. — 6. Comp. le récit de Michel de Tanis, témoin oculaire (*Bibl. or.*, II, 149; Renaudot, *Hist. patr. Alex.*, p. 403).

C'est pourquoi ils étaient jalousés par ces Grecs hérétiques qui étaient à Mélitène. Aussi, quand ils virent que le patriarche Mar Athanasius était mort[1], et qu'était mort aussi l'océan de sagesse, Mar Jean de Maroun[2], les chefs maudits s'emparèrent de Mar Iwannis de Mélitène et de sept moines vertueux et docteurs qu'ils envoyèrent enchaînés à Constantinople où ils terminèrent leur vie en prison, dans un véritable martyre. Les Grecs s'emparèrent de la grande église appelée du Cursor.

CHAPITRE [VI]. — *Sur l'époque de Romanus, fils*[3] *de Basil[ius], empereur des Romains, et de Abou 'l-'Abbas Qadir, roi des Ṭaiyayê. Sur Mar Jean Bar 'Abdoun, le saint patriarche que les Chalcédoniens emmenèrent à cette époque à Constantinople et qui finit sa vie en exil.*

Romanus partit à la guerre; il fut vaincu [**560**] par les Ṭaiyayê et prit la fuite, et les Ṭaiyayê pénétrèrent dans son camp. Ils pillèrent ses objets d'or, ses armes, et beaucoup d'argent[4].

Les Ṭaiyayê envahirent les pays occupés par les Romains. Quand ils parvinrent à Alep, les Romains l'abandonnèrent et s'enfuirent. Les Ṭaiyayê y régnèrent comme autrefois[5].

Ces Grecs iniques ne comprirent pas que les empereurs prédécesseurs de celui-ci, s'étant abstenus de persécuter les chrétiens en tous lieux, avaient grandement prospéré, tandis que maintenant qu'ils étaient revenus à leurs anciennes habitudes et qu'ils jetaient en exil le patriarche et les évêques, le Seigneur les brisa en face de leurs ennemis, et ceux qui les détestaient dominèrent partout sur eux. — *Fin.*

En l'an 1348, il y eut une grande famine, [**560**] plus ou moins sur toute la terre habitée. Et par suite de la famine, la mortalité se multiplia parmi les hommes, le bétail, les bêtes sauvages et même les oiseaux : de sorte que chacun disait que la fin du monde était arrivée[6].

En l'année 1315[7] eut lieu l'ordination [**560**] du saint patriarche Mar Jean[8], le jeudi 6 de tamouz (juill.), dans le monastère de la Mère de Dieu, qui se trouve dans la région de Goudpai, et qui est appelé de Bondouqah. Mar Petrus, évêque de Ḥarran, lui imposa les mains.

Il ordonna 49 évêques.

---

1. En 1003, d'après les synchronismes. — 2. Cf. ci-dessus, p. 126.
3. Cf. p. 133, n. 9. — 4. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LXXVII, § XI. — 5. L'occupation d'Alep avait précédé la défaite de Romain.
6. Cedrenus rapporte cet événement à l'année 1032 (ann. m. 6540). — 7. Ainsi d'après l'Appendice et BH; ms. (et version arabe) : 1348. Cf. ci-dessous, p. 139, n. 1. — 8. Jean VIII.

A cette époque, les Chalcédoniens oppresseurs excitèrent une persécution contre les Orthodoxes, à Mélitène et dans ses environs.

Ils conduisirent de force à Constantinople, le patriarche Mar Jean Bar 'Abdoun et les évêques, et ils les jetèrent sans pitié en exil, comme l'expose l'histoire de saint Mar Jean. — *Fin.*

De son temps fut ordonné pour Mélitène Ignatius Bar Atounos, qui se fit ensuite chalcédonien, comme nous allons l'exposer plus bas.

Ignatius Bar Qîqî, qui s'était fait musulman, comme nous l'avons exposé plus haut, avait été ordonné par Athanasius; après lui Mar Jean avait ordonné Athanasius pour Tagrit et l'Orient[1].

Extrait de l'histoire de Mar Jean Bar 'Abdoun. — Les parents de ce bienheureux habitaient à Mélitène. Il y naquit et grandit dans la pureté. Parvenu à l'âge de 18 ans, il fut pris du désir de la sainte vie du monachisme; il monta au monastère du Cursor, dans le voisinage de la ville, et y revêtit le saint habit. Quand son père en eut connaissance, il partit, le prit de force et le ramena dans la ville. Il le pressa de quitter le saint habit, de revenir à la vie séculière et d'hériter de ses biens. Sur l'avis de Mar Ignatius, qui est le Cursor, il laissa le saint rentrer au couvent. Celui-ci se rendit au couvent de Mar Bar Çauma, et pria devant la châsse du saint. Pour s'éloigner de ses parents, il descendit sur les rives de l'Euphrate, et habita dans une caverne austère.

Tandis qu'il se faisait violence à lui-même et s'appliquait au labeur du détachement, [561] Dieu lui accorda le don d'opérer des miracles et des guérisons, ainsi que l'esprit de prophétie, grâce auquel il connaissait les secrets de ceux qui venaient le trouver avant qu'il les lui exposassent. Sa renommée se répandit en beaucoup d'endroits.

Un pauvre étant venu lui demander l'aumône, comme aucun des frères ne se trouvait là, le bienheureux prit la farine qu'ils avaient et la versa dans le panier de ce malheureux. Celui-ci la prit avec foi, s'en alla, et la déposa dans sa maison; pendant une année et six mois, lui-même et les gens de sa maison s'en nourrirent à satiété, et elle leur suffit jusqu'à ce que le temps de la famine eût disparu de la terre.

On lui amena un enfant qui était possédé du malin esprit : sa bouche était tordue, ses mains et ses pied étaient paralysés[2]. Ils le déposèrent près de la pierre à côté de laquelle le bienheureux avait coutume de se tenir pour prier à la neuvième heure. Lorsqu'il vint et le vit gisant, sans personne auprès de lui, le bienheureux pleura sur lui. Il étendit les doigts, toucha ses yeux et ses oreilles, et aussitôt l'enfant fut guéri et se tint sur ses pieds. Son père ayant vu de loin (ce qui s'était passé) accourut et se jeta aux pieds du bienheureux. Celui-ci lui ordonna de ne pas dire que c'était lui qui avait guéri l'enfant.

---

1. En 1027, selon BH. — 2. Lire : ܡܦܫܓܝܢ.

Un jour, comme le bienheureux marchait seul sur les rives de l'Euphrate, il regarda et vit une forme féminine qui venait derrière lui. Le Seigneur lui cacha et il ne connut pas que c'était un spectre diabolique. Il se dit : « O Jean ! voici le jour où il faut que tu tues ou que tu sois tué », et il se signa du signe de la croix et entra dans le fleuve, pour que la femme ne le rejoignît pas. Or, il se mit à marcher et passa de l'autre côté sans enfoncer dans les eaux. Le démon disparut. A partir de ce jour le bienheureux reçut de Dieu le don de pouvoir marcher sur les eaux comme sur la terre ferme, quand il voulait. Les frères qui étaient avec lui s'en aperçurent et ils rendirent gloire à Dieu.

Comme pendant l'été il restait immobile[1] un jour sur deux, à cause de la violente chaleur qu'il faisait en cet endroit, il était tourmenté par la soif. Il s'endormit debout sur ses pieds et, en s'éveillant, il vit de l'eau qui coulait d'une pierre; il fut stupéfait et entendit qu'on lui disait : « Jean, glorifie le Seigneur et étanche ta soif ». Ayant reconnu que la chose n'était pas une fiction, il pria, fit le signe de la croix sur l'eau et but.

Ensuite, le bienheureux, voyant que sa renommée était répandue dans ce pays, voulut s'éloigner. Il forma le dessein d'aller prier dans le couvent de Mar Bar Çauma, et de partir de là dans la Montagne Noire. En ces jours-là, était arrivé au couvent de Mar Bar Çauma un saint homme[2] qui s'appelait aussi Jean, disciple de Maroun[3]. Or, la veille, il eut une vision et dit : « Demain viendra ici un tel, homme vertueux qui doit devenir le chef de l'Église de Dieu ». Et quand le bienheureux vint au couvent, la première nuit il vit l'illustre Mar Bar Çauma se tenant dans la gloire et entouré des fils de lumière[4], et la nuit suivante une voix l'appela et dit : « Lève-toi pour la prière ! » Il se leva et vint à la porte de l'église, mais il la trouva fermée ; et il entendit à l'intérieur la voix des anges qui psalmodiaient. De là, il s'en alla à la Montagne Noire, et par de grands labeurs, des œuvres vertueuses, il vainquit les attaques des démons et les fantômes des ténèbres.

Au bout de quarante ans, le patriarche Mar Athanasius mourut. Les évêques s'assemblèrent, et tous, unanimement, voulurent qu'il devînt leur pasteur. Le bienheureux eut une vision ainsi : Il vit un aigle qui volait rapidement et s'élevait dans les airs; il vit aussi des oiseaux magnifiques qui couraient après lui et lui criaient de descendre vers eux et de les protéger sous ses ailes. Et comme l'aigle ne voulait pas descendre, il entendit une voix du ciel qui disait : « O aigle béni, ne fuis pas ; mais descends plutôt, car je t'ai accordé aux oiseaux qui (te) demandent maintenant. Mais, vois ; aujourd'hui, je te donne la puissance en haut et en bas ». Et quand le bienheureux reconnut que son élection venait de Dieu, il y consentit. Et comme il n'était pas même encore ordonné diacre, à cause de l'humilité de sa conscience qui l'éloi-

1. ܡܩܘܡ. — 2. Il faut probablement lire ܓܒܪܐ, quoique la leçon ܓܒܝܐ puisse se soutenir. — 3. Cf. ci-dessus, p. 125. — 4. Les anges.

gnait de toutes les fonctions sacerdotales, le 4 de tamouz (juill.) on l'ordonna diacre, le 5 du même mois on l'ordonna prêtre, et le 6 du même mois on l'ordonna patriarche[1] il était alors âgé de 60 ans. Ceux qui l'ordonnèrent furent : Petrus de Ḥarran, qui lui imposa les mains; Theodosius de Mar'aš, Thomas d'Anazarbus, Paulus de Tarse, Cyriacus de Giḥan, et Élias de [562] Symnada.

Lui-même se dirigeait selon toute la régularité des saints canons; mais à cause de son inexpérience des affaires temporelles, il confia l'administration des diocèses aux mains de son syncelle : un moine, nommé David, qui causa de grands désordres dans les Églises.

Le bienheureux brillait toujours par l'accomplissement des miracles.

Le gouverneur d'Antioche était un romain dont le corps était couvert de lèpre. Ayant entendu parler des guérisons que Dieu opérait par le bienheureux, il envoya lui demander de le guérir. Or, le bienheureux bénit de l'huile et la lui envoya : le gouverneur la reçut avec foi, s'en oignit et fut guéri. Quand le patriarche chalcédonien d'Antioche apprit et vit le miracle accompli, il fut pris du désir de voir le bienheureux. Il furent en relations par lettres. Le bienheureux lui envoya une chemise[2] à lui, que le patriarche grec accepta et qu'il mettait sur son corps à toutes les fêtes.

Quand le bienheureux vint à Mélitène, on lui amena un homme qui avait perdu l'esprit et dont la langue était paralysée : il le guérit. — Une femme hémorrhoïsse, à laquelle il dévoila son impureté, ayant confessé son péché et promis de faire pénitence, fut aussi guérie par l'eau qu'il bénit et lui donna. — Un moine était tourmenté par les pensées impures que le Mauvais avait semées dans son cœur : le bienheureux connut ses pensées par révélation; il pria pour lui, et le moine fut délivré. — Un autre moine, qui était accusé d'un péché par ses compagnons, vint trouver le bienheureux et demanda lui-même à être excommunié s'il était coupable : le bienheureux connut par révélation qu'il était répréhensible et lui dit : « Confesse ta faute ». L'autre contestait

---

1. Les dates de l'élection et de la mort des patriarches Jean VIII, Denys IV et Jean IX sont indiquées très diversement dans le texte de Michel, dans celui de l'Appendice et dans Barhébréus. Nous croyons exactes les dates fournies par l'Appendice, car plusieurs peuvent être contrôlées d'après l'indication du jour de la semaine. Telles sont les dates de l'élection de Jean VIII : jeudi 6 juillet 1004, et de Denys IV : jeudi 14 oct. 1031; et celle de la mort de Jean IX : samedi 24 mai 1057. Les autres peuvent être fixées par conjecture. Le patr. Jean VIII mourut le « 2 févr. » 1030 selon l'Appendice, 1033 selon BH. Cette dernière date est fautive : Denys ayant été élu en 1031. Les années d'exil de Jean VIII doivent être comptées dans la durée de son épiscopat. Jean IX ayant occupé le trône patriarcal 14 ans et 10 mois, selon Michel, son élection devrait être placée « au mois d'août » 1042; et, par suite, la mort de Denys IV survint « le 21 mars » de cette même année. Cette dernière date devrait être maintenue même si l'on admet, comme il semble ressortir du contexte, que dans les 14 ans et 10 mois est compris le temps d'une longue vacance qui suivit la mort de Denys, et que Jean IX ne siégea réellement que 8 ans et 10 mois, comme le dit Barhébréus ; ce qui mettrait son élection « au mois d'août » 1048. — 2. Ou « une tunique ».

encore; et le bienheureux lui dit : « Va, et ne recommence pas cette action; l'Esprit mauvais te tourmenterait ». C'est ce qui lui arriva; et alors il avoua son péché.

Quand les circonstances obligèrent le bienheureux à jeter un pont sur le Giḥan, des hommes amenaient les bois au milieu de l'eau : un des jeunes gens tomba et se noya. Ils le tirèrent du fleuve, l'ensevelirent et se disposaient à l'enterrer. Le bienheureux les en empêcha et ne le laissa pas mettre au tombeau; il se tint toute la nuit en prière, et au matin il fit sur lui le signe de la croix, et le jeune homme ressuscita et se leva. Comme il voulait cacher le miracle, il dit à l'assemblée : « Ne vous ai-je pas dit que son âme y était encore? » Mais tout le peuple comprit ce qui avait eu lieu et chacun glorifiait Dieu en pleurant.

On lui amena encore un homme sourd-muet : il mit son doigt dans sa bouche et ses oreilles, et aussitôt cet homme entendit et parla.

Dieu fit beaucoup de choses semblables par les mains de ce saint; mais, pour que ce livre ne sorte pas d'une juste mesure, nous abrégeons le récit et nous arrivons à sa glorieuse fin.

Après qu'il eut exercé le suprême pontificat pendant 27 ans[1], la jalousie de Satan suscita une épreuve pour lui, ou plutôt pour toute l'Église de Dieu, par le métropolitain des Grecs de Mélitène, qui s'appelait Nicephor[us]. Il était blessé intérieurement, et comme il ne pouvait tolérer d'apprendre et de voir les miracles que Dieu opérait par le saint, il quitta Mélitène et s'en alla à Constantinople, en disant : « Je ne puis exercer la charge pastorale là où ce magicien attire à lui même les Grecs ». Du temps des empereurs justes Basil[ius] et Constantin[us] ses paroles ne furent pas accueillies. Quand régna Romanus, qui était son condisciple, le métropolitain fit en sorte que des lettres fussent expédiées de la part de l'empereur au juge[2] Krysobourgios. Comme celui-ci estimait le bienheureux et avait foi en lui, il manda en secret aux notables citoyens de Mélitène : « Avisez promptement à faire passer le patriarche dans le territoire des Arabes »; et il dit aux envoyés : « Nous ne savons pas où se trouve aujourd'hui le patriarche des Jacobites ». Mais ceux qui avaient été envoyés étaient les disciples du métropolitain, et avant d'arriver à Mélitène ils avaient donné trente pièces d'argent à un nouveau Judas, de Roumanah, qui s'appelait Bar Gîgra; et celui-ci avait promis de leur montrer où il était. Là-dessus, ils répondirent : « Nous, nous savons où il est; donne-nous seulement des soldats armés ». Le juge n'ayant pu le sauver, fit préparer 9 cavaliers. Le nouveau Judas dit : « Ceux-ci ne suffisent pas; car il y a là plus d'un millier de moines qui ne le laisseront pas emmener ». Or, le juge partit avec eux. Ils arrivèrent à l'improviste au couvent de Barîd, sans que les moines s'en aperçussent, ni les gens du pays, et, un vendredi, à

1. Voir p. 139 n. 1. Il faut peut-être lire ܟܕ (24) au lieu de ܟܙ; ce qui donnerait l'année 1028-29, époque de l'avènement de Romain. — 2. κριτής.

la troisième heure, les soldats envahirent le couvent. Le juge lui-même se tint à la porte de la cellule. Quand on dit [563] au patriarche : « Voici que le juge de Mélitène est à la porte de la cellule », il fut un peu stupéfait, et comme ils se tenaient en prière, il ne remua point avant qu'ils eussent terminé. Le bienheureux, ayant été mis au courant de l'affaire, dit à ses disciples : « En vérité, mes enfants, nous serons conduits à la ville impériale; mais que la volonté de notre Seigneur soit faite! » Il sortit dehors, prit le juge par la main et l'introduisit dans la cellule. Il lui dit : « Pourquoi donc Votre Grandeur a-t-elle pris un tel souci? » Le juge répondit humblement : « Ne sois pas troublé, ô saint; c'est parce que le saint empereur ordonne que tu paraisses dans la ville impériale. » Notre père dit : « Pourquoi Votre Excellence s'est-elle imposé ce labeur; un de vos serviteurs suffisait pour nous conduire. » Alors, il le prit et ils entrèrent à Mélitène. Quelle était la désolation des moines et de tous les chrétiens : cela n'échappe pas aux sages. Les habitants de Mélitène étaient comme brûlés par le feu; ils faisaient des présents aux grands, qui consentirent à peine à le laisser le temps de l'hiver.

Quand il eut célébré la fête de Pâques à Mélitène, et quand il fut décrété qu'il partirait de toute façon, ils le pressaient d'ordonner diacres de jeunes enfants. Ils avaient perdu l'espoir que leur patriarche reviendrait. Ce n'est pas seulement notre peuple qui était affligé de son départ, mais même les Arméniens, et même les Grecs chalcédoniens qui étaient dans la ville, pleuraient et se pressaient pour recevoir la bénédiction de ses saintes mains : chacun prédisait qu'un grand châtiment viendrait de Dieu sur l'empire des Romains. Ce qui, en effet, arriva.

Le patriarche Mar Jean[1] sortit donc de Mélitène, accompagné de six évêques : Mar Elias de Symnada, Iwannis de Ḥadeth, Ignatius de Mélitène, Isaac de 'Arqa, Moyse de Ḥesna de Ziad, Dionysius de Tell Paṭriq, et 20 moines prêtres, parmi lesquels se trouvaient Josué, archimandrite de Bar Gâgai, et Basilius de Bârîd, et les disciples du patriarche : David, Josué, Iwannis, Moyse et d'autres.

A la pleine lune de ḥaziran (juin) ils entrèrent à Constantinople, et en même temps qu'eux Jean, évêque des Chalcédoniens, (de la secte) des Melchites ; ils furent retenus à Chrysopolis pendant 12 jours. Quand ils entrèrent, ils trouvèrent environ 200 évêques chalcédoniens réunis pour saluer le nouvel empereur. Lorsqu'ils s'assemblèrent à leur église, qui s'appelait *Agia Sophia,* le patriarche d'Antioche et ses évêques ne vinrent point à l'assemblée. Mais quand ils furent convoqués, (les chalcédoniens) répondirent : « Nous savons que ceux-ci sont chrétiens et qu'il n'est pas nécessaire de les interroger. » Et ils dirent cela parce qu'ils savaient d'avance que le bienheureux Jean était un homme de Dieu.

Mais le métropolitain de Mélitène, nouveau Caïphe, fit partir un héraut qui criait devant eux dans les rues : « Ceux-ci ne confessent pas la Mère de Dieu, [et adorent

1. Le ms. porte ici « *Peṭro(s)* »; c'est l'abréviation du mot « patriarche » répétée par erreur.

un bouc[1] », et d'autres choses semblables. Et alors, de combien de crachats le peuple couvrit leur visage, combien de poussière et de pierres on lança sur eux du haut des toits : il n'est pas nécessaire de le dire. Le métropolitain lui-même fit entendre des paroles de colère contre le patriarche et les principaux d'entre eux. On ne leur permit pas de s'asseoir, ni de discuter avec eux sur la doctrine ; (leur patriarche) savait par Jean, un de leurs évêques, qu'un de nos moines surpassait en érudition tous leurs savants. C'est pourquoi ils les faisaient tenir devant eux depuis le matin jusqu'à la sixième heure; on soutenait le patriarche et Elias de Symnada à cause de leur vieillesse. Ils dirent avec colère : « Pourquoi méprisez-vous le métropolitain de Mélitène ? » Et le patriarche répondit : « Si c'est pour cela que vous nous avez fait venir : il est facile de résoudre la question. Puisque vous êtes les maîtres, comment se peut-il que nous, qui sommes sous votre domination, nous vous méprisions ? » Et ils furent couverts de confusion. Alors, ils l'interrogèrent sur la foi. Il y avait deux volumes écrits en deux langues, la nôtre et la leur. L'un avait été écrit du temps de feu le patriarche Mar Jean[2], et l'autre fut écrit maintenant. Quand ils eurent lu un peu, ils dirent : « Nous ne vous avons pas fait venir pour apprendre de vous la foi, mais pour vous enseigner la foi. Confessez avec nous deux natures après l'union. » Le métropolitain fit venir l'interprète; il était de Mélitène et s'appelait Theodorus; il était de leur confession. Le métropolitain le séduisit par des promesses, et il se mit à changer les paroles[3]. Jean, un de leurs évêques, le réprimanda. Le patriarche ayant dit : « Nous ne dirons pas deux natures, et nous ne changerons pas la confession de nos pères », le métropolitain lui répondit : « Tu n'acceptes donc pas la confession de l'empereur ? » Le patriarche répondit : « Nous [**564**] sommes soumis aux ordres du saint empereur en toute chose, comme nous le devons; mais nous ne changerons point notre confession. » Alors, dans sa vive colère, le métropolitain impie étendit sa main et frappa le patriarche au visage. Le bienheureux lui présenta l'autre côté. Beaucoup de notables, en voyant cela, furent émus, éprouvèrent de la douleur et pleurèrent. L'un d'eux se leva et sortit en disant : « Je ne puis rester pour voir le Christ jugé et souffleté. » Alors tous les notables sortirent en murmurant. Et ainsi prit fin l'assemblée du premier jour. On les conduisit au monastère de Mar Mennas, et le lendemain au monastère de Gregorius.

A la seconde assemblée, les notables ne vinrent point, parce qu'ils murmuraient contre les choses qui avaient été faites tyranniquement, surtout parce qu'on n'avait pas fait asseoir le patriarche, comme l'exige la règle. Quand ils furent assemblés, ils les appelèrent; et ils permirent au patriarche et à Elias de Symnada de s'asseoir.

---

1. Lacune de deux mots dans le ms.; nous suppléons ainsi d'après BH. — 2. Jean VII. C'étaient des recueils de témoignages des Pères; cf. *Bibl. or.*, II, 136. — 3. Sur cet incident et les autres détails de la controverse, comp. la lettre de Michel de Tanis. *Bibl. or.*, II, 146 et suiv.; et Renaudot, *Hist. patr. Alex.*, p. 405.

Après de longs entretiens, voyant que ceux-ci ne consentiraient jamais, ils dirent : « Du moins ne mettez pas d'huile dans le pain eucharistique et ne faites pas le signe de la croix avec un seul doigt, mais avec deux. » Ils s'efforçaient de briser peu à peu leur constance.

Après les avoir éprouvés un peu sans y réussir, ils imaginèrent de les séparer les uns des autres. Ils enfermèrent le patriarche et Dionysius dans un monastère, pendant tout le mois de tamouz (juill.), et les autres deux par deux en différents endroits. Ensuite, l'empereur convoqua quatre d'entre eux : Ignatius, Iwannis, Moyse et Isaac, et avec eux le métropolitain (grec) et l'interprète Petrus Çeraphî de Mélitène, qui, lui aussi, changeait les paroles, comme le métropolitain lui avait appris à le faire; mais, comme son prédécesseur, il fut à son tour frappé par le Seigneur, et il périt.

Iwannis cria par trois fois et dit à l'empereur : « Nous ne changerons jamais notre foi. Si tu es miséricordieux, congédie-nous ; sinon, nous sommes prêts à mourir pour le Christ ». Alors l'empereur rendit un décret[1] à leur sujet, (ordonnant) de les enfermer dans les Noumera[2]. Ils y restèrent depuis le commencement de 'ab (août) jusqu'à tešrîn (oct.), dans un grand tourment.

L'empereur était irrité contre le métropolitain qui avait été cause de leur venue; et, pour cela, celui-ci s'efforçait de plus en plus de les séduire, chacun séparément, afin de plaire à l'empereur en gagnant une partie d'entre eux. Alors Satan trompa le malheureux Ignatius de Mélitène, Moyse de Ḥesna de Ziad, et Isaac de 'Arqa, par le métropolitain qui leur dit : « Nous ne vous obligeons pas à changer quelque chose à votre foi; mais seulement à saluer respectueusement l'empereur et le patriarche, pour vous en aller dans vos diocèses. » Ceux-ci ayant donné leur adhésion à ce misérable, il prit leur signature et la porta à l'empereur ; car il s'était aperçu que l'empereur était disposé à les congédier. Le métropolitain dit donc à l'empereur : « Si tu prends patience, je les amènerai tous à consentir. » Alors l'empereur envoya dire au patriarche : « Nous te donnerons le siège d'Antioche, si tu adhères à notre profession de foi. » Le bienheureux répondit : « J'ai un siège apostolique, sur terre et au ciel ; et, en dehors de lui, je n'en désire aucun autre. Si, parce que j'aurai changé ma foi, vous voulez me donner un siège plus riche en or ou en peuple, sachez que même si vous me donniez votre siège impérial, je ne changerais pas ma foi. » Ils perdirent alors espoir et l'empereur dit au métropolitain : « Vois si ceux-là veulent consentir comme ils te l'ont promis, et sinon, qu'on les renvoie tous ». Alors il envoya de nouveau vers eux en secret; ils répondirent : « Nous ne le pouvons tant que ce vieillard est présent ». Là-dessus, il fixa un délai de quatre jours. Ayant tiré le patriarche des Noumera, ils l'amenèrent à la demeure du métropolitain. Celui-ci, autant qu'il

---

1. ἀπόφασις. — 2. ܢܘܡܪܐ; τὰ Νούμερα. « Numera et Chalcen Constantinus M. ædificavit..... Heraclius et reliqui deinceps imperatores ea in carcerem mutarunt. » (*Antiq. Constantinop.*, *Patr. Gr.*, t. CXXII, col. 1201 ; cf. t. CIX, col. 448, 729).

est possible, le méprisa, l'outragea, le fit rester debout devant soi, et lui cracha au visage en disant : « Où sont ceux qui couraient devant toi et t'entouraient à Mélitène? Moi, je t'ai fait venir ici, scélérat! » (Il faisait cela) afin, si le patriarche perdait patience et l'anathématisait, de pouvoir dire à l'empereur : « Il nous a anathématisés, ainsi que notre profession de foi », pour qu'une sentence de mort soit prononcée contre lui. Mais le bienheureux, rempli de l'Esprit-Saint, répondit : « Quant à moi, je n'ai point reçu de mon Seigneur l'ordre de maudire mon persécuteur, car il m'a donné pour loi d'aimer mes ennemis. Pour toi, si ton maître t'a commandé de haïr et de persécuter : c'est ton affaire! » Quand il fut rassasié de le mépriser, il l'envoya au monastère de Gaius[1], le 13 de tešrîn I (oct.)

[565] Ensuite, sur l'ordre de l'empereur, le logothète les[2] emmena à sa maison; il examina et discuta longuement avec eux, et il chercha à les séduire par ses flatteries. Comme Mar Elias de Symnada, Mar Iwannis de Ḥadeth et Mar Dionysius de Tell Paṭrîq ne faiblirent point et ne consentirent point à leur désir, ils les renvoyèrent aux Noumera. Quant aux trois qui succombèrent, on les conduisit à la demeure de Bar Çauma Çeraphî. On les présenta à l'empereur qui leur demanda : « Avez-vous donné librement votre signature au métropolitain? » Ils répondirent : « Oui ». Il demanda encore : « Vous anathématisez Severus et Dioscorus? » Alors ils demeurèrent hésitants. L'empereur dit : « Ceux-ci sont des trompeurs », et le métropolitain leur dit : « Pourquoi ne répondez-vous pas, comme vous l'avez promis? Si vous avez menti, vous serez mis à mort comme des trompeurs. » Alors, par crainte de la mort, ils dirent : « Oui! » Quand l'empereur vit qu'ils étaient dans le doute, il les envoya au patriarche. Celui-ci leur ayant dit les mêmes choses, ils anathématisèrent les Pères et furent pris dans le piège de la mort. Peu à peu, sans qu'ils s'en aperçussent, ils furent pris et devinrent la risée des démons. Il leur dit ensuite : « Maintenant vous serez baptisés, vous deviendrez chrétiens, et bientôt vous serez promus au sacerdoce. » Ils répondirent : « Nous sommes évêques! Comment pouvez-vous dire ces choses? » On leur dit : « O malheureux! le sacerdoce que vous vous imaginez avoir tire son origine de Dioscorus et de Severus; puisque vous avez anathématisé ceux-ci, d'où avez-vous le sacerdoce? » En entendant cela ils demeurèrent de plus en plus hésitants, depuis tešrin (oct.) jusqu'à la fête de Pâques. Le mercredi de la Passion, à l'instigation du métropolitain, le patriarche se présenta de nouveau et comme s'il observait la règle, il leur dit : « Cet autel vous est témoin que vous vous présentez librement et non par contrainte? »; et on les baptisa dans les eaux où ils baptisèrent les Ṭaiyayê[3], car ils les conservent pendant des jours. Et quand ils sortirent, ils rougissaient de honte, comme des Juifs.

L'un d'eux, Ignatius de Mélitène, qui est Bar Atounos, fut pris en ces jours-là

1. Barhébréus ajoute : « sur les confins des Bulgares ». — 2. Les évêques. — 3. *Sic* ms. Peut-être faudrait-il lire ܛܠܝ̈ܐ « les enfants ».

d'une cruelle douleur et mourut. Moyse de Ḥesna de Ziad, et Isaac de 'Arqa, partirent secrètement, vinrent en Syrie, et finirent leur vie dans la pénitence.

Quant aux saints : Mar Elias de Symnada, homme instruit et vieillard vénérable qui les vainquit dans la discussion, fut lapidé à la porte du palais, et ce disciple d'Étienne [1] fut couronné ; Iwannis de Ḥadeth acheva sa vie en prison ; Dionysius de Tell Paṭrîq, ayant été libéré à la mort de l'empereur[2], sortit et revint à son siège dans la confession orthodoxe.

La fin courageuse et illustre du patriarche Mar Jean, les admirables prodiges, les grands miracles, les révélations divines dont il fut favorisé pendant ses années d'exil dans le monastère des Grecs, et le reste de ses actions apostoliques, chacun peut [les apprendre][3] de son histoire, des lettres de son disciple et des siennes propres, et de la circulaire que le bienheureux envoya lui-même en Syrie, à propos de ceux qui apostasièrent, et dans laquelle il prescrivait de les recevoir s'ils faisaient pénitence.

Il mourut en exil[4]. Que sa prière et celle de ceux qui persévèrent dans la confession véritable[5] et la foi orthodoxe, soit avec nous et nous garde. Oui ! Amen !

[APPENDICE AU CHAPITRE VI][6]

[A cette même époque, les gens de Tagrit étaient accablés par les impôts des gouverneurs iniques......][7] il en fut irrité davantage et ordonna ou qu'ils paient ou qu'ils quittent leurs maisons. Alors beaucoup d'hommes honorables et fameux sortirent et se répandirent dans les villes du Djézireh et de toute la Syrie; et, partout où ils se fixèrent, ils bâtirent des églises et ornèrent de superbes monastères. Parmi eux étaient ces hommes célèbres qui vinrent à Mélitène, surnommés Benê Abou 'Imrân[8], hommes vertueux, dont les pieuses vies étaient l'objet de nombreux éloges. Ayant été bénis de Dieu dans leur fortune, comme Abraham, Job et les autres justes, ils dépensaient toute leur fortune pour la construction des églises et des monastères, pour les pauvres et les malheureux. Ils bâtirent à Mélitène des églises et des monastères pour les femmes, et, en dehors de cette ville, ils bâtirent des monastères de religieux. Chaque vendredi, ils distribuaient des aumônes aux indigents, depuis le matin jusqu'au

1. Allusion au martyre de S. Étienne. — 2. Romanus mourut le 11 avr. 1034. — 3. Il y a certainement un ou deux mots omis par le copiste; ils manquent aussi dans la vers. arabe. — 4. Michel de Tanis dit qu'il mourut en 1031 (*B. O.*, II, 150); cf. p. 139, n, 1. — 5. ܫܪܝܪܬܐ.

6. Le copiste écrit en marge de notre ms., p. 560, un récit mutilé qu'il accompagne de cette remarque : *J'ai vu ainsi cette histoire, c'est-à-dire sur une feuille détachée, et je n'ai pas reconnu sa place; d'autant plus que le commencement est arraché.* Barhébréus (*Chr. syr.*, éd. Bedjan, p. 197) place ce récit avant l'avènement d'Abou'l-'Abbas Qadir. Il devrait donc en réalité être rattaché au chap. V. — 7. Suppléé d'après Barhébréus. — 8. Vocalisation donnée par BH.

milieu du jour. Le vieillard Abou Salim[1] les distribuait de ses propres mains. Les fils d'Abou 'Imrân étaient au nombre de trois ; ils brillèrent par leurs œuvres vertueuses, au point que l'empereur des Romains lui-même leur portait envie. Il imagina de leur imposer la charge de frapper les dariques de l'empire pendant une année. Quand l'année fut écoulée, voyant que leur fortune n'avait pas diminué, il reconnut, comme tout le monde, qu'ils avaient reçu de Dieu la bénédiction dont parle le prophète[2] : « A moi est l'argent, à moi est l'or ». — Une autre fois, comme l'empereur Basil[ius] revenait d'Arménie, il fut pris par l'hiver dans le pays de Goubbos, et l'or lui manqua, car, à cause de la neige, on ne pouvait envoyer de message. L'empereur se leva la nuit et vint à leur porte leur demander un emprunt. Quand ils le reconnurent, ils se prosternèrent, le vénérèrent et lui donnèrent cent κεντηνάρια d'or : autant qu'il avait demandé. Il les leur rendit ensuite, car il était juste. — Une autre fois, quand les Turcs pillèrent le pays de Mélitène, le vieillard Abou Salim, qui était venu[3] du couvent qu'ils avaient bâti, se trouva présent, et ils le firent captif. Il fit une estimation avec les Turcs et racheta tous les captifs ; il fixa le prix de chaque personne à cinq dinars et paya tout de ses propres deniers. Or, il y avait 15 mille âmes. Nous avons noté ces quelques traits parmi beaucoup de choses qu'on disait d'eux, afin que tous ceux qui les liront glorifient Dieu qui les a fait prospérer[4].

CHAPITRE [VII]. — *De l'époque de la fin de la vie de Romanus ; et fin du Livre XIII.*

L'empereur Romanus mourut subitement ; car le Seigneur n'eut point pour agréable la persécution qu'il excita contre les fidèles.

Michel commença à régner en l'an 1354, pendant huit ans[5]. A cette époque l'empire des Arabes était gouverné par Abou 'l-'Abbas.

Une épine surgit [**566**] pour Michel en la personne d'un de ses parents nommé Qâlâphaṭ. Après s'être montré rebelle pendant cinq mois, celui-ci fut pris et eut les deux yeux crevés[6].

---

1. BH ajoute : « qui était l'aîné de ces trois frères. » — 2. Agg., II, 9. — 3. ܕܐܬܐ ܡܢ ܕܝܪܐ (BH). — 4. Barhébréus raconte la suite en d'autres termes : Les Turcs lui dirent : « Rachète-toi, car tu es riche. » Il répondit : « Si vous voulez vendre tous les captifs, je les rachèterai. » Les Turcs se mirent à rire et lui dirent : « Combien donnes-tu? » Il répondit : « Cinq dinars pour chaque personne. » Les Turcs dirent : « Nous les vendons ». Après qu'ils eurent donné leur parole, il envoya chercher de l'or, paya, et délivra les captifs. Or, ils étaient quinze mille. Nous avons écrit ces quelques mots afin qu'on sache quelle était la prospérité des nôtres à cette époque, et dans quelle misère ils tombèrent ensuite. (*Chr. syr.*, éd. Bedjan, p. 197)

5. Michel IV, *le Paphlagonien*, commença à régner le 12 avril 1034. — 6. Michel V, *Calafate*, succéda à son oncle mort le 10 déc. 1041. Il fut déposé et eut les yeux crevés le 21 avril 1042.

Du temps de cet empereur Michel, l'arabe Salman[1] livra Édesse, et les Romains y régnèrent[2].

Quand Michel fut mort, les impératrices Zoé et Théodora, filles de Constantinus, gouvernèrent l'empire pendant 3 mois[3]. — *Fin.*

Après être demeuré en exil pendant 4 ans[4], dans un monastère des Romains situé dans la montagne de Gaius, le bienheureux Mar Jean bar 'Abdoun, mourut en l'an 1357[5], le 2 de šebaṭ (févr.), en la fête de l'entrée de N.-S. au Temple, et fut enseveli par son disciple Iwannes. Celui-ci quitta (ce lieu) et apporta avec lui le livre qu'il avait composé sur les miracles et les révélations dont le bienheureux avait été favorisé de Dieu en exil.

Alors, les évêques s'assemblèrent à Ṭemanîn, village de la région de Claudia. Ḥaiyê, archimandrite du monastère de Lazare, dans la région de Goubbos, fut élu[6]; il fut ordonné dans le monastère de Mar Domitius, dans le même pays, et fut appelé Dionysius[7].

[**566**] Quand les Chalcédoniens qui étaient à Mélitène apprirent cela, ils informèrent Constantinus[8], et l'ordre de le chasser et de le saisir arriva. Les notables des fidèles citoyens de Mélitène le firent savoir au patriarche, et le pressèrent de passer dans le pays des Ṭaiyayê. Après avoir passé le fleuve de l'Euphrate, il parvint[9] à la ville d'Amid. Avec lui, partit Mar Abraham*, évêque de Callisura : le même qui lui avait imposé les mains dans sa consécration. Et, depuis lors, Amid fut le siège du patriarcat : car il se fixa là, et y ordonna des évêques. Le préfet grec qui était à Mélitène envoya des messagers et des présents au gouverneur d'Amid, et lui demanda de faire la volonté de l'empereur des Romains en s'emparant du patriarche et en le leur livrant. Le gouvernenr d'Amid répondit : « Notre loi ne nous permet pas de prendre celui qui s'est réfugié chez nous pour le livrer à son ennemi, ni de violenter quelqu'un à cause de sa foi ». Alors les Grecs furent couverts de confusion ; ou plutôt « ils n'ont pas été couverts de confusion, comme il est écrit, parce qu'ils ne savent pas rougir [10] ». Mar Dionysius habita dans l'empire des Arabes tout le temps de sa vie : soit dans le couvent de Mar Ḥanania, à l'est de Mardê, soit à Amid.

---

* Note marginale : « Ce Mar Abraham, évêque de Callisura, est celui qui bâtit l'église ancienne, dans le couvent de Mar Bar Çauma, en l'année 1335 ».

1. Cf. Matthieu d'Édesse, trad. Dulaurier, p. 47. — 2. Les auteurs byzantins placent la prise d'Édesse à la fin du règne de Romain Argyre, et les arabes en l'an 422 Hég. (1031) Cf. *Hist. du Bas-Emp.,* LXXVII § xviii; *Gesch. der Chal.*, III, 70. — 3. Zoé épousa en troisièmes noces Constantin IX, *Monomaque*, qui fut couronné empereur le 12 juin 1042.

4. Ainsi d'après BH et le contexte ; ms. « 7 ans ». — 5. BH : 1347; ver. ar. : 1331. Pour ces dates, comp. ci-dessus, p. 139, n. 1. — 6. Jeudi 14 oct. 1031. — 7. Denys IV. — 8. Probablement Constantin, frère de l'empereur Michel IV, gouverneur d'Antioche. — 9. [illegible]. — 10. Jérém., vi, 15.

Ce Mar Dionysius exerça le patriarcat pendant dix ans ; il mourut en l'an 1368[1], le 21 d'adar (mars), et son corps fut enseveli dans la grande église, à Amid. Il ordonna 36 évêques.

En Égypte, le patriarche était Mar Šnoudîn[2].

A Mélitène, à la place de Bar Atounos, qui apostasia[3], on ordonna Mar Jean, du monastère de Mar Šéna, qui est dans le district de Mar'aš.

Le patriarche Mar Dionysius ordonna comme métropolitain d'Édesse Josué, archimandrite du monastère de Mar Abḥai, qui prit le nom d'Athanasius : Dieu fit des miracles par ses mains, et il brilla comme un des saints Apôtres. — *Fin.*

*Dans ce XIII*e *Livre est renfermé un cycle de 205 années*[4], *pendant lesquelles 12 empereurs ont régné dans l'empire des Romains et 14 dans celui des Ṭaiyayê, c'est-à-dire des Musulmans.*

---

1. Ni BH ni l'App. ne donnent la date. Celle-ci est manifestement erronée. Probablement 1353; cf. p. 139, n. 1. — 2. Cf. Renaudot, *Hist. patr. Alex.*, p. 408. — 3. Cf. ci-dessus, p. 137, 144. — 4. De 1155 à 1360, selon le comput (erroné) des canons chronologiques.

LIVRE XIV

COMME A CETTE ÉPOQUE LES TURCS COMMENCÈRENT A RÉGNER ET A S'EMPARER DES VILLES ET DES PAYS, NOUS LEUR CONSACRONS CE LIVRE QUATORZIÈME QUE, SELON LA MÉTHODE, NOUS DIVISONS OPPORTUNÉMENT EN CHAPITRES[1]. ET PAR CONSÉQUENT LE

CHAPITRE PREMIER *expose quel peuple sont les Ṭourqayê, qui sont les mêmes que les Tourkayê, et en quelle contrée ils habitaient.*

Le peuple des Ṭourqayê, ou Tourkayê, se trouve être de la race de Japhet ; car ils descendent de Magog, et, comme l'a écrit le grand Moyse[2], Magog est fils de Japhet, fils de Noé. De lui descend et s'est propagé sur cette terre le peuple grand et puissant qui habite la région du nord-est.

Il y a à leur sujet une prophétie remarquable dans le prophète Ezéchiel, disant qu'ils envahiraient la terre et arriveraient à Jérusalem. Les paroles de la prophétie sont ainsi conçues[3] : « La parole du Seigneur s'est adressée à moi pour dire : Fils de l'homme, tourne ton visage vers Gog et vers la terre de Magog, prince [567] et chef de Môšok et de Thobel, [et dis-lui : Le Seigneur des seigneurs a dit, je viens à toi, prince et chef de Môšok et de Thobel][4], et je te rassemblerai, et je mettrai un frein à tes mâchoires, et je te ferai sortir de ton pays, toi et toute ton armée, chevaux et cavaliers vêtus de cuirasses, peuple immense [armé] de lances et de boucliers et portant le glaive. Tous les Perses, les Koušites et les descendants de Phouṭ sont avec eux, avec des boucliers et des casques ; (je ferai sortir) Gomer et toute son armée, la famille de Thogorma avec les versants du Nord et toute leur armée, et les peuples nombreux qui sont avec toi. Prépare-toi, ainsi que toute la troupe rassemblée avec toi. Sois pour eux une garde. Dès les jours anciens tu en as reçu l'ordre, et à la fin des temps tu viendras ». Et un peu plus loin[5] : « Le Seigneur des seigneurs dit : Tu es celui dont j'ai parlé par mes serviteurs, les prophètes d'Israël, dans les jours antiques » ; et encore plus loin[6] : « Et toi, fils de l'homme, prophétise contre Gog et dit : Ainsi parle le Seigneur des seigneurs : Me voici sur toi, Gog, prince et chef de Môšok et de Thobel ; je te pacifierai, et je te rassemblerai, et je te ferai monter des versants du Nord ». L'Esprit prophétique nous a montré

---

1. Vers. ar. : ܦܨܘܠ ܒܐܠܬܪܬܝܒܗ ܐܠܐ ܐܠܐܣܠܡܝܐ. — 2. *Gen.*, x, 2. — 3. EZECH., XXXVIII, 2-4. — 4. Les mots entre crochets ont été omis par notre copiste ; ils existent dans la vers. arabe. — 5. EZECH., XXXVIII, 17. — 6. EZECH., XXXIX, 1.

ces choses et beaucoup de choses semblables au sujet de ce peuple; et il a répété les paroles par deux fois pour indiquer leur double invasion. Mais puisque les interprètes inspirés par l'Esprit n'ont parlé que de la première invasion, nous marcherons sur leurs traces. Qu'il s'agisse d'eux et que le prophète prophétise à leur sujet, c'est ce que saint Mar Jacques d'Édesse affirme [1] quand il écrit : « Ezéchiel a parlé de ce peuple des Ṭourqayê : ce sont Gog et Magog, qui sont sortis du temps de Cambyses, roi des Perses, celui que les Hébreux appellent Nabuchodonosor II, et qui envoya Olopherne, son général, ainsi que l'expose le livre de Judith en disant [2] : Et il arriva que, pour accomplir leur dessein, le roi Nabuchodonosor appela Olopherne et lui dit : Maintenant tu partiras de devant moi, tu emmèneras 120 mille (fantassins), une multitude de montures et 12 mille cavaliers ; et monte sur la face de toute la terre d'Occident (contre) ceux qui ont méprisé la sentence de ma bouche. »

A quelle époque et sous quel roi les Turcs sortirent dans leur première invasion, cela est démontré par les livres : cette invasion est antérieure de 510 ans [3] à l'apparition, c'est-à-dire à la naissance dans la chair de Notre-Seigneur ; et depuis cette époque jusqu'à l'époque actuelle de leur seconde invasion, [568] il n'est pas écrit qu'ils firent d'autre incursion [4].

Il est fait mention d'eux dans le troisième livre de Jean d'Asie, qui dit [5] : « En l'an 7 de Justinus, empereur des Romains, celui-ci envoya des ambassadeurs au peuple des Turcs. Ceux-ci partirent et revinrent au bout de trois ans : ils disaient avoir vu les Turcs comme un peuple innombrable, tel que la sauterelle et le bruchus. Ils avaient neuf rois. Un des rois turcs, en voyant les envoyés des Romains arriver près de lui, pleura; et quand on lui demanda la cause de sa tristesse, il dit : « Nous avons appris de nos ancêtres que quand les envoyés des rois de l'Occident viendraient chez nous, le moment serait arrivé pour nous de sortir sur toute la terre et de la dévaster. »

Et à la fin du dernier empire des Perses, appelé des Sassanides, il est fait mention des Turcs [6], là où il est dit que Yezdegerd, dernier roi des Perses, après avoir été vaincu par les Ṭaiyayê, se cacha à Merw, ville des Ṭourqayê, et fut tué par un Turc, dans un moulin [7].

A l'époque des Arabes, qui régnèrent après les Perses, Dionysius de Tell Maḥrê rappelle, dans son second Livre, dans le chapitre qui concerne Amorium, que quand Abou Isḥaq, roi des Ṭaiyayê, monta contre cette ville, il y engagea dans le combat quatre mille Turcs [8].

---

1. Le sens n'est pas douteux quoique la construction de la phrase soit un peu embarrassée. — 2. Cf. JUDITH, II, 3-5. — 3. *Sic* vers. armén. (LANGLOIS, p. 286); ms. : « 8 ans »; lire : ܝ au lieu de ܚ. — 4. Il est impossible que cet alinéa appartienne encore à la citation de Jacques d'Édesse. — 5. Cf. JEAN D'ASIE, 3e part., lib. VI, ch. XXIII; ci-dessus, t. II, p. 315. — 6. Ms. « des Perses ». — 7. Cf. ci-dessus, t. II, p. 430. — 8. Cf. ci-dessus, p. 98.

CHAPITRE II. — *Sur les mœurs de ces Turcs.*

La région habitée par ces Turcs, qui sont Gog et Magog, se trouve au nord-est. Et cela, nous l'avons appris non seulement de la parole prophétique, mais de ce que nous avons entendu et vu, nous et nos pères : ils se sont ébranlés et sont sortis de là, et ils en sortent continuellement. Cette région s'étend de l'extrémité de l'Orient, c'est-à-dire de l'endroit où le soleil se lève, jusqu'aux extrémités du Septentrion, dans le voisinage de la contrée occidentale, dans l'étendue de sa plus grande longueur; et en largeur jusqu'aux confins septentrionaux de la terre habitée. On dit de cette région qu'elle est entourée de montagnes inaccessibles, [567] et qu'en deux endroits seulement se trouvent des sortes de portes par lesquelles sortent ceux qui sont là, et entrent ceux qui s'y rendent : l'une sur la contrée orientale, au delà de la Perse; et l'autre dans le nord, à l'intérieur de l'Ibérie; à celle-ci se trouvent des bâtiments fortifiés : c'est celle dont on rapporte qu'elle fut construite sur l'ordre d'Alexandre le Grand, le Macédonien, afin d'empêcher les peuples qui sont là de sortir. Aujourd'hui cette porte est au pouvoir des Arabes[1]. La porte que nous avons dit se trouver en Orient[2] est une voie étroite de deux journées de marche; et à l'extrémité de ce défilé on a bâti des forteresses dans lesquelles sont placées des gardes qui empêchent ce grand peuple de Barbares de sortir.

Dans les temps anciens et primitifs, ces gardes étaient établis par les rois des peuples qui se trouvaient en Orient: et sous la domination des Arabes, qui régnèrent après eux, (la porte) est gardée par les Turcs eux-mêmes, qui se sont ébranlés, sont sortis de là, et habitent dans la Margiane. Les histoires écrites en divers livres l'attestent. D'abord, celle qui rapporte que Tiberius, empereur des Romains, envoya des ambassadeurs près du roi des Turcs[3]. Celui-ci leur demanda si les Romains étaient sous la domination des Perses. Ils lui déclarèrent que non, mais qu'au contraire, maintes fois, les Perses furent sous la servitude des Romains; au point que Trajanus, empereur des Romains, se fit ériger une statue dans le pays des Perses, et obligea ceux-ci à vénérer sa statue. Quand le roi des Turcs apprit cela, il chassa les Perses de la Margiane, parce qu'ils avaient trompé les Turcs. En outre, une autre fois, quand la ville de Dara fut dévastée par le persan Sapor, il prit parmi les captifs des jeunes filles qu'il envoya au roi des Turcs : celles-ci se précipitèrent elles-mêmes dans un fleuve, en cette région de la Margiane[4]. Par ces faits et par d'autres semblables,

1. Il s'agit du célèbre défilé de Derbend ou *Porte de fer*. — 2. La porte de Balkh; cf. *Hist. du Bas-Emp.*, t. VI, p. 269, n. 1. — 3. Cf. JEAN D'ASIE, 3e part., l. VI, ch. XXIII, ci-dessus, t. II, p. 314. — 4. JEAN D'ASIE, 3e p.; l. VI, ch. VII; ci-dessus, t. II, p. 315.

il est évident qu'une partie du peuple des Turcs était déjà sortie de cette contrée intérieure dans laquelle ils habitent, à l'intérieur des montagnes qu'on appelle les « Mamelles de la terre ». — Et cela suffit au sujet du pays.

Au sujet de leur barbarie et de la sauvagerie de leurs mœurs, on raconte d'eux que dans leur pays, celui de l'intérieur, [568] ils n'ont aucune règle pour la distinction de la nourriture, mais ils tuent et mangent tout ce qui rampe sur la terre : les animaux, les bêtes sauvages, les reptiles, les insectes, les oiseaux ; ils mangent les cadavres morts ; ils dévorent les membranes qui sont rejetées par celles qui enfantent ; ils mangent même la chair des hommes qui sont morts. Si un étranger se trouve parmi eux sans avoir un des leurs pour guide, ils le transpercent, comme à la chasse, et le mangent. Ces choses et des choses semblables sont racontées d'eux par les Ibères qui sont dans le voisinage et gardent la porte.

Ils ont des qualités. Ils sont intègres et sincères relativement à la fraude. Ils sont prudents et habiles dans l'organisation de leur vie. Ils se gardent de l'adultère, et la fornication est rare chez eux : car ils n'ont pas de loi qui interdise les secondes ou les troisièmes noces, ni la polygamie. Ils n'ont point de connaissances intellectuelles, ni aucune science doctrinale ; ils n'ont aucune notion soit de Moïse, soit de l'un des prophètes, ni de la venue libératrice du Christ notre vivificateur et notre Dieu. Il est donc à croire qu'aucun des Apôtres ou des Disciples n'a pénétré chez eux. En outre, ils ignorent la fabrication des vêtements de lin ou de byssus, mais leurs habits et leurs tentes sont de laine de moutons et de poil de chèvres. Leur expérience consiste surtout à savoir dompter les bêtes et les animaux : et quoiqu'une multitude de chevaux, de bœufs, de moutons remplisse leur camp, ils s'avancent et s'arrêtent sans tumulte. Ils sont merveilleux dans cette propriété de dompter les bêtes et les animaux. Ils gardent le silence, et n'aiment point les longs discours. Ils confessent un seul Dieu du ciel, sans le connaître, car ils considèrent comme Dieu le firmament visible ; et ils ne connaissent ni ne peuvent apprendre quelque chose de plus.

CHAPITRE III, *qui expose comment ils commencèrent à émigrer de la région intérieure où ils habitaient*[1].

Ainsi, la région des Turcs est à l'intérieur[2] des montagnes appelées les « Mamelles de la terre », et ils n'en peuvent sortir que par ces deux portes. Quand les rois de l'extérieur avaient besoin d'eux, ils laissaient sortir autant d'hommes

1. La version arabe fait de ce chapitre le quatrième. — 2. C'est-à-dire « au-delà ».

qu'ils en voulaient avoir avec eux à la guerre contre leurs ennemis, puis ils les renvoyaient dans leur pays. C'est pourquoi les rois Persans, [569] Mèdes et Assyriens, tous ceux qui régnèrent dans cette contrée, louèrent, engagèrent et firent maintes fois sortir des Turcs, qui montèrent, se répandirent et s'emparèrent de la région. En rentrant dans leur pays, ils firent connaître l'excellence de la contrée, et en rapportèrent même diverses espèces de fruits et des vêtements précieux : en les voyant, le peuple se prépara à émigrer et à aller habiter là où se trouvaient de semblables choses. Ils délibérèrent et tinrent conseil mutuellement. Une fois, les Perses les ayant appelés, ils sortirent, accomplirent ce pourquoi ils étaient sortis et reçurent l'ordre de rentrer dans leur pays. Ils revinrent jusqu'à l'endroit où étaient les forteresses et la garnison. Alors, ils tuèrent les Persans qui les escortaient, assiégèrent les forteresses, de peur que les gardes n'en sortissent et allassent informer le roi des Perses, et ils envoyèrent (un message) à leurs compagnons demeurés à l'intérieur; selon le complot préparé d'avance, ceux-ci s'ébranlèrent et sortirent; ils attaquèrent les forteresses, comme ils avaient appris à faire des Perses eux-mêmes, et ils se rendirent ainsi maîtres de cette porte.

De là, ils montèrent et s'emparèrent de la région jusqu'à la Margiane, dont ils firent le siège de leur empire. Là, étaient ces neuf rois Turcs vers lesquels se rendirent les ambassadeurs des Romains, du temps de l'empereur Justinus[1]. Ils sont en dehors de leur habitation primitive, et ceux mêmes qui sont sortis gardent l'issue et empêchent les autres de sortir, sinon quand il leur plaît. Et quant à leur invasion et à l'établissement de leur empire dans la Margiane, ceci suffit.

On trouve que leur invasion dans la contrée de la Margiane eut lieu à la fin du dernier empire des Perses, cent ans avant l'invasion des Arabes, c'est-à-dire environ six cents ans avant l'époque actuelle. On rapporte d'eux que, tandis qu'ils s'avançaient et venaient d'Orient en Occident, ils voyaient une sorte d'animal semblable à un chien, qui marchait devant eux : et ils ne savaient pas ce qu'il était, ni d'où il venait; ils ne pouvaient pas l'approcher; mais, au moment où il convenait de partir, il les appelait dans leur langue et disait : « Levez-vous » ; ils se levaient et marchaient à sa suite, là où il allait; et tant qu'il allait, ils le suivaient; lorsqu'il se dirigeait vers une région, ils s'y dirigeaient à sa suite, et quand il s'arrêtait ils dressaient le camp; (il en fut ainsi) jusqu'à ce qu'ils arrivassent dans les pays où ils régnèrent : comme ce guide ne se montra plus à eux, ils ne s'en allèrent pas de là[2].

---

1. Cf. page 150, n. 5. — 2. Barhébréus (*Chr. syr.*, éd. Bedjan, p. 219) critique ce récit de Michel, « que je n'ai trouvé, dit-il, chez aucun autre auteur ».

CHAPITRE [IV][1]. — *De la dernière invasion des Turcs, par laquelle ils régnèrent sur la Perse, l'Assyrie, la Mésopotamie, l'Arménie, la Palestine, la Cilicie, jusqu'à ce jour; et même sur l'Égypte.*

Telle avait été la première invasion des Turcs, comme l'avait prophétisé Ezéchiel; telle aussi fut la seconde, celle en vue de laquelle, sans doute, le prophète a répété son discours à leur égard. Donc, celui qui lit doit comprendre que de même que leur première invasion eut lieu par l'ordre de Dieu, et c'est pourquoi l'Esprit divin avait d'avance inspiré au prophète de prophétiser sur eux, de même leur seconde invasion eut lieu par l'ordre du Seigneur. Et, d'après la conviction que je me suis faite, elle eut lieu ainsi. Quand les Arabes règnèrent, ils firent disparaître entièrement les persans païens; ils détruisirent pareillement les Grecs qui persécutaient les chrétiens, et leur empire brilla tant que des rois justes et qui ne persécutaient pas les fidèles y régnaient. Après qu'ils eurent occupé l'empire pendant des années (le Seigneur) éloigna d'eux [**569**] son secours. Les Grecs prévalurent de nouveau sur la Syrie, la Palestine, l'Arménie et la Cappadoce; et aussitôt qu'ils régnèrent, ils renouvelèrent promptement leurs mauvaises habitudes, et se mirent à persécuter tyranniquement les fidèles dans ces contrées. Alors, Dieu fut justement irrité contre eux, et pour cela, il excita et fit sortir les Turcs dans cette seconde invasion qui se produisit de la sorte :

Comme les Arabes, c'est-à-dire les Ṭaiyayê, s'affaiblissaient et comme les Grecs s'emparaient de nombreux pays, les Ṭaiyayê eurent besoin d'amener les Turcs à leur aide. Ils marchaient avec les Arabes comme des sujets et non comme des maîtres. Mais, comme partout où ils allaient ils se conduisaient bravement et remportaient la victoire, ils s'habituèrent peu à peu à triompher. Ils chargeaient et emportaient dans leur pays les richesses de la contrée et les montraient aux autres, en les excitant à partir avec eux et à aller habiter une contrée excellente, remplie de tels biens.

Au moment où ils songeaient à envahir la contrée où se trouvent ces peuples, en divers lieux, et principalement à Édesse, on vit des hommes et des femmes qui paraissaient insensés, qui se lamentaient, criaient dans les rues de la ville et disaient : « Voici qu'un peuple nouveau et barbare s'ébranle et vient sur vous de la contrée orientale; ils ont des visages d'hommes et des cœurs de chiens! O chrétiens! faites attention ». On se moquait d'eux; et même les chefs usaient des tourments et des supplices pour les faire taire : mais ils ne se taisaient pas. L'issue des événements leur donna raison.

1. Chapitre III dans la version arabe.

Quand le peuple des Turcs s'ébranla et sortit, il couvrit la terre. Les premiers Turcs (sortis autrefois) furent opprimés par eux, parce que la terre ne suffisait pas à les porter tous, et ceux-ci repoussèrent ceux-là vers l'Occident. Dès qu'ils se mirent à avancer, celui qui avait conduit les premiers, et qui était semblable à un chien, leur apparut. Il marchait devant eux, mais ils ne pouvaient l'approcher. Quand il voulait partir, il élevait la voix et disait : « Gouš[1] », c'est-à-dire : « Levez-vous » ; et ils se levaient [570] et marchaient à sa suite jusqu'à ce qu'il s'arrêtât, et alors ils campaient. Après les avoir longtemps conduits, il disparut et nous n'avons plus rien lu ou entendu dire (à son sujet) ; et nous-même nous ne définirons pas autre chose sinon qu'il est l'indice de celui qui dirige et conduit chaque nation, par les choses qui lui sont familières, vers ce qui est utile. De même [qu'il conduisit][2] les Hébreux par les sacrifices de moutons et de vaches, et les Mages par l'étoile, ainsi (conduisit-il) ceux-ci par l'image d'animaux qui leur étaient familiers. Nous n'avons pas à affirmer autre chose que ce qui a eu lieu.

Quand leur conducteur eut disparu, voyant qu'ils étaient arrivés au milieu des rois, et que la contrée n'était pas suffisante pour leur habitation, ils se divisèrent en trois parties, pour que chaque partie s'en aille dans une contrée : au sud, au nord et au milieu. Ils prirent trois baguettes, les marquèrent, et les jetèrent en l'air, c'est-à-dire là[3] où ils croient que Dieu se trouve, et quand elles retombèrent à terre, ceux dont la baguette était vers le sud s'en allèrent dans les contrées supérieures de l'Inde. Or, auparavant tous avaient promis que chaque camp, dans la contrée où le sort le conduirait, adorerait le Dieu adoré par les habitants de cette contrée, et qu'ils adopteraient la religion qu'ils trouveraient chez les gens de ce pays. C'est pourquoi ceux qui allèrent dans le sud ayant trouvé là des chrétiens et des païens, se joignirent à eux, et, jusqu'à ce jour, les uns sont chrétiens et les autres païens, adorateurs des idoles. Ceux auxquels le sort assigna la contrée septentrionale sont sur la frontière de l'empire des Grecs, au nord de ceux-ci, et s'appellent Qoumanayê[4], d'après le nom de cette contrée. [571] Ils se sont donc joints au peuple des chrétiens qu'ils trouvèrent dans ce pays, quoique leurs mœurs soient corrompues. Ceux qui obtinrent la contrée occidentale, au milieu de la terre habitée, firent route par l'empire des Arabes, se mêlèrent [avec ceux-ci][5], acceptèrent et adoptèrent leur religion. C'est de ceux-ci qu'il est question.

---

1. كوش; impér. de كوشمك, pour كوچمك « lever le camp ». — 2. Lacune d'un mot dans le ms.; ܕܒܪ (vers. ar.). — 3. ܠܐܠܗܐ (vers. ar. ܚܣܡܐ). On peut lire : ܠܐܠܗܐ, et traduire : « vers ce qu'ils croient être Dieu »; cf. p. 156, l. 12. — 4. Les Comans, fixés à la fin du IX[e] siècle entre l'Oural et le Volga, se répandirent au XI[e] siècle entre le Volga, le Dnieper, et le Tanaïs, et passèrent en Hongrie au XIII[e] siècle. — 5. Lacune d'un mot dans le ms.; suppl. ܥܡܗܘܢ.

Il convient donc de louer la volonté divine qui dirige tout, en tout temps et de toute manière, et de dire avec le prophète : « Le Seigneur fait tout ce qu'il veut, au ciel et sur la terre, et dans tous les abîmes[1]. Vraiment, notre Seigneur est grand, et sa force est puissante[2]. Lui seul gouverne l'empire des hommes : il donne la victoire à qui il veut, et il établit sur cet empire le plus humble des hommes, ainsi qu'il est écrit dans le divin prophète[3] ». — *Fin.*

[**570**] CHAPITRE [V], *qui traite de l'union dans la religion du peuple des Turcs avec les Arabes.*

Pour trois motifs les Turcs s'unirent facilement aux Arabes et acceptèrent la religion que ceux-ci professaient. Premièrement, parce que, comme nous l'avons dit plus haut, les Turcs ont toujours proclamé un dieu unique, même dans la région intérieure qu'ils habitaient; quoiqu'ils considérassent le firmament visible comme la divinité. De sorte qu'encore aujourd'hui, si l'on interroge un de ceux qui sont parmi eux sans expérience, il répond et dit : *qan*[4] *ṭangrî*; or, *qan*, dans leur langue, signifie « bleu de ciel », et *ṭangrî*, « dieu » ; ils croient que le ciel est le dieu unique ; et quand ils apprirent que les Arabes proclamaient un seul Dieu, ils adoptèrent leur religion.

La seconde raison est (celle-ci) : Quand les premiers Turcs envahirent la région de la Margiane et s'y établirent, ils sortirent du temps des Perses; mais bientôt après parut Mahomet qui fut accepté par les Arabes, et ensuite par les Perses; car l'empire des Ṭaiyayê prévalut; il mit fin à l'empire des Perses et à tous les empires de l'Orient, et subsista seul. Or, les Turcs qui étaient sortis dans la région[5] de la Margiane se joignirent à l'empire des Arabes, de même que le peuple des Perses et la race des Kourdayê ; et quand les Turcs postérieurs, ceux qui émigrèrent plus tard, rencontrèrent leurs congénères, qui parlaient leur langue, ils adoptèrent eux aussi la croyance que les autres professaient, selon leurs indications.

La troisième raison de l'union des Turcs et des Arabes fut la suivante : Comme les Arabes prenaient les Turcs avec eux, comme mercenaires, dans la guerre contre les Grecs, ces Turcs pénétraient dans des contrées florissantes et vivaient de pillage ; ils entendaient dire par les Arabes et acceptaient la parole de Mahomet, qui avait déclaré qu'une région bonne et fertile serait donnée

1. *Ps.* CXXXIV, 6. — 2. *Ps.* CXLVI, 5. — 3. *Dan.*, IV, 5.

4. Au lieu de ܩܢ (qui se trouve aussi dans la vers. ar.), il faut lire ܓܘܟ, turc كوك *gök*, mot qui signifie, en turc et en mongol, « couleur bleu de ciel ». C'est ainsi d'ailleurs qu'a lu le traducteur arménien (Cf. *Hist. arm. des Croisades*, I, 312, n. 4). — 5. Lire : ܘܢܦܩܘ ܗܘܘ ܠܐܬܪܐ.

à ceux qui renonceraient au culte des idoles et des autres créatures, pour professer sa croyance, et qu'ils y règneraient. Et, poussés par ce désir, ils acceptèrent (leur confession); ils acceptèrent de se faire circoncire et d'observer les usages de la loi ancienne, et l'ablution des membres excrétoires avant la prière.

Ces trois circonstances furent la cause pour laquelle les Turcs acceptèrent[1] Mahomet, s'unirent aux Arabes et formèrent, pour ainsi dire, un seul peuple. Et les Ṭaiyayê acceptèrent que celui d'entre les Turcs qui viendrait à régner fût appelé et proclamé « Roi des musulmans », à cette seule condition que leur chef religieux, surnommé « khalife », l'établît lui-même comme roi. Pour ces motifs et des motifs semblables, les Turcs et les Arabes s'unirent par la religion.

Quand ils envahirent les régions de la Perse et commencèrent à occuper[2] des villes, ils voulurent se constituer un roi. Les chefs des tribus se rassemblèrent, [**571**] un homme par tribu, environ 70 hommes des 70 tribus les plus importantes et les plus honorables parmi eux. Ils se placèrent en cercle, chacun avec sa baguette à la main; ils tracèrent sur la terre une figure circulaire, c'est-à-dire ronde, et convinrent tous fermement que celui dont la baguette tomberait au centre de la figure règnerait. Chacun d'eux jeta sa baguette aussi haut qu'il put, et toutes retombèrent hors du cercle : une seule tomba au milieu et se planta, droite, debout en terre; c'était celle d'un homme d'une tribu infime, et ce fut lui qui régna.

Et toutes ces choses n'arrivèrent pas sans la providence toute puissante, qui dispose en tous temps ce qui est requis. Et, en effet, qu'ils se soient réunis pour jeter les sorts, et qu'ils se soient soumis à l'autorité d'un seul, cela arriva par le doigt de Dieu : à qui seul convient la gloire, depuis les siècles des siècles et pour les siècles des siècles. Amen! — *Fin.*

---

1. Lire : ܕܩܒܠܘ. — 2. ܠܡܐܚܕ.

LIVRE XV

NOUS COMMENÇONS LE LIVRE QUINZIÈME A L'ANNÉE 1361 DES GRECS, QUI EST L'ANNÉE 1031 DE NOTRE-SEIGNEUR[1], ET L'ANNÉE 430[2] DE L'EMPIRE DES ṬAIYAYÊ, EN LAQUELLE COMMENÇA CET EMPIRE DES TURCS QUI GOUVERNE AUJOURD'HUI ; CETTE ANNÉE EST L'AN 6530 DEPUIS ADAM, C'EST-A-DIRE DEPUIS LE COMMENCEMENT DU MONDE. EN CETTE ANNÉE COMMENÇA A RÉGNER SUR LES ROMAINS CONSTANTINUS MONOMACHUS, ET LES ARABES AVAIENT (POUR ROI) ABOU 'L-'ABBAS QADIR; ET LE PREMIER ROI DES TURCS, TOGRIL-BEK, RÉGNA DANS LE KHORASAN. LA MÊME ANNÉE, FUT ÉTABLI DANS NOTRE ÉGLISE LE PATRIARCHE MAR JEAN, FILS DU FRÈRE DU BIENHEUREUX MAR JEAN BAR 'ABDOUN.

[CHAPITRE PREMIER]

En l'an 1361, Constantinus Monomachus commença à régner sur les Romains[4] pendant douze ans. Il était magnanime et très libéral. Il était podagre.

A cette époque Abou 'l-'Abbas Qadir gouvernait l'empire des Arabes[5].

[572] A cette même époque commença l'empire des Turcs, dans les régions de la Perse. En effet, un sultan surnommé Togril-bek occupa le trône de la royauté dans le Khorasan, en l'an 430 de l'empire des Arabes. Il envoya des troupes qui parvinrent dans les régions des Arméniens, qui étaient sous la domination des Romains. Elles se mirent à faire des captifs, à piller, à incendier d'une façon barbare. Plusieurs fois ils firent des captifs et les emmenèrent sans que personne allât à leur rencontre.

Ils parvinrent jusqu'à la ville forte de Mélitène, au nombre de trois mille, pendant l'hiver de l'année 1369; et comme elle n'avait pas de mur, parce que Cyriacus l'avait détruit[6] lorsqu'il l'avait enlevée aux Ṭaiyayê, les habitants se mirent à fuir dans la montagne, où le froid et la faim les firent périr. Le premier jour, les Turcs commencèrent par massacrer sans pitié ; de telle sorte que plusieurs se cachèrent sous les cadavres des (gens) tués. Les Turcs établirent leur camp en dehors de la ville, sur le flanc d'une colline ; aucun d'eux ne passait la nuit en dehors du camp, et toute la nuit les cierges[7] de l'église étaient allumés.

---

1. Cette concordance erronée est basée sur les canons chronologiques. Voir la restitution à la fin de ce volume. — 2. Commence le 3 oct. 1038. — 3. Litt. : « de celui qui est parmi les saints », — 4. Constantin IX, *Monomaque*, régna du 12 juin 1042 au 30 nov. 1054. — 5. Cf. ci-dessus, p. 133, n. 12. — 6. Cf. ci-dessus, p. 123. — 7. κηρίον.

Le second jour, ils se mirent à torturer les hommes pour qu'ils leur montrassent les choses cachées; et plusieurs moururent dans les supplices; par exemple, le diacre Petrus, écrivain et maître d'école. Il fut pris pendant qu'il écrivait un volume; [**573**] il venait d'écrire : « La tête [1] de Jean ressemble à une grappe cueillie par Hérodiade »; les Turcs s'étaient emparés de lui et, voyant chez lui de magnifiques volumes, pensèrent qu'il était le chef de tous les chrétiens. Comme ils le pressaient de fouler aux pieds la croix, et comme il n'y consentit pas, ils l'accablèrent de coups et le jetèrent dans le feu. Quand le feu eut attaqué sa chevelure ils l'en retirèrent, ils firent fondre de la cire [2] qu'ils versèrent sur sa tête, et ils placèrent des charbons ardents dans un bassin [3] sur son dos. Comme il était sur le point d'expirer, il vit le feu qui gagnait ses pieds et s'écria : « Vous êtes bienheureux, parce que vous avez été purifiés! » Et il rendit l'âme. Que sa mémoire soit en bénédiction!

Les Turcs restèrent à Mélitène dix jours [4], dévastant et pillant. Ensuite, ils incendièrent la malheureuse ville, dévastèrent les environs à une journée de marche et incendièrent tout le pays. Dans ce pillage, le couvent de Bar Gâgai fut pris et dévasté. Après avoir enlevé la population, ils s'en allèrent; ils s'écartèrent de la route et tombèrent dans des montagnes difficiles [5] et sur des fleuves. Tandis qu'ils campaient dans une vallée, dans le voisinage de la montagne des Sînîsayê [6], il survint une neige abondante qui empêcha leur marche. Les Sînîsayê s'en étant aperçus, descendirent sur eux, occupèrent devant eux les routes et les chemins, de tous les côtés, et ils périrent là de faim et de froid; ceux qui survécurent furent tués par les Sînîsayê, et absolument aucun d'eux n'échappa [7]. Le peuple des captifs de Mélitène, tous ceux qui avaient échappé à la mort aidèrent au massacre, [**574**] et ceux qui étaient cachés dans les montagnes y prirent part pareillement. Le moine [8] Joseph, qui était parmi ceux qui avaient été faits captifs et qui s'en revint, écrivit trois livres [9] sur cette affaire. Bar-Šoušan, qui est Mar Jean [10], écrivit quatre livres sur la dévastation de Mélitène : deux sur le mètre de Mar Éphrem, et deux sur celui de Mar Bâlai. Quand l'empereur et les Sénateurs apprirent ce qui était arrivé à la ville fidèle, ils furent grandement affligés.

Mais la même année mourut l'empereur Monomachus, et sa fille [11] Theodora fut gouvernante pendant un an [12].

---

1. ܪܫܗ ܕܡܐ. — 2. κηρός. — 3. λεκάνη. — 4. BH : 20 jours. — 5. Lire : ܢܩܘ̈ܣܐ. — 6. BH : ܣܢܣܘܢܝ̈ܐ; *Sanasoun* est le nom ancien du district d'Arménie appelé aujourd'hui *Sassoun* (cf. Marquart, *Êrânshâr*, p. 161). Cf. ci-dessus, t. II, p. 492, n. 6. — 7. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LXXIX § xxxii. — 8. ܕܝܪܝܐ (BH). — 9. Traités ou Discours. — 10. Cf. ci-dessous, p. 170. — 11. Lire : « fille de Constantin VIII ». — 12. Du 30 nov. 1055 au 22 août 1056.

Ensuite régna le vieillard Michel[1], un an. Celui-ci était très droit. Les objets d'orfèvrerie[2] qu'il faisait de ses mains, en cachette, sont très estimés; mais, par la grandeur de sa négligence[3], les Turcs devinrent plus puissants dans l'empire des Romains.

L'empereur, voyant que les Turcs montaient et étaient arrivés jusqu'à la mer du Pont en faisant des captifs, pillant, incendiant, envoya, par pitié pour le peuple des chrétiens, des chevaux et des chariots, et après qu'ils eurent chargé leur mobilier, il les fit passer au delà[4] de la mer. (Les Turcs) pillèrent les villes et les villages de toute la région du Pont. Comme ils étaient vides d'habitants, cela profita aux Turcs qui y trouvèrent un lieu pour habiter. Et tandis que tout le monde blâme l'empereur, nous disons, nous, que cela ne vint pas de lui, mais d'en haut. — *Fin (du récit) sur les rois.*

En l'an 1356, par la permission de Dieu, Êzangai[5], ville d'Arménie, fut submergée. Il s'y trouvait quelques fidèles appelés Benê Cyriacus, un syrien d'origine et orthodoxe : alors que toute la ville fut couverte par les eaux, la maison de ces [**572**] fidèles resta seule debout et sauve, entourée par un lac d'eau. Or, ils étaient miséricordieux[6] et bienfaisants, et c'est pourquoi, pour la gloire de Dieu tout puissant, et pour l'encouragement et la corroboration de tous les fidèles, un tel prodige fut accompli par la puissance divine.

Et la même année, il y eut aussi un grand et terrible tremblement de terre, le vendredi de la semaine des Ninivites; et beaucoup d'endroits furent renversés.

Encore à cette époque, il se passa à

Quand le patriarche Mar Dionysius mourut, l'Église resta veuve. Quelques-uns des évêques osèrent passer d'un siège à un autre, au mépris des canons. Alors, les autres évêques furent pris de zèle; ils se réunirent au mois de 'ab (août) de l'an 1360[7], et firent l'élection. On fit [**572**] mention de Theodorus, moine du monastère de Bar Gâgai, dans la région de Mélitène, qui était le neveu[8] de ce bienheureux Mar Jean bar 'Abdoun, qui termina sa vie en exil dans un vrai martyre. Tous les évêques et tous les enfants de l'Église le voulaient, mais lui n'y consentit point; il s'enfuit[9] et s'en alla dans le pays de Doliche. Les évêques se rendirent là. Quand il en eut connaissance, il partit à pied et se cacha dans les champs. Comme ils circulaient pour le trouver,

1. Michel VI, *Stratiotique*; août 1056-juin 1057. — 2. ܐܘܪܕܐ « cochlear, patera ». — 3. ܡܡܝܢܘܬܐ. — 4. Par rapport à l'auteur qui écrit en Syrie.
5. BH : ܐܪܙܢܓܐ. Cf. *Chron. de Mathieu d'Édesse*, trad. Dulaurier, p. 79. — 6. ܡܪܚܡܢܐ.
7. Cf. ci-dessus, p. 139, n. 1. — 8. Fils du frère. — 9. ܥܪܩ.

Antioche un triste événement[1]. En effet, la congrégation des fidèles[2] de notre Église orthodoxe, par l'opération diabolique et par les passions humaines, fut divisée par une discorde intestine. Quelques-uns d'entre eux, enflammés d'une acerbe colère, allèrent trouver le patriarche chalcédonien de l'endroit, et, par irritation, se firent hérétiques. Cette affaire fournit une occasion opportune à ceux qui avaient soif de sang, et qui s'étaient emparés de l'église nouvellement bâtie en cet endroit par les Orthodoxes. Alors, plusieurs se relâchèrent, passèrent chez les Grecs, et acceptèrent la doctrine de Chalcédoine, parce que la persécution fut renouvelée, et parce que, de toute manière et par tous moyens, ce patriarche persécutait quiconque n'acceptait pas le synode de Chalcédoine. Pendant longtemps, les fidèles de notre confession furent empêchés d'habiter[3] à Antioche. Mais le Seigneur, qui punit toujours ceux qui commettent l'injustice, frappa de la foudre la grande église de Cassianus et fit brûler le patriarche persécuteur, tandis qu'il consacrait, [573] et tout le peuple avec toute l'église, un dimanche, à la 3e heure[4]. Il y eut une grande stupeur; la crainte et la terreur s'emparèrent de tout le monde, au point que les persécuteurs eux-mêmes, par frayeur, confessaient qu'ils avaient reçu la récompense du vol qu'ils avaient commis illégalement; et, comme ils furent réprimés et empêchés de continuer la persécution, les Orthodoxes qui restaient rentrèrent ils s'arrêtèrent au bord d'un cours d'eau et laissèrent les montures paître l'herbe. Un des ânes s'en alla, en paissant, jusqu'à l'endroit où le bienheureux était caché, et s'y arrêta. Bien qu'il le frappât avec une pierre, il ne s'éloigna pas, mais il se mit à braire. En entendant son cri, les évêques se réjouirent, parce que cet âne était perdu pour eux. Quand le bienheureux vit qu'ils venaient chercher l'âne, il descendit au milieu de l'eau du fleuve pour se cacher dans les herbes, mais l'âne descendit dans l'eau à sa suite. Quand, venus pour chercher l'âne, ils trouvèrent le bienheureux, ils se réjouirent d'une grande joie. Les évêques le prirent de force et l'ordonnèrent à Pharzamanê, (savoir) : Elias de Zeugma, chef du synode, qui lui imposa les mains, avec Athanasius de Karšéna, Cyrillus de Cyrrhus, Basilius de Ḥarran, Abraham de Samosate, Basilius de Ḥadeth, Athanasius d'Édesse, Philoxenus de Dolichê, Athanasius de Laqabîn, [573] Iwannis d'Anazarbus, et Jean de Kaišoum.

Quand il fut établi pasteur de l'Église, il corrigea les évêques qui s'étaient montrés audacieux, et il déposa totalement de l'épiscopat ceux dont l'audace était le plus manifeste.

Il ordonna pour Jérusalem Zacharias, et après lui Thomas.

Il divisa *le* diocèse de Samosate en deux : il ordonna Basilius pour Ḥesn Mançour, et Dioscorus pour Samosate.

Il fut appelé Jean[5] du nom de son

1. Cf. Matth. d'Édesse, trad., p. 96. — 2. Je lis : ܕܗܘܡܘܢܝܐ. — 3. Ms. : ܕܢܚܙܘܢ « de considérer » Antioche; je préfère lire ; ܕܢܥܡܪܘܢ. — 4. Lire : ܫܥܐ ܕܬܠܬ.
5. Jean IX.

dans leurs demeures. Comme ils n'avaient ni prêtre, ni église, dans la ville : aux fêtes, ils sortaient en dehors dans les villages où ils trouvaient des prêtres orthodoxes, pour participer aux divins mystères.

A cette époque, des voleurs arméniens entrèrent dans le couvent de Mar Bar Çauma. — En l'an 1377, quelques hommes de la race des Arméniens, qui étaient appelés Benê Bazrîg[1], se manifestèrent comme des brigands et se révoltèrent contre les empereurs, à l'occasion de l'invasion des Turcs. Environ 300 hommes se joignirent à eux, tous scélérats, loups ravisseurs, et verseurs de sang, qui se targuaient du nom de chrétiens. Ils firent des choses lamentables en beaucoup d'endroits, et à la fin ils se rassemblèrent dans la région de Mélitène. En se postant dans les montagnes, ils dévastèrent le pays de Claudia et de Goubbos. Ils pillèrent le monastère de Mâdiq et de Mar Asya, celui de Beit Sahdê, celui de Marcus, et l'admirable[2] (monastère) de Sergisyeh; ils répandaient à terre les saints mystères et le chrême divin; ils brisaient à coups de bâton les ossements des saints martyrs Sergius et Bacchus et les autres reliques des saints, qui se trouvaient dans les monastères ou dans les églises, et les jetaient à terre, et ils s'emparaient des châsses; [574] comme on les blâmait, ils s'excusaient oncle. Il ordonna 30 évêques, en secret. Il habitait continuellement dans la ville d'Amid ou dans ses environs. Il exerça le patriarcat quatorze ans et dix mois, et mourut à Amid même, le samedi 24 de 'iyar (mai)[3]. Son corps fut enseveli dans l'église de la Mère de Dieu.

Le patriarche du siège d'Alexandrie et d'Égypte était, à cette époque, Christodoulos[4].

Après la mort du patriarche Mar Jean, neveu de Mar Jean bar 'Abdoun, il y eut un schisme dans notre Église. En effet, Ḥaiyê, qui est aussi appelé Athanasius, évêque d'Arsamosate, abandonna son diocèse et chercha le repos dans le couvent de Šégara de Mar Aharon. Quand le patriarche Mar Jean fut mort, à Amid, les évêques de la région occidentale s'assemblèrent, et élirent Athanasius[5], qui est Ḥaiyê, et ils l'établirent patriarche. Mais les Orientaux en furent scandalisés sous prétexte « qu'il était déjà évêque », mais en réalité parce qu'il avait été institué sans leur consentement. A cause de cela, quelques-uns d'entre eux, en petit nombre, transportés de zèle prirent de force Josué [574] le scribe, homme disert, qui était le syncelle de Mar Jean et son élève, et ils l'ordonnèrent, à Amid. Mais les évêques qui étaient partisans d'Athanasius Ḥaiyê étaient plus nombreux; ils se mirent d'accord pour faire

1. De même dans la vers. ar.; Barhébr. (*Chr. syr.*, p. 243) : ܟܙܪܝܓ « Benê Kazarîg ». — 2. ܚܘܪܐ; la lecture est garantie par la vers. ar. qui a traduit par « blanc » : دير سرجسية الابيض; je prends le mot syriaque dans le sens de « modèle, exemple ».

3. En 1368 (1057); cf. p. 139, n. 1. — 4. Cf. Renaudot, *Hist. patr. Alexandr.*, p. 418. — 5. Athanase VI.

en prétextant l'ignorance. Ils étaient menteurs, et païens de sentiments.

On évalue ce qu'ils emportèrent du village de Singis à 1100 dinars, sans compter les bœufs et les ânes, et de Mâdîq à 500 (dinars). Ensuite, les chefs de Mélitène convinrent de leur donner une certaine portion du pays de Goubbos et de Claudia, et ils leur obtinrent un diplôme de l'empereur qui leur concédait quatre villages de la région, afin d'être en paix avec eux. Alors ils devinrent plus audacieux. Pendant quelque temps, ils montraient des visages hypocrites aux chefs et pillaient les malheureux.

Puis Satan fit en sorte qu'ils méditèrent une pensée mauvaise contre le couvent de Mar Bar Çauma, c'est-à-dire d'y venir, de s'en emparer, soit par astuce soit par le combat, de tuer les moines, d'y habiter et de s'y révolter, en dévastant et dévorant les villages et les villes. Et, tandis que cette pensée diabolique occupait l'esprit de ces brigands arméniens, tout à coup on entendit la voix des Turcs qui avaient envahi la contrée de Mélitène. Les gens de Claudia s'enfuirent dans la montagne de Mar Bar Çauma, et ces brigands vinrent aussi avec eux. Or, d'abord dix d'entre eux entrèrent comme pour prier. Quelques-uns des moines soupçonnèrent leur ruse, et des gardiens furent disposés dans le couvent, des hommes robustes de Tell Toura : ils se conduisirent énergiquement, mirent la main sur eux, tuèrent une partie d'entre eux par le glaive et l'ordination; ceux-ci disaient que son nom était vraiment sorti par le sort et que la primauté lui appartenait. Ils lui conférèrent illégitimement une seconde ordination. Cette ordination eut lieu dans le pays de Ḥesn Mançour, dans le couvent de Pharîs. Mar Basilius de Ḥarran lui imposa les mains[1].

Josué, qui est Bar Šoušan, fit un écrit contre Ḥaiyê, et l'attaqua surtout à raison de sa seconde ordination, à cause de laquelle tous les enfants de l'Église furent scandalisés, parce qu'elle était irrégulière.

De leur côté, Ḥaiyê et ses partisans répandaient le mépris et les injures sur Bar Šoušan, parce qu'il avait consenti à être ordonné postérieurement à l'ordination de Ḥaiyê. Bar Šoušan remplit l'Église de discours outrageants et et de lettres[2]. Ḥaiyê et ses partisans furent poussés à porter devant les rois les affaires de l'Église. Bar Šoušan, en voyant cela, prit la résolution de renoncer à la charge pastorale; il demeura dans la solitude, appliqué à écrire.

Ḥaiyê fut confirmé et exerça le patriarcat 5 ans et demi. Il avait ordonné 20 évêques[3].

Ses partisans disaient et cherchaient à persuader dans leurs discours que celui qui a été ordonné le premier, dont l'élection est attestée, [575] et qui est recommandé par l'excellence de ses œuvres, devait être maintenu. C'est pourquoi Bar Šoušan se retira comme nous l'avons dit.

1. En 1369 (1058) selon Barhébr.; mais Michel et l'App. ne donnent aucune date. — 2. Barhébr. (*Chr. eccl.*, I, 438) rapporte quelques passages des discussions qui s'élevèrent à cette occasion. — 3. Leçon garantie par Barhébréus. L'Appendice n'en nomme que dix-sept.

précipitèrent les autres sur le rocher. Et cela arriva sans que [575] ni le supérieur ni la plupart des frères en eussent connaissance; mais seulement Iwannis, moine procureur, et ces gardiens laïques. Quand les compagnons (des brigands), qui étaient en bas, découvrirent la chose et apprirent que tous ceux qui étaient montés étaient morts, ils prirent la fuite et s'en allèrent. Alors le catépan de Mélitène, qui est Krinotès[1], envoya prendre leurs armes. Ces choses arrivèrent le 9 du mois de 'ab (août) de l'an 1377.

Et le 20 du mois de tešrîn I (oct.) de l'an 1378, comme les moines revenaient, avec les serfs, de Mélitène, ils furent assaillis par ces brigands qui étaient restés dans la montagne de Claudia, dans le lieu appelé Ḥazourîn. Ils se lancèrent mutuellement des flèches. Dix hommes des Arméniens périrent; à la fin, les moines et les serfs dont voici les noms furent tués : David, Moïse, Iwannis, moines; Bar Çauma et Elias, gardiens. Que le lecteur prie pour eux, car ils ont tué les assassins et ont été tués pour le saint couvent!

Cependant, sept de ces voleurs furent pris et conduits à Mélitène. Mais le maudit juge (?)[2] fut circonvenu par eux et ils s'échappèrent. Alors, ils s'attaquèrent[3] aux moines et les massacrèrent. Enfin, ces mêmes voleurs, après que le catépan de Mélitène eut été tué, entrèrent dans la maison de ce maudit juge (?), le massacrèrent, enlevèrent tout ce qu'ils trouvèrent dans sa demeure et s'enfuirent; car Mélitène n'avait point encore de murs. Que la mémoire du juge (?) et des voleurs soit en malédiction !

Après cela, en l'an 1380, les moines (du monastère de Bar Çauma) bâtirent deux tours élevées; trente-deux ans plus tard, en l'an 1412, une nouvelle tour fut bâtie entre les deux autres, et après 45 ans[4], en l'an 1475, nous[5] bâtîmes la tour du sud.

Ignatius, du couvent même de Šégara de Mar Aharon, fut institué métropolitain de Mélitène. Il était le neveu[6] du patriarche, qui mit de l'empressement à l'ordonner; car le métropolitain de Mélitène, Jean, mourut le vendredi de la crucifixion, le 3 de nisan (avr.) de l'an 1[3]74[7], et le jeudi 25 du même mois[8] celui-ci fut ordonné dans le couvent même de Šégara. Le patriarche lui-même vint à Mélitène et l'amena avec lui : il procéda à son intronisation avec Basilius de Tarse, Iwannis de Ḥesna et Iwannis de Callisura.

1. Transcription d'un nom grec; le mot paraît bien être un nom propre, peut-être altéré. — 2. ܩܪܛܣ (même leçon dans la vers. arabe) paraît être un nom de fonction comme *catépan*, plutôt qu'un nom propre. — 3. Il faut peut-être lire : ܘܡܚܐ (?). — 4. Ces chiffres sont les mêmes dans la vers. arabe. La concordance est maladroitement établie d'après les canons chronologiques erronés. — 5. Le patriarche Michel, qui était alors archimandrite de ce couvent.

6. Fils de la sœur. — 7. Vers. ar. 1[3]34. Les autres chiffres sont identiques à ceux de notre ms. — 8. Les dates données ici sont inconciliables. La correction la plus probable paraît être : « le vendredi de la crucifixion, [1]3 de nisan de l'an 1371 (= 1061 ; cf. p. 186, n. 3), et le jeudi 2[6] du même mois.... »

CHAPITRE [II]. — *De l'époque à laquelle les Turcs montèrent dans la région de Cappadoce; à laquelle fut rebâti le mur de Mélitène; à laquelle s'aggrava la lutte des Grecs contre les Orthodoxes et entre eux.*

A cette époque, les Turcs montèrent de nouveau dans les pays des Romains, où ils firent des captifs, pillèrent, dévastèrent, incendièrent.

Les Romains eux-mêmes se combattirent mutuellement. Isaacius, qui est Comnenus, suscita une attaque contre la ville impériale. Il vint avec une armée nombreuse contre Nicomédie et Nicée, villes de Bithynie[1], s'avança vers la ville impériale et s'empara de l'empire par le glaive. Michel s'en alla au couvent qu'il avait bâti : il rasa sa chevelure et se fit moine, et là, il acheva [**576**] sa vie.

Isaacius, ayant commencé à régner en l'an 1375[2], s'avança vers l'Occident et engagea un combat violent avec les Pasṭîqayê[3], qu'il vainquit. Il était arrogant, magnanime et avare.

Aussi de son temps, les Turcs parcoururent la région de Mélitène, et firent des captifs et du butin dans le Beit Roumayê, sans que personne s'opposât à eux.

Isaacius, mourut après avoir régné seulement deux ans[4].

En l'an 1377, commença à régner Constantinus Ducas, qui était de la province de Paphlagonie.

Celui-ci rebâtit le mur de Mélitène. Il mourut après avoir régné 9 ans[5]; et sa femme[6] et ses fils[7] gouvernèrent pendant 8 mois.

A cette époque fut tué le catépan de Mélitène, Krinotès, avec sa femme et ses enfants. Et (cette ville) ne connut plus de paix. — *Fin.*

En ce temps-là, c'est-à-dire en l'an 1372[8], Constantinus, empereur des Romains, surnommé Ducas, ordonna de reconstruire les deux murs et le fossé de Mélitène, pour que les eaux entourassent la ville, dans le fossé, comme jadis. Quand le décret de l'empereur parut et fut connu de quelques notables,

Ignatius, fils de la sœur du patriarche Ḥaiyê, fut ordonné métropolitain de Mélitène. Il était versé dans les deux langues : la nôtre et celle des Grecs, dans les Livres saints de l'Ancien et du Nouveau Testament, et en outre dans les livres profanes : la grammaire, la rhétorique, la philosophie et les autres

---

1. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LXXIX, § xiv, xvi. — 2. Il fut couronné le 2 sept. 1057. — 3. *Sic* ms. Il faut lire ܦܣܛܝܢܩܝܐ, *Pasṭinaqâyê*, les Patzinaces. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LXXIX, § xxv. — 4. Il abdiqua en faveur de Constantin [X] Ducas, qui fut couronné le 25 déc. 1059. — 5. Il mourut en mai 1067. — 6. Eudocie. — 7. Michel, Andronic et Constantin.

8. *Sic* ms.; en désaccord avec la date donnée plus haut, mais se rapprochant davantage de l'exactitude. Voir la note 4.

qui se trouvaient dans la ville impériale et qui étaient (originaires) de la ville (de Métilène), dans laquelle leurs parents étaient même ensevelis, ils partirent et vinrent avec l'édit de l'empereur. La plupart d'entre eux étaient des Syriens orthodoxes.

Comme le décret de l'empereur était très pressant, [**576**] on rassembla des ouvriers, c'est-à-dire de nombreux architectes, du Beit Roumayê et d'Antioche, et ils s'entendirent avec les gens de la ville. Les notables qui étaient revenus de la ville impériale s'étant chargés chacun d'un côté, en peu de temps les murs furent admirablement rebâtis et achevés. Et, comme les combats et les pillages, qui les entouraient de tous côtés, les tourmentaient et les pressaient, ils ne purent rien ajouter à l'état[1] précédent de la ville; mais ils bâtirent et terminèrent le mur sur les fondements antérieurs.

A cette époque, le patriarche de[2] Constantinople ordonna de chasser tous ceux de notre peuple et (du peuple) des Arméniens qui s'y trouvaient et qui ne consentiraient pas à leur hérésie. Comme il les pressait d'accepter leur hérésie et comme ceux-ci ne voulaient point y consentir, sur l'ordre du patriarche on apporta les livres, les mystères sacrés et tout ce qui se trouvait dans les églises[3] des Syriens, et ils y mirent le feu, dans le forum; ils firent arts dialectiques, et aussi dans la traduction[4] d'une langue dans une autre, comme Mar Jacques d'Édesse et Thomas d'Héraclée. Il était simple et droit, miséricordieux, détaché au point[5] que rien ne restait[6] dans sa cellule.

A cette [**576**] époque, une persécution fut suscitée par les Chalcédoniens contre les Orthodoxes : non seulement contre notre peuple, mais aussi contre les Arméniens qui étaient dans l'empire des Romains. Un édit parut, ordonnant de les poursuivre s'ils n'acceptaient pas leur hérésie : et la persécution était très violente et très dure, comme celle que les païens suscitèrent jadis contre les Chrétiens. Ainsi, tandis qu'au dehors les Chrétiens étaient persécutés par les déprédations et les pillages des Turcs, au dedans ils étaient encore plus opprimés par les Chalcédoniens; ce que la justice ne toléra pas. Que celui qui lit comprenne!

Le patriarche Athanasius Ḥaiyê fut pris, ainsi que les évêques qui l'accompagnaient. On les enferma dans la demeure du métropolitain[7], située au-dessus de la ville. Après qu'ils furent restés cinq mois en prison, parut l'ordre de les conduire à Constantinople. Ils partirent donc pour s'y rendre et arrivèrent à 'Arqa; là, le patriarche Athanasius acheva sa vie. On le conduisit au couvent de Šegara de Mar Aharon, et son corps y fut enseveli.

1. οὐσία. — 2. ...ܕܩܘܣܛ. — 3. *Sic* ms., au pluriel, mais il faut probablement le singuler; cf. p. 185.
4. Le mot est en partie effacé; probabl. ܡܦܩܢܘܬܐ. — 5. ܐܣܪܩ (BH). — 6. Littér. : « passait la nuit ». — 7. Du métrop. grec. Même leçon dans la vers. ar.; Barhébr. (*Chr. syr.*, I, 441) dit : « dans le monastère de Mar Abdokos des Grecs, qui était au-dessus de la ville ».

de même à l'égard [de celles] des Arméniens. Ils jetèrent à terre et foulèrent aux pieds le corps et le sang consacrés, ainsi que le saint chrême.

Ce très misérable[1] patriarche ayant fait ces choses, la colère de la justice (divine) l'atteignit[2] promptement. Le lendemain, sans avoir été malade et sans qu'aucun accident lui arrivât, il creva sur sa couche et mourut. Et après avoir obtenu ici (-bas) une semblable fin, il est réservé là (-haut) pour un jugement impitoyable. — *Fin.*

Quand le patriarche fut mort, son neveu Mar Ignatius, métropolitain de Mélitène, fut pris, comme il l'écrivit lui-même, disant : « Moi, Ignatius, métropolitain de Mélitène, je fus pris dans une persécution violente et cruelle ». Il ne raconte pas par vaine ostentation l'oppression qu'il subit, mais pour que nous apprenions, s'il arrive quelque chose de pareil dans des circonstances semblables, à ne pas abandonner la vraie religion et à ne pas perdre la vie future à cause d'afflictions de courte durée.

« Ils nous conduisirent à Constantinople, et nous firent paraître, pour être jugés, devant leur patriarche. Le plus ardent à nous accuser était Nicolas de Mélitène; il leur disait : Voici celui qui convertit toute la ville à sa confession, parce qu'il est éloquent et muni de science.

« Le patriarche nous ayant demandé une apologie de notre foi, nous répondîmes brièvement : « Nous croyons en la Trinité égale en essence, indivisible, égale en puissance et en dignité, dans laquelle il n'y a pas de plus petit ou de plus grand, toute adorable, toute souveraine, égale en gloire[3], sans modalité ni quantité ; le Père n'est pas né, [577] le Fils est engendré, le Saint-Esprit procède. Un de la Trinité sainte, le Verbe-Dieu s'est incarné, c'est-à-dire fait homme, sans changement, de la Vierge Marie, mère de Dieu. Il est, et on doit le confesser, un seul et même Fils et Seigneur Jésus-Christ, égal au Père par son essence, c'est-à-dire la divinité, et égal à nous, hommes, par son humanité (n'étant qu')un (formé) des deux : de la divinité et de l'humanité, qui subsistent parfaitement dans leurs propriétés, et, comme l'ont dit les saints Pères : « Une seule nature du Verbe incarnée », de même qu'aussi une seule personne, la distinction essentielle des (éléments) dont est composé cet un et unique Seigneur Jésus-Christ, étant conservée. Il n'a subi ni conversion ni confusion, loin de là, car il est demeuré immuable. Cela est évident. Nous recevons les trois conciles œcuméniques : celui de Nicée, celui de Constantinople et celui d'Éphèse. Mais ceux qui, par une innovation dogmatique, enseignent deux natures, deux essences, deux opérations, deux volontés, nous ne les recevons pas. Le sentiment des saints Pères suffit, en effet, à la démonstration de toute la vérité. » Et beaucoup

1. La vers. ar. paraît avoir lu : ܘܡܐ ܡܣܟܢܐ .... ܟܕ ܗܘ ܗܢܐ; elle porte ܘܠܡܐ ܐܠܒܛܪܝܪܟ ܐܠܫܩܝ ܦܥܠ ܗܕܗ ܐܠܐܫܝܐ؛ ܐܕܪܟܬܗ ܐܠܥܕܐܠܐ..... — 2. Lire : ܐܕܪܟܗ.

3. « æqualis in sede » σύνθρονος

de questions furent agitées, et, si nous voulions les rapporter, le discours dépasserait la mesure.

« Comme nous ne leur concédâmes pas un seul point, ils nous condamnèrent à l'exil dans la montagne appelée Gaius[1], dans la contrée de Macédoine. C'était là, en effet, ce qu'ils avaient en vue, et non l'exactitude de la doctrine. Nous y fûmes trois ans, et, sous prétexte de discussion, ils nous accablaient de mépris et de toutes les vexations.

« Quand l'empereur Constantinus Ducas mourut, l'impératrice Eudocia ordonna de libérer tous les prisonniers qui étaient soit en exil, soit en prison ; car, par suite de sa violence (l'empereur) avait jeté en exil la plupart des sénateurs, de peur qu'ils ne se révoltassent et ne le chassassent de l'empire. Telle est, en effet, l'inexpérience du bien[2]. On conseilla à l'impératrice de rappeler ceux qui étaient en exil et de délivrer les prisonniers, pour se conserver l'empire. Et quand ceux qui étaient en exil furent libérés, par ordre de l'impératrice, nous fûmes délivrés, nous aussi, et nous revînmes à Mélitène, sans que le patriarche des Chalcédoniens en ait connaissance, et sans que nous leur eussions concédé aucune chose, grande ou petite, bien qu'ils nous promissent de grandes récompenses. Mais, avec l'aide de Dieu, nous gardâmes la foi orthodoxe, sans aucun mélange hérétique. »

CHAPITRE [III]. — *De l'époque du commencement du règne de Romanus Diogenes, empereur des Romains, qui fut vaincu et pris par les Turcs. Des affaires ecclésiastiques à cette époque.*

En l'an 1386, régna sur les Romains l'empereur Romanus, qui est Diogenes. Il régna 3 ans et 8 mois[3].

Il fut très dur et violent dans ses jugements. Il fit une expédition et vint jusqu'à Mabboug, qui est Hierapolis; il organisa contre elle une violente attaque, la prit, et en chassa les Ṭaiyayê[4].

La même année, le premier roi des Turcs étant mort[5], le trône de l'empire du Khorasan fut occupé [578] par Alb-Arslan[6], de la même famille[7]. Celui-ci envoya

---

1. Barhébréus : ܒܛܘܪܐ ܕܓܐܝܘܣ « dans la montagne de Gaius, en Macédoine »; cf. p. 114, n. 1. — 2. Locution obscure. Le sens paraît être : Ainsi en est-il pour ceux qui ne savent pas s'appliquer aux bonnes actions.

3. Romain IV, Diogène, 1er janv. 1068-août 1071. — 4. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LXXIX § LII; MATTH. D'ÉDESSE, trad. Dulaurier, p. 161; *Gesch. d. Chal.*, III, 112. — 5. Togril-bek mourut en 1063; Alp-Arslan qui lui succéda était son neveu. — 6. Alp-Arslan 'Izz ed-Dîn Mohammed (1063-1072). L'auteur écrit toujours en un seul mot *Albarslan*; ici le copiste a transposé *Arbalslan*. — 7. Des Seldjoucides.

devant lui Soleiman[1], son parent, pour piller : le sultan lui-même partit à sa suite et s'empara du pays des Arméniens.

Quand l'empereur Romanus, qui est Diogenes, apprit cela, il réunit toutes les troupes des Romains, s'en alla [dans] la Grande Arménie, et se disposa à attaquer les Turcs. L'empereur Diogenes disait avec orgueil qu'il triompherait des Turcs, s'emparerait de leur roi, et le ferait brûler dans le feu. Le roi des Turcs se promettait en lui-même, s'il battait les Romains et prenait Diogenes, d'user de miséricorde envers lui et de le renvoyer en paix dans son pays. Et ces choses furent plus tard dévoilées par un prodige.

La division survint entre les notables des Romains et leur empereur. Les troupes des Arméniens, qu'ils voulaient contraindre à adopter leur hérésie, prirent la fuite les premières et tournèrent le dos dans la bataille. Alors, les Turcs, par leur bonne entente, vainquirent les Romains. Il y eut dans cette bataille un autre fait digne de mémoire. Comme les deux partis étaient prêts pour le combat, Soleiman, cousin[2] du sultan, demanda à celui-ci de lui confier la bataille, tandis que lui-même resterait sur son trône au sommet de la colline. Le sultan ayant consenti, Soleiman disposa ses fils, qui étaient douze hommes faits, et donna à chacun 1.000 cavaliers ; ils s'armèrent et descendirent pour attaquer les Romains. Quand les deux partis furent mêlés dans les combats, un certain neveu[3] du sultan, qui se tenait près de celui-ci demanda à descendre aussi à la bataille; mais le sultan ne lui permit pas. Ayant demandé et prié à diverses reprises, il obtint la permission et descendit. Il se rencontra avec l'empereur; car Diogenes était très fort et courageux, et quoique la plupart des grands avec tous les Arméniens venus avec lui l'eussent abandonné et eussent pris la fuite, il restait encore lui-même à combattre. Quand l'homme qui descendit en dernier lieu rencontra l'empereur, il le frappa et le renversa, et comme il se disposait à le massacrer, l'empereur des Romains se fit connaître. Le Turc se réjouit et s'empara de lui. Il l'amenait vers leur roi, quand un autre soldat l'ayant vu et l'ayant questionné, le premier lui apprit que cet (homme) était l'empereur des Romains; alors ce misérable voulut s'attribuer la victoire, il frappa du glaive celui qui avait pris l'empereur, le renversa, prit lui-même l'empereur qui était enchaîné et l'amena au sultan. Vers le soir, le sultan voyant que son neveu ne revenait pas, envoya quelques hommes à sa *recherche; ils le trouvèrent gisant, mais pas encore mort. Ils l'amenèrent,* et Diogenes, l'ayant reconnu, raconta ce qui s'était passé. Alors le sultan ordonna de crucifier cet homme astucieux et donna ses biens à celui qui avait été frappé iniquement.

---

1. Fils de Kotloumiš. — 2. Fils de l'oncle paternel ; v. le tableau généalogique à la fin de ce volume. — 3. Fils de la sœur.

Alors, le sultan demanda à Diogenes ce qu'il était disposé à faire à son égard au cas où il l'aurait fait prisonnier. Diogenes confessa qu'il voulait le faire brûler au feu. Et le sultan reprit : « Et moi, je m'étais promis de te traiter avec miséricorde si tu étais pris. Sache donc que [579] Dieu exauce celui qui médite de faire le bien ». Ensuite, il le renvoya avec une escorte jusqu'à la frontière des Romains et l'abandonna[1].

On dit que le sultan Alb-Arslan était juste, et on rapporte de lui beaucoup de belles actions.

Quand les Grecs apprirent que Diogenes était pris, ils établirent pour empereur Michel[2], fils de Constantinus, qui créa César un nommé Iwannis[3]. Celui-ci ayant appris que Diogenes était libéré, lui fit astucieusement un serment; Diogenes ayant ajouté foi à ses serments et étant venu, ils lui crevèrent les deux yeux, et il mourut le lendemain[4]. Ainsi sont les athées dans toutes leurs actions de tout temps.

(Remarque[5]). — *Dans les livres arabes, nous avons trouvé que le nom du sultan qui vainquit les Grecs était Abou 'l-Fataḥ; et aussi que la bataille entre les Turcs et les Grecs se livra près d'Amid. Peut-être que son nom était Alb-Arslan, et que ce surnom lui fut imposé par le khalife, lorsqu'il devint sultan*[6].

Quand l'empire des Turcs commença dans le Khorasan, alors que le sultan Togril-bek occupait le trône, celui-ci fit partir un peuple nombreux de Turcs avec le général Basîsârî[7]. Étant parvenu jusqu'à Balaš, il y demeura une année, puis revint dans le Khorasan.

Bientôt après, c'est-à-dire en l'an 1379, il sortit de nouveau et vint jusqu'à Berrhoé, qui est Alep. Tel fut le commencement de l'exode des Turcs dans la Cœlé-Syrie et le littoral de la Pales-

Après la mort du patriarche Mar Athanasius[8], les évêques se réunirent dans le couvent de Mar Abḥai, qui est sur les rives de l'Euphrate ; d'un commun et unanime accord, ils résolurent d'établir dans la charge pastorale de l'Église Mar Jean[9], qui est Josué, l'écrivain, (aussi appelé) Bar Šoušan, qui était un homme prudent et saint, docte et instruit non seulement dans les sciences ecclésiastiques, mais aussi dans les sciences profanes, c'est-à-dire

1. Voir sur le récit de la bataille de Manazgerd, *Hist. du Bas-Emp.*, LXXIX, § LXVI et suiv.; Matth. d'Édesse, trad., p. 169. — 2. Michel VII, *Parapinace* (août 1071). — 3. Jean Ducas. — 4. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LXXIX, § LXXVII, LXXVIII. — 5. Cette note peut être d'un copiste; mais rien ne s'oppose à ce qu'on l'attribue à Michel. — 6. Barhébr., *Chr. syr.*, p. 242, dit que ce surnom lui fut donné à l'occasion de la prise d'Ani (cf. Matth. d'Édesse, trad., p. 122).

7. Abou 'l-Ḥarith Arslan al-Basasiri. Barhébr. écrit régulièrement ܒܣܐܣܝܪܝ; mais la transposition est déjà ancienne, car la vers. arm. a lu ܟܣܝܣܪܘܣ, *Ksisaros* (Cf. *Hist. Arm. des Croisades*, I, 322).

8. Cf. page 166. — 9. Jean X.

tine. Ils soumirent toutes ces contrées par de cruelles dévastations et par le pillage. — *Fin.*

rationnelles. Il était puissant par la parole et capable de se défendre [578] très bien contre les hérétiques. Il était orné des vertus et marchait soigneusement dans la voie étroite du détachement.

Quand il fut élu, il ne consentit point, et avoua qu'il regrettait beaucoup d'avoir consenti autrefois. Mais quelques saints moines lui ayant dit avoir appris par une révélation de l'Esprit de Dieu que (le Seigneur) avait pour agréable qu'il occupât la charge pastorale de l'Église, il céda aux instances du peuple et à la violence légitime des évêques qui l'avaient frappé de censures sévères, jusqu'à ce qu'il consentît à son élection. Ils procédèrent à son intronisation dans le couvent même de Mar Abḥai.

Il écrivit 24 canons, et décréta qu'ils devaient être observés par lui-même, par les évêques et par les fidèles. Quand on les eut lus et entendus, quelques-uns pris de crainte en furent scandalisés ; ceux qui craignaient Dieu se réjouirent. Il corrigea les évêques relâchés : il déposa et chassa de leurs diocèses cinq d'entre eux ; il ordonna à leur place des hommes choisis, auxquels leurs vertus rendaient témoignage. Il ne changea rien à la pauvreté de sa vie ni à ses labeurs, mais il domptait son corps par les jeûnes et les veilles. Il marchait à pied par les routes, et quand il était trop fatigué par la marche de la route, il se reposait quelque temps sur l'âne qu'il possédait. Aux autres moments, il faisait monter sur la bête de somme ceux des moines, ses compagnons, qui étaient faibles ; et le bienheureux marchait avec eux en toute humilité cordiale. Il ne cessait jamais d'écrire, au point que même pendant la marche de la route, au moment où ils s'asseyaient pour le repos, [579] il était constamment occupé à écrire. Il remplit l'univers de lettres et de volumes pleins de saine doctrine, de commentaires et de suaves instructions. Chaque année il réunissait les évêques et tenait un synode, comme il est prescrit par les canons ; et de bons règlements étaient légalement établis. Il était assidu et appliqué à l'enseignement et à la copie des livres. Outre la multitude de livres qu'il écrivit[1] il s'occupa soigneusement de l'enseignement[2] de Mar Ephrem et de Mar Isaac et le recueillit dans un livre qu'il écrivit de sa main, dans sa vieillesse, et qui n'était pas encore achevé quand il termina sa vie. Il ordonna dix-sept évêques.

Il exerça le patriarcat pendant neuf ans. Il habitait dans l'empire des Ṭaiyayê, à cause de la perfidie des Grecs. Il habita donc à Ḥarran, à Maipherqaṭ et aussi à Amid, où il mourut[3]. Son corps fut enseveli dans l'église de la Mère de Dieu, dans un sarcophage de marbre, auprès du tombeau du patriarche Mar Jean, son maître et son

1. Sur ses œuvres, cf. *Bibl. or.*, II, 143, 211, 317. — 2. Barhébréus (*Chr. eccl.*, I, 447) a interprété ce passage en disant qu'il voulut réunir en un volume les traités (ܡܐܡܖ̈ܐ) de ces deux docteurs. — 3. 27 nov. 1072 (1384 Gr.).

précepteur. Que leur souvenir soit en bénédiction et que leur prière nous accompagne. Amen !

CHAPITRE [IV]. — *De l'époque du commencement du règne de Michel, fils de Constantinus, empereur des Romains. Commencement du second sultanat des Turcs dans la contrée du Pont. Sur la perturbation des affaires ecclésiastiques à cette époque. Sur Philartus, arménien de cette époque.*

Les Romains ayant été vaincus par les Turcs, ne purent plus jamais s'opposer à ceux-ci. La crainte s'était emparée de l'empereur Michel qui commença à régner en l'an 1389[1]. Il prêta l'oreille à des conseillers lâches et efféminés, resta à l'intérieur de son palais royal et ne s'avança pas à l'encontre des Turcs. Il envoya de nouveau rassembler le reste du peuple demeuré dans le Pont, et les fit passer au-delà[2] de la mer; les forteresses et les villes que gardaient les Romains demeurèrent dans la crainte et la terreur.

Les Turcs, après avoir remporté cette grande victoire, régnèrent sur toute l'Arménie. Leur sultan, Alb-Arslan, qui est Abou 'l-Fataḥ[3], qu'ils appellent le Juste, envoya son cousin Soleiman dans le pays de la Cappadoce et du Pont, et lui donna le pouvoir[4] de se faire proclamer sultan. Quand il vint, les Romains prirent la fuite devant lui. Il s'empara des villes de Nicée et de Nicomédie et y régna : et toute la contrée fut remplie de Turcs. Quand le khalife de Bagdad apprit cela, il envoya un étendard[5] et d'autres objets, et lui-même couronna Soleiman et le proclama sultan, c'est-à-dire roi, [580] et l'autorité lui fut confirmée. Les Turcs eurent donc ces deux rois : un dans le Khorasan, et l'autre dans le Beit Roumayê; en dehors de ceux de la Margiane.

A cette époque, en l'an 1396, les Égyptiens se séparèrent aussi du premier empire des Arabes. Quoique les Égyptiens fussent de la race des Arabes, cependant, à cause de la différence entre la croyance de ceux d'Égypte et de ceux d'Assyrie et de Babylonie, ils se séparèrent aussi dans le gouvernement[6]. Le sultan du Khorasan envoya donc un émir nommé Aqsis[7], de la tribu d'Orṭoq[8], qui enleva Damas aux Égyptiens. Il monta et régna sur Jérusalem, toute la Palestine, Tyr et Sidon. Et comme les Romains avaient été vaincus, ils s'enfuirent aussi devant lui par mer.

---

1. Cf. p. 170 n. 2. — 2. Par rapport à l'auteur syrien. — 3. Cf. p. 170. — 4. αὐθεντία. — 5. Lire : ܒܢܕܐ. La vers. ar. a omis le mot et traduit : « des présents variés » ܗܕܝܐ ܡܫܚܠܦܐ. — 6. Allusion à l'établissement des Fatimides en Égypte et à leur progrès en Syrie, à la fin du xie siècle. — 7. Atsiz; cf. *Gesch. der Chal.*, III, 124. El-Maçin, *Histor. sarac.*, trad., p. 349 : « Isarus cognomine Afsysus ». — 8. Ms. : « Orṭos », pour Orṭoq.

Soleiman, le sultan qui régnait à Iconium, s'étant aperçu que les Grecs qui étaient à Antioche s'étaient affaiblis et n'y restaient que peu nombreux, prit trois mille cavaliers, sans bagages, franchit les montagnes, et attaqua (la ville) à l'improviste, pendant la nuit[1]. Ils y tuèrent beaucoup de monde et s'en emparèrent. Ils firent une mosquée de la grande église de Cassianus.

A cette époque, en l'an 1396, un émir des Turcs, nommé Ṭanoušman[2], envahit le pays de Cappadoce et régna sur Sébaste, Césarée et les autres endroits de la contrée septentrionale. De là commença la puissance de la famille des Benê Tanoušman.

Tandis que toutes ces principautés prenaient leur commencement parmi eux, à la même époque surgit dans ces pays une nouvelle puissance qui germa subitement.

Des brigands, de la race des Arméniens, au nombre d'environ cinquante, s'associèrent et formèrent une troupe. Profitant de l'invasion[3] des Turcs, ils entraient eux aussi et se livraient au brigandage[4]. Dans la région de Mar'aš, ils rencontrèrent un jeune homme, également Arménien, du village de Šîrbaz, nommé Philardus[5]. Voyant qu'il était robuste, astucieux, hardi à piller et à tuer, ils l'emmenèrent avec eux et il devint leur chef et leur guide. Et comme ces pays étaient restés sans chef, ces Arméniens aussi les pillaient en même temps que les Turcs. Ensuite, Philardus s'empara d'une forteresse dans la région de Cilicie; un grand nombre d'Arméniens se rassemblèrent près de lui et il continua ainsi à s'emparer de la plupart des endroits fortifiés de la Cilicie. En apprenant cela[6], l'empereur des Romains lui envoya des présents, et ensuite Philardus lui-même se rendit à Constantinople, et les Grecs se réjouirent à cause de lui; ils lui donnèrent une armure d'or, et le proclamèrent « Auguste[7] ». Il partit et régna sur Tarse et Mopsueste; il prit Mar'aš, Kaišoum, Ra'ban, Édesse, Anazarbus, et entra à Antioche; il se fortifia et pénétra dans le pays de Djiḥan et de Mélitène. Ayant prévalu, il combattit contre les Turcs avec les armées des Romains; mais n'ayant pu résister aux Turcs, ce misérable abandonna sa foi, descendit à Bagdad [581] et dans le Khorasan, et se fit musulman. Il obtint des lettres du khalife et du sultan des Turcs qui lui concédaient les lieux qu'il occupait. Quand il revint, il trouva que les Turcs régnaient sur la plupart des pays dont il s'était emparé : il avait perdu sa foi pour la principauté, et il était frustré de la principauté! Il s'en alla à Mar'aš, où il mourut. On dit qu'avant de mourir il était redevenu chrétien.

Ce Philardus avait établi comme gouverneur, à Mélitène, Theodoros[8], fils du

1. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LXXXII, § III. — 2. Moḥammed Qoumištekin ibn ad-Danišmend. — 3. Lire : ܡܥܠܢܐ. — 4. ܘܡܬܓܝܣܝܢ. — 5. BH : *Philardus* ou *Philartus*, Philaretus Brachamius; sur ce personnage, voir *Hist. du Bas-Emp.*, t. XV, p. 71, n. 1, 198 n. 2; et Matth. d'Édesse, trad., p. 173. — 6. Lire ܫܡܥ. — 7. σεβαστός. — 8. Theodoros ou Thoros : c'est le même nom. Cf. ci-dessous, p. 179.

grec Hétom, le même qui fut tué à Édesse. Après celui-ci vint l'Arménien Hareb, ensuite Balaṭianos, puis Gabriel, au temps duquel Bouzan s'empara d'eux*.

Après la mort du patriarche Mar Jean bar Šoušan, il y eut de nouveau du trouble et du désordre dans l'Église, par le fait de quelques évêques. S'étant rassemblés à Ḥesn-Mançour pour établir un pasteur universel, et n'ayant pu se mettre d'accord sur un seul nom, ils résolurent d'user de nouveau du sort. Or, il y avait à cette époque un moine nommé ʿAbdoun, qui descendait corporellement de la famille des saints patriarches Mar Jean et Mar Jean bar ʿAbdoun; de plus, il était instruit et capable dans la doctrine. Aussi espérait-il [**580**] l'office; mais les évêques ne l'avaient pas pour agréable, à cause da sa loquacité[1]; comme il est écrit : « L'homme loquace[2] est redouté dans la cité ». Cependant, comme quelques-uns des évêques le désiraient, on convint de mettre son nom sur les billets.

Le sort désigna Basil[ius], moine du couvent de Mar Bar Çauma, et économe de ce couvent. Celui-ci se récusa absolument, au point même qu'il arracha sa barbe, afin qu'en présence d'un tel défaut ils le laissassent. Il était humble, paisible et simple de manières. Il redoutait la grandeur de cet office par crainte de Dieu. Mais les évêques ne le laissèrent point et, quoique privé de barbe, ils l'ordonnèrent patriarche, et il fut appelé Basilius, en l'an 1385, au mois de kanoun II, à Ḥesn, Mançour. Mar Athanasius d'Édesse lui imposa les mains.

Ce Basilius ordonna le susdit ʿAbdoun, archimandrite du couvent de Bar Gâgai, métropolitain de Symnada : et il prit le nom de Jean. Il ordonna aussi Jean métropolitain de Tagrit; et tous les deux se montrèrent rebelles, après la mort du patriarche, troublèrent l'Église et jetèrent la confusion dans sa hiérarchie. Que Dieu[3] les maudisse ! — Le patriarche Mar Basilius, après avoir exercé le patriarcat une année et six mois, mourut à Maipherqaṭ, et son corps y fut enseveli dans l'église.

Quelques-uns des évêques qui avaient fait l'élection par le sort dirent à ʿAbdoun : « Le sort t'avait désigné; le chef [**581**] du synode et tel et tel [firent disparaître ton nom]⁴. Celui qui révélait ces choses à ʿAbdoun était Siméon de Kaišoum. Comme les gens de Mélitène l'avaient demandé pour succéder à Mar Jean, surnommé

---

* Le ms. de la version arabe porte ici, en marge, une note dont voici la traduction : « Dans d'autres mss. nous avons trouvé que Philardus n'avait pas enlevé aux Turcs les pays et les villes, mais les Grecs le firent régner sur elles pour qu'il les leur conservât. Lorsque Soleiman vint à Antioche, il l'enleva à Philardus. Et ceci est exact. Aux jours de Soleiman le peuple de notre croyance obtint un édit et ils bâtirent deux églises à Antioche : l'église de la Mère de Dieu et celle de S. Georges. Les Turcs enlevèrent à Philardus Kaišoum, Raʿban, les villes du Djiḥan et d'autres ; Marʿaš resta en sa possession. »

1. Lire ܦܘܩܠܘܗܝ (BH). — 2. γλωσσώδης. *Eccli.*, IX, 25 (LXX). — 3. Littér. : *Væ illis a Deo!* — 4. Lacune de quelques mots (aussi dans la vers. ar.). Barhebr., *Chron. eccl.*, I, 451 : ܘܪܫܡܘ ܐܢܘܢ ܘܫܩܠܘ ܠܫܡܗ ܘܐܟܣܝܘܗܝ.

l'Égyptien, qui était son oncle paternel, tandis que Ḥaiyê s'était empressé d'ordonner pour Mélitène Ignatius, son propre neveu[1], il gardait de la haine contre Ignatius. C'est pourquoi la parole de Siméon fut regardée comme un mensonge; car le chef du synode qui avait fait l'élection était mort. Et comme les évêques n'accordèrent aucun crédit à la parole de Siméon, comme ils avaient horreur de la dureté et de la fierté de ʿAbdoun, ils ne l'acceptèrent point. Or, ʿAbdoun rejeta la crainte de Dieu de son esprit, et, par l'or qui corrompt ceux qui sont puissants, il remuait toute pierre. Quoique plusieurs dépositions eussent été prononcées contre lui par les Occidentaux et les Orientaux, il ne rougissait pas, mais il obligeait par contrainte les évêques, les moines et les autres clercs à proclamer son nom. Il donna beaucoup d'argent au général Philartus, et celui-ci s'empara de dix évêques de la région de Mélitène et du dehors, qu'il emprisonna pour leur faire accepter ʿAbdoun. Chacun d'eux paya cent dinars; mais ils ne l'acceptèrent point.

Jean de Tagrit, voyant le trouble survenu dans l'Église, rejeta lui aussi la crainte de Dieu, foula aux pieds les canons et ordonna un évêque pour Nisibe[2]. Celui-ci ayant été frappé de châtiment et étant mort, il en ordonna un autre. Il mit la main sur la contrée du Ṭour ʿAbdîn, jusqu'à ce que les moines du monastère de Qartamîn s'insurgeassent contre lui. Pareillement, les évêques partisans [de ʿAbdoun][3], Siméon de Kaišoum et Athanasius de Samosate, ravirent des sièges qui ne leur appartenaient point.

CHAPITRE [V]. — *De l'époque de Nicéphore et d'Alexandre, empereurs des Romains, à laquelle les émirs des Turcs régnèrent. Des patriarches et des évêques qui résistèrent, dans l'Église, à ʿAbdoun.*

L'empire des Turcs s'était étendu jusqu'en Mésopotamie, en Syrie, en Palestine, et il se trouvait çà et là dans ces contrées quelques émirs arabes; les Turcs et les Arabes étaient mêlés comme un seul peuple. Les Turcs régnèrent dans les Arménies Grande et Petite, en Cappadoce, [582] en Bithynie, dans le Pont. Ils luttaient continuellement contre les Grecs; chacun des Ṭaiyayê[4] et chacun des émirs sortis du Khorasan qui s'emparait d'un pays du territoire des Romains obtenait la confirmation de son autorité du sultan du Khorasan, qui s'appelait sultan Sindjar[5], et du khalife de Bagdad, qui était leur chef religieux.

Il se trouva donc, dans la Grande Arménie, un émir de la race de Soqman,

1. Cf. p. 164. — 2. Cf. Barhebr., *Chr. eccl.*, II, 303 et suiv. — 3. Le nom a été omis par le copiste.
4. Lire : ܕܛܝ̈ܝܐ (ms. : « des Grecs »). — 5. Sindjar, fils de Malik-šah (1118-1157).

qui s'appelait en langue persane Šah-Armen[1]; et en Mésopotamie, d'autres, appelés Orṭoqayê[2]; ceux de la famille de Tanoušman (étaient) à Sébaste, à Césarée et dans le Pont[3]; ceux de Soleiman[4] à Nicée, à Nicomédie et à Iconium.

Tel était l'empire des Turcs au milieu des Arabes.

Dans celui des Grecs, appelés[5] Romains, tandis que l'empereur Michel goûtait lâchement une vie de repos, Nicephorus se révoltait contre lui, en l'an 1397[6].

Nicephorus, surnommé Botanicius[7], rassembla une nombreuse armée et vint contre Constantinople. Après l'avoir assiégée quelque temps, il y entra, passa le peuple au fil de l'épée et arriva jusqu'au palais. Alors Michel sortit à pied, portant la couronne dans sa main, et dit (à Nicephorus) : « Prends, et écarte le glaive du peuple ; si tu veux me l'enlever, je te la donne sans combat. » Nicephorus ordonna qu'il fût rasé. Étant devenu moine, Michel termina sa vie dans un couvent.

Nicephorus fit eunuques les deux jeunes fils de Michel et épousa sa femme[8] : aussi fut-il méprisé par tout le monde. Sa valeur l'abandonna et la crainte s'empara de lui. Il restait dans son palais et ne sortait jamais pour la guerre.

Alors le général en chef, Alexis, voyant que Nicephorus non seulement régnait illégitimement, mais se conduisait stupidement, et que les affaires de l'empire tournaient à sa ruine, forma un complot, avec les grands, pour s'emparer de l'empire. Il attendait le moment propice. Un jour qu'il se trouvait seul près de l'empereur, son frère vint pour entrer, mais les gardes l'en empêchèrent et il y eut du tumulte. Alexis sortit et, en ayant appris la cause, il craignit que l'empereur n'eût connaissance (du complot). Il envoya promptement un messager auquel il remit une lettre. Il lui ordonna de sortir par la porte de la ville, d'en faire le tour, de rentrer par une autre porte et de la rapporter promptement à la porte du palais. Quand elle fut lue devant l'empereur elle (leur) annonça [583] que les ennemis envahissaient leur pays. Alors l'empereur ordonna au général de réunir les troupes et d'aller au devant des ennemis. Grâce à la fausse nouvelle répandue par Alexis, ce qu'il désirait arriva. Il emmena les grands qui étaient avec lui dans l'affaire et partit dans un lieu propice où ils le proclamèrent empereur. Ils revinrent promptement et rentrèrent dans la ville. Personne ne s'opposa à Alexis : il arriva au palais, et Nicephorus le quitta. Celui-ci fut récompensé comme il le méritait : il fut rassasié d'injures et de mépris[9].

1. Ms. : *šah-râmen*; il faut transposer : ܫܗܐܪܡܢ, c.-à.-d. « roi d'Arménie ». Ces princes régnèrent à Khelat. Le premier fut Soqmân el-Qoṭbi (1100-1112). — 2. Les Ortocides d'Alep, de Mardin, d'Amid. — 3. Cf. ci-dessus, p. 173. — 4. Le ms. et la version arabe portent ܕܣܘܠܛܐܢ « du sultan » ; mais il faut peut-être lire ܕܣܠܝܡܢ ; cf. ci-dessus, p. 172. — 5. ܕܐܬܟܢܝܘ. — 6. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LXXX, § XXXIII. — 7. Nicéphore III, *Botaniate* (avr. 1078-avr. 1081). — 8. Marie. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LXXX, § XLV. — 9. Cf. *op. cit.*, LXXX, § LIX et suiv.

Alexis commença à régner en 1400; et à partir de cette époque on doit lui attribuer en tout 29 ans, et non pas 38 comme dans les autres livres. Nous notons cela et de semblables choses afin de pouvoir montrer l'exactitude dans ce qui vient ensuite dans la contexture du discours qui expose la succession des temps [1].

Quand les évêques se furent échappés des mains de[2] Philardus qui voulait les obliger à accepter 'Abdoun, qu'ils n'acceptèrent point, ils se réunirent dans le monastère de Mar Bar Çauma et élirent Lazarus, archimandrite de ce monastère. Mais celui-ci refusa absolument et prononça [582] quarante fois l'anathème contre lui-même pour ne pas devenir patriarche. Les évêques ne voulant pas que 'Abdoun dominât tyranniquement sur l'Église, prirent sur eux d'absoudre la faute de l'anathème et contraignirent l'archimandrite d'accepter. Il était connu des princes et de Philardus. On lui fit violence et on l'ordonna le dernier vendredi du carême[3]. On lui demanda de consacrer le chrême, le jeudi des mystères[4], mais il ne le put, parce que sa main droite était paralysée. Il vécut un an et n'ordonna aucun évêque. Il mourut à Ḥesn Mançour.

Alors le rebelle 'Abdoun recommença à exciter du trouble. Tous les évêques, animés d'un zèle divin, se rassemblèrent de nouveau et déposèrent 'Abdoun comme hérétique. Ils écrivirent un volume qu'ils envoyèrent en tous lieux, et proclamèrent sa déposition.

Dans ce synode, on ordonna [le patriarche Mar Jean][5], à Mélitène, dans l'église de Mar Georges, en l'an 1391. Mar Ignatius de Mélitène lui imposa les mains. Il exerça le patriarcat un an et demi, et ordonna 5 évêques. Il mourut[6] et son corps fut enseveli dans le couvent de Bârîd. Il était très humble, pacifique et simple de manières.

En cette année-là, la sauterelle envahit la région de Djiḥan. Le patriarche sortit en rogation avec le peuple, et quand il vit les malheureux qui se lamentaient et les enfants qui pleuraient, il fut touché de pitié et, dans la simplicité de son âme sainte, il prononça l'interdit contre la sauterelle, lui défendant de détruire les récoltes, mais il lui abandonna pour sa nourriture le champ près duquel ils se trouvaient. Et à l'instant même, par la permission de Dieu qui domine sur toutes choses, toute la sauterelle de la région se rassembla dans ce champ, dévora le champ et sa poussière, et y périt. Ce miracle tourna à la gloire de Dieu. Depuis plusieurs générations les

1. Alexis Comnène mourut le 15 août 1118, après un règne de 37 ans, 4 mois et 15 jours. L'observation de l'auteur est motivée par l'état défectueux des tableaux chronologiques. En supprimant 9 années de règne à Alexis, l'auteur peut placer l'avènement de Jean son fils à l'année 1429, qui correspond *réellement* à l'an 1118. Voir la transcription des tableaux, à la fin de ce volume.

2. Lire : ܡܢ ܐܝ̈ܕܝ (BH et vers. ar.). — 3. En 1388 des Grecs (1077); il prit le nom de Denys [V]. — 4. Le Jeudi saint. — 5. Lire avec Barhébr. : ܠܐܝܘܐܢܢܝܣ ܡܪܝ ܐܦܝܣܩܘܦܐ ܕܩܪܫܝܢܐ. Il ajoute : « qui est Jean, moine des cellules du pays de Karšéna ». Jean XI. — 6. ܘܩܒܪ.

gens du pays prennent de la poussière de ce champ [583] avec foi, et partout où ils la répandent, Dieu fait des prodiges.

A cette époque, le patriarche d'Alexandrie et d'Égypte était le pape Cyrillus[1].

Quand le patriarche Mar Iwannis fut mort, l'audacieux 'Abdoun surgit de nouveau. Quelques-uns le soutenaient, disant : « Certes, son élection vient du Seigneur ; car les patriarches qui ont été élus et ordonnés sont morts rapidement. » Lui-même écrivait et disait : « Ils m'ont laissé, moi source de vie, et sont allés creuser des citernes crevassées, incapables de recueillir les eaux[2]. » Il osa ordonner quatre évêques, alors qu'il était déposé[3]. Les fidèles étaient dans une angoisse intolérable, à cause d'une telle ruine de la hiérarchie ecclésiastique. Plusieurs en vinrent jusqu'à désespérer, parce que la foi était amoindrie.

CHAPITRE [VI]. — *De l'époque du commencement du règne d'Alexis, empereur des Romains, à laquelle le royaume des Turcs s'affermit davantage. Mauvais état des affaires ecclésiastiques.*

Au début du règne d'Alexis, empereur des Grecs, qui commença à régner en l'an 1400, un homme nommé Tetiš[4] Alb-Arslan Tadj ed-Daulah, qui était Turc, régna sur Damas, et mit à mort Aqsis[5].

La même année[6], à Alep, après Çaliḥ, régna Maḥmoud, son fils[7]. Ceux-ci étaient Arabes.

La même année[8], un homme nommé 'Alî, fils de Mounqid, qui est Abou 'l-Ḥassan[9], enleva Šaizar à un évêque qui l'occupait au nom des Romains.

En l'an 1404[10], mourut Maḥmoud, fils de Naçr, fils de Çaliḥ, et ses trois fils régnèrent sur Alep, Sabaq, Šabîb et 'Aṭyah.

La même année, Mouslim fils de Qoreiš[11], marcha contre eux, et après de nombreux combats, leur enleva [584] la ville.

---

1. Cf. RENAUDOT, *Hist. patr. Alex.*, p. 449. — 2. JÉRÉM., II, 13. — 3. Cf. ci-dessous, p. 187.

4. Lire ܛܐܛܫ (au lieu de ܬܬܫ : ms. et vers. ar.); BARHÉBR., *Chr. syr.*, p. 261 : ܐܠܦ ܐܪܣܠܢ ܛܐܛܫ. Il s'agit de Toutouš, fils d'Alp-Arslan. Cf. *Gesch. der Chal.*, III, 126; EL-MACIN, *Hist. sarac.*, trad., p. 350. *Tetiš* est la forme arménienne. — 5. Cf. ci-dessus, p. 172, n. 7. — 6. D'après El-Macin, Toutouš occupa Damas en 472 Hég. (1079-80); cf. *Gesch. der Chal.*, III, 126, n. 2. — 7. Lire « son petit-fils ». Voir à la fin du volume le tableau généalogique de cette famille (Mirdasides). — 8. 473 de l'hég. selon El-Macin (1080-81). — 9. Sedîd ed-Daulah abou 'l-Ḥassan, 'Alî ibn Mouqallad ibn Naçr ibn Mounqid (EL-MACIN, *loc. cit.*). — 10. En 467 (1074-1075), selon le même auteur. — 11. Šaraf ed-Daulah abou 'l-Makarim Mouslim ibn Qoreiš al-'Oqaili. Cf. *Gesch. der Chal.*, III, 127-130, et H. DERENBOURG, *Ousâma ibn Mounkid*, chap. I, passim.

En l'an 1414[1], Šaraf ed-Daulah vint contre Ḥarran et l'enleva au qâdî, c'est-à-dire au juge, qui la gouvernait, et il le tua.

La même année Šaraf ed-Daulah, fils de Qoreiš, s'avança contre Damas et l'enleva à Tadj ed-Daulah, fils de Soleiman, le Turc qui y régnait.

La même année[2] Šaraf ed-Daulah, fils de Qoreiš, alla prendre Antioche que le Turc Soleiman, fils de Qotloumiš[3], avait enlevée peu auparavant à Šaraf ed-Daulah, fils de Qoreiš.

Alors le sultan Abou 'l-Fataḥ[4] monta et reçut volontairement Alep de Malik, fils de Salim[5], auquel il donna Qal'a Dja'bar, dont il s'était emparé par le glaive après avoir tué Sâbaq son seigneur.

A cette époque, les Turcs s'emparèrent de Tarse, de Mopsueste, d'Anazarbus et des autres villes de la Cilicie.

A cette époque, l'empire des Grecs était opprimé de toutes parts.

A cette époque les Romains, c'est-à-dire les Francs, sortirent du pays de Rome, vinrent contre l'empereur Alexis, et attaquèrent Constantinople pour l'enlever aux Grecs[6]. Tandis qu'Alexis était enfermé et attaqué par les Francs dans la ville impériale, les Turcs et les Arabes dominaient et régnaient sur le reste des provinces.

Il y avait à Mélitène un gouverneur[7] grec, nommé Gabriel, qui y avait été établi par Philardus. Quand Philardus mourut[8], Gabriel y régna; et lorsqu'il vit que les Turcs avaient vaincu les Grecs, il envoya sa femme à Bagdad, et elle lui rapporta du khalife des Ṭaiyayê un édit qui lui concédait la principauté de Mélitène.

A Édesse était Theodorus[9] fils de Hetom.

Quand l'émir turc Al-Farîdj[10] vint à Mélitène, en l'an 1406, Gabriel le trompa : il le prit (avec lui) et partit pour Édesse; là, il lui fit boire un poison et le tua. Celui-ci étant mort, Gabriel prit les Turcs, les amena jusqu'à Mélitène et les trompa : il entra dans la ville, comme pour la leur livrer; il les laissa dehors et ferma les portes. [585] Ceux-ci se donnèrent pour chef l'un d'entre eux, nommé Tâwit[11]; ils dévastèrent le pays et assiégèrent la ville. Alors arriva Tanoušman, de Sébaste, qui fit la paix entre eux.

---

1. Donc dix ans après le fait précédent, ce qui nous reporte à 1084-85 (477 Hég.). L'erreur de concordance provient sans doute de l'établissement défectueux des tableaux chronologiques. Cf. Matth. d'Édesse, trad. Dulaurier, p. 186. — 2. En 478 (juin 1085) ; cf. *Gesch. der Chal.*, III, 130 ; Matth. d'Éd., p. 190 ; *Hist. du Bas-Emp.*, LXXXII, § iii, iv. — 3. Ms. : *Qṭruks* ; BH : ܩܛܠܡܫ ; vers. ar. : ܩܘܛܠܡܫ. — 4. Cf. p. 170. — 5. Aussi de la famille des 'Oqailites. Voir le tableau généalogique à la fin de ce volume. — 6. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LXXXIII, § xliv. — 7. ἡγεμών. — 8. Cf. ci-dessus, p. 173. — 9. Theodoros ou Thoros, fils de Héthoum, curopalate; cf. Matth. d'Éd., p. 210. — 10. Matth. d'Éd. (*loc. cit.*): « le sultan Alph'ilag, qui descendait de Koutoulmisch. » — 11. Forme arménienne du nom *David*.

En l'an 1393, dominait à Mélitène, un Turc nommé Qouril[1].

Il y eut une famine et on vendait deux *liṭrê* de pain pour un dinar, et pareillement deux *liṭrê* de vin pour un dinar[2].

Il y eut un tremblement de terre la même année, et 86 tours du mur d'Antioche s'écroulèrent[3].

En l'an 1396, il y eut un tremblement de terre à Constantinople, et des myriades de gens furent suffoqués.

En l'an 1407, tandis que le Grec Gabriel dominait à Mélitène, il tua par [le poison][4] le prince Abou Salem, parent des bienheureux Benê Abou 'Imrân[5], et Bar 'Oqail[6].

En l'an 1408, le 28 du mois de nisan, Gabriel massacra huit marchands honorables, véritables fidèles, hommes glorieux : Bar Çauma, fils de [584] Dairaita, et ses deux fils, Georgius de Ḥatna et ses deux fils, Basilius de Ḥawa et son fils, et Abdallah de 'Arqaya, et Sahda, diacre de Ṭantini, et il prit de leurs maisons et de celle d'Abou Mançour, fils de Malka, de l'or, de l'argent et des objets ; et de l'église de l'évêque il prit des croix, des encensoirs, même le vase du chrême et tout le trésor. Il démolit des maisons et rebâtit la forteresse et le mur.

A cette époque une autre attaque fut suscitée contre l'Église par Marcus, archimandrite du monastère de Bârîd, qui possédait la richesse méprisable des savants. Quand il vit les ordres de l'Église troublés par les attaques de 'Abdoun, il se mit à l'attaquer lui aussi ; il donna à Philartus trois mille dinars, deux mille des siens et mille du couvent. Il prit de force deux évêques, dont l'un, celui de 'Arqa, s'était emparé illégitimement du diocèse de Djiḥan. Celui-ci fit Marcus patriarche sur l'ordre de Philardus, afin qu'il devienne son défenseur.

Tous les évêques, avec Jean de Tagrit, méprisèrent Marcus comme 'Abdoun, et après que l'Église eut passé six années dans le trouble, les évêques se réunirent [584] et choisirent entre deux maux le moindre : ils acceptèrent Marcus de peur que le rebelle 'Abdoun ne fût accepté. Sur les instances de Jean de Tagrit, à qui Nisibe avait été attribuée[7], Marcus fut accepté et prit le nom de Dionysius[8].

Il exerça le patriarcat un an et sept mois. Il ordonna dix évêques. Il mourut et fut enseveli dans le monastère de Zarnouqa, qui est dans la région de Mélitène. Alors 'Abdoun se précipita de nouveau pour ravir le patriarcat ; mais les évêques ne l'acceptèrent point.

En l'an 1401, les évêques se réunirent et jetèrent les sorts, à Qaramis, forteresse de la région de Mélitène. Le sort

1. Ms. et vers. ar. : *Qerâoul* ; mais le nom est peut-être à lire ܟܘܪܝܠ : *Khouril* est la transcription arménienne de *Gabriel*. Il s'agit du même personnage. — 2. Matth. d'Éd. rapporte cette famine à l'année 528 des Armén. (1079-80). — 3. Selon Matth. d'Éd., en 540 des Armén. (1091-92). — 4. Lacune d'un mot dans le ms. Lire ܒܣܡ ܡܘܬܐ (BH) ; vers. ar. : « dominait grâce aux Turcs, et il tua le prince... ». — 5. Cf. p. 145. — 6. Sur cette famille, cf. *Gesch der Chal.*, III, 29 et 92, n. 1.
7. Cf. ci-dessus, p. 175. — 8. Denys VI.

véridique fit sortir Abou 'l-Faradj, moine du monastère de Mar Bar Çauma, qui, par sa naissance, était originaire de la ville d'Amid, en Mésopotamie ; mais il avait grandi et fait son éducation à Mélitène, et avait fait profession dans le monastère d'où il fut appelé. Lorsqu'il fut élu, il ne voulut pas accepter. Les évêques prononcèrent contre lui l'interdit, et il fut sous cette censure pendant 9 mois. Il refusait à cause du trouble excité dans l'Église par 'Abdoun.

Quand les évêques virent qu'il ne cédait pas, ils le firent amener de force par le gouverneur de Mélitène, un Grec nommé Gabriel, et son ordination eut lieu à Mélitène dans l'église du Cursor, le dimanche 1er de kanoun I (déc.) de l'an 1402[1]. Timotheus de Tell Paṭriq, qui était le président du synode, lui imposa les mains (en présence) d'Ignatius de Mélitène même, d'Iwannis de 'Arqa, de Basilius de Lâqabîn, et d'Iwannis d'Arsamosate.

'Abdoun courut de nouveau trouver Gabriel et promit de lui donner deux mille dariques, s'il voulait défendre de recevoir Athanasius[2]. Gabriel, qui avait eu connaissance de l'ordination [585] d'Athanasius, qui avait eu lieu dans la ville, chassa 'Abdoun. Il s'attendait à ce que le patriarche, en l'apprenant, vienne le saluer et lui apporter des présents de remerciment. Le patriarche n'ayant pas fait ce qu'il espérait, il en fut scandalisé et l'envoya chercher de force au couvent de Mar Bar Çauma. Lorsqu'il arriva à la porte de sa demeure, Gabriel lui-même sortit à sa rencontre et demanda à recevoir sa bénédiction, ce que le patriarche ne voulut pas ; mais il dit : « Tu es Grec, et nous sommes Syriens ». C'est pourquoi le préfet s'irrita, et, sur son ordre, le patriarche fut enfermé dans la maison d'une courtisane, comme par mépris. Alors, le patriarche ordonna de fermer les églises, et de ne pas sonner les cloches jusqu'à ce qu'ils l'aient fait sortir de prison. C'est pourquoi les vrais fidèles recueillirent de l'or entre eux et donnèrent au maudit Gabriel 400[3] dinars. Le patriarche sortit et revint au couvent de Mar Bar Çauma.

Récit concernant Pesqîn. — En ce temps-là commença la construction du couvent de Pesqîn, de cette manière :

Il y avait dans le monastère de Mar Abḥai des ascètes vertueux, Rabban David et ses compagnons, qui menaient la vie de pauvreté dans ce monastère, qui excellaient en bonnes œuvres et avaient mérité les révélations et le don des miracles.

Le grand vieillard Plotinus[4] était venu [du pays[5]] de Karšéna et avait pratiqué la vie de pauvreté dans le couvent de Mar Bar Çauma. Rabban David et ses compagnons étaient dirigés par son conseil. Or, le vieillard leur donna des ordres et leur fit connaître qu'il avait eu du Seigneur une révélation au sujet d'une grotte située sur

1. 1er déc. 1090. Date exacte. Il prit le nom d'Athanasius. — 2. Athanase VII. — 3. Barhébr. et vers. ar. : « quatre cents » ; lire ܬ (= 400) au lieu de ܛ (= 9). La même confusion s'est déjà rencontrée ; cf. t. II, p. 483, n. 4. — 4. Vocalisation conjecturale ; Abbeloos et Lamy « Palutianus » (*Chr. eccl.*, I, 480). — 5. ܡܢ ܐܬܪܐ ܕܟܪܫܢܐ (BH).

les rives de l'Euphrate, dans le voisinage de laquelle était autrefois le monastère qui était appelé monastère des Šamîṭayê, et que cette grotte devait devenir un couvent pour des moines vertueux. Ils y montèrent et y habitèrent dans une cellule; par la pratique des œuvres admirables de la veille, de la station, du jeûne, de la prière continue nuit et jour, ils égalaient les anciens (moines); la guérison était procurée par eux aux malades et à tous ceux qui demandaient avec foi.

Le fils du gouverneur du pays, un jeune homme qui était possédé du démon, vint le trouver. Ayant été guéri, il se fit moine; et sa mère elle-même se fit religieuse et parvint en peu de temps à un si haut degré de perfection que beaucoup d'infirmes ou de possédés des mauvais esprits étaient guéris[1] par ses prières. Pareillement, Rabban Basilius reçut de Dieu le don de guérison et des révélations.

Ensuite, Dionysius de Mélitène, et Sa'îd et Abou Ghalib, fils de Çabouni, voulurent excommunier[2] les moines de Pesqîn et le vieillard Plotinus, sous prétexte qu'ils cachaient en eux-mêmes l'hérésie des Messaliens. Quant aux révélations, surtout celles que le vénérable Plotinus recevait relativement aux gens qui venaient au couvent et grâce auxquelles il disait : « Tel péché a été commis par celui-ci, tel par celui-là, » ils prétendaient qu'elles étaient faites par les démons. Mais le patriarche Mar Athanasius n'approuva pas le sentiment de ceux-ci ; « car, disait-il, Satan, en trompant, fait périr l'esprit et le corps, mais ne peut édifier; et puisqu'ils sont parvenus à la perfection des anciens, dans l'esprit et le corps, cette faveur leur vient de Dieu ». Et nous sommes aussi de son avis.

Après Rabban David, Rabban Habacuc devint supérieur du couvent; il bâtit l'église, et observa les règles qu'avait établies Rabban David de ne posséder ni vigne, ni champ, ni ruche d'abeilles, et de ne rien demander à personne, avec d'autres belles choses. — *Fin.*

CHAPITRE [VII]. — *De l'époque de l'exode des Francs qui régnèrent à Jérusalem. De la descente du patriarche Athanasius à Bagdad, près du khalife.*

Comme les Turcs régnaient dans les pays de Syrie et de Palestine, ils infligeaient des maux aux chrétiens qui allaient prier à Jérusalem, [586] les frappaient, les pillaient, prélevaient la capitation à la porte de la ville et aussi au Golgotha et au Sépulcre ; et en outre, toutes les fois qu'ils voyaient une caravane de chrétiens, surtout de ceux (qui venaient) de Rome et des pays d'Italie, ils s'ingéniaient à les faire périr de diverses manières. Et quand des gens innombrables eurent péri de la sorte, les rois et les comtes furent pris de zèle et sortirent de Rome ; des troupes de tous ces pays se joignirent à eux, et ils vinrent par mer jusqu'à Constantinople.

---

1. ܡܬܐܣܝܢ. — 2. ܠܡܚܪܡܘܢ (BH).

Alexis, empereur grec, leur interdisait le passage, et ils résolurent d'enlever la ville aux Grecs. Ils furent occupés à lutter avec les gens de Constantinople pendant 7 ans, depuis l'année 1401 jusqu'à l'année 1408.

Du temps que les Francs assiégeaient Constantinople, Antioche s'écroula dans un tremblement de terre, et on découvrit, au milieu des fondations d'une des tours qui s'étaient écroulées, une vaste maison souterraine dans laquelle se trouvaient de grandes images d'airain, figurant des Francs montés sur des chevaux, revêtus et munis d'armes, de lances, de glaives etc., tous d'airain; ils étaient retenus et enchaînés par des chaînes de fer. Le sultan turc Aghousian[1] ordonna d'interroger et de s'informer à leur sujet, et comme il ne se trouva personne qui connût leur raison d'être, ni aucun écrit qui l'exposât, ils pensèrent que c'étaient des idoles qui étaient adorées par les païens. C'est pourquoi, sur l'ordre du sultan, elles furent toutes brisées. Ensuite il se trouva une vieille femme aveugle qui disait : « J'ai entendu dire aux anciens[2] qu'il y avait sous telle tour des talismans contre le peuple des Francs, pour les empêcher de sortir et de traverser la mer ». Et quand le gouverneur eut lui-même appris ces choses de la bouche de cette vieille, il se repentit de les avoir brisées, et il lui dit : « As-tu entendu dire comment ils ont été fabriqués? Est-il possible de les refaire? » Et quand elle eut répondu : « Non, » ils la frappèrent et la tuèrent.

Les Francs, après avoir traversé la mer, se réunirent tous et promirent au Seigneur que, s'il leur était donné d'entrer à Jérusalem, [587] ils vivraient en paix avec toutes les confessions des chrétiens, et donneraient des églises et des couvents à chacune des nations qui confessent le Christ.

Cependant, Soleiman fut tué par le turc Alb-Arslan[3].

Les Francs qui vinrent à Antioche étaient deux rois et sept comtes : Boémond[4] et Tancrède[5], rois; Roger[6], Boémond[7], Baudoin[8], Josselin[9], Galeran[10], Godefroy[11] et Saint-Gilles[12].

Quand ils mirent le siège contre Antioche, Theodoros, fils de Hétom, qui gouvernait Édesse[13] après le meurtre de Bouzan[14], l'apprit; il envoya un message aux

---

1. Barhébr. (*Chr. syr.*, 284) : ܓܝܣܓܢ *Gaïsagan*; Matth. d'Édesse : *Agh'ousian*; Guill. de Tyr : *Acxianus*; les auteurs arabes : *Baghi-Syan*. — 2. ܩ̈ܕܡܝܐ. — 3. Il se suicida dans la guerre avec Toutouš ; cf. *Gesch. der Chal.*, III, 130. *Hist. du Bas-Emp.*, LXXXII, § iv. — 4. Le texte porte « Mamoun », ܡܐܡܘܢ pour ܒܐܡܘܢ; la confusion est ancienne et se trouve déjà dans la vers. armén. (Langlois, p. 296), et dans la vers. arabe. — 5. En syriaque *Ṭangri*. — 6. Syr. : *Rogel* ; frère de Boémond. — 7. Répétition. Matth. d'Édesse nomme Robert (de Normandie). — 8. Syr. : *Bagdouin*; Matth. d'Édesse nomme les deux Baudoin (Baudoin de Boulogne et Baudoin du Bourg). — 9. Syr. : *Gosselin*. Josselin de Courtenay. — 10. Cousin de Josselin. — 11. Godefroy de Bouillon. — 12. Ms. : *Slgs*. Vers. arm. : *Salkès*. Probablement une déformation du nom « Saint-Gilles » (ordinairement ܨܢܓܝܠ). Raymond de Saint-Gilles, comte de Toulouse. — 13. Cf. p. 174, et 179. — 14. En 1094. Cf. *Gesch. der Chal.*, III, 140.

Francs et promit de livrer cette ville au duc Godefroy. Ils se réjouirent beaucoup, en disant : « De même qu'Édesse a cru dans le Christ avant Jérusalem, ainsi elle nous a été donnée par le Christ Notre-Seigneur avant Jérusalem. » Godefroy envoya donc son frère Baudoin, qui régna sur Édesse[1].

Les Francs attaquaient Antioche depuis neuf mois; dans la ville, les chefs des Turcs étaient Qasiân et Aghousian[2]. Comme ils étaient réduits à l'extrémité, Aghousian sortit pour aller à Alep; quelques Arméniens tombèrent sur lui sur la route, coupèrent sa tête et la portèrent aux Francs. Alors, deux autres Arméniens, qui étaient frères et avaient été établis comme gardiens dans l'une des tours de la montagne, descendirent pendant la nuit, firent un pacte avec Boémond et lui livrèrent la ville[3].

Le sultan, qui régnait dans le Khorasan[4], en apprenant que les Francs étaient venus contre Antioche, envoya 100 mille cavaliers avec Kourabagad[5], et, le jour même où les Francs entrèrent à Antioche, les Turcs arrivèrent à Bagras. Quand ils virent que la forteresse[6], c'est-à-dire la citadelle, était encore aux Turcs, ils assiégèrent la ville, et les Francs furent opprimés par la famine au point qu'ils mangèrent leurs chevaux. Ils eurent recours à la prière; alors le roi Tancrède eut une vision. Ils ouvrirent un endroit de l'église de Cassianus où ils trouvèrent les clous de la croix de Notre-Seigneur, dont ils firent une croix, et la pointe de la lance[7]. Ils les prirent et s'avancèrent contre les Turcs. Et Dieu donna la victoire aux Francs; les morts remplirent la terre, car ils poursuivirent les Turcs jusqu'au déclin du jour. Quand les Francs régnèrent sur Antioche, les Turcs s'enfuirent de toute la Mésopotamie, [et vinrent][8] à Ma'arah et à Saroug, qui étaient aux fils de 'Oṭeir[9].

[588] Avant l'expédition des Francs, les Égyptiens étaient montés et avaient enlevé[10] Jérusalem aux Turcs; et quand les Francs arrivèrent ils s'emparèrent d'abord par le combat de Joppé et montèrent ensuite contre Jérusalem; dans cette ville était l'Égyptien Afdhal[11]; ils dressèrent une tour de bois entre la porte orientale et celle [de Saint]-Étienne, et ils s'emparèrent de la ville au mois de

---

1. Baudoin de Boulogne prit possession d'Édesse en 1098. — 2. Les deux noms désignent probablement un seul personnage; cf. p. 183, n. 1. — 3. Sur le siège d'Antioche, cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LXXXIV, § VIII; MATTH. D'ÉDESSE, trad. p. 216, 221; *Gesch. der Chal.*, III, 165. — 4. Tourkiarouq. — 5. *Kourabagad*; arm. : *Gourabagh'ad* (MATTH. D'ÉD., p. 221); GUILL. DE TYR : *Corbagath*. Selon Brosset (*Hist. du Bas-Emp.*, t. XV, p. 352, n. 1) le mot arménien est la transcription du titre *curopalate*; mais il est certain qu'il désigne ici le général Kerboga. — 6. ܚܣܢܐ. La citadelle d'Antioche. — 7. Tel est le sens primitif; mais l'auteur paraît avoir compris « dont ils firent une croix et une pointe de lance ». — 8. Supp. : ܘܐܬܘ; ar. : ܘܐܬܘ ܠܚܪܢ. — 9. Émir arabe d'Édesse. Cf. MATTH. D'ÉD, trad., p. 46-47; armén. : *Oudaïr*. — 10. Lire : ܘܢܣܒܘܗ̇; vers. ar. : ܘܐܦܪܘ. — 11. Ms. : *Fâdhl*; transposer ܐܦܪܠ (BH : ܐܦܪܠ) *Afdhal*, fils de Bedr ed-Djamali; cf. *Gesch. der Chal.*, III, 174.

tamouz (juill.) de l'année [1410][1], la deuxième de leur expédition. Une multitude d'Arabes furent tués dans la ville, et elle fut remplie de cadavres, surtout le temple de Hélicôn[2], qu'on appelle Sakra[3]. Ils firent brûler les morts dans le feu.

Le premier roi des Francs qui y régna fut Godefroy, pendant deux ans. Ensuite régna Baudoin[4], [dix-]sept ans[5].

Jusqu'à l'époque de l'empereur Alexis notre nation avait une église à Constantinople et les Arméniens une autre; et dans chacune d'elles se trouvait un prêtre et une corporation [586] de négociants séculiers et autres. Un prêtre syrien s'y rendit, d'Antioche; comme le prêtre de notre église, qui était de Symnada, ne l'accueillit pas, Satan entra en cet homme, et il alla dire aux Grecs : « Ces Syriens et ces Arméniens qui sont dans votre ville ont commerce avec les Turcs. » Et l'empereur fut irrité; sur son ordre les deux églises furent incendiées et les prêtres chassés, et le reste du peuple devint pour la plupart hérétique. — *Fin.*

Au mois de tešrîn I (oct.) de l'an 1406, mourut Ignatius, métropolitain de Mélitène, l'écrivain. A sa place, Mar Athanasius ordonna Sa'îd bar Çabouni[6], [586] capable par la doctrine et écrivain illustre dans notre langue et dans celle des Grecs.

Il fut ordonné en la fête de l'Ascension de cette année[7], à Qanqrat[8], dans la région d'Amid. Il fut appelé Jean.

Comme son élection avait eu lieu sur les instances[9] de Gabriel, il vint et entra dans la ville au moment où elle était attaquée par les Turcs; et le jour même où il y entra les portes en furent fermées et le sultan d'Iconium, Kilidj-Arslan[10], vint y mettre le siège.

Gabriel disait au vénérable (évêque) de se tenir avec lui dans la surveillance des gardiens, et le bienheureux y apportait son soin de tout son pouvoir et encourageait le peuple.

Alors, un officier[11] noble, qui était avec le sultan, fut envoyé comme ambassadeur; il s'approcha et demanda que le vénérable lui-même se penchât et écoutât ses paroles. Alors, sur l'ordre du gouverneur, le vénérable monta, tandis que Gabriel se tenait

---

1. La place du chiffre est en blanc dans le ms.; 15 juillet 1099 (492 Hég.). — 2. Sic ms. et vers. ar.; BH interprète : ܕܫܠܝܡܘܢ « de Salomon » — 3. Lire : ܨܚܪܐ; BH : ܟܐܦܐ. Le mot Hélicôn, que l'auteur paraît considérer comme un nom propre, est, je crois, dérivé de ἕλιξ avec le sens de « voûte »; c'est l'équivalent de l'expression arabe قبّة الصخر, qui désigne la mosquée d'Omar. — 4. La ville fut remise à Godefroy aussitôt après sa prise; il ne porta pas le titre de roi. Baudoin Ier, son frère, régna de 1100 à 1118. — 5. Lire ܝܙ d'après BH et la vers. arménienne. Ms. et vers. ar.: 7 ans.

6. Cf. Wright, *Syriac Literatur*, p. 227. — 7. 22 mai 1096 (cf. p. 186, n. 3). — 8. Barhébr., dans le ms. du Vatican, ajoute : « dans le monastère du prophète Élie » (*Bibl. Or.*, II, 211). — 9. Lire ܡܦܝܣܐ ܕܩܘܡܐ. — 10. Ici et ailleurs notre ms. et la vers. ar., par suite d'une confusion graphique, portent ܡܝܓ *mîg* au lieu de ܩܠܝܓ, *qlig* (*Kilidj*). — 11. Le mot peut signifier *minister* ou *diaconus*.

près de lui, dans une cachette, et écoutait. L'officier dit : « Le sultan vous fait dire de lui livrer la ville, et il vous accordera la paix et des bienfaits; sinon, il l'emportera par l'épée, et Dieu vous demandera compte de votre sang et du sang de tout le peuple ». Le vénérable (métropolitain) répondit et dit à cet officier : « Ne plaisante pas[1]. Personne jusqu'ici n'a pu prendre cette ville par la guerre, et on ne le pourra jamais. Elle a du pain pour dix ans et plus. » Et il congédia l'officier avec cette réponse. Le vénérable se détourna et dit à Gabriel : « Maintenant tu as entendu, seigneur, ce qui a été dit? Il convient donc de nous livrer volontairement ». Et quand Gabriel entendit cela il commença à détester le vénérable (évêque), et les Grecs, de la confession de Gabriel, regardaient d'un très mauvais œil le vénérable, parce que quand les Francs[2] apprirent qu'il les couvrait de honte par sa doctrine, [587] ils l'accusaient[3] continuellement de vouloir livrer la ville aux Turcs.

Un vendredi le vénérable se trouvait sur le mur; à l'office de trois heures il récita l'hymne de la Croix : *Son enseignement véritable...*; et tout le peuple gémissait. Gabriel et les Grecs, voyant combien le peuple lui était attaché, prirent la résolution de le tuer. Quand il descendit du mur, on lui parla d'un fidèle que Gabriel avait condamné à mort. Le vénérable courut, accompagné de prêtres, intercéder pour ce scélérat afin qu'il ne soit pas exécuté. Ils trouvèrent le misérable Gabriel qui était sorti dehors, entre les deux murs : il était à cheval, et des piétons l'environnaient. Alors le vénérable évêque se mit à supplier en disant : « Aie pitié, ô prince béni, aie pitié des malheureux! On tue au dehors, qu'on ne tue pas à l'intérieur ! » Comme le scélérat avait médité dans son cœur de mettre à mort l'évêque, il dit : « Et toi! un tel, tu veux donc livrer la ville aux Turcs? » Et alors, irrité, il donna ordre à un de ceux qui portaient des lances et dit : « Frappe! » Mais comme celui-ci n'osait frapper, il prit lui-même la lance dans sa main, frappa le saint à la tête et le tua, le vendredi 4 de tamouz (juill.) de l'an 1406[4].

Les prêtres qui étaient là s'enfuirent et se dispersèrent : toute la ville fut agitée, des groupes se rassemblèrent là où avait été couronné le saint évêque. Gabriel le meurtrier craignit en voyant le peuple s'assembler. Sur son ordre, on emporta l'évêque dans un jardin et on le cacha dans les roseaux. Deux jours après on fit ses funérailles, et son corps fut enseveli dans la grande église du Cursor.

Le patriarche Mar Athanasius ne pouvant gouverner sans crainte les affaires de l'Église, à cause des entreprises du rebelle 'Abdoun, fut forcé de descendre à Bagdad et de paraître en présence du khalife Abou Dja'far. Il rapporta des lettres

---

1. BH (p. 262) : ܠܐ ܬܦܩܩ « ne dis pas des choses futiles »; ms. : ܠܐ ܬܦܣܘܩ « ne décrète rien »; vers. ar. : ܠܐ ܬܗܕܪ « ne radote pas ». — 2. *Sic* ms. — 3. ܡܬܪܥܘܣܝܢ احكي. — 4. Le 4 juillet 1096. De ce passage et de plusieurs autres, signalés plus bas, il résulte que la chronologie de l'auteur suivi ici par Michel (sans doute Ignace de Mélitène), mettait seulement 310 ans de différence (et non 311) entre l'ère des Séleucides et l'ère chrétienne. Cf. p. 195, n. 4; 196, n. 1; 206, n. 3; etc.

pour tous les chefs qui tenaient l'administration de l'empire en Assyrie, dans le Djézireh, dans la Mésopotamie, dans toute la Syrie et la Cappadoce, pour les Arabes et pour les Turcs, afin qu'ils donnassent ordre de recevoir Athanasius et de chasser ʿAbdoun.

Or, le rebelle ʿAbdoun ordonna quatre évêques : Iwannis de Tell Hamdoun, qui fut dévoré par des chiens ; Abdochus de ʿArqa, qui fut chassé et devint hérétique ; Ignatius de Mardê, qui fut reçu après avoir fait pénitence; et Bar Khoriza[1], qui se fit musulman à Amid.

CHAPITRE [VIII]. — *De l'époque à laquelle les Turcs s'emparèrent de Mélitène pour la première fois ; du massacre de Gabriel et de Bar Hetom, et commencement du règne de Kilidj-Arçlan[2] ; construction du mur de Kaišoum. Des événements ecclésiastiques de cette époque.*

Lorsque Soleiman, le premier des Turcs qui régna à Iconium, eut été-tué, il eut pour successeur Kilidj-Arslan, qui le premier vint à Mélitène, quand s'y trouvait ce Gabriel qui tua alors l'évêque.

Quand Kilidj-Arslan apprit que [les Francs][3] s'avançaient, il abandonna Mélitène pour aller garder son pays.

Alors, Tanoušman vint de Sébaste. Pendant trois années, il venait l'été, dévastait le pays, dévorait les récoltes et s'en allait pendant l'hiver.

A l'intérieur, Gabriel, plus que les Turcs, maltraitait les pauvres. Quand Theodoros fils d'Hetom, curopalate, [589] eut été tué par les habitants d'Édesse[4], les Francs arrivèrent et régnèrent à Édesse, et Gabriel s'efforça de faire venir ces Francs et de les introduire à Mélitène.

Il y avait à cette époque des Arméniens qui, depuis le temps de Philardus, occupaient certains lieux. L'un d'eux était Kogh-Basil[5], qui occupait Kaišoum et Raʿban. De son temps le mur de Kaišoum fut rebâti ; il était démoli depuis le temps des Arabes[6]. Il y avait aussi des Arméniens qui occupaient certains lieux dans la contrée de Cilicie ; on les appelait Benê Roupen.

Les Arméniens avaient émigré du temps de l'empereur Basil[ius] [7], et quand les Turcs envahirent le pays, du temps de l'empereur Michel, ils[8] donnèrent à Philardus l'autorité sur la Cilicie, afin qu'il résistât aux Turcs,

1. De même Barhébr. ; dans l'Appendice : *Bouzîra.*

2. Ms. : *Migrçln*; cf. p. 185, n. 10. — 3. Suppléer ainsi d'après Barhébr. (p. 263); le nom est omis par le copiste. — 4. Cf. MATTH. D'ÉD., trad., p. 220. — 5. ܟܘܓ ܒܣܝܠ, c.-à-d. *Basile le Voleur*; GUILL. DE TYR : *Covasilius.* — 6. Cf. ci-dessus, p. 55. — 7. Cf. ci-dessus, p. 133. — 8. C'est-à-dire les Grecs ; cf. ci-dessus, p. 173.

parce qu'il paraissait belliqueux, comme nous l'avons suffisamment exposé plus haut. Depuis ce temps, les Arméniens furent les maîtres des places en Cilicie et en Syrie. Cent ans après, comme le catholicos était opprimé dans la Grande Arménie par les Turcs qui y régnèrent, les princes arméniens de la Cilicie firent alors venir près d'eux leur catholicos.

A Mélitène, comme le Grec Gabriel était pressé par Tanoušman, il jura aux Francs par trois fois de leur livrer Mélitène; et Gabriel donna sa fille[1] au fils de la sœur du roi de Jérusalem, le comte d'Édesse[2], qui par la suite devint lui-même roi de Jérusalem. Pour tous ces motifs, le roi Boémond[3] venait avec confiance pour entrer à Mélitène.

Quand il arriva dans les endroits occupés par les Arméniens, ils lui tendirent des embûches, parce qu'ils craignaient qu'il ne les chassât quand il régnerait. Les Arméniens envoyèrent donc en secret avertir Tanoušman. Et le maudit Gabriel lui-même, quand il vit que le roi était arrivé à l'endroit appelé Gafina[4], se repentit et ne voulut plus le laisser entrer, mais il s'efforçait de le retarder[5] en le trompant par des paroles mensongères, de sorte que Tanoušman put arriver, tendit des embûches au roi et s'empara de lui. Alors, par la faute de Gabriel et des Arméniens, les Turcs devinrent plus puissants.

Tanoušman envoya le roi Boémond [590] à Sébaste, et mit le siège contre Mélitène. L'inique Gabriel ajouta à ses méfaits. Sans pitié, il pillait, dépouillait et massacrait. C'est pourquoi deux soldats livrèrent la ville aux Turcs, et Tanoušman y entra, le mercredi 18 septembre de l'an 1413[6].

Ils pillèrent toute la richesse de la ville et tout ce qu'ils trouvèrent dans la malheureuse (cité); car Tanoušman avait abandonné à ses troupes tous les biens, excepté les gens. Il ne laissa, en effet, périr personne, car il prit pour lui la population. Il les fit rentrer dans leurs maisons; il fit venir de sa contrée du pain, des bœufs, et les autres choses nécessaires et les leur donna; il en libéra plusieurs qui étaient en captivité dans sa contrée, depuis de longues années, et les renvoya à la ville. Et Mélitène éprouva de nombreux bienfaits du temps de Tanoušman. L'abondance et la prospérité s'accrurent. Il y établit comme catépan un nommé Bâsîlîg[7], homme juste et craignant Dieu.

La justice fut excitée contre Gabriel, et les Turcs le firent cruellement souffrir. Quelques chrétiens surajoutaient encore, et tiraient vengeance par les coups des supplices, en lui rappelant le massacre du saint évêque et des princes opprimés et les autres crimes qu'il avait commis. Après lui avoir fait subir les affronts et

1. Morfia. — 2. Baudoin du Bourg; il était le cousin de Baudoin de Boulogne, devenu roi de Jérusalem. — 3. Boémond prince d'Antioche. Ms. : *Mamoun*; cf. p. 183, n. 4. — 4. BH : ܓܦܢܐ. — 5. ܡܥܟܒ. — 6. Barhébr. ajoute : « 1412 dans les livres arabes ». En effet, c'est en 1101, et non en 1102, que le 18 sept. était un mercredi. — 7. Armén. : *Vasilag*. BH : ܒܐܣܝܠܝܓ, *Basile*.

l'avoir abreuvé de fiel, ils le conduisirent devant la solide forteresse de Qaṭya, où se trouvait sa femme. Comme les Turcs lui commandaient de dire à sa femme de livrer la forteresse, dans son astuce diabolique, il voulait encore les tromper et disait : « C'est en signe que j'ai envoyé le petit Midas; donc, livre la forteresse ». Or, ce mot *midas* signifie dans la langue arménienne[1] : « Ne donne pas ». Quand les Turcs connurent qu'il les trompait, ils le tuèrent et le jetèrent aux chiens : il fut dévoré.

Tanoušman amena le roi Boémond à Mélitène et le rançonna à 100 mille dinars. Quand Boémond [sortit][2] de captivité, il donna Antioche à Tancrède, fils de sa sœur, et lui-même retourna et rentra en France. Là, il engendra un fils, qui fut appelé de son nom, et celui-ci, peu de temps après, vint régner sur Antioche.

Saint-Gilles rassembla une armée et, après de violents combats, enleva aux Arabes Tripoli, après Jérusalem, et la donna à ses fils; puis il retourna en France[3].

Saint-Gilles avait avec lui la lance trouvée à Antioche. Quand il parvint à Constantinople, Alexis députa près de lui et la lui demanda pour la vénérer et la lui renvoyer ensuite. Par quelque orgueil ou par naïveté, il la lui envoya. Pendant la nuit, l'empereur en fit fabriquer une semblable et renvoya à Saint-Gilles celle qui avait été fabriquée. Cette lance est celle avec laquelle les Juifs, à Tibériade, percèrent par dérision l'image (du Sauveur), dont il coula du sang et de l'eau[4].

Pendant les trois années que Tanoušman assiégeait[5] Mélitène, il y eut dans cette ville une dure famine; le froment des marzbans se vendait à raison de un [modius] pour un dinar[6].

En l'an 1413, il y eu du trouble à propos du commencement du Carême des chrétiens, dans la ville même et dans tout le reste de la contrée, jusqu'à

Peu de temps après que le patriarche fut revenu de Bagdad, le rebelle 'Abdoun mourut à Ḥesn Mançour, et il ordonna de l'enterrer devant la porte de l'église, afin d'être foulé aux pieds par le peuple, pour avoir péché contre l'Église. Le patriarche Mar Athanasius réunit les évêques qui se trouvaient là, et ils lui firent des funérailles, et la prière d'ab-

1. Paraît être le grec μὴ δός. — 2. Lacune d'un mot dans le ms. Suppl. : ܢܦܩ (arr. : ܚܪܓ). — 3. Tripoli capitula le 12 juillet 1109. Raymond de Saint-Gilles, mourut pendant le siège (28 févr. 1105). L'histoire de la lance présentée à Alexis se rattache au voyage du comte à CPle, après la prise de Jérusalem. — 4. A la marge inférieure du ms. se trouve une note, écrite moitié en arabe, moitié en syriaque, ainsi conçue : *L'original du manuscrit a été écrit en l'an* 1909 *des Grecs* (=1598). Cette note n'est pas reproduite dans la vers. arabe.

5. ܡܚܣܪ; cf. ar. حصر. — 6. *Sic.* ms.; vers. ar. : ܘܐܠܟܐܠܟ ܣܠܥܗ ܐܠܡܪܐܙܒ ܐܠܡܕ ܕܝܢܐܪ; le texte primitif portait peut-être : ܡܕܝܡܢܐ ܒܕ (μέδιμνος).

Constantinople. Les Syriens et les Arméniens jeûnèrent huit semaines et célébrèrent la fête de Pâques le 13 de nisan (avr.); les Chalcédoniens firent la fête le 6[1] de nisan. Et quand la nouvelle arriva que la lumière était descendue sur le Tombeau, à Jérusalem, le 13 de nisan, les Grecs blasphémaient même contre la lumière, parce que les Syriens et les Arméniens étaient ainsi approuvés[2].

En l'an 1414, au commencement du jeûne, c'est-à-dire [589] la première semaine, au mois de šebaṭ (févr.), il y eut plusieurs tremblements de terre, chaque jour et en tous lieux; plusieurs disaient que peut-être la perturbation du jeûne avait eu lieu l'année précédente, pour annoncer[3] le fléau qui arrivait maintenant. — *Fin.*

solution, en disant : « Bien qu'il ait été emporté par l'ambition du pouvoir et qu'il ait foulé aux pieds les saints canons, cependant, comme il ne s'est pas écarté de la foi orthodoxe, il convient que nous priions et que nous ayons pitié de lui comme d'un pécheur. »

Quand Sa'îd bar Çabouni, qui est le métropolitain Jean, eut été tué, et lorsque la ville fut dévastée, avec toute sa région, par [589] les Turcs, le patriarche concéda le transfert de Dionysius de Goubbos, qui est Bar Maudiana, et il l'établit métropolitain de Mélitène; parce qu'il était instruit et prudent.

Et, au commencement de kanoun I (déc.) de l'an 1413, Dionysius fit son entrée à Mélitène. Il avait été instruit dans le couvent de Bar Gâgai, près du patriarche Mar Jean bar Šoušan, et avait été institué évêque de Goubbos par ce dernier. Et quand le pays de Goubbos eut été dévasté, dans la première invasion des Turcs, il s'en vint au [couvent de][4] Mar Bar Çauma; c'est lui qui enseigna et régla l'office dans le couvent, comme[5] dans celui de Bar Gâgi. Il instruisit Abou 'l-Faradj, qui était devenu patriarche, et il l'avait ordonné prêtre, et, dans le temps de sa vieillesse, ce patriarche lui attribua le siège de Mélitène. Il trouva la ville dépourvue d'instruction; lui-même enseignait la lecture des livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, et (de ceux) des docteurs, ainsi que l'éloquence et l'écriture.

Après cela, le patriarche ordonna[6] métropolitain d'Édesse Abou Ghalib bar Çabouni, frère de Sa'îd, qui avait été tué à Mélitène; car les deux frères étaient célèbres en Syrie, par leur doctrine et par leur science profane, et aussi par l'écriture des deux langues et par leurs controverses contre les hérétiques; ils étaient, pour ainsi dire, l'œil de toute cette génération dans la maison des Orthodoxes; et bien qu'ils possédassent tout cela, ils étaient dépouvus, comme il est dit à leur sujet, de

1. ܘ (et non ܗ). En 1102. Sur les causes de ce désaccord; cf. tome II, p. 290, n. 3. — 2. Allusion à la légende du « feu sacré » s'allumant miraculeusement pendant l'office du samedi-saint, au Saint-Sépulcre. — 3. ܢܒܝܘ.
4. BH : ܠܕܝܪܐ ܕܡܪܝ. — 5. Lire : ܐܝܟ ܕܗܘܬ; BH : ܐܝܟ ܕܗܘܐ. — 6. Lire : ܐܣܪܚ.

l'humilité du cœur, qui est cause de toutes les bonnes actions et fait briller toutes les qualités.

Sa'îd, qui fut ordonné métropolitain de Mélitène et prit le nom de Jean, [590] fut tué quarante jours après son ordination, par Gabriel, à Mélitène, comme nous l'avons exposé plus haut[1].

Abou Ghalib fut élu métropolitain d'Édesse et fut appelé Basil[ius]. Avant quarante jours écoulés, survint un dissentiment entre lui et le patriarche[2], qui l'excommunia ; et il fut destitué de son ministère, parce qu'il résista au patriarche; à cause de leur querelle, il y eut du trouble dans l'Église, comme l'exposera le discours par la suite[3].

Quand les Francs occupèrent Antioche, ils expulsèrent les Grecs des grandes églises et chassèrent leurs évêques. Ils établirent un patriarche de leur nation et créèrent des métropolitains : un à Tarse, le second à Mopsueste, le troisième à Édesse, le quatrième à Doliche, pour le siège de Mabboug, et le cinquième à Apamée; et des évêques à Tripoli, à Laodicée, à Gabala, à Cyrrhus, à Mar'aš, à Ḥârîm.

Le patriarche qu'ils avaient à Jérusalem ordonna des évêques pour Bethléem, pour Hébron, pour Samarie, pour Jaffa, pour Nazareth, pour Césarée, pour Sidon, pour Beirout, et, quand Tyr fut prise, aussi pour Tyr, parce que le patriarche d'Antioche ne leur donna pas de subside, quand ils le lui demandèrent, pour la prise de cette ville[4].

A Édesse, le premier métropolitain des Francs avait nom Berika[5]. Il eut une révélation relativement aux corps d'Addai et d'Abgar, et on les découvrit dans le ...[6] de Mar Jean. — *Fin.*

CHAPITRE [IX]. — *De l'époque du second siège de Mélitène; époque à laquelle il y eut du trouble dans l'empire des Turcs dans le Khorasan, et en Égypte, et en Syrie, et parmi les Arméniens, et dans les affaires ecclésiastiques.*

Comme les Turcs régnaient déjà dans le Khorasan, en Assyrie, dans le Djézireh et en Syrie, les Arabes [7], qui étaient redevenus[8] maîtres des pays étaient mêlés avec les Turcs.

En Égypte, les Arabes gouvernaient pareillement.

C'est pourquoi, quand la guerre se mit à éclater dans le Khorasan, où les

1. Cf. p. 186. — 2. Lire : ...ܥܡ ܗܘ ܦܛܪܝܪ (BH). — 3. Cf. ci-dessous, p. 200, 207. — 4. Sur la querelle au sujet de l'évêché de Tyr, cf. R. Röhricht, *Gesch. des Kônigreichs Jerusalem*, p. 184. — 5. *Berika* «benedictus ». Le premier archev. fut en effet Benoît. Cf. *Oriens Christ.*, III, col. 1186. — 6. Le mot *sqma* (même leçon dans l'arabe) appelle sans doute une correction ; ܓܠܘܣܩܡܐ γλωσσόκομον ne paraît pas tout à fait satisfaisant. — 7. Vers. ar. : ܗܘܘ ܫܠܝܛܝܢ. — 8. *Sic.* ms. et vers. ar. ; on s'attendrait à lire ܦܫܘ « qui étaient restés ».

Turcs se combattirent mutuellement, les Arabes relevèrent la tête; et en l'an 1412, l'arabe Ibn Moula'ib[1] sortit d'Émèse et s'empara d'Apamée.

La même année, l'arabe Douqaq[2] régna sur Damas.

A Alep régna l'arabe Rodhwan[3] ibn Malik.

En l'an 1420, l'arabe 'Omar ibn Salim[4] s'empara de la région de Soukarah et de Ḥaborah; et les Arabes furent en guerre avec les Turcs.

Quant aux Turcs qui étaient en Cappadoce[5] et en Bithynie, comme il n'y avait point d'Arabes parmi eux, parce que le sultan des Arabes avait totalement perdu ces régions, ils guerroyaient avec les Grecs, ou entre eux, à tout propos.

Aussi, lorsque le sultan Kilidj-Arslan attaquait Mélitène, il l'abandonna momentanément pour aller défendre son pays contre les Francs et revenir ensuite s'en emparer. Alors Tanoušman vint et la prit, comme nous l'avons exposé plus haut. Dès lors une haine et une inimitié intraitables se propagèrent dans leurs familles. Aussi, quand le sultan fut en paix, après le passage des Francs, Tanoušman étant mort à Sébaste, deux ans après s'être emparé de Mélitène, Kilidj-Arslan vint contre Mélitène dans laquelle se trouvait Aghousian, fils de Tanoušman. Il y mit le siège le 28 de ḥaziran (juin), engagea de nombreuses attaques, et dressa des machines[6] contre la tour ronde de la partie nord-est de la ville. Et quand celui qui était à l'intérieur vit qu'elle était sur le point d'être prise, il exigea des serments et la lui livra; et Kilidj-Arslan régna et entra à Mélitène le 2 d'éloul (sept.) de l'an 1417.

A cette époque la discorde survint entre les Turcs et les Arabes qui étaient en Assyrie, pour le motif que voici[7] : Le sultan du Khorasan, Ghyat ed-Dîn[8], envoya contre les Francs un homme nommé Abou Mançour Djawali[9]. Quand celui-ci arriva à Bagdad, il tourna ses regards vers Mossoul où se trouvait alors Djékermiš[10]. Celui-ci en apprenant que Djawali marchait contre lui, fortifia la ville, prit une armée et sortit pour livrer bataille. Bien qu'il fût impotent, il remporta cependant la victoire, s'empara de Djawali, et l'amena enchaîné à Mossoul; mais peu de jours après Djékermiš[11] mourut, et Djawali sortit; il rassembla une troupe dans la région du Ḥabora [**592**] pour revenir contre Mossoul. Mais les Mossuliens, qui s'étaient donné pour chef le fils[12] de Djékermiš, craignaient de ne pouvoir résister à Djawali. Quand ils apprirent que Kilidj-

1. Khalaf ibn Mola'ib. Cf. *Gesch. der Chal.*, III, 187. — 2. Lire : ܕܘܩܐܩ; ms. : *Douqas*. Douqaq, fils de Toutouš. — 3. Rodhwan (Ms. : *Rṭwn*); frère de Douqaq. Voir les tableaux généalogiques à la fin de ce volume. — 4. Probablement Salim ibn Malik, maître de Qala' Dja'bar; cf. *Gesch. der Chal.*, III, 191. — 5. ...ܦܕܩܝ. — 6. χαράκωμα. — 7. Le récit suivant n'est pas en tout conforme à celui des historiens. Cf. *Gesch. der Chal.*, III, 154; MATTH. D'ÉDESSE, trad. Dulaurier, p. 263, 264; ABOULFÉDA (ad ann. 500 Hég.), etc. — 8. Moḥammed Ghyat ed-Dîn, fils de Malik-Šah Ier (1105-1118). — 9. Djawali Sekawa. — 10. Le nom est défiguré par les copistes; ici, ms. et vers. ar. : *Akgermiš*. BH : ܓܪܡܝܫ. — 11. Ms. et vers. ar. : *Kermiš*. — 12. Nommé Zangui (BH, p. 287).

Arslan régnait à Mélitène, ils lui envoyèrent des messagers (pour dire) qu'il vienne près d'eux et qu'ils lui livreraient Mossoul. A cette nouvelle il passa l'Euphrate. Ceux qui occupaient les villes de la Mésopotamie étaient des Turcs de la famille d'Orṭoq. En apprenant l'arrivée du sultan, ils furent saisis de crainte et vinrent tous à son service : Bar Šâphek[1] de Ḥesna de Ziad, Abraham d'Amid[2], *Ilghazi*[3] de Mardin. En voyant cela Djawali ne descendit point à Mossoul. C'est pourquoi Kilidj-Arslan entra à Mossoul et y régna, et Djawali régna à Reḥabôt. En apprenant ces choses le sultan, vint avec une armée nombreuse. Quand la bataille eut lieu, sur les rives du fleuve Ḥabôra, par l'action de ses ennemis, la discorde se mit parmi les troupes du sultan, qui l'abandonnèrent et s'enfuirent : pour lui, il resta à combattre et fit des prodiges dans la bataille. A la fin, il entra dans le fleuve pour traverser; il fut submergé et, à cause de l'armure de fer dont il était revêtu, il fut suffoqué et mourut. Djawali régna sur Mossoul et sur Nisibe. Il poursuivit cruellement ses adversaires. Il rassembla de grandes richesses, et retourna dans le Khorasan. Alors Ghâzi Nedjm ed-Dîn[4] descendit de Mardê et s'empara de la ville de Nisibe.

En l'an 1417, le premier samedi du carême, une comète parut du côté de l'Occident, avec sa chevelure tournée vers l'Orient : elle resta depuis le soir jusqu'à la fin de la nuit. — *Fin.*

Quand les Francs se furent emparés de la contrée de Palestine et en eurent chassé les Égyptiens, ils vinrent à Hébron où ils bâtirent une église magnifique. Grâce à une révélation faite en divers lieux à quelques hommes qui jeûnaient et priaient, on découvrit la caverne double achetée par Abraham[5], et dans laquelle étaient les trois tombeaux des patriarches[6]; c'est pourquoi ils l'ornèrent d'admirables édifices[7].

La cause du trouble qui survint à cette époque dans notre[8] Église est la suivante : Quand Bar Çabouni fut ordonné métropolitain d'Édesse, le patriarche lui redemanda, ainsi qu'aux Édesséniens, les livres des Évangiles qui faisaient partie du trésor[9] patriarcal; car, étant tombés entre les mains du rebelle 'Abdoun, celui-ci les avait mis en gage à Édesse, pour obtenir de l'or afin de corrompre les chefs de l'époque. Quand le patriarche les réclama, Abou Ghalib et les Édesséniens qui étaient présents à son ordination promirent qu'aussitôt rentrés à Édesse ils renverraient les livres,

---

1. *Sic.* ms. et vers. ar. Peut-être le nom est-il défiguré. Ḥesna de Ziad appartint à un certain Mohammed ibn Djabak (*Gesch. der Chal.*, III, 153, et 161, n. 2). Peut-être aussi le même qui est appelé plus bas Ṭašphek ; cf. p. 199. — 2. Ibrahim Inal (cf. *loc. cit.*). — 3. Ilghazi, fils d'Orṭoq. — 4. L'auteur désigne encore par ce surnom Ilghazi, fils d'Orṭoq; cf. p. 215.

5. Cf. *Gen.*, XXIII, 17. — 6. Abraham, Isaac et Jacob. — 7. Cf. *Hist. occid. des Croisades*, t. V, p. 302 et suiv.; Ch. Kohler, *Rev. de l'Orient latin*, IV, 477. — 8. Lire : ܕܝܠܢ. — 9. χειμήλιον.

qui étaient incrustés d'or et d'argent ; et Bar Çabouni lui-même écrivit de sa main : « Si je ne les renvoie pas, je n'aurai pas le pouvoir d'exercer l'épiscopat ». Il fut ordonné et y alla, mais il ne voulut plus les donner. Il prétextait : « Les notables d'Édesse suscitent des contestations pour ne pas les rendre ». Cette affaire fut le commencement de la querelle. Le patriarche excommunia Bar Çabouni en disant : « Comme tu l'as défini et signé de ta main, tu es excommunié [**592**] par Dieu, et désormais tu ne peux plus exercer le ministère, ni être appelé évêque ». Pour lui, il présentait son apologie, démontrant que l'interdit ne pouvait l'atteindre puisqu'il ne retenait pas volontairement les livres. Les Édesséniens étaient partagés en deux factions : les uns irritaient le patriarche contre le métropolitain ; les autres excitaient le métropolitain et l'encourageaient même à la révolte ; [de sorte qu'il méprisa (les canons) et ordonna des prêtres et des diacres, bien qu'il fût interdit, et alors le patriarche frappa ceux-ci de ses censures][1]. — *Fin.*

CHAPITRE [X]. — *De l'époque à laquelle les calamités se multiplièrent sur Mélitène, après la mort du sultan ; à cette époque les Francs prévalurent, puis la discorde tomba parmi eux, et ils devinrent misérables ; à cette époque le nouveau chef des Turcs sortit du Khorasan et vint assiéger Édesse. Des affaires ecclésiastiques, qui allaient mal.*

Quand la nouvelle de la mort du sultan Kilidj-Arslan arriva, on établit à Mélitène son plus jeune fils, qui s'y trouvait, nommé Ṭogr[il]-Arslan[2]. Son gouverneur était un homme âgé, appelé Pizmiš[3] ; et il y en avait un autre nommé Ilarslan[4]. La mère du jeune homme fit un complot avec celui-ci, qui tua Phazmiš, et la prit pour femme. Il causa beaucoup de maux aux gens de la ville, par l'or qu'il amassa, et il chercha un prétexte pour s'en aller dans le Beit [**593**] Roumayê. Quand sa femme s'en aperçut, elle fit un pacte avec son fils et s'empara de lui. On l'enferma et on laissa croire qu'il avait été tué. Au bout d'une année, on le fit sortir et on l'envoya au sultan[5].

Kilidj-Arslan avait trois autres fils plus âgés : ʿArab, Šahinšah[6], et Masʿoud. ʿArab fut tué par l'émir Ghazi, fils de Tanoušman, et Šahinšah fut proclamé sultan ; il s'empara de son frère Masʿoud, le mit aux fers, et partit lui-même pour Constantinople trouver l'empereur Alexis. Alors le général de Šahinšah

1. Les mots entre crochets, qui semblent appartenir à cette période, sont placés, dans le texte, au commencement du chap. suivant ; et de même dans la vers. arabe.

2. BH : ܛܘܓܪܝܠ ܐܪܣܠܢ. — 3. BH : ܒܙܡܝܫ, *Bazmiš* : la vers. arm. a lu aussi *Pizmiš* (*Hist. arm. des Crois.*, I, 331). — 4. Ms. : *Alçln* BH : ܐܝܠܐܪܣܠܢ. — 5. Ghyat ed-Dîn (BH). — 6. Σαϊσᾶν des historiens byzantins. Barhébréus le nomme Malik-šah.

se révolta contre lui; il vint délivrer Ma'soud et ils se rendirent près de l'émir Ghazi, fils de Tanoušman, et ils proclamèrent Mas'oud sultan. Comme Šahinšah était sorti de Constantinople, chargé d'or, ils lui tendirent des embûches, s'emparèrent de lui et lui crevèrent les yeux[1].

Les Francs, voyant que les Turcs se livraient mutuellement des combats, s'enhardirent. Boémond vint s'emparer d'Ablastaïn et de la région de Djiḥan. Tout le pays de Mélitène se soumit à lui. Ensuite, ils se réunirent avec ostentation en grand nombre, à Édesse, et ils passèrent des jours à discuter entre eux au sujet des pays et du partage des villes, « qui, lorsqu'ils les auraient prises, devaient être à tel ou tel. » Pendant qu'ils s'attardaient à de semblables discussions, les Turcs se réunirent pour leur livrer bataille. Les Francs s'avancèrent, mécontents les uns des autres à cause du partage des pays. Quand ils parvinrent à Ḥarran, les gens de Ḥarran sortirent à leur rencontre et leur apportèrent les clefs. Baudoin, comte d'Édesse, dans le lot duquel se trouvait Ḥarran, ne prit point les clefs, de peur qu'en entrant d'abord dans la ville ils ne la pillassent et la dévastassent. Ils la laissèrent donc et passèrent, encore plus divisés pour n'avoir pas pénétré à Ḥarran pour y déposer leurs bagages. C'est pourquoi quand ils rencontrèrent les Turcs, les Francs furent vaincus. Baudoin et Josselin furent pris et conduits, enchaînés, à Mossoul[2]. Tancrède s'enfuit à Édesse, et y établit comme chef Richard[3].

Ces choses se passèrent en l'an 1414[4], sur le fleuve Baliḥa, qui sort de Padan d'Aram, dont les Ṭaiyayê ont aujourd'hui fait une mosquée qu'ils appellent Maison d'Abraham, et qui va se jeter dans l'Euphrate près de Callinice.

Tancrède abandonna Édesse aux mains de Richard, qui infligea beaucoup de maux aux Édesseniens, et il partit pour Antioche. Il ne se souciait pas de la délivrance de Josselin, à cause de la dispute qui avait eu lieu entre eux. Mais des gens de Tell Bašer allèrent, fixèrent sa rançon, et restèrent eux-mêmes en prison comme otages : et Josselin sortit pour rapporter l'or. Alors ces otages [**594**] perforèrent la maison dans laquelle ils étaient enfermés et prirent la fuite ; Josselin fut délivré sans rançon.

La rançon de Baudoin fut fixée à 70 mille dinars. Josselin en prit 30 mille, alla à Qala' Dja'bar, et se donna lui-même comme otage pour le reste, et il délivra Baudoin. Le sultan de Mossoul, en apprenant que Josselin était de lui-même retourné en prison, fut pris d'étonnement et demanda à le voir : car il ne l'avait

1. Cf. *Hist. du Bas-Empire*, l. LXXXV, § XXIX-XXXI. — 2. Comp. MATTH. D'ÉDESSE, trad., p. 254; RÖHRICHT, *Gesch. des Königreichs Jerusalem*, p. 49 et suiv. — 3. Richard du Principat, cousin de Boémond. — 4. Réellement en 1104. Comme nous l'avons déjà remarqué, l'auteur se sert parfois d'une chronologie qui met 310 ans seulement de différence entre l'ère des Séleucides et l'ère chrétienne ; cf. p. 186, n. 3.

jamais vu, et avait entendu parler de sa magnifique prestance. Josselin se rendit à Mossoul. Quand le sultan le vit, il diminua 10 mille (dinars) de la rançon de Baudoin. Josselin l'adora et se prosterna le visage contre terre; alors, pour prix de son salut, il diminua encore 10 mille (dinars); ils mangèrent et se réjouirent, et, au matin, quand le sultan sortit avec ses troupes, il ordonna à Josselin de monter à cheval et de prendre son armure; et quand le sultan, avec toute la foule, vit la beauté et la force de Josselin, il l'admira et lui remit tout ce qu'il devait de la rançon de Baudoin. Josselin s'en retourna dans la joie.

Baudoin, après avoir été délivré de prison, monta prier à Jérusalem. Quand il y parvint, il se trouva que le mercredi de la semaine des Hosanna de cette année 1428, le roi Baudoin était tombé de cheval, et, se voyant mourir, il ordonna que ce Baudoin d'Édesse, qui était fils de sa sœur, fût roi après lui. Or, quand celui-ci arriva à l'improviste, sans être attendu, ce choix sembla venir du Seigneur, et tous se réjouirent à cause de lui. Il fut sacré le mardi de la Passion, 9 de nisan (avril)[1].

Quand il fut devenu roi, il donna Édesse à Josselin, vaillant héros.

En ces jours-là, quelques Arméniens astucieux, voyant que les Turcs avaient pillé la région d'Édesse et s'étaient avancés jusqu'au mur, prêtèrent leur concours aux Turcs et les firent entrer dans une des tours; parce que les Arméniens pensaient que les Turcs s'empareraient de la ville tandis qu'elle était sans chef. Dieu, dans sa miséricorde, fit en sorte que Josselin arrivât à ce moment, et, voyant les Turcs qui étaient déjà montés au sommet de la tour, il y entra seul, revêtu de sa cuirasse; il plaça sur son casque un bât d'âne, pour ne pas être blessé par les pierres que les Turcs lui lançaient, et, étant monté, il tua 30 hommes, et les autres se précipitèrent d'eux-mêmes; il coupa du glaive les échelles de corde, et ceux qui y montaient tombèrent et se broyèrent. Et ainsi il délivra la ville[2].

Avant cette époque, c'est-à-dire en l'an 1421, était sorti du Khorasan un général nommé Maudoud[3], avec cent mille (hommes); il assiégea Édesse pendant des mois[4]. Mais quand les Francs se réunirent pour venir sur eux, les Turcs prirent la fuite[5].

En l'an 1419, on vit dans la région de Djiḥan, au milieu de la nuit, une

A cause[6] de l'irritation du patriarche contre Bar Çabouni, il y eut du trouble

1. Baudoin Ier mourut le mardi 2 avril 1118 (= 1428; cf. p. 195, n. 4), et Baudoin II fut couronné le 14 avril, jour de Pâques. Les Syriens appellent « semaine de la Passion », notre semaine Sainte. — 2. Comp. MATTH. D'ÉDESSE, trad., p. 279-280. — 3. Maudoud ibn Altountekin. — 4. En avril 1112. — 5. Pour ce qui concerne les entreprises contre Édesse, voir *Gesch. der Chal.*, III, 194; MATTH. D'ÉDESSE, *loc. cit.*; RÖHRICHT, *Gesch. des Königr. Jerusalem*, p. 89, 96.

6. Pour les quatre premières lignes de cette colonne, voir p. 194, n. 1.

clarté comme la clarté du soleil; et elle resta environ trois heures.

Le 4 de nisan (avr.) de la même année, une obscurité épaisse, comme une poussière troublée, couvrit le globe du soleil, depuis la première heure du matin jusqu'à la troisième heure; depuis la troisième heure jusqu'à la dixième, il éclaira faiblement; puis, pendant les trois autres heures, [593] son globe était comme du feu et n'éclairait pas du tout. Cette obscurité dura 12 jours.

Le 5[1] de 'iyar (mai), le soleil s'obcurcit pendant trois heures.

Au commencement de ḥaziran (juin), parut une étoile caudée, dont la queue s'étendait vers l'Orient, comme une lance : elle resta 15 jours, marchant chaque jour en avant.

La même année, au mois d'éloul (sept.), il y eut un violent tremblement de terre, dans lequel beaucoup d'endroits importants furent renversés. — *Fin.*

dans toute l'Église, et de la corruption dans tous les diocèses, mais surtout dans celui d'Édesse. Le gouverneur franc de cette ville[2] favorisait le métropolitain; il envoya à diverses reprises des prêtres et des fidèles notables de la ville, avec des Francs, pour persuader et demander [593] au patriarche de l'absoudre; mais il n'y consentit point. Le métropolitain de Mélitène, Mar Dionysius, vint à son tour, avec soixante-dix fidèles, trouver le patriarche au couvent de Mar Bar Çauma. Ils se prosternèrent sur le visage aux pieds du patriarche en disant : « Nous ne relèverons pas notre visage de terre avant que tu n'aies absous l'évêque d'Édesse »; mais il n'y consentit point. Ensuite tous les évêques se réunirent et supplièrent le patriarche en sa faveur. Le patriarche répondit : « Au mois de nisan (avril) venez tous et qu'il vienne aussi; et que l'affaire soit réglée dans le synode après examen. » De cette manière le patriarche congédia les évêques venus inutilement : il convoqua un synode et ne réconcilia pas Bar Çabouni. Bien plus, il déposa le vieillard[3] Bar Maudiana de l'épiscopat de Mélitène, parce qu'il favorisait Bar Çabouni.

Le vénérable Mar Dionysius exerça l'épiscopat à Mélitène pendant 12 ans; il enseigna, régla et établit dans cette ville des habitudes correctes; il l'enrichit d'enseignements qui s'y propagent encore aujourd'hui et se transmettent de génération en génération. Quand le patriarche l'en fit sortir, il resta dans la solitude.

[594] Le patriarche, pour ne pas rassembler le synode, comme il l'avait promis, prit prétexte de ce qu'en sortant de chez lui, mécontents que leur demande n'ait pas été accueillie, Dionysius de Mélitène et Iwannis de Djiḥan écrivirent et déclarèrent que : « si le patriarche tenait un synode, comme il l'avait promis, ils attesteraient que Bar Çabouni était irrépréhensible, et si le patriarche ne tenait pas de synode, Bar

1. Ou peut être le 25 : la lecture est douteuse.
2. Baudoin II. — 3. Cf. ci-dessus, p. 190.

Çabouni était désormais délié et absous ». Quand le patriarche apprit cela, il fut excessivement irrité contre ces vénérables (évêques); il ne rassembla pas le synode, mais enleva Mélitène à l'évêque venu de Goubbos, qui est Bar Maudiana. Il appela et ordonna Élisée, archimandrite de Bârîd, qui prit le nom d'Iwannis. Celui-ci y arriva au mois de têšrîn II (nov.) de l'an 1425, et le gouverneur exigea de lui de l'or : la ville paya pour lui 200 dinars, et il fut accepté. Ensuite, quand il laissa voir qu'il aimait à boire du vin, il fut méprisé et dédaigné par tout le monde.

CHAPITRE [XI]. — *De l'époque à laquelle Mar'aš fut renversée par un tremblement de terre. Sur le Turc Balaq; sur les Arméniens Basil-le-Voleur*[1], *Theodoros*[2], *Lebon*[3] *et Constantin*[4] *qui vécurent à cette époque. Sur les autres affaires séculières et ecclésiastiques.*

Nous consignons très clairement le souvenir des Arméniens qui régnèrent en ces temps-là dans les places fortes de la Cilicie et de la Syrie.

[595] A l'époque où les Grecs enlevèrent des villes aux Arabes en Cappadoce, en Arménie et en Syrie, ils tirèrent et amenèrent de la Grande Arménie une foule de peuple. Ceux-ci se fixèrent en ces lieux et se multiplièrent : les uns allèrent au delà de Constantinople, les autres en Égypte. Quand les Turcs sortirent du Khorasan et se répandirent dans ces régions, les Grecs s'affaiblirent beaucoup et leur empire cessa sur toute la Syrie, la Cappadoce et l'Arménie. Alors quelques Arméniens entrèrent dans les places fortes situées dans les montagnes escarpées et s'y fortifièrent.

Dans les montagnes de Cilicie étaient deux frères[5], fils de Constantin, fils de Roupen.

Dans la région de Samosate, dans la montagne voisine du couvent de Mar Bar Çauma, étaient Constantin, Tabtoug[6] et Kristophor[7], les fils de Sanbil[8], des Syriens, et quand les Arméniens régnèrent à Gargar, ils se mêlèrent avec eux; Constantin[9] et Michel[10] et Ohannes[11], à Gargar, à Gaqtai[12], à [Beit][13] Boula.

1. Kogh-Basil. — 2. Thoros Ier, fils de Constantin et petit-fils de Roupen. — 3. *Levon*; forme arménienne du nom de Léon; frère de Thoros. — 4. C. de Gargar. — 5. Thoros Ier (1100-1129) et Léon Ier (1129-1136; mort à Cple en 1139). — 6. BH : ܐܛܦܘܓ. *Tavtoug* est le diminutif du nom arménien Tavit (David). — 7. *Sic* ms. et vers. ar. — 8. BH : ܣܢܒܝܠ; vers. ar. : ܣܒܝܠ. — 9. Const. de Gargar; dépossédé par Baudoin d'Édesse, en 1116 (cf. MATTH. D'ÉDESSE; trad., p. 294. — 10. Fils de Constantin; reprit Gargar aux Turcs en 1124 (*op. cit.*, p. 313). — 11. Lire : ܘܐܘܗܢܢܝܣ (BH). — 12. Ms. et vers. ar. : *Gavtai*; il faut lire ܓܩܛܝ (ou ܓܩܛܐܝ) ; cf. BARHEBR., *Chr. syr.*, p. 316. Dans le passage parallèle, notre ms. (p. 650) écrit comme ici *Gavtai*, mais la version arménienne porte *Gakta* (cf. *Hist. arm. des Croisades*, I, p. 342). — 13. *Sic* BH, et vers. ar. ; ܘܒܝܬ ܒܘܠܐ.

A Kaišoum et à Ra'ban, et même dans la montagne de Zôbar[1], étaient Kogh-Basil[2], et aussi Dgha-Basil[3], et la femme de Kogh-Basil[4], qui était la nourrice de l'enfant et non sa mère. Ils avaient un gouverneur nommé Kourtîg, homme méchant, qui détestait les Syriens[5].

Celui-ci fit en sorte que la femme de Kogh-Basil enlevât aux Syriens le monastère Rouge[6], près de Kaišoum, qui appartenait à notre peuple depuis les premières générations. Elle en expulsa les moines syriens et le donna [596] au catholicos Krikorios[7] et aux moines arméniens, de même que les couvents de Zabar, appelés Beit Qenayê, qui sont cinq lieux[8], et dans lesquels il y avait beaucoup de moines.

Quand Kourtîg détint le pouvoir, il fit sortir les moines de la forteresse de 'Arniš[9], et il y plaça des soldats et une garde. Il ordonna que les moines lui donnassent deux mille dinars, et il les torturait sans pitié, de manière qu'il fit disparaître les moines, et les couvents devinrent déserts.

Alors le roi Tancrède vint d'Antioche et assiégea Kaišoum pendant 2 ans ; il finit par s'en emparer[10].

Kourtîg était à Beit Ḥesnê ; il possédait aussi Qala' Romaita, et jamais les Francs ne pouvaient le vaincre. Ils usèrent de ruse et lui donnèrent une femme franque, nommée Calamarî[11], qui le fit périr par le poison.

Bâlaq était un des Turcs qui régnaient en Mésopotamie[12]. Or, quand l'émir Ṭašphek[13] mourut, Bâlaq s'empara du fort de Boula, sur les rives de l'Arsanias[14]. Il sortit de là et s'empara de beaucoup d'autres endroits. Il s'illustra dans beaucoup de combats, il réduisit sous sa servitude et le roi des Francs, et les notables des Grecs, et la plupart des Turcs, comme nous allons l'exposer en continuant successivement d'année en année.

---

1. Partout ailleurs : ܙܒܪ ; il est possible que Zobar soit la vraie prononciation. — 2. Kogh-Basil, Basile-le-Voleur (Guill. de Tyr : *Covasilius*), régna à Kaišoum depuis 1082 jusqu'à sa mort (12 oct. 1112. — 3. Dgha-Basil, Basile-l'Enfant, fils adoptif et successeur de Kogh-Basil. Dépossédé par Baudoin d'Édesse, en 1116. (Cf. Matth. d'Éd., p. 293). — 4. Lire : ܐܢܬܬܗ ܕܟܘܓ ܒܣܝܠ (BH et vers. ar.) ; le n. pr. est défiguré dans notre texte ; de même deux lignes plus bas. — 5. Barhébr. (*Chr. syr.*, p. 279) rapporte ainsi ce passage : « En Cilicie : deux frères, fils de Constantin, fils de Roupen ; et à Gargar et à Beit Boula : Michel et Ohannès ; et à Kaišoum et à Ra'ban, et à Beit Ḥesnê, et à Qala' Romaita : Kogh-Basil, c'est-à-dire Basile-le-Voleur ; et aussi dans la région de Samosate : Constantin et Tavtoug, et aussi Bistafor, les fils de Sanbil : ce sont des Syriens qui suivirent Kogh-Basil et Dgha-Basil, c'est-à-dire Basile-l'Enfant, qu'élevait la femme de Kogh-Basil, et Kourtig était le gouverneur de cette femme ». — 6. Armén. : *Garmir-Vank'*. — 7. Grégoire Bahlavouni, fils de Grégoire Magistros (1065-1105). Il fut enterré dans ce couvent, ainsi que Kogh-Basil (cf. Matth. d'Édesse, p. 258, 281). — 8. BH : « cinq couvents ». — 9. ܚܪܢܝܫ (BH). — 10. Ceci ne paraît pas exact. Il prit seulement Ra'ban. Cf. Matth. d'Édesse, p. 280 ; Röhricht, *Gesch. des K. Jerusalem*, p. 97. — 11. χαλὴ Μαρία (?). — 12. Nour ed-Daulah Balaq, fils de Behram, fils d'Orṭoq. (BH : ܒܠܩ). — 13. Cf. p. 193, n. 1. — 14. Transposer : ܐܪܣܢܝܣ.

En l'an 1422, l'atabek, c'est-à-dire le précepteur[1], du sultan de Mélitène enleva aux Francs le pays de Djiḥan.

En l'an 1424, la femme de Kilidj-Arslan[2] sortit de Mélitène, laissant ses enfants aux soins de l'atabek, c'est-à-dire de leur précepteur, et s'en alla pour devenir la femme de l'émir Bâlaq, à Boula. [597] Elle disait, en effet : « J'ai ouï dire que le sultan disait : Il n'y a personne en ces régions, parmi tous les émirs des Turcs, de comparable à Bâlaq, homme vigoureux et sage ». Pour ce motif, elle le rechercha et fut protégée par son nom[3] ; et lui grandit beaucoup. — *Fin.*

En l'an 1426, le 29 de têšrîn II (nov.), à l'aube du dimanche, celui « qui regarde la terre et elle tremble[4] », regarda et il y eut un tremblement très [595] violent dans lequel la ville de Marʿaš fut totalement engloutie[5]. Elle fut renversée : c'est-à-dire que ses fondations étaient projetées en haut et les édifices en bas. Elle devint le tombeau de ses habitants, et un sujet d'effroi pour ceux qui la voyaient.

Dans ce tremblement de terre l'église de Mar Jean de Kaišoum s'écroula, ainsi que celle des XL Martyrs ; elles furent rebâties par les soins de Mar Dionysius, évêque de Kaišoum.

Samosate s'écroula aussi dans ce tremblement de terre, et, dans cette ville, avec beaucoup d'autres personnes, Constantinus, seigneur de la forteresse de Gargar, fut suffoqué.

Bar Çabouni ajouta à l'audace. Il continua à fouler aux pieds la sentence du patriarche; il ordonna de nouveau des diacres et des prêtres. Le [595] patriarche réordonnait tous ceux qu'avait ordonnés Abou Ghalib bar Çabouni. Chose digne d'étonnement chez les Édesséniens instruits : sachant très bien que le métropolitain était excommunié, pourquoi consentaient-ils librement à se laisser ordonner par lui? Ensuite ils se détournaient volontairement de lui, couraient trouver le patriarche et étaient ordonnés une seconde fois; ils avaient honte, ils méprisaient, réprouvaient eux-mêmes leur première ordination : ce qui est encore plus surprenant!

Le patriarche Athanasius lui-même fit dans cette affaire, une autre chose étonnante. Une fois, des gens d'Édesse vinrent le trouver : ils avaient été or-

---

1. Étymologiquement *ata-bek* signifie *père du prince*. — 2. Dulaurier (*Chron. de Matthieu d'Éd.*, p. 466 ; et *Hist. arm. des Crois.*, I, 143) dit qu'elle s'appelait Isabelle ; c'est une erreur basée sur la mauvaise interprétation d'un passage de Barhébréus (*Chr. syr.*, trad. Bruns, p. 310). Comp. ci-dessous, p. 220. — 3. Cette dernière phrase est à la 1re pers. dans Barhébréus (*Chr. syr.*, p. 277). En comparant les deux passages, je suis porté à croire que le copiste a omis quelques mots, et que le texte primitif serait à rétablir ainsi : ܘܒܥܬܗ ܠܗ ܕܢܣܬܪ ܒܫܡܗ [ܐܬܒܥܝܬܗ · ܘܗܘܝܬ ܡܣܬܪܐ ܒܗ] ܐܬܒܥܝܬܗ · ܘܗܘܐ ܪܒ ܛܒ. : « je l'ai recherché pour être protégée par son nom ». Et ainsi, elle fut protégée, et lui grandit beaucoup ».

4. Cf. *Ps.* XCIV, 4. — 5. En 1114. Comp. MATTHIEU D'ÉDESSE, trad., p. 289.

De grandes parties de toutes ces villes et des villages s'effondrèrent.

En l'an 1427, il y eut un épais brouillard, de l'obscurité et une tempête qui renversa les édifices, les pierres et les arbres.

A Édesse, il y eut une inondation qui démolit la vanne[1](?) dite de l'apôtre Addai.

A cette même époque, Bar Ḥâlabi amena à Édesse une source d'eau.

Histoire des Phrer « *frères* » *francs*[2]. — Au commencement du règne de Baudoin II, un homme franc vint de Rome pour prier à Jérusalem. Il avait fait vœu de ne plus retourner dans son pays, mais de se faire moine, après avoir aidé le roi à la guerre pendant trois ans, lui et les 30 cavaliers qui l'accompagnaient, et de terminer leur vie à Jérusalem. Quand le roi et ses grands virent qu'ils s'étaient illustrés à la guerre, et avaient été utiles donnés une première fois par Bar Çabouni, d'abord diacres et ensuite prêtres. Sans s'informer avec eux du diaconat, le patriarche les déposa seulement du sacerdoce et de nouveau les ordonna prêtres. Après qu'ils furent ordonnés, on agita la question, parmi ceux qui étaients présents, et on s'informa au sujet de leur diaconat où, quand et par qui ils avaient été ordonnés. Ayant confessé que Bar Çabouni les avait aussi ordonnés diacres, leur affaire demeura dans le doute. Voilà les fruits pleins d'incertitudes qu'engendrent la rébellion et la persistance [596] volontaire dans la passion. Ensuite le patriarche définit qu'ils ne pouvaient exercer le sacerdoce à moins d'avoir un diacre avec eux[5].

à la ville par leur service de ces trois années, ils conseillèrent à cet homme de servir dans la milice, avec ceux qui s'étaient attachés à lui, au lieu de se faire moine, pour travailler à sauver son âme seule, et de garder ces lieux [596] contre les voleurs.

Or, cet homme, dont le nom était Hou[g] de Payn[3], accepta ce conseil ; les trente cavaliers qui l'accompagnaient se joignirent et s'unirent à lui. Le roi leur donna la Maison de Salomon pour leur habitation, et des villages pour leur subsistance. De même, le patriarche leur donna quelques-uns des villages de l'Église.

Pour eux, ils s'imposèrent la règle de vivre monastiquement, ne prenant pas de femme, n'entrant point au bain, ne possédant absolument rien en propre, mais mettant en commun toutes leurs possessions. Par des mœurs semblables, ils commencèrent à s'illustrer : leur réputation se répandit en tous pays, au point que[4] des princes royaux, des rois, des grands et des humbles venaient et s'unissaient à eux dans cette fraternitté spirituelle ; et quiconque devenait frère avec eux, donnait à la

1. Vers. ar. : ܐܘܗ ܡܫܟܪ ܠܦܪܗ ܠܣܟܪ ; ܣܟܪܐ, « occlusio, agger, obstaculum ». — 2. ܦܪܝܪܐ. Il s'agit des Templiers, comme on le verra par le contexte. Cf. Röhricht, *Gesch. des Königr. Jerus.*, p. 145. — 3. ܗܘܢܦܐܝܢ ; de même dans la vers. ar. Il faut lire la première partie du nom ܗܘܓ (peut-être ܗܘܓܘ) ; Hugues de Payns, premier grand-maître, mort le 24 mai 1136. — 4. ܘܐܠܐ.

5. ܥܡܗܘܢ.

communauté tout ce qu'il possédait : soit villages, soit villes, soit toute autre chose. Ils se multiplièrent, se développèrent et se trouvèrent posséder des pays, non seulement dans la contrée de Palestine, mais surtout dans les contrées éloignées[1] d'Italie et de Rome.

Leurs usages et leur règle sont écrits. Et quiconque vient pour être frère parmi eux, est éprouvé pendant un an. On lui lit les règles par sept fois, et à chaque fois on lui dit : « Vois; peut-être as-tu du regret? Peut-être ne pourras-tu pas supporter jusqu'au bout ces règles? Loue Dieu, et retourne à ta maison ». A la fin de l'année, sur celui qui accepte et promet de porter le joug, ils récitent des prières et le revêtent de leur habit. Et après cela, celui qui manque à sa promesse meurt par le glaive, sans miséricorde ni pitié.

Leur usage est celui-ci. Il n'est permis à personne de posséder en propre, soit maison, soit argent, soit biens quelconques ; ni de s'absenter sans la permission du supérieur ; ni de dormir ailleurs que dans leurs maisons ; ni de manger le pain à la table du vulgaire ; ni, quand on reçoit l'ordre d'aller quelque part pour y mourir, de dire : « Je n'irai pas ». Mais on doit, comme on l'a promis, travailler avec foi dans ce ministère, jusqu'à la mort.

Quand quelqu'un meurt, ils font célébrer pour lui 40 messes ; ils nourrissent les pauvres, pour lui, pendant 40 jours et 40 personnes chaque jour ; et ils font mémoire de lui à l'oblation du sacrifice dans leurs églises, à perpétuité ; ils considèrent comme des martyrs ceux qui meurent dans les combats. Si on reconnaît que quelqu'un a caché quelque chose à la communauté, ou si on trouve qu'il possédait en mourant quelque chose qu'il n'avait pas donné à la communauté, ils ne le[2] jugent pas digne de sépulture.

Leur vêtement est un habit blanc très simple, et en dehors de lui, ils n'en peuvent revêtir d'autre. Quand ils dorment[3], ils n'ont pas la permission de quitter [597] leur habit, ni de déceindre leurs reins.

Leur nourriture est ainsi (réglée) : le dimanche, le mardi et le jeudi, ils mangent de la viande, et les autres jours, du lait, des œufs et du fromage. Les prêtres seuls qui officient dans leurs églises boivent du vin chaque jour, avec le pain, ainsi que les soldats, c'est-à-dire les cavaliers pendant leurs exercices, et les piétons dans les combats. Les ouvriers travaillent chacun à son métier, et de même les ouvriers des champs ; dans toute ville ou village où ils ont une maison, il y a un chef et un économe, et, sur leur ordre, tous ceux qui s'y trouvent travaillent chacun à son ouvrage.

Le supérieur général de tous est à Jérusalem : il commande à tous, et il n'est jamais permis à aucun d'eux de faire quelque chose de personnel. Sur tout ce qui rentre des récoltes de froment, de vin, etc., ils distribuent aux pauvres un dixième ; toutes les fois qu'on cuit le pain dans une de leurs maisons, on en réserve un sur dix

1. Lire : ܪ̈ܚܝܩܬܐ, au lieu de ܪ̈ܘܚܩܬܐ. — 2. ܠܗܘ ou ܠܗܘܢ. — 3. ܕܡܕܡܟܝܢ.

pour les pauvres. Les jours où on dresse la table et où les frères mangent le pain, tout ce qui reste est donné aux pauvres. Deux fois par semaine, ils distribuent spécialement aux pauvres du pain et du vin [1].

Bien que leur institution primitive fût en vue des pèlerins qui venaient prier, pour les escorter sur les routes, cependant, par la suite, ils allaient avec les rois à la guerre contre les Turcs. Ils se multiplièrent au point d'être 100 mille. Ils possédèrent des forteresses et bâtirent eux-mêmes des places fortes dans tous les pays de la domination des Chrétiens. Leur richesse se multiplia en or et en choses de toute sorte, en armures de toute espèce, en troupeaux de moutons, de bœufs, de cochons, de chameaux, de chevaux, au delà de celle de tous les rois. Et cependant ils étaient tous pauvres et détachés de tout. Ils sont familiers et charitables pour tous ceux qui adorent la Croix. Ils fondèrent dans tous leurs pays, et surtout à Jérusalem, des hôpitaux, de sorte que tout étranger qui tombe malade y trouve place; ils le servent et prennent soin de lui jusqu'à ce qu'il soit guéri, et alors ils lui donnent un viatique et le renvoient en paix, ou bien, s'il meurt, ils prennent soin de sa sépulture. — *Fin.*

CHAPITRE [XII]. — *De l'époque du commencement du règne de Jean, fils d'Alexis, (empereur) des Romains, à laquelle les combats se multiplièrent entre les Turcs et les Francs. A cette époque, la place de Birta fut pillée*[2], *et les Comans furent soumis par les Grecs. Sur les autres affaires civiles et ecclésiastiques.*

En l'an 1425, mourut Tancrède[3], seigneur d'Antioche; après lui règna le fils de sa sœur, appelé Roger[4]. Celui-ci broya les Turcs [conduits par][5] Boursouq[6], le 26 d'éloul (sept.) de cette année[7].

[598] La même année, un Turc préposé à la garde[8] de Ḥesna de Ziad, se révolta, fit des captifs dans le pays et les vendit comme esclaves. Ibrahim[9] fit des

1. Cf. H. de Curzon, *La règle du Temple*, Paris, 1886; et les autres sources citées par Röhricht, *Gesch. des Königr. Jerusalem*, p. 145.

2. En 1116. Il n'en est pas question dans le texte. Cf. Röhricht, *Gesch. d. K. Jerus.*, p. 114; Matth. d'Édesse, trad., p. 294. — 3. En réalité le 12 déc. 1112. — 4. Ms. *Dogel* pour *Rogel* (forme syriaque). Roger, fils de Richard du Principat. Tancrède en mourant lui laissa Antioche jusqu'à la majorité de Boémond II. — 5. Suppléer : ܒܝܕ, ou lire au singulier avec la vers. ar. : « le Turc Boursouq ». — 6. L'émir Boursouq ibn Boursouq, que les écrivains syriens ont parfois confondu avec Aqsouqor al-Boursouqi, gouverneur de Mossoul (1114-1126). — 7. Plus probablement le 14 sept. 1115, près de Er-Roudj. Sur la date et le récit de la bataille, cf. Röhricht, *Gesch d. K. Jerus.*, p. 110-111; Weil, *Gesch. d. Chal.*, III, 202. — 8. Ms. : *Asbasalar*; étymol. : « commandant de cavalerie ». Cf. *Hist. arm. des Croisades*, I, p. lxxv. — 9. Probablement Ibrahim, seigneur d'Amid et de Ḥesn-Kéfa (1105-1128).

captifs dans le pays de 'Arqa, et Mélitène fut pleine de gens enchaînés. Alors, les fidèles montrèrent l'ardeur de leur foi et les délivrèrent tous.

Quand la Khatoun[1] revint de chez Bâlaq, elle chassa l'atabeg : elle-même et son fils restèrent dans la forteresse, protégés par le nom de Bâlaq[2].

Alors ce Turc[3] de Ḥesna de Ziad fut dans l'angoisse; il vendit la forteresse au sultan de Mélitène[4] et reçut en échange de l'or et divers endroits. Mais quand les gens du sultan de Mélitène pénétrèrent à Ḥesna, tout à coup, le fils du sultan du Khorasan arriva sur eux avec une grande armée, et, sans avoir combattu, ils livrèrent Ḥesna de Ziad au fils du sultan du Khorasan[5]. Ensuite la paix fut faite.

En l'an 1429, l'émir Mangoug[6], seigneur de Qamaḥ, pilla la région de Mélitène, le 15 de 'adar (mars). C'est pourquoi la Khatoun de Mélitène envoya trouver Josselin d'Édesse et fit la paix avec lui[7], pour qu'il leur vînt en aide.

Au mois de 'ab (août) de la même année, Alexis, empereur des Grecs, mourut[8]. Il était sage et vaillant. Par sa sagesse, il délivra leur ville des Francs, des Comans, des Serbes et des Valaques[9]. Il combattit avec tous ceux-ci, et conserva l'empire; il gouverna avec fermeté pendant 29 ans[10].

Après lui régna son fils Jean, en l'an 1429. Son frère[11] forma un complot contre lui, [**599**] avec sa sœur et leur mère. Jean envoya son frère et sa sœur en exil, et fit sa mère religieuse[12]. Alors l'empire lui fut assuré.

En l'an 1430, au mois de 'iyar (mai), l'émir Ghâzi, fils de Tanoušman[13], rassembla sept mille Turcs et envahit la région d'Antioche. Roger, seigneur d'Antioche, sortit à sa rencontre avec de nombreux fantassins. Les Turcs leur tendirent des embûches, et, quand les Francs furent entrés au milieu de l'embuscade, les Turcs les entourèrent: Roger fut massacré avec beaucoup d'autres[14]. Alors les Turcs pillèrent à leur aise le pays; ils attaquèrent et prirent les places fortes; ils massacrèrent une foule de moines dans la Montagne Noire. Ces Turcs

---

1. *Khatoun* est un titre commun, littér. : « dame »; nous ignorons le nom propre de cette princesse. Cf. p. 200, n. 2. — 2. Cf. p. 200, n. 3. — 3. Peut-être Moḥammed ibn Djabak. — 4. Togril-Arslan, fils de Kilidj-Arslan. — 5. Ceci semble faire allusion à l'expédition d'Aqsonqor el-Boursouqi avec Ghyat ed-Dîn Mas'oud, fils de Moḥammed, que Matthieu d'Édesse (trad., p. 287) fixe à l'année 563 des Arméniens (févr. 1114-févr. 1115); cf. *Gesch. d. Chal.*, III, 199. — 6. Mangou-djag, vulg. Manoutché, de la famille des Bené-Šeddad, de la tribu kurde des Rewadi. Cf. *Hist. arm. des Croisades*, I, 333. — 7. Ms. : « avec eux ». — 8. 15 août 1118. — 9. *Balakayê*. — 10. Cf. ci-dessus, p. 177, n. 1. — 11. En réalité son beau-frère (Bryenne). Isaac, son frère, lui était alors tout dévoué. — 12. Rectifier ces assertions d'après les historiens byzantins. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, l. LXXXVI, § I-III. — 13. Barhébréus (*Chr. syr.*, p. 282) fait remarquer que Michel confond ici Ilghâzi, fils du Danismend, avec Ilghazi fils d'Ortoq, seigneur de Mardin. C'est ce dernier qui dirigea l'expédition contre les Francs. — 14. 28 juin 1119. Cf. *Gesch. der Chal.*, III, 235; MATTH. D'ÉDESSE, trad., p. 299; RÖHRICHT, *Gesch. d. K. Jerus.*, p. 132 et suiv.

demeurèrent longtemps dans le pays et y firent de cruels méfaits, jusqu'à ce que Baudoin, roi de Jérusalem, en ait eu connaissance et vînt.

Les Turcs, ayant appris la venue du roi, lui tendirent aussi des embûches; quand le roi s'avança contre les Turcs, les poursuivit et les vainquit, ceux qui étaient en embuscade massacrèrent par derrière les fantassins jusqu'à ce que le roi s'en aperçût; il revint contre eux et détruisit entièrement l'embuscade. Alors il poursuivit de nouveau Ghâzi, et les Turcs s'enfuirent les uns à Alep, les autres avec Ghâzi. Les Turcs éprouvèrent en ce jour une grande défaite [1]. Les Francs qui avaient échappé à la (première) défaite, les captifs qu'avaient faits les Turcs dans la région ayant été délivrés, entrèrent avec le roi à Antioche.

La même année, le sultan de Mélitène soumit la région du Djiḥan et d'Ablastaïn, [600] et à Mélitène fut donné le pays de Qaṭi'a [2].

Au mois de šebaṭ (févr.) de la même année, les Francs pillèrent la région de Mélitène, et les Turcs celle de Gargar.

Les Grecs s'organisèrent contre les Turcs sur le littoral, ils restèrent pendant deux mois, et se retirèrent sans avoir livré bataille.

Le sultan de Mélitène avec Balaq, son gouverneur [3], pillèrent le pays de Qamaḥ; le seigneur de l'endroit, Ibn Mangoug [4], s'enfuit à Trébizonde, chercher du secours près des Grecs, et Gabras [5] revint avec lui. Alors Bâlaq et le sultan de Mélitène firent alliance avec Ghâzi, fils de Tanoušman. Quand on livra bataille les Grecs furent vaincus; Gabras et Ibn Mangoug furent pris. Gabras fut vendu 30.000 dinars, mais Ghâzi délivra Ibn Mangoug, parce qu'il était son gendre, et pour ce motif, il y eut inimitié entre le sultan et Balaq, d'une part, et Ghâzi.

La même année, Jean, empereur des Grecs, sortit et enleva trois forteresses aux Turcs [6].

Ghâzi [7] réunit de nouveau des troupes et envahit le pays d'Édesse. Il incendia les récoltes; et comme il ne trouva personne qui vînt à sa rencontre, il entra même dans la région d'Antioche, y fit des captifs, et revint dans son pays.

Balaq régna sur Ḥesna de Ziad et les lieux environnants; Mélitène était sous sa suzeraineté, et il était redouté de tous les émirs. Cependant les Arméniens de Gargar dévastaient son pays par leur brigandage; il fit dire à Michel de Gargar qu'il lui donnerait chaque année mille charges de froment, s'il maintenait ses voleurs, et il lui donna trois villages dans son pays. Michel avait

---

1. Le 14 août de la même année (*Ibid.*). — 2. De même dans l'arabe qui a pris Qaṭi'a pour un adjectif : ܘܐܬܝܗܒ ܟܕ ܠܡܩܛܘܥܘܬܐ ܠܡܠܝܛܝܢܐ. Barhébréus (p. 282) : ܘܐܚܕܗ ܠܗ ܚܣܢܐ ܕܩܛܝܥܐ « et il s'empara de la forteresse de Qaṭi'a ». — 3. Le sens est « son suzerain »; cf. p. 200, n. 4 et p. 204. — 4. La version arménienne porte simplement « Mangou-djag »; cf. p. 204, n. 6. — 5. Duc de Trébizonde; cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LXXXIV, § xxxvi. — 6. Laodicée de Phrygie, Sozopolis, etc. Cf. *Hist. du Bas-Empire*, LXXXVI, § iv, v. — 7. Ilghazi, fils d'Orṭoq (mort le 3 nov. 1122).

maintes fois fait des serments à Balaq, mais ses paroles n'avaient jamais été tenues. Un jour que le froment avait été expédié à Gargar, dans la nuit même, les pillards de Michel incendièrent deux villages à Hanaziț, en pillèrent plusieurs autres, et tuèrent les Turcs qui campaient sans précaution, pleins de confiance parce que les princes avaient fait la paix et les présents, c'est-à-dire le froment, avaient été envoyés. Quand on rapporta à Balaq ce qui s'était passé, il entra en colère et songea à poursuivre les Arméniens, pour leur perdition. Au moment d'un rude hiver, tandis que les montagnes étaient pleines d'une neige abondante, comme les gens de Gargar restaient sans préoccupation et sans garde, Balaq passa sur la glace de l'Euphrate, vers Goubbos, et trompa les gens de Gargar, en paraissant s'éloigner. Ils dirigèrent des milliers[1] de chevaux nus[2] vers la montagne escarpée qu'on appelle Qariouna, et les poussèrent devant eux; ainsi, la neige fut fendue et les troupes passèrent; en un jour, ils arrivèrent en face du couvent de Mar Bar Çauma. Pendant la nuit, ils franchirent la montagne de Gargar, et, à l'aurore, ils fondirent sur le malheureux pays, qui fut fait captif par Balaq, le lundi, 1er de kanoun II (janv.) de l'an 1432[3], et ne put échapper aux mains des Turcs. Il en tira et en fit sortir les gens et les bêtes et tout ce qui s'y trouvait; le pays demeura entièrement désert. Balaq lui-même se montra miséricordieux pour le peuple, il ne laissa pas périr une seule personne d'entre eux; il ne les fit point esclaves; bien plus, il leur conserva leur bétail et tout ce qui leur appartenait; il leur donna des villages et les établit à Hanaziț, sa région. Il leur fit jurer qu'ils ne retourneraient pas à Gargar, et (jura lui-même) : « Ceux qui s'enfuiront et retourneront de nouveau à Gargar, je les prendrai comme esclaves ». Ce qui eut lieu. Au bout d'une année Balaq revint à Gargar : il prit comme esclaves tous ceux qu'il y trouva, et brûla les villages, les vignes et les oliviers. Josselin marcha contre lui, et Balaq s'enfuit dans la montagne; comme les Francs ne purent rien contre lui, ils s'en retournèrent, et lui-même rentra dans son pays.

En l'an 1433[4], le sultan du Khorasan[5] envoya 100.000 hommes, avec un général; et ils pénétrèrent dans l'Ibérie pour y régner. Le roi des Ibères[6] ferma derrière eux tous les défilés, et il les fit tous périr au fil de l'épée[7].

La même année, Josselin pilla le pays de Goubbos.

La même année, Jean, empereur des Grecs, fit la guerre au peuple des Comans, et depuis lors ils furent sous la dépendance des Grecs[8].

---

1. BH : « mille ». — 2. C.-à-d. libres, sans harnachement. — 3. 1122; cf. p. 186, n. 3. — 4. En réalité 1121. — 5. Maḥmoud II Moghît ed-Dîn fils de Moḥammed (1118-1131). Il régnait sur l'Irak que son oncle Sindjar lui laissa en usurpant l'empire. — 6. David II, fils de Georges II, roi de Géorgie. — 7. Sur cette guerre, cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LXXXVI, § v; *Gesch. des Chal.*, III, 236; MATTH. D'ÉDESSE, trad., p. 303-304. — 8. L'auteur paraît confondre ici les Comans avec les Patzinaces. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LXXXVI, § VII.

L'évêque Basilius d'Édesse[1], *qui se trouva là, écrivit à propos des Comans.* Il s'exprime ainsi : Quand ces Comans vinrent contre Constantinople, l'empereur Jean usa de ruse ; il fit [la paix][2] avec eux. Lorsqu'ils se furent mélangés et furent entrés dans les villes, même à Constantinople [**601**] et dans le camp de l'empereur, il envoya au même moment l'ordre de s'emparer d'eux partout où ils se trouvaient. On se saisit d'environ 3.000 d'entre eux dans le camp de l'empereur, et dans chaque ville plus ou moins. Le jour même où ils furent pris, l'empereur allait avec ses troupes à leur camp. Selon leur coutume, ils avaient entouré leur camp de chariots et se défendaient. Comme les Grecs avaient lutté plusieurs jours sans pouvoir pénétrer à l'intérieur des chariots, l'empereur descendit de sa monture et ordonna que tous les cavaliers combattissent à pied. Ainsi le combat s'accentua, ils s'élancèrent, pénétrèrent (à l'intérieur) et massacrèrent la plupart d'entre eux ; ils s'emparèrent de leurs chefs et d'un grand nombre d'hommes qu'ils amenèrent comme esclaves à Constantinople. Et cette victoire procura un grand soulagement à cet empereur.

Ces Comans sont une fraction des Turcs ; leur langue est turque ; mais ils ne connaissent ni Moyse, ni les prophètes, ni le Christ notre Seigneur, ni Mahommet. Partout où ils vont, ils ont avec eux leurs femmes, leurs enfants et leurs bagages ; et ils se protègent par des chariots de bois, dont ils forment un mur autour de leur camp. A cette époque, ils montèrent des rives du fleuve Danube et vinrent pour s'emparer de Constantinople, jusqu'au moment où cet empereur remporta sur eux une grande victoire ; et, depuis lors, ils furent soumis à l'empire des Grecs. — *Fin.*

En l'an 1431, le jeudi premier de kanoun II (janv.), il y eut à la troisième heure un violent tremblement de terre, qui détruisit beaucoup d'endroits.

A cette époque, il y eut une grande famine à Jérusalem. [**598**] Or, ces *phrer*, c'est-à-dire « frères », qui s'appellent *dâwiyah*[3] c'est-à-dire « divins », donnaient et distribuaient aux pauvres, secrètement. Bar Çabouni alla de mal en pis. Il se rendit près du patriarche des Francs[4], qui résidait à Antioche, et se plaignit très méchamment du patriarche Mar Athanasius. Il fit en sorte [**598**] que l'Église des Orthodoxes tomba dans le mépris vis-à-vis des hétérodoxes.

Or, le patriarche franc avait fait amener Mar Athanasius du monastère

1. L'expression « qui se trouva » semble indiquer que l'auteur fut présent. Il s'agirait soit de Basile bar Çabouni, soit plutôt de Basile bar Šoumana, d'abord év. de Kaišoum, puis d'Édesse (1142), qui raconterait alors un voyage de sa jeunesse. — 2. Mot omis par le copiste ; vers. ar. : ܥܒܕ ܫܠܡܐ ܥܡܗܘܢ.

3. Vers. ar. : داوية. ܘܐܡܗܘ ܐܝܟ ܐܠܗܝܐ paraît être la transcription d'un mot franc.

4. Bernard de Valence, premier patr. latin, d'Antioche (1100-1136). Cf. *Oriens Christ.*, III, 1153.

lon leur coutume, sans diminution; comme le froment qu'ils avaient se consumait et diminuait, les économes pressèrent les chefs et les directeurs : ils entrèrent et virent les celliers[1] vides, il ne restait dans chacun que peu de chose. Ils se dirent entre eux : « Ce peu qui reste, quand même nous retrancherions la part des pauvres, ne nous suffirait pas ; qu'on distribue donc comme de coutume, et qu'on ne retranche rien aux pauvres. Mais pauvres nous-mêmes, nous en userons également tant qu'il en restera, jusqu'à ce que tout soit consommé, et alors nous mourrons avec les pauvres ». Telle fut la pensée des directeurs, et tous furent unanimement d'accord avec eux. Ils décidèrent ainsi : et tous acceptèrent un tel sentiment. Ils distribuaient donc aux pauvres, sans diminution, comme de coutume. Le Seigneur, qui avait nourri dans le désert des milliers de gens avec quelques pains, les visita. Dès que les économes entrèrent, ils trouvèrent tous les celliers surabondamment pleins et regorgeant de froment, d'orge, de vin et de légumes. Et ce prodige fut partout proclamé, pour la gloire de Dieu.

Au commencement de kanoun II (janv.), en l'an 1431, le feu tomba à Constantinople, et détruisit dix mille maisons et boutiques.

Au mois de 'iyâr (mai) de cette même année, la sauterelle volante, arriva à d'Aqšar[2], (situé) dans la région, et le fit entrer à Antioche malgré lui. On le conduisit à la grande église de Mar Petrus, qui est appelée de Cassianus. Ils lui demandèrent d'absoudre Bar Çabouni; mais il n'y consentit pas. Les Francs voulurent frapper les Syriens et le patriarche, car ils étaient irrités pour le motif que voici : Quand ils amenèrent le patriarche à leur église, ils le traitèrent avec honneur et le prièrent en disant : « Fais grâce, et absous cet évêque ; car Édesse est une ville qui nous appartient ». Le patriarche répondit : « Il est trop coupable ». L'interprète, qui ne comprit pas le sens du mot, répéta : « Il dit : Il me doit de l'or[3] » Les Francs s'écrièrent : « Mais c'est là (l'œuvre) de Simon[4] et non de Pierre! Il ne convient pas à des chrétiens de priver un évêque de son office pour une dette d'argent ». Et comme l'interprète ne put pas leur faire comprendre, le (patriarche) franc ajouta : « Si, selon vos usages, vous traitez les affaires aux prix de l'or, imagine-toi qu'aujourd'hui tu as fait cadeau à cette église de dix mille dinars, en déliant celui-ci qui a cherché en elle un refuge ». Le patriarche ne pouvant plus leur répliquer promit d'absoudre Bar Çabouni. Ils lui dirent : « Écris-donc présentement, et délie-le », et ils lui donnèrent un papier pour qu'il écrivît. Il le prit, et en se mettant à écrire, il

1. Il faut probablement lire : ܒܝܬ ܡܘܢܬܐ (بيت المونة) ; vers. ar. : ܒܝܬ ܠܠܐܙ.

2. *Sic* ms. et vers. ar. ܐܠܐܩܫܪ. Barhébr. a lu (probablement avec raison) : ܕܘܝܪ « Dovaïr » ; cf. ci-dessous, p. 231. — 3. Le même mot syriaque, *ḥayab*, signifie *reus* et *debitor*. — 4. Cf. *Act. apost.*, VIII.

Mélitène et mangea un peu les récoltes. Et comme il y eut des rogations [599] fréquentes et très pieuses, la bouche de la sauterelle fut liée, et elle ne dévora plus, mais elle périt et disparut. Cependant elle déposa ses œufs, et peu de temps après parut la sauterelle ténue, qui rongea un peu les arbres et les vignes et périt aussitôt.

La même année, une ville de Perse, appelée Ardbîl[1], fut subitement engloutie et devint un lac d'eau : tous ses habitants furent noyés au milieu d'elle.

En l'an 1432, il y eut un hiver rigoureux, pendant 40 jours ; l'Euphrate gela ainsi que les autres fleuves; ils fournissaient un passage, comme la terre ferme.

Au mois de 'iyâr (mai) de la même année, le 30 de ce mois, dans la nuit du lundi, apparut un arc complet, ce qui n'avait point été observé depuis de nombreuses générations. On regardait même comme contraire à la nature, ou du moins au-dessus de la nature, que, le soleil étant sous la terre, ou selon l'opinion d'autres gens, derrière les montagnes, c'est-à-dire au déclin septentrional, un arc paraisse pendant la nuit, et non comme il avait coutume d'apparaître, mais bien complet. C'est un fait merveilleux pour quiconque y réfléchit; mais c'est chose facile pour celui qui peut et fait tout ce qu'il veut. — *Fin.*

fixa Bar Çabouni, qui se tenait là, et lui dit : « Abou Ghalib, [599] vois où tu m'as amené ! » Le misérable ne garda pas le silence, mais il répondit avec arrogance et dit : « Si je suis Abou Ghalib, tu es Abou 'l-Faradj ! » Cette parole poussa le patriarche au dérèglement. Il s'irrita, rejeta le papier, tendit le cou et dit : « Coupe-moi la tête ; je ne délierai pas cet homme ! » Les Francs ordonnèrent de le frapper. Un évêque âgé d'entre les Francs fit observer au patriarche : « Si ces misérables sont coupables et méritent les coups, cependant, il ne nous convient pas d'employer les coups au milieu de l'église ». Or, la bonté de Dieu agissant, leur colère se calma et ils laissèrent le patriarche et ceux qui l'accompagnaient. Ceux-ci sortirent de la grande église et vinrent à l'église de la Mère-de-Dieu des Syriens, qui est à Antioche. Les Francs prescrivirent de ne pas lui laisser franchir la porte de la ville avant qu'ils n'aient rassemblé un synode ; et leur patriarche envoya chercher leurs évêques pour qu'ils se réunissent.

Mar Athanasius demeura dans l'église, et dans les pleurs et l'affliction. Ensuite, cinq jours après qu'il eut été placé dans une cellule (le patriarche latin) en fit fermer la porte et ne laissait personne communiquer avec lui. Alors le reste des prêtres et le peuple étaient plongés dans l'affliction ; des prêtres allèrent chercher 'Abd al-Mešyaḥ, le philosophe, qui était d'Édesse, fils d'Abou Radha ; il était chalcédonien, mais il aimait le patriarche, et celui-ci avait confiance en lui. Cet homme vint ; il entra

---

1. Lire : ܐܪܕܒܝܠ avec la vers. ar. ; (اردبيل).

près du patriarche, et ils causèrent ensemble. Ensuite le patriarche se leva, et se fit présenter au prince de la ville, [**600**] qui, à cette époque, était Roger. Il lui offrit des présents considérables et obtint de lui un édit lui permettant de franchir la porte de la ville et de s'en aller à son monastère. Roger envoya dire à leur patriarche : « Tu n'as pas à juger les Syriens ; car cette autorité ne t'appartient pas ».

CHAPITRE [XIII]. — *De l'époque à laquelle le roi de Jérusalem et Josselin d'Édesse furent pris par Balaq. Sur la révolte qui eut lieu à Ḥesna de Ziad*; *sur la mort de Balaq, et sur les autres affaires civiles et ecclésiastiques de cette époque.*

En l'an 1434, l'émir Balaq entra dans le pays d'Antioche; les Francs se réunirent contre lui, et pendant quatre mois leurs camps se dressèrent en face l'un de l'autre; ensuite, ils se dispersèrent sans combat[1].

Le comte Josselin, sa femme étant morte, prit pour seconde femme la fille de Roger d'Antioche, et voulut la conduire à Édesse. Balaq lui tendit des embûches sur la route et s'empara de lui[2]. Il l'envoya à Boula; et Balaq eut un grand renom parmi les Turcs. Des tribus se réunirent autour de lui, et ils entrèrent de nouveau dans le pays des Francs.

Michel l'Arménien[3], qui était à Gargar, voyant que les Turcs dominaient, donna Gargar au roi[4] et prit pour lui un endroit situé dans son pays. Le roi accepta Gargar et y plaça une garnison. Il réunit son armée, et vint pour chasser les Turcs du [**602**] pays de Ḥesn-Mançour et de Kaišoum.

Et tandis que les Francs campaient près du fleuve Sindja[5], les gens de Balaq placés en embuscade s'avancèrent contre eux à ce moment, attaquèrent le camp des Francs, prirent le roi et massacrèrent ceux qui l'accompagnaient.

Josselin et Galeran furent pris, à la vigile de la fête de la Croix, et le roi Baudoin fut pris le mercredi de la semaine *in albis* de la même année [6].

Comme le roi de Jérusalem était enchaîné, les pays restant ainsi sans chef ni maître, les Égyptiens pensèrent qu'ils pourraient s'emparer de Jérusalem et du reste du pays. Ils envoyèrent deux armées : une par terre et l'autre par mer. Dieu brisa ceux qui venaient par terre, en face de ceux qui suppliaient dans la prière et la rogation. Après être demeurés sept jours dans la prière et le jeûne, ceux-ci sortirent de Jérusalem, et la grande armée des Égyptiens fut broyée en leur présence, car c'est Dieu et non pas l'homme qui les anéantit. Les Francs prirent leurs chameaux et toute leur richesse, et ils rentrèrent à

1. A l'été de 1122. MATTH. D'ÉD., trad. p. 306. — 2. 13 sept. 1122. Cf. RÖHRICHT, *Gesch. der Kön. Jerus.*, p. 154. — 3. Fils de Constantin. — 4. Au roi « Baudoin » (BH). — 5. Le *Singas* de Ptolémée. — 6. 18 avril 1123. Cf. MATTH. D'ÉD., p. 307; RÖHRICHT, *op. cit.*, p. 155.

Jérusalem en grande joie. Ils passèrent de nouveau vingt et un jours dans la prière, en jeûnant. Comme l'autre armée des Égyptiens, qui était venue par mer sur des navires, parvenait à 'Akko, Dieu disposa le peuple des Vénitiens, qui venaient pour prier et qui arrivèrent à ce moment précis[1]. En voyant les Ṭaiyayê, ils se disposèrent au combat. Dieu donna la victoire aux Francs : ils massacrèrent et achevèrent les Ṭaiyayê. Ils se fortifièrent, les gens de Jérusalem se joignirent à eux, et ils mirent le siège devant Tyr[2].

[603] Balaq, après avoir pris le roi, assiégea Ḥesn-Mançour. Ils la lui livrèrent pacifiquement : les Turcs cruels firent le peuple captif et incendièrent la ville et la région. Ensuite les Francs sortirent de Gargar, et les Turcs y entrèrent.

Balaq enferma le roi, Josselin et les autres Francs, à Ḥesn-Ziad, dans une fosse. Pour lui, il descendit et enleva Ḥarran et Alep[3] aux Ṭaiyayê; et Tell Bašer et trois autres forteresses aux Arabes [ou aux] Francs[4].

Il y eut alors une révolte contre lui à Ḥesna de Ziad. Des Arméniens se trouvaient dans la forteresse, où ils faisaient un travail. Voyant que la forteresse était solide et qu'il ne se trouvait que quelques (soldats), ils se réunirent près de la porte, se plaignant de leur salaire. Ils s'élancèrent subitement, s'emparèrent des glaives qui étaient déposés là, et tuèrent les trois hommes qui gardaient la porte, puis ils coururent faire sortir le roi, Josselin et les autres. Ils tuèrent les Ṭaiyayê et s'emparèrent de la forteresse. Les gens de la ville s'assemblèrent et se mirent à les attaquer. Alors Josselin usa de ruse. Il sortit pendant la nuit, avec un Arménien, ayant juré au roi de ramener une armée et de revenir pour garder la forteresse, s'ils le pouvaient, sinon pour prendre le roi et s'en aller. Quand Josselin fut parti, Balaq arriva et dressa quatre balistes : les murs s'écroulèrent, et alors les Francs sortirent; après les avoir cruellement torturés, il massacra soixante-dix d'entre eux[5]. Alors, il prit avec lui le roi et Galeran, fils de la sœur du roi[6], et retourna précipitamment, parce qu'il avait hâte de ravager toute la terre. Comme il assiégeait Mabboug, les habitants mandèrent à Josselin de venir les délivrer de Balaq, promettant de lui payer tribut. Josselin vint, et ils combattirent depuis le matin jusqu'au soir. Le seigneur de Kaišoum fut tué : il s'appelait Le Moine Geofroy[7]. Il était parti de Rome étant encore moine; ayant fait à Jérusalem des exploits dans le combat, ils l'instituèrent général. Quand le roi vint pour garder le pays, il l'amena et lui donna Kaišoum, Rab'an et Mar'aš. Ce héros fut tué dans cette bataille.

---

1. 30 mai 1123. — 2. Cf. *Gesch. des Kön. Jerusalem*, p. 163 et suiv. — 3. 27 juin 1123. Cf. *op. cit.*, p. 155, 156. — 4. Ms. « aux Arabes Francs », et de même dans la vers. ar. : ܡܢ ܥܪܒ ܠܦܪ̈ܢܓܝ. — 5. Le 16 sept. 1123, selon Kamal ed-Dîn. Cf. MATTH. D'ÉDESSE, trad. p. 308; *Gesch. des K. Jerus.*, p. 157. — 6. Selon Matthieu d'Édesse (trad., p. 309) il faut lire : « Galeran *et* le neveu... ». Il les conduisit à Ḥarran, selon Kamal ed-Dîn. — 7. « Goisfridus Monachus », comte de « Mares » (Mar'aš); cf. *Gesch. des K. Jerus.*, p. 161, n. 4.

La bataille cessa; au matin Balaq se leva de bonne heure, il approcha du mur afin de reconnaître une place pour les balistes. Là, un trait partit du mur, le frappa et il mourut[1]. Ses troupes s'enfuirent à Alep, où elles se donnèrent pour chef un cousin[2] de Balaq. Celui-ci vendit le roi pour cent mille dinars. Le roi Baudoin retourna à Jérusalem; et une partie des Turcs retourna à Ḥesna de Ziad, où ils se donnèrent pour chef un homme nommé Soleiman[3], de la famille des Orṭôqayê.

En l'an 1433, le 18 de kanoun 1er (déc.), il y eut un tremblement de terre, quatre fois pendant la nuit et quatre fois pendant la journée. Dans ce tremblement, les rochers se fendirent dans le pays de Çamḥa, sur la rive de l'Euphrate; beaucoup d'endroits furent engloutis et devinrent le tombeau de leurs habitants.

En l'an 1434, il y eut partout une disette de pluie, et il survint une grande famine, surtout dans la contrée orientale.

La même année, le feu tomba de nouveau à Constantinople : des maisons, des palais, des églises, des monastères y furent consumés; il tua[4] aussi des gens et des bestiaux.

En l'an 1434, il y eut parmi les oiseaux un combat acharné et une lutte dans les airs : il y eut victoire et défaite. Pourquoi et comment arriva cet événement, personne n'en sait la cause exacte, car celui-là seul qui connaît tout en sait [**602**] la raison[5]. Il se passa ainsi. Tout à coup les cigognes, c'est-à-dire les *abou 'l-ḥoudjidjê*[6] s'assemblèrent de partout, et les grues, c'est-à-dire les

En l'an 1431, le 26 de nisan (avr.), Dionysius, qui est Bar Maudiana, mourut et fut enseveli dans la grande église de Mélitène. Il exerça le suprême sacerdoce pendant 50 ans : 32 ans comme évêque, 12 ans comme métropolitain de Mélitène, et 6 ans après que cette ville lui fut enlevée.

Le patriarche Mar Athanasius, après être sorti d'Antioche au milieu des injures, ne put ensuite demeurer dans l'empire des Francs. Ayant abandonné la région d'Antioche, il alla à Amid, ville de Mésopotamie, qui était aussi le diocèse particulier du siège patriarcal. Il résidait dans le monastère de Qanqrat.

Il continua de frapper Édesse d'anathèmes; il priva l'église de cette ville de tout office, et même de cloche, à cause de Bar Çabouni. Pour cela, il y eut une grande corruption dans le diocèse [**602**] d'Édesse et en dehors. Les prêtres se révoltèrent et s'insurgèrent les uns contre les autres, ainsi que le peuple. Ils abandonnaient leurs églises et allaient aux églises des hétérodoxes. Dès lors, les Édesséniens prirent l'habitude de faire baptiser leurs enfants dans

---

1. 6 mai 1124. Cf. *Gesch. d. K. Jerus.*, p. 161; *Gesch. der Chal.*, III, 241. — 2. Littér. : « le fils de son oncle paternel » (Ṭimourṭaš ibn Ilghazi). — 3. Soleiman ibn Ilghazi.
4. ܩܛܠ. — 5. Cf. MATTH. D'ÉDESSE, trad., p. 310. — 6. Arab. : ابو حديج.

qourlé[1], s'assemblèrent aussi; il y eut deux camps au-dessus du fleuve de Tellakhoum. Après s'être rassemblées pendant plusieurs jours, quand elles arrivèrent à la fin, comme plusieurs qui l'ont vu l'attestent, elles envoyèrent pour ainsi dire des messagers d'un camp à l'autre, au nombre de cinq ou de dix. Après plusieurs (messages), les deux camps s'élancèrent tout à coup et poussèrent un grand cri : elles se tuaient les unes les autres, et celles qui étaient tuées et mouraient tombaient à terre. Cigognes et grues tombèrent au point de s'accumuler en monceaux sur la terre. La lutte entre elles dura depuis la troisième heure du jour jusqu'à la neuvième. A la fin, les cigognes furent vaincues : une multitude de cigognes périrent, et celles qui restaient prirent la fuite. Les grues poursuivaient les cigognes au milieu de leurs nids, et celles d'entre elles qui étaient trop jeunes périrent. — *Fin.*

les églises des Francs. Et tout cela n'affligeait pas les pasteurs et ne les faisait pas réfléchir! et à la vérité, l'Église des Orthodoxes subit un grand dommage dans cette perturbation qui eut lieu parmi les pasteurs.

Pendant que Mar Athanasius s'attardait à Amid, il lui poussa là une autre épine, à cause de l'obstination et de l'opiniâtreté.

Il y avait dans le diocèse d'Amid quelques notables appelés les Benê Qorya, qui habitaient dans le village[2] même de Qanqrat. A la génération précédente, il y avait eu une dispute entre leurs parents et les parents du patriarche, dont la famille s'appelait les Benê Komara. Or, le patriarche étant allé se fixer dans le monastère de Qanqrat, et les gens de Beit Qorya ayant des maisons et des champs et étant puissants en ce lieu, il y eut du trouble entre eux et le patriarche, à propos de certains champs. Ces gens se mirent à accuser le patriarche devant le gouverneur. Pour ce motif, le patriarche excommunia le diacre Isaac, fils de Qorya. C'est pourquoi le mal s'aggrava; la discorde grandit entre eux, et il y eut, tant à Amid que dans tout le reste du diocèse, beaucoup de dommages causés. — Le patriarche aussi fut opprimé, comme nous le montrerons par la suite.

[CHAPITRE XIV]. — *Nous avons copié entièrement ce chapitre, qui est placé à la fin de ce Livre, dans un ouvrage écrit en arabe. On y trouve donc des histoires qui se sont passées auparavant; et cela pour deux raisons : premièrement, parce que les Arabes comptent les années lunaires; et secondement, parce que nous n'avons trouvé le livre arabe que plus tard. Donc, celui qui lit doit comprendre que l'histoire écrite ci-dessous au sujet de Nedjm ed-Din Orṭô-*

---

1. Ar. : قرلّى, « oiseau d'eau ». — 2. κάστρον.

qaya, qui régna à Alep, précède celle de Balaq écrite plus haut, puisque Balaq régna sur la ville d'Alep après la mort de Nedjm ed-Dîn.

On apprend des livres arabes écrits en Assyrie et à Babylone qu'en l'an 500 des Arabes[1], alors que le khalife des Ṭaiyayê, à Bagdad, était Moustadhir[2] et le sultan du Khorasan Ghyât ed-Dîna[3], son vizir nommé Abou 'l-Moudhfir[4], fut tué par les Ismaïliens. La même année, les Ismaïliens massacrèrent Kosdhekîn[5], un des grands du sultan. Le sultan Ghyat ed-Dîna en fut irrité, et tous les Ismaïliens qui furent trouvés dans l'empire des Ṭaiyayê furent massacrés.

Ces Ismaïliens, quoique descendant des Arabes, forment cependant une tribu (distincte) : ils ne suivent ni les Arabes ni les Turcs dans la religion ou les usages. Ils disent du Christ, que s'il est bien celui que les Prophètes ont annoncé, il n'a cependant pas opéré la rédemption, parce que quand les Juifs voulurent s'emparer de lui pour le mettre à mort, il s'enfuit au ciel. Il doit revenir de nouveau, et alors il opérera la rédemption. Sur Mahomet, ils débitent des choses honteuses, et n'acceptent point son Livre. Ils se livrent eux-mêmes à la mort sans pitié, quand ils tirent vengeance de leurs oppresseurs, dans l'espoir de la récompense qui leur sera accordée dans l'autre monde[6].

En la même année 500 des Arabes, Saif ed-Daulah Çadiqah ibn Dobeis[7], roi des Arabes, s'empara de Tagrit, pour la raison [**604**] suivante : Il y avait à Tagrit un Dilaimite, nommé Qai[qob]ad ibn Hedharesb[8], méchant scélérat, qui détruisit la grande mosquée des Arabes, qui était proche de la citadelle. Les Arabes ayant excité du tumulte contre lui, il prit la grande église des Chrétiens et la donna aux Ṭaiyayê. En l'an 1433[9], la grande et magnifique église de Tagrit, qu'on appelait *bi'at al-kourrâth*[10], c'est-à-dire « église du poireau[11] », avec ses superbes ornements, tout son trésor[12], ses maisons et ses boutiques, fut prise et donnée aux Ṭaiyayê. Comme les troubles entre Chrétiens et Ṭaiyayê se multiplièrent, le grand sultan Ghyat ed-Dîna envoya un émir nommé Aqsonqor[13].

1. L'an 500 Hég. commence le 2 sept. 1106. — 2. 1094-1118. — 3. Moḥammed Ghyat ed-Din; 1105-1118. — 4. Fakr al-Moulk abou 'l-Moudhfir. — 5. Même orthographe dans la vers. arabe. — 6. Sur la secte des Ismaïliens ou Assassins, cf. *Notices et Extraits des mss.*, t. IX (Mirkhond); *Mém. de l'Acad. des Inscript.*, t. XVI (de Sacy). — 7. Çadaka ibn Mançour ibn Dobeis (Çadaka ibn Madhyad). — 8. Même orthographe dans la version arabe. Restituer : ܩܝܩܒܐܕ ܒܪ ܗܙܪܣܦ. — 9. En 1400 (= 1089) selon Barhébreus (*Chr. eccl.*, II, 310). Cette date est exacte; celle de 1433 est établie d'après la concordance erronée des canons chronologiques. — 10. Lire : ܒܝܥܬ ܟܪ̈ܐܬܐ = بيعة الكرّاث. — 11. C'est-à-dire : « église verte ». Le mot syriaque signifiant « poireau » s'emploie aussi pour « vert, couleur verte ». Cette église était dédiée à Mar Aḥoudemmeh (Barhébr., *loc. cit.*). — 12. χειμήλιον. — 13. Aqsonqor al-Boursouqi.

Il attaqua Tagrit pendant sept mois; son seigneur, réduit à l'extrémité, la livra au roi Arabe Çadiqah, et lui-même s'éloigna et mourut 14 jours après[1].

Quand le sultan Ghyat ed-Dîna apprit que Çadiqah, fils de Dobeis, régnait à Tagrit et s'était révolté contre lui, il rassembla ses troupes turques et s'avança vers lui; alors Çadiqah rassembla les troupes arabes, et une bataille fut livrée sur le fleuve appelé Nahr Qanî[2]. Là, les Arabes furent vaincus et Çadiqah, leur roi, fut tué[3].

Alors cessa totalement l'empire des Arabes, en l'an 500 des Ṭaiyayê, dans le comput des années lunaires, qui est l'an 1433 des Grecs, [70][4] ans après l'exode des Turcs.

En l'an 502 des Ṭaiyayê[5], un certain émir, nommé Altondhekin[6], sortit à l'instigation du sultan Ghyat ed-Dîna, pour marcher contre les Francs. Le sultan lui donna Mossoul, Djézireh et Nisibe, et prescrivit à la plupart des émirs de marcher avec lui[7]. Quand il arriva à Mossoul, Djâwali n'ayant pas consenti à la lui livrer, il disposa contre elle des balistes et de violentes attaques. Le vendredi, pendant que les Ṭaiyayê étaient à la prière, les hommes de Maudoud[8] montèrent sur les murs. Djâwali et ses hommes se fortifièrent dans la citadelle. Alors Maudoud[8] leur fit un serment. Djâwali sortit avec ses hommes et se rendit près de Nedjm ed-Dîn[9], fils d'Orṭoq, à Mardê. Ils rassemblèrent des troupes et montèrent combattre les Francs, afin de se faire un nom auprès du grand sultan, attendu que Maudoud n'avait pas marché contre les Francs, mais était retourné près du sultan. Or, Josselin d'Édesse s'allia avec Djâwali, qui l'avait traité honorablement à Mossoul, et Rodhwan d'Alep s'allia avec le roi[10]. Djâwali et Josselin furent vaincus[11].

En la même année, 50[2][12] des Ṭaiyayê, les Francs prirent Tripoli, sur le rivage de la mer, [à][13] Abou ʿAlî fils de ʿImrâm[14]. Après de grands combats, ils la reçurent sous condition, mais quand ils y entrèrent, ils massacrèrent les troupes, firent captifs les habitants et tout le pays, et les vendirent comme esclaves.

La même année, Ilbazmiš, fils d'Orṭoq, tomba de cheval et mourut. Les Francs sortirent, prirent Houtârib[15], et y tuèrent deux mille personnes; puis ils vinrent à Mabboug qu'ils pillèrent; ils régnèrent aussi sur cette ville, et s'avancèrent jusqu'à Balaš qu'ils incendièrent[16].

---

1. Cf. *Gesch. der Chal.*, III, 158. — 2. Vers. ar. : ܢܗܪܩܢܝ. — 3. Cf. *op. cit.*, p. 159. — 4. Ms. et vers. ar. : « 3 ans »; il faut lire 70 ans (ܥ au lieu de ܓ), car les tableaux chronol. placent l'avènement de Togril-bek en l'an 430 Hég. — 5. Comm. 11 août 1108. — 6. ܐܠܛܘܢܬܟܝܢ, Maudoud ibn Altountekin. — 7. Cf. *Gesch. der Chal.*, III, 155, n. 1. — 8. Lire ܡܘܕܘܕ. L'orthographe de la vers. ar. est identique à celle de notre ms. — 9. Ilghazi. — 10. Tancrède d'Antioche. — 11. Cf. *Gesch. der Chal.*, III, 192; *Gesch. d. K. Jerus.*, p. 76. — 12. Ms. : 500. Tripoli capitula le 12 juill. 1109 (502 Hég.). — 13. ܐܒܘ [ܥܠܝ]. — 14. *Sic* ms. et vers. ar.; Abou ʿAlî ibn ʿAmmar. — 15. Orthographe singulière et anormale pour désigner Atharib. — 16. Cf. *Gesch. des K. Jerus.*, p. 88.

Quand Ibn Rodhwan revint de Bagdad et vit qu'il ne pouvait s'opposer aux Francs, il leur envoya 32 mille dinars, 20 mulets[1] et 40 pièces de soie[2]. L'atabeg Ṭogtikin[3], seigneur de Damas, leur envoya dix mille dinars, et le seigneur de Hamah[4], 2 mille, et le seigneur d'Ascalon[5], 4 mille, et ils firent la paix[6].

En l'an 505[7], le sultan Ghyat ed-Dîn envoya de nouveau des troupes avec Maudoud pour combattre les Francs. Lorsqu'il parvint à Šabaktan, ils s'emparèrent de plusieurs forteresses et vinrent contre Édesse, mais ils ne purent s'en emparer ; ils attaquèrent sans succès Tell Bašer, et vinrent à Alep. On ne leur permit pas d'y entrer. Soqman[8], seigneur de Khélaṭ[9], tomba malade ; ils l'emportèrent et l'emmenèrent ; il mourut en route[10]. Les Francs se réunirent contre Maudoud et l'attaquèrent trois fois dans la même journée. La première fois Maudoud fut vainqueur, mais ensuite il fut vaincu et s'enfuit à Damas. Un vendredi, après leur prière, il sortit et, tandis qu'il s'inclinait[11] et prenait la main du seigneur de la ville, un Ismaïlien sauta sur lui et le frappa d'un couteau : il mourut[12].

La même année Rodhwan, seigneur d'Alep, fut tué[13], et son fils « Le Muet » régna[14].

En l'an 508 des Ṭaiyayê[15], les troupes du sultan Ghyat ed-Dîn s'avancèrent avec son fils Abou 'l-Fataḥ Mas'oud, et Qasim ed-Daulah, fils d'Aqsonqor[16], pour attaquer les Francs. Quand ils arrivèrent à Mossoul, Tamirek-Arslan[17] et Zangui[18], fils d'Aqsonqor, sortirent à leur service, et ils vinrent à Gozartha, où se trouvaient alors ceux qu'avait établis Maudoud, qui la leur livrèrent. Ils arrivèrent à Nisibe, et ces mêmes (gouverneurs) se mirent aussi d'accord avec eux. Quand ils parvinrent à Mardê, Nedjm ed-Dîn Ilghâzî sortit au service du fils du sultan, [605] et envoya avec lui Ayaz[19] et 300 cavaliers. Quand ils passèrent à Šabaktan[20] Nedjm ed-Dîn envoya trouver les Francs pour les rassurer ; cela ayant été connu du fils du sultan, il s'empara du fils de Nedjm ed-Dîn, et le mit aux fers ; ils pillèrent[21] sa région et mirent le siège contre [Dara][22]. Nedjm ed-Dîn alla à Šahrzôr et rassembla une nombreuse troupe ; Rokn ed-Dîn, son cousin[23], seigneur de Ḥesna de Kêphâ, vint le trouver, ainsi que Balaq

---

1. Je lis : ܕܘܪ̈ܢܝܬܐ (vers. ar. : نجيل). Barhébr. : ܣܘܣܘܬܐ ܐܪ̈ܒܝܐ, 20 « chevaux arabes ». — 2. BH : ܬ̈ܡܐ, des étoffes princières ». — 3. Togtikin (1103-1128). Le nom est défiguré dans notre copie et dans la vers. ar. — 4. 'Alî al-Kurdji. — 5. Šems el-Khilafa était gouverneur d'Ascalon ; cf. *Gesch. d. K. Jerus.*, p. 90. — 6. Cf. *Gesch. der Chal.*, III, p. 193. — 7. Comm. 10 juill. 1111. — 8. Lire : ܣܩܡܢ — 9. ܕܟܠܐܛ. — 10. Cf. *Gesch. d. K. Jerus.*, p. 91. — 11. Lire : ܟܕ ܣܓܕ ܘܫܩܠ. — 12. Sept. 1113 (507 Hég.). — 13. 10 déc. 1113 (507 Hég.). — 14. Alp Arslan al-Akhras. Akhras signifie « muet » ; en réalité ce prince était bègue. — 15. Comm. 7 juin 1114. — 16. *Sic* ms. Aqsonqor al-Boursouqi. — 17. Seigneur de Sindjar. Ms. : fils de *Raslân*. — 18. Ms. : *Dengui*. — 19. Son propre fils. — 20. ܠܫܒܟܬܢ. — 21. Lire ܘܒܙܘ. — 22. *Sic*. vers. ar. (حصن دارا). — 23. Lire : ܒܪ ܕܕܗ ; en outre, au lieu de Rokn ed-Dîn, il faudrait « Rokn ed-Daulah son neveu » : Daoud ibn Soqman.

(fils de) Behram son autre frère. Il réunit des fantassins innombrables. Il vint donc avec une forte armée à la rencontre du fils du sultan, pour délivrer son propre fils. Quand ils arrivèrent à Qourdis, dans le voisinage de Dara, il se trouva là des hommes de l'armée du fils du sultan, qui campaient et ne s'aperçurent de rien. Quelques cavaliers de Nedjm ed-Dîn, les ayant vus, vinrent sur eux, et ils furent tous pris ; parmi eux était Tamireg, seigneur de Šîgar, et le seigneur de Nisibe, et celui de Maksîn. Quand le fils du sultan apprit que ses troupes avaient été défaites, il abandonna Dara et s'enfuit à Nisibe. Nedjm ed-Dîn descendit, prit les tentes et tout ce qu'ils avaient. Quand le fils de Nedjm ed-Dîn vit qu'ils fuyaient précipitamment, tandis qu'il faisait nuit et que personne ne se préoccupait de son voisin, comme il était chargé de chaînes, il se laissa choir de son mulet et se cacha dans la synagogue des Juifs. Un Curde informa son père ; celui-ci envoya dix hommes qui l'emportèrent et le ramenèrent : et ce fut uue grande joie pour ceux de la famille d'Orṭoq.

Le fils du sultan descendit près de son père et se plaignit de Nedjm ed-Dîn. Le sultan adressa des menaces à Nedjm ed-Dîn, parce qu'il avait méprisé le sultanat des Turcs. Nedjm ed-Dîn fit la paix [avec][1] les Francs et avec l'atabek de Damas ; ils jurèrent de s'aider mutuellement. Chacun repartit dans son pays, et Nedjm ed-Dîn resta seul. Le seigneur d'Émèse[2] vint sur lui pendant la nuit, le trouva ivre de vin et ne sachant pas même où il était : ils l'emportèrent et le déposèrent à Émèse, et ils envoyèrent informer le sultan. La réponse se faisant attendre, Nedjm ed-Dîn sortit sous condition et laissa son fils Ized[3], comme otage. Après être sorti, il rassembla des troupes, et pressait le seigneur d'Émèse de relâcher son fils. Celui-ci fit venir les troupes du sultan et quand elles furent arrivées, ils firent la paix, et il relâcha le fils de Nedjm ed-Dîn. Les troupes du sultan entrèrent dans les pays des Francs pour piller. Les Francs vinrent à leur rencontre et les massacrèrent tous. On dit qu'ils en firent brûler 3 mille dans le feu.

En l'an 513[4], le seigneur d'Alep[5] livra cette ville à Nedjm ed-Dîn, parce que les Francs l'avaient affaiblie.

La même année Ilghazi Nedjm ed-Dîn s'empara de Nisibe, et il se rendit à Alep, pour faire la paix avec les Francs, mais ils ne purent s'entendre. Il rassembla une multitude de Turcs, car ils lui étaient très dociles. On dit qu'on voulut les compter mais qu'on ne le put. Mille émirs étaient parmi eux. Quand ils s'organisèrent pour le combat, le seigneur d'Antioche[6] n'attendit pas l'arrivée du roi. C'est pourquoi il fut taillé en pièces[7], et Nedjm ed-Dîn obtint un triomphe.

---

1. Suppl. ܥܡ. — 2. Qirkhan ibn Qaradja. — 3. *Sic* ms. et vers. ar.; probablement à lire : اياز, *Ayâz*; cf. texte, même page, l. 1. — 4. Comm. 14 avril 1119. La prise d'Alep se place en 511 (= 1117-1118). — 5. Sultan-Šah, fils de Rodhwân, et successeur d'Alp-Arslan, son frère. — 6. Roger. — 7. 28 juin 1119; cf. p. 204, n. 14.

Quand il fut revenu à Mardîn, il apprit que les Alépins s'étaient révoltés; il s'y rendit en toute hâte et fit périr les rebelles. Il tomba malade en cet endroit, et il retourna pour aller à Maipherqaṭ, mais il mourut en route[1]. Il ordonna que son fils Timourṭaš Ḥossam ed-Dîn[2] régnât après lui; mais comme celui-ci n'était pas présent, son fils Soleiman, qui l'accompagnait, le conduisit à Maipherqaṭ et l'ensevelit; et il régna là. Son frère Ṭimourṭaš régna à Mardîn, en l'an 516 des Ṭaiyayê[3].

Ce chapitre est antérieur à ceux qui le précèdent, car Balaq régna à Alep après Nedjm ed-Dîn[4].

Dans ce XV[e] Livre est compris un cycle de 80 ans, pendant lesquels dix empereurs ont régné dans l'empire des Romains, et quatre khalifes des Arabes à Bagdad, trois sultans des Turcs dans le Khorasan, quatre sultans en Bithynie, deux émirs en Cappadoce, et trois rois des Francs[5] à Jérusalem. — Au Seigneur de l'Univers, qui connaît tout : gloire et honneur dans les siècles des siècles. Amen !

1. 3 nov. 1122. — 2. ܛܝܡܘܪܛܫ. — 3. Cf. *Gesch. der Chal.*, III, 237. — 4. Balaq s'empara d'Alep, le 27 juin 1123; cf. p. 211. — 5. Godefroy, Baudoin I et Baudoin II, selon l'auteur. — A propos du nom des premiers princes croisés dont on a indiqué plus haut (p. 183, n. 5 et suiv.) les formes syriaques, il aurait fallu ajouter que ces formes dérivaient directement du grec : Ταγγρέ et Ταγγρῆς, Γοντοφρέ, Σαγγέλης. La forme *Mâmoun* ou *Maimoun,* fréquente chez les auteurs arabes pour désigner Boémond, n'est pas, (comme il a été dit, p. 183, n. 4) le résultat d'une confusion graphique, mais bien une variante de prononciation; ܡܐܡܘܢ, ar. ميمون = Βαϊμοῦν(δος).

LIVRE XVI

Dans ce Seizième Livre qui est ajouté a la suite, le récit commence a narrer a partir de l'année 1442, qui est l'an 1112 de la venue de notre Sauveur, l'an 509 de l'empire des Arabes, l'an 70[1] des Turcs; et, depuis Adam et le commencement du monde, cette année est l'an 6610.

CHAPITRE PREMIER. — *Sur l'époque du siège de Mélitène, et sur les autres affaires civiles et ecclésiastiques.*

[**606**] Au commencement de ce livre le discours raconte le siège de Mélitène, parce que l'enchaînement des faits est arrivé jusqu'à ce point dans le Livre précédent qui a fait connaître la mort de Balaq, par la protection duquel Mélitène était restée entre les mains du fils du sultan[2].

Les pays de Balaq furent partagés entre plusieurs seigneurs : Ṭimourṭaš Ḥossam ed-Dîn prit Alep; Soleiman prit Ḥesna de Ziad; le sultan de Mélitène prit Masara[3] et Gargar; et à cause de cela, il y eut une querelle entre le seigneur de Ḥesna de Ziad et celui de Mélitène.

Ce fut l'occasion pour l'émir Ghâzî, fils de Tanoušman, seigneur de Sébaste, de prendre Mélitène; il fit un pacte avec le sultan Mas'oûd qui était son gendre. Après avoir réuni une troupe nombreuse, il fondit sur Mélitène le vendredi 13 de ḥaziran (juin) de l'an 1435[4]. Ils pillèrent toute la région, et assiégèrent la ville pendant un mois. Ensuite Ghâzî s'en alla et laissa son fils Moḥammed dans le village de Sâman[5], voisin de la ville, avec une nombreuse armée. Il lui ordonna de pousser chaque jour jusqu'aux portes de la ville et de ne laisser personne entrer ou sortir.

Alors une grande oppression s'empara de ses habitants, par suite d'une cruelle famine. Le prix d'un *qephîza* de froment arriva à 36 dinars. A la fin, toute nourriture fut entièrement consommée, et ils dévoraient les feuilles des arbres et l'écorce des bois tendres. Quand ils trouvaient des chats[6] ou des ânes, même crevés, ils les dévoraient; on buvait le sang; ils mangeaient avec avidité les enveloppes de peau crue, les peaux qui étaient sur les boucliers et autres objets semblables[7].

1. *Sic* ms.; cf. p. 256, 258. — 2. Cf. p. 200. — 3. Lire : ܠܡܣܡܣܐ (BH). — 4. Ms. et vers. ar. : 1436; erreur évidente d'après BH et le contexte : 13 juin 1124. — 5. BH : ܣܐܡܐܢ. — 6. BH aj. : « ou des chiens ». — 7. BH (p. 285) : ܘܫܪܛܘ ܠܡܫܟܐ ܚܝܐ ܘܦܢܩܝܬܐ ܕܟܬܒܐ ܘܡܣܐܢܐ ܘܡܒܫܠܝܢ ܘܐܟܠܝܢ « Ils arrachaient les peaux crues, les enveloppes des livres, les chaussures qu'ils cuisaient et mangeaient. »

Trois fléaux cruels frappaient cette malheureuse ville : au dehors, le glaive, qui massacrait quiconque fuyait et sortait; à l'intérieur, une famine intolérable, qui consumait, et des princes mauvais, qui tourmentaient par les emprisonnements et les supplices pour amasser de l'or.

Dès lors, c'était un spectacle affligeant : des enfants tombaient de faim sous les yeux de leurs parents qui ne pouvaient les secourir, ni même pleurer sur eux, ni les recueillir pour les ensevelir. Mais les enfants étaient jetés comme des pierres [avec] leurs grands parents (?) qui gisaient dans les rues, [**607**] tuméfiés et purulents[1]. Ils chancelaient, la voix de leur plainte s'éteignait, et il n'y avait personne pour les soutenir, pas même par un verre d'eau!

Qui pourrait raconter sans pleurer ce qui arriva alors? Le prince étant sorti pendant la nuit alla louer les Francs, au nombre de 30 mille. Après avoir promis, ils ne vinrent point, parce qu'ils faisaient le siège d'Alep. Alors, la mère du prince, nouvelle Jézabel, fit rassembler et jeter en prison tous les nobles et ceux qui passaient pour posséder quelque chose. On les torturait sans pitié pour prendre l'or. Au moment où les Turcs étaient sur le point de faire périr par le glaive tout le peuple des Chrétiens, de laisser la ville déserte et de s'éloigner ensuite, quand tout espoir était absolument perdu : alors le Seigneur eut pitié et fit briller sa face sur le reste des chrétiens. Dans la nuit du mercredi, le 10 de kanoun Ier (déc.) de l'an 1436, la peur s'empara subitement des Turcs, la Khatoun sortit avec son fils et tous leurs Turcs! L'émir Ghâzî entra. En voyant la ville privée de ses habitants, et ceux qui restaient tels qu'on aurait cru qu'ils sortaient du tombeau, il les réconforta. Il fit proclamer la liberté pour tous ceux qui s'y trouvaient et pour ceux qui viendraient s'y réunir; il donna du froment aux laboureurs pour semer, il fit venir des troupeaux[2] de bœufs et de moutons; et la ville recommença à prospérer.

La même année, Soleiman mourut à Maipherqaṭ, et sur cette ville régna Ṭimourṭaš Ḥossam ed-Dîn, seigneur de Mardîn, qui était son frère.

Et comme Ḥesna de Ziad appartenait à ce Soleiman, surnommé Šems ed-Daulah, l'émir Ghâzî passa pour aller aussi s'emparer de Ḥesna de Ziad. Mais comme l'émir Daoud, de la famille d'Orṭoq[3], le devança, l'émir Ghâzî pilla toute la région de Hanaziṭ et amena (les captifs) dans la région de Mélitène. Il passa une seconde fois et prit tout ce qui restait. Il s'empara de la forteresse de Masara. Alors Daoud vint pour combattre l'émir Ghâzî, mais quand il reconnut qu'il n'était pas en force pour se rencontrer avec lui, il s'enfuit en incendiant les villages de la région.

1. Phrase obscure que la vers. ar. a rendue : ܟܐܦܐ ܦܪܝܣܝܢ ܗܘܘ ܛܠܝܐ ܡܢ ܣܝܒܪܬܐ ܘܣܒܐ ܒܫܘܩܐ. Il semble qu'elle ait lu ܣܝܒܪܬܐ au lieu de ܣܒܬܐ; «... les jeunes enfants (faute) de nourriture et les vieillards gisaient... »; ce qui paraît préférable. — 2. BH : ܒܩܪܐ. — 3. Ms. : « Orṭos »; cf. p. 172, n. 8.

La même année[1], mourut le khalife de Bagdad, Moustadhir[2]; son fils Moustaršid[3] lui succéda.

L'émir des Arabes nommé Çadîqah[4] s'unit aux Orṭoqayê.

Quand le khalife de Bagdad entra dans le palais de son père, il en expulsa les joueurs de cithare et tous les musiciens et les fit brûler devant la porte. Il fit sortir et chassa trois mille femmes, cantatrices et débauchées, qui buvaient du vin avec son père. Il y eut parmi le peuple des Ṭaiyayê du tumulte et du trouble; ils disaient : « Voici comment se souillent en secret ceux qui sont établis princes de la foi. C'est pour cela que l'empire échappa à la race des Arabes. »

Or, l'émir Çadîqah, comme pour tirer vengeance, engagea une bataille avec le khalife, sous prétexte que celui-ci était également débauché.

Les Turcs soutenaient le khalife, et poursuivaient Dobeis, fils de Çadiqah. Alors, dans son amertume, il quitta les Musulmans et chercha du secours près des Francs; il les amena contre Alep, pour qu'ils s'en emparassent; Boursouqi, seigneur d'Alep[5], rassembla une armée pour venir contre les Francs. Alors les Francs retournèrent dans leur contrée, et Boursouqi entra à Alep et s'y fortifia; il fit croire qu'il avait vaincu les Francs. Il vint contre 'Azaz pour s'en emparer, mais le roi de Jérusalem arriva et rassembla les Francs; ils engagèrent une bataille avec Boursouqi; (le roi) le vainquit et détruisit une grande partie de ses troupes; Boursouqi s'échappa lui-même avec quelques hommes et s'enfuit à Alep[6]. — *Fin.*

[**606**] En cette même année[7] apparut une grande étoile, du sud au nord. Elle était très longue, et large comme le cou d'un cheval. Elle fut visible pendant deux mois.

En l'année 1435, apparurent des étoiles filantes, depuis le commencement

[**606**] Dans les années sur lesquelles la suite du discours nous amène à parler[8], le calme et la tranquillité régnaient dans notre Église orthodoxe, pour le motif que voici :

Tandis que les Grecs chalcédoniens étaient confinés au-delà de la mer du

---

1. Barhébr. (*Chr. syr.*, p. 286) fait cette remarque : « Le B. Mar Michel place en cette année la mort de Moustadhir et l'avènement de Moustaršid; peut être a-t-il été induit en erreur par l'inégalité du cours des années lunaires des Arabes et solaires des Grecs. » — 2. Il mourut le 16 de réby II de l'an 512 (6 août 1118). — 3. Abou Mançour Fadhl ibn al-Moustadhir, al-Moustaršid (1118-1135). — 4. *Sic* ms.; cf. ci-dessus, p. 214. Il s'agit en réalité ici de Dobeis fils de Çadaqah. Cf. *Gesch. der Chal.*, III, 220 et suiv. — 5. Aqsonqor al-Boursouqi, seigneur de Mossoul, à qui Timourṭaš avait cédé cette ville. — 6. 13 juin 1125. Cf. *Gesch. des Königr. Jerusalem*, p. 176; *Gesch. der Chal.*, III, 242.

7. C.-à-d. 1434. Ceci fait suite au récit de la page 212. — 8. ܡܠܘܫܐ.

de la troisième veille de la nuit jusqu'au matin.

En l'année 1436, il y eut une grande famine dans tout l'Orient.

Pont, les fils de Magog régnèrent, par la permission du ciel, qui précipita les hérétiques persécuteurs dans l'angoisse, afin qu'ils ne contraignissent plus les Orthodoxes, selon leur cruelle habitude, à se pervertir[1] dans leur hérésie. Et comme les Grecs cruels étaient confinés au delà de la mer, ainsi que nous l'avons dit[2], [607] ils envoyaient dans les pays de Syrie, de leurs coreligionnaires, pour être les pasteurs de leurs adhérents.

Les Francs, c'est-à-dire les Romains, qui occupaient Antioche et Jérusalem, avaient, comme nous l'avons déjà exposé[3], des évêques dans leurs états. Et les pontifes de notre Église étaient au milieu d'eux, sans être persécutés ni molestés; car, bien que les Francs fussent d'accord avec les Grecs sur la dualité des natures, cependant, ils différaient d'eux dans la foi, sur beaucoup de points, et ils étaient fort éloignés[4] d'eux dans leurs usages, comme nous l'exposerons longuement quand le discours arrivera à l'endroit où il convient de placer le souvenir de ces choses. Nous en parlons maintenant pour montrer que les Francs, qui, à cette époque, occupaient les places de la Palestine et aussi de la Syrie, et qui avaient des pontifes dans leurs églises, ne soulevaient jamais de difficulté au sujet de la foi, ni pour arriver à une seule formule dans tous les peuples et toutes les langues des Chrétiens; mais ils considéraient comme chrétien quiconque adorait la croix, sans enquête ni examen.

De leur côté, les Turcs, qui occupaient la plupart des pays au milieu desquels habitaient (les Chrétiens), qui n'avaient aucune notion des mystères sacrés, et, pour cela, considéraient le christianisme comme une erreur, n'avaient pas pour habitude de s'informer sur les professions de foi, ni de persécuter quelqu'un pour sa profession de foi, comme (faisaient) les Grecs, peuple méchant et hérétique.

CHAPITRE [II]. — *De l'époque à laquelle les Francs prirent Tyr, ville du littoral, aux Arabes égyptiens; et sur les autres événements qui se passèrent à cette époque dans tout l'Univers.*

[608] Doucas[5], chef de ces Vénitiens qui vainquirent les Égyptiens, qui étaient venus par mer à 'Akko, mit le siège contre Tyr, ville située au cœur de la mer[6].

Tandis que les Vénitiens combattaient contre Tyr, à l'instigation du

1. ܠܡܬܗܦܟܘ. — 2. Cf. ci dessus, p. 172. — 3. Cf. ci-dessus, p. 191. — 4. ܡܪܚܩܝܢ.

5. Doucas, mot que l'auteur a pris pour un nom propre, est la transcription du titre de « doge ». Ce doge était Dominico Michieli. — 6. Cf. Röhricht, *Gesch. des Königreichs Jerusalem*, p. 166.

patriarche franc de Jérusalem, à cette époque le roi Baudoin fut délivré des mains des Turcs, ayant été rançonné à cent mille dinars[1].

En cette année 1437[2], le seigneur de Ḥama[3] fut tué par les Francs près de Kephar Ṭab[4]. Les Francs enlevèrent Gabala[5] à Ibn 'Ammâr.

Le roi de Jérusalem descendit pour aider les Vénitiens qui assiégaient Tyr. Alors les Égyptiens livrèrent la ville au seigneur de Damas. Le [seigneur][6] de Damas, qui est Ṭoghtikin[7], étant venu pour combattre les Francs, ceux-ci allèrent à sa rencontre à Merdj Çofar, c'est-à-dire la « Prairie d'airain[8] »; ils taillèrent en pièces et détruisirent son armée. Il se sauva avec un petit nombre d'hommes à Damas.

Alors ils pressèrent Tyr avec toute sorte d'attaques, par mer et par terre, et ils s'en emparèrent en cette année 1437[9].

La même année[10], Boursouqi monta pour la seconde fois, contre les Francs; il fut taillé en pièces et s'enfuit.

Il monta encore, pour la troisième fois, Baudoin, roi d'Édesse[11], vint contre lui : Dieu donna la victoire au roi et il détruisit 12 mille (hommes).

Après que l'émir Ghâzî eut pris Mélitène, Malik 'Arab[12] rassembla 30 mille hommes, et vint attaquer son frère Mas'oud; parce que ce dernier ne s'était pas porté au secours de son frère[13], à Mélitène, et avait abandonné celle-ci à Ghâzî. Mas'oud s'enfuit à Constantinople, chercher du secours près de Jean, empereur des Romains[14]. Malik 'Arab mit le siège contre Iconium, capitale de son frère le sultan Mas'oud. L'empereur Jean accueillit Mas'oud avec joie et lui donna beaucoup d'or. En sortant, il vint trouver l'émir Ghâzî, et tous les deux marchèrent contre 'Arab. Celui-ci s'enfuit près de l'Arménien Thoros, en Cilicie.

A l'été de l'an 1438, 'Arab réunit les Turcs et les Arméniens, tendit des embûches et prit Moḥammed, fils[15] de Ghâzî. L'émir Yaunas[16] marcha contre 'Arab. 'Arab fut vainqueur; il s'empara aussi [**609**] de Yaunas, et marcha en toute hâte sur Ghâzî. Quand ils en vinrent aux prises, Ghâzî fut d'abord vaincu;

---

1. Cf. ci-dessus, p. 212. — 2. La date paraît inexacte. — 3. Šihab ed-Dîn Maḥmoud, fils de Qaradja. — 4. Cf. *Gesch. des Kön. Jerus.*, p. 149; H. Derenbourg, *Ousâma ibn Mounḳid*, p. 129 (récit de la bataille par Ousâma). — 5. Il s'agit vraisemblablement de Djebeleh (et non de Byblos) enlevée à Fakr el-Moulk ibn 'Ammâr, par Tancrède, en 1109. Cf. *Gesch. der Chal.*, p. 175, n. 3 ; H. Derenbourg, *op. cit.*, p. 81. — 6. Mot omis par le copiste. — 7. Ms. : *Ṭngdibin*; lire : ܛܘܓܬܟܝܢ. Toghtikin Sêïf el-Islam Dahar ed-Dîn. — 8. Ar. صفر « cuivre jaune ». La bataille eut lieu le 25 janv. 1126 ; cf. *Gesch. des Kön. Jerus.*, p. 178. — 9. Tyr capitula le 7 juillet 1124. Cf. *Gesch. der Chal.*, III, 240 ; *Gesch. des Königr. Jerus.*, p. 168. — 10. A cause de la perturbation et de l'incertitude dans les dates, il est difficile de préciser à quels événements l'auteur fait allusion; cf. *Gesch. des Kön. Jerus.*, p. 176-180; et Matth. d'Éd., trad., p. 314-318. — 11. Baudoin II était alors roi de Jérusalem. Édesse appartenait à Josselin. — 12. Lire : ܥܪܒ. — 13. Togril-Arslan. — 14. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LXXXVI, § xvi. — 15. ܛܠܝܐ ܒܪ. — 16. Fils de Moḥammed; émir de Masara (BH).

mais, étant monté sur un lieu élevé, il y fit dresser sa tente, et ordonna de sonner les trompettes, comme si 'Arab avait été vaincu. Au son des trompettes, et à la vue de la tente, ses troupes se rassemblèrent [1]. A ce moment, il y eut un épais brouillard et les troupes de 'Arab se dispersèrent. Alors Ghâzî les poursuivit, et s'empara de leurs tentes et de leurs chevaux. Il parvint jusqu'à Comana et Ancyre, et il combattit énergiquement jusqu'à ce qu'il se fût emparé de ces villes, et eût délivré son fils Moḥammed qui était enfermé là.

Après cela, 'Arab réunit de nouveau (une armée) et se mit à guerroyer et à s'emparer des places. S'étant emparé d'une forteresse dans laquelle il trouva un des fils de Ghâzî, nommé Yagan, il tua celui-ci, et Ghâzî fut encore plus irrité. Il réunit ses troupes et marcha contre 'Arab. 'Arab, ayant été vaincu, prit la fuite, et l'émir Ghâzî dévasta sans pitié les villages et les villes. 'Arab réunit de nouveau une armée et vint [2] contre l'émir Ghâzî; mais 'Arab fut vaincu de nouveau et s'enfuit pour aller chez les Grecs [3], et il périt.

Toutes ces choses se passèrent parmi les Turcs qui, dans leur colère des uns contre les autres, cherchaient du secours chez les chrétiens.

En cette année 1438, Boémond [4], fils de Boémond, partit de Rome, et il régna à Antioche; le père de celui-ci, dont il portait le nom, avait été un des premiers qui sortirent et régnèrent. Mais lui se montra un vain orgueilleux, et voulut soumettre tous les Francs. Il y eut parmi eux des divisions et des combats. C'est pourquoi Josselin s'empara de tout ce qu'il trouva dans toute la région d'Antioche, à l'exception des gens.

Leur patriarche [5] fut irrité; il ferma les églises; et il fit cesser les messes et les prières, et les cloches, et les funérailles des défunts. Ainsi contraints, ils firent la paix. Josselin rendit tout le butin.

En l'an 1439 [6], les Turcs et les Francs s'assemblèrent pour livrer bataille dans la plaine d'Alep. Les Turcs craignirent; ils convinrent de donner à Josselin chaque année 12 mille dinars, et ils firent la paix.

Ensuite, les Turcs séduisirent, à 'Azaz, quelques individus [7] qui firent boire du poison à Josselin et à 6 chevaliers en même temps. Ces six hommes moururent; mais Josselin, grâce aux médecins et à la providence du Seigneur, fut sauvé. Ceux qui avaient donné le poison furent mis à mort avec leurs enfants.

En cette année, Jean, empereur des Grecs, pénétra dans le pays des Hongrois et les soumit [8].

---

1. ܐܬܟܢܫܘ. — 2. Les mots surchargés se lisent ainsi sur l'original : ܘܐܬܐ ܠܘܬ ܐܡܝܪ ܓܐܙܝ ܘܡܬܟܬܫ ܘܐܬܟܫܛܢ ܥܡܗ ܘܐܬܐ..... ܐܠܐ ܬܘܒ ܐܬܚܝܠ ܘܐܬܐ. — 3. Le ms. et la vers. ar. portent ܠܘܬ ܡܨܪܝܐ; je lis ܠܘܬ ܝܘ̈ܢܝܐ. — 4. Ms. : *Mound* fils de *Bémound*. Boémond II arriva à Antioche à l'automne de l'an 1126. — 5. Bernard, d'Antioche ; cf. *Gesch. des Kön. Jerus.*, p. 183. — 6. Vers la fin de 1127 ; cf. *op. cit.*, p. 184. — 7. BH (p. 287) : « Les Turcs d'Alep séduisirent quelques cuisiniers francs, etc. ». — 8. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LXXXVI, § x-xi.

La même année, le sultan qui avait été autrefois à Mélitène [1] fit une incursion et pilla quelque peu les confins extérieurs du pays, puis il s'en alla et on ne le revit plus.

Au mois de 'ab (août), les maudits Turcs pillèrent le pays de Mélitène. Daoud de Ḥesna de Ziad, les rejoignit, les battit et délivra les captifs qu'il renvoya.

La même année [2], mourut le grand sultan Ghyat ed-Dîn, qui est loué pour sa beauté naturelle, sa justice, et l'éclat de ses victoires. Une paix constante régna de son temps dans ses états. Il eut pour successeurs son frère Sindjar, fils de Malik-šah, et son propre fils, Maḥmoud [3].

En l'an 1440, Josselin envahit le pays d'Amid [4] et dévasta les Turcs et les Curdes de la montagne Ašouma; il pilla les villages jusqu'aux portes de la ville, parce que quand les Turcs envahirent le pays d'Édesse, tandis que Josselin [était] [5] à Antioche, les troupes d'Amid s'étaient jointes à eux.

A la même époque, il y avait auprès de Ḥossam ed-Dîn, seigneur de Mardîn, deux illustres chevaliers [610] Francs : l'un était Bar-Noul [6] et l'autre Galeran ; il ne voulait pas les tuer; mais Boursouq[î] l'y contraignit, et menaça de dévaster son pays s'il ne les massacrait pas. Après qu'il les eut fait mettre à mort, la nouvelle arriva qu'un vendredi, tandis que Bou[r]souqî priait dans la mosquée, un Ismaïlien le frappa d'un couteau; mais le couteau ne pénétra point, parce que l'émir était vêtu d'une cuirasse. L'Ismaïlien ayant été pris, cria aux deux compagnons qui étaient avec lui et dit : « Frappez plus bas ». Ceux-ci frappèrent Boursouqî au bas-ventre, et il mourut [7]. Ḥossam ed-Dîn se repentit d'avoir massacré les Francs.

[608] En cette année 1438, il y eut un hiver rigoureux : les bêtes sauvages et les animaux domestiques périrent.

Il y eut aussi des tremblements de terre au mois de šebaṭ (févr.).

En l'an 1439, au mois de tešrîn II (nov.), il y eut pendant la journée deux secousses de tremblement de terre, et encore deux pendant la nuit. La terre

[608] Quand les méchants Grecs ne pouvaient plus maltraiter les Orthodoxes, comme ils faisaient [8] autrefois, ils n'abandonnaient cependant pas leur cruauté; mais ils établissaient à Antioche et en Égypte, pour leur peuple, des patriarches, dans les états des Musulmans, et ils s'agitaient pour troubler les Syriens, et même les Égyptiens

---

1. Togril-Arslan. — 2. En réalité le 18 avr. 1118. — 3. Cf. p. 206, n. 5. — 4. Ceci semble devoir se placer antérieurement à la captivité de Josselin (13 sept. 1122); cf. Matth. d'Édesse, trad., p. 302. — 5. Mot omis. — 6. Sans doute le neveu de Baudoin II, « fils de sa sœur » (Matth. d'Éd., p. 307, 313, 462). Je n'ai pas retrouvé son nom ailleurs; la forme syriaque (dans la vers. ar. ܒܪܢܘܠ) doit répondre à un nom tel que Renault ou Arnault. Cf. *Gesch. des Kön. Jerusalem*, p. 171, n. 5. — 7. Le 26 nov. 1126; cf. *Gesch. der Chal.*, III, 244.

8. ܥܒܕܝܢ ܗܘܘ.

fut secouée pendant 40 jours et 40 nuits.

Une étoile apparut, qui lançait des traits, à la huitième heure du jour; elle était brillante; et ensuite elle s'obscurcit comme une fumée[1], puis elle tomba.

En l'an 1440, un feu apparut dans la région septentrionale, aux mois de kanoun II (janv.), d'adar (mars) et de nisan (avril); des sortes de colonnes en étaient projetées très fréquemment dans la direction du sud.

et les Arméniens, comme un serpent dont la tête est coupée et qui agite sa queue. Il y avait donc en Syrie et en Arménie, de même qu'en Palestine et en Égypte, outre le patriarche et les évêques de notre nation, de nos frères les Égyptiens et des Arméniens, ceux aussi des Grecs chalcédoniens, qui troublaient autant qu'ils pouvaient ces trois nations, et même, quand l'occasion s'en présentait, les Nubiens et les Abyssins. Les Orthodoxes[2] avaient à lutter contre les Chalcédoniens, de même que contre les frères de ceux-ci, les Nestoriens qui étaient en Perse et en Assyrie. Or, malgré qu'à Jérusalem et à Antioche, ces Grecs, assidus dans le mal, excitassent les pontifes des Francs contre les Orthodoxes, les trois nations demeuraient[3] dans [609] la concorde, et, comme il en était de même dans l'empire des Turcs, les Orthodoxes étaient partout exempts des vexations des Chalcédoniens. L'Église aurait joui de la tranquillité si ce n'eût été la dispute du patriarche avec Bar Çabouni et avec trois évêques âgés : Bar Maudiana, qu'il avait chassé de Mélitène; celui de Callisura et celui du Ṭour 'Abdîn, que le patriarche avait excommuniés, et chacun pour un motif qui n'était ni l'hérésie, ni la transgression des canons, mais pour avoir été méprisé par eux. Comme plusieurs avaient grandement supplié le patriarche sans qu'il cédât, et comme ces trois évêques moururent sans qu'il les déliât de leur interdit, beaucoup de fidèles éprouvèrent un amoindrissement de la foi. — *Fin.*

CHAPITRE [III]. — *De l'époque à laquelle fut tué Boémond, seigneur d'Antioche, et à laquelle mourut Athanasius, patriarche d'Antioche. Des autres événements civils et ecclésiastiques qui eurent lieu à cette époque.*

En l'an 1441, les Francs se réunirent et mirent le siège contre Damas[4]; parce que le seigneur de cette ville, Ṭoghtekin[5], qui est loué pour ses excellentes qualités, était mort[6], et Bouri[7] Tâdj el-Moulouk, c'est-à-dire « couronne des rois », avait commencé à régner. Comme (les Turcs) s'étaient emparés des défi-

1. Je lis : ܐܝܟ ܬܢܢܐ, quoique l'arabe porte, comme le texte, « dragon » : انطفى مثل التنين.
2. Le texte (identique dans la vers. ar.) paraît incorrect; lire : ܠܘܩܒܠ ܟܠܩܕܘܢܝܐ (?). — 3. ܫܠܝܢ ܗܘܘ. — 4. Cf. Röhricht, *Gesch. des Königr. Jerusalem*, p. 186. — 5. Lire ܛܘܓܬܟܝܢ (= ܛܘܓܬܟܝܢ طغتكين). — 6. 12 févr. 1128. — 7. Ms. : ܒܪ (vers. ar. : ابن); lire : ܒܘܪܝ; cf. p. 239 (texte, p. 618).

lés pour qu'on ne pût ravitailler les Francs, ceux-ci avaient envoyé mille fantassins et cavaliers pour apporter les choses nécessaires à la nourriture. Les Turcs leur tendirent des embûches sur la route, et détruisirent les fantassins. Les Francs furent fort tourmentés; ils acceptèrent du seigneur de Damas vingt mille dinars, firent la paix et revinrent dans leur pays, à condition qu'on paierait chaque année un tribut aux Francs.

En cette année mourut l'arménien Thoros[1], gouverneur[2] de la Cilicie. Son frère Léon[3] lui succéda. Boémond, seigneur d'Antioche, fut amené à faire la guerre à Léon[4].

L'émir Ghazî, après avoir vaincu tous les Turcs de la Cappadoce, régna seul et envahit le littoral. Là se trouvait un Grec[5], nommé Casianus[6] qui tenait la région. Celui-ci alla spontanément trouver l'émir Ghazî, et lui livra toutes les forteresses du littoral du Pont. Ghazî lui donna un poste dans son pays, et Casianus entra à son service.

L'émir Ghazî ayant donc ainsi prévalu, apprit à ce moment-là, la mort de Thoros, et il envoya ses troupes en Cilicie. Au moment où les Turcs y arrivèrent, Boémond et les Francs se trouvèrent arriver d'un autre côté. Les Francs n'avaient point connaissance de la présence des Turcs, ni les Turcs de celle des Francs; mais des deux côtés, Turcs et Francs, en voulaient aux Arméniens. En arrivant dans la plaine d'A[na]zarba, les Turcs virent Boémond avec quelques cavaliers : ils le reconnurent et engagèrent le combat. Après de nombreux massacres, les Francs fatigués montèrent sur une colline où les Turcs les entourèrent de tous côtés et les tuèrent tous. Ils tuèrent subitement Boémond, parce qu'ils ne le reconnurent pas. Ils prirent sa tête et les armures des Francs et se retirèrent pour s'en aller[7]. Léon de son côté occupa les défilés et massacra une foule de Francs[8]. Quand les Turcs revinrent près de l'émir Ghazî, celui-ci fit préparer la tête de Boémond et l'envoya avec divers présents, armures et chevaux, au khalife de Bagdad, qui lui renvoya aussi divers présents.

[**611**] En cette même année[9], le sultan du Khorasan donna Mossoul au fils de Boursouqi[10]. On disait de lui qu'il était très versé dans les sciences et dans les doctrines, et très habile dans l'art du tissage et des constructions[11]; qu'il

1. Thoros Ier, fils de Constantin, mort en 1129. — 2. Littéral. : « détenteur ». — 3. Ms. : *Lebon* (*Levon*, forme arménienne). — 4. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LXXXVI, § XIX, XX. — 5. BH : ܣܛܪܦܐ ܕܝܘܢܝܐ « un satrape des Grecs ». — 6. BH : ܩܐܣܝܢܘܣ; vers. ar. : ܩܣܝܐܢܘܣ. Κασιανός; cf. *Hist. grecs des Crois.*, I, 270. — 7. Cf. *Gesch. des K. Jerus.*, p. 188. La bataille eut lieu en févr. 1130. — 8. Barhébr. dit qu'il massacra « les Turcs »; c'est une interprétation erronée. — 9. Ceci est inexact. — 10. C.-à.-d. à 'Izz ed-Dîn Mas'oud, fils d'Aqsonqor al-Boursouqi; cf. *Gesch. der Chal.*, III, 244; *Gesch. des K. Jerus.*, p. 182. — 11. Lire : ܒܢܝܢܐ; vers. ar. : ܥܐܪܦ ܒܐܠܚܝܐܟܗ ܐܠܢܣܝܓ ܘܐܠܒܢܐ.

était courageux, fort et valeureux dans les combats; mais il ne brilla point, car la gloire elle-même est un don d'en haut. Il vécut seulement trois mois dans la principauté. Quand il parvint à Reḥabôt, sa fin arriva et il mourut[1]. On croit qu'il fut tué par le poison.

Après lui, Mas'oud, fils d'Aqsonqor, vint mettre le siège contre Reḥabôt, et organisa contre cette ville une violente attaque. Celui-ci mourut aussi empoisonné[2].

Josselin s'empara de Rêš'ayna : il tua une grande partie de la population arabe, une grande partie fut suffoquée, et il fit captifs ceux qui restaient, hommes et femmes.

En l'an 1441, quatre enfants étaient nés d'une même couche; et au bout de dix jours trois moururent subitement le même jour, au même instant. — *Fin.*

Le gouverneur était irrité contre le patriarche Athanasius, à cause de l'excommunication d'Isaac, fils de Qorya[3] et (il lui défendit)[4] de sortir d'Amid. En effet, plusieurs fois, il avait envoyé lui demander de l'absoudre. Enfin, l'émir vint lui-même en personne au monastère de Qanqrat et demanda au patriarche d'absoudre Isaac. Il n'y consentit pas, mais il apaisa la colère de l'émir par l'or qu'il lui offrit. Alors, le diacre Isaac conseilla à l'émir de ne pas laisser le patriarche sortir d'Amid; il lui disait : « Ce patriarche est un homme âgé; bientôt il mourra ici, et tu prendras son trésor[5] ». Tandis que le patriarche restait à Amid, comme dans une prison, il envoya un message à Josselin, seigneur d'Édesse, lui demandant de le réclamer à l'émir d'Amid. Josselin manda avec empressement au seigneur d'Amid : « Si tu ne relâches pas le patriache, je dévasterai ta contrée. » Et, ainsi contraint, l'émir permit [**611**] au patriarche de s'en aller.

Il sortit donc d'Amid et vint saluer Josselin, et de là il monta au monastère de Mar Bar Çauma. Le dimanche de Pentecôte[6], il commença à célébrer la messe, et parvint jusqu'à l'invocation de l'Esprit; tout à coup, il se troubla, son visage changea, il perdit connaissance, et on le plaça sur son siège; l'évêque de Gargar acheva la messe.

Ensuite le patriarche se trouva mieux et il institua un évêque pour le Ségestân[7]; mais, après être resté sept jours[8] étendu, le moment de son départ arriva; et le samedi 8 de ḥaziran (juin) de l'an 1440, à la troisième heure, il mourut. On fit ses funérailles, et son corps fut enseveli dans la sacristie[9] du couvent. — *Fin.*

---

1. En juillet 1127. Son père avait été assassiné le 26 nov. 1126. — 2. Répétition évidente. L'auteur a juxtaposé plusieurs documents.

3. Cf. ci-dessus, p. 213. — 4. Mot omis par le copiste. — 5. κειμήλιον. — 6. 2 juin 1129. — 7. Jean, le dernier dans la liste de l'Appendice; ce qui donne à croire que ces listes suivent l'ordre chronologique. — 8. Ms. : « 7 sept jours ». — 9. *gazophylacium.*

CHAPITRE [IV]. — *De l'époque à laquelle Zangui sortit de Badgdad et régna sur Mossoul; à laquelle Josselin régna sur Antioche; et à laquelle le patriarche Mar Jean fut ordonné.*

Quand Mas'oud, fils de Boursouqi, qui était gouverneur de Mossoul, mourut, il y avait dans cette ville un préfet[1] nommé Djâwali[2], un des officiers du grand sultan; sur le conseil qu'on lui donna, il prit la plus grande partie des richesses du trésor du gouverneur de Mossoul, et les envoya au sultan par l'intermédiaire du juge Beha ed-Dîn Šahrzôrî[3], en compagnie d'un émir nommé Çalaḥ ed-Dîn Maḥmoud ibn Ayoub[4]. Il manda au sultan : « Moi, qui suis de vos serviteurs, je conviens très bien pour vous ici ». Quand les envoyés arrivèrent à Bagdad, avant qu'ils ne vissent le sultan, ils rencontrèrent un homme honorable, Naçir ed-Dîn Djaqer[5], fils de Ya'qoub, qui était parent de Çalaḥ ed-Dîn. Quand ils lui firent connaître la raison de leur venue, il leur conseilla de demander Zangui 'Imâd ed-Din[6], l'atabeg, « car, dit-il, le sultan a confiance en cet homme qui est son atabeg; il est puissant, fameux et digne de l'empire ». Ils acquiescèrent à son conseil et se rencontrèrent d'abord avec Zangui. Celui-ci leur fit ce serment : « Si cela arrive, tout ce que vous me demanderez, je vous l'accorderai ». Le juge demanda que la charge de juge à Mossoul soit confiée à lui-même et à sa postérité après lui, tant que subsisterait le règne de la famille de l'atabeg, et que tous les juges de tous les lieux de ses états fussent sous le commandement de ses enfants. [**612**] Il leur en fit le serment et le confirma par écrit. Çalaḥ ed-Dîn lui demanda de devenir son *hadjib* particulier. Naçir ed-Dîn demanda de devenir préfet[7] de Mossoul, avec autorité sur toute la province. Alors ils se présentèrent au sultan, après avoir rempli les yeux de tous ceux qui l'entouraient par des présents.

Quand la principauté eut été donnée à Zangui par le sultan et le khalife, il partit de Bagdad, suivi[8] d'une armée. Quand il approcha de Mossoul, le juge Beha ed-Dîn et l'émir Çalaḥ ed-Dîn le précédèrent et allèrent trouver Djâwali, à qui ils dirent : « Comme nous n'avons pas pu obtenir ces lieux pour toi, nous avons obtenu un édit pour que tu sois préfet en cette citadelle, avec autorité sur tous les pays. Et le sultan a ordonné que ce Zangui, son atabeg, soit général sous tes ordres[9] ». Il se laissa persuader par eux, et Zangui entra à Mossoul[10]. Ils lui

---

1. ἡγεμών. — 2. Un mamlouk d'Aqsonqor. Cf. *Gesch. der Chal.*, III, 247. — 3. BH : Abou 'l-Ḥassan 'Alî ibn Šahrzôrî. — 4. BH : ܨܠܚ ܝܥܩܘܒܣܢܝ; « Çalâḥ Yâgoubsânî ». Cf. H. Derenbourg, *Ousâma*, p. 143, n. 1. — 5. Lire : ܓܩܪ (جقر) au lieu de ܓܩܕ. — 6. Ms. et vers. ar. : « 'Omar ed-Dîn »; BH : « Zangui, fils de Qâsim ed-Daulah Aqsonqor. ». — 7. ἡγεμών. — 8. Lire : ܘܪܕܦ. — 9. Littér. : « devant toi ». — 10. Au ramadhan de l'an 521 (1127).

ouvrirent les portes de la ville et de la citadelle, et il commença à régner en l'an 1442.

Il monta ensuite prendre Djézireh, et peu à peu il arriva à régner comme le montrera le discours qui parle successivement de tous les temps. Il observa et exécuta les conventions faites avec Beha ed-Dîn, Çalaḥ ed-Din, Naçir ed-Dîn, et Zain ed-Dîn, et n'en retrancha rien.

La même année, quand Boémond, seigneur d'Antioche, eut été tué[1], le roi vint de Jérusalem, et Josselin vint d'Édesse pour régner à Antioche. Les gens de la ville fermèrent les portes et les laissèrent tous les deux dehors. Après avoir passé des jours à discuter, ils se mirent d'accord et donnèrent la ville à Josselin qui devait la garder jusqu'à ce que la fille de Boémond prît un mari, qui serait (alors) seigneur d'Antioche.

Tandis que les Francs campaient aux portes d'Antioche, Zangui, seigneur de Mossoul, vint piller la région de Tell Bašer et d'Antioche. Il battit les Turcs[2] et tua ceux qu'il atteignit. Après cela, il pénétra dans leurs pays, y massacra beaucoup de gens, et s'empara de deux forteresses.

La même année Jean, empereur des Grecs, s'avança pour combattre les Turcs, et bâtit une ville sur le littoral. Au moment où il se préparait à rencontrer les Turcs, son frère et quelques-uns de ses grands formèrent un complot contre lui. Comme il voulut s'emparer d'eux, son frère s'enfuit près de l'émir Ghazî. Celui-ci se réjouit vivement à cause de lui. Il le traita avec de grands honneurs et l'envoya près de Gabras, à Trébizonde. L'empereur retourna à Constantinople et chassa en exil ceux qui avaient comploté contre lui[3].

L'émir Ghazî assiégea Symnada, qui était à sa sœur, et la prit de force. De là, il entra dans le pays de Cilicie, contre Léon l'Arménien. Il attaqua et prit des forteresses. Léon fut humilié : il jura de ne plus entrer ni envoyer d'hommes dans les pays de l'émir Ghazî, et de payer chaque année un tribut à Ghazî. Celui-ci, ayant ajouté foi à sa parole, le laissa et se retira. Léon mentit et ne donna rien.

L'émir Ghazî vint à Mélitène. Le sultan Mas'oud, son gendre, et Isaacus, frère de l'empereur des Grecs, qui était revenu **[613]** d'auprès de Gabras, vinrent l'y trouver, et y restèrent tout le temps de l'hiver.

Ensuite Isaacus se rendit près de Léon, et Léon donna sa fille au neveu[4] de l'empereur, avec deux villes : Mopsueste et Adana[5]. Ensuite, il y eut une que-

---

1. Cf. ci-dessus, p. 227. — 2. Sic ms. et version arabe. Il y a probablement une lacune dans le texte; à moins qu'il ne faille lire les « Francs » au lieu des « Turcs ». — 3. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LXXXVI, § xxxiii, xxxvi. — 4. Litt. : « au fils du frère », c.-à-d. d'Isaac; Barhébr. (*Chr. syr.*, p. 290), suivi par les historiens modernes, a rendu ce passage en disant : « Isaac donna sa fille à Léon ». — 5. Lire : ܘܐܕܢܐ (BH).

relle entre eux. Léon enleva aux Grecs [tout ce qu'ils possédaient], et Isaacus [s'enfuit][1] avec son fils près du sultan Mas'oud.

En l'an 1442, au mois de tešrîn II (nov.), on voyait dans la région septentrionale comme un feu ardent, ressemblant à des montagnes, ensuite il était comme des colonnes. A ce moment tomba une grande étoile, très terrible, qui, dans sa chute, fit un bruit épouvantable.

L'année où mourut le patriarche Mar Athanasius mourut aussi Macarius, pape d'Alexandrie [2].

Quand la nouvelle de la mort du patriarche Athanasius parvint à Édesse, selon l'usage, des prêtres se réunirent pour lui faire un office funèbre. A cet office présidait Bar Çabouni ; il fut frappé, tomba et perdit connaissance ; on le transporta dans sa chambre. Ensuite il reprit des forces. Comme le synode était assemblé à Kaišoum, Bar Çabouni vint à Samosate pour se rendre au synode. Là, il tomba de sa monture. On le remporta à Édesse où il mourut sans avoir été délié de son interdit.

Le chef du synode était à cette époque Dionysius de Kaišoum. Les évêques s'étant réunis jetèrent[3] les sorts, et le choix tomba sur Maudiana, archimandrite du monastère de Dovaïr, qui est dans la région d'Antioche. Tandis que [**612**] deux évêques allaient pour ramener l'élu, Dionysius de Kaišoum mourut ; et on attendit la venue[4] du vénérable Dionysius, le maphrien.

Tous les évêques se rendirent avec le maphrien Dionysius à Tella de Sebarta[5], à l'instigation de Josselin qui se faisait leur protecteur ; et l'ordination du patriarche Mar Jean, qui est Maudiana[6] l'archimandrite, eut lieu le lundi de la seconde semaine du carême, le 17 de šebaṭ (févr.)[7]; le maphrien Dionysius lui imposa les mains, dans la grande église des Francs, tandis que Josselin et ses grands étaient présents à l'office. Sur l'intervention de Josselin, le patriarche et le synode prononcèrent l'absolution de Bar Çabouni. — Quant à l'évêque du Ségestan [qui avait quitté][8] son diocèse et était revenu, le patriarche l'avait sévèrement excommunié et avait défini qu'il ne serait plus jamais accepté dans l'Église; à la demande de Josselin, ils reçurent et réconcilièrent aussi cet évêque, et lui accordèrent même le siège de Symnada dont le pasteur était mort. Il y fut accepté pendant quelque temps, puis il en fut aussi chassé, et il demeura sans diocèse tout le reste de la vie de Mar Jean. Après [**613**] la mort de ce patriarche, ils eurent de nouveau pitié de lui et lui donnèrent Arsamo-

1. Il y a une lacune dans le texte. Restituer : ܢܦܩ .... [ܟܠ ܕܩܢܐ ܗܘܐ ܘܥܪܩ] ܐܝܣܚܩܝܘܣ ; vers. ar. : ܟܠ ܡܐ ܕܐܝܬ ܗܘܐ ܘܗܪܒ ܐܝܣܚܩܝܘܣ.

2. Cf. Renaudot, *Hist. patr. Alex.*, p. 500. — 3. ܘܪܡܘ (BH). — 4. Le texte (identique dans la vers. ar.) paraît légèrement altéré. — 5. Sic ms.; vers. ar. : ܠܬܠ ܠܒܫܐܪܗ ; BH : ܠܒܫܐܪ; dans l'App. (texte, p. 766) : ܠܒܫܪ. — 6. Jean XII. — 7. En 1441 (1130). — 8. Suppléer : ܕܫܒܩ (vers. ar. : ترك).

sate ; et il prit part à l'ordination du patriarche qui succéda à Mar Jean. Là aussi, il fut accepté peu de temps et s'éloigna aussitôt. Il demeura errant de place en place et s'en alla à Jérusalem. Comme il ne voulut pas rester dans notre couvent qui se trouve là, il allait avec ces Francs qu'on appelle « Frères » ; à la fin, il tomba dans une fournaise de feu et fut consumé. Il servit d'exemple pour montrer quelle fin attend ceux qui méprisent les canons de la sainte Église et qui, anathématisés par les pasteurs, ne tiennent pas compte de la sentence. Le patriarche lui avait dit : « Si tu abandonnes[1] ton diocèse du Ségestan, tu ne seras pas digne de sépulture[2] ! »

CHAPITRE [V]. — *De l'époque à laquelle Josselin Ier mourut et son fils Josselin commença à régner. Sur les divers événements qui se passèrent à cette époque dans l'Église et entre les rois.*

Josselin marcha contre une forteresse située entre Alep et Mabboug, où se trouvaient des Ṭaiyayê, qui ravageaient son territoire. On creusa une mine au-dessous, et Josselin étant allé inspecter la mine, elle s'écroula subitement sur lui, et il fut enseveli. Ils le retirèrent respirant encore, et le transportèrent à Tell Bašer[3]. Là, il apprit que l'émir Ghazî avait rassemblé ses troupes pour envahir sa province; sur son ordre les Francs se réunirent, et, l'emportant sur une litière, ils sortirent pour marcher contre les Turcs. Tandis qu'ils étaient en route, [Josselin] mourut[4] [et] Josselin II [régna à Édesse][5]. Quand Ghazî apprit que Josselin était mort, il montra de la magnanimité ; il fit cesser le combat, envoya ses condoléances et écrivit aux Francs en ces termes : « Je n'engagerai pas le combat avec vous aujourd'hui, pour qu'on ne dise pas que, grâce à la mort de votre roi, j'ai pu triompher de votre armée. Donc, faites tranquillement vos affaires ; choisissez-vous un chef selon vos usages, et gouvernez vos pays en paix; car [614] vous n'avez rien à craindre de ma part ni de celle de mes troupes. »

L'empereur des Grecs, de son côté, sortit en colère contre les Turcs et les Arméniens. Il massacra la plupart des Turcs qui étaient sur le littoral, et prit deux forteresses. Ses grands formèrent de nouveau un complot contre lui et envoyèrent chercher son frère pour le faire régner. A cause de cela, il s'en retourna en hâte.

Les Turcs se réunirent et pénétrèrent jusqu'à Sozopolis; mais ils furent

1. ܬܫܒܘܩ. — 2. Lire : ܩܒܘܪܬܐ.

3. Cf. *Gesch. des K. Jerus.*, p. 195. — 4. Josselin Ier de Courtenay mourut vers la fin de 1131. — 5. Un copiste a passé une ligne, qui manque également dans la vers. arabe ; il faut lire avec Barhébréus : ܥܒܪ ܓܘܣܠܢ] · ܘܐܡܠܟ ܥܠ ܐܘܪܗܝ ܓܘܣܠܢ [ܠܐܬܪܐ.

tourmentés par la famine, et ils ne purent rien contre cette ville ; ils pillèrent la région et s'en retournèrent[1].

L'émir Ghâzî prit avec lui le sultan Mas'oud et ils envahirent le littoral. Ils assiégèrent une forteresse appelée Zinin[2]; après l'avoir attaquée sans pouvoir s'en emparer, ils acceptèrent des Romains qui s'y trouvaient quatre mille dinars et firent la paix.

A cette époque, le khalife de Bagdad et le sultan du Khorasan envoyèrent l'autorité à Ghazî, pour qu'il fût roi de la région septentrionale, et il fut appelé Malik Ghazi[3].

Les Francs formèrent un complot contre Josselin II, et étaient disposés à s'emparer de lui. Il y eut une discorde parmi eux. Après qu'ils furent demeurés quelque temps en paix, la discorde surgit de nouveau parmi eux, parce que Josselin II voulait régner sur Antioche, à la place de son père. Mais les gens de la ville et le patriarche n'y consentirent pas[4]; et ils gardaient la ville à la fille[5] de Boémond.

En l'an 1444, les troupes de Zangui, seigneur de Mossoul, montèrent contre Édesse. Les Francs s'avancèrent, les vainquirent et les mirent en fuite.

Encore à cette époque, un émir de la race d'Orṭoq, appelé Moḥammed Šems el-ḥadjib, qui détestait les chrétiens, demanda à Ḥossam ed-Dîn, seigneur de Mardîn, de lui céder la place de Šabaktân pour combattre les Francs. **[615]** Il entrait continuellement dans la région d'Édesse et y faisait du pillage. Six cents cavaliers Francs le rejoignirent, tuèrent mille Turcs et s'emparèrent de lui. Ils le firent brûler à la porte d'Édesse. Après cela, Josselin s'empara de la forteresse de Šabaktân et la rasa complètement.

Tandis que les Turcs étaient réunis dans la région d'Alep, Josselin s'avança contre eux; ceux-ci se sauvèrent, entrèrent dans la région de Tell Bašer, et la pillèrent. Soixante-dix cavaliers, laissés pour garder le lieu, sortirent contre eux; les Turcs se placèrent en embuscade et les prirent tous; les Turcs rentrèrent alors dans le pays des Francs et le pillèrent, sans qu'il se trouvât quelqu'un pour s'opposer à eux, car les Francs étaient alors divisés entre eux[6].

Jean, empereur des Grecs, sortit de nouveau, il occupa pacifiquement Castamone; il prit aussi les deux forteresses qui sont dans le voisinage, et comme il les prit par le combat, il les dévasta[7].

Malik Ghazî, ayant aussi pris de vive force la forteresse des Grecs appelée Albara, la fit brûler par le feu, et rendit esclave la population.

1. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LXXXVI, § xxxviii. Il s'agit peut-être d'une campagne différente. — 2. Ms. et vers. ar. : *Zynyn*. — 3. Cf. ci-dessous, p. 237. — 4. Cf. *Gesch. des K. Jerus.*, p. 201. — 5. Constance. Cf. ci-dessous, p. 236. — 6. Cf. *Gesch. des K. Jerus.*, p. 197, 198. — 7. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LXXXVI, § xv.

En l'an 1445, les Turcs envahirent la région d'Antioche : Josselin marcha à leur rencontre et en tua un grand nombre. Ensuite ils firent la paix.

Au mois de kanoun (déc.), le seigneur de Tripoli[1] s'avança jusqu'à la forteresse appelée Ba'rîn[2]. Les Turcs l'environnèrent subitement, et à peine put-il se sauver dans la forteresse; les Turcs pillèrent la région et le mont Liban, et ils assiégèrent la forteresse. Les Francs, à l'intérieur, étaient opprimés par la faim et la soif. Alors survint le roi de Jérusalem et les Turcs prirent la fuite.

Ensuite, le roi mit le siège contre la forteresse de Qoçeïr, dans le voisinage d'Antioche; il s'en empara par le combat. De là il passa à 'Imm[3]. En cet endroit les Turcs se rassemblèrent (nombreux) comme la sauterelle. Le roi trembla devant eux. Il fit des serments à Josselin, car Josselin craignait de se rencontrer avec le roi; il vint donc et il encouragea le roi. Quand on livra bataille, les Francs commencèrent par fuir jusqu'à ce qu'ils eussent entraîné les Turcs dans la plaine. Quand ils voulurent se retourner pour combattre, ils descendirent de leurs montures et se demandèrent l'un à l'autre pardon, à cause de la discorde qui s'était élevée parmi eux. Alors le Seigneur fut avec eux; ils infligèrent aux Turcs une grande défaite et les poursuivirent jusqu'au [soir][4]. Quand le roi revint de la bataille, et quand les trompettes sonnèrent, on chercha Josselin et on ne le trouva pas. Ce fut une grande angoisse pour le roi et pour le peuple. Mais au milieu de la nuit Josselin arriva.

Malik Ghazî revint contre Castamone et s'en empara par le combat. Il massacra les Grecs qui s'y trouvèrent[5]. L'empereur Jean en fut profondément affligé; il sortit promptement, mais son ardeur ne servit de rien, car il reçut tout à coup la nouvelle que sa femme était morte et que son fils, qui était destiné à régner, était malade : c'est pourquoi il retourna promptement à sa capitale. — *Fin.*

En l'an 1443, un arc apparut dans les nues, pendant la nuit.

La même année, les chiens enragèrent dans la plupart des pays, et causèrent de grands dommages aux hommes et aux bestiaux. Les astronomes disent que quand les chiens voient le spectre de l'étoile qu'on appelle le Chien d'Orion, ils deviennent enragés; mais les méde-

Après l'ordination du patriarche Mar Jean, il y eut une discorde parmi les évêques, dans le synode même : le maphrien Dionysius voulait un accroissement de son diocèse, mais tous les évêques lui résistèrent. Il sortit mécontent, et arriva à Amid; il s'efforça de faire établir un autre patriarche et destituer celui qui existait. Mais le Seigneur,

1. Pons. — 2. *Montferrand* des Croisés. Cf. H. Derenbourg, *Ousâma ibn Mounkidh*, p. 154. — 3. Cf. *Gesch. des K. Jerus.*, p. 198, n. 2. — 4. Lacune d'un mot dans le ms. BH : ܥܕܡܐ ܠܪܡܫܐ; vers. ar. : الى القلعة « jusqu'à la citadelle ». — 5. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LXXXVI, § xvi.

cins disent que cette maladie provient de la bile noire.

A cette époque, à Mélitène, un persan eut l'audace d'enlever la croix des mains d'un chrétien, et la plaça irrévérencieusement sur son bas ventre. Les chrétiens s'agitèrent dans un zèle louable, et les gens de la ville s'assemblèrent près du préfet, qui, ayant appris la chose, ordonna de saisir ce persan et de le livrer aux chrétiens, pour qu'ils le torturassent comme ils voudraient. Alors, ils lui noircirent le visage, le firent monter sur un âne et le promenèrent par les rues. Ensuite Ghâzî lui-même, ayant eu connaissance de la chose, fit frapper le persan et le chassa même de ses états.

[614] En l'an 1444, il y eut un tremblement de terre, pendant la nuit, le 3 de šébat (févr.).

Le 2 du mois de 'ab (août), il y eut une éclipse de soleil.

Au mois d'éloul (sept.), il y eut un tremblement de terre pendant le jour, et un grand bruit au moment du soir. Ensuite apparut un signe terrible, semblable à du feu.

Après cela, il y eut pendant deux années disette de pluie et la famine en beaucoup d'endroits, surtout dans l'île de Chypre, où, à cause de la calamité de la famine, les chrétiens mangèrent de la viande pendant le grand jeûne (du carême).

Au moment où avait lieu l'éclipse, c'est-à-dire l'obscurcissement du soleil, qui prend lui-même soin de son Église en tout temps et anéantit les desseins des méchants, lui suscita une épreuve de la part du seigneur d'Amid, qui voulut s'emparer de lui : et à peine put-il s'échapper. Étant retourné dans son diocèse, il ne suscita plus aucun motif de discorde.

Sur le siège d'Alexandrie et de Miçrin[1], après Cyrillus vint Macarius, et quand celui-ci fut mort, l'année même où mourut Mar Athanasius[2], Theodorus avait été ordonné; peu de temps après, il fut reconnu hérétique, et partisan du misérable Julianus le phantasiaste. A cause de cela il fut déposé, et Michel devint [614] patriarche pour le siège de Miçrin et d'Égypte[3].

Après celui-ci le patriarche de ce siège d'Alexandrie fut Gabriel; il était capable dans la doctrine, et était aussi très habile dans l'écriture et la langue arabe. Voyant que tout le peuple d'Égypte parlait la langue et se servait de l'écriture arabe, parce que depuis longtemps la domination arabe régnait et était affermie dans toute cette contrée, il prit soin de faire transcrire en langue arabe les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, les autres livres et les rituels des fonctions sacerdotales, afin que les auditeurs, c'est-à-dire tout le peuple, comprissent les Livres saints.

Quand le patriarche Mar Jean vint au couvent de Mar Bar Çauma, il réunit les évêques et déposa l'évêque Mar Jean

1. « Miçrîn », nom sémitique de l'Égypte, désigne ici le Vieux Caire. — 2. Cf. p. 231. — 3. Cette notice est pleine de confusion. Voici l'ordre et la date des patriarches d'après Renaudot : Cyrillus (1078-1092), Michel (1093-1102), Macarius (1103-1129), Gabriel ibn Tarik (1131-1146).

quarante cavaliers « Phrer[1] » furent tués avec quatre cents autres chrétiens, et le diacre Bar Qorya[2].

La même année, de nouveau[3] quatre enfants naquirent d'une même couche, à Mélitène : trois garçons et une fille; les garçons moururent et la fille vécut. — Le même mois naquit un petit cochon qui avait deux corps et une seule tête; il mourut le jour même.

A la même époque, [une caravane][4] de marchands persans, au nombre d'environ quatre cents, avec lesquels se trouvaient quatre chrétiens, quitta Constantinople, et ils moururent tous dans la neige, le jour de la fête de Mar Theodorus. — *Fin.*

bar Andreas[5], parce qu'il n'avait pas reçu le patriarche quand celui-ci avait traversé son diocèse[6]. Chacun disait que ce n'était pas là une raison suffisante pour la déposition de celui qui avait commis cette faute, mais qu'il méritait un châtiment quelconque et une correction par le mépris et non par le bâton. — *Fin.*

CHAPITRE [VI]. — *De l'époque à laquelle Bedawi régna à Antioche, et à laquelle mourut Baudoin, roi de Jérusalem, et régna Foulques, son gendre. A cette époque mourut le Turc Malik Ghâzî, et son fils Moḥammed régna après lui; à cette époque Zangui régna sur Alep; etc.*

En l'année 1446, partit d'Italie un Franc nommé Bedawi[7]; il épousa la fille[8] de ce Boémond qui avait été tué, et il régna à Antioche.

La même année, Baudoin [II], roi de Jérusalem, mourut[9]; il avait fiancé sa fille[10] à Foulques[11], et celui-ci régna à Jérusalem[12].

La même année[13], Zangui, seigneur de Mossoul, vint en Syrie et assiégea Alep. Il y avait dans cette ville un préfet arabe[14] qui ferma les portes. [616] Les gens de la ville savaient que le père de Zangui, l'émir Aqsonqor, avait régné sur eux, et ils se souvenaient de la rectitude de ses jugements; ils connaissaient aussi Zangui, qui était né et avait grandi dans cette ville. C'est pourquoi le peuple s'empressa d'ouvrir les portes et de le faire entrer dans la ville. Le préfet s'enfuit et

1. Cf. ci-dessus, p. 201. — 2. Cf. ci-dessus, p. 213. — 3. Cf. ci-dessus, p. 228; probablement une répétition. — 4. Lacune d'un mot. Suppléer ܫܝܪܐ ou [illegible]. (Vers. ar. : ܩܦܠܗ ܬܓܐܪ ܦܐܪܣܝܢ).

5. Évêque de Mabboug. — 6. BH : « était passé à Mabboug ».

7. Le mot *Bedawi* est une déformation de « Poitevin ». Il désigne Raymond Ier de Poitiers, fils puîné de Guillaume IX, duc d'Aquitaine et comte de Poitiers. — 8. Constance, fille de Boémond II. Le mariage eut lieu en 1136. Cf. Röhricht, *Gesch. des K. Jerus.*, p. 203. — 9. Le 21 août 1131. — 10. Mélissende (mariée le 2 juin 1129). — 11. Ms. : *Fouq* (forme syr.) Foulques d'Anjou, fils de Foulques le Réchin. — 12. Couronné le 14 sept. 1131. — 13. Zangui s'empara d'Alep en janv. 1128. Cf. *Gesch. der Chal.*, III, 250. — 14. Probablement Qotloug-abeh. Cf. *Hist. or. des Crois.*, I, 378.

se fortifia dans la forteresse, c'est-à-dire la citadelle. Zangui s'empara de lui par le combat, lui fit crever les yeux et l'envoya à Mossoul; mais il fit du bien aux gens de la ville; il fit la paix avec les Francs, et retourna à Mossoul, à cause de la dispute entre lui et les émirs de la famille d'Orṭoq.

La même année, le khalife de Bagdad et le sultan du Khorasan envoyèrent à l'émir Ghâzî, seigneur de Mélitène, quatre drapeaux noirs, des tambours[1] qu'on frappait devant lui comme roi, un collier[2] d'or pour être suspendu à son cou, et un sceptre d'or avec lequel il devait être frappé par les envoyés, en confirmation de la royauté qui lui était octroyée, à lui-même et à sa descendance après lui. Les envoyés, en arrivant, le trouvèrent malade. Ils restèrent en attendant ce qui arriverait. Quand sa mort arriva[3], il donna le pouvoir à son fils Moḥammed[4]. Les envoyés donnèrent donc l'investiture[5] à Moḥammed, et il fut proclamé Malik[6].

Cet émir Ghâzî fut un homme sanguinaire, meurtrier, débauché et ayant plusieurs femmes. Peu de jours avant sa mort, il se fit amener une femme et il prescrivit aux gens de Mélitène d'orner les rues, et d'autres fantaisies (pour sa réception)[7]. Il était courageux, fort, et astucieux. Il envahit le Beit Roumayê et massacra les rebelles turcs qui s'y trouvaient. C'est pourquoi il fit régner une paix profonde dans ses états. Il était fort craint des voleurs et des pillards; il aimait les soldats. Au moment de sa mort, il rugit comme un lion.

Quand son fils régna, il commença par observer la loi des Ṭaiyayê. Il ne buvait pas de vin, et traitait les Musulmans avec honneur; il rendait les jugements selon la justice; il était prudent et [617] et très vigilant. Cependant il détruisait les églises. Il se mit à restaurer la ville de Césarée, en Cappadoce, qui était ruinée depuis longtemps. Il en retrancha une partie[8] (?); et il y bâtit des édifices avec les pierres de marbre qu'on arrachait des temples superbes. Il y habitait constamment.

Au mois de tešrîn Ier, Malik Moḥammed vint à Mélitène, en l'année même où il commença à régner, qui est l'année 1446. Les gens de Mélitène attendaient de lui qu'il leur allégeât les tributs imposés par son père. Au mois de tešrîn II, il partit, parce que le sultan Mas'oud[9] l'effraya par l'annonce de l'empereur des Grecs. Il ne fit aucun bien aux gens de Mélitène; mais il emmena avec lui les notables comme otages.

En cette année, le fils de Daoud[10], A[r]slan-Doghmiš, se révolta à Ḥesna de Ziad ; son père s'empara de lui et lui mit les fers.

1. Ms. : *kstr*; l'ar. a lu ܟܘܣܛܪ, et traduit : ܛܒܠ. Barhébr. écrit correctement : ܟܘܣ̈ܛܐ ; le texte primitif portait probablement ܕ ܟܘܣܬ « 4 tambours ». — 2. ܡܘܢܟ̈ܐ. — 3. En 1135. — 4. Appelé tantôt Moḥammed, tantôt Maḥmoud par les historiens. — 5. Littér. : « ils accomplirent ». — 6. C.-à-d. « roi ». — 7. Vers. ar. ܘܐܡܪ ܦܢܛܣܝ̈ܐ. — 8. Vers. ar. : ...ܘܦܣܩ ܓܒܐ ܡܕܝܢܬܐ. — 9. Sultan d'Iconium. — 10. Rokn ed-Daulah, toujours appelé Rokn ed-Dîn par Michel.

Les deux frères de Moḥammed[1], Yagan[2] et Daulah, se révoltèrent contre lui. Yagan fut tué, et Daulah pilla la région de Mélitène.

La même année[3], Zangui prit sur les Francs Atharib et Zardana[4], sous conditions; mais ensuite il mentit à ses serments et voulut les contraindre à se faire musulmans; comme ils n'apostasièrent pas, il les fit tous massacrer. Il prit parmi ses femmes la fille du seigneur de la place forte[5]. Les Francs arrivèrent et Zangui s'enfuit.

La même année, les Turcs de Mélitène entrèrent dans le pays des Francs, pillèrent et s'en retournèrent. — *Fin*.

En l'an 1445, la sauterelle vint, nombreuse, à Édesse et dans la région.

Les chrétiens eurent recours à l'élu Mar Bar Çauma. Ils firent apporter sa main droite; et en même temps qu'elle arriva, il y eut un prodige : la sauterelle partit et ne causa aucun dommage dans toute la région.

Les Grecs, selon leur détestable coutume, brûlèrent de jalousie, et excitèrent l'évêque[6] des Francs à ouvrir le reliquaire, [**616**] comme pour exposer la main. Les moines disaient qu'il ne convenait pas de l'ouvrir; sinon la colère s'abattrait sur ce pays. On se moquait d'eux en disant : « Ils n'ont rien dans le reliquaire ». Les moines furent donc contraints de l'ouvrir dans l'église des Francs. Aussitôt, il y eut un tonnerre violent dans l'air, et en un clin d'œil des nuées obscures couvrirent l'atmosphère; une forte grêle tomba et remplit les rues. Tout le peuple criait en pleurant : « Seigneur aie pitié ! Saint Mar Bar Çauma sois propice! » Les Francs, le prêtre et

Bar Andreas, évêque de Mabboug[7], était versé dans la doctrine, instruit dans notre langue et dans celle des Arméniens, et il était vraiment devenu, pour ainsi dire, le miroir de toute sa génération.

Mais comme il n'observait pas l'honneur dû au patriarche, et se moquait de sa simplicité, il était justement blâmé par le plus grand nombre. Cependant, il ne consentit jamais à demander son pardon; parce qu'il avait l'assurance d'être [**616**] le seul porte-parole des fidèles, en cette génération, dans la discussion contre les Arméniens et les Francs; car il n'avait point son semblable dans l'habileté et la vigueur de la parole et dans l'à-propos de l'apologie. Il pensait que s'il quittait son diocèse ou s'il était déposé de l'épiscopat, ses diocésains, ou plutôt tous les fidèles, et le patriarche lui-même, pressés dans la discussion avec les (autres) nations, le supplieraient de revenir à son diocèse. Et à cause de son obstination in-

1. Fils de Ghâzî. — 2. *Sic* vers. ar.; ms. : *Yagar*. — 3. En 1135. Cf. Röhricht, *Gesch. des K. Jerus.*, p. 203. — 4. Ms. *Thrib et Zarabna*. Vers. ar. : ܐܬܪܒ ܘܙܪܕܒܢܐ. Lire : ܐܬܪܒ ܘܙܪܕܢܐ. — 5. De *Ḥesna*. Ce pourrait, à la rigueur, être un nom propre.

6. ܦܐܦܝܘܣ, *papios*, ailleurs *bafios*, désigne spécialement l'archevêque latin d'Édesse.

7. Cf. ci-dessus, p. 236.

le peuple, l'évêque lui-même, se prosternèrent en pleurant devant la châsse. Les Grecs s'enfuirent et se cachèrent. Quand la grêle cessa, tout le peuple s'assembla et fit une rogation pendant trois jours.

Les Ṭaiyayê de Ḥarran, ayant appris et connu[1] le prodige, vinrent demander qu'ils allassent chez eux (avec la châsse), mais ils n'y allèrent point.

Quand ils revinrent au couvent, les gens de Mélitène vinrent chercher le saint, et toutes les nations sortirent en processions et en prières. Et au même moment, la bouche de la sauterelle fut liée, et elle ne causa plus de dommage aux récoltes; mais elle se retira dans les terres incultes ou arables et se nourrissait de foin. Tous les peuples furent dans l'admiration, et toute langue loua (le Seigneur), quand on vit le prodige et la grande gloire de Dieu (manifestée) dans son saint. Le peuple ne cessait de faire des rogations et des offices, ni de distribuer abondamment des aumônes; plusieurs revinrent des voies larges à la voie étroite de la justice. [**617**] Le Seigneur, en effet, fit un autre prodige. La sauterelle envahissait un champ de coton : elle dévorait [les détritus, et ne][3] nuisait pas au coton; et de même dans les champs de légumes et de sésame, etc.

flexible, à cause aussi de la simplicité du patriarche, qui accueillit les paroles des envieux et des calomniateurs, Bar Andreas fut déposé.

Le patriarche établit à sa place Bar Tourkaya, pendant trois ans. Ensuite, il y eut des regrets des deux côtés : le patriarche, voyant que la conduite de Bar Tourkaya était mauvaise, se repentit, et Bar Andreas, voyant que personne ne s'occupait de lui ou ne le redemandait, [fut encore plus repentant et][2] implora son pardon. Le patriarche fut rempli de joie; il l'accueillit et lui donna l'absolution, et Bar Andreas retourna à son diocèse. — *Fin.*

CHAPITRE [VII]. — *De l'époque à laquelle il y eut un massacre à Damas, à laquelle il y eut un complot contre le sultan arabe d'Égypte, et une guerre entre les sultans Turcs du Khorasan*; *et le reste.*

A cette époque, il y avait à Damas, comme préfet, Tâdj el-Moulouk[4] Bouri, (fils de) Ṭoghtekin[5]. Il avait un vizir nommé Abou 'Alî[6], de la tribu des Ismaïliens. Grâce à lui, les Ismaïliens eurent à Damas un palais[7], celui qu'on appelait « palais de Qariata ». Ils y devinrent puissants, car quiconque y entrait et y

1. ܘܝܕܥܘ. — 2. Restituer : ܘܐܬܬܘܝ [ܝܬܝܪܐܝܬ ܘܐܦ] ܒܥܐ, d'après la vers. ar. : ܘܐܬܬܘܝ ܗܘ ܝܬܝܪ ܡܢ ܩܕܡ ܘܬܒܥ.
3. Lacune d'une ligne dans le texte, restituer d'après Barhébr. (*Chr. eccl.*, I, 485) : ܐܟܠ ܗܘܐ ܠܗ ܐܘ ܥܦܪܐ ܘܠܐ ܡܚܒܠ ܗܘܐ ܠܗ ܠܩܛܢܐ ܘܐܦ ܠܡܫܘܢܐ).
4. Févr. 1128-juin 1132. — 5. Ms. : *Bourî Tîgdîkîn*, et de même dans la vers. ar.; cf. ci-dessus p. 226. — 6. 'Alî el-Mazdeqani. — 7. Une cour, un ensemble d'habitations et de magasins.

restait avec eux ne payait pas d'impôt. Il s'y trouvait le gouverneur de Qadmous, qui avait aussi nom Abou 'Alî, surnommé le Vieux[1].

Il arriva qu'un des grands de la ville, nommé Séwindj (?) ed-Daulah[2], fils de Çôfî, tua le vizir, sur le conseil de l'émir. Les Ismaïliens partirent impétueusement, se rassemblèrent dans leur palais, tirèrent leurs glaives et se mirent à tuer et à dévaster. [**618**] Les gens de la ville et tout le peuple se réunirent contre eux, et en ce jour 70 mille Ṭaiyayê succombèrent, jusqu'à ce que les Ismaïliens fussent tous achevés. Ensuite, en l'année 1446, deux Ismaïliens vinrent et entrèrent secrètement massacrer l'émir Bouri[3].

En Égypte, à la même époque qu'à Damas, régnait un roi arabe, dont le fils complota contre lui et voulut le tuer pour régner. Le roi, voyant que le peuple des Ṭaiyayê suivait son fils, appela les Arméniens qui se trouvaient en Égypte à cette époque : ils y étaient entrés depuis le temps où les Arméniens étaient montés en Syrie[4] ; ils s'étaient multipliés, et avaient même un catholicos et des évêques dans la contrée d'Égypte. Le catholicos avait un frère nommé Bahram. Ce Bahram devint le chef des Arméniens. Quand ils furent rassemblés près du roi, ils livrèrent bataille aux Ṭaiyayê qui suivaient le fils du roi; par leur tir, en lançant des traits, ils vainquirent les Ṭaiyayê et en tuèrent des milliers. Ils s'emparèrent aussi du fils du roi, et, avec la permission du roi, ils le massacrèrent[5].

A cette même époque[6], Zangui 'Imâd ed-Dîn, préfet de Mossoul, était en guerre avec les émirs Ortocides de Mardîn et aussi de Ḥesna de Kêpha : Ṭimourṭaš[7] et Dâoud. Comme Ṭimourṭaš el-Ḥossam ed-Dîn se trouvait entre Dara et Nisibe, dans un lieu appelé Sargah, son cousin[8] Rokn ed-Dîn, vint le trouver et, avec grande impétuosité, [**619**] ils cernèrent Zangui[9]. Celui-ci eut peur d'eux, sachant qu'il ne pouvait leur résister. Il ordonna à ses troupes que chaque homme revêtît sa cuirasse, tirât son glaive et se tînt sur la porte de sa tente, et, comme tous se tenaient debout, comme un mur de fer, depuis le matin jusqu'au soir, la discorde tomba tout à coup entre Ḥossam ed-Dîn et son cousin. Celui-ci prit des troupes et monta vers la montagne. Beaucoup de soldats se dispersèrent. Zangui se fortifia et poursuivit Ḥossam ed-Dîn. Les cavaliers s'enfuirent à Mardê; la plupart des fantassins périrent. Après, cela, ils

---

1. *Saba* traduit l'arabe *šeikh*. — 2. Ms. : *Swgn*; vers. ar. : سونج. Ce personnage est appelé وجيه, *Wédjih*, dans le *Mirât ez-Zémân* (*Hist. or. des Crois.*, III, 567). — 3. Cf. *Gesch. der Chal.*, III, 251; *Gesch. des K. Jerus.*, p. 186; et *Hist. or. des Crois.*, III, 501. Le texte de cette dernière phrase est altéré dans le ms. et dans la vers. ar. Nous traduisons dans le sens le plus probable. — 4. Cf. ci-dessus, p. 133. — 5. Pour ces évènements, voir Renaudot, *Hist. patr. Alexandr.*, p. 503-508. — 6. Lire ; ܒܗ ܒܙܒܢܐ, ou ܡܢ ܙܒܢܐ « depuis un temps »: — 7. Ms. : *Ṭmrṭb* (vers. ar. : التمرتاش). — 8. Le fils de son oncle paternel; Daoud. — 9. Cf. *Gesch. der Chal.*, III, 248; 249, n. 1.

firent la paix par des messagers, parce que Zangui avait besoin d'aller en Syrie, où se trouvait l'émir arabe Seif ed-Daulah Dobeis, fils de Çadîqah. Depuis longtemps Zangui s'efforçait de s'emparer de lui; car il restait seul (émir) de la race arabe. Quand il fut pris, dans la région de Palestine, Zangui le fit conduire à Mossoul, et lui constitua un gardien.

A cette époque le khalife Moustaršid Billah engagea la guerre avec l'atabeg Zangui, pour que celui-ci lui envoyât Dobeis, fils de Çadiqah, afin de le torturer et de le massacrer; car il le détestait. Comme il ne le lui donna point, le khalife rassembla ses troupes et les deux partis se rencontrèrent. A la fin Zangui fut vaincu et s'enfuit. Les troupes du khalife poursuivirent Zangui jusqu'aux murs de Tagrit. Avec des cordes on le hissa par le mur; il sortit, la nuit, de Tagrit avec deux cavaliers; il arriva à Mossoul, fit sortir de prison l'émir Dobeis, lui donna de l'or et l'envoya rassembler les Arabes, tandis que Zangui réunirait les Turcs, pour marcher contre le khalife. Ils réunirent des troupes : le khalife en réunit aussi, et, après des combats sans nombre, (Zangui) fut de nouveau vaincu et s'enfuit à Mossoul. Là, l'arabe Dobeis, craignant que Zangui ne l'enfermât de nouveau, s'enfuit près du sultan du Khorasan. Le khalife monta assiéger Mossoul, pour dépouiller Zangui de la royauté. Zangui fortifia la ville. Naçir ed-Dîn[1] se montra admirable; le khalife ne put rien contre eux et il s'en retourna[2].

Après cela, à la porte de la ville de Maraga, tandis que le khalife Moustaršid était endormi sous sa tente, à midi, au milieu du camp de Mas'oud, sultan du Khorasan, dix hommes se jetèrent sur lui et le tuèrent. Rašîd lui succéda.

L'émir Dobeis, qui s'était enfui près du sultan, s'aperçut qu'on voulait le tuer et chercha le moyen de se sauver[3], mais ne le put faire; il prononça une parole de tristesse, et dit : « Jusques à quand poursuivrai-je et serai-je poursuivi? Il n'y a rien de meilleur que la mort ». Un jour, après qu'il eut mangé le pain à la table du sultan, le sultan entra dans la chambre intérieure; un des eunuques sortit et dit à Dobeis : « Le sultan te commande de ne pas aller ailleurs; mais assieds-toi, et lis ces lettres ». Et pendant qu'il lisait ce qui le concernait, un de ceux qui se tenaient derrière lui le frappa et le tua[4].

Après cela, Mas'oud, sultan de Hamadan[5] fit alliance[6] avec le sultan Daoud[7]. Quand le khalife apprit qu'ils étaient d'accord, il eut peur et travailla secrètement à les diviser. Il vint attaquer Mas'oud. Celui-ci, voyant que son gendre Daoud ne venait pas à son secours, comprit que le khalife avait promis de lui donner, à lui seul, la royauté. C'est pourquoi Mas'oud combattit tout d'abord contre le khalife et le vainquit; il s'empara de lui et l'enchaîna. Ensuite, il pour-

1. Cf. ci-dessus, p. 229. — 2. Cf. *Gesch. der Chal.*, III, 226-228. — 3. ܠܡܦܠܛܗ. — 4. Sur la mort du khalife et de Dobeis (1135), cf. *Gesch. der Chal.*, III, 231. — 5. Lire : ܗܡܕܢ. — 6. C.-à-d. donna sa fille en mariage. — 7. Daoud ibn Maḥmoud, son neveu. Cf. *Gesch. der Chal.*, III, 229.

suivit Daoud. Alors arriva ce qui est écrit[1] : Le khalife fut tué dans le camp de Mas'oud, à la porte de Maraga. Il eut pour successeur le khalife Rašîd[2] :

Mas'oud poursuivit Daoud qui s'était réfugié en Arménie et y faisait des captifs. (Daoud) se rendit à Mossoul près de Zangui. Or, l'atabeg, qui avait été combattu par Mas'oud, donna son appui à Daoud ; il descendit avec lui à Bagdad, et manda au khalife de donner la royauté à Daoud. Mais le khalife redoutait Mas'oud, et les remettait d'un moment à l'autre, pendant dix mois. Alors, ils s'irritèrent et pillèrent le quartier nord de Badgad ; le khalife fut contraint de donner la royauté à Daoud. Mas'oud l'apprit et monta. Le khalife abandonna Bagdad et vint avec Zangui à Mossoul[3].

En y arrivant, ils apprirent que le préfet qui était à Nisibe s'était révolté contre Zangui et était avec Ḥossam ed-Dîn, seigneur de Mardîn. Zangui marcha contre Nisibe, ayant avec lui le khalife de Bagdad et le sultan Daoud. Il pacifia Nisibe et revint à Mossoul ; et le khalife redescendit à Bagdad. Par des messagers, il fit la paix avec Mas'oud.

Or, le khalife Rašîd descendit dans le Khorasan, et l'empire des Arabes cessa totalement, puisque le khalife lui-même était soumis aux Turcs[4]. — *Fin.*

En l'an 1446, il y eut un violent tremblement de terre, au commencement de tamouz (juil.). En outre, à la pleine lune, au milieu de la nuit, on vit une étoile qui, marchant rapidement, arriva jusqu'à la lune et, pour ainsi dire, la fendit et passa au milieu.

Au mois de 'ab (août), deux étoiles parurent de la même manière et tombèrent ensuite.

Le 23 d'éloul (sept.), il y eut une pluie violente ; la foudre brûla sept bœufs et un enfant. Dans la région de Symnada, la foudre brûla un Turc, et les Turcs ne l'ensevelirent point, disant : « Comment celui que Dieu a fait brûler serait-il digne de sépulture ? »

La même année, il y eut un tremble-

A cette époque, Basilius de Kaišoum, qui est Bar Šoumana, scandalisé par la déposition prononcée contre Bar Andreas, quitta son diocèse et abdiqua sa charge pastorale, sous prétexte que les affaires ecclésiastiques étaient administrées illégalement ; et il s'en alla dans le monastère de moines situé sur la rive de l'Euphrate, qu'on appelle Pesqîn[5], où il demeura dans la solitude.

Alors, quelques personnes conseillèrent au patriarche de faire de Kaišoum la résidence patriarcale, au lieu d'Amid, attendu que (la ville) était dans l'empire des Chrétiens.

Après que Kaišoum fut restée pendant cinq ans sous le nom du patriarche, et que le patriarche eut ordonné Basilius

1. Quinze lignes plus haut. — 2. Abou Dja'far Mançour ibn al-Moustaršid ar-Rašid. — 3. Cf. *Gesch. der Chal.*, III, 257, 258. — 4. Rašid fut assassiné aux environs d'Ispahan, le 6 juin 1138.
5. Cf. ci-dessus, p. 181.

ment de terre dans la Grande Arménie; une ville nommée Doghodaph fut renversée.

La même année, il y eut un hiver rigoureux. Dans la région de Mélitène survint de la neige rouge : phénomène nouveau.

[618] Au mois de 'iyar (mai), la sauterelle arriva, mais ne causa pas de dommages.

Le 21 de tamouz (juil.), au milieu de la nuit, une lumière, semblable à un flambeau, descendit de l'Orient à l'Occident, et la lumière de la lune et des étoiles en fut éclipsée; et ensuite on entendit une voix d'épouvante.

Dans la région extérieure du Khorasan, dans une ville nommée Kâšgar, un vendredi, au moment où les Musulmans étaient dans la grande mosquée pour prier, selon leur coutume, il y eut subitement un tremblement de terre : la terre s'ouvrit et ils descendirent vivants dans le še'ôl; plus de dix[1] mille personnes périrent.

En l'an 1447, il y eut un hiver tout d'abord doux; les perdrix, c'est-à-dire les *qouba'ê*[2], ainsi que d'autres oiseaux sauvages, entraient à l'intérieur des maisons[3], et les hommes en étaient surpris. Le 26 de kanoun II (janv.), commença un hiver rigoureux; l'Euphrate et les autres fleuves gelèrent, et une neige abondante survint.

comme métropolitain d'Amid, quand Bar Andreas retourna à son diocèse, il fit revenir Basilius bar Šoumana à Kaišoum.

En ce [618] temps, on avait ordonné comme métropolitain d'Édesse l'archidiacre de cette ville, nommé Basil[ius], qui prit le nom d'Athanasius. Après y être resté sept ans, il mourut en l'an 1447.

La même année, mourut Iwannis, métropolitain de Mélitène, qui est Élisée. Après sa mort, il y eut une grande agitation dans le clergé, à propos de l'élection du pasteur. Basilius, évêque de Djiḥan[4], qui était un homme astucieux et très habile, fréquentant constamment dans la résidence patriarcale, soit pour écrire, soit même pour l'administration ecclésiastique, faisait en sorte qu'on n'ordonnât pas de métropolitain pour Mélitène, car il était atteint du mal de la cupidité et voulait ajouter (cette ville) à son diocèse. Or, le saint patriarche, à cause de sa grande simplicité, suivait le conseil astucieux de l'évêque de Djiḥan, et Mélitène resta ainsi 3 ans sans pasteur. Chaque fois qu'ils mettaient en avant le nom de quelqu'un pour être métropolitain, l'évêque de Djiḥan le démolissait auprès du patriarche par toute sorte de calomnies, et le patriarche ajoutait foi à ses paroles. Alors les gens de Mélitène choisirent pour être leur métropolitain le diacre Rabban Josué,

1. Le copiste avait d'abord écrit 20 mille et a corrigé « dix mille ». L'abrégé arménien (*Hist. arm. des Crois.*, I, p. 338) porte 8 mille. Les chiffres ܚ (= 8) et ܝ (= 10) sont faciles à confondre. — 2. Il faut sans doute lire ܩܘܒ̈ܥܐ, ar. قبعة. La vers. ar. n'a pas rendu cette phrase. — 3. BH corrige : « dans les grottes » ܠܓܘ̈ܒܐ.

4. Le nom est écrit distinctement plus bas.

A Amid, comme les oiseaux, et les animaux tels que les cerfs et autres, entraient (dans la ville), le préfet défendit de les maltraiter. On leur donna de la nourriture jusqu'au mois de nisan (avril), et on dit que ceux qui furent nourris dans la ville et dans les villages, périrent de maladie dès qu'ils remontèrent dans les montagnes. Et par là, on connut mieux qu'un décret de châtiment était parti d'en haut contre toute espèce (d'êtres vivants), et que personne ne pouvait y mettre obstacle. — *Fin.*

connu sous le nom de Bar Qaṭreh, de la ville même. Quand ils envoyèrent une lettre unanime d'adhésion, l'évêque de Djiḥan écrivit, comme de la part du patriarche, de graves anathèmes contre Josué. — *Fin.*

CHAPITRE VIII. — *Des événements qui se passèrent pendant l'espace de trois ans parmi les rois de la terre et dans l'Église.*

[**620**] En l'an 1447, les Arméniens et les Francs commencèrent à se faire la guerre.

Du temps de Balaq, l'arménien Michel était sorti de la forteresse de Gargar et l'avait abandonnée. Après le meurtre de Balaq, il s'en empara de nouveau et s'y fixa[1]. Alors les gens de Sibabérek se mirent en guerre avec lui ; il pillait leurs villages et eux les siens. A un moment, les Turcs le rejoignirent dans les environs de Zizona[2], sur les rives de l'Euphrate ; ils l'entourèrent de tous côtés, et il ne put se sauver ; il se jeta alors du haut d'un rocher dans le fleuve, couvert de sa cuirasse et son bouclier à la main ; il plongea dans les eaux jusqu'au fond, puis remonta et s'échappa par un gué qui se trouvait là ; il ne périt pas. Alors, il donna Gargar à Josselin et en reçut Sopharos[3].

Josselin vendit Gargar pour cinq cents dinars à Basil, frère du catholicos des Arméniens. Ensuite Michel se repentit et songea à reprendre cette ville. Comme Josselin n'y consentit pas, il réunit une armée, envahit et pilla le pays de Kaišoum. Les Francs s'avancèrent contre lui, et il fut tué par accident[4].

Le seigneur de Gargar, Basil, ayant été expulsé par les Francs, alla trouver l'arménien Léon, qui était en Cilicie, et devint son gendre. Il réunit des Arméniens et vint pour attaquer les Francs qui étaient à Pharzaman[5] : là, beaucoup d'Arméniens furent tués.

1. En 1124, selon Matth. d'Éd. (trad., p. 313). — 2. BH : ܒܦܘܪ ܐܡܘܐ ܕܪܗܡܐ (p. 297). — 3. *Sic* ms. et BH. — 4. Littér. : *casu*. Vers. ar. : جرى: من ا كلا جرا. Barhébr. a interprété : ܒܟܡܝܢܐ ܠܗ « dans les embûches qu'ils lui tendirent ». — 5. *Sic* vers. ar. : في فرزمان ; et de même BH (l'éd. de Paris donne fautivement ܘܕܦܪܙܡܢ).

Alors les Turcs voyant que les Arméniens et les Francs se faisaient la guerre entre eux, envoyèrent un homme cruel, [**621**] nommé Aphšîn, qui pilla la région de Kaišoum; voyant que personne ne leur résistait, ils avancèrent en pillant jusqu'à Antioche.

Bientôt après, ils pénètrent de nouveau et parviennent jusqu'à Laodicée; ils emmenèrent de nombreux captifs, et revinrent jusqu'au fleuve Oronte; ils mangèrent de ses poissons et, soit par un effet quelconque, soit par un châtiment d'en haut, la plupart d'entre eux mourut subitement. Ceux qui survécurent[1] s'empressèrent de fuir, par crainte de la mort, et abandonnèrent les captifs[2].

En l'an 1448, l'empereur des Grecs, Jean, envahit la Cilicie, plein de colère contre Léon l'Arménien. Il prit des villes : Tarse, Adana, Mopsueste et le reste; et après avoir soumis toute la contrée, il finit par s'emparer de Léon lui-même, de sa femme et de ses enfants. Il les envoya à Constantinople, où Léon mourut. Les enfants de Léon et sa femme sortirent plus tard et régnèrent de nouveau sur ce pays[3].

L'empereur des Grecs, après avoir soumis la Cilicie et avoir envoyé Léon à Constantinople, vint attaquer Antioche[4]. Comme il ne pouvait s'en emparer, Josselin vint le trouver et ils firent la paix à la condition que quand l'empereur se serait emparé des régions de la Syrie : c'est-à-dire d'Alep et du reste, il les donnerait aux Francs, et les Francs lui donneraient Antioche, comme ils l'avaient promis à son père Alexis. En vertu de ce pacte, Bedawi[5], seigneur de la ville, se rendit près de lui, et l'empereur Jean entra à Antioche. Ensuite, quand il vit qu'on cherchait à le tromper, il fut scandalisé et se retira en Cilicie. Les Francs allèrent l'y trouver, et ils se mirent de nouveau d'accord; l'empereur revint avec eux et ils mirent le siège devant Alep. Il s'empara de la forteresse de Biza'ah[6], et plaça ses machines de guerre contre Šaizar[7].

Alors le sultan Mas'oud sortit d'Iconium et envahit la Cilicie. Il prit par le combat Adana; il fit captive toute la population de l'endroit, avec l'évêque, et les amena à Mélitène. En apprenant cela l'empereur brûla les balistes et revint en Cilicie. Il fit la paix avec le sultan et rentra à Constantinople.

La même année, à Damas, le général Bazawaš se révolta contre le seigneur de cette ville Šihab ed-Dîn; il réunit une armée et marcha vers Tripoli. Quand le seigneur de cette ville, qui est le fils de Saint-Gilles[8], sortit contre lui, les Turcs

1. ܕܡܫܬ̈ܐ. — 2. Comp. *Gesch. d. K. Jerus.*, p. 189, 190, 204. — 3. Cf. *op. cit.*, p. 210. *Histoire du Bas-Emp.*, LXXXVI, § xxi et suiv. — 4. *Histoire du Bas-Emp.*, LXXXVI, § xxiv et suiv. — 5. Raymond de Poitiers; cf. p. 236, n. 7. — 6. Piza des hist. byzantins ; cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LXXXVI, § xxvi ; BH : ܒܙܐܥܐ. — 7. *Ibid.* § xxviii ; *Ousâma ibn Mounkid*, p. 156 et suiv. — 8. Le comte Pons, fils de Bertrand, et petit-fils de Raymond de Saint-Gilles (mars 1137).

dressèrent des embuscades et massacrèrent tous les Francs. Le fils de Saint-Gilles lui-même fut tué. Ils brûlèrent Tripoli supérieure, par le feu, et pillèrent toute la région. Ils mirent le siège contre Tibériade et la pillèrent, puis ils parvinrent jusqu'à Naplouse, qui est Samarie : ils la pillèrent et la dévastèrent[1].

Le roi de Jérusalem sortit au cri des lamentations. Il vint à Zéphania pour en chasser[2] les Turcs qui l'assiégeaient. Zangui survint à l'improviste et tomba sur son camp au milieu de la nuit; il tua la plupart des fantassins; le roi et les cavaliers se sauvèrent dans la forteresse. On les y assiégea pendant quarante jours. La reine envoya une supplique à Bedawi d'Antioche et à Josselin; et quand Zangui apprit qu'ils se préparaient à s'avancer contre lui, il fit la paix avec le roi et s'en retourna[3].

A cette même époque, [622] Malik Mohammed[4] chassa son frère Daulah, et lui enleva Ablastaïn et la région du Djiḥan. Daulah passa à Hanaziṭ et de là à Amid, ensuite près de Josselin, circulant de maison en maison.

En l'an 1449, quand Édesse était comme dans une prison, à cause des Turcs qui l'entouraient en grand nombre, et ne laissaient pas facilement ses habitants entrer ou sortir, une multitude de gens s'était réunie à Samosate pour y introduire des vivres; avec eux se trouvaient environ 300 cavaliers francs, armés de lances[5]; et ils étaient en tout à peu près 4.000 hommes ; et parmi eux se trouvait le diacre Abou Sa'id, médecin et philos[ophe][6]. Tandis qu'ils s'avançaient, des Turcs placés en embuscade sortirent contre eux pendant la nuit : c'était Ḥossam ed-Dîn lui-même, seigneur de Mardîn. Alors, la plupart d'entre eux furent tués et tous les autres furent emmenés comme esclaves : Abou Sa'id lui-même, et Michel, fils de Šoumana[7], avec son fils. Abou Sa'id ne put prévoir, par la futile science de l'astronomie, que ces choses arriveraient ce jour-là! Ensuite Ṭimouṭaš Ḥossam ed-Dîn enleva aux Francs cette forteresse de Kissos.

A cette époque, le sultan Mas'oud pénétra de nouveau dans la région de Kaišoum; il pilla, fit des captifs et s'en retourna. Peu de temps après, il y entra de nouveau, et, voyant que tous s'enfuyaient devant lui, il mit le feu aux villages et les réduisit en cendres. De là, il alla à Mar'aš, où il fit de même. — *Fin.*

[620] En ce temps-là, le couvent de Mar Abḥai, qui est le monastère de

[620] Quand la lettre d'excommunication provoquée par l'évêque de Djiḥan

1. Cf. *Gesch. des K. Jerus.*, p. 204. — 2. Lire : ܪܕܝܐ. Vers. ar. : ܘܐܬܐ ܠܡܩܐܬܠܗ ܠܦܪ̈ܢܓ. — 3. Il s'agit du siège et de la capitulation (août 1137) de Bâ'rîn. Cf. *Gesch. des K. Jerus.*, p. 205, 206. — 4. Fils de Ghâzi; cf. p. 237. — 5. Lire : ܒܪ̈ܘܡܚܐ; vers. ar. : ܒܪܡܐܚ. — 6. *Sic* BH. — 7. BH : ܫܡܘܢܐ.

Sébelata, courut un grand danger pour la raison que voici :

Dans la forteresse de Sibabérek, qui est Samkat[1], régnaient quelques Arméniens dont le père, Bogousag[2], au début de la première invasion des Turcs, était allé à Bagdad, et même dans le Khorasan, s'était fait musulman et avait obtenu des diplômes du grand sultan des Turcs et du khalife, pour que cette place restât en héritage à ses enfants. C'est pourquoi, successivement, ils sont tous musulmans.

Or, à cette époque, il y avait là un émir nommé l'émir ʿIsa[3], un des descendants de Bougosâg[4]. Cet homme était méchant et détestait amèrement les chrétiens. Il avait de la haine et de l'inimitié contre Michel et Constantinus, Arméniens de Gargar. Ceux-ci, d'une part, faisaient ravager sa contrée par leurs pillards ; et lui-même, de son côté, pillait continuellement et faisait des captifs dans la région de Gargar. Voyant que les Francs étaient affaiblis, il rassembla les Turcs et entra piller tout le pays de Gargar ; et comme il ne trouva pas, dans tout le pays, une somme suffisante pour donner aux Turcs qu'il avait rassemblés, parce que toute la contrée avait été dévastée, il tourna ses regards vers les couvents et les monastères pour y trouver de quoi combler son déficit.

Il vint tout d'abord au couvent de Mar Abḥai. Comme il ne pouvait y pénétrer par le côté qui est sur la rive de l'Euphrate, il monta [**621**] au-

arriva à Mélitène, et eut été lue du haut de l'ambon, le pieux diacre Rabban Josué, honorable par sa vieillesse, s'avança, la prit et la plaça sur sa tête. Le patriarche Mar Jean loua son humilité et sa prudence. Au moment même où il apprit la chose, il lui écrivit la prière (d'absolution). L'affaire de Mélitène resta en suspens jusqu'à la mort du patriarche Mar Jean.

Mar Jean mourut au mois d'éloul (sept.) de l'an 1448, dans le monastère de Dovaïr, où son saint corps fut enseveli.

L'évêque de Djiḥan, qui était le secrétaire, comme nous l'avons dit, agit illégalement, et écrivit une ordonnance qu'il confirma et scella du sceau du patriarche défunt ; elle exposait que le patriarche, avant sa mort, avait concédé Mélitène à ce Basil[ius], évêque de Djiḥan. Puis, à l'aide de la contrainte du préfet, il y pénétra, y ordonna des prêtres et des diacres, et y consacra le chrême, alors qu'il n'y avait pas de patriarche dans l'Église.

Or, quand le dit Basil[ius] fut devenu métropolitain de Mélitène, il retenait en même temps le diocèse de Djiḥan. La plupart des évêques et tous les fidèles étaient scandalisés de ce qu'avait fait cet évêque. Ceux qui ne soupçonnaient pas comment la chose avait été menée, [**621**] accusaient et blâmaient le patriarche défunt ; ceux qui comprenaient, avec intelligence, la manière dont la chose avait été faite, ne blâmaient point le patriarche défunt, mais

1. *Sic* ms. et vers. ar. ; BH : ܫܡܣܛ. — 2. *Sic* ms. et vers. ar. ; BH : ܒܘܓܘܣ. — 3. BH : ܥܝܣܐ. — 4. Le ms. et la vers. ar. ont ici ܒܘܓܣܛܓ.

dessus du rocher et, de là, à l'aide de cordes, il fit descendre des hommes qui jetaient de grosses pierres ; et ils allèrent jusqu'à ébranler l'angle du temple. Alors les moines furent pris de peur ; ils sortirent le trouver ; ils furent totalement subjugués ; il prit et pilla tout le trésor qui se rencontra : calices, vases d'argent, croix, et tout ce qui se trouvait en ce lieu depuis le temps du patriarche Mar Jean[1] bar 'Abdoun. Il s'empara aussi (du couvent) de Pesqîn, et fit passer les moines qui s'y trouvaient, Rabban David et ses compagnons, dans celui de Šîra[2]. Il ne resta dans ce couvent qu'Abou Ghalib, à la table royale (?)[3]. — *Fin.*

l'évêque de Djiḥan. D'autres le justifiaient en disant : « Il a fait cela par un zèle divin ; pour la stabilité de l'Église de Dieu. ». — *Fin.*

CHAPITRE [IX]. — *De l'époque de la mort du sultan du Khorasan, et de l'expédition de son fils en Mésopotamie ; époque à laquelle eut lieu l'ordination du patriarche Mar Athanasius. Autres événements civils et ecclésiastiques qui eurent lieu à cette époque.*

Le sultan du Khorasan, Maḥmoud, mourut et son frère, Mas'oud, homme violent, régna[4]. Celui-ci, aussitôt qu'il régna, envahit les pays de l'Assyrie, fit route par l'Adherbaidjan, et entra en Mésopotamie. Quand il arriva à Dara, il établit son camp près de Ḥawarta .

En l'an 1450, Malik Moḥammed réunit ses troupes et entra dans la région de Cilicie. Il enleva aux Grecs deux forteresses, l'une : Bahgai, et l'autre : Gabnoupert[5]. Il revint et envahit le pays de Casianus[6], qui est sur le littoral du Pont ; il pilla et fit captive toute la population, qu'il vendit comme esclaves.

En cette année, Zangui entra à Damas et l'opprima durement. Le seigneur de cette ville ayant cherché du secours auprès du roi de Jérusalem et augmenté le tribut en sa faveur, le roi vint à son secours; mais Zangui s'était enfui[7].

[623] En l'an 1452, au mois de tešrîn I (oct.) les Turcs de Mélitène envahirent les monastères de Zabar, qui sont Beit Qenayê[8]; ils les pillèrent et repartirent sans que personne s'opposât à eux.

---

1. La vers. ar. omet le reste. — 2. *Sic* ms. et BH. — 3. BH : ܒܦܬܘܪܐ ܡܠܟܝܐ. Locution obscure.

4. Maḥmoud II, Moghith ed-Dîn, fils de Moḥammed, mourut en 1131. Daoud, son fils et successeur, fut déposé l'année même de son avènement, et Mas'oud, frère de Maḥmoud II lui succéda. Il fut aussitôt déposé par le sultan Sindjar, son oncle, et remplacé par son frère Togril II, qui mourut en 1134. Alors Mas'oud fut rétabli et régna jusqu'à sa mort, en 1152. — 5. BH : ܓܒܢܘܦܪܛ (p. 303). Cinnamus : Βαχᾶ, Καπνίσπερτι. — 6. *Sic* BH : ܕܩܣܝܢܘܣ ; cf. ci-dessus p. 227, n. 6. (vers. ar. : ܕܩܣܝܢܘܣ). — 7. Cf. *Gesch. des K. Jerusalem*, p. 220. — 8. BH : ܕܒܝܬ ܐܒܪ. Cf. ci-dessus, p. 199.

Au mois de 'iyar (mai), les Francs vinrent pour tirer vengeance des gens de Mélitène, à cause du pillage des couvents. Ils parvinrent[1] à Zoubṭara, et même à 'Arqa ; ils pillèrent les biens des chrétiens, mais ils ne se rencontrèrent pas même avec les Turcs. Et quand les Francs furent repartis, les Turcs entrèrent après eux, pillèrent et s'en allèrent. Ainsi, les chrétiens étaient pillés par les deux partis.

Les Francs pénétrèrent de nouveau dans la région d'Ablastaïn et enlevèrent les biens des chrétiens; quant aux Turcs qu'ils rencontrèrent, ils en tuèrent une partie et prirent le reste comme esclaves. Les Turcs sortirent rapidement de Hanaziṭ pour envahir la région des Francs. Une vingtaine d'entre eux rencontrèrent le saint évêque de Callisura[2], lorsqu'il passait par la montagne d'Abdaher; et comme ils étaient pleins de colère contre les chrétiens, dans leur fureur, ils frappèrent l'évêque et ceux qui l'accompagnaient. Après les avoir liés pour les massacrer, tout à coup la crainte s'empara d'eux et ils s'enfuirent, les laissant attachés. L'évêque et ses compagnons furent ensuite déliés et se sauvèrent. Les Turcs qui entrèrent dans ce pays furent tous tués par le glaive des Francs. Les Francs triomphaient à cette époque, parce qu'ils étaient unis.

En l'an 1452, l'empereur des Grecs, Jean, sortit de nouveau pour combattre les Turcs. Malik Moḥammed[3] partit à sa rencontre; et leurs armées campèrent en face l'une de l'autre pendant six mois. Quand l'empereur se mit à attaquer Néocésarée[4], la fureur des Turcs contre les chrétiens s'accrut dans tous les pays de leur domination. Quiconque mentionnait le nom de l'empereur, même par inadvertance, rencontrait le glaive ; ses enfants et sa maison étaient pris. De cette manière [5] [**624**] plusieurs [périrent] [6] à Mélitène et dans les autres pays, jusqu'à ce que l'empereur repartît subitement dans ses états, sans avoir fait ni guerre ni paix. Malik entra à Mar'aš, pilla, et s'en alla.

En cette année[7], Zangui, seigneur de Mossoul, fit la paix avec Ḥossam ed-Dîn de Mardê. Zangui vint, Ḥossam ed-Dîn descendit, et ils se rencontrèrent à Sarga[8]. Zangui, le premier, descendit de cheval, et ensuite Ḥossam ed-Dîn; ils confirmèrent la paix par des serments, et se disposèrent à attaquer Daoud, seigneur de Ḥesna de Kêpha ; ils le poursuivirent et le trouvèrent qui campait près d'Amid. Celui-ci, avisé de leur arrivée, chercha un refuge dans les murs de cette ville. Les deux princes, après avoir campé au sud de la ville, s'avancèrent ensuite contre lui. Il y eut un combat qui dura de l'aurore au

1. Lire : ܘܒܙܘ ..... ܘܫܒܘ (BH). — 2. ܕܩܠܝܣܘܪܐ (BH). — 3. Ms. : *Mwḥwmd*; vers. ar. : ܡܚܡܘܕ. — 4. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LXXXVI, § xxxv. — 5. Lire : ܒܝܕ ܗܢܐ (BH : ܒܝܕ ܗܕܐ). — 6. Suppléer : ܐܒܕܘ (BH). — 7. Selon Ibn el-Athir, en 538 Hég. (1143-44). Cf. *Gesch. der Chal.*, III, 287; *Hist. or. des Crois.*, II, ii, 117. — 8. Cf. ci-dessus, p. 240.

coucher du soleil. Vers le soir, Daoud fut vaincu et s'enfuit; une partie de ses troupes fut tuée, une partie fut prise, une partie s'enfuit. Le fils de Daoud, nommé Soleiman, fut pris par Zangui. Il le donna à Ḥossam ed-Dîn qui l'envoya aussitôt à Mardê. Les deux princes s'éloignèrent de la porte d'Amid, et mirent le siège contre la forteresse de Çaura, qui est dans le voisinage de Mardîn, et qui appartenait à Daoud. Ils dressèrent[1] trois balistes, firent une brèche et engagèrent l'attaque; ceux qui étaient à l'intérieur faiblirent[2] et demandèrent à traiter[3] pour leur vie, mais les princes n'y consentirent pas; ils la prirent de vive force; ils coupèrent en quatre le gouverneur[4] et tous les serviteurs de Daoud. Zangui donna cette forteresse à Ḥossam ed-Dîn; et en outre [625] il lui donna Sarga[5], et Dhoulqarneïn et Sâkan[6]. De là, ils se dirigèrent vers Bariʿyah. Quand celui qui était à Bariʿyah en eut connaissance, il craignit beaucoup et livra la forteresse au seigneur d'Amid. Quand ils arrivèrent, voyant la situation de cette citadelle et que beaucoup d'hommes périraient dans son attaque, ils l'abandonnèrent et s'en allèrent mettre le siège contre Amid. Ils menacèrent de la détruire entièrement. Le seigneur d'Amid fut contraint de la livrer à Ḥossam ed-Dîn. Et chacun s'en alla dans son pays.

En l'an 1450, au mois de téšrîn Ier (oct.), on vit dans le ciel un signe rouge, dans la partie septentrionale. — Le même mois, il y eut un tremblement de terre et des tours furent détruites à Bizaʿah et à Alep.

Il y eut un hiver rigoureux, depuis kanoun Ier (déc.) jusqu'à šébaṭ (févr.). L'Euphrate gela et on commença à passer à pied. Les animaux et les oiseaux sauvages et domestiques périrent.

Dans le désert[7], près de Callinice, quarante hommes faisaient route : la terre s'ouvrit et les engloutit tous; il n'en resta qu'un qui s'était détourné pour uriner; [623] on entendit pendant

Notre Église des Orthodoxes était restée sans chef universel pendant un an et trois mois; les évêques s'écrivaient l'un à l'autre et s'exhortaient à s'assembler afin de tenir un synode pour l'élection d'un patriarche. Quand quelques-uns des évêques se trouvèrent réunis, (savoir :) celui de Gargar, celui de Çamḥa, celui de Claudia, celui de Djiḥan qui [était passé à][8] Mélitène, ces quatre évêques, à eux seuls, jetèrent les sorts; d'après ce qu'ils ont dit, ils écrivirent les noms de trois personnes, selon la coutume : l'une [623] était Rabban Josué le diacre, fils de Qaṭreh, dont nous avons parlé plus haut[9]; comme son nom sortit,

1. Lire : ܐܩܝܡܘ ; ms. : « ils brûlèrent », et de même vers. ar. (ܘܐܚܪܩܘ). — 2. Lire : ܐܬܡܚܠܘ ; vers. ar. : ܦܬܪܘܐ. — 3. Lire : ܫܐܠܘ ܫܠܡܐ (vers. ar. : ܐܡܐܢ). — 4. ἡγεμών. — 5. Lire : ܣܪܓܐ (cf. texte, p. 624, l. 11). — 6. Même orthographe dans la vers. arabe.

7. En 1451 selon Barhébréus.

8. ܕܥܒܪ; cf. ci-dessus, p. 247. — 9. Cf. ci-dessus, p. 243.

assez longtemps la voix des gémissements de ces hommes et de leurs montures.

Atharib (?)[1] fut de nouveau renversée dans ce tremblement de terre; l'église[2] de Ḥarim s'écroula aussi. Azrab[3], village situé sur les confins de la montagne de Qouros, s'entr'ouvrit par le milieu, et quand les habitants furent sortis il s'effondra entièrement.

Il y eut disette de pluie en cette année, jusqu'à la pleine lune de 'iyar (mai); ensuite, quand la pluie survint, il y eut une récolte tardive.

Le dimanche de la Pentecôte, il y eut un violent orage qui tua deux femmes à Mélitène : l'une sur une terrasse et l'autre au milieu de la rue, et deux cigognes.

A la neuvième heure et dans la nuit du 22 de ḥaziran[4] (juin), on vit des lances rouges dans la région septentrionale; elles dirigeaient leurs coups et marchaient vers l'Occident.

En l'an 1452, au mois de tešrin 1er (oct.), le 29, il y eut un tremblement de terre; et le 10[5], il y eut une éclipse de lune. La peste survint à Mélitène, tout d'abord parmi les volatiles : les poules périrent; et ensuite parmi les enfants en bas âge qui mouraient de la petite vérole, c'est-à-dire de .....[6].

Au mois de 'iyar, en la fête de Mar Bar Çauma, une forte grêle [624] tomba ils envoyèrent deux évêques le chercher. Celui-ci les fit jurer par les saints mystères, et quand ils lui affirmèrent qu'il avait été désigné par le sort, il se rendit avec eux au monastère de Maqrouna[7], et ils le revêtirent de l'habit monastique. Alors, ils reçurent la nouvelle que le maphrien était arrivé à Amid, et que le gouverneur leur demandait de se réunir dans sa ville. C'est pourquoi, quand ils arrivèrent au monastère de Qanqrat, l'évêque de Gargar l'ordonna prêtre; et à Amid eut lieu son ordination (patriarcale), le dimanche 4 de kanoun 1 (déc.), en la fête de (sainte) Barbara[8]. Le maphrien Dionysius lui-même lui imposa les mains, en présence de douze métropolitains et évêques, et d'une foule de prêtres, de moines, et de diacres. Et Mar Athanasius fut proclamé patriarche d'Antioche[9].

Le jour de son ordination, le gouverneur de la ville, Mouyad ed-Dîn[10], fils de Nisan, un Ṭaiyaya, donna un festin à tout le synode. Un chrétien nommé Jacques, frère du diacre Isaac, qui résista plus tard au patriarche Mar Athanasius, fournit alors abondamment aux dépenses [624] de ce synode.

Le lendemain, le patriarche ordonna à l'évêque de Djiḥan de quitter Mélitène et de s'en aller dans son diocèse, et aussi à Basilius de sortir d'Amid; il

1. Le ms. et la vers. ar. portent ܠܐܪܒ; il faut peut-être lire ܐܬܪܒ, Atharib (?). — 2. Lire : ܥܕܬܐ, au lieu de ܥܪܬܐ; vers. ar. : ܟܢܝܣܗ ܚܐܪܡ. — 3. *Sic* vers. ar. : ܐܪܙܒ ܩܪܝܗ ܥܠܝ ܛܪܦ ܓܒܠ ܩܘܪܘܣ ܐܢܫܩܬ ܡܢ ܘܣܛܗܐ. — 4. ܚܙܝܪܢ. — 5. *Sic* ms. et vers ar. — 6. Le dernier mot syriaque n'a pas été traduit par l'arabe qui porte simplement : ܡܢ ܐܠܓܕܪܝ.

7. ܡܩܪܘܢܐ; *sic* BH et vers. ar. — 8. En 1138. — 9. Athanase VIII. — 10. BH : ܡܘܝܕ ܐܠܕܝܢ.

à Hanazit et à Hesna de Ziad. Elle brisa les arbres et les vignes. Ce jour-là, la foudre brûla un enfant et un mulet.

Au mois de haziran (juin) de cette même année, il y eut un vent violent qui arracha le reste[1] des arbres. Dans la région de Mélitène, deux tours, qui se trouvaient dans des villages, furent renversées par ce vent.

Au même mois, il y eut un tremblement de terre sur le littoral. En Cilicie, une petite ville qui s'appelait Kalinag [fut renversée][2] ainsi, que beaucoup d'autres lieux de la région et sur tout le littoral. — *Fin.*

concéda à celui-ci Qala' Dja'bar[3], afin qu'Amid restât le siège du patriarche, comme elle l'était autrefois.

De là naquirent de fâcheux scandales dans l'Église de Dieu. Basilius de Djihan résista et dit au patriarche : « Tu n'as pas été élu vraiment par le sort, mais par la fraude et la passion ». Il ajoutait que « l'évêque de Gargar l'avait trompé, en lui jurant qu'on ne le ferait pas partir de Mélitène, et que, là-dessus, il avait commis l'iniquité en écrivant sur les trois billets un même nom. » Quand ce bruit se répandit, tout le monde fut scandalisé.

Tous les évêques qui étaient dans les pays à l'occident de l'Euphrate, n'ayant été présents ni à l'élection ni à l'ordination, ne proclamaient point le patriarche et se disposaient même à en établir un autre. D'autres disaient : « Parce que Basilius de Djihan a été chassé il ment au sujet de l'élection », et plusieurs l'anathématisaient à cause du scandale qu'il semait. Mais lui-même ne restait pas oisif. Il vint à Mélitène, réunit les prêtres et le peuple, et leur montra les billets qu'il avait écrits ; cependant, il sortit de Mélitène et s'en alla à Djihan.

Le patriarche quitta Amid et vint au couvent de Mar Bar Çauma. Il ordonna pour métropolitain de Mélitène son neveu[4] Theodorus, qui fut appelé Ignatius, le dimanche [625] de la Pentecôte de cette même année[5].

Et au mois de tešrîn 1er (oct.) de l'an 1451, il ordonna pour Jérusalem Romanus, qui fut appelé du monastère même de Jérusalem, mais qui était né à Mélitène ; il prit aussi le nom d'Ignatius.

En l'an 1452, les évêques d'Occident se réunirent avec Bar Andreas, Bar Šoumana et d'autres, à Hesn-Mançour. Là, ils écrivirent un recueil de canons et mandèrent au patriarche que s'il observait[6] ces canons, ils l'accepteraient. Il promit de les observer. C'est pourquoi ils vinrent près de lui au couvent de Mar Bar Çauma, et ils apposèrent leur adhésion à la lettre systatique de paix[7].

1. ܫܪܟܐ. — 2. Lacune d'un mot dans le ms. et aussi dans la vers. ar.; suppl. ܐܬܗܦܟܬ.
3. BH : ܝܗܒܗ ܠܓܥܒܪ. — 4. Fils de sa sœur. — 5. Le 22 mai 1139. — 6. Lire : ܕܐܢ ܢܛܪ ܗܘ (BH). — 7. BH : ܒܣܘܣܛܛܝܩܘܢ ܕܝܠܗ ܘܗܘܬ ܫܝܢܐ « ... à sa lettre ; et la paix fut faite ».

CHAPITRE [X]. — *De l'époque de la mort de Malik Moḥammed; à cette époque mourut aussi l'empereur des Grecs, Jean; à cette époque mourut le roi des Francs, à Jérusalem, qui est Sire Foulques*[1]; *à cette époque mourut Daoud, émir de Ḥesna de Ziad. Autres événements civils et ecclésiastiques de cette époque.*

En l'an 1453 [Josselin][2] monta prier à Jérusalem. Alors les Turcs pillèrent cruellement toute la région ; ils dévastèrent et incendièrent le village[3] de Ḥarîm.

La même année mourut le seigneur de Qamaḥ, et Malik Maḥmoud y régna.

En l'an 1454, le 6 de kanoun Ier, mourut Malik Moḥammed[4], à Césarée. Il statua que son fils Danoun[5] régnerait. Mais sa femme fit venir Ya'qoub-Arçlan[6], frère (du roi défunt) et l'épousa; celui-ci régna à Sébaste, et Danoun[7] s'enfuit à Symnada ; Césarée fut à lui, et aussi Mélitène.

Daulah, un autre frère, arriva; et fit alliance avec Yaunos[8], seigneur de Masara. Ils marchèrent sur Mélitène ; mais on ne leur ouvrit point pour les laisser entrer; et comme ils n'étaient pas en force pour l'attaquer, ils s'en retournèrent à 'Arqa. Alors la femme de Malik Moḥammed envoya deux mille hommes pour garder Mélitène. Mais, ceux qui étaient dans la ville soupçonnèrent que ceux qui venaient apportaient l'ordre de les expulser de leurs maisons, eux [**626**] et leurs enfants, pour les envoyer à Sébaste, et prendre leur place : alors ils devinrent furieux, s'armèrent, et tirèrent leurs glaives en courant par les rues. Une grande terreur s'empara du peuple des chrétiens : ils se cachaient dans les puits et dans les endroits souterrains, ne sachant pas ce qui arrivait. C'était le mercredi de la première semaine du carême, le 17 de šebaṭ (févr.). Les Turcs qui étaient dans la ville s'assemblèrent devant la citadelle et demandèrent au gouverneur[9] les clefs des portes, afin de sortir combattre contre ceux qui venaient. Le gouverneur ne leur ayant pas donné les clefs, ils allèrent tous, montés et armés, et avec des cognées brisèrent la serrure de la porte de Boridiyeh[10]. Bouri est le nom de celui qui brisa la serrure ; il s'avança à la tête de ceux qui furent envoyés tandis que les autres demeuraient pour garder les portes. Ils allèrent, et le jour même ils amenèrent Daulah. En voyant cela, ceux de Sébaste s'enfuirent. Le gouverneur lui-même sortit et salua Daulah; celui-ci entra et régna dans la ville qui fut pacifiée.

---

1. Ms. : *Boug*; lire : ܦܘܠܩܣ. — 2. Espace blanc dans le ms. et dans la version arabe, à la place du nom. — 3. κάστρον. — 4. Vers. ar. : ܡܚܡܕ; on a déjà remarqué que ce prince est appelé tantôt Moḥammed, tantôt Maḥmoud. — 5. Fils de Ghâzi. Δαδούνης, chez les écrivains byzantins. — 6. Fils de Ghazi. L'orthographe *Yaq'oubaçlan* est constante dans le ms. ; chez les byzantins : 'Ιαγουπασάν. — 7. Lire : ܕܢܘܢ. — 8. Lire : ܝܘܢܘܣ. — 9. ἡγεμών. — 10. ܒܘܪܝܕܝܗ (BH).

Peu de temps après, Daulah se rendit près de son frère Ya'qoub-[Ar]çlan, et ils s'allièrent. Puis il alla s'emparer d'Ablastaïn, et régna même sur le pays de Djiḥan. En apprenant cela, le sultan[1] vint précipitamment contre Ya'qoub-[Ar-]çlan. Celui-ci eut peur et s'enfuit dans la montagne. Le sultan dévasta Sébaste et s'en retourna. Il manda à Daulah de venir faire sa soumission, (promettant) d'augmenter son fief. [**627**] Daulah envoya sa femme, qui était la fille du frère du sultan ; mais celui-ci n'accepta point la supplique de cette femme.

Le 17 de ḥaziran (juin), il mit le siège contre Mélitène, et, après avoir dressé des machines comme pour en faire l'attaque, il tomba dans la torpeur et n'engagea plus aucun combat : on disait que cela était arrivé par sorcellerie. Après avoir continué le siège pendant trois mois, tandis que Daulah pillait les gens de la ville, surtout les notables, [par les taxes][2] qu'il prenait pour donner aux soldats, tout à coup à l'aurore de la fête de la Croix, le 14 d'éloul (sept.), le sultan brûla ses machines et s'en alla. Ce fut un grand soulagement pour les gens de la ville.

Au mois de nisan (avril) de la même année, l'empereur des Grecs, Jean, envahit la Cilicie. Tandis qu'il chassait, selon son habitude, il prit une flèche munie d'un poison mortel pour attaquer une bête fauve, un sanglier. Il arriva par accident qu'il se frappa la main ; le poison se répandit dans tous ses membres, et il mourut[3].

Peu de temps après, le roi des Francs de Jérusalem sortit pareillement pour chasser. Il poursuivait un lièvre : et on le trouva la tête rentrée dans le corps par suite de la violence du choc, en tombant de cheval ; et de même il mourut[4].

En ce temps-là mourut Daoud[5], (seigneur) de Ḥesna de Ziad.

Ces quatre personnages : l'empereur des Grecs et le roi des Francs, Malik Maḥmoud[6] et Daoud, moururent la même année[7]. — *Fin.*

En l'année 1452, depuis le milieu de 'ab (août) jusqu'au commencement d'éloul (sept.), on apercevait comme des rayons de feu dans la région septentrionale ; et pendant la nuit du 2 d'éloul, une lueur resplendissante comme le

En l'an 1453, mourut le patriarche d'Égypte, Mar Gabriel, et Mar Iwannis fut ordonné[8].

Le patriarche Mar Athanasius vint à Mélitène et rencontra Malik Maḥmoud ; il résida dans cette ville, dans l'église de

1. Mas'oud. — 2. Lacune d'un mot dans le ms. et dans la vers. ar. ; BH : ܒܡܟ̈ܣܐ. — 3. 8 avril 1143. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LXXXVI, § XLI, XLII. — 4. 10 nov. 1143. Cf. *Gesch. des Kön. Jerus.*, p. 229. — 5. Daoud Rokn ed-Daulah, fils de Soqman. — 6. Vers. ar. : ܡܚܡܘܕ. — 7. Plus exactement : « dans l'espace d'une année ».

8. Cf. ci-dessus, p. 235. Selon Renaudot (*Hist. patr. Alexandr.*, p. 511 et suiv.), Gabriel mourut en 1146. Il eut pour successeur Michel, pendant un an à peine, et ensuite Jean (1147-1167).

soleil sortit du nord-ouest; il semblait que le ciel était embrasé[1].

En l'an 1453, la grêle ravagea tout le pays de Çamḥa.

En l'an 1454, le pape de Rome envoya un de ses douze[2] pour redresser les églises, les couvents, les pontifes, etc., à Jérusalem et dans le reste (du pays). Quand il arriva et commença à enquêter, sa mort survint[3]. On dit qu'il avait été empoisonné, et le pape en fut irrité; il envoya un de ses quatre grands, qu'on appelle *leqaṭi*, et qui sont ses vicaires. Celui-ci[4] corrigea beaucoup de choses, déposa le patriarche[5] qui était à Antioche et en établit un autre, et brilla par ses actions.

Alors les méchants Grecs, habitués au mal, allèrent le trouver et lui parlèrent de notre peuple et des Arméniens : [626] « Ce sont, dirent-ils, des hérétiques », et ils remplirent son esprit de colère. Quand il vint à Doliché, il rencontra Krikoros, catholicos des Arméniens, et le força à monter à Jérusalem. Il tint un synode, le lundi *in albis*[6], auquel se trouvaient, avec le légat, le patriarche et les évêques Francs, le catholicos, un évêque et des docteurs Arméniens; le métropolitain de Jérusalem, Ignatius[7], et des moines, Josselin et les autres chefs. On Mar Mammas, et il consacra le chrême dans la grande église. Ensuite, il gagna[8] le monastère de Mar Aharon de Šégara, et il donna à l'évêque de Maipherqaṭ le pouvoir[9] de diriger Amid, et à l'évêque de Tarse de diriger Antioche.

En cette année, le maphrien Dionysius descendit à Bagdad, à cause de la maladie qu'il avait; il y termina sa vie, et les gens de Tagrit prirent soin de ramener son saint corps, qui fut enseveli dans l'église de Tagrit.

La même année, les Ṭaiyayê étranglèrent l'évêque d'Émèse; celui du Ṭour 'Abdîn fut chassé par les gens de son diocèse; celui de Gozartha fut pris par le préfet, pour de l'or[10]. — Les diocésains de celui de Damas, se révoltèrent également contre lui; ils vinrent trouver le patriarche qui les réconcilia avec lui.

[626] En l'an 1454, au mois de tešrin I (oct.), fut ordonné comme maphrien de Tagrit, Lazare, du monastère de Sergisyeh, qui était de 'Abra, village[11] de [la région de Goubbos,][12] et avait grandi à Mélitène; il fut ordonné dans le couvent de Mar Aharon. Il fut appelé Ignatius; il brilla beaucoup dans l'Église.

La même année, le patriarche Athanasius revint à Mélitène; il s'y trouva quand Daulah, fils de Ghâzî, commença

1. Lire : ܙܪܝܩܐ; vers. ar. : ܠܐ ܠܫܡܣ ܐܚܡܪܬ. — 2. Cf. J.-B. Chabot, *Hist. de Mar Jabalaha III*, p. 62, n. 1. — 3. Ce légat était Pierre, archev. de Lyon; mort le 28 mai 1139. — 4. Albéric, év. d'Ostie. Cf. *Gesch. des Kön. Jerus.*, p. 221 et suiv. — 5. Radulf (nov. 1139). — 6. Avril 1140. Mansi, XXI, 505-508, 583, 584. — 7. Métrop. des Syriens.

8. Litt. : « il demanda », *petivit*; vers. ar. : ܛܠܒ. — 9. αὐθεντία. — 10. C'est ainsi qu'a compris la version ar. : ܡܣܟܘܗ ܠܠܡܬܘܠܝ ܥܠܝ ܕܗܒܗ; confirmant la lecture de notre ms. ܕܕܗܒܐ. — 11. κάστρον. Vers. ar. : ܡܢ ܩܪܝܗ ܠܠܟܒܪ. — 12. Lacune d'un mot à suppléer ainsi d'après Barhébr. (*Chr. eccl.*, I, 497) : ܕܟܒܪܐ ܘܐܬܪܐ ܕܓܘܒܒܘܣ.

convoqua les Grecs au synode par trois fois. « Vous avez prétendu, disaient-ils, que les Syriens et les Arméniens sont hérétiques; venez maintenant, et exposez-nous leur hérésie. » Ils répondirent : « Nous ne viendrons point au synode, parce que notre empereur n'y est pas ». Et par là, ils dévoilèrent devant tout le monde que la vérité n'est pas avec eux. — Alors les Arméniens montrèrent un volume dans lequel était écrite leur profession de foi; de même, les nôtres présentèrent un volume. On les lut tous les deux, et on les traduisit en langue italienne. Alors tous publièrent et confessèrent que cette profession était vraiment la confession orthodoxe. Après cela, les Francs exigèrent des Arméniens et des Syriens des serments écrits qu'ils ne tenaient pas dans leur cœur une autre confession; les Syriens le firent avec joie, mais les Arméniens n'y consentirent pas, et on reconnut qu'ils étaient phantasiastes et simoniaques. — *Fin.*

à y régner, et quand le sultan Mas'oud vint en faire le siège.

Après cela quelques personnes allèrent trouver le comte Josselin et lui dirent : « Ce patriarche a été établi illégitimement ». Et comme le patriarche n'avait pas été saluer Josselin, celui-ci défendit qu'il fût proclamé dans son territoire. Il fit amener Timotheus de Gargar à Samosate, et s'enquit auprès de lui de la manière dont l'élection avait eu lieu. Là, à Samosate, l'évêque de Gargar [affirma, selon quelques-uns][1], que celui de Djihan était véridique; d'autres assurent qu'il ne dit pas (cela).

Le patriarche quitta Mélitène et vint au monastère de Mar Bar Çauma. Ayant appris que Josselin avait fait passer à Édesse Basilius, qui est Abou 'l-Faradj bar Šoumana, le patriarche lui-même accorda Édesse à Bar Šoumana, et il ordonna pour Kaišoum Élias, moine instruit, très capable parmi ses contemporains, qui fut appelé Iwannis, et devint célèbre dans l'Église. — *Fin.*

Dans ce Seizième Livre, est compris un cycle de 13 années, pendant lesquelles existèrent dix rois Grecs, Francs et Turcs. En dix chapitres.

Puisque ces deux évêques[2] *ont pris soin d'écrire, nous plaçons ici la préface que chacun d'eux a mise en tête de son ouvrage* :

Iwannis de Kaišoum écrit ainsi : « Puisque l'époque est affaiblie, puisque notre malheureuse génération est tombée dans une grande dépression, puisque surtout notre parti des Syriens a péri et a été broyé : nous voulons, nous faible et misérable,

1. Il y a manifestement une lacune de quelques mots dans le texte; et aussi dans la vers. ar. qui n'a pas compris le passage. Suppl. ainsi d'après Barhébr. : · ܘܐܫܪ ܐܦܣܝܪܘܬܗ ܐܡܪ ܚܣܝܐ; il ajoute : ܘܒܗ ܒܫܡܝܫܛ ܡܝܬ ܗܘ ܚܣܝܐ, « à Samosate même mourut l'évêque (de Gargar) ».

2. Jean, de Kaišoum, et Denys bar Çalibi, d'Amid, dont il sera parlé au Livre suivant.

faire connaître quelques-uns des nombreux événements qui nous sont arrivés et nous arrivent en ces années, et nous avons même pris soin d'écrire, et nous avons recueilli ce volume de Chroniques d'ouvrages nombreux et variés; et nous le laissons en souvenir à ceux qui viendront après nous, afin que chacun pense à soi, et se préoccupe de lui-même; qu'il sache que le temps est fugitif, et que, comme les autres ont disparu et passé, il devra lui-même payer une dette inéluctable; qu'il apprenne de ceux qui l'ont précédé, que plus il sera demeuré et devenu célèbre en ce monde, et plus le compte à rendre sera grand dans le monde futur. »

Dionysius d'Amid écrit ainsi : « Comme tout entendement est incliné, à cette époque dépourvue de charité, vers les nouvelles et les narrations sans espérance ni utilité, celles-ci occupent aujourd'hui et captivent le plus grand nombre, à cause de la consomption et des troubles qui depuis un temps assez long ont fait disparaître la stabilité; la crainte, protectrice des préceptes, a été enlevée; l'illégalité s'est multipliée; la science, qui dirige les novices et conduit ceux qui l'ont acquise dans les voies droites, est rejetée au loin. En considérant ces choses, moi, le misérable Dionysius, le pauvre Jacques, j'ai pensé un peu à ce que j'offrirais à ceux qui m'excitent à être utile en prenant le souci d'une Chronique. J'ai raisonné, c'est-à-dire pensé que le récit des histoires arrivées de temps à autre, et des châtiments tombés d'en haut sur un peuple débile, pouvait parfois être utile et avantageux pour la conscience; parce qu'en frappant les oreilles de ceux qui n'ont pas fait l'expérience de ces choses, elles pourraient peut-être les terrifier et leur faire craindre la cognée menaçante qui est posée à la racine[1], et les empêcher de se laisser entraîner à des colloques infidèles et sans fondement de paroles futiles et inutiles. Comme j'avais cette intention depuis longtemps, et comme les sages m'excitaient à ne pas négliger ni cesser de l'accomplir, j'ai voulu parcourir toutes les chroniques antérieures et y choisir ce qui était utile et convenable au but que nous avons indiqué. Quand j'ai eu accompli cela, en prenant parmi les histoires ecclésiastiques, écrites par les anciens, ce qui convenait à la contexture du discours, j'ai jugé et pensé que quand j'aurais ajouté et pris, c'est-à-dire coordonné dans une même suite constante, ce qu'ils ont écrit à différentes époques, pour arriver, en marchant graduellement, jusqu'à l'époque troublée en laquelle nous nous trouvons, lorsque je ferais connaître les pillages et les calamités qui ont atteint, à cette époque, le peuple des Chrétiens, l'entendement du plus grand nombre, retenu par ces narrations et ces récits lamentables, serait détourné de celles que j'aurais racontées plus haut et qui sont bien antérieures[2]; et ainsi j'ai été détourné pour le moment de cette pensée de vouloir réunir tous les temps avec l'histoire ecclésiastique et faire du tout un seul ruisseau débordant d'utilité et abreuvant les questionneurs, et j'en suis venu à n'écrire que les choses qui se sont passées de nos jours, et celles-ci, autant que possible, en peu de mots et brièvement. — *Fin*.

---

1. Cf. MATTH., III, 10. — 2. ܩܕܡ̈ܝܐ.

LIVRE XVII

CE DIX-SEPTIÈME LIVRE COMMENCE A L'AN 1455[1] DES GRECS, QUI EST L'AN 1125 DE LA NAISSANCE SELON LA CHAIR DE NOTRE-SEIGNEUR, L'AN 524 DES ARABES, L'AN 83 DES TURCS, ET, DEPUIS ADAM, L'AN 6623.

CHAPITRE [Ier]. — *De l'époque à laquelle Manuel régna sur les Grecs, Baudoin sur les Francs, et Ya'qoub-[Ar]çlan*[2] *sur les Turcs, à Sébaste. Autres événements qui eurent lieu à cette époque.*

Quand l'empereur des Grecs, Jean, mourut en Cilicie, comme son fils aîné n'était pas présent, parce qu'il était resté dans la ville impériale, il légua l'empire à son fils cadet, Manuel, qui commença à régner au mois de nisan (avril) de l'année 1455.

Quand il entra à Constantinople, son frère le reçut et le vénéra, et il fut confirmé dans l'empire[3].

La même année, le roi de Jérusalem[4] mourut aussi, et son fils Baudoin (II) commença à régner. Comme il était trop jeune, sa mère[5] gouvernait le royaume.

A cette même époque, l'émir Daoud, seigneur de Ḥesna de Ziad mourut, et son plus jeune fils Qara [-Ar]çlan[6] lui succéda. Son fils aîné était près de Zangui. Zangui vint et amena avec lui Arslan-Doghmiš[7], fils de Daoud; il s'empara de Ḥani.

Le sultan Mas'oud vint et s'empara d'Ablastaïn et de tout le pays de Djiḥan. Puis il revint mettre le siège devant Mélitène, et amena avec lui Ya'qoub-Arçlan, fils de Daoud. Il s'était réfugié près de lui pour qu'il l'aidât contre Zangui qui marchait sur lui. Le sultan lui donna vingt mille cavaliers, et il s'avança contre Zangui. Celui-ci ayant entendu parler des forces [**629**] du sultan envoyées contre lui, abandonna (son projet) et rentra dans son pays. Qara-Arçlan rentra en possession du pays qui lui avait été enlevé. Le sultan demeura trois mois

1. Le ms. semble porter 1425 ; c'est une erreur du copiste. — 2. Barhébr. écrit régulièrement ܝܥܩܘܒ ܐܪܣܠܢ; mais la leçon ܝܥܩܘܒܨܠܢ : « *Ya'qoubaçlan* » est constante dans notre ms. — 3. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LXXXVI, § XLIII; LXXXVII, § III, IV. — 4. Foulques. — 5. Mélissende. — 6. Ms. ici et habituellement : ܩܪܨܠܢ, *Qaraçlan*; cf. ci-dessus, n. 2. — 7. Ms. et vers. ar. : ܐܣܠܐܢܘܓܡܫ, peut-être à lire : ܐܣܠܢܕܘܓܡܫ *Aslandoghmiš*. Barhébr. écrit correctement : ܐܪܣܠܢ ܛܘܓܡܫ, corrigeant ainsi l'orthographe de Michel basée sur la prononciation; cf. ci-dessus, n. 2, 6, et p. 253, n. 6.

contre Mélitène, sans livrer un combat, et au milieu d'août, la veille de la fête de la transmigration de la Mère de Dieu, il ordonna à ses troupes que chacun [prît][1] tout ce qui se trouvait d'utile à sa portée, et, au matin, ils partirent. Ils emmenèrent en captivité toute la région[2].

En cet été, tandis que le sultan assiégeait Mélitène, Josselin vint au couvent de Mar Bar Çauma, comme pour prier. En voyant le peuple, qui abandonnait le pays de Claudia et fuyait devant le sultan, et en apprenant combien les troupes de ce dernier étaient nombreuses, il retourna précipitamment dans son pays. — *Fin.*

En l'an 1455, le 26 de têšrin II (nov.)[3], au matin du vendredi, il y eut un tremblement de terre, et dans la ville appelée Prusa[4], qui est voisine de Constantinople, la ville impériale, il causa beaucoup de mal aux édifices et à leurs habitants; et le fleuve qui passait dans la ville fut complétement desséché. Trois jours après, tandis que le peuple qui avait survécu se tenait en prières, il y eut de nouveau un tremblement de terre, et le fleuve recommença à jaillir et à couler dans son lit.

La même année, le 23 d'adar, au crépuscule du Jeudi-saint[5], on vit un signe terrifiant, à l'occident, après le coucher du soleil; il ressemblait à une lance, et il resta environ trois heures. Il apparut pendant sept jours, et on dit qu'il signifiait le sang. — *Fin.*

A cette époque, comme Basilius, qui est Bar Šoumana, était passé de Kaišoum à Édesse, il était accusé de l'avoir fait[6] par ordre du prince : ce qui n'était pas licite. Il fit un discours apologétique qui prouvait par des témoignages évidents que, jusqu'au moment où le patriarche et le synode lui concédèrent (ce siège) il n'avait cédé ni aux ordres du prince ni aux sollicitations des Édesséniens. Comme ceux-ci refusaient d'accepter le patriarche et ne consentaient pas à le proclamer, ils essayaient de persuader au vénérable Basilius de devenir leur chef [malgré les censures[7]].

Or le patriarche, comme on dit, choisit de deux maux le moindre. Il accorda à Bar Šoumana la métropole d'Édesse, et par lui se soumit les Édesséniens.

Quand Josselin revint de Jérusalem, après avoir établi le nouveau roi, le patriarche alla le rencontrer à Tell Bašer. Josselin se réconcilia avec lui et avec tous les évêques. Il rendit les ornements et les

1. Suppléer : ܢܐܚܕ (vers. ar.). — 2. Ces faits paraissent être antérieurs à la mort de Jean et de Foulques. Cf. *Gesch. der Chal.*, III, 284; *Gesch. des Kön. Jerus.*, p. 216, 226.

3. Ms. : *têšrin* I. — 4. Ms. : *Pwrsa*. — 5. 23 mars 1144.

6. De même dans la vers. ar. : ܘܟܢ ܕܠܟ ܒܐܡܪ ܐܠܡܠܟ. — 7. Le mot écrit dans notre ms. : ܟܣܘܡܐ, qui ne présente pas de sens, n'a pas été rendu par l'arabe (....ܘܢܩܘܐ · ܦܐܠܟܠܗܢܘܬ....) ; il faut sans doute restituer ܟܟܠܘܡܐ, et supposer quelque autre altération dans la phrase.

vases du chrême qu'il avait volés, dans sa colère, dans le trésor du patriarche, au couvent de Mar Bar Çauma, la première fois[1].

Le patriarche se rencontra de nouveau avec lui[2].

CHAPITRE [II]. — *De l'époque à laquelle eut lieu la lamentable prise d'Édesse de Mésopotamie, ville illustre des Chrétiens, que le glaive des Turcs ravagea, parce qu'à cause de nos péchés, nous fûmes justement abandonnés (de Dieu).*

La première prise d'Édesse, que les Turcs enlevèrent aux Francs, eut lieu ainsi :

Comme ses habitants étaient déjà depuis longtemps, pour ainsi dire, emprisonnés par les Turcs, et comme la ville était affaiblie de toute manière, Josselin, seigneur de cette ville, se mit tout à coup en guerre avec Zangui, seigneur de Mossoul, pour la cause que voici : Quand Zangui poursuivait le seigneur de Ḥesna de Ziad, celui-ci chercha du secours près de Josselin, à qui il donna la forteresse de Beit Boula, pour qu'il l'aidât contre Zangui, de même qu'il avait secouru le sultan Mas'oud. Josselin ne comprit pas qu'il n'était point avantageux pour lui de combattre avec les Turcs en faveur des Turcs. Il envoya une armée au secours de Qara-Arslan. Ce fut une occasion pour Zangui. Dès que Josselin, partant pour Antioche, se fut éloigné, les gens de Ḥarran firent savoir à Zangui qu'Édesse était dépourvue de troupes. Celui-ci rassembla une armée en l'an 1456, et le mardi 28 de tešrin II[3], il mit le siège contre Édesse avec des milliers et des myriades (de soldats).

Ils établirent leur camp devant la porte des Heures[4], à côté de l'église des Confesseurs. Il manda aux citoyens de la ville : « Capitulez, pour ne pas périr; car il n'y a point de salut pour vous! » Le chef était le papios[5] des Francs. Ils répondirent : « Nous ne capitulerons pas ». Il comptait sur les messagers qu'il avait expédiés à Antioche et à Jérusalem, pour qu'on se pressât de venir délivrer l'excellente ville.

Le 1er de kanoun, Zangui ordonna de commencer l'attaque de toutes les manières. Sept balistes lançaient des pierres, et les troupes faisaient pleuvoir les traits comme des gouttes de pluie. Les gens de la ville, vieillards et jeunes

---

1. Un second pillage commis par Josselin est, en effet, raconté plus bas, au chap. IX. — 2. Cette phrase paraît incomplète.

3. 28 nov. 1144. — 4. Au sud-ouest de la ville. Pour la topographie d'Édesse, comp. R. DUVAL, *Histoire politique, religieuse et littéraire d'Édesse*, p. 12 et suiv.; E. SACHAU, *Reise in Syrien und Mesopotamien*, p. 192 et suiv. ; *Zeisch. d. Deutsch. Palästina-Vereins*, t. X, p. 295-99. — 5. L'archevêque latin d'Édesse (cf. ci-dessus, p. 238, n. 6) ; à cette époque : Hugues II ; cf. *Gesch. des Kön. Jerus.*, p. 234, n. 2.

gens, hommes et femmes, et les moines de la Montagne[1], se tenaient sur le mur et combattaient. Quand Zangui vit que le malheureux peuple luttait héroïquement, il ordonna de creuser la terre sous le mur. Ils creusèrent profondément et arrivèrent au mur. De leur côté, les assiégés creusèrent de l'intérieur, s'avancèrent contre les assiégeants et se mirent à les attaquer. Comme ce stratagème ne leur profita point, ils se mirent à construire un mur à l'intérieur, en face de l'endroit qui était miné. Les assiégeants minèrent deux des tours et placèrent des étais au-dessous, de même que sous le mur, d'une tour à l'autre. L'atabeg (leur) manda : « Nous vous donnerons deux hommes qui iront à l'intérieur, envoyez deux des vôtres et voyez le mur qui est miné; et livrez la ville avant d'être pris par le glaive. Je ne veux pas que vous périssiez. » Comme ils avaient confiance dans le mur qu'ils avaient bâti et comptaient sur l'arrivée des Francs, ils ne se laissèrent pas persuader; mais ils le méprisèrent et le tournèrent en dérision.

Alors les assiégeants mirent le feu aux bois, et, au moment du matin, le combat devint acharné. L'air était obscurci par la fumée; les genoux et les cœurs tremblaient au bruit de la trompette, des foules qui se précipitaient[2] et des clameurs du peuple. Quand les bois furent consumés, le mur et les deux tours s'écroulèrent, et le nouveau mur intérieur apparut. Alors, les Turcs furent remplis de stupeur, jusqu'au moment où ils remarquèrent qu'une brèche était demeurée entre le nouveau mur et l'ancien. Alors les troupes s'assemblèrent pour pénétrer; le peuple de la ville se réunit, avec le bafios et les évêques[3], pour s'opposer à leur entrée. La brèche fut comblée par des monceaux de cadavres, tant des assiégés que des assiégeants. Tandis que le peuple se tenait sur la brèche en combattant et que le mur se trouvait désert, les Turcs appliquèrent des échelles et montèrent. Un Curde monta le premier, poussa un cri et se mit à lapider le peuple avec des pierres. Quand ils le virent, leurs mains faiblirent, ils eurent peur, tournèrent leurs visages et s'enfuirent à la citadelle.

Et dès lors, quelle langue pourra raconter, ou quel doigt pourra écrire sans trembler la chose lamentable qui se passa à la 3e heure du samedi [2]3[4] de kanoun 1er? Les Turcs entrèrent avec leurs épées et leurs glaives tirés et buvant le sang des vieillards et des jeunes gens, des hommes et des femmes, des prêtres et des diacres, des cénobites et des moines, des religieuses, des vierges, des enfants à la mamelle, des fiancés et des fiancées! Le sanglier assyrien prévalut et il dévora les grappes délicieuses. Ah! quel récit amer! La ville d'Abgar, l'ami du Christ, a été foulée aux pieds à cause de notre iniquité : les prêtres

---

1. La Montagne d'Édesse ou Montagne bénie, qui était couverte de monastères. — 2. ܪ̈ܗܛܐ, littér. : « coureurs ». La vers. ar. a traduit : ܘܐܠܐܦܘܐܓ, « troupes, masses ». — 3. L'archevêque latin, et les évêques des autres confessions. — 4. Le 23 déc. 1144. Lire : ܟܓ. Ms. : « le 3 », et de même BH.

massacrés, les diacres immolés, les sous-diacres broyés, les temples pillés, les autels renversés! Hélas! quelle calamité! Les pères ont renié leurs enfants; la mère a oublié son affection pour ses enfants! Tandis que le glaive dévore et que tout le monde fuit au sommet de la montagne, les uns rassemblent leurs enfants, comme la poule ses poussins, et attendent pour mourir ensemble par le glaive ou pour être emmenés ensemble en captivité! Des prêtres âgés, qui portaient les reliques des martyrs, en voyant cette fureur récitèrent cette parole du prophète[1] : « Je supporterai la colère du Seigneur, parce que j'ai péché et je l'ai irrité. » Et ils ne prirent point la fuite, ni ne cessèrent leur prière jusqu'à ce que le glaive les rendît muets. Ensuite on les retrouva au même lieu, leur sang répandu tout autour d'eux et les reliquaires des martyrs dans leurs mains; car, par un miracle accompli en leur faveur, ils ne s'en emparèrent point.

Quant à ceux qui s'étaient enfuis à la porte de la citadelle, les Francs ne la leur ouvrirent point pour les laisser entrer, parce que le bafios leur avait défendu d'ouvrir avant qu'ils ne le vissent en personne. Mais comme il ne s'échappa pas pour venir avec les premiers, des milliers de gens furent étouffés et s'entassèrent plus haut que la porte. Quand le bafios arriva, on ouvrit la porte, mais il ne put [**631**] entrer, à cause de la multitude des cadavres des hommes qui étaient entassés à la porte. Comme il essayait d'entrer, il tomba au milieu des morts, et un des Turcs le frappa et le tua.

Lorsque Zangui vit un tel carnage, il défendit de commettre de nouveaux massacres. Il rencontra alors l'évêque Basilius[2], nu et traîné par une corde. Zangui, voyant qu'il était âgé et avait la tête rasée, demanda qui il était. Ayant appris que c'était le métropolitain, il se mit à lui reprocher qu'on n'avait pas voulu livrer la ville. Celui-ci répondit courageusement : « Ce qui est arrivé est très bien. » « Comment? » dit l'émir. L'évêque reprit : « Pour toi, parce que tu as remporté une brillante victoire en nous prenant de vive force; pour nous, parce que nous avons mérité ton estime, car de même que nous n'avons pas menti à nos serments vis-à-vis des Francs, de même nous garderons vis-à-vis de toi la foi jurée, puisque Dieu a permis que nous devenions tes esclaves. » Voyant qu'il était courageux, et parlait agréablement la langue arabe, Zangui ordonna de le revêtir de sa tunique et le fit entrer sous sa tente. Il prit de lui conseil sur la reconstruction[3] de la ville. Un héraut sortit [et annonça][4] que tous ceux qui avaient échappé au glaive pouvaient revenir à leurs maisons.

Deux jours après, ceux qui étaient dans la citadelle reçurent la promesse d'avoir leurs vies sauves et la livrèrent. Les Turcs conservèrent la vie à tous

---

1. MICH., VII, 9. — 2. Basilius bar Šoumana, l'évêque syrien. — 3. Vers. ar. بلد ديار. — 4. Lacune d'un mot dans le ms. (et aussi dans la vers. arabe).

ceux de notre peuple, des Arméniens et des Grecs qui avaient survécu, mais ils tuèrent les Francs partout où ils les trouvèrent.

Ce n'est pas à nous de narrer le reste de la calamité, mais au prophète Jérémie et à ses semblables d'appeler les pleureuses et celles qui se lamentent pour composer des élégies en vers sur ce malheureux peuple! — *Fin.*

En l'an 1455, l'évêque du diocèse de Laqabîn, dans la région de Mélitène, fut accusé de fornication; il fut chassé, et le patriarche le déposa et ordonna un autre évêque pour ce diocèse. — Peu de temps après, Basilius, qui avait été déposé, envoya une supplique et des intercesseurs : et le patriarche lui concéda les monastères de Zabar. Après y être resté quelque temps, il fut aussi chassé de là pour la même raison. Le patriarche fut de nouveau indulgent envers lui, et lui confia le diocèse de Sibabérek. Au bout de trois ans, il fut encore chassé de là pour le même motif. Le patriarche et quelques personnes disaient qu'il était victime d'une calomnie. Dieu sait ce qui est vrai.

Basilius, qui était passé à Édesse, échappa au massacre quand Zangui s'empara de cette ville par le glaive. Zangui le rencontra et, voyant qu'il était courageux et prudent, et qu'il parlait la langue arabe, il l'honora, lui confia la ville pour la repeupler et y amener des habitants : il fut le salut pour beaucoup de gens dans cette circonstance. [630] Tant que Zangui régna à Édesse, c'est-à-dire jusqu'à son assassinat[1], ce vénérable évêque fut très influent.

A Édesse même, dans la première prise, fut tué le vénérable Basilius, qui est Bar 'Abbas. Il avait été évêque de Mardîn[2], et avait quitté son diocèse pour revenir habiter dans la montagne d'Édesse. Il y fut couronné.

A Mardê, était le vénérable Mar Jean[3], qui fut aussi ordonné du temps du patriarche Athanasius Abou 'l-Farâdj, en l'an 1436. Il possédait une intelligence lucide, un sens droit, et une sainte conduite dans le travail, la veille, la lecture des Livres saints. De lui-même, avec le secours de la grâce, il pénétra les mystères et les sciences naturelles, et par son assiduité il découvrit des connaissances cachées au plus grand nombre. Sur la demande de plusieurs personnes, surtout[4] du roi, alors que les produits de la terre périssaient par suite de la disette de pluie, il amena des canaux et des ruisseaux de place en place.

Il fut connu du roi et honoré par tous les princes de la Mésopotamie et de l'Assyrie. Il avait la main large, était miséricordieux et donnait abondamment aux pauvres et aux indigents. Aussi, quand Zangui, seigneur de Mossoul, s'empara d'Édesse, comme ses habitants étaient réduits en esclavage, la grande philanthropie de cet évêque se manifesta, et il libéra un grand nombre de gens de la servitude. Il en acheta et en affran-

1. Cf. ci-dessous, p. 268. — 2. Lire : ܕܡܪܕܝܢ. — 3. Comp. *Bibl. or.*, II, p. 216 et suiv.; Wright, *Syriac Literature*, p. 244. — 4. Lire : ܘܝܬܝܪܐܝܬ.

chit tant qu'il eut quelque chose entre les mains. Ensuite, il circula en exhortant ses diocésains à délivrer les chrétiens de l'esclavage. Par de telles actions vertueuses [621]il grandit et brilla aux yeux de tous, et sa renommée se répandit en beaucoup d'endroits. Il fut grandement loué par les nations hétérodoxes, même par les musulmans, et surtout par les rois, pour cette conduite.

CHAPITRE III. — *De l'époque de la prise d'Édesse, à laquelle beaucoup d'événements se passèrent parmi les rois de la terre et dans l'Église des Orthodoxes, etc.*

A l'époque même de la prise d'Édesse, un préfet[1] nommé Bâbek, qui avait été établi par Zangui à Nisibe, craignait pour quelque motif que Zangui, devenu très puissant par suite de la prise d'Édesse, ne[2] tirât aussi vengeance de lui, et redoutait qu'il ne montât contre son pays. C'est pourquoi il ordonna de démolir toute forteresse de son territoire qui ne pouvait se défendre contre la puissance de Zangui[3].

A cette époque fut détruite la forteresse de Ḥour-'Ebar, celle de Tell Besmê, celle dite de Thomas, celle de Tella Šaikh[4], celle qui était dans le voisinage du couvent de Mar Jean[5], dite[6] de l'Épouse; ils essayèrent de détruire Sargah, qui est près de Nisibe, mais ils ne purent [632] ébranler la solidité de sa construction antique. C'est pourquoi ils ne démolirent que la partie neuve, qui avait été bâtie par eux, et ils la laissèrent déserte.

A cette époque, la place forte de Hataka[7], qui n'était jamais tombée aux mains des Turcs, était entre les mains d'un homme de la famille des Benê Marwan, qui avaient le titre de rois et leur résidence à Maipherqaṭ[8]. Il y eut entre ses seigneurs de la discorde, des querelles et des combats. Ḥossam ed-Dîn, voyant que ces Curdes n'avaient point d'auxiliaires, et qu'ils étaient opposés les uns aux autres, les assiégea pendant un an et quatre mois. Alors Aḥmed demanda à traiter, Ṭimourṭaš lui donna de l'or et des villages dans son pays, et prit la forteresse. Ensuite le Curde se repentit, et chercha du secours près du seigneur d'Amid, afin de pouvoir reprendre la forteresse; mais il ne put y réussir.

1. ἡγεμών. — 2. Lire : ܕܢܬܒܥ. — 3. Barhébr. (p. 308) dispose son texte autrement : « Les Francs de Bîrah, craignant que Zangui ne revînt sur eux, la livrèrent à Ḥossam ed-Dîn Timourṭaš, fils d'Ilghâzi, fils d'Orṭoq, seigneur de Mardîn. Et Ilghâzi (*sic*) craignant à son tour que Zangui n'envahît son pays, ... fit raser de nombreuses forteresses, etc. ». — 4. ܬܠܐ ܫܝܚ (ainsi dans BH). — 5. BH : ܕܡܪܝ ܚܢܢܝܐ « de Mar Ḥanania ». — 6. On pourrait aussi traduire « qui est *dit* », les mots employés pour « couvent » et « forteresse » étant l'un et l'autre du genre masculin, en syriaque. — 7. Vers. ar. : هتاخ. — 8. Cf. *Gesch. der Chal.*, III, p. 36.

Après la prise d'Édesse, Alp-A[r]çlan[1], fils de Daoud, quitta Zangui et mit le siège devant Tella d'Arsanias[2]. Il demanda qu'on lui livrât la ville, mais ils n'y consentirent point, parce que leurs enfants étaient retenus comme otages à Ḥesna de Ziad. Ils ne songèrent point à ce qui était arrivé aux Édesséniens, qui luttèrent sans avoir d'auxiliaire. Ils voulurent épargner à[3] un petit nombre de devenir esclaves, et ils le devinrent tous; car, dans sa fureur, l'émir ordonna de les prendre tous comme esclaves. On dit[4] qu'il y avait environ 15.000 âmes, dont une partie était venue[5] du dehors, et tous[6] [633] furent faits esclaves, avec leur évêque Timotheus.

La même année, quand les Francs qui s'étaient rassemblés pour venir au secours d'Édesse reçurent la nouvelle de sa ruine, ils demeurèrent dans le deuil et s'en allèrent sur Tell'ada. Là, les Turcs s'assemblèrent contre eux. Ils empêchèrent leur approvisionnement, et les Francs, opprimés par la famine, prirent la fuite.

Alors, les gens de Sarougab andonnèrent aussi cette ville et s'enfuirent: les Turcs y entrèrent.

Zangui mit le siège contre Birah; et Josselin monta à Jérusalem, pour en ramener une armée[7].

Alors, à Mossoul, survint la discorde. Ils délivrèrent le jeune fils[8] du sultan qui y était emprisonné, et massacrèrent Naçir ed-Dîn, le lieutenant de Zangui. En apprenant cela, Zangui abandonna Birah, s'en alla à Alep, et fit la paix avec les Francs; et Birah fut délivrée de lui.

Ensuite Zangui envoya son général Zain ed-Dîn, qui pacifia Mossoul; il remit le jeune fils du sultan en prison, et alors Zangui redevint puissant[9].

Discours de Mar Dionysius d'Amid, à propos d'Édesse. — « Il se trouve quelques hommes brouillons, et empressés à expliquer les événements selon leur opinion, qui disent: « Pourquoi Édesse a-t-elle été frappée de la verge de colère assyrienne[10] plus que tous les autres pays? Pourquoi s'est-elle assise, dans le

A cette époque, un sujet de discussion s'éleva dans notre Église, (à savoir :) « Si les tentations viennent et si les accidents et les malheurs arrivent par la volonté de Dieu ou non? ». Cette opinion fut propagée à cette époque par le vénérable Mar Jean de Mardê, qui était considéré comme l'œil de tout l'Univers

1. BH : ܐܪܣܠܢ ܛܘܓܡܫ « Arslân-Ṭoghmiš, fils de Daoud, seigneur de Ḥesna de Ziad » (p. 308). C'est la bonne leçon. — 2. HB : ܬܠܐ ܕܐܪܣܢܝܘܣ. — 3. Lire : ܠܠܐ (ar. : ܠܩܠܗ). — 4. ܐܡܪܝܢ. — 5. Lire : ܡܢ ܠܒܪ (vers. ar. : ܡܢ ܒܪܐ). — 6. Lire: ܘܟܠܗܘܢ (au lieu de ܘܡܢܗܘܢ, qui est aussi la leçon de la vers. ar; ܘܡܢܗܡ). — 7. Cf. *Gesch. des Kön. Jerus.*, p. 236. — 8. Alp-Arslan, fils de Maḥmoud. — 9. Cf. *Gesch. der Chal.*, III, 289.

10. Cf. Is., x, 5.

deuil, abandonnée [1], plus que toutes les villes ses voisines? » L'Écriture leur répond[2] : « Grandes sont les œuvres du Seigneur, et très profonds sont ses desseins; « toutes ses actions sont incompréhensibles; à moins qu'il ne révèle parfois ses mystères à ses serviteurs. Cependant, comprenez qu'il ne prédispose pas [3] les accidents et les calamités et qu'ils n'arrivent pas spontanément selon l'opinion des païens, mais bien par l'abandon du Seigneur. Car, quand il est abandonné [632] par les créatures, qui s'écartent de sa voie et de l'observation de ses lois, il retire sa main et les ennemis prévalent : ils font des captifs et du butin. Cela n'arrive certes pas toujours à cause des péchés; mais parfois les justes sont frappés pour l'avertissement des impies; et parfois aussi, ils reçoivent un avertissement, quand celui qui connaît toute chose avant son existence voit qu'ils veulent s'écarter de la justice; il les retient, comme un père qui a pitié de ses enfants, pour qu'ils ne s'écartent pas totalement de la vérité. Une autre fois, c'est pour effrayer les proches et les voisins [4] qu'il châtie les familiers, afin d'exciter la terreur et la vigilance des étrangers; car si les enfants, certes, sont punis et réprimandés pour de petites choses, quelle retribution recevront donc les révoltés et ceux qui déclinent constamment vers le mal? et quel est le châtiment qui ne les atteindra pas?

dans la demeure des Orthodoxes, et était proclamé un rejeton de bénédiction conservé [5] au peuple des Orthodoxes, assidu et appliqué à enseigner les divins mystères. Mais comme il n'avait point été instruit dès son enfance dans la doctrine des Livres saints, bien que dans sa vieillesse il fût assidu à leur lecture et qu'il possédât les mystères du trésor divin [6] qui y sont cachés, il lui sembla « qu'il ne convient pas de dire ou de penser que [632] les fléaux et tous les autres châtiments sont envoyés de Dieu ». Et, disait-il, « une telle opinion est clairement enseignée dans les Livres saints ».

Il avait eu jadis une discussion avec l'évêque Timotheus de Gargar et avec le moine Abou Ghaleb : ceux-ci s'élevaient avec raison contre son assertion, mais ils ne purent établir une démonstration rigoureuse sur cet objet. La discussion fut enterrée et cessa pour le moment.

Mais peu de temps après, quand Édesse fut frappée de ce cruel châtiment, presque tout le peuple des chrétiens murmurait et disait : « Pourquoi Dieu laisse-t-il massacrer les prêtres et les saints moines, violer les vierges, etc.? » Alors Mar Jean commença à écrire ouvertement : « Un décret n'est point émané du Seigneur pour que les Turcs régnassent à Édesse et à Tella d'Arsanias, ni pour les autres calamités qui firent irruption. » Il ajoutait : « S'il se fût trouvé une armée de Francs

1. Cf. *Thren.*, I, 1. — 2. Cf. *Ps.* XCI (XCII), 5. — 3. ܕܠܐ; vers. ar. : ܠܐ ܝܚܬܡ ܒܗ ܡܩܕܐܪ. — 4. ܡܩܪ̈ܒܐ.
5 ܕܐܬܢܛܪ. — 6. Lire : ܐܠܗܝܐ; vers. ar. : ܐܠܟܢܙ ܐܠܐܠܗܝ.

« Mais, comme ce dessein de la providence est très profond; comme il n'y a personne parmi nous pour connaître les choses profondes, ni pour dévoiler les choses secrètes, ni pour nous dire par quel motif Édesse a été frappée et pourquoi le glaive l'a dévastée sans pitié; et comme, en outre, nous nous proposons de recueillir des Livres saints, dans un écrit, toutes les manières et toutes les causes par lesquelles des villes ont été détruites, nous nous abstiendrons pour le moment de traiter ici cette question. »

Le vénérable Dionysius écrivit ceci à Mélitène, lorsqu'il était encore diacre. Ensuite, il écrivit le livre sur la providence, et d'autres ouvrages. Il écrivit aussi deux traités, dans le mètre de Mar Jacques (de Saroug), sur les deux [633] prises d'Édesse.

Basilius, métropolitain d'Édesse même, écrivit aussi trois traités sur Édesse, dans le mètre de Mar Jacques. Il était présent aux deux moments, et écrivit longuement et avec exactitude[1] sur cette ville. Que celui qui le désire lise ces cinq traités et s'instruise. — *Fin.*

à Édesse, Zangui n'aurait pu s'en emparer ». Et il fit un volume, c'est-à-dire un tome assez long, dans lequel étaient réunies des paroles de l'Écriture et des démonstrations naturelles pour la confirmation de cette opinion. Cependant, il ne prenait pas les sentences des Livres saints dans un sens correct, mais selon la propension de son esprit. Ainsi, ce que dit le Seigneur par le prophète[2] : « Je ne veux pas la mort du pécheur », était interprété par lui : « Le pécheur ne meurt pas par suite de l'abandon (de Dieu) »; et ainsi du reste.

CHAPITRE [IV]. — *De l'époque à laquelle Zangui fut tué; autres événements qui eurent lieu à cette époque.*

En l'an 1457, les Francs se voyant grandement affaiblis, Bedawi, seigneur d'Antioche, alla trouver l'empereur des Grecs, Manuel, à Constantinople, et lui demanda pardon de la faute qu'il avait commise vis-à-vis de son père; parce qu'il avait entendu dire que ce dernier, au moment de sa mort, avait commandé à son fils de tirer vengeance des Francs. Ayant montré de l'humilité, il fut honoré; on lui donna de l'or et d'autres présents considérables, et il fut renvoyé à sa ville avec la promesse que l'empereur s'avancerait au secours des Chrétiens[3].

Zangui vint à Édesse et y demeura quelque temps. Il encourageait les Syriens

1. ܚܬܝܬܐܝܬ.
2. Ézech., xxxiii, 11.
3. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LXXXVII, § xi; *Gesch. des Kön. Jerus.*, p. 231.

qui s'y trouvaient; de toute son âme, il était disposé à user de miséricorde envers les Chrétiens qui s'y rassemblaient.

Quand il marcha sur Qala' Dja'bar, qui est sur la rive de l'Euphrate, le décret du Très-Haut fut prononcé contre lui dans les jugements impénétrables. Un de ses généraux complota contre lui; il forma une conjuration avec deux eunuques, [634] c'est-à-dire amputés, qui gardaient sa couche. Quand Zangui s'endormit, enivré de vin, ceux-ci se jetèrent sur lui et le massacrèrent, le soir d'un dimanche, le 15 d'éloul[1]. Et ainsi prirent fin ses exploits[2].

Il régna pendant tout le temps de son sultanat sur Mossoul et autres lieux, 19 ans; sur Édesse, un an et dix mois. De ceux qui le tuèrent, l'un se réfugia à Qala' Dja'bar, et fut sauvé, et l'autre à Callinice, où il échappa pour le moment. Ses troupes se dispersèrent. Les fils de Zangui prirent chacun une région. Maḥmoud, appelé Nour ed-Dîn, régna à Alep, et un autre, nommé Ghâzi Saif ed-Dîn, domina à Mossoul.

Il y eut du trouble dans les contrées, et des pillards turcs firent des incursions dans tous les pays de la dépendance de Zangui. Ils pillèrent sans pitié tout ce qu'ils trouvèrent.

A cette époque, le couvent de Qartamîn fut pillé. Quatre moines y furent tués.

A cette époque, Qara-Arslan, seigneur de Ḥesna de Kêpha, envahit le Ṭour 'Abdîn, qui autrefois était à son père[3], et dont Zangui s'était emparé. Maintenant, après de nombreux massacres, il y établit sa domination.

A Mossoul, quelques hommes se révoltèrent et essayèrent d'y faire régner ce fils du sultan qui y était emprisonné. Zain ed-Dîn se montra énergique; il les vainquit, en tua plusieurs, remit en prison le fils du sultan et fit régner Ghâzî Saif ed-Dîn, fils de Zangui [4]. — *Fin.*

Le jeudi 13 de kanoun (1er)[5] de l'an 1456, dans le mois où Édesse fut prise, le feu prit au monastère de Qariraiṭ[6], dans le pays de Karšéna. Il le consuma tout entier avec tout ce qu'il y avait dedans. Un moine âgé fut brûlé, les autres échappèrent au feu.

Le même jour, un village[7] brûla également dans le pays de Mar'aš; et

Quand le manifeste, c'est-à-dire le volume, de l'évêque de Mardîn parut, exposant qu'Édesse avait été détruite absolument sans la volonté de Dieu, Iwannis de Kaišoum et Bar Andreas firent chacun un livre pour réfuter celui de l'évêque de Mardîn. Quand le tome de l'évêque de Mardîn fut apporté à Mélitène, le prêtre Çeliba, surnommé

1. 15 sept. 1146. Cf. *Gesch. der Chal.*, III, 290. — 2. Lire : ܪܘܪ̈ܒܢܗ, ou ܪܘܪ̈ܒܢܘܗ. — 3. Daoud Rokn ed-Daulah. — 4. *Gesch. der Chal., loc. cit.*

5. Le 13 déc. 1144 était un mercredi. — 6. BH : ܩܪܪܐܝܛ; ܩܪܐܪܝܛ. — 7. Lire avec BH : ܩܪܝܬܐ ܚܪܐ (vers ar. : واحرا).

un vendredi de ce même mois, le feu prit au monastère de Mar Bar Çauma : trois cellules brûlèrent, et le reste fut sauvé.

Au commencement du mois de 'iyar[1], apparut une étoile chevelue, c'est-à-dire une comète. Elle apparaissait à la 11e heure de la nuit; sa queue était tournée vers le sud. Après s'être montrée de la sorte pendant sept jours, elle réapparut à l'occident, au moment du soir, pendant sept autres jours.

Et le 24 de 'iyar (mai), le jour de la fête de l'Ascension, il y eut un violent tremblement de terre.

A cette époque, le franc Baudoin[2], [**634**] seigneur de Kaišoum, commença à rebâtir le mur de cette ville, en pierres et en chaux ; car il était en briques et en boue. Il fit peser fortement le joug sur les chrétiens, au point qu'il en fit même des esclaves. C'est pourquoi il n'en put rebâtir que la moitié. Il fut tué[3], et la construction cessa. — *Fin.*

de Qarîgah[4], qui était instruit et célèbre en son temps, fit aussi un livre.

S'il y a réellement dans le traité de Mar Jean quelque sentence conforme à l'enseignement des Pères estimés, il y a aussi quelque chose d'inexact. Il en est de même des traités de ceux qui s'élevèrent contre lui. En effet, ce que dit l'évêque de Mardîn : « que les épreuves atteignent les justes absolument sans la volonté de Dieu », enlève et détruit la vertu de la providence toute puissante de Dieu. D'autre part, ce que disent les autres : « que les fléaux et les châtiments arrivent vraiment et [**634**] absolument par la volonté de Dieu », fait disparaître la sollicitude de cette même providence à l'égard de l'Univers.

Donc, il faut comprendre qu'autre est le mode de la volonté, autre le mode de l'ordre, et autre le mode de la permission. Ceci exigerait un long traité, qui serait confirmé par les témoignagnes des saints Pères, et dans lequel on en montrerait l'exactitude.

Mais, comme le but que nous nous sommes proposé dans ce livre n'est pas de traiter ces choses, mais seulement de montrer ce qui est arrivé à chaque époque; et comme d'ailleurs cela ne convient pas, de peur que le lecteur ne soit troublé quand l'esprit divague d'un sujet à un autre; nous nous bornons à faire savoir à quiconque veut connaître l'exactitude sur cette matière, qu'il peut lire le livre compilé des écrits autorisés par le vénérable (évêque) Mar[5] Dionysius d'Amid, qui est Jacques Bar Çalîbî. Dans ce livre, en effet, tous les modes sont distingués clairement et très exactement, selon le sentiment véritable des saints Docteurs.

---

1. Mai 1145. — 2. Baudoin, comte de Mar'aš et Kaišoum (*Balduinus de Mares*; Guill. de Tyr). Cf. *Hist. arm. des Crois.*, I, p. 161, n. 2. — 3. Il succomba au second siège d'Édesse. Cf. ci-après, p. 271. Son oraison funèbre est imprimée dans les *Hist. arm. des Crois.*, I, p. 203 et suiv.
4. BH : ܩܪܝܓܗ. — 5. Lire : ܡܪܝ.

CHAPITRE [V]. — *De l'époque de la seconde dévastation d'Édesse, et autres événements.*

En l'an 1458, les Francs, en apprenant que Zangui avait été tué, se réunirent avec Josselin et avec Baudoin, seigneur de Kaišoum, et au mois de tešrîn 1er (oct.), ils montèrent contre Édesse. Pendant la nuit, des fantassins, à l'aide d'échelles, escaladèrent deux tours, grâce à une entente avec quelques Arméniens [**635**] qui gardaient le mur. Les Turcs s'enfuirent dans la citadelle. Au matin, la porte des Eaux[1] fut ouverte, et Josselin entra dans la ville. [Alors, les Turcs][2] envoyèrent des messagers à Alep et à Mossoul. Les Francs, qui étaient entrés dans la ville le lundi 26 de tešrin (oct.)[3], délibérèrent pendant six jours comment ils attaqueraient la citadelle. C'est pourquoi les Turcs s'assemblèrent de tous côtés, (nombreux) comme la sauterelle.

En les voyant, les Francs tremblèrent et la peur s'empara d'eux; car le secours du Seigneur s'était éloigné d'eux. Aussi furent-ils abandonnés à un détestable dessein. Ils rassemblèrent de force tous les habitants de la malheureuse ville et les obligèrent à partir avec eux. Ils pensaient qu'ils pourraient échapper aux mains des Turcs qui les entouraient, innombrables; et ils ne se demandèrent pas comment ils pourraient résister aux Turcs dans la plaine, alors qu'ils n'avaient pas la force de résister à l'intérieur des murs; mais, à l'exemple de Pharaon, ils endurcirent leurs cœurs. Ils entraînèrent la population arrachée (à ses maisons), sortirent à la deuxième heure de la nuit et mirent le feu aux maisons. Le malheureux peuple, en voyant cela, se mit à se lamenter, et ils proclamaient bienheureux ceux qui étaient morts la première fois[4]; car ils voyaient le feu mis par les Francs consumer leurs maisons et leurs biens, et le glaive des Turcs tiré sur eux. Quand ils arrivèrent à la porte de la ville, des groupes furent comprimés par les armées des Francs et là beaucoup de gens et de bêtes de somme périrent, et augmentèrent le nombre des premiers étouffés[5].

Les Turcs descendirent de la citadelle sur ceux qui étaient restés dans les églises ou en d'autres endroits, [**636**] soit à cause de la vieillesse, soit par suite de quelque autre infirmité, et ils les torturaient sans pitié. Ceux qui avaient échappé à la suffocation et à l'étouffement[6], et étaient sortis avec les Francs furent entourés par les Turcs qui faisaient pleuvoir sur eux une grêle de traits qui les transperçaient cruellement.

---

1. *Sic* ms. et BH. — 2. Suppl. : ܗܝܕܝܢ ܠܛܘܪܟܝܐ (vers. ar. : ܐܡܐ ܐܠܐܬܪܐܟ). — 3. Mêmes chiffres dans la vers. ar. Le 26 oct. 1146 était un samedi; le 26 nov. était un mardi. Peut-être faut-il entendre que les Francs entrèrent dans la ville le lundi (21 oct.), et que la sortie eut lieu le 26, « six jours après l'entrée des Francs ». — 4. Dans le premier siège; cf. ci-dessus, chap. II. — 5. Cf. ci-dessus, p. 262. — 6. Lire : ܘܚܘܢܩܐ.

O nuage de colère, et jour sans miséricorde! dans lequel le fléau de la colère violente redoubla sur les malheureux Édesséniens. O nuit de mort, matin d'enfer, journée de perdition! qui se leva contre les citoyens de la ville excellente. Hélas, mes frères! qui pourrait raconter ou écouter sans larmes comment la mère et l'enfant qu'elle portait dans ses bras étaient transpercés d'un même trait, sans personne pour les soutenir ou arracher le trait! Et bientôt, en cet état, le sabot des chevaux de ceux que les poursuivaient les broyait furieusement! Toute la nuit ils avaient été transpercés par les traits, et au moment du matin, qui était encore pour eux plus ténébreux, ils étaient frappés par les glaives et les lances!

Après avoir lutté jusqu'à la sixième heure, ils marchaient dans une route de sang. Alors les misérables cavaliers Francs, reconnaissant qu'ils ne pouvaient pas sauver la population, se mirent à fuir. Tandis que les cavaliers s'enfuyaient précipitamment et que les Turcs les poursuivaient, les fantassins songèrent à monter dans une forteresse en ruines, qui était proche. Le malheureux peuple s'y dirigea avec eux. Et alors la terre frémit d'horreur à cause du massacre qui eut lieu : comme la faux sur les épis ou comme le feu dans les copeaux, le glaive s'empara des chrétiens. Les cadavres des prêtres, des diacres, des moines, des nobles et des pauvres étaient abandonnés pêle-mêle. Mais, si leur mort fut cruelle, ils n'eurent cependant point autant à souffrir que ceux qui restèrent en vie; car quand ces derniers [**637**] tombèrent au milieu du feu de la colère des Turcs, ceux-ci les dépouillèrent de leurs vêtements et de leurs chaussures. Ils les obligeaient à coups de bâton, hommes et femmes, nus et les mains liées derrière le dos, de courir avec les chevaux : ces pervers perçaient le ventre de quiconque défaillait et tombait à terre, et le laissaient mourir sur la route. Ainsi, ils devenaient la pâture des bêtes sauvages, et alors ils expiraient, ou la nourriture des oiseaux de proie, et alors ils étaient torturés. L'air fut empesté de l'odeur des cadavres; l'Assyrie fut remplie de captifs.

La plupart des cavaliers francs furent massacrés. On ne retrouva pas même le cadavre de Baudoin, seigneur de Kaišoum[1]. L'inique Josselin se sauva à Samosate. L'évêque Basilius[2] échappa aussi par la fuite. Celui des Arméniens fut pris avec beaucoup de gens. Quelques-uns des Francs arrivèrent avec les piétons dans la forteresse en ruines, qu'on appelait Kaukeba, et engagèrent la lutte, pour sauver leur vie, contre les Turcs qui venaient sur eux.

Comme le soir approchait, les Turcs retournèrent pour se livrer au pillage. La plaine était remplie de butin, de l'or et des objets accumulés depuis de nombreuses générations dans cette malheureuse ville. Leurs possesseurs étaient partis en les emportant; mais sous l'empire du glaive tout avait été abandonné.

---

1. Cf. ci-dessus, p. 269, n. 2. — 2. Évêque des Syriens.

Quand les Turcs retournèrent, ceux qui étaient dans la forteresse en ruines sortirent, dès le soir, et se sauvèrent pendant la nuit à Samosate.

On évalue à environ 30 mille le nombre de ceux qui furent tués, tant la première fois que cette seconde fois; à 16 mille, le nombre de ceux qui furent réduits en esclavage, et à un millier d'hommes ceux qui se sauvèrent. Aucune femme ni aucun enfant n'échappa : ou ils périrent dans le massacre, ou ils furent emmenés captifs en divers pays[1].

Édesse demeura déserte : vision d'épouvante, enveloppée d'un vêtement noir, ivre de sang, infectée par les cadavres mêmes[2] de ses fils et de ses filles! Les vampires[3] et les autres bêtes sauvages couraient et entraient dans la ville pour se repaître pendant la nuit de la chair des hommes massacrés, et elle devint la demeure des chacals; car personne n'y entrait excepté ceux qui fouillaient pour découvrir ses trésors. Les gens de Ḥarran et le reste de ses ennemis fouillaient les églises et les maisons des notables, en disant[4] : « Bravo! Bravo! Notre œil l'a contemplée! ». — *Fin.*

Paroles d'exhortation, qu'écrivit le vénérable Dionysius d'Amid à propos de la ruine d'Édesse. — La ruine, la consommation s'est élevée sur elle. Elle ne commença point par le fait des étrangers[5]; mais la cause en est imputable aux chrétiens. « De qui, demandent les curieux, [635] la calamité tire-t-elle son origine? quelles en sont les causes? » Si on dit que le Seigneur l'a fait tomber sur eux : comment est-il possible que celui qui ne souhaite pas la perte de sa créature amène des ennemis pour faire des captifs, massacrer, souiller les vierges, etc.? Si on dit que les ennemis ont prévalu sans la permission et l'aide du Seigneur, qui s'étend à tout : c'est là encore un blasphème, car le Seigneur n'abandonne pas, et ses mains ne se relâchent pas; mais, quand

Commémoraison du moine Rabban Thomas et de l'évêque ʿAbda. — Nous plaçons au milieu de la série des pontifes de l'Église l'histoire du moine Rabban Thomas et de son maître, le bienheureux évêque qui vivait à cette époque dans la montagne de Zabar; [635] et nous faisons savoir que ce Rabban Thomas était de la forteresse appelée Šamrîn, dans le pays de Sawad, qui est aux environs de Mélitène. A l'époque du turc Bouzan, quand la famine s'aggrava, le jeune Thomas sortit et vint au couvent de Zabar, trouver un moine qui était son oncle maternel. En voyant la sainte vie du monachisme[6], il quitta (le monde) pour la pratiquer, et il oublia ses parents et sa famille.

Il y avait là, à cette époque, des

---

1. Cf. *Gesch. des Kön. Jerus.*, p. 237. — 2. Vers. ar. : ܟܠܗܝܢ ܒܣܝܡܐ. Le texte primitif avait peut-être ܪܗܠܝܢ « purulents » au lieu de ܗܠܝܢ. — 3. σειρῆνες. — 4. Cf. *Ps.* xxxiv, 21.

5. C.-à-d. « des païens ».

6. Lire : ܕܕܝܪܝܘܬܐ.

nous avons d'abord abandonné nous-mêmes ses voies, alors il permet que nous soyons vaincus par les ennemis ou cachés ou apparents. Et cela pour la correction. Il convient donc de connaître le fléau, et aussi sa cause, pour ensuite formuler une opinion. Qu'il soit aussi bien fixé dans notre entendement que nous sommes nous-mêmes la cause de nos biens et de nos maux. Si nous voulons le bien et si nous donnons lieu à son existence, Dieu nous aide et nous tend la main pour son accomplissement; si, au contraire, nous déclinons vers le mal, par notre liberté et notre libre arbitre, Satan nous entraîne à l'accomplir, et le Seigneur, à cause de notre aberration, laisse les épreuves nous frapper, comme il arriva aux habitants d'Édesse, dont la fin fut pire que le commencement[1]. Car une horrible calamité les atteignit pour la seconde fois, et un fléau dont la langue ne peut définir l'amertume.

Mais ne croyez pas, ô hommes, que ces choses et les choses semblables ont été amenées par [636] le péché de ce seul peuple, mais bien par la multitude des péchés commis en tous lieux et en tous pays. Et pour démontrer cela à ceux qui ne sont pas persuadés de la disposition des jugements du Créateur[2], prenons comme exemple la souche[3] qui seule a péché et dont toute la race a subi le châtiment, et les fils d'Héli, dont les péchés furent cause de la destruction de tout Israël[4]. Car, si le châtiment ... hommes vertueux : l'un d'eux était le vénérable Mar Iwannis, évêque de Karšéna, qui est ʿAbda. Ce vieillard était vertueux, et, depuis son enfance, il avait grandi dans la pratique des bonnes œuvres. Il avait fait son noviciat et s'était instruit près d'hommes divins; et il progressa dans la vie laborieuse du monachisme jusqu'à sa vieillesse.

Ayant été élevé à la dignité épiscopale, malgré sa grande résistance et répugnance spirituelle, par les mains du patriarche Mar Jean bar ʿAbdoun, au bout de quelque temps, avec grande instance et larmes, il remit spontanément le diocèse au patriarche, qui ordonna un autre évêque, et il retourna au calme du monachisme.

Ayant vu le jeune Thomas, et l'ayant connu mieux par une vision intérieure, il encourageait son dessein et lui inspirait une sainte ferveur. Quand celui-ci eut fait profession et eut plié[5] son cou sous le joug saint du monachisme, il se sépara même de la communauté et se fit une cellule un peu plus loin. Le saint évêque le visitait assidûment et lui enseignait les psaumes et les pratiques de la vie monastique[6].

Alors, il commença à être attaqué par [636] les diables; et le vénérable (évêque) le fortifiait dans cette lutte contre les démons. Et lui, comme une bonne terre qui reçoit une bonne semence, donnait en double des fruits, c'est-à-dire des œuvres agréables à Dieu. Il servit admirablement le véné-

1. Cf. Luc., xi, 26. — 2. Lire; ܕܒܪܘܝܐ. — 3. Adam. — 4. Cf. I *Reg.*, iv.
5. Lire : ܘܓܚܢ ܨܘܪܗ (vers. ar.). — 6. Ainsi d'après la vers. ar. ; ܘܡܠܦ ܗܘܐ ܠܗ ܡܙܡܘܪܐ ܘܕܘܒܪܐ ܕܝܚܝܕܝܘܬܐ.

ment de ceux qui étaient jeunes et peu nombreux fut étendu à tout le peuple, à combien plus forte raison, à cette époque mauvaise, où chacun s'est écarté de la justice et s'est plongé dans l'iniquité, s'est éloigné de la sainteté et s'est adonné à l'impiété, ne convenait-il pas que, pour les péchés de tous, qui se sont multipliés plus que les cheveux de la tête, un petit nombre d'hommes et divers lieux fussent châtiés ?

Mais, mes frères, craignons et tremblons ; éloignons de nous la débauche et les liens coupables. Connaissons-nous nous-mêmes ; ne nous recherchons pas nous-mêmes ; de peur qu'étant tombés sur le dos et ayant roulé dans la fange des actions honteuses la colère qu'on ne peut fuir ne nous atteigne.

Et ceci suffit pour le moment. — *Fin.*

rable (évêque) dans sa vieillesse, jusqu'à ce qu'il rendît le dernier soupir et partît pour la vie sans fin.

Rabban Thomas, persévéra en ce lieu pendant 64 ans. Pendant l'été, il montait au sommet de la montagne, et y cultivait de ses mains des vignes, c'est-à-dire quelques ceps, et faisait sécher les raisins au soleil. De ceux-ci, il tirait un double profit spirituel : premièrement, parce qu'il n'y goûtait jamais, et par cette constance son abstinence était accrue ; secondement, parce qu'il les échangeait pour du blé et se procurait ainsi les choses nécessaires à sa subsistance corporelle, de manière à n'être à charge à personne. Pendant l'hiver, il se faisait une retraite cachée au bas de la montagne.

Ce bienheureux parvint à un degré sublime. Dieu donnait du soulagement aux infirmes qui s'assemblaient avec foi autour de lui, et il faisait de véritables révélations ; ainsi que moi, faible Michel, je l'ai appris de deux vénérables (évêques) ; l'un est Mar Athanasius, métropolitain d'Anazarbus, mon oncle paternel, et l'autre Mar Iwannis de Kaišoum. Tous les deux attestaient que quand Zangui vint assiéger Édesse, avant qu'il n'ait pris la ville, Rabban Thomas dit : « Dieu a livré Édesse aux mains des Turcs. » Les évêques lui dirent : « O Rabban, [**637**] aie pitié de nous ; ne dis pas cela ! » Il reprit : « Oui ! Oui ! vénérables, Dieu a vraiment déjà livré Édesse, et un immense peuple de chrétiens y est massacré. »

Après la première prise de la ville, j'ai entendu moi-même, de la bouche de mon vénérable oncle qui parlait à l'assemblée (des fidèles), que Rabban Thomas avait dit : « Dans deux ans Édesse boira un calice plus amer que le premier ; le couvent de Mar Bar Çauma sera pillé, ainsi que les monastères de Zabar. » Ceux qui étaient présents répondirent au vénérable évêque : « Que restera-t-il donc à Édesse ? » L'évêque répondit : « Je n'en sais rien ; Rabban Thomas a parlé ainsi ». J'ai entendu toutes ces choses de la bouche de ce vénérable évêque avant l'événement, et après leur accomplissement j'ai eu la conviction, comme beaucoup d'autres, que toutes les visions de Rabban Thomas et les guérisons opérées par lui venaient de Dieu.

Quand les Turcs envahirent le [couvent][1] de Zabar, ce vieillard fut couronné par le

1. Lacune d'un mot ; suppl. : ܠܥܘܡܪܐ ܕܙܒܪ (vers. ar. : دير زابر).

glaive, le mercredi 27 de têšrîn II (nov.), en la fête de Mar Jacques[1], en l'année 1458. — Que sa mémoire soit en bénédiction et que sa prière nous accompagne. Ainsi soit-il. Amen.

CHAPITRE [VI]. — *De l'époque à laquelle un peuple nombreux s'ébranla et sortit de l'Occident, à la suite des nouvelles déplorables d'Édesse. Du culte démoniaque qui prit naissance à cette époque chez les Grecs; et autres événements qui survinrent dans l'Église.*

En l'an 1458, Ṭimourṭaš, seigneur de Mardîn, marcha contre Dara et s'en empara. Alors, le seigneur de Mossoul, Ghazi, fils de Zangui, monta piller tout le pays de Mardîn. Ensuite les deux partis se disposèrent [**638**] à livrer bataille et convinrent que la ville serait au vainqueur. Alors quelques-uns de leurs juges s'interposèrent entre eux. Le seigneur de Mossoul renvoya les captifs et prit la ville[2].

Dès lors les Turcs devinrent plus puissants, et de tous côtés ils envahissaient les pays des Francs.

Kilidj-Arçlan[3], fils du sultan Mas'oud, vint du pays de Djiḥan et pilla Mar'aš; les Turcs passèrent dans le pays de Kaišoum, et Raynald[4] s'avança à leur rencontre : il occupait Kaišoum depuis la mort de son frère Baudoin.

A cette époque, l'empereur des Grecs, Manuel, s'avança contre le sultan Mas'oud. Le sultan réunit les émirs turcs et les troupes de Bagdad, du Khorasan et des autres pays. Comme les deux camps étaient sur le point d'engager le combat, tout à coup le bruit (de la venue) des Francs excita la crainte dans les deux partis; ils firent la paix, l'empereur des Grecs retourna garder son pays et le sultan le sien[5].

Narration. — Quand les rois d'Italie apprirent la chose lamentable arrivée à Édesse, des peuples innombrables, deux grands rois et de nombreux comtes s'ébranlèrent et partirent; le roi d'*Alamane*[6] [avec][7] neuf cent mille hommes et celui de *Phranzis*[8] avec 5 mille[9], et d'autres peuples de différentes langues.

L'empereur des Grecs craignit qu'après avoir passé la mer et établi leur règne, ils ne laissassent pas l'empire aux Grecs; et il agit de concert avec les Turcs. Il les retarda [**639**] par diverses machinations pendant deux ans[10].

---

1. S. Jacques l'Intercis.

2. Cf. *Hist. ar. des Crois.*, II, II, 163. — 3. Ms. : *Migaçlan*; cf. p. 185, n. 10. — 4. Lire : ܪܝܢܠܕ (au lieu de ܕܝܢܠܕ : ms. et vers. ar.). Cf. *Gesch. des Kön. Jerus.*, p. 260. — 5. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LXXXVII, § XIX. — 6. Conrad III. — 7. Suppl. : ܥܡ (ar. 'ܡܥܡܘ). — 8. Louis VII. — 9. Mêmes chiffres dans la vers. ar.; Barhébr. (*Chr. syr.*, p. 312) dit 90.000 et 50.000; ce sont les chiffres indiqués par les historiens byzantins. — 10. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LXXXVII, § XXVII et suiv.

En l'an 1459, ils attaquèrent Constantinople pour la détruire. Alors, l'empereur des Grecs leur donna de l'or, et leur jura par la croix et les saints mystères de les guider sans fourberie. Ils crurent à sa parole et firent la paix avec lui. Il les trompa. Il envoya à leur tête des guides perfides qui les conduisirent dans des montagnes très difficiles à parcourir; après avoir marché cinq jours sans trouver d'eau, leurs guides fourbes s'enfuirent et les abandonnèrent dans la détresse[1]. Des myriades d'entre eux périrent de soif et de faim. Ayant compris la fourberie dont ils étaient victimes, ils retournèrent en grande colère contre les Grecs.

Les Turcs, les voyant dispersés, les massacraient de toutes parts : les Turcs étaient fatigués à cause des myriades de Francs qu'ils avaient massacrés, quand ils les rencontraient par groupes, errant pour trouver de la nourriture. Les pays des Turcs furent remplis des dépouilles[2] des Francs et d'argent, au point que la valeur de l'argent, à Mélitène, était comme la valeur du plomb. Leurs dépouilles parvinrent jusqu'en Perse.

Quant à ceux qui revinrent jusqu'au rivage de la mer, les Grecs mélangèrent de la chaux dans la farine qu'ils leur vendaient, et quand ils en avaient mangé, ils tombaient par monceaux et mouraient.

C'est un sujet d'étonnement et de narration pour les générations à venir qu'un grand peuple, innombrable, ait péri, sans bataille ni combat, par l'astuce des scélérats. Ils enlevèrent seulement une forteresse aux Grecs, tandis qu'ils retournaient dans leur colère, et tuèrent tout ce qui s'y trouvait.

Le roi de Rome mourut de maladie. Le roi d'*Alamane* et trois comtes arrivèrent à Jérusalem. Là encore, ils [furent victimes][3] de la perfidie. Ils firent alliance avec le roi des Francs de Jérusalem[4] et, d'accord avec lui, ils assiégèrent Damas[5]. Les habitants de Damas envoyèrent en secret trouver le roi de Jérusalem et lui dirent : « Ne t'imagine pas que quand ce grand roi régnera dans cette ville, il te laissera à Jérusalem. Nous valons mieux pour toi que ceux-ci. Accepte de nous de l'or, et renvoie ceux-ci au-delà de la mer, afin de conserver ton royaume. » Ils lui promirent 200 mille dinars, et au seigneur de Tibériade[6] cent mille. Quand ils eurent reçu l'or et furent revenus à Jérusalem, l'or fut examiné et on trouva qu'il n'y avait à l'intérieur que du cuivre. Ils furent dans la confusion. Le roi d'*Alamâne*, en voyant l'astuce des Grecs et des Francs, retourna dans son pays, profondément affligé[7].

Telle fut la fin de ceux qui étaient partis pour tirer vengeance, sans l'ordre de Dieu. — *Fin*.

---

1. Lire : ܒܪܘܣܘܬܐ (vers. ar. : ܒܐܠܚܡܐܩܗ). — 2. Ms. et vers. ar. : « des vêtements »; BH : ܡܢ ܒܙܬܐ. — 3. Lacune d'un mot dans le ms.; vers. ar. : ܡܣܪܘ. — 4. Baudoin III. — 5. Cf. *Gesch. des Kön: Jerus*, p. 251 et suiv. — 6. Elinand. — 7. Il s'embarqua à S. Jean d'Acre le 8 sept. 1148.

Le 25 de kanoun II (janv.), apparut de nouveau une étoile chevelue au milieu du ciel, en face de l'Occident; elle resta un mois entier.

Le 15 de šebaṭ (févr.), en apparut une autre [638] du côté de l'Orient, de grand matin, pendant cinq jours.

Il y eut une disette de pluie, au point que la plupart des sources tarirent.

La même année, à Constantinople, une servante mit au monde un enfant qui avait les yeux, la bouche, des molaires et une queue dans le derrière[1] : ce qui paraît le renversement de l'ordre naturel.

A propos de l'hérésie. — La même année, à Constantinople, prit naissance une hérésie très pernicieuse, celle qu'ils appellent Pogolimos[2]. Beaucoup de moines, le peuple, et même leur patriarche furent reconnus comme y étant adonnés. Ce dernier ayant avoué[3], un autre fut établi, mais on trouva qu'il était semblable.

Ils pensent que le Christ n'est qu'un homme ordinaire; ils disent que tout le soin de la conservation de ce monde est entre les mains des démons, qui, certes, leur montrent des fantômes et, en leur promettant les richesses et le pouvoir, les détournent d'adorer la croix. Ce que dit l'Apôtre divin[4] s'est accompli sur les Chalcédoniens : « Pen-

Après la ruine totale d'Édesse, quand son métropolitain Basilius arriva en fuyant jusqu'à Samosate, quelques Édesséniens accusèrent ce vieillard auprès de [638] Josselin, en disant : « Celui-ci se complaisait avec les Turcs, et s'il échappe de tes mains, il reviendra près d'eux. Il faut donc qu'il meure, de peur que, par ses flatteries, il ne ramène de nouveau[5] près des Turcs ceux qui ont survécu. » C'est pourquoi Josselin le fit saisir et l'enferma à Qala' Romaita avec les prisonniers arabes. Il y resta trois ans et y écrivit ses traités sur cette affaire et sur les autres événements. Il écrivit aussi contre ceux qui disent que la bénédiction donnée par Notre-Seigneur au roi Abgar fut inutile[6].

Après être sorti de prison, il circulait pour recueillir des aumônes pour racheter ceux de sa nation qui étaient retenus en prison par les Turcs. Il alla à Antioche et à Jérusalem. Il fut très bien reçu par les rois et par le patriarche des Francs. A son retour, il se rendit à Mossoul et rencontra Zain ed-Dîn, le prince lieutenant de Zangui, qui était en même temps le précepteur du fils de Zangui. Là aussi, il fut traité avec honneur. On lui donna des secours[7] pour sa subsistance.

Après avoir passé là quelque temps, il monta trouver le patriarche Mar

1. De même dans l'arabe : ܦܝ ܡܩܥܕܗ̇ ܟܡܐ ܘܦܡ ܘܐܙܪܐܣ ܘܕܢܒ. — 2. Transposition : Βογομίλοι. Sur ces hérétiques, cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LXXXV, § IV; et sur la déposition du patriarche Cosmas, à laquelle il est fait ici allusion, voir *op. cit.*, LXXXVII, § XVIII et LII. — 3. *Sic* ms.; mais il faut probablement corriger ܐܛܛܪܕ « il fut chassé » (vers. ar. : ܢܦܘܗ). — 4. *Rom.*, I, 22.

5. Lire : ܡܢ ܕܪܝܫ. Comp. ci-dessus, p. 263. — 6. Allusion aux dernières paroles de la lettre à Abgar; cf. R. Duval, *Histoire d'Édesse*, p. 91. — 7. ἀννῶνας.

sant en eux-mêmes qu'ils sont des sages, ils sont devenus insensés ». En effet, comme ils ont rejeté la vérité, se sont rangés parmi les compagnons des Nestoriens, et ont mêlé la vérité à l'erreur pour séduire les simples, Dieu les a abandonnés et ils sont tombés dans leur vanité. La ville de Constantin le Victorieux, le destructeur des démons, est devenue l'adoratrice des démons, et l'erreur se répandit à ce point qu'elle fit tomber leur chef dans la fosse ; et ainsi s'accomplit en eux la parole du prophète Isaïe, qui dit[1] : « Depuis la plante des pieds jusqu'au cerveau, il n'y a en eux aucun endroit sain ».

Athanasius, qui était à cette époque à Amid de Mésopotamie; il lui demanda de lui donner l'autorité[2] sur le diocèse de Sibabérek et du nord, qui autrefois dépendait du métropolitain d'Édesse. — *Fin.*

CHAPITRE [VII]. — *Histoire d'Édesse. Chronique de Basilius, métropolitain de cette ville.*

Après le Déluge du temps de Noé, le roi Nemrod, qui était des fils de Chanaan, bâtit Ourhai[3]. Il l'appela[4] Our, c'est-à-dire « ville[5] », et comme les Chaldéens y habitaient, il ajouta « hai », c'est-à-dire, « ville des Chaldéens »; de même que Our-šalem[6] signifie « ville de Šalem ». Après avoir été longtemps florissante, elle fut ensuite ruinée.

Jacques d'Édesse dit au sujet de sa destruction : Nous n'avons pas trouvé par qui elle fut accomplie; on pense que, du temps de Sennachérib, qui monta contre Jérusalem, elle fut ruinée et demeura déserte jusqu'à l'époque d'Alexandre le bâtisseur. Ceux qui montèrent avec lui de Macédoine la rebâtirent[7] et la nommèrent « Édessa », c'est-à-dire « chérie », du nom de leur ville de Macédoine. Et à cause de cela, on lui ajouta un nom de la langue de Macédoine[8]. A cause de cela aussi, on y emploie l'ère qui commence à Seleucus Nicator; parce qu'elle fut bâtie par les soins de celui-ci.

Trois cents ans plus tard, Abgar bar Ma'nou, qui crut dans le Christ, y régna.

Après Abgar et ses descendants, elle fut sous la dépendance des empereurs

1. Is., I, 6.

2. αὐθεντία.

3. Nom sémitique d'Édesse. Cf. R. Duval, *Hist. d'Édesse*, p. 20 et suiv. — 4. ܐܘܪܗ. — 5. L'arménien a pris ܩܪܝܐ dans le sens strict de « village ». *Hist. arm. des Crois.*, I, 340. — 6. Jérusalem. — 7. ܒܢܐܘܗ̇. — 8. Tel paraît être le sens primitif. Ms. : *Soudomaqédonos*; vers. ar. : ܘܐܠܝ ܠܗܐ ܐܣܡ ܣܘܕܘܡܩܕܘܢܘܣ. Dans l'abrégé arm., *Hist. arm. des Crois.*, op. cit. : *Sauria Makedonav*; édit. de Jérus., 1871, p. 421 : *Sortav Makedonios* (et de même Langlois, p. 307). La leçon ܣܘܕ « langue », doit être maintenue, semble-t-il, quelle que soit la construction qu'on adopte.

romains, qui étaient encore païens et idolâtres. Elle demeura entre leurs mains trois cents autres années. — En ces temps-là, les illustres confesseurs Šamouna, Gouria, Ḥabîb[1], Cosmas et Damianus y furent couronnés[2].

Quand l'empereur Constantinus régna, le christianisme [y] prospéra, et de grands temples y furent construits[3]. Quand le païen Julianus[4] régna à son tour, il ne put la soumettre, pas plus que l'hérétique Valens. Ensuite, la paix des Chrétiens se propagea jusqu'à l'époque de l'hérétique Marcianus. La persécution s'étant aggravée du temps de Justinus et de ses successeurs, le peuple des Arabes fit invasion du temps de l'empereur Heraclius, et la ville fut au pouvoir des rois arabes, depuis l'époque de 'Omar, fils de Khâṭṭab, jusqu'à l'invasion des Turcs, environ 400 ans[5].

[640] Du temps des Arabes, son mur solide fut détruit; il avait été bâti du temps de Seleucus, et Mar Ephrem l'a célébré. La cause de sa démolition fut la suivante : Comme Mançour l'Avare[6] régnait, il se bâtit un palais à Raqah[7]. Il envoya demander aux Édesséniens quelques petites colonnes de marbre parmi celles qui étaient entassées[8] dans la grande église. Ils ne les lui donnèrent point, et il en fut irrité. Ils se révoltèrent contre lui, par crainte.

Il vint mettre le siège contre cette ville et ruina le temple de Mar Sergius. Alors quelques hommes usèrent de ruse, sortirent le trouver en secret, et complotèrent avec lui pour lui livrer la ville, s'il jurait de ne maltraiter personne. Il jura de ne point tuer, de ne point faire de captifs, de ne pas changer leur condition, et de ne rien enlever de la ville, sinon un cheval blanc qu'il prendrait et tuerait par manière de vengeance. Ils ne comprirent point quel était le sens du mot « cheval », jusqu'au moment où il y entra pour en prendre possession. Alors, il indiqua que par « cheval » il entendait le « mur ». Il renversa donc cet admirable mur et n'en laissa subsister qu'une seule tour, celle par laquelle les eaux sortent vers les moulins[9].

Quarante ans plus tard[10], du temps du roi Mâmoun, Abou-Šeikh Djounadiya[11], qui se révolta contre le roi Mâmoun, le rebâtit.

---

1. Sur les martyrs Šamouna, Gouria et Ḥabîb, cf. R. Duval, *Hist. d'Édesse*, p. 132, et *Littérature syriaque*, 3e éd., p. 113 et suiv. — 2. Cosmas et Damianus furent martyrisés en Cilicie (cf. *Act. Sanct.*, 27 sept.). Une église leur était dédiée à Édesse. — 3. Cf. Duval, *Hist. d'Édesse*, p. 16-17. — 4. Lire : ܝܘܠܝܢܘܣ ; la vers. ar. porte comme notre ms. ܝܘܢܝܢܘܣ. — 5. *Sic* vers. ar.; lire ܬ au lieu de ܛ; cf. p. 181, n. 3; cette confusion vient sans doute de ce que les chiffres étaient primitivement écrits en caractères dits estranghelo. — 6. *Dawanaqî*. Le khalife Abou-Dja'far, surnommé ابى دوانق. — 7. Au lieu de Raqah, il faudrait peut-être lire *Rafiqah*; cf. tome II, p. 526. — 8. Ainsi d'après l'ar. : ܡܢ ܕܪܟܝܒܢ ܒܥܕܬܐ ; un mot (ܟܡܐ?) a été omis par le copiste. — 9. La leçon du ms. : ܠܪܚܡܬܐ ne semble pas correcte ; nous lisons avec la vers. ar. : ܠܪܚܝܬܐ (اسطوانة الطواحين). — 10. En 814; cf. ci-dessus, p. 27. — 11. Vers. ar. : ܐܒܘ ܫܝܟ ܓܢܝܕ.

Après un certain temps[1], les Grecs y régnèrent de nouveau, grâce à un homme nommé Salmân[2], qui usa de fourberie envers l'émir[3] et livra la citadelle supérieure, dont il avait été établi le gardien, à un Grec nommé Maniag[4]. Alors, les Ṭaiyayê qui s'y trouvaient ayant pris leurs enfants pour s'enfuir, les Chrétiens prirent aussi leurs enfants pour fuir avec les Ṭaiyayê, parce qu'ils étaient habitués aux Arabes, dans la langue et l'écriture, et avaient horreur des Grecs, à cause de leur hérésie et de leur méchanceté. Les Chrétiens sortirent donc avec les Ṭaiyayê, et quand la ville fut évacuée, un Ṭaiyaya mit le feu et incendia les maisons et les églises, et la ville resta déserte entre les mains des Grecs. Un petit nombre de gens du peuple y revint; les autres se dispersèrent jusqu'à Tagrit.

Peu de temps après, il s'y trouva un pieux gouverneur, de l'empire des Grecs, nommé Abou Kak'ab[5]. Il envoya trouver le patriarche Mar Dionysius qui ordonna, comme métropolitain d'Édesse, Athanasius, qui est Josué, archimandrite du couvent de Mar Abḥai de Sebélata[6]. De son[7] temps, la ville devint florissante, car le gouverneur écoutait très volontiers l'évêque, et celui-ci y rassembla et y fit venir de tous les côtés des habitants. Le vénérable évêque s'en alla en Arménie, aux sources de l'Euphrate; il en ramena des bois et bâtit deux églises très belles : celle de la Mère de Dieu et celle de Mar Theodoros.

Ensuite Philarṭus régna sur la ville[8]: Les Turcs devinrent puissants à cette époque et ce Philarṭus s'en alla trouver le sultan du Khorasan, où il se fit musulman. En apprenant que Philarṭus s'était fait musulman chez le sultan du Khorasan, les Édesséniens tuèrent son préfet nommé Pargimas[9].

Après celui-ci régna dans cette ville Bouzan[10].

Quand celui-ci eut été tué par Toutouš[11], Theodoros bar Hétom[12], curopalate, l'occupa pendant deux ans, du temps du métropolitain Athanasius bar Išai[13].

Au moment de l'invasion des Francs, [Theodoros] bar Hétom, voyant qu'il ne pouvait la conserver, la livra aux Francs, et les Francs y régnèrent :

---

1. En 1031. — 2. Σαλαμάνης (Cedren., A. M. 6540). Ibn 'Oṭaïr. Cf. ci-dessus, p. 147. — 3. Naçr ed-Daulah, fils de Marwan. — 4. Μανιάκης.

5. Selon Cedrenus (A. M. 6543) le successeur de Maniacès fut Léon Lependreus; mais selon Matthieu d'Édesse (trad., p. 51) ce fut « Aboukab, garde de la tente de David le Curopalate » ; peut-être à un titre différent. — 6. Cf. ci-dessus, p. 148. — 7. Suppléer ܗܘܐ (vers. ar. : ܗܘܐ ܒܐܝܡܗ). — 8. En 1083. Cf. ci-dessus, p. 173. — 9. Vers. ar. : ܦܐܪܓܡܐܣ. Probablement un nom arménien défiguré. Matth. d'Édesse (trad., p. 195) appelle ce personnage « l'Accubiteur », sans donner son nom. Il fut massacré en 1087. On remarquera la ressemblance entre le nom donné ici et le surnom de Philartus Βραχάμιος, c.-à-d. originaire de Varadjounik'. — 10. Général de Malik-šah. Cf. Matth. d'Édesse, trad., p. 198. — 11. En 1094. Cf. ci-dessus, p. 183, n. 14. — 12. Cf. ci-dessus, p. 179. — 13. Ordonné par Basile II (1074-1077). Vers. ar. : ܐܠܡܛܪܢ ܐܒܢ ܥܫܝ.

Premièrement, le comte Baudoin, celui-là même qui tua Bar Hétom[1]. Quand Godefroy, roi de Jérusalem, qui était son frère, mourut, Baudoin monta à Jérusalem et devint roi à la place de son frère[2].

Alors régna à Édesse Baudoin II, neveu[3] du premier.

Quand celui qui était devenu roi de Jérusalem mourut, il légua le royaume à son neveu Baudoin II. Alors ils donnèrent Édesse au valeureux Josselin[4].

Après la mort de ce dernier[5], son fils Josselin II régna à Édesse, qui fut prise de son temps par Zangui[6].

Après le meurtre de Zangui, elle fut totalement ruinée en l'an 1458[7]. — *Fin.*

CHAPITRE [VIII]. — *De l'époque à laquelle l'Arménien Thoros régna en Cilicie. Des divers événements survenus à cette époque dans le monde et dans l'Église de Dieu.*

Quand l'Arménien Léon eut été pris par Jean, empereur des Grecs, qui le fit conduire à Constantinople, comme l'a déjà exposé [**641**] notre discours[8], le pays de Cilicie demeura en partie aux Grecs, en partie aux mains des Turcs. Ensuite mourut l'empereur Jean[9], et Léon mourut[10] aussi à Constantinople[11]. Un des fils de Léon, nommé Thoros[12], s'échappa et partit[13].

Comme il ne possédait rien, il arriva à pied et en secret chez Mar Athanasius, métropolitain de l'endroit[14]; car il avait confiance en ce vieillard, depuis l'époque de son père. Et pour cela, il lui demanda de prier le Seigneur que le pays de son père revînt à lui. Le saint évêque lui fit en pleurant des présents, et lui donna le prix d'un cheval. Quand il posséda une monture, douze hommes se joignirent à lui, et ils se rendirent à une forteresse nommée 'Amouda. Les habitants, en apprenant que le fils de leur seigneur était arrivé, se saisirent des Grecs qui s'y trouvaient et livrèrent la forteresse à Thoros. Et quand cela fut divulgué, la crainte s'empara des Grecs et des Turcs. Il régna bientôt sur beaucoup d'endroits, et un peuple nombreux d'Arméniens et de Francs se réunit auprès de lui.

Thoros étant venu à Ra'ban, chez le Franc Simon[15], seigneur de l'endroit,

1. En 1098; cf. p. 187. — 2. 25 déc. 1100. Cf. p. 185. — 3. Fils de la sœur. — 4. 1118, Cf. p. 196. — 5. En 1131; cf. p. 232. — 6. 28 nov. 1144; cf. ci-dessus, chap. II. — 7. Cf. ci-dessus, chap. V.
8. Cf. ci-dessus, p. 245. — 9. 8 avril 1143. — 10. En 1139. — 11. Lire : ... ܦܘܠܝܣ. — 12. Thoros II, cinquième prince de la dynastie roupénienne (Τερότζης, Τορούσης). — 13. En 590 de l'ère arménienne, selon Sempad (1141-42). — 14. Selon les auteurs arméniens et Barhébreus, il s'agit d'un métropolitain syrien (Athanase d'Anazarbus). — 15. Probablement celui dont Dulaurier (*Hist. armén.*, I, p. 155, n. 2) fait arbitrairement un Maronite.

dont il devait prendre la fille, il arriva qu'en ce jour-là, les Turcs envahirent le pays pour le piller. Thoros fondit sur eux et en massacra environ trois mille; il délivra ceux qu'ils avaient faits captifs et sauva tout le pays. C'est pourquoi il brilla et grandit; et quand il retourna en Cilicie, les Grecs et les Turcs abandonnèrent les villes et les châteaux-forts, et s'enfuirent devant lui. Il régna sur Anazarbus et les autres villes de la Cilicie.

L'année où régna Thoros[1], qui est l'année 1459, la région d'Antioche fut dévastée par Nour ed-Dîn, fils de Zangui. Josselin qui conservait de la rancune contre Bedawi, seigneur d'Antioche, parce qu'il n'était pas[2] allé à son secours à Édesse, éprouvait du contentement de la ruine de son pays. Quand Nour ed-Dîn, seigneur d'Alep, apprit cela, il s'en réjouit. Il envoya des messagers, fit la paix et traita avec Josselin. Ils se rencontrèrent l'un et l'autre dans la plaine[3] entre Alep et 'Azaz. Ils firent des serments et confirmèrent leurs traités. Les Francs se mêlèrent, mangèrent, burent et se réjouirent avec les Turcs, et ce fut pour leur ruine.

En cette même année, le roi de l'île de Sicile[4] s'irrita contre l'empereur des Grecs parce que celui-ci avait astucieusement fait périr les Francs, et, comme pour venger les gens de son peuple, il attaqua la ville de Thèbes; il massacra les Grecs et détruisit[5] la ville[6]. Il prit aussi Andrinople et Philippopolis. Manuel, empereur des Grecs, s'avança pour tirer vengeance des Romains. Tandis qu'il assiégeait une certaine forteresse[7], le roi de Sicile envoya de nombreuses troupes par mer, sur des navires : elles commirent beaucoup de brigandages et de méfaits chez les Grecs, et elles parvinrent jusqu'à Constantinople[8]. Elles approchèrent tellement que leurs traits pénétraient dans le palais bâti sur le rivage de la mer. A cette nouvelle, l'empereur des Grecs abandonna la forteresse et revint. Grecs et Francs se rencontrèrent, et un grand combat naval fut livré. Il y eut des morts des deux côtés; à la fin, les Francs retournèrent dans leur pays, et les Grecs avec leur empereur revinrent à Constantinople. — *Fin.*

En l'an 1459, il y eut partout disette de pluie, et les eaux firent aussi défaut dans les sources. Les hommes furent dans une grande angoisse; beaucoup d'endroits [641] devinrent déserts et privés d'habitants, surtout les endroits qui manquent de rivières et de fontaines.

L'année suivante, il y eut de nouveau

En l'an 1459, le patriarche Mar Athanasius allait de nouveau à Amid, et s'y fixait; et de nouveau, Jean de Mabboug, [641] qui est Bar Andreas, changea de diocèse, illégitimement et sans motif.

Une première fois, pendant que le patriarche était à Tell Bašer et que le synode des évêques était réuni, Bar An-

1. Cf. p. 281, n. 13. — 2. Lire : ܘܠܐ ܐܙܠ. — 3. Lire : ܦܩܥܬܐ. — 4. Roger. — 5. ܚܪܒܗ. — 6. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LXXXVII § xxxvi. — 7. Corfou. — 8. Cf. *op. cit.*, § xliv.

un manque absolu de pluie, jusqu'à la moitié de kanoun 1er (déc.); les (mois de) tešrîn (oct.-nov.) furent comme le temps de l'été; les hommes, les animaux domestiques, les bêtes sauvages, et même les oiseaux, étaient dans un grand tourment par la soif. Ensuite le Seigneur usa de miséricorde, la pluie vint, la terre fut rassasiée et arrosée, et il y eut un hiver doux et agréable comme le printemps. — *Fin.*

dreas avait eu des contestations avec Timotheus, évêque de Karšéna. Après de longues discussions, il permuta avec lui; Bar Andreas passa à Karšéna, et l'autre vint à Tell Bašer.

Quand le patriarche s'en alla à Amid et se fut éloigné, Bar Andreas, selon sa coutume, eut des difficultés avec le gouverneur de l'endroit, qui s'appelait Philartus. Ce gouverneur était Arménien d'origine, Franc par sa manière d'agir, Grec par son sentiment hérétique. C'est pourquoi Bar Andreas abandonna aussi le diocèse de Karšéna et s'en alla à Pesqîn (au couvent) des moines, situé sur le rivage de l'Euphrate, pour y vivre en paix. Or, l'évêque de Karšéna revint à son église. — *Fin.*

CHAPITRE [IX]. — *De la dévastation qu'eut à subir le couvent de notre seigneur Mar Bar Çauma, en l'an* 1459, *par le fait de Josselin.*

[**642**] Josselin entra dans le couvent le samedi 18 de ḥaziran (juin), de l'année 1459; il en fit sortir les moines le lundi 20 du même mois, et le mardi ils arrivèrent à Ḥesn Mançour. Le fait fut divulgué et tout le peuple fut dans la stupeur et l'épouvante. Deux (de ses compagnons) lui dirent : « Ne laissons pas le couvent sans moines, de peur que les Turcs n'y entrent ». C'est pourquoi il décréta que les moines lui donneraient dix mille dinars, et qu'ensuite il leur rendrait leur couvent. Quelques-uns s'en allèrent et apportèrent la châsse, qui contenait la main droite du saint, et aussi les trésors[1] des quatre couvents de Mar Abḥai, de Sergisyeh, de Madîq, de

[**642**] Que personne, mes amis, en lisant cette histoire ne se laisse aller, par faiblesse d'esprit, à l'amoindrissement de la foi en la puissance de Dieu qui réside dans son saint, en se disant : « Voici que celui-là même qui fait des prodiges divins est vaincu et cède aux impies ». Mais croyez, comme il convient à des chrétiens, que rien [n'est arrivé][2] ou n'arrive en dehors de la science universelle de Dieu, et que tout est arrivé ou arrive selon sa science. Toutes choses sont arrivées ou arrivent selon sa volonté, son ordre ou sa permission, pour l'utilité universelle, d'après le dessein insondable des jugements divins absolument impénétrables.

1. κειμήλιον.

2. Lire : ܕܠܐ ܡܢ ܗܘܐ ܐܘ ܗܘ̇ܐ.

Ḥarçaphta, qui avaient été déposés, dans le monastère pour y être gardés; et une partie des moines et des serfs resta dans le couvent. Ils eurent pour supérieur un vieux moine nommé Abraham Maud'al.

Josselin établit dans la forteresse supérieure 20 soldats arméniens et avec eux d'autres qui, sans pitié, pillaient tout ce qui se trouvait dans notre couvent en fait de blé, de vin, d'huile, de miel, de vêtements et d'autres objets. Il emmena le saint[1] et les moines jusqu'à Tell Bašer. Là, quelques gens parmi les Francs, les Syriens et les Arméniens, se firent caution pour l'or.

Parmi les moines il retint, avec le (reliquaire du) saint, trois hommes âgés : David, Jacques et Sergius, et les autres retournèrent au couvent, au mois de 'ab (août). Ils chassèrent les Arméniens qui étaient venus au couvent. Ils avaient pour supérieur le vieillard Lazarus et, avec lui, Constantinus. Ils amenèrent avec eux Mar Iwannis de Kaišoum. Et quand ils entrèrent dans le temple et virent la table sainte renversée et tout démoli, tous ensemble ils passèrent un jour entier à pleurer, dans les lamentations et les gémissements. Ensuite, les soldats, qui étaient cent cinquante, demandèrent aux moines de leur jurer que quand Josselin ou son fils reviendrait, ils ne lui fermeraient pas la porte au visage. Étant ainsi contraints, les moines et les serfs jurèrent malgré eux.

Les Francs et les Arméniens étaient

Comprenons donc et reconnaissons (ceci) : l'Égyptien Pharaon fut abandonné, pour s'endurcir, parce qu'il aimait la cruauté, et il est écrit[2] que « Dieu endurcit son cœur » pour qu'il se perdît à la poursuite du peuple délivré, dans la mer immense; le peuple élu fut livré en esclavage entre les mains de Nabuchodonosor, et à différentes reprises, parce qu'ils ont pratiqué[3] et aimé les turpitudes des Gentils, et le Seigneur était en toutes ces choses; de même aussi, à l'époque présente, nous pouvons comprendre qu'outre les raisons insaisissables pour nous, il y a deux causes faciles à concevoir, et qui montrent pour ainsi dire du doigt pourquoi le pillage eut lieu à cette époque dans ce saint lieu. La première vient des péchés de ses habitants; lorsqu'ils se sont égarés et ont commencé de marcher dans la voie large qui conduit à la perdition, le saint, ou plutôt Dieu qui réside en lui, les abandonna pour qu'ils soient maltraités. La seconde vient de Josselin qui, à l'exemple de Salomon, fils de David, abandonna le Dieu des chrétiens ses pères, et s'adonna au culte des démons par les passions honteuses; et comme il ne rougit pas, malgré les nombreux avertissements de la providence divine, Dieu l'abandonna, pour que son cœur s'endurcît, comme Pharaon, et pour qu'il méprisât la vertu toute puissante qui résidait dans le saint.

Quand il fut livré à cet esprit de réprobation, il ne fit pas même connaître sa pensée diabolique à un seul des

1. La châsse contenant la relique de Bar Çauma.
2. *Exod.*, x, 20, 27, etc. — 3. Lire : ܕܣܥܪܘ.

restés soixante-dix jours dans le couvent.

Cependant le sacrifice, l'office, le luminaire avaient cessé. Ils envoyèrent donc près du patriarche, à Amid, et l'ordre arriva pour l'évêque de Kaišoum, de restaurer [643] par la prière les lieux saints. Après avoir accompli canoniquement la purification et la dédicace, il établit Lazarus comme archimandrite, par ordre du patriarche; il institua un cénobiarque, un économe et les autres offices, selon la coutume et la règle du couvent depuis les premières générations. Les moines et les serfs donnèrent chacun tout ce qu'il pouvait avoir d'or, pour la délivrance du saint lieu.

Or, comme il a été exposé plus haut, cela n'arriva pas sans le consentement de la vertu divine, qui réside dans la main droite de notre seigneur Mar Bar Çauma; mais elle permit que cela arrivât pour notre châtiment et pour la ruine de la tyrannie de Josselin; car de même qu'autrefois le tyran païen Baltasar profana les vases sacrés et fut frappé par la main qui apparut miraculeusement, de même celui-ci périt justement par un châtiment terrible, comme le montrera le discours lorsque, avec l'aide de Dieu, il poussera en avant. Ce que nous avons placé ici suffit pour exposer quand et comment eut lieu le pillage du saint couvent.

Il convient d'exposer aussi ce qui se passa à cette époque dans la ville de Mélitène, à propos de cet événement. — A Mélitène régnait alors le Turc grands qui l'accompagnaient, de peur qu'en leur qualité de chrétiens, ils n'avertissent les moines de son astuce. Mais, après avoir réuni ses troupes, il se mit en marche comme s'il était disposé à envahir et à piller le pays des Turcs, et il vint [643] à Ḥarthan. Au bout de trois jours, il monta de là à la Montagne Blanche[1] et s'établit au-dessus de la source appelée Ayza, sur un sommet élevé du pays de Claudia, de manière que le peuple ait connaissance de sa venue, et prenne la fuite. Tout cela pour pouvoir accuser les moines et leur dire : « Vous avez fait fuir les habitants[2], et vous m'avez trompé ». C'est pourquoi, quand on apprit que les habitants avaient fui, il dit à ceux qui l'accompagnaient : « Dès lors notre expédition est gâtée. Allons prier aux couvents voisins, et retournons-nous-en ».

Au matin du samedi 18 de ḥaziran (juin) de l'année 1459, il arriva inopinément, et les moines se réjouirent, pensant qu'il venait pour prier. Alors, les [deux] partis tombèrent dans les lacets de l'avarice, « qui est le culte des idoles », comme dit le divin Apôtre[3] : Josselin, parce qu'il pensait trouver beaucoup d'or, et les moines parce qu'ils pensaient qu'il apportait de l'or. Ils prirent donc les croix et les Évangiles et sortirent à sa rencontre à la porte méridionale. En voyant la croix, il descendit astucieusement[4] de cheval et fit montre d'humilité jusqu'à ce qu'il fût entré et se fût établi (dans le couvent). Alors, il découvrit

1. *Ḥéwara*. — 2. Ms., fautivement : « les moines ». — 3. *Col.*, III, 5. — 4. ܐܣܛܘܟܝܐ.

Daulah, et le couvent était contraint de donner à Mélitène un tribut imposé tyranniquement par l'émir Ghâzî, père de ce Daulah. Or, quand Daulah apprit que Josselin était entré dans le couvent, il crut que les moines avaient livré la forteresse à Josselin parce qu'ils étaient vexés par ce tribut, qui leur avait été tyranniquement imposé et dont ils se plaignaient constamment. C'est pourquoi, l'émir déchargea sa colère sur les chrétiens de Mélitène, en disant : « Vos coreligionnaires ont livré la forteresse aux Francs ; et c'est de vous que je vais tirer vengeance. » Et, tandis que les gens de Mélitène se lamentaient sur le pillage du couvent, les angoisses se multipliaient sur eux, les offices et le son des cloches cessèrent dans les églises pendant trois jours.

Quand l'émir fut assuré que les moines n'avaient pas livré la forteresse à Josselin, mais que celui-ci y était entré par surprise, il cessa de persécuter les gens de Mélitène. Il se mit à rassembler des troupes [644] pour aller chasser les Francs et s'emparer de la forteresse.

Par la providence divine, douze moines et environ cinquante serfs, se trouvèrent présents dans le pays de Claudia. Ils prirent les bœufs et les bagages et vinrent à Mélitène, afin de s'y mettre en sûreté jusqu'à ce qu'ils aient vu où se fixer. Leur venue apaisa davantage la colère de l'émir. Il y avait parmi eux un vieillard craignant Dieu nommé Ibrahim, et surnommé Souroudim[1]. Il alla trouver l'émir et lui dit : « Ton expédition l'astuce de sa pensée à quelques-uns de ses soldats, qui partageaient sa malice, et les envoya examiner la forteresse. Quelques-uns des moines comprirent qu'il y avait une ruse dans cette inspection. Cependant, ils ne purent l'empêcher. Cinq hommes montèrent donc; après y être entrés, ils en chassèrent un vieux moine et deux serfs qui s'y trouvaient. Ensuite, il rassembla tous les moines, et les enferma dans l'église. Il appela les anciens et se mit à leur adresser des reproches : « C'est vous qui avez fait connaître notre arrivée dans la région de Mélitène, et les Turcs ont pris la fuite ». Comme ils répondirent, conformément à la vérité : « Nous n'en savions rien », il ajouta : « Si vous êtes véridiques, et si vous n'êtes pas les auxiliaires des Turcs, donnez-moi tout ce qui se trouve dans ce couvent (et qui provient) des pays des Turcs. J'ai appris qu'une grande richesse est cachée chez vous, (provenant) des pays des Turcs et des Turcs eux-mêmes, et il est juste qu'elle soit donnée aux Chrétiens pour qu'ils soient encouragés et vengés des Turcs qui ont pillé les couvents de Zabar. » Ils répondirent : « Si nous agissons ainsi, comment pourrons-nous demeurer en ce lieu ? » Alors il devint furieux, les fit sortir du temple, et les enferma ce jour-là dans la maison de détention appelée Kana. Il envoya des prêtres francs qui entrèrent [644] dans le temple et en retirèrent tout ce qu'ils y trouvèrent : les vases d'argent, les patènes, les calices,

1. Vocalisation douteuse.

tion serait peine perdue. Il n'est pas possible que tu prennes la forteresse de vive force, et la prendre par fourberie serait une action honteuse. Mais, sois patient, et nous, nous trouverons le moyen de la prendre. » Cela plut à l'émir. Il procura plusieurs bienfaits à ceux qui venaient se mettre sous sa protection, et ensuite il traita bien tout le couvent, en leur faisant remise de l'impôt de cette année. Il exigea d'eux des serments, et ils jurèrent. Ensuite, ils adressèrent une supplique au patriarche, à Amid, et celui-ci les délia du premier serment qu'ils avaient fait à Josselin par contrainte.

Ensuite, Josselin envoya dire à l'émir Daulah : « Tu as pris les couvents de Zabar, qui sont à moi, et tu les as dévastés. Moi, j'ai pris le couvent de Mar Bar Çauma, qui est une forteresse aussi élevée au-dessus des autres que l'aigle au-dessus des oiseaux; et maintenant je te la rends. » Ainsi, il annula lui-même les serments qu'il avait imposés aux moines, quand il demanda la paix à l'émir. Daulah répondit : « Autant tu désires la paix; autant nous souhaitons la paix. Mais dis-moi de quelle manière tu entends maintenant nous assurer de la paix; car tu as laissé paraître qu'il n'y avait point de foi en toi. Les Musulmans jurent par leur Livre, et les Chrétiens jurent par la Croix et l'Évangile; mais toi, tu as dépouillé l'Évangile et brisé la Croix; tu n'as donc pas la foi des Chrétiens; fais-moi connaître ta foi, si tu es juif ou païen ?, afin que nous confirmions les croix, les encensoirs, les chandeliers, les flabella, les Évangiles et les livres. Ensuite, il ordonna à ses soldats d'inspecter les cellules, et ils rassemblèrent tout ce qu'ils trouvèrent d'or, d'argent, de cuivre, de fer, de vêtements, de tapis. Il dépouilla même le sanctuaire de ses tentures.

Quelques Francs qui l'accompagnaient étaient du nombre des Phrêr[1], c'est-à-dire « frères »; en voyant cela ils lui dirent : « Nous sommes venus avec toi pour faire la guerre aux Turcs et secourir les Chrétiens, et non pas pour piller les églises et les monastères », et ils l'abandonnèrent et s'en allèrent sans avoir mangé du pain ou bu de l'eau. Mais le misérable, qui était abandonné de Dieu, et avait les yeux et l'esprit aveuglés, ne comprit point; car sa chute était proche.

Après être restés toute la journée du samedi occupés à piller, ils ramassèrent et prirent tout ce qu'ils avaient trouvé pour le charger; au moment du soir, à la veille du dimanche, ils firent sortir les moines et tout le peuple du couvent. Il les fit descendre avec lui, et ils passèrent la nuit près de la vigne dite de l'Éléphant, sur les rives du fleuve. Ils laissèrent dans le couvent une garde (composée) de quelques Francs et de beaucoup d'Arméniens, hommes impies et pillards.

Au matin du dimanche, Satan lui donna une nouvelle inspiration : il revint au malheureux couvent, et le livra aux pillards et aux fureteurs; toutes

1. Les Templiers; cf. p. 207.

nos serments selon la confession que tu as adoptée. » De la sorte, le turc barbare couvrit de confusion le faux chrétien.

Ensuite, Josselin succomba; les moines et le saint revinrent au saint couvent, et une correction fut ménagée aux deux partis par la providence divine. — *Ce chapitre lamentable, sur le pillage du couvent de Mar Bar Çauma, est aussi fini.*

les cellules des moines furent de nouveau perquisitionnées; de nouveau ils montèrent sur le rocher, entrèrent dans les demeures des serfs et pillèrent tout ce qu'ils trouvèrent. Ils réunirent le tout et chargèrent sur des chameaux et des mulets le trésor[1] de l'église, avec des masses de cuivre et toute espèce d'objets. Il y avait entre autres une croix d'or : le tyran la brisa au milieu du couvent, et la partagea à ceux qui l'accompagnaient. Il prit aussi les mulets, c'est-à-dire les *baglê*, du monastère, qui étaient au nombre de douze. Il emmena avec lui les moines qui se trouvaient présents et qui étaient environ cinquante. Le lundi, ils parvinrent à Gakhtai[2]. — *Fin.*

[645] CHAPITRE [X]. — *De l'époque à laquelle fut tué Bedawi, seigneur d'Antioche, ainsi que Baudoin, et Raynald*[3]*, seigneur de Kaišoum. A cette époque, les Turcs pillèrent les bœufs et les moutons du couvent.*

En l'an 1460, au mois de kanoun II (janv.), Nour ed-Dîn, seigneur d'Alep, envahit le pays d'Antioche, pilla toute la région, et mit le siège devant Yaghra[4].

Bedawi, seigneur d'Antioche, ne se trouvait pas dans cette ville. Quand il apprit (cette affaire), il revint en hâte; mais il n'entra pas à Antioche; il passa au-delà, ayant avec lui un Ṭaiyaya Ḥašišite[5], qui s'était séparé de Nour ed-Dîn; cet homme et sa troupe aidèrent puissamment les Francs. Ils vainquirent les Turcs qui s'enfuirent blessés et dépouillés[6].

A cette époque, Qara-Arslan, seigneur de Ḥesna de Ziad, envahit le pays d'Amid, après avoir comploté avec quelques hommes qui s'y trouvaient et qui devaient lui livrer cette ville. Comme le complot ne réussit pas, il fit captifs les gens du pays. Tandis qu'il les emmenait, il fut un jour touché de pitié, en les voyant tourmentés par la neige et le froid, et dit : « En quoi ces gens nous

1. κειμήλιον. — 2. Ms. ܓܚܬܝ ; BH : ܓܟܬܝ. Cf. p. 198, n. 12.

3. Ms. ܐܪܢܓܕ ; ailleurs (plus correctement) ܪܢܓܕ. J'ai cru (p. 275, n. 4) que cette forme pouvait être une altération graphique de ܪܢܠܕ ; mais, comme elle revient fréquemment, il vaut mieux y reconnaître une transcription de la forme arménienne *Renaghd*. — 4. Cf. Röhricht, *Gesch. des Königr. Jerus.*, p. 259. — 5. C.-à.-d. de la secte des « Assassins ». — 6. Cf. *Hist. arab. des Crois.*, IV, 64 ; et IV, 60, où il faut lire « Raymond de Poitiers », au lieu de « Josselin II ».

ont-ils offensé ? » Il ordonna de les libérer tous, et ils revinrent à leurs demeures.

Josselin rassembla une armée et entra pour piller dans le pays d'Édesse et de Ḥarran. Les Turcs revinrent et envahirent son pays, et ils massacrèrent la plupart de ses soldats dans des embuscades.

Nour ed-Dîn, seigneur d'Alep, brûlait de colère et s'appliquait à rassembler des troupes. Les Francs, par leur orgueil ou, ce qui est plus exact, par suite de l'abandon (de Dieu) à cause de leurs mauvaises actions, non seulement ne se fortifièrent pas en apprenant [646] que les Turcs s'étaient rassemblés nombreux comme la sauterelle, mais procurèrent du secours à leurs ennemis, en laissant leurs villages comme des vignes sans clôture et des maisons sans porte, et en s'en allant dans le pays des Ṭaiyayê, comme une biche dans le piège, et comme un cerf qui brave les traits dans sa fureur[1]. Avec eux était le Ṭaiyaya Ḥašîšite. En les voyant sans intelligence pénétrer au milieu de leurs ennemis, il dit à Bedawi : « Où vas-tu donc, ô roi ? Puisque tes ennemis se réunissent de tous côtés, demeure dans ton pays et garde tes frontières, jusqu'à ce qu'ils se dispersent, et s'ils viennent pour entrer dans ton pays, alors, sors à leur rencontre. » Mais il le méprisa, et n'accepta pas son conseil; et, sans intelligence, il tomba au milieu des Turcs. Alors, les Turcs se réunirent de toutes parts, au milieu de la nuit, contre les malheureux Francs. Le Ḥašîšite s'avança vers Bedawi et lui dit : « Tu ne m'as pas écouté, et nous sommes battus ; mais maintenant, écoute-moi : viens, fuyons; peut-être quelques-uns d'entre nous échapperont-ils; car nous sommes environnés par une grande armée, et si nous sommes encore ici quand arrivera le matin, ils nous détruiront complètement. » Mais le malheureux n'y consentit pas. Or, dès le matin, avant que les rayons de l'aurore ne brillassent, les Turcs d'un seul bond, pour ainsi dire comme une avalanche, fondirent sur eux, brisèrent grands et petits, et les étendirent au milieu de la plaine comme des arbres de magnifique stature.

Le prince[2] Bedawi[3], seigneur d'Antioche, ce lion vigoureux, fut tué ; Raynald, seigneur de Kaišoum, ce jeune lionceau, succomba ; et, pour le dire en bloc, il ne s'en échappa pas un seul pour porter la nouvelle ; tout ce grand peuple devint des monceaux de cadavres; [647] cette journée fut une grande calamité pour les chrétiens[4].

Les gens d'Antioche n'en eurent pas connaissance jusqu'au moment où les Turcs entraînèrent tout le pays en captivité. Nour ed-Dîn vint mettre le siège contre cette ville, et envoya la tête de Bedawi à Bagdad.

---

1. Sans doute une locution proverbiale. Le texte (non vocalisé) se prête à plusieurs traductions. Le contexte semble justifier celle-ci. Il agit comme un cerf qui, au lieu de fuir, se laisse percer de flèches, en voulant se défendre. — 2. *prinz*. — 3. Raymond de Poitiers. — 4. 29 juin 1149. Cf. *Gesch. des Königr. Jerus.*, p. 260.

La division se mit parmi les gens d'Antioche ; les uns penchaient pour les Turcs, les autres pressèrent le roi de Jérusalem de venir. Celui-ci ayant été accepté par ce qui restait (de troupes) leur donna pour chef leur patriarche [1].

Quand Josselin apprit que le seigneur (de Kaišoum) avait été tué, ce misérable tarda ; il pensa que sa fille, qui était la femme de celui qui avait été tué, survivait : il alla donc s'emparer de cette ville (de Kaišoum) et de Beit Ḥesnê.

A cette époque Josselin, dans un esprit détestable, se montra l'allié de Kilidj-Arçlan, fils de Mas'oud[2], qui était seigneur d'Ablastain et du pays. Celui-ci fit venir son père, et ils mirent le siège contre Mar'aš, après avoir pillé la région. Comme ils pressaient la ville par le combat, les assiégés demandèrent l'assurance de leur salut. Le sultan s'empara donc de Mar'aš[3], et, conformément à la parole donnée sous serment, il permit aux Francs qui s'y trouvaient, c'est-à-dire aux chevaliers, à l'évêque et aux prêtres, de s'en aller à Antioche ; mais il envoya contre eux des Turcs qui les tuèrent sur la route.

Dans cette prise de Mar'aš périt tout le trésor de son église : le vase du chrême, les patènes, les calices, les encensoirs d'argent, les tapis et les tentures, entre les mains des prêtres de cette église, qui étaient en révolte contre leur évêque.

En cette année[4], l'émir Qara-[Ar]çlan, seigneur de Ḥesna de Ziad, voyant que les Turcs envahissaient de tous côtés et prenaient les pays des Francs, que le Seigneur avait abandonnés parce qu'eux-mêmes l'avaient abandonné, envoya ses troupes s'emparer de Baboula, sur la rive de l'Euphrate. Les habitants du pays de Gargar furent pris de peur et s'enfuirent, pour se mettre à l'abri, dans la montagne de Mar Bar Çauma. Tous les environs du couvent furent remplis d'hommes et de femmes avec leurs enfants et leur bagage. Beaucoup de moines, zélés pour la religion, murmuraient et se plaignaient ; cependant, comme il y avait dans le couvent des moines et des serfs qui étaient les parents de ces émigrés, ils ne purent les chasser. C'est pourquoi, quand les Turcs envahirent le pays de Gargar, voyant les villages déserts, et apprenant que les habitants étaient dans la montagne de Mar Bar Çauma, ils se dirigèrent vers la montagne. Le dimanche 15 de 'ab (août), les Turcs [dressèrent des embûches][5] de trois côtés, et au matin, ils firent subitement irruption et s'emparèrent des troupeaux et des bœufs. Trois hommes furent tués du côté des serfs et deux du côté des Turcs. Ensuite, les Turcs envoyèrent dire : « Nous honorons ce saint ; nous lui donnons des offrandes, et nous ne sommes pas venus pour maltraiter ce couvent. Nous sommes venus à cause des gens qui se sont rendus ici

---

1. Amaury. Barhébr. ajoute : « jusqu'à la majorité de Bohémond » (fils de Raymond). Cf. *op. cit.*, p. 262. — 2. Sultan d'Iconium. — 3. 11 sept. 1149. — 4. En 1148, d'après l'indication du « dimanche 15 août ». — 5. Suppléer : ܣܡܘ ܟܡܝܢܐ (BH et vers. ar.).

du pays de Gargar ; si maintenant vous nous les livrez, nous vous rendrons tout ce que nous avons pris ; nous n'enverrons pas en captivité, mais bien dans leurs villages, les gens que nous avons faits prisonniers. » Alors ceux du couvent formèrent deux partis ; les uns disaient : « Il faut livrer le peuple » ; les autres criaient : « Nous ne le livrerons pas » ; et ils allaient en venir à la lutte et au glaive, si un des vieillards craignant Dieu ne les avait apaisés par sa prudence. Il prit avec lui quelques personnes des deux partis, sortit trouver les Turcs et leur dit : « Si vraiment, comme vous le dites, vous ne voulez pas emmener ce peuple en esclavage, que quelques-uns des notables d'entre vous viennent avec nous ; nous irons à Ḥesna de Ziad, près de l'émir, et là ce pacte sera confirmé. » Alors les Turcs laissèrent voir qu'ils usaient de ruse pour emmener le peuple en esclavage. Et quand cela fut découvert, tous les habitants du couvent furent unanimes à crier : « Nous ne livrerons pas une seule personne, même si nous devons tous mourir ! » Alors les Turcs incendièrent tout ce qui était à l'extérieur : les maisons et les pressoirs, et aussi les clôtures des vignes. Ils emmenèrent les moutons, les bœufs et les prisonniers, et s'en allèrent. Les moines [se rendirent][1] à Ḥesna de Ziad. Grâce à l'intervention de quelques fidèles notables de l'endroit, ils furent présentés à l'émir, et, grâce au secours des prières du saint, Dieu inspira la générosité[2] au cœur de l'émir Qara-Arçlan ; il renvoya tout : hommes, bœufs et moutons. Ce fut une grande joie pour tout le monde dans tous ces pays, et la louange de Dieu et du saint se multiplia dans la bouche de chacun. — *Fin.*

[645] En ce temps-là, Aharon du Ségestan, évêque de Ḥaditah, « hagarénisa » c'est-à-dire devint musulman.

Il avait quitté son pays et habitait dans le couvent de Mar Mattai. Le maphrien Ignatius l'avait ordonné évêque de ce diocèse situé dans le pays des Perses. Or, Satan le trompa, et il se fit musulman.

Au bout d'un temps, il se repentit et revint ; mais, comme il ne fut pas accepté dans ce diocèse et comme on ne lui accorda pas la dignité épiscopale, il partit pour Constantinople et devint chal-

[645] Saint Mar Bar Çauma permit, à cause de nos péchés, que son couvent fût pillé ; mais, il ne permit, ni que nous périssions complètement, ni que le tyran restât sans avertissement, afin qu'il puisse, s'il voulait recourir à la pénitence, trouver le salut.

Une nuit, la même vision apparut à trois de ses soldats ; ainsi qu'il est écrit[3] : « Par la bouche de deux ou trois témoins, toute parole tiendra ». Ces trois hommes eurent la même vision. Ils virent le couvent de ce saint qui resplendissait ; au sommet, le saint lui-

1. Suppléer : ܐܙܠܘ (BH). — 2. BH. : « la pitié », ܪ̈ܚܡܐ.
3. *Deut.*, xix, 15.

cédonien, dans cette fosse de fange, où tout pourceau qui se précipite est accueilli.

Ensuite, il se convertit de nouveau et vint demander à faire pénitence. Notre patriarche Mar Athanasius disait : « Quoiqu'il ne soit pas digne du sacerdoce, mais bien de la pénitence, nous ne devons pas repousser celui qui vient ». Il l'accepta donc, et lui permit de célébrer la messe[1]. Alors, il y eut une querelle entre le patriarche et le maphrien. Le maphrien blâmait le patriarche de l'avoir accepté avant l'accomplissement de la pénitence canonique, et le patriarche reprochait au maphrien de l'avoir ordonné sans examen, et de vouloir maintenant l'écarter[2] de la pénitence. Mais par la suite le maphrien se trouva avoir raison. Car le patriarche lui-même tomba dans la faute qu'il reprochait au maphrien. Il accepta, en effet, [646] ce misérable avant[3] qu'il eût fait pénitence, et ce misérable, sans aucun motif, retourna bientôt chez les Musulmans et resta avec les jurisconsultes[4] pendant quelques mois.

Ensuite, il se repentit encore et s'en alla à Jérusalem; mais, comme les fidèles de notre confession ne voulurent point le recevoir, il alla chez les Maronites, qui sont dans le mont Liban, où il mourut.

Au mois de 'iyâr (mai) de l'année 1460, un signe semblable à une longue même se tenait debout dans une gloire incomparable ; il les appela et leur dit : « Allez dire à votre roi : Je fus irrité contre mes moines, parce qu'ils ont péché et ont irrité mon Seigneur. Je les ai livrés entre tes mains, pour que tu les vexes, afin qu'ils se repentent et se convertissent; maintenant, j'ordonne que tu les laisses retourner au couvent ». Quand chacun d'eux fut éveillé et revint à soi, ils reconnurent qu'il s'agissait d'une véritable vision et non pas d'un vain songe; l'un d'eux alla trouver les deux autres qu'il avait vus avec soi. Ils firent tout ce qui leur avait été dit. Tous les trois ayant été confirmés dans leur vision, s'enhardirent[5], méprisèrent la crainte, allèrent trouver le misérable Josselin, et lui dirent tout ce qu'ils avaient vu et entendu. Celui-ci, nouveau Pharaon, leur promit, après les avoir écoutés, de renvoyer les moines; mais ensuite il endurcit son cœur, [646] mentit, et ne les renvoya pas. Au contraire, il les pressait de compléter la somme, et comme il avait déjà reçu 5 mille (dinars), il les pressait pour le reste.

La longanimité de Dieu l'invita encore deux autres fois à la pénitence, par le moyen des gens de sa maison ; ils virent la châsse dans laquelle était la main droite du saint, qui rayonnait et brillait comme le soleil ; un glaive de feu sortait du milieu de cette châsse, et une voix se fit entendre, disant : « Je te dis,

1. C'est ainsi, semble-t-il, qu'il faut entendre ܚܘܣܝܐ ; littér. : « propitiation » ou « absolution »; Barhébr., *Chr. eccl.* I, 518, donne : ܢܣܝܡ ܒܣܡܐ « ut tus imponeret », leçon qui paraît moins bonne. — 2. ܠܡܦܠܛܗ. — 3. ܩܕܡ (BH). — 4. فقية.

5. ܐܬܚܠܨܘ.

lance apparut dans la partie septentrionale du ciel et disparut après la deuxième heure de la nuit.

Peu de temps après apparut daus la partie occidentale un σημεῖον, c'est-à-dire un signe, en forme de croix, qui disparut au bout d'un instant.

Le mercredi avant la fête de l'Ascension, il survint à Jérusalem et dans les environs une grande pluie, dans laquelle étaient tombées des gouttes de sang, signifiant d'avance l'effusion du sang qui devait avoir lieu dans les pays des Francs à cette époque. Celle-ci tomba au mois de 'iyâr (mai), et il y eut au lieu de rosée un sang abondant présageant un massacre cruel et l'effusion du sang.

Josselin, que si tu ne nous laisses pas, moi et mes moines, je te ferai périr avec tout ce pays par ce glaive ». Après que les gens de sa maison lui eurent fait connaître ces choses, il renvoya les moines âgés, David et Ya'qoub, qui revinrent au couvent le 5 d'éloul (sept.) de l'année 1460.

Cependant, il prit chez lui la châsse dans laquelle était la main droite de saint Mar Bar Çauma, et la déposa dans l'église des Francs à Tell Bašer ; et elle restait là, parce que Josselin attendait que les moines lui apportassent encore 5 mille dinars, comme il le leur avait fixé.

Alors s'éleva contre lui la verge de justice par les armées des Turcs, comme le montrera plus bas le récit, en poursuivant en avant l'ordre des histoires, et en racontant[1], à propos des rois de la terre, comment les peuples s'ébranlèrent et vinrent l'entourer, comment ils s'en retournèrent et se dispersèrent, par un grand prodige, que Dieu seul pouvait accomplir, par sa vertu toute puissante et infinie, qui opère [**647**] et se manifeste dans les ossements et les cadavres de ceux qu'il aime, quand il le veut et comme il convient pour le salut de tous.

CHAPITRE [XI]. — *De l'époque à laquelle les Turcs s'emparèrent des pays que les Francs possédaient. De la chute de Josselin ; et comment la main droite de notre seigneur Mar Bar Çauma revint au couvent.*

[**648**] A cette époque, la justice (divine) suscita le sultan Mas'oud, et des myriades de Turcs se réunirent à lui pour envahir les pays des malheureux Francs. La crainte s'empara de ces Francs : ceux qui (jadis) marchaient un contre mille, tremblaient au bruit d'une feuille qui s'agitait, parce que la malédiction de l'Écriture s'accomplissait sur eux, et la bouche de tous les peuples criait : « Par la colère de Dieu les Turcs se sont rassemblés pour massacrer les chrétiens qui ont osé s'attaquer à Mar Bar Çauma ! »

---

1. Ci-après, chap. xi; cf. p. 296.

Josselin voyant que les Turcs l'entouraient et qu'il était enfermé dans Tell Bašer, fut saisi de crainte; il comprit en lui-même et confessa de sa bouche que son châtiment venait de Dieu, et que c'était là le doigt du Seigneur. Il promit de faire pénitence et chercha du secours en notre seigneur Mar Bar Çauma.

Le Seigneur, qui avait amené le sultan, lui inspira alors de faire la paix avec Josselin, après que celui-ci eut juré d'être sous sa suzeraineté[1]. Or, toute cette disposition venait d'en haut. Le sultan repartit pour son pays, et Josselin renvoya le saint, c'est-à-dire la main droite de Mar Bar Çauma, à son couvent.

Ensuite, Josselin recommença à mal faire, comme le chien qui retourne à son vomissement. C'est pourquoi la justice (divine) ne le toléra plus : mais sa ruine arriva par les mains des Turcs auxquels il se joignait par son impiété. Nour ed-Dîn, seigneur d'Alep, auquel il était allié par des pactes et des serments, entra dans son pays, tua beaucoup de gens et fit de nombreux captifs, et il s'empara de deux forteresses.

En l'année 1461, Qara [-Ar]slan, seigneur de Ḥesna de Ziad, envoya un de ses grands nommé edh-Dhya[2] (?), qui campa dans le pays de Gargar. Une nuit, ils attaquèrent à l'improviste une forteresse située dans le voisinage du couvent, et qui s'appelait Tégenkar[3]. Il s'en empara par la force. Cinq cents personnes furent emmenées par lui et toutes réduites à l'esclavage. Or, il y avait là des objets et des vêtements qui avaient été enlevés au couvent à l'époque où Josselin le pilla. Par là, tout homme intelligent fut assuré que ce châtiment venait par la volonté de Dieu, et que le déluge de sa colère inondait tout endroit où avaient pénétré les dépouilles du couvent. Les Grecs et les Francs, après avoir tenté de secourir ceux qui étaient à Gargar, se réunirent avec Basil, seigneur de l'endroit, de Ḥesn Mançour et de Kaišoum, de Gakhtai[4] et d'autres lieux, au nombre d'environ 500 cavaliers, une multitude de fantassins et mille charges de froment, pour pénétrer dans la forteresse de Gargar. Quand ils arrivèrent dans le voisinage de la forteresse, voyant que les Turcs ne les avaient pas remarqués, mais qu'ils étaient campés tranquillement, ils conçurent un dessein insensé ; ils laissèrent leur chargement en dehors de la forteresse et descendirent fondre sur le camp des Turcs, pensant les vaincre. Alors Dieu les brisa en face des Turcs, bien qu'ils fussent plus nombreux que ceux-ci. Un grand nombre d'entre eux fut tué. Parmi[5] les prisonniers étaient Basil de Gargar, Krikor de Gakhtai, Mâhî [649] le franc de Kaišoum[6]; pas un seul des cavaliers[7] n'échappa, et le froment fut enlevé. Quand les Turcs eurent remporté une si grande victoire, l'émir Qara[-Ar]slan vint en

1. Cf. *Gesch. des Königr. Jerus.*, p. 263. — 2. Vers. ar. : الخزمه (pour الضياء?) — 3. BH : ܐܠܓܝܢܟܪ. — 4. Ms. : *Gawtai* (partout). — 5. ܐܬܠܒܟܘ ܡܢܗܘܢ. — 6. Vers. ar. : ܘܡܐܗܝ ܦܪܢܓܝܐ ܡܪܐ ܕܟܝܣܘܡ. Le nom de Mâhî est probablement le même que Mahuis. — 7. Le même mot syriaque signifie « cavaliers » en général, et « chevaliers ».

personne, et, dans sa magnanimité, il libéra tous les prisonniers et les renvoya chacun à sa maison, et il donna des places dans son pays aux seigneurs des forteresses. A Basil qui lui livra Gargar, il donna Abdaher et le pays de Çamaḥa; Krikor livra Gakhtai, et il lui donna Saghaman. Et ainsi les Turcs régnèrent à Gargar, à Gakhtai et à Ḥesn Mançour.

Josselin partit pour aller à Antioche, ayant avec lui deux cents chevaliers, qui étaient considérés comme capables de faire face à des milliers. Pendant la nuit, comme ils marchaient près de ʿAzaz, ils rencontrèrent quelques Turcomans; à leur seule voix les Francs tremblèrent et prirent la fuite ; car ils avaient perdu leur force victorieuse. Tandis que Josselin marchait pour fuir, il lui sembla qu'il rencontrait un arbre, et il tomba. Or, plusieurs affirment qu'il n'y avait jamais eu d'arbre en cet endroit; mais là où il fut abandonné (de Dieu), il tomba. Un Turcoman le trouva, mais ne sachant pas que c'était Josselin, il voulait le vendre aux chrétiens; ensuite, un juif les rencontra dans un village des Ṭaiyayê et reconnut Josselin. Ils le conduisirent avec joie à Alep[1]. Le préfet[2] l'acheta mille dinars au Turcoman; Josselin fut mis aux entraves, dans la prison, et il finit là sa vie dans les tourments. Son entrée à Alep fut une grande allégresse et joie pour tous les musulmans. Il passa neuf années en prison. Ils cherchaient constamment à le séduire par des promesses et des présents pour qu'il se fît musulman; mais il ne faiblit point; ils le menacèrent des supplices : il ne les redouta point, mais il demeura ferme dans sa foi. Il confessa qu'il était châtié à cause de ses péchés. Il fit demander au couvent[3] et aux autres églises de prier seulement pour lui afin que Dieu lui pardonne. Quand le moment de sa mort approcha, au milieu du cachot dans lequel on l'avait jeté, il supplia et obtint qu'on lui amenât l'évêque de la ville[4], et après avoir fait sa confession, il participa aux saints mystères. Quand il fut mort on le remit aux chrétiens. On fit ses funérailles et il fut enseveli dans l'église. A sa sépulture étaient réunis en foule les gens de la ville, tant arabes que chrétiens, dans l'étonnement de ce qui s'était passé. — *Fin.*

[**648**] Quand Josselin eut relâché les moines, ils revinrent au monastère; mais il ne renvoya pas la main droite (du saint), et continua d'attirer sur lui la colère de justice. Le Seigneur fit venir de la région septentrionale les fils de Gog, et ils entourèrent Tell Bašer.

Alors, les Francs, les Syriens, les Arméniens poussèrent des gémissements d'une seule voix. L'inique Josselin fut lui-même pris de crainte. Sur son ordre, ils tirèrent la main du saint et la portèrent en procession sur le mur en face du camp des ennemis,

---

1. Mai 1150. Cf. *Gesch. des Königr. Jerus.*, p. 265. — 2. ἡγεμών. — 3. De Mar Bar Çauma. — 4. Ignace, métrop. des Syriens.

tandis que tout le peuple était tête nue et pleurait. Josselin fit publiquement cette promesse : « Si le camp des Turcs est levé, je renverrai le saint à son couvent; non seulement je n'exigerai point le reste de l'argent, mais je rendrai tout ce que j'ai pris au couvent. » A ce moment même, sa pénitence fut acceptée, comme celle de Zachée[1]; il pouvait dire : Le châtiment du Seigneur a ouvert mes oreilles[2]........ il a fait paraître des merveilles; afin que quiconque regarde attentivement puisse facilement comprendre que rien ne peut arriver, ni dans les grandes choses, ni dans les petites, sans le doigt de Dieu. Comme tout le peuple se mit en prière, et comme le tyran s'abaissa à demander son pardon, celui qui jadis, par l'intermédiaire du grand Moïse, consentait à suspendre les plaies à chaque repentance du Pharaon, pour voir s'il persévérerait jusqu'au bout, fit de même ici : il fit en sorte que le camp des Turcs s'ébranla, et il les fit éloigner [**649**] promptement de la ville. Ce fut une délivrance miraculeuse pour les Chrétiens, et chacun proclamait que l'arrivée des Turcs et leur départ avaient eu lieu par le doigt de Dieu.

Alors Josselin envoya demander pardon au couvent. Des moines âgés partirent et ramenèrent le saint solennellement. Dans chaque ville et dans chaque pays, des groupes de tous les peuples couraient au-devant en se réjouissant, tressaillant d'allégresse, louant le Seigneur, et faisant l'office avec des cantiques, des cierges et la fumée de l'encens. Toute la route ayant été parcourue triomphalement, ils arrivèrent au couvent le 1er de kanoun II (janv.), en la fête des saints Docteurs. — *Fin.*

CHAPITRE [XII]. — *De l'époque qui suivit la chute de Josselin, à laquelle les Turcs s'emparèrent des pays.*

Le sultan Mas'oud, en apprenant la chute de Josselin, partit de nouveau et, le jour de la Pentecôte[3], mit le siège devant Kaišoum, où se trouvait un Franc nommé Raynald[4].

A Tell Bašer on établit le fils de Josselin, jeune enfant qui s'appelait aussi Josselin [III].

Les gens de Kaišoum, en voyant la force [**650**] des armées innombrables, tournèrent le dos; ils envoyèrent l'évêque Iwannis, et reçurent du sultan le serment que les Francs pourraient se rendre à 'Aintab : ce qui eut lieu. Et le sultan régna à Kaišoum, à Beit Ḥesnê, à Ra'ban, à Pharzaman; et il mit le siège contre Tell Bašer.

---

1. Cf. Luc., XIX, 9. — 2. Cf. Job, XXXVI, 10 (?). Le texte du ms. laisse une demi-ligne en blanc; la version arabe ne donne rien de plus.

3. 4 juin 1150. — 4. *Renaghd.*

Le seigneur d'Alep, Nour ed-Dîn, vint le trouver. Le sultan lui donna sa fille, qui était fiancée au neveu de l'empereur des Grecs, et Nour ed-Dîn l'épousa; et il lui assigna Tell Bašer (comme dot?)[1].

Quand le sultan eut quitté Tell Bašer pour retourner dans son pays, le roi de Jérusalem arriva; il fit sortir de Tell Bašer la femme de Josselin, ses enfants et tous les Francs, et les mit en sûreté à Jérusalem. Dans cet endroit, il établit quelques hommes de l'empereur des Grecs[2]. Quand ceux-ci furent entrés à Tell Bašer, à 'Aïntab, à 'Azaz, les Turcs les assiégèrent et les pressèrent de toutes manières. Lorsqu'ils furent opprimés par la famine, ils livrèrent pacifiquement tous les lieux à Nour ed-Dîn, et le seigneur d'Alep régna à Tell Bašer, à 'Aïntab, à 'Azaz et sur le reste du pays compris entre ces villes. Le sultan conserva Mar'aš, Pharzaman, Ra'ban, Kaišoum et Beit Ḥesnê; et Qara-Arçlan (conserva) Baboula, Gargar, Gakhtai et Ḥesn Mançour[3].

Ṭimourṭaš, seigneur de Mardîn, s'empara de Bireh et aussi de Samosate, de Qouris, de Kepharsout. — Et ainsi les Turcs régnèrent sur tous ces pays.

A Qala' Romaita, Josselin avait établi [**651**] un Arménien nommé Michel. Celui-ci, en apprenant que Josselin avait succombé, manda à la femme et au fils de Josselin, qui étaient encore à Tell Bašer, de dire à Krikor, catholicos des Arméniens, qui était à Dzov, c'est-à-dire au Petit-Lac[4], de venir à Qala' pour secourir Michel. Or, le catholicos usa de ruse et de fourberie; il s'empara de Michel, lui extorqua tout ce qu'il possédait, par les tortures, et le chassa. Le catholicos Krikor lui-même se fixa à Qala' Romaita.

En l'an 1462, Agouba[r]çlan[5] pénétra dans le pays des Grecs nommé Pabara[6] (?); il le dépeupla et le pilla tout entier, puis il se retira.

A cette même époque, Manuel, empereur des Grecs, fut défait par les Francs et s'enfuit; et à peine put-il se sauver à Constantinople.

La même année, le seigneur d'Ézangê des Arméniens, fut étranglé par sa

---

1. La phrase, omise par Barhébréus, est quelque peu obscure; littér. : *constituit ei* (fémin.) *Tell Bašer*. Selon Ibn el-Athîr (*Hist. or. des Crois.*, II, p. 181), Nour ed-Dîn avait épousé la fille du sultan avant la prise de Josselin. Il est probable que l'anecdote contée ici se rapporte à une tentative antérieure contre Tell Bašer, peut-être à celle dont il est question au chap. précédent. — 2. Cf. GUILL. DE TYR, XVII, XVI. — 3. Cf. *Gesch. des Königr. Jerus.*, p. 265, n. 5. — 4. Il n'y a pas de doute sur l'identification (Cf. *Hist. arm.*, I, 198, n. 3); mais on peut conjecturer la restitution du texte altéré de plusieurs manières. La vers. ar. répond à notre texte lettre pour lettre : على حصونه ابن الحسمونه; BH : ܐܝܬ ܗܘܐ ܩܪܝܐ ܕܡܣܐ. Le texte primitif portait peut-être : ܐܝܬ ܗܘܐ ܒܗܘ ܙܒܢܐ ܒܕܙ... « Il était à cette époque à Dzov », c.-à-d. le Petit-Lac (non loin de Kharpert). — 5. Ordinairement *ya'qoubaçlan*; mais l'auteur orthographie les noms différemment selon les sources auxquelles il puise. Cf. p. 253, n. 6. — 6. Même leçon dans l'arabe ; peut-être une transposition pour Παράβη (cf. *Hist. Grecs des Crois.*, I, p. 73), ou Φηρέπ (*ibid.*, p. 218).

fille[1] à l'aide de la corde d'un arc; elle fit venir son[2] frère de Dibarigê, et celui-ci l'épousa et régna.

Le couvent des Grecs appelé de Sarika[3], dans le pays du Pont, possédait une grande croix d'or, dans laquelle était une parcelle du bois de la Crucifixion, qui opérait des miracles en ce pays. En cette année, le gouverneur conçut le dessein de s'emparer de la croix; il rencontra un homme selon son cœur, un scélérat d'entre les Grecs. Celui-ci étant parvenu à occuper la citadelle de l'endroit, l'émir vint, s'empara de la croix et de tout le reste, chassa les moines et établit les Turcs dans le couvent; ensuite, quelques-uns de ses grands lui rappelèrent comment ses ancêtres avaient honoré ce couvent; à la suite de nombreuses supplications, il exigea des moines des gages pour l'or (promis) et un tribut qu'ils devaient lui payer chaque année, et il leur rendit le couvent[4]. — Que diront maintenant les Grecs blasphémateurs? Quand l'inique Josselin pilla le couvent de Mar Bar Çauma, ils se réjouissaient sottement et, comme[5] les Juifs à l'égard de Notre-Seigneur, ils se moquaient et blasphémaient. Mais la renommée de Mar Bar Çauma grandit auprès de toutes les nations; il revint en triomphe, et les spoliateurs furent punis au septuple[6]; partout les fidèles se réjouirent, comme les Apôtres de la résurrection de Notre-Seigneur. Quelle est donc maintenant leur excuse? On peut donc leur dire : « O vous qui grinciez des dents contre les saints en blasphémant, confessez, conformément à la vérité, que si nous n'avions pas péché, et si la justice divine n'avait voulu nous châtier, ni le couvent de Mar Bar Çauma n'aurait été pillé par Josselin, ni la croix précieuse n'aurait été tournée en dérision dans le couvent de Sarika. » — *Fin.*

Le 29 de kanoun 1er (déc.) de l'année 1461, la terre fut secouée par un tremblement.

Le 15 de 'adar (mars) il y eut une éclipse de lune, depuis le milieu de la nuit jusqu'à l'aurore.

Le 23 de 'ab (août), il y eut des pluies et une inondation qui renversa beaucoup d'endroits, principalement à Ḥesna de

A cette époque, il y eut quelques évêques de notre Église qui succombèrent manifestement.

L'un d'eux est Aharon du Ségestan, dont nous avons déjà fait mention plus haut[7]. Après avoir été ordonné par le maphrien, il finit par hagaréniser, gréciser, maroniser[8].

Un autre est celui de Ḥesna de Ziad,

1. *Sic* ms. et vers. ar.; Barhébr. : « sa femme ». — 2. Le frère « de lui »; ce qui rend plus vraisemblable la leçon « sa femme ». — 3. BH : ܣܪܝܟܐ; notre leçon répond mieux au grec Σάριχα (en Cappadoce). — 4. Ou bien : « il la leur renvoya (la croix) au couvent », comme a lu Barhébr. — 5. Lire : ܘܕܝܗܘܕܝܐ. — 6. Cf. *Ps.* LXXVIII, 12.

7. Cf. ci-dessus, p. 291. — 8. Lire : ܐܬܡܪܘܢ. S. Jean Damascène a dit de même μαρωνίζειν « embrasser l'hérésie des Maronites ».

Ziad; dans cette ville, un jeune homme[1], deux mulets et un âne furent noyés.

A cette époque, [**650**] on ordonna pour les Chalcédoniens, comme patriarche[2], un homme âgé qui avait été fait évêque dans sa jeunesse, puis avait abandonné l'épiscopat et s'était retiré dans le monachisme. Quand il fut choisi pour être patriarche, il ne fit point savoir qu'il avait déjà été ordonné évêque. Il était, en effet, captivé par l'amour de la domination et il cacha la chose. Il fut donc ordonné une seconde fois. Peu de temps après, la chose fut dévoilée et il fut honteusement chassé[3] avec ceux qui l'avaient ordonné[4].

En l'an 1462, il y eut un rude hiver, et beaucoup de neige, comme si les cataractes des cieux l'avaient laissé tomber; et même dans des lieux où on n'avait jamais vu de neige, il y en eut environ deux coudées.

Au mois d'adar (mars), il y eut de nouveau de la neige rouge. Les naturalistes disent : « Quand les vapeurs ou les vents soulèvent[5] de la poussière rouge, c'est-à-dire de la poudre, ils l'étendent en nuages [6], et à cause de la rougeur de la poussière, leur[7] couleur paraît sanguinolente. Pareillement, quand les vents soulèvent de la poussière dans les nuages, ils laissent pleuvoir une rosée de fine poussière ». Toutes ces choses ont lieu pour notre avertissement.

Un autre s'appelait Gabriel, de surnommé Bar Tourkayê. Il avait été ordonné par le patriarche [**650**] Mar Jean comme évêque du diocèse de Tell Bašer, quand Bar Andreas en fut chassé. Lorsque Bar Andreas y fut de nouveau accepté, on envoya Bar Tourkayê à Symnada. Là aussi sa corruption fut découverte et il fut chassé. On l'envoya alors dans la région de Ḥabôra. Mais là encore, il ne put dissimuler la turpitude de sa débauche[8] et il fut expulsé. Il se rendit dans la région de la Grande Arménie, quitta l'habit extérieur qu'il portait, et sous l'habit des ouvriers il se mit au service d'un des princes de l'endroit. Il avait pris une courtisane. Voyant qu'il ne pouvait pas même gagner par le travail le pain nécessaire pour lui et pour la courtisane qui s'était attachée à lui, selon la parole des divines Écritures[9], « il souhaitait de remplir son ventre des caroubes des porcs, et personne ne lui en donnait ». Alors, il ne courut pas vers le Père miséricordieux, mais il roula de mal en mal. Il revêtit le saint habit et se mit à parcourir les endroits où il n'était pas connu, en recueillant des aumônes, au nom des monastères et des saints ; et il mangeait dans la débauche, avec cette courtisane, ce qu'on lui donnait; mais cela ne put demeurer caché, et alors un fidèle zélé le tua. Telle fut sa fin.

---

1. BH : « un enfant et sa mère ». — 2. A Constantinople. — 3. Lire : ܐܬܛܪܕ. — 4. Il s'agit du patriarche Nicolas Musalon, cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LXXXVII, § LII. — 5. Lire : ܡܣܩܝܢ, quoique l'arabe porte comme le texte : « rougissent » (ܡܣܡܩܝܢ). — 6. Ou « sur les nuages ». — 7. Ms. et vers. arabe : « sa couleur ».
8. ܙܢܝܘܬܗ. — 9. Luc., xv, 16.

En ce même mois d'adar, la neige tomba à Mélitène de telle sorte que personne n'avait jamais vu ni entendu parler d'une si grande quantité.

Le 23 de ce même mois, un signe semblable à un rayon de feu apparut de nouveau dans la région septentrionale.

La même année, dans la région de Callisura, d'une montagne[1], au pied de laquelle se trouvait un village, tomba tout à coup[2] un énorme quartier de roche qui fit un pressoir de tout le village, avec ses habitants et leurs bestiaux.

Mar'aš; il était surnommé Gâmâkîr[3], dans la langue arménienne, ce qui signifie « escamotant la prière ». Mar Athanasius l'avait ordonné évêque pour Saroug. Comme on disait de lui qu'il se souillait dans la fornication, [651] le patriarche, par manière de sollicitude, usa de longanimité à son égard. Alors il fut entraîné à de plus grands maux et à des impiétés très honteuses, comme le montrera plus loin le discours[4].

La même année, les pluies ayant été partout trop abondantes, elles détruisirent les semences et toutes les [651] récoltes ; surtout sur le bord des rivières, tout ce qui avait été semé fut entièrement détruit.

CHAPITRE [XIII]. — *Il est consacré à deux choses : premièrement, au prodige qui eut lieu à Antioche et à l'église qui fut bâtie en cette ville ; secondement, à une exhortation.*

Parole d'exhortation (tirée) du livre du vénérable Dionysius[5]. — Plusieurs scrutent indiscrètement les jugements secrets et inaccessibles. « Pourquoi, disent-ils, Dieu n'a-t-il pas eu pitié du peuple sur lequel est invoqué son nom, et ne les a-t-il pas délivrés de ceux qui les tenaient captifs ? Pendant longtemps le joug des Assyriens s'est appesanti sur eux, et plusieurs par contrainte abandonnèrent leur foi ». A ceux-ci, nous répondrons brièvement : Il ne convient pas que les événements arrivent selon

Nous rapportons l'histoire d'un prodige que fit l'illustre Mar Bar Çauma dans la ville d'Antioche, en l'an 1462.

Un enfant d'une famille princière des Francs était monté sur un figuier : les arbres sont nombreux dans la ville, et elle en est agrémentée comme un jardin. Or, il arriva que l'enfant tomba, et se brisa les os du talon. Les médecins lui donnèrent leurs efforts, mais [ne][6] purent le rétablir. Ses parents étaient affligés parce qu'il restait boiteux; il était leur fils unique, et ils

1. Lire : ܡܢ ܛܘܪܐ (ar. ܕܝܠ ܓܒܠ). — 2. Lire : ܡܫܥܠ (ar. : ܒܓܬܗ).
3. BH : ܓܡܟܪܝܪ (lire : ܓܡܟܝܪ); les deux formes sont la transcription de l'arménien *žamak'er*; de *žam*, « temps, heures canoniques » et *k'erel*, « gratter, écarter, annuler ». — 4. Cf. ci-dessous, p. 318.
5. Denys Bar Çalibi. — 6. Suppl. : ܠܐ (vers. ar. : ܡܐ ܩܕܪܘ).

votre volonté. Beaucoup de choses sont réputées sévères, parmi les hommes, [652] au commencement, qui, à la fin, tournent au bien. Comme il est écrit[1] : « Le vase ne dit pas à son potier : Tu ne m'as pas bien façonné ». Nous devons donc confesser que tout est dirigé pour le bien par la science impénétrable de Dieu. En outre, nous devons comprendre et savoir que, si leurs péchés ne s'étaient multipliés, ils n'auraient point été livrés aux mains de peuples étrangers. Qui a jamais vu un père ne pas s'irriter contre son fils, quand, après lui avoir confié son bien et donné l'autorité sur ses serviteurs, il le voit s'écarter avec mépris des règles et des ordres de son père ? Tant qu'il observe les prescriptions de son père, il est le maître de tout le bien paternel, mais quand il s'écarte de la loi qui lui a été imposée, non seulement il doit être privé d'héritage, mais même livré aux mains des serviteurs pour qu'ils le châtient, qu'il passe ses jours dans le mal qu'il a médité, et qu'il comprenne par là sa dignité première et sa chute dernière. Quant à ceux qui, dès leur tendre enfance, ont été jetés en esclavage, pour pratiquer les œuvres du paganisme et les mœurs déréglées, si la providence de Dieu, qui prévoit toute chose avant son existence, reconnaît qu'en restant dans la foi de leurs ancêtres ils auraient donné des fruits dignes du royaume (des cieux), il les délivre promptement et sans retard, par quelque moyen qui convient à sa providence. Il est dit, en effet : « Je retirerai étaient les descendants des plus grandes familles princières. Ils avaient recours à tous les moyens, et avaient donné beaucoup d'or, afin que la claudication [652] de leur fils fût guérie. Ils se donnèrent de la peine pendant longtemps ; ils dépensèrent beaucoup, mais n'en retirèrent aucun soulagement.

A cette époque, par suite de la chute de Josselin, la renommée du bienheureux Mar Bar Çauma était très répandue, et toutes les bouches récitaient les miracles que Dieu avait faits en son nom, les grands secours qui vinrent et viennent encore constamment à ceux qui le prièrent ou le prient.

C'est pourquoi la mère du jeune homme estropié demandait continuellement au saint la guérison de son fils, priant avec larmes et faisant des vœux. Il se rencontra un moine du couvent qui portait avec lui, selon l'usage, une image du saint. Ils l'introduisirent avec empressement dans leur maison, et ils reçurent la bénédiction de l'image.

Le lendemain, le bienheureux apparut à la femme, sous l'aspect d'un roi environné d'une grande gloire. Et quand elle demanda qui était ce roi, la foule qui était réunie en sa présence lui dit : « Celui-ci est Mar Bar Çauma ». Et elle entendit le bienheureux qui disait lui-même : « Je veux qu'on me bâtisse ici une église ». Le même jour, le moine dont nous avons parlé vit aussi le saint qui lui disait : « Lève-toi : va à la demeure du franc Henri, et dans son jardin bâtis-moi une église ». Il lui

1. Cf. Is., XLV, 9.

des dents (des fauves), et je ferai revenir des profondeurs de la mer[1] ». Mais, si (cette prescience) voit qu'ils n'auraient point ressemblé par les œuvres à ceux dont ils auraient été les disciples, mais qu'ils se seraient plongés, depuis leur enfance jusqu'au temps de leur vieillesse, dans l'impiété, et auraient subi l'esclavage des passions comme le peuple déréglé, cachant sous une peau de lion l'astuce du renard, elle les abandonne à l'idolâtrie qu'ils auraient eux-mêmes recherchée et au joug de laquelle ils se seraient eux-mêmes soumis quand ils seraient parvenus à l'âge de discernement. Et ceci suffit.

Ajoutons que nous devons aussi nous blâmer nous-mêmes, à cause de l'épiscopat qui a été avili par la démence, comme l'a montré ce qui est dit [653] dans les histoires ecclésiastiques à propos de Aharon du Ségestan et d'autres[2], qui furent très dissolus et se pervertirent de plus en plus.

C'est pourquoi il ne convient pas de confier sans discernement les fonctions religieuses à des hommes répréhensibles, ni ensuite de laisser entre les mains de ceux qui chancellent le glaive spirituel, dans la crainte qu'au lieu de couper les passions, ils ne blessent les âmes, comme il est arrivé.

Notre sel[3] s'est affadi ; il n'y a plus de résine en Galaad[4] ; chacun fait ce qui lui plaît : et nous avons grand besoin d'un Moyse ou d'un Samuel pour intercéder en notre faveur; afin que le Seigneur se montra trois autels, et la vision se renouvela avec menaces.

Le moine, qui s'appelait Çelîba, fut plongé dans la crainte et l'étonnement. Il fit savoir ce qui lui avait été dit à l'évêque Basil[ius] d'Édesse, qui se trouvait à Antioche à ce moment-là. Tandis qu'ils étaient dans l'hésitation, voici que les parents du jeune homme arrivèrent et firent connaître la vision qu'avait eue la mère de l'enfant.

Alors, le moine emmena avec lui l'évêque et prit l'image du saint, et ils se rendirent à la maison de ces Francs. Ils célébrèrent l'office à l'endroit où l'enfant gisait malade, et après avoir achevé la prière ils s'en revinrent; le père et la mère de l'infirme l'entouraient en priant et demandant pour lui la santé.

L'enfant s'assoupit et s'endormit. Tout à coup, il poussa un grand cri, se leva et se tint sur ses pieds. Ses parents et les gens de la maison étaient dans la stupeur et l'étonnement. Ils virent la main de l'enfant tendue comme si quelqu'un la tenait. Ils comprirent qu'il avait une vision. Ils l'interrogèrent, mais il ne répondit pas; il demeura un long moment la main droite étendue et les yeux levés en haut. Et tandis que son père tressaille d'allégresse et loue (le Seigneur), on prépare promptement les cierges, l'encens et les parfums, et une foule nombreuse s'assemble. Alors l'enfant revient à lui et fait savoir que le bienheureux Mar Bar Çauma lui était apparu, tenant à la main une croix d'or

1. Lire : ܒܥܘ ܥܡ̈ܩܐ ; *Ps.* LXVII (LXVIII), 22. — 2. Lire : ܣܓܣܬܐ (vers. ar. : 'ܣܓܣܬܢ'). — 3. Lire : ܡܠܚܢ. — 4. ܪܛܝܢܐ. JÉRÉM., VIII, 22.

retourne, fasse luire sa face sur nous, et guérisse nos blessures apparentes et cachées. Où la faveur n'a-t-elle point pénétré dans l'Église ? Quelle sorte de cruauté trouve-t-on qui n'y est point exercée ? La richesse et le lucre prospèrent ainsi que la rancune et l'orgueil ; les hommes pieux et les humbles sont méprisés ; la voix des séducteurs et des verbeux[1] se fait entendre ! Seul le Seigneur peut dans ses miséricordes prendre pitié de son peuple, et redresser la tente de David qui est tombée. — *Fin*.

brillante comme le soleil et dont l'éclat remplissait toute la maison ; [653] il était accompagné d'une troupe de moines ; il le prit par la main et le leva en lui disant : « Lève-toi ; ne crains rien ; je suis venu à cause de la foi de tes parents et de leurs supplications ». L'enfant répondit : « Comment pourrai-je me lever, puisque j'ai le talon brisé ? » Mais le saint palpa l'endroit, et il fut guéri comme s'il n'avait jamais été brisé.

Et puisque ces choses ont eu réellement lieu, qui donc pourrait douter que le Christ Notre-Seigneur, qui guérit jadis la belle-mère de Pierre[2], ne soit celui-là même qui réside dans notre seigneur Mar Bar Çauma et accomplit à son égard ce qu'il a dit[3] : « Quiconque garde mes commandements fera les œuvres que je fais, et en fera de plus grandes » ? Dieu, en effet, habite dans son saint, et fait tout ce qu'il veut, quand, comment et où il convient.

Ensuite, les parents de cet enfant, pleins de crainte et de joie, le prirent avec eux, marchant d'un pas rapide, et, suivis des foules, ils allèrent à la grande église, et de là près de la reine[4]. Les nobles des Francs et la reine elle-même se joignirent à eux, ainsi que des groupes d'Arméniens, de Syriens, de Francs ; ils vinrent jusqu'à l'endroit où avait eu lieu le miracle, et où l'enfant indiquait que se tenait le saint quand il lui apparut. La reine se prosterna sur le visage en pleurant ; les foules prenaient de la poussière, et en étaient bénies[5]. Partout où on porta de cette poussière, Dieu procura des guérisons et des soulagements à ceux qui crurent.

Ils commencèrent la construction de l'église, à laquelle fut préposé le moine Çeliba. Tant de prodiges, de révélations, de visions arrivèrent pendant sa construction[6], que le chapitre dont nous nous occupons ne peut les contenir.

Nous allâmes à sa consécration avec les anciens du couvent[7]. Elle fut consacrée le dimanche 9 de kanoun Ier (déc.) de l'an 1468[8], du temps de Raynald[9], seigneur

---

1. *linguosi*.

2. Cf. Luc, iv. — 3. Joh., xiv, 12. — 4. On a déjà remarqué que les auteurs syriens donnaient le titre de « roi » (*malka*) au prince d'Antioche (cf. p. 183, 199, etc.). La « reine » désignée ici était Constance, mère du jeune Bohémond. — 5. C.-à-d. : la vénéraient et s'en servaient comme d'un objet béni. — 6. Lire ; ܒܢܝܢܗ. — 7. Michel était alors archimandrite du couvent de Mar Bar Çauma. — 8. 9 déc. 1156. — 9. *Renaghd*. Renaud de Châtillon, qui avait épousé Constance, veuve de Raymond de Poitiers.

d'Antioche, et de Baudoin, roi de Jérusalem, d'Amaury[1], leur patriarche, et de Mar Athanasius, notre patriarche. A cette consécration se trouvèrent présents le gouverneur de Cilicie : le généreux[2] Thoros, la reine, Henri lui-même et sa femme dame Isabelle, c'est-à-dire Élisabeth, le reste des princes francs, le peuple des Arméniens et des Syriens, et une multitude de prêtres, de diacres et de moines, tant des nôtres que de ceux des Francs et des Arméniens. Mais les Grecs haineux s'affligèrent dans leur jalousie. Dieu et son saint furent glorifiés : à lui la gloire, et sur nous tous ses miséricordes, en tout temps. Amen et amen!

CHAPITRE [XIV]. — *De l'époque à laquelle mourut Daulah, seigneur de Mélitène; et des choses qui concernent cette ville et son territoire. Des autres événements qui arrivèrent à cette époque [parmi] les rois. De la discorde qui survint entre le maphrien Ignatius et son diocèse.*

En l'an 1463, les Francs sortirent de nouveau de Rome, pleins de colère contre les Grecs, pour tirer vengeance de la fourberie dont ceux-ci avaient usé à l'égard de leurs frères.

Ils pillèrent, ravagèrent, et parvinrent jusqu'à la porte de Constantinople; ils incendièrent et causèrent de graves dommages dans l'empire des Grecs, puis ils s'en retournèrent[3].

Une partie d'entre eux vint en Palestine; [**654**] mais comme ils n'avaient point de chef, ils ne furent pas d'accord pour tirer aussi vengeance des Ṭaiyayê. Ils passèrent au fil de l'épée ceux des Ṭaiyayê qu'ils trouvèrent dans les villages de la région d'Ascalon et incendièrent ces villages.

Ils naviguèrent par mer et partirent pour l'Égypte. Là, dans la région occidentale de Miçrin, ils firent brûler les villes et les villages avec leurs habitants. Puis ils retournèrent dans leurs pays.

La même année, le 12 de ḥaziran (juin), un jeudi[4], mourut Daulah (seigneur) de Mélitène, et son fils, Dhou 'l-Qarnein, régna ce jour même. Une grande terreur se répandit et les angoisses se multiplièrent sur les chrétiens, de telle sorte qu'ils se tournèrent vers la pénitence.

---

1. Amaury, *Amalricus*, patr. d'Antioche, 1142-1187. (Cf. *Oriens Christ.*, III, col. 1146; Ducange, *Familles d'outre-mer*, p. 742). — 2. *Marê agra*, littér. « dominus mercedis », est le titre souvent donné par les chroniqueurs syriens aux rois de la Petite-Arménie; il traduit sans doute quelque formule du protocole arménien.

3. Le synchronisme paraît inexact. L'auteur semble faire de nouveau allusion à la guerre avec Roger de Sicile; cf. ci-dessus, p. 282. — 4. 12 juin 1152.

Quand son frère Ya'qoub-A[r]çlan[1] eut achevé son deuil, il envoya des condoléances au fils et à sa mère, (et leur manda) de conserver la ville et de ne pas se soumettre au sultan[2]. Ils eurent confiance en lui et envoyèrent leurs troupeaux[3] pour qu'ils fussent en sûreté dans son pays.

Le sultan, en apprenant qu'ils s'étaient mis d'accord pour ne pas se soumettre à lui, vint en colère, tout d'abord contre Ya'qoub-A[r]çlan. Celui-ci en voyant la force des armées fut terrifié et se soumit; il promit de ne pas aider son neveu. Alors, le sultan vint contre Mélitène, et le 24 de tamouz (juill.) la flamme surgit tout à coup : des myriades de Turcs et d'autres peuples. En un instant ils ruinèrent et détruisirent comme par le feu tout ce qu'il y avait de beau dans les environs. Et tandis qu'à l'extérieur les armées du sultan ravageaient le pays, à l'intérieur les princes et les soldats tourmentaient sans pitié les habitants de la ville, de toute façon.

Et comme les fidèles étaient resserrés entre [655] deux bêtes féroces, ils se souvinrent alors un peu de leurs péchés. En voyant le breuvage préparé et le glaive aiguisé, ils se mirent à prier assidûment ; et le Seigneur, qui est prompt à la pitié et à la miséricorde, hâta leur salut; de même qu'à la prière d'Élisée Samarie obtint sans retard de la consolation : ainsi, à la prière de la Mère du Seigneur d'Élisée, le jour de la fête de sa Transmigration, la paix fut faite, pour le motif que voici :

Le jeune enfant qui régnait était fils de la fille du frère du sultan. Sa mère tomba aux pieds du sultan en se prosternant; il se laissa fléchir et décida que si le jeune homme lui-même venait le saluer et se mettait sous sa suzeraineté, il le laisserait dans la ville. Le jeune homme sortit, fut bien accueilli[4], et la principauté lui fut confirmée.

Tandis que le sultan assiégeait Mélitène, quelques-uns de ses Turcs étant entrés pour piller dans le pays de Claudia, trouvèrent des moines et des serfs du couvent de Beit Ḥaniš .....[5] du couvent; et ils les emmenèrent en captivité. Les moines s'étant ensuite rendus près du sultan, celui-ci les renvoya. Comme ils s'en revenaient, dans la montagne de Ḥazourîn[6] ils rencontrèrent des brigands qui les attaquèrent : trois des brigands furent tués, et un jeune homme parmi les serfs. Les autres arrivèrent au couvent.

Quand Mélitène fut sauvée, contre toute espérance, la mère du jeune prince gouverna, et, sans pitié, elle tourmentait les riches et les pauvres par des tributs et des impôts de toute sorte. Les Musulmans eux-mêmes, aussi bien que les

1. Fils de Ghâzî, de la famille de Danišmend. — 2. Mas'oud, sultan d'Iconium. — 3. Lire : ܪܡܟܫܘܗܝ, « troupeaux » ou « chevaux ». — 4. Lire : ܐܬܩܒܠ (vers. ar. : ܦܩܒܠܗ'). — 5. Le mot qui suit le n. propre dans le texte paraît altéré et n'a pas été rendu par la vers. ar. : ܦܐܣܪܘܐ ܐܠܪܗܒܐܢ ܘܐܠܡܩܕܡܝܢ ܐܠܕܝ ܦܝ ܕܝܪ ܒܝܬ ܚܢܝܫ ܦܐܣܪܘܗܡ. — 6. La montagne « des Pommiers » ; vers. ar.: ܓܒܠ ܐܠܬܦܐܚ.

Chrétiens, étaient dans l'oppression, et personne ne pouvait la persuader. Elle disait « que la ville était aussi à elle et non seulement à son fils, puisque le sultan avait accueilli sa demande » ; et « qu'elle-même, par les magiciens et les sortilèges, avait sauvé la ville. »

Autour d'elle se réunit une foule de magiciens et de femmes débauchées qui lui prédisaient « une longue vie », comme autrefois à Julien[1], et « qu'elle régnerait ». C'est pourquoi, elle conçut le dessein de tuer son fils et de régner seule, pour s'unir à qui[2] elle voudrait.

Alors le Seigneur eut pitié de la clameur des pauvres, et la colère de justice[3] s'éleva contre cette nouvelle Jézabel. Son projet fut découvert. On la chassa. Elle sortit à pied, avec ces débauchées qui attendaient le succès et la fortune. C'est à elles[4] que s'applique la parole prophétique[5] qui couvre de honte l'impiété : « Lève-toi donc avec tes magiciens et tes enchanteurs. Peut-être pourras-tu en tirer profit ? Tu t'es fatiguée (en vain) dans la multitude de tes desseins. » Après être demeurée quelque temps à la porte de la ville, elle fut encore chassée de là, nue et sans chaussures, et son fils fut confirmé dans la principauté. Il fit mettre à mort tous les magiciens et les incantateurs que sa mère avait rassemblés ; il pilla leur demeure. Il édicta que tous les gens de cette espèce fussent brûlés et ne parûssent pas en sa présence. La plupart prirent la fuite. Il procura la paix et la tranquillité aux habitants de la ville et abolit les aggravations d'impôts et de perceptions. Ce fut un grand soulagement pour les Chrétiens et la joie pour tout le monde. Et comme il avait découvert quelques-uns des notables qui étaient disposés, avec sa mère, à le faire périr, peu à peu il les chassa tous et pilla leurs maisons, de sorte que personne n'osa comploter contre son gouvernement[6].

Au mois de tešrîn Ier de l'an 1463, il y eut une pluie abondante pendant la nuit ; elle détruisit les aires et les plaines ; une foule de gens et d'animaux domestiques furent noyés dans l'inondation qui survint, surtout dans le pays de Ḥesna de Ziad et dans celui de Çamaḥa. L'inondation emporta une quantité de terre et de grandes pierres,

Le patriarche Athanasius quitta Amid et vint à Ḥesna de Ziad. A cette époque mourut l'évêque de l'endroit. Le patriarche demeura en ce lieu pendant trois ans, bien qu'il eût ordonné pour évêque Sergius, son disciple, qui prit le nom d'Iwannis ; mais après, que celui-ci fut ordonné, il l'envoya à Amid, pour la gouverner [654] au nom du patriarche[7].

---

1. Ms. *Imianus* (ܝܡ pour ܝܘܠ, et de même dans la vers. ar. : ܝܡܝܐܢܘܣ). — 2. Lire : ܠܡܢ (BH). — 3. ܕܟܐܢܘܬܐ. — 4. Barhébr. corrige : « à elle », au singulier. — 5. Is., XLVII, 12. — 6. Litt. : « contre son dessein » ; peut-être faut-il restituer ܡܠܟܘܬܗ, « contre son règne » (?).

7. Le texte paraît légèrement altéré. Vers. ar. : ܠܗ ܐܡܪ ܠܬܕܒܝܪܗܐ ܐܠܟܪܣܝ.

(grosses comme des) meules de moulins[1], [**654**] et les fit descendre dans la vallée, c'est-à-dire dans le torrent qui est entre la place forte d'Abdaher et le village de Toršéna[2]. L'Euphrate fut comblé par une montagne qui s'effondra et son cours fut suspendu pendant trois heures ; j'ai vu l'endroit et les hommes qui couraient prendre les poissons à cet endroit ; de sorte que les eaux s'accumulèrent[3], inondèrent en se répandant les vallées de la montagne de Claudia, et s'écoulèrent.

A cette époque, un prêtre arménien nommé Joseph, originaire du pays de Hanazit, bâtit une église dans le village de Bârgaḥiš[4], et l'orna. Il la fit à l'extérieur resplendissante de blancheur. Un jour, l'émir Qara-Arçlan, étant sorti pour se récréer, selon l'usage des rois, vit cette église resplendissante et en fut irrité. Quelques Turcs qui détestaient ce prêtre enflammèrent la colère de l'émir ; outre les nombreuses accusations qu'ils portèrent contre lui, ils ajoutèrent, par une inspiration diabolique : « Partout où une église neuve est construite, le prince de l'endroit meurt. » Alors sur son ordre on rasa sans pitié cette église jusqu'aux fondements, et on enferma en prison ce prêtre calomnié. Les Chrétiens habitant Ḥesna de Ziad s'étaient réunis pour intercéder en sa faveur ; mais au moment même, avant qu'ils ne se présentassent, l'émir ordonna de le crucifier, le jour de la fête

Tandis que le patriarche était[5] à Ḥesna de Ziad, Ignatius, le maphrien, c'est-à-dire l'archevêque de Tagrit et de l'Orient, vint le trouver. Il était venu pour le motif que voici.

Depuis les temps anciens, la coutume était, chez les Orientaux, que le métropolitain de Tagrit, qui est le maphrien, ordonnât le métropolitain de Ninive et de Mossoul. Quand celui qui était élu avait été ordonné et était devenu métropolitain de ce vaste diocèse, il n'était plus soumis au maphrien, comme les autres évêques de cette contrée, mais il se faisait son égal, par une coutume destructive de la hiérarchie régulière.

Il y eut constamment à ce sujet des disputes dans la contrée orientale, comme le montre la Chronique de Denys de Tell Maḥrê, depuis le temps du patriarche Cyriacus, où cette coutume prit naissance[6].

Comme à cette époque Tagrit était très amoindrie, tandis que le diocèse de Ninive était florissant, le maphrien voulut réunir le diocèse de Ninive à celui de Tagrit et ne pas établir de métropolitain à Ninive. A ce propos, il y eut une querelle entre le maphrien et les gens de Tagrit, et c'est pour cela que le maphrien Ignatius vint trouver le patriarche Athanasius à Ḥesna de Ziad.

Ayant vu que le patriarche n'approuvait pas cela, il le quitta et passa à Mélitène, et de là [**655**] au monastère de Sergisyeh.

---

1. Vers. ar. : ܐܪܚܐ ܐܠܛܘܐܚܝܢ. — 2. ܛܘܪܫܢܐ (BH). — 3. Barhébr. (*Chr. syr.*, p. 319) ajoute : « et arrivèrent jusqu'au village de Prosidin, situé sur le sommet de la montagne ». — 4. Vocalisation incertaine.
5. Suppl. ܗܘܐ. — 6. Comp. ci-dessus, p. 29, 32.

de la Croix, au mois d'éloul (14 sept.).

Dès ce moment et pour ce motif, parut un édit défendant, dans tous les pays de la Mésopotamie, de bâtir une nouvelle église ou de restaurer les anciennes. Cela fut [655] cause d'une grande affliction pour tous les Chrétiens, jusqu'à l'époque qui suivit la mort de cet émir. Du temps de son fils, les Chrétiens de ses états se réunirent, lui offrirent beaucoup d'or, et obtinrent la permission de restaurer toute église ancienne qui avait besoin de réparation. Une grande consolation fut procurée aux Chrétiens, en tous lieux, par un semblable édit. — *Fin.*

Quand le patriarche monta de Ḥesna de Ziad au couvent de Mar Bar Çauma, le maphrien vint de nouveau le trouver, et s'efforça d'amener le patriache, à ses vues, pour qu'il consentît à la réunion de Mossoul avec Tagrit et à ce que le maphrien gouvernât les deux diocèses. Après être demeuré tout l'été dans le couvent, sans que le patriarche consentît à sa demande, le maphrien partit et s'en alla à son diocèse au mois de tešrîn II (nov.).

Il persévéra dans l'intention et le désir qu'il avait, comme le fit voir l'événement, et quand il en trouva la facilité, il accomplit son dessein, ainsi que le discours l'exposera plus bas, quand il en arrivera à cette époque[1].

Comme le patriarche demeura dans notre couvent, c'est-à-dire dans celui de notre seigneur Mar Bar Çauma, tout le reste de sa vie, plusieurs en furent jaloux. — *Fin.*

Dans ce Livre est renfermé, en 14 chapitres, un cycle de dix années, pendant lesquelles deux rois ont régné sur les Grecs et les Francs[2], deux sur les Turcs, et un sur les Arabes.

1. Cf. ci-dessous, p. 313. — 2. C.-à.-d. un sur chacun de ces deux peuples.

LIVRE XVIII

[**656**] Avec l'aide de Dieu, nous commençons ce Dix-huitième Livre a l'an 1464, *qui est* l'an *1134* *de* l'*Incarnation* de *Notre-Seigneur*, l'an *531* de l'empire des Arabes, l'an 93 des Turcs, et, depuis Adam et le commencement du monde, l'an 6633[1].

CHAPITRE Ier. — *De l'époque à laquelle les Francs enlevèrent aux Égyptiens Aŝqalon, qui est ʿAsqalân. Autres événements de cette époque.*

En l'an 1464, comme Baudoin, roi franc de Jérusalem, était encore enfant, la reine sa mère[2] dirigeait entièrement l'empire. Le roi, devenu homme par la taille et l'intelligence, voulut [gouverner] seul[3]. [Une discorde s'éleva entre le roi et sa mère[4]. Celle-ci se fortifia dans la Tour de David. Alors les grands s'interposèrent entre eux. On convint que Jérusalem serait à la reine, et les autres villes, avec les troupes, au roi son fils[5].

Le roi s'en alla contre la ville d'Ascalon, qui était aux mains des Ṭaiyayê Égyptiens. Il dressa contre cette ville une tour de bois et des balistes, et y fit une brèche. Quatre cents Frères[6] s'élancèrent et pénétrèrent à l'intérieur de la brèche. Les Arabes les tuèrent tous : car ils étaient au nombre de 20.000, bien armés, qui se tenaient à l'intérieur de la brèche. Le roi en fut fort affligé. Il était sur le point d'abandonner la ville et de partir. Un homme belliqueux (nommé Renaud)[7] l'encouragea[8]. Toute la nuit les Francs veillèrent sur la brèche et ne permirent pas aux Arabes de rebâtir le mur. Au matin, le roi prit la croix, la jeta à l'intérieur de la ville et s'écria : « Quiconque n'entre pas avec la croix n'est pas chrétien! » Alors, tous se précipitèrent et entrèrent dans la ville.

---

1. La version arabe donne identiquement ce titre, mais omet tout ce qui suit jusqu'à la p. 695 de notre texte. — 2. Mélissende. — 3. A partir d'ici, notre ms. présente malheureusement une lacune de dix feuillets. Il est probable qu'un cahier entier du manuscrit primitif a disparu. Afin de conserver au récit une certaine unité, nous traduisons les parties correspondantes des Chroniques de Barhébréus, qui sont habituellement un résumé de celle de Michel, beaucoup plus fidèle que l'abrégé arménien. Cette partie complémentaire est imprimée ici en lignes plus compactes. Les passages empruntés au *Chronicon syriacum*, sont traduits sur l'édition de P. Bedjan (Paris, 1890), et ceux du *Chronicon ecclesiasticum* sur l'édit. d'Abbeloos et Lamy (Louvain, 1872). La division en chapitres a été établie par conjecture. — 4. La suite de ce chap. d'après Bar Hebr., *Chron. syr.*, p. 319-320. — 5. Cf. Röhricht, *Gesch. des Königr. Jerus.*, p. 270. — 6. Templiers. — 7. Ce nom, omis par Barhébréus, est donné par l'abrégé arménien qui, d'après le contexte, l'entend évidemment de Renaud de Chatillon. Peut-être s'agit-il de Raymond, grand-maître des chevaliers de Saint-Jean ? Cf. Röhricht, *op. cit.*, p. 277. — 8. Lire : ܠܒܒܗ.

Environ dix-huit mille Arabes furent tués dans Ascalon : les autres s'enfuirent en Égypte sur des navires[1].

A la suite de cette victoire remportée par le roi de Jérusalem, la principauté d'Antioche fut attribuée (à Renaud)[2], et il prit pour épouse la femme[3] du seigneur de cette ville qui était mort.

L'Arménien Thoros, prince de Cilicie, envahit le pays de Cappadoce ; il y fit captifs des Turcs, et revint dans sa région.

Mas'oud, sultan d'Iconium, donna sa fille à Ya'qoub-Arslân, et ils se mirent d'accord pour envahir la Cilicie. Mais comme tous les postes étaient fortement occupés par les Arméniens, les Turcs s'en retournèrent des gorges des montagnes[4] couverts de confusion.

Alors Thoros devint plus puissant, et il enleva aux Grecs les places qui restaient entre leurs mains. Manuel, l'empereur des Grecs, fut pris de zèle et envoya en Cilicie le général Andronicus, de la famille impériale[5]. Les Francs et les Arméniens se réunirent; ils rencontrèrent les Grecs à la porte de Tarse, et les Grecs furent vaincus : environ trois mille d'entre eux furent tués, et les autres s'enfuirent par mer[6].

En cette année mourut Mas'oud, le grand sultan du Khorasan, dans la ville de Hamadan. Il eut pour successeur son neveu[7] Malik-šah, fils de Maḥmoud; son gouverneur fut l'émir Khaç-beg[8].

[**656**] A cette époque, à Césarée de Cappadoce, parut aussi un édit de l'émir qui régnait en cette ville, ordonnant de détruire les églises. Et pour ce motif, les prêtres[9] . . . .

. . . .

En cette année[10], il se trouva une chèvre qui mit bas un chevreau qui avait trois yeux et deux bouches.

Il y eut une peste violente en Cilicie et à Iconium.

[**656**] A cette époque, Jacques le Rhéteur, de Mélitène, dont nous avons fait mention plus haut[11], avait été institué évêque de Mar'aš. La cause de son ordination fut celle-ci[12] :

Jean, évêque de Mardin, avait envoyé contre lui une plainte au patriarche : « Est-il permis à un diacre, disait-il, de réfuter la parole d'un évêque? » Le patriarche voulut honorer l'évêque de Mardin et écrivit un blâme et un inter-

1. Barhébr. ajoute ici : « Selon la vérité, les Francs prirent Ascalon en l'année 548 des Arabes, qui est l'année 1465 des Grecs; mais Mar Michel place cet événement en l'année précédente. » Sur la prise d'Ascalon (19 août 1153) cf. *Gesch. des Königr. Jerus.*, p. 276 et suiv. — 2. Renaud de Châtillon. D'après le texte de Barhébr. : « lui fut attribuée », c.-à-d. au roi. — 3. Constance, veuve de Raymond de Poitiers. Cf. *Gesch. des Königr. Jerus.*, p. 279. — 4. κλεισούραι, si l'on s'en tient à l'orthographe de l'éditeur. — 5. Fils d'Isaac, oncle de Manuel. — 6. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, l. LXXXVIII, § IV. — 7. Fils de son frère. — 8. Cf. *Gesch. der Chal.*, III, p. 263-264. Ma'soud mourut le 2 oct. 1152.

9. Ici commence la lacune du ms. Nous n'avons rien trouvé dans Barhébréus qui permette de compléter cette phrase. — 10. 1464 ; d'après Barhébr. Le récit est tiré du *Chron. syr.*, p. 320-321.

11. Cf. ci-dessus, p. 269, 272, 300. — 12. Ici commence la lacune qu'on peut suppléer par le texte suivant.

Au mois de tešrîn[1] de cette année, des hommes et des femmes qui passaient l'Euphrate, venant du pays de Ḥesna de Ziad, pour aller à la fête de Mar Agrippas dans le pays de Goubbos, furent abandonnés (de Dieu), et tous furent submergés et noyés. Comme beaucoup de personnes furent scandalisées (de cet accident), les Docteurs de l'Eglise en firent l'apologie par trois arguments : premièrement, qu'il ne convient pas de scruter les jugements impénétrables du Créateur ; secondement, que les hommes et les femmes à cette époque ne se réunissaient pas aux fêtes des martyrs pour prier, mais pour se souiller dans les plaisirs ; troisièmement, qu'on ne doit pas considérer comme perdus ceux pour qui le Seigneur juge que la mort est préférable à la vie : les païens périssent, mais non les fidèles.

dit contre Jacques ; non selon la justice, mais pour être agréable à l'évêque. Or, Jacques apporta le livre qu'il avait fait au synode, et le patriarche après l'avoir lu, le loua ; et non seulement il délia Jacques de l'interdit, mais il l'ordonna évêque de Mar'aš. Il prit le nom de Dionysius. Le patriarche l'envoya chez l'évêque de Mardin et le réconcilia avec lui[2].

[CHAPITRE II][3]

En l'an 1465, Mas'oud, sultan d'Iconium, envahit la Cilicie, avec une nombreuse armée de Turcs. Pendant qu'ils faisaient le siège de Tell Hamdon, et pressaient cette place par leurs attaques, le Seigneur les frappa de la plaie des moustiques et des mouches, plaie semblable à celle qui arriva aux Egyptiens du temps du grand Moïse. Au bout de trois jours, l'air qu'ils respiraient fut infecté : eux et leurs chevaux tombèrent malades. En voyant la peste qui les envahissait, ils abandonnèrent tout leur bagage et s'enfuirent. Thoros et les Arméniens descendirent sur eux, des montagnes, et en tuèrent jusqu'à ce qu'ils fussent fatigués[4]. Il s'avança jusqu'à Gabdanya, qui est Douâlou[5], pilla les Turcs et s'en revint.

La même année, mourut Ḥossam ed-Dîn Timourṭaš, seigneur de Mardîn ; et il eut pour successeur son fils Nedjm ed-Dîn Alby. Ce prince[6] avait traité durement les Chrétiens au commencement de son règne ; au moment de sa mort, il recommanda à ses fils de faire du bien aux Chrétiens et de ne pas les maltraiter. On dit que saint Mar Abai[7] lui était apparu en vision. Son autre fils Djemâl ed-Dîn régna à Ḥânî, et le troisième, Çamçâm[8] ed-Dîn, à Dara[9].

---

1. Octobre 1464 (1152) ; d'après BAR. HEBR., *Chron. syr.*, p. 321.

2. BAR HEBR., *Chron. eccles.*, I, 511-513.

3. BAR HEBR., *Chr. syr.*, p. 321. — 4. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LXXXVIII, § XXIII. — 5. Vocalisation donnée par Barhébr. — 6. Timourṭaš. — 7. Dans l'abrégé armén. un ms. a substitué à ce nom celui de Bar Çauma. — 8. Vocalisation de Barhébr. ; d'après la vers. arm. : « Šems ed-Dîn ». — 9. Cf. *Hist. armén. des Crois.*, t. I, p. 346.

[CHAPITRE III][1]

En l'année 1466, mourut Mas'oud, sultan d'Iconium, et il eut pour successeur son fils Kilidj-Arslân. Comme celui-ci pouvait à peine défendre son pays contre les princes de la famille de Danišmend, et surtout contre Ya'qoub-Arslan, Nour ed-Dîn marcha sur Pharzaman et 'Aintab, et il s'empara de ces villes sans combat.

En cette année, qui est l'année 549 des Arabes, Nour ed-Dîn enleva Damas de vive force à Moudjir ed-Dîn, seigneur de cette ville[2]... Il lui accorda quelques villages dans la région d'Emèse. Il traita bien les habitants de Damas, qui se réjouirent de ce qu'il pourrait s'opposer aux Chrétiens[3].

En cette année, Ṭaphir, fils de Ḥaphiṭ, khalife d'Egypte, fut massacré[4], et on fit régner après lui son jeune fils 'Isa, âgé de trois ans. Il fut appelé Phaïz, et un homme nommé 'Abas fut son vizir. Comme le grand émir Pharès ed-Dîn n'était pas présent, il fut irrité et menaça 'Abas parce qu'il avait réglé l'affaire sans son avis. 'Abas eut peur; il prit tout ce qu'il possédait et se retira avec trois mille Arméniens qui faisaient partie de sa milice; il s'enfuit pour chercher secours près de Nour ed-Dîn. Les Egyptiens se mirent à leur poursuite, mais les Arméniens se retournèrent contre eux et en tuèrent un grand nombre. Il s'avança dans le désert avec ceux qui l'accompagnaient, et ils y souffrirent pendant plusieurs jours de la faim et de la soif, parce qu'ils furent trompés par leur guide, comme autrefois Julien l'Apostat. Il les amena en face d'Ascalon, et les Francs sortirent sur eux. Quand les Arméniens virent les croix au sommet des lances des Francs, ils jetèrent les armes et se joignirent à eux. Ce jour-là, environ cinq mille Ṭaiyayê furent tués. 'Abas[5] lui-même fut pris et vendu par les Francs aux Egyptiens qui le crucifièrent[6].

La même année, le khalife Mouqtaphi alla mettre le siège contre la ville de Tagrit; il attaqua vigoureusement la ville et la détruisit totalement; puis il se mit à attaquer la citadelle. Alors, Moḥammed-šah, fils du sultan Mas'oud[7], fit dire aux émirs de Mossoul : « Mon père[8] vous a établis sur ces pays pour que vous nous veniez en aide. Maintenant, il ne nous reste dans toute la région de Sennaar que cette citadelle de Tagrit, et voici que cet homme, ce khalife, veut nous l'enlever; nous vous demandons de venir sans retard le repousser loin d'elle ». Les Mossuliens s'assemblèrent sur le champ, et se dirigèrent vivement vers Tagrit. Alors le khalife, en apprenant qu'ils s'étaient groupés pour venir sur lui, fut pris de crainte, il abandonna tous ses bagages et ses machines de guerre et se retira à Bagdad[9].

1. Bar Hebr., *Chr. syr.*, p. 321-322. — 2. L'auteur ajoute quelques détails sur la ruse employée par Nour ed-Dîn pour mettre préalablement la division parmi les notables. — 3. Cf. *Gesch. der Chal.*, III, 299; *Gesch. des Königr. Jerus.*, p. 281. — 4. Cf. *Gesch. der Chal.*, III, 297. — 5. Le texte porte ici « Moudjir », la vers. armén. : « Abas »; en réalité, il faudrait « Naṣir ed-Dîn »; 'Abas fut tué dans le combat. — 6. Pour ces événements, cf. *Gesch. des Königr. Jerus.*, p. 282, et les sources indiquées; spécialement H. Derenbourg, *Ousâma ibn Mounkidh*; ch. vi. — 7. Mas'oud ibn Moḥammed, le seldjoukide. — 8. Dans le texte édité : « Mes Pères ! », au vocatif. — 9. Cf. *Gesch. der Chal.*, III, p. 304-305. Suit dans Barhébr. le récit d'une rébellion contre le khalife.

A cette époque[1], l'évêque de Mardîn réunit chez lui un synode d'évêques. Le maphrien lui témoigna de la déférence et y vint lui-même. On renouvela et on confirma les canons apostoliques. Or, Jean de Kaišoum alla trouver le patriarche, et il le pressait de réunir un synode pour redresser les affaires ecclésiastiques qui périclitaient. Tandis qu'ils traitaient de cela, des moines, envoyés par le maphrien et l'évêque de Mardîn, apportèrent des lettres qui invitaient à faire les réformes sans retard. Le patriarche, ainsi pressé par eux et par l'évêque de Kaišoum, répondit : « Si vous voulez vous réunir, il n'y a pas d'opposition de notre part. » Il disait cela, mais il n'espérait pas qu'ils se réuniraient. Alors l'évêque de Kaišoum se rendit à Mardîn, et ramena le maphrien et les évêques orientaux qui se réunirent tous, avec celui de Mardîn et les évêques occidentaux, dans le couvent de Mar Bar Çauma, au mois de kanoun II (janv.) de l'année 1466.

Ils écrivirent quarante canons. Le patriarche et les évêques occidentaux ne les observèrent point; mais ils continuèrent leurs anciennes habitudes de vendre le sacerdoce, comme les Arméniens. C'est pourquoi Bar Andreas[2], dans un poème satirique composé sous le nom d'un certain moine Michel, son ami, qui avait abandonné la vie religieuse pour aller habiter à 'Akko, se moque honteusement du patriarche en ces termes :

Notre élu est un très habile banquier,
Il a appris et possède cet art depuis longtemps ;
Frappe de la nouvelle monnaie, Simon ! et présente-la,
Si la première a été rejetée[3], celle-ci sera acceptée.

Les princes et l'évêque de Mardîn aidèrent le maphrien[4], et Mossoul fut annexée à Tagrit. La concession fut sanctionnée dans ce synode; le patriarche et tous les évêques orientaux et occidentaux y souscrivirent.

Ils concédèrent le Ṭour 'Abdîn à Bar Andreas et déposèrent l'évêque âgé qui s'y trouvait. On ajouta Ra'ban au diocèse de Jean de Kaišoum. Pour Bar Çalibi, ils ajoutèrent Mabboug à Mar'aš. Ils annexèrent Sibabérek à Edesse, et déposèrent Basilius, qui avait été jadis évêque de Lacabîn, et qui s'y trouvait. A la vérité, ils réunirent ce synode pour satisfaire leur cupidité et non pour autre chose.

Quand le synode fut dissous, le maphrien et l'évêque de Mardîn emmenèrent avec eux Bar Andreas. Lorsqu'ils arrivèrent au couvent de Mar Ḥanania, il laissa paraître l'abondance de sa science, et sa renommée parvint aux habitants du Ṭour 'Abdîn. Les prêtres, les moines et le peuple vinrent le prendre; et il fut reçu par tout le monde comme l'envoyé de Dieu. Cependant, il se trouva des hommes passionnés qui calomniaient sa conduite, disant qu'il était vaniteux et orgueilleux. Et, en effet, confiant dans sa vaste science, il n'était pas prudent dans ses paroles. Or, avant d'avoir passé une année dans ce pays, il mourut, et plusieurs pensèrent qu'il avait été empoisonné.

---

1. Tiré de Bar Hebr., *Chron. eccl.*, I, col. 513-518. — 2. Ancien évêque de Mabboug. Cf. ci-dessus, p. 282-283. — 3. Cf. *Act. Apost.*, VIII, 20. — 4. Cf. ci-dessus, p. 308.

[CHAPITRE IV][1]

En l'année 1467, Prins[2], seigneur d'Antioche, se mit en guerre avec Thoros, prince de Cilicie. Les Francs voulaient qu'on donnât les places fortes que les Arméniens avaient enlevées aux Grecs à ces frères *Phrêr*[3], qui travaillaient pour tous les Chrétiens, parce que ces châteaux avaient jadis été enlevés aux Francs par les Grecs. Les Arméniens s'y opposaient. Les deux partis se rencontrèrent à la porte d'Iscanderoun[4]; les Arméniens furent vaincus, Thoros s'enfuit. Il fit ensuite la paix et livra les places aux Frères[5].

La même année, le seigneur de Marʿaš étant allé attaquer un village des Arméniens, Stéphanê, frère de Thoros, rassembla des Arméniens, qui vinrent pendant la nuit, et se cachèrent dans les maisons des Arméniens. Au matin, quand on ouvrit la porte de la citadelle, ils se précipitèrent, y entrèrent, occupèrent la porte et le mur extérieur, et commencèrent à percer le mur intérieur. Tout à coup la crainte s'empara d'eux en pensant que l'émir pouvait arriver avec de nombreux Turcs, qu'ils se trouveraient pris entre les deux murs, et seraient attaqués par ceux du dedans et par ceux du dehors. Alors, ils pillèrent la ville : ils mirent le feu aux maisons et à ce qu'ils ne purent emporter, ils emmenèrent toute la population et s'enfuirent.

Dans cette captivité, l'évêque Dionysius bar Çalibi fut emmené par ces maudits[6] Arméniens, et il se sauva à pied au couvent de Kalsiour[7]. Il écrivit trois discours sur cette destruction de Marʿaš, qui était alors son diocèse.

Quand les Turcs arrivèrent, ils usèrent de miséricorde à l'égard des Chrétiens qui étaient restés. Lorsque l'un d'eux échappait aux Arméniens et revenait, ils ne l'empêchaient point de reprendre sa maison, sa vigne, son champ. Cependant, ils écorchèrent vif un prêtre arménien qui avait eu des intelligences avec ces Arméniens; au bout de trois jours, après lui avoir coupé la langue, les mains et les pieds, ils le jetèrent dans le feu. Les Arméniens, en apprenant cela, firent la même chose à quelques Turcs.

La même année, à Mélitène[8], un autre prêtre arménien fut écorché vif. Il avait attiré dans l'église une jeune fille du voisinage récemment fiancée, et voulut lui faire violence; comme elle se mit à crier, cet homme impudique lui mit la main sur la bouche; lorsqu'il la laissa, après avoir accompli son action honteuse, il la trouva expirante; alors, il l'étouffa complètement. Il lui coupa les oreilles et quelques doigts qui étaient gonflés, parce que ses anneaux et ses pendants d'oreilles ne sor-

1. Bar Hebr., *Chron. syr.*, p. 323-324. — 2. Renaud de Châtillon. C'est le mot franc, qui paraît avoir été pris par les Orientaux comme nom propre. — 3. Les Templiers; cf. p. 207. — 4. Dans le texte : *Snqroṭon*, var. : *Sqonṭron*; peut-être pour *Iskanderoun*, Alexandrette (?). — 5. Cf. *Gesch. des Königr. Jerus.*, p. 296. — 6. L'épithète est probablement une addition de Barhébréus. — 7. ܩܠܣܝܘܪ; var. : ܩܠܣܝܘܕ. Assemani lit : ܒܣܝܠܝܘܣ, *Basilius*. Cf. τὸ κάστρον τὸ Καλτζιέριν (Anna Comn., citée par Röhricht, *Gesch. des Königr. Jerus.*, p. 66).

8. Ce récit tiré de Barhébr. (*Chr. syr.*, p. 324-325) vient très probablement de la Chronique de Michel, où les événements concernant Mélitène sont habituellement rapportés avec force détails.

taient pas, et cacha ceux-ci dans un chandelier. Il enveloppa son cadavre d'un tapis et le déposa dans l'autel. Au bout d'une heure, comme ses beaux-parents et ses parents la cherchaient, des enfants qui jouaient sur la place leur dirent : « Nous l'avons vue entrer dans l'église ». Ils interrogèrent le prêtre qui leur répondit : « Oui, elle est entrée dans l'église; mais quand elle m'a vu dans l'église, elle a eu honte devant moi, et elle est sortie de suite sans s'y arrêter ». Ces fidèles crurent à la parole d'un prêtre. Comme ils parcouraient la ville et la cherchaient dans les maisons de leurs parents, ils virent ce mauvais prêtre impudique qui sortait par la porte de la ville, chaussé de souliers. Ils s'emparèrent de lui et le conduisirent au gouverneur. Après avoir reçu quelques coups, il avoua et leur montra le cadavre, les oreilles et les doigts de la fille. Toute la ville se réunit là : Arabes et chrétiens, hommes et femmes, et ils allèrent l'ensevelir avec grande douleur et vives lamentations. Ils écorchèrent et coupèrent tout vif en morceaux l'impudique; ils le firent ensuite brûler.

[CHAPITRE V][1]

En l'an 1468, Prins[2], seigneur d'Antioche, envahit Cypre, qui appartenait aux Grecs, et pilla toute l'île : hommes, moutons, bœufs, chevaux, et toute la richesse. Ils les amenèrent jusqu'au rivage, et alors les Cypriotes promirent pour leur rachat et celui de leur bétail une quantité d'or. Les Francs les laissèrent et prirent toute la richesse. Ils emmenèrent aussi à Antioche les évêques, les supérieurs de monastères et les magistrats, comme otages, jusqu'à ce que l'or fût payé[3].

En l'an 1469, Stéphanê complota contre son frère Thoros et voulut le tuer. Thoros, s'en étant aperçu, s'empara de lui et l'emprisonna pendant dix mois. Ensuite, à la prière des Francs, il le relâcha, et celui-ci se mit dans l'armée des Francs[4].

En cette année mourut Josselin, prisonnier à Alep, après une parfaite pénitence, comme l'a dit Ignatius, évêque d'Alep, qui lui administra les sacrements[5].

La même année, le sultan Moḥammed, fils du sultan Maḥmoud, assiégea Bagdad, avec une nombreuse armée, pendant quatre mois...

La même année, mourut le sultan Sandjar, fils de Malik-šah, fils d'Alp-Arslan, fils de Daoud, après avoir échappé aux mains des Gouzayê qui s'étaient emparés de lui.

En cette année[6], il y eut de violents tremblements de terre en Syrie, et beaucoup d'endroits furent détruits.

A Ḥamath, la citadelle, la ville, toutes les maisons s'écroulèrent sur les habitants, vieillards, femmes et enfants ; des myriades de gens y périrent.

La citadelle de Šaizar s'écroula entièrement : il n'échappa qu'une femme et un eunuque.

---

1. Bar Hebr., *Chr. syr.*, p. 325. — 2. Cf. p. 314, n. 2. — 3. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LXXXVIII, § xxiv; *Gesch. des Königr. Jerus.*, p. 286, 296. — 4. Cf. *op. cit.*, p. 297. — 5. Cf. ci-dessus, p. 295. — 6. 1469. (Bar Hebr., *Chr. syr.*, p. 325).

Les gens d'Émèse furent pris de frayeur : ils sortirent hors de la ville et furent sauvés. Leurs maisons et la citadelle furent détruites.

De même, les gens d'Alep sortirent et restèrent plusieurs jours hors de la ville, et ils furent sauvés. Leurs maisons furent renversées, et cinq cents personnes seulement y périrent.

Il en fut de même à Kephar-ṭab et à Apamée, où personne n'échappa, et dans beaucoup d'endroits, jusqu'à Reḥabôt.

Parmi les villes des Francs, Ḥesn el-Akrad et ʿArqa s'écroulèrent totalement.

A Laodicée, la grande église seule resta debout, et ceux qui s'y trouvaient furent sauvés. Dans cette ville, la terre s'entr'ouvrit et laissa voir un abîme rempli de boue, et au milieu de la boue une statue de fonte qui se tenait debout.

De même, la plus grande partie d'Antioche et de Tripoli fut détruite.

[CHAPITRE VI][1]

En l'an 1470, Manuel, empereur des Grecs, envahit la Cilicie, et l'arménien Thoros prit la fuite. L'empereur s'empara de Tarse, d'Anazarbus et des autres villes (de la Cilicie). Il y resta tout l'hiver. Les rois[2] de Jérusalem et d'Antioche, avec le patriarche des Francs, vinrent le trouver et se mirent d'accord avec lui. Ils le réconcilièrent avec Thoros, qu'ils lui amenèrent; et il le fit général de toutes les villes grecques du littoral. Tous les chrétiens grecs, francs et arméniens s'allièrent pour s'emparer d'Alep, de Damas et de toute la Syrie. Mais alors arriva la nouvelle d'un complot à Constantinople. Ils voulaient établir un autre empereur. C'est pourquoi l'empereur Manuel retourna précipitamment à Constantinople, et le complot qui avait été comploté ne réussit pas[3].

En l'année 1471, comme le fils de Josselin le prisonnier sortait continuellement de Ḥarim, et pillait la région d'Alep, Nour ed-Dîn lui tendit des embûches et s'empara de lui. Il le mit dans le cachot où avait été mis son père[4].

Cette année, au mois de 'adar[5], mourut d'étouffements le khalife Mouktafî, et son fils Moustandjid[6] lui succéda.

En l'année 1470[7] tandis que l'empereur des Grecs s'avançait à Antioche et que tous les rois des Arabes étaient rassemblés à Alep, avec leurs troupes, les Arabes de Mossoul eurent l'occasion de satisfaire leur haine. Ils trouvèrent pour instrument un maudit prêtre nommé Abraham, qui était le médecin du prince. Il voulut abandonner sa femme âgée pour en prendre une autre, et le maphrien lui interdit le (ministère du) sacerdoce. Voyant que les Arabes désiraient vivement la perte du maphrien[8], il alla les trouver et le calomnia. Ceux-ci lui dirent : « Suscite-lui une

---

1. Bar Hebr., *Chr. syr.*, p. 326-327. — 2. Cf. p. 303, n. 4. — 3. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LXXXVIII, § xxv-xxxiii; *Gesch. des Königr. Jerus.*, p. 300-302. — 4. *Ibid.*, p. 305. — 5. 12 mars 1160. — 6. *Gesch. der Chal.*, III, p. 308. — 7. Bar Hebr., *Chron. eccl.*, II, col. 347 et suiv. — 8. Ignace Lazare.

affaire, et fais-la nous connaître ». Or, à cette époque, les prêtres de Tell'aphar envoyèrent une lettre au maphrien pour le consulter. (Ils disaient :) « Il y a chez nous un chrétien qui depuis longtemps s'est fait musulman; il avait une femme et deux filles qu'elle lui donna pendant qu'il était chrétien. Maintenant, l'une est devenue grande et sa mère veut la fiancer à un jeune homme chrétien. Que décides-tu? Doit-elle être bénie dans l'église ou non? » Le maphrien répondit : « Si la jeune fille n'a pas embrassé l'islamisme, elle doit être bénie ». Cette réponse du maphrien tomba entre les mains du maudit Abraham qui la livra aux scribes arabes en disant : « Voici qu'il ordonne de donner à un chrétien la fille d'un arabe ». Des bandes d'Arabes se réunirent, et apportèrent des pierres pour lapider le maphrien. Le préfet et ses satellites purent à peine le leur arracher et ils le conduisirent au juge, le dimanche de Cana[1]. Le juge décida : « Si la jeune fille se déclare musulmane, le maphrien doit être mis à mort ». Ils amenèrent la jeune fille et l'interrogèrent astucieusement : « De qui es-tu la fille? N'est-ce pas de l'arabe un tel? » Elle répondit courageusement, en élevant la voix : « Je suis chrétienne. Voici ma mère qui m'a élevée. Quant à mon père, je ne l'ai jamais connu ». Ils essayèrent de la séduire par des présents, mais elle demeura inébranlable; ils tirèrent le glaive contre elle, mais alors même elle ne changea pas de langage. On la mit ensuite en prison, et le maphrien fut enfermé lui-même pendant quarante jours. Les Arabes admiraient sa persévérance dans la prière, jour et nuit. Tous les deux jours il recevait pour sa nourriture un pain d'autel. Pendant que le maphrien était en prison, le misérable prêtre Abraham fut frappé d'une cruelle plaie, et, après avoir souffert pendant trois jours, il expira. Sa mort rapide effraya plusieurs. La jeune fille l'ayant apprise fut encouragée. Ils l'amenèrent par trois fois devant le juge, ils la menacèrent de la jeter dans le fleuve ou dans le feu, mais elle ne se rétracta point. Alors les Ninivites bénis donnèrent 300 dinars au juge et aux autres officiers, et délivrèrent le maphrien. La jeune fille fut aussi délivrée et s'en alla à Jérusalem, où elle revêtit l'habit de laine (des religieuses)[2].

[CHAPITRE VII][3]

En l'année 1472, sire Amaury, frère du roi de Jérusalem, envahit le pays d'Egypte; les Francs s'y emparèrent de grandes richesses, et s'en allèrent. Bientôt après mourut le khalife d'Egypte, Phaïz; et, à cause de cela, les Egyptiens convinrent de donner aux Francs un tribut annuel de 160 mille dinars d'or[4].

Georgius, roi des Ibères, sortit et enleva aux Turcs la grande ville d'Ani; il prit un grand butin, avec de nombreux prisonniers Ṭaiyayê, et rentra dans son pays[5].

1. Premier dimanche de Carême. — 2. Barhébr. ajoute : « Le patriarche Mar Michel le Grand composa sur cet évènement un admirable poème sur le mètre de Mar Balai, et le vénérable Jacques bar Çalibi, deux autres : l'un sur le mètre de Mar Éphrem, et le second sur le mètre de Mar Jacques (de Saroug) ». Il est donc bien probable que Michel en parlait dans sa Chronique à cette place.

3. Bar Hebr., *Chron. syr.*, p. 327-328. — 4. Cf. *Gesch. des Königr. Jerus.*, p. 312-314. — 5. L'abrégé arménien paraît avoir modifié le récit des expéditions du roi Georges III, d'après d'autres sources; cf. *Hist. arm. des Crois.*, I, 353, 356.

L'émir[1] de Mossoul, Djemal ed-Dîn était un homme très miséricordieux dont les aumônes étaient abondantes. Il envoya le maphrien Ignatius comme ambassadeur au roi Georgius, pour racheter les prisonniers Ṭaiyayê. Le maphrien partit et quand il arriva (près du roi), il fut reçu avec honneur. Beaucoup de prisonniers lui furent donnés gratuitement et on le congédia avec des présents pour le seigneur de Mossoul. Le roi envoya avec lui, de sa part, un ambassadeur Ibère. Quand ils arrivèrent à Mossoul, le préfet sortit à leur rencontre. Le maphrien et l'ambassadeur entrèrent dans la ville, avec des croix fixées au sommet des lances. Ce fut une grande consolation pour les chrétiens; et aussi pour les Ṭaiyayê, à cause de la délivrance des prisonniers.

En cette année[2], les Francs voulurent s'emparer d'un brigand franc qui était à Bagras. Il s'enfuit et alla trouver Nour ed-Dîn; il prit des Turcs et revint brigander dans la région d'Antioche. Les Francs lui tendirent des embûches et s'emparèrent de lui; ils le firent brûler.

Gabriel[3] de Marʿaš, après avoir été chassé de son diocèse (de Saroug) parce qu'il avait été surpris en fornication[4], se fit faire une croix et se mit à parcourir les villages arméniens, pour tromper les gens. Le préfet de Mélitène le fit saisir, prit tout ce qu'il avait avec lui, et l'enferma. Son frère, le prêtre Romanus, alla trouver Kilidj-Arslan, fils du sultan Masʿoud, seigneur de Marʿaš, et lui offrit de l'or pour l'innocenter[5]. A cause de cela, le prince le fit tirer de prison. Iwanis de Kaišoum, ayant pitié de l'Eglise, pour éviter qu'une coutume perverse ne se renouvelât, le gagna et l'amena au patriarche qui lui concéda Damas, pensant que peut-être là, dans une région étrangère, ses tares ne seraient pas connues.

Joseph, fils de la sœur de Mar Timotheus de Gargar, qu'il servait dans le diaconat, se souillait dans la débauche et l'ivrognerie. Et pour cela, ce saint vieillard n'est pas exempt de blâme, pas plus que Héli. Quand Timotheus mourut, quelques personnes de leur famille circonvinrent le patriarche Mar Athanasius, et, en une nuit et un jour, il revêtit Joseph de l'habit monastique et l'ordonna prêtre, et, le lendemain, évêque. Aussi, comme on dit : « Ce qui est accepté facilement se cache[6] facilement », Joseph retourna aussitôt à ses mauvaises habitudes, à l'ivrognerie, au jeu, aux bouffonneries, et aux autres choses qui engendrent la débauche.

Quand on blâmait le patriarche à son sujet, il rejetait le blâme sur ceux qui le lui avaient présenté. Ceux-ci intimidaient le patriarche par des menaces : « Si tu le déposes, disaient-ils, il apostasiera ». Là-dessus, le moine Abou Ghaleb, qui avait des monastères dans l'endroit, fut pris de zèle : il réunit quelques notables et les amena au patriarche pour témoigner du libertinage de Joseph. Le patriarche n'accueillit pas (leur plainte), et il accusa Abou Ghaleb de montrer du zèle par passion, afin de devenir lui-même évêque de ce diocèse. Alors l'évêque de Mardîn, par son grand zèle, obligea le patriarche à priver Joseph de l'épiscopat, et il l'envoya au monastère de Maqrôna.

---

1. Bar Hebr., *Chron. syr.*, p. 328. Cf. le récit parallèle, *Chron. eccl.*, II, col. 354. — 2. En 1472. *Chr. syr.*, p. 329. Il s'agit de Gérard de Sidon. Cf. *Hist. arm. des Crois.*, I, p. 354, n. 1; *Gesch. des Königr. Jerus.*, p. 331.

3. *Chr. eccl.*, I, col. 521 et suiv. — 4. Cf. ci-dessus, p. 300. — 5. Litt. : « pour l'innocence ». — 6. Je ne sais si ce proverbe est rapporté fidèlement. Il faut peut-être corriger : ܡܬܒܣܐ, est facilement « méprisé ».

A cette époque, Basilius, le vieil évêque de Djiḥan, vint trouver le patriarche et le pressa d'ordonner à sa place comme évêque son neveu[1], un jeune homme qui n'avait pas encore atteint la majorité. Le patriarche s'y refusa en disant : « Cela n'est pas canonique ». Le vieillard répondit : « Tu as ordonné Joseph de Gargar à la place de son oncle maternel, et tu l'as fait hériter de son siège ; tu as également fait hériter l'évêque de ʿArqa du siège de son oncle maternel ; tu as ordonné pour le diocèse de Lacabîn un enfant qui n'avait pas l'âge de raison. Je suis dans le même cas que ceux-ci, et même le premier de tous ». Le patriarche se laissa contraindre et ordonna le jeune homme pour Djiḥan. Aussitôt, Dionysius, évêque âgé de Goubbos, vint trouver le patriarche et amena avec lui son neveu[1] : le patriarche ordonna celui-ci comme son successeur ; il s'appelait Abraham et prit le nom de Timotheus. Ainsi fut accompli ce qui est écrit : « Il suffit de couper une petite digue pour laisser couler tout un fleuve. »

[CHAPITRE VIII][2]

En l'année 1473, au mois de tešrin Ier (oct.), mourut Dhou'l-Qarnain, prince de Mélitène Il eut pour successeur son jeune fils[3].

Le sultan Kilidj-Arslân, voyant que Yaʿqoub-Arslân et les autres émirs voulaient le renverser pour établir son frère, s'en alla à Constantinople où il fut traité avec grand honneur par l'empereur des Grecs. Il y resta pendant quatre-vingts jours, et, deux fois par jour, on lui envoyait sa nourriture dans de la vaisselle d'or et d'argent, qu'on ne remportait pas, mais qu'on lui laissait tout entière ; chaque jour les deux repas lui étaient envoyés dans de la vaisselle neuve. Le dernier jour, l'empereur et le sultan ayant mangé à la même table, tous les vases et les ornements furent donnés au sultan, avec d'autres présents qui lui furent offerts, ainsi qu'aux mille Turcs qui l'accompagnaient. Quand le sultan revint, Yaʿqoub-Arslân fut effrayé ; il s'humilia et la paix fut faite[4].

A cette époque, Stéphanê, frère de Thoros, prince de Cilicie, ayant été invité à un festin chez Andronicus, préfet grec de Tarse, fut trouvé massacré, et on le jeta à la porte de la ville. Alors Thoros devint furieux contre les Grecs, et en fit tuer plus de dix mille. Le roi de Jérusalem vint et rétablit la paix entre les Arméniens et les Grecs[5].

Renaud[6], seigneur d'Antioche, fut fait captif par les troupes de Nour ed-Dîn. Il était venu avec cent vingt cavaliers et cinq cents fantassins sur le territoire d'Alep, où il accomplit de grandes prouesses avant d'être pris. Mais comme les Turcs étaient très supérieurs en nombre et s'étaient cachés dans une embuscade, ils le cernèrent. Quoiqu'il pût se faire jour au travers de leurs rangs et leur échapper, il ne tenta aucun effort, et se livra aux ennemis qui le conduisirent auprès de Nour ed-Dîn à Alep[7].

---

1. Fils de son frère.

2. *Chr. syr.*, p. 328-329. — 3. Nommé Moḥammed, selon Barhébr. (p. 338), Maḥmoud, selon Michel (cf. ci-dessous, p. 337). — 4. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LXXXVIII, § XXXVIII-XL. — 5. Cf. *ibid.*, § XXV. — 6. Cet alinéa et les deux suivants sont empruntés à l'abrégé arménien (*Hist. arm. des Crois.*, I, 356-357). Il est surprenant que Barhébréus ne parle ni de la prise de Renaud, ni de l'avènement au trône d'Amaury, bien qu'il fasse plus loin allusion à ces faits. Il n'est pas douteux que Michel les rapportait ici (cf. ci-après p. 324). — 7. Cf. *Gesch. des Königr. Jerus.*, p. 304.

Sur ces entrefaites, les Turcs ayant dirigé une incursion vers Laodicée, y firent sept mille prisonniers chrétiens. Cet événement causa une profonde douleur dans l'Eglise[1].

Le roi de Jérusalem en ayant été informé marcha contre Alep; mais ses efforts furent inutiles. Alors, ayant fait la paix, il reprit le chemin de Jérusalem. Arrivé à Acre, il mourut, laissant la couronne à Amaury son frère[2]. Celui-ci ayant transporté ses restes mortels à Jérusalem, leur rendit les honneurs funèbres; cette perte le plongea dans le deuil pendant longtemps. Amaury régna 12 ans[3].

[CHAPITRE IX. — *De l'époque à laquelle Qara-Arslan assiégea Amid. A cette époque on amena les eaux au couvent de Mar Bar Çauma*][4].

[En l'année 1474, Qara-Arçlan, seigneur de Ḥesna de Ziad, vint mettre le siège contre Amid][5] (et pressa cette ville de toutes) [**677**] manières[6]. Quand il eut organisé les balistes[7], il dressa aussi une tour de bois, garnie de fer. Ils ne prenaient aucun repos, et beaucoup de peuple périt devant cette ville. Dans la ville se trouvait un émir turc de la famille des Ortoḳides[8]. Il avait comme lieutenant[9] Ibn Nisan Kamal[10] ed-Dîn, homme ingénieux, qui avait autorité sur tout : les murs et les portes, les emplois[11] (?) et les troupes, les habitants de la ville et ceux des campagnes, la richesse[12] et le commandement étaient entre ses mains. L'émir Djemal ed-Dîn lui-même, vieillard honnête, était soumis à Ibn Nisan; il lui donnait lui-même le pain à manger. Cet homme agit avec beaucoup d'énergie, et vainquit par son habileté la force des armées qui entouraient la ville. Il excitait le peuple qui se trouvait à l'intérieur par des paroles aimables, par des flatteries, par des promesses et des présents, à garder le mur et à combattre les ennemis. Contre les engins du dehors, il en avait préparé à l'intérieur de plus grands, d'où ils lançaient des pierres avec les frondes et des traits. Contre les machines, c'est-à-dire les balistes de l'extérieur, il en dressa de plus élevées à l'intérieur. Par trois fois, il envoya de nuit mettre le feu aux machines de guerre des assaillants. Il défendait, en lançant de grosses pierres, le côté extérieur des tours contre

---

1. Cf. *Gesch. des Königr. Jerus.*, p. 305, n. 3. — 2. Cf. *op. cit.*, p. 307. — 3. Le texte arménien porte « 19 ans »; mais d'après les tableaux chronologiques (v. ci-après, à la suite du livre XXI), Michel ne lui donnait que 12 ans de règne, ce qui est conforme à la réalité (févr. 1162-juill. 1173), et plaçait son avènement à l'année 1474 (rectifier : 1473).

4. Nous restituons ce titre par conjecture. — 5. Ces premiers mots sont empruntés à Barhébr. (*Chron. syr.*, p. 329). — 6. Ici reprend notre texte, après la lacune; mais la version arabe omet encore ces parties incomplètes. — 7. χαράκωμα. — 8. Lire : ܐܪܛܘܩܝܐ. — 9. Litt. « comme second ». — 10. Ms. : *KLM*. Cf. H. Derenbourg, *Ousâma ibn Mounḳidh*, p. 320, n. 2. — 11. Je suppose qu'il faut lire ܦܠܚܢܐ. — 12. Il faut probablement lire : ܡܠܪܐ.

lesquelles on dirigeait les attaques. Il se tenait bien fortifié à l'intérieur dans de grands portiques de pierre dure[1] bâtis à chaux en long et en large. Pendant qu'il résistait de toute façon aux assaillants, il envoyait fréquemment ses messagers près de chacun des émirs du dehors, et s'efforçait d'en faire les ennemis de son ennemi : ce qui arriva, en effet. Il en trouva un entre tous qui seconda son dessein : Ya'qoub-A[r]çlan, prince de Cappadoce. Bien qu'il fût le beau-père de Qara-[Ar]çlan, quand il reçut les messagers et les lettres qu'on lui envoyait d'Amid, voyant les promesses de grands présents[2] et de se soumettre [678] à lui, il se sépara de Qara-Arslan. Il résolut de délivrer Amid[3] de ses mains; il lui rendit ce que celui-ci lui avait fait dans l'affaire de Mélitène. Il entra donc dans son pays et y fit des captifs et du butin. Qara-Arslan abandonna Amid et revint le cœur brisé, après avoir pris beaucoup de peine pendant cinq mois et fait de grandes dépenses. Quand il fut revenu à son pays et rentré dans sa citadelle, Ya'qoub-A[r]çlan l'invita à faire la paix; dans l'irritation de son cœur, il n'y consentit pas. Dans sa colère, Ya'qoub-Arslan pilla Kizan, Karsen et Tell Paṭriq; il prit de vive force la forteresse de Šoumouškai[4] et emmena cent mille captifs : il emmena les hommes, les femmes, avec les bestiaux et tout le reste de leur bien. Il laissa les campagnes désertes et dévastées.

Dans cette captivité, le vénérable Ignatius, évêque de Tella sur l'Arsanias, fut emmené jusqu'à Qamaḥ, d'où il revint à Mélitène. L'évêque de Ḥesna [de Ziad][5] fut aussi pris, mais ils le relâchèrent au bout de deux jours. — *Fin.*

. . . .
. . . .
[677][5] ouvrit ses greniers, à Antioche, et nourrit un peuple nombreux depuis le commencement de 'adar[7] (mars), jusqu'au mois de ḥaziran (juin). — *Fin.*

[En l'an 1474, alors que nous étions préposé à la direction du couvent de Mar Bar Çauma, nous apportâmes tous nos soins à amener l'eau au couvent[8]...] [677] des années; et même les Musulmans, ou les Turcs et les Curdes et les autres peuples[9] qui se réunissaient continuellement pour venir vénérer le saint. A sa fête surtout, un peuple innombrable s'assemblait au couvent, car il faisait la même faveur à beaucoup de gens qui guérissaient. Le pèlerinage durait plusieurs jours. Les gens étaient tourmentés par la soif, parce qu'on apportait l'eau de loin à dos de mulet. Comme l'évêque de Mardin[10] avait déjà trouvé l'art de la géométrie[11], il condui-

1. Proprement : « de marbre ». — 2. Lire : ܘܡܫܬܥܒܕܘܬܐ. — 3. Lire : ܐܡܝܕ. — 4. Vocalisation d'après BH : ܫܘܡܘܫܟܝ. — 5. D'après BH.

6. Nous n'avons rien trouvé pour compléter cette allusion à une famine. — 7. Lire : ܐܕܪ.

8. Nous suppléons ce début d'après Barhébr. (*Chr. eccl.*, I, 519). — 9. Litt. : « langues ». — 10. Jean. — 11. Traduction littérale; le contexte précise le sens.

sait et amenait facilement les eaux où elles étaient nécessaires. Il fut agréable au vénérable évêque d'attacher son souvenir à ce saint lieu. Cela ne plut pas aux moines. Ils disaient : « Il nous est impossible, au moment où nous sommes entourés par les Turcs, de faire un si grand travail ». D'ailleurs, ils ne croyaient pas qu'on pût jamais établir un canal au sommet d'une montagne comme celle-ci, hérissé de pierres et de rochers. A cause de cela, ils répétaient et disaient : « Les anciens qui étaient bien des fois plus savants et plus riches que nous n'ont jamais pu faire cela, comment le pourrions-nous ? » Le temps s'écoula jusqu'au moment où moi, humble Michel, je fus appelé et établi archimandrite de ce couvent. Le Seigneur, qui fait paraître sa force dans les faibles aussi bien que dans les puissants, stimula ma faiblesse, et j'écrivis au vénérable Mar Jean qui vint avec empressement. Après avoir pris les mesures, il démontra que l'eau pouvait entrer au couvent. Alors le travail commença par le creusement de la terre et la préparation des choses nécessaires. A l'approche de l'hiver, le vénérable évêque retourna à son diocèse, pour revenir au mois de nisan (avril). J'omets de dire combien de tourments j'eus à supporter par le murmure des frères ; et cela par l'action de Satan, l'ennemi de tous les bienfaits procurés aux hommes dans l'âme ou dans le corps. Il fit en sorte, dans sa jalousie, que tous les moines, vieux et jeunes, criaient et se lamentaient contre ma pauvre personne. L'un objectait (?) les dépenses, l'autre était effrayé par la jalousie[1] de ceux qui nous entouraient ; tous disaient que le couvent allait périr et être détruit. Je supportais allègrement toutes les difficultés amères, avec l'aide des prières de Mar Bar Çauma. J'amenai ceux qu'il était possible [678] de gagner par la persuasion à s'abstenir tout au moins de murmurer, et j'infligeai la honte aux autres en recourant à la prière en échange des injures. Vint le printemps, et le saint évêque revint selon sa promesse. Au lieu de la jalousie à laquelle on s'attendait de la part du prince de ceux qui nous entouraient, ce furent des louanges et des secours tant des chrétiens que des musulmans. Alors les moines reprirent courage, et tous se mirent à l'œuvre, par la vertu des prières de notre seigneur Mar Bar Çauma, qui renversa et détruisit la jalousie de Satan. Chacun mettait de l'empressement et s'efforçait d'être le premier au travail ; surtout parce qu'on voyait des signes, qui indiquaient, pour ainsi dire du doigt, que cette œuvre était la volonté du saint, bien qu'elle fût une œuvre matérielle.

Et cela fut manifesté par des songes et par des événements. Qu'aucun de ceux qui considèrent les songes comme des fantômes ne méprise ceux de cette espèce : car parmi les songes, il y en a qu'il ne convient pas de dédaigner. Le saint apparut donc à quelques-uns des moines et des serfs qui se montraient les plus opposés et s'efforçaient d'entraver l'entreprise ; il tenait le fil (à plomb) et montrait en disant : « Ici, je veux qu'on amène les eaux ». Par les événements (sa volonté fut manifestée) de la manière suivante : Comme on creusait à l'endroit du rocher où une grande pierre

1. Lire : ܚܣܡܐ, comme plus bas.

se trouvait sur le chemin, les hommes étaient autour et s'efforçaient de la faire rouler; tout à coup elle fit un grand bruit pour tomber, et, par la terreur du grand bruit de cette pierre et de la troupe des gens, un des hommes fut effrayé, se laissa choir, et tomba sous la pierre. Toute cette grosse pierre, pour ne pas dire cette montagne, passa sur cet homme, qui gisait entre deux petites pierres. Tous se précipitèrent en gémissant pour voir s'il restait quelque chose de ses ossements, et on trouva ce jeune homme, qui portait aussi le nom de Bar Çauma, vivant et sain, n'ayant pas la plus petite blessure. Cela nous avons tous vu de nos yeux et palpé de nos mains[1]. Si quelqu'un doutait du prodige surnaturel écrit dans l'histoire du saint, à propos du jeune homme dont le ventre broya le fer et qui néanmoins resta vivant, il doit être affermi (dans sa croyance); car celui-ci fut comprimé entre deux pierres, et la même vertu puissante qui a fait revivre celui-là, a conservé celui-ci.

Combien de prodiges et de miracles semblables ont eut lieu pendant ce travail, il est impossible de le rapporter sans interrompre la suite du discours[2]. J'ai noté ces quelques-uns parmi un grand nombre d'autres. Il y en eut un pourtant, à la fin du travail, que je dois raconter brièvement. Les eaux approchaient de la porte du couvent, mais il se trouvait, un rocher très élevé, et il n'était pas possible de le fendre[3] ni de bâtir un mur à côté. Nous en étions au désespoir. Alors, le saint apparut à un moine étranger et lui dit : « Va dire à l'évêque[4] et à l'archimandrite : Ne vous découragez pas; vous trouverez un passage pour les eaux en tel endroit. » Quand il rapporta cela, personne ne le crut; car la montagne était partout très dure en cet endroit. Le moine s'étant mis seul à creuser à l'endroit qui lui avait été indiqué, trouva [**679**] la montagne fendue sur un espace d'environ cinq cents pas, et ni au-dessus ni au-dessous de la crevasse n'apparaissait de fissure. Tout le monde fut surpris et loua (le Seigneur). Quelques-uns disaient que la trouée était ancienne, d'autres que le Seigneur l'avait nouvellement creusée. Pour moi, je dis : qu'elle ait été creusée dès l'origine, ou qu'elle ait été ouverte maintenant, la vertu de Dieu qui réside dans notre seigneur Mar Bar Çauma nous a prouvé qu'il a fait lui-même cette œuvre, et non pas nous. Et si moi, misérable, j'en ai ajouté le souvenir aux autres choses que j'ai réunies dans ce livre, personne ne doit penser que j'ai écrit une chose inexacte; j'en ai au contraire omis plusieurs pour ne pas allonger le discours; de ce que j'ai rapporté quelque chose de ce que j'ai eu à subir[5], personne ne doit conclure que je me place désormais parmi les forts; je n'ignore pas ma faiblesse. J'ai écrit pour participer aux prières des sages qui liront (ceci), et, dans leur bienveillance, prieront pour moi. Qu'ils sachent que le travail a été achevé le 24 du mois de 'ab (août) de l'année 1474.

1. Cf. I Joh., i, 1. — 2. Le texte paraît altéré. — 3. BH : ܕܢܒܙܥܝܗ̇. — 4. BH : ܠܚܣܝܐ. — 5. ܕܣܒܠܬ.

CHAPITRE [X][1]. — *De l'époque à laquelle Boémond, fils de Bedawi, régna à Antioche, et Amaury, roi de Jérusalem, entra pour la seconde fois en Égypte. A cette époque Ya'qoub-A[r]çlan mourut, et aussi le maphrien Ignatius. A cette époque les Francs furent battus près de Ḥarîm, et le seigneur d'Antioche et (celui) de Tripoli[2] furent pris.*

Après que Raynald[3] eut été pris par les Turcs et enfermé à Alep[4], sa femme, à qui appartenait Antioche, qu'elle avait reçue en héritage de son père, prit l'autorité sur cette ville et elle la gouvernait. Elle avait un fils qui était parvenu à sa majorité, mais elle ne lui permettait aucunement de gouverner, et les grands en étaient scandalisés. Et comme[5] [elle était molestée par les grands, elle manda à l'empereur des Grecs, qui était son gendre, de venir et qu'elle lui livrerait la ville. Le patriarche et les grands en eurent connaissance, et ils firent venir Thoros de Cilicie. Celui-ci entra à Antioche; il chassa la reine de la ville, et affermit le fils de celle-ci sur le trône.

La même année, Nour ed-Dîn, ayant réuni une nombreuse armée de Turcs, alla faire le siège de Ḥesn Akrad, afin de pouvoir envahir et piller la région de Tripoli. Un jour, vers midi, comme le peuple des Turcs se reposait sous ses tentes, les croix des Francs apparurent tout à coup, et une grande terreur s'empara des Turcs. On rapporte que quand Nour ed-Dîn vit les enseignes des Francs, il se précipita hors de sa tente, en chemise et sans manteau, et sauta sur son cheval qui était attaché, selon l'usage. Un Curde s'avança et coupa les entraves du cheval, et Nour ed-Dîn put s'enfuir et se sauver. Les Francs saisirent le Curde et le tuèrent; ils passèrent beaucoup de Turcs au fil de l'épée ou les enchaînèrent et les emmenèrent à Tripoli[6].

En l'année 1475, Ya'qoub-Arslan mourut subitement [à][7] Kiangar, qui est sur les rives du fleuve Halys. Il eut pour successeur Ismaël, son petit neveu[8]. Celui-ci prit pour femme la veuve de Ya'qoub-Arslân, qui était la fille du sultan.

Nour ed-Dîn mit le siège contre Ḥarim. Alors cinq princes se réunirent : le prince d'Antioche[9], le comte de Tripoli[10], Thoros de Cilicie, le grec Doucas[11] de Tarse, et le Maître[12] des Frères, avec environ treize mille cavaliers et piétons. Ils se rencontrèrent avec Nour ed-Dîn et les Francs furent honteusement taillés en pièces[13]. Le comte, Doucas et le prince furent faits prisonniers et furent emmenés enchaînés à Alep. Tous les Frères furent tués. Thoros se sauva à Antioche, où le patriarche des Francs fit un grand deuil : il brisa les semantra et

1. Comme d'habitude, le numéro d'ordre du chap. est omis. — 2. ܛܪܐܦܘܠܝܣ. — 3. Ms. : *Renaghd.* — 4. Cf. ci-dessus, p. 319, n. 7. — 5. Nouvelle lacune du texte, que nous suppléons d'après Barhébréus (*Chr. syr.*, p. 328 et suiv.). — 6. Cf. *Gesch. des Königr. Jerus.*, p. 317. — 7. C'est ainsi qu'a compris la vers. armén. (*Hist. arm.*, I, 359), et qu'il faut lire. Le texte de Barhébr. porte : « sur le fleuve Kângar qui est sur les rives du fleuve Halys. » — 8. Litt. : « Le fils du fils de son frère ». — 9. Boémond III. — 10. Raymond le jeune. — 11. Constantin Calaman, gouverneur grec de Cilicie. — 12. *mayster.* — 13. 11 août. Cf. *Gesch. des Königr. Jer.*, p. 318.

fit cesser les prières. Nour ed-Dîn s'empara de Ḥarim et du couvent grec de Siméon. Il fit les moines captifs avec tous les gens du pays.

En cette année Nour ed-Dîn envoya en Egypte l'émir Asad ed-Dîn Shirkouh, frère de Nedjm ed-Dîn Ayoub, père de Çalaḥ ed-Dîn. — Ces deux frères, Shirkouh et Ayoub, étaient fils de Shadi, de la région de Dovin, ville d'Arménie, et de race curde; ils étaient au service de Moudjahid ed-Dîn Bahrouz, eunuque de l'émir de Tagrit, l'ami des Chrétiens. Shirkouh ayant tué un chrétien de Tagrit que l'émir aimait beaucoup, les deux frères s'enfuirent à Mossoul près de Zangui, qui les accueillit et les traita honorablement.

Quand Zangui s'empara de Ba'lbek, il établit comme préfet dans cette citadelle Nedjm ed-Dîn Ayoub. Après le meurtre de Zangui, celui-ci livra la place au seigneur de Damas. Son frère, Asad ed-Dîn, Shirkouh entra au service de Nour ed-Dîn qui lui donna Emèse et Reḥabôt. Celui-ci avait aussi aidé à livrer Damas à Nour ed-Dîn, et ils furent tous les deux en honneur près de ce prince. *L'occasion se présenta de faire passer des troupes en Egypte; les Egyptiens* étant désespérés, Shawer, vizir d'Egypte, vint demander du secours. Nour ed-Dîn vit que Shirkouh était capable, et il l'envoya avec Shawer. Ils partirent ensemble et arrivèrent en Egypte. Shawer reconnut bientôt aux mouvements de Shirkouh qu'il s'efforçait d'enlever l'empire aux Egyptiens. Pour ce motif, il fit la paix avec les Francs, négligea Shirkouh, et ne lui donna rien de ce qu'il lui avait promis en fait d'or et de places importantes. Shirkouh envoya ses troupes occuper la ville de Bolbais. Shawer fit venir le roi de Jérusalem, avec une nombreuse armée de Francs, et Shirkouh alla se fortifier dans Bolbais. Les Egyptiens s'unirent aux Francs et marchèrent contre lui à Bolbais, où ils le tinrent bloqué pendant trois mois. Puis la nouvelle arriva que les Francs avaient été mis en pièces et faits prisonniers à Ḥarim. Alors le roi de Jérusalem envoya trouver Shirkouh et lui proposa de sortir en paix et de s'en aller dans son pays, laissant l'Egypte à ses maîtres. Shirkouh accepta cela avec empressement, il partit et s'en alla à Damas[1].

En l'an 1476, il y eut partout disette de blé, et surtout dans la région d'Antioche et de Cilicie, où il arriva au prix d'un dinar pour un demi-*marbana*[2]. A la fin on n'en trouvait même absolument plus.

La même année, fut tué Djemal ed-Dîn, ce vizir[3] qui était à Mossoul, dont nous avons rapporté plus haut qu'il envoya le maphrien Ignatius près du roi des Ibères[4]. Cet homme était Persan d'o-

Le maphrien Ignatius était tombé malade depuis longtemps; quand il vit son infirmité s'aggraver, il voulut venir au couvent de Mar Bar Çauma. Ayant pris quelques-uns de ses disciples, et aussi ses livres et son pécule, il partit et arriva jusqu'au village appelé Ḥayel, dans la région de Nisibe[5].

Il devint très faible et obligea ses disciples à le conduire promptement au couvent de Qartamîn; pendant la nuit,

1. Cf. *Gesch. des Königr. Jerus.*, p. 313 et suiv.

2. Ce nom de mesure revient plusieurs fois par la suite. — 3. Lire : ܘܙܝܪܐ. — 4. Cf. ci-dessus, p. 318.

5. Ici le texte présente de nouveau une longue lacune. Ce qui suit est tiré de Barhébr. (*Chr. eccl.*, II, col. 355) qui reproduit le passage de *Michel*. *Cf. Chr. eccl.*, I, 530.

rigine, et l'atabeg Zangui l'avait établi gouverneur de Mossoul. Il lui avait attribué la dîme de tous les revenus; il s'enrichit et grandit beaucoup, et il était comparable à.....[1]

tandis qu'ils l'emportaient, il mourut. Ses disciples, craignant les gouverneurs du Ṭour ʿAbdîn, abandonnèrent la route du couvent de Mar Gabriel et se dirigèrent vers le couvent de Mar Ḥanania, près de Mar Jean de Mardin. Son saint corps y fut enseveli dans un sépulcre de marbre, dans le sanctuaire de ce couvent. Il mourut le dimanche[2] 14 de ḥazîran (juin) de l'année 1475. Il avait exercé (son office) convenablement et honorablement pendant 21 ans. Mar Jean de Mardin hérita de son pécule.

La même année[3] mourut, à Mélitène, Çelîba de Qarigarah. Il était prêtre. Devenu veuf, il s'appliqua aux études et surpassa tous ses contemporains. Il devint très célèbre, bien qu'il fût méprisable parce qu'il aimait le vin. A la fin, il se fit moine. Bar Çalîbî lui dédia quelques-uns de ses ouvrages.

[CHAPITRE XI][4]

En l'an 1476, Kilidj-Arslan, sultan d'Iconium, envahit Gadoug, Ablastain et Toronda. Il commença à poursuivre les descendants de Danishmend.

Nour ed-Dîn s'empara de Banias et la fortifia considérablement[5].

L'arménien Thoros pilla Marʿaš. Il y prit quatre cents Turcs et fit dire à Nour ed-Dîn : « Si tu ne délivres pas moyennant rançon les princes chrétiens qui sont chez toi, je ferai brûler vifs tous ceux-ci ». Ainsi contraint, Nour ed-Dîn rançonna tous ceux qu'il détenait, et même le jeune prince, à cent mille dinars[6]. Quand ce prince, Bohémond, fut délivré, il s'en alla à Contantinople trouver l'empereur des Grecs dont il était le gendre[7]. Il en obtint de grandes richesses, revint à Antioche, et ramena avec lui un patriarche grec nommé Athanasius. De cela, le patriarche des Francs[8] fut scandalisé. Il quitta la ville et se retira à Qoçaïr, et envoya des anathèmes aux Francs d'Antioche[9].

En l'an 1477, Manuel, empereur des Grecs, fut frappé d'un trait pendant la guerre contre les Bulgares, et tomba de cheval. Un Bulgare se jeta sur lui pour le tuer. Manuel fit connaître qu'il était l'empereur et promit de grandes récompenses à celui qui l'avait pris, sous des serments redoutables, s'il le conduisait à Constantinople. Le Bulgare y ajouta foi, et l'amena à la ville. L'empereur accomplit sa promesse, et y ajouta encore[10].

On dit qu'à cette époque Manuel tua par le poison l'impératrice, parce qu'elle était stérile, et prit une seconde femme, ce qui n'était pas permis aux empereurs[11].

---

1. Nous ne pouvons ici combler la lacune. Cf. *Gesch. der Chal.*, 268, n. 1, et *Hist. arab. des Crois.*, I, 542. — 2. Texte imprimé : « le jeudi 14 ». — 3. 1475 (Bar Hebr., *Chr. eccl.*, I, col. 529).
4. Bar Hebr., *Chron. syr.*, p. 331-332. — 5. *Gesch. des Königr. Jerus.*, p. 320. — 6. Cf. *op. cit.*, p. 319. — 7. Lisez : « le beau-frère »; cf. ci-après, n. 11. — 8. Amaury. — 9. Cf. *op. cit.*, p. 319. — 10. L'auteur fait sans doute allusion à quelque épisode de la guerre contre les Hongrois. — 11. Après la mort d'Irène (1158) dont il n'avait que deux filles, il épousa Marie d'Antioche, fille

En cette année[1], au mois de shebaṭ (févr.), mourut à Bagdad, à l'âge de 90 ans, le médecin chrétien Emin ed-Daulah, fils de Thalmid. Il était versé dans différentes sciences ; il n'avait pas son pareil dans la médecine à cette époque. Il brillait beaucoup dans la dialectique, et n'était inférieur à aucun des plus habiles Arabes dans leur grammaire et leur poétique.

En l'année 1476, les Orientaux, citoyens de Tagrit et de Mossoul, vinrent trouver le patriarche au couvent de Mar Bar Çauma pour recevoir un maphrien. Jean, archimandrite du monastère de Mar Jacques dans la région d'Edesse, fut élu[2]; il était originaire d'une famille noble de Saroug. Son ordination eut lieu le vendredi 6 de tešrîn II (nov.) de l'année 1476[3].

La même année, le célèbre Mar Jean de Mardin, se rendant du couvent de Mar Ḥanania à la grotte d'Adrour, pour y visiter un solitaire nommé Ḥayeh[4], fut projeté par son cheval et mourut. Tout ce qu'il avait reçu en héritage du maphrien[5] resta entre les mains d'hommes impies qui le dissipèrent iniquement, et qui périrent ensuite misérablement[6].

Quelques personnes conseillaient alors au patriarche de se rendre à Mardin et d'en faire le siège du patriarcat, à la place d'Amid. Il y consentit ; mais il attendait d'être mieux, car il souffrait de la gravelle. Ensuite, voyant croître son mal, il sentit sa fin approcher. Il fit venir Denis bar Çalibi (évêque de Mara'š), qui se trouvait alors à Mélitène[7], et il lui attribua le siège d'Amid; mais celui-ci ne l'accepta pas et se borna à l'en remercier[8].

Les gens de Mardin, voyant que le patriarche ne pourrait venir chez eux, demandèrent d'un commun accord l'archimandrite du couvent de Mar Bar Çauma, Mar Michel; le patriarche et les évêques y consentirent, mais lui-même n'accepta point.

Pendant qu'on traitait ces affaires, la fin du saint patriarche arriva, dans la soirée qui précède le vendredi, le 14 de tamouz (juill.) de l'an 1477. Son corps fut déposé dans la sacristie de l'église, dans le tombeau où se trouvent (ainsi)[9] trois patriarches du nom d'Athanasius. Il avait gouverné l'Eglise pendant 27 ans et sept mois, et ordonné deux maphriens et trente-deux évêques.

La même année mourut aussi Jean, le pape d'Alexandrie[10].

[FIN DU LIVRE DIX-HUITIÈME][11]

---

de Raymond de Poitiers et de Constance (25 déc. 1161). Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LXXXVIII, § XXXVII, LXI.

1. 1476 (Bar Hebr., *Chr. syr.*, p. 329).

2. A la suite du refus de Michel lui-même. — 3. D'après *Chr. eccl.*, I, 531 ; II, 358. — 4. La lecture de ce nom est douteuse. — 5. Cf. p. 326. — 6. *Chr. eccl.*, I, 532. — 7. Cf. ci-dessus, p. 314. — 8. Le texte paraît altéré en ce passage. — 9. Le texte doit s'interpréter ainsi ; cf. ci-dessus, p. 135, 228. — 10. Cf. Renaudot, *Hist. patr. Alex.*, p. 528. — 11. Voir la note suivante.

LIVRE XIX

Avec l'aide de Dieu, nous commençons le Dix-neuvième Livre a l'année 1478, qui est l'an 1148, de l'Incarnation de Notre-Seigneur, l'an 545 de l'empire des Arabes, l'an 107 des Turcs, et, depuis Adam et le commencement du monde, l'an 6647[1].

[CHAPITRE PREMIER][2]

En l'an 1478, Nour ed-Dîn envoya pour la seconde fois en Égype l'émir Asad ed-Dîn Shirkouh, et Çalaḥ ed-Dîn, neveu de celui-ci. Comme Shirkouh désirait cela et s'y était préparé, il arriva rapidement en Egypte. Il franchit le Nil et passa dans la région occidentale; il s'avança jusqu'aupays de Ça'id. Shawer, vizir d'Égypte, envoya chercher les Francs. Les Francs et les Egyptiens rassemblèrent leurs forces et passèrent à leur tour dans la région occidentale du Nil, à la poursuite de Shirkouh. Les grands qui l'accompagnaient lui donnèrent alors un conseil (en disant) : « Nous n'avons d'autre ressource que de repasser dans la région orientale, et de nous en aller en Syrie. Nous ne pouvons résister à l'armée de tous ceux-ci. Si nous nous rencontrons avec eux, nous savons sans aucun doute que la défaite nous attend plutôt que la victoire. Et où trouverons-nous un refuge? Car tous les fellahs et les soldats, tous les gens du pays sont nos ennemis. » Alors un des serviteurs de Nour ed-Dîn, nommé Boungouš, jeune homme courageux et belliqueux, leur dit: « Croyez-vous, vous tous grands, que si vous ne rencontrez pas les ennemis, et que si vous allez trouver Nour ed-Dîn sans être victorieux ou vaincus, vous aurez raison à ses yeux? Il vous retranchera les vivres, et vous réclamera tout ce que vous avez consommé depuis longtemps. Quiconque craint le danger ne doit pas être soldat du roi mais laboureur[3], ou bien rester à la maison avec les femmes! » En entendant cela, Shirkouh dit : « Tel est aussi mon sentiment ». Çalaḥ ed-Dîn dit à son tour : « Je suis aussi d'accord là-dessus ». Et alors tous se préparèrent à livrer bataille. Bientôt les Egyptiens et les Francs se réunirent, et ils en vinrent aux mains malgré eux. Shirkouh plaça au centre de l'armée son neveu Çalaḥ ed-Dîn, avec

1. Ce titre n'existe pas dans le ms.; nous le restituons par conjecture. Nous fixons le commencement du livre à l'année 1478, d'après la clausule de la version arabe (cf. ci-dessous, à la fin de ce Livre), bien que nous ignorions sur quelle donnée l'auteur de cette version s'appuie pour en déterminer l'étendue. Habituellement le commencement des livres coïncide avec un changement de règne; cependant la date 1478 n'est pas invraisemblable, car c'est celle de l'élévation de Michel au patriarcat. La division de ce livre en chapitres est purement hypothétique pour toute la partie comprise dans la lacune.

2. Bar Hebr., *Chron. syr.*, p. 332-333. — 3. Il y a ici un jeu de mots entre *phalḥa* « miles », et *phalaḥa* « agricola ».

tout le bagage, comme pour augmenter leur nombre. Il leur donna cet ordre : « Les Francs et les Egyptiens, pensant que je suis au centre, dirigeront contre vous tous leurs efforts. Vous ne leur résisterez pas beaucoup, et bientôt vous tournerez le dos. Vous n'aurez pas peur quand ils vous poursuivront, car je viendrai derrière eux. » La bataille fut engagée. Shirkouh choisit des hommes valeureux, en la vigueur desquels il avait confiance. Quand les Francs et les Egyptiens attaquèrent, ceux qui étaient au centre tournèrent le dos; les Francs et les Egyptiens les poursuivirent, et alors Shirkouh se mit à la poursuite des vainqueurs, les fuyards se retournèrent, et Francs et Egyptiens se trouvèrent enveloppés et essuyèrent une grande défaite. Ceux qui échappèrent au combat prirent la fuite. On dit que Shirkouh n'avait que deux mille hommes, tandis que les Francs étaient dix mille. Shirkouh marcha sur Alexandrie et la prit sans combat. Les Francs et les Egyptiens se rassemblèrent dans la ville du Caire, et firent demander la paix à Shirkouh. Il fut convenu qu'on donnerait à Shirkouh cinquante mille dinars et qu'il retournerait dans son pays; qu'Alexandrie serait restituée aux Egyptiens; que les Francs recevraient chaque année cent mille dinars et rentreraient dans leur pays; cependant, ils auraient à Alexandrie un détachement[1] et des cavaliers pour garder les portes et au besoin en écarter les partisans de Nour ed-Dîn. Et ainsi Shirkouh quitta et alla à Damas[2].

En cette année Qara-Arslan, seigneur de Ḥesna de Ziad, alla mettre le siège contre Amid; par la trahison des gardiens, il s'empara de deux tours. Les assiégés s'animèrent, et tuèrent ceux qui étaient montés sur les tours. Qara-Arslan fut couvert de confusion; il retourna chez lui dans la tristesse et la honte[3]. Bientôt après, le 17 de tamouz (juill.)[4], il mourut, et son fils[5] lui succéda.

[CHAPITRE II][6]

Après la mort du bienheureux patriarche Athanasius, nos évêques, ayant entendu dire que les évêques d'Egypte avaient élu pour leur patriarche Mar Marcus[7] quarante jours après la mort de Mar Jean, furent eux-mêmes pleins de sollicitude et se réunirent dans le pays de Gargar. Quelques-uns de ces évêques désiraient exercer le pouvoir, à l'exemple de Ḥaya, de 'Abdoun et d'autres anciennement. Les autres montrèrent du zèle et écrivirent les noms de trois personnes : le vieillard Rabban Abou Ghaleb, qui avait déjà été ainsi inscrit lors de l'élection de Mar Athanasius, Rabban Sahda, de la montagne d'Edesse, et Rabban Michel, archimandite du couvent de Mar Bar Çauma; ils jetèrent les sorts dans le couvent de Pesqîn, (le dimanche de la Pentecôte, après l'oblation et le triple office de ce jour)[8]. Le bulletin de l'archimandrite Mar

---

1. شحنة. — 2. Cf. *Gesch. des Königr. Jerus.*, p. 322 et suiv. — 3. L'émir Ousâma assistait à ce siège. Cf. H. Derenbourg, *Ousâma ibn Mounḳidh*, p. 321. — 4. Mohammed Nour ed-Dîn. — 5. Sur cette date, cf. ci-après, p. 343, n. 5.

6. Bar Hebr., *Chr. eccl.*, I, 535-544. — 7. Comp. et rectifier Renaudot, *Hist. patr. Alex.*, p. 531. — 8. Les mots entre parenthèses, qui se trouvent dans le texte de Barhébr., semblent être une interpolation. La Pentecôte n'a pu se rencontrer entre la mort d'Athanasius (14 juill. et la consécration de Michel (18 oct.). Le texte primitif portait peut-être « au bout de cinquante jours » (?).

Michel sortit. Il était fils d'Elias, prêtre de la ville de Mélitène, de la famille de Qindasî. On envoya trois évêques pour l'amener. Mais il s'enfuit devant les évêques et se cacha dans un lieu obscur; parce qu'il avait eu connaissance du dissentiment survenu entre eux.

En effet, les évêques qui n'étaient pas présents à l'élection, se mirent en arrivant à se quereller avec ceux qui avaient montré de l'empressement. Alors arrivèrent le maphrien et les évêques orientaux, qui mirent fin à la dispute en disant : « Nous étions déjà disposés à l'ordonner, même sans les sorts ». On reçut en outre deux lettres : l'une des moines du désert[1], qui disait : « Si Michel est élu, nous le proclamerons », et l'autre de l'évêque de Jérusalem[2], qui disait : « Je ne puis venir; mais je vous envoie mon adhésion. Si vous ordonnez Michel, du couvent, ou Denḥa, archidiacre d'Edesse, j'y consens et je l'accepte, mais non un autre. Et si vous en choisissez un autre en dehors de ceux-ci, vous en répondrez devant Dieu ». Après la lecture de ces lettres, ceux mêmes qui avaient fait de l'opposition dirent : « Nous le désirons nous-mêmes plus que vous; mais nous étions scandalisés de ce que vous ne nous aviez pas convoqués à l'élection ».

S'étant ainsi tous mis d'accord, ils vinrent au monastère[3] et le firent sortir de l'endroit où il se tenait caché. Toutefois, il ne donna son consentement qu'après leur avoir fait promettre qu'ils se conduiraient selon les canons des saints Pères; qu'aucun d'eux ne conférerait l'ordination à prix d'argent, n'annexerait un diocèse au sien, ne passerait d'un diocèse à un autre. Quelques-uns résistaient et disaient : « Ne recherche pas la rigueur dans le temps présent, mais compte avec la faiblesse de cette génération. » Et ils étaient sur le point d'annuler l'élection. Alors, le vénérable Dionysius bar Çalibi s'anima et leur dit : « Depuis des années, nous et d'autres qui sont morts, nous sommes tourmentés par le jugement de notre conscience; deux fois des synodes ont été rassemblés pour corriger les abus, et les coutumes invétérées n'ont pas été détruites. Maintenant que le Seigneur a excité le zèle dans le cœur de celui qui a été choisi pour notre chef et qui estime par-dessus tout la rectitude des canons, en vérité, quiconque ne donne pas son consentement est un satan ! » — Alors, tous consentirent et donnèrent leur signature.

Lorsqu'il s'agit de faire l'ordination, une question fut agitée à propos de l'imposition des mains. Le maphrien disait : « Il m'appartient de faire l'imposition des mains, de même que mon prédécesseur a ordonné deux patriarches ». Les évêques occidentaux répondaient : « Non, mais il appartient à l'évêque qui se trouve être le premier de l'assemblée, c'est-à-dire le chef du synode, de faire l'imposition des mains ». Après discussion on convint que le maphrien ferait la consécration et que douze évêques l'assisteraient dans l'imposition des mains, que l'évêque d'Edesse[4], qui était le chef du synode, célébrerait la messe, que celui de Mélitène lirait l'évangile, et Bar Çalibi l'autre leçon, que celui de Kaišoum proclamerait : « La grâce[5]... », que le vieil évêque de Djiḥan et celui de Goubbos liraient les prières, et ainsi de suite pour les autres évêques, qui étaient au nombre de trente-deux[6].

---

1. *Madbra* pourrait être le nom propre d'un couvent. — 2. Ignace Romanus. — 3. De Mar Bar Çauma. — 4. Basile. — 5. Prière qui commence : *Gratia divina quæ infirmos sanat* etc. Voir le détail du rite de l'ordination patriarcale des Jacobites dans Denziger, *Ritus Orientalium*, II, 76-99. — 6. La liste des évêques présents à la consécration (ci-dessous, *Appendice*, § xliv) ne contient que vingt-huit noms.

Cette cérémonie fut accomplie le mardi 18 de tešrîn 1er (oct.) de l'année 1478, dans le couvent de Mar Bar Çauma.

Ensuite, le patriarche écrivit un volume exposant la définition de la foi orthodoxe et il l'envoya, par trois moines, au patriarche d'Alexandrie, selon l'usage en vigueur dans les églises des Orthodoxes, selon lequel le patriarche d'Alexandrie, de son côté, après son institution, en faisait part à celui d'Antioche, pour être proclamé en Syrie comme le nôtre en Egypte.

Le patriarche vint ensuite au monastère de Mar Ḥanania. Là, il établit vingt-neuf canons. Il fit de Mardîn son diocèse, au lieu d'Amid, et obligea le vénérable Mar Dionysius bar Çalibi à passer à Amid qu'il dirigea habilement pendant cinq ans[1].

A cette époque, Ignatius de Mélitène fut pris par le prince, et frappé d'une amende de 300 dariques. Les gens de la ville, depuis longtemps irrités contre lui, ne lui vinrent point en aide.

Le patriarche se proposa d'aller à Antioche, et se rendit à Edesse. Il parcourut tous les monastères de la montagne sainte, accompagné de deux évêques : Ignatius de Gargar, et Basilius de Césarée. De là, il passa l'Euphrate. A cause de la guerre entre le seigneur d'Alep et celui d'Antioche, il ne put continuer, mais il retourna à Kaišoum, et se rendit au monastère de Barid, où il fut surpris par un rude hiver et où il s'arrêta[2] pendant longtemps[3].

Les deux évêques de Djiḥan, l'ancien et son neveu[4], furent convaincus de diverses fautes : il les déposa tous les deux.

CHAPITRE [III][5]

En l'an 1479, au mois de kanoun (déc.), mourut Thoros, prince de Cilicie, qui s'était fait moine avant de mourir. Il prescrivit que son plus jeune fils[6] serait son successeur, et que Thomas, son cousin[7], serait son tuteur. Il déshérita complètement son frère Mleḥ[8]. Celui-ci en fut choqué et se retira chez Nour ed-Dîn. Il en reçut une armée de Turcs et envahit la Cilicie[9]. Il fit prisonniers seize mille jeunes gens et jeunes filles, hommes et femmes, prêtres, moines et évêques, qu'il emmena à Alep ; il les vendit à des marchands (d'esclaves) et en distribua le prix aux Turcs qui étaient avec lui. Ensuite, les Arméniens le rappelèrent près d'eux : ils lui donnèrent la moitié du pays, et il jura que l'autre moitié resterait à l'enfant. Puis il transgressa ses serments et s'empara des châteaux et des villes de tout le pays. Il fit crever les yeux et couper les mains et les pieds à plusieurs seigneurs et à des évêques ; il en fit écorcher vifs d'autres et les jeta aux bêtes.

En cette même année, l'émir turc Zain ed-Dîn, qui était le ministre de Qoṭb ed-Dîn, seigneur de Mossoul, devenu âgé, sourd et aveugle, remit à

---

1. Cf. ci-dessus, p. 327, et ci-dessous, p. 344. — 2 Lire : ܐܘܚܪ. — 3. L'hiver de 1479 (1167-68). — 4. Le fils de son frère ; cf. ci-dessus, p. 319.

5. Bar Hebr., *Chr. syr.*, p. 334-335. — 6. Roupen II. — 7. Littér : « fils de sa tante maternelle ». — 8. *Mélier* ou *Milo* chez les auteurs francs. — 9. Cf. *Gesch. des Königr. Jerus.*, p. 355.

Qoṭb ed-Dîn tous les pays qu'il gouvernait[1], et ne conserva qu'Arbèles, qu'il possédait déjà du temps de l'atabek Zangui. Il s'y retira et y mourut. Il eut pour successeur son fils Mouṭhafar ed-Dîn, et Moudjahid ed-Dîn devint ministre[2].

Le patriarche se rendit en Cilicie, et de là à Antioche. A la porte, il rencontra les préfets et fut bien accueilli; mais il ne voulut pas entrer (dans la ville) à cause de la proximité de la fête, pour laquelle il avait hâte de se rendre à Jérusalem. Il partit donc pour Laodicée, et de là à Tyr; il parvint à Jérusalem le jeudi de la semaine des *ḥosanna*[3].

Après avoir prié au Golgotha et au Saint-Sépulcre, il célébra les fêtes dominicales et la consécration du chrême dans notre église de la Magdeleine. La veille du Grand Dimanche[4], il rencontra le patriarche des Francs[5] et fut traité par lui avec honneur.

De là, il repartit pour Antioche, et se rendit d'abord à Qoçaïr, près du patriarche des Francs[6] qui l'accueillit avec joie. Comme celui-ci était irrité contre le patriarche des Grecs qui était à Antioche[7], il fit introduire notre patriarche en grande pompe, comme pour humilier les Grecs. Quoi qu'il en soit, le reste de notre peuple en reçut de la consolation.

Le patriarche demeura là toute une année et y consacra le chrême[8]. Il y consacra trois évêques. L'un d'eux fut Athanasius d'Anazarbus, à la place d'Athanasius l'ancien, oncle paternel du patriarche, qui, après avoir exercé la charge pastorale à Anazarbus pendant trente-trois ans, en toute sainteté et détachement, s'en alla vers son Seigneur.

CHAPITRE [IV][9]

En l'an 1480, Kilidj-Arslan, sultan d'Iconium, enleva Césarée de Cappadoce et Symnada aux descendants de Danišmend.

La même année, Nour ed-Dîn enleva Qala'Djabar à l'émir Šehab ed-Dîn, un Ma'adéen de la famille de 'Oqail. Il lui donna Saroug, Malḥata, Bab-Bouza'ah et 20.000 dinars.

La même année, le sultan Kilidj-Arslan enleva aux Grecs la ville d'Ancyre et Qanqar.

A cette époque, les Francs qui étaient restés en Egypte pour recueillir l'or du tribut et garder les portes, firent dire à Amaury, roi de Jérusalem, que ce pays était dépourvu d'armée, et que les Francs pourraient facilement s'en emparer. Tous les grands voulaient s'y rendre, mais le roi, dans sa sagesse, les retenait et leur disait : « Tout l'or de l'Egypte s'accumule chez nous; si

1. Barhébr. commente : « c'est-à-dire Šigar, Ḥarran, Ḥesna de 'Aqar, les forteresses du Hakàryeh, Tagrit, et Šaharzôr. ». — 2. Cf. *Hist. arab. des Croisades*, t. II, II, p. 241, 323.

3. Semaine sainte. — 4. La fête de la Résurrection de l'année 1479 (31 mars 1168). — 5. Amaury, patr. latin de Jérusalem. — 6. Amaury, patr. latin d'Antioche. — 7. Athanasius, imposé par l'empereur. Cf. ci-dessus, p. 326. — 8. Le Jeudi-saint 1480 (1169).

9. Bar Hebr., *Chr. syr.*, p. 335-338.

nous y allons, les Arabes, qui nous haïssent, se rapprocheront de Nour ed-Dîn, le feront venir et nous aurons à combattre ceux du dedans et ceux du dehors; et nous ne réussirons pas. » Les grands n'adoptèrent pas le conseil du roi. « Nous irons, dirent-ils, nous emparer de l'Egypte, et avant même que Nour ed-Dîn ait eut le temps de disposer ses troupes pour s'avancer! » Le roi fut ainsi vaincu par eux : ils se réunirent et partirent promptement. Ils s'emparèrent de la ville de Bolbeis, la pillèrent et emmenèrent la population en captivité. Ils s'avancèrent et mirent le siège devant le Caire et Miçr. Les gens de Miçr, craignant qu'il ne leur arrivât la même chose qu'à ceux de Bolbeis, s'encouragèrent mutuellement, prirent place sur le mur et luttèrent énergiquement contre les Francs. 'Adhid, khalife d'Égypte, coupa les tresses des cheveux de ses femmes et de ses filles et les envoya à Nour ed-Dîn : « Voici, disait-il, que mes femmes te supplient en pleurant et en gémissant de venir à leur secours. » Shawer, vizir d'Egypte, fit dire à Amaury et aux grands des Francs : « Vous connaissez mon affection pour vous; et si je ne savais que les Ṭaiyayê m'empêcheraient de vous livrer Miçr, je vous la livrerais promptement; mais je sais que s'ils entendaient de moi quelque chose de semblable, ils me feraient périr sans tarder. Je crois qu'il vaut mieux que vous preniez autant d'or que vous voudrez et retourniez dans votre pays, tout en ayant chez nous des procureurs pour recueillir le tribut, comme auparavant, et que Nour ed-Dîn ne vienne pas s'emparer de l'Egypte : car alors vous n'aurez ni le pays ni le tribut ». Quand les Francs entendirent cela, ils firent la paix à condition qu'on leur donnât un million de dinars. Shawer leur donna sur le champ cent mille dinars et dit : « Quand vous aurez quitté et serez partis, je réunirai le reste et vous l'enverrai. » Et ainsi, les Francs quittèrent l'Egypte et retournèrent dans leur pays.

Nour ed-Dîn en apprenant que les Francs avaient quitté l'Egypte ne laissa pas d'envoyer ses troupes : car son souci n'était pas de secourir les Egyptiens, mais bien de s'emparer du pays. Il commanda donc à Shirkouh de se mettre sans retard à la tête de l'armée et de partir avec Çalaḥ ed-Dîn, son neveu. Shirkouh se rendit au Caire, alla trouver le khalife 'Adhid et fut reçu par lui avec honneur. Mais, comme toute l'administration était aux mains du vizir Shawer, celui-ci entretenait Shirkouh par des paroles insinuantes, mais ne lui fournissait rien pour sa subsistance, ni à ceux qui l'accompagnaient; il se proposait de donner un festin à Asad ed-Dîn[1] pour s'emparer astucieusement de lui et de son neveu : ce dont son fils le détournait. Çalaḥ ed-Dîn, de son côté, méditait de tuer Shawer, et son oncle Shirkouh l'en empêchait. Un jour, Shawer s'étant rendu chez Shirkouh, comme de coutume, ne le trouva pas, parce qu'il était allé prier au tombeau d'un de leurs grands personnages religieux. Alors Çalaḥ ed-Dîn monta à cheval avec lui et, tandis qu'ils causaient, il le précipita de son cheval et l'enchaîna, parce qu'il ne pouvait le tuer sans la permission de son oncle. Il informa son oncle qui lui dit : « Sans la permission du khalife nous ne pouvons rien faire. » On informa donc le khalife 'Adhid, qui les exhorta à le massacrer, parce qu'il ne laissait au kalife aucune place à côté de lui. Ainsi fut tué Shawer, sa maison fut pillée, et Shirkouh devint vizir à sa place. On l'appela aussi roi et général[2]; car

1. Širkouh. — 2. *Malik-Mansour*; cf. Abou'l-feda, *Annal. moslem.*, t. III, p. 609-625.

les vizirs d'Egypte portent ces titres. Or, Shirkouh passa seulement deux mois dans le vizirat et il mourut d'étouffements. Son neveu Çalaḥ ed-Dîn, fils de Nedjm ed-Dîn Ayoub, lui succéda, et s'attacha toutes les troupes par ses grandes largesses. Il s'empara de l'Egypte.

Asad ed-Dîn Shirkouh laissait un fils qui s'appelait Naçr ed-Dîn. Lui et ses enfants eurent Emèse. Nedjmed-Dîn Ayoub, son frère, avait six fils : l'aîné Shams ed-Daulah Tourân-šâh, qui régna à Alexandrie; le second : Shahinšâh, père de 'Izz ed-Dîn Faroukh-šâh, et de Taqi ed-Dîn 'Omar, qui posséda, ainsi que ses descendants, Ḥemath ; le troisième : Saif el-Islâm Ṭoghtekin, qui régna sur Theman ; le quatrième, Çalaḥ ed-Dîn Yousef, qui régna sur l'Egypte, la Palestine, la Syrie et la Mésopotamie ; le cinquième, Malik 'Adil Abou Bekr, qui succéda à Çalaḥ ed-Dîn ; le sixième, Ṭadj el-Molouk Bouri, qui mourut pendant que Çalaḥ ad-Dîn assiégeait Alep.

D'Antioche, le patriarche revint au couvent de Mar Bar Çauma, et y rassembla un synode en l'année 1480. Iwannis de Djiḥan fut déposé de l'épiscopat dans ce synode, et le moine Abou Ghaleb fut ordonné à sa place. On y établit aussi un canon, sous l'anathème de Dieu, statuant qu'aucun évêque n'aurait une femme à son service, fût-elle sa sœur ou sa mère; qu'il n'aurait point la liberté de causer avec une femme, mais qu'il ferait dire par un prêtre âgé ce qu'il aurait à dire aux femmes; qu'un moine n'admettrait jamais de femme dans sa cellule, ni vieille, ni jeune, ni religieuse, ni séculière.

A cette époque mourut Athanasius de Maipherqaṭ; à sa place fut institué Ignatius, qui est Abou Ghaleb, neveu[1] du défunt maphrien Mar Ignatius. Il fut appelé du couvent de Mar Bar Çauma, dans lequel il fut ordonné à la fête de la Croix[2].

Basilius d'Edesse mourut aussi, et l'archidiacre Athanasius, qui est Denḥa, fut ordonné à sa place.

Le patriarche fit venir du couvent de Mar Abḥai, Ignatius de Mélitène. Les gens de Mélitène vinrent eux-mêmes au synode. Ils réfutèrent les accusations portées contre l'évêque et contre son frère, le prêtre Sergius, et l'évêque retourna à son église.

[CHAPITRE V][3]

Au moment où le patriarche entrait à Antioche[4] les Grecs excitèrent des controverses au sujet de la foi. Le patriarche écrivit un libelle contenant l'exposé du symbole de notre foi; et les Grecs envoyèrent ce libelle à Constantinople. Il fut lu devant l'empereur Manuel; et l'empereur fit écrire au patriarche par Christophorus, homme instruit, en ces termes : « MANUEL, empereur fidèle, Porphyrogénète, par le Christ-Dieu empereur puissant, élevé et illustre, autocrate des Romains, Comnène, fait savoir à Mar Michel, chef des Jacobites par la grâce de Dieu : Notre Majesté

---

1. Fils du frère. — 2. 14 sept. 1169.

3. BAR HEBR., *Chr. eccles.*, I, col. 549 et suiv. — 4. Donc dès 1479 (1168); cf, p. 332, n. 4.

s'est grandement réjouie en voyant le libelle que vous avez écrit, qui expose la vérité de la foi orthodoxe et la saine doctrine. Notre Majesté désire beaucoup vous voir. »

Après cela, un homme nommé Theorianus fut envoyé par l'empereur Manuel vers Narsès, catholicos des Arméniens, et vers le patriarche Michel. En arrivant à Qala' Romaita[1], il fit dire au patriarche[2] : « Nous avons pour vous une lettre sacrée de Sa Majesté. Venez donc en Syrie; car nous ne pouvons passer en Mésopotamie, pour différentes raisons. » Le patriarche n'y alla point; mais il envoya Iwannis de Kaišoum, qui conféra avec Theorianus.

Après son retour à Constantinople, Theorianus fut envoyé une seconde fois[3]. Il fit parvenir au patriarche une lettre ainsi conçue : « Au saint Mar Michel, catholicos des Jacobites, le serviteur de l'empereur, Theorianus : Nous avons une lettre impériale pour Votre Sainteté, et nous désirons la remettre de nos propres mains aux mains de Votre Sainteté. Il faut donc que vous nous fassiez savoir quand et où nous pourrons nous rencontrer ». Cette fois encore, le patriarche ne se rendit pas à l'invitation. Il envoya à Qala' Romaita le moine Theodorus bar Wahboun, son disciple. Quand ce dernier rencontra le légat, il constata qu'avant son arrivée, il avait troublé les Arméniens par ses doctrines profanes et les avait stupéfaits par l'enseignement d'Aristote. Bar Wahboun lui demanda si la substance se divise en corporelle et incorporelle par des différences essentielles ou accidentelles? la première hypothèse conduisant à la composition des êtres simples incorporels, l'autre à la consubstantialité du corporel et de l'incorporel. Il lui demanda en outre : « En combien de modes la nature est-elle connue par les philosophes? Et ces deux natures que vous confessez dans le Christ sont-elles particulières ou communes »? Alors, brisé comme un bois, Theorianus répondit : « Qu'avons-nous à faire avec ces doctrines du païen Aristote ? » Le catholicos des Arméniens le voyant vaincu, le blâma et lui dit : « Tant qu'il n'y avait personne près de nous pour résoudre tes raisonnements compliqués, tu t'es mis au-dessus de nous et tu nous as reproché de ne rien savoir. Maintenant que ceux qui peuvent te vaincre par tes propres arguments sont venus, tu te dérobes ! » Et ainsi le catholicos détourna son visage de Theorianus qu'il congédia en disant : « Je tiendrai un synode et je répondrai à l'empereur ».

Le catholicos écrivit au patriarche : « L'empereur des Grecs nous demande dix choses; cinq concernent la doctrine ; les voici : que nous disions deux natures unies dans le Christ, deux volontés, deux opérations ; qu'avec les trois synodes nous proclamions le quatrième, le cinquième, le sixième, le septième ; que nous ne disions plus : « Qui as été crucifié pour nous ». Les cinq autres concernent les usages; ce sont : que nous célébrions la fête de Nativité comme les autres confessions; que nous mettions du ferment dans l'hostie et de l'eau dans le calice; que nous fassions le chrême avec de l'huile d'olive; que nous priions dans les églises; que nous fassions le sacrifice publiquement. En vue de la paix, il me semble facile de réformer les usages, et de dire deux natures, comme le Théologien[4], mais de supprimer la formule « qui as été crucifié pour nous » et d'anathématiser les saints, cela ne m'est pas possible. Là-dessus, ce que tu feras, nous le ferons ».

Après son départ, Theorianus envoya la lettre de l'empereur au patriarche. Après plusieurs choses, on y lisait : « Nous avons compris que Ta Sainteté a le désir de

---

1. Résidence du patriarche arménien; cf. p. 297. Theorianus y arriva en mai 1170 (1481). — 2. Michel. — 3. En 1483 (1172). — 4. Grégoire de Nazianze.

venir en présence de Notre Majesté et de converser avec Elle. Mais elle craint qu'on ne lui fasse violence et qu'elle ne soit forcée d'écrire ou de dire ce qu'elle ne voudrait pas. C'est pourquoi Notre Majesté, conférée par Dieu, fait disparaître cette crainte, et, grâce à la lettre que nous avons envoyée par les mains du λίζιος magistros Theorianos, Ta Révérence aura la sécurité. Nous écrivons et nous disons : « Tu pourras dire tout ce que tu voudras ; tu ne verras rien d'humiliant ni d'abaissant, mais tu seras reçu avec honneur et tu retourneras au siège qui t'est échu. Si Ta Sainteté n'accepte pas notre foi, elle demeurera dans la sienne ».

Après celle-ci, trois autres lettres de l'empereur, contenant la même instance, arrivèrent par les mains du grec Caloène. Le patriarche répondit : « Nous désirons beaucoup, et nous ne fuyons pas l'union avec quiconque ne change pas la doctrine des Pères et confesse, avec Athanasius et Cyrillus, une nature du Verbe incarnée[1] ».

[CHAPITRE VI][2]

A cette époque, (c'est-à-dire en l'année 1481,)[3] le roi de Jérusalem, (Amaury,) ayant demandé des troupes à l'empereur des Grecs, son parent par alliance[4], pour marcher contre l'Égypte, ce dernier lui en envoya par mer. Lorsque les Grecs furent arrivés en Égypte, poussés par leur malice invétérée, ils voulurent tromper le roi, et s'emparer de cette contrée pour leur propre compte. Mais quelques personnes avertirent à temps ce prince de leurs intentions. Les Égyptiens promirent de nouveau de lui payer[5] [695] l'or qu'ils avaient coutume de donner autrefois; ils livrèrent un otage comme garantie qu'ils donneraient l'or chaque année. [Le roi] prit l'otage et revint à Jérusalem; les Grecs restèrent dans la misère, et, comme l'hiver survint, plusieurs périrent[6]; à peine quelques-uns d'entre eux revinrent à leur pays[7].

La même année[8], l'émir de Mélitène, jeune homme dépourvu de jugement, se souillait dans les actions d'une honteuse débauche. Il s'attacha à une courtisane sorcière, qui le poussait à persécuter par toute sorte de maux les citoyens de la ville et ses soldats turcs. Quand les grands commencèrent à déclarer qu'ils ne supporteraient plus de telles choses, il redoubla les désordres de sa vie ; il

1. Les *Actes* de la discussion publique de Theorianus sont imprimés dans la *Patr. Gr.*, t. CXXXIII, 114-298. Voir le résumé succinct de Lamy, Bar Hebr., *Chron. eccl.*, I, 551, n. 1.

2. Le titre et le début de ce chapitre se trouvaient dans la lacune. Nous suppléons les premières lignes d'après l'abrégé arménien (*Hist. arm. des Crois.*, I, 369). — 3. D'après le contexte; c'est d'ailleurs la date exacte (1170). — 4. La reine Marie était la petite-nièce de Manuel. — 5. Fin de la lacune. — 6. Par suite des tempêtes. — 7. Sur cette campagne et le célèbre siège de Damiette cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LXXXIX, § xxxvii-xli ; *Gesch. des Königr. Jerus.*, p. 345 et suiv. ; G. Schlumberger, *Campagnes du roi Amaury Ier de Jérusalem en Égypte* (Paris, 1907). — 8. 1481 (Bar Hebr., *Chr. syr.*, p. 338).

s'empara de tout ce qu'il trouva dans les trésors de son père, il prit avec lui cette courtisane et ses familiers, et il quitta la ville, comme pour les punir. Les généraux, les soldats et les citoyens, en voyant ce que [faisait] l'insensé[1] Maḥmoud[2], s'empressèrent d'établir son frère, un jeune prince nommé Abou 'l-Qâsim.

Quand celui-ci régna, la ville fut pacifiée; l'autre devint errant de place en place, et le discours exposera dans la suite[3] la fin de sa vie.

La même année, le roi de Jérusalem ayant appris que Mleḥ, prince de Cilicie, faisait du mal aux Chrétiens, de toute façon et en tous lieux, s'avança contre lui. Celui-ci eut recours aux Turcs, qui vinrent à son aide. Il y eut une bataille. Le Seigneur, dans sa bonté, aida le roi qui les vainquit. Les Turcs s'enfuirent et Mleḥ rentra dans sa citadelle. Tandis que le roi assiégeait cette citadelle [**696**] et commençait à l'attaquer, Mleḥ, réduit à l'extrémité, se repentit, demanda pardon et promit de rester dans la soumission au roi[4].

La même année mourut 'Izz ed-Daulah[5], prince de la forteresse d'Aghel. Son fils Asad ed-Dîn lui succéda. Il y eut une lutte entre celui-ci et son oncle paternel le prince d'Amid[6]. Ils s'emparaient des cultivateurs des villages et les vendaient comme esclaves. — *Fin.*

[En cette même année 1481, le lundi 29 de ḥaziran (juin), il y eut un violent tremblement de terre; la terre était secouée comme une barque sur la mer][7] . . . . . . [**695**] Craignons, mes frères, craignons! Si un tremblement de terre est capable d'inspirer une si grande terreur, qui pourra affronter le grand jour du jugement futur?

Comme nous nous trouvions dans le temple du couvent de Mar Ḥanania, nous nous prosternâmes sur le visage

[En cette année 1481, l'eunuque Emin ed-Dîn qui gouvernait à Mardin] (opprimait la ville)[8] [**695**] et le pays. Il prit la cour de notre église, à Mardin, et la donna aux Ṭaiyayê qui l'annexèrent à leur mosquée. Ce fut pour nous et pour tout le peuple une grande affliction. Alors, quelques hommes en vinrent à blasphémer contre les saints; au lieu de s'en prendre à eux-mêmes et à nous tous : car, parce que nous avons péché, Dieu a justement permis que les Gentils

---

1. Lire : ܫܛܝܐ ܡܪܐ. — 2. BH : « Moḥammed »; cf. p. 319, n. 3. — 3. Cf. ci-dessous, l. XX, chap. II. — 4. Cf. *Gesch. des Königr. Jerus.*, p. 355, et les sources citées. — 5. Fils de Mou'ayyid ed-Daulah, seigneur d'Amid, mort en 551 H. (1156-57). — 6 Djemal ed-Daulah Kamal ed-Dîn Abou'l-Qasim 'Ali ibn al-Ḥassan ibn Nisan, vizir de Maḥmoud ibn Ilaldi Djemal ed-Dîn, et dont il a été question plus haut (p. 320). Ces seigneurs d'Amid n'étaient, en effet, « officiellement » que les vizirs des princes turcs descendants de Inal. Page 677, l. 8 du texte, il faut probablement restituer ܕܐܝܢܠ ܛܘܪܩܝܐ « de Inal le turc », au lieu de ܐܬܘܩܝܐ proposé ci-dessus, p. 320, n. 8. (D'après des documents inédits communiqués par M. Max van Berchem.)

7. Le début du récit se trouvait dans la lacune. La date, d'après BAR HEBR., *Chr. syr.*, p. 339.

8. Suppléé d'après BAR HEBR., *Chr. eccl.*, I, 559.

devant l'autel, et nous l'étreignîmes. Nous étions projeté de côté et d'autre, et, de cœur seulement, nous priions le Seigneur de daigner mettre fin au fléau. Après un long moment, quand nous revînmes à nous, contre toute espérance, nous étions comme si nous sortions du tombeau, à cause de la frayeur. Ensuite, comme quelqu'un qui s'éveille d'un sommeil, nos yeux se mirent à répandre des larmes, et nos langues la louange, surtout quand nous vîmes, quand nous apprîmes et fûmes assuré que non seulement dans le couvent, mais dans tout le pays, il n'y avait eu absolument aucun dommage causé. Et quand nous sûmes quels désastres avaient été causés dans les pays et les villes, nous offrîmes tous des actions de grâces encore plus grandes à Dieu, qui avait eu pitié de nous bien que nous n'en fussions pas dignes.

Dans ce tremblement de terre s'écroula Berrhoë, qui est la ville d'Alep, dans laquelle l'impiété était aussi grande que dans Sodome et Gomorrhe. Nous avons vu de nos yeux les nombreux genres d'iniquité qui s'y commettaient. Plusieurs milliers de prisonniers chrétiens s'y trouvaient. Le dimanche seulement on leur permettait d'entrer à l'église, et avec les chaînes aux pieds et au cou. Leur plainte fendait les nues. Quelle langue pourrait dire, quelle oreille pourrait entendre les oppressions que subissaient là les prisonniers? Si la main voulait [696] les retracer, elle aurait besoin de plusieurs volumes. L'air était épaissi[1], pour ainsi dire, par la fumée de la rage des Ṭaiyayê de cette ville; et plusieurs en étaient venus à blasphémer en voyant et en apprenant leurs actions; ils disaient que la providence de Dieu ne s'étend pas jusque-là! C'est pourquoi sa justice usa de miséricorde envers eux en les arrachant à cette impiété furibonde[2] par ce fléau, comme ceux qui vivaient du temps de Noé par le Déluge. Ceux qui disaient que Dieu ne pouvait pas sauver ni délivrer les prisonniers de leurs mains, furent accumulés par monceaux dans le tremblement de terre[3]; leurs murs et leurs maisons furent renversés; l'air et l'eau furent infectés (par les cadavres) de ceux qui furent suffoqués; toute la ville se fendit : elle n'était plus qu'une série de crevasses et de fissures; les noirs montèrent sur eux[4] (?); elle devint comme une nous maltraitassent, ils osèrent s'attaquer injustement aux saints de Dieu. Pourtant, les saints eux-mêmes nous disent avec raison : « Le nom de Dieu est tourné en dérision à cause de vous, parmi les Gentils »; et, en vérité, malheur au serviteur qui est cause que le nom de son maître soit méprisé!

Le lendemain, cet eunuque tomba de sa monture; il fut pris de remords [mais ne put][5] restituer l'église, parce qu'il craignait les Ṭaiyayê.

En cette année où mourut l'évêque de Samosate, mourut aussi Joseph qui s'était établi illégitimement à Tella d'Arsanias, et les fidèles de l'endroit, qui étaient fort scandalisés à cause de lui, furent délivrés de lui. — *Fin.*

1. ܐܬܥܒܝ (?). — 2. ܦܘܪܐ. — 3. Lire : ܒܪ̈ܥܠܐ; vers. ar. : ܒܐܠܙܠܙܠܗ. — 4. De même vers. ar. : ܘܪܟܒ ܥܠܝܗܡ ܐܠܣܘܕܐܢ. Le texte paraît altéré. — 5. Lire : ܠܐ ܡܨܝܐ (BH).

colline de ruines. Et ce qui montre encore plus manifestement que le glaive de la colère était tiré contre elle, c'est qu'il n'y eut nulle part ailleurs un tel désastre.

A Antioche, le mur qui est sur le rivage du fleuve s'écroula; la grande église des Grecs s'écroula tout entière; le sanctuaire de la grande église de Mar Petrus fut renversé, ainsi que des églises et des maisons en divers lieux. Environ cinquante personnes périrent à Antioche même. Gabala s'écroula tout entière. A Tripoli, une grande partie (de la ville) et la grande église s'écroulèrent pareillement. Dans les autres villes du littoral, ainsi qu'à Damas, à Émèse[1], à Hama, dans toutes les autres villes et les campagnes, ce tremblement de terre causa des désastres, mais nulle part ailleurs on ne vit ou n'entendit parler d'un désastre semblable à celui qui arriva à Alep.

Le prince[2], seigneur de cette ville[3], coupa ses cheveux, se revêtit d'un sac, rassembla le peuple et monta à Qoçaïr demander pardon à leur patriarche. Ils le pressaient de rentrer dans l'église; mais il déclara : « Si vous n'en faites sortir le patriarche grec, je n'entrerai pas. » Quand ils y pénétrèrent, ils trouvèrent ce dernier broyé par le tremblement de terre; ils le prirent lorsqu'il respirait encore, et l'emportèrent hors de la ville : il mourut en route. Alors Amaury rentra à Antioche. Les murs de la ville et son église furent rebâtis.

Nour ed-Dîn rebâtit le mur d'Alep; de même, le seigneur de Samosate rebâtit ses murs, et chacun des princes turcs ou francs rebâtit ses places.

A nous, c'est-à-dire au reste de notre peuple qui se trouvait dans ces villes, Dieu procura un grand secours : peut-être parce qu'il n'y avait dans notre nation ni roi, ni riche[4]. A Alep, quand toute la ville s'écroula, notre église fut préservée, et il n'en tomba pas même une seule pierre. A Antioche, trois églises nous furent conservées : celle de la Mère-de-Dieu, celle de Mar Guiwarguis et celle de Mar Bar Çauma. De même, la petite église que nous avions à Gabala fut conservée, ainsi qu'à Laodicée et à Tripoli, pour l'exaltation et l'encouragement du reste de nos Orthodoxes. — *Fin.*

CHAPITRE [VII]. — *De l'époque à laquelle moururent le prince de Mossoul et le khalife de Bagdad; à laquelle Nour ed-Dîn descendit à Mossoul; à laquelle le couvent de Mar Mattai fut pillé, et à laquelle nous réunîmes un synode à Mar Ḥanania.*

En l'an 1482, au mois de 'ab (août), [mourut][5] l'atabeg Qoṭb ed-Dîn, prince de Mossoul et de toute l'Assyrie[6].

Alors, son frère, Nour ed-Dîn d'Alep, rassembla ses troupes, et descendit promptement. Il s'empara de Nisibe sans combat; et les jurisconsultes[7] s'en

1. Corriger : ܘܚܡܨ. — 2. *prinz*; cf. p. 314, n. 2. — 3. Antioche. — 4. BH : ܐܦܠܐ ܫܠܝܛܐ « ni prince ».
5. Lacune d'un mot dans le ms. — 6. Cf. *Gesch. der Chal.*, III, 345, n. 2. — 7. فقهة.

réjouirent, parce qu'il les avait en grande estime. Il [**697**] observait assidûment de ne pas boire de vin et de ne pas laisser passer le moment de la prière. Les Musulmans l'appelaient « prophète ». C'est pourquoi, il se montra dur pour les Chrétiens et fut agréable aux Ṭaiyayê. Il ordonna de démolir toute construction nouvelle qui se trouvait dans les églises ou les couvents; et ils se mirent à démolir une grande paroi qui avait été construite dans l'église de Mar Jacques de Nisibe, que les Nestoriens occupaient depuis le temps de l'hérétique Bar Çauma[1]. Ils pillèrent le trésor[2] qui s'y trouvait et un millier de volumes. Il fit de même en beaucoup d'endroits.

Il établit comme « gardien des lois » un de ses familiers, ennemi des Chrétiens, un jurisconsulte nommé Bar ʿAzroun, et il l'envoya faire une tournée pour détruire soigneusement toute construction nouvelle qui aurait été faite dans les églises du temps de son père et de son frère, « afin que Dieu ait pitié d'eux ! » Ce misérable partit, comme il en avait reçu l'ordre. Partout où on lui donnait des présents corrupteurs, il jurait que la construction était ancienne; mais là où on ne lui mettait pas ce voile sur les yeux, il démolissait et détruisait, jusqu'à ce que la chose fût connue de Nour ed-Dîn, qui le destitua.

Celui-ci marcha de Nisibe contre Šigar qu'il prit aussi sans combat.

Ensuite, au mois de kanoun Iᵉʳ (déc.) de l'année 1482, il mettait le siège devant Mossoul.

La même année mourut le khalife [**698**] Moustandjid[3]. Il eut pour successeur son fils nommé Moustadhi[4]. Quand celui-ci régna à Bagdad, il détourna des Chrétiens l'impétuosité de la haine et de la colère de Nour ed-Dîn, pour un motif que le récit exposera en progressant dans la suite des années[5]. — *Fin.*

Le couvent de Mar Mattai, dans la région de Mossoul et de Ninive, fut aussi atteint par l'inondation[6] qui l'emporta, à cause de nos péchés.

L'atabeg Qoṭb ed-Dîn mourut, et son fils Saif ed-Dîn commença à régner; or, en cette année ou dans l'année suivante, qui est l'année 1482, Nour ed-Dîn, prince d'Alep, attaquait cette ré-

En cette année[7], Ḥassan bar Kolaib[8], moine et prêtre, se fit musulman à Mardê, à cause d'une dispute entre lui et les moines ses frères. Les Ṭaiyayê s'emparèrent de leur couvent, appelé des Boukrê, qui était dans la montagne de Mardê, et ils en firent une mosquée pour les Curdes.

La même année, [**697**] l'évêque Diony-

1. Cf. tome II, p. 438. — 2. χειμήλιον. — 3. Le 9 de rebiʿ II, 23 déc. 1170. Cf. *Gesch. der Chal.*, III, 335. — 4. Abou Moḥammed al-Ḥassan ibn al-Moustandjid al-Moustadhi. — 5. Cf. p. 344.

6. Lire : ܡܥܠܐ ; au sens figuré « l'invasion ».

7. 1482 (= 1171). — 8. Lire ܟܘܠܝܒ au lieu de ܟܡܝܒ (cf. texte, p. 709, l. 27); la version arabe présente ici la même orthographe.

gion. [697] Les nombreux Curdes des environs du couvent savaient que Nour ed-Dîn se complaisait dans la vexation des Chrétiens. Ce fut un moment propice pour leur jalousie. Ils se rassemblèrent et formèrent le dessein de détruire le couvent. Ils essayèrent de s'en emparer pendant la nuit; mais les moines veillaient assidûment et plusieurs fois ils brisèrent les échelles, et même broyèrent et tuèrent quelques-uns d'entre les Curdes. Alors ceux-ci s'assemblèrent pendant le jour et vinrent l'attaquer ouvertement. En apprenant cela, les campagnards de la région de Ninive se réunirent, montèrent promptement aider les moines, et vainquirent les Curdes. Ceux-ci usèrent de ruse; ils firent une paix mensongère avec les moines, et leur donnèrent 30 dinars[1] comme par amitié. Les moines se fièrent à la paix trompeuse des Curdes; ils renvoyèrent les campagnards à leurs maisons. Alors les Curdes s'assemblèrent et arrivèrent à l'improviste. Ils ébranlèrent une des grosses pierres qui se trouvaient au sommet de la montagne et la firent rouler avec violence; elle frappa le mur à l'endroit où entrent les eaux, et y fit une brèche. Les moines s'assemblèrent, et amenèrent de la chaux et des pierres pour rebâtir l'endroit. Les Curdes se réunirent et leur lancèrent des flèches jusqu'à ce qu'ils les eussent affaiblis. Puis ils tirèrent leurs glaives et, poussant un seul cri[2], ils se jetèrent sur les moines : ils en tuèrent une partie, et une partie s'enfuit dans le donjon supérieur du couvent où ils furent sauvés. Le moine Mattai et le reclus Denḥa furent tués. Les Curdes étaient mille cinq cents. Quand ils se furent emparés du couvent, ils chargèrent leurs chevaux[3] et se chargèrent eux-mêmes (de butin). Un si grand butin se trouva dans le couvent parce que les biens des gens du pays y étaient accumulés par précaution.

sius, le docteur, commença à restaurer l'église de la Mère-de-Dieu à Amid; il y établit un diacre nommé Abraham, qui était son syncelle. Celui-ci réunit les jeunes gens qui voulaient s'instruire : lui-même s'instruisait près de l'évêque, et instruisait ensuite les disciples. A l'aide de subsides fournis par lui-même et par les autres fidèles, il restaura l'église[4].

La même année, nous bâtîmes l'église qui est dans le couvent d'Abou Ghaleb, dans le pays de Birta de Gargar.

La même année, nous réunîmes un troisième synode dans le couvent de Mar Ḥanania. On ordonna comme évêques Ignatius, pour Tella d'Arsanias[5], et Iwannis, pour Sibabérek, tous les deux (originaires) de Mélitène, qui furent appelés de Sergisyeh et de Pesqîn. — *Fin.*

1. D'après Barhébr. (*Chr. eccl.*, II, 366), « les moines donnèrent 30 dinars aux Curdes pour obtenir la paix ». — 2. ܩܠܐ ܚܕ. — 3. Lire : ܠܒܥܝܪܝܗܘܢ ; BH : ܐܛܥܢܘ ܥܠ ܒܥܝܪܐ ܕܝܠܗܘܢ ܕܒܬܐ.

4. Ms. « la région », et de même vers. ar. : كورة الارزن ; lire ; ܐܪܙܢ. — 5. Lire : ܐܪܣܢܝܣ ; vers. ar. : ܠܐܪܣܢܝܣ.

Quand les Curdes furent partis, les moines prirent les livres et tout ce qui était dans le donjon, et ils descendirent à Mossoul. Le couvent resta [698] privé d'habitants et d'office : spectacle lamentable, (fait) pour notre punition. Les gens du pays louèrent des soldats pour garder le couvent, afin que les ennemis ne démolissent pas les constructions. Ils leur assignèrent trente dariques par mois.

Quand les princes de Mossoul apprirent ce qu'avaient fait les Curdes dans le couvent, ils envoyèrent une armée qui en massacra un grand nombre. Les Curdes firent alors une incursion et dévastèrent neuf villages dans le pays des Nestoriens : ils tuèrent les gens, pillèrent le bétail et les biens, et incendièrent les maisons.

CHAPITRE [VIII]. — *De l'époque des attaques de Nour ed-Dîn contre Mossoul; et des autres événements qui arrivèrent à cette époque.*

Nour ed-Dîn entourait Mossoul dans laquelle se trouvaient les cinq fils de son frère avec leur ministre, un eunuque qu'on appelait Fakr ed-Dîn 'Abd el-Masîḥ, originaire de la région d'Antioche. Comme il était favorable aux Chrétiens, comme autrefois Mardochée à ses concitoyens, il était regardé d'un mauvais œil par la jalousie des Ṭaiyayê, comme (jadis) celui-là par Bougaios[1]. Nour ed-Dîn lui-même disait que son zèle avait été excité et qu'il était venu à Mossoul à cause de cet homme. Celui-ci gouvernait la ville[2] avec prudence. Voyant qu'ils ne pourraient résister à Nour ed-Dîn, car tous se mettaient à sa suite, il lui envoya des intermédiaires pour la paix. Il sortit ensuite lui-même, et reçut le serment que Nour ed-Dîn n'enlèverait pas la ville à son neveu. Nour ed-Dîn entra alors et monta à la citadelle ; il y établit un chef pour la lui garder, [699] un eunuque nommé Sa'd ed-Dîn[3], et il laissa la ville et le pays entre les mains de son neveu. Il partagea [l'or et les richesses qui se trouvèrent dans le trésor][4] de son frère entre les fils et les filles de celui-ci, et il leur partagea de même ses pays ; il plaça sous sa propre autorité tous les pays qui avaient une citadelle, c'est-à-dire une forteresse, et établit dans chacune d'elles un préfet. Il multiplia les tributs des Chrétiens, il augmenta la capitation, établit la loi qu'ils devaient être ceints d'une ceinture, et ne pas laisser croître les cheveux de leur tête, afin qu'ils fussent reconnus et tournés en dérision par les Ṭaiyayê. Il décréta de même que les Juifs devaient porter un morceau d'étoffe rouge sur leurs épaules, pour être reconnus.

---

1. Βουγαῖος; Esth., xii, 6. — 2. Ms. : « les villes ». — 3. BH : ܣܥܕ ܐܠܕܝܢ ܩܘܡܫܬܟܝܢ. — 4. Le copiste a omis ici une ligne ; restituer : ܕܗܒܐ ܘܥܘܬܪܐ ܕܐܫܬܟܚܘ ܒܓܙܐ ܕܐܚܘܗܝ, d'après la vers. ar. : ܘܩܣܡ ܡܘܓܘܕܐܬ ܐܠܕܝ ܐܟܝܗ ܡܢ ܕܗܒ ܘܦܨܗ...

A cette époque, Amaury, roi de Jérusalem, se rendit à Constantinople, près de l'empereur des Grecs[1]. On lui donna beaucoup d'or et des armes.

Nour ed-Dîn, ayant appris son retour, s'empressa de revenir et ramena avec lui l'eunuque 'Abdallah[2], ne voulant pas le laisser, de peur qu'il ne se fît l'auxiliaire des Chrétiens. Quand cet homme partit pour Berrhoë, ce fut une affliction pour les populations chrétiennes qui étaient en Assyrie et en Mésopotamie.

Toutes ces choses arrivèrent dans le mois de 'iyâr (mai) de cette année 1483.

Ce même mois, l'émir qui était à Mélitène[3], un jeune homme de quinze ans, frère de celui qui avait honteusement abandonné cette ville pour s'en aller[4], épousa la fille de Qara-[A]rçlan[5] de Ḥesna de Ziad, qu'on lui amena. Après s'être contentés et réjouis dans le festin, ils sortirent pour donner des jeux, selon la coutume des Turcs et des soldats. Alors, dans la violente rapidité de son cheval, l'émir tomba et mourut. Leur joie se transforma en deuil. Tout le monde croyait [**700**] qu'ils ramèneraient le prédécesseur pour l'établir comme leur chef, mais les Turcs n'y voulurent point consentir; ils se réunirent, jurèrent et firent jurer aux Chrétiens de n'accepter jamais celui qui les avait abandonnés pour s'en aller ; ils établirent donc comme chef son autre frère plus jeune, qui s'appelait Féridoun[6], et ils lui donnèrent la femme de son frère, malgré elle. — *Fin*.

Comme le discours l'a partiellement exposé au sujet de Nour ed-Dîn, il se laissait prendre à la vaine gloire de ces Ṭaiyayê qui le considéraient même comme un « prophète »[7]. Aussi s'appliquait-il de toutes les manières à molester les Chrétiens, afin de passer auprès des Musulmans pour observateur assidu de leurs lois.

Aussi, quand, en dehors de la Syrie et

Au mois d'éloul (sept.) de cette année 1482, le vieillard Gabriel, du couvent de Mar Bar Çauma, fut chassé par ses compagnons et vint nous trouver à Mar Ḥanania. A cause de lui, et pour d'autres affaires, nous nous rendîmes au couvent.

Nous étions accompagné de l'évêque Iwannis de Kaišoum, qui était malade. Or, il mourut le samedi 24 de ce mois[8],

1. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, LXXXIX, § XLII; *Gesch. des Königr. Jerus.*, p. 353. — 2. Lire : ܥܒܕܐܠܗ ; il s'agit de 'Abd el-Masîḥ, dont il changea le nom en celui de 'Abdallah. Cf. Bar Hebr., *Chron. syr.*, p. 341. — 3. Abou 'l-Qasim. — 4. Cf. ci-dessus, p. 337. — 5. Ici et plus bas (p. 346, l. 4) Michel semble parler de Qara-Arslan comme encore vivant. La date de sa mort (17 juill. 1167) marquée plus haut (p. 329) est celle que donnent les auteurs arabes, auxquels Barhébréus a pu l'emprunter. Cette date n'est pas sans susciter quelques difficultés ; cf. H. Derenbourg, *Ousâma ibn Mounḳidh*, p. 323. — 6. BH : ܦܪܝܕܘܢ.

7. Cf. ci-dessus, p. 340.

8. Le 24 sept. 1171 était un vendredi.

de l'Égypte, il domina encore sur l'Assyrie, il s'éleva dans son orgueil comme s'il régnait déjà sur toute la terre habitée. Alors, Satan l'excita à détruire tous les Chrétiens. Pour ce motif, il écrivit des lettres et envoya des messagers au khalife, disant : « Ceci est écrit dans le Qorân, où se trouve tout ce qu'a dit Mahomet quand il leur prophétisait : « Les Musulmans régneront pendant « cinq cents ans, pendant lesquels ils « ne maltraiteront point les Chrétiens ». Ces années sont maintenant accomplies. Dès lors, il convient que les Chrétiens disparaissent de tout l'empire des Musulmans; de sorte que quiconque ne se fera pas musulman doit être mis à mort ». Il écrivait en outre, dans sa lettre au khalife, « qu'il était disposé à se rendre près de lui ». Ceci effraya le khalife ; [**699**] il comprit qu'il voulait venir astucieusement pour l'expulser, comme il avait fait à celui d'Égypte, et pour devenir khalife, puisqu'il se nommait lui-même « prophète »; et pour cela le khalife le méprisa.

Or, il arriva que le khalife mourut en ces jours-là, et son fils[1] lui succéda. Il tua le vizir[2] qui avait voulu l'empêcher de succéder à son père. Et, comme le vizir qui fut mis à mort était l'ennemi des Chrétiens, le nouveau khalife se prit à aimer les Chrétiens par haine du vizir. Ainsi, il délivra ces princes fidèles, les Benê Thomas, qui étaient emprisonnés, et leur rendit leurs maisons et leurs églises.

dans ce couvent de Mar Bar Çauma. Il était instruit dans la doctrine des Livres saints, suave dans son langage, et célèbre dans l'Église.

Deux mois plus tard, c'est-à-dire au mois de têšrîn II (nov.) de l'année 1483, un nouveau deuil très lamentable atteignit notre peuple, par la mort dans notre Église orthodoxe de Dionysius d'Amid, qui est Jacques bar Çalibi, le docteur éloquent, l'étoile de sa génération ; il convient de l'appeler ami du labeur[3], à l'exemple de Jacques [**699**] d'Édesse, car il brilla beaucoup par les labeurs de son érudition; il compila et composa des ouvrages très exacts de commentaires sur tous les livres des prophètes, c'est-à-dire sur tout l'Ancien Testament. Il fit en outre un commentaire célèbre sur l'Évangile, l'Apôtre, et les Actes, sur les livres doctrinaux de Grégoire le Théologien, sur les livres de Basile, sur celui de Denys[4], et sur ceux de Grégoire de Nysse ; sur les écrits de saint Sévère, sur celui de Pierre de Callinice, et sur les Centuries du moine Evagrius.

Il fit un livre de réfutations contre toutes les hérésies et toutes les sectes qui s'attaquent à notre foi orthodoxe. Il fit aussi des livres de commentaires sur la dialectique des auteurs profanes, d'Aristote et d'autres. Il fit un livre de théologie. Il écrivit encore une Chronique, un volume de lettres et des traités. Il compila et écrivit un grand volume dans lequel sont recueillis tous les

1. Moustadhi. *Gesch. der Chal.*, III, 338. — 2. Ibn al-Bélédi (Ibn al-Athir, t. XI, p. 237).
3. φιλόπονος. — 4. Du Pseudo-aréopagite.

On lui fit alors connaître comment son père avait chassé les envoyés de Nour ed-Dîn, parce qu'il avait deviné la ruse de celui-ci. Le khalife lui écrivit en réponse : « Il ne t'appartient pas d'être appelé « prophète », ni d'établir des lois, comme Dieu; car, tu ne comprends pas même correctement la parole de Mahomet à propos des années; et Dieu ne nous prescrit pas de tuer des hommes qui n'ont point commis de faute ». Nour ed-Dîn fut couvert de confusion; il renvoya des messagers et des présents[1], et demanda « à venir vénérer le tombeau du khalife défunt ». Cela profita encore aux Chrétiens, car le nouveau khalife fut confirmé dans l'opinion que Nour ed-Dîn cherchait à entrer perfidement dans la ville pour y régner. C'est pourquoi, il lui répondit par des menaces et lui défendit de venir.

chants de notre Église. Ainsi enrichit son Église par ses travaux, et enrichit son âme par l'observation des canons, ce saint dont nous avons écrit toutes les œuvres, tous les labeurs, toutes les actions glorieuses dans un traité. Quiconque le désire peut les apprendre de ce traité[2].

Il mourut, et son corps fut enseveli dans l'église de la Mère-de-Dieu [**700**] à Amid, sur le côté méridional, près du tombeau des patriarches Bar ʿAbdoun[3] et Bar Šoušan[4]. — Que Notre-Seigneur lui accorde le repos, et qu'il soit miséricordieux pour quiconque lira (ceci) et priera aussi pour ma personne pécheresse. — *Fin.*

Pour nous, nous devons comprendre que si Dieu a permis, à cause de nos péchés, que les Arabes [**700**] ou les Turcs régnassent sur nous, cependant, dans sa miséricorde, à aucun moment ni d'aucune façon, il ne nous a abandonnés ou ne nous abandonnera; mais, par sa providence, il nous garde et nous délivre de tous nos ennemis, à cause de son amour pour son Église.

CHAPITRE [IX] — *De l'époque à laquelle le sultan Kilidj-A[r]çlan entra à Mélitène et les émirs se réunirent de nouveau pour l'attaquer, à l'instigation de Nour ed-Dîn; à cette époque la fausse nouvelle de la mort de Nour ed-Dîn se répandit et la division tomba entre les Turcs et les Arabes de ses états.*

En l'an 1483, quand le sultan Kilidj-A[r]çlan apprit qu'il y avait de la division à Mélitène, à cause du jeune émir, il se prépara à venir contre cette ville. Ceux

1. Lire : [illegible].

2. Cet ouvrage de Michel ne nous est pas parvenu. Sur la vie et les œuvres de Denys bar Çalîbi, cf. *Bibl. Or.*, II, 156-211; Wright, *Syriac liter.*, p. 246; R. Duval, *La littér. syriaque*, 3e éd., p. 399; Labourt, préface à *l'Exposition de la liturgie* (*Corpus Script. Christ. Or.*; *Script. Syr.*, sér. II, t. XCIII). — 3. Cf. ci-dessus, p. 162. — 4. Cf. ci-dessus, p. 171.

qui se trouvaient dans la ville, et qui s'étaient déjà mis unanimement d'accord, envoyèrent à Ḥesna de Ziad, chercher l'eunuque Sa'd ed-Dîn, homme de gouvernement et habile. Celui-ci fortifia, encouragea, mit d'accord toutes les forces et en fit un seul faisceau. Il confirma les fiançailles de la fille de son maître avec le jeune émir. C'est pourquoi, quand le sultan arriva, il ne put s'emparer de la ville; mais il emmena le peuple de la région, environ 12 mille hommes, et s'en alla.

Nour ed-Dîn excita tous les émirs à se joindre à ses troupes; ceux de Mossoul, de Mardin, de Ḥesna de Ziad, ceux des Arméniens s'assemblèrent avec beaucoup d'autres près d'Išma'il, à Sébaste. Le sultan était à Césarée, et il les remettait d'un moment à un autre. Il les trompa pendant tout l'été; quand ils virent que l'hiver approchait et qu'il les trompait, [**701**] ils s'avancèrent jusqu'à la porte de Césarée pour l'attaquer. Le sultan ne sortit pas pour livrer bataille[1]. Ils demandèrent qu'il rendît [le peuple][2] qu'il avait fait captif dans le pays de Mélitène, [**702**][3] ainsi que les pays qu'il avait enlevés à son frère Šahinšah[4], et ceux qu'il avait pris à Danoun[5], et (qu'il délivrât) les fils de son frère qu'il tenait emprisonnés. Il renvoya le peuple de Mélitène; il constitua à son frère une pension annuelle de 10.000 dinars; mais il ne rendit pas une seule place. En ce qui concerne les enfants de son frère, il montra de la cruauté. Il en fit massacrer un, le fit rôtir au feu, le plaça dans un plat avec du pain et envoya ce festin au père en menaçant, s'il réclamait les trois autres, de les renvoyer de la même manière. En voyant cela, les Turcs furent effrayés et, comme ils étaient réduits à l'extrémité, ils firent la paix et revinrent chacun dans son pays, à cause de l'hiver et aussi parce que leurs pays étaient dégarnis de troupes.

Quand la nouvelle se répandit que Nour ed-Dîn était mort, les Arabes et les Turcs s'insurgèrent les uns contre les autres. Ils s'assemblèrent par milliers : tuant et se faisant tuer. La crainte s'empara des Chrétiens, redoutant qu'il ne les massacrassent dans leur fureur. C'est pourquoi les villages étaient vides

---

1. Barhébr. ajoute : « mais il demanda la paix ». — 2. Suppl. : ܠܥܡܐ, d'après BH et la vers. ar. — 3. Le texte continue, sans interruption, p. 702, l. 12 : ܘܠܐܬܪܘܬܐ. Tout ce qui est intercalé ici (p. 701, l. 5 et suiv.) appartient au chap. vii du Livre XX ; et se trouve répété plus bas (texte, p. 719, l. 9). La même intercalation et répétition se trouve dans la vers. arabe. — 4. Il devait être question de ce prince dans une des lacunes de notre texte. Le premier alinéa du chap. iii (ci-dessus, p. 312) est ainsi rendu dans l'abrégé arménien : « En l'année 1466.... le fils de Maç'oud, Kilidj-Arslan, monta sur le trône. Il avait deux frères : il emprisonna l'un, et l'autre s'enfuit vers les bords de la mer, et se cantonna dans les forteresses que son père lui avait données avant sa mort. Il se nommait Schahenschah, et s'était allié par mariage à la famille de Danischmend. Ya'koub-Arslan prenant fait et cause pour lui, déclara la guerre à Kilidj-Arslan, et le combattit. En même temps, il envoya prévenir Nour-eddin, qui accourut et s'empara de Ph'arzman et d'Aïn-tab. » (*Hist. arm.*, I, 347). — 5. Émir de Césarée et de Sébaste (cf. p. 253) ; Kilidj-Arslan lui avait enlevé Césarée (cf. p. 332).

de leurs habitants et les routes privées de circulation dans toute la Syrie, la Mésopotamie et l'Assyrie. Au mois de tešrîn, quand les troupes et les émirs revinrent de la Cappadoce dans leurs pays, Nour ed-Dîn releva de sa maladie; il se montra, et tous les peuples connurent qu'il était guéri. Ils se dispersèrent et on ne les vit plus de nouveau, et les pays furent pacifiés.

Dans cette sédition qui eut lieu entre les Arabes et les Turcs, un millier de personnes environ furent prises dans le pays de Kaišoum; les gens de Mélitène les rachetèrent, et acquirent ainsi un profit spirituel. — *Fin.*

En l'année 1483, au mois de tamouz (juill.), les Arabes s'emparèrent de l'église de Mar Thomas, que nous avions à Mardin, pour la raison que voici :

Un homme nommé Bar Çauma, de Mardîn même, fut surpris en adultère avec une femme arabe; après divers supplices il échappa tout juste à la mort. On décréta que tous ses biens seraient confisqués; et comme du temps de Ḥossam ed-Dîn ce Bar Çauma avait restauré l'église, en y faisant quelque construction, les Ṭaiyayê imaginèrent de dire au préfet que cette église appartenait à Bar Çauma, puisqu'elle avait été bâtie par lui; et, sous ce prétexte, ils s'en emparèrent, la démolirent, et en firent une mosquée. Ce fut une très grande affliction pour les Chrétiens. Mais comme ils enflammaient la justice (divine) par le blasphème, tandis qu'ils s'efforçaient par leurs propres forces d'arracher l'église aux Ṭaiyayê, ils attiraient une plus grande colère contre nous. Le peuple (des Chrétiens) s'assembla pour se plaindre au préfet; or,

La même année, Abraham, qui était le syncelle de Dionysius, fut ordonné pour Amid[1].

La même année, tandis que nous étions dans le couvent de Mar Bar Çauma, nous y bâtîmes une demeure pour le patriarche, et un hospice pour ceux qui y viennent.

La même année, commença la restauration de la grande église de Mélitène, appelée du Cursor. Cette restauration eut lieu ainsi. La coupole de cette église, à cause de sa vétusté, était crevassée et sur le point de s'écrouler. Maintes fois les fidèles avaient projeté de la restaurer; mais les pasteurs ne le leur avaient point permis, sous prétexte qu'ils redoutaient ceux qui gouvernaient, mais en réalité parce qu'ils craignaient qu'après avoir commencé les fidèles ne pussent terminer et qu'eux-mêmes ne fussent contraints de la rebâtir. Voilà pourquoi elle resta (ainsi) jusqu'à cette époque. Et quand quelques hommes sages de la ville qui se trouvaient là virent[2] [702] (cela, ils vinrent trouver)

1. Cf. p. 341. — 2. Le texte de cette col. compris entre les l. 36 de la p. 700 et 24 de la p. 702, est une intercalation qui appartient au chap. vii du livre XX. On le retrouve plus loin à sa place (texte, p. 718). La dernière phrase est obscure. Peut-être faudrait-il lire : « quelques hommes sages de la ville, voyant que nous nous trouvions là, vinrent trouver ma Bassesse..... » (?).

comme ils ne cherchèrent pas le secours en Dieu, mais blasphémaient contre Dieu [**701**] et contre les saints, le Seigneur endurcit le cœur du préfet; il n'accueillit pas leur plainte, sa colère s'accrut, et il fit peser un joug plus lourd sur les Chrétiens.

Ce Ḥassan bar Kolaib, dont nous avons parlé plus haut[1], fournit une occasion à cette colère. Il était moine et prêtre[2], et avait deux frères charnels qui étaient aussi moines. Ceux-ci l'ayant querellé à cause de sa dissolution, il alla par colère se faire musulman. Ensuite il se repentit, s'enfuit à Jérusalem et revint au christianisme. Quand le préfet apprit cela, il s'empara de ses frères et des autres moines et leur fit subir des tourments jusqu'à ce qu'ils en mourussent.

En cette année 1483, au mois d'éloul (sept.), arriva subitement le froid avec la pluie et la neige. Il détruisit les vignes, les oliviers, le coton et le sésame qui devinrent tels que des charbons noirs, comme s'ils avaient été brûlés par le feu. Cette calamité se fit sentir non seulement en Assyrie, en Mésopotamie, en Syrie, mais aussi dans les contrées de Perse et d'Arménie, et même en Palestine et en Égypte. Toute la terre ressemblait à un tas de copeaux que le feu a dévoré et qui est devenu cendre et poussière : vision effrayante pour les yeux des spectateurs qui ne sont pas devenus[3] entièrement endurcis, comme ma Bassesse (avec) empressement[4]. Je donnai cinq cents dariques pour commencer, et je fis en outre des promesses. Ils mirent la main à l'œuvre et démolirent la coupole et les portes du nord et du sud. Ils commencèrent la reconstruction; mais la jalousie[5] de celui qui s'efforce[6] de détruire les bienfaits spirituels et corporels ne demeura pas inactive. Les auxiliaires du dessein de ma Bassesse furent l'archidiacre Abou'l-Ḥassan, et l'économe Romanus, surnommé Da'wagan[7]; toute la bâtisse fut achevée par la diligence pleine de foi de celui-ci. Les adversaires (du projet) eux-mêmes, quand ils virent les portes admirablement reconstruites, s'empressèrent de s'en faire les auxiliaires. Alors ils démolirent et rebâtirent peu à peu toute cette grande église, l'élevèrent [**703**] et la terminèrent. Tous les gens de la ville participèrent à la restauration; les pauvres et les veuves remettaient en secret leurs biens entre les mains du fidèle Romanus.

La première construction de cette église, faite par l'évêque Ignatius le Cursor[8], eut lieu en l'an 1280; cette restauration commença en l'an 1483; elle dura six ans et fut achevée en l'an 1488; on y dépensa 2 [mille dariques][9].

1. Cf. p. 340. — 2. ܘܩܫܝܫܐ. — 3. ܒܚܪܝܢ.

4. La vers. arabe supprime le reste de ce chapitre, sans doute faute de pouvoir le relier à l'intercalation; elle termine ainsi : ܦܪܟܢܐ ܠܗ ܘܪܐܙ ܟܠ ܗܕܐ ܘܫܠܡܘܬܐ. ܘܬܫܒܘܚܬܐ ܐܠܠܗܐ ܠܥܠܡ ܐܡܝܢ.... — 5. ܚܣܡܗ. — 6. ܡܬܚܦܛ. — 7. BH : ܕܥܘܓܢ, avec la vocalisation. — 8. Cf. ci-dessus, p. 130. — 9. Ainsi d'après BH; le nom de la monnaie est omis dans le ms.

une pierre insensible, par les péchés, les iniquités, les impiétés de toute espèce qui se commettent dans cette génération perverse et affligeante, en laquelle tous, chacun selon ses moyens, nous nous sommes écartés de la crainte de Dieu. Et pour cela, [702] il nous est arrivé[1] à juste titre au-delà de ce qui est écrit[2] : « Leur nourriture était encore dans leur bouche que la colère de Dieu s'éleva contre eux! » — *Fin.*

CHAPITRE [X]. — *De l'époque à laquelle fut tué Išma'il, prince de Cappadoce, auquel succéda son oncle paternel Danoun; à cette époque Nour ed-Dîn se montra (guéri), et la famine s'aggrava, par suite de la multitude des calamités violentes.*

En cette année 1484, Išma'il, prince de Cappadoce[3], fut tué pour la raison que voici :

Comme les gens étaient grandement opprimés par la famine qui régnait depuis longtemps dans tout ce pays et en outre par un hiver rigoureux, ils lui demandèrent de leur donner de la nourriture. Bien qu'il eût du blé, il ne leur en donna pas même la plus petite quantité; mais il se moqua d'eux et les chassa à diverses reprises. Alors, pressés par la faim, ils méditèrent de le tuer pour se nourrir de son froment, eux et leurs enfants. Ils formèrent une conjuration, se jetèrent sur lui, et le massacrèrent ainsi que sa femme, sœur du sultan, et ses familiers au nombre de cinq cents, et ils les jetèrent sur la neige, ne les jugeant pas même dignes de sépulture. Ils s'emparèrent de tout ce qu'il avait, et ils s'en nourrissaient. La nouvelle de son massacre ne se répandit pas avant le mois de šébaṭ (févr.), car la circulation était empêchée par l'abondance de la neige. Quand la nouvelle fut connue dans tous ses états, les pillards ne purent pas même s'ébranler à cause de la neige. Alors, ceux qui l'avaient tué se mirent complètement d'accord et prirent la résolution d'établir à sa place quelqu'un de la même famille. Ils envoyèrent chercher [704] son oncle paternel[4], Danoun, que le sultan avait chassé de Césarée[5], et qui s'était enfui à Damas. Aussitôt, après avoir imploré le secours de Nour ed-Dîn, Danoun vint à pied à cause de la neige. Quand il arriva dans le voisinage du couvent[6], les gens du couvent

1. Le copiste paraît avoir omis ici un ou deux mots ; vers. ar. : ܘܡܟܝܠ ܙܢܐ. ܘܠܗ ܐܝܟ ܐܡܝܪ ܡܢ ܩܘܠܝܐ ܡܩܒܠܝܢ ܐܘ ܟܠ ܡܐܟܘܠܬܐ.... — 2. *Ps.* LXXVIII, 30.

3. Successeur de Ya'qoub-Arslan, qui régnait à Sébaste. Cf. ci-dessus, p. 324. — 4. *Sic.* ms., ici et dans le tableau chronologique, d'accord en cela avec Barhébréus; cf. ci-dessus, p. 324, n. 8, où Ismaël est donné comme le *petit*-neveu de Ya'qoub-Arslan. Toutefois, la vers. armén., dans le passage correspondant (*Hist. arm.*, I, p. 359), dit simplement « le fils de son frère », faisant ainsi de Danoun le « cousin » d'Ismaïl. — 5. Cf. p. 332, 346. — 6. Le couvent de Bar Çauma.

sortirent et lui frayèrent la route pendant cinq jours, et à peine put-il passer. Il parvint à Sébaste et commença à régner. Alors, il fit mettre à mort la plupart de ces meurtriers qui avaient tué leur maître[1], et ils burent, pour ainsi parler, le calice qu'ils avaient préparé.

Ensuite, Nour ed-Dîn, que l'on croyait mort, parut et s'avança à la rencontre du sultan, avec l'émir Gogh-A[r]slan, de Kaišoum, qui était l'oncle maternel du sultan. Cet émir ayant appris que le sultan était irrité contre lui, avait abandonné Kaišoum, par crainte, et s'était retiré près de Nour ed-Dîn.

Quand Danoun régna en Cappadoce, le sultan marcha contre lui. Alors Nour ed-Dîn rassembla (ses troupes) et vint s'emparer de Kaišoum, de Beit Ḥesnê, de Marʿaš, et entra dans le pays de Djiḥan. C'est pourquoi le sultan abandonna Sébaste et se hâta de venir combattre Nour ed-Dîn.

Comme les deux armées campaient en face l'une de l'autre, dans le pays de Djiḥan, les deux partis étaient plongés dans la crainte; car tous les deux étaient fort puissants par le nombre, et une grande famine se faisait sentir dans les deux camps où beaucoup d'hommes périrent. Pour cette raison, des intermédiaires s'étant interposés entre eux, ils consentirent à la paix. Nour ed-Dîn rendit Kaišoum [**705**] et tous les pays qu'il avait enlevés au sultan, et le sultan laissa Danoun régner en Cappadoce sous la suzeraineté de Nour ed-Dîn. Ils firent ainsi la paix et chacun s'en retourna dans son pays.

Parlons maintenant des calamités qui enlevèrent les hommes, les animaux, les volatiles; car, mes amis, Dieu permit à cette époque que tout l'Univers fût plus ou moins châtié : et cela très justement. En effet, l'incrédulité surpassait le châtiment : et quand les récoltes furent détruites aux mois d'éloul et de tešrîn, les astrologues attribuaient le fléau au hasard, et ils prétendaient que cela ne pouvait pas arriver de nouveau à cette époque. C'est pourquoi le Seigneur étendit de nouveau sa main. L'air se couvrit d'obscurité, de sorte que la lumière du soleil

A cette époque nous[2] prîmes soin des livres du couvent de notre seigneur Mar Bar Çauma. Après avoir restauré les anciens, avec l'aide de Dieu, nous fournîmes le papier[3], et ses[4] deux tomes furent copiés pour le couvent, en souvenir de l'évêque Athanasius, qui est Zachai, mon oncle paternel, et de Rabban Élias, mon père charnel.

En la même année nous restaurâmes la source d'eau de ce couvent.

La même année, l'évêque de Djézireh[5] fut persécuté par les Ṭaiyayê, à cause d'un couvent dont ils s'emparèrent à l'aide de faux documents. Quand il fut

1. Lire : ܠܡܪܗܘܢ.

2. Lire : ܚܢܢ. — 3. Lire : ܘܪܩ. — 4. Le nom d'auteur n'est pas exprimé; il s'agit peut-être des ouvrages de Bar Çalibi; cf. p. 344. — 5. Basilius. Cf. Bar Hebr., *Chr. eccl.*, II, 368 (ann. 1483).

paraissait seulement comme celle de la lune; une neige abondante tombait, pour ainsi dire, comme d'une cataracte; les montagnes et les plaines en furent remplies, de sorte que les hommes robustes ne passaient qu'avec grande difficulté non seulement d'un village à un autre, mais même d'une maison à l'autre. Les rues des villes et des villages furent remplies de neige et de glace, et les hommes étaient enfermés dans les maisons comme dans des tombeaux. Les fleuves, les fontaines et toutes les sources furent durcis par la gelée, de sorte que les hommes, les animaux et les volatiles périssaient aussi bien de soif que de faim.

Quelle langue pourrait raconter, ou quelle main pourrait écrire la calamité qui atteignit, à cette époque, tout ce qui respire sur la terre? [**704**] Les animaux et les oiseaux, qui se précipitaient pour entrer dans les maisons, tiraient des larmes de ceux qui les voyaient, par leur aspect lamentable, et périssaient bientôt. Les bœufs, les ânes, les chevaux périrent dans les maisons. Les moutons et les chèvres étaient accumulés sous la neige. L'air était empesté de l'odeur des cadavres. Les hommes qui avaient survécu goûtèrent la mort. Les poissons même n'échappèrent pas au fléau. Et ces choses n'arrivèrent pas seulement dans les contrées septentrionales, mais jusque dans l'Inde la neige atteignit quatorze empans, là où elle ne tombait point ordinairement.

emprisonné à Mossoul, les gens de son diocèse se rendirent à Bagdad et moyennant de grandes dépenses le couvent fut délivré et l'évêque aussi.

A cette époque, quelques Arméniens d'Édesse, *bartabeïta*[1], c'est-à-dire docteurs, accusaient vivement leur catholicos de vendre[2] le sacerdoce. L'un, nommé Garabed, était prêtre, et les deux autres étaient moines et s'appelaient : l'un Géôrk[3] et l'autre 'Ausîg[4]. Le catholicos les prit et leur fit raser la barbe, dans sa colère. Dès lors, ils furent eux-mêmes encore plus irrités. Ils donnèrent naissance à une hérésie. Environ quatre cents familles arméniennes s'attachèrent à eux, [**704**] et on les appela Ausiganayê. Alors, le catholicos fut encore plus animé[5] : il envoya des messagers et des présents au préfet, et lui demanda de les chasser de sa ville. Le préfet accepta les présents et permit aux Arméniens de les expulser; mais il y eut du trouble et des coups; les Ausiganayê offrirent eux-mêmes des présents à l'émir qui leur donna la permission de vivre comme ils voudraient. Alors ils se joignirent aux Chalcédoniens; c'est pourquoi tous les Arméniens, comme aussi nos fidèles, les détestaient.

Réduits aux difficultés, ils trouvèrent un homme d'Alexandrie, qui savait écrire l'arabe, et était loquace. Il alla trouver Nour ed-Dîn, et accusa le catholicos, nous-même et les Édesséniens, en disant : « Des messagers et des lettres arrivent aux Arméniens et aux Syriens

---

1. Armén. : *vartabed.* — 2. Lire : ܕܙܒܢ ܗܘܐ ܟܗܢܘܬܐ ; vers. ar. : ܕܙܒܢ ܡܫܡܫ ܠܟܗܢܘܬܐ. — 3. C.-à-d. : Georges. Ms. et vers. arabe : *Bórk.* — 4. C.-à-d. : Hésychius. — 5. ܐܬܚܡܝ.

La neige couvrit tout à coup les campements des Arabes qui avaient l'habitude de ne pas demeurer dans des maisons, mais[1] sous des tentes; et ils périrent de telle sorte qu'il ne resta personne pour porter la nouvelle d'un campement à l'autre. Plusieurs [périrent][2] au milieu de leurs maisons; car la neige s'accumula et les maisons s'écroulèrent et les écrasèrent. De nombreux villages périrent, et on en eut à peine connaissance avant le mois de nisan (avr.). Quantité de voyageurs furent surpris en route et ensevelis sous la neige. Alors, malgré eux, les libertins jeûnaient, les ivrognes étaient abstinents; les rois, les riches, les préfets et les pauvres persévéraient dans les prières, les larmes et les aumônes. Mais Satan détournait de la pénitence l'esprit des rois et des princes, par l'intermédiaire des astronomes qui disaient : « Quand l'étoile Saturne[3] se trouve dans le voisinage de Mars, par son rapprochement elle cause cette calamité; et maintenant qu'elle s'est éloignée [**705**] la calamité a cessé, et elle n'arrivera plus avant de nombreuses années; et par conséquent les rogations n'ont plus d'utilité, il n'est plus besoin d'aumônes. » Beaucoup[4] ajoutaient foi à de semblables paroles; mais Dieu en dévoila la fausseté. La même chose arriva l'année suivante, depuis le mois d'adar (mars) jusqu'au milieu de ḥaziran (juin), et alors les insensés même qui professent les erreurs des astrologues furent obligés de confesser que le Seigneur fait tout ce qu'il veut. — Nous avons rapporté ces choses afin que les hommes prudents recueillent les avantages de la foi.

A cette époque, les Ṭaiyayê pillèrent de nouveau l'église des Quarante-Martyrs, à Mardîn ; car Dieu nous fit sentir son abandon pour que nous soyons de nouveau châtiés. Cette église fut sauvée par un miracle de la providence de Dieu.

de la part de l'empereur des Grecs, pour qu'ils lui livrent Édesse ». Le métropolitain Athanasius fut conduit à Alep, avec les Arméniens et quelques autres citoyens d'Édesse. On examina l'affaire, et ce grec fut reconnu comme un imposteur. Il fut chassé et s'enfuit dans son pays; et les gens d'Édesse revinrent en paix. — *Fin.*

CHAPITRE [XI]. — *De l'époque à laquelle moururent Nour ed-Dîn, et le roi Amaury. A cette époque nous allâmes à Amid, et le catholicos Narsès mourut.*

En l'an 1485, Nour ed-Dîn était enflé d'orgueil, parce que l'Assyrie, la Mésopotamie, la Syrie et l'Égypte étaient soumises à son autorité, et tous les émirs qui s'y trouvaient couraient comme des esclaves là où il ordonnait; ceux de Cappadoce et de Cilicie lui étaient également soumis, et il se disposait à détruire,

1. Lire : ܐܠܐ. — 2. Suppl. ܡܝܬܘ, ou un mot synonyme. — 3. Κρόνος. — 4. Lire : ܣܓܝܐܐ (au masc.).

cette année, les deux royaumes à la fois : celui des Francs de Jérusalem et d'Antioche, et celui des Turcs de Bithynie. C'est pourquoi, des envoyés couraient avec empressement de tous côtés pour presser les troupes de venir. A Damas, des troupes innombrables se réunissaient de l'Arabie intérieure, d'Égypte, d'Assyrie, de Mésopotamie, d'Arménie, de Cappadoce, de Syrie, de Cilicie. La crainte et la terreur[1] [régnèrent][2] partout, et surtout sur le peuple maltraité des Chrétiens.

Mais le Seigneur, qui seul gouverne les empires des hommes et élève les humbles, [**706**] commanda, et subitement, le 23 de 'iyar de cette année[3], Nour ed-Dîn mourut, et tous ses projets furent anéantis. De joyeuses nouvelles furent annoncées non seulement aux Chrétiens, mais aussi à ces émirs qui étaient soumis à diverses contraintes. Il ne permettait pas de boire du vin dans son camp, ni ne tolérait la musique ou les danses, et son camp était absolument silencieux. Il était assidu à écouter la lecture de leur Livre ; il se considérait comme Mahomet, et s'attendait à ce que le Seigneur parlât avec lui comme avec Moïse. C'est pourquoi les Ṭaiyayê, qui avaient compris la vanité de ses désirs, l'appelaient « prophète » ; à chaque instant ils répétaient : « Aujourd'hui, ou hier, on t'a vu à La Mecque, ou dans telle mosquée », et il acceptait cela.

Il régna 28 ans. Après lui, son fils Malik Çaliḥ régna à Alep et à Damas.

Narsès[4], catholicos des Arméniens, mourut, le jeudi 8 de 'ab (août).

Il avait deux neveux[5] qui s'étaient faits moines et étaient devenus évêques. Le plus âgé des deux ne se trouvait pas près de lui ; et c'est pourquoi il donna son anneau au plus jeune, qui fut proclamé catholicos. L'autre s'empressa de venir, mais comme le plus jeune ne le laissa point entrer, il eut recours à son beau-frère[6] Mleḥ, prince de Cilicie. Celui-ci le présenta à Nour ed-Dîn, et quand il revint, avec un édit des Turcs, le peuple des Arméniens craignit qu'il

Après cela, deux prêtres des Ausiganayê vinrent nous trouver, avec un de leurs moines, se plaignant de leur catholicos. Nous vîmes qu'ils comprenaient mal les paroles d'Athanasius et de Cyrillus, dont ils s'armaient (pour dire) : « Ces saints ont parfois affirmé deux natures dans le Christ, et parfois une seule ; donc nous pouvons aussi dire une ou dire deux (natures) ». Après que nous leur eûmes longuement exposé le vrai sens des écrits des saints, ils abandonnèrent l'opinion qu'ils tenaient et revinrent à l'orthodoxie. Nous leur écri-

1. ܪܗܒܬܐ. — 2. Suppl. : ܫܠܛ. — 3. En réalité le 15 mai 1174 ; cf. *Gesch. des Königr. Jerus.*, p. 358 ; *Gesch. der Chal.*, III, 345-346.

4. Narsès Schnorhali (*le Gracieux*), que les Arméniens honorent comme un saint. — 5. Fils de ses frères. Ils se nommaient Grégoire et Grégoras (*Hist. Armén.*, I, 376). — 6. ܚܬܢܗ. L'auteur a déjà employé ce mot dans le même sens ; ci-dessus, p. 326, n. 7.

ne livrât le pays aux mains de Nour ed-Dîn par l'intermédiaire de Mleḥ. C'est pourquoi, malgré le plus jeune, des groupes d'Arméniens introduisirent le plus âgé à Qalaʿ Romaita, et il fit enchaîner et mettre en prison son cousin[1]. Il fut ordonné catholicos le dimanche 5 d'éloul (sept.) de cette année 1484[2]. — Là, ces chrétiens dévoilèrent que leur suprême pontificat ne marche pas dans la voie frayée par les Apôtres, [706] et plût à Dieu que (leurs pontifes se conduisissent)[3] comme des rois justes et non comme des tyrans !

Le nouveau catholicos, qui s'appelait Krikoros, convoqua ceux de nos évêques qui étaient proches : Gregorius de Kaišoum, Basilius de Raʿban, et leur fit prendre place parmi ses consécrateurs. Le lendemain, il envoya à ma Bassesse des messagers et des lettres dans lesquelles il disait, entre autres choses : « Ma volonté et mon désir étaient que tu fusses présent et que tu fusses mon consécrateur, que tu posasses de tes mains sur ma tête la main droite de Gregorius, l'évangélisateur des Arméniens, qui est pour eux la dispensatrice du suprême sacerdoce; mais comme nous étions au milieu du danger, à vîmes des lettres pour leur catholicos, afin qu'il leur pardonnât. Ils partirent; mais en ces jours-là le catholicos Narsès mourut. C'est pourquoi ces moines demeurèrent dans nos couvents.

Ausig, leur chef, s'en alla à Antioche et chalcédonisa entièrement; les autres se dispersèrent.

Après Dionysius, Abraham, son syncelle, fut ordonné pour Amid. Celui-ci y fut seulement trois mois et mourut[4].

[706] Le prince s'empara des prêtres pour leur faire donner les cent dinars que jadis le rebelle Abou Saʿd avait imposés à cette église, et il nous fit écrire que « si nous n'envoyions pas quelqu'un pour payer chaque année ces cent dinars, il détruirait les églises ». C'est pourquoi je me confiai au Seigneur et je me rendis là. Quand le prince l'apprit, il en fut surpris et nous traita avec honneur; nous y entrâmes en grande joie.

Nous y trouvâmes de magnifiques églises fermées, de même que la résidence du patriarche défunt; les unes étaient totalement détruites, d'autres étaient remplies du coton du prince. Combien de labeur et de dépenses il fallut subir pour les récupérer, avec

1. Le fils de son oncle paternel. Grégoire IV *Dgh'a* (l'Enfant), 1173-1193, était le fils de Vasil, seigneur de Gargar, frère de Narsès; Grégoras, qui devint plus tard patriarche (1195-1202; cf. ci-dessous, l. XXI, chap. VIII), sous le nom de Grégoire VI *Abirad* (le Méchant), était fils de Schahan, autre frère de Narsès. Comp. le tableau généalogique, *Hist. arm. des Crois.*, I, p. CXX. — 2. Cette date et celle donnée ci-dessus sont inconciliables : le 5 sept. ne pouvant être un dimanche quand le 8 août est un jeudi. Il en est de même des dates données dans l'abrégé armén. (*Hist. Arm.*, I, 376). — 3. Le texte paraît altéré en ce passage. Vers. ar. : ܘܢܗܘܘܢ ܐܝܟ ܕܡܠܟܐ ܟܐܢܐ. ܘܠܐ ܐܝܟ ܛܪܘܢܐ.

4. Cf. ci-dessus, p. 341, 347.

cause des armées des Turcs qui nous environnent, nous avons accompli l'office précipitamment; je te prie d'accomplir cela en esprit ». Je lui fis réponse selon ma faiblesse, avec des présents et des prières; et je n'omis point de rappeler les canons apostoliques, mais je le détournai charitablement d'un grand péché, c'est-à-dire du trafic du sacerdoce, qui était pour ainsi dire une loi chez les Arméniens. En écrivant ouvertement la parole du grand (apôtre) Pierre au magicien Simon[1], je fus agréable à la masse des Arméniens, mais je blessai leurs chefs. J'intercédai pour son cousin[2], et il le fit sortir de prison.

En cette année, les pluies furent partout très abondantes, et leur quantité fut nuisible. — A Bagdad, l'inondation emporta environ trente mille bâtiments; et en beaucoup d'endroits, il y eut de pareils accidents. Les fruits des arbres et les vignes ne prospérèrent pas cette année. Les semences du froment et des autres céréales poussèrent après que l'inondation eut cessé. — *Fin.*

l'aide de Dieu, il n'est pas nécessaire de le dire.

L'église située dans le monastère de Qanqraṭ, qui était bâtie en briques et en bois, avait également été détruite; nous nous en occupâmes aussi, et, le Seigneur aidant, elle fut rebâtie en pierres et chaux.

Les Benê Qarya avaient été jetés en prison, et le prince exigeait d'eux deux mille dinars. Il nous les vendit pour 300 dinars, et ils furent libérés.

Nous demeurâmes en cet endroit tout le temps de l'hiver. Après la célébration de la fête[3] et la consécration du chrême, Élias fut ordonné pour Kaišoum et prit le nom d'Iwannis. Ensuite, après le dimanche Nouveau[4], nous partîmes de là pour Mardîn. — *Fin.*

[*Dans ce Dix-neuvième Livre est compris un cycle de 8 années. Je prie chaque frère d'accomplir le précepte évangélique qui dit : « Pardonnez les uns aux autres » ; qu'il me pardonne, afin que Dieu lui pardonne aussi et soit miséricordieux pour lui*][5].

1. *Act. Apost.*, VIII, 20. — 2. Corriger : ܒܪ ܕܕܗ, d'après le contexte et la vers. ar. : ܦܝ ܐܒܢ ܥܡܗ' ܘܐܟܪܓܗ' ܡܢ ܐܠܚܒܣ.

3. La fête de Pâques. — 4. Le dimanche de Quasimodo (31 mars 1174).

5. Cette clausule rédigée moitié en arabe, moitié en syriaque (comp. une note semblable ci-dessus, p. 189, n. 4), ne se trouve pas dans notre texte syriaque, mais seulement dans la version arabe. En voici la teneur : ܐܢܬܗܝ ܗܕܐ ܐܠܟܬܐܒ ܐܠܬܐܣܥ ܥܫܪ ܝܚܘܝ ܬܡܢ ܣܢܝܢ . ܡܣܟܝܢ
ܐܢܐ ܐܣܐܠ ܟܠ ܐܟ ܐܢ ܝܥܡܠ ܒܐܠܘܨܝܐ ܐܠܐܢܓܝܠܝܐ ܗܘ ܩܐܝܠ : ܝܓܦܪܘ ܒܥܨܟܡ ܠܒܥܨ . ܘܝܓܦܪ ܠܝ ܘܝܪܚܡܢܝ . ܘܐܦ ܠܗ ܐܠܐܠܗ ܝܓܦܪ ܘܝܪܚܡܗ .:.

LIVRE XX

NOUS COMMENÇONS LE VINGTIÈME LIVRE A L'ANNÉE 1486 DES GRECS, QUI EST L'AN 1156 DE LA NAISSANCE CORPORELLE DE NOTRE-SEIGNEUR, L'AN 553 DES ARABES, L'AN 114 DES TURCS, ET DEPUIS ADAM, L'AN 6655.

CHAPITRE PREMIER. — *De l'époque à laquelle cessa la principauté des Benê Tanouŝman, en Cappadoce, quand le sultan d'Iconium y régna. A cette époque commença le règne d'un autre Baudoin à Jérusalem; et notre Église fut agitée par les nôtres.*

Après la mort de Nour ed-Dîn, quand son fils Malik Çâliḥ commença à régner, le roi Amaury entra dans le pays de Damas et y fit des captifs. Il mit le siège contre Banias[1]. La terreur s'empara des Musulmans, d'autant plus qu'ils se préparaient eux-mêmes à envahir les pays des Francs quand ceux-ci envahirent les leurs. Les gens de Damas envoyèrent donc des messagers au roi et promirent de lui payer tribut comme ils payaient autrefois. Mais le roi n'y voulut pas consentir, et il n'était aucunement disposé à faire la paix avec eux; il se préparait au contraire à leur rendre ce qu'eux-mêmes étaient disposés à faire aux Chrétiens; mais les jugements impénétrables (de la Providence) ne le permirent pas. L'ardeur du roi fut ralentie, parce que sa fin arriva. Il tomba subitement malade et sentit qu'il se mourait. Il s'empressa de prendre l'or des Damasquins, fit la paix avec eux et revint à 'Akko; et là il termina sa vie, au commencement de tamouz (juill.) de l'an 1486, quarante jours après la mort de Nour ed-Dîn[2]. Sa mort fut une cause de très lamentable affliction pour les Chrétiens; car ils espéraient qu'il serait un secours pour eux, après la mort de Nour ed-Dîn, et leurs espérances furent déçues [**708**] par la mort déplorable du roi victorieux, qui fut enlevé dans sa jeunesse. Il avait régné douze ans. Il désigna comme son successeur son jeune fils agé de quinze ans, qui s'appelait Baudoin, du nom de feu son oncle paternel.

Quand Baudoin (IV) commença à régner, il confirma la paix que son père avait faite avec le fils de Nour ed-Dîn.

---

1. Cf. *Gesch. des Königr. Jerus.*, p. 359, spec. n. 1; et *Hist. arm. des Croisades*, I, p. 378, n. 2. — 2. Amaury mourut à Jérusalem, le 11 juillet 1174 (1485 des Grecs). Pour la différence d'une année entre le chiffre réel et le chiffre donné par Michel, voir la note placée en tête des tableaux chronologiques à la suite du Livre XXI.

Or, à l'été de cette année 1486, quand Kilidj-Arçlan, sultan d'Iconium, apprit la mort de Nour ed-Dîn, qui soutenait les Benê Tanoušman, il sortit précipitamment et envahit leurs pays. Alors la stupeur s'empara d'eux, et en eux s'accomplit ce que dit le prophète Jérémie[1] : « Maudit celui qui se confie en l'homme et qui fait de son semblable son appui, et écarte sa confiance du Seigneur; il sera comme une racine qui n'a point d'eau ». Le sultan s'empara donc d'eux et les ruina. Il leur enleva Sébaste, Néocésarée, Comana et les autres villes et places fortes de toute la Cappadoce. Le sultan Kilidj-Arçlan grandit et devint puissant; tandis que ces émirs s'enfuirent chacun d'un côté pour se mettre à l'abri. Celui qui était le chef de tous les autres se sauva près de l'empereur des Grecs, mais n'en reçut aucun secours[2].

C'est ainsi qu'à cette époque prit fin la dynastie des Benê Tanoušman, qui commença au moment de l'exode des Turcs qui envahirent et enlevèrent ces pays aux Grecs en l'an 1366; ils régnèrent pendant 122 ans[3]. Six princes[4] de cette famille s'y succédèrent l'un à l'autre. — *Fin.*

A cette époque cessa la dynastie des Benê Tanoušman en Cappadoce.

En cet été, l'herbe et les récoltes recommencèrent à croître, après quatre années d'une grande famine qui avait régné dans toute la Syrie, la Palestine, l'Assyrie, l'Arménie et les pays de la Perse, et qui était parvenue jusqu'au Ségestan, et même jusqu'aux confins de la Grande Inde.

A cette époque, sur ma Faiblesse, et à cause de mes péchés, s'éleva une tempête qui n'était pas légère, eu égard à la débilité de l'époque; sans doute afin que nous, qui sommes à la tête du bercail, nous participions aux afflictions des saints. Toutefois, nous ne fûmes pas persécutés comme les Apôtres par les païens, ni comme les Pères par les hérétiques; mais la tempête fut soulevée contre nous par nos frères. La manière est nouvelle; pour les amis de la vérité, la vérité n'est pas cachée; sa récompense est chez celui qui scrute tout et qui sait que je suis pécheur.

Quand je fus appelé à ce ministère redoutable, j'avais pris soin, comme je le

---

1. Jérém., xvii, 5. — 2. Manuel fit de sérieux efforts pour s'opposer aux conquêtes du sultan; cf. *Hist. du Bas-Emp.*, XC, § viii et suiv. et ci-dessous, p. 368. — 3. Cette phrase est équivoque. Ci-dessus, p. 173, comme dans les Tableaux chronologiques, la 1re année de Danišmend est fixée à l'an 1396, ce qui ne donne que 91 ans jusqu'ici. On ne peut prendre 1366 comme date de l'établissement des Turcs, fixé par Michel à l'an 1361 = 430^e^ année des Arabes. Le chiffre 122 (leçon confirmée par BH) représente probablement la différence entre cette année 430 et l'année 553 inscrite en tête de ce Livre, par suite d'erreurs que nous signalons dans les Tableaux chronologiques. — 4. Tanoušman, Ghâzî, Maḥmoud, Ya'qoub-Arslan, Ismaïl, Danoun.

devais, d'observer et de lutter pour faire observer les saints canons; et comme je combattis dès le commencement en renouvelant les canons qui étaient abolis, foulés aux pieds et négligés : celui qui défend de conférer l'ordination moyennant des présents, et celui qui interdit de s'emparer d'un diocèse ou d'une église par la contrainte des rois et des princes, et aussi celui qui défend d'oser fouler aux pieds les règles ecclésiastiques et de passer d'un diocèse à un autre diocèse sans une autorisation régulière; pour cela, j'éprouvai de l'opposition de la part de [l'évêque][1] de Damas, et de celui de Djiḥan[2], et de celui du Ṭour'Abdîn[3], et ensuite de celui de Callinice, qui est Denḥa, surnommé Iwannis.

Déjà, du temps du défunt[4] [708] patriarche Mar Athanasius, les gens de son diocèse étaient scandalisés à cause de lui; ils formulaient contre lui de nombreuses accusations, et plusieurs fois le patriarche l'avait excommunié pour le corriger. Ces mêmes fidèles vinrent trouver ma Bassesse, et renouvelèrent contre lui les mêmes accusations; alors, comme je le devais, j'engageai ceux-ci par l'exhortation et la prière à faire la paix avec lui, et je l'avertis lui-même et le pressai de corriger ses mœurs déréglées. Cela n'arriva pas seulement une fois ou deux, mais pendant l'espace de huit ans! Chaque année ils venaient se plaindre, exposaient et affirmaient que non seulement il n'observait aucune de ses promesses, mais qu'il ajoutait à ses actions indignes. C'est pourquoi un synode s'assembla dans le couvent de Mar Ḥanania, et, en sa présence, des témoins véridiques rendirent témoignage, d'un accord unanime. D'après la décision de tout le synode, nous prescrivîmes qu'il abandonnât ce diocèse et qu'il demeurât dans un monastère de la province[5] de Mardîn pendant trois ans, jusqu'à ce que l'affaire eût été examinée. Peu de temps après qu'il eut promis, devant le synode, d'observer cette règle, le diable l'excita et il foula aux pieds la loi; il s'en alla trouver quelques Nestoriens, chefs et gouverneurs du pays de Mardîn, et se plaignit de ma Bassesse. J'eus à supporter des labeurs et des vexations immodérées, jusqu'à ce qu'ils eurent acquis une conviction et appris ses œuvres. Ayant été chassé par ceux-ci, il courut trouver le préfet[6] et lui promit un présent s'il me faisait massacrer. Mais le Seigneur dans sa miséricorde eut pitié de moi, ou plutôt non pas de moi seulement, mais de son Église. Le préfet envoya des soldats qui m'emmenèrent comme à la mort; ils me mirent en sa présence, et il commença à me parler avec colère. Le Seigneur, qui a dit à ceux qui croient en lui : « On vous donnera à ce moment ce que vous devrez dire[7] », me donna à moi-même, indigne pécheur, (ce que je devais dire,) non pas à cause de moi, qui suis indigne même de la terre, mais à cause de son Église. A la suite d'une courte apologie, le préfet reconnut et confirma la vérité, et il chassa le misérable. Je n'avais à ce moment avec moi, en

1. Ms. : « de celui de Damas ». Jean. — 2. Abou Ghaleb ; cf. p. 334, 374. — 3. Ignatius (Gabriel); cf. p. 362. — 4. Littér. : « de celui qui est parmi les saints ». — 5. ἐπαρχία. — 6. ἡγεμών. — 7. Matth., x, 19.

dehors de Dieu, qu'une seule personne : Abou-Kaïr[1], l'archidiacre de Mardîn; que Dieu lui soit propice !

Ensuite, Satan le remplit encore de colère contre nous. Il alla trouver le roi de Mossoul, il me calomnia et promit mille dinars. Alors des soldats furent envoyés pour me conduire à Nisibe. Mar Athanasius d'Édesse, Mar Jean et de nombreux moines vinrent avec moi. Quand nous arrivâmes au camp, ils me présentèrent au lieutenant[2] de l'émir Saif ed-Dîn, qui se mit à me parler tranquillement, en disant : « Il ne vous convient pas, puisque vous avez été placés par la permission de Dieu sous notre autorité, de vous élever contre un ordre royal. Donc, plutôt que d'être traité avec mépris, livré aux coups, prends soin d'accomplir l'ordre du roi victorieux. Or, il a décidé, déjà auparavant, que ce métropolitain serait le pasteur du peuple[3] de toutes les villes de son territoire situées en Mésopotamie: Callinice, Ḥarran, Saroug, la région de Ḥabôra. Donc, consens toi-même à ce qu'il en soit ainsi, et retourne en paix dans ton pays; sinon les choses se passeront autrement. » [**709**] Pour moi, je me fortifiai[4] dans le Seigneur, et, comme Dieu le sait, je me préparai avec joie à la mort. Je lui répondis hardiment : « Il y a trois livres qui renferment les préceptes : la Loi pour les Hébreux; l'Évangile pour les Chrétiens, et le Qorân pour les Musulmans. Examinez-les tous les trois, et surtout le vôtre, et vous verrez que Dieu n'a point commandé aux rois de diriger les affaires de la foi par le glaive; car la foi s'acquiert librement et non par contrainte. Aussi, depuis que Dieu a donné l'empire aux Musulmans, depuis Mahomet jusqu'à ce jour, aucun des rois justes qui ont régné n'a foulé aux pieds la loi de Dieu, mais ils l'ont observée. Selon la permission de Dieu, ils ont imposé aux Chrétiens toute espèce de tribut et toute espèce de servitude corporelle, mais ils ne se sont point attribué d'autorité dans les choses concernant la foi. Maintenant, si vous voulez changer ce qu'ont fait les rois vos prédécesseurs, sachez que vous êtes en opposition non pas avec moi, mais avec le prophète Moïse, avec le Christ et avec Mahomet; car vous détruisez, vous annulez leurs trois livres, c'est-à-dire la volonté de Dieu; et, ce qui est encore plus mal, vous favorisez celui qui n'a pas la vérité pour lui ; si vous le voulez, vous pouvez facilement connaître qu'il est un menteur, de cette manière : Les villes que vous me dites maintenant lui avoir données sont sous votre empire, et puisque vous lui avez donné un édit, pourquoi ne l'acceptent-elles pas, sinon parce qu'il commet des choses contraires à notre loi, et qu'il n'est pas fidèle à nos yeux? Il a recours au glaive royal, pour que vous me contraigniez à fouler aux pieds, à détruire et à abolir l'ordre de Dieu. Mais pour moi la perte de ma tête est peu de chose. » Je découvris mon cou et je dis : « Voici que je tends volontairement mon cou : ordonne de le couper; car jamais je ne transgresserai le précepte de la loi. » Alors ce général entra

1. *Sic*, et de même version arabe. L'édition de Barhébréus porte (I, 567) : ܐܒܘ ܒܫܪ. — 2. Littér. : « le second ». — 3. ܠܥܡܐ. — 4. Lire : ܐܬܚܝܠܬ.

dans la tente du roi, et après un assez long moment, il sortit, me prit par la main et m'introduisit seul, ne laissant aucun des évêques ou des moines entrer avec moi. Après que j'eus longuement[1] prié pour le roi, le lieutenant me répondit agréablement et me dit : « Prie, ô patriarche, pour le roi Saif ed-Dîn ; car il a ordonné : Accomplis ta loi, et que personne ne puisse t'en empêcher. » Après avoir ajouté des prières et des actions de grâce, je sortis en louant le Seigneur avec larmes.

Tandis que les évêques et les moines se réjouissaient, le misérable qui se trouvait là, voyant son espoir déçu, continua à vouloir me faire périr corporellement en se suicidant spirituellement. Il cria devant la foule et dit : « O musulmans! sachez que ce vieillard est un inique séducteur; il habite dans l'empire des Ṭaiyayê, et il prend les Ṭaiyayê pour en faire des chrétiens. Voici un écrit de lui entre mes mains. » Il produisit et montra un papier[2] écrit par moi autrefois à propos de Bar Kolaib[3]. En entendant cela, les Musulmans devinrent furieux et prirent des pierres pour me lapider. Nos moines s'enfuirent. Mais Dieu continua d'être miséricordieux pour moi. On examina le papier et on reconnut qu'il s'agissait de Bar Kolaib. Dieu disposa au même moment quelques Ṭaiyayê, citoyens de Mardîn, qui affirmèrent que cet homme était un moine et non un Ṭaiyaya. Alors le prince Saif ed-Dîn lui-même nous donna un écrit, et nous revînmes en paix.

Le misérable s'en alla à Bagdad, pour se plaindre de moi au khalife. En l'apprenant, j'envoyai des lettres aux fidèles de cet endroit qui le chassèrent.

Après cela, il vint nous trouver à Antioche, et demanda pardon : nous lui donnâmes l'absolution, et nous l'envoyâmes dans la montagne d'Édesse, pour lui donner une place quand nous serions de retour dans le couvent de Mar Bar Çauma, Mais là, avant notre arrivée, sa dernière heure survint. Que le Seigneur ait pitié de lui!

CHAPITRE [II]. — *De l'époque à laquelle furent tués l'émir de Mélitène, et Mleḥ, prince de Cilicie, et Emîn ed-Dîn, gouverneur de Mardîn, et aussi le vizir du khalife de Bagdad, qui furent tués tous les quatre à la même époque. Des autres événements qui survinrent à cette époque : meurtre de l'évêque du Ṭour 'Abdîn ; Çalaḥ ed-Dîn l'Égyptien, qui*[4] *s'empara de l'Arabie ; le prince de Mossoul, qui reprit les pays qui lui avaient été enlevés ; les Turcs, qui s'emparèrent des montagnes de Sassoun.*

Après la mort de Nour ed-Dîn, son neveu Saif ed-Dîn partit de Mossoul et s'empara [**710**] de Nisibe. Il abolit les lois établies par son oncle paternel et brisa la pierre sur laquelle elles étaient écrites, qui était placée dans la mosquée. Il

1. ܒܐܘܪܟܐ. — 2. Corriger : ܩܪܛܝܣܐ (vers. ar. : قرطاس). — 3. Cf. ci-dessus, p. 340, 348.
4. Lire : ܕܐܡܠܟ (vers. ar. : الذي).

permit de boire publiquement du vin. Les émirs de Mardîn et de Ḥesna de Kêpha vinrent le trouver, et il alla à Ḥarran[1]. Il s'empara de ces villes et y fit de même. Il s'empara de Saroug et de Callinice, et son cousin[2], prince d'Alep et de Damas, se soumit aussi à lui. Ensuite, il revint à Mossoul.

La même année, Çalaḥ ed-Dîn, qui gouvernait l'Égypte, étendit aussi son empire sur l'Arabie intérieure et sur divers lieux des royaumes Nubiens, par une brillante victoire[3].

Les Arméniens occupaient des forteresses dans la montagne de Sassoun depuis de nombreuses générations; en cette année, les Turcs s'en emparèrent; l'émir de Maipherqaṭ[4], en effet, leur fit la guerre; il les pressa, et, réduits à l'extrémité par la famine, ils livrèrent eux-mêmes les places fortes au Šah-Armen, seigneur de Khélat[5].

La même année, le roi des Ibères enleva aux Perses[6] la ville d'Ani.

En l'an 1486, le 15 de kanoun Ier (oct.), l'eunuque Emîn ed-Dîn, gouverneur de l'endroit, fut tué dans la citadelle de Mardîn. Celui qui le tua fut l'émir Qoṭb ed-Dîn[7]; il prit ensuite la tête du mort dans sa main, alla trouver son vieux père et lui dit : « Parce qu'il a voulu me tuer, je l'ai tué moi-même. » Le vieillard, qui avait perdu l'intelligence, ne répondit pas un mot.

La même année, les troupes de Mleḥ, [711] prince de Cilicie, se révoltèrent contre lui, à cause de ses nombreuses actions infâmes, et jurèrent de le tuer. En ayant eu connaissance, il sortit du camp pendant la nuit et s'enfuit dans l'une de ses places fortes. Les gardes de cette citadelle faisaient partie du complot[8] organisé par les troupes; ils s'emparèrent de lui et le coupèrent par morceaux; ils le donnèrent aux chiens et il fut dévoré[9].

Ils firent venir son neveu, Roupen[10], fils de Stéphanos, de Tarse où il se tenait caché par crainte de son oncle paternel, et ils le firent régner sur eux. Alors, il fit mettre à mort ceux qui avaient tué son oncle, parce qu'ils l'avaient jeté aux chiens.

La même année, il y eut aussi à Bagdad une révolte contre le khalife, (excitée) par son ministre. Ce ministre, qui gouvernait et s'appelait Qoṭb ed-Dîn[11], ras-

1. *Sic* ms. et vers. ar.; BH : « à Édesse et Ḥarran ». — 2. Malik Çaliḥ. — 3. Cf. Bar Hebr., *Chr. syr.*, p. 346. — 4. Maipherqaṭ faisait partie des états de Nedjm ed-Dîn Alpi (cf. p. 311); mais il s'agit peut-être d'un gouverneur local. — 5. Soḳmân II Nasir ed-Dîn Moḥammed (1128-1185). — 6. Par ce mot, l'auteur désigne ici les princes de l'Adherbaidjan; cf. les Tableaux chronologiques. — 7. Qoṭb ed-Dîn Ilghazi, fils et successeur de Nedjm ed-Dîn; cf. p. 368. — 8. Il faut probablement lire : ܗܘܘ ܕܪܘܕܒܐ ܘܡܘ̈ܬܒܐ; (vers. ar. : ܟܐܢܘܐ ܡܥܗ ܐܝܙܐ ܡܬܦܩܝܢ ܥܠܝܗ ܘܥܠܝ ܡܥܐܩܠܗ ܡܥ ܐܠܥܣܐܟܪ.). — 9. Comp. *Hist. arm. des Crois.*, I, p. 625. — 10. Roupen III; Roupen II, fils de Thoros II, était mort à Qala' Romaita en 1170. Cf. ci-dessus, p. 331. — 11. Qoṭb ed-Dîn Qaimâz; cf. *Gesch. der Chal.*, III, p. 338.

sembla une armée. Il pressait le khalife Moustadhi par l'attaque[1] qu'il avait organisée contre lui dans son palais, afin de se faire proclamer sultan par le khalife. Le khalife, réduit à l'extrémité, monta sur le toit de son palais, cria à haute voix en pleurant, et en suppliant les gens de l'intérieur de la ville de se réunir pour le délivrer des mains de son ministre révolté. Ils s'assemblèrent en grand nombre, et, après le meurtre de beaucoup de personnes, le ministre prit la fuite avec trente mille cavaliers. Ils se sauvèrent dans le désert pour échapper. Après avoir marché pendant cinq jours dans une région où ne se trouve pas d'eau, ils commencèrent à être opprimés par la soif, et ils envoyèrent des messagers au prince de Mossoul, qui promit de rétablir la paix entre le khalife et eux. Comme ils se dirigeaient pour rentrer à Mossoul, un vent brûlant, un violent ouragan les surprit; ils se desséchèrent et devinrent comme du bois noir, hommes et bêtes; ils n'étaient pas même dévorés par les bêtes sauvages, car leurs têtes étaient devenues dures comme des pierres. Cent hommes arrivèrent à Mossoul, où les médecins ne purent en sauver un seul; ils étaient un sujet d'épouvante pour ceux qui les voyaient. — *Fin.*

En l'an 1486, le 15 de šebaṭ (févr.) un dimanche[2], l'émir de Mélitène[3] fut tué [**710**] par son frère[4], celui-là même qui avait été son prédécesseur et avait abandonné la ville pour se retirer dans la honte.

Pendant cinq ans, il circula et vécut avec prodigalité[5]; puis il fut pris par Nour ed-Dîn et emprisonné[6]. Ensuite il s'échappa et s'enfuit à Antioche pour se faire Franc. N'ayant pas rencontré là le repos, il s'enfuit encore et se tourna vers les Turcs. Il vint trouver le sultan[7], qui lui donna Héraclée. A la vérité, il s'attendait à recevoir Mélitène, et comme cela n'eut pas lieu, il la lui enleva. Il se dirigea donc de nouveau vers les Turcs qui sont dans la région de

En l'année 1486, Ignatius, évêque du Ṭour 'Abdîn, fut tué pour la cause que voici :

[**710**] Il s'efforçait par tous les moyens de recueillir des oboles, parce qu'il était atteint de la passion de l'avarice, « qui est le culte des idoles[8] ». Il ne rougit point lorsqu'il fut réprimandé par nous, ou, pour mieux dire, par la loi; mais il ajouta le mal au mal; il abandonna la véritable espérance en Dieu et mit sa confiance dans le prince du siècle, afin de pouvoir amasser de l'or à l'aide du sceptre royal. Aussi Dieu lui fit-il sentir son abandon. Aux premières vêpres d'un dimanche, il quitta l'office et sortit pour aller trouver le prince et, selon sa coutume, faire mettre en prison les

1. ܟܘܪܒܐ.
2. Le 15 févr. 1175 était un samedi. — 3. Féridoun; cf. ci-dessus, p. 343. — 4. Moḥammed; cf. ci-dessus, p. 337. — 5. P.-ê. « il vécut errant » (?). — 6. Corr. : ܐܬܚܒܫ. — 7. Kilidj-Arslan.
8. *Coloss.*, III, 5.

l'Orient; mais il fut repris par Nour ed-Dîn qui le jeta en prison à Birah, qui est située sur la rive de l'Euphrate. Là, il fut dans une grande angoisse et vivait d'aumônes; c'est pourquoi les moines de Mar Bar Çauma osèrent lui envoyer des aumônes par l'intermédiaire de quelques moines messagers, parce que lorsqu'il était prince il aimait le couvent. Et cela même tourna au profit, comme le discours le montrera plus bas.

Nour ed-Dîn mourut peu de temps après, et celui-ci sortit de prison. Ayant entendu dire que la femme de son frère, à cause de sa haine pour son mari, avait abandonné Mélitène et était retournée chez ses parents[1], à Ḥesna de Ziad, il se dirigea vers cet endroit; ceux-ci l'encouragèrent, et il vint en secret. Comme il le dit lui-même plus tard, il mit sa confiance en Mar Bar Çauma et lui fit vœu, s'il régnait de nouveau à Mélitène, d'exempter le couvent du tribut. [711] Étant arrivé à la porte de la ville, il y entra, au moment du soir, sous l'habit d'un pauvre, sans que personne le sût, excepté deux hommes qui étaient avee lui. Ceux-ci le conduisirent à la demeure d'un des Turcs qui étaient autrefois de ses amis, et il demeura caché dans sa maison pendant deux jours.

Ensuite, pendant la nuit du dimanche susdit, il méprisa sa vie[2]; ils partirent, lui, les moines, les prêtres et les laïcs, pour telles ou telles causes. Pendant la nuit, des Curdes le rencontrèrent, et le méchant tomba entre les mains des méchants; ceux qui étaient avec lui s'enfuirent; les Curdes le torturèrent méchamment[3], et, à la fin, l'empalèrent[4] et l'abandonnèrent expirant; des hommes le trouvèrent en cet état, et quand ils retirèrent le pieu (de son corps) il rendit l'âme.

Peu de temps auparavant, à Ḥâḥa[5], quelques fidèles des Benê Qouriaqos : le prêtre Marzouq, son frère Bar Çauma et leurs enfants, avaient été tués; et l'opinion se répandit qu'ils avaient été tués à l'instigation de ce misérable évêque; aussi, lorsqu'il fut tué lui-même, on pensa qu'il avait été tué à l'instigation de ceux qui voulaient en tirer vengeance. Quoi qu'il en soit, cela arriva par la permission de Dieu[6].

La même année, à cause de mes péchés, moi aussi, misérable, [711] j'éprouvai justement l'abandon de Dieu; car, ayant témoigné à nos moines du couvent de notre seigneur Mar Bar Çauma, plus d'honneur, de charité et de liberté, ils se révoltèrent contre moi pour une raison que le discours exposera soigneusement plus bas[7]. — *Fin.*

1. Chez son frère, vraisemblablement; cf. ci-dessus, p. 329, 343, n. 5. — 2. La construction est obscure; le sens pourrait être « il risqua sa propre vie », mais plus probablement « il osa enlever la vie à son frère ». La vers. ar. suit le syriaque mot à mot : ܐܬܗܘܪ ܦܝ ܗܠܐܟܗ · ܘܟܠܦܗܐ ܠܗ ܕܒܪܗ.
3. : ܟܡܩܦܬܐ (?), ܡܣܩܦܬܐ (?). — 4. Littér. : « ils lui fixèrent un bois dans son dessous »; BH : ܒܕܘܪܗ « dans l'anus ». — 5. Pays d'origine de cet évêque. — 6. Littér. : « ce fut l'abandon »; vers. ar. : ܦܟܐܢ ܗܕܐ ܟܠ ܒܐܕܢ ܪܒܝ ܬܥܐܠܐ. — 7. Comp. ci-dessous, p. 367.

vinrent à leur palais[1] (?) et entrèrent dans les jardins, sans que les gardes s'en aperçussent. Ils trouvèrent là une échelle qui gisait par terre et ils l'appliquèrent contre le mur. Ils montèrent et redescendirent dans le palais, et ils pénétrèrent dans la chambre où ce malheureux dormait, ayant auprès de lui une vieille femme, sa nourrice. Tout-à-coup, le jeune homme et la vieille s'éveillèrent en tremblant; l'autre le frappa et le tua, puis il prit les clefs des portes de la ville et de la citadelle, et, la tête de son frère dans sa main, il courut à l'instant même chez les notables : il se rendit tout d'abord près de ceux qu'il savait d'accord avec lui et qui le désiraient chez eux. Chacun de ceux qu'on venait de tirer de son sommeil, en voyant la tête de l'émir coupée[2], tremblait et donnait promptement son adhésion. Quand il eut fait jurer ainsi une quinzaine d'entre eux, il fit apporter la lumière et monta rapidement à la citadelle, ayant avec lui environ cent hommes. Au moment du matin il y eut du bruit, le nouvel émir fut proclamé, et la terreur et la frayeur s'emparèrent de tout le monde. Les Chrétiens se cachèrent dans leurs maisons, et les Turcs, revêtus de leur armure, montèrent sur leurs chevaux et se réunirent devant la porte de la citadelle. Ils se disputaient, persuadés que l'émir qui gouvernait n'avait pas été tué. Quand la tête du mort fut jetée, du mur, en bas, en la voyant, ils perdirent leur espoir en lui. Contraints par la nécessité, ils prêtèrent tous serment à ce Moḥammed, et lui à eux.

Quand il eut obtenu l'autorité, il fit remise du tribut imposé au couvent de notre seigneur Mar Bar Çauma; mais les moines lui dirent qu'ils lui donneraient volontairement [**712**] chaque année trois cents dinars, et lui demandèrent d'abolir seulement les impôts qu'avait surajoutés l'émir Ghâzî. En effet, avant l'émir Ghâzî il n'y avait pas une trop grande charge sur le couvent; mais, quand celui-ci régna, avec dureté, il imposa aux moines de donner chaque année sept cents dinars; et, à l'époque où se passa cet événement, le couvent fut délivré de cette charge. Bien mieux, cet émir, comme il l'a dit, avait fait vœu de tout remettre; quand il vit que les moines ne le désiraient pas, par crainte d'exciter la haine des Musulmans, il étendit la même faveur au couvent de Mar Domitius.

CHAPITRE [III]. — *De l'époque à laquelle Çalaḥ ed-Dîn sortit d'Égypte, s'empara de Damas, et vainquit le seigneur de Mossoul. A cette époque, les Francs qui étaient depuis longtemps emprisonnés à Alep furent délivrés.*

En l'an 1487, Çalaḥ ed-Dîn[3], qui régnait en Égypte, sortit et vint à Damas.

1. Ainsi a compris la vers. arabe (cf. p. 363, n. 1); mais le passage paraît être corrompu; le contexte semble appeler une tournure telle que : « les plus énergiques d'entre eux (*ou* leurs complices) parvinrent et pénétrèrent dans les jardins ». — 2. ܦܣܝܩ.

3. Cf. ci-dessus, p. 334.

Ayant appris que le seigneur de Mossoul avait enlevé Ḥarran et Édesse au fils de Nour ed-Dîn[1], il venait, prétendait-il, au secours du fils de son maître, et sous ce prétexte, il s'empara de Damas et de ses environs. Le jeune fils de Nour ed-Dîn, sa mère et ses précepteurs, qui étaient à Alep, eurent peur de lui. Il envoya des messagers et leur fit dire : « qu'il n'était qu'un serviteur ; qu'il était venu pour servir en la présence du jeune homme, pour être son précepteur, pour combattre et poursuivre ses ennemis » ; mais il ne le crurent point et ne lui ouvrirent point les portes.

En voyant cela, il laissa paraître sa tyrannie ; il s'empara d'Émèse et de Hama[2] de vive force ; il fit venir d'Égypte une quantité d'or et se mit à le répandre comme la poussière. Il rassembla des troupes et libéra les Francs qui étaient emprisonnés à Damas depuis le commencement du règne de Nour ed-Dîn ; c'étaient des hommes distingués ; il se montra facile pour leur rançon et fit la paix avec les Francs[3].

Saif ed-Dîn, seigneur de Mossoul, envoya des troupes pour l'expulser ; et ceux qui partirent pensaient, dans leur arrogance, qu'ils allaient le tailler en pièces ; [**713**] ils le raillaient, ils le méprisaient, ils l'appelaient « un chien qui aboie contre son maître ». Pour lui, il leur fit dire humblement : « Il ne convient pas qu'étant une seule maison nous soyons divisés » ; mais ils méprisèrent ses envoyés et s'avancèrent contre lui, en se hâtant, pour qu'il ne pût se sauver et échapper à leurs mains. Mais Dieu, qui renverse les orgueilleux et les superbes, les humilia ; la crainte s'empara d'eux, et cette multitude de troupes tourna le dos dans la bataille. C'est pourquoi, il prit un grand nombre d'entre eux et s'empara de leurs chevaux, de leurs chameaux et de leurs armures.

Il fit encore une autre chose digne de mémoire. Quand il les vit qui se mettaient à fuir, il cria fortement à haute voix, en jetant son casque et en se lamentant, et disant à ses troupes : « Ne tuez personne ; ce sont nos frères ! » Ensuite il donna à ceux qui avaient été pris des provisions et des chevaux et les renvoya en paix. Par suite de telles actions sa renommée grandit chez tous les musulmans.

Quand ceux qui étaient à Alep virent cette grande défaite, ils craignirent encore davantage, et ils envoyèrent des présents au seigneur d'Antioche, afin qu'il devînt leur auxiliaire. Les portes furent ouvertes pour que ces princes qui étaient enfermés depuis longtemps et avaient perdu tout espoir, se rachetassent et sortissent d'Alep ; le comte de Tripoli[4] fut rançonné à 80 mille (dinars) ; Josselin, fils de Josselin, à 50 mille ; le Prince Raynald[5] à 120 mille : plusieurs

---

1. Ismaïl el-Malik eç-Çaliḥ. — 2. Lire : ܚܡܬ (BH et vers. armén.) ; ms. : « Émèse et Émèse (!) ». — 3. Cf. *Gesch. des Königr. Jerus.*, p. 366-367. — 4. Raymond III. — 5. Ms. : *Renaghd Prinz*. Renaud de Châtillon.

fois on avait envoyé de l'or de Constantinople pour ce dernier, mais il l'avait donné pour la rançon d'autres qu'il avait délivrés et libérés, et maintenant il fut délivré à son tour, ainsi que tous les autres.

Saif ed-Dîn, [seigneur][1] de Mossoul, après que ses troupes eurent été défaites, rassembla de nouveau une armée beaucoup plus nombreuse[2]. Le seigneur de Mardê et celui de Ḥesna de Kêpha partirent avec lui. Ils étaient 60 mille, et Çalaḥ ed-Dîn n'avait que 12 mille hommes. Il fit dire à Saif ed-Dîn : « N'engage pas le combat; car si je suis vaincu, moi, serviteur, je ne perdrai rien à être vaincu par[3] les fils de mon maître; mais toi, qui es fils de roi, si tu es vaincu, tu essuieras une grande défaite ». Saif ed-Dîn le méprisa et le tourna en dérision. Quand on livra bataille, les chefs des troupes de Saif ed-Dîn, qui avaient été corrompus par Çalaḥ ed-Dîn, qui leur avait envoyé secrètement des présents en abondance, tournèrent le dos. Saif ed-Dîn resta dans la détresse : il put à peine regagner Mossoul sur un chameau, couvert de confusion. Il tua une partie et chassa une autre partie de ceux qui s'étaient séparés de lui.

Çalaḥ ed-Dîn s'avança contre Mabboug : les Ṭaiyayê qui s'y trouvaient la lui livrèrent. Il s'empara de l'émir, qui avait été autrefois à Édesse[4], et qui était célèbre pour sa bonne nature[5]; il lui enleva injustement ses possessions. Au bout de cinq mois, il le fit sortir de prison : et celui-ci se rendit à Mossoul.

Après cela, les émirs de Tell Bašer, de 'Aïntab[6] et des autres endroits de la Syrie lui firent leur soumission. Il marcha contre 'Azaz. Là, ceux qu'on appelle Ḥašišai[7] tombèrent sur lui et le frappèrent à coups de couteau; mais il n'en mourut pas. Ceux qui l'avaient frappé furent mis à mort, et il envoya ses troupes piller leur pays. Après s'être emparé de vive force de 'Azaz, il mit de nouveau le siège contre Alep.

Les gens d'Alep cherchèrent surtout du secours auprès des Francs. Ceux-ci avaient envoyé cet Arnald[8], qui était sorti de prison. Le Seigneur lui donna la victoire. Il détruisit une partie des troupes de Çalaḥ ed-Dîn. Les Francs envahirent de nouveau le pays de Damas; ils y massacrèrent beaucoup de gens et firent de nombreux captifs. Raynald envoya ensuite des troupes en Égypte[9] et elles pillèrent cet endroit. Çalaḥ ed-Dîn, pressé par les Francs, restitua 'Azaz au seigneur d'Alep; il fit la paix avec eux, et s'empressa de retourner en Égypte[10]. — *Fin.*

---

1. Suppléer : ܡܪܐ (vers. ar. : ܣܠܛܢ). — 2. ܝܬܝܪ ܒܐܥܦܐ; vers. ar. : ܒܐܥܦܐܦܗ ܡܕܘܥܦܐ; littér. : « beaucoup plus du double ». — 3. Suppl. : ܡܢ. — 4. Vers. ar. ܘܟܐܢ ܦܝ ܐܠܐܘܠ ܣܐܟܢ ܐܠܪܗܐ. 5. Qoṭb ed-Dîn Inal. — 6. ܥܝܢܬܒ. — 7. Les Assassins ou Ismaïliens. — 8. *Arnaghd.* Renaud de Châtillon. — 9. Il s'agit peut-être de l'entreprise sur la mer Rouge, qui eut lieu plus tard. — 10. Sur toute cette campagne de Saladin en Syrie, comp. *Hist. ar. des Crois.*, I, 46, 47, 615-625; III, 58-63; IV, 182.

En cette année 1487, le dimanche Nouveau[1], 11 du mois de nisan (avr.), au moment du matin, à la fin de l'office, c'est-à-dire après la lecture de l'Évangile, le soleil s'obscurcit totalement : la nuit se fit, et les étoiles parurent ; la lune elle-même se voyait dans le voisinage du soleil. Ce fut une vision triste et terrifiante, qui fut cause que beaucoup de gens se lamentaient en pleurant; les moutons, les bœufs, les chevaux se mêlaient les uns aux autres par suite de la frayeur. L'obscurité dura deux heures, ensuite la lumière revint.

Quinze jours après, dans ce même mois de nisan, au déclin d'un lundi, au moment du soir, il y eut une éclipse de lune dans la partie du ciel où avait eu lieu l'éclipse de soleil. Gloire à celui qui connaît tout!

En ce printemps, il y eut disette de pluie et grande sécheresse. Les semences et toutes les céréales se desséchèrent. La soif fut telle que de nombreux villages étaient entièrement abandonnés par leurs habitants, surtout à Jérusalem et dans toute la Palestine, dans la Cœlé-Syrie, dans la région de Nisibe et dans le Ṭour ʿAbdîn. Dans la région de Mossoul, on ne moissonna pas même les récoltes, et on ne trouvait pas d'eau, même pour abreuver les hommes et les animaux.

La cause pour laquelle nos moines méditèrent une vaine révolte est celle-ci :

A l'époque à laquelle il y avait eu du trouble dans l'Église, après la mort du patriarche Mar Jean bar Šoušan, quand le synode s'était réuni dans le couvent[2], avant d'élire un chef, à la demande des moines, les évêques écrivirent une exemption pour que le couvent ne fût plus soumis à la dépendance du patriarche en quelque manière. Les moines avaient fait cela, parce qu'autrefois quelques-uns des patriarches, se trouvant opprimés par les rois, avaient imposé des charges au couvent : parfois ils avaient pris dans le trésor des objets d'argent, parfois ils avaient pris de l'or à titre de prêt et ne l'avaient pas rendu.

Mais cet écrit d'exemption, que les moines avaient obtenu du synode des évêques, ne fut pas approuvé par les patriarches qui se succédèrent; Athanasius, Jean son successeur, et un autre Athanasius, notre prédécesseur, disaient que la confirmation du patriarche qui existait à cette époque lui faisait défaut; et il est évident que les évêques firent cette faveur illégitimement, par complaisance. C'est pourquoi la concession resta sans effet [**713**] et devint une cause de discorde; car, à son sujet, des querelles avaient éclaté entre chaque patriarche et les moines. Moi, qui avais grandi dans ce couvent, je voulus accorder au couvent cette faveur qui devint une occasion d'affliction. Je confirmai l'exemption, et je contraignis les évêques à la signer. Tandis que je pensais faire cesser

1. Dimanche de Quasimodo, 11 avr. 1176.
2. Cf. ci-dessus, p. 174.

la cause des querelles entre les patriarches qui seraient établis dans l'Église et les moines qui habiteraient ce couvent, la discorde s'aggrava, parce que, quand ceux dont les voies étaient dissolues furent pour ainsi dire sans frein[1], la dispute s'éleva dans le couvent même et deux partis se formèrent. — *Fin.*

CHAPITRE [IV]. — [**714**] *De l'époque à laquelle mourut Nedjm ed-Dîn de Mardîn, et à laquelle commença la guerre entre le sultan Kilidj-Arslan et l'empereur des Grecs, Manuel. Autres événements qui arrivèrent alors.*

En l'an 1487, le 20[2] de tamouz (juill.), mourut Nedjm ed-Dîn de Mardîn; il avait régné pendant 22 ans, et, durant ce temps, tous les habitants de son pays furent dans une grande prospérité matérielle, surtout les Chrétiens, les églises et les couvents, par suite de sa mansuétude et de sa bienveillance[3].

Il eut pour successeur son fils Qoṭb ed-Dîn[4], qui se mit en guerre avec ses oncles paternels; il les pressa fortement jusqu'à ce que, sur l'intervention et les instances du seigneur de Mossoul et de celui de Ḥesna de Kêpha, ils reconnurent sa suzeraineté, comme du temps de son père; ils vinrent tous les deux : le seigneur de Ḥâni et le seigneur de Dara[5], ils entrèrent dans la citadelle de Mardîn, lui rendirent hommage, et la paix fut rétablie entre eux.

Peu de temps après, la nouvelle se répandit que Qoṭb ed-Dîn était mort; et son pays était sur le point[6] d'être dévasté, si le Seigneur n'avait eu pitié. Le prince guérit de sa maladie, tua quelques milliers d'Arabes et leur enleva 12 mille chameaux; le reste prit la fuite, et le pays fut pacifié.

A cette époque, l'empereur des Grecs sortit à la chasse : il fut blessé par un sanglier, et le bruit se répandit qu'il était mort. Le sultan pilla son pays. L'empereur, voyant qu'il n'était pas reconnaissant[7] de la grande amitié et des bienfaits qu'il lui avait accordés, en fut fort irrité. Les émirs Benê Tanoušman enflammaient sa colère; car ils avaient pris la fuite devant le sultan, qui s'était emparé de leurs états, et étaient allés à Constantinople chercher du secours près de l'empereur[8]. Ils partirent donc [**715**] devant lui pour attaquer le sultan. Avec une forte et nombreuse armée de divers peuples qui couvraient la face du pays qu'il avait envahi, il parvint jusqu'aux confins des Turcs; il pressait le sultan de rendre aux Benê Tanoušman les pays qu'il leur avait enlevés et aussi ceux que

1. Lire : ܕܠܐ ܦܓܘܪܐ.

2. Vers. ar. : « le 27 ». — 3. Littér. : « la bonté de son œil ». — 4. Ilghazi II Qoṭb ed-Dîn. — 5. Cf. ci-dessus, p. 311. — 6. Lire : ܡܛܝܒ; vers. ar. : ܘܩܪܒ ܠܡܐܬܗ. — 7. Littér. : « ne gardait pas l'honneur. » — 8. Cf. ci-dessus, p. 357.

son frère lui avait donnés; mais le sultan n'y consentit pas, et ils se firent la guerre.

L'empereur rebâtit deux des villes[1] qui étaient détruites depuis longtemps, et y établit des troupes qui pressaient les Turcs.

L'empereur envoya en outre piller le peuple des Turcomans; ses troupes en tuèrent des milliers; et alors ces Turcomans pénétrèrent dans la région septentrionale, dans les pays des Grecs qui se trouvaient sans garde[2]. Ils s'emparèrent d'environ cent mille personnes; ils tuèrent tous les hommes et vendirent les femmes et les enfants à des marchands qui les menèrent jusqu'en Perse. — Alors l'empereur poursuivit avec colère le sultan, qui fuyait d'une montagne dans une autre, parce qu'il ne voulait point se rencontrer avec l'empereur en bataille rangée.

L'empereur envoya 30 mille hommes avec l'émir Danoun, pour s'emparer de Néocésarée. Tandis qu'ils pressaient cette place par leurs attaques, les Turcs qui s'y trouvaient usèrent de ruse et écrivirent une lettre, comme de la part des Chrétiens, au général des Grecs; ils disaient dans cette lettre : « Cet émir Danoun que vous avez amené, use de perfidie avec vous; il a des intelligences avec les Turcs, ses congénères, et ils se préparent à vous faire périr ». — Ils lancèrent la lettre au bout d'une flèche dans le camp des Grecs qui furent pris de peur et se mirent à fuir. Alors les Turcs qui étaient dans la ville sortirent à leur poursuite, en criant : « L'empereur Manuel est mort! » et ils en détruisirent la plus grande partie. Le général, qui était le neveu[3] de l'empereur, fut tué; Danoun s'enfuit dans la région septentrionale, mais les Grecs s'emparèrent de lui et le réservèrent au jugement de l'empereur. — *Fin.*

[**714**] En cette année[4], le Seigneur eut pitié de nous; le temps cruel de la disette de pluie passa, les sources et les fontaines coulèrent, et la terre fut promptement délivrée de cette sécheresse qui faisait périr les hommes et les animaux. Cependant, la famine durait encore partout, parce que les récoltes ne prospérèrent pas non plus en cette année 1487;

[**714**] Quand de tels dommages commencèrent à se produire dans le couvent, après que nous eûmes essayé de les corriger par la réprimande[5] légale, mais sans succès, sur le conseil d'hommes pieux, évêques et moines, nous usâmes du bâton, selon le précepte[6], pour que la blessure ne tourne pas à la gangrène. Alors, ceux en qui était cachée la saveur

1. Dorylée et Silbium. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, XC, § XI, XIII. — 2. Littér. : « sans préoccupation ». — 3. Littér. : « fils de la sœur ». Andronic Vatace. Cf. *op. cit.*, XC, § XV.

4. Vers. ar. : « A cette époque ».

5. C'est, semble-t-il, le sens de cette expression, qui signifie littér. : « le mépris, le dédain »; (cf. texte, p. 614, trad., p. 236, l. 8). — 6. L'allusion vise, je crois, quelque canon disciplinaire.

car la colère de justice, justement excitée contre nos péchés, n'était pas encore calmée; pour cette raison, les pauvres dépérissaient en tous lieux. A Jérusalem, à Damas, à Alep et dans le Désert salé[1], le prix d'un *kaila* de froment était de trois (dinars) rouges; et bientôt on n'en trouva plus. Alors, des caravanes d'Arabes, avec leurs chameaux, se mettaient en route et amenaient du froment. Dans les régions de la Syrie, l'or rouge avait perdu la moitié de sa valeur, tandis que dans ces mêmes pays le froment augmentait de prix, au point que le *qephiza* se vendait un dinar.

A cette époque, on vit dans le ciel, du côté de l'Occident, comme une demi-lune; elle monta vers l'Orient, et, à mesure qu'elle montait, elle grandissait, jusqu'à ce qu'elle fut trois fois comme la lune; alors elle s'avança subitement jusqu'au milieu du ciel, puis se divisa en trois parties et tomba. On ne la vit plus. L'empereur[2] des Grecs ayant été taillé en pièces, chacun put connaître [la signification de ce météore][3]. — *Fin.*

du sel apostolique furent pris d'un zèle divin, et firent en sorte que les autres se convertissent à la pénitence. Tous envoyèrent les frères âgés et honorables du couvent près de ma Bassesse, au couvent de Mar Ḥanania; et ils firent des instances pour que je retournasse avec eux au couvent, pour mettre fin à la querelle. Nous revînmes avec eux jusqu'à Amid. Le prince sortit et nous accueillit avec joie. Nous consacrâmes dans l'Esprit-Saint, l'église que nous avions bâtie là, en la fête de sainte Barbara, le dimanche 4 de kanoun 1er (déc.)[4]. Ensuite nous parvînmes, en peinant, jusqu'au couvent. Là, après plusieurs (discussions), il plut à tous : à nous, aux évêques et à tout le monde, que ces exemptions qui, de toute manière et de tout temps, avaient été cause de schisme dans l'Église, et plus ou moins de ruine pour le couvent, fussent abolies. Cela ayant eu lieu, avec le secours de Dieu, cette mesure procura la paix et la concorde à la sainte Église, et la joie à tous les gens du couvent, parce qu'ils en avaient compris l'utilité. — *Fin.*

CHAPITRE [V]. — *De l'époque à laquelle Manuel, empereur des Grecs, fut vaincu par le sultan Kilidj-Arçlan.*

Quand l'empereur des Grecs, Manuel, apprit que son neveu avait été tué à la porte de Néocésarée[5], il partit en colère pour venir tirer vengeance des Turcs.

1. Lire : ܘܒܡܕܒܪܐ; vers. ar. : ܘܦܝ ܒܪܝܗ ܐܠܡܠܚܗ. — 2. *Sic* vers. ar.; ms. : « le fils de l'empereur ». — 3. Le texte est manifestement altéré; sens d'après la vers. ar. : ܘܪܐܘ ܐܠܢܐܣ ܡܬܠ ܐܠܗܠܐܠ. ܒܪܩ ܟܠ ܐܚܕ ܠܗ ܘܗܘ ܐܠܡܥܓܙ ܠܐܝܠܗ.
4. 4 déc. 1177.
5. Cf. p. 369.

Or, le sultan prescrivit à ses troupes de ne pas livrer bataille, mais de s'en aller par bandes, en avant du corps d'armée de l'empereur, à droite et à gauche, et aussi par derrière, et de brûler les villages et tout ce qui pouvait servir de nourriture pour les hommes et le bétail; d'infecter les citernes, les sources et les puits, en y jetant les cadavres des morts, des chiens, des ânes, et toute espèce de pourriture et d'immondices. Il prescrivit pareillement à ceux qui étaient dans une forteresse de ne pas attaquer, mais de se maintenir tant qu'ils pourraient, puis, quand ils seraient devenus trop faibles, d'incendier tout le lieu et de se retirer. Le sultan s'en alla lui-même dans une montagne difficile, où il passait d'un endroit à un autre.

Alors l'empereur s'avança impétueusement au milieu des pays des Turcs, à une distance de cinq journées de marche; les Turcomans qui étaient dans ce pays, innombrables comme la sauterelle, voyant que l'empereur était venu pour les chasser de leur résidence, se réunissaient par 5 mille ou par 10 mille, incendiaient, dévastaient, et massacraient ceux qu'ils trouvaient en dehors du camp des Grecs.

Les Grecs arrivèrent dans le voisinage d'Iconium, à une journée de marche (de cette ville), et à trois heures du lieu où était le sultan; ils s'engagèrent entre les montagnes dans un endroit resserré où il n'y avait point d'eau, laissant en arrière[1], les 5 mille chariots qui portaient la nourriture des hommes et des animaux, les armes et les bois pour les machines de guerre, [716] l'or, les églises[2], les croix et les objets de toute nature. Le peuple des Turcomans ayant vu l'empereur et les troupes s'éloigner[3] du campement et de ces chariots chargés des bagages, ils se rassemblèrent par derrière au nombre d'environ 50 mille, capturèrent et pillèrent tout le campement.

Quand l'empereur et son armée apprirent que leurs richesses étaient perdues, et que la nourriture qu'ils espéraient voir arriver jusqu'à eux avait été enlevée, ils furent saisis d'une grande terreur. Les Turcs s'aperçurent qu'ils étaient effrayés; ils faisaient rouler sur eux du haut des montagnes des quartiers de roche qui broyaient les hommes et les animaux. Toutes ces myriades de soldats, qui s'invectivaient mutuellement à l'intérieur de ce vallon[4], avaient les genoux tremblants et craignaient de sortir en présence des Turcs qui étaient tellement proches qu'ils pouvaient les percer de leurs traits pendant la nuit. Alors, au milieu de la nuit, l'empereur envoya trouver le sultan pour demander la paix. Le sultan, qui était lui-même pris de crainte, y consentit facilement. Des messagers allaient et venaient avec des flambeaux, pendant toute la nuit. L'empereur

1. ܒܗܘܠܟܝ ; BH : ܫܒܩܘ ܠܥ̈ܓܠܬܐ. — 2. Les tentes qui servaient de chapelles. — 3. Lire : ܘܐܪܚܩܘ. — 4. Littér. : « cette fosse ».

abandonna au sultan les villes qu'il avait rebâties[1]. Au moment du matin, quand la paix fut proclamée, les Turcs injuriaient le sultan et l'appelaient « traître », parce qu'il avait consenti à la paix. Aussi l'empereur dut-il se faire accompagner par trois des émirs du sultan pour arrêter l'audace des Turcomans. Mais ceux-ci ne restèrent pas tranquilles. Quand le camp des Grecs commença à se mettre en mouvement, de tous les côtés les Turcomans frappaient et tuaient des Grecs. L'empereur ayant demandé à ces émirs pourquoi ces choses avaient lieu après les serments échangés, ils répondirent : « Ceux-ci [ne][2] dépendent pas de nous ». C'est pourquoi l'empereur leur tendit des embûches, et on en tua environ 20 mille.

L'empereur de retour à Constantinople envoya beaucoup d'or au sultan, et récupéra la croix[3] dans laquelle était le bois de la crucifixion.

Le sultan envoya à tous les émirs, au khalife de Bagdad et au sultan du Khorasan des esclaves, des servantes, des armes, et les têtes des Grecs et leurs chevelures au bout des lances, et ils les promenaient par les rues sur la croupe de leurs chevaux, en se réjouissant.

Telle fut l'issue malheureuse de l'expédition de l'empereur des Grecs[4]. Et qui ne confesserait que rien n'arrive sur la terre sans le consentement d'en haut, selon des desseins impénétrables? — *Fin.*

A cette époque, l'évêque Jean, d'Émèse, homme vertueux et saint vieillard, avait depuis longtemps voulu donner sa démission de la charge pastorale, par un juste motif de religion. Il exposait l'affaiblissement causé par la vieillesse et d'autres raisons qui méritaient d'être acceptées; mais plusieurs fois, par les instances, les exhortations et l'encouragement, on l'avait contraint de ne pas abandonner le diocèse qui lui avait été confié par Dieu, Prince des pasteurs et Seigneur du diocèse ; et ce vieillard craignant Dieu, bien qu'à regret et en pleurant, se faisait violence à lui-même, se laissait persuader et s'en allait. L'année suivante, il revenait avec la même intention; et cela dura pendant dix ans. Aussi, fus-je touché [**716**] par ses larmes, et non seulement moi, mais encore les évêques qui étaient présents; et c'est pourquoi le moine David, du couvent de Mar Ḥanania, fut ordonné pour ce diocèse d'Émèse, et prit le nom de Dionysius.

---

1. Cf. p. 369. — 2. La négation, exigée par le contexte, est omise dans le ms. — 3. Prise parmi les bagages. — 4. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, l. XC, § XIV et suiv.

CHAPITRE [VI]. — *De l'époque à laquelle le sultan Kilidj-Arçlan s'empara de Mélitène; et des autres événements qui se passèrent à cette époque en divers lieux.*

Au moment même où le sultan venait de faire la paix avec l'empereur des Grecs, il mit le siège contre Mélitène. Dans cette ville se trouvait cet émir de la famille des Benê Tanoušman, qui avait tué son frère[1]. Il était en mauvais termes avec ses soldats[2]. La plupart des Chrétiens avaient quitté la ville, à cause de la famine qui sévissait en tous lieux, et surtout en cette ville, et ceux qui étaient à l'intérieur, outre [**717**] la famine, avaient à souffrir la prison, les coups et toute sorte d'autres afflictions. Alors ils se souvinrent des avertissements qui leur avaient été adressés avec sollicitude, de vive voix ou par écrit, non seulement par ma personne pécheresse mais par beaucoup d'autres : « Pourquoi avez-vous tourné à gauche et avez-vous abandonné les bonnes œuvres de vos pères? » En eux s'est accompli le blâme du prophète qui dit[3] : « Ils se sont mêlés aux Gentils, et ont appris leurs œuvres ». Aussi, quand ils virent le châtiment qui survenait, ils eurent peur, ils se retinrent, et ils ouvrirent les oreilles de leur cœur, comme il est écrit[4] : « Le châtiment du Seigneur m'a ouvert les oreilles »; et ils commencèrent à faire pénitence, dans les larmes et une amère douleur. C'est pourquoi le Seigneur eut pitié, et jeta la crainte dans le cœur de l'émir. Il se dit que ses Turcs le détestaient et que bientôt, quand ils souffriraient de la faim, ils le tueraient et livreraient la ville. Aussi s'empressa-t-il lui-même d'envoyer secrètement trouver le sultan; il obtint la promesse de sa vie sauve, sortit et passa à Ḥesna de Ziad.

Le sultan entra et prit possession de la ville le mercredi 25 de tešrîn Ier (oct.)[5] de l'année 1489, et ce fut un soulagement pour tout le monde; car tout ce camp l'avait assiégée pendant quatre mois; ils n'avaient point engagé de combat; mais ils s'étaient bâti des maisons en briques pour passer l'hiver, et ils avaient bâti pour le sultan de grandes maisons avec les pierres qui étaient placées au-dessus des tombeaux. Mais le Seigneur, dans ses desseins incompréhensibles, procura au peuple affligé un soulagement inespéré.

A cette époque, le Seigneur châtia de nouveau la terre par le manque de pluie, à cause de notre iniquité. Les récoltes se desséchèrent, et il y eut une cruelle

Le vénérable David, deux ans après avoir été ordonné pour Émèse, quitta cette vie temporelle. Alors, tous les gens du diocèse envoyèrent vers nous, et, sur

1. Cf. ci-dessus, p. 362. — 2. Vers. ar. : ܗܘܐ ܥܠܝ ܗܘ ܥܣܟܪܗ ܡܬܠܟܡ ܟܐܦܪ. — 3. *Ps.* cv, 35. — 4. Cf. Is., L, 5 (?); Job., xxxvi, 10 (?). — 5. Le 25 oct. 1177 était un mardi.

famine en Syrie, en Palestine, en Assyrie, en Mésopotamie, en Arménie. Le *kaila* de froment se vendait un dinar, là où on en trouvait. A Damas et dans les environs de cette ville, [**717**] on ne trouvait absolument plus ni blé ni autres céréales. Beaucoup de gens étaient morts de faim, et beaucoup s'en allèrent dans des pays très éloignés. C'est pourquoi, partout, les Chrétiens, et même les Musulmans, persévéraient dans les prières et les larmes. La plupart des princes distribuaient miséricordieusement aux indigents ce qu'ils avaient de blé ou d'autres céréales. C'est ainsi qu'à Antioche, Amaury, patriarche des Francs, donna abondamment du blé et d'autres céréales ; et il en fut de même partout. Aussi, le Seigneur se montra miséricordieux ; quand tout espoir était perdu, au milieu du printemps, les torrents (du ciel) furent ouverts et le Seigneur enivra la terre. L'atmosphère se rasséréna, et aussi les cœurs des hommes; les langues chantaient la louange[1] de Dieu, parce que les récoltes prospéraient ; et il y eut une grande abondance dans tous les pays.

leurs instances, nous contraignîmes le vieillard Mar Jean de retourner à son ministère[2].

A cette époque mourut l'évêque Athanasius, qui est le moine Abou Ghaleb, qui avait été ordonné pour Djiḥan. [**717**] Il mourut dans son couvent, situé dans le pays de Gargar, et qu'on appelle couvent d'Abou Ghaleb[3].

La même année Jean, évêque d'Arsamosate, mourut dans le couvent de Mar Ḥanania.

Ignatius de Gargar, qui est Romanus, (évêque) de Tella d'Arsanias, mourut aussi, à Mélitène, dans l'église de ses parents.

L'ordination de Mar Athanasius[4], qui est Rabban Çeliba, notre frère charnel[5], eut lieu dans le couvent de Mar Ḥanania, le dimanche 9 de têšrin 1er (oct.)[6].

CHAPITRE [VII]. — *De l'époque à laquelle Çalaḥ ed-Dîn sortit d'Égypte en Palestine, fut vaincu par les Francs et s'enfuit en Égypte. Des autres événements survenus à cette époque.*

Au mois de têšrin de l'année 1489, Çalaḥ ed-Dîn sortit d'Égypte. Il menait avec lui 33 mille hommes vêtus de cuirasses, sans compter les fantassins, et aussi 52 mille chameaux[7] pour porter les armes et les bagages. Il entra dans le

1. Lire : ܬܫܒܘܚܬܐ.

2. Cf. ci-dessus, p. 372. — 3. Cf. ci-dessus, p. 341. — 4. Plus tard métropolitain de Jérusalem; cf. ci-dessous, p. 394. — 5. Lire : ܦܓܪܢܝܐ. — 6. 9 oct. 1177.

7. La vers. armén. porte 34.000 hommes et 52.000 chameaux. Peut-être la leçon primitive était-elle ܝܒ (12) au lieu de ܢܒ (52) ?.

pays de Jérusalem en grande colère; il tua de sa main le premier Franc qui fut pris, et dans son sang [718] lava et purifia ses membres!

Aussi le Seigneur eut-il pitié des Chrétiens. Tout le monde avait perdu espoir, car le mal de la lèpre commençait à paraître sur le jeune roi Baudoin qui s'affaiblissait, et dès lors chacun tremblait. Mais le Dieu qui fait paraître sa force dans les faibles[1], inspira au roi infirme de sortir; le reste de ses troupes se réunit autour de lui. Il descendit de sa monture, se prosterna sur le visage devant la croix, et pria avec des pleurs et des expressions touchantes. Le cœur de tous les soldats fut ému à cette vue. Ils étendirent tous la main sur la croix et jurèrent qu'ils ne fuiraient pas à la bataille, et que, si les Turcs étaient vainqueurs, celui qui fuirait et ne mourrait pas serait regardé comme un apostat. Quand ils furent remontés à cheval, ils s'avancèrent et parurent (en présence) des Turcs qui se réjouissaient, parce qu'ils étaient persuadés qu'ils allaient détruire les Francs. Ceux-ci, en voyant les Turcs, dont les forces étaient pour ainsi dire comme une mer, descendirent de nouveau de cheval, coupèrent leurs cheveux, se donnèrent mutuellement la paix et demandèrent les uns aux autres un dernier pardon. Ensuite, ils engagèrent la bataille. Au même instant, le Seigneur souleva une violente tempête qui enlevait la poussière du côté des Francs et la jetait sur les Turcs. Alors les Francs comprirent que le Seigneur avait accepté leur repentir; ils se réjouirent et prirent courage. Les Turcs, au contraire, tournèrent le dos pour fuir. [719] Les Francs les poursuivirent, tuant et massacrant toute la journée. Ils pillèrent et enlevèrent leurs chameaux et leur bien. Comme les troupes des Turcs s'étaient dispersées dans le désert, pendant cinq jours les Francs les recherchèrent. Ils les trouvaient[2] par bandes : les uns déjà morts, les autres expirants. Ils tuaient ceux-ci, et ramassaient leurs armes et leurs dépouilles. Les quelques-uns qui parvinrent avec Çalaḥ ed-Dîn jusqu'en Égypte se vêtirent de noir et demeurèrent dans le deuil. Cette nouvelle joyeuse fut proclamée et parvint à Antioche tandis que nous nous y trouvions[3].

En ces jours-là, le préfet[4] turc qui résidait à Ḥesna de Ḥarim, ayant appris que le seigneur d'Alep[5] voulait s'emparer de lui [pour le tuer, se révolta][6] et se tourna vers les Francs. Le prince[7] lui jura de ne pas le chasser de cette forteresse, mais de l'y maintenir et de le secourir. Confiant (en cette promesse) le préfet fit sa soumission aux Francs et fut en inimitié ouverte avec les Turcs; mais les Francs commirent alors une grande [iniquité][8] et foulèrent aux pieds leurs ser-

1. Cf. II *Cor.*, XII, 9. — 2. Lire : ܡܫܟܚܝܢ (BH). — 3. Il s'agit de la bataille de Tell-Gezer (Mont-Gisart), 25 nov. 1177. Cf. *Gesch. des Königr. Jerusalem*, p. 377. — 4. ἡγεμών (Sa'd ed-Dîn Koumištekin). — 5. Malik Çaliḥ. — 6. Restituer une ligne omise par le copiste : ܕܢܩܛܠܝܘܗܝ · ܘܡܪܕ ܠܘܬܗܘܢ (d'après la version arabe : ܠ ܡܩܬܠܗ' ܘܥܨܐܗ' · ܐܠܦܪܢܓ ܠܟܢܗ .). — 7. *Prinz*; Bohémond III d'Antioche. — 8. Suppl. : ܥܘܠܐ (vers. ar. : ܐܠܡܐ ܟܒܝܪܐ).

ments. Ils se réunirent de Jérusalem et de tout le littoral; le comte de Tripoli[1], Roupen de Cilicie et le comte de Flanṭ[2] allèrent avec le prince et un peuple nombreux mettre le siège contre Ḥarim, pendant quatre mois. Ils l'attaquaient par tous les moyens de guerre; ils pressuraient tout le pays et la ville par leurs exactions; beaucoup d'hommes périrent dans le combat; et après tout cela, Dieu justement ne leur donna pas la victoire, parce qu'ils avaient transgressé les serments qu'ils avaient jurés sur la croix et l'évangile, et avaient pensé obtenir la victoire par la force humaine. Or, quand les Turcs qui étaient dans la place furent affaiblis, ils envoyèrent un message à Alep, reçurent les serments du seigneur de cette ville et lui livrèrent la forteresse. Celui-ci donna au prince 20 mille dinars, et le prince s'en retourna à Antioche, le cœur brisé. Et telle fut l'issue de cette réunion[3]. — *Fin.*

A cette époque, un peuple nombreux, pressé par la famine, s'ébranla et sortit de l'Arabie. Lorsqu'ils parvinrent aux rives de l'Euphrate, les émirs leur interdirent le passage, pour qu'ils ne fussent pas cause[4] d'un accroissement de famine. Ceux-ci méprisèrent la défense et passèrent. C'est pourquoi les Turcs s'assemblèrent contre eux et massacrèrent environ cent mille d'entre eux; et le reste retourna pour repasser l'Euphrate. Quand [**718**] leurs chameaux entrèrent dans les eaux, avec les hommes, les femmes et les enfants, les eaux crurent et les entraînèrent tous. Ils périrent, et on les retrouvait comme des épaves sur les rives.

Au mois de 'iyar (mai) de l'année 1489, tandis que nous étions à Antioche, la pluie tomba abondamment, et il y eut dans la ville une inondation qui emporta des maisons et des bâtiments; beaucoup de gens et de bétail furent noyés. Le

A cette époque, [par] la grâce de Dieu, après avoir institué, à Mardîn, l'évêque Mar Athanasius[5], nous partîmes pour Antioche.

Là, Dionysius[6] fut ordonné pour Alep.

A cette époque, on rapporta au sultan qui régnait à Mélitène[7] que les moines de notre couvent avaient été les auxiliaires de l'émir qui était jadis dans cette ville, et que, pour ce motif, il leur avait fait remise du tribut[8] : et alors [**718**] le sultan leur imposa de payer chaque année un tribut de cinq cents dinars. Il leur interdit toute relation avec l'émir, et chassa de Mélitène et de toute la région tous les Turcs qui avaient servi les Benê Tanoušman.

A cette époque, il y eut querelle entre ma Bassesse et le maphrien Mar Jean, à propos des Ḥaççaçinites, du pays de Tagrit. Ceux-ci s'étaient séparés de l'Église du temps du patriarche Mar Cyriacus, à cause de la formule : *panem*

1. Raymond III. — 2. Philippe, comte de Flandre. — 3. Cf. *Gesch. des Königr. Jerus.*, p. 375.
4. Lire : ܒܥܠܬܗܘܢ; vers. ar. : ܒܣܒܒܗܬ.
5. Cf. p. 374. — 6. D. Mobarak, moine d'Édesse. — 7. Kilidj-Arslan ; cf. p. 373. — 8. Cf. p. 364.

flot arriva jusqu'aux portes de la ville, et en telle abondance que les portes ne suffisaient pas à l'évacuation des eaux, qui s'accumulèrent et s'élevèrent jusqu'au-dessus du mur. Ce fut dans la ville une grande calamité, qui causa la terreur et la crainte.

L'année suivante, comme nous étions encore à Antioche, il y eut un hiver aussi doux que le printemps.

Au mois d'adar (mars), le feu prit dans la ville et consuma beaucoup de maisons et de bâtiments aux alentours de la grande église de Mar Petrus. Dieu préserva les hommes, et personne ne fut blessé.

La même année, pendant que nous étions à Antioche, le pape de Rome envoya des messagers aux patriarches des Francs d'Antioche et de Jérusalem, et les invita à se rendre près de lui, à cause d'une hérésie qui avait surgi là [1].

Le patriarche [2] d'Antioche [3] nous adressa de sa part l'évêque de Tarse [4] et deux prêtres, et nous demanda d'aller avec lui pour cette affaire [5]. Nous nous informâmes et nous apprîmes que Satan avait fait tomber dans l'hérésie quelques hommes de la race des Francs, qui étaient dans ce pays, et qui brillaient par leur amour *cœlestem* [6]; maintenant, ils voulurent revenir à nous. Quand ils vinrent me trouver et me demandèrent de leur ordonner un évêque, je leur répondis: « Nous dirons au maphrien de l'ordonner, car il est archevêque de Tagrit, et il ne faut pas que vous soyez séparés de nos frères qui sont là. » Mais eux, par passion humaine, regardèrent cela comme une honte; ils demandèrent qu'il fût ordonné par nous-même, acceptant toutefois d'être ensuite sous la dépendance du maphrien. Nous leur dîmes : « Cependant prenez patience, jusqu'à ce que nous nous soyons mis d'accord avec nos frères, afin qu'il n'y ait pas de scandale. » [7] Après avoir congédié les Ḥaççiçanites sur cette promesse [8], nous écrivîmes au maphrien comme à un frère. Mais lui, en apprenant que les Ḥaççiçanites étaient venus nous trouver, pensa que son honneur était perdu et il se mit à faire proclamer l'excommunication contre les Ḥaççiçanites et contre quiconque les recevrait, dans tous les diocèses de sa juridiction. Quand nous apprîmes cela, nous fûmes dans la stupeur et, avec longanimité, nous renvoyâmes [719] vers lui des moines honorables, comme messagers; nous lui

1. Il s'agit de la convocation du IIIe concile du Latran, célébré à Rome par Alexandre III, du 5 au 19 mars 1179 (Mansi, *Ampliss. collectio*, XXII, 215 sqq.). Les prélats de la Palestine qui s'y rendirent partirent en sept. 1178. Cf. *Gesch. des Königr. Jerus.*, p. 381. — 2. Répétition du texte intercalé plus haut; cf. p. 347, n. 2. — 3. Amaury. — 4. Probablement l'évêque latin, dont nous ignorons le nom, à moins que ce ne fût déjà Ausbertus, qui occupait le siège en 1190, et qui est qualifié « archiepiscopus Tarsensis et principalis curiæ Antiochiæ cancellarius » (*Or. Christ.*, t. III, col. 1182). — 5. Ni Amaury, ni l'évêque de Tarse n'assistèrent au Concile.

6. Cf. ci-dessus, p. 5. — 7. La suite de ce chapitre comprend la répétition de la partie intercalée plus haut (texte, p. 701, l. 30); cf. p. 347, n. 2. — 8. ܐܘܣܠ.

des pauvres. [**719**] Ils disaient[1] qu'il n'est pas possible que le pain et le vin deviennent la chair et le sang de Dieu ; qu'il n'y a d'autre vertu que les aumônes et la miséricorde envers les pauvres, la charité et l'union des hommes entre eux[2]. Or, ils s'associèrent nombreux, au point d'être des milliers et des myriades ; ils avaient des évêques, et les comtes[3], seigneurs des pays, s'étaient unis à eux. Ils firent en outre dans leur association quelque chose de très honteux, car ils mirent leurs femmes en commun.

Quand cette impiété fut dévoilée, en vue de la faire cesser, le patriarche[4] de Rome, qu'ils appellent Apostolos[5], résolut de tenir un synode œcuménique.

Pour nous, après avoir exposé qu'il ne nous était pas possible, pour plusieurs motifs, d'aller dans cette contrée, nous écrivîmes un long volume dans lequel nous montrâmes où et quand Satan fit surgir de semblables doctrines et par quels Pères cette hérésie a été réfutée. Nous fîmes savoir charitablement combien de labeurs et de fatigues avaient supportés nos saints Pères Cyriacus et Dionysius, et comment le synode de Callinice[6] avait décrété qu'ils devaient être reçus s'ils se convertissaient, tout en leur permettant de réciter cette formule.

Le maphrien ne reçut pas nos envoyés, et balbutia des paroles de rébellion. Quand nos envoyés furent repartis, il fut blâmé par quelques hommes prudents et pieux. Il se repentit et vint vers nous. Je ne me rencontrai point avec lui, mais je déclarai que cette affaire ne pouvait être traitée que dans un synode. Il retourna à son diocèse et envoya de nouveau des messagers et des instances. C'est pourquoi nous réunîmes un synode dans le couvent de Mar Bar Çauma ; il y vint lui-même, et amena avec lui ses évêques. Nous exposâmes quelle transgression des canons il avait commise. Il demanda pardon et promit par écrit de se soumettre légitimement. Nous récitâmes sur lui la prière d'absolution, et la paix et la concorde furent rétablies.

CHAPITRE [VIII]. — *De l'époque à laquelle nous montâmes à Jérusalem pour la troisième fois ; et sur diverses autres choses.*

Au mois de tésrin Ier, tous les Francs se réunirent avec le roi Baudoin sur les rives du Jourdain, au lieu appelé le « Gué de Jacob ». [**720**] Ils se mirent à bâtir une ville pour pouvoir forcer Damas[7].

1. La vers. arabe supprime la fin du chapitre, en renvoyant à l'intercalation : ܟܡܐ ܐܘܪܫܐ ܡܐܟܘܬܐ ÷. — 2. Il s'agissait des Albigeois. — 3. ܩܘܡܣ̈ܛܐ. — 4. Littér. : « celui de Rome ». — 5. « Li apostoile », dans les anciens textes français.

6. Ms. : « de Chalcédoine » ; même faute plus haut (texte, p. 702, l. 3) et dans la vers. arabe. Il s'agit du synode relaté ci-dessus, p. 39.

7. Oct. 1178 ; 1490 des Grecs. *Gesch. des Königr. Jerus.*, p. 382.

Çalaḥ ed-Dîn méprisa (l'entreprise), quitta l'Égypte et vint à Damas ; car l'émir qui occupait la ville de Ba'albek, qui est Héliopolis, Ville du Soleil, s'était révolté contre lui. Il plaça son camp devant cette ville et la pressa par différentes attaques. L'émir qui était à l'intérieur envoya aux Francs, à diverses reprises, des dons et des présents, ainsi que le serment et la promesse de se soumettre à eux, mais, n'ayant point reçu de secours et son espoir étant déçu, il fut contraint de se tourner vers son persécuteur. Il reçut des serments et lui livra la ville.

Alors Çalaḥ ed-Dîn devint plus fort, et il envahit le pays de Palestine. Les Francs se réunirent, et il s'enfuit devant eux jusqu'à Damas. Les Francs pillèrent le pays et s'en retournèrent à une journée de marche. Lorsqu'ils campèrent, il fondit sur eux à l'improviste et leur enleva cent hommes valeureux avec le chef des Frères[1], c'est-à-dire le « Maïster dé Phrer ». Les Chrétiens en furent fort affligés.

Çalaḥ ed-Dîn se fortifia et revint promptement contre cette place que les Francs avaient nouvellement bâtie, et il l'emporta d'assaut. Il y avait à l'intérieur environ cinq cents Frères ; voyant que la place était prise, les uns se précipitèrent eux-mêmes dans le feu et se firent brûler pour ne pas tomber entre les mains des Ṭaiyayê, d'autres se jetèrent dans le Jourdain et se noyèrent, d'autres se laissèrent tomber du mur sur les rochers et périrent. Tous ceux qui tombèrent entre les mains des Ṭaiyayê furent tués par le glaive[2]. — *Fin.*

Au mois de tešrin Ier de l'an 1490, nous partîmes d'Antioche, et nous rencontrâmes à 'Akko le jeune roi Baudoin ; quand il vit le diplôme de son père[3], que nous avions avec nous, [**720**] il se réjouit, nous honora et nous donna aussi un diplôme et des promesses.

Nous parvînmes ensuite à Jérusalem. Là, nous reçûmes d'Égypte des messagers qui avaient été envoyés par le patriarche d'Alexandrie, Mar Marcus. Il nous faisait connaître le schisme qui avait eu lieu à cette époque parmi nos frères d'Égypte.

Un homme aveugle, qui s'appelait aussi Marcus, et qui est surnommé Bar Qonbar, était instruit et d'une étonnante facilité de parole. Il s'enfla de vanité, parce qu'on lui prodiguait des éloges ; il se crut quelque chose de grand, et se mit à enseigner des doctrines erronées ; et, par l'apparence de la sainteté, il entraînait ceux qui l'écoutaient, selon la parole du divin apôtre, qui dit[4] : « De même que Satan osa imiter l'ange de lumière, ainsi ses ministres imitent parfois les ministres de sainteté ». Il se mit à prêcher sur la confession des péchés. Et comme cette pratique était tombée en désué-

---

1. Lire : ܕܐܚ̈ܐ. Odon de Saint-Amand. Cf. *Gesch. des Königr. Jerus.*, p. 385. — 2. 30 août 1179 ; cf. *op. cit.*, p. 387. — 3. ܕܐܒܘܗܝ. — 4. II *Cor.*, xi, 14.

tude depuis longtemps chez les Égyptiens, par suite d'une certaine négligence, comme aussi autrefois chez nous, le patriarche le lui défendait. Cet homme, qui avait trouvé des adhérents, se révolta contre le patriarche. Il disait, d'après ce qu'il nous annonçait, que de même que nous prescrivions aux fidèles de confesser les péchés, comme l'ordonnent les canons apostoliques, ainsi faisait-il.

Quand les envoyés du patriarche arrivèrent, après que nous eûmes lu ses lettres, les envoyés de Bar Qonbar vinrent à leur tour, et par sa [lettre][1] nous reconnûmes que la fausseté était mélangée dans sa doctrine, comme l'absinthe dans le miel. Il s'était laissé entraîner, en effet, et était tombé parmi les impurs Messaliens et dans l'opinion de Lampetius « que quiconque confessait ses péchés était dans un corps en quelque sorte incorporel et arrivait à l'impassibilité ; qu'il devenait comme le corps du Christ et participait alors au corps et au sang du Christ ». Par cette opinion, son discours l'amenait à compter dans le Christ des natures, des volontés, des opérations. Quand nous respirâmes cette odeur fétide de la lettre de Bar Qonbar, nous lui [écrivîmes][2] une longue réfutation, et nous refrénâmes son impétuosité par les exemples (tirés) des Écritures ; nous montrâmes que si la confession des péchés est louable, ce n'est pas cependant dans le sens de son impiété. Nous écrivîmes aussi un autre long volume aux évêques et à tout le peuple, et nous excommuniâmes justement Bar Qonbar, comme l'avait excommunié Mar Marcus. Au patriarche, nous écrivîmes qu'il ne convenait pas de mépriser la confession à cause de l'erreur de Bar Qonbar. Après cela, Bar Qonbar s'attacha aux Grecs chalcédoniens, et à la fin il fut en proie à de nombreux maux[3].

[Fin du Livre vingtième][4]

1. Suppl. : ܕܐܓܪܬܗ ; vers. ar. : ܘܡܢ ܪܣܐܠܬܗ ܠܠܡܨܪ. — 2. Suppl. ܟܬܒܢ. — 3. Cf. Renaudot, *Hist. patr. Alexandr.*, p. 550-553.

4. Notre ms. ne porte ici aucune clausule. La version arabe porte : ܬܡܬ ܗܕܗ ܐܠܡܩܐܠܗ ܦܝ ܕܘܪ ܚܡܣ ܣܢܝܢ ܒܬܡܐܢܝܗ ܐܒܘܐܒ + « Ce livre est achevé dans un cycle de cinq ans, en huit chapitres ».

LIVRE XXI

Nous commençons ce Vingt-et-unième Livre a l'année 1491 des Grecs, 1161 de la naissance dans la chair de Notre-Seigneur, 558 de l'empire des Ṭaiyayê, 119 des Turcs, et 6660 depuis Adam, c'est-a-dire depuis le commencement du monde.

CHAPITRE PREMIER — *De l'époque à laquelle mourut Manuel, empereur des Grecs. A cette époque Bar Wahboun osa tenter de ruiner les lois (ecclésiastiques), et tomba comme la foudre du ciel.*

[**721**] En l'an 1491, Manuel, (empereur) des Grecs tomba malade. Sentant qu'il allait mourir[1], il se fit moine, proclama empereur et couronna son fils Alexis, enfant de 12 ans. Il fit la mère[2] de celui-ci religieuse et lui confia le trésor de l'empire: il établit douze notables pour conduire les troupes.

Manuel régna 37 ans, et s'illustra beaucoup.

Après sa mort, il y eut une grande corruption dans leur empire, parce que la mère de l'enfant qui régnait tomba dans l'adultère avec un de ces douze notables[3]. C'est pourquoi, les onze autres voulurent la priver de l'empire, ainsi que son fils, établir la fille[4] que Manuel avait eue de sa première femme et proclamer empereur son mari. Mais ils ne purent mener à bonne fin cette entreprise. Leur complot fut découvert; ils prirent peur et s'enfuirent dans la grande église. Il y eut un combat et une effusion de sang dans la capitale pendant sept jours; puis ils dressèrent des machines de siège contre Sainte-Sophie[5]. Alors, on s'interposa entre eux. Leur patriarche, Theodosius, se porta garant à ceux qui s'étaient réfugiés et fortifiés dans l'église : ils sortirent et se rendirent au palais. Mais alors ils foulèrent aux pieds leurs serments et les garanties de leur patriarche; ils mirent la main sur ces onze malheureux notables et leur crevèrent les yeux, puis ils tuèrent ceux qui s'étaient attachés à eux[6]. Alors le massacre redoubla, et leur patriarche mit l'interdit sur toute

---

1. Manuel mourut le 24 sept. 1180. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, XC, § xxxvii. — 2. Marie; cf. *op. cit.*, XCI, § ii. — 3. Le protosébaste Alexis, neveu de Manuel. — 4. Marie, femme du César Jean. — 5. BH : ܐܓܝܐ ܣܘܦܝܐ. — 6. L'auteur parle un peu confusément de ces événements et sans doute par ouï-dire; il est intéressant de voir comment les faits étaient colportés et déjà défigurés par les récits contemporains. Comp. *Hist. du Bas-Emp.*, XCI, § vi et suiv.

la ville : le son des cloches et la prière cessèrent dans les églises et les monastères, depuis le commencement de šébaṭ (févr.), jusqu'au mois de tešrin (oct.) ; leurs morts mêmes n'étaient pas ensevelis (avec un office funèbre), et le patriarche se retira de la ville dans un couvent de l'extérieur.

[**721**] En l'an 1491, le sultan Kilidj-Arçlan envoya une armée contre Raʿban. L'émir qui se trouvait dans cette ville, et qui dépendait des états de Çalaḥ ed-Dîn l'égyptien, alla chercher une armée à Damas. Quand les Cappadociens virent ceux-ci, [ils prirent la fuite sans avoir combattu][1]. Bien que les deux partis fussent des Turcs, cependant, comme ceux de Berrhoë étaient plus habitués à combattre avec les Francs, les Cappadociens eurent peur et prirent la fuite en présence des autres.

En cette année, Josué, le scribe, (originaire) du Ṭour ʿAbdîn, fut ordonné pour Ḥesna de Ziad. Dès le début, il se montra transgresseur des canons; il abandonna le siège pour lequel il avait été ordonné afin de prendre le Ṭour ʿAbdîn.

Pour cela, il se présenta au préfet[2] Saʿîd ed-Dîn, et celui-ci nous écrivit qu'il allait transférer Isaacus, l'évêque du Ṭour ʿAbdîn, qui est Iwannis, pour le faire passer à Ḥesna de Ziad et donner le Ṭour ʿAbdîn à Josué le scribe. Je répondis au prince qu'il n'était pas dans notre loi que l'autorité du prince pût transférer un évêque d'un lieu à un

[**721**] En cette année 1491, nous vînmes d'Antioche au couvent de Mar Bar Çauma. Quand nous eûmes jeté les fondements pour la construction d'un temple dans ce couvent, la jalousie de Satan se dressa pour l'empêcher.

Elle trouva comme instrument Theodorus bar Wahboun[3]. Celui-ci commença alors sa rébellion, et pendant treize ans remua toute pierre à propos de cette affaire, c'est-à-dire de cette révolte. Il est nécessaire que nous écrivions un peu plus longuement (à ce sujet)[4].

Si, dans tous les faits que nous avons compilés dans ce livre, nous avons apporté la plus grande diligence et vigilance, comme nous le devions, pour écrire la vérité et ne jamais mêler avec l'exactitude quelque chose d'inexact; maintenant surtout, en présence de Dieu qui scrute les cœurs, nous allons écrire sans nous écarter aucunement de l'exactitude. Dieu nous est témoin, et avec lui plusieurs de nos frères les évêques, des prêtres, des moines et des laïcs, que tout ce qui va être écrit maintenant, sans passion, est vrai. Certes, ce ne sont pas toutes les mauvaises actions de ceux qui ont pratiqué les rébellions [**722**] que

1. Le copiste a omis une ligne. Vers. ar. : ܘܠܡܐ ܢܛܪܘ ܐܠܝܗܡ ܐܠܪܘܡܝܘܢ ܗܪܒܘ ܡܢ ܓܝܪ ܚܪܒ. — 2. ἡγεμών.

3. Il était le disciple du patriarche (cf. ci-dessus, p. 335), et aussi son filleul (Bar Hebr., *Chr. eccl.*, I, 577). — 4. Les faits rapportés dans la suite de ce récit s'étendent sur l'espace de ces treize années. Le début toutefois paraît faire allusion à des choses antérieures.

autre, et qu'il ne m'était pas possible à moi-même de faire cela. Et Josué fut déposé. — *Fin.*

nous écrivons maintenant dans ce récit; mais seulement la partie qu'il est nécessaire d'écrire pour montrer comment cette entreprise diabolique commença et prit fin.

Ceux qui s'associèrent à cette époque dans une association diabolique, pour diviser l'Église de Dieu, étaient au nombre de cinq. Siméon, évêque d'Arzoun, avait le désir de passer à Maipherqaṭ, et comme nous ne consentîmes pas à son ambition illégitime, il fut rempli de haine et de colère contre moi. Josué, le scribe, qui avait été ordonné pour Ḥesna de Ziad, et qui recourut à l'autorité du prince pour passer dans le Ṭour ʿAbdîn, fut légitimement déposé; il se joignit en secret à Siméon, et tous les deux se rendirent à Amid, auprès d'Abraham qui avait été institué évêque de cet endroit, mais qui avait été excommunié à cause de ses fautes. Tous les trois séduisirent le malheureux évêque de Sibabérek; comme celui-ci avait foulé aux pieds les canons et avait reçu des présents pour l'ordination qu'il conférait, il était aussi excommunié. Ils s'allièrent tous les quatre et oublièrent les promesses et les anathèmes que chacun d'eux avait écrits de sa main (déclarant) « que le jour où il oserait s'élever contre nous, il deviendrait étranger à l'épiscopat et n'aurait plus le pouvoir de faire l'ordination; que s'il osait la faire, elle serait privée de la vertu de l'Esprit-Saint ». Ils foulèrent aux pieds toutes ces promesses, parce que Dieu les avait abandonnés à la vanité de leur intelligence[1]. Ils rencontrèrent le vase de colère, le démon incarné, le chef de la troupe, le nouveau Bélial, qui fut reconnu par plusieurs dès son origine, dans lequel était cachée une légion de démons[2].

Après avoir été chassé de Mélitène, d'où il était, il se dévoila de nouveau à Édesse, et en fut expulsé; il se manifesta ensuite à Jérusalem et dut prendre la fuite. Il en fut de même partout où il alla. Après diverses choses, il vint près de ma Bassesse; et, en vérité, j'étais tombé moi-même dans un grand abandon (de Dieu), puisque je pensai que je pourrais le corriger et qu'il persévérerait. Comme il était instruit et versé dans les Écritures, je pensais beaucoup de bien de lui, ainsi que Dieu, qui scrute les cœurs, le sait, et plusieurs (le savent aussi). Pendant sept ans, je l'appelai dans ma cellule, et je l'avertis: je subis et je supportai ses fautes; si bien que les ruses et les machinations qu'il faisait dépassèrent la mesure. Comme Absalom, il restait à la porte de ma cellule[3], et il attirait à lui pour le remplir de colère quiconque était mécontent pour un motif quelconque. C'est de cette manière qu'il gagna ces quatre (évêques), et il leur promit, s'ils le faisaient patriarche, de leur donner à chacun deux diocèses. C'est pourquoi, non-seulement moi, mais beaucoup de personnes étaient scandalisées par ses actions, œuvres sataniques et entreprises diaboliques; et je le chassai de ma résidence.

---

1. *Rom.*, I, 28. — 2. Allusion au texte évangélique, Marc, v, 9. — 3. Cf. II *Reg.*, xv, 2 et suiv.

Agissant à son instigation, ces misérables allèrent trouver le prince d'Amid et lui promirent de l'or, s'il les aidait à établir un patriarche qui résiderait dans sa ville, qui recueillerait de toute part et lui donnerait tant et tant. Or, cet homme était disposé, pour de l'or, à démolir non seulement les règles et les lois des églises chrétiennes, mais même celles des Musulmans ! Il leur donna donc un libelle d'élection[1] pour Bar Wahboun, de la part d'Abou 'l-Qâsim ibn Nisan[2], ou plutôt de la part du diable. Abraham d'Amid, ayant reçu le libelle, quitta l'habit monastique, revêtit le vêtement des Turcs et chevaucha sur un cheval, comme un soldat, afin de ne pas être reconnu : ce qui d'ailleurs était un symbole exact de leur dépouillement[3]. Il alla chercher Bar Wahboun. Mais en ces jours-là, le Seigneur dans sa colère frappa le prince d'Amid, qui mourut subitement. Ceux-ci qui lui avaient donné de l'or et qui avaient perdu tout espoir dans le Seigneur, allèrent trouver le fils[4] de celui qui était mort, lui donnèrent de nouveau de l'or et lui montrèrent l'écrit de son père. Il leur permit de faire comme ils voulaient. Alors cette nouvelle se répandit à Amid, et tout le peuple de la ville et de la région fut pris de zèle; les prêtres et les moines s'assemblèrent avec toute la population ; ils vociféraient contre le prince en disant : « Nous ne laisserons pas détruire notre foi ». Le prince dit au peuple : « Si votre patriarche vient chez nous, nous chasserons celui-ci ». Les fidèles en firent la promesse et dirent : « Nous amènerons le patriarche ». Alors il défendit à ces (évêques) d'ordonner celui-ci « avant de savoir si j'irais ou non ». Des prêtres d'Amid, des moines et des fidèles notables étant venus, je partis avec eux du couvent de Mar Bar Çauma.

Les misérables ajoutèrent à leur impiété. Ils allèrent à l'église et en fermèrent les portes; et pendant la nuit, ils ordonnèrent l'impie Theodorus comme patriarche. Au matin, ils changèrent de vêtements, couvrirent[5] leurs têtes du bonnet[6], sortirent à la porte de la ville, et se dirigèrent vers Mossoul, près du maphrien.

Quand j'appris qu'il en était ainsi, je compris en moi-même [723] qu'à cause de mes péchés, j'avais justement été abandonné de Dieu, et je fus affligé de ce que l'Église de Dieu était plongée dans cette désolation, telle qu'il n'y en a point eu de semblable depuis le commencement du monde. Je pris la résolution absolue de me démettre de ce saint office dont je n'étais pas digne. Lorsque je la fis connaître à ceux qui étaient assemblés, ils me disaient avec larmes : « Si cela arrive, Dieu te demandera compte du sang de tout ce peuple dont la foi aura péri ! » Et en vérité, mon cœur trembla, et mes reins frémirent, et j'étais poussé des deux côtés. Je me fis violence à moi-même, je fis violence à ma volonté, et me promis à moi-même de faire cela quand le synode serait assemblé. J'allai avec eux à Amid.

1. C.-à-d. la permission d'élire. — 2. Cf. ci-dessus, p. 377, n. 6. Quoique la phrase soit un peu obscure, c'est bien Abou'l-Qâsim qui délivre lui-même l'édit. — 3. De leur dégradation. — 4. Le successeur de Djemal ed-Dîn fut Beha ed-Dîn Mas'oud, celui-là même qui fut dépossédé par Saladin; cf. ci-dessous, p. 389. — 5. Lire : ܚܦܘ. — 6. Ar. : قبّعة.

Le prince fut heureusement calmé ; il se réjouit, il donna l'assurance du pardon pour tout le peuple de la ville et du pays : et ce fut pour eux une grande consolation. Les évêques, les prêtres, les moines et les fidèles se réunirent promptement et vinrent de tous lieux. Nous allâmes alors au couvent de Mar Ḥanania.

Les misérables cependant allèrent à Mossoul, avec la confiance que le maphrien leur donnerait son adhésion, à cause du dissentiment que nous avions eu avec lui auparavant[1]. Quand ils virent que le maphrien ne les accueillait pas, mais venait au contraire vers nous avec tous les évêques de sa juridiction, et que tout le peuple de l'Orient se moquait d'eux, ils passaient d'un endroit à un autre, comme des mendiants[2].

Lorsqu'ils parurent dans la ville de Dara, les notables des fidèles s'emparèrent d'eux et nous en informèrent dans le couvent de Ḥanania. Aussitôt le maphrien partit avec quelques évêques et des moines, et ils les ramenèrent enchaînés. Alors, dans le synode assemblé, ils confessèrent leurs fautes et ils anathématisèrent par écrit leur entreprise diabolique. Ensuite nous partîmes tous pour aller au couvent de Mar Bar Ṣauma, afin d'y tenir une assemblée générale dans un synode universel qui devait définir[3] ce qui plairait à tous, ou pour mieux dire à l'Esprit-Saint. Mais, pendant la route, Satan était entré de nouveau en Theodorus. De nouveau il renia la foi et foula aux pieds les serments et les anathèmes qu'il avait écrits contre lui-même de ses propres mains. De nouveau il usa de ruse, selon ses habitudes; il promit de l'or à des hommes iniques; ceux-ci amenèrent des Curdes[4], et pendant la nuit ils vinrent à l'endroit où ils résidaient ; ils se joignit à eux et ils l'emmenèrent pour le cacher, jusqu'à ce que nous soyons partis. Quand cela fut connu des évêques et du maphrien, ils s'emportèrent contre moi en disant : « Pourquoi ne nous as-tu pas laissés l'enchaîner? » Chacun sortit d'un côté ; ils le trouvèrent caché, et il fut pris de nouveau.

Quand nous parvînmes au couvent de Mar Bar Ṣauma, les autres évêques s'assemblèrent et de nombreux [fidèles][5] avec eux. Tous, comme d'une seule bouche, décrétèrent qu'il serait dégradé[6]. Après que cela eut eu lieu, et quand les autres affaires furent terminées, chacun des évêques retourna à son diocèse, emportant la lettre synodale qui publiait la déposition prononcée par l'autorité de Dieu et de toute l'Église contre l'impie Bar Wahboun. Celui-ci demeura près de nous dans le couvent ; il montra du repentir et demanda l'absolution. Pour moi, conformément au précepte évangélique, je l'ac-

1. Cf. ci-dessus, p. 376. — 2. Vers. ar. : ܦܪܐܘܐ ܐܘܪܐ ܡܠܡܠܘܬܐ. — 3. ܡܣܡܣܐ. — 4. ܟܘܪ̈ܕܝܐ ; vers. ar. : ܐܟܪܐܕ. — 5. Vers. ar. : ܘܡܘܡܢܝܢ ܟܬܝܪ ܡܥܗܡ. — 6. Littér. « dépouillé ». Barhébr. (*Chr. eccl.*, I, 532) ajoute au sujet de cette dégradation : « Fertur eum tempore sacrificii habitu proprio exutum, veste sæculari vestitum fuisse, ejusque capiti cucullum rubrum impositum ; deinde cum illum statuissent ad latus altaris, omnes processisse et in faciem ejus exspuisse, et porro mysteria percepisse. Hunc quidem depositionis modum beatus Mar Michael non commemoravit, sed nos e pluribus senibus fide dignis hæc ita contigisse audivimus : quæ, si vera sunt, haud sane decent. »

cueillis de nouveau, et je le revêtis de l'habit monastique, persuadé de sa conversion ; je lui donnai le nécessaire pour sa subsistance corporelle et une cellule pour habiter, et je lui dis que s'il persévérait dans la pénitence, et ne se montrait plus menteur et astucieux, quand le synode qui l'avait déposé se réunirait, il serait absous dans la manière que prescrivent les canons. Et sur cette promesse je le laissai dans le couvent de Mar Bar Çauma, et je revins au couvent de Mar Ḥanania.

Alors, encore une fois, selon son habitude, il renia ses promesses. Il sortit trouver un homme semblable à lui, et fit un complot, pendant la nuit, il fabriqua des cordes, descendit par le mur du couvent et s'enfuit à Damas. Là, ils rédigèrent un écrit en arabe, et se firent présenter à Çalaḥ ed-Dîn, roi d'Égypte. Il promit à celui-ci de lui donner de l'or, s'il voulait lui accorder un édit prescrivant qu'il soit accepté comme patriarche par tous ses états. A mon sujet, il écrivit aussi calomnieusement des choses dignes de mort. Quand son écrit fut lu devant le roi, celui-ci s'informa d'où il était. Il se trouva là quelques fidèles qui étaient scribes dans la chancellerie du roi : ceux-ci lui ayant fait connaître son histoire, le roi chassa l'impie Bar Wahboun et ne l'accueillit pas.

Alors, il s'en alla de là jusqu'à Jérusalem, et excita du trouble dans tout l'empire des Francs contre le reste de nos frères qui s'y trouvaient, et surtout contre Mar Athanasius[1], métropolitain de Jérusalem. Il dit au patriarche des Francs de cet endroit qu'il lui donnerait mille dinars, s'il lui concédait le couvent de Marie-Magdeleine que nous possédions à Jérusalem. Il en résulta des labeurs et des vexations pour nous et pour toute l'Église, par le fait des messagers que nous devions envoyer là de notre part. Ce trouble se prolongea dans cette Église [jusqu'à][2] la prise de Jérusalem par les Arabes.

[**724**] Cet impie abandonna ensuite ce pays et se dirigea vers la région orientale, parce qu'il avait appris le décès du maphrien Mar Jean[3]. Là, il sema son ivraie, à Mossoul et à Mardin ; il promettait à chacun des émirs turcs de lui donner de l'or. Dans chaque diocèse, à cause de lui, se présentait l'occasion pour les princes d'imposer des sommes considérables. Nous fûmes, avec tous nos frères de la contrée orientale, dans une grande affliction[4], jusqu'au moment où il s'enfuit de là, comme jadis de la Palestine. Ses actions honteuses furent dévoilées, et pour cela, il s'enfuit de là et vint à Qalaʿ Romaita près du catholicos des Arméniens.

Selon sa mauvaise et criminelle habitude, il avait coutume, quelle que fût la nation chez laquelle il allait, de promettre que, si on l'aidait, quand il serait devenu patriarche, il entraînerait tout le peuple à se soumettre à eux. Il avait agi ainsi à l'égard du patriarche des Francs de Jérusalem, et, par cet espoir trompeur, il avait

---

1. Installé en oct. 1184 ; cf. ci-dessous, p. 394. — 2. Suppl : ܥܕܡܐ (BH et vers. ar.) — 3. Mort au mois d'août 1188 ; cf. Bar Hebr., *Chron. eccl.*, II, 378 ; ci-dessous, p. 402, 406. — 4. ἀγών.

séduit cet homme qui devint son soutien jusqu'à ce qu'il pérît. Il agit de la même manière à l'égard du catholicos des Arméniens, qui le crut sincèrement et lutta de tout son pouvoir contre ma Bassesse, de toute manière : il remua toute pierre, il employa quantité d'or et fit de grandes dépenses pour les présents qu'il envoyait aux émirs turcs de la Syrie et de la Mésopotamie, en s'efforçant de faire déposer ma Bassesse et de faire établir Bar Wahboun patriarche pour le pauvre reste des Jacobites, afin qu'ils passassent sous la juridiction du catholicos, comme il le lui avait promis. Il fit beaucoup d'efforts pour arriver à cela dans l'empire des Turcs : mais Dieu ne le lui permit pas.

Alors le catholicos partit de Qala' Romaita, et Bar Wahboun avec lui. Ils s'en allèrent en Cilicie, près de Léon l'Arménien, prince de cette contrée. Là, il fit en sorte que le prince ordonnât de proclamer Bar Wahboun comme patriarche dans son pays, et le prince lui donna un édit, et le catholicos aussi. Il partit et se mit à circuler dans le pays. Il prenait les biens de tout moine, prêtre ou évêque qui n'acceptait pas de le proclamer, et il le chassait de son église. Le temps me fait défaut pour raconter combien de tourments, qui ne sont pas moindres que les supplices infligés jadis par les païens aux chrétiens, il fit subir aux pontifes, aux prêtres, aux moines qui se trouvaient dans cette contrée.

Pour moi, pécheur, ayant rassemblé de nouveau un synode général, je les priai de m'enlever cet office, puisque, à cause de mes péchés, le Seigneur avait permis que cet impie souffletât l'Église de Dieu. Mais les évêques n'y consentirent pas, et ils dirent : « Nous irons combattre dans une discussion orale ce catholicos inique, et nous nous présenterons au prince Léon ». Quand je vis qu'ils ne me permettaient point de me démettre de cet office, je leur dis : « Alors, mes frères, ne nous confions pas en notre propre force, et n'ayons pas non plus recours aux princes; car il est écrit[1] : Maudit celui qui met sa confiance en un homme, et fait de son semblable son appui. Mais ayons recours à Dieu et à son saint Mar Bar Çauma, et que le bon plaisir de Dieu s'accomplisse en nous ». Ceci plut à toute l'assemblée. Nous nous mîmes à prier et à supplier dans les larmes, la douleur, la pénitence et les gémissements, et avec nous toute la foule qui se trouvait réunie pour la fête de saint Mar Bar Çauma. Lorsque la main droite du saint fut portée en procession, nous nous mîmes tous à crier en pleurant, disant : « Seigneur Jésus-Christ, par la prière de Mar Bar Çauma, aie pitié de ton Église ! Montre ta puissance contre quiconque est pour elle une cause de perturbation[2]. Si nous le sommes nous-mêmes, fais-nous disparaître; si ce sont d'autres, qu'il en soit de même ! » Ensuite, le jour même où la rogation fut accomplie dans le couvent de Mar Bar Çauma, le catholicos des Arméniens tomba de sa monture, en Cilicie ; il se brisa un doigt du pied : on lui amputa le pied et il se tuméfia.

---

1. Jer., xvii, 5. — 2. Lire : ܕܕܘܠܚܝܐ.

Peu de jours après, étant sur le point d'expirer, il confessa sa faute et mourut[1]. Après lui, chacun des douze évêques arméniens qui avaient donné leur adhésion à Bar Wahboun fut frappé d'un châtiment quelconque et mourut. Sept moines syriens qui s'étaient attachés à Bar Wahboun furent brûlés par la foudre en ces jours-là ; et après tous ceux-ci, au bout de quarante jours, Theodoros Bar Wahboun fut lui-même frappé par la colère de Dieu et mourut. Tous ces événements inspirèrent une grande terreur à tout le monde et surtout au peuple de ce pays ; de sorte que le prince Léon lui-même fut pris de crainte et adressa des lettres, des messagers et des présents à notre seigneur Mar Bar Çauma et à ma Bassesse. Une grande paix régna dans l'Église de Dieu, en tous lieux.

[**725**] Pour moi, mes frères, je n'ai pas écrit ces choses parce que j'ai la sotte confiance qu'elles ont été amenées par ma sainteté ; à Dieu ne plaise ! Je confesse que le fléau de la colère a pu me frapper à cause de mes péchés pendant treize ans, et que Dieu a procuré le salut au nom de Mar Bar Çauma, à cause de son amour pour son Église et pour le reste de son peuple orthodoxe. A lui la gloire pour l'éternité ! Amen.

CHAPITRE [II]. — *De l'époque à laquelle moururent subitement les émirs turcs, princes de Mésopotamie. A cette époque le sultan vint à Mélitène et y convoqua ma Bassesse : et je l'y rencontrai ; à cette époque aussi arriva un déplorable accident, c'est-à-dire l'incendie du couvent de Mar Bar Çauma.*

En l'an 1492, il y eut une querelle entre le sultan Kilidj-Arslan[2] et son gendre Nour ed-Dîn, parce que celui-ci répudia et chassa la fille du sultan, par l'amour diabolique d'une prostituée. Çalaḥ ed-Dîn d'Égypte s'avança pour venir attaquer le sultan et secourir Nour ed Dîn[3]. C'est pourquoi, sur l'ordre du sultan, on détruisit le mur de Kaišoum et ses habitants furent emmenés en captivité. Nour ed-Dîn alla se joindre à Çalaḥ ed-Dîn[4] près du fleuve Sanga, et la dévastation de ces pays était sur le point de s'accomplir, si le Seigneur n'avait eu pitié, par l'intermédiaire d'un homme prudent, Ḥassan, qui fut envoyé par le sultan près de Çalaḥ ed-Dîn, procura la paix et fit cesser la guerre[5]. Le sultan revint à Mélitène, et restaura les deux murs de cette ville ; et Çalaḥ ed-Dîn retourna en Égypte.

La même année, le prince d'Antioche abandonna la femme grecque[6] qu'il

1. Cf. ci-dessous, p. 410-411.

2. Ms. : Kilidj-Rouman, et de même dans la vers. arabe. — 3. Seigneur de Ḥesn-Kêpha. — 4. Comp. *Hist. ar. des Crois.*, I, 641-644 ; IV, 211. — 5. Le texte est altéré ; lire : ܘܒܛܠ, au lieu de ܡܛܠ ; vers. ar. : وزال الرهب وبطل العسكر. — 6. Theodora, nièce de Manuel.

avait prise comme épouse légitime à Constantinople du temps de l'empereur Manuel, et s'attacha à une prostituée[1]. Il méprisa les censures portées contre lui par le patriarche de Rome. Leur patriarche d'Antioche l'excommunia aussi, de même que le prêtre qui avait béni son union avec cette prostituée. Il interdit toute la ville à cause de lui : le son des cloches et l'oblation cessèrent, les morts même n'étaient pas enterrés (religieusement). Cependant le prince ajouta à ses transgressions : il pilla les églises et les monastères. Au bout [**726**] d'un certain temps les comtes et beaucoup d'hommes nobles s'assemblèrent avec le patriarche de Jérusalem, et ils purent difficilement trouver un moyen de conciliation ; le prince rendit tout ce qu'il avait volé; on lui laissa cette femme, et ils firent la paix[2].

La même année, l'émir qui régnait à Ḥarran et à Édesse se révolta contre celui de Mossoul; il se tourna vers Çalaḥ ed-Dîn, et, par son intermédiaire, Çalaḥ ed-Dîn régna sur la Mésopotamie et Nour ed-Dîn s'unit à lui[3].

Le seigneur de Mossoul, celui de Mardin, celui d'Amid et celui d'Arménie[4] se réunirent pour s'opposer à l'Égyptien. Mais, sans avoir livré bataille, ils tremblèrent devant lui et se dispersèrent. Le roi d'Égypte marcha donc sur Mossoul et mit le siège contre cette ville; mais, soit à cause des pluies qui furent très abondantes, soit pour quelque autre motif, il abandonna Mossoul et revint[5].

Le seigneur de Mardin et celui de Šigar, se soumirent au sultan égyptien. C'est pourquoi il mit le siège contre Amid; il avait promis à Nour ed-Dîn de la prendre pour celui-ci. Le dimanche des Hosanna il en commença l'attaque, et comme il en poursuivit vigoureusement le siège, en peu de jours il perça le mur[6]. Alors le malheureux Ibn Nisan[7] la lui livra et la quitta misérablement. Nour ed-Dîn, seigneur de Ḥesna de Kêpha, commença à y régner en l'an 1493[8].

La même année[9] mourut Qoṭb ed-Dîn, seigneur de Mardin, en l'an 1495[10]. Son oncle maternel, (le) Šah-Armen[11], vint y établir le jeune fils de Qoṭb ed-Dîn[12].

En cette année 1493, mourut Çaliḥ, seigneur d'Alep, et il donnait cette ville au seigneur de Mossoul, qui est 'Izz ed-Dîn, lequel avait succédé à son frère Saif ed-Dîn, et celui-ci la donna [**727**] à son frère[13], en échange Šigar, afin de de l'éloigner de son voisinage.

---

1. Sibylla. — 2. Cf. *Gesch. des Königr. Jerus.*, p. 392, 393; pour les détails, Guill. de Tyr, XXII, vi, vii. — 3. Cf. *Hist. ar. des Crois.*, I, 655; IV, 227. — 4. Le Šah-Armen, seigneur de Khélat. — 5. Cf. *op. cit.*, I, 656. — 6. Cf. *op. cit.*, I, 51, 657. — 7. Behâ ed-Dîn Mas'oud. — 8. La vers. ar. reproduit exactement les dates de notre ms. dans cet alinéa et les deux suivants. Barhébr. porte ici 1494, date qui est d'accord avec les chroniqueurs arabes. Cf. *op. cit.*, I, 52. — 9. Sic ms. et vers. ar. — 10. Le 9 sept. 1184, d'après les chron. ar.; cf. *Hist. ar. des Crois.*, IV, 256; I, 54. — 11. Soḳman II Naṣir ed-Dîn. — 12. Hossam ed-Dîn Youlouk-Arslan. Cf. p. 396. — — 13. 'Imad ed-Dîn Zangui. — 14. Cf. *Hist. ar. des Crois.*, IV, 213.

En l'année 1494, commença à régner sur les Grecs Andronicus, qui avait été chassé par Manuel. A cette époque, comme la sédition[1] régnait (à Constantinople), il put y rentrer par astuce[2].

Au commencement, il parut se soumettre au jeune empereur; ensuite il fit noyer dans la mer la femme de Manuel, sa fille et le mari de celle-ci; il fit périr le jeune Alexis[3], et il massacra et fit brûler plus d'un millier de notables; il fit crever les yeux à beaucoup d'autres et s'empara de leurs biens[4]. Ce vieillard impudique prit pour épouse la femme du jeune Alexis[5]; il commit des méfaits innombrables et chassa les Francs de la ville, parce qu'ils soutenaient le jeune Alexis, attendu qu'il était fils d'une franque[6]. Quand ceux-ci furent chassés de leurs maisons, en partant ils mirent le feu à 14 mille habitations ou villages dans les pays des Grecs; ils descendirent[7] à Rome, et les troupes des Francs vinrent avec eux.

Le roi de Sicile[8] vint aussi dans l'empire des Grecs : ils détruisirent beaucoup de villes et de villages[9]; ils les détruisirent complètement, les rasèrent, les incendièrent, les rendirent déserts.

En l'an 1492, le sultan Kilidj-Arslan [vint][10] à Mélitène, et s'informa de ma Bassesse. Il m'envoya une lettre d'amitié, un bâton pastoral, et vingt dinars rouges : ce fut un étonnement pour tout le monde.

L'année suivante, le sultan vint de nouveau, et avant d'entrer à Mélitène, il entendit parler de la révolte excitée par Theodorus bar Wahboun. Il nous envoya des messagers et une lettre, et il invita ma Bassesse à se rendre près de lui à Mélitène. Je fus dans l'étonnement en voyant quelque chose d'inaccoutumé. Comme j'étais dans la perplexité, tout à coup arrivèrent, le lendemain, trois émirs et une multitude de cavaliers pour nous faire une escorte d'honneur! A la vérité, je fut saisi de crainte, pensant qu'il y avait peut-être de l'absinthe dans ce miel. Nous arrivâmes dans le voisinage de Mélitène le soir du jeudi, 8 de tamouz (juill.) de l'an 1493. De grand matin, le sultan sortit lui-même au-devant de nous, avec une grande partie de ses troupes et tous les gens de la ville. Il envoya devant lui des messagers pour dire : « Le sultan a ordonné : L'entrée du patriarche chez nous se fera selon la loi des Chrétiens, avec les croix et l'Évangile. » Alors les Chrétiens multiplièrent les cierges, suspendirent des croix aux lances et élevèrent la voix dans les chants de l'office. Quand le roi se ren-

---

1. Littér. : « le glaive ». — 2. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, XCI, § x et suiv. — 3. Il fut massacré en oct. 1183. — 4. Cf. *op. cit.*, XCI, § xvi et suiv. — 5. Agnès, fille de Louis VII, âgée de onze ans. — 6. Marie d'Antioche. Sur le massacre des Latins à Cple, cf. *op. cit.*, XCI, § xiii. — 7. Vers. ar. : ܘܦܠܐ. — 8. Guillaume II. Cf. *op. cit.*, XCI, § xxxv et suiv. — 9. Lire : ܘܩܘܪܝܐ; ms. et vers. ar. : ܕܣܘܪܝܐ « de Syrie ».

10. Suppl. : ܐܬܐ; vers. ar. : اتا ملطية.

contra avec ma Bassesse, il ne me laissa pas descendre de ma monture; il ne me laissa pas non plus prendre sa main, mais il embrassa ma Bassesse dans ses bras. Quand je commençai à parler avec lui, par un interprète, il m'écouta avec plaisir. Quand je vis qu'il écoutait avec attention, je prolongeai fort le discours, avec des exemples tirés de l'Écriture ou de la nature. Nous mêlâmes au discours une exhortation, de telle sorte que des larmes coulèrent de ses yeux, et nous rendîmes grâce à la puissance[1] du Très-Haut. Tous les Chrétiens louèrent et glorifièrent (le Seigneur), lorsqu'ils virent la croix adorable portée en procession au-dessus de la tête du roi et des peuples musulmans. Nous entrâmes ainsi à l'église. Après une parole d'instruction, nous récitâmes des prières pour le prince et pour le peuple. Le lendemain, le sultan nous envoya la nouvelle qu'il remettait le tribut imposé au couvent, et il donna son édit royal. Le dimanche, il nous envoya une main d'or pur, incrustée de gemmes et de perles, dans laquelle se trouvaient des reliques de saint Pierre, chef des apôtres.

[**726**] Nous restâmes à Mélitène un mois entier. Chaque jour il nous envoyait des présents, et il y avait des questions et des réponses au sujet du Christ notre Dieu, des prophètes, des apôtres et autres matières. Quand le sultan quitta Mélitène, nous partîmes avec lui, selon son ordre. En route, nous eûmes de nouveau de nombreux colloques au sujet des paroles de l'Écriture, avec son philosophe, un persan éloquent nommé Kemal ed-Dîn, pareillement sur l'ordre et en présence du sultan; et quand il loua la sagesse des Syriens, le sultan en fut content. Toutes ces choses ne sont pas arrivées parce que nous étions digne de quelque honneur, tant s'en faut[2], mais bien parce que la miséricorde divine voulut réconforter les restes de son peuple et son Église, affaiblie par la rébellion de Bar Wahboun, comme une mère console son enfant qui pleure en lui donnant à téter. Cependant, il continua à nous affliger nous-même, comme nous le méritions. Le samedi 30 de tamouz[3] de l'an 1494, la justice s'éleva contre notre iniquité, et nous châtia dans ses miséricordes : notre excellent couvent, c'est-à-dire celui de notre seigneur Mar Bar Çauma, brûla!

Cela arriva ainsi. Un moine de ce couvent, nommé Denḥa, homme âgé, entra de grand matin dans sa cellule intérieure. Par oubli, ou plutôt par la permission de Dieu il oublia sa chandelle de cire, et sortit pour aller à la vigne. De cette chandelle le feu prit dans les meubles et dans les bois, en-dessus et en-dessous. Comme une matière abondante se trouva disposée pour l'incendie, car non seulement les toits mais aussi les parois de toutes les cellules étaient bâtis en bois, et celles-ci étaient contiguës par groupes de quatre et en certains endroits de cinq, la flamme s'en empara facilement. Nous étions à la prière de l'heure de Tierce quand nous entendîmes la voix des lamentations; nous courûmes à l'armoire du saint, nous ouvrîmes la serrure et nous retirâmes le reliquaire dans lequel était placée la main droite de notre sei-

1. Littér. : « à la main droite ». — 2. Tel paraît être le sens; le texte est altéré; la vers. ar. porte : [illegible].... — 3. 30 juillet 1183.

gneur Mar Bar Çauma. Ensuite le fléau s'aggrava, parce qu'une tempête de colère souffla ; et nous reconnûmes que c'était l'ordre de Dieu. Aussi nous nous abstînmes d'enlever quoi que ce fût ; nous emportâmes seulement saint Mar Bar Çauma et Mar Petrus, et nous sortîmes à la porte du couvent; nous abandonnâmes tout au feu, qui dévora promptement toutes les cellules, les maisons de la communauté et des moines, et même des serfs, avec tout ce qu'elles renfermaient. Le feu prit à l'église ancienne et consuma les livres et les objets d'argent et de bronze. Il fit fondre le fer dans sa violence, et réduisit les pierres en chaux. Les portes du couvent elles-mêmes, qui étaient en fer, [**727**] brulèrent; les murs s'écroulèrent; et, pour le dire d'un mot, absolument rien ne fut sauvé, excepté l'église nouvelle qui était encore en construction, la tour haute du couvent, la grotte du four, et la porte extérieure dite de Gargar. Tout le reste devint un monticule de cendres. Le dimanche, la voûte du Kana[1] s'effrondra et un jeune homme du pays de Gargar y fut étouffé. Il était venu, en apprenant la nouvelle, dans l'espoir du pillage.

Nous avons vu trois prodiges accomplis : le premier, c'est qu'aucun homme du couvent, ni parmi les moines, ni parmi les serfs, ne fut blessé[2], bien qu'ils entrassent avec audace et mépris dans les flammes pour sauver quelque chose de leur bien, quand tout à coup les plafonds tombaient et se séparaient : cela arriva en plusieurs endroits, et malgré cela personne ne fut blessé[2]. C'est un prodige semblable à celui qui est écrit dans l'histoire du saint : sur la prière qu'il adressa à Dieu, la grêle descendit et détruisit les environs de la vigne des fidèles, mais elle ne causa aucun dommage à la vigne ni aux fidèles. De même à cette époque, le saint, voyant que l'avidité de notre palais se portait sur l'amour des biens, demanda à Dieu de faire brûler les biens et de conserver les âmes.

Nous avons vu un second prodige : le coffret de bois dans lequel sont déposées les reliques des saints était lui-même placé dans une armoire : les reliques furent conservées dans le coffret et ne furent pas brûlées. Combien ce prodige ne ressemble-t-il pas à celui des trois enfants, qui furent conservés sains et saufs au milieu de la fournaise[3] de feu à Babylone, parce que le fils des dieux[4] était avec eux; de même, ces ossements dans lesquels résidait le Christ, Fils de Dieu, furent conservés pour l'encouragement des fidèles.

Nous avons vu un troisième prodige : tandis que beaucoup de livres, que personne ne lisait ou n'ouvrait, brûlèrent comme superflus, ceux qu'on lisait constamment furent conservés intacts au milieu du feu; ce sont : trois volumes des Évangiles, le grand volume des Commentaires, deux volumes de Mar Jacques, et les deux tomes du bréviaire complet que nous avions fait établir[5]; ces ouvrages furent conservés.

---

1. Plus haut (cf. p. 286), ce mot désigne « la prison » du couvent. — 2. Lire : ܐܬܢܟܝ, dans les deux cas. — 3. Lire : ܒܐܬܘܢܐ. — 4. Cf. Dan., ii, 25 (syr.; LXX : iii, 92). — 5. Lire : ܕܣܡܢ ܠܗܘܢ. Comp. ci-dessus, p. 350, où la note 4 est à modifier en ce sens.

Nous demeurâmes avec les moines au sommet de la forteresse, dans la tour, pendant un mois entier, jusqu'à ce que le fléau fût calmé ; alors nous nous mîmes à reconstruire. En trois ans, le couvent fut rebâti, plus du double de ce qu'était le premier ; l'église nouvelle fut terminée dans l'espace de douze ans, grâce au Seigneur qui la fit achever.

CHAPITRE [III]. — *De l'époque à laquelle Isaacus, c'est-à-dire Isḥaq, régna sur les Grecs; et des autres faits et événements profanes qui eurent lieu à cette époque.*

Au mois d'éloul (sept.), le jour de la fête de la Croix, en l'an 1496, Andronicus, empereur des Grecs, fut tué, et Isaacus[1] commença aussitôt à régner.

[**728**] Andronicus était disposé à faire tuer Isaacus, de même que tout le reste de la famille impériale. Isaacus en eut connaissance, et il revêtait son armure même dans l'intérieur de sa maison. Quand on vint lui dire : « L'empereur te demande », il n'y alla point. Andronicus en fut irrité et envoya son général[2] pour l'amener. Isaacus, voyant que le général était venu avec colère, et sachant qu'on était disposé à le massacrer, méprisa la mort, tira son épée, en frappa le général et le tua. Il monta promptement à cheval et s'enfuit pour aller à la grande église, tenant à la main son glaive ruisselant de sang. Il criait et poussait des clameurs : et les gens s'assemblèrent autour de lui par myriades. Quand il parvint à l'église, tous les grands, qui étaient scandalisés par l'impie Andronicus, à cause des crimes qu'il commettait, se mirent à l'instant d'accord pour qu'Isaacus devînt leur empereur.

Cet Isaacus était de la famille même de leurs empereurs[3]. C'est pourquoi ils forcèrent leur patriarche[4] à le sacrer. Il fut proclamé dans l'église : Andronicus l'apprit et sortit du palais pour s'enfuir par mer. On s'empara de lui sur le navire et on le fit retourner. Ils le torturèrent cruellement; ils lui découpaient le postérieur avec des couteaux, tandis qu'il vivait encore, et ils se vendaient mutuellement les morceaux de sa chair qu'ils déchiraient de leurs dents en grande fureur. Enfin, ils le firent brûler au milieu de la foule[5].

Au mois de nisan (avril) de cette [**729**] année, Çalaḥ ed-Dîn sortit d'Égypte, et mit le siège contre la forteresse de Kérak. Nour ed-Dîn et les autres émirs de Mésopotamie se rendirent près de lui. Tandis qu'ils attaquaient (cette place) avec les balistes et toute espèce de moyens de guerre, les Francs s'assemblèrent et vinrent. Les Turcs s'enfuirent devant eux. Comme les Francs res-

---

1. Isaac II, Ange. — 2. Hagiochristophorite. — 3. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, XCII, § I. — 4. Basilius. — 5. Cf. *op. cit.*, XCI, § XLII-XLV.

tèrent pour fortifier la place, les Turcs pillèrent Samarie et sa région, et ils commirent de nombreux massacres. Quand les Francs les rejoignirent, les Turcs s'enfuirent et les captifs furent délivrés[1].

La même année, Baudouin (IV), roi de Jérusalem, voyant que sa maladie de la lèpre progressait, donna le royaume au jeune fils de sa sœur, qui s'appelait aussi Baudoin (V)[2]. Peu de temps après que celui-ci eut été proclamé, le lépreux mourut[3].

La même année encore, Çalaḥ ed-Dîn marcha contre Mossoul; n'ayant pas pu s'en emparer, il revint mettre le siège devant Maipherqaṭ. Après de nombreux combats, il l'acheta à prix d'or et y régna. Il revint alors contre Mossoul. Après de nombreuses tentatives, on s'interposa entre eux[4]; les émirs de Mossoul consentirent à lui envoyer des troupes, par soumission, comme ceux de Mardîn et de Ḥesna de Kêpha; et ils firent la paix[5].

Après que nous fûmes revenu à Mélitène, le sultan Kilidj-Arçlan s'en alla dans le Beit Roumayê et s'empara de 72 des places fortes des Grecs. Il écrivit à ma Bassesse [728] une lettre ainsi conçue :

« Kilidj-Arçlan, grand sultan de Cappadoce, de Syrie et d'Arménie : à un tel, patriarche, ami de notre royauté et qui prie pour notre victoire, qui réside dans le couvent de Mar Bar Çauma, et se réjouit du triomphe de notre empire. — Nous reconnaissons que par ses prières Dieu a donné l'exaltation[6] à notre empire à cette époque. En effet, le neveu[7] de l'empereur des Romains est sorti de la célèbre Philadelphie et est venu nous trouver, lui et ses enfants;

A cette époque mourut Ignatius de Jérusalem, qui y avait exercé l'épiscopat pendant 45 ans.

Au mois de tešrin (oct.) de l'année 1496, mon frère Athanasius[8] fut envoyé comme métropolitain à Jérusalem. [728] Une sédition fut tout d'abord excitée contre lui par de misérables moines qui se trouvaient là. Quand ceux-ci furent reconciliés avec l'évêque au sujet de leur querelle, Satan s'agita par le moyen de son instrument, Theodorus bar Wahboun, nouvel Arius, qui suscita du trouble, et l'évêque fut obligé de lutter jusqu'à ce que Bar Wahboun ait été expulsé.

A cette époque, Krikoros, catholicos des Arméniens, ayant appris que le cou-

1. Cf. *Gesch. des Königr. Jerus.*, p. 411 (été de 1184). — 2. Fils de Sibylle et de Guillaume de Longue-Épée. — 3. Baudoin V fut couronné en 1184; Baudoin IV mourut en 1185. Cf. *op. cit.*, p. 408; 415, n. 2. — 4. Vers. ar. : ܘܩܡ ܐܡܪ ܒܡܨܠܚܗ ܠܐܫܬܘܐ ܒܡܣܘܟܐ. — 5. Selon Abou'l-Féda, Saladin prit Maipherqaṭ, le 29 août 1185. Cf. *Hist. ar. des Crois.*, I, 54 ; III, 85.

6. ܪܘܡܪܡܐ. — 7. Fils du frère. Il s'agit, je crois, de Jean Vatace; cf. *Hist. du Bas-Emp.*, XCI, § xvii. Toutefois, les faits rapportés dans cet alinéa et le suivant, paraissent en contradiction avec les récits des auteurs byzantins. — 8. Cf. ci-dessus, p. 376.

il s'est avancé devant le trône de notre Majesté et a fait sa soumission. Nous envoyâmes avec lui quarante mille hommes de troupes. Les ennemis en ayant eu connaissance se réunirent dans une grande ville par myriades nombreuses, et vinrent engager le combat. Et Dieu donna la victoire aux nôtres qui les ont poursuivis, ont détruit et tué les ennemis de notre empire, qui furent taillés en pièces, de telle sorte qu'ils ne pourront de longtemps se relever. C'est pourquoi nos troupes se sont emparées de vive force de la grande forteresse de Diadion[1] (?), et ont ensuite soumis à l'autorité de notre empire tous les pays situés depuis cet endroit et au-delà jusqu'au rivage de la mer; et nous régnâmes sur eux selon la loi de l'empire, sur cette terre qui n'avait encore jamais appartenu aux Turcs. Et nous reconnaissons que Dieu nous a véritablement accordé toutes ces choses par tes prières. Nous te demandons donc de ne pas cesser les prières pour notre empire. Porte-toi bien. »

Après celle-ci [729] nous reçûmes encore plusieurs autres lettres de la part du sultan, à d'autres époques.

A cette époque, il y avait trois frères qui se rendirent près du sultan, reçurent des troupes turques et allèrent s'emparer de Philadelphie. Après quelque temps, le tyran Andronicus s'avança vent de Mar Bar Çauma avait brûlé, s'en réjouit, car la jalousie était concentrée en lui. Il se mit à publier que S. Mar [Bar Çauma][2] s'était envolé et était allé chez lui. En répandant de telles fables, il essayait[3] de détourner l'honneur à son profit. C'est pourquoi, la vertu divine, qui reposait dans le saint, et qui nous châtia à bon droit par cet incendie, à cause de nos péchés, lui fit aussi sentir son abandon, et il fut puni à cause de son audace. Il sortit de Qala' Romaita et s'en alla à Tarse. Son neveu[4], qui s'appelait Šahenšah, se révolta contre lui; il fut soutenu par les Turcs, et il était sur le point de livrer la ville aux Turcs. Mais le catholicos l'ayant appris vint en toute hâte, réunit des soldats et mit le siège contre la forteresse. Les meurtres se multiplièrent parmi eux, et quelques hommes du catholicos moururent dans le combat. Il revint couvert de confusion et arriva au couvent de Tabouš, qui est près de Kaišoum. Il confessa publiquement que Mar Bar Çauma l'avait châtié; il promit encore, en présence du vénérable Iwannis de Kaišoum, [729] de faire pénitence. Ensuite, son neveu parcourut[5] le pays[5] et après de nombreuses promesses, des serments solennels, des engagements que prit le patriarche et des gages qu'il lui donna, il vint enfin le trouver et ils firent la paix.

1. Vers. ar. : ܡܠܟܗ ܘܕܝܐܕܝܘܢ. La première lettre du mot syriaque, considérée comme préposition, pourrait aussi bien faire partie du nom propre : *Ladiadion* (?); la localité est à chercher vraisemblablement du côté de la Lydie.

2. Lacune d'un mot dans le ms. — 3. Je lis : ܕܢܐ ܐܠܐܦܪܘܣ; vers. ar. : ܘܝܟܡܠ ܗܘ ܐܠܟܪܐܡܗ ܠܢܦܣܗ. ܒܚܟܡ ܐܠܚܣܐܕ — 4. Le fils de sa sœur. — 5. ܐܠܐܕܪܒ (vers. ar. : ܠܒܠܐ).

contre eux, et l'un d'eux fut tué dans le combat. Les deux autres s'enfuirent en présence du tyran[1]. L'un de ceux-ci était Isaacus qui régna plus tard et tua l'impie Andronicus.

CHAPITRE [IV]. — *De l'époque à laquelle devait arriver, selon les prédictions des astronomes, un ouragan qui détruirait toute la terre habitée, comme autrefois le déluge du temps de Noé; mais comme il n'arriva point, les astrologues, avec leurs vaines espérances, furent couverts de confusion*[2]. *Autres événements qui eurent lieu à cette époque.*

Après la mort de Qoṭb ed-Dîn[3] de Mardîn, Nour ed-Dîn son parent, seigneur de Ḥesna de Kêpha, mourut aussi à Amid. Sa mort arriva subitement. Comme il avait enlevé les colonnes de marbre de l'église et les avait introduites dans sa demeure, il fut frappé de châtiment et mourut. Après celui-ci régna son jeune fils appelé Qoṭb ed-Dîn[4], et à Mardîn ils établirent aussi un jeune homme appelé Ḥossam ed-Dîn[5] ; tous les deux étaient fils de servantes.

Le frère de l'émir Nour ed-Dîn, qui s'appelait ʿImad ed-Dîn, à qui appartenait Boula depuis [**730**] la mort de son frère, s'empara encore de Ḥesna de Ziad.

Après ceux-ci, mourut également le prince d'Arménie, l'émir Mîran[6] Šâh-Armen, homme âgé qui n'avait personne de sa famille pour lui succéder. C'est pourquoi, un de ses officiers, qui s'appelait Bôkhtimor[7], se présenta. Comme il s'empressait d'aller régner, il eut à passer devant la montagne de Sassoun. Il y rencontra le neveu[8] du catholicos des Arméniens, qui s'était échappé de Qalaʿ Romaita[9]. Celui-ci retint Bôkhtimor jusqu'à ce qu'il lui eût fait serment de lui donner les forteresses de son père Bâkhian[10] (?).

La même année, le Prince, seigneur d'Antioche, après avoir fait la paix avec Çalaḥ ed-Dîn, et ayant confiance que celui-ci ne lui restait plus hostile, fit des machinations iniques et s'empara de Roupen, prince de Cilicie, qu'il mit en prison; il lui mit très durement les fers. Il réunit les Francs, et pénétra en

---

1. L'auteur semble confondre la révolte de Jean Vatace et la fuite de ses enfants, avec celle d'Andronic Ange et de ses fils; cf. *op. cit.*, XCI, § XVII, XLI.

2. Lire : ܒܗܬܘ, en un seul mot. — 3. Ilghâzî II; cf. ci-dessus, p. 368. — 4. Soḳman II (1185-1200). — 5. Youlouk-Arslan. Cf. p. 389. — 6. Soḳman II Nasir ed-Dîn (1128-1185); cf. *Hist. armén. des Crois.*, I, p. 195, n. 2; *Hist. ar.*, III, 84. — 7. Bektimour Saif ed-Dîn (1185-1193), gouverneur de Maipherqaṭ. — 8. Fils de la sœur. — 9. Šahenšah, neveu de Grégoire IV. — 10. Tchordouanel, de la famille des Mamigoniens, seigneur de Sassoun, dans le tableau généalogique de Dulaurier, *Hist. arm. des Crois.*, I, p. CXX.

Cilicie; tout l'été, ils luttèrent sans pouvoir arriver à s'emparer d'un seul lieu ; car à la place de Roupen était son frère Léon, qui gardait sagement leurs pays. Le Prince revint couvert de confusion.

Ensuite, les Arméniens donnèrent aux Francs 3 mille dinars, Mopsueste, Adana et d'autres lieux, et Roupen sortit de prison. Après sa délivrance, Roupen se révolta contre le Prince et lui enleva ces places. Alors le Prince détruisit par le pillage toutes les places de la Cilicie[1].

[731] A cette époque encore, l'émir seigneur d'Édesse, par ordre du sultan d'Égypte, enleva le pays de Šabaktan à celui de Mardîn. Le gouverneur qui avait été établi par l'émir de Mardîn s'avança et attaqua le peuple d'Édesse, mais il fut vaincu.

Après cela, Çalaḥ ed-Dîn lui-même vint pour occuper Mardîn; n'ayant pu la prendre par les promesses flatteuses, il les fit ses vassaux comme ils étaient les vassaux de[........][2], et ils firent la paix.

Ensuite Çalaḥ ed-Dîn descendit sur Mossoul. Après avoir aussi soumis (ces gens) à son obéissance, par des serments et des promesses, il revint et tomba gravement malade en cet endroit[3]. Il passa tout le temps de l'hiver sous les tentes, et toutes ses troupes avec lui, affligé par la maladie.

Le bruit courut qu'il était mort; mais après qu'il fut rétabli il s'empara du seigneur d'Édesse, qui était Modhaffer ed-Dîn, fils de Zain ed-Dîn, et lui enleva les citadelles de Ḥarran et d'Édesse. Peu de temps après il les lui rendit, et ils furent en paix[4]. — *Fin.*

Récit concernant la fable des astronomes. — En l'année 1497 se passa un événement dont il convient surtout de conserver le souvenir aux générations futures, à la gloire de Dieu, qui prend les savants dans leur astuce et choisit les insensés pour confondre les sages de ce monde. L'histoire est la suivante :

Depuis de longues années les astrologues s'étaient mis à dire qu'en cette année, au mois d'éloul (sept.), les sept étoiles qu'on appelle planètes, et qui

A cette époque, Stephanus fut ordonné métropolitain du Ségestan, et Basilius, de Bîrta de Gargar[5], et Basilius, de Callinice.

Le dimanche de la (fête de la) Dédicace de l'église, l'église de Mar Jean[6], à Édesse, brûla. Cet accident arriva ainsi :

Comme depuis longtemps elle restait déserte, faute de prêtres pour y officier, les princes faisaient un dépôt de coton dans la sacristie, et les pigeons faisaient leurs nids sous son toit élevé.

---

1. Cf. *Hist. armén. des Crois.*, I, p. 394, n. 1. — 2. Le complément manque, et de même dans la vers. ar. ; probabl. « du prince de Mossoul ». — 3. A Ḥarran. Sur cette expédition, cf. *Hist. ar. des Crois.*, III, 82, 85. — 4. Cf. *op. cit.*, III, 83.

5. *Sic* vers. ar. : ܒܝܪܬܐ ܓܪܓܪ ; dans le ms. : « Gargar de Bîrta ». — 6. S. Jean-Baptiste.

sont le Soleil, la Lune, Saturne, Jupiter, Mars, Mercure et Vénus, se trouveraient réunies, et [730] se rencontreraient toutes ensemble dans un même signe du zodiaque, celui de la Balance; « et comme une semblable conjonction des sept planètes dans une seule mansion, n'avait pas eu lieu depuis le temps de Noë, où elles s'étaient trouvées réunies dans le signe des Poissons, qui est pluvieux, raison pour laquelle avait eu lieu le grand Déluge », ils prétendaient que maintenant aussi, quand la réunion aurait lieu dans le signe de la Balance, il y aurait un cataclysme[1] par le vent. Et par cet oracle, ou pour mieux dire, cette fausse prophétie, ils persuadèrent non pas un ou deux hommes, mais un millier et plus. Cette prédiction, mes frères, je l'ai entendue annoncer pendant l'espace de trente ans. Ils disaient qu'en cette année, qui est l'an 1497, le 14 d'éloul (sept.), aurait lieu la conjonction des étoiles, qu'il y aurait un vent qui détruirait les villes et les villages avec tout ce qu'ils renferment, depuis les hommes jusqu'aux bestiaux, aux animaux et aux oiseaux, de manière qu'il ne resterait absolument plus rien sur la terre. Cela avait été publié en Orient et en Occident[2], en Égypte et

Quelques individus avaient l'habitude de faire la chasse aux pigeons pendant la nuit avec des lumières. Il arriva [730] qu'une nuit, par oubli, ils laissèrent une des lampes dans ces greniers et descendirent; celle-ci communiqua le feu à ces greniers élevés, et les flammes dévorèrent non seulement les bois, mais même les pierres, jusqu'aux fondements. Trente-deux grandes colonnes de marbre qui se trouvaient dans cette église brûlèrent comme des copeaux, et elle fut tout entière comme (un monceau de) cendre.

Les églises qui furent détruites à Édesse du temps des Ṭaiyayê sont les suivantes : la Grande église; l'église des Apôtres; l'église de Mar Thomas; l'église de Mar Michel; l'église de Mar Qoma[3], qui est celle du voile[4]; l'église de Mar Georges; l'église de Mar Parouqa[5], qui est celle d'Abgar; l'église de la Mère-de-Dieu, dite *mo'allaqta*[6]; deux autres églises de la Mère-de-Dieu; l'église des Quarante-Martyrs; une autre grande église des XL Martyrs; l'église des Confesseurs[7], située à la Porte des Heures; l'église de [Mar][8] Étienne; l'église de Theodorus, (située) en face de la citadelle[9].

Au mois de nisan (avril) de l'an-

1. τυφών. — 2. Cf. Ibn al-Athir, à l'an 582 Hég. (*Hist. ar. des Crois.*, I, 676; et les auteurs cités n. 1); *Hist. du Bas-Emp.*, XC, § xxvii.

3. Sic. ms. et vers. ar.; probablement à lire : ܩܘܣܡܐ, *Cosma*. — 4. Du suaire sur lequel était imprimée la figure du Sauveur. — 5. C.-à-d. de « Mgr le Sauveur »; on s'attendrait à lire ܡܪܢ « Notre-Seigneur », au lieu de ܡܪܝ (ms. et vers. ar.). — 6. Vers. ar. : ܡܥܠܩܬܐ; le mot est peut-être emprunté à la langue arabe, et susceptible de divers sens. — 7. En l'honneur des martyrs Édesséniens : Gouria, Šemouna et Ḥabîb. — 8. Suppléer ce mot d'après la vers. ar. — 9. Sur ces divers édifices et leur origine, cf. Hallier, *Edessenische Chronik* passim; et Rahmani, *Chronicon civile et ecclesiasticum*, p. 106-107, où le texte semble toutefois renfermer quelques contradictions.

dans l'Inde; de sorte que les fidèles nous écrivirent même du Ségestan pour nous demander de prier pour leur salut. Des juifs, des musulmans, des païens, et même beaucoup de chrétiens, publiaient cela et disaient : « Ce jour-là, il y aura une éclipse, c'est-à-dire un obscurcissement du soleil, des tremblements de terre, un vent et une tempête qui soulèvera la poussière et les pierres et ensevelira les villes et les villages. » Ils prétendaient encore « qu'on verrait [731] deux comètes », et beaucoup d'autres choses semblables. Plusieurs rois et princes, se firent des grottes dans la terre et des maisons solides, où ils accumulèrent de la nourriture et de la boisson; plusieurs s'en allaient d'un endroit à un autre, et plusieurs établissaient leur domicile dans les cavernes et les anfractuosités. Les Chrétiens, du moins ceux qui étaient affermis dans la foi, ne croyaient point à de semblables inepties, mais ils persévéraient dans la supplication et les prières, dans les jeûnes et les aumônes. Les païens et les Juifs, et surtout les astrologues, se moquaient des Chrétiens en les voyant faire des rogations; ils blasphémaient et disaient : « Il n'est pas possible, même à Dieu, d'empêcher cette chose qui doit arriver ». A ceux qui consultaient par lettres notre Bassesse sur cette affaire, nous répondions, selon la vérité, « qu'un passereau même ne tombe pas dans le piège, comme il est écrit[1], ni une feuille d'un arbre, sans le consentement de Dieu », et nous disions[2] que ceux qui prétendent que le Déluge a été causé par la réunion des planètes dans le signe des Poissons ne sont point véridiques. Et non seulement d'après l'autorité de l'Écriture, mais aussi par des démonstrations rationnelles, nous disions : « Si, conformément à la parole de ces astrologues insensés, le Déluge arrivé du temps de Noë a été causé par la réunion des planètes, comment se fait-il que les astronomes de cette époque, qui observaient très attentivement le cours des étoiles, n'aient pas pu comprendre que le Déluge allait arriver, mais Noë seul, à qui Dieu l'avait révélé? et qu'il était tourné en dérision par les insensés, comme plus tard Loth à Sodome? » Mais ceux qui n'étaient pas affermis dans la foi, et qui se laissaient prendre par les vents[3], annonçaient les tempêtes, et chaque bouche clamait : « le vent, le vent, voici le vent qui arrive! » Le négoce et le commerce cessaient même.

née 1497, nous vînmes du couvent de Mar Ḥanania au couvent de Mar Bar Çauma; et, par la miséricorde de Dieu et la faveur du saint, notre seigneur Mar Bar Çauma, notre faiblesse fut fortifiée; nous bâtimes les voûtes de la nouvelle église, dont nous avions jeté les fondements sept ans auparavant; et pendant toutes ces années nous fûmes plongés[4] dans une grande agitation et dans les labeurs, et beaucoup d'autres avec nous, à cause d'eux[5].

---

1. Cf. Matth., x, 29. — 2. Lire : ܗܘܝܢ. — 3. Allusion probable au texte biblique, *Eph.* iv, 14.
4. ܪܡܝܢ ܗܘܘ. — 5. C.-à-d. des évêques rebelles; cf. p. 382. Vers. ar. : لاجلهم « à cause de cela ».

Aux approches du jour désigné, dans lequel, annonçait-on, aurait lieu la tempête, ils couraient se réfugier dans les cavernes et dans les caves, pour se cacher. Quand le jour arriva, la lumière agréable parut c'est-à-dire se leva; l'air était pur et clair sur toute la terre, et cette pureté de l'air, ce calme durèrent tous les jours suivants pendant plusieurs mois. C'est pourquoi tous les peuples louèrent et glorifièrent le Seigneur qui seul dirige tout. Les rois méprisèrent et réprouvèrent les astronomes, attendu que leur art est trompeur.

Pour moi, mes frères, je dis : Si même ce que les astrologues ont prétendu annoncer en disant qu'il y aurait du vent ou telle autre chose, était faux, parce qu'ils parlaient par conjecture[1], cependant il peut être vrai que les étoiles se soient trouvées réunies dans une même région, selon la révolution établie dans le firmament par la volonté du Créateur, car le mouvement de leur révolution est connu de ceux qui les observent[2]; (il peut être vrai) aussi que c'était le moment d'une éclipse de soleil, selon le mouvement de la révolution des astres; mais Dieu, qui a créé les éléments et qui peut les changer, qui peut changer une pierre en eau, comme il l'a fait pour les Hébreux, et changer l'eau en pierre, comme il l'a fait pour Simon[3], changea l'obscurité du soleil ou de la lune, pour qu'il n'y ait pas d'éclipse à ce moment; parce qu'il a eu pitié des hommes, afin que ceux-ci ne tombassent pas dans l'erreur et n'oubliassent pas le Créateur : à lui, qui seul connaît et dirige tout, gloire de la part de toute créature !

CHAPITRE [V]. — *De l'époque à laquelle les Curdes[4] et les Turcomans massacrèrent, pendant leurs guerres réciproques, les Chrétiens qui habitaient dans l'empire des Ṭaiyayê, ainsi que les autres nations.*

[732] Dès l'an 1496 commença la dévastation opérée par le peuple des Turcomans, et pendant huit années ils massacrèrent et furent massacrés en Arménie, en Assyrie, en Mésopotamie, en Syrie et en Cappadoce.

La cause qui fit commencer cette dévastation se produisit ainsi :

Le grand peuple des Turcomans, qui habite sous les tentes, descend à l'hiver pour hiverner dans le désert situé au sud de la Syrie, où la neige ne tombe pas, où il ne gèle pas, et où on trouve des pâturages. Au printemps, ils remontent dans la région septentrionale où ils rencontrent des pâturages pour leurs bes-

---

1. Lire : ܡܢ ܣܒܪܐ ܣܒܪܘ « e conjectura opinati sunt ». La vers. ar., qui avait sans doute la même leçon fautive sous les yeux, ne semble pas avoir compris : ܘܗܘ ܕܘܪ ܐܠܦܠܟ ܐܠܝ ܗܕܐ ܐܠܓܗܗ. — 2. ܕܢܛܪܝܢ. — 3. Cf. *Num.*, xx, 10; Matth., xiv, 29.

4. Vers. ar. : ܐܠܐܟܪܐܕ, comme plus bas.

tiaux. Pendant leur descente et leur montée, les routes sont remplies de la multitude de leur bétail. Les Curdes, habitués à la rapine, volaient partout de leurs moutons, de leurs chevaux, de leurs bœufs, de leurs chameaux, et parfois même tuaient de leurs hommes. Alors, les Turcomans se mirent à s'assembler, au moment de leurs passages, pour veiller à leurs convois[1]. Or, ils rencontrèrent dans le pays de Šabaktân, sur les confins de Mardîn, environ deux cents Curdes, qui étaient en embuscade [733] pour voler. Les Turcomans les prirent et les massacrèrent tous. Alors il y eut une hostilité ouverte entre eux. Les Curdes se réunirent au nombre d'environ dix mille, et les Turcomans s'assemblèrent plus nombreux qu'eux. Ils engagèrent[2] une bataille et environ dix mille hommes des deux partis furent tués.

Alors la haine et la colère grandirent parmi eux. Les Curdes s'assemblèrent dans la région de Nisibe, du Ṭour 'Abdîn, au nombre d'environ trente mille. Les Turcomans se réunirent dans la région de Ḥabora. Quand on livra bataille, les Curdes furent vaincus, et leurs morts tombèrent depuis les rives du fleuve Ḥabora jusqu'à Nisibe même.

Après cela, dans la région de Mossoul, il y eut deux batailles entre les Turcomans et les Curdes. La guerre se prolongea, et les Curdes furent vaincus en beaucoup d'endroits : ils prirent la fuite devant les Turcomans, et se sauvèrent dans les montagnes voisines des frontières de Cilicie, pour mettre en sûreté leurs enfants et leurs bagages sur les confins des Arméniens. Les Turcomans vinrent les y attaquer et les firent tous périr au fil de l'épée, hommes, femmes et enfants; ils prirent leurs richesses[3], et la race des Curdes disparut de toute la Syrie et la Mésopotamie. Car les Turcomans circulaient par bandes, dans les plaines et les montagnes, et partout où ils trouvaient des Curdes, sans pitié ni motif, ils les massacraient.

Pendant les premières années, ils ne maltraitaient point les Chrétiens. Mais pour deux raisons, les Turcomans se mirent bientôt à massacrer aussi les Chrétiens; la première, parce que les Curdes, en fuyant, cachaient leurs biens dans les villages des Chrétiens, et la chose fut connue des Turcomans; la seconde, parce que quand les Turcomans furent emportés par l'ardeur du pillage et du massacre, les princes ne les en empêchant pas, ils maltraitèrent tous les peuples dans la Grande Arménie. Après avoir tué les Curdes, ils firent captifs les Arméniens; ils emmenèrent et vendirent comme esclaves 26 mille hommes; ils brûlèrent les villages, et ils incendièrent le grand couvent de Garabed[4], après avoir tué tous les moines qui s'y trouvaient et avoir pillé les livres et tout ce qu'il renfermait.

1. Littér. : « leur charge, leur bagage ». — 2. ܘܣܡܘ. — 3. Lire : ܒܙܬܗܘܢ, comme plus bas. — 4. C.-à-d. : « du Précurseur ».

A la même époque, ils prirent de vive force la forteresse de Tell'Arab, qui est dans le pays de Šabaktan, et ils réduisirent en esclavage et vendirent toute la population.

A la même époque, ils tuèrent 170 hommes à Tell Besmê[1]; et de même en beaucoup d'autres endroits[2] (?). Alors les princes, voyant leurs pays ravagés et leurs villages dépeuplés, commencèrent, chacun dans sa région, à faire la guerre aux Turcomans. Dans toute la Cappadoce et dans le pays de Mélitène il y eut des combats et des massacres.

A la même époque, les Turcomans ayant envahi le pays de Claudia, le prince leur résista par la lutte : environ deux cents jeunes gens du village [d'Amroun][3] et du reste du pays furent tués dans le combat.

Le discours n'est pas capable de raconter tous les massacres qui eurent lieu pendant ces huit années; car d'une petite étincelle prit naissance ce grand incendie qui consuma des myriades de gens. Ensuite, la tempête s'apaisa.

[732] En ce temps, il y avait à Cypre, île des Grecs, un gouverneur[4] grec nommé Comnéneh[5]. Il se révolta contre l'empereur de Constantinople, rassembla les évêques grecs et leur ordonna d'instituer un patriarche qui sacra empereur ce Comnéneh. On proclama à Cypre cet empereur et ce patriarche, (qui subsistèrent) en opposition avec ceux[6] de Constantinople, jusqu'au moment où les rois Francs partirent de Rome, et où le roi d'Angleterre vint s'emparer de Cypre, jeta son empereur grec dans les fers et l'enferma dans une forteresse près d'Antioche. Le patriarche qu'ils avaient établi mourut aussi à Cypre, et leur vain dessein fut anéanti.

[732] En l'année 1500[7], le maphrien Mar Jean, vint nous trouver et nous demanda avec instance d'abandonner son diocèse. Nous voulûmes le forcer à ne pas l'abandonner, mais il n'y consentit pas, et il se retira au monastère de Mar Jacques dans la montagne d'Édesse. Peu de temps après, il eut du regret, il vint de nouveau près de nous, il reçut de nous une lettre et retourna à son diocèse. Dans le village appelé Beit Koudida, comme il dormait sur le toit de l'église, pendant la nuit, il tomba du toit et il mourut. Il fut enseveli dans le couvent de Mar Mattai.

Alors, les Tagritains, les Mossuliens et les Ninivites nous écrivirent et nous envoyèrent des messagers pour nous

1. *Sic* BH : ܠܒܣܡܝܢ ; vers. ar. : ܒܬܠ ܒܣܡܝܢ. — 2. Le texte paraît altéré ; vers. ar. : ܘܒܟܪ ܕܠܟ ܗܘ̈ܐ. — 3. Restituer : ܡܢ ܐܡܪܘܢ ܩܪܝܬܐ (vers. ar. et BH).

4. ἡγεμών. — 5. Isaac Comnène. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, XCI, § xxx, xxxi. — 6. Vers. ar. : ܘܐܪܐ ܗܘ ܘܐܠܒܛܪܟ ܡܩܐܒܠܝܢ ܠܠܐܢܝ.....

7. *Sic* ms. et Barhébr. *Chr. eccl.*, I, 597 ; mais *Chr. eccl.*, II, 377, la mort du maphrien est fixée au mois d'août 1499, ce qui est d'accord avec la date de l'ordination de son successeur indiquée ci-après, p. 403.

Ensuite, le roi d'Angleterre[1] donna l'île de Cypre aux « Phrer ». Quand le roi fut parti en France[2], les Grecs relevèrent la tête; ils se rassemblèrent en grand nombre contre les Francs qui avaient été préposés à la garde (de l'île); ils espéraient tuer les Francs et régner eux-mêmes. Quand ils engagèrent la bataille, les Grecs furent vaincus[3].

Après cela, les Francs établirent comme roi de Cypre celui qui [733] avait été à Jérusalem[4].

En l'an 1498, le vendredi 4 d'éloul (sept.), à la huitième heure, il y eut une éclipse de soleil, et on voyait les étoiles auprès du soleil.

demander, conformément à la règle, de leur choisir et de leur ordonner un archevêque. Ils nous informèrent qu'il y avait chez eux un homme entreprenant, nommé Bar Tammasiḥ, qui s'efforçait de s'emparer de cette dignité, et auquel des hommes vaniteux comme lui étaient attachés. Tous les fidèles nous écrivirent qu'ils n'accepteraient jamais ce Bar Tammasiḥ, à cause de sa conduite souillée et honteuse, que d'ailleurs nous avions déjà apprise du maphrien feu Mar Jean. C'est pourquoi, dans une élection légitime, par la force et la contrainte de l'Esprit-Saint, [733] Rabban Jacques, mon neveu charnel et mon fils spirituel, fut élu et institué; homme disert, dont mon discours ne peut dépeindre toutes les vertus, qui lui avaient été accordées « par le Père des lumières de qui descend tout don excellent et toute grâce parfaite[5] ». Son ordination eut lieu dans le couvent de Mar Domitius, dans la région de Mardîn, le premier dimanche de carême de l'an 1500, et il fut appelé Mar Gregorius, archevêque de l'Orient[6].

A cette époque mourut Mar Marcus, patriarche d'Alexandrie et d'Égypte. Après avoir exercé le suprême pontificat pendant 23 ans, il partit pour la vie heureuse et sans fin, au mois de kanoun II (janv.). Pour ce siège, on ordonna à la même époque le pape, c'est-à-dire patriarche, Mar Iwannis[7].

CHAPITRE [VI]. — *De l'époque à laquelle Jérusalem fut enlevée aux Francs par Çalaḥ ed-Dîn, sultan d'Égypte, et tomba au pouvoir des Ṭaiyayê. Des autres événements qui eurent lieu à cette époque.*

En l'an 1498, le sultan Çalaḥ ed-Dîn [734] rassembla des troupes d'Égypte, d'Arabie, de Syrie, d'Assyrie, et s'organisa pour la guerre contre les Francs.

---

1. Vers. ar., correctement : ܡܠܟ ܐܢܓܠܛܪܐ. — 2. *Sic* ms. et vers. ar. (ܠܦܪܢܣܝܣ); en réalité, le roi partit pour le siège d'Acre. — 3. Cf. *Hist. du Bas-Emp.*, XCII, § XXXVIII-XL. — 4. Gui de Lusignan; en 1191. Cf. *op. cit.*, XCII, § XLI.

5. JAC., I, 17. — 6. Cf. BAR HEBR., *Chron. eccles.*, II, 381. — 7. Cf. RENAUDOT, *Hist. patr. Alex.*, p. 554.

Le samedi 4 de tamouz (juill.), les Francs furent abandonnés (de Dieu) à cause de nos[1] péchés, et ils furent misérablement taillés en pièces. Le roi de Jérusalem et tous ses grands furent pris; tous les frères « Phrer » furent tués. Cette catastrophe arriva près de Tibériade[2]. Le comte de Tripoli[3] s'était révolté et avait pris la fuite. On dit qu'il s'attendait à ce qu'ils l'instituassent roi[4]; mais comme ils ne voulurent pas de lui, il usa de fourberie à l'égard des Francs et se retira. Pour moi, je dis que sans l'abandon (de Dieu) leur défaite n'aurait pas eu lieu, puisque même un passereau ne tombe pas dans le piège sans la permission d'en haut[5]. Çalaḥ ed-Dîn tua de sa main le vieil Arnald[6] et les trois cents «Phrer», et il prit un bain dans leur sang. Il assiégea et détruisit Tibériade; il tua tout ce qui s'y trouvait, puis il se rendit promptement à 'Akko.

Alors les notables de cette ville s'enfuirent par mer à Tyr, et le peuple qui y était resté la livra à Çalaḥ ed-Dîn. Il pilla ensuite Césarée, Jaffa, Samarie, Nazareth, et tout l'univers fut rempli de prisonniers[7].

Combien d'outrages, d'injures[8], de mépris les Musulmans firent alors endurer au peuple persécuté des Chrétiens, à Damas, à Alep, à Ḥarran, à Édesse, à Amid, à Mardîn, à Mossoul et dans tout le reste de leur empire, la parole ne le peut définir.

Au mois de tešrîn 1er (oct.) de l'année 1[4]99, Çalaḥ ed-Dîn traita avec les Francs qui étaient à Ašqaloun, c'est-à-dire Ascalon; il mit en liberté le roi qu'il retenait prisonnier chez lui, et ceux-ci lui livrèrent la ville[9].

Il monta ensuite contre Jérusalem, terre passagère[10]. Après l'avoir attaquée pendant quelques jours, ils démolirent une partie de son mur, du côté du nord-est. Alors, comme il n'y avait aucun moyen de salut, ils convinrent que chaque personne donnerait dix dinars et s'en irait. Ainsi, tous ceux qui purent trouver de quoi donner sortirent de la ville, par milliers et par myriades, dans des pleurs et des lamentations à fendre les pierres; ceux qui ne purent donner (les dix dinars) furent réduits en esclavage, [735] au nombre de vingt mille hommes et femmes. De ceux-ci, Çalaḥ ed-Dîn affranchit quatre mille vieux et vieilles; il en partagea six mille à ses troupes, comme esclaves; il en envoya cinq mille en Égypte, pour fabriquer les briques destinées à la construction des murs; et il en laissa cinq mille à Jérusalem même, pareillement pour la reconstruction du mur[11].

---

1. *Sic* ms. et vers. ar. — 2. Bataille de Hattin; 4 juill. 1187. Cf. *Gesch. des Königr. Jerus.*, p. 434. — 3. Raymond. — 4. Au lieu de Gui de Lusignan. — 5. Cf. Matth., x, 30. — 6. Renaud de Châtillon, dont il a été question à différentes reprises. Pour tout ce qui concerne ce héros, voir G. Schlumberger, *Renaud de Châtillon*, Paris, 1898. — 7. Cf. *Gesch. des Königr. Jerus.*, p. 442 sqq. — 8. Litt. : « de crachats ». — 9. Cf. *op. cit.*, p. 449. — 10. De même vers. ar. : ܐܘܪܫܠܡ ܐܠܐܪܙ ܐܠܡܥܒܘܪܗ; vers. armén. : « vers la cité sainte de Jlm ». Il y a peut-être une corruption du texte, ou une antithèse avec la Jérusalem céleste. — 11. Cf. *op. cit.*, p. 453-461.

Ils purifièrent selon leur loi le Temple de Salomon, qu'ils appellent *sakra*, c'est-à-dire « roche », qui avait été rebâti pour la seconde fois par les Arabes eux-mêmes; et ils décrétèrent qu'aucun chrétien ne pourrait y entrer. Ils fermèrent l'église de la Résurrection et les autres, et les Chrétiens, esclaves ou autres, qui étaient restés, se réunissaient constamment pour prier en pleurant devant les portes[1].

Çalaḥ ed-Dîn monta ensuite contre Tyr, ville située au cœur de la mer. Or, en ces jours-là, y arriva de Rome un comte nommé Marghiz[2], qui venait prier à Jérusalem, ne sachant pas ce qui s'était passé. Il se conduisit héroïquement; il réconforta le peuple et défendit la ville; et Çalaḥ ed-Dîn ne put l'emporter d'assaut. Aussi l'abandonna-t-il pour aller prendre Sidon, Beirout, Djobaïl et Tebnit[3].

En l'an 1500, Çalaḥ ed-Dîn s'empara du Kérak et de Šaubak, deux places fortes situées sur la mer Rouge, à propos desquelles il avait commencé sa guerre contre les malheureux Francs[4].

La même année, Çalaḥ ed-Dîn envahit de nouveau la région d'Antioche : il prit de vive force Laodicée, Gabala, la forteresse de Çahyoun, Bagras et Trabesaghd[5].

La même année, il y eut aussi du trouble dans les pays de Cappadoce. Une discorde s'éleva entre le fils du sultan Kilidj-Arçlan, qui régnait à Sébaste, et Ḥassan[6], lieutenant de son père. Ḥassan irrita le sultan contre son fils. Les deux partis se réunirent pour en venir aux mains dans le pays de Césarée. Mais alors, pour l'honneur du vieillard, ceux qui s'étaient assemblés avec son fils se dispersèrent; ce dernier revint à Sébaste, et ne fit plus la guerre à son père. Le sultan, dans sa colère, ordonna de massacrer quatre mille des Turcomans qui s'étaient joints à son fils.

Vint alors l'émir nommé Bahram-šah[7], qui était le gendre du sultan; il se présenta comme intermédiaire pour les réconcilier; mais par ses ruses il obtint un édit du sultan pour faire arrêter Ḥassan le lieutenant, et il prit tous ses biens. Il l'emmena avec son fils et ses serviteurs pour les faire conduire à Sébaste. Pendant la route, les Turcomans se jetèrent sur eux et massacrèrent Ḥassan, ses enfants et ses serviteurs. Ils coupèrent Ḥassan par morceaux, et ils portèrent ses membres à Sébaste au bout de leurs lances. Sa mort arriva le jour de la fête de la Croix[8].

---

1. Cf. *Gesch. des Königr. Jerus.*, p. 464. — 2. Lire : ܡܪܩܝܣ, au lieu de ܡܪܩܝܙ que porte notre ms. et la vers. ar. Conrad, *marquis* de Montferrat. L'auteur paraît confondre les deux sièges de Tyr, qui eurent lieu la même année ; cf. *op. cit.*, 447, 469. — 3. Vers. ar. : ܛܒܢܝܬ. Lire : Tibnin. Cf. *op. cit.*, p. 445. — 4. *Op. cit.*, p. 483. — 5. Trapessac, ou Darbessak (*op. cit.*, p. 481) ; même orthographe dans la vers. ar. — 6. Ikthiâr ed-Dîn Ḥassan. — 7. Seigneur d'Erzanga. — 8. 14 sept. 1189. Cf. *Hist. arm. des Crois.*, I, p. 401.

En l'an 1501, contraint [734] par les importunités de nos évêques et de plusieurs personnes, nous envoyâmes près du sultan Çalaḥ ed-Dîn, Gabriel, (de la part) du couvent, et Abou 'l-Faradj, de notre part[1], à propos de la rébellion de Bar Tammasiḥ. Quand ils parvinrent à Damas, avant de rejoindre le sultan qui faisait le siège de 'Akko, ils furent pris pour des espions et furent jetés dans une dure prison; et ils perdirent tout ce qu'ils avaient avec eux. Ensuite, le Seigneur eut pitié d'eux et ils furent délivrés. Par l'intermédiaire de l'émir d'Édesse Modhaffer ed-Dîn, fils de Zain ed-Dîn, ils obtinrent du sultan des lettres fermes[2] et revinrent joyeusement par l'intercession de notre seigneur Mar Bar Çauma. — *Fin.*

En l'an 1500, [734] les misérables qui faisaient partie de la troupe impie de Bar Tammasiḥ, en apprenant (la mort de Jean[3]), offrirent au prince deux mille cinq cents [dinars] rouges, et ils obtinrent un édit du glaive[4], pour ordonner illégitimement, ou plutôt pour corrompre dans l'esprit de Satan, ce Bar Tammasiḥ. A la vérité, le peuple des fidèles ne l'accepta jamais; et il n'est pas opportun de consigner dans ce livre toutes les impiétés que commit ce nouveau Dathan[5], mais nous devons seulement écrire celles qu'il est nécessaire de faire connaître pour montrer ce qu'il était.

Ce Bar Tammasiḥ ajouta à son impiété et s'associa à Bar Wahboun. Tous les deux vinrent à Mardîn : ils proclamèrent Bar Wahboun patriarche, et Bar Tammasiḥ maphrien. Ils donnèrent au prince deux mille dariques et obtinrent un édit concernant cette région. C'est pourquoi, tout notre peuple courut un grand danger, et la foule fut poussée au murmure de différentes manières ; car ils faisaient percevoir du peuple les contributions légales, par les soldats du prince qui circulaient dans les villages. Alors, les gens du diocèse de Mardîn furent pris de zèle; ils s'imposèrent une somme d'or à donner au prince, et obtinrent un édit pour les chasser tous les deux de la région.

Quand ils revinrent à Mossoul, les gens de cet endroit se montrèrent également zélés; ils chassèrent d'abord Bar Wahboun, et bientôt après les fidèles s'imposèrent une somme d'or à donner au prince, et ils obtinrent un édit pour s'emparer de l'impie Bar Tammasiḥ. Ils le dépouillèrent [735] du saint habit et lui mirent un vêtement de laïc, puis ils envoyèrent des évêques, des prêtres et des moines, hommes honorables, pour ramener de Nisibe le saint maphrien Mar Gregorius. Celui-ci entra à Mossoul et fut bien accueilli par les[6] princes et par tout le monde, avec la grâce de Dieu, qui procura le repos à son Église. — *Fin*[7].

---

1. Vers. ar. : « Gabriel, archimandrite, et Abou 'l-Faradj, évêque ». — 2. Vers. ar. : ܟܬܒܐ ܡܗܝܡܢܘܬܐ; le traducteur semble avoir lu : ܟܬܒܐ ܡܗܝܡܢܐ. Le sens est peut-être « un sauf-conduit ».
3. Cf. ci-dessus, p. 386. — 4. C'est-à-dire « de l'autorité civile ». — 5. Cf. *Num.*, XVI. — 6. *Sic* ms. et vers. ar. — 7. Ce mot est ici écrit en arabe : كمل.

CHAPITRE [VII]. — *De l'époque à laquelle les rois et les peuples Francs partirent des pays d'Italie, animés de zèle pour Jérusalem. Des autres événements qui se passèrent à cette époque.*

En l'an 1500, un des fils du sultan, nommé Qaiçar-šâh Mo'izz ed-Dîn, commença à régner à Mélitène.

A cette époque, les rois et les armées des Francs partirent avec un grand zèle; ils envoyèrent en avant, par mer, des peuples parlant différentes langues [**736**] et qui ne pouvaient se comprendre les uns les autres, en foules innombrables[1].

Ils mirent le siège contre 'Akko, alors qu'ils n'avaient pas de roi avec eux. Mais ils avaient avec eux leurs pontifes et leurs prêtres, et des églises sous leurs tentes. De nombreux peuples musulmans s'assemblèrent pareillement près de Çalaḥ ed-Dîn; et les deux camps étaient si rapprochés qu'ils se voyaient réciproquement. Les Francs ne pouvaient prendre la ville d'assaut parce qu'elle renfermait 60 mille combattants, et le sultan ne pouvait livrer bataille aux Francs ni les éloigner de la ville; ils bâtirent des maisons et des églises et quatre mille moulins[2].

Après cela, l'empereur d'Allemagne[3] partit. Ils vinrent contre Constantinople et livrèrent bataille aux Grecs jusqu'à ce qu'ils les eussent soumis; puis ils passèrent vers Iconium; et comme ils étaient pressés par la famine, les Turcomans se réunirent contre eux avec le fils du sultan[4], et engagèrent une bataille. Les Turcomans furent vaincus. Les Francs arrivèrent jusqu'à la ville et y pénétrèrent : ils y tuèrent beaucoup de gens[5]. Là fut tué Michel de Mélitène, surnommé Papa. Ensuite le sultan fit la paix avec eux. Ils franchirent la porte de Qoniâ[6] et allèrent en Cilicie. Là mourut le vieil empereur d'Allemagne[7], qui se noya dans un fleuve, et son fils conduisit son corps à Antioche. Ils allèrent ensuite à 'Akko.

Deux autres rois[8] partirent aussi, et, après avoir enlevé Cypre aux Grecs[9], ils vinrent à 'Akko. Ils organisèrent [**737**] l'attaque de cette ville et la prirent d'assaut. Un si grand nombre d'hommes fut tué, des deux côtés, que les rues étaient remplies de cadavres. Les Francs occupèrent 'Akko au commencement de *tamouz* (juill.) *de l'an 1502*[10].

---

1. Troisième croisade. — 2. *Sic* ms. et vers. ar. et arm. — 3. « Le roi d'*Almane* »; Frédéric Barberousse. — 4. Qoṭb ed-Dîn, fils de Kilidj-Arslan. — 5. *Hist. du Bas-Emp.*, XCII, § xxxvi. — 6. *Qoniah* est le nom arabe d'Iconium. — 7. 10 juin 1190. Cf. *op. cit.*, XCII, § xxvii. — 8. Philippe-Auguste de France et Richard Cœur de Lion d'Angleterre. — 9. La conquête de Cypre fut l'œuvre de Richard; comp. ci-dessus, p. 402. — 10. Cf. *Gesch. des Königr. Jerus.*, 559 sqq.

Les Francs proposèrent à Çalaḥ ed-Dîn de lui donner les Turcs qui restaient dans la ville, en échange de tous les prisonniers Francs qui étaient à Damas. Après que les deux partis se furent mis d'accord[1], Satan endurcit le cœur de Çalaḥ ed-Dîn, et il ne consentit pas à leur donner les nobles comtes francs. C'est pourquoi les rois furent irrités; ils firent sortir les prisonniers turcs à la porte de 'Akko et les massacrèrent. En un instant, 25 mille hommes furent massacrés, et leurs cadavres s'amoncelèrent à la porte de 'Akko. Ensuite, ils les firent brûler dans le feu[2].

Après la prise de 'Akko par les Francs, la puissance de Çalaḥ ed-Dîn fut ébranlée et il en fut fort affligé. Dans sa colère, il détruisit Jaffa et les murs d'Ascalon[3].

Les Francs s'emparèrent aussi de Césarée; ils se fortifièrent et rebâtirent Jaffa, où ils placèrent une garnison. Ensuite, ils montèrent rebâtir les murs d'Ascalon, où ils établirent aussi des habitants de leur peuple.

Alors Çalaḥ ed-Dîn fit de nouveaux efforts et rassembla des armées pour aller combattre les Francs; et ceux-ci sortirent de 'Akko pour aller à la rencontre des Turcs. Quand les deux armées furent prêtes à livrer bataille, subitement, au mois de tešrin 1er (oct.) de l'année 1504, ils firent une trêve de trois ans. Çalaḥ ed-Dîn paya une somme aux Francs, pour la nouvelle bâtisse des murs d'Ascalon faite par eux, et il retourna les détruire entièrement; cette ville demeura déserte[4].

Les Francs établirent à 'Akko un comte nommé Henri[5], neveu[6] du roi d'Angleterre, et ils retournèrent dans leurs pays.

Çalaḥ ed-Dîn rebâtit les murs de Jérusalem d'une construction[7] beaucoup plus solide que la précédente. — *Fin.*

En l'an 1502, mourut le seigneur d'Arbèles[8], fils de Zain ed-Dîn. Alors son frère[9] le seigneur d'Édesse, abandonna Édesse, Ḥarran et Samosate pour aller régner à Arbèles, où il prospéra [et][10] occupa beaucoup de pays en Perse[11].

Çalaḥ ed-Dîn donna ces [736] villes à son neveu[12], 'Omar Taqî ed-Dîn, à

A cette époque, un synode se tint au couvent de Mar Bar Çauma; on y mit par écrit et on publia dans toutes les églises la déposition de Bar Tammasiḥ.

A cette époque, je fus de nouveau abandonné (de Dieu) à cause de mes péchés, et je fus tourmenté au sujet du diocèse [736] important de Mardîn; car

1. ܘܫܠܡܘ. — 2. Pour tous les détails du siège de S. Jean d'Acre, cf. *Gesch. des Königr. Jerus.*, p. 514-575. — 3. Cf. *op. cit.*, p. 591, 619. — 4. Cf. *op. cit.*, p. 647 et suiv. — 5. Henri de Champagne; mai 1192. Cf. *op. cit.*, p. 616. — 6. Fils de la sœur. — 7. Lire : ܒܢܝܢܐ.

8. Zain ed-Dîn Youssouf, fils de Zain ed-Dîn 'Ali Koudjak. — 9. Modhaffer ed-Dîn. — 10. Suppl. : ܘܐܚܕ. — 11. Cf. Abou 'l-Féda, à l'année 586 Hég. — 12. Fils de son frère Šahenšah.

qui on donna aussi le nom de sultan; homme violent, méchant, et ennemi des Chrétiens, qui persécutait même les Ṭaiyayê. Il aggrava le joug pesant des tributs et des impôts sur les Chrétiens et sur les Musulmans. Il s'attaqua aux émirs Benê Bogousag, qui étaient à Sibabérek, et les expulsa des forteresses qui leur appartenaient. De là, il se rendit à Maipherqaṭ, qui était à lui depuis longtemps; et de là il alla s'emparer de Gabakšour[1] et de Qoulab; et de là il partit pour pénétrer dans le pays de Khélaṭ.

Après qu'il fut resté pendant cinq mois dans cette région de l'Arménie, faisant des captifs, pillant, tuant sans pitié, surtout les Chrétiens, le Seigneur l'y frappa, et il mourut subitement[2]. Sa mort procura aux peuples un soulagement semblable à celui qu'apporta jadis la mort de l'impie Julien.

Alors, son fils[3] et ses troupes quittèrent ce pays et revinrent à Maipherqaṭ. Son fils se révolta contre Çalaḥ ed-Dîn, oncle paternel de son père, et celui-ci envoya son frère, nommé Malik el-ʿAdil, qui expulsa (le rebelle) d'Édesse, de Ḥarran, de Samosate, et prit ces villes pour lui, avec Maipherqaṭ; il lui donna Hama et Émèse, et restitua le pays de Sibabérek[4] aux Benê Bogousag[5], qui furent dans la même condition qu'ils étaient jadis sous le gouvernement de Qoṭb ed-Dîn, seigneur d'Amid.

je n'avais personne qui consentît à en être le pasteur, à cause des charges qui lui étaient imposées par le prince. J'ordonnai pour ce diocèse l'Édéssénien Maudiana. Mar Athanasius de Jérusalem, qui avait échappé comme un tison au feu, était venu près de nous et se trouvait présent dans le couvent de notre seigneur Mar Bar Çauma. Il ne voulut point prendre part avec nous à l'ordination du misérable Maudiana. Celui-ci ayant été ordonné par suite de l'abandon (de Dieu), s'en alla à son diocèse et fut d'abord accueilli par tout le monde. Ensuite, s'étant livré à différentes machinations, qu'il n'est pas utile que nous rappelions[6], il fut chassé. Alors Légion[7] entra en lui; il renia la foi et voulut se faire musulman. Des chalcédoniens de Mélitène l'ayant rencontré, le séduisirent par leurs flatteries et il se rendit à Constantinople; il apostasia et se fit chalcédonien. Ils l'envoyèrent à Maipherqaṭ pour être le pasteur des Chalcédoniens de cet endroit.

Nous terminâmes à grand'peine au bout de quatorze ans le temple que nous bâtîmes dans le couvent de notre seigneur Mar Bar Çauma; la construction avait commencé en l'année 1491, comme nous l'avons rappelé plus haut[8], et en cette année 1504, par la grâce de Dieu et le puissant secours des prières de saint Mar Bar Çauma, il fut achevé et orné. Nous réunîmes 35 de nos évêques, et le dimanche avant la Pente-

1. Vers. ar. : ܓܒܟܫܘܪ ; BH : ܓܒܓܘܪ. — 2. 10 oct. 1191. — 3. El-Malik el-Mançour. — 4. Lire : ܣܝܒܐܒܪܝܟ, comme plus haut. — 5. Vers. ar. : ܒܘܓܐܣܐܓ. Cf. ci-dessus, p. 247.
6. ܕܡܟܪ. — 7. Allusion à Luc, VIII, 30. — 8. Cf. ci-dessus, p. 382.

La même année, le 23 de ḥazîran, il y eut une éclipse de soleil[1]. Plus de la moitié de son globe [737] s'obscurcit, et tout autour de lui on voyait les étoiles, et même la lune dans son voisinage.

côte, le 15 de 'iyar[2], quand les foules vinrent pour la fête du saint, il fut consacré dans l'Esprit-Saint, lors de l'assemblée synodale dont nous avons parlé plus haut, dans le récit concernant [737] Bar Wahboun[3], qui mourut à cette même époque, ainsi que le catholicos des Arméniens, et plusieurs autres avec eux.

CHAPITRE [VIII]. — *De l'époque à laquelle moururent les deux rois Turcs : Kilidj-Arçlan, sultan de Bithynie, Cappadoce et Petite-Arménie, et Çalaḥ ed-Dîn, sultan d'Égypte, Arabie, Palestine et Syrie. Des autres événements qui se passèrent à cette époque.*

Quand le sultan Kilidj-Arçlan eut été chassé par ses fils, il circulait de place en place. Les gens d'Iconium pris de zèle le ramenèrent, et il fut rétabli sur son trône. Son fils aîné[4] occupait la ville d'Axara[5]. Le vieillard déploya du zèle, réunit de nombreuses troupes et marcha pour faire la guerre à son fils. Étant tombé malade en cet endroit, il rebroussa chemin pour revenir à Iconium, mais il mourut en route[6]. Il était accompagné d'un de ses jeunes fils[7], qui conduisit le corps de son père près de ses ancêtres et occupa Iconium.

Le sultan Kilidj-Arçlan avait régné 38 ans, et fut très illustre. [734] Ses états restèrent à ses douze fils[8].

En l'an 1504, mourut aussi le sultan Çalaḥ ed-Dîn, à Damas[9]. Il avait 23 fils[10]. Avant de mourir, il établit son fils aîné[11] à Damas, et le mit à la tête de tous les autres; il fit régner le second[12] en Égypte et le troisième[13] à Alep. Chacun de ces trois avait le titre de sultan. A chacun des autres il partagea et attribua une place. A son frère Malik el-'Adil, qui avait aussi le titre de sultan, il donna Ḥarran, Édesse, Maipherqaṭ, Samosate, Qala' Djabar, Kérak et Šaubak.

Ensuite, le seigneur de Mossoul[14] s'avança; ses frères, (les seigneurs) de

---

1. 23 juin 1191. Cf. *Gesch. des Königr. Jerus.*, p. 557, n. 1.

2. En 1193 (1504) la Pentecôte était le dimanche 16 mai. L'église, terminée en 1504, aurait donc été consacrée l'année suivante, le dimanche 15 mai 1194 ; la Pentecôte était le 29 mai. Mais plus bas (cf. p. 411, n. 12) l'année 1504 est de nouveau indiquée. — 3. Cf. ci-dessus, p. 387.

4. Qoṭb ed-Dîn Malik-šah. — 5. Vers. ar. : ܕܪ ܡܥܡܪ ܣܐܪܟܐ ܐܩܣܪܐ. — 6. 25 août 1192. Cf. *Gesch. des Königr. Jerus.*, p. 657, n. 3. — 7. Kaï-Khosrou. — 8. Cf. Abou 'l-Féda et Ibn el-Athir (*Hist. ar. des Crois.*, II, 69) à l'an 588 H. — 9. 3 mars 1193. Cf. *Gesch. des Königr. Jerus.*, p. 655, 657. — 10. *Sic* ms., vers. ar. et vers. arm.; BH : 17, d'accord avec les sources arabes. — 11. Malik el-Afdhal. — 12. Malik el-'Aziz. — 13. Malik ed-Dhaher. — 14. 'Izz ed-Dîn Mas'oud.

Šingar[1] et de Gazarta[2], et aussi celui de Mardîn[3], se joignirent à lui, et ils vinrent dans le voisinage de Ḥarran pour livrer bataille à ʿAdil et reprendre leurs pays. ʿAdil, de son côté, réunit aussi ses troupes et vint à leur rencontre. Mais alors le seigneur de Mossoul tomba subitement malade, et s'en retourna; ceux qui l'accompagnaient se dispersèrent. ʿAdil leur enleva alors Raqah et Ḥabora, et mit le siège contre Nisibe. C'est pourquoi ils furent pris de peur et se soumirent à lui, comme jadis à son frère : il leur restitua alors Ḥabora, et ils firent la paix. Quant à lui, il alla pour régner sur les Arméniens; mais il ne put y réussir, et revint après une campagne inutile.

Le seigneur de Mossoul, qui est ʿIzz ed-Dîn, mourut[4], et son fils, appelé Nour-ed-Dîn[5], régna après lui.

Léon, prince de Cilicie, s'empara du Prince[6] seigneur d'Antioche, [**737**] et le tortura cruellement; il lui rendit tout ce que ce dernier avait fait à Roupen, frère de Léon. Alors le comte Henri vint de ʿAkko, et, par ses instances et ses promesses, il délivra le Prince qui retourna à Antioche[7].

Léon, après la mort du sultan[8], régna dans le Beit Roumayê sur 72 places fortes, qu'il enleva en partie aux Turcs, en partie aux Grecs. Avec les Turcs, il fut vainqueur à toutes les fois; c'est pourquoi les fils du sultan recoururent à sa protection.

Au mois de kanoun de l'année 1506, Malik[9], seigneur d'Ablastaïn, alla trouver Léon et se mit sous sa dépendance. Alors Léon marcha contre le seigneur de Césarée[10] et le vainquit. Il lui enleva une place forte dans le voisinage de Césarée.

Le sultan d'Égypte, appelé Malik el-ʿAzîz, s'avança pour faire la guerre à son frère qui était à Damas; et leur oncle paternel, le seigneur d'Édesse, alla pour mettre la paix entre eux[11]. — *Fin.*

En l'an 1504, comme le discours l'a exposé auparavant[12], mourut Krikoros[13], catholicos des Arméniens de Cilicie, au mois de tamouz (juillet) de cette année, et les Arméniens ordonnèrent comme catholicos un tout jeune homme, neveu[14]

Quand l'évêque Athanasius, mon frère charnel, quitta Jérusalem, après la destruction de cette ville, il vint me trouver au couvent de Mar Bar Çauma. Je l'envoyai comme vicaire de ma vieillesse dans le diocèse d'Antioche. Ils

1. ʿImad ed-Dîn Zangui. — 2. Moʿizz ed-Dîn Sindjar-šah; en réalité son neveu. — 3. Youlouk-Arslan. — 4. 28 août 1193. — 5. Arslan-šah. — 6. Bohémond III. — 7. Cf. *Gesch. des Königr. Jerus.*, p. 661, 662. — 8. Kilidj-Arslan. — 9. Malik doit être pris ici, semble-t-il, comme un titre : « le prince »; selon Ibn el-Athir (*l. c.* p. 410, n. 8), ce prince était Moghit ed-Dîn Togril-šah. — 10. Nour ed-Dîn Solṭan-šah; autre fils de Kilidj-Arslan. — 11. Cf. *Gesch. des Königr. Jerus.*, p. 659.

12. Cf. ci-dessus, p. 387 et 410, n. 2. — 13. Grégoire IV, *Dgh'a*; cf. ci-dessus, p. 354, n. 1. — 14. Fils du frère.

de celui qui était mort, qui fut lui-même appelé Krikoros, et surnommé Dîrâsou[1].

La même année mourut aussi le patriarche des Francs d'Antioche, qui est Amaury; il mourut dans sa forteresse de Qoçair : ils ramenèrent son corps à Antioche, et l'ensevelirent dans la grande église. On lui trouva une très grande fortune. Ils établirent à sa place un des prêtres âgés, qui s'appelait Ranulfe[2].

[738] A cette époque, Mar Iwannis, patriarche d'Alexandrie et d'Égypte, nous envoya comme messager un évêque âgé, nommé Petrus, homme capable et très pacifique[3], qui nous apporta une lettre en langue égyptienne[4] et aussi en arabe, saine parole, solide dans la foi et ornée d'humilité et de parfaite charité.

Dès l'an 1[4]96, en même temps qu'avait commencé la guerre des Turcomans[5], avaient aussi commencé les fléaux de colère, par la sauterelle dévastatrice et les autres plaies de châtiment. Une cruelle famine s'aggrava au point que les hommes mangeaient la chair des morts et toute espèce de pourriture. Beaucoup de gens vendirent leurs enfants. Du seul pays de Šabaktan, sans parler des autres lieux, on vendit par écrit[6], à Donisar, 22 mille garçons et filles, qui tous allèrent en esclavage à Babylone.

l'accueillirent[7] comme un ange, et il fut honoré par eux, et non seulement par le reste de notre peuple, mais même par les Francs et les Arméniens. Après qu'il eut passé deux ans dans la ville ou dans le diocèse, le moment de sa mort arriva, par la volonté de Dieu; il tomba malade et mourut le jeudi 21 de tešrin 1er de l'an 1504[8]. Son corps fut enseveli dans le monastère de Dovaïr, près du tombeau[9] du patriarche Mar Jean[10]. [738] Que Dieu, dans ses miséricordes, lui donne le repos, et ait pitié de lui et de tout lecteur qui priera pour lui.

On ordonna pour Jérusalem Ignatius, qui est Sahda, archimandrite du couvent même[11].

Au mois de kanoun (déc.) mourut Dionysius de Mélitène; à sa place fut établi Iwannis de Callisura, qui est Bar Qanoun.

Au mois de tešrin (oct.) de l'an 1505, le maphrien Mar Gregorius vint nous trouver au couvent de Mar Bar Çauma, avec quatre évêques de sa juridiction, qui confirmèrent le pacte légitime qu'ils avaient fait avec leur père spirituel. Tandis qu'ils retournaient à leurs sièges, Satan excita de nouveau Bar Tammasiḥ qui dit au prince : « Le maphrien a pris la fuite, et il ne reviendra pas ici. » Quand les évêques arrivèrent, ils le couvrirent de confusion et le mépri-

1. *Sic* ms. et BH. *Diratsou* en arménien signifie « le clerc ». Ce Grégoire V est surnommé, par les Arméniens, *Manoug* (le jeune homme). — 2. ܪܢܩܠ *Rnql*; même orthographe dans la vers. arabe; cf. *Oriens Christ.*, t. III, 1157. — 3. La vers. ar. paraît avoir lu : ܢܟܡܐ (ܚܟܡܐ ܐܘܡܐ ܪܓܠ). — 4. C.-à-d. « copte ». — 5. Cf. p. 400. — 6. La vers. ar. a compris « recensés » (ܐܬܟܬܒܘ).

7. ܡܩܒܠܘܗܝ. — 8. Le 21 oct. 1192 était un mercredi, un jeudi en 1193 (1505). — 9. Lire : ܩܒܪܗ. — 10. Cf. ci-dessus, p. 247. — 11. Probablement du couvent de Bar Çauma.

Jusqu'en cette année, qui est l'année 1506, la sauterelle [dévora][1] tous les ans les céréales et les vignes, depuis les confins de l'Égypte jusqu'en Ibérie, et depuis la Perse jusqu'à la mer du Pont. Un grand *qephiza* de froment valait, à Mélitène, 16 dinars du sultan.

En cette même année 1506, sur l'ordre du seigneur d'Édesse, qui est Malik 'Adil, le son des cloches cessa dans les églises d'Édesse, et ce fut une grande affliction pour tous les Chrétiens. Que Dieu ait pitié d'eux! — *Fin.*

En cette année 1506, Léon, prince de Cilicie, envoya prendre furtivement Qala' Romaita et fit emmener le catholicos jeune[2]. Quand ses actions furent soumises à l'examen, les évêques arméniens le déposèrent[3], et Léon mit ce catholicos en prison dans une forteresse appelée Goubidara[4]. Le malheureux essaya de s'évader, tomba sur une pierre et mourut : ce fut une confusion pour les Arméniens[5].

Ensuite, ils ordonnèrent pour leur catholicos le cousin[6] de l'ancien, qui avait nom Abîrad[7] et fut appelé, lui aussi, Krikoros[8]. — *Fin*[9].

1. Suppl. : ܐܟܠ (vers. ar.). — 2. ܛܠܝܐ doit être ici la traduction de l'arménien *manoug*, surnom du catholicos; cf. p. 412, n. 1. — 3. ܟܬܪܣܘܗ. — 4. *Sic* ms. et BH; vers. ar. : ܟܘܒܝܕܪܗ. — 5. Cf. *Hist. arm. des Crois.*, I, 631. — 6. Le fils de l'oncle paternel. — 7. C'est-à-dire : *le Méchant*. Ms. et vers. ar. : ܐܒܝܪܕܕ; BH : ܐܒܪܕ. — 8. Grégoire VI. Cf. ci-dessus, p. 354. n. 1.

9. Notre manuscrit ne porte ici aucune clausule; ce qui n'a pas lieu de surprendre, l'auteur ayant pu avoir l'intention d'ajouter ultérieurement quelque nouveau chapitre à son ouvrage. La version arabe (fol. 398 v°) ajoute :

ܨܠܘ ܥܠܝ ܡܣܟܢܐ ܘܨܠܘܬܐ ܬܬܦܠܓ ܠܬܪܝܢ ܦܠܓܘܬܐ. ܘܢܗܘܐ ܕܘܟܪܢܐ ܠܐܡܐ ܕܐܠܗܐ ܡܪܝܡ ܘܟܠܗܘܢ ܩܕܝܫܐ ܘܩܕܝܫܬܐ ܐܝܢ ܘܐܡܝܢ. : « *Priez pour moi misérable, et la prière sera partagée en deux moitiés. — Soit commémorée la Mère de Dieu, Marie, et tous les saints et saintes, Ainsi, Amen !* ».

NOTE

AU SUJET DES

TABLEAUX CHRONOLOGIQUES

reproduits ci-après.

Ces tableaux font suite à ceux qui ont été réunis à la fin du XI[e] livre, t. II, p. 531-539.

D'après la rectification indiquée à cet endroit, la concordance normale des premières années du nouveau tableau devrait être :

1087 Sél. = 776 [*ms.* 757] J.-C., au lieu de : 1088 Sél. = 777 [*ms.* 758] J.-C.

Mais le titre même du livre XII, et les titres des livres suivants, appuient cette dernière concordance, et montrent qu'elle a été établie par l'auteur; elle est maintenue jusqu'à la fin : et nous devons l'adopter pour l'intelligence du texte même de la Chronique.

Toutefois, dans la 2[e] col. de nos tableaux, nous inscrivons la série des années de l'ère des Séleucides telle qu'elle aurait dû se poursuivre d'après les restitutions antérieures. La différence est systématiquement d'une année (en moins dans les chiffres rectifiés). Il a paru inutile de continuer la série précédente des années de l'ère chrétienne, qui aurait été également partout d'une année en moins sur la date rectifiée que nous avons mise en accord avec les chiffres du tableau. Plusieurs dates de la Chronique ne sont exactes que si on les entend selon la série rectifiée et non selon les chiffres du tableau.

Une colonne, qui ne figurait pas dans les tableaux précédents, donne, à partir d'ici, la somme des *Années des Arabes*. Ceci ne doit pas s'entendre des années de l'Hégire, mais d'une sorte de synchronisme à partir de l'Hégire. Toutefois, le point de départ indiqué ici est inexact. En effet, la 1[re] année des Arabes correspondant, selon Michel, à l'an 933 Sél. = 622 [*ms.* 604] J. C, l'an 157 répondrait à l'an 1089 Sél. = 778 [*ms.* 760] J.-C. L'année 1088, première du tableau, correspondrait donc à l'année 156 des Arabes.

L'auteur a voulu rectifier plus loin son erreur, sans y réussir complètement (v. ci-après le tableau aux années 531-533). Il semble que la perturbation inextricable qui s'est glissée dans la chronologie des Khalifes (cf. ci-dessus, p. 115, 118, 122) a eu pour cause première une confusion entre les années de cette colonne et les années *réelles* de l'Hégire.

A plusieurs reprises l'auteur parle des *Années des Turcs*, qu'il n'a pas fait figurer dans les tableaux. On doit comprendre, de même, le nombre d'années écoulées depuis la date assignée au premier roi Turc, c.-à-d. 1361 Sél. = 1050 [*ms.* 1031] J.-C. (cf. p. 158). Ces années sont mentionnées dans le titre de chaque livre, de cette manière erronée :

l. XVI :	1442 Sél.	= 1112 J.-C.	= 509 Ar.	= 70 Turcs,	au lieu de :	= 510 Ar.	= 82 Turcs.
l. XVII :	1455 »	= 1125 »	= 524 »	= 83	»	= 523 »	= 95 ».
l. XVIII :	1464 »	= 1134 »	= 531 »	= 93	»	= 532 »	= 104 »
l. XX :	1486 »	= 1156 »	= 553 »	= 114	»	= 554 »	= 126 »
l. XXI :	1491 »	= 1161 »	= 558 »	= 119	»	= 559 »	= 131 »

Il nous paraît impossible de déterminer avec précision la cause de l'erreur.

(J.-B. Ch.)

TABLEAUX CHRONOLOGIQUES DES LIVRES XII-XXI

OLYMPIADES	ÈRE DES SÉLEUCIDES — Série rectifiée	ÈRE DES SÉLEUCIDES — Chiffres du ms.	ÈRE CHRÉTIENNE — Chiffres rectifiés	ÈRE CHRÉTIENNE — Chiffres du ms.	ROMAINS 65. *Léon.* 5 ans	ARABES 21. *Mahdi.* 9 ans	ANNÉES DES ARABES
[1]	1087	**1088**	**777**	758	1	1	157
	1088	**1089**	**778**	759	2	2	158
389[2]	1089	**1090**	**779**	760	3	3	159
	1090	**1091**	**780**	761	4	4	160
	1091	**1092**	**781**	762	5	5	161
					66. *Constantinus*, fils de Léon. 22 ans		
	1092	**1093**	**782**	763	1	6	162
390	1093	**1094**	**783**	764	2	7	163
	1094	**1095**	**784**	765	3	8	164
	1095	**1096**	**785**	766	4	9	165
						Sur les Taiyayê régna *Mousa*, fils de Mahdi. 2 ans	
						24. *Haroun.* 23 ans	
[3]	1096	**1097**	**786**	767	5	1	166
391	1097	**1098**	**787**	768	6	2	167
	1098	**1099**	**788**	769	7	3	168
	1099	**1100**	**789**	770	8	4	169
	1100	**1101**	**790**	771	9	5	170
392	1101	[4] **1102**	**791**	772	10	6	171
	1102	**1103**	**792**	773	11	7	172
	1103	**1104**	**793**	774	12	8	173
	1104	**1105**	**794**	775	13	9	174
393	1105	**1106**	**795**	776	14	10	175
	1106	**1107**	**796**	777	15	11	176
	1107	[5] **1108**	**797**	778	16	12	177
	1108	**1109**	**798**	779	17	13	178
394	1109	**1110**	**799**	780	18	14	179
	1110	**1111**	**800**	781	19	15	180
	1111	**1112**	**801**	782	20	16	181
	1112	**1113**	**802**	783	21	17	182
395	1113	**1114**	**803**	784	22	18	183
					Nicephorus[6]. 8 ans		
[7]	1114	**1115**	**804**	785	1	19	184

OLYMPIADES	ÈRE DES SÉLEUCIDES — Série rectifiée	ÈRE DES SÉLEUCIDES — Chiffres du ms.	ÈRE CHRÉTIENNE — Chiffres rectifiés	ÈRE CHRÉTIENNE — Chiffres du ms.	ROMAINS *Nicephorus*	ARABES *Haroun*		ANNÉES DES ARABES
	1115	**1116**	**805**	786	2	20		185
396	1116	**1117**	**806**	787	3	21		186
	1117	**1118**	**807**	788	4	22		187
	1118	**1119**	**803**	789	5	23		188
						Mohammed, fils de Haroun. 4 ans	Et dans le Khorasan *Mâmoun*, fils de Haroun. [4 ans]	
	1119	**1120**	**809**	790	6	1	1	189
397	1120	**1121**	**810**	791	7	2	2	190
	1121	**1122**	**811**	792	8	3	3	191
	1122	**1123**	**812**	793	9	4	4	192
					Stauricius[8]. 1 an	*Mâmoun* qui est Abou 'l 'Abbas. 20 ans[9]		
[10]	1123	**1124**	**813**	794	1	1		193
					68. *Michel.* 1 an			
	1124	**1125**	**814**	795	1	2		194
					69. *Léon.* 7 ans			
398	1125	**1126**	**815**	796	1	3		195
	1126	**1127**	**816**	797	2	4		196
	1127	**1128**	**817**	798	3	5		197
	1128	**1129**	**818**	799	4	6		198
399	1129	**1130**	**819**	800	5	7		199
[11]	1130	**1131**	**820**	801	6	8		200
	1131	**1132**	**821**	802	7	9		201
					70. *Michel* régna après avoir tué Léon. 8 ans[12]			
	1132	**1133**	**822**	803	1	10		202

1. Page **478**. — 2. Cette Olymp. est placée en face l'année 1089 *du ms.*. Nous plaçons régulièrement les autres, de 4 en 4 années, sans tenir compte des déplacements accidentels et des erreurs de copiste. — 3. P. **482**. — 4. P. **484**. — 5. P. **485**. — 6. Le numéro d'ordre est omis, et il en est ainsi plusieurs fois par la suite. Il en est résulté des erreurs de numérotage que nous croyons inutile de relever. De même dans la série des khalifes. — 7. P. **486**. — 8. Numéro d'ordre omis. — 9. Note marginale : *Du temps de Mâmoun, l'empire des Ṭaiyayê était pour ainsi dire dans l'anarchie, par le fait des rebelles.* — 10. P. **490**. — 11. P. **498**. — 12. *Sic* ms.; mais 7 ans seulement dans le tableau.

OLYMPIADES	ÈRE DES SÉLEUCIDES Série rectifiée	Chiffres du ms.	ÈRE CHRÉTIENNE Chiffres rectifiés	Chiffres du ms.	ROMAINS *Michel*	ARABES *Mâmoun*	ANNÉES DES ARABES
400	1133	1134	823	804	2	11	203
	1134	1135	824	805	3	12	204
	1135	1136	825	806	4	13	205
[1]	1136	1137	826	807	5	14	206[2]
401	1137	1138	827	808	6	15	207[3]
	1138	1139	828	*809*	7	*16*	*208*[4]
					Theophilus. 8 ans[5]		
[6]	1139	1140	829	810	1	17	209
	1140	1141	830	811	2	18	210
402	1141	11[4]2	831	812	3	19	211
	1142	11[4]3	832	813	4	20	212
						27[7]. *Abou Isḥaq.* 11 ans[8]	
	1143	1144	833	814	5	1	213
	1144	1145	834	815	6	2	214
403	1145	1146	835	816	7	3	215
[9]	1146	1147	836	817	8	4[10]	216
	1147	1148	837	818	9	5	217
	1148	1149	838	819	10	6	218
404	1149	1150	839	820	11	7	219
	1150	1151	840	821	12	8	220
	1151	1152	841	822	13	9	221
[11]	1152	1153	842	823	14	10	222
405	1153	1154	843	824	15	11	223
					72. *Michel* fils de Théophile. 25 ans	28. *Haroun* surnommé *Watiq.* 6 ans	
[12]	1154	1155	844	825	1	1	224
	1155	1156	845	826	2	2	225
	1156	1157	846	827	3	3	226
406	1157	1158	847	828	4	4	227
	1158	1159	848	829	5	5	228
	1159	1160	849	830	6	6	229
						Dja'far[13]. 5 ans	
[14]	1160	1161	850	831	7	1	230
407	1161	1162	851	832	8	2	231
	1162	1163	852	833	9	3	232
	1163	1164	853	834	10	4	233
	1164	1165	854	835	11	5	234

OLYMPIADES	ÈRE DES SÉLEUCIDES Série rectifiée	Chiffres du ms.	ÈRE CHRÉTIENNE Chiffres rectifiés	Chiffres du ms.	ROMAINS *Michel*	ARABES *Mohammed* surnommé *Mountaçir.* 6 mois	ANNÉES DES ARABES
408	1165	1166	855	836	12	1	235
						Ahmed Mousta'în. 3 ans	
	1166	1167	856	837	13	1	236
	1167	1168	857	838	14	2	237
	1168	1169	858	839	15	3	238
						'Abdallah Mou't'az. 3 ans et 6 m.	
409	1169	1170	859	840	16	1	239
	1170	1171	860	841	17	2	240
	1171	1172	861	842	18	3	241
	1172	1173	862	843	19	4	242
						Mouh[t]adi. 11 ans[15]	
410	1173	1174	863	844	20	1	243
	1174	1175	864	845	21	2	244
	1175	1176	865	846	22	3	245
	1176	1177	866	847	23	4	246
411	1177	1178	867	848	24	5	247
	1178	11[7]9	868	849	25	6	248
					Basil[ius] [2 ans][16]		
[17]	1179	1180	869	850	1	7	249
	1180	1181	870	851	2	8	250
					Le 25e régna sur les Grecs, *Léon.* [25 ans et 8 m.][18]		
412	1181	1182	871	852	1	9	251
	1182	1183	872	853	2	10	252

1. P. **504**. — 2. Ms. : 207. — 3. Ms. : 208. — 4. Ms. : 209. — 5. *Sic* ms. ; 15 au tableau. — 6. P. **507**. — 7. Ms. : 24. — 8. Le ms. porte ici : *Abou 'l-Abbas* ; *8 ans* ; cf. ci-après n. 10. — 9. P. **530**. — 10. Le titre répété ici porte correctement *Abou-Isḥaq Mo'taçim*. — 11. P. **538**. — 12. P. **545**. — 13. Moutawakkil. La chronologie est ici bouleversée. Cf. ci-dessus, p. 113-114, 117-118. — 14. P. **546**. — 15. Cf. p. 117. — 16. Ms. : *Michel.* ; cf. ci-dessus, p. 117, l. 2-6. — 17. P. **547**. — 18. Cf. p. 117, l. 6.

OLYMPIADES	ÈRE DES SÉLEUCIDES — Série rectifiée	ÈRE DES SÉLEUCIDES — Chiffres du ms.	ÈRE CHRÉTIENNE — Chiffres rectifiés	ÈRE CHRÉTIENNE — Chiffres du ms.	ROMAINS *Léon*	ARABES *Mouhtadi*	ANNÉES DES ARABES
	1183	**1184**	**873**	854	3	11	253
	1184	**1185**	**874**	855	4	12	254
						Ahmed [*Mou'tamid*]. [23 ans][1]	
413	1185	**1186**	**875**	856	5	1	255
	1186	**1187**	**876**	857	6	2	256
	1187	**1188**	**877**	858	7	3	257
	1188	**1189**	**878**	859	8	4	258
414	1189	**1190**	**879**	860	9	5	259
	1190	**1191**	**880**	861	10	6	260
	1191	**1192**	**881**	862	11	7	261
	1192	**1193**	**882**	863	12	8	262
415	1193	**1194**	**883**	864	13	9	263
	1194	**1195**	**884**	865	14	10	264
	1195	**1196**	**885**	866	15	11	265
	1196	**1197**	**886**	867	16	12	266
416	1197	**1198**	**887**	868	17	13	267
	1198	**1199**	**888**	869	18	14	268
	1199	**1200**	**889**	870[2]	19	15	269
	1200	**1201**	**890**	871	20	16	270
	1201	**1202**	**891**	872	21	17	271
417	1202	**1203**	**892**	873	22	18	272
	1203	**1204**	**893**	874	23	19	273
	1204	**1205**	**894**	875	24	20	274
418	1205	**1206**	**895**	876	25	21	275
					Alexandre. 1 an[3]		
	1206	**1207**	**896**	877	1	22[4]	276
					Constantinus. 55 ans[5]		
	1207	**1208**	**897**	878	[1]	[23]	277[6]
						'Abou 'l 'Abbas. 20 ans et 10 mois	
[7]	1208	**1209**	**898**	8[7]9	2	1	278[8]
419	1209	**1210**	**899**	880	3	2	279[9]
	1210	**1211**	**900**	881	4	3	280
	1211	**1212**	**901**	882	5	4	281
	1212	**1213**	**902**	883	6	5	282
420	1213	**1214**	**903**	884	7	6	283
	1214	**1215**	**904**	885	8	7	284
	1215	**1216**	**905**	886	9	8	285
	1216	**1217**	**906**	887	10	9	286
421	1217	**1218**	**907**	888	11	10	287

OLYMPIADES	ÈRE DES SÉLEUCIDES — Série rectifiée	ÈRE DES SÉLEUCIDES — Chiffres du ms.	ÈRE CHRÉTIENNE — Chiffres rectifiés	ÈRE CHRÉTIENNE — Chiffres du ms.	ROMAINS *Constantinus*	ARABES *'Abou 'l 'Abbas*	ANNÉES DES ARABES
	1218	**1219**	**908**	889	12	11	288
	1219	**1220**	**909**	890	13	12	289
	1220	**1221**	**910**	891	14	13	290
422	1221	**1222**	**911**	892	15	14	291
	1222	**1223**	**912**	893	16	15	292
	1223	**1224**	**913**	894	17	16	293
	1224	**1225**	**914**	895	18	17	294
423	1225	**1226**	**915**	896	19	18	295
	1226	**1227**	**916**	897	29	19	296
	1227	**1228**	**917**	898	21	20	297
[10]	1228	**1229**	**918**	899	22	21	298
						Abou Mohammed. 6 ans et 6 m.	
424	1229	**1230**	**919**	900	23	1	299
	1230	**1231**	**920**	901	24	2	300
	1231	**1232**	**921**	902	25	3	301
	1232	**1233**	**922**	903	26	4	302
425	1233	**1234**	**923**	904	27	5	303
	1234	**1235**	**924**	905	28	6	304
						Dja'far Mouqtadir. 24 ans[11]	
	1235	**1236**	**925**	906	29	1	305
	1236	**1237**	**926**	907	30	2	306
426	1237	**1238**	**927**	908	31	3	307
	1238	**1239**	**928**	909	32	4	308
	1239	**1240**	**929**	910	33	5	309
	1240	**1241**	**930**	911	34	6	310
427	1241	**1242**	**931**	912	35	7	311
	1242	**1243**	**932**	913	36	8	312
	1243	**1244**	**933**	914	37	9	313
	1244	**1245**	**934**	915	38	10	314
428	1245	**1246**	**935**	916	39	11	315
	1246	**1247**	**936**	917	40	12	316
	1247	**1248**	**937**	918	41	13	317
	1248	**1249**	**938**	919	42	14	318
429	1249	**1250**	**939**	920	43	15	319
	1250	**1251**	**940**	921	44	16	320
	1251	**1252**	**941**	922	45	17	321
	1252	**1253**	**942**	923	46	18	322
430	1253	**1254**	**943**	924	47	19	323
	1254	**1255**	**944**	925	48	20	324
	1255	**1256**	**945**	926	49	21	325
[12]	1256	**1257**	**946**	927	50	22	326
431	1257	**1258**	**947**	928	51	23	327
	1258	**1259**	**948**	929	52	24	328
						Abou Mançour[13]. 2 ans	
	1259	**1260**	**949**	930	53[14]	1	329
	1260	**1261**	**950**	931	54[15]	2	330

1. Cf. p. 117, l. 8. — 2. M. : 8670. — 3. Ms. : 11 ans; cf. p. 118, l. 3, et ci-après n. 6. — 4. Ms. : 23; cf. p. 117, l. 8. — 5. Ms. : 15 ans. — 6. Ici se lit en marge la note : « *ou un an* », qui semble se rapporter au règne d'Alexandre; cf. ci-devant n. 3. — 7. P. **548**. — 8. Ms. : 258. — 9. Ms. : 259. — 10. P. **549**. — 11. Ms. : 25 ans; cf. p. 118. — 12. P. **551**. — 13. Qahir. — 14. Ms. : 52. — 15. Ms. : 53.

OLYMPIADES	ÈRE DES SÉLEUCIDES — Série rectifiée	ÈRE DES SÉLEUCIDES — Chiffres du ms.	ÈRE CHRÉTIENNE — Chiffres rectifiés	ÈRE CHRÉTIENNE — Chiffres du ms.	ROMAINS *Constantinus*	ARABES *'Abou 'l-'Abbas*[1] 7 ans	ANNÉES DES ARABES
432	1261	**1262**	**951**	932	55[2]	1	331
					Romanus. 6 ans		
	1262	**1263**	**952**	933	1	2	332
	1263	**1264**	**953**	934	2	3	333
	1264	**1265**	**954**	935	3	4	334
433	1265	**1266**	**955**	936	4	5	335
	1266	**1267**	**956**	937	5	6	336
	1267	**1268**	**957**	938	6	7	337
					78e des Romains 28e des Grecs : *Constantinus.* 4 ans	40. *Abou Ishaq Mouqtafi.* 4 ans	
[3]	1268	**1269**	**958**	939	1	1	338
434	1269	**1270**	**959**	940	2	2	339
	1270	**1271**	**960**	941	3	3	340
	1271	**1272**	**961**	942	4	4	341
					Romanus. 3 ans	*Abou'l-Qasim.* 6 ans	
	1272	**1273**	**962**	943	1	1	342
435	1273	**1274**	**963**	944	2	2	343
	1274	**1275**	**964**	945	3	3	344
					Nicephor[us]. 11 ans		
	1275	**1276**	**965**	946	1	4	345
	1276	**1277**	**966**	947	2	5	346
436	1277	**1278**	**967**	948	3	6	347
						Al Fadhl[4]. 29 ans et 3 m.	
	1278	**1279**	**968**	949	4	1[5]	348
	1279	**1280**	**969**	950	5	2[6]	349
[7]	1280	**1281**	**970**	951	6	3	350
437	1281	**1282**	**971**	952	7	4	351
	1282	**1283**	**972**	953	8	5	352
	1283	**1284**	**973**	954	9	6	353
	1284	**1285**	**974**	955	10	7	354
438	1285	**1286**	**975**	956	11	8	355
					Šymyskai. [3 ans]		
[8]	1286	**1287**	**976**	957	1	9	356

OLYMPIADES	ÈRE DES SÉLEUCIDES — Série rectifiée	ÈRE DES SÉLEUCIDES — Chiffres du ms.	ÈRE CHRÉTIENNE — Chiffres rectifiés	ÈRE CHRÉTIENNE — Chiffres du ms.	ROMAINS *Šymyskai*	ARABES *Al-Fadhl*	ANNÉES DES ARABES
	1287	**1288**	**977**	958	2	10	357
	1288	**1289**	**978**	959	3	11	358
					Basilius. [55 ans][9]		
439	1289	**1290**	**979**	960	1	12	359
	1290	**1291**	**980**	961	2	13	360
	1291	**1292**	**981**	962	3	14	361
	1292	**1293**	**982**	963	4	15	362
440	1293	**1294**	**983**	964	5	16	363
	1294	**1295**	**984**	965	6	17	364
	1295	**1296**	**985**	966	7	18	365
	1296	**1297**	**986**	967	8	19	366
441	1297	**1298**	**987**	968	9	20	367
	1298	**1299**	**988**	969	10	21	368
	1299	**1300**	**989**	970	11	22	369
	1300	**1301**	**990**	971	12	23	370
442	1301	**1302**	**991**	972	13	24	371
	1302	**1303**	**992**	973	14	25	372
[10]	1303	**1304**	**993**	974	15	26	373
	1304	**1305**	**994**	975	16	27	374
443	1305	**1306**	**995**	976	17	28	375
	1306	**1307**	**996**	977	18	29	376
						Abou Bekr[11]. 19 ans et 4 m.	
	1307	**1308**	**997**	978	19	1	377
	1308	**1309**	**998**	979	20	2	378
444	1309	**1310**	**999**	980	21	3	379
	1310	**1311**	**1000**	981	22	4	380
	1311	**1312**	**1001**	982	23	5	381
	1312	**1313**	**1002**	983	24	6	382
445	1313	**1314**	**1003**	984	25	7	383
	1314	**1315**	**1004**	985	26	8	384
	1315	**1316**	**1005**	986	27	9	385
	1316	**1317**	**1006**	987	28	10	386
446	1317	**1318**	**1007**	988	29	11	387
	1318	**1319**	**1008**	989	30[12]	12	388
	1319	**1320**	**1009**	990	31	13	389
	1320	**1321**	**1010**	991	32	14	390
447	1321	**1322**	**1011**	992	33	15	391
	1322	**1323**	**1012**	993	34	16	392
	1323	**1324**	**1013**	994	35	17	393
	1324	**1325**	**1014**	995	36	18	394
448	1325	**1326**	**1015**	996	37	19	395
	1326	**1327**	**1016**	997	38	20	396
						Abou 'l-'Abbas Qâdir. 44 ans[13]	
	1327	**1328**	**1017**	998	39	1	397
	1328	**1329**	**1018**	999	40	2	398
449	1329	**1330**	**1019**	1000	41	3	399
	1330	**1331**	**1020**	1001	42	4	400
	1331	**1332**	**1021**	1002	43	5	401
	1332	**1333**	**1022**	1003	44	6	402

1. Radhi. — 2. Ms. : 53. — 3. P. **554**. — 4. Al-Moufaddhal al-Mouti'. — 5. Ms. : 7 — 6. Ms. : 8. — 7. P. **555**. — 8. P. **557**. — 9. Cf. p. 133, l. 1. — 10. P. **558**. — 11. Aṭ-Ṭayi'. — 12. Le ms. répète ici 29, et continue 30-54 au lieu de 31-55. — 13. *Sic* ms.; ci-dessus, p. 133 : « 42 ans »; 43 dans le tableau.

OLYMPIADES	ÈRE DES SÉLEUCIDES Série rectifiée	ÈRE DES SÉLEUCIDES Chiffres du ms.	ÈRE CHRÉTIENNE Chiffres rectifiés	ÈRE CHRÉTIENNE Chiffres du ms.	ROMAINS *Basilius*	ARABES *Abou 'l 'Abbas Qâdir*	ANNÉES DES ARABES
450	1333	**1334**	**1023**	1004	45	7	403
	1334	**1335**	**1024**	1005	46	8	404
	1335	**1336**	**1025**	1006	47	9	405
	1336	**1337**	**1026**	1007	48	10	406
451	1337	**1338**	**1027**	1008	49	11	407
	1338	**1339**	**1028**	1009	50	12	408
	1339	**1340**	**1029**	1010	51	13	409
	1340	**1341**	**1030**	1011	52	14	410
452	1341	**1342**	**1031**	1012	53	15	411
	1342	**1343**	**1032**	1013	54	16	412
	1343	**1344**	**1033**	1014	55	17	413
					Constantinus règna seul sur les Romains[1].		
	1344	**1345**	**1034**	1015	1[2]	18	414
453	1345	**1346**	**1035**	1016	2	19	415
	1346	**1347**	**1036**	1017	3	20	416

OLYMPIADES	ÈRE DES SÉLEUCIDES Série rectifiée	ÈRE DES SÉLEUCIDES Chiffres du ms.	ÈRE CHRÉTIENNE Chiffres rectifiés	ÈRE CHRÉTIENNE Chiffres du ms.	ROMAINS *Romanus.* [6 ans]	ARABES *Abou 'l 'Abbas Qâdir*	ANNÉES DES ARABES
[3]	1347	**1348**	**1037**	1018	1	21	417
	1348	**1349**	**1038**	1019	2	22	418
454	1349	**1350**	**1039**	1020	3	23	419
	1350	**1351**	**1040**	1021	4	24	420
	1351	**1352**	**1041**	1022	5	25	421
	1352	**1353**	**1042**	1023	6	26	422
					Michel. 8 ans[4]		
455	1353	**1354**	**1043**	1024	1	27	423
	1354	**1355**	**1044**	1025	2	28	[5]424
	1355	**1356**	**1045**	1026	3	29	425
	1356	**1357**	**1046**	1027	4	30	426
456	1357	**1358**	**1047**	1028	5	31	427
	1358	**1359**	**1048**	1029	6	32	428
	1359	**1360**	**1049**	1030	7	33	429

OLYMPIADES	ÈRE DES SÉLEUCIDES Série rectifiée	ÈRE DES SÉLEUCIDES Chiffres du ms.	ÈRE CHRÉTIENNE Chiffres rectifiés	ÈRE CHRÉTIENNE Chiffres du ms.	ROMAINS 85e des Rom. 35e des Grecs : Constantinus Monomachus. [12 ans]	ARABES 42e *Abou 'l 'Abbas*	ANNÉES DES ARABES	TURCS 1. *Togril-bek.* [25 ans]
[6]	1360	**1361**	**1050**	1031	1	34	430	1
457	1361	**1362**	**1051**	1032	2	35	431	2
	1362	**1363**	**1052**	1033	3	36	432	3
	1363	**1364**	**1053**	1034	4	37	433	4
	1364	**1365**	**1054**	1035	5	38	434	5
458	1365	**1366**	**1055**	1036	6	39	435	6
	1366	**1367**	**1056**	1037	7	40	436	7
	1367	**1368**	**1057**	1038	8	41	437	8
	1368	**1369**	**1058**	1039	9	42	438	9
459	1369	**1370**	**1059**	1040	10	43	439	10
	A cette époque, quand le roi des Ṭaiyayê Abou 'l-'Abbas mourut, les Arabes n'eurent plus de roi universel, comme les précédents, mais seulement un khalife qui régnait à Bagdad, demeurant retiré dans un endroit appelé Darât er-Roum, *c'est-à-dire* Maison des Romains ; *tandis que le pouvoir* (sultanat) *était aux Turcs.*					43. Khalife *Dja'far*[7].		
[8]	1370	**1371**	**1060**	1041	11	1	440	11
	1371	**1372**	**1061**	1042	12	2	441	12
					l'impératrice *Théodora* gouvernait l'empire des Romains pendant un an.			
	1372	**1373**	**1062**	1043	1	3	442	13
					Michel. 1 an			
460	1373	**1374**	**1063**	1044	1	4	443	14

1. Cf. ci-dessus p. 133. — 2. Ms. : 55, 56, 57 au lieu de 1, 2, 3. — 3. P. **559** — 4. *Sic*, ici et dans le texte, p. 146. — 5. Ms. : 404-409, au lieu de 424-429.

6. P. **571**. — 7. al-Qâim. Les numéros d'ordre sont parfois omis, parfois erronés ; nous les reproduisons tels qu'ils se lisent dans le ms, sans nous préoccuper de leur restitution. — 8. P. **572**.

OLYMPIADES	ÈRE DES SÉLEUCIDES Série rectifiée	Chiffres du ms.	ÈRE CHRÉTIENNE Chiffres rectifiés	Chiffres du ms.	ROMAINS *Isaac. 2 ans*	ARABES *Dja'far*	ANNÉES DES ARABES	TURCS *Togril-bek*
	1374	**1375**	**1064**	1045	1	5	444	15
	1375	**1376**	**1065**	1046	2	6	445	16
					Constantinus Ducas. 9 ans			
461	1376	**1377**	**1066**	1047	1	7	446	17
	1377	**1378**	**1067**	1048	2	8	447	18
	1378	**1379**	**1068**	1049	3	9	448	19
	1379	**1380**	**1069**	1050	4	10	449	20
462	1380	[1]**1381**	**1070**	1051	5	11[2]	450	21
	1381	**1382**	**1071**	1052	6	12	451	22
	1382	**1383**	**1072**	1053	7	13	452	23
	1383	**1384**	**1073**	1054	8	14	453	24
	1384	**1385**	**1074**	1055	9	15	454	25
					90. *Diogènes.* [3 ans]			2. *Alp-Arslân.*
463	1385	[3]**1386**	**1075**	1056	1	10[4]	455	1
	1386	**1387**	**1076**	1057	2	11	456	2
	1387	**1388**	**1077**	1058	3	12	457	3
					91. *Michel,* fils de Constantin. 9 ans			
	1388	**1389**	**1078**	1059	1	13	458	4
464	1389	[5]**1390**	**1079**	1060	2	14[6]	459	5
	1390	**1391**	**1080**	1061	3	15	460	6
	1391	**1392**	**1081**	1062	4	16	461	7
	1392	**1393**	**1082**	1063	5	17	462	8
465	1393	**1394**	**1083**	1064	6	18	463	9
	1394	**1395**	**1084**	1065	7	19	464	10

1. P. **576**. — 2. Ms. : 12-16 au lieu de 11-15. — 3. P. **577**. — 4. *Sic* ms. Il en résulte, dans cette colonne, un retard d'abord de six, puis de cinq ans, qui ne semble pas avoir été corrigé avant l'année 1468 ; cf. p. 422, n. 13 ; 424, n. 1. — 5. P. **578**. — 6. Ici, dans la répétition du titre, le manuscrit porte : *Abou Dja'far Qahir*, lire : *Qaïm*.

OLYMPIADES	ÈRE DES SÉLEUCIDES Série rectifiée	Chiffres du ms.	ÈRE CHRÉTIENNE Chiffres rectifiés	Chiffres du ms.	ROMAINS 91. *Michel*	KHALIFES DE BAGDAD *Abou Dja'far*	ANNÉES DES ARABES	TURCS DE PERSE[2] *Alp-Arslân*	SULTAN DU BEIT-ROUMAYÉ[4] 1. *Soleiman*	TURCS DE CAPPADOCE[5] [1. *Tanoušman*][6]	ARABES D'ÉGYPTE *'Igiws*[7]
1	1395	**1396**	**1085**	1066	8	20	465	Il est proclamé *Abou 'l-Fatah*[3]	1	1	1
	1396	**1397**	**1086**	1067	9	21	466	2[8]	2	2	2
					92. *Nicephorus Botanicius*[9]. 2 ans						
466	1397 1398	**1398** **1399**	**1087** **1088**	1068 1069	1 2	22 23	467 468	3 4	3 4	3 4	3 4
					93. *Alexis Comnatos.* 38 ans						
467	1399 1400 1401 1402 1403 1404	**1400** **1401** **1402** **1403** **1404** **1405**	**1089** **1090** **1091** **1092** **1093** **1094**	1070 1071 1072 1073 1074 1075	1 2 3 4 5 6	24 25 26 27 28 29	469 470 471 472 473 474	5 6 7 8 9 10	5 6 7 8 9 10	5 6 7 8 9 10	5 6 7 8 9 10
									2. Soleiman fut tué et *Kilidj-Arslan* régna.		
468 **469**	1405 1406 1407 1408 1409	**1406** **1407** **1408** **1409** **1410**	**1095** **1096** **1097** **1098** **1099**	1076 1077 1078 1079 1080	7 8 9 10 11	30 31 32 33 34	475 476 477 478 479	11 12 13 14 15[8]	1 2 3 4 5	11 12 13 14 15	11 12 13 14 15

OLYMPIADES	ÈRE DES SÉLEUCIDES Série rectifiée	Chiffres du ms.	ÈRE CHRÉTIENNE Chiffres rectifiés	Chiffres du ms.	GRECS ET ROMAINS[10] *Alexis*	ROIS FRANCS DE JÉRUSALEM *Godefroy*	KHALIFES DE BAGDAD *Abou Dja'far*	ANNÉES DES ARABES	TURCS DE PERSE *Abou'l-Fatah*	TURCS DE BITHYNIE *Kilidj-Arslan*	TURCS DE CAPPADOCE *Tanoušman*
11	1410 1411	**1411** **1412**	**1100** **1101**	1081 1082	12 13	1 2	35 36	480 481	16 17	6 7	16 17
						Baudoin régna à Jérusalem					
470	1412 1413	**1413** **1414**	**1102** **1103**	1083 1084	14 15	1 2	37 38	482 483	18 19	8 9	18[12] 19
											Tanousman mourut et *Ghâzi* régna
	1414	**1415**	**1104**	1085	16	3	39	484	20	10	1

1. **581**. — 2. Ce titre n'est pas inscrit dans le ms. — 3. *Comp. ci dessus*, p. 170, *Remarque*. — 4. Capitale : Iconium. — 5. Capitale : Sébaste. — 6. Ce nom est écrit par erreur dans la col. voisine. — 7. *Sic* ms. Peut-être l'auteur a-t-il voulu désigner Ildekouz ; on s'attendrait, d'après le texte (cf. ci dessus, p. 172), à trouver le nom de *'Aqsis*. Le khalife d'Égypte était, à cette époque, le fatimide Mostansir. — 8. Au lieu de 2-15, le ms. porte 1-14. — 9. *Sic* ms.

10. *Sic* ms., en cet endroit ; par la suite le titre est tantôt : *Romains*, tantôt : *Grecs* ; nous répétons celui-ci jusqu'au bout. — 11. P. **588**. — 12. Ms. : 9, 10, au lieu de 18, 19.

OLYMPIADES	ÈRE DES SÉLEUCIDES Série rectifiée	ÈRE DES SÉLEUCIDES Chiffres du ms.	ÈRE CHRÉTIENNE Chiffres rectifiés	ÈRE CHRÉTIENNE Chiffres du ms.	GRECS ET ROMAINS *Alexis*	ROIS FRANCS DE JÉRUSALEM *Baudoin*	KHALIFES DE BAGDAD *Abou Dja'far*	ANNÉES DES ARABES	TURCS DE PERSE *Abou'l-Fatah*	TURCS DE BITHYNIE *Kilidj-Arslan*	TURCS DE CAPPADOCE *Ghâzi*
	1415	**1416**	**1105**	1086[1]	17	4	40	485[1]	21	11	2
	1416	**1417**	**1106**	1087	18	5	41	486	22[2]	12	3
471	1417	**1418**	**1107**	1088	19	6	42	487	23[3]	13	4
									Alb-Arslan fut tué et *Ghyât ed-Dîn* régna. Sultan *Sindjar*		
	1418	**1419**	**1108**	1089[4]	20	7	43	488[4]	1	14	5
							44. *Abou'l-Qasim*[6]. [20 ans]			*Šahinšah*	
5	1419	**1420**	**1109**	1090	21	8	1	489	2	1	6
	1420	**1421**	**1110**	1091	22	9	2	490	3	2	7
										A cette époque régna à Iconium *Mas'oud*[7], le plus jeune fils de Kilidj-Arslan.	
472	1421	**1422**[8]	**1111**	1092	23	10	3	491	4	1	8
	1422	**1423**	**1112**	1093	24	11	4	492	5	2	9
	1423	**1424**	**1113**	1094	25	12	5	493	6	3	10
	1424	**1425**	**1114**	1095	26	13	6	494	7	4	11
473	1425	**1426**	**1115**	1096	27	14	7	495	8	5	12
	1426	**1427**	**1116**	1097	28	15	8	496	9	6	13
						Ici mourut Baudoin roi de Jérusalem, et le fils de sa sœur, aussi appelé *Baudoin*, régna.					
	1427	**1428**	**1117**	1098	29	1	9	497	10	7	14
					Jean fils d'Alexis. 26 ans[9].						
10	1428	**1429**	**1118**	1099	1	2	10	498	11	8	15
474	1429	**1430**	**1119**	1100	2	3	11	499	12	9	16
	1430	**1431**	**1120**	1101	3	4	12	500	13	10	17
	1431	**1432**	**1121**	1102	4	5	13	501	14	11	18
11	1432	**1433**	**1122**	1103	5	6	14	502	15	12	19
475	1433	**1434**	**1123**	1104	6	7	15	503	16[12]	13	20
	1434	**1435**	**1124**	1105	7	8	16	504	17	14	21
	1435	**1436**	**1125**	1106	8	9	17	505	18	15	22
	1436	**1437**	**1126**	1107	9	10	18	506	19	16	23
476	1437	**1438**	**1127**	1108	10	11	19	507	20	17	24
	1438	**1439**	**1128**	1109	11	12	20	508	21	18	25
							Ici régna sur les Arabes à Bagdad le 45e kalife qui est *Moustadhir*[13]. 11 ans.				
	1439	**1440**	**1129**	1110	12	13	1	509	22	19	26
	1440	**1441**	**1130**	1111	13	14	2	510	23[12]	20	27

1. Chiffre déplacé. — 2. Ms : 21. — 3. Ms : 22. — 4. Chiffre omis. — 5. P. **592**. — 6. L'auteur paraît désigner sous ce nom Mouqtadi (1075-1094). — 7. Ms : *Mouslim*, mais plus bas, correctement, Mas'oud. — 8. Chiffre omis dans le ms. — 9. Cf. ci-dessus, p. 177, n. 1. — 10. P. **597**. — 11. P. **601**. — 12. Ms. : 15-22 au lieu de 16-23. — 13. Dans le texte, ci-dessus, p. 221, on place à l'année **1436** la *mort* de Moustadhir et l'avènement de son successeur Moustaršid (1118-1135); celui ci est complètement omis dans nos tableaux. La différence de 4 ans provient sans doute de la répétition signalée p. 420, n. 4.

OLYMPIADES	ÈRE DES SÉLEUCIDES Série rectifiée	Chiffres du ms.	ÈRE CHRÉTIENNE Chiffres rectifiés	Chiffres du ms.	GRECS ET ROMAINS *Jean*	ROIS FRANCS DE JÉRUSALEM *Baudoin*	KHALIFES DE BAGDAD *Moustadhir*	ANNÉES DES ARABES	TURCS DE PERSE 4. *Mahmoud* sultan	TURCS DE BITHYNIE *Mas'oud* sultan	TURCS DE CAPPADOCE *Ghâzi*
[1] 477	1441 1442 1443 1444	**1142** **1143** **1144** **1145**	**1131** **1132** **1133** **1134**	1112 1113 1114 1115	14 15 16 17	15 16 17 18	3 4 5 6	511 512 513 514	1 2 3 4	21 22 23 24	28 29 30 31
											Ici mourut Emir-Ghâzi et son fils *Mahmoud* régna en Cappadoce
478	1445 1446	**1446** **1447**	**1135** **1136**	1116 1117	18 19	19 20	7 8	515 516	5 6	25 26	1 2
						Ici mourut Baudoin, roi de Jérusalem et *Fouq, Gondadjo*[2], son gendre, lui succéda.					
  479	1447 1448 1449	**1448** **1449** **1150**	**1137** **1138** **1139**	1118 1119 1120	20 21 22	1 2 3	9 10 11	517 518 519	7 8 9	27 28 29	3 4 5
							46. Khalife *Rašid*		5. *Ma'soud* sultan des Turcs du Khorasan[3]	*Ma'soud* sultan des Turcs de Bithynie	*Mahmoud*[4] régna sur les Turcs de Cappadoce
   480	[5] 1450 1451 1452 1453	**1451** **1452** **1453** **1454**	**1140** **1141** **1142** **1143**	1121 1122 1123 1124	23 24 25 26	4 5 6 7	1 2 3 4	520 5[2]1 5[2]2 5[2]3	1[6] 2 3 4	30 31 32 33	6 7 8 9
					95. *Manuel* empereur des Grecs	6. *Baudoin* roi des Francs de Jérusalem	*Mouqtafi* khalife des Arabes				4. *Ya'qoub-Arslan*
[7] 481 482	1454 1455 1456 1457 1458 1459 1460 1461 1462	**1455** **1456** **1457** **1458** **1459** **1460** **1461** **1462** **1463**	**1144** **1145** **1146** **1147** **1148** **1149** **1150** **1151** **1152**	1125 1126 1127 1128 1129 1130 1131 1132 1133	1 2 3 4 5 6 7 8 9	1 2 3 4 5 6 7 8 9	1 2 3 4 5 6 7 8 9	524[8] 525 526 527 528 529 530 531 532	5[9] 6 7 8 9 10 11 12 13	34 35 36 37 38 39 40 41 42	1 2 3 4 5 6 7 8 9
[10]									*Malik-šah* et plusieurs autres après lui[11]		
	1463 1464	**1464** **1465**	**1153** **1154**	1134 1135	10 11	10 11	10 11	531[12] 532		43 44	10 11
										5. *Kilidj-Arslan*	
483	1465	**1466**	**1155**	1136	12	12	12	533		1	12

1. P. **606**. — 2. Probabl. : « Comte d'Anjou ». — 3. Cf. ci-dessus, p. 248. — 4. Ms. : *Mas'oud*, par erreur. — 5. P. **622**. — 6. Ms. : 5-8 au lieu de 1-4 — 7. P. **628**. — 8. La concordance 1455 = 1125 = 524 est confirmée par le texte ; cf. ci-dessus p. 258. — 9. Ms. : 9-17 au lieu de 5-13. — 10. Ce qui suit (1464-1481) se trouvait dans la partie du ms. qui manque. La restitution des col. 1-7, 11, 12 ne fait aucune difficulté ; celle des col. 8-10 est justifiée dans les notes suiv. — 11. Ici commençait la série des succeseurs de Mas'oud du Khorasan, probabl. par le nom de Malik-šah ; cf. ci-dessus p. 310. Elle ne se poursuivait que pendant 4 ans. — 12. La suppression de deux années dans la série, qui recommence à 531 (au lieu de 533) = 1464 = 1134, est intentionnelle, d'après le titre du livre XVIII, ci-dessus, p. 309. La 1re année des Arabes correspondant, d'après Michel (cf. t. II, p. 408), à 933 Gr. = 604 J.-C., l'an 531 devrait répondre à 1463 Gr. = 1134 J.-C.

OLYMPIADES	ÈRE DES SÉLEUCIDES — Série rectifiée	ÈRE DES SÉLEUCIDES — Chiffres du ms.	ÈRE CHRÉTIENNE — Chiffres rectifiés	ÈRE CHRÉTIENNE — Chiffres du ms.	GRECS ET ROMAINS *Manuel*	ROIS FRANCS DE JÉRUSALEM *Baudoin*	KHALIFES DE BAGDAD *Mouqtafi*	ANNÉES DES ARABES	TURCS DE PERSE	TURCS DE BITHYNIE 5. *Kilidj-Arslan*	TURCS DE CAPPADOCE *Ya'qoub-Arslan*
	1466	**1467**	**1156**	1137	13	13	13	534		2	13
							49. Khalife *Moustandjid*[1]		5. *Ildéguiz*[2]		
484	1467 1468 1469 1470 1471 1472	**1468** **1469** **1470** **1471** **1472** **1473**	**1157** **1158** **1159** **1160** **1161** **1162**	1138 1139 1140 1141 1142 1143	14 15 16 17 18 19	14 15 16 17 18 19	1 2 3 4 5 6	535 536 537 538 539 540	1 2 3 4 5 6	3 4 5 6 7 8	14 15 16 17 18 19
						6. *Amaury*					
485	1473 1474	**1474** **1475**	**1163** **1164**	1144 1145	20 21	1 2	7 8	541 542	7 8	9 10	20 21
											5. *Ismaʿil*
486	1475 1476 1477 1478 1479 1480	**1476** **1477** **1478** **1479** **1480** **1481**	**1165** **1166** **1167** **1168** **1169** **1170**	1146 1147 1148 1149 1150 1151	22 23 24 25 26 27	3 4 5 6 7 8	9 10 11 12 13 14	543 544 545 546 547 548	9 10 11 12 13 14	11 12 13 14 15 16	1 2 3 4 5 6
[3]					95. *Manuel* empereur des Grecs	6. *Amaury* roi des Francs	50. *Moustadhi* khalife des Arabes		5. *Ildeguiz* sultan des Turcs du Khorasan	5. *Kilidj-Arslan* sultan des Turcs de Bithynie	5. *Ismaʿil* sultan des Turcs de Cappadoce
487	1481 1482 1483	**1482** **1483** **1484**	**1171** **1172** **1173**	1152 1153 1154	28 29 30	9 10 11	1 2 3	549 550 551	15 16 17	17 18 19	7 8 9
											A cette époque Ismaʿil fut tué, et *Danoun*, son oncle, régna
	1484	**1485**	**1174**	1155	31	12	4	552	18	20	1
						Baudoin roi des Francs de Jérusalem			*Pehlevân*[5] sultan des Turcs du Khorasan		
[4] 488	1485 1486 1487	**1486** **1487** **1488**	**1175** **1176** **1177**	1156 1157 1158	32 33 34	1 2 3	5 6 7	553 554 555	1 2 3	21 22 23	
										Kilidj-Arslan sultan des Turcs de Bithynie et de Cappadoce	
489	1488 1489	**1489** **1490**	**1178** **1179**	1159 1160	35 36	4 5	8 9	556 557	4 5	24 25	

1. D'après Barhébr., ci-dessus, p. 316, l'avènement de Moustandjid se place en 1472; mais il a probabl. corrigé le texte de Michel; à moins que l'erreur de 4 années dont il a été question plus haut (p. 420, n. 4) n'ait eu sa répercussion jusqu'ici. Toutefois l'Index (cf. ci-dessous, p. 441) ne donne que 13 ans de règne à Mouqtafî. — 2. Ildeguiz Šems ed-Dîn, prince de l'Adherbaidjan (1136-1173). — 3. P. **698**. — 4. P. **707**. — 5. Mohammed el-Pehlevân, frère et successeur d'Ildeguiz (1174-1186).

OLYMPIADES	ÈRE DES SÉLEUCIDES Chiffres rectifiés	Chiffres du ms.	ÈRE CHRÉTIENNE Chiffres rectifiés	Chiffres du ms.	GRECS ET ROMAINS *Alexis* fils de Manuel	FRANCS *Baudoin*	KHALIFES DES ARABES à Bagdad[2]	TURCS DE PERSE *Pehlevân*	TURCS DU NORD[3] Sultan *Kilidj-Arslan*
[1]	1490	**1491**	**1180**	1161	1	6	[5]58	6	26
	1491	**1492**	**1181**	1162	2	7	[5]59	7	27
	1492	**1493**	**1182**	1163	3	8	560	8	28
					Ici régna tyranniquement sur les Grecs *Andronicus*				
490	1493	**1494**	**1183**	1164	1	9	561	9	29
	1494	**1495**	**1184**	1165	2	10	562	10	30
	1495	**1496**	**1185**	1166	3	11	563	11	31
					Ici Andronicus fut tué, et sur les Grecs régna *Isaacius* ou *Isaac.*	Ici régna sur Jérusalem *Baudoin* le Petit, fils de la sœur du précédent.			
491[4]	1496	**1497**	**1186**	1167	1	1	564	12	32
	1497	**1498**	**1187**	1168	2	2	566[5]	[6]	33
	1498	**1499**	**1188**	1169	3	3	567		34
						Ici mourut Baudoin le Bambin[7], et le royaume échut à sa mère.			
492	1499	**1500**	**1189**	1170	4	4[8]	568		35
	1500	**1501**	**1190**	1171	5		569		36
	1501	**1502**	**1191**	1172	6		570		37
	1502	**1503**	**1192**	1173	7		571		38
									Ici mourut le sultan Kilidj-Arslan, et ses 12 fils régnèrent chacun en un lieu. L'aîné fut proclamé sultan ; il s'appelait *Qoṭb-ed-Dîn.*
493[9]	1503	**1504**	**1193**	1174	8		572		1
	1504	**1505**	**1194**	1175	9		573		2
	1505	**1506**	**1195**	1175	10		574		3
	1506	**1507**	**1196**	1177	11		575		4

1. P. **721**. — 2. A partir d'ici le nom du khalife n'est plus inscrit. Moustadhi mourut en 1180, et eut pour successeur *Naçir* (1180-1225). — 3. Voir à l'an 1488 la raison de ce nouveau titre. — 4. P. **732**. — 5. *Sic*, avec omission du chiffre 565. — 6. Le titre est répété ici sous cette forme : *Turcs du Khorasan* ; mais la colonne reste en blanc. De même dans la vers. arabe. — 7. Lire : ܒܘܠܛܐ. — 8. *Sic* ms. ; sans doute par erreur. La version arabe continue 4-11. — 9. La dernière Olympiade marquée dans le ms. est l'Olymp. CCCCLXXXXIV, à l'année 1505 *du ms.*

APPENDICES

I

[741] Avec l'aide du Dieu tout-puissant, nous écrivons les noms des pontifes dans la colonne supérieure et ceux des rois dans la colonne inférieure, l'un après l'autre, comme ils sont rangés dans ce livre, afin qu'on les retrouve facilement[1].

I. — Succession du Sacerdoce[2].

Le suprême sacerdoce fut transmis de la divinité aux :

Chérubins,
Séraphins,
Trônes,
Dominations,
Puissances,
Vertus,
Principautés,
Archanges,
Anges ;

et par les esprits célestes il fut transmis à :

Noé
Abraham
Melchizédec
Job
Jacob
Moïse

Selon Jacques d'Édesse :	Selon Andronicus :
1. Aharon, 38 ans[3].	1. Aharon, 36 ans.
2. Eléazar, 56 ans.	2. Eléazar, 30 ans.
3. Phineḥès, 80 ans.	3. Phineḥès, 60 ans.
4. Abišou', 60 ans.	4. Abišou', 32 ans[4].
5. Abiqam, 60 ans[5].	5. Abiqam, 46 ans.
6. 'Ozri, 42 ans.	6. 'Ozri, 48 ans.
7. Zariḥa[6], 52 ans.	7. Zariḥa, 57 ans.

1. Dans le ms., cet Appendice est disposé en tableaux synoptiques, qu'il serait difficile de reproduire typographiquement, et qui ne sont pas toujours coordonnés d'une façon régulière. Nous en donnons ici les différentes parties les unes à la suite des autres.

2. Ces mots se trouvent comme titre courant en tête des pages suivantes dans le ms. — 3. Le nombre d'années indiqué ici n'est pas toujours le même que celui donné dans le texte. Parfois, l'orthographe des noms présente aussi des variantes. Les mêmes divergences se retrouvent dans la version arabe. Nous nous bornons à signaler les passages correspondants du texte. — 4. Cf. t. I, p. 50. — 5. Ce nom se trouve déplacé et rejeté le 11e, au bas de la colonne dans notre tableau (de même dans la vers. ar.); cf. t. I, p. 50, 51. — 6. On peut lire : Zarḥaya, dans les deux cas; et de même, t. I, p. 52.

[GRANDS-PRÊTRES]

[Selon Jacques d'Édesse]	[Selon Andronicus]
8. Maros, 50 ans.	8. Maros, 40 ans.
9. Amarias, 32 ans.	9. Amarias, 42 ans.
10. Aḥitob, 20 ans [1].	10. Phineḥès, 41 ans.
11. Zadoq, 60 ans.	11. ʿEli et ses fils, 40 a.
12. Aḥimaʿaç [2], 18 ans.	12. Aḥitob, 46 ans.
13. ʿAzarias, 22 ans.	13. Abiatar, 13 ans [3].
14. Amarias, 60 ans.	14. Çadoq, 19 ans [4].
15. Aḥimélek, 22 ans.	15. ʿAzarias, 31 ans.
16. Joiada, 3 ans.	16. Aḥimaʿaç, 12 ans [5].
17. ʿAzarias [6].	17. Aḥimélek, 32 ans.
18. Šelloum.	18. Çadoq, 20 ans [7].
19. Amasias.	19. Šelloum, 9 ans.
20. Ḥelcias.	20. Joiada, 44 ans.
21. ʿAzarias.	21. Zacharias, 10 ans.
22. Saraias.	22. Ourias, 6 ans.
23. Çadoq.	23. Amosias, 21 ans.
24. Josédek, 20 ans [8].	24. ʿAzarias, 40 ans.
25. Jésus.	25. Ḥananias, 13 ans.
26. Josédek [9].	26. Siméon [10].
27. Élisée, 50 ans.	27. Mardai, 19 ans [11].
28. Joiada, 40 ans.	28. Ourias, 16 ans [12].
29. Manias, 31 ans [13].	29. Ḥananias, 45 ans [14].
30. Ioḥannan, 14 ans [15].	30. Ḥelcias, père de Jérémie, 30 ans.
31. Andromachus, 24 ans.	31. Pešḥour, 4 ans.
32. Ḥonias, 11 ans [16].	32. ʿAzarias, 10 ans [17].

[GRANDS-PRÊTRES]

[Selon Jacques d'Édesse]

33. Siméon le juste, 32 ans.
34. Eléazar, son frère, dix ans [19].
35. Manassés, son oncle, .. ans.
36. Ḥonias, 36 ans.
37. Siméon, fils de Ḥonias, cent ans [21].
38. Ḥonias, fils de Siméon, 4 ans [23].
39. Jason, 9 ans [25].
40. Menelaus, 3 ans.
41. Eléazar, 3 ans.
42. Mathathias, 5 ans.
43. Judas Macchabée, trois ans [27].
44. Ionathan, son frère, 19 ans.
45. Siméon, son frère, 8 ans.
46. Ioḥannan, son fils, 16 ans.
47. Aristobulus, .. ans.
48. Alexandre, 27 ans.
49. Hyrcanus, 34 ans [30].

[Selon Andronicus]

33. Saraias, 6 ans.
34. Çadoq, 25 ans.
35. Josué [18], fils de Josédek, 35 ans.
36. Joiachim, 20 ans.
37. Élisée, 32 ans [20].
38. Joiada, 17 ans.
39. Ioḥannan, 33 ans.
40. Moïse [22], 3 ans.
41. Andronicus [24], 11 ans.
42. Ḥonias, 12 ans [26].
43. Siméon, 9 ans.
44. Eléazar, 34 ans.
45. Manassès, 10 ans.
46. Ḥonias, 14 ans.
47. Siméon, 48 ans.
48. [Ḥonias, fils de Siméon, 5 ans] [28].
49. Jason, 2 ans [29].
50. Eléazar, un an.
51. Mathathias, 4 ans.
52. Judas Macchabée, 3 ans.
53. Jonathan, son frère, 19 ans.

1. L'accord des deux listes cesse ici; cf. t. I, p. 54. — 2. Cf. t. I, p. 59, où le ms. porte fautivement Aḥimélek. — 3. Dans le texte (I, p. 59) Abiatar est dit le 15e, et la différence continue ensuite. — 4. Cf. t. I, p. 60, 64. — 5. Cf. p. 64. — 6. Cf. p. 61; l'ordre des nos 21 et 22 est interverti; Barhébr. a adopté celui du présent tableau. — 7. Cf. p. 67. — 8. Omis dans la vers. ar. Cf. p. 64, 66. — 9. Cf. p. 67. — 10. Cf. p. 68. — 11. Cf. p. 69. — 12. Cf. p. 73. — 13. *Sic* ms. et vers. ar.; lire : Manassès, avec Barhébr. Cf. p. 67. — 14. Cf. p. 74. — 15. A partir du no 30 il y a dans le texte une interversion évidente entre les deux colonnes. Helcias et les suivants appartiennent à la série d'Andronicus, tandis qu'Andromachus et les suivants continuent celle de Jacques d'Édesse. Cf. t. I, p. 73, 74. Cette substitution (qui existe aussi dans la vers. arabe) vient sans doute de la distraction d'un copiste au tournant d'une page. L'ordre est ici rétabli. Il en résulte une différence d'une unité dans la série des numéros, entre le texte et la traduction. — 16. Cf. t. I, p. 74, 108. — 17. Cf. p. 93. — 18. Ms. : Josué *bar Noun*; vers. ar. : Josué *fils de Josédek*. Cf. p. 105. — 19. *Sic*. Cf. p. 108, 127. — 20. Cf. p. 105, 106. — 21. *Sic* ms. et vers. ar.; cf. p. 128. — 22. *Sic* ms. et vers. ar.; lire : Manassès; cf. p. 107. — 23. Cf. p. 128. — 24. *Sic* ms. et vers. ar.; lire : Andromachus; cf. p. 107. — 25. Cf. p. 108. — 26. Cf. p. 129. — 27. Cf. p. 130. — 28. Nom omis; à rétablir d'après le texte; cf. t. I, p. 128. — 29. Cf. p. 129. — 30. Cf. p. 132, 134.

[GRANDS-PRÊTRES]

[Selon Jacques d'Édesse]

50. Ḥananiël, 3 ans[1].
51. Aristobulus, un an.
52. Menelaus, 2 ans.
53. Ḥananiel, 20 ans.
54. Zacharias, 22 ans.
55. Siméon, 8 ans.
55. Caïphe, 16 ans[3].

[Selon Andronicus]

54. Siméon, son frère, 26 ans.
55. Iohannan, son fils, 26 ans.
56. Aristobulus, un an[2].
57. Ḥananiel, 12 ans.
58. Alexandre, 22 ans.

[GRANDS-PRÊTRES]

[Selon Jacques d'Édesse]

56. Ḥannan, 15 ans.
57. Iohannan 22 ans.

[Selon Andronicus]

59. Hyrcanus, 34 ans.
60. Aristobulus, 1 an.
61. Zacharias, 22 ans.
62. Siméon, 24 ans.
63. Caïphe, un an.
64. Iohannan, 2 mois.

A cette époque[4] eut lieu la naissance selon la chair de notre Seigneur et Sauveur. A cette époque[5], il souffrit sur la croix, mourut et ressuscita. Et quand la prédication vivifiante de l'Évangile se répandit, par les saints Apôtres, la succession sacerdotale fut ainsi :

I. — A ROME :

1. Petrus, 25 ans.
2. Linus, 12 ans.
3. Anacletus[6], 11 ans.
4. Clemens, 9 ans.
5. Evaristus, 8 ans.
6. Alexandros, 52 ans.
7. Xistus, 10 ans.
8. Telesphorus, 11 ans.
9. Hyginus, 4 ans.
10. Pius, 15 ans.
11. Anicius, 11 ans.
12. Soter, 9 ans.
13. Zephyrinus[7], 8 ans.
14. Calistus, 5 ans.
15. Eleutherus, 15 ans.
16. Victor, 12 ans.
17. Urbanus, 9 ans.
18. Po(n)tianus, 5 ans.

[Évêques de Rome].

19. Anterus, 8 ans[8].
20. Fabianus, 13 ans.
21. Cornelius[9], 2 ans.
22. Lucius, 4 ans.
23. Stephanus, un an.
24. Xistus, 11 ans et 5 mois.
25. Dionysius, 8 ans.
26. Felix, 4 ans, et un m.
27. Eutychius, un an.
28. Gaius, 11 ans et 4 mois.
29. Marcus[10], un an et 4 m.

Évêques après le temps de persécution :

30. Eusebius, 6 mois.
31. Militiades[11], 31 ans.
32. Sylvester, 23 ans[12].

Après Silvestros, — Jean le Stylite dit qu'entre Silvestros et Julius il y eut

[Évêques de Rome]

Eusebius dont il est fait mention dans le livre de Jovinianus, et Jean ajoute : « Nous ne l'avons pas trouvé dans la liste ».

33. Marcus, 2 ans.
34. Julius[13], 15 ans.
35. Liberius, 4 ans[14].

Philoxenus dit : « Certains prétendent que huit cents évêques se trouvaient sous la juridiction de Liberius » ; et il ajoute lui-même et dit : « Il nous est plus facile de le rappeler que de le vérifier ».

36. Felix,
37. Damasus,
38. Siricius,
39. Anastasius, 3 ans.
40. Innocentius, 15 ans.
41. Zosimus, 7 ans[15].

---

1. Cf. t. I, p. 134, 135. — 2. Cf. p. 132. — 3. Cf. p. 143.

4. C'est-à-dire sous le règne d'Auguste. La notice est inscrite dans le tableau synoptique en face de la mention de ce règne. — 5. Sous le règne de Tibère, d'après la même disposition.

6. Ms. : *Anôliṭos*, par confusion des lettres ܘ et ܢ. Nous transcrivons les noms sans signaler toutes les fautes de cette nature. — 7. Ms. : *Aporianos*. L'ordre est interverti ; Zephyrinus fut le successeur de Victor. Il en est de même plusieurs fois par la suite. — 8. *Sic* ms. et vers. ar. ; lire : *un mois* ; cf. t. I, p. 189, n. 17. — 9. Ms. et vers. ar. : *Qûrilos*. — 10. Après Gaius, viennent Marcellinus et Marcellus. — 11. Melchiades. — 12. La note suiv. est à la marge ; les premiers mots indiquent sa place. — 13. ; Ms. : *Silos* ; vers. ar. : *Silnos* = Silvanus ; vers. arm. : *Sylvien*. — 14. Le texte de la note suiv. paraît altéré à la fin (aussi dans la vers. ar.) ; peut-être : « il est plus facile de se servir de l'exagération que de l'exactitude ». — 15. Bonifatius omis.

[Évêques de Rome]

42. Celestinus, 9 ans[1].
43. Léon, hérétique, 21 ans.
44. Gallus[2], 8 ans.
45. Hilarius, 7 ans.
46. Simplicius[3], 16 ans.
47. Anastasius, 11 ans.

A partir d'ici ils sont tous Chalcédoniens.

48. Symmachus, 6 ans.
49. Teorontos[4], 2 ans.
50. Hormisdas, 10 ans.
51. Iwannis, 14 ans.
52. Felix[5], 35 ans.
53. Vigilius, 20 ans.
54. Agapius[6], 15 ans.
55. Silvester[7],
56. Pelagius,
57. Zozos[8],
58. Martinus[9],
59. Agathon[10],
60. Adrianus[11],

II. — A ALEXANDRIE :

1. Marcus, 22 ans.
2. Ananius, 22 ans.
3. Milius, qui est Abilius[12],
4. Cerdon, 11 ans. [13 ans.
5. Primus, 12 ans.
6. Justus, 11 ans.
7. Eumenius[13], 13 ans.

[Évêques d'Alexandrie]

8. Marcianus, 10 ans.
9. Celadion[14], 14 ans.
10. Agrippianus, 12 ans.
11. Julianus, 14 ans.
12. Demetrius, 43 ans.
13. Heraclius[15], 16 ans.
14. Dionysius, 17 ans.
15. Maximus, 18 ans.
16. Theonas, 19 ans.
17. Petrus, 10 ans.
18. Achilleus, 6 ans.
19. Alexandros, 15 ans.
20. Athanasius, 46 ans.
21. Petrus, 7 ans.
22. Lucius[16], arien.
23. Timotheus, frère de Petrus, 3 ans.
24. Theophylus, 28 ans.
25. Cyrillus, 33 ans.
26. Dioscorus, 7 ans.
27. Proterius,
28. Timotheus Goumrara, 20 a.
29. [Timotheus][17],
30. Iohannan, hérétique.
31. Petrus, 12 ans.
32. Athanasius, 7 ans.
33. Iohannan, 9 ans.
34. Iwannis, 11 ans.
35. Dioscorus, 11 ans.
36. Timotheus, 11 ans.

[Évêques d'Alexandrie]

37. Theodosius, 38 ans.
38. Petrus, un an.
39. Gayana, hérétique.
40. Paulus, 40 ans.
41. Zoilus[18],
42. Apollinarius,
43. Theodorus,
44. Petrus,
45. Iohannan, chalcédonien.
46. Damianus,
47. Anastasius,
48. Andronicus,
49. Benjamin,
50. Cyrus, chalcédonien[19].
51. Agathon,
52. Iohannan,
53. Siméon,
54. Isaac,
55. Alexandros,
56. Cosmas, 40 ans.
57. Iwannis[20],
58. Marcus,
59. Jacques,
60. Siméon,
61. Joseph.

III. — A ÉPHÈSE[21] :

1. Andreas, 12 ans.
2. Astikos[22], 10 ans.
3. Onesimus, 14 ans.

---

1. Sixtus III omis. — 2. Pour Gelasius, avec interversion. L'ordre serait : Léon, Hilarius, Simplicius, Felix III (omis), Gelasius, Anastasius. — 3. Ms. : *Siupalis.* — 4. *Sic* ms. et vers. ar.; probabl. pour *Laurentius*, l'anti-pape. — 5. Ms. : *Filipos*; vers. ar. *Filikos.* A partir d'ici l'ordre serait : Felix IV, Boniface II (omis), Jean II (omis), Agapet, Silverius, Vigilius, Pelagius (60e pape). — 6. *Sic* ms. et vers. ar. — 7. A partir d'ici la série est incomplète. Cf. t. II, p. 486. — 8. *Sic* ms. et vers. ar. Probablement pour Sabinianus (65e pape); cf. t. II, p. 373. — 9. 74e pape. Dans la version arménienne la liste s'arrête ici. Elle est d'accord avec la nôtre, jusqu'au no 55 inclus. Cf. Langlois, p. 363. — 10. 79e pape. — 11. 96e pape.

12. Le ms. semble porter : *Akilios.* — 13. Ms. : *Amonos.* — 14. Ms. et vers. *Mnios* ; vers. arm. : *Callinikos.* — 15. Ms. et vers. ar. : *Hidmios.*; de même dans la vers. armén. — 16. *Sic* vers. armén.; ms. et vers. ar. *Tauazos.* — 17. Omis dans le ms. *Sic* vers. arabe et armén. Timotheus Solofaciolus. — 18. Ms. et vers. ar. *Zamios*; vers. arm. : *Zuklios.* — 19. Cf. t. II, p. 432. — 20. Entre Cosmas et Jean, Renaudot place Theodorus, Chail et Mennas.

21. Comp. t. I, p. 174 et 176, 189. — 22. Stychus.

[Évêques d'Éphèse]

4. Polycarpus, 17 ans.
5. Politrobos[1], 15 ans.
6. Çédékion, 8 ans.
7. Diogenes, 8 ans[2].
8. Athenodorus[3], 13 ans.
9. Eleutherius[4],
10. Philippus[5],
11. Polycarpus,
12. Euzoius, 5 ans[6].
13. Laurentius,
14. Olympus[7],
15. Protonicus, 18 ans[8].
16. Marcus, 13 ans[9].
17. Cornelius[10],
18. Constantinus[11],
19. Titus,
20. Domitianus, 11 ans[12].
21. Probus[13].

Ici le siège fut transféré à Constantinople :

22. Alexandros, 23 ans[14].
23. Paulus.
24. Macedonius, arien[15].
25. Eusebius.
26. Eudoxius, hérétique.
27. Demophilus, arien[16].
28. Evagrius.
29. Gregorius magnus Nazianzenus, 10 ans[17].
30. Nectarius, 7 ans[18].

[Évêques de Constantinople]

31. Iwannis[19], un an.
32. Arsacius[20],
33. Atticus[21],
34. Sisinnus[22],
35. Nestor, hérétique[23].
36. Maximianus, 2 ans[24].
37. Proclus[25],
38. Flavianus, hérétique[26].
39. Anatolius, hérétique[27].
40. Gennadius, hérétique[28].
41. Acacius,
42. Flabitus, 4 mois[29].
43. Euphemius, hérétique.
44. [Macedonius, hérétique][30].
45. Timotheus,
46. Iohannan, chalcédonien[31].
47. Epiphanius, chalcédonien[32].
48. Anthimus.

A partir d'ici, tous chalcédoniens[33] :

49. Iohannan[34],
50. Cyriacus[35],
51. Sergius[36],
52. Mennas[37],
53. Germanicus[38],
54. Theodotus[39].

IV. — A ANTIOCHE :

1. Petrus, 2 ans.
2. Evodius, 3 ans.

[Évêques d'Antioche]

3. Ignatius,
4. Heron,
5. Cornelius,
6. Eros,
7. Theophilus, 16 ans.
8. Maximus, 18 ans.
9. Serapion, 10 ans.
10. Asclepiades[40], 12 ans.
11. Philippus,
12. Zebennos,
13. Babylas,
14. Fabius[41],
15. Demetrius,
16. Paulus Samosatenus, hérétique.
17. Domnus,
18. Timotheus,
19. Cyrillus,
20. Tyranius,
21. Vitalius,
22. Philogonius,
23. Eustathius,
24. Paulianos[42],
25. Eulalius, arien.
26. Euphronius, arien.
27. Flaccilus, arien.
28. Stephanus, arien.
29. Leontius, arien.
30. Eudoxius, arien.
31. Meletius.
32. Euzoïus.

---

1. Cf. t. I, p. 174, n. 14. — 2. *Ibid.*, n. 15. — 3. Ms. et vers. ar. : *Antrobos*; cf. p. 177. — 4. Cet évêque et ceux dont la durée n'est pas indiquée ici, ne sont pas mentionnés dans la Chronique. Ceci semble indiquer que ces tableaux n'ont pas été rédigés d'après le texte, mais d'après certaines listes. Cf. Pseudo-Dorotheus, *Patr. Gr.*, XCVIII, col. 1059-1067. — 5. Ps.-Dor. : Φίλιξ. — 6. Cf. t. I, p. 177 n. 18. — 7. Ps.-Dor. : 'Αλύπιος. — 8. P. 185, n. 14. — 9. P. 189. — 10. Ps.-Dor. : Κυριλλιανός. — 11. Ps.-Dor. : Καστῖνος. — 12. P. 200. — 13. P. 202. — 14. P. 270, 271. — 15. P. 270, 275. — 16. P. 298. — 17. P. 311. — 18. P. 320. — 19. Cf. t. II, p. 3. — 20. P. 8. — 21. Ms. *Ṭiṭqos*; cf. t. II, p. 8. — 22. P. 13. — 23. *Sic* vers. ar. ; ms. : arien. — 24. Cf. t. II, p. 22. — 25. Cf. p. 23. — 26. P. 25. — 27. P. 33. — 28. P. 141, 142. — 29. P. 154, 168. — 30. Omis par notre copiste; *sic* vers. arabe et arméu. — 31. Cf. t. II, p. 155, 168. — 32. P. 190. — 33. A partir d'ici la liste est confuse et incomplète ; cf. t. II, p. 486. — 34. Cf. t. II, p. 243, 267, 309, 352. — 35. P. 373. — 36. P. 401. — 37. P. 435. — 38. P. 482. — 39. Cf. ci-dessus, p. 72.

40. Ms. : *Asolipirès*. — 41. Ms. : *Phâpios*. — 42. Probabl. « Paulinus » (Chron. Euseb. Hieronym., ad ann. 23 Constantini).

[ÉVÊQUES D'ANTIOCHE]

33. Paulinus [1].
34. Flavianus.
35. Evagrius.
36. Porphyrius.
37. Alexandros, 10 ans.
38. Iohannan, 31 ans.
39. Theodotus, 32 ans.
40. Domnus, arien.
41. Maximus, arien.
42. Acacius, chalcédonien.
43. Martyrius, nestorien.
44. Petrus, qui fut persécuté, 33 ans.
45. Calandion[2], chalcédonien, qui fut chassé.
46. Martyrius, chalcédonien.
47. Julianus, 37 ans.
48. Stephanus, 35 ans.
49. Stephanus, hérétique.
50. Palladius, hérétique.
51. Flavianus, qui fut déposé.
52. Severus, 6 ans sur son siège, et (ensuite) pendant la persécution.
53. Paulus Judæus, qui fut chassé.
54. Euphrasius, chalcédonien.
55. Ephremius, hérétique.
56. Domninus[3], hérétique.

Après Mar Severus :

57. Sergius, 37 ans[4].
58. Paul de Beit-Oukamê, 38 a.
59. Petrus de Callinice, 39 a.
60 Julianus, 40 ans.

[ÉVÊQUES D'ANTIOCHE]

61. Athanasius le Chamelier, 41 ans.
62. Iohannan des Sedra, 42 a.
63. Theodorus, 43 ans.
64. Severus, 44 ans.
65. Athanasius l'interprète.
66. Julianus, 45 ans[4].
67. Elias,
68. Athanasius,
69. Iwannis,
70. Isaac } illégitimes.
71. Athanasius } illégitimes.
72. Georgius,

Il y eut deux autres patriarches (illégitimes) du temps de Georgius : Iohannan de Callinice et David de Dara.

73. Joseph,
74. Cyriacus,
75. Dionysius de Tell-Mahré, 27 (ans).
76. Iohannan, 27 ans.
77. Ignatius, 4 ans.
78. Theodosius, 9 ans.
79. Dionysius, 13 ans.
80. Iohannan, 12 ans.
81. Basilius, 8 ans.
82. Iohannan, 16 ans.
83. Iwannis, 2 ans.
84. [Dionysius][5].
85. Abraham, 9 mois.
86. Iohannan, 20 ans.
87. Athanasius, 17 ans.
88. Iohannan bar 'Abdoun, 26 ans.

[ÉVÊQUES D'ANTIOCHE]

89. Dionysius, 10 ans.
90. Iohannan bar[6] 'Abdoun, 14 ans.
91. Athanasius, 6 ans.
92. Iohannan bar Šoušan, 9 a.
93. Basilius, 4 ans.
94. 'Abdoun, rebelle.
95. Dionysius,
96. Iwannis[7].
97. [Dionysius][8].
98. Athanasius, 38 ans.
99. Iohannan, 8 ans.
100. Athanasius, 27 ans.
101. Michel le Grand.
102. Theophilus, qui est Athanasius[9].
103. Maina, qui est Michel le Jeune.
104. Šnoudin Iohannan, qui est Josué.
105. Ignatius, qui est David.
106. Dionysius, qui est Aharon.
107. Iohannan bar Ma'dani.
108. Ignatius, qui est Rabban Josué.
109. Cyrillus[10],
110. Macarius[11],
111. Theodorus,
112. Michel[12],
113. Gabriel[13],
114. Iwannis,
115. Marcus,
116. Iwannis.

---

1. Ms. : *Paulianos*, comme au nº 24. — 2. Ms. : *Mandon*; vers. arm. : *Manitos*; par suite de la onfusion fréquente entre *m* et *kl*. — 3. Domnus III. — 4. Sous les nºs 57-66, les chiffres indiqués comme ceux des années, sont évidemment les numéros d'ordre d'une liste. La même erreur se trouve dans la vers. arabe. — 5. Omis dans notre ms. et aussi dans la vers. arabe. — 6. *Sic* ms. et vers. ar.; cf. ci-dessus, p. 161. — 7. Ce nom est écrit en marge avec un renvoi à la suite de 'Abdoun, et la vers. arabe a compris : *'Abdoun qui est Iwannis*; mais le nom de 'Abdoun était Iohannan. — 8. Omis dans le ms. et dans la vers. ar. — 9. Les noms placés sous les nºs 102-108, sont tirés de la *Chr. eccl.* de Barhébréus. — 10. J'ignore à quelle source le continuateur a puisé les noms placés sous les nºs 109-116. — 11. Ainsi dans la vers. ar. (ܡܩܪܝܘܣ); ms. : *Qaqrios*. — 12. Cf. BH. *Chr. eccl.*, I, 794. — 13. *Op. cit.*, I, 796; (mort en 1387 de notre ère).

II. — SUCCESSION DES EMPIRES DU MONDE TEMPOREL.

[741] La royauté de ce monde temporel fut premièrement à :

1. Adam.
2. Seth.
3. Énoš.
4. Cainan.
5. Mahalaël.
6. Iared.
7. Henoch.
8. Mathušalaḥ.
9. Lamech.
10. Noé.

Ces patriarches n'oublièrent pas Dieu, comme le reste des hommes.

Pendant toute la durée de la vie d'Adam, il gouvernait les hommes. Après sa mort, son fils Seth gouverna pendant 128 ans. Durant ces mille ans, ils connaissaient le Seigneur. Quand Seth mourut, en l'an 40 de Iared, les hommes oublièrent Dieu, se révoltèrent et se constituèrent des rois. Il y eut deux partis, l'un qu'on appelait des « anges », et qui eu pour premier roi un nommé Samiazos, et l'autre, celui des « hommes, » dont le premier roi fut :

1. Alorios[1], 98 ans.
2. Alapidos, 29 ans.
3. Almelon, 128 ans.
4. Amménon, 118 ans.
5. Megalares, 177 ans.
6. Danos, 98 ans.
7. Eudrodikos, 177 ans[2].
8. Amempisinos, 98 ans.
9. Oṭanṭinos, 78 ans.
10. Xisoutros, 177 ans.

Ces dix rois existèrent avant le déluge; tous étaient chaldéens et astrologues; ils n'adoraient pas Dieu, mais les étoiles.

Après le Déluge[3] :

[HÉBREUX]

11. Sem.
12. Arphaxad.
13. Cainan.
14. Šalaḥ.
15. ʿEber.
16. Phaleg.
17. Ragau.
18. Saroug.
19. Naḥor.
20. Tareḥ.
21. Abraham.
Il naquit en l'an 36 de Belos.
22. Isaac.
23. Jacob.
24. Joseph.
25. Levi.
26. Qahat.
27. Amram, 40 ans.
28. Moïse, 40 ans.
26. Josué, fils de Noun, 25 a.

[JUGES]

30. ʿOthoniel, 40 ans.
31. ʿEglon, 18 ans.
32. Ahod *avec*
33. Šamgar, 80 ans.
34. Jabin (roi) des Jébuséens, 20 ans.
35. Debora *avec* Barak, 40 ans.
36. ʿAurin et Zîb[4], .. ans.
37. Gédéon,.. ans.
38. Abimélek, 3 ans.
39. Tholaʿ, 9 ans.
40. Jaïr, 20 ans.
41. Ammonites, 8 ans.
42. Jephté, 6 ans.
43. Ḥešbon, 7 ans.
44. Élôn, 10 ans
45. Philistins, 40 ans.
46. Samsom, 40 ans.
47. anarchie, 10 ans.
48. ʿÉli, prêtre, 40 ans.
49. Samuel, 20 ans.

[ROIS DES HÉBREUX]

50. Saul, 40 ans.

---

1. Voir les mêmes noms avec des variantes orthograhiques t. I, p. 6, 12 ; et ci-après, p. 442. — 2. Dans le texte (et dans la vers. ar.) ce nom est déplacé et se trouve au 10ᵉ rang.

3. Ici le tableau présente simultanément les patriarches des Hébreux, les premiers rois d'Égypte et ceux des Babyloniens, que nous donnons successivement. Pour ces listes royales, nous nous bornerons à transcrire lettre pour lettre les formes des noms propres, telles que les donne le ms., en les faisant suivre de la forme grecque qui paraît se rapprocher le plus de la leçon syriaque souvent défigurée par la maladresse des copistes. Nous avons tiré les formes grecques des éditions d'Eusèbe, du Syncelle, de Nicéphore de Cple. — 4. Cf. *Jud.*, VII, 25.

[ROIS DES HÉBREUX]

51. David, 40 ans.
52. Salomon, 40 ans.

JUDA :

3. Roboam, 17 ans.
4. Abias, 3 ans.
5. Asa, 41 ans.
6. Josaphat, 25 ans.
7. Joram, 8 ans.
8. Ochosias, un an.
9. ʿAthalia, 7 ans.
10. Joas, 40 ans.
11. Amasias, 29 ans.
12. ʿOzias, 52 ans.
13. Joatham, 16 ans.
14. Achaz, 56 ans.
15. Ezéchias, 29 ans.
16. Manassès, 26 ans.
17. Amon, 12 ans.
18. Josias, 31 ans.
[Eliacim *ou* Joachim, 12 ans.
Sédécias, 11 ans][1].

Années de Captivité :
Nabuchodonosor, 24 a.
Evilmérodak, un an.
Baltasar, 3 ans.
Darius, 11 ans.
Cyrus le Perse, 32 a.
Cambyse, 8 ans.

ISRAEL :

1. Jeroboam, 22 ans.
2. Nadab, 20 ans.
3. Baasa, 24 ans.
4. Ela,, 2 ans.
5. ʿAmr(i), 12 ans.
6. Achab, 22 ans.
7. Ochozias, 2 ans.
8. Joram, 12 ans.
9. Jehu, 28.
10. Joachaz, 17 ans.
11. Joas, 16 ans.
12. Jeroboam, 41 ans.
13. Zacharias, 6 mois[2].
14. Šellum, un mois.
15. Menahem, 10 ans.
16. Phaceas, 10 ans.
17. Phacé, 20 ans.
18. Osée, 9 ans.

Ici cessa le royaume d'Israël.

GRANDS-PRÊTRES[3] :

Jésus, 32 ans.	Siméon, 15 ans.
Joiachim, 30 a.	Ḥonias, 14 ans.
Élisée, 40 ans.	Eléazar, 32 ans.
Joiada, 36 ans.	Manassés, 26 a.
Joḥannan, 32 a.	Ḥonias, 24 ans.
Jaddus, 20 ans.	Jésus, 6 ans.
Ḥonias, 21 ans.	Ḥonias, 7 ans.

[ROIS DES BABYLONIENS]

En l'an 10 de Raghau, régna le premier roi des Babyloniens[4] :

1. Nemrod, 69 ans.
[anarchie, 43 ans][5].
2. Qombiros, 85 ans.
3. Somiros, 72 ans.
4. Kisaronâs, 43 ans.
5. Arphakšar, 18 ans.
6. anarchie, sept ans.

Total des années des Babyloniens : 347 ans.

ROIS DES ASSYRIENS

1. Bilos Βῆλος, 62 ans.
Abraham naquit en l'an 36 de Bélos.
2. Ninos Νίνος, 52 ans.
3. Šmirm Σεμίραμις, 46 ans.
4. Zamios Ζάμης, 38 ans.
5. Arikos Ἄρειος, 30 ans.
6. Adlios Ἀράλιος, 40 ans.
7. Ksrksis Ξέρξης, 30 ans.
8. Armamitros Ἀρμαμίθρης, 38 ans.
9. Bilos Βήλωχος, 36 ans.
10. Balaos Βαλαῖος, 52 ans.
11. Aṭros Ἀλτάδας, 72 ans.
12. Mamos Μάμυθος, 30 ans.
13. Maiklos Μασχάλεων, 30 ans.
14. Spros Σφαῖρος, 20 ans.
15. Mamlos Μάμυλος, 30 ans.
16. Sprtos Σπάρεθος, 40 ans.
17. Asṭqris Ἀσκατάδης, 40 ans.
18. Amuṭis Ἀμύντης, 45 ans.
19. Balpros[6] Βαλετόρης, 30 ans.
20. Bilokos Βήλωχος, 45 ans.
21. Lmpriris Λαμπρίδης, 32 ans.
22. Sosros Σωσάρης, 20 ans.
23. Lmpris Λαμπαρής, 30 ans.
24. Panupos Πανυᾶς, 45 ans.
25. Sosrkos Σώσαρμος, 19 ans.
26. Mitdos Μιθραῖος, 27 ans.
27. Ṭoṭanis Ταυτάνης, 31 ans.

1. A compléter ainsi d'après le texte. Cf. le tableau, t. I, p. 228. — 2. Lire ainsi (cf. t. I, p. 77); ms. et vers. ar. : 100 ans (!). — 3. Comp. ci-dessus, p. 428.

4. Comparer ce tableau avec celui du corps de la Chronique, t. I, p. 28, et avec le texte, p. 23-27. — 5. A rétablir d'après le tableau de la p. 28. — 6. Les nos 19 et 20 sont intervertis. Nous ne signalons pas ces fautes par la suite, non plus que les omissions.

28. Ṭaoaos Τευταῖος, 40 ans.
29. Ainos Θιναῖος, 30 ans.
30. Daronos Δερκύλος, 40 ans.
31. Auplmis Εὐπάλμης, 38 ans.
32. Laosatinos Λαοσθένης, 45 ans.
33. Parṭiaris Περτιάδης, trente ans.
34. Aupraṭos Ὀφραταῖος, 20 ans.
35. Auprṭis Ὀφρατένης, cinquante ans.
36. Auraparis Ἀκραγάνης, 42 ans.
37. Aonos Θῶνος, 20 ans.

Ici l'empire passa des Assyriens aux Mèdes[1].

[ROIS DES ÉGYPTIENS]

En l'an 100 de Raghau, régna le roi des Égyptiens[2] :

Panopos, 46 ans.
Apropios, 48 ans.
[Sânos, 60 ans][3].
Para'on, 35 ans.
Barimon, 43 ans.
Apiṭos, 32 ans.
Aurakos, 33 ans.
Samos, 20 ans.
Armis, 27 ans.
Total des années : 325[4].

XVIe Dynastie, thébaine : 190 ans[5].

11. Amosios, 30 ans[6].

XVIIe Dynastie[7].

12. Sṭios Σαΐτης, 19 ans.
13. Nun Βνών, 40 ans.
14. Armis Ἄρχλης, 30 ans.
15. Apopis Ἄφωφις, 14 ans.
16. Amopis Ἄμωσις, 25 ans.
17. 'kron Χεβρών, 13.
18. Amnopis Ἀμμενῶφις, 21 ans.
19. Mipris Μιφρής, 12 ans.
20. Mispr Μισφραγμούθωσις, 16 ans.
21. Ṭutmsis Τούθμωσις, neuf ans.
22. Zamanopti Ἀμένωφις, 31 ans.
23. Auros Ὦρος, 38 ans.
24. Aonkris Ἀχενχέρσης, 12 ans.
25. Atodos Ἄθωρις, 16 ans.
26. Akrdis Ἀχεῤῥῆς, 8 ans.
27. Barkris Χεῤῥῆς, 15 ans.
28. Aomaos Ἀρμαΐς, 5 ans.
29. R'msis Ῥαμεσσῆς, 68 ans.
30. Manopis Μένωφις, 40 ans.
31. Satos Σέθως, 15 ans.
32. Rmapsis Ῥαμψής, 66 ans.
33. Amanopis Ἀμενεφθίς, 26 ans.
34. Taoadis Θούωρις, 7 ans.
35. Manatos, 178 ans[8].

XXe Dynastie qui est aussi appelée Dios[polite][9], dans laquelle il y eut de nombreux gouverneurs.

37. Qusnis Ψουσέννης, 46 ans.
38. Lapdkris Νεφεχερής, 4 ans.
39. Amanopatis Ἀμενωφθίς, 9 ans.
40. Ausokoris Ὀσοχώρ, 6 ans.
41. Psiakos Ψινάχης, 9 ans.
42. Psusabis Ψουσέννης, 35 ans.
43. Sasonkos[10] Σεσόγχωσις, 21 ans.
44. Ausorton Ὀσωρθών, 15 ans.
45. Ṭaqalotis Τακέλωθις, 13 ans.
46. Paṭokasṭis Πετουβάστις, 16 ans.
47. Aurston Ὀσωρθών, 9 ans.
48. Psmos Ψαμμοῦς, 9 ans.
49. Bskros Βόχχωρις, 45 ans.

Koušites :

Sabaqon Σαβάκων, 12 ans.
Ṭarakos Ταρακός, 20 ans.

1. Cf. t. I, p. 223, n. 2. — 2. Comparez ce premier tableau avec celui du corps de la Chronique, t. I, p. 28, basé sur le texte p. 20-27. — 3. A rétablir d'après le tableau de la p. 28. — 4. Il ne paraît pas utile de relever le désaccord entre les chiffres donnés ici et ceux du texte ou des tableaux de la première partie de la Chronique. — 5. Plusieurs noms mentionnés dans le texte (t. I, p. 27-33) ne figurent pas ici. — 6. Ce nom se lisait probablement dans la lacune de la p. 20 du texte. Le n° 11 est assigné à ce prince parce qu'après les neuf rois du premier tableau, la XVIe Dynastie occupe la 10e place. — 7. Cf. t. I, p. 37. — 8. *Sic* ms. ; cf. t. I, p. 216, n. 6. — 9. Lire ainsi ; la version ar. donne ici la bonne leçon. — 10. Le nom de ce roi étant donné sans numéro d'ordre dans le ms., les chiffres suivants se trouvent déplacés. La vers. ar. les donne correctement.

Amaris Ἄμμερις, 12 ans.
Sṭapinatis Στεφινάθις, sept ans.
Nakpasos Νεχεψώς, six ans.
Nabu Νεχαώ, 8 ans.
Aupsamiṭ.... Ψαμμήτιχος, 44 ans.
Nabau Νεχαώ, 6 ans.
Psamusti Ψαμμούθις, 17 ans.
Auparis Οὔαφρις, 25 ans.
Amosios Ἄμωσις, 44 ans.

Ici cessa cet empire, quand Cambyse le Perse régna sur l'Égypte[1].

Après que l'empire d'Égypte eut été pendant 112 ans sous le joug des Perses, les Égyptiens se révoltèrent et se donnèrent des rois :

Amurṭos Ἀμυρταῖος, 6 ans.
Lapriṭios Νεφερίτης, 6 ans.
Akoris Ἄχωρις, 12 ans.
Psmutis Ψαμμούθις, un an.
Iqṭiabis Νεκτανέβις, 18 ans.

Puis ils furent de nouveau sous le joug des Perses, jusqu'à Alexandre fils de Philippe le Macédonien.

ROIS DES SICYONIENS :

1. Aiglus Αἰγιαλεύς, 42 ans.
2. Auropos Εὔρωψ, 45 ans.
3. Ṭalkin Τελχίν, 20 ans.
4. Apios Ἄπις, 25 ans.
5. Talksion Θελξίων, 52 ans.
6. Agodis Αἴγυδρος, 12 ans.
7. Taurima Θουρίμαχος, 48 ans.
8. Luqipis Λεύκιππος, 18 ans.
9. Maspos Μέσσαπος, 46 ans.
10. Alṭos Ἔρατος, 40 ans.
11. Pamaos Πλημναῖος, 40 ans.
12. Aurtoplis Ὀρθόπολις, 63 ans.
13. Martios Μαραθώνιος, 30 ans.
14. Martos Μάραθος, 20 ans.
15. Kurus Ἐχυρεύς, 35 ans.
16. Qoraqos Κόραξ, 30 ans.
17. Apopus Ἐποπεύς, 41 ans.
18. Lomadon Λαομέδων, 40 ans.
19. Siquan Σικυών, 44 ans.
20. Polukos Πολύβος, 40 ans.
21. Ikanos Ἴναχος, 42 ans.
22. Posṭos Φαῖστος, 8 ans.
23. Ardsṭs Ἄδραστος, 4 ans.
24. Polupilos Πολυφείδης, 31 ans.
25. Agamamon[2], 35 ans.
26. Palsgos Πελασγός, vingt ans.
27. Duksipos Ζεύξιππος, 31 ans.

Ici cessèrent les rois des Sicyoniens. Leur temps se prolongea 961 ans, sous 27 rois[3].

[ROIS DES ARGIENS]

Ici, à cette époque[4], commença l'empire des Argiens :

1. Ainakos Ἴναχος, 50 ans.
2. Poros Φορωνεύς, 60 ans.
3. Apis Ἄπις, 35 ans.
4. Argos Ἄργος, 70 ans.
5. Aqrisos Κρίασος, 14 ans.
6. Porkos Φόρβας, 35 ans.
7. Ṭripos Τριόπας, 47 ans.
8. Qroṭopos Κρότοπος, 21 ans.
9. Stnalos Σθένελος, 11 ans.
10. Danaosg Δαναός, 30 ans.
11. Abas Ἄβας, 23 ans.
12. Proṭos Προῖτος, 30 ans.
13. Aqrisios Ἀκρίσιος, 30 ans.

Ici[5] *cessa cet empire des Argiens, et il passa aux*

MYCÉNIENS :

1. Aurostos Εὐρυσθεύς, 45 ans.
2. Aṭros Ἀτρεύς, 66 ans.
3. Aursṭos Ὀρέστης, 7 ans.
4. Ṭisamnos Τισαμενός, 55 ans.
5. Agammnon Ἀγαμέμνων, 35 ans[6].

L'empire des Mycéniens cessa[7] *après avoir duré environ 200 ans, sous 5 rois.*

1. Cf. t. I, p. 229, n. 12. — 2. Ce nom est passé ici de la colonne voisine (Mycéniens) et n'appartient pas à la liste des rois Sicyoniens, qui ne devrait comprendre que 26 noms ; cf. t. I, p. 216. Même erreur dans la vers. ar. — 3. Cf. t. I, p. 56. Il faut sans doute lire : ܡܐܬܐ ܘܫ.

4. C.-à-d. du temps de Jacob; cf. t. I, p. 37 et 208, mais notre tableau n'est pas disposé correctement dans le ms. — 5. C.-à-d. du temps de Débora; cf. t. I, p. 50, 214.

6. Devrait être le 3e dans la liste ; il est aussi déplacé dans la vers. ar. — 7. Cf. t. I, p.58, et 217.

[ROIS DES ATHÉNIENS]

A cette époque[1] commença cet empire des Athéniens :

1. Miqropos Κέκροψ, 50 ans.
2. Qrios Κραναός, 9 ans.
3. Qliqṭon Ἀμφικτύων, 10 ans.
4. Ariktonios Ἐριχθόνιος, 50 ans.
5. Pndion Πανδίων, 40 ans.
6. Ariktus Ἐρεχθεύς, 50 ans.
7. Qqropos Κέκροψ, 40 ans.
8. Pandion Πανδίων, 15 ans.
9. Aguspr Αἰγεὺς Πανδίονος, 48 ans.
10. Aisus Θησεύς, trente ans.
11. Maïsatus Μενεσθεύς, 23 ans.
12. Dimopon Δημοφῶν, 33 ans.
13. Auksnṭis Ὀξύντης, 44 ans.
14. Pidos Ἀφείδας, un an.
15. Amoṭis Θυμοίτης, 8 ans.
16. Malaitos Μέλανθος, 30 ans.
17. Qodros Κόδρος, 27 ans.
18. Mazog Μέδων, 20 ans[2].
19. Akosṭsṭos Ἄκαστος, 36 ans.
20. Arkipos Ἄρχιππος, 19 ans.
21. Tadasipos Θέρσιππος, 41 ans.
22. Porkas Φόρβας, 31 ans.
23. Amagalis Μεγακλῆς, 30 ans.
24. Dioganiṭos Διόγνητος, 28 ans.
25. Paraqlos Φέρεκλος, 19 ans.
26. Aripron Ἀρίφρων, 20 ans.
27. Tasapis Θεσπιεύς, 27 ans.
28. Agamitor Ἀγαμήστωρ, 20 ans.
29. Aksulos Αἰσχύλος, 23 ans.
30. Alqmaon Ἀλκμαίων, 2 ans.
31. Baropos Χάροψ, 10 ans.
32. Asmidos Αἰσιμίδης, 10 ans.
33. Qlidiqos Κλείδικος, 10 ans.
34. Aipomanis Ἱππομένης, 10 ans.
35. Laoqrṭos Λεωκράτης, 10 ans.
36. Apsndros Ἄψανδρος, 10 ans.
37. Aruksias Ἐρυξίας, 10 ans.

Ici cessa l'empire des Athéniens.

[ROIS DES LATINS]

Ici, à cette époque[3], commença cet empire des Latins :

1. Aiis Αἰνείας, 3 ans.
2. Asoanis Ἀσκάνιος, 38 ans.
3. Siluanos Σιλούϊος, 29 ans.
4. Anias Αἰνείας, 31 ans.
5. Laṭinos Λάτινος, 50 ans.
6. Albas, Ἀναγάλβας, 39 ans.
7. Apoṭos Αἴγυπτος, 36 ans.
8. Qapos Κάπος, 28 ans.
9. Panṭos, Καρπέντος, 13 ans.
10. Ṭibrios Τιβέριος, 8 ans.
11. Agripas, Ἀγρίππας, 41 ans.
12. Arabolos Ἀρέμουλος, 19 ans.
13. Auanṭios, Αὐέντιος, 39 ans.
14. Proqlos Πρόκανος, 28 ans.
15. Amulos Ἀμοῦλος, 23 ans.

Ici ces Latins furent appelés Romains : ce sont les Francs[4].

ROIS DES ROMAINS :

1. Romalis Ῥωμύλος, 38 ans.
2. Numas Νουμᾶς, 41 ans.
3. Ṭulos Τοῦλλος, 32 ans.
4. Anqios Ἄγκιος, 23 ans.
5. Salauṭis Οστίλιος (?), 15 ans.
6. Ṭrquainos Ταρκύνιος, 37 ans.
7. Salbios Σερούϊος, 34 ans.
8. Ṭrquainos Ταρκύνιος, 35 ans.

Ici cessèrent les rois des Romains[5].

[ROIS DES CORINTHIENS][6]

1. Aliṭis Ἀλήτης, 35 ans.
2. Ibsion Ἰξίων, 37 ans.
3. Laboṭis Λαβώτης, 37 ans[7].
4. Prumanis Πρύμνης, 35 ans.
5. Bapkis Βάκχης, 35 ans.
6. *Agls Ἀγέλας, 30 ans.*
7. Audimas Εὔδημος, 25 ans.
8. Arisṭomidi Ἀριστομήδης, 35 ans.

---

1. C.-à-d. à l'an 461 d'Abraham ; cf. t. I, p. 210, n. 11. — 2. Cf. t. I, p. 218, n. 3.

3. Cf. t. I, p. 55. — 4. Cf. t. I, p. 81. — 5. Cf. t. I, p. 230, n. 4. — 6. Cf. t. I, p. 58. — 7. Ce nom appartient à la série des rois des Lacédémoniens, où il doit occuper le 4e rang, au lieu d'Agélas dont la place est ici. La même permutation existe dans la vers. arabe.

9. Aigimon 'Αγήμων, 16 ans.
10. Alksndros 'Αλέξανδρος, 25 ans.
11. Ṭalastis Τελέστης, 12 ans.
12. Auṭmanis Αὐτομένης, un an.

Ici cessèrent ces rois des Corinthiens, dont la durée se prolongea pendant 323 ans[1].

ROIS DES LACÉDÉMONIENS[2]

1. Aurosṭos Εὐρυσθεύς, 44 ans.
2. Agis Ἆγις, un an.
3. Ansṭrṭos Εχέστρατύς, 35 ans.
4. Aglaos 'Αγέλας, 37 ans[3].
5. Dodostos Δόρυσθος, 29 ans.
6. Agisilaos 'Αγησίλαος, 44 ans.
7. Arklaos 'Αρχέλαος, 60 ans.
8. Ṭilamos Τήλεκτος, 40 ans.
9. Alkmanos 'Αλκαμένης, 34 ans.

Ici cessa cet empire des Lacédémoniens, qui avait duré 375 ans, pendant lesquels il y eut 9 rois[4].

[ROIS DES MACÉDONIENS]

Ici[5] commença l'empire des Macédoniens :

1. Qrmos Κάρανος, 28 ans.
2. Qonos Κοινός, 12 ans.
3. Ṭurimas Τύριμας, 38 ans.
4. Prdiqas Περδίκας, 57 ans.
5. Argaos 'Αργαῖος, 38 ans.
6. Pilipos Φίλιππος, 38 ans.
7. Aaropos 'Αερόπας, 26 ans.
8. Aluṭas 'Αλκετᾶς, 29 ans.
9. Amunṭos 'Αμύντας, 50 ans.
10. Alksndros 'Αλέξανδρος, 43 ans.
11. Prdiqas Περδίκας, 28 ans.
12. Arklaos 'Αρχέλαος, 24 ans[6].

[ROIS DES LYDIENS]

Le royaume des Lydiens commença à cette époque[7]; le premier roi des Lydiens fut :

1. Adros Ἄρδυσος, 36 ans.
2. Aluaṭis 'Αλυάτης, 14 ans.
3. Milis Μίλης, 12 ans.
4. Qndulis Κανδαύλης, 17 ans.
5. Gugis Γύγης, 36 ans.
6. Adros Ἄρδυσος, 38 ans.
7. Saluṭis Σαλυάτης, 55 ans.
8. Aluaṭis 'Αλυάτης, 29 ans.
9. Qrosos Κροῖσος, 15 ans.

Ici finit cet empire des Lydiens, quand régna Cyrus le Persan. La durée des Lydiens est de 232 ans[8].

ROIS DES MÈDES[9] :

1. Arbaqios 'Αρβάκης, 28 ans.
2. Sosrmos Σώσαρμος, 30 ans.
3. Mamqs Μανδαύκης, 13 ans.
4. Diaisis, Διοίκης, 14 ans.
5. Qurkaos, 'Αρτύκας, 13 ans.
6. Praorṭis Φραόρτης, 24 ans.
7. Quakrisis Κυαξάρης, 32 ans.
8. Asṭuagis 'Αστύαγης, 38 ans.

Ici[10] *cessa l'empire [des Mèdes, qui passa]*[11] *aux*

PERSES :

Quros Κύρος, 30 ans.
Qambusis Καμβύσης, 8 ans.
fratres Magi Μάγοι ἀδελφοί, sept mois.
Dariauš Δαρεῖος, 36 ans.
Ksrksis Ξέρξης, 21 ans.
Rṭabanos 'Αρτάβανος, 7 mois.
Arṭksar 'Αρταξέρξης, 26 ans.
Ksraksis Ξέρξης, 2 mois.
Sogdianos Σογδιανός, 7 mois.
Dariauš Δαρεῖος, 19 ans.
Arṭaksrksis 'Αρταξέρξης, quarante ans.
Aubos Ὦχος, 24 ans.
Arsios Αρσῆς, 4 ans.
Dariuš Δαρεῖος, 6 ans.

Ici[12] *cessa l'empire des Perses, quand Alexandre tua Darius. L'empire des Perses dura 231 ans.*

1. Cf. t. I, p. 79. — 2. Cf. t. I, p. 58. — 3. Cf. p. 437, n. 7. — 4. Cf. t. I, p. 79. — 5. Cf. t. I, p. 223, n. 6. — 6. Ici s'arrête la liste, au bas de la p. 743. Elle aurait dû continuer à la page 744, jusqu'à Alexandre (cf. t. I, p. 231), mais la col. est restée en blanc dans le ms., et de même dans la vers. arabe. — 7. Cf. t. I, p. 78. — 8. Cf. t. I, p. 229, n. 9. — 9. Cf. t. I, p. 77 et 223, n. 1. — 10. Cf. t. I, p. 229, n. 7. — 11. A restituer d'après la vers. ar. — 12. Cf. t. I, p. 232, n. 3.

A cette époque[1] régna Alexandre, fils de Philippe le Macédonien, qui mit fin à tous ces empires, 6 ans.

Après sa mort de nombreux princes s'élevèrent de nouveau, entre autres ceux qui sont mentionnés ci-dessous :

SUR LES HÉBREUX :

Judas Macchabée, 3 a.
Jonathan, 19 ans.
Siméon, 8 ans.
Hyrcanus, 26 ans.
Aristobulus, un an.
Jannæus, 27 ans[2].
Alexandra, 9 ans.
Hyrcanus, 34 ans.

[Rois :]

1. Hérodes le Philistin[3], 37 ans.
2. Archelaus, 9 ans.
3. Hérodes, 24 ans.
4. Agrippas, 26 ans.
5. Agrippas, 7 ans.

Ici cessa totalement la royauté des Hébreux, et la succession, quand Jérusalem fut détruite par Vespasien[4].

SUR BABEL ET LA PERSE :

Seleucus Nicator, 32 a.
Antiochus, 19 ans.
Antiochus II, 15 ans.
Seleucus, 20 ans.
Antioch. Magnus, 36 a.

SUR LA SYRIE, L'ASIE ET BABEL :

Seleucus, 12 ans.
Antiochus, 11 ans.
Antiochus, 2 ans.
Demetrius, 12 ans.
Alexandre, 9 ans.
Demetrius, 3 ans.
Antiochus, 9 ans.
Demetrius, 4 ans.
Antiochus, 12 a.
Antiochus, 18 ans.
Philippus, 2 ans.

Ici cessa l'empire des Grecs en Syrie, à Babylone, en Égypte et en Perse[5]. Cette principauté avait duré l'espace de 220 ans. — Que celui qui lit, prie.

EN ASIE ET EN SYRIE :

Antigonus, [1]8 ans.
Demetrius, 17 ans.

Alors vint Seleucus qui tua Demetrius en Cilicie, et régna aussi sur la Syrie, l'Asie, la Babylonie et la Perse[6].

EN MACÉDOINE :

Philippus[7], 7 ans.
Cassandre, 19 ans.
Ses fils, 4 ans.
Demetrius, 5 ans.
Pyrrhus, 7 mois.
Ptolémée, un an.
Méléagre, 2 mois.
Antipater, un mois.
Sosthenes, 2 ans.
Antigonus, 15 ans.
Philippus, 42 ans.
Persée, 50 ans.

Ici finit l'empire des Macédoniens, qui dura 158 ans.

A ALEXANDRIE :

Ptolémée [..] ans.
Ptolémée II, 38 ans.
Ptolémée III, 26 ans.
Ptolémée IV, 17 ans.
Ptolémée V, 24 ans.
Ptolémée VI, 36 ans.
Ptolémée VII, 29 ans.
Ptolémée VIII, 17 ans.
Ptolémée IX, 8 ans.
Ptolémée X, 10 ans.
Ptolémée XI, .. ans.
Dionysius, 30 ans.
Cléopâtre, 22 ans.

Ici finit l'empire des Lagides en Égypte, après qu'il eut duré 296 ans[8].

ROMAINS.

[745] Ici, à cette époque[9], commença le dernier empire des Romains, dans la ville capitale de Rome.

1. Gaïus, 5 ans.
2. Augustus, 56 ans.
3. Tiberius, 23 ans.
4. Gaïus, quatre ans.
5. Claudius, [1]3 ans.
6. Nero, 13 ans.
7. Espasinus, 9 ans et 1 m.
8. Titus[10], 2 ans, 2 mois.
9. Domitianus, 15 ans et 2 m.
9. Nerva[11], un an.
10. Trajanus, 19 ans et 5 mois.
11. Adrianus, 21 ans.
12. Titus Antoninus, 22 a., 3 m.
13. Marcus Aurelius, 19 ans.
14. Commodus, 13 ans.
15. Pertinax[12], 6 mois.
16. Severus, 18 ans.

---

1. Cette notice est placée dans le tableau à l'époque de Ḥonias, grand-prêtre des Juifs ; cf. t. I, p. 113, 232. — 2. Ms. : 57 ans. — 3. Lire : ܦܠܣܛܝܐ. — 4. Cf. t. I, p. 161, 168. — 5. Cf. p. 128, 129. — 6. Cf. p. 232, n. 8. — 7. Ph. Aridæus. — 8. Cf. t. I, p. 136.

9. Cf. t. I, p. 134. — 10. Ms. et vers. ar : *Trajanos*. — 11. *Sic* ms., avec répétition du nº 9; cf. p. 440, n. 2. — 12. Ms. et vers. ar. : *Padaṭinakos*.

17. Antoninus, 7 ans.
18. Macrinus, un an.
19. Antoninus, 4 ans.
20. Alexandre f. de Mama, 13 a.
21. Maximus, 3 ans.
22. Gordianus, 6 ans.
23. Philippus, 6 ans.
24. Decius, un an.
25. Gallus, 2 ans.
26. Valerianus, 15 ans.
27. Claudius[1], un an.
28. Aurelianus, 5 ans.
30. Tacitus, 6 mois[2].
31. Probus, 6 ans.
32. Carus, 2 ans.
33. Diocletianus, 20 ans.
34. Constantinus Magnus, 34 a.
35. Constant., 32 ans.
36. Constant.[3], 21 ans.
37. Julianus, 2 ans.
38. Jovinianus, 7 mois.
39. Valentinus et Valens *avec*
40. Theodosius, 16 ans et 8 m.
41. Arcadius *avec* Honorius *et* Gratianus[4], 14 ans.
42. Theodosius, 42 ans.
43. Marcianus, 4 ans, 6 mois.
44. Léon, 8 ans.
45. Léon le jeune, 10 mois.
46. Zénon, 16 ans.
47 Anastasius, 27 ans.
48. Justinianus[5], 9 ans.
49. Justinianus, 38 ans.
50. Justinianus[6], 13 ans.

ROIS DES PERSES :

En l'an 4 d'Alexandre fils de Mama, roi des Romains, surgit Ardašir, et il vainquit de nombreux rois en Orient : il triompha et régna seul. De là commença le dernier empire des Perses, qu'on appelle des Sassanides[7].

1. Ardašir, 15 ans.
2. Šabôr, 31 ans.
3. Hormizd, 2 ans[8].
4. Warahran, 11 jours.
5. Warahran, fils de Wahraran, 17 ans.
6. Warahran Saganšah[9], 4 m.
7. Narsê, 7 ans et un mois.
8. [Hormizd, 7 ans.][10]
9. Šabôr, 69 ans et 6 mois.
10. Ardašir, 3 ans et 8 mois.
11. Šabôr, 4 ans.
12. Warahran, 10 ans, 11 mois.
13. Yezdegerd, 21 ans.
14. Wahrahran, 22 ans.
15. Yezdegerd, 19 ans.
16. Pêroz, 27 ans.
17. Balouš, 4 ans.
18. Qawad, 11 ans.
19. Damasp, 2 ans.
20. Qawad, 30 ans.
21. Kosrau, 48 ans.
22. Hormizd, 12 ans.
23. Kosrau, 38 ans.
24. Široi, 9 mois.
25. plusieurs persans, 2 ans.
27. Yezdegerd, 12 ans.

Ici cessa le dernier empire des Perses, qui dura 418 ans; et l'empire d'Orient passa aux Arabes musulmans[11].

[ROIS DES GRECS ET DES ROMAINS]

Ici commencèrent les empereurs Grecs à Cple[12].

(51) 1. Tiberius, 4 ans.
(52) 2. Mauricianus, 20 ans.
(53) 3. Phocas, 7 ans.
(54) 4. Heraclius, 32 ans.
(55) 5. Constantinus, 27 ans.
(56) 6. Constantinus et ses frères, 16 ans.
(57) 7. Justinianus, 10 ans.
(58) 8. Leontius, 4 ans.
(59) 9. Tiberius, 7 ans.
(60) 10. Justinus, 6 ans.
(61) 11. Philippicus, 2 ans.
(62) 12. Anastasius, 2 a. et 5 m.
(63) 13. Léon, 24 ans.
(64) 14. Constantinus, 34 ans.
(65) 15. Léon, 5 ans.
(66) 16. Constantinus, 22 ans.
(67) 17. Nicephorus, 8 ans.
(68) 18. Stauricius, un an.
(69) 19. Michel, un an.
(70) 20. Theophilus, 13 ans.
(71) 21. Michel, 25 ans.
(72) 22. Basilius, 2 ans.
(73) 23. Léon ,.. ans et 3 m.
(74) 24. Alexandre, un an.
(75) 25. Constantinus, 55 ans.
(76) 26. Romanus, 6 [ans].
(77) 27. Constantinus, 4 ans.
(78) 28. Romanus, 3 ans.
(79) 29. Nicephorus, 11 mois.
(80) 30. Iwanê Šoumiškê, 3 ans.
(81) 31. Basilius, 15 ans.
(82) 32. Constantinus seul, 2 a.
(83) 33. Romanus, 5 ans.
(84) 34. Michel, 8 ans.
(85) 35. Constantinus, 12 ans.
(86) 36. Theodora, un an.
(87) 37. Michel, un an.
(88) 38. Isaacius, 2 ans.
(89) 39. Const. Ducas,
(90) 40. Diogenès, 3 ans.
(91) 41. Michel, 9 ans.
(92) 42. Nicephorus, 2 ans.
(93) 43. Alexis, 38 ans.

---

1. Ms. : *Qlaurelianos* ». — 2. *Sic* ms. et vers. ar., avec omission du nº 29. — 3. *Sic* ms., en abrégé ; la vers. ar. omet le nº 36. — 4. *Sic* ms. et vers. ar.; le nom est écrit : *Ṭraṭianos* (Τρατιανός pour Γρατιανός). — 5. *Sic*; Justin I. — 6. *Sic*; Justin II. — 7. Cf. t. I, p. 256. — 8. Ms. : 10 ans. 9. Ms. : *Sag'ih*; cf. t. I, p. 256. — 10. Omis dans le ms. et la vers. ar.; cf. t. I, p. 256. — 11. Cf. t. II, p. 424. — 12. Cf. t. II, p. 316.

(94) 44. Iwannê, 26 ans.
(95) 45. Manuel, 38 ans.
96) 46. Alexis, 3 ans.
(97) 47. Andronicus, 3 ans.
(98) 48. Isaacius.

[ROIS DES ARABES]

Ici[1] commença l'empire des Arabes musulmans.

1. Moḥammed, 7 ans.
2. Abou Bekr, 2 ans.
3. ʿOmar, 12 ans.
4. ʿOthman, 12 ans.
5. anarchie, 5 ans.
6. Moʿavia, 20 ans.
7. Yézid, 3 ans et 6 mois.
8. Marwan, un an.
9. ʿAbdalmélik[2], 20 ans.
10. Walid, 9 ans.
11. Soleiman, 2 ans, 8 mois.
12. ʿOmar, 2 ans, 5 mois.
13. Yézid, quatre ans.
14. Hišam[3], 19 ans.
15. Walid, un an.
16. Yézid, quelques jours.
17. Ibrahim, 2 ans.
18. ʿAbdallah régna dans le Khorasan, 4 ans, *et*
19. Marwan, à Damas, 5 ans.
20. Abou Djaʿfar, 20 ans.
21. Mahdi, 9 ans.
22. Mousa, un an.
23. Haroun Rašid, 23 ans.
24. Aḥmed Amin, 4 ans.
25. Mamoun, 20 ans.
26. Abou-Isḥaq, 8 ans.
27. Haroun Watiq, 6 ans.
28. Djaʿfar, 4 ans.
29. Moḥammed, 6 mois.
30. Aḥmed, 3 ans.
31. Abou ʿAbdallah, 3 ans.
32. Mouhtadhi, 11 ans.
33. Aḥmed, [13 ans].
34. [Abou']l-ʿAbbas, 21 ans[4].
35. Abou Djaʿfar, un an.
36. Moustadhi, 24 ans.
37. Abou Mançour, un an.
38. Abou 'l-Abbas, 7 ans.
39. Abou Isḥaq, 4 ans.
40. Abou 'l-Qasim[5], 6 ans.
41. Abou 'l-Fadhl, 29 ans.
42. Abou Bekr, 19 ans.
43. Abou 'l-Abbas Qadir[6], 44 ans.

A partir d'ici ces khalifes commencèrent à résider à Bagdad.

Depuis le moment où les Turcs régnèrent dans le Khorasan, les Khalifes arabes résidaient à Bagdad :

44. Djaʿfar Qahir[7], 44 ans.
45. Abou 'l-Qâsim[8], 20 ans.
46. Moustadher, 11 ans.
47. Râšid, 4 ans.
48. Mouqtafî[9], 13 ans.

TURCS

qui régnèrent dans le Khorasan.

1. Togril-bek, 25 ans.
2. Alb-Arslan, 11 ans.

TURCS DE BITHYNIE

1. Soleiman, 10 ans.
2. Kilidj-Arçlan, 25 ans.
3. Masʿoud, 44 ans.
4. Kilidj-Arslan[10], 44 ans.
5. Ses fils.

TURCS DE CAPPADOCE

1. Tanoušman, 19 ans.
2. Ghâzî, 31 ans.
3. Moḥammed, 9 ans.
4. Yaʿqoub-[Ar]çlan[11], 21 ans.
5. Ismaʿil, 9 ans.
6. Danoun, 2 ans.

Ici cessa cette principauté, et le sultan Kilidj-Arçlan régna[12].

ROIS DES FRANCS
A JÉRUSALEM

1. Godefroy, 2 ans.
2. Baudoin, 7 ans.
3. Baudoin.
4. Foulques, 7 ans.
5. Baudoin, 13 ans.
6. Amaury, 12 ans.
7. Baudoin, 11 ans.
8. Baudoin, un autre, 3 ans.

Ici cessa [cet empire] et les Turcs occupèrent Jérusalem[13].

---

1. C'est-à-dire à l'époque d'Héraclius; cf. t. II, p. 403, 408. — 2. Sic vers. ar. correctement; ms. : *ʿAbdallah*. — 3. Ms. : *Hašim*. — 4. Sic vers. ar. Notre copiste a réuni les deux noms des nos 33 et 34. — 5. Ms. et vers. ar. : *Abulkus*. — 6. Notre copiste a dédoublé ce personnage. — 7. Sic ms. et vers. ar., au lieu de *Qaîm* ; cf. p. 420, n. 6. — 8. L'ordre des Khalifes est, à partir d'ici, troublé et incomplet. Cf. ci-dessus, p. 422, n. 6 et 13. — 9. Ms. et version ar. : *Moustafî*. — 10. Ms. et vers. ar. : *Migrsln*. Cf. ci-dessus, p. 185, n. 10. — 11. Cf. ci-dessus, p. 253, n. 6. — 12. Cette notice se lit dans la vers. ar. Elle a été omise par notre copiste; elle était ainsi conçue : ܗܪܟܐ ܫܠܡܬ ܗܕܐ ܪܫܢܘܬܐ ܘܐܡܠܟ ܣܘܠܛܢ ܩܠܝܓ ܐܪܣܠܢ. Cf. ci-dessus, p. 357. — 13. Même observation. Texte original : ܗܪܟܐ ܫܠܡܬ [ܗܕܐ ܡܠܟܘܬܐ] ܘܐܚܕܘ ܛܝ̈ܝܐ ܠܐܘܪܫܠܡ.

II

[748] AVEC L'AIDE DE DIEU NOUS CONSIGNONS LE SOUVENIR DES EMPIRES QUI ONT ÉTÉ CONSTITUÉS DANS L'ANTIQUITÉ PAR NOTRE RACE DES ARAMÉENS, C'EST-A-DIRE DES DESCENDANTS D'ARAM, [QUI][1] FURENT APPELÉS SYRIENS OU GENS DE SYRIE. NOUS AVONS RECUEILLI AVEC DILIGENCE, DES ÉCRITS AUTORISÉS, LES TÉMOIGNAGES QUI CONCERNENT CES EMPIRES.

Eusebius, très versé dans ces sortes de choses, établissant d'après les anciennes chroniques d'Alexandre Polyhistor, d'Abydenus et autres Chaldéens, la succession depuis Adam jusqu'au déluge survenu du temps de Noé, place l'un après l'autre dix rois, dont les noms et les années sont notés en la manière que nous les avons rangés plus haut dans ce livre[2]. Ici, il les appelle encore « Chaldéens ». Il montre qu'après le Déluge régna Euvexius[3] le Chaldéen; et après lui Komasbelos[4], et que, depuis le temps de Xisouthros, où eut lieu le Déluge, jusqu'au temps où les rois mèdes s'emparèrent de Babylone, il y eut 86 rois, selon le témoignage des écrits de Polyhistor et d'Abydenus. Il dit que Polyhistor mentionne pour chacun son nom et le nombre de ses années; et ensuite il ajoute : « quand l'empire des Chaldéens cessa, 21 rois[5] mèdes régnèrent »; et il dit encore : « Les rois chaldéens régnèrent, au nombre de 40[6] », et il rapporte aussi le nom et les années de ceux-ci[7]. Après cela, les Assyriens mirent fin à l'empire des Chaldéens, du temps de Šamiram, et cette période comprend un total de 46 rois[8]. Alors il y eut un roi chaldéen nommé Phoulos, que les livres hébreux appellent Phoul; c'est celui qui envahit le pays de Judée. Après celui-ci, d'après Polyhistor, vint Sennachérib, dont le prophète Isaïe parle en ces termes[9] : « En l'an 14 d'Ézéchias, roi de Juda, le roi Sennachérib monta contre les villes fortifiées, et s'en empara. » Poursuivant l'histoire, il parle de Rabsacès, qui fut envoyé par Sennachérib contre Jérusalem. Et Eliacim avec Šabna et Ioaḥa[10] lui dirent : « Parle araméen avec tes serviteurs, car nous com-

---

1. Lire : ܕܐܬܩܪܝܘ, d'après le contexte et la version arabe. — 2. Comp. tome I, p. 6 et 12; ci-dessus, p. 433. Notre ms. répète ici, en marge, les noms de ces dix rois avec plusieurs fautes dans l'ordre et la durée des règnes : « 1. Aloros, 10 sares; 2. Alomparos, 3 sares; 3. Almelon, 13 sares; 4. Amegalaros, 8 sares; 5. Dounobos, 12 sares; 6. Euadonracos, 10 sares; 7. Amemon, 8 sares; 8. Amapasinos, 8 sares; 9 Oṭarṭios, 10 sares; 10. Xisouthros, 8 sares. » La version arabe a introduit ces noms dans le texte. — 3. Εὐήχιος. — 4. Χωμάσβηλος. Ms. et vers. ar. : *Komaskelos*. — 5. Sic. ms. et vers. ar.; Eus. : 8. — 6. Sic ms. et vers. ar.; Eus. : 49. — 7. Cf. EUSEB. *Chron.*, l. I; ed. Schoene, p. 24. — 8. Sic ms.; Eus. : 45. — 9. Is., XXXVI, 1. — 10. IV *Reg.*, XVIII, 26. Orthographe et vocalisation du texte biblique (vers. syr.).

prenons, et ne parle pas judéen. » On voit par ce témoignage du livre prophétique que les rois chaldéens et assyriens se servaient de la langue et de l'écriture araméenne.

Pourquoi sont-ils nommés Chaldéens, et d'où furent-ils appelés Assyriens? Nous pouvons l'apprendre des écrits de Polyhistor et d'Abydenus, avec lesquels l'hébreu Josèphe est d'accord, et auxquels a puisé Eusebius Pamphylus[1], évêque de Césarée. Parlant des générations des trois fils de Noé, (Eusèbe[2]) dit : « Sem, le troisième des fils de Noé, eut cinq fils qui habitèrent l'Asie, qui s'étend depuis le fleuve Euphrate jusqu'à l'Océan[3] indien. ʿÉlam eut pour descendants les Élamites qui sont les ancêtres des Perses; Ašour habita la ville de Ninive, et donna le nom d'Assyriens à ceux qui lui obéissaient; Arphaxad donna son nom aux Arphaxadiens[4]; et Aram gouverna les Araméens[5] que les Grecs appellent Syriens[6]. Parmi ceux-ci, ʿOuç[7] bâtit Trachon et Damas, entre la Palestine[8] et la Cœlé-Syrie. Ils sont tous appelés, en général, Chaldéens, du nom antique, ou Assyriens, c'est-à-dire *Athorayê*, du nom d'Ašour qui habita Ninive. »

Josèphe, le chroniqueur hébreu, dit des choses qui sont d'accord avec celles d'Eusèbe, car il appelle Ašûr « Assour », en langue grecque : « Assour, de qui proviennent les Assyriens, bâtit Ninive »; et il appelle aussi Chaldéens ceux de qui descendent les Assyriens et les Araméens qui sont les Syriens. Beaucoup plus loin Josèphe dit : « Les noms, pour l'élégance du langage, ont été grécisés par les Grecs, qui sont les Hellènes; il n'en est pas chez eux comme chez nous, Hébreux, et le type de leurs noms n'est pas le même que dans notre langue; ils n'ont qu'une seule sorte de noms, dont la terminaison est unique; ainsi ils appellent le nom du juste Noaḥ « Nôkos[9] », et la langue des Grecs observe cette manière de faire pour toute espèce de noms ».

Puisque nous trouvons de semblables témoignages dans des écrits autorisés, par là nous devons comprendre que tous les rois qui furent dans ce pays, et qu'on appelle Assyriens et Chaldéens, appartenaient à notre langue, et que leurs noms furent changés par les Grecs qui régnèrent plus tard en Asie. Pourquoi leurs noms ont-ils disparu et ont-ils été effacés des Livres saints? Nous le montrerons dans cette histoire, quand le discours nous en fournira l'opportunité. Pour le moment, revenons à l'époque de Sennachérib et voyons ce qui est écrit à son sujet.

[**749**] Alexandre Polyhistor, parlant de Sennachérib et de Nabuchodonosor, dit : « Après Phoul, régna son frère Sennachérib. Il vint avec une armée contre

---

1. Lire : ܦܘܠܘܗܝܣܛܘܪ. Ms. et vers. ar. : *Polyphilos*. — 2. Selon notre auteur, le sujet du verbe doit être Eusèbe; mais le texte reproduit plutôt Josèphe, *Ant.*, I, VI. Cf. Eus. *Chron.*, I, p. 74. — 3. ܐܘܩܝܢܘܣ. — 4. Le texte de Josèphe ajoute « qui sont aujourd'hui appelés Chaldéens ». — 5. Lire : ܐܪ̈ܡܝܐ. — 6. Le cinquième, qui n'est pas nommé ici, est Loud. — 7. Fils aîné d'Aram (Jos., *loc. cit.*). — 8. Lire : ܦܠܣܛܝܢܝ. — 9. Lire : ܢܘܟܘܣ (vers. ar.); Νῶχος.

Babylone. Il fut victorieux, prit vivant Sarnelibos[1] et l'envoya à Athor. Après s'être emparé de la Babylonie, il établit son fils Asordanissos[2] comme roi, à Babylone, et repartit lui-même pour Athor. Ayant appris que les Grecs avaient envahi la Cilicie, il s'avança rapidement contre eux et en détruisit une grande partie. Il laissa un souvenir de victoire en érigeant, à l'endroit, sa statue, et y fit écrire les événements en lettres chaldéennes. Il bâtit la ville de Tarse, à l'instar de Babylone, et l'appela Taršiš, et ensuite il partit pour retourner[3] dans son pays. Il vécut 18 ans, et fut tué par son fils. » Celui-ci[4] régna 8 ans, et, après lui, Hamougios[5], 21 ans, et le frère de celui-ci aussi 21 ans; après eux, Naboupalassoros 20 ans; après celui-ci [Na]bouchodonossoros[6], (pendant 43 ans)[7]. De sorte qu'on compte, depuis Sennachérib jusqu'à Nabuchodonosor, 88 ans. Josèphe dit : « Dans nos livres, à nous Juifs, tu trouveras [la même chose][8] en les examinant, depuis Ézéchias jusqu'à Joachim contre lequel vint Nabuchodonosor. »

A propos de Nabuchodonosor, Josèphe dit, en alléguant le témoignage d'un écrit antique[9] : « Lorsque le père de Nabuchodonosor, [N]aboupalassar[10], apprit que le satrape établi sur l'Égypte, la Syrie et la Phénicie, s'était révolté, comme il ne pouvait aller en personne le combattre, il confia à son fils Nabuchodonosor, qui était déjà d'âge viril, une petite partie de son armée, et l'envoya. Nabuchodonosor s'empara du rebelle et soumit de nouveau ces pays à leur autorité. Pendant ce temps, son père tomba malade, et quitta la vie[11] après avoir régné 21 ans. Nabuchodonosor, ayant appris la nouvelle, arrangea les affaires en Syrie, en Égypte, en Judée, en Phénicie, et donna ordre de conduire les captifs à Babylone; lui-même avec un petit nombre d'hommes se hâta de rentrer à travers le désert. Il prit possession des affaires qui étaient administrées par les Chaldéens, et commença à régner. Quand les captifs furent amenés, il commanda de leur désigner un lieu d'habitation, et avec le butin de la guerre il orna le temple de Bel. Il ajouta aussi à la décoration de la ville primitive et de l'autre ville extérieure, et pourvut à ce que les gens du pays ou d'autres ennemis ne pussent détourner le fleuve contre elle. Il bâtit trois murs élevés autour de la ville intérieure et trois autour de la ville extérieure, en brique cuite et en chaux[12]; il la fortifia considérablement; il orna ses portes; il ajouta aux palais royaux de ses ancêtres des édifices dont il serait trop long de narrer l'élévation

---

1. Elibus dans la vers. arm. d'Eusèbe, *Chron.*, I, p. 27. — 2. Asordanes (*ibid.*). — 3. Lire : ܐܬܦܢܝ (d'après l'ar.). — 4. Ardamouzanes. — 5. Sammuges (*loc. cit.*). — 6. Lire : ܗܘܐ ܢܒܘܟܘܕܢܘܣܘܪܘܣ; Nabucodrossorus (*loc. cit.*). — 7. *Ibid.* — 8. Le complément est omis aussi bien dans la vers. ar. que dans notre ms.; « iisdem similia comperit » (vers. arm. d'Eusèbe, *l. cit.*). — 9. Bérose, cité par Josèphe *Contra Ap.*, I, 19; cf. Eus. *Chr.*, I, p. 46. — 10. Même orthographe fautive dans la vers. ar. — 11. Litt. : « échangea la vie », μεταλλάξαι τὸν βίον. — 12. Gr. : ἐξ ὀπτῆς πλίνθου καὶ ἀσφάλτου.

et l'ornementation[1]. Il détourna le fleuve Armakales[2], qui est une branche de l'Euphrate, [et] il creusa la fosse Akrokranos[3]; son circuit était de 40 parasanges[4] et sa profondeur de 20 brasses; il y établit des vannes qui arrosaient la plaine quand on les ouvrait. Le flot des eaux fut écarté de la mer Rouge[5]. Il bâtit la ville de Térédon[6], à l'entrée de l'Arabie. Il décora le palais royal d'arbres et de jardins suspendus[7] qui passent pour l'une des sept merveilles. » Plus loin il dit : « Nabuchodonosor parut plus puissant qu'Hercule; il pilla et dévasta la Libye et l'Ibérie et emmena en captivité (leurs habitants) au sud de la mer[8]. Il s'enorgueillit et dit : « N'est-ce pas là cette grande Babylone que j'ai bâtie pour ma gloire? » comme il est dit dans le livre de Daniel[9]. Les Chaldéens rapportent que, comme il montait au palais royal, un des dieux s'empara de lui, et il s'écria : « Moi Nabuchodonosor, ô Babyloniens, je vous prédis la catastrophe qui doit vous atteindre! » Ils appellent « dieu » le démon qui s'empara de lui.

Pour ne pas divaguer, ce peu de choses tiré des écrits de Polyhistor et de Josèphe suffit; notre but étant de montrer qu'un empire de notre langue et de notre écriture s'est prolongé jusqu'à l'époque de Cyrus le Perse.

Denys de Tell Maḥré expose cela quand il parle ainsi[10] : « A l'époque où les Israélites étaient fixés en Égypte, deux frères, Syros[11] et Cilikos, se querellèrent. Cilikos s'en alla dans la région au-delà[12] de la montagne qu'on appelle aujourd'hui Noire, et elle fut appelée de son nom Cilicie. Syros se fixa dans la région à l'ouest de l'Euphrate, et elle fut appelée de son nom Syrie. Celle-ci fut partagée entre plusieurs, et il y eut (dans cette région) beaucoup de rois qu'on appelle « des Syriens ». Les rois Iduméens[13] sont appelés « rois des Syriens », comme il est écrit dans la version des Septante : « Bar Hadad, roi des Syriens, assiégea Samarie[14] », et : « Les officiers du roi des Syriens dirent à leur maître : Le Dieu d'Israël est le Dieu des montagnes[15] », et : « Le [roi][16] d'Israël dit à ses officiers[17] : Ne savez-vous pas que [**750**] Galaad est à nous? Négligerons-nous de la reprendre des mains du roi des Syriens? » — Ainsi, on voit que la Syrie était à l'ouest de l'Euphrate; et qu'on appelle par métaphore « Syriens » ceux qui parlent notre langue à nous, Araméens, et dont les Syriens ne sont qu'une partie; tout le

---

1. Ici s'arrête la citation de Josèphe; ce qui suit est tiré d'Abydenus cité par Eusèbe, *Chron.* I, p. 38. — 2. Ἀρμακάλης.... κέρας Εὐφρητέω. — 3. *Sic*; vers. ar. : ܘܚܦܪ ܓܘܒܐ ܐܟܪܘܩܪܢܘܣ. L'auteur prend ce mot pour un nom propre; « puteum clivi », τόν τε Ἀχράκανον; pour ἐν Ἄκρᾳ καινόν. Eus., I, p. 40. — 4. ܦܪ̈ܣܐ. — 5. *Sic* ms. et vers. ar. (ܣܘܦܪ); le texte est manifestement fautif; gr. : ἐπετείχισε δὲ καὶ τῆς ἐρυθρῆς θαλάσσης τὴν ἐπίκλυσιν. — 6. Τερηδόνα πόλιν. — 7. κρεμαστοὺς παραδείσους. — 8. Dans le grec : εἰς τὰ δεξιὰ τοῦ Πόντου. — 9. Dan., iv, 27. — 10. Le passage est déjà cité plus haut, p. 77. — 11. Lire : ܣܘܪܘܣ. — 12. Littér. : « à l'intérieur ». — 13. Ms. et vers. ar. : « les rois des Romains »; il faut lire : ܐܕܘ̈ܡܝܐ, cf. texte, p. 523, l. 26. — 14. IV *Reg.*, vi, 24. — 15. III *Reg.*, xx, 23. — 16. Suppléer : ܡܠܟܐ. — 17. III *Reg.*, xxii, 3.

reste[1] habite à l'est de l'Euphrate, c'est-à-dire depuis les rives de l'Euphrate jusqu'en Perse. Et depuis les rives de l'Euphrate jusqu'à l'Orient, il y eut de nombreux rois. En Assyrie : Bel et Ninus, et leurs nombreux successeurs; à Babylone : Nabuchodonosor, qui s'entretenait en langue araméenne avec les magiciens qui avaient été convoqués pour l'explication du songe; à Édesse : ceux de la famille d'Abgar; dans le 'Araba : ceux de la famille de Sanatrouq. Nous avons dit cela pour montrer que les « Syriens » sont proprement ceux qui sont à l'ouest de l'Euphrate; qu'Édesse est la racine et le fondement de la langue (syrienne); et que ceux-là ne sont pas dans le vrai qui pensent que jamais un roi ne s'éleva de ce peuple. Il a été démontré, au contraire, que les rois Chaldéens et Assyriens, qui furent appelés Syriens, appartenaient à ce peuple. Leur nombre total est de 194 : 10 avant le Déluge, 76 après le Déluge; puis, après les Mèdes, 40 rois Chaldéens; les 45 descendants de Ninus; puis, après les Perses, 23 de la famille de Sennachérib et de Nabuchodonosor.

Après avoir ainsi établi cela, avec autant de soin que possible, par le témoignage de l'écriture, expliquons ce que nous avons promis auparavant, c'est-à-dire de montrer pour quelle raison leurs noms ont disparu de nos livres.

La raison est la suivante : Ces royaumes primitifs furent anéantis par le royaume des Perses, qui commença avec Cyrus et finit avec ce Darius qui fut tué par Alexandre ; et, pendant l'espace[2] de 231 ans que dura l'empire des Perses, tout le peuple des régions de l'Asie fut réduit sous la domination des Perses. Après Alexandre, il faut y joindre l'époque des descendants de Seleucus et d'Antiochus, qu'on appelle rois des Syriens. Leur durée se prolongea 220 ans, jusqu'au commencement de l'empire des Romains avec Gaïus et Augustus, époque à laquelle parut le Sauveur de l'Univers, le Christ, Fils de Dieu. Il y avait donc 550 ans[3], que notre peuple n'avait plus de rois. Or, quand la doctrine vivifiante de l'Évangile parut, ce peuple y adhéra[4] et la professa avec empressement; et alors ils négligèrent et méprisèrent totalement les autres livres, dans lesquels étaient consignés les souvenirs de leurs anciens rois, et, dans un zèle ardent pour la religion, ils mirent au feu tous les livres dans lesquels était compilé le souvenir de ces rois; parce qu'au nom des rois et à la série de leurs règnes étaient aussi entremêlées les histoires diaboliques de leur paganisme; et, pour ce motif, ils détournèrent leur visage, comme d'une odeur fétide, de tous ces livres, et ils les mirent au feu pour que le souvenir n'en fût pas conservé à leurs enfants et aux générations à venir. C'est ce que rappelle le livre des Actes des saints Apôtres quand il dit[5] : « Ceux qui croyaient apportaient les livres de

1. Il semble préférable de lire : ܫܪܟܐ; toutefois l'arabe porte « tous les peuples » (ܠܥܡܡܐ ܟܠܗܘܢ). — 2. Lire : ܒܡܫܘܚܬܐ. — 3. Le chiffre peut se lire 50, ou 500, ou 550. — 4. Lire : ܢܩܦ. — 5. *Act. Apost.*, xix, 19.

leurs pères et les brûlaient aux pieds des Apôtres, livres dont le prix était estimé à de grandes sommes d'argent ». En beaucoup d'endroits et pendant plusieurs générations, après l'apparition salutaire de l'Évangile, les saints Pères firent cela avec un zèle constant. Partout où se trouvait un papier contenant le souvenir d'histoires païennes, ou des récits concernant leurs[1] dieux, il était jeté au feu. C'est ainsi que le souvenir des rois païens disparut de notre écriture, parce que nos pères s'attachèrent complètement au Christ-Dieu et abjurèrent toutes les erreurs du paganisme. Et, pour ce motif, ils proclament, après le Christ, le premier roi qui crut et fut baptisé au nom du Christ, Constantin le Victorieux, et, après lui, successivement, tous les rois fidèles et orthodoxes. Quant à ceux qui, par la suite, s'écartèrent de l'orthodoxie, ils les considérèrent comme des étrangers. D'ailleurs nous ne devons pas nous glorifier dans la royauté temporelle, mais dans le Christ, dont le royaume n'est pas de ce monde[2].

Nous avons réuni[3] ces choses dans ce livre, contre les Grecs vaniteux, dont la vanité est leur propre confusion. Quand ils virent nos saints Pères se détourner d'eux, parce qu'eux-mêmes s'étaient éloignés du Christ, ils se plaignaient, et disaient pour tromper les simples « qu'il n'était jamais sorti de roi de notre peuple », nous supposant ainsi gratuitement[4] dans l'anarchie, (et ils ajoutaient) « nous nous séparons d'eux ». Aussi avons-nous tiré ces choses de leurs propres écrits; car eux-mêmes ne s'éloignèrent pas complètement du paganisme. Saint Grégoire le Théologien atteste que, dans les propres écrits des Grecs, on trouve l'histoire de leurs ancêtres païens; Eusebius explique pareillement nos écrits d'après les livres (des Grecs), et Abbas Mar Jacques d'Édesse démontre, d'après leurs livres, qu'il s'éleva de notre peuple **[751]** des empires plus puissants que tous les empires de leurs temps[5]. Et aujourd'hui, anathématisant leur erreur, nous sommes attachés au Christ roi de l'Univers.

Qu'il soit propice, dans sa bonté, au saint[6] patriarche Mar Michel, qui a compilé ce livre; qu'il ait pitié de quiconque le lira ou le copiera et se souviendra de moi dans la prière. Que celui-là reçoive, conformément à sa prière, en tout temps, par la grâce de Notre-Seigneur, le pardon des péchés. Ainsi soit-il!

---

1. Ms. fautivement : « vos dieux ». — 2. *Cf.* Joh., xviii, 36. — 3. C'est probablement encore Denys de Tell-Maḥrê qui parle. — 4. La phrase est embarrassée par cette incidente; littér. : et sine principe reputant nos quasi ex semetipsis : « quidem ab eis recedimus ». — 5. C'est ainsi que la vers. ar. a compris ce passage dont le texte est légèrement altéré dans notre ms. — 6. Si la clausule est l'œuvre de Michel, les termes en ont certainement été modifiés par les copistes. Même teneur dans la vers. arabe.

III

[752] Avec l'aide du Dieu tout puissant, nous écrivons les noms des patriarches qui ont existé successivement, dans notre Église orthodoxe, depuis le bienheureux Severus jusqu'aujourd'hui.

I. — Severus, du monastère de Theodorus de Gaza. L'ordination eut lieu au mois de téšrî II, indiction X[e], en l'an 823[1]. Le bienheureux fut ordonné par un synode de douze évêques. Abraham, évêque d'Alep, lui imposa[2] les mains. Du temps de l'empereur Anastasius, il exerça ses fonctions dans son siège pendant six ans. Quand l'empereur orthodoxe fut mort, l'astuce des hérétiques s'exerça contre le patriarche, du temps de Justinianus[3], et le bienheureux quitta Antioche le 29 d'éloul de l'an 829[4]. Il administra le patriarcat pendant la persécution, l'espace de vingt-neuf ans, (pour) tout le temps de sa vie. Il mourut le 8 du mois de šébaṭ[5], dans la ville de Xoïs[6], en Égypte, et son saint corps fut enseveli dans son couvent.

II. — Sergius. Après la mort de Mar Severus[7], les Orthodoxes ordonnèrent Sergius de Tella, du monastère de Ḥala. Iwannis, métropolitain d'Anazarbus, lui imposa les mains, et il fut proclamé pour le siège d'Antioche. Il exerça peu de temps[8].

III. — Paulus, de Beit Oukamê, du monastère de Goubba-barraya, dans lequel il fut ordonné. Thomas, métropolitain d'Édesse, lui imposa les mains. L'empereur Justinianus le trompa, et il communiqua avec les Chalcédoniens dans l'espoir que ceux-ci rejetteraient le concile de Chalcédoine[9]. L'empereur ayant failli à ses serments, Paulus se retira en anathématisant le concile. Mais les Orthodoxes ne l'acceptèrent point, et il fut ordonné dans le mépris[10].

IV. — Petrus de Callinice. Son ordination eut lieu du temps où Paulus vivait encore. Joseph, métropolitain d'Amid, lui imposa les mains[11]. Il répara la chute de Damianus d'Alexandrie[12]. Quand il mourut, son corps fut enseveli dans le monastère de Goubba-barraya, en l'an 902[13].

---

1. Nov. 511. — 2. Lire : ܣܡ ܐܝܕܝ. — 3. Justin I; cf. t. II, p. 169, n. 1. — 4. 4 sept. 518. — 5. 8 févr. 854 (542) selon Barhébr. (I, 211); les dates sont indiquées différemment dans la Chronique; cf. t. II, p. 170, 243. — 6. Ms., vers. ar. et BH : *Ksouta*; corruption de ܟܣܘܐ, cf. t. II, p. 243, n. 8. — 7. Trois ans, selon Barhébr. (I, 234). — 8. Les patriarches orthodoxes qui siégèrent pendant l'exil de Severus sont mentionnés plus haut dans la liste, p. 432, col. 1. Cette liste a probablement été remaniée par son continuateur. — 9. Cf. t. II, p. 243, 299, 308. — 10. Lire : ܡܐܠܐ; vers. ar. : داخلهم. — 11. Cf. t. II, p. 345. — 12. Cf. t. II, p. 354. — 13. 22 avr. 591; cf. t. II, p. 372.

V. — Julianus [I], qui était le syncelle de Petrus, du monastère de Qennéšrê, dans lequel il fut ordonné. Iohannan, évêque de Tella, lui imposa les mains. Il exerça le patriarcat trois ans[1].

VI. — Athanasius [I], surnommé Gamala, de Samosate, qui avait fait profession dans le couvent de Qennéšrê[2]. Il fut élu, et Severus, métropolitain de Jérusalem, lui imposa les mains. Il fit l'union entre le siège d'Antioche et celui d'Alexandrie[3]. Il exerça quarante-cinq ans[4]. Il mourut en l'an 946[5], et fut déposé dans le couvent des Garoumayê.

VII. — Iohannan [Jean I], qui était le syncelle d'Athanasius, du monastère de Goubba-barraya. Abraham, métropolitain de Nisibe, lui imposa les mains[6]. Ce patriarche, surnommé « des *sédra* », exerça pendant onze ans[7]. Il mourut, et fut enseveli dans le couvent de Mar Ze'ôra, à Amid, le 14 de kanoun 1er de l'an 960[8].

VIII. — Theodorus, du désert de Scété. Il fut appelé du monastère de Qennéšrê. Abraham, métropolitain d'Émèse, lui imposa les mains. Il exerça le patriarcat pendant dix-huit ans[9].

IX. — Severus [II], surnommé Bar Mašqa, du monastère de Phaghimta autrement dit de Saphylos. Iohannan bar 'Ebrayata, métropolitain de Tarse, lui imposa les mains. Il y eut une querelle entre lui et les évêques[10]. Il exerça douze ans[11].

X. — Athanasius [II], du grand couvent de Beit Malkê. Le synode était réuni dans le couvent de Saphylos, de Reš'ayna. Ḥanania, évêque de Mardê et de Kephar Touta, lui imposa les mains. Il exerça trois ans[12].

XI. — Julianus [II], du couvent de Qennéšrê; au mois de téšrî II de l'an 999. Athanasius, de Saroug, lui imposa les mains, dans la ville d'Amid; il exerça vingt ans, et mourut en l'an 1019[13].

XII. — Elias, du monastère de Goubba-barraya. Il était évêque d'Apamée. Après avoir exercé l'épiscopat pendant 8 ans[14], il fut élu et appelé au patriarcat

1. Cf. t. II, p. 373, 374. — 2. Cf. t. II, p. 374, 375. — 3. Cf. t. II, p. 381 sqq. — 4. *Sic* ms. et vers. ar. — 5. *Sic* ms. et vers. ar.; Barhébreus (I, 273) dit qu'il « gouverna 36 ans », ce qui est d'accord avec le texte de la Chronique (906-942); cf. t. II, p. 374, 419. Il ajoute : « dans un codex [désignant p.-ê. ainsi les présentes listes] nous trouvons qu'il siégea 44 ans et mourut en 942 ». — 6. Cf. t. II, p. 419. — 7. *Sic* ms. et vers. ar.; le texte primitif portait probabl. 17 (ܝܙ au lieu de ܝܐ); BH : 18 ans. — 8. 14 déc. 648. Cf. t. II, p. 443. Lire : ܨܣ dans le texte, chiffre exactement reproduit dans la vers. arabe. — 9. Cf. t. II, p. 443, 453 (mort en 978 = 667). — 10. Cf. t. II, p. 456. — 11. Selon Barhébreus de 979 à 991; mais il est en contradiction avec lui-même en plaçant l'élection de son successeur en 995, « l'année même de la mort du patr. »; Michel place sa mort en 995 (684). Il faut supposer une vacance de plusieurs années après la mort de Théodore, ou une erreur dans le nombre des années. Cf. t. II, p. 453, 470. — 12. 995-998 (684-687). Cf. t. II, p. 474. — 13. Cf. t. II, p. 474, 475. — 14. *Sic* ms.; l'arabe paraît ici plus favorable à la lecture 18; cf. t. II, p. 491, n. 6.

en l'an 1020; il exerça pendant quinze ans et mourut le 3 de tĕšrî I[er] [1035][1], étant âgé de quatre-vingt-deux ans. Il fut déposé dans son monastère.

XIII. — ATHANASIUS [III], du monastère de Goubba-barraya; au mois de nisan de l'an 1035[2]. Il était supérieur de ce monastère. Il fut ordonné dans le couvent de Qartamîn. Theodosius, évêque de Reš'ayna, lui imposa les mains. Il fit l'union avec les Arméniens[3]. Il exerça quinze ans et mourut en l'an 1055[4]. [753]

XIV. — IWANNIS [Jean II], qui était évêque de Ḥarran. Son élection se fit par le sort, par l'intermédiaire d'Athanasius Sandalaya, qui fit de la fraude, à ce que l'on dit[5]. Il exerça [seize][6] ans. Quand il mourut[7], il fut enseveli dans le village de Badaya, sur les rives de l'Euphrate[8].

XV. — ATHANASIUS [IV], Sandalaya, métropolitain de Maipherqaṭ. Il fut établi par l'ordre d'Abou Dja'far, roi des Arabes, et non par [la volonté] de Dieu; s'étant rendu à Ḥarran, il y fut étranglé[9].

XVI. — GEORGIUS. Quand ce bienheureux fut élu, il n'était encore que diacre. Son ordination eut lieu à Mabboug, dans un concile universel[10]. Ensuite, des hommes iniques : Iohannan de Callinice et David de Dara, s'élevèrent contre lui. Le bienheureux fut emprisonné à Bagdad, pendant neuf ans, et ces deux [hommes] prévalurent jusqu'à la mort d'Abou Dja'far, roi des Arabes. Alors le patriarche sortit de prison, et exerça sa charge jusqu'à sa mort. Depuis son ordination jusqu'à sa mort, il s'écoula trente ans[11]. Son saint corps fut inhumé et déposé dans le couvent de Mar Bar Çauma.

XVI[a]. — JOSEPH, *de Goubba-barraya*[12].

A partir d'ici et désormais, nous écrivons sous chacun des patriarches les noms des évêques qui ont été ordonnés de son temps[13].

XVII. — CYRIACUS. En l'an 1104, le 8 du mois de 'ab[14], l'ordination de Mar

1. L'année est omise dans notre ms. et dans la vers. ar. — 2. Avril 724. — 3. Cf. t. II, p. 492. — 4. *Sic* ms. et vers. ar.; BH : 1051; ce qui peut se concilier avec le texte de la Chronique (t. II, p. 503, n. 9) en supposant qu'il faille lire ܐܢܐ (1051) au lieu de ܐܠܐ (1031). — 5. Cf. t. II, p. 504. — 6. La place du nombre est en blanc dans le ms. et dans la vers. ar.; cf. t. II, p. 523. — 7. Oct. 754. — 8. Michel omet ici le nom du patr. illégitime Isaac de Ḥarran. Cf. t, II, p. 523. — 9. Regardé aussi comme illégitime. Cf. t. II, p. 524 ; t. III, p. 432. — 10. En oct. 758 ; cf. t. II, p. 525. — 11. Il mourut en 1101 (789-90); cf. ci-dessus, p. 10. — 12. Il est inexplicable que ce patriarche légitime ait été omis par Michel. Élu en juin 790, il mourut en janv. 792. Cf. ci-dessus, p. 10-11. — 13. Voir dans l'Introduction ce qui concerne l'origine et la source de ces listes épiscopales. Barhébréus les avait sous les yeux, moins de cinquante ans après la mort de Michel, et peut-être dans le ms. autographe; mais il se borne à indiquer le nombre des évêques ordonnés par chaque patriarche. D'après ses chiffres et ceux qui sont donnés plus haut dans la Chronique, l'inadvertance des copistes aurait laissé disparaître 20 noms dans l'ensemble. Nous pourrons en rétablir quelques-uns, que nous ajoutons en italique à la fin de la liste à laquelle ils nous semblent appartenir. — 14. Le 8 août 793. Ci-dessus, p. 11 : « le 15 août ». Barhébr. (I, 330) note la variante.

Cyriacus, du monastère du Pilier, à Callinice, eut lieu dans la ville de Ḥarran. Theodosius, évêque de Ba'lbek, lui imposa les mains.

Il ordonna évêques :

1. Šarbîl, fut intronisé[1] à Tagrit.
2. Philoxenus, évêque de Gourgan.
3. Melkizedeq, évêque de Reçapha, dans le village de Ḥaziou[2].
4. Constantinus, évêque de Dolik, dans le village de Tell 'Ada.
5. Thomas, métropolitain de Dara ; il fut appelé du monastère de Qoubbê.
6. Ḥanania, du couvent de Callinice, pour Mardin et Kephar Touta[3].
7. Thomas, du couvent de Qartamîn, pour le Ṭour 'Abdin ; [il fut ordonné] dans le couvent du Pilier.
8. Iohannan, év. de Maipherqaṭ, dans le village de Saḥarta, dans la contrée de Ḥarran[4].
9. Iohannan, évêque de la ville des Tribus, dans le monastère du Pilier.
10. Paulus, évêque d'Aphrah, ville du Khorasan, à Badaya[5], village de la région de Ḥarran.
11. Cyriacus, évêque pour le peuple des Qadmanayê[6], dans la ville d'Édesse.
12. David, du couvent de Qartamîn, évêque de Nisibe, à Édesse.
13. Basilius, pour Édesse, dans le couvent de Iohannan d'Aphtonia.
14. Ḥabib, métropolitain d'Apamée, dans la ville de Damas.
15. Anastasius, évêque de Tella de Mauzelat, à Dâra, dans la région de Šâm.
16. Basilius, év. de Callinice, dans cette ville.
17. Jacques, évêque de la ville de Circesium, dans le monastère de Zakai.
18. Athanasius, métropolitain de Tarse, dans la ville de Ḥarran.
19. Theodosius, évêque de Callinice, dans la ville de Ḥarran.
20. Gabriel, évêque de Reš-Képha, à Mériba, village de Ḥarran.
21. Iohannan, évêque pour la nation des Qadmanayê[6], à Kephar Ḥân, village de la région de Reš-Kêpha.
22. Athanasius, évêque de Qalinqala, ville d'Arménie.
23. Iohannan, évêque de Kélaṭ, ville d'Arménie, à Callinice.
24. Saba, évêque de la ville d'Arzoun, dans le couvent du Pilier, au mois de ḥaziran.
25. Lazarus, du couvent de Qartamîn, évêque de Nisibe, dans le monastère du Pilier.
26. Siméon, du couvent de Mar Jacques de Cyrrhus[7], évêque de la ville de Tadmor.
27. Job, évêque de la ville de Mopsueste, au mois de février ; il fut aussi déposé au mois de février.
28. Timotheus, métropolitain de Jérusalem, dans le couvent de Mar Jacques de Cyrrhus.
29. David, év. pour les Taglibites de Gazarta et de Mossoul, dans le village de Daqla[8], siège [épiscopal] des Taglibites.
30. Mattai, évêque de Tella de Mauzelat, à Phimân de Saroug[9].
31. Damianus[10], évêque de Saroug, au village de Mašara[11], en cette région.
32. Philoxenus, évêque de Nisibe.
33. Daniel, évêque de la ville de Samosate, dans la ville de Ḥarran.
34. Iohannan, du couvent de Bir Qoum, métropolitain d'Émèse.
35. Jacques, évêque du pays de Dîrîg.

---

1. L'arabe semble avoir pris le mot pour un substantif, et traduit ܗܘܐ ܡܕܒܪܢܐ « fut fait procureur, vicaire ». — 2. Version arabe : : ܚܙܘܗ. — 3. Note marginale : « *On croit que c'est ce Ḥanania qui bâtit le couvent* » ; l'arabe ajoute : *de Zapharân*. Cf. ci-dessus, p. 20. — 4. *Sic* vers. ar. (ܚܪܢ) ; ms. : ܝܕ'. — 5. Le ms. et la vers. ar. portent en réalité : *Kadaya*. — 6. *Sic* ms., ici et plus bas (nº 21) ; la vers. ar. porte : ܩܪܡܢܝܐ, *Qarmanayé*, dans les deux endroits. — 7. *Sic* vers. ar. ; le nom est rejeté à la ligne suivante dans le ms. — 8. Vers. ar. : ܕܩܠܗ. — 9. Vers. ar. : ܦܝܡܐܢ ܣܪܘܓ. — 10. Vers. ar. : ܕܡܝܢܘܣ. — 11. Ar. : ܡܫܪܗ.

36. Cyrillus, évêque de la ville d'Arsamosate, à Kaphara.
37. Gabriel, du couvent de Mar Salomon, métropolitain de Tarse.
38. Anastasius, du monastère de Mar Šila, év. de Reš-Kêpha.
39. Elias, évêque de la ville de Ḥadet, dans le couvent du Pilier, à Callinice.
40. Eliseus, év. pour Karma et les Haçiççanites, à Tagrit.
41. Iohannan, évêque de Šarzoul, à Tagrit.
42. Siméon, métropolitain de Tagrit.
43. Georgius, du couvent des Ṭaiyayê, évêque de la ville d'Adra'at [1].
44. Sergius, du couvent de Qartamîn, évêque du Ṭour 'Abdîn.
45. 'Othman, év. pour le peuple des Taglibites qui est à Gazarta.
46. Ignatius, du couvent de Natapha, évêque d'Anazarbus.
47. Iohannan, métropolitain d'Émèse, du couvent de Bir Qoum [2].
48. Arabi, du couvent de Šéna [3], évêque de Theodosiopolis-Reš'ayna.
49. Salomon, métropolitain de Cyrrhus, du monastère de Mar Jacques.
50. Maqim, évêque de Circesium, du couvent de Tellal [4].
51. Ḥabib, évêque de la région de Djaulan [5], du monastère de Sarmîn.
52. Dionysius, évêque de Tella, de Beit Mar Thomas.
53. Siméon, évêque d'Arabie, du couvent de Mar Zakai.
54. Theodosius, évêque de Samosate, du monastère des Orientaux. [754]
55. Theodorus, évêque de Kaišoum, du couvent de Mar Jacques de Kaišoum.
56. Lazarus, évêque de Gišra, du monastère de Mar Abḥai [6].
57. Iohannan, du monastère de Mar Atounos, métropolitain d'Amid.
58. Siméon, du couvent d'Abîn [7], métropolitain de Reçapha.
59. Theodosius, du couvent de Qennéšré, métropolitain d'Édesse.
60. Petrus, du couvent de Mar Iohannan de Dara, évêque d'Arzoun.
61. Sergius, du monastère de Pesilta, évêque de Ba'lbek.
62. Daniel, du monastère des Arabes, évêque d'Alep.
63. Jacques, du monastère de Mar Joseph, évêque du village d'Ourim.
64. Georgius, évêque de la ville d'Arsamosate.
65. Tiberius, du monastère de la Croix [8], évêque d'Aphrah dans le Khorasan.
66. Basilius, du monastère de Phineḥés, métropolitain de Maipherqaṭ.
67. Iohannan, du grand monastère de Ḥesmi [9], évêque de la ville de Qardou.
68. Gauri, évêque de la ville de Ḥarran. — Il abdiqua ensuite.
69. Gabriel, du monastère de Mar Šila, év. de la Grande Arménie.
70. Ḥabib, métropolitain de la ville de Tarse.
71. Evagrius, étranger [10], évêque d'Arde'at de Bithynie [11].
72. Isaac, évêque de la ville de Tibériade et Adjoumia [12].
73. Iohannan, du monastère de Qarqaphta, évêque de la ville de Tella.
74. Methodius, du monastère de Mar Atounos, évêque de Tell Bešmê.
75. Georgius, du monastère de Mar Phineḥés, métropolitain de Maipherqaṭ.
76. Basilius, du monastère de Sergius, métropolitain de Tagrit.
77. Adai, du monastère de Mar Ze'ôra de Saroug, évêque de Karma.

---

1. Ar. : ܕܪܥܬ ; cf. n. 11 ; — 2. Répétition du n° 34 (?). — 3. Ar. : ܕܝܪ ܫܠܝܡ. — 4. ܬܠܠ ; *sic* vers. ar. — 5. *Sic* vers. ar. : ܓܘܠܢ ܚܘܪܢ. — 6. *Sic* vers. ar. : ܐܒܚܝ. — 7. Même leçon dans l'ar. — 8. *Çeliba* pourrait aussi être un n. pr. de personne. — 9. *Sic* ms. et vers. ar. — 10. Ar. : ܟܣܢܝܐ ; le mot signifie « religieux » en syr. ; peut-être le n. pr. *Xenaias*. — 11. *Sic* ms. ; vers. ar. : ܕܪܥܬܐ ܕܒܛܢܢܝܐ. Il s'agit probablement de Der'at (cf. n° 43) ; je ne vois pas comment rétablir le second nom; la lecture *Batanée* ne répond pas bien à la transcription. — 12. *Sic*. ms. et vers. ar. (ܘܐܕܓܘܡܝܐ).

78. Ezechiel, du monastère de Qartamîn, év. du Tour 'Abdin.
79. Gabriel, du couvent de Qartamîn, évêque d'Arménie.
80. Ignatius, du monastère de Mar Ḥanania, évêque de Mardê et de Kephar Touta.
81. Georgius, du monastère de Qartamîn, év. de Ḥarran.
82. Thomas, du couvent de Mar Jacques de Kaišoum, évêque de Reš-Kèpha.
83. Ioḥannan, évêque de Baleš [1], de Reçapha, du couvent de Ḥanania, qui est dans cette région.
84. David, du couvent de Mar Joseph, év. de Garybos [2].
85. Theophilus, du monastère d'Élisée, évêque de Zoubṭara [3].
86. *Elias de Ḥarran* [4].

Mar Cyriacus exerça le patriarcat vingt-quatre ans, et il mourut à Mossoul, en l'an 1128 des Grecs [5]. — Que ses prières et celles de ceux qu'il a ordonnés soient avec nous. Amen.

XVIII. — Dionysius [I], patriarche, appelé de Tell Maḥrê. Il fut institué dans la ville de Callinice, dans un synode de quarante-trois évêques [6]. Il fut appelé du monastère de Qennéšrê. Theodosius, métropolitain de Callinice, lui imposa les mains, le dimanche 1er du mois de 'ab de l'an 1129 [7].

Il ordonna ces évêques :

1. Thomas, évêque d'Arde'at [8], du Grand monastère de Tell 'Ada.
2. Ḥabîb, évêque de Beit Baleš, du couvent de Goubba-barraya.
3. Severus, évêque de la ville de Dara, du monastère de Qoubbê.
4. Joseph, évêque du Beit Parsayê, du monastère de Souqîn [9].
5. Basilius, év. [10] de Samosate, de Qennéšrîn.
6. Ḥabîb, évêque de Mar'aš, du monastère de Mar Jacques.
7. Constantinus, évêque du Khorasan, du monastère de Qennéšrê.
8. Sergius, métropolitain de Mabboug, de Mérîba.
9. Siméon, évêque de Saroug, de Kephar Touta.
10. Ioḥannan, évêque d'Arabie, du couvent de Mar Zakai.
11. Iônan, évêque de la ville d'Arzoun, du monastère de Šaçarani.
12. Ioḥannan, évêque de Tadmor, du monastère de Mar Ḥanania.
13. Job, métropolitain de Jérusalem.
14. Thomas, évêque de Zarang [11], du couvent de Qartamîn.
15. Domnus [12], évêque de Zeugma, du monastère de Mar Salomon.
16. Daniel, évêque de Mélitène [13], du monastère de Mar Bar Çauma.

---

1. D'après l'arabe : ܒܐܠܫ. — 2. *Sic* vers. ar. : ܓܪܘܒܘܣ ; ms. : *Garyphos*. — 3. Vers. ar. : ܙܘܒܛܪܐ. — 4. D'après Barhébréus, Cyriacus ordonna 86 évêques. Ci-dessus, p. 35, l. 8, il faut lire 83 (au lieu de 93); ce qui donne le même nombre en ajoutant les trois maphriens de Tagrit. Nous croyons donc pouvoir ajouter ici le nom de Élias de Ḥarran, mentionné dans la Chronique (ci-dessus, p. 35), qui ne figure pas dans la liste. — 5. Le 19 août 817; cf. p. 35.

6. *Sic* ms. et vers. ar.; ci-dessus, p. 39 : « quarante-cinq ». — 7. Août 818. — 8. Probabl. *Der'at*; vers. ar. : ܕܪܥܬ; cf. XVII, 43, 71. — 9. Vers. ar. : ܣܘܩܝܢ. — 10. Vers. ar. : « métropolitain ». — 11. Appelé év. du Ségestan, ci-dessus, p. 86. — 12. Ar. : ܕܘܡܢܐ. — 13. Ar. : ܡܠܛܝܢܗ.

17. Anastasius, métropolitain d'Anazarbus, du monastère de Qarqaphta.
18. Ḥanania, évêque de Qennéšrîn, du monastère de Naphšata.
19. Gabriel, évêque d'Irénopolis.
20. Jacques, évêque de Dolik, du couvent de Tell 'Ada[1].
21. Lazarus, évêque d'Arsamosate, du couvent de Qartamîn.
22. Abraham, évêque de Gišra, du couvent de Mérîba.
23. Sergius, métropolitain de Cyrrhus, du couvent de Goubba-barraya.
24. Michel, métropolitain d'A[na]zarbus[2], du couvent de Mar Jacques de Cyrrhus.
25. Iwannis, métropolitain de Reçapha, du couvent de Sarmin.
26. Denḥa, évêque de Reš-Kêpha, du monastère de Saphylos.
27. Iwannis, métropolitain de la ville de Dara, du monastère de Mar Ḥanania.
28. Ḥanania, évêque de Callisura, du monastère de Natapha.
29. Ioḥannan, évêque d'Arménie, du monastère de Sandalaya[3], qui est dans la région de Maipherqaṭ.
30. Constantinus, évêque de Laodicée, du monastère de Siagta[4].
31. Theodorus, évêque de German[ic]ia[5], du monastère de Bizôna.
32. Athanasius, métropolitain d'Apamée, du couvent de Qennéšrê.
33. Ignatius, évêque d'Arsamosate, du couvent de Qartamîn.
34. Cyriacus, évêque de Hanazit, du monastère de Qartamîn.
35. Ioḥannan, évêque des Taglibites, du couvent de Qarqaphta.
36. Siméon, évêque de Tell Bešmê, du monastère de Sandalaya.
37. Ignatius, évêque de Jérusalem, du monastère de Bizôna.
38. Timotheus, métropolitain de Maipherqaṭ, du monastère des Orientaux.
39. Ignatius, métropolitain d'Amid, du monastère de Qartamîn.
40. Samuel, évêque des Qadmanayê[6], du monastère de Qartamîn.
41. Timotheus, métropolitain de Damas, du monastère de Qarqaphta.
42. Roubil, évêque de Djounia, du couvent de Saphylos.
43. Thomas, évêque de Ḥelbôn, [du monastère][7] de Mar Moïse.
44. Thomas, évêque des Taglibites, du monastère de Bir Qoum.
45. Abraham, évêque de Hérat[8], du monastère des Orientaux. [755]
46. Iwannis, évêque de Tella, du couvent de Qennéšrê.
47. Abraham, métropolitain de Maipherqaṭ, du monastère de Ḥanania.
48. Daniel, évêque de Tagrit, du monastère de Bir Qoum.
49. Elias, évêque de Dolik, du monastère de Mar Salomon.
50. Severus, évêque de Gišra, du monastère de Mar Bas[9].
51. Ioḥannan, évêque de Bagdad, du monastère d'Eusébona.
52. Iwannis, métropolitain de Hérat[10], du monastère de Mar Šéna.
53. Abraham, évêque d'Arabie, du Grand monastère de Tell 'Ada.
54. Severus, évêque de Tibériade, du monastère de Gašoum.
55. Thomarîqa, évêque de Qennéšrîn, du monastère de Naphšata, d'Alep[11].
56. Ioḥannan, évêque de Dolik, du monastère de Mar Jacques de Kaišoum.
57. Georgius, évêque de Baḥrîn, de la Vallée d'Adam[12].
58. Theophilus, évêque de Tell Bešmê, du monastère de Sandalaya.

1. Ar. : ܐܠܟܡܐ. — 2. Ar. : ܐܢܙܪܒܐ. — 3. Ar. : ܐܠܨܢܕܠ (même traduction partout ailleurs). — 4. Vers. ar. : ܕܝܪ ܐܠܣܝܓܛܗ. — 5. Ms. et vers. ar. : *Germania*. — 6. *Sic* ms. et vers. ar. — 7. *Sic* vers. ar. — 8. Ms. et vers. ar. : ܗܪܝܗ; cf. ci-dessous, n° 52, et plus bas, XXIX, 10. — 9. Même leçon dans la vers. ar.; probabl. « Mar Bassus ». Cf. ci-dessous, n° 85. — 10. Vers. ar. : ܗܪܘܐ; cf. ci-dessus, n° 45. — 11. Vers. ar. : ܦܝ ܚܠܒ; cf. p. 464, n. 4. — 12. Ar. : ܘܐܕܝ ܐܕܡ.

59. Joseph, qui est Marzouq, évêque des Taglibites.
60. Bar-Ḥadbešabba, évêque de Gourgan [1], du monastère des Orientaux.
60[a] Cyrillus, métropolitain d'Édesse, du monastère de Zouqenîn [2].
61. Thomas, évêque de Zoubtara, du monastère des Orientaux.
62. Ioḥannan, qui est Gadouda [3], év. de Kînîsa.
63. Thomarîqa, évêque de Saroug, du monastère de Qennéšrê.
64. Abraham, évêque de Marʿaš, du monastère de Mar Joseph.
65. Anastasius, évêque de Rešʿaynâ, du couvent de Qennéšrê.
66. Joseph [4], évêque de Gourgan, du monastère des Orientaux.
67. Joseph, métropolitain de Jérusalem, du monastère de Bizôna.
68. Thomas, métropolitain de Mélitène, du couvent de Mar Bar Çauma.
69. Thomas, métropolitain de Tagrit, de la montagne d'Édesse.
70. Isaac, évêque de Diboraita [5].
71. Gabriel, évêque de Marʿaš, du monastère de Mar Salomon.
72. Abraham, métropolitain de Cyrrhus, du monastère des Ṭaiyayê.
73. Bacchus, évêque d'Arménie, de la Vallée d'Adam.
74. Ḥabîb, évêque des Taglibites, du monastère de Kanoušia [6].
75. Georgius, métropolitain d'Anazarbus, du monastère [de] Sandalaya.
76. Elias Zaqna, évêque de Qardou.
77. Constantinus, évêque de Circesium.
78. Gabriel, év. de Kînisa, du monastère de Raphîn [7].
79. Sergius, évêque du Séges[tan] [8], du monastère de Tell ʿAda.
80. Ioḥannan, métropolitain de Maipherqaṭ, qui est Mousiqaya, [de] Sandalaya.
81. Abraham, métropolitain de Mabboug, du monastère de Bizôna.
82. Abraham, évêque de Nisibe, du monastère de Qartamîn.
83. Rabban Benjamin, métropolitain d'Édesse, du monastère de Mar Jacques.
84. Theodorus, évêque de Gišra, du monastère de Mar Isai[e] [9].
85. Domitius, évêque de Qardou, du monastère de Bous [10].
86. Sabra, évêque d'Arabie, du monastère d'Aṭou.
87. Severus, métropolitain d'Anazarbus, du monastère de Mar Zakai.
88. Elias, métropolitain d'Édesse, de la montagne d'Édesse.
89. Nonus [11], évêque du Tour ʿAbdîn, du monastère de Qartamîn.
90. Gabriel, évêque de Samosate, du monastère de Mar Bar Çauma.
91. David, évêque d'Aphrah, de la montagne d'Édesse.
92. Thomas, évêque de Kaišoum, du monastère de Mar Jacques de Kaišoum.
93. Basilius, évêque de Tella, du monastère de Mar Ḥanania.
94. Georgius, évêque de Ḥadet, du monastère de Goubba-barraya.
95. Gregorius, évêque de Kaišoum, du monastère de Bir Qoum.
96. Zacharias, évêque de Callinice, du monastère de Mar Zakai.
97. Georgius, évêque des Taglibites.
98. Iônan, évêque de Gourgan, du monastère de Mar Šila.
99. Constantinus, métropolitain d'Édesse, du monastère de Qennéšrê [12].

---

1. Ar. : ܓܘܪܓܝܣ. — 2. Cette notice, écrite en marge du ms., est placée sous le nº 68 dans la vers. ar., et par suite les autres reculent d'un rang. — 3. Vers. ar. : ܬܠܐܕܐ. — 4. Ar. : ܝܘܣܦ. — 5. Ar. : ܐܠܢܚܠ (les abeilles). — 6. Ar. : ܐܠܩܢܘܣܝܐ. — 7. Ar. : ܕܝܪ ܕܚܝ. — 8. Ar. : ܣܓܣܬܐܢ. — 9. Ar. : ܕܝܪ ܡܪ ܫܥܝܐ. — 10. Ar. : ܒܘܣܝܣ; cf. nº 10. — 11. Ar. : ܐܢܘܢܘܣ. — 12. Selon Barhébréus ce patriarche ordonna cent évêques. Notre liste est donc complète (avec le nº 60 *bis*).

Ce Mar Denys de Tell Maḥrê exerça le patriarcat pendant vingt-sept ans, et il institua ces évêques. Il mourut en l'an 1156, le 22 de 'ab. Son corps fut enseveli dans le monastère de Qennéšrê[1]. — Que Notre-Seigneur nous pardonne nos fautes par la prière du défunt et de tous les évêques qu'il a institués.

XIX. — IOḤANNAN [Jean III], patriarche, du couvent de Mar Zakai, de Callinice. Son installation eut lieu dans le monastère de Mar Šîla, de Saroug, le 21 de tešrî II de l'an 1158[2]. Mar Ḥabîb, [métropolitain] de Tarse, lui imposa les mains.

Il institua ces évêques :

1. Gabriel, métropolitain de Reçapha, supérieur du monastère de Beit Mar Zakai.
2. Arabî, métropolitain de Samosate.
3. Bar-Ḥadbešabba, évêque de Hanaziṭ, du monastère de Mar Šîla.
4. Ioḥannan Ṭoubana[3], év. de Circesium.
5. Andreas, évêque du Ségestan, du monastère de Mar Zakai.
6. Basilius, métropolitain de Tagrit, du monastère de Mar Bar Çauma.
7. Elias, métropolitain de Cyrrhus, du monastère des Orientaux.
8. Sergius, évêque d'Alep, du monastère de Siagta[4].
9. Aharon, évêque de Séleucie, du monastère de Mar Ab[rah]am[5].
10. Iwannis, évêque de Zeugma, du monastère de Qartamîn.
11. Timotheus, métropolitain de Samosate, du monastère de Mar Šîla.
12. Aharon, évêque[6] de Maipherqaṭ, du monastère de [Mar] 'Atounos.
13. David, évêque d'Arsamosate, du monastère de Mar Moïse.
14. Iônan, évêque d'Aphrah, du couvent de Mar Atounos.
15. Jacques, métropolitain d'Émèse, du monastère de Ḥala[7].
16. Aharon, évêque de Circesium, du monastère de *Mar Ḥanania.*
17. Jacques, évêque des Taglibites, du monastère de Bir Qoum.
18. Severus, évêque d'Akazqawan[8], du couvent de Qartamîn. [756]
19. Aḥoudemma[9], évêque des Ma'adayê, de la Vallée d'Adam.
20. Stephanus, év. d'Irénopolis, de Tell 'Ada.
21. Anastasius, métropolitain de Tarse, de Saphylos.
22. Ignatius, évêque de Ḥadet, du monastère de Mar Zakai.
23. Aharon, métropolitain d'Anazarbus, du monastère de Mar Zakai.
24. Joseph, évêque de Zeugma, du monastère de Mar Joseph.
25. Aharon, métropolitain de Cyrrhus, du monastère de Mar Jacques.
26. David, évêque de Ḥarran, du couvent de Qartamîn.
27. Iwannis, év. de Callisura, de Saphylos.
28. Eliseus, évêque de Nisibe, du monastère de Salomon.
29. Ioḥannan, évêque de Kephar Touta et de Mardê, du monastère de Tell Çaphara.
30. Severus, évêque de Tella, du monastère des Confesseurs.
31. Jacques, évêque de Kaišoum, du monastère de Salomon.
32. Theodosius, métropolitain d'Apamée, de *Mar Jacques de Kaišoum.*

---

1. Août 845 ; cf. ci-dessus, p. 116. — 2. Nov. 846 ; cf. p. 116. — 3. Vers. ar. : [illegible]. — 4. Ar. : [illegible]. — 5. Ms. et vers. ar. : *Abam.* — 6. Ar. : « métrop. ». — 7. Ar. : [illegible]. — 8. Même leçon dans la vers. ar. ; cf. *Abadqawan* (XX, 20, XXII, 25a XXIX, 5). — 9. Vers. ar. : [illegible].

33. Ḥabîb, métropolitain d'Amid, du couvent de Ḥanania.
34. Basilius, évêque de Gišra, du monastère des Orientaux.
35. Cyriacus, métropolitain de Callinice, du monastère de Zakai.
36. Sergius, évêque de Qennéšrîn, du monastère de Pesilta[1].
37. Jacques, métropolitain de Hérat[2], du monastère de Bir Qoum.
38. Theodorus, évêque de Gišra, du monastère de Bir Qoum.
39. Isaias, métropolitain de Maipherqaṭ, du monastère de Bizôna.
40. Severus, évêque de Samosate et Hanazit, (du monastère) de Mar Ḥanania.
41. Ioḥannan, métropolitain de Jérusalem, du Grand monastère de Tell 'Ada.
42. Dionysius, métropolitain de Reçapha, du monastère de Naphšata.
43. Ḥanania, évêque de Tibériade, du monastère de Ḥala.
44. Daniel, évêque de Tell Bešmê, du (monastère de) Mar Atounos.
45. Daniel, évêque de Kephar Bala[3], de la Vallée d'Adam.
46. Petrus, ...de la Vallée d'Adam.
47. Samuel, métropolitain du Ségestan, du monastère de Mar Mattai.
48. Melkizédeq, métropolitain de Tagrit, du monastère de la Mère-de-Dieu.
49. Abraham, métropolitain d'Amid, du monastère de Mar Siméon.
50. Tiberius, évêque d'Arabie, de la montagne d'Édesse.
51. Ḥabîb, évêque de Qardou, du couvent de Ḥanania.
52. Ignatius, évêque d'Arménie, de Ḥarbâz.
53. Salomon[4], évêque des Nédjrayê et des *Ma'adayê, du monastère de Kanoušia.*
54. Anthimus, évêque de Dolik, du monastère de Bar Ḥadbešabba.
55. Petrus, évêque d'Aphrah, des moines de la montagne d'Édesse.
56. Basilius, évêque de Circesium, du monastère de Ḥanania.
57. Bacchus, évêque des Taglibites, de la Vallée d'Adam.
58. Salomon, métropolitain de Damas, du monastère de Iônan.
59. Job, évêque d'Aphrah, du monastère de Tell Çaphara de Ḥarran.
60. Noé, évêque d'Irénopolis, du monastère de Souqnîn[5].
61. Iwannis, évêque d'Apamée, du monastère de Qennéšrê.
62. Theodorus, évêque de Réš'ayna, du monastère de Saphylos.
63. Timotheus, évêque d'Arzoun, du monastère de Mar Zakai.
64. Athanasius Ḥakim, métropolitain de Dara.
65. Philoxenus, métropolitain de Reçapha, du monastère de Mar Zakai.
66. Cyrillus, qui est Noé, métropolitain de Jérusalem.
67. Eliseus, métropolitain de Maipherqaṭ, du monastère de Ḥanania.
68. Isaac, métropolitain de Damas, du monastère de Pesilta.
69. Siméon[6], métropolitain de Mabboug, du monastère du village de Sébân.
70. Siméon, évêque de Ba'lbek, de la montagne d'Édesse.
71. Isaac, évêque de Saroug, de la montagne d'Édesse.
72. Isaac, évêque de Cyrrhus, de la montagne d'Édesse.
73. Abraham, métropolitain de Hérat[7], de la montagne d'Édesse.
74. Athanasius, évêque de Qennéšrîn, de Mar Phocas.
75. Lazarus, métropolitain de Tarse, du monastère des Orientaux.
76. *Ioḥannan, évêque d'Arabie, du couvent* de Mar Zakai.
77. Sergius, moine, métropolitain de Tagrit.
78. Ioḥannan, évêque des Taglibites qui sont à Gazarta de Mossoul[8].

---

1. Vers. ar. : ܕܝܪ ܐܠܦܣܝܠܬܐ. — 2. Vers. ar. : ܗܪܐܗ. — 3. Vers. ar. : ܟܦܪ ܒܠܐ. — 4. Ar. : ܡܣܠܡܝܠ. — 5. Même leçon dans l'ar. — 6. La vers. ar. place ici les évêques dans un ordre différent (68, 72, 69, 70, 71, 74, 73, 75). — 7. Vers. ar. : ܗܪܝܗ. — 8. *Sic* ms. et vers. ar.; cf. XVII, 29.

79. Iohannan, évêque d'Irénopolis, du monastère de Qoubbê.
80. Gabriel, évêque de Gišra, du monastère des Orientaux.
81. Georgius, évêque de Zeugma, du monastère de Qennéšrê.
82. Mattai, évêque de Réš-Kêpha, de la maison des Confesseurs, d'Édesse.
83. Ignatius, évêque de Mardê, [du monastère][1] de Mar Hanania.
84. Stephanus, évêque de Callisura, (du monastère) de Mar Iohannan.
85. *Thomas, métropolitain de Mélitène*[2].

Ce Mar Iohannan administra le patriarcat pendant vingt-sept ans, et il institua ces évêques. Il mourut le jeudi 3 de kanoun 1er de l'an 1185[3], dans le couvent de Saphylos, et son corps fut conduit à son monastère de Mar Zakai.

XX. — Ignatius, patriarche, du couvent de Harbâz; il fut ordonné en l'an 1189[4], par les mains de Mar Timotheus, de Samosate, dans l'admirable couvent[5] qui est sur le fleuve de l'Euphrate.

Il institua ces [évêques] :

1. Severus, évêque de Reš-Kêpha, du monastère des Étrangers.
2. Abraham, métropolitain d'Anazarbus, du monastère de Hadbešabba.
3. Sergius, métropolitain de Cyrrhus, (du monastère) de Mar Lazarus de Harran.
4. Cyriacus, métropolitain d'Édesse, (du monastère) de Mar Iohannan de Dara.
5. Abraham, évêque [d'Alep][6], de la montagne d'Édesse.
6. Iohannan, évêque de Germanicia, du monastère de Zouqnîn.
7. Michel, évêque de Samosate, du couvent de Mar Atounos.
8. Iohannan, métropolitain d'Amid, du monastère de Mar Sergius.
9. Abraham, évêque de Circesium, du couvent de Hanania.
10. Elias, évêque de Hadet, du monastère de Mar Severus. [757]
11. Siméon, évêque de Zoubtara, du monastère de Mar Jacques de Kaišoum.
12. Cyrillus, évêque de Maipherqat, [du monastère][7] de Qennéšrê.
13. Gabriel, évêque de Saroug, du monastère de la Mère-de-Dieu, qui est dans le désert.
14. Jacques, évêque de Ba'lbek, du monastère de Pesilta.
15. Cyriacus, métropolitain d'Anazarbus, du monastère de Salomon.
16. Constantinus, évêque de Harran, du monastère de Qartamîn.

---

1. *Sic* vers. ar. — 2. Selon la Chronique (p. 116) et Barhébr., le patriarche ordonna 86 évêques. Nous pouvons suppléer un des deux noms manquants : Thomas de Mélitène, mentionné ci-dessus, p. 119, comme ayant été ordonné en 1180 (869). Cyriacus qui figure dans la série des évêques de Jérusalem (ci-après Appendice IV) entre Cyrillus (ci-dessus, n° 66) et Severus (XX, 26), devrait avoir été ordonné par Jean III; mais ce nom est probabl. inscrit par erreur dans la dite liste. Voir la note. Une inscription syriaque (Pognon, *Inscriptions sémitiques*, p. 44) mentionne un certain Ezéchiel de Hâh, év. du Tour 'Abdîn, entre Nonus (XVIII, 89) et Ezéchiel (XXI, 14); il pourrait avoir été ordonné par Jean III. — 3. Déc. 873. Cf. ci-dessus, p. 116.

4. En juin 878; cf. p. 119. — 5. Barhébr. (I, 390) : ܥܘܡܪܐ ܝܚܝܕܝܐ ܕܚܠܒ; vers. ar. : ܦܝ ܕܝܪ ܦܪܝܕ ܒܐܠܪܗܐ. Le texte primitif paraît avoir été ܥܘܡܪܐ ܝܚܝܕܝܐ ܕܥܒܕܐ, littér. : « la résidence unique par les œuvres ». — 6. *Sic* d'après l'ar.; le nom du siège est omis dans le ms. — 7. *Sic* vers. ar.

17. Aharon, métropolitain de Maipherqaṭ, du couvent de Ḥanania.
18. Gabriel, évêque d'Arabie, du monastère de Sébân[1].
19. Mattai, métropolitain de Dara, du couvent de Mar Ioḥannan de Dara.
20. Iwannis, évêque de Abadqawan[2] du couvent de Mar Salomon de Dolik.
21. Severus, métropolitain du Ségestan, du monastère de Tell Çaphara de Ḥarran.
22. Severus, métropolitain de Callinice, du monastère de Mar Zakai.
23. Theodosius, évêque de la ville de Doula[3], du monastère de Qennéšrê.
24. Ioḥannan, métropolitain de Mabboug, de la montagne d'Édesse.
25. Ioḥannan, évêque de Dolik, du couvent de Mar Jacques.
26. Severus, métropolitain de Jérusalem, du monastère de Zouqnîn[4].

Ce Mar Ignatius administra le patriarcat pendant cinq ans. Il mourut le mardi de la Passion[5], à Mériba; son corps y fut enseveli dans la grande église.

XXI. — THEODOSIUS, patriarche, du couvent de Qartamîn. Son installation eut lieu en l'an 1198, le dimanche 5 de šébaṭ[6], dans la ville d'Amid. Mar Timotheus, [métropolitain] de Samosate, lui imposa les mains.

Il institua ces évêques[7] :

1. Athanasius, métropolitain de Tagrit, de la montagne d'Édesse.
2. Job, métropolitain de Hérat, du couvent de Tell Çaphara, à Kaišoum.
3. Dionysius, métropolitain d'Apamée, [du monastère][8] de la Mère-de-Dieu.
4. Cyrillus, métropolitain d'Anazarbus, du monastère de Zouqnîn.
5. Dionysius, évêque de Tella, du couvent de Qartamîn.
6. Ezéchiel, évêque de Mélitène, du monastère de Mar Atounos.
7. Daniel, métropolitain de Damas.
8. Denḥa, évêque de Callisura, du monastère de Mar Šila.
9. Georgius, évêque de Circesium, du [monastère][8] de Mar Ioḥannan de Dara.
10. Gabriel, métropolitain de Tibériade, du monastère de Tar'el.
11. Michel, métropolitain de Mabboug, du monastère de Bizôna.
12. Jacques, métropolitain de Samosate, de la montagne d'Édesse.
13. Ignatius, métrop. d'Aphrah, qui est dans le Khorasan, de la montagne d'Édesse.
14. Ezéchiel, évêque du Ṭour 'Abdin, du monastère de Qartamîn.
15. Silvanus, évêque d'Arzoun, du monastère de Bar Ḥadbešabba.
16. Basilius, évêque d'Arménie.
17. Iônan, évêque d'Irénopolis, du couvent de Qartamîn.
18. Ḥabîb, métropolitain d'Anazarbus, du monastère de Mar Sergius.
19. Siméon, évêque de Tell Bešmê, du monastère de Mar Atounos.
20. Ḥabîb, métrop. de Reçapha, du monastère de Naphšata, de la montagne d'Édesse.
21. Ioḥannan, év. de Saroug, du monastère de Ḥabiša, qui est dans le Ṭour 'Abdîn.
22. Lazarus, métropolitain de Tarse, du Grand monastère de Samosate.
23. Elias, évêque de Gišra, de la Maison des moines, de la montagne d'Édesse.
24. Ḥabîb, évêque de Kaišoum, de la montagne d'Édesse.

---

1. Même orthographe dans la vers. ar. — 2. Vers. ar. : ܐܒܝ ܩܘܢ. — 3. Ar. : ܕܘܠܐ. — 4. La liste est complète d'après Barhébr. et la Chronique (p. 119). — 5. Le 26 mars 1194 (883) ; cf. p. 119.
6. Févr. 887 ; cf. p. 120. — 7. D'après la Chronique (p. 120) et Barhébr., il ordonna 33 évêques. Il manque donc un nom à notre liste. — 8. *Sic* vers. ar.

25. Basilius, évêque de Zeugma, du monastère de Siagta.
26. Mattai, évêque de la ville de Tella, du couvent de Ḥanania.
27. Thomas, évêque de Circesium, du couvent de Ḥanania.
28. Thomas, évêque d'Irénopolis, du monastère de Zouqnîn[1].
29. Severus, évêque de Dara[2].
30. Jacques, évêque des Nédjrayê.
31. Ḥabîb, évêque d'Irénopolis.
32. Sergius, évêque de Reš['ayna][3], du monastère de Mar Ioḥannan.

Mar Theodosius administra le patriarcat pendant 9 ans et 4 mois. Il mourut le 4[4] de ḥazîran de l'an 1207[5], dans le couvent de Qartamîn.

XXII. — DIONYSIUS [II], patriarche, du monastère de Beit Bôtîn de Ḥarran. Son installation eut lieu en l'an 1208, le 23 de nisan[6]. Jacques d'Émèse lui imposa les mains.

Par lui furent accomplies les ordinations suivantes[7] :

1. Theodosius, métropolitain d'Édesse, de la montagne d'Édesse.
2. Iwannis, métropolitain de Samosate, de Saphylos.
3. Timotheus, métropolitain de Damas, de Mar Atounos.
4. Ioḥannan, évêque des Tribus, du monastère de Jacques de Kaišoum.
5. Jacques, évêque d'Irénopolis, du monastère de Tell 'Ada.
6. Ignatius, évêque de Qennéšrîn, du monastère d'Eusébona.
7. Ioḥannan, évêque de Zouptara[8], du monastère de Mar Siméon.
8. Ioḥannan, évêque de Ḥarran, du monastère de Mar Severus.
9. Daniel, métropolitain de Samosate, du monastère de Ḥabrâz.
10. Cyriacus, évêque de Ba'lbek, de Mar Ioḥannan de Dara.
11. Gabriel, métropolitain de Cyrrhus, [du Grand Monastère.
12. Isaac, métropolitain de Hérat][9], du Grand Monastère qui est dans le territoire de la ville de Tella.
13. Philoxenus, métropolitain de.....[10], du monastère de Šêna.
14. Dioscorus, métropolitain d'Édesse, de Ḥarbâz.
15. Ḥabîb, évêque d'Irénopolis.
16. Samuel, métropolitain de Maipherqaṭ.
17. Abraham, métropolitain d'Aphrah, du monastère de Saphylos.
18. Isaac, évêque de Nisibe, du monastère de Qennéšrê.
19. Ioḥannan, évêque du Ṭour 'Abdin, du couvent de Qartamîn.
20. Job, évêque de Callisura, du couvent de Qartamîn.
21. Theodosius, évêque de Reš'ayna.
22. Cyrillus, métropolitain de Tarse, du monastère de Bizôna.
23. Theophilus, évêque de Zouptara[11], du monastère de Ioḥannan.
24. Daniel, évêque d'Arménie.
25. Gregorius, métropolitain de Callinice, de cette ville même. [758]
25a. Jacques, évêque d'Abadqawan, du monastère de Beit Botîn.
26. Abraham, évêque de la ville de Doula.

1. *Sic* vers. ar. : ܐܘܣܩܢܝܢ. — 2. *Sic* vers. ar. : ܕܐܪܗ; ms. : *Dada*. — 3. *Sic* vers. ar. : ܪܐܫ ܥܝܢ. — 4. *Sic* ms. et vers. ar. ; mais dans le texte (cf. p. 120) : « le 1er ». — 5. Juin 896.

6. *Sic* ms. et vers. ar. Cf. ci-dessus, p. 120. — 7. Cinquante et un évêques selon Barhébréus (I, 395). La liste ne contient que 50 noms. — 8. Vers. ar. : ܐܘܦܛܪܐ. — 9. La vers. ar. omet ces mots. — 10. Le nom du siège est omis dans le ms. et dans la vers. ar. — 11. Vers. ar. : ܐܘܦܛܪܗ.

27. Cosmas, évêque de Ḥadet.
28. Petrus, métropolitain de Reçapha, de la montagne d'Édesse.
29. Jacques, évêque de Tibériade, de Mar Jacques de Baṭnan [1].
30. Moïse, évêque d'Amid, du monastère de Mar Amalina.
31. Georgius, évêque de Ḥadet, de la montagne d'Édesse.
32. Ioḥannan, évêque de Mardê, du monastère de Mar Ḥanania.
33. Timotheus, évêque de Circesium.
34. Anastasius, évêque d'Abadqawan du Khorasan [2].
35. Athanasius, métropolitain de Damas.
36. Athanasius, métropolitain de Tarse.
37. Theodoretus, métropolitain de Maipherqaṭ, du monastère de Tellal.
38. Gabriel, métropolitain d'Apamée, du monastère de Bizôna.
39. Isaac, évêque d'Arménie, du couvent de Mar Mattai.
40. Jacques, évêque de Dolik, du couvent de Mar Jacques.
41. Elias, évêque de Mélitène, du monastère de Beit Bôtîn.
42. Ignatius, évêque d'Irénopolis, (du couvent) de Mar Ioḥannan.
43. Iwannis, métrop. de Dara, de cette ville.
44. Ignatius, métropolitain d'Amid, du monastère de Ḥarbâz.
45. Isaac, évêque de Zeugma, du monastère d'Eliseus.
46. Timotheus, évêque de Samosate, du monastère de Siméon.
47. Basilius, évêque de Bithynie [3], de la montagne d'Édesse.
48. Timotheus, évêque d'Édesse, du monastère de Reš'ayna.
49. Joseph, évêque de Saroug, de Mar Saba.

Ce Mar Dionysius administra le patriarcat pendant treize ans. Il mourut en l'an 1220, le mardi de la semaine du *Repos* [4], au mois de nisan [5], dans le monastère de Beit Bôtîn, et son corps vénérable et saint y fut enseveli.

XXIII. — Ioḥannan [Jean IV], patriarche, de la Colonne du monastère de Qourzaḥiel [6]. Son ordination eut lieu dans le monastère de Tell Çaphara, de Ḥarran, le samedi 21 de nisan de l'an 1221 [7]. Le vénérable Mar Ioḥannan, [évêque] [8] de Mar'aš, lui imposa les mains.

Il ordonna évêques [9] :

1. Thomas, métropolitain de Tagrit, de la Colonne de la montagne d'Édesse.
2. Iwannis, métropolitain de Hérat.
3. Denḥa, évêque de Kaišoum, du monastère de Saphylos.
4. Abraham, évêque de Dolik, du monastère de Noulaban.
5. Joseph, évêque de Mar'aš, du monastère de Tâbéš.
6. Theodosius, métropolitain de Maipherqaṭ.
7. Joseph, métropolitain de Jérusalem, de Damas.
8. Severus, évêque de Callisura, du [monastère] de Mar Jacques de Kaišoum.
9. Gabriel, évêque de Dolik, du couvent de Mar Jacques.
10. Job, év. d'Alep, du monastère de Bizôna.
11. Siméon, évêque de Gišra, du Pilier.
12. Denḥa, métropolitain de Tagrit, de l'église de Mar Thomas [10].

---

1. Vers. ar. : ܐܠܡܛܪܘܢܝ. — 2. Ar. : ܐܒܪܩܘܢ ܒܟܘܪܣܢ. — 3. Ar. : ܒܛܘܢܝܗ. Cf. ci-dessus, p. 452, n. 11. — 4. La semaine de Pâques. — 5. Le 18 avril 909 ; cf. ci-dessus, p. 120 ; Barhébr., I, 395.

6. Cf. ci-dessus, p. 121. Même rédaction dans Barhébr. ; l'arabe intervertit ici : « du monastère de la Colonne de Q. ». — 7. Avril 910. — 8. Dans l'ar. : « métrop. ». — 9. La liste (41 év.) est complète. — 10. Voir la note suivante.

13. Isaac, métropolitain d'Émèse, du monastère de Qourzaḥiel de Ḥarran[1].
14. Stephanus, évêque d'Irénopolis.
15. Jacques, évêque de la ville de Zeugma.
16. Thomas, évêque de Qennéšrin, de Siagta.
17. Theodorus, évêque pour les Nédjrayê et les Taglibites, du Pilier.
18. Sergius, métropolitain de Reçapha, du monastère de Mar Zakai.
19. Aharon, évêque de Gišra, du couvent de Qennešrê.
20. Samuel, évêque du Ṭour 'Abdin, de Qartamîn.
21. Theodosius[2], métropolitain de Jérusalem, de Mar Atounos.
22. Joseph, évêque d'Arzoun, supérieur du monastère de Qartamîn.
23. Ignatius, év. de Mardê, de [Mar] Ḥanania.
24. Moïse, métropolitain de Damas, du couvent de Šila.
25. Anthimus, évêque de Reš-Kêpha.
26. Constantinus, évêque de la ville de Tella.
27. Isaac, métropolitain de Cyrrhus, de Qourzaḥiel.
28. Abraham, métropolitain de Nisibe, de Mar Siméon.
29. Lazarus, évêque d'Irénopolis, de Mar Jacques.
30. Dioscorus, évêque de Réš'ayna.
31. Basilius, évêque de Circesium.
32. Ioḥannan, évêque de Mélitène, de Mar Bar Çauma.
33. Paulus, évêque d'Aphrah, du monastère de Mar Bar Çauma.
34. David, évêque de Zoupṭara, du monastère de Mar Salomon de Dolik.
35. Ignatius, évêque de Ḥarran, du monastère de Ḥesna Ḥamouça[3].
36. Severus, évêque de Callinice, de Mar Ḥanania.
37. Jacques, métropolitain de Callinice, de la montagne d'Édesse.
38. Iwannis, évêque d'Irénopolis, du monastère de Ḥesna Ḥamouça.
39. Ḥabîb, évêque de Tella, du monastère de Qourzaḥiel.
40. Cyriacus, évêque de Bithynie[4], de Mar Salomon.
41. Severus, évêque de Tell Bešmê, du couvent d'Atounos.

Ce Mar Ioḥannan exerça le patriarcat pendant douze ans. Il mourut le samedi, dernier jour de tésrî II (de l'an 1234)[5], dans le monastère de Saphylos, de Rés'ayna ; et son corps fut enseveli là, dans la grande église.

XXIV. — [759] Basilius, patriarche, du couvent de Saphylos, dans le village de Mérîba, en l'an 1234, le vendredi 15 de 'ab[6], en la fête de la Mère-de-Dieu. Mar Ḥabîb[7], [évêque] d'A[na]zarbus, lui imposa les mains.

Il fit les ordinations de[8] :

1. Cyriacus, métropolitain de Cyrrhus, du couvent même.
2. Gregorius, métropolitain de Mélitène et Claudia.

---

1. *Sic* ms. et vers. ar. (حمزل); mais Qourzaḥiel était dans la région d'Antioche. Je pense que le nom doit être joint à la ligne supérieure et qu'il faut lire « Mar Thomas de Ḥarran ». — 2. *Sic* ms. et vers. ar. ; dans la liste des év. de Jérusalem, appendice IV (n° 71), ce prélat est appelé *Theodorus*. — 3. Ar. : ܡܠܟܘܗ ܐܠܫܐܡܝܡ. — 4. Vers. ar. : ܒܝܬܘܢܝܗ. — 5. Nov. 922.

6. Août 923. — 7. *Sic* ms., vers. ar. et Barhébr. (cf. XXI, 18). Ci-dessus, p. 121, le texte porte « Jacques », vraisemblablement par une faute de copiste. — 8. Lire : ܕܐܦ̈ܪܝܘܣ. La liste est complète.

3. Ignatius, métropolitain d'Anazarbus, du village de Bala[1].
4. Theodosius, métropolitain de Mabboug, d'Arpânia[2].
5. Job, évêque d'Abadqawan, en Perse, d'Édesse.
6. Theodosius, métropolitain de Samosate, de la montagne d'Édesse.
7. Siméon, métropolitain de Ḥadet, de Mar Jacques de Kaišoum.
8. Iohannan, métropolitain de Saroug, du couvent de Ḥanania.
9. Stephanus, évêque d'Arménie, de Mar Eliseus.
10. Job, métropolitain de Tibériade, de Mar Zakai.
11. Iwannis, évêque du Ṭour 'Abdîn, de Qartamîn.
12. Gabriel, métropolitain de Dara, supérieur du couvent des Orientaux.
13. Iohannan, évêque des Nédjrayê et des Ma'adayê, du monastère de Qarqaphta.
14. Athanasius, métropolitain d'Émèse, de Mar Ḥanania.
15. Athanasius, évêque des Tribus, du couvent de Ḥarbâz.
16. Cyrillus, métropolitain de Jérusalem, de la montagne d'Édesse.
17. Iwannis, évêque de Saroug, du monastère de Mar Bar Çauma.
18. Philoxenus, métropolitain d'Édesse.
19. David, métropolitain d'Émèse, du monastère de Mar Šila.
20. Julius[3], métropolitain de Maipherqaṭ, du Pilier.
21. Athanasius, évêque de Ba'lbek, supérieur du monastère d'Édesse.
22. Iwannis, métropolitain d'Amid, de Mar Bar Çauma.
23. Job, évêque de Zeugma, du monastère de Siagta.
24. Dionysius, métropolitain de Samosate, du monastère de Mar Severus.
25. Gregorius, évêque de Ḥadet, du couvent de Mar Iohannan.
26. Abraham, évêque d'Alep, du couvent de Mar Iohannan.
27. Petrus, métropolitain du Ségestan, de la montagne d'Édesse.
28. Sergius, évêque de Saroug, de Mar Bar Çauma.
29. Iwannis, évêque de Gišra, du couvent de Mar Zakai.
30. Jérémie, évêque de Ḥâmâm[4], du couvent de Ḥesna Hamouça.
31. Petrus, évêque de Mardê et Kephar Touta, du monastère de Ḥanania.
32. Paulus, métropolitain de Hérat, de la montagne d'Édesse.

Ce Mar Basilius exerça le patriarcat pendant onze ans et sept mois. Il mourut le mercredi de la Passion, 25 d'adar[5], dans le monastère Oriental. — Que sa prière nous accompagne ! Amen.

XXV. — Iohannan [Jean V], patriarche, de la Maison des moines de la montagne Noire. Son ordination eut lieu à Tell 'Ada, village de la région d'Antioche, en l'an 1247[6], le dimanche 28 de 'ab[7]. Mar Athanasius, [métropolitain][8] de Tarse, lui imposa les mains[9].

Il ordonna ceux-ci[10] :

1. Basilius, métrop. de Tagrit, de Qartamîn.
2. Anastasius, év. d'Alep, de Mar Siméon[11].
3. Jacques, métropolitain de Tibériade, de Mar Iônan de Damas.

---

1. Vers. ar. : ܒܐܠܣ. — 2. Ar. : ازفانيس (Raphanée ?). — 3. Même leçon dans l'ar. — 4. Ar. : [illegible]. — 5. En l'an 1246 (25 mars 935).

6. Ms. et vers. ar. : 1227 (faute évidente). — 7. Août 936. — 8. *Sic* vers. ar. — 9. Cf. ci-dessus, p. 121. — 10. La liste (48 év.) est complète. — 11. Vers. ar. : ܫܠܡܘܢ « Salomon ».

4. Gregorius, évêque de Reš'ayna.
5. Mattai, evêque d'Arzoun, de Mar Zakai.
6. Iwannis, évêque de Doula.
7. Abraham, évêque de Ḥadet[1], de Mar Zakai.
8. Iwannis, év. de Qâstan[2], de Mar Eliseus.
9. Iwannis, év. de Dolik, de Mar Salomon.
10. Ḥabib, év. du Ṭour 'Abdîn, de Qartamîn.
11. Basilius, év. de Samosate, de Qâqôsîn[3].
12. Athanasius, métropolitain d'Aphrah, de Mar Daniel.
13. Severus, évêque de Circesium, du couvent de Qartamîn.
14. Jacques, métrop. de Maipherqaṭ, de Bizôna.
15. Timotheus, évêque de Wastan.
16. Athanasius, évêque d'Aphrah, de Saphylos.
17. Job, évêque de Ḥamâm et Kînisa.
18. Sergius, métrop. d'Apamée, de Bizôna.
19. Basilius, évêque d'Arsamosate, du monastère de Salomon.
20. Abraham, év. d'Arménie, de Mar Sergius.
21. Siméon, évêque de Qennešrin, du Grand Couvent.
22. Theodosius, évêque de Zouptara, de Mar Atounos.
23. Iohannan, métropolitain de Damas, du couvent de Naphšata d'Alep[4].
24. Jacques, métropolitain de Mabboug, de Mar Zakai.
25. Athanasius, métropolitain de Samosate.
26. Severus, évêque de Reš Kêpha, de Bizôna.
27. Iohannan, métropolitain d'Anazarbus.
28. Job, métropolitain de Nisibe.
29. Joseph, métropolitain d'Amid, du monastère de Mar Bar Çauma.
30. Stephanus, évêque de Zouptara.
31. Petrus, évêque de Claudia.
32. Iohannan, évêque de Ségestan.
33. Ignatius, évêque de la contrée du Halys[5].
34. Philoxenus, évêque de Ḥarran, du monastère de Naphšata.
35. Abraham, métrop. d'Édesse, du Pilier.
36. Athanasius, métropolitain de Tarse.
37. Moïse, évêque de Germanicia.
38. David, métropolitain d'Anazarbus.
39. Ḥabîb, métrop. de Reçapha, de Mar Zakai.
40. Jérémie, métropolitain de Tarse.
41. Athanasius, [métropolitain][6] d'Anazarbus.
42. Ignatius, év. du Ṭour 'Abdîn. [760]
43. Jacques, évêque de Ḥamâm et Kînisa.
44. Iwannis, évêque de Wastan, d'Amid.
45. Iwannis, métropolitain de Mélitène.
46. Michel, métropolitain de la ville de Dara.
47. Jérémie, métropolitain de Jérusalem, de la montagne d'Édesse.
48. Iohannan, évêque de Qarnah.

Ce Mar Iohannan exerça le patriarcat pendant dix-sept ans, et il mourut le 3 de tamouz[7], en la fête de Mar Thomas. Son corps fut enseveli dans le Grand couvent de Tell 'Ada, dans le caveau du vénérable Mar Jacques d'Édesse. — Que sa prière soit avec nous !

XXVI. — Iwannis [Jean VI], patriarche, [de la Colonne de Qouzaḥiel][8]. Il fut institué en l'an 1265[9] dans le village de Tell 'Ada. Mar Jacques, métropolitain de Callinice, lui imposa les mains.

Il ordonna ces évêques[10] :

---

1. Vers. ar. : حرّان « de Ḥarran ». — 2. Vers. ar. : ܩܐܣܛܢ (cf. ܘܣܛܢ, nos 15 et 44). — 3. Ar. : ܩܐܩܘܣܝܢ. — 4. D'après le ms. et la vers. ar. le sens est bien « Naphšata à Alep » (comme ci-dessus, XVIII, 55); mais la lecture inspire quelque doute, un couvent de ce nom étant sûrement dans la montagne d'Édesse. — 5. Vers. ar. : ܕܐܠܘ ܐܠܘܣ. Peut-être « de la région maritime » (ἁλός)? — 6. *Sic* vers. ar. — 7. Barhébr. ajoute que c'était un dimanche, ce qui correspond à l'année 1364 (juillet 953). Cf. ci-dessus, p. 121.

8. *Sic* vers. ar. ; cf. ci-dessus, p. 124. — 9. 16 juillet 954 (*ibid.*). — 10. La liste (10 év.) est complète.

1. Elias, métrop. de Mélitène, de Zouqnîn[1].
2. Joseph, métrop. de Damas.
3. Moïse, métropolitain d'Émèse, de Mar Abḥai.
4. Basilius, évêque de Zouptara.
5. Lucas, évêque de Qarnah.
6. Joseph, métropolitain de Nisibe.
7. Moïse, évêque d'Arabie.
8. Siméon, évêque d'Aphrah du Khorasan.
9. Sergius, évêque de Baʿlbek.
10. Jacques, métropolitain de Symnadou[2].

Ce Mar Iwannis administra la patriarcat pendant deux ans. Il mourut le vendredi, dernier jour de kanoun II[3], dans le couvent de Mar Salomon de Dolik.

XXVII. — Dionysius [III], patriarche, du couvent de Qartamîn. Il fut institué le 28 de tešrî II de l'an 1269[4]. Mar Jacques, métropolitain de Callinice, lui imposa les mains.

Il ordonna ces évêques[5] :

1. Éléazar, métropolitain d'Anazarbus[6].
2. Iohannan, évêque de Zouptara, du monastère de Nahra de Qarîrê.
3. Athanasius, métropolitain de Damas.
4. Iwannis, évêque de Mardê, du couvent de Qartamîn.
5. Theodosius, évêque d'Aphrah, de Mar Ḥanania.
6. Dioscorus, métropolitain de Dara.
7. Ézéchiel, métropolitain de Mélitène.
8. Timotheus, évêque de Circesium.

Ce Mar Denys administra le patriarcat pendant deux ans. Il mourut au mois de ḥaziran[7] de l'an 1272, dans le couvent de Qartamîn, et son corps fut enseveli dans le caveau du patriarche Mar Theodosius[8].

XXVIII. — Abraham, patriarche, du monastère de Tarʿel, en l'an 1273[9], au village de Tell ʿAda. Mar Job, évêque de Zeugma, lui imposa les mains.

Il ordonna ces évêques[10] :

1. Iohannan, métropolitain de Tibériade, d'Antioche.
2. Cyriacus, métropolitain de Tagrit, de la ville d'Alep[11].
3. Constantinus, évêque de Germanicia.
4. Severus, év. du Ṭour ʿAbdîn, de Tell ʿAda.
5. Timotheus, évêque de Ḥarran, dans le monastère de Tarʿel.
6. Ignatius, évêque de Gišra, dans le monastère de Tarʿel.
7. Iohannan, métropolitain de Callinice, dans le monastère de Tarʿel.

---

1. Cf. p. 125, et supprimer la n. 1; Elias ayant été ordonné par Jean, et non par Denys, la date 1269 doit être maintenue. — 2. Vers. ar. : « de Ḥesn Mançour ». La lecture « Symnadou » est confirmée par le texte, ci-dessus, p. 131. — 3. Janv. 957 (1268); p. 124, n. 4.

4. *Sic* ms.; mais il faut corriger 1270 (28 nov. 958); cf. p. 124, n. 6. — 5. La liste (8 év.) est complète. — 6. Appelé Lazarus, ci-après, p. 467, l. 20. — 7. Le 2 juin 961. Cf. p. 124. — 8. Cf. ci-dessus, p. 460.

9. Le 25 mai 962; cf. p. 129. — 10. D'après Barhébr. et le texte cité (p. 130), il ordonna sept évêques. Mais il est dit expressément (p. 129) qu'il institua lui-même son maître Anastasius comme évêque d'Alep. Or cet évêque ne figure pas dans la liste. Le seul év. d'Alep mentionné dans nos listes sous le nom d'Anastasius est celui qui fut ordonné par Jean V, vers 936 (XXV, 2). — 11. Vers. ar. : « à Alep ».

Il administra le patriarcat pendant dix mois et il mourut le 4 d'adar[1]. Il fut enseveli par son maître, Mar Anastasius, évêque d'Alep, dans cette ville. — Que sa prière nous accompagne!

XXIX. — IOHANNAN [Jean VII], patriarche, surnommé de *Sarigta*, à cause de sa grande pauvreté, aussi du monastère de Tarʿel; le dimanche 9 de tamouz de l'an 1276[2], il fut institué à Kephar Nébo, dans la région de Saroug. Mar Sergius, [évêque de Saroug][3], lui imposa les mains.

Il ordonna ceux-ci[4] :

1. Iohannan, évêque de Reš-ʿayna, du Pilier.
2. Ignatius, métropolitain d'Amid.
3. Theodosius, métropolitain de Damas.
4. Iohannan, métropolitain de Hérat.
5. Timotheus, métropolitain de Maipherqaṭ, de Qarîrê.
6. Philoxenus, métropolitain d'Édesse, de la montagne.
7. Ignatius, métropolitain de Mélitène[5].
8. Iwannis, évêque du Ṭour ʿAbdîn.
9. Basilius, évêque de Mardê.
10. Iwannis, évêque de Hérat du Khorasan[6].
11. Athanasius, évêque de Callisura.
12. Dionysius, évêque de Ḥadet.
13. Elias, métropolitain de Samosate.
14. Sergius, év. d'Alep, de Šégara de Pésqîn[7].
15. Iohannan, métropolitain de Tibériade.
16. Cyriacus, évêque de Saroug, du monastère de Sergisyeh.
17. Iwannis, évêque de Germanicia, du monastère qui est dans le désert[8].
18. Ignatius, métropolitain de Dara, du monastère de Qartamîn. [761]
19. Sergius, évêque de Rešʿayna, du monastère de Tell Paṭriq.
20. Theophilus, métropolitain de Damas, du monastère de Mar Iônan.
21. Timotheus, métropolitain d'Amid, de Šégara de Mar Aharon[9].
22. Michel, évêque de Claudia, du couvent de Mar Bar Çauma.
23. Theodosius, évêque de Ḥarran, du monastère de Beit Botîn.
24. Basilius, métropolitain de Symnadou, du monastère de la Mère-de-Dieu.
25. Sergius, métropolitain d'Apamée, de Mar Atounos, qui est à Qarîrê.
26. Siméon, évêque de Zeugma et Goubbin[10], à Nahra de Qarîrê.
27. Thomas, métropolitain de Jérusalem, du monastère de Tarʿel, à Marʿaš.
28. Iohannan, métropolitain de Cyrrhus, de Šégara de Pésqîn[11].
29. Cosmas, métropolitain de Reçapha, de la Colonne qui est dans le monastère de Mar Bar Çauma de Saroug[12].
30. Petrus, évêque d'Arzoun, d'Amid, à Nahra de Qarîrê.
31. Ézéchiel, métropolitain de Dara et de Ḥabôra, du monastère de Qartamîn.
32. Sergius, évêque de Qarnah, de Šégara[13] de Pésqîn, en ce lieu.
33. Moïse, évêque du pays de Claudia, à Marʿaš.

---

1. Mars 963 (1274). Cf. p. 129.

2. Juillet 965. Cf. p. 130. — 3. Ainsi d'après le texte (*l. c.*). — 4. Au nombre de 48, d'après le texte et Barhébr. La liste paraît donc incomplète. Cf. en outre ci-après, n. 6. — 5. Ignatius le Cursor; cf. ci-dessus, p. 130. — 6. Même leçon dans la vers. ar. Paraît être une répétition du nº 4. — 7. Vers. ar. : ܡܢ ܫܓܪ ܠܦܣܩܝܢ; cf. ci-après, n. 11. — 8. Restituer : ܕܒܡܕܒܪܐ, d'après la vers. ar. — 9. Vers. ar. : ܡܢ ܫܓܪ ܡܢ ܕܝܪ ܡܪܝ ܐܗܪܘܢ. — 10. *Sic* vers. ar. : ܘܓܘܒܒܝܢ; ms. : « de » Goubbîn. — 11. Vers. ar. : ܫܓܪ ܠܦܣܩܝܢ. — 12. Vers. ar. : ܗܝ ܕܒܐܬܪ ܣܪܘܓ « qui est dans le pays de Saroug ». — 13. Vers. ar. : ܫܓܪ; cf. n. 7, 11.

34. Basilius, métropolitain de Tibériade, dans le village d'Arnôs[1].
35. Cyriacus, évêque de Zouptara, de Nahra de Qarîrê, à Mar'aš.
36. Paulus, évêque d'Aphrah, de Šégara[2] de Pésqîn, en ce lieu.
37. *Denha, évêque d'Arsamosate, [du monastère] de Tabèš[3], qui est à Kaišoum.*
38. Zacharias, év. de Saroug, du monastère de Nahra de Qarîrê, à Mar'aš.
39. Basilius, év. du Ségestan, du monastère de Sergisyeh, à Mar'aš.
40. Iohannan, métropolitain de Nisibe, du monastère de Mar Iohannan, à Mar'aš.
41. Michel, évêque de Callisura, du même couvent, en ce lieu.
42. Basilius, évêque de Saroug, de la montagne d'Édesse.
43. Iwannis, évêque de Ḥâmâm, du [monastère de] Tabéš de Kaišoum, [à Mar'aš.
44. Petrus, évêque de Ḥarran, du Grand Monastère][4], à Mar'aš.
45. *Theodosius, évêque de Mar'aš, du monastère de Sergius et Bacchus.*
46. Samuel, évêque de Ḥamâm, du monastère de Mar Phargisia, qui est dans le pays de Tâgra[5].
47. *Cyriacus, évêque de Djiḥan*[6].
48. *Iohannan, maphrien de Tagrit, à Mar'aš*[7].

Il exerça le patriarcat pendant vingt ans; et il mourut [8] dans le couvent de Barîd; son chaste corps y fut enseveli dans le temple qu'il y avait bâti.

XXX. — ATHANASIUS [V], patriarche, surnommé Çalḥaya[9], du couvent de Mar Aharon de Šégara[10]. Il fut institué en l'année 1298, le jeudi 21[11] de tešrî 1er, dans le village de Qoṭainé[12], dans la région de Djiḥan. Lazarus[13], métropolitain d'Anazarbus, lui imposa les mains.

Il ordonna ceux-ci[14] :

1. Paulus, métropolitain de Tarse, du monastère de Mâdîq.
2. Andreas, métropolitain de Cyrrhus, du monastère de Bârîd.
3. Iohannan, évêque d'Arsamosate[15], du monastère de la Mère-de-Dieu dans la région de Callisura.
4. Isaac, évêque de Callisura, du monastère de Sergisyeh.
5. Petrus, évêque de Saroug, du couvent de Mar Bar Çauma.
6. Iwannis, évêque de Mardê, Reš'ayna et Kephar Touta, de Sergisyeh.
7. Philoxenus, métropolitain de Dara, du couvent de Qartamîn.
8. Christodulus, évêque de Ba'lbek, du monastère de Mar Iônan qui est à Damas.
9. Cyrillus, évêque d'Arménie, du monastère de Mar Eliseus.
10. Moïse, évêque de Samosate, du monastère de Nahra de Qarîrê.

1. Même leçon dans la vers. ar. — 2. Vers. ar. : ܫܓܪ ; cf. p. 466, n. 13. — 3. Vers. ar. : ܛܐܒܫ. — 4. L'ar. a omis les mots entre crochets. — 5. Vers. ar. : ܦܐܪܓܝܣܝܐ ܦܝ ܒܠܐܕ ܬܐܓܪ. La leçon ܫܓܪܐ s'est déjà rencontrée ; cf p. 20 l. 9 ; 21, l. 5. — 6. Cet évêque qui assistait à la consécration de Jean VIII (cf. p. 139) et qui n'a pas été ordonné par Athanase V, est sans doute un des deux ou trois dont les noms ont disparu de la présente liste. — 7. Ordonné par ce patriarche en 961 (1292), d'après Barhébr., *Chr. eccl.*, II, 253. — 8. En 1296 (985) ; cf. ci-dessus, p. 131.

9. Vers. ar. : ܐܠܨܠܚܝܐ. — 10. Vers. ar. : ܕܐܠܫܓܪ. — 11. Oct. 986. Il faut lire 21 (date exacte), quoique le ms. semble porter 27. Cf. ci-dessus, p. 134. — 12. Vers. ar. : ܩܛܝܢܐ. — 13. Appelé « Éléazar », ci-dessus, XXVII, 1. — 14. Au nombre de 39, selon Barhébr. et la Chronique (p. 134). — 15. Vers. ar. : « de Samosate » (lecture moins probable).

11. Basilius, métropolitain de Baleš [1], de la région d'Antioche.
12. Timotheus, métropolitain de Mabboug, du monastère de Mauricius.
13. Iwannis, métropolitain de Hérat, d'Amid, dans ce couvent.
14. Gregorius, évêque de Bîrta [2], du monastère du Cursor de Mélitène.
15. Moïse, métropolitain de Callinice, du monastère de Mar Iohannan de Cyrrhus, à Mélitène.
16. Philoxenus, évêque de Tella Qastra, du couvent de Bar Gâgî, à Mélitène.
17. Ignatius [3], métrop. de Tagrit, du monastère des Quarante [4], de Bar Gâgî, à Mélitène.
18. Basilius, év. de 'Arqa, du monastère de Baitaya [5], dans le monastère de Bârîd.
19. Iohannan, évêque de Zeugma, du couvent de Bârîd.
20. Ignatius, métropolitain d'Édesse, du monastère de Bar Gâgî.
21. Dioscorus, métropolitain d'Émèse, du monastère de Mar Mâma.
22. Joseph, évêque du Tour 'Abdîn, du monastère de Qartamîn.
23. Thomas, métropolitain d'Anazarbus, du monastère de Mašar'a, à Bârîd.
24. Dionysius, qui est le syncelle [6], évêque de Claudia.
25. Timotheus, évêque d'Aphrah, du monastère de Mašar'a.
26. Iohannan, évêque du Tour 'Abdin, du couvent de Qartamîn [7].
27. Gabriel, évêque d'Alep, du couvent de Mar Salomon.
28. Theodosius, métropolitain de Maipherqat, du monastère de Mar Iohannan.
29. Iwannis, évêque d'Arsamosate, de Bârîd, à Mar Domitius.
30. Philoxenus, métr. de Mabboug et Gišra, du monastère de la Mère-de-Dieu.
31. Jacques, évêque de Ba'lbek, du monastère de Mar Iohannan.
32. Daniel, évêque d'Arménie, du monastère de Kêpha des Arzanéniens, à Bârîd.
33. Thomas, métropolitain de Tibériade, du monastère de Mar Mattai.
34. Petrus, évêque de 'Arabissus, du couvent de Mar Bar Çauma.
35. Abraham, év. de Zeugma, du monastère de la Mère-de-Dieu de Mar Bar Çauma.
36. Iohannan, évêque de Dolik, du couvent de Mar Šéna.
37. Elias, [évêque] [8] de Symnadou, du monastère de Petrus.
38. Ignatius, évêque d'Arzoun, dans le couvent de Mar Bar Çauma.
39. *Iwannis, métropolitain de Mélitène, du couvent de Bârid* [9].

Il administra le patriarcat pendant seize ans, et il mourut dans le couvent de Mar Bar Çauma [10]. Son saint corps fut enseveli dans la sacristie, qui est sur le côté nord de l'église ancienne. — Que sa prière soit avec nous! Amen!

XXXI. — **[762]** IOHANNAN [Jean VIII], patriarche, qui est Bar 'Abdoun, de Mélitène, moine de la montagne Noire [11]. Son ordination eut lieu le jeudi 6 de tamouz de l'an 1315 [12], dans le monastère de la Mère-de-Dieu de Boundouqah,

1. Vers. ar. : ܒܠܫ. — 2. Ar. : ܒܝܪܗ — 3. Surnommé Bar Qîqî; cf. p. 134. — 4. Des XL Martyrs de Sébaste; cf. p. 126. — 5. Vers. ar. : ܕܝܪ ܐܠܐܥܡܕܗ. — 6. Vers. ar. : ܗܘܝܘ ܣܘܢܩܠܣ. — 7. Cf. BAR HEBR., *Chr. eccl.*, I, 417. — 8. *Sic* vers. ar. — 9. Ce nom devait figurer dans la liste avant le n° 17. Cf. ci-dessus, p. 134. Il se lit également dans la liste des évêques de Mélitène (n° 19), ci-après, App. IV. — 10. Cf. ci-dessus, p. 135. En 1314 (1002-03).

11. Cf. ci-dessus, p. 137. — 12. 6 juillet 1004; cf. p. 139.

dans le pays de Goudpai[1]. Petrus, évêque de Ḥarran, lui imposa les mains.
Il ordonna évêques ceux-ci[2] :

1. Thomas, métropolitain de Samosate, de la montagne Noire.
2. Iohannan, métropolitain d'Amid, de Mar Atounos ; son disciple.
3. Severus, évêque d'Arzoun, du monastère de Qartamîn.
4. Athanasius, métropolitain de Tarse, [du couvent] de Sergius et Bacchus.
5. Ignatius, métropolitain de Mélitène, du monastère de Qainan[3] de Ḥadet.
6. Athanasius, métropolitain de Callinice, du couvent de Mâdîq.
7. Iohannan, métrop. du diocèse de Ḥauran de Bithynie, de l'église de Çôr[4].
8. Basilius, métropolitain de Hérat, du couvent de Qartamîn.
9. Iwannis, évêque de Ḥadet et de Ra'bân, du couvent de Mar Lazarus de 'Arqa.
10. Abraham, évêque de Callisura, du monastère de Sergisyeh[5].
11. Petrus, métropolitain de Callinice, du monastère d'Abadhar.
12. Marouta, métropolitain de Tibériade, de la ville de Baleš.
13. Siméon, évêque de Šaizar, du monastère de Mašai'a.
14. Basilius, métropolitain d'Anazarbus, du monastère d'Abou'l-haour[î][6].
15. Isaac, évêque de 'Arqa, du monastère de Bar Gâgî, secrétaire du patriarche, et qui par la suite se fit chalcédonien[7].
16. Elias, évêque de Zeugma, du monastère de Mar Julianus.
17. Mattai, évêque du Ségestan, du monastère de Mar Ḥanania.
18. Andreas, évêque de Kaišoum, du monastère de Tabéš, de cette ville.
19. Basilius, métropolitain de Nisibe, du monastère de Qartamîn.
20. Sergius, évêque de Saroug, du monastère de Julianus de Kaišoum.
21. Iohannan, évêque de Reš'ayna, du couvent de Mar Ḥanania.
22. Iohannan, métropolitain de Dara et Ḥabôra, du couvent de Bârîd.
23. Timotheus, évêque de Qarna et Tella d'Arsanias, du couvent de Mar Bar Çauma.
24. Siméon, évêque de Tella et Lâqabîn, du couvent de Mar Domitius.
25. Cyrillus, évêque de Ḥâmâm, du couvent de la Mère-de-Dieu qui est à Anazarbus.
26. Iohannan, métropolitain de Dara, du monastère de Mar Abai[8] de Qélat.
27. Thomas, évêque de Claudia, du monastère de Nahra de Qarîrê.
28. Iohannan, métropolitain de Jérusalem, du monastère de Šéna d'Antioche.
29. Theodosius, métropolitain de Damas, du monastère de Soumaqa[9] de Karšéna.
30. Athanasius, métropolitain de Tagrit, du monastère de la Mère-de-Dieu.
31. Basilius, métropolitain d'Amid, du monastère de Bar Gâgî.
32. Abraham, métropolitain de Tarse, du monastère de Nahra de Callinice.
33. Athanasius, métropolitain de Goudpai et Karšéna, du monastère de Séblata.
34. Ignatius, évêque de Ḥâmâm, du monastère d'Abou'l-haourî.
35. Gregorius, évêque de Bîrta, du monastère de Ḥarçaphta.
36. Cyrillus, métropolitain de Cyrrhus, du monastère de Mar Saba.

---

1. Vers. ar. : ܦܝ ܟܘܪܡܣܝܢ ܐܠܬܝ ܦܝ ܒܠܐܕ ܓܘܕܦܝ; cf. ci-dessus, p. 136. — 2. Barhébr. (I, 424) dit : « 47 évêques » (sans compter le maphrien de Tagrit) ; notre ms. dit : « 49 » (ci-dessus, p. 136). Il manque donc deux noms à notre liste. — 3. Même orthographe dans la vers. ar. — 4. Vers. ar. : ܚܘܪܐܢ ܡܕܝܢܗ ܡܢ ܐܠܒܬܢܝܗ ܨܘܪ ܟܢܝܣܗ ܡܢ. — 5. Cf. ci-dessus, p. 147. — 6. Ar. aussi : ܐܒܘܠܗܘܪ ; cf. nº 34. — 7. Cf. ci-dessus, p. 143-145. — 8. *Sic* ms. et vers. ar. — 9. Vers. ar. : ܕܝܪ ܐܠܣܡܩܐ. Il faut probablement lire : ܕܝܪܐ ܣܘܡܩܬܐ « le monastère Rouge » (cf. XXXII, 31), et Kaišoum au lieu de Karšéna.

37.[1] Dionysius, métropolitain de Maipherqat, du monastère de Zarnouqa.
38. Philotheus, métropolitain d'Aphrah, du monastère de Mar Mattai.
39. Philoxenus, métropolitain de Jérusalem, de Bar Gâgî.
40. Basilius, évêque de Ḥarran, du couvent de Qartamîn.
41. Moïse, évêque de Ḥesna de Ziad, du couvent de Mar Aharon.
42. Athanasius, qui est Ḥaiyê, évêque d'Arsamosate, du couvent de Mar Aharon de Šégara. Celui-ci devint patriarche[1].
43. Iwannis, évêque de Dolik, du monastère d'Abou'l-haourî.
44. Abraham, métropolitain de Samosate[2], du monastère de Séblata, dans le monastère de Perrhîn, de Mar Christophorus.
45. Dionysius, évêque de Tella d'Arsanias, du monastère de Sêblata, dans le couvent de Mar Bar Çauma.
46. Basilius[3], évêque de Claudia, du couvent de Mar Bar Çauma.
47. Iwannis, métropolitain d'Arzoun, du couvent de Qartamîn.
48. *Dionysius, évêque de Tell Paṭriq*[4].

Ce bienheureux ordonna encore d'autres évêques, mais parce qu'il fut pris par les Grecs et emmené en exil, ainsi qu'il est raconté dans son histoire écrite plus haut dans ce livre[5], les noms de tous n'ont pas été consignés.

Il exerça le patriarcat pendant vingt-six ans et il mourut en l'an 1341[6], le 2 de šebaṭ, en exil dans le pays des Bulgares, dans un vrai martyre. Que sa prière soit avec nous !

XXXII. — Dionysius [IV], patriarche, qui est Ḥaiyê, supérieur [du couvent] de Lazarus, dans la région de Mélitène. Son ordination eut lieu le jeudi 14 de téšrî 1er de l'an 1343[7], dans le monastère de Mar Domitius de Claudia, dans le temps de la persécution (excitée) par les Chalcédoniens. Les évêques s'étaient réunis [à Ṭemanîn, dans la région de Claudia][8]. Mar Abraham de Callisura lui imposa les mains :

Il ordonna ces évêques[9] :

1. Philoxenus, métropolitain de Symnadou, [du couvent] de Mar Bar Çauma.
2. Ignatius, évêque de Bîrta, qui est Isaïe, de Ḥarçaphta.
3. Iohannan, évêque de 'Arqa, du couvent de Tell Paṭrîq.
4. Gregorius, évêque de Mar'aš, qui est Mar Lazarus.
5. Athanasius, évêque de Djiḥan, du monastère de Circesium[10] (?)
6. Iohannan, métropolitain de Mélitène, du monastère de Mar Šéna.

Ensuite il s'en alla, à cause de la persécution des Grecs, et il résida à Amîd, dans l'empire des Arabes[11].

---

1. Cf. ci après, n° XXXIV. — 2. *Sic* vers. ar. — 3. Vers. ar. : *Philoxenus*. — 4. Un des évêques qui accompagnèrent le patriarche en exil ; cf. p. 151-145. Comme les trois évêques nommés avant lui ont été ordonnés par Jean VIII, il y a lieu de croire qu'il en fut de même pour Dionysius. — 5. Cf. ci-dessus, p. 141 et suiv. — 6. Même date dans la vers. ar. Cf. ci-dessus, p. 139, n. 1.

7. 14 oct. 1031 ; cf. p. 139, n. 1. — 8. Ces mots, aussi omis dans la vers. ar., sont rétablis d'après le texte de la Chronique, ci-dessus, p. 147. — 9. Au nombre de ?6, selon Barhébr. et la Chronique (p. 148). — 10. Vers. ar. : ܩܪܩܣܝܢ ; ms. : *Sérapion*. — 11. Cf. p. 147.

7. [**763**] Timotheus, métropolitain de Baleš, du monastère de Mar Atounos.
8. Athanasius, métropolitain d'Édesse, qui est Josué, supérieur du couvent de Mar Abḥai.
9. Iwannis, évêque de Ba'lbek, du couvent même.
10. Iwannis, métrop. d'Anazarbus, du monastère de Bouqâ[1], dans le couvent même.
11. Basilius, évêque de Ḥadet, du couvent de Mar Aharon.
12. Iwannis, évêque du Ṭour 'Abdîn, qui est Zakai, du monastère de 'Âbid.
13. Cyrillus, métropolitain d'Émèse, du monastère de Qaleph.
14. Ioḥannan, évêque de Tella et Lâqabîn, de Bar Gâgî.
15. Iwannis, évêque de Ḥesna de Ziad, qui est Bar Çauma, de Bar Gâgî.
16. Timotheus, évêque de Callisura, du monastère de Mar Aharon.
17. Philoxenus, évêque de Mabboug, de 'Arsalis[2], qui est Matušalaḥ.
18. Athanasius, métropolitain..... [3], de Bârîd, à Amid.
19. Iwannis, métropolitain de Hérat, du monastère de Pharîs.
20. Marcus, métropolitain d'Aphrah, du monastère de Nahra de Qarîrê.
21. Iwannis, métropolitain de Hérat, du couvent de Bar Gâgî.
22. Athanasius, métropolitain d'Émèse, du monastère de Qaleph.
23. Basilius, évêque de 'Arqa, du monastère d'Abou'l-haourî.
24. Gregorius, métropolitain d'Arménie, du monastère de Mar Georgius.
25. Timotheus, métropolitain de Tibériade, du monastère de Zarnouqa.
26. Basilius, métropolitain de Tagrit, en l'an 1349[4].
27. Gregorius, métropolitain de Callinice, de Bar Gâgî.
28. Abraham, évêque d'Arsamosate, du monastère de Šégara, qui est à Gargar.
29. Iwannis, évêque de Circesium, de Bârîd.
30. Ignatius, évêque d'Arzoun, du monastère de Bar Boušir.
31. Ioḥannan, évêque de Kaišoum, de Mar Julianus, le Couvent-Rouge[5].
32. Ignatius, métropolitain d'Amid, de cette ville[6].
33. Paulus, évêque de Mardê, du couvent de Qartamîn.
34. *Philoxenus, évêque de Dolik*[7].
35. *Athanasius, évêque de Lâqabîn*[7].

[Ce Mar Dionysius][8] administra (le patriarcat) pendant dix ans et mourut le 21 d'adar[9]. Son corps fut enseveli dans la grande église de la ville d'Amid.

XXXIII. — IOḤANNAN [Jean IX], patriarche, du couvent de Bar Gâgî. Il était le fils du frère de Mar Ioḥannan bar 'Abdoun[10]. Il fut ordonné en l'an 1353[11], le mardi..., à Pharzeman, sur les confins de Ra'bân. Mar Elias, président du synode[12], lui imposa les mains.

Il ordonna ceux-ci[13] :

---

1. Vers. ar. ; ܦܘܩܐ. — 2. Même orthographe dans la vers. ar. — 3. Le nom du siège omis dans le ms. et dans la vers. ar. — 4. 1038. — 5. ܕܝܪܐ ܣܘܡܩܐ. — 6. Ou « de ce couvent ». — 7. Ces deux évêques sont mentionnés ci-dessus, p. 161, par ordre d'ancienneté, entre Basilius de Ḥarran (XXXI, 40) et Iwannis d'Anazarbus (XXXII, 10). Il se pourrait qu'ils eussent été ordonnés par Jean VIII. — 8. *Sic* vers. ar. — 9. Probablement en 1353 (21 mars 1042) ; cf. p. 148, n. 1. Noter que la date 1368 indiquée là, est celle de la mort de son successeur; cf. ci-après, p. 472, l. 4 a f.
10. Jean VIII. — 11. Cf. ci-dessus, p. 160, et p. 139, n. 1. — 12. Évêque de Zeugma; cf. p. 161. — 13. Trente évêques, selon Barhébr. et la Chronique.

1. Ioḥannan, évêque de Zoubṭara, qu'il ordonna de force en ces jours-là.
2. Athanasius, évêque de Nisibe, du monastère de Qartamîn.
3. Iwannis, évêque de Ḥadet; secrétaire de Sa Paternité.
4. Zacharias, métropolitain de Jérusalem, du couvent de Bârîd.
5. Marcus, évêque d'Arzoun, du couvent d'Eliseus.
6. Basilius, métropolitain de Tarse; son secrétaire.
7. Basilius, métropolitain d'Anazarbus, du monastère d'Abou'l-haourî.
8. Petrus, évêque de Ḥâmâm et Bâlînag, du monastère de Sabê[1].
9. Timotheus, évêque de Ḥadet, de Bar Gâgî, à Ḥânî[2].
10. Sergius, évêque d'Alep, du monastère de Ḥabib.
11. Basilius, évêque du Ṭour 'Abdîn, de Qartamîn.
12. Petrus, métropolitain de Nisibe, du couvent de Qartamîn.
13. Thomas, métropolitain de Jérusalem, du couvent de Qartamîn.
14. Athanasius, métropolitain de Samosate, de Mar Lazarus.
15. Iwannis, évêque de Karšéna, qui est 'Abd[a][3] le moine.
16. Thomas, métropolitain du Ségestan, du monastère de Ḥânî, dans cette ville.
17. Elias, métropolitain de Baleš, qui est Abou'l-Ḥassan, diacre, de Maitan[2].
18. Dionysius, évêque de Bîrta de Gargar, qui est David, du monastère de Mar Julianus de Kaišoum.
19. Basilius, évêque de Ḥesn Mançour, à Qanqrat.
20. Dioscorus, év. de Samosate, à Labiṭôr[2].
21. Basilius, métropolitain d'Aphrah, du monastère de Ḥânî, dans cette ville.
22. Iwannis, év. de Callisura, de Tell Paṭrîq.
23. Basilius, évêque de 'Arqa, du couvent de Pharîs.
24. Gregorius, évêque de Mardê, Tell Besmê et Rêš'ayna.
25. Athanasius, métropolitain d'Arzoun, du couvent de 'Âbid 'Abdoun[2].
26. Iwannis, évêque de Goubbos, du monastère de Mar Bar Çauma.
27. Petrus, évêque de Claudia, du couvent de Ḥour 'Ebar.
28. Philoxenus, évêque de Ḥâmâm, de Bâlinag et de la ville de Sanoudanou[4], du monastère de la Mère-de-Dieu qui est dans la montagne Noire.
29. Iwannis, évêque d'Alep, du monastère de Ḥabîb, dans la montagne Noire.
30. Dionysius, métropolitain de Samosate, du monastère de Bar Gâgî.

[Ce Mar Ioḥannan][5] exerça (le patriarcat) pendant quatorze ans et dix mois, et il accomplit ces ordinations selon l'opération efficace de l'institution de Notre-Seigneur. Il mourut le samedi 24 de 'iyar de l'an 1368[6], et fut enseveli dans l'église de la Mère-de-Dieu, à Amid, sur le côté nord.

XXXIV. — Athanasius [VI], patriarche, qui est Ḥaiyê, autrefois évêque d'Arsamosate[7]. Il fut ordonné deux fois, contrairement aux convenances, dans

1. C.-à-d. « des Anciens ». Vers. ar. : ....ܣܒܐܐ ܘܡܚܠܝ ܡܢ ܕܝܪ ܐܠܩܕܡܐ — 2. Même orthographe dans la vers. ar. — 3. Même orthographe dans la vers. ar.; cf. ci-dessus, p. 273. — 4. Vers. ar. : ܘܣܢܐܕܘܢܐ ܐܠܡܚܝܣܐ. — 5. *Sic* vers. ar. — 6. 24 mai 1057; cf. ci-dessus, 162. La vers. ar. porte ici, par erreur, le 24 mars.

7. Cf. XXXI, 42. Ci-dessus, p. 162.

le pays de Pharîs ; Basilius, de Ḥarran, lui imposa les mains. Il fut blâmé pour la seconde ordination.

Il ordonna évêques ceux-ci[1] :

1. Gregorius, évêque de Kaišoum.
2. Ignatius, évêque de ʿArqa, du monastère d'Argoula[2].
3. Timotheus, évêque de Ḥesn Paṭrîq, du couvent de Mar Aharon de Šégara.
4. Timotheus, év. de Tell Paṭrîq, du monastère de Beit Baʿout de Ḥesna de Ziad.
5. Ignatius, métrop. de Symnadou, de Bârîd.
6. Athanasius, métropolitain d'Émèse, de cette ville.
7. Philoxenus, évêque d'Arsamosate, de la maison patriarcale[3].
8. Mattai, métrop. de Samosate. [764]
9. Iwannis, métropolitain de Maipherqaṭ, du monastère de Ḥour ʿEbar.
10. Timotheus, év. de Marʿaš, de Mar Šéna.
11. Ignatius, métropolitain de Damas.
12. Basilius, métropolitain de Ḥelbôn, de la Montagne Noire.
13. Theodosius, évêque de Raʿbân.
14. Petrus, évêque de ʿArqa. Celui-ci est Bar Arika[4], qui, après être revenu de l'exil, se fit chalcédonien, à cause d'une querelle.
15. Gregorius, [évêque de] Bìrta de Gargar.
16. Athanasius, évêque de Reḥabôt.
17. Ignatius, métropolitain de Mélitène ; fils de la sœur du patriarche[5].

Il ordonna encore d'autres évêques; à cause du trouble qui survint par suite de l'incursion des Turcs, ils ne furent pas inscrits. Le patriarche lui-même, tandis que les Chalcédoniens le conduisaient[6] à Constantinople, en vue d'une discussion, mourut en route, en l'an 1374[7]. Son corps fut enseveli dans le couvent de Mar Aharon de Šégara.

XXXV. — IOHANNAN [Jean X], patriarche, qui est Bar Šoušan, de Mélitène. Il avait été ordonné à Amid, à l'époque de Ḥaiyê, et avait cessé ses fonctions jusqu'à la mort de celui-ci[8]. Ensuite, les évêques se réunirent et lui firent violence; il accepta, et exerça [le patriarcat].

Il ordonna ces évêques[9] :

1. Ignatius, pour Qélat et Dara, de Qélat.
2. Siméon, évêque de Kaišoum; syncelle de notre Père.
3. Timotheus, pour Ḥarran, de l'église des Édesséniens, dans celle-ci.
4. Timotheus, évêque de Claudia, du monastère de Ḥarçaphta.
5. Athanasius, métropolitain de Symnadou, de Bârîd, à Ḥarran.
6. Basilius, évêque de Lâqabìn, du monastère de Lazarus de ʿArqa.
7. Dionysius, évêque de Goubbos, de Bar Gâgî.
8. Iwannis, évêque de ʿArqa, de Bar Gâgî.
9. Mattai, évêque de Saroug, qui est l'immonde[10] qui abandonna son diocèse.
10. Philoxenus, pour le Ségestan; et comme il n'y alla point, il fut déposé.

---

1. Vingt évêques, selon la Chronique (p. 163) et Barhébréus. — 2. Vers. ar. : ܡܢ ܕܝܪܐ ܐܪܓܘܠܐ. — 3. Littér. : « de la cellule de notre Père ». — 4. Vers. ar. : ܐܪܝܟ ܐܠܦܩܘܣ. — 5. Cf. p. 164, 165. — 6. ܡܣܬܕܒܪ. — 7. 1063 ; cf. p. 166.

8. Cf. p. 163, 170. — 9. Dix-sept, selon Barhébréus. — 10. ܛܦܫܐ, aussi dans la vers. ar.; *Taphša* pourrait être un nom propre.

11. Ignatius, évêque d'Arzoun, de la région de Maipherqaṭ.
12. Timotheus, métropolitain de Jérusalem, d'Amid, à Mar Abḥai.
13. Ignatius, métropolitain de Callinice, de Ḥarran, dans cette ville.
14. Basilius, évêque de Mardê, de Qartamîn.
15. Athanasius, métropolitain de Samosate, du monastère d'Ašoud.
16. Ignatius, évêque de Dolik, du monastère d'Abou 'l-haourî.
17. Iwannis, évêque de Mardîn, qui est Saül, de Qartamîn.

[Ce Mar Iohannan][1] exerça le patriarcat pendant neuf ans; et il mourut le mardi 27 de tésrî II, en l'an 1384[2]. Son corps fut enseveli dans l'église de la Mère-de-Dieu à Amid, près du tombeau de Mar Iohannan 'Abdoun, son maître[3].

XXXVI. — Basilius [II], patriarche, du couvent de Mar Bar Çauma de Šéna. En l'an 1385. Son ordination eut lieu à Ḥesna de Mançour; Athanasius, évêque d'Édesse, lui imposa les mains, le 6 de kanoun II[4].

Il ordonna ces évêques[5] :

1. Basilius, métropolitain d'Anazarbus, du monastère de Mar Abḥai.
2. Gregorius, évêque d'Alep, du monastère d'Ašoud, [dans le couvent][6] de Mar Bar Çauma.
3. Iohannan, métropolitain de Symnadou, de Bar Gâgî, dans le couvent de Mar Bar Çauma. C'est 'Abdoun le patriarche[7].
4. Athanasius, évêque de Ḥesna de Ziad, à Mar Bar Çauma.
5. Athanasius, métropolitain d'Édesse, dans le monastère de Mar Abḥai.
6. Athanasius, évêque de Karšéna, dans la résidence du patriarche à Qanqrat.
7. Iohannan, métropolitain et maphrien de Tagrit, de Qartamîn[8].

Il exerça le patriarcat un an et six mois. Il mourut, et fut enseveli dans l'église de Maipherqaṭ, Ville des Martyrs[9].

XXXVII. — Iohannan, qui est 'Abdoun, qui avait été fait métropolitain de Symnadou, et ravit le patriarcat par la violence[10].

Il ordonna ceux-ci[11] :

1. Iwannis, pour Tella de Ḥamdôn;
2. Abdochus, pour 'Arqa;
3. Ignatius, pour Mardê;
4. et Bouzîra[12], qui ensuite se fit musulman, à Amid.

Ce 'Abdoun demeura en vie sous quatre patriarches[13].

---

1. *Sic* vers. ar. — 2. Nov. 1072. — 3. Jean IX. Cf. ci-dessus, p. 171.

4. Janv. 1074. Cf. ci-dessus, p. 174. — 5. Sept, selon Barhébréus. — 6. *Sic* vers. ar.; restituer : ܕܝܪܐ ܘܡܢܗ. — 7. Cf. ci-après, n° XXXVII, et ci-dessus, p. 174. — 8. Cf. p. 175. — 9. *Martyropolis* est le nom grec de cette ville.

10. Cf. ci-dessus, p. 174 et suiv. — 11. Cf. p. 187. — 12. Vers. ar. : ܘܒܘܙܝܪܐ ܠܐܡܝܕ ܗܘ ܕܐܣܠܡ « Et Bouzîra pour Amid, lequel apostasia ». Ci-dessus, p. 187, le texte porte Khôrîza. — 13. Cf. p. 189. Ce rebelle n'ayant jamais été reconnu, nous avons pensé qu'il ne devait pas recevoir de numéro d'ordre dans la série des patriarches du nom de Jean.

XXXVIII. — DIONYSIUS [V], patriarche, qui est Lazarus, supérieur[1] du couvent de Mar Bar Çauma. Il fut ordonné dans ce couvent. Mar Iohannan, métropolitain de Tagrit, lui imposa les mains, en l'an 1388[2].

Il exerça le patriarcat pendant un an. Il n'ordonna aucun évêque. Il mourut à Ḥesn Mançour.

XXXIX. — IWANNIS, patriarche, qui est Iohannan [Jean XI], moine du pays de Karšéna. Il fut ordonné à Mélitène, en l'an 1391[3]. Ignatius, métropolitain de Mélitène, avec les évêques qui l'accompagnaient[4], lui imposa les mains.

Il ordonna ces évêques[5] :

1. Iohannan, métropolitain de Jérusalem, de Bârîd, dans ce couvent même.
2. Timotheus, évêque de Callisura, de Mar Bar Çauma.
3. Athanasius, évêque de Dolik et Mabboug, de Bârîd, en ce lieu.
4. Basilius, métropolitain de Maipherqaṭ, aussi de Bârîd, en ce lieu.
5. Çeliba, évêque de Bâlinag, du même couvent, et dans ce lieu.

[Ce Mar Iwannis][6] exerça le patriarcat un an et six mois, et mourut dans le couvent de Bârîd; son saint corps y fut enseveli.

XL. — DIONYSIUS [VI], patriarche, qui est Marcus, supérieur du couvent de Bârîd. Il y fut ordonné en présence d'un petit nombre d'évêques. C'est pourquoi il fut déposé et ne fut pas reçu; mais enfin il fut accepté, à cause de 'Abdoun qui excitait du trouble[7].

Il ordonna ceux-ci[8] : [765]

1. Philoxenus, évêque de Mar'aš, du monastère de Mar Bar Çauma.
2. Mattai, évêque de Ra'bân, du couvent de Šamnoug[9].
3. Basilius, év. de Ḥarran, du même couvent.
4. Iwannis, évêque d'Arsamosate, du monastère de Qaisa 'Abia[10].
5. Philoxenus, évêque de Ḥesn Mançour, du couvent.
6. Aharon, métrop. du Ségestan, de Mar Aharon, qui est dans la Montagne Bénie.
7. Basilius, qui est Šamli[11], évêque du Ṭour 'Abdîn.
8. Gregorius, qui est Lazarus, pour le même diocèse qui fut divisé.
9. Josué, métropolitain d'Anazarbus, d'Abou 'l-haourî même.
10. Basilius, métrop. de Kephar Ṭâb et Émèse.

[Ce Mar Dionysius][6] exerça le patriarcat un an et demi, et il mourut dans le couvent de Zarnouqa.

---

1. ܪܝܫ ܕܝܪܐ ܕܥܣܪܐ; littér. : « *dixième* supérieur »; mais l'ar. dit simplement : ܪܐܝܣ ܕܝܪ ܡܪ ܒܪܨܘܡܐ. Il faut peut-être corriger ܥܣܪܐ en ܥܘܡܪܐ (?). — 2. En 1077. Cf. ci-dessus, p. 177.

3. En 1080; cf. ci-dessus, p. 177. — 4. Lire : ܡܫܡ̈ܫܢܐ ܕܥܡܗ; vers ar. : ܘܐܠܐܣܩܦܝ ܐܠܕܝ ܡܥܗ. — 5. Cinq évêques, selon Barhébréus et la Chronique. — 6. *Sic* vers. ar.

7. Cf. ci-dessus, p. 186. — 8. Dix évêques, selon Barhébreus et la Chronique. — 9. Même orthographe dans la vers. ar. — 10. Vers. ar. : ܡܢ ܕܝܪ ܩܨܐ ܐܠܥܒܐ. — 11. Vers. ar. : ܐܠܕܝ ܗܘ ܫܡܠܝ.

XLI. — Athanasius [VII], patriarche, qui est Abou 'l-faradj, d'Amid, moine et prêtre du couvent de Mar Bar Çauma. Il fut ordonné [dans l'église du Cursor][1] de Mélitène, le dimanche premier de kanoun 1er de l'an 1402[2]. Mar Timotheus, de Tell Paṭrîq, lui imposa les mains.

Il ordonna ceux-ci[3] :

1. Cyrillus, métropolitain de Jérusalem ; car il est écrit que le commencement vient de Jérusalem[4]. Il fut appelé du couvent de Mar Bar Çauma. C'est Sa'doun des sept oboles[5].
2. Iwannis, évêque de Bâlinag, de Bithynie[6], à Bârîd.
3. Iohannan, métrop. de Mélitène, qui est Sa'id bar Çabouni, qui fut massacré[7].
4. Basilius, pour Bîrta de Gargar, de Mar Abhai.
5. Ignatius, métropolitain de Tell Paṭrîq[8], de Mar Aharon.
6. Dionysius, métropolitain d'Arzoun, du monastère de Ḥabîb.
7. Basilius, métropolitain d'Édesse, qui est Bar Çabouni ; il fut déposé[9].
8. Dionysius, évêque de Kaišoum, du monastère de Mar Bar Çauma.
9. Philoxenus, métropolitain de Mabboug, du monastère de Kâslioud[10].
10. Basilius, métropolitain de Symnadou, de Bârîd.
11. Timotheus, évêque d'Arsamosate, de Mar Abhai.
12. Iwannis, évêque de Tell Paṭrîq, du monastère de Sarsaq[11].
13. Basilius, évêque de Saroug, de la montagne d'Édesse.
14. Gregorius, évêque de Claudia, de Mar Bar Çauma.
15. Timotheus, évêque de Karšéna, (du couvent) de Bar Gâgî.
16. Iohannan, Bar Thomas, évêque pour Lâqabîn, de l'église de Mélitène.
17. David, métropolitain de Jérusalem, de la Vallée d'Élias[12]. Celui-ci est Sa'doun, qui fut noyé dans la mer.
18. Basilius, évêque de Ḥesna de Ziad, de Beit Qenayâ.
19. Gregorius, évêque de Ra'bân, du monastère de 'Arnîš[11].
20. Timotheus, métropolitain de Tarse, du monastère de Ḥabîb.
21. Iwannis, évêque de Saroug, de la montagne d'Édesse.
22. Timotheus, év. de Gargar, de Sergisyeh. Celui-ci est Bar Basilius.
23. Iwannis, évêque de Raqah, de l'église de Baleš.
24. Iwannis, métropolitain de Mélitène, qui est Eliseus, à Mar'aš.
25. Dionysius, qui est Moïse, de Bârîd, maphrien pour Tagrit, à Mar'aš.

---

1. Ces mots sont aussi omis dans la vers. ar. — 2. 1er déc. 1090; cf. ci-dessus, p. 181. — 3. Soixante-cinq évêques, selon Barhébréus. Nous trouvons au début de son pontificat un certain *Iwannis de Djiḥan* (p. 197), mais nous hésitons à l'ajouter à la liste ; car il s'agit peut-être de Iwannis de 'Arqa (cf. p. 180, l. 11). De même *Basilius de Césarée*, mentionné ci-dessus, p. 331, devrait avoir été ordonné par ce patriarche, puisque les listes suivantes sont complètes ; mais je soupçonne qu'il faut lire : ܩܠܘܕܝܐ « Claudia », au lieu de ܩܐܣܪܝܐ ; cf. XLIII, 14. — 4. Cf. Luc, xxiv, 47 (vers. syr.). — 5. Vers. ar. : ܘܗܘ ܣܥܕܘܢ ܕܘ ܐܠܣܒܥܗ ܡܥܐܫܐܬ. J'ignore à quoi ce surnom fait allusion. — 6. *Sic* ms. et vers. ar. ; il faut probablement lire : ܒܝܬ ܩܢܝܐ « Beit Qenayâ » ; cf. ci-après n° 18. — 7. Cf. ci-dessus, p. 186. — 8. *Sic* vers. ar. ; ms. : *Tell Pariṭ*. — 9. Cf. p. 190-191. — 10. De même vers. ar. ; peut-être faut-il lire : ܣܘܢܢܕܐ ; cf. p. 314, n. 7. — 11. Même orthographe dans la vers. ar. — 12. Vers. ar. : ܡܢ ܕܝܪ ܐܠܫܠ (*sic*).

26. Basilius, pour Ḥesn Mançour. Au bout d'une année, il abdiqua ; il vécut encore un an et mourut.
27. Ignatius, évêque de Ḥânî[1] du Ṭour 'Abdîn, de cette ville.
28. Timotheus, évêque de Mar'aš, du couvent des Moines, à Dovaïr.
29. Timotheus, évêque de Tell Paṭrîq, du monastère de Qôqâ[2].
30. Ignatius, évêque de Kephar Ṭâb, de notre couvent qui est à Jérusalem.
31. Basilius, évêque pour le couvent de Qartamin, de ce couvent.
32. Ignatius, qui est Ḥasnoun, métropolitain de Jérusalem.
33. Cyrillus, métropolitain de Kephar Ṭâb, de ce lieu, à Dovaïr.
34. Philoxenus, pour Bâlînag, du monastère de Mar Šéna.
35. Ignatius, métropolitain de Mabboug, de la Montagne Noire.
36. Timotheus, métropolitain de Samosate et Ḥesn Mançour, qui est Fouraidj, édessénien.
37. Ignatius, métropolitain d'Arsamosate, de Ḥarçaphta.
38. Iwannis, qui est Marcus, métropolitain de Maipherqaṭ.
39. Timotheus, évêque de Claudia, dans le couvent de Mar Bar Çauma.
40. Iwannis, évêque du Ségestan, de Ḥesna de Ziad.
41. Iwannis, métropolitain de Callinice, du monastère de 'Arnîš.
42. Iwannis, évêque de Callisura, du monastère de Mâdîq.
43. Ignatius, métropolitain d'Édesse, de notre résidence. Celui-ci est Bar Gadina[3].
44. Basilius, évêque de Djiḥan, du monastère de Romanus.
45. Basilius, qui est Bar 'Abbas, métrop. de Mardê, de la montagne d'Édesse[4].
46. Dionysius, évêque de Ḥesna, de Mar Abḥai.
47. Iwannis, évêque de Ḥesna de Ziad, de notre résidence.
48. Ignatius, év. de Ḥarran, de notre résidence.
49. Gregorius, évêque de Karšéna, de Bârîd.
50. Ioḥannan, métropolitain de Damas, de 'Arnîš, à Mar Bar Çauma.
51. Ioḥannan, métropolitain de Reš'ayna et Mardîn, à Mar Bar Çauma.
52. Basilius, métropolitain de Maipherqaṭ, à Qanqrat.
53. Dionysius, év. de Goubbos, de Sergisyeh.
54. Ioḥannan, métropolitain de Mabboug[5], de notre résidence, à Qanqrat.
55. Ioḥannan, métropolitain de Mardîn, qui est Joseph; celui-ci fut fort illustre en son temps[6].
56. Philoxenus, évêque de Karšéna, à Kaišoum.
57. Timotheus, évêque de Ḥâza[7], à Kaišoum.
58. Siméon, métrop. d'Anazarbus, à Kaišoum.
59. Basilius, évêque de Ḥesna de Ziad, dans le couvent de Mar Bar Çauma.
60. Ignatius, évêque de 'Arqa, dans ce même couvent.
61. Ioḥannan, métropolitain du Ségestan, dans le même couvent.

[Ce Mar Athanasius][8] administra le patriarcat pendant trente-huit ans, et il mourut le 8 de ḥazîran, en l'an 1440[9]; son corps fut enseveli dans la sacristie de l'ancienne église dans le couvent de Mar Bar Çauma, où avait été déposé Athanasius de Çalaḥ[10].

---

1. *Sic* ms. et vers. arabe. M. Pognon (*Inscriptions sémitiques*, p. 48, 120) montre qu'il faut lire, selon toute vraisemblance, حاح *Ḥâḥ*, au lieu de حاني *Ḥânî*. Il est même probable que cette faute a été commise par le copiste en d'autres passages de notre Chronique, où *Ḥânî* doit être corrigé en *Ḥâḥ*. Ci-dessus, p. 365, n. 3, il faut lire « résidence de cet évêque ». — 2. Vers. ar. : [illegible]. — 3. Vers. ar. : [illegible]. — 4. Cf. p. 263. — 5. Jean bar Andreas, dont il est souvent question dans la Chronique; cf. p. 236, 252, 268, 282, 299, 313. — 6. Cf. p. 263. — 7. Même leçon dans la vers. arabe. — 8. *Sic* vers. ar. — 9. Juin 1129. — 10. Cf. ci-dessus, p. 468.

XLII. — [**766**] IOḤANNAN [Jean XII], patriarche, qui est Bar Maudiana, supérieur du monastère de Dovaïr. Il fut ordonné à Tell Bašer, tandis que Josselin occupait le pouvoir, et ses grands étaient présents au synode. Dionysius, le maphrien, lui imposa les mains. L'ordination eut lieu le lundi 17[1] de šebaṭ de l'an [1441][2]. Il fut élu deux fois[3].

Il ordonna ces évêques[4] :

1. Athanasius, métropolitain de Maipherqaṭ, du monastère d'Antioche.
2. Athanasius, métropolitain d'Édesse, de cette ville[5].
3. Basilius, métropolitain de Kaišoum, qui est Abou 'l-faradj bar Šoumana[6].
4. Basilius, évêque de Lâqabîn, de 'Arniš. Il fut ensuite destitué[7].
5. Iwannis, évêque d'Adana, de Dovaïr.
6. Athanasius, évêque de Çadad, de Mar Mattai.
7. Athanasius, qui est Zakai, de notre couvent de Mar Bar Çauma, pour Anazarbus[8].
8. Iwannis, évêque de Sibabérek, du même couvent.
9. Basilius, métrop. d'Amid, du monastère de Jérusalem.
10. Dionysius, métrop. de Damas, d'Édesse.
11. Mattai, métropolitain de Symnadou, du monastère de Beit Qenayâ.
12. Basilius, métrop. d'Arzoun, de cette région.

Il exerça le patriarcat pendant huit ans. Il mourut dans le couvent de Dovaïr, et son saint corps y fut enseveli[9]. — Que sa prière soit avec nous !

XLIII. — ATHANASIUS [VIII], patriarche, Bar Qaṭreh[10], qui est Josué, diacre de Mélitène. Il fut ordonné dans la ville d'Amid, le dimanche 4 de kanoun Ier de l'an 1450[11]. Mar Dionysius, le maphrien, lui imposa les mains.

Il ordonna ces évêques[12] :

1. Ignatius, métropolitain de Mélitène. Il était fils de la sœur du patriarche[13].
2. Ignatius, métropolitain de Jérusalem, qui est Romanus, moine de Mélitène, du couvent même[13].
3. Iohannan, métropolitain de Samosate ; il fut appelé de la montagne d'Édesse.
4. Ignatius, évêque d'Alep, aussi de la montagne d'Édesse.
5. Ignatius, maphrien, de Sergisyeh[14], à Mar Aharon de Šegara.

---

1. Ms., à tort : « 27 ». — 2. Le chiffre est omis dans le ms.; l'arabe donne 1442, mais c'est en 1441 (1130) que le 17 févr. était un lundi. — 3. D'abord à Kaišoum, puis à Tell Bašer ; cf. ci-dessus, p. 231. — 4. Douze évêques, selon Barhébréus. La liste serait donc complète. Il n'y est point fait mention de l'évêque apostat, surnommé *Bar Tourkaya*, ordonné par Jean XII, comme évêque de Mabboug (p. 239) ou Tell Bašer (p. 299); ces deux villes faisaient partie du même diocèse. — 5. Cf. ci-dessus, p. 243. — 6. Cf. p. 242. — 7. Cf. p. 263. — 8. Cf. p. 332. — 9. En 1448 ; sept. 1137. Cf. p. 247.

10. Lire : ܒܪ ܩܛܪܗ. — 11. Déc. 1138. Cf. ci-dessus, p. 251. — 12. Trente-quatre évêques, selon Barhébréus. La liste ne fait point mention expresse de *Gabriel Gâmâkir*, ordonné par ce patriarche comme évêque de Saroug (cf. p. 299, 300); il est possible que Gabriel soit le premier nom de Cyrillus (n° 6), mais il semble que, plusieurs fois, le nom des évêques rebelles ou apostats a été omis à dessein ; cf. ci-dessus, note 4. — 13. Cf. p. 252. — 14. Cf. p. 255.

6. Cyrillus, évêque de Saroug, du monastère d'Abou 'l-haour[î], à Mélitène.
7. Philoxenus, évêque de Mar'aš, de cette ville, à Mélitène.
8. Iwannis, évêque de Kaišoum, de Mâdîq; secrétaire du patriarche[1].
9. Timotheus, évêque de Gargar, qui est Joseph; il succomba[2].
10. Philoxenus, évêque de Kephar Ṭâb, de Dovaïr, à Kaišoum.
11. Iwannis, évêque de Callisura, de Mélitène, dans le couvent de Mar Bar Çauma.
12. Iwannis, évêque de Lâqabîn, de Sergisyeh.
13. Iwannis, métropolitain de Raqah, dans la ville d'Amîd.
14. Basilius, évêque de Claudia, de Mâdîq.
15. Iwannis, évêque de Ḥesna de Ziad, de Maqrôna; disciple du patriarche.
16. Basilius, métrop. de Symnadou, de Mar Aharon qui est dans la Montagne Bénie.
17. Timotheus, pour Arsamosate, du monastère de Mâdîq.
18. Iohannan, évêque du Ṭour 'Abdîn, du monastère de Qartamîn.
19. Ignatius, évêque de Tella d'Arsanias, de Sergisyeh.
20. Dionysius, pour Mar'aš, et ensuite pour Amid, qui est Jacques le rhéteur, de Mélitène[3].
21. Siméon, métropolitain d'Arzoun, du couvent de Mar Ḥanania.
22. Ignatius, évêque de 'Arqa, du monastère de Lazarus.
23. Iwannis, évêque de Ḥânî[4], qui est Moïse, de Mar Ḥanania, à Mélitène.
24. Timotheus, évêque de Ḥarran, du monastère de 'Ezrôn[5], à Sergisyeh.
25. Iwannis, évêque de Djiḥan, fils du frère de l'ancien, du vivant même de l'ancien[6].
26. Iohannan, métropolitain de Ḥâmâm, dans le couvent de Mar Bar Çauma. Celui-ci parut comme un homme excellent.
27. Ignatius, métrop. d'Amid, de Mâdîq[7], dans le couvent.
28. Iwannis, évêque d'Arsamosate, dans le même couvent.
29. Ignatius, évêque du Ṭour 'Abdîn, qui est Gabriel, de cette région[8].
30. Dionysius, évêque de Lâqabîn, de Mélitène. Par la suite il abandonna cette ville[9].
31. Timotheus, év. de Goubbos, fils du frère de l'ancien, qu'il ordonna tandis que celui-ci vivait encore[9].
32. Basilius, évêque de Mar'aš, de Bârîd.
33. Iohannan, maphrien, supérieur du monastère de Mar Jacques, dans la montagne d'Édesse[10].
34. Timotheus, évêque de Karšena, de ce pays.

Il exerça le patriarcat pendant vingt-sept ans et sept mois, et il quitta [cette vie] le jeudi 14 de tamouz de l'an 1477[11]. Le vendredi, fête de Mar Abḥai, son saint corps fut déposé dans le tombeau qui est dans la sacristie de l'église ancienne du couvent de Mar Bar Çauma, où sont Athanasius de Çalaḥ, Athanasius d'Amîd, et cet Athanasius de Mélitène, qui est Bar Qaṭreh. — Que sa prière soit avec nous! Amen!

XLIV. — [767] Michel, qui, je le dis en vérité et non par figure, ne suis digne ni du saint ministère du patriarcat, ni de ce titre[12]; mais par les jugements

1. Cf. p. 256. — 2. Cf. p. 318. — 3. Denys bar Çalîbî. — 4. Probabl. à lire : ܚܐܚ *Ḥâh*; cf. p. 477, n. 1. — 5. Même orthographe dans la vers. ar. — 6. Cf. p. 319, 334. — 7. Le ms. et la vers. ar. ont ici : ܡܐܕܘ (Meddo?), mais je pense qu'il faut lire : ܡܐܕܩ; cf. n[os] 8, 14, 17. — 8. Cf. p. 362. — 9. Cf. p. 319. — 10. Cf. p. 327. — 11. Juillet 1166. Cf. ci-dessus, p. 327.

12. On voit par cette formule que Michel lui-même a rédigé ces listes.

incompréhensibles de la providence divine, le saint synode s'étant réuni dans le couvent de notre seigneur Mar Bar Çauma, [savoir[1] :]

Mar Iohannan, le maphrien[2];
Mar Basilius, d'Édesse[3], président du synode;
Mar Basilius, de Djihan[4];
Mar Dionysius, de Goubbos[5];
Mar Athanasius, d'Anazarbus[6];
Notre seigneur[7] Mar Ignatius, de Mélitène[8];
Mar Iohannan, de Samosate[9];
Mar Iwannis, de Kaišoum[10];
Mar Basilius, de Claudia[11];
Mar Iohannan, de Qartamîn[12];
Mar Ignatius, de Birta[13];
Mar Dionysius, le docteur[14];
Mar Siméon, d'Arzoun[15];
Mar Ignatius, du Tour 'Abdîn[16];
Mar Ignatius, de 'Arqa[17];
Mar Dionysius, de Lâqabîn[18];
Mar Timotheus, de Harran[19];
Mar Iwannis, le jeune, de Djihan[20];
Mar Iwannis, d'Arsamosate[21];
Mar Timotheus, le jeune, de Goubbos[22];
Mar Timotheus, du Beit 'Arabayê[23];
Mar Timotheus, d'Adherbaidjan;
Mar Iohannan, de Beit Nouhadran;
Mar Iwannis, de Beit Roumana;
Mar Iwannis, de Nisibe;
Mar Iohannan, de Callisura[24];
Mar Iwannis, de Callinice[25];
Mar Basilius, de Mar'aš[26];

l'ordination eut lieu le mardi 18 de téšri Ier, de l'an 1478[27].

Ensuite furent ordonnés ces pontifes[28] :

1. Iohannan, métropolitain de Damas, à Jérusalem; de sorte que « le commencement vienne aussi de Jérusalem[29] ». Il fut ordonné le grand dimanche de la Résurrection, en présence de quatre évêques[30].
2. Iohannan, métropolitain de Tarse. Celui-ci était de Dovaïr.
3. Athanasius, métropolitain d'Anazarbus. Celui-ci était de Kaslioud[31]. Il fut ordonné à Antioche[32].
4. Iohannan, év. d'Arsamosate, aussi à Antioche; syncelle du patriarche défunt.
5. Ignatius, métropolitain de Maipherqat, qui est Abou Ghaleb, du couvent de Mar Bar Çauma[33].

---

1. Cette liste ne comprend que 28 noms. Selon Barhébréus (*Chron. eccl.*, I, 541), les évêques présents à la consécration étaient au nombre de 32; il est possible que quelques-uns arrivèrent après l'élection, qui ne se fit pas sans difficulté (cf. ci-dessus, p. 330). — 2. Cf. ci-dessus, XLIII, 33. — 3. XLII, 3. — 4. XLI, 44. — 5. XLI, 53. — 6. XLII, 7. — 7. Michel dépendait de cet évêque, tant par son origine qu'en sa qualité d'archimandrite du couvent de Mar Bar Çauma. — 8. XLIII, 1. — 9. XLIII, 3. — 10. XLIII, 8. — 11. XLIII, 14. — 12. XLIII, 18. — 13. XLIII, 19. (Il s'agit de Bîrta de Gargar [cf. p. 331], où cet év. avait sans doute été transféré). — 14. XLIII, 20. — 15. XLIII, 21. — 16. XLIII, 29. — 17. XLIII, 22. — 18. XLIII, 30. — 19. XLIII, 24. — 20. XLIII, 25. — 21. XLIII, 28. — 22. XLIII, 31. — 23. Cet évêque et les quatre suivants accompagnaient le maphrien et avaient été ordonnés par celui-ci ou par ses prédécesseurs. — 24. XLIII, 11. — 25. XLIII, 13 — 26. XLIII, 32. — 27. Oct. 1166. — 28. Selon Barhébréus (*Chr. eccl.*, I, 605), Michel ordonna 55 évêques; ce qui est conforme à notre liste. — 29. Cf. p. 476, n. 4. — 30. Cf. p. 332. — 31. Cf. p. 476, n. 10. — 32. Cf. p. 332. — 33. Cf. p. 334.

6. Philoxenus, métropolitain de Mabboug, de Kaslioud. Il fut ordonné dans le couvent.
7. Iwannis, métrop. de Samosate, qui est Theodorus, fils du frère de Bar Andreas.
8. Timotheus, évêque de Lâqabîn, qui est Constant[inus], supérieur du monastère de Šégara de Mar Aharon.
9. Ignatius, évêque de Tella d'Arsanias, qui est Bar Çauma, supérieur du couvent de Sergisyeh[1].
10. Iwannis, évêque de Sîbabérek, du couvent d'Aharon, qui est dans la Montagne Bénie. Il fut ordonné dans le couvent de Mar Ḥanania[1].
11. Athanasius, évêque de Djiḥan[2], qui est Abou Ghaleb le moine, l'ancien[3].
12. Athanasius, métropolitain d'Édesse, qui est Rabban Denḥa, de cette ville[4].
13. Basilius, évêque de Ra'bân, qui est Iohannan, moine[4].
14. Gregorius, évêque de Kaišoum, de la montagne d'Édesse[4].
15. Abraham, métrop. d'Amid, de cette ville[4].
16. Timotheus, évêque de Claudia, supérieur du couvent de Mâdîq.
17. Iwannis, év. de Kaišoum, du monastère de Çeliba qui est dans le Ṭour 'Abdîn[5].
18. Iohannan, métropolitain de Callinice, du monastère des Šamîṭê[6], qui est dans la région de Mardîn.
19. Iohannan, évêque d'Arsamosate, qui est Sem'ân[7], du monastère de Mar Aharon, qui est dans la Montagne Bénie[8].
20. Basilius, métropolitain de Symnadou, du même monastère.
21. Iwannis, évêque du Ṭour 'Abdîn, qui est Isaac, du couvent de Mar Bar Çauma[9].
22. Basilius, métropolitain du Ségestan, de cette contrée; mais il avait été élevé dans notre résidence.
23. Dionysius, métropolitain d'Émèse, de Mar Ḥanania[10].
24. Iohannan, évêque de Šalabdîn[11], du même monastère, dans le couvent de Mar Bar Çauma.
25. Abraham, métropolitain d'Amîd, du couvent de Ša'ba. Il tomba dans l'erreur de Bar Wahboun[12].
26. Athanasius, métropolitain de Jérusalem, qui est mon frère charnel[13].
27. Dionysius, pour Berrhoë (Alep), qui est Môbarak, moine édessénien[14].
28. Iohannan, évêque de Ḥesna de Ziad, qui est Josué, le scribe, du Ṭour 'Abdîn[15].
29. Ignatius, métropolitain de Maipherqaṭ, du couvent de Mar Bar Çauma.
30. Dionysius, métropolitain de Mélitène, qui est Grîpas bar Samka[16], qui fut élevé dans notre résidence[17].
31. Basilius, évêque de Ḥesna de Ziad, du monastère de cet endroit
32. Iwannis, pour Amid, du monastère de Mar Aharon; il fut ordonné à Mélitène.
33. Iwannis, évêque de Ra'bân, de Tella d'Arsanias, du monastère de Mâdîq.
34. Ignatius, pour Lâqabîn, de cet endroit; il fut appelé de notre résidence.
35. Ignatius, pour Ḥarran. Celui-ci passa à Damas, et là se fit musulman dans le temps de la persécution de Jérusalem, et il s'enfuit en Égypte.
36. Stephanus, métropolitain du Ségestan, qui est Étienne, supérieur du couvent[18].
37. Basilius, évêque de Birta de Gargar, de notre résidence[18].
38. Basilius, métropolitain de Callinice, qui est Benjamin, moine de la région d'Antioche[19]. [768]
39. Gregorius, métropolitain, archevêque pour le siège de Tagrit, c'est-à-dire maphrien, qui est Jacques, fils de mon frère

1. Cf. p 341. — 2. Cf. p. 334. — 3. Vers. ar. : ܐܠܫܝܟ. — 4. Cf p. 354. — 5. Cf. p. 355. — 6. Vers. ar. : ܐܠܣܡܝܛܝܢ. — 7. Vers. ar. : ܫܡܥܢ. — 8. Cf. p. 374. — 9. Cf. p. 382. — 10. Cf. p. 372. — 11. Vers. ar. : ܨܠܚܕܝܢ — 12. Cf. p. 383-84. — 13. Cf. p. 374, 394. — 14. Cf. p. 376. — 15. Cf. p. 382, 383. — 16. Vers. ar. : ܐܓܪܝܦܘܣ ܐܒܢ ܣܡܟܐ. — 17. Cf. p. 412. — 18. Cf. p. 397.

charnel et [mon] fils[1] spirituel, homme éloquent, qui fut appelé de notre résidence. Il fut ordonné en l'an 1500, en présence de cinq évêques[2].
40. Ignatius, évêque de Mar'aš, du monastère de Kaslioud.
41. Iwannis, évêque de Callisura, qui est Bar Qanoun, qui passa ensuite à Mélitène[3].
42. Iohannan, pour Mardîn, qui est Maudiana, qui ensuite succomba [totalement, renia la foi orthodoxe, passa][4] à Constantinople et se fit chalcédonien[5].
43. Timotheus, évêque de Claudia, du monastère de Mâdîq.
44. Iwannis, évêque de Césarée de Cappadoce, qui est Damianus, moine du monastère de Roumanah.
45. Iwannis, métropolitain d'Amid, qui est Mika[6]; il fut appelé du couvent de Mar Bar Çauma.
46. Iohannan, métropolitain de Damas, qui est Gregorius, moine antiochénien.
47. Ignatius, évêque de Goubbos, du couvent de Maqrôna.
48. Basilius, métropolitain d'Édesse, qui est Pharas, supérieur de la Montagne.
49. Basilius, évêque d'Alep, qui est Const[antinus], supérieur du monastère d'Abou Ghaleb.
50. Philoxenus, évêque de Roumanah, de ce lieu, qui est Bar Çauma, supérieur du couvent de Roumanah.
51. Gregorius, évêque de Claudia, du monastère de Mâdîq.
52. Ignatius, métropolitain de Jérusalem, qui est Sahda, supérieur du couvent même[7].
53. Basilius, évêque de Callisura, du couvent qui est dans la Montagne Bénie.
54. Dionysius, évêque de Djihan et[8] du couvent de Bârîd, de ce même couvent.
55. Iwannis, évêque d'Émèse, du monastère d'Abou Ghaleb, qui est Joseph d'Amid.

Ici finissent ces listes qui font connaître pour chacun des patriarches, combien d'évêques il a ordonnés, quels sont ceux qui ont été ordonnés et pour quels pays[9]. *— Que celui qui lit, prie pour le pécheur Michel!*

1. Lire : ܘܪܒܝ. — 2. Cf. ci-dessus, p. 403. — 3. Cf. p. 412. — 4. Suppléer ainsi la lacune du ms., d'après la vers. ar. : ...ܠܓܡܠܗ. ܐܢܟܪ ܐܡܢܗ ܟܠܗ ܘܥܒܪ ܕܐܠܩܣܛ ܐܠܟܠܩܕܘܢܝܗ ܘܨܐܪ ܠܗ... — 5. Cf. p. 409. — 6. Vers. ar. : ܡܝܟܐ. — 7. Cf. p. 412. — 8. *Sic* ms. et vers. ar.; il faut probablement lire « *dans* le couvent ».

9. Nous croyons devoir ajouter ici une table alphabétique des noms des évêques mentionnés dans ces listes; la multiplicité des homonymes exige qu'on les distingue par des indications qu'il serait difficile d'introduire commodément dans la Table générale. Pour la même raison, on trouvera à la suite de l'Appendice IV, la liste alphabétique des sièges épiscopaux contenus dans les mêmes listes.

LISTE ALPHABÉTIQUE DES ÉVÊQUES MENTIONNÉS DANS L'APPENDICE III.

IV

[Noms des Évêques des divers sièges]

(N.-B. — *Le texte du ms. donne ici la liste chronologique des évêques de* Jérusalem, Édesse, Mélitène, Amid *et* Tagrit. *Nous croyons devoir compléter ces listes : — 1°, en ajoutant aux noms des évêques une référence à l'Appendice III; — 2°, en dressant, à la suite, des listes analogues pour tous les autres sièges mentionnés dans l'Appendice III, avec cette différence, toutefois, que nous ne faisons pas précéder les séries, généralement complètes, des noms d'évêques antérieurs au* IXe *siècle, qui se trouvent mentionnés incidemment dans le cours de la Chronique, et qu'on trouvera à leur place respective dans la Table générale.*

Le chiffre romain désigne un paragraphe de l'Appendice III, et le chiffre arabe le n° de la liste des évêques placée dans ce même paragraphe.)

I. — Évêques de Jérusalem :

1. Jacques, frère de Notre-Seigneur, 3 ans [1].
2. Joseph, fils de Cléophas, cinq ans.
3. Justus [2], 5 ans.
4. Zacchai, deux ans.
5. Tobias, 3 ans.
6. Benjamin, un an.
7. Iohannan, 3 ans.
8. Matathias, 2 ans
9. Philippus, 4 ans.
10. Senecas, 2 ans.
11. Justus, un an.
12. Levi, 4 ans.
13. Ephraim, qui est Afrês, 3 ans.
14. Joseph, 2 ans.
15. Judas, un an.

Ces 15 évêques étaient de la circoncision; (ils siégèrent) pendant 40 ans, jusqu'à la destruction de Jérusalem.

16. Marcus, (le premier) des Gentils [3].
17. Cassianus, 3 ans [4].
18. Poplius, 4 ans.
19. Maximus, 5 ans.
20. Julianus, 6 ans.
21. Gaïus, 2 ans.
22. Symmachus, 4 ans.
23. Gaïus, 24 ans.
24. Julianus, un autre, 2 ans.
25. Capiton, 18 ans.
26. Maximianus, 8 ans.
27. Antoninus, 10 ans.
28. Valens.
29. Dolichianus [5].
30. Narcissus [6].
31. Dios.
32. Germanion.
33. Gordianus.
34. Narcissus, le même.
35. Antoninus [7].
36. Valens.
37. Mysius [8].
38. Alexandre [9].
39. Mezabannes [10].
40. Hymenæus [11].
41. Abados [12].
42. Hermon.
43. Judas [13].

Il était au synode des 318, du temps de Constantin.

44. Macarius.
45. Maximianus [14],

qui eut un œil arraché dans la persécution des païens.

---

1. Cf. t. I, p. 167, pour les n°s 1-15. — 2. Ce nom est écrit en marge; nous le rétablissons à sa place. — 3. *Ibid.*, p. 176. — 4. Cf. *ibid.*, p. 177-178, pour les n°s 17-25. — 5. Lire ainsi; cf. p. 184. — 6. Cf. p. 184, pour les n°s 26-34. — 7. Les n°s 35, 36 sont une répétition des n°s 27, 28; cf. t. I, p. 185. — 8. Même leçon dans la vers. ar. — 9. Cf. *ibid.*, p. 190. — 10. *Ibid.*, p. 194. — 11. *Ibid.* — 12. Vers. ar. : ܐܒܐܕܘܣ; lire : *Zabdas*; cf. t. I, p. 204. — 13. Ce nom paraît légendaire. La mention suivante se rapporte à Macarius; cf. t. I, p. 248. — 14. *Ibid.*, p. 264.

46. Cyrillus[1],
qui fut chassé par les Ariens.
47. Arsenius, arien[2].
48. Hilarianus[3], arien.
49. Cyrillus[4].
Celui qui était au synode des 150.
50. Praïlus[5].
51. Juvenalis[6].
Celui-ci tomba dans l'erreur des Chalcédoniens.
52. Theodosius[7],
qui fut étouffé par les Chalcédoniens.
53. Anastas[ius][8].
54. Martyrius.
55. Sallustianus.
Celui de Rome se sépara de celui-ci.
56. Elias, qui fut chassé[9].
Après celui-ci, les Orthodoxes de cette ville n'eurent plus d'évêque jusqu'au temps où les Arabes régnèrent.
57. Cyrillus.
58. Jérémie.
59. Thomas.
60. Iohannan.
61. Philoxenus.
62. Timotheus (XVII, 28).
63. Job (XVIII, 13).
64. Ignatius (XVIII, 37).
65. Joseph (XVIII, 67).
66. Iohannan (XIX, 41).
67. Cyrillus (XIX, 66).
68. Cyriacus[10].
69. Severus (XX, 26).
70. Joseph (XXIII, 7).
71. Theodorus[11] (XXIII, 21).
72. Cyrillus (XXIV, 16).
73. Jérémie (XXV, 47).
74. Thomas (XXIX, 27).
75. Iohannan (XXXI, 28).
76. Philoxenus (XXXI, 39).
77. Zacharias (XXXIII, 4).
78. Thomas (XXXIII, 13).
79. Timotheus (XXXV, 12).
80. Iohannan (XXXIX, 1).
81. Cyrillus (XLI, 1).
82. David (XLI, 17).
83. Ignatius (XLI, 32).
84. Ignatius[12].
85. Ignatius (XLIII, 2).
86. Athanasius (XLIV, 26).
87. Ignatius (XLIV, 52).

II. — ÉVÊQUES D'ÉDESSE.

1. Addai.
2. Aggai.
3. Palouṭ.
4. Abšelama.
5. Barsamia[13].
6. Tir[idate][14].
7. Barnai[15].
8. Šaloula.
9. 'Abda.
10. Gouria.
11. 'Abda.
12. Yazni[16].
13. Hystaspe[17].
14. 'Aqai[17].
15. Qona[18].
16. Ša'out.
17. Aitallaha[19].
18. Abraham[19].
19. Eulogius[20].
20. Rabboula[20].
21. Aitallaha[21].
22. Ḥabsai.
23. Barnai[22].
24. Abraham.
25. Barsê[23].
26. Eulogius[24].
27. Qoura.
28. Silvanus.
29. Paqida.
30. Diogenes.
31. Rabboula.
32. Hibas, hérétique[25].
33. Nonus[26].
34. Cyrus[27].
35. Petrus[28].
36. Paulus.
37. Aslip[29].

---

1. Cf. t. I, p. 270. — 2. Cf. p. 274, n. 2. — 3. Cf. p. 289. — 4. Cf. p. 309. — 5. Cf. t. II, p. 11. — 6. Cf. t. II, p. 15. — 7. *Ibid.*, p. 123. — 8. *Ibid.*, p. 153, 168. — 9. Cf. t. II, p. 168, 189. La notice suivante n'est pas d'accord avec le texte de la Chronique; cf. *ibid.*, p. 189, 267, 309, 352. — 10. Ce nom n'existe pas dans nos listes; par contre, il manque dans la série des év. d'Édesse (cf. p. 494, n. 16); il est probable qu'il y a eu transposition. — 11. *Sic* ms. et vers. ar.; dans l'App. III : *Theodosius*. — 12. Ce nom aussi donné par la vers. ar. n'existe pas l'App. III.

13. Pour les nos 1-5, cf. t. I, p. 175. — 14. Cf. p. 184. — 15. T. I, p. 184 : *Bouznai*. — 16. Vers. ar. : [illegible], comme plus haut, t. I, p. 184. — 17. Cf. *ibid.* — 18. Bonne leçon, au lieu de *Yôna*; cf. t. I, p. 203, n. 7. — 19. Cf. t. I, p. 203. — 20. P. 204. — 21. La vers. ar. traduit ce nom [illegible] « amené par Dieu ». T. I, p. 246, cet évêque est dit le 19e; la Chronique, il est vrai, compte Aggai comme le premier; mais tous les autres y sont nommés dans le même ordre qu'ici. — 22. Cf. *ibid.*, p. 264. — 23. Cf. p. 270, 277. — 24. Cf. p. 309, et pour les quatre suivants, p. 321. — 25. Cf. t. II, p. 23. — 26. *Ibid.*, p. 36. — 27. *Ibid.*, p. 142. — 28. *Ibid.*, p. 161. — 29. *Sic.* ms. et vers. ar.; *Asclépiades*; cf. t. II, p. 180.

38. Amazonius[1].
39. Jacques[2].
40. Epiphanius[3].
41. Severus[4].
42. Sergius[5].
43. Theodorus[6].
44. Paulus.
45. Iônan[7].
46. Isaïe[8].
47. Siméon[9].
48. Gabriel[10].
49. Tiberius.
50. Jacques le Rhéteur[11].
51. Ḥabîb[12].
52. Constantinus[13].
53. Zacharias[14].
54. Zacharias[15].
55. Basilius (XVII, 13).
56. Theodosius (XVII, 59).
57. Cyrillus (XVIII, 60a).
58. Rabban Benjamin (XVIII, 83).
59. Elias (XVIII, 88).
60. Constantinus (XVIII, 99).
Cyriacus (XX, 4)[16].
61. Theodosius (XXII, 1).
62. Dioscorus (XXII, 14).
63. Timotheus (XXII, 48).
64. Philoxenus (XXIV, 18).
65. Abraham (XXV, 35).
66. Philoxenus (XXIX, 6)[17].
67. Ignatius (XXX, 20).
68. Athanasius (XXXII, 8).
69. Athanasius (XXXVI, 5).
70. Basilius (XLI, 7).
Ignatius (XLI, 43).
71. Athanasius (XLII, 2).
72. Basilius[18].
73. Athanasius (XLIV, 12).
74. Basilius (XLIV, 48).

III. — Évêques de Mélitène[19].

1. Leontius.
2. Otreius[20].
3. Acac[i]us.
4. Mama.
5. Domitianus.
Et longtemps après :
6. Thomas.
7. Ezéchiel.
8. Gregorius.
9. Aharon.
10. Daniel (XVIII, 16).
Thomas (XVIII, 68)[21].
11. Ezéchiel (XXI, 6).
12. Elias (XXII, 41).
13. Iohannan (XXIII, 32).
14. Gregorius (XXIV, 2).
15. Iwannis (XXV, 45).
16. Elias (XXVI, 1).
17. Ezéchiel (XXVII, 7).
18. Ignatius Cursor (XXIX, 7).
19. Iwannis (XXX, 39).
20. Ignatius (XXXI, 5).
21. Iohannan (XXXII, 6).
22. Ignatius le Rhéteur (XXXIV, 17).
23. Iohannan (XLI, 3).
24. Dionysius[22].
25. Iwannis (XLI, 24).
26. Ignatius (XLIII, 1).
27. Dionysius (XLIV, 30).
28. Iwannis (XLIV, 41).

IV. — Évêques d'Amid[23].

1. Iwannis (XVII, 57).
2. Ignatius (XVIII, 39).
3. Ḥabib (XIX, 33).
4. Abraham (XIX, 49).
5. Iohannan (XX, 8).
6. Moïse (XXII, 30).
7. Ignatius (XXII, 44).
8. Iwannis (XXIV, 22).
9. Ignatius[24].
10. Joseph (XXV, 29).
11. Ignatius (XXIX, 2).
12. Timotheus (XXIX, 21).
13. Iohannan (XXXI, 2).
14. Basilius (XXXI, 31).
15. Ignatius (XXXII, 32)[25].
16. Basilius (XLII, 9).
17. Athanasius[26].
18. Ignatius (XLIII, 27).
19. Dionysius le Rhéteur (XLIII, 20).
20. Abrah[am] (XLIV, 15).

---

1. Même orthographe dans la vers. ar.; lire ܐܡܐܙܘܢܝܘܣ; cf. t. II, p. 246. — 2. *Ibid.*, p. 245. — 3. *Ibid.*, p. 268, 352. — 4. P. 355. — 5. P. 374. — 6. *Sic*, ms. et vers. ar.; lire : *Theodosius*; cf. t. II, p. 374, n. 2. — 7. *Ibid.*, p. 379. — 8. P. 401. — 9. Le texte, t. II, p. 427, insère ici, avant Siméon, un certain *Constantinus*. — 10. Cf. *ibid.*, p. 454. — 11. P. 471. — 12. P. 472. — 13. Cf. t. II, p. 480. — 14. Cf. ci-dessus, p. 4. — 15. Ci-dessus, p. 5. — 16. Cf. ci-dessus, p. 493, n. 10. — 17. La vers. ar. arrête ici la liste. — 18. Transféré de Kaišoum (XLII, 3).

19. Le nom de Mélitène est omis dans le titre; mais il se lit dans la version ar., et il ne peut y avoir aucun doute sur ce point. Par suite de cette omission, notre copiste a cru que la liste devait être jointe à celle des évêques d'Amid, de sorte qu'il a continué la série des numéros 29-51 dans la colonne suivante. — 20. Cf. t. I, p. 312. — 21. Aussi omis dans la vers. ar. — 22. Transféré de Goubbos (XXXV, 7).

23. Cf. ci-dessus, note 19. — 24. Ce nom, omis dans la vers. arabe, figure à tort dans cette liste. — 25. Ici serait la place de l'intrus Bouzira (XXXVII, 4). — 26. Transféré de Maipherqaṭ (XLII, 11).

21. Abraham (xliv, 25).
22. Iwannis, qui fut déposé (xliv, 32).
23. Iwannis (xliv, 45).

V. — Évêques de Taghit.

Après Babai le Martyr[1] :
1. Garmai.
2. Marouta.
3. Christodulus.
4. Iohannan.
5. Denha.
6. Bacchus.
7. Iohannan Zakounaya.
8. Šarbil (xvii, 1).
9. Siméon (xvii, 42).
10. Basilius (xvii, 76).
Daniel (xviii, 48)[2].
11. Thomas (xviii, 69).
12. Basilius (xix, 6).
13. Melchisedec (xix, 48).
14. Sergius (xix, 77).
15. Athanasius (xxi, 1).
16. Thomas (xxiii, 1).
17. Denha (xxiii, 12).
18. Basilius (xxv, 1).
19. Cyriacus (xxviii, 2).
Iohannan (xxix, 48)[3].
20. Ignatius, qui se fit musulman (xxx, 17).
21. Athanasius (xxxi, 30).
22. Basilius (xxxii, 26).
23. Iohannan (xxxvi, 7).
24. Dionysius (xli, 25).
25. Ignatius (xliii, 5).
26. Iohannan (xliii, 33).
27. Gregorius le Rhéteur[4] (xliv, 39).

Fin.

Abadqawan.

Iwannis, xx, 20.
Jacques, xxii, 25[a].
Anastasius, xxii, 34.
Job, xxiv, 5.
Voir : *Akazqawan.*

Akazqawan (?)

Severus, xix, 18.
Voir : *Abadqawan.*

Adana.

Iwannis, xlii, 5.

Adherbaidjan.

Timotheus, xliv.

Adjoumiah.

Voir : *Tibériade.*

Adra'at.

Georgius, xvii, 43.
Voir : *Arde'at.*

Alep (ou Berrhoë).

Abraham, 1.
Daniel, xvii, 62.
Sergius, xix, 8.
Abraham, xx, 5.
Job, xxiii, 10.
Abraham, xxiv, 26.
Anastasius, xxv, 2.
Anastasius, xxviii (p. 465, n. 10).
Sergius, xxix, 14.
Gabriel, xxx, 27.
Sergius, xxxiii, 10.
Iwannis, xxxiii, 29.
Gregorius, xxxvi, 2.
Ignatius, xliii, 4.
Dionysius (*Môbarak*), xliv, 27.
Basilius (*Constant.*), xliv, 49.

Amid.

Voir ci-dessus, p. 494.

Anazarbus.

Iwannis, 11.
Ignatius, xvii, 46.
Anastasius, xviii, 17.
Michel, xviii, 24.
Georgius, xviii, 75.
Severus, xviii, 87.
Aharon, xix, 23.
Abraham, xx, 2.
Cyriacus, xx, 15.
Cyrillus, xxi, 4.
Habîb, xxi, 18 ; xxiv.
Ignatius, xxiv, 3.
Iohannan, xxv, 27.
David, xxv, 38.
Athanasius, xxv, 41.
Eléazar (Lazarus), xxvii, 1 ; xxx.
Thomas, xxx, 23.
Basilius, xxxi, 14.
Iwannis, xxxii, 10.
Basilius, xxxiii, 7.
Basilius, xxxvi, 1.
Josué, xl, 9.
Siméon, xli, 58.
Athanasius, xlii, 7; xliv.
Athanasius, xliv, 3.

---

1. Cf. t. II, p. 414, 417; t. III, p. 29. La liste des évêques antérieurs à Šarbîl est incomplète, et elle doit être corrigée d'après Barhébréus, *Chron. eccl.*, t. II. — 2. Ce nom est aussi omis dans la vers. ar. (Cf. Bar Heb., *Chr. eccl.*, II, 191). — 3. Aussi omis dans la vers. ar. — 4. En marge de la vers. ar., une main plus moderne a ajouté stupidement : ܒܪ ܥܒܪܝܐ « Bar Hebræus ».

BALÎNAG.

Çeliba, xxxix, 5.
Iwannis, xli, 2.
Philoxenus, xli, 34.
Voir : *Hâmâm et Balînag.*

BARÎD.

Voir : *Djiḥan et Barîd.*

BEIT 'ARABAYÊ.

Timotheus, xliv.

BEIT BALEŠ.

Voir : *Baleš.*

BEIT NOUHADRAN.

Ioḥannan, xliv.

BEIT PARSAYÊ.

Joseph, xviii, 4.

BEIT ROUMANA.

Iwannis, xliv.

BERRHOE.

Voir : *Alep.*

BÎRTA.

Gregorius, xxx, 14.
Gregorius, xxxi, 35.
Ignatius (*Isaias*), xxxii, 2.
Voir : *Gargar.*

BÎRTA DE GARGAR.

Voir : *Bîrta*, et *Gargar.*

BITHYNIE (?).

Basilius, xxii, 47.
Cyriacus, xxiii, 40.
Voir : *Arde'at.*

ÇADAD.

Athanasius, xlii, 6.

CALLINICE (ou RAQAH).

Ioḥannan, xvi.
Basilius, xvii, 16.
Theodosius, xvii, 19; xviii.
Zacharias, xviii, 96.
Cyriacus, xix, 35.
Severus, xx, 22.
Gregorius, xxii, 25.
Severus, xxiii, 36.
Jacques, xxiii, 37; xxvi; xxvii.
Ioḥannan, xxviii, 7.
Moïse, xxx, 15.
Athanasius, xxxi, 6.
Petrus, xxxi, 11.
Gregorius, xxxii, 27.
Ignatius, xxxv, 13.
Iwannis, xli, 23.
Iwannis, xli, 41.
Iwannis, xliii, 13; xliv.
Ioḥannan, xliv, 18.
Basilius (*Benjamin*), xliv, 38.

CALLISURA.

Ḥanania, xviii, 28.
Iwannis, xix, 27.
Stephanus, xix, 84.
Job, xxii, 20.
Denḥa, xxi, 8.
Severus, xxiii, 8.
Athanasius, xxix, 11.
Michel, xxix, 41.
Isaac, xxx, 4.
Abraham, xxxi, 10.
Timotheus, xxxii, 16.
Iwannis, xxxiii, 22.
Timotheus, xxxix, 2.
Iwannis, xli, 42.
Iwannis, xliii, 11, xliv.
Iwannis (*Bar Qanoun*), xliv, 41.
Basilius, xliv, 53.

CÉSARÉE DE CAPPADOCE.

Basilius (?), p. 476, n. 2.
Iwannis (*Damianus*), xliv, 44.

CIRCESIUM.

Jacques, xvii, 17.
Maqîm, xvii, 50.
Constantinus, xviii, 77.
Ioḥannan (*Ṭoubana*), xix, 4
Aharon, xix, 16.
Basilius, xix, 56.
Abraham, xx, 9.
Georgius, xxi, 9.
Thomas, xxi, 27.
Timotheus, xxii, 33.
Basilius, xxiii, 31.
Severus, xxv, 13.
Timotheus, xxvii, 8.
Iwannis, xxxii, 29.

CLAUDIA.

Petrus, xxv, 31.
Michel, xxix, 22.
Moïse, xxix, 33.
Dionysius, xxx, 24.
Thomas, xxxi, 27.
Basilius, xxxi, 46.
Petrus, xxxiii, 27.
Timotheus, xxxv, 4.
Gregorius, xli, 14.
Timotheus, xli, 39.
Basilius, xliii, 14.
Timotheus, xliv, 16.
Timotheus, xliv, 43.
Gregorius, xliv, 51.
Voir : *Mélitène et Claudia.*

CYRRHUS.

Salomon, xvii, 49.
Sergius, xviii, 23.
Abraham, xviii, 72.
Elias, xix, 7.
Aharon, xix, 25.
Isaac, xix, 72.
Sergius, xx, 3.
Gabriel, xxii, 11.
Isaac, xxiii, 27.
Cyriacus, xxiv, 1.
Ioḥannan, xxix, 28.
Andreas, xxx, 2.
Cyrillus, xxxi, 36.

DAMAS.

Timotheus, xviii, 41.
Salomon, xix, 58.
Isaac, xix, 68.
Daniel, xxi, 7.
Timotheus, xxii, 3.
Athanasius, xxii, 35.
Moïse, xxiii, 24.
Ioḥannan, xxv, 23.

Gourgan.

Philoxenus, xviii, 2.
Bar Ḥadbešabba, xviii, 60.
Joseph, xviii, 66.
Iônan, xviii, 98.

Ḥabora.

Voir : *Dara et Ḥabôra.*

Ḥaçiççanites (év. des).

Voir : *Karma.*

Ḥadet.

Elias, xvii, 39.
Georgius, xviii, 94.
Ignatius, xix, 22.
Elias, xx, 10.
Cosmas, xxii, 27.
Georgius, xxii, 31.
Siméon, xxiv, 7.
Gregorius, xxiv, 25.
Abraham, xxv, 7.
Dionysius, xxix, 12.
Basilius, xxxii, 11.
Iwannis, xxxiii, 3.
Timotheus, xxxiii, 9.

Ḥadet et Ra'ban.

Iwannis, xxxi, 9.
Voir : *Hadet*; et *Ra'ban.*

Ḥamam.

Jérémie, xxiv, 30.
Iwannis, xxix, 43.
Samuel, xxix, 46.
Cyrillus, xxxi, 25.
Ignatius, xxxi, 34.
Ioḥannan, xliii, 26.

Ḥamam et Balînag.

Petrus, xxxiii, 8.

Ḥamam, Balînag et Sanoudanou.

Philoxenus, xxxiii, 28.

Ḥamam et Kînîsa.

Job, xxv, 17.
Jacques, xxv, 43.

Ḥanazit.

Cyriacus, xviii, 34.
Bar Ḥadbešabba, xix, 3.
Voir *Samosate et Hanazit.*

Ḥani (?).

(Cf. ci-dessus, p. 477, n. 1.)

Ignatius, xli, 27.
Iwannis (*Moïse*), xliii, 23.

Ḥarran.

Iwannis, xiv.
Elias, xvii, 86.
Gauri, xvii, 68.
Georgius, xvii, 81.
David, xix, 26.
Constantinus, xx 16.
Ioḥannan, xxii, 8.
Ignatius, xxiii, 35.
Philoxenus, xxv, 34
Timotheus, xxviii, 5.
Theodosius, xxix, 23.
Petrus, xxix, 44.
Basilius, xxxi, 40.
Timotheus, xxxv, 3.
Basilius, xl, 3.
Ignatius, xli, 48.
Timotheus, xliii, 24 ; lxiv.
Ignatius, xliv, 35.

Ḥauran de Bithynie.

Ioḥannan, xxxi, 7.

Ḥaza.

Timotheus, xli, 57.

Ḥelbon.

Thomas, xviii, 43.
Basilius, xxxiv, 12.

Hérat.

Abraham, xviii, 45.
Iwannis, xviii, 52
Jacques, xix, 37.
Abraham, xix, 73.
Job, xxi, 2.
Isaac, xxii, 12.
Iwannis, xxiii, 2.
Paulus, xxiv, 32.

Ioḥannan, xxix, 4.
Iwannis, xxix, 10.
Iwannis, xxx, 13.
Basilius, xxxi, 8.
Iwannis, xxxii, 19.
Iwannis, xxxii, 21.

Ḥesn Mançour.

Basilius, xxxiii, 19.
Philoxenus, xl, 5.
Basilius, xli, 26.
Voir : *Samosate et Ḥesn Mançour.*

Ḥesn Paṭriq.

Timotheus, xxxiv, 3.
Voir : *Tell Paṭriq.*

Ḥesna.

Dionysius, xli, 46.

Ḥesna de Ziad.

Moïse, xxxi, 41.
Iwannis (*Bar Çauma*), xxxii, 15.
Athanasius, xxxvi, 4.
Basilius, xli, 18.
Iwannis, xli, 47.
Basilius, xli, 59.
Iwannis, xliii, 15.
Ioḥannan (*Josué*), xliv, 28.
Basilius, xliv, 31.

Irénopolis.

Gabriel, xviii, 19.
Stephanus, xix, 20.
Noé, xix, 60.
Ioḥannan, xix, 79.
Iônan, xxi, 17.
Thomas, xxi, 28.
Ḥabîb, xxi, 31.
Jacques, xxii, 5.
Ḥabîb, xxii, 15
Ignatius, xxii, 42.
Stephanus, xxiii, 14.
Lazarus, xxiii, 29.
Iwannis, xxiii, 38.

Petrus, xxii, 28.
Sergius, xxiii, 18.
Ḥabîb, xxv, 39.
Cosmas, xxix, 29.

RĔḤABÔT.

Athanasius, xxxiv, 16.

REŠ'AYNA (ou THEODOSIOPOLIS).

Theodosius, xiii.
Arabî, xvii, 48.
Anastasius, xviii, 65.
Theodorus, xix, 62.
Sergius, xxi, 32.
Theodosius, xxii, 21.
Dioscorus, xxiii, 30.
Gregorius, xxv, 4.
Iohannan, xxix, 1.
Sergius, xxix, 19.
Iohannan, xxxi, 21.

REŠ'AYNA et MARDIN.

Iohannan, xli, 51.
Voir : *Mardê, Reš'ayna, et Kephar Touta*; et *Mardê, Tell Bešmê et Reš'ayna*.

REŠ-KÊPHA.

Gabriel, xvii, 20.
Anastasius, xvii, 38.
Thomas, xvii, 82
Denḥa, xviii, 26.
Mattai, xix, 82.
Severus, xx, 1.
Anthimus, xxiii, 25.
Severus, xxv, 26.

ROUMANAH.

Philoxenus (*Bar Çauma*), xliv, 50.

ŠAIZAR.

Siméon, xxxi, 13.

ŠALABADIN.

Iohannan, xliv, 24.

ŠARZOUL.

Iohannan, xvii, 41.

SAMOSATE.

Daniel, xvii, 33.
Theodosius, xvii, 54.
Basilius, xviii, 5.
Gabriel, xviii, 90.
Arabî, xix, 2.
Timotheus, xix, 11; xx; xxi.
Michel[1], xx, 7.
Jacques, xxi, 12.
Iwannis, xxii, 2.
Daniel, xxii, 9.
Timotheus, xxii, 46.
Theodosius, xxiv, 6.
Dionysius, xxiv, 24.
Basilius, xxv, 11.
Athanasius, xxv, 25
Elias, xxix, 13.
Moïse, xxx, 10.
Thomas, xxxi, 1.
Abraham, xxxi, 44.
Athanasius, xxxiii, 14.
Dioscorus, xxxiii, 20
Dionysius, xxxiii, 30.
Mattai, xxxiv, 8.
Athanasius, xxxv, 15.
Iohannan, xliii, 3; xliv.
Iwannis (*Theodorus*), xliv, 7.

SAMOSATE et HANAZIT.

Severus, xix, 40.

SAMOSATE et ḤESN MANÇOUR.

Timotheus, xli, 36

SAROUG.

Athanasius, xi.
Damianus, xvii, 31.
Siméon, xviii, 9.

1. *Sic* ms. et vers. ar.; mais comme Timothée, son prédécesseur, figure encore au nº xxi, il se pourrait que le texte primitif ait porté : « Michel *d'Arsamosate* » (au lieu de Samosate); conjecture d'autant plus vraisemblable qu'il s'est écoulé au moins 63 ans depuis la mort de David d'Arsamosate (xix, 13) jusqu'à l'ordination de Basile (xxv, 19) entre lesquels ce Michel serait à placer. Cf. ci-dessus, p. 496.

Thomariqa, xviii, 63.
Isaac, xix, 71.
Gabriel, xx, 13.
Iohannan, xxi, 21.
Joseph, xxii, 49.
Iohannan, xxiv, 8.
Iwannis, xxiv, 17.
Sergius, xxiv, 28; xxix.
Cyriacus, xxix, 16.
Zacharias, xxix, 38.
Basilius, xxix, 42.
Petrus, xxx, 5.
Sergius, xxxi, 20.
Mattai, xxxv, 9.
Basilius, xli, 13.
Iwannis, xli, 21.
Cyrillus, xliii, 6.

SÉGESTAN.

Sergius, xviii, 79.
Andreas, xix, 5.
Samuel, xix, 47.
Severus, xx, 21.
Petrus, xxiv, 27.
Iohannan, xxv, 32.
Basilius, xxix, 39.
Mattai, xxxi, 17.
Thomas, xxxiii, 16.
Philoxenus, xxxv, 10.
Aharon, xl, 6.
Iwannis, xli, 40.
Iohannan, xli, 61.
Basilius, xliv, 22.
Stephanus, xliv, 36.
Voir : *Zarang*.

SÉLEUCIE.

Aharon, xix, 9.

SIBABÉREK.

Iwannis, xlii, 8.
Iwannis, xliv, 10.

SYMNADOU.

Jacques, xxvi, 10.
Basilius, xxix, 24.
Elias, xxx, 37.
Philoxenus, xxxii, 1.

Ignatius, xxxiv, 5.
Athanasius, xxxv, 5.
Iohannan, xxxvi, 3; xxxvii.
Basilius, xli, 10.
Mattai, xlii, 11.
Basilius, xliii, 16.
Basilius, xliv, 20.

TAGLIBITES.

David, xvii, 29.
'Othman, xvii, 45.
Iohannan, xviii, 35.
Thomas, xviii, 44.
Joseph (*Marzouq*), xviii, 59.
Habîb, xviii, 74.
Georgius, xviii, 97.
Jacques, xix, 17.
Bacchus, xix, 57.
Iohannan, xix, 78.
Voir : *Nédjrayé et Taglibites.*

TAGRIT.

Voir ci-dessus, p. 495.

TADMOR (Palmyre).

Siméon, xvii, 26.
Iohannan, xviii, 12.

TARSE.

Iohannan Bar 'Ebrayta, ix.
Athanasius, xvii, 18
Gabriel, xvii, 37.
Habîb, xvii, 70; xix.
Anastasius, xix, 21.
Lazarus, xix, 75
Lazarus, xxi, 22.
Cyrillus, xxii, 22.
Athanasius, xxii, 36; xxv.
Athanasius, xxv, 36.
Jérémie, xxv, 40.
Paulus, xxx, 1.
Athanasius, xxxi, 4.
Abraham, xxxi, 32.
Basilius, xxxiii, 6.
Timotheus, xli, 20.
Iohannan, xliv, 2.

TELL BEŠMÉ.

Methodius, xvii, 74.
Siméon, xviii, 36.
Theophilus, xviii, 58.
Daniel, xix, 44.
Siméon, xxi, 19.
Severus, xxiii, 41.
Voir : *Mardé, Tell Bešmé et Res'ayna.*

TELL PATRIQ.

Dionysius, xxxi, 48.
Timotheus, xxxiv, 4; xli.
Ignatius, xli, 5.
Iwannis, xli, 12.
Timotheus, xli, 29.
Voir : *Hesn Patriq.*

TELLA OU TELLA DE MAUZELAT.

Sergius, ii.
Iohannan, v.
Anastasius, xvii, 15.
Mattai, xvii, 30.
Dionysius, xvii, 52.
Iohannan, xvii, 73.
Iwannis, xviii, 46.
Basilius, xviii, 93.
Severus, xix, 30.
Dionysius, xxi, 5.
Mattai, xxi, 26.
Constantinus, xxiii, 26.
Habîb, xxiii, 39.

TELLA D'ARSANIAS.

Dionysius, xxxi, 45.
Ignatius, xliii, 19.
Ignatius (*Bar-Çauma*), xliv, 9.
Voir : *Qarna et Tella d'Arsanias*, et *Tella et Laqabîn*

TELLA DE HAMDÔN.

Iwannis, xxxvii, 1.

TELLA QASTRA.

Philoxenus, xxx, 16.

TELLA ET LAQABIN.

Siméon, xxxi, 24.

Iohannan, xxxii, 14.

THEODOSIOPOLIS.

Voir : *Reš'ayna.*

TIBÉRIADE.

Severus, xviii, 54.
Hanania, xix, 43.
Gabriel, xxi, 10.
Jacques, xxii, 29.
Job, xxiv, 10.
Jacques, xxv, 3.
Iohannan, xxviii, 1
Iohannan, xxix, 15.
Basilius, xxix, 34.
Thomas, xxx, 33.
Marouta, xxxi, 12.
Timotheus, xxxii, 25.

TIBÉRIADE et ADJOUMIAH.

Isaac, xvii, 72.

TOUR 'ABDÎN.

Thomas, xvii, 7.
Sergius, xvii, 44.
Ezechiel, xvii, 78.
Nonus, xviii, 89.
Ezechiel (?) (p. 458, n. 2).
Ezechiel, xxi, 14.
Iohannan, xxii, 19.
Samuel, xxiii, 20.
Iwannis, xxiv, 11.
Habîb, xxv, 10.
Ignatius, xxv, 42.
Severus, xxviii, 4.
Iwannis, xxix, 8.
Joseph, xxx, 22.
Iohannan, xxx, 26.
Iwannis (*Zakaï*), xxxii, 12.
Basilius, xxxiii, 11.
Basilius (*Šamli*), xl, 7.
Gregorius (*Lazarus*), xl, 8.
Iohannan, xliii, 18.
Ignatius (*Gabriel*), xliii, 29; xliv.
Iwannis (*Isaac*), xliv, 21.

TRIBUS (év. des).

Iohannan, xvii, 9.

V

[Abrégé de l'histoire d'Arménie][1].

[770] *Nous disposons les noms des Rois et des Pontifes des Arméniens, comme ils sont consignés[2] chez eux dans leurs livres.*

(1)[3] Ils disent qu'en la première année du roi Abgar, fils d'Aršam, qui est l'année 43e d'Auguste César, et l'année 33e d'Hérode, Notre-Seigneur naquit à Bethléem. Quand il fut âgé de trente ans, il fut baptisé, et à l'âge de trente-trois ans il souffrit la Passion.

Quand Abgar connut le mystère de sa Passion[4], il envoya près de lui Ḥanania[4] Apahouni, avec dix autres envoyés. Celui-ci, s'étant rendu à Jérusalem, vit l'un des disciples, nommé Philippe, et il lui exposa le motif de sa venue. Philippe le dit à André et tous les deux le dirent à Jésus, ainsi qu'écrit Jean[5] : « Il s'en trouva quelques-uns qui montèrent à Jérusalem, et qui disaient : Nous voulons voir Jésus. Et André et Philippe le dirent à Jésus. Or, Jésus leur répondit : l'heure est venue que le Fils de l'homme soit glorifié — appelant « glorification » la Passion et la Croix qui devait procurer le salut à tous les hommes, — et non pas d'aller en Arménie. » Il reçut avec honneur Ḥanania Apahouni[6], envoyé d'Abgar, et ordonna à l'apôtre Thomas d'écrire une réponse à Abgar, lui promettant d'envoyer, après sa résurrection, un de ses disciples qui guérirait le roi. — Ce mystère avait été vu d'avance par l'œil prophétique de Zacharie, qui indiqua manifestement l'ambassade et le nombre des dix hommes envoyés par Abgar près de Notre-Seigneur : « En ces jours-là, dix hommes s'empareront d'un juif, et lui diront, etc. »[7].

Abgar vécut encore cinq ans après la Passion de Notre-Seigneur. La durée totale de son règne est de trente-huit ans.

---

1. Cette compilation paraît avoir quelque importance pour le contrôle des anciennes listes royales et patriarcales. Je dois l'identification de la plupart des noms qui y sont contenus à l'obligeance et à la sagacité de M. J. Marquart. Le commentaire détaillé de ce document ne saurait trouver place dans ces notes ; il fera ultérieurement l'objet d'un travail spécial. Il a semblé utile de conserver ici aux noms arméniens la physionomie que leur a donnée le traducteur syriaque dans sa transcription. — 2. Lire : ܪܫܝܡܝܢ. — 3. Pour faciliter la comparaison entre les différentes listes, nous ajoutons ces numéros d'ordre entre parenthèses : ceux des rois en chiffres arabes, et ceux des patriarches en chiffres romains ; nous imprimons les noms des rois et princes en petites capitales, et ceux des patriarches en italique. — 4. *Sic.* ms. et vers. ar. — 5. Joh., xii, 20-23. — 6. Vers. ar. : ܠܚܢܢܝܐ ܐܦܐܗܘܢܝ. — 7. Zach., viii, 23.

(2). Après Abgar, régna Sanaṭroug, fils de son oncle maternel[1].

Celui-ci bâtit Nisibe, à côté de l'Euphrate, ville de la Mésopotamie. Après son achèvement, il ordonna de fabriquer une statue à sa ressemblance, pour être placée sur le mur de la ville, tenant dans sa main un zouza, pour signifier qu'un seul zouza lui était resté de la construction de la ville.

Celui-ci fit mettre à mort l'apôtre Tatios[2], en un lieu appelé Adra[3].

(3). Après Sanaṭroug, régna Erband[4], de sa famille, fils d'une femme Aršagouni[5], d'un mariage illégitime. Il régna vingt ans.

Il fit massacrer les enfants de Sanaṭroug; car le Seigneur le poussa à venger le sang de l'apôtre. — Un homme, appelé Sembad Pakradouni[6], sauva le plus jeune des fils de Sanaṭroug, nommé Aršoug[7], et il s'enfuit près de Tareš[8], roi des Perses. Il lui fit connaître que l'enfant était fils de Sanaṭroug, que ses frères avaient été tués, et qu'il était seul survivant. Et quand le roi des Perses apprit cela, il couronna le jeune homme; et il donna à Sembad soixante-dix mille hommes armés et l'envoya contre Erband. Sembad battit celui-ci, le tua, s'empara de la couronne de Sanaṭroug et la mit (sur la tête) de [son][9] fils Aršoug. Et ils appelèrent cet endroit Erband-aband[10].

En l'an 10 de cet Erband, Jérusalem fut dévastée par Espisianos.

(4). Après Erband, régna Aršoug[11], pendant 40 ans.

Celui-ci prit pour femme la fille du roi des Alains; et avec elle vinrent les saints Soubia et Qinos[12]. Le roi lui-même crut et fut baptisé par les saints appelés Vosgianès[13], disciples de Tatios l'apôtre.

Du temps de celui-ci, parurent[14] les saints « herbivores », qu'on appelle Bazak[15], qui méritèrent la couronne du martyre.

(5). Après Aršoug, régna Ardabasd[16], son fils, 2 ans.

A ce propos, les Arméniens racontent longuement qu'il fut emmené par les géants qu'on appelle Khašîr[17], dans la montagne appelée Masis, et y fut attaché par une chaîne. Il fait des efforts pour se délivrer et dévaster la terre; mais, au bruit des coups de marteau des forgerons, ses chaînes se renouvellent et il ne peut se délivrer. D'autres racontent de lui qu'en passant sur le pont du fleuve Arask[18], il s'embarrassa et tomba, et son corps ne fut pas retrouvé; c'est pourquoi ils prétendent qu'il vit encore aujourd'hui.

---

1. *Sic* ms. et vers. ar.; lire : ܒܪ ܚܬܗ « fils de sa sœur », d'après Moïse de Khorène. — 2. Vers. ar. : ܬܐܕܐܘܣ (Thaddée). — 3. Vers. ar. : ܐܪܙܗ; lire : ܐܪܕܙ (Ardaz). — 4. Erouant. — 5. Arsacide. — 6. Vers. ar. : ܣܡܒܛ ܦܩܪܕܘܢܝ; restituer : ܣܡܒܛ. — 7. Moïse de Khor., II, xxxvii : Ardašès. — 8. Darius. — 9. Ms. et vers. ar.; « du fils d'Aršoug ». — 10. *Sic* ms. et vers. ar. — 11. *Sic* ms. et vers. ar.; plus bas (p. 515) : *Ardašès*. — 12. *Sic* vers. ar. : ܣܘܩܝܐ ܘܩܝܢܘܣ; en réalité il faut lire, au singulier : *Soukiasinos*. Cf. Jean Catholicos, trad. Saint-Martin, p. 29-30 (*Souk'hianoues*). — 13. *Oueski* (n. pr. singulier) chez Jean Catholicos (p. 29). — 14. Lire : ܐܬܓܠܝܘ (vers. ar.). — 15. *K'hoghk'h*, chez Jean Cath. (p. 30). — 16. Ms. et vers. ar. : *Ardasbad*. — 17. *Sic* ms. et vers. ar. : ܟܐܫܝܪ; on s'attendrait à lire : ܟܐܫܟ, *Khašakh*; cf. Moïse de Kh., II, lxi. — 18. Araxe.

(6). Après [**771**] celui-ci régna Ṭɪʀᴀᴅ[1], son frère, 17 ans.

(7). Puis Dɪᴋʀᴀɴ[2], son autre frère, 45 ans.

(8). Et après celui-ci, Bᴀɢᴀʀs[3], son fils, 18 ans; puis il mourut.

(9). Et après lui, Kʜᴏsʀᴏᴠ[4], son fils, 44 ans. — Celui-ci fut tué par Ardašir, roi des Perses,

(10) et Aʀᴅᴀšɪʀ, le persan, régna lui-même sur les Arméniens, 26 ans.

(11). Et après les Perses, régna Ṭᴇʀṭᴀṭ[5], fils de Khosrob, 56 ans.

(I). Et en l'année 16e de Derṭâṭ[5], qui est l'an 20 de l'empereur Diocletianus[6], et l'an 260 de la Passion de notre Sauveur, saint *Grigorios* sortit de Birab[7], et évangélisa les Arméniens pendant 30 ans, puis il émigra vers Notre-Seigneur.

(II). Et après lui *Resdakès*, son plus jeune fils, sept ans. — Celui-ci bâtit une grande église de sainte Sophie[8], dans le hameau[9] de Kozan[10]. Et ensuite, il fut tué par un prince nommé Arkegabos[11], parce qu'il le blâmait des méfaits qu'il commettait.

(III). Après lui vint le fils aîné de Grigorios, qui s'appelait *Bartanès*, pendant 17 ans. Celui-ci aussi fut chassé par une femme nommée « satal dignas digin[12] », qu'il réprimandait.

(12). Après Dertad, régna Kʜᴏsʀᴏʙ, son jeune fils, pendant 20 ans.

Celui-ci bâtit une ville au pied de la montagne appelée Khégam, sur le fleuve appelé Azad, et il l'appela en langue persane Tebin, ce qui signifie « plâr »[13].

(IV). En l'an 16 du règne de ce roi, *Ausig*[14], fils de Bartanès, fut ordonné catholicos pour les Arméniens ; il exerça 6 ans.

(13). Après Khosrob régna Dɪʀᴀɴ, son fils, 15 ans.

Comme le catholicos le blâmait, il ordonna de frapper le catholicos de verges[15] flexibles (?) jusqu'à ce qu'il en mourût. En apprenant cela, le vieillard Daniel, chorévêque, qui était un des disciples de Grigorios, maudit le roi et tout ce qu'il avait. A cause de cela, ce roi maudit fit étrangler Daniel[16].

(V). Et *Pharnerseh*[17], homme pacifique[18] et humble, fut ordonné catholicos, et occupa le siège 4 ans. Il fut aussi tué par le roi. Après cela, le roi des Perses

---

1. Diran. — 2. Tigrane. — 3. Vagharsch (Vologèse). — 4. Vers. ar. : ܟܣܪܘܗ. — 5. Tiridate. — 6. Même orthographe dans l'arabe; lire : ܕܝܘܩܠܛܝܐܢܘܣ. — 7. *Sic* ms. et vers. ar. L'auteur paraît avoir pris ce mot pour un nom propre. Il faut entendre : sortit « de la fosse » (arménien : *virab*); comp. *Coll. des Hist. de l'Arménie* (Lᴀɴɢʟᴏɪs), t. I, p. 133. — 8. Vers. ar.: ܒܐܓܝܐ ܣܘܦܝܐ ; l'auteur semble avoir lu : ἁγία σοφία ; mais il faut lire : « dans la province de Dzop (Sophène) ». Cf. Éᴛɪᴇɴɴᴇ Asᴏʟɪᴋ, trad. Dulaurier, p. 98. — 9. Transposer : ܒܐܓܘܪ. — 10. ܟܘܙܐܢ. — 11. Archélaüs. — 12. Les mots arméniens, que l'auteur semble avoir pris pour un nom propre, signifient : « à l'instigation de la reine des reines »; cf. Éᴛɪᴇɴɴᴇ Asᴏʟɪᴋ, p. 100. — 13. Armén. : *plour* « colline ». — 14. Iousig (Hesychius). — 15. De nerfs de bœuf (?). Vers. ar. : ܦܐܘܪܣ ܕܓܝܕܐ ܕܬܘܪܐ ܩܫܝܐ. — 16. Moïse ᴅᴇ Kʜ., III, xiv; Cf. Fᴀᴜsᴛᴜs ᴅᴇ Bʏᴢ., III, xiv. — 17. Lire : ܦܪܢܪܣܗ. — 18. ܫܠܝܐ.

s'empara de Diran et lui fit crever les yeux; car Dieu le livra aux mains de ses ennemis, parce qu'il avait commis l'impiété et tué deux catholicos, et avait privé les Arméniens de la lumière[1] (spirituelle).

(14). Après Diran, régna Aršag, son fils, 30 ans.

Celui-ci fit tuer son neveu[2], Knêl, à propos d'une femme nommée Pharandzem[3].

(VI). En l'an 4 de celui-ci, fut ordonné catholicos des Arméniens [*Nersès*][4] fils d'Athanakinê, fils d'Aušig, fils de Bartanès, fils de Grigorios. Il occupa le siège 30 ans. Il maudit le roi Aršag, parce qu'il avait tué son neveu et pris la femme de celui-ci. Il maudit tout le peuple des Arméniens, pour qu'il ne surgît plus de roi d'entre eux. Il abandonna lui-même le siège et se retira dans le pays des Grecs.

Or, le roi de Perse appela alors Aršag, roi des Arméniens, qui se rendit près de lui; il le fit enchaîner et jeter en prison, et là Aršag se suicida[5], selon la prophétie du catholicos Nersès; et le roi de Perse établit en Arménie un chef persan nommé Mehroudjan[6]. Alors le catholicos Nersès persuada à l'empereur des Romains, Theodosius le Grand, de donner des troupes [au fils][7] d'Aršag, qui était retenu comme otage; et Bab, fils d'Aršag, s'avança et vainquit Mehroudjan[8].

(15). Et Bab régna sept ans.

A cette époque, Theodosius bâtit une ville en Arménie, par les soins d'Anatolius, général des troupes romaines venues avec Bab. Le nom de la ville est Garno-kagak[9]; mais il l'appela, du nom de l'empereur, Theodosiopolis.

Or, Bab marchait dans les voies mauvaises de son père, et, pour cela, le catholicos Nersès ne cessait[10] de le réprimander; craignant qu'il ne le maudît, comme il avait maudit son père, et ne se retirât chez les Grecs, il fit périr le catholicos par un poison mortel. Alors Basilius le Grand anathématisa Bab, et statua que désormais le siège de Césarée n'ordonnerait plus de catholicos pour les Arméniens; car jusqu'à cette époque les catholicos des Arméniens étaient institués par l'Église de Césarée. Et la malédiction de S. Basilius transperça Bab comme un trait. Anatolius s'empara de lui et le conduisit près de l'empereur Theodosius, et, sur l'ordre de celui-ci, il fut jeté à la mer, comme le rapporte Mobsès Kertogahair, c'est-à-dire « polisseur des mots »[11].

(16). Après Bab, régna Baraztan[12] Aršagouni, 10 ans. — Celui-ci régna aussi

1. Cf. Faustus, III, xx, s. f. — 2. Le fils de son frère. — 3. Cf. Faustus, IV, xv. — 4. Suppléer : ܢܪܣܣ. Le nom propre est omis, aussi dans la vers. ar. — 5. Cf. Faustus, V, vii. — 6. Vers. ar. : ܡܗܪܘܙܢ. — 7. Suppléer : ܠܒܪܗ; vers. ar. : الى ابنه. — 8. Cf. Moïse de Kh., III, xxxvi; Amm. Marcell., l. XXXVII. — 9. Cf. ci-dessus, t. II, p. 521, n. 8. — 10. ܠܐ ܐܫܬܠܝ; vers. ar. : ܡܘܢܐ. — 11. Vers. ar. : ܡܨܘܪ ܡܠܠܐ. Moïse de Khorène; les mots arméniens signifient littéralement : « père des philologues » ou « des grammairiens ». Cf. Moïse de Kh., III, xxxix. — 12. Varaztad.

par l'autorité[1] de l'empereur Theodosius; car lui-même avait été otage chez les Romains.

(VII). A cette époque, *Šahag* fut ordonné catholicos des Arméniens, sans le consentement du métropolitain de Césarée; il exerça 6 ans.

(VIII). Ensuite, son frère *Zaben*[2] fut ordonné; il exerça 6 ans.

(IX). Et après lui *Asipourag*[3], 5 ans.

(17). Et après Barazdad, [**772**] régnèrent les deux fils de Bab, ARŠAG et BAGARŠAG[4], 20 ans.

(18). Et après ceux-ci régna KHOSROB Aršagouni, par l'autorité du roi des Perses, car les Arméniens s'étaient aussi révoltés contre les Romains. Il régna 10 ans.

(X). En la 2e année de celui-ci, fut ordonné catholicos des Arméniens *Sahag*, fils de Nersès le Grand, qui exerça 41 ans.

(19). Après Khosrob régna BRAMŠABOUH, par l'autorité du roi des Perses, pendant 22 ans.

Du temps de celui-ci, les Arméniens purent posséder l'écriture[5] grâce au bienheureux Mesrob[6], du pays de Taron[7], du village de Haségas.

(20). Après Bramšabouh, régna ARDAŠÈS[8], son fils, 10 ans.

Et, comme il commettait beaucoup de méfaits, les princes des Arméniens s'assemblèrent près du catholicos Sahag, et lui demandèrent de se rendre avec eux[9] près du roi de Perse, pour faire destituer leur roi et en établir un autre.

Le catholicos n'y consentit pas, mais il dit[10] : « A Dieu ne plaise que je livre la brebis[11] du Christ entre les mains du loup et de l'athée ». A cause de cela, les princes furent aussi irrités contre le catholicos; ils se rendirent près du roi de Perse, qui est Bramšapouh[12], et ils accusèrent leur roi et leur catholicos. Le roi s'empara d'Ardašir, le fit enchaîner et l'envoya dans le Khougaçṭan[13]; il déposa Sahag du catholicat, et, selon la demande des princes arméniens, ils eurent (pour catholicos) un syrien jacobite nommé *Apti'a*[14] (Xa); homme astucieux et méchant. Il gouverna un an et mourut. Après lui vint *Šmouel* (Xb), de la même race[15]. Il gouverna 2 ans et mourut.

(XI). Après ceux-ci, il y eut un arménien, nommé *Sourmag*[16], qui, conjointement avec les princes, avait calomnié le bienheureux Sahag. Celui-là fut aussi

---

1. ܦܘܩܕܢܐ. — 2. Zaven. — 3. Même leçon dans la vers. ar. (Asbourag). — 4. Aršag IV et Vagharšag II. — 5. Lire : ܣܦܪܐ; vers. ar. : ܟܬܐܒܗ. — 6. Vers. ar. : ܡܣܪܘܒ. — 7. Ms. et vers. ar. : *Ṭadon*; lire : ܛܐܪܘܢ, *Ṭaron* (Daron). — 8. Vers. ar. : ܐܪܕܫܝܪ. — 9. ܠܡܥܗܘܢ. — 10. ܐܡܪ. — 11. Je corrige : ܠܐܡܪܐ; mais la vers. ar. a lu comme porte le texte : ܠܒܪܐ « le rejeton, le rameau » (غصن). Cf. MOÏSE DE KH., III, LXIII. — 12. ܒܪܡܫܐܦܘܗ. — 13. Khouzistan. — 14. Même orthographe dans la vers. ar.; ܥܒܕܝܫܘܥ ('Abdišô'), forme employée par Étienne Asolik, au lieu de Brikišô' (ܒܪܝܟܝܫܘܥ), vrai nom de ce patriarche. — 15. Ils sont regardés comme illégitimes. — 16. Jean Catholicos (p. 48) place Sourmag avant les deux syriens; l'auteur suit ici Étienne Asolik (cf. trad. Dulaurier, p. 109).

institué catholicos par l'autorité du roi de Perse, et il mourut après avoir gouverné sept ans. — Sahag mourut lui-même dans le pays de Ṭaron, dans le village d'Ašdiša[d][1], et le roi Khosrob[2] mourut aussi.

(21). Après ceux-ci, les Arméniens mirent à leur tête un homme nommé Sbarabed[3]; en qualité de préfet[4], son nom était Bartan[5], de la famille appelée Mamigon[i], petit-fils de saint Sahag.

Tantôt les Arméniens étaient soumis aux Perses, tantôt ils se révoltaient contre les Perses, comme ils s'étaient jadis révoltés maintes fois contre les Romains, ainsi que le rapporte[6] l'histoire du docteur Élisée[7].

Ce Bartan maintint les princes arméniens dans l'amour de la concorde pendant 30 ans. Il mourut pour l'Église, tué par les armées des Perses.

(XII). Pendant la préfecture de Bartan, fut ordonné comme catholicos pour les Arméniens, un homme appelé *Iouseph,* un des disciples du célèbre Mesrob. Il fut catholicos pendant 8 ans.

(XIII). Après lui vint *Kĭd*[8], pendant 10 ans.

Du temps de celui-ci, il y avait comme docteurs, parmi les Arméniens, Mobsès Kertogahair[9], et Mambrê Be[r]zanog[10], son frère; Tabit[11] le philosophe.

(XIV). Après celui-ci vint *Ohan*[12] Man[da]gouni[13], pendant 6 ans.

Celui-ci établit beaucoup de constitutions dans l'Église des Arméniens, savoir : les récitations de la nuit et du jour; les rites du baptême, de l'ordination des évêques, prêtres et diacres, de la consécration de l'église, et de la préparation à la messe.

De son temps eut lieu le synode de Chalcédoine, auquel il n'acquiesça pas.

(XV). Après celui-ci vint *Papken*, 6 ans.

(22). Et après Bartan le préfet, vint Mankanos[14], son fils, pendant 20 ans.

(23). Après celui-ci, Bahan[15], son fils, 15 ans.

(24). Après lui, Bart[16], son frère, 12 ans.

(25). Après lui, Mégég Knouni[17], 30 ans.

En l'année 10 de ce dernier, qui est l'an 310 des Grecs [à partir de] l'an 7 de

---

1. Même orthographe dans la vers. ar. — 2. Ms. et vers. ar. : *Mesrob*. — 3. L'auteur semble prendre ce titre pour un nom propre. La ponctuation que nous adoptons paraît indiquée par la phrase syriaque; mais il est plus naturel de lire : « mirent à leur tête, avec le titre de *Sbarabed* (connétable, généralissime), en qualité de préfet, un homme... » Cf. Étienne Asolik, trad. Dulaurier, p. 111. — 4. Littér. : « juge »; vers. ar. : ܡܪܙܒܢ. — 5. Vartan. — 6. ܡܕܒܪ. — 7. *Hist. de Vartan* (*Coll. des Hist. de l'Arm.*, II, 183 et suiv.). — 8. La vocalisation est donnée dans le ms.; arménien : *Kiud*. — 9. Restituer : ܟܪܬܘܓܗܝܪ; cf. ci-dessus, p. 508, n. 11. Le ms. porte ici : « Mobses bar (fils de) Togahair », leçon qui se trouve aussi dans la vers. ar. : ܐܒܪ ܬܘܓܗܝܪ. — 10. Lire : ܒܪܙܐܢܘܓ : le mot arm. correspond au grec ἀναγνώστης. — 11. Vers. ar. : ܬܐܒܝܬ (David). — 12. Jean. — 13. Restituer : ܡܢܕܓܘܢ. — 14. *Sic* ms. et vers. ar. ; armén. : *Manknos*. — 15. Vahan. — 16. L'arabe a traduit « la fille de son frère » (ܒܪܬ ܐܚܘܗ); armén. : *Vart*. — 17. Lire : ܡܓܓ ܟܢܘܢܝ (vers. ar.) ; arm. : *Mezez Knuni*.

Philippe César[1], l'an 14 de Justinianus, qui bâtit la grande église de Sainte-Sophie, et l'an 258 de Grégoire, l'illuminateur des Arméniens, fut établi le comput des Arméniens[2].

(XVI). Ensuite *Samuel*[3] devint catholicos, 10 ans.

(XVII). Et après lui, *Mousê*[4], 8 ans.

(XVIII). Et après lui, *Sahag*, 5 ans.

(XIX). Et après lui, *Kristophor*, le philosophe, 6 ans.

(XX). Et après lui, *Lebon*[5], 3 ans.

(XXI). Et après lui, *Nersès*, 9 ans.

Celui-ci, la 4e année de son pontificat, tint un concile dans le lieu appelé Tebin[6]. Les chefs de ce synode étaient Petr[us][7] de Siounik[8], Neršabouh[9] de Daron[10], Aptišô[11] de Sanasoun.

En ce temps, les Syriens tinrent aussi un synode en Mésopotamie, et ils envoyèrent en leur nom sept hommes notables au synode des Arméniens avec des lettres qui exposaient le symbole de la foi orthodoxe, et (faisant connaître) qu'ils disaient dans le trisagion[12] « qui as été crucifié pour nous ». Et quand les Arméniens virent cela, ils firent l'union avec les Syriens, et furent unis[13] par la foi. Les noms des hommes envoyés par les Syriens sont : Aharon, archimandrite[14]; Tabit, archimandrite[15]; Mardayahb, šapouris (?); Agop[16], prêtre de Sareba[17], Tabit, prêtre ; Sarkis[18], prêtre. Ils envoyèrent [773] aussi avec eux le saint élu de Dieu, 'Abdiš[19], afin qu'ils l'ordonnassent prêtre, pour la charité[20]; et le chef du synode, Mar Nersès, l'ordonna, et ils le renvoyèrent avec honneur et avec des présents, porteur du symbole de la foi exposé dans une lettre. Quand les Syriens virent ces choses, ils se réjouirent et, d'un commun accord, ils anathématisèrent le Synode de Chalcédoine et le Tome de Léon.

Après Mégéga Knouni[21], Gabad[22] fils de Béroz[23], domina sur les Perses.

---

1. L'an 304 des Grecs à partir de l'an 7 de l'empereur Philippe et l'an 252 de S. Grégoire, selon Étienne Asolik (trad. Dulaurier, p. 115). Cf. t. I, p. 192. — 2. Cf. DULAURIER, *Recherches sur la chronol. armén.* (Paris, 1859). Le point de départ de l'ère armén. est fixé au 11 juillet 552. — 3. Vers. ar. : ܐܣܡܘܐܝܠ. — 4. Vers. ar. : ܡܘܣܐ. — 5. Armén. : *Levond* (Léon). — 6. Vers. ar. : ܐܕܘܝܢ. C'est dans ce synode de Tevin, que fut fixé le comput mentionné plus haut. — 7. Vers. ar. : ܦܛܪܘܣ ; (correctement). — 8. Lire : ܐܣܝܘܢܝܩܐ (?). — 9. Lire : ܢܪܫܒܘܗ (vers. ar., correct.). — 10. Vers. ar. ܐܣܪܐܕܪܘܢ. Lire : ܐܕܪܘܢ ; arm. : *Daravnoi*. — 11. Vers. ar. : ܐܦܬܝܫܘ ; lire : ܐܦܬܝܫܘ (ou ܐܦܛܝܫܘ). — 12. Littér. : « après la sanctification de Dieu ». — 13. Littér. : « furent un dans la foi ». — 14. Litt. : « prêtre du couvent ». — 15. Les deux noms paraissent défigurés. (Même orthographe dans la vers. arabe.) — 16. Jacques. — 17. Le mot syriaque traduit probablement l'arménien : *erets sarepouni*. — 18. Vers. ar. : ܣܪܓܝܣ. — 19. Vers. ar. : ܐܒܕܝܫ (syr. : '*Abdisô*'). — 20. En signe de mutuelle communion. — 21. C'est-à-dire après l'époque où Mezez Knouni gouvernait en Arménie. — 22. Cawad. — 23. Ainsi d'après la vers. ar. : (ܟܘܐܕ ܒܪ ܒܪܘܙ) ; qui suppose la leçon ܒܪ ܒܪܘܙ, au lieu de Šarbaraz que porte notre ms.

(26). Et à cette époque [1], il envoya comme « marzban », c'est-à-dire « duc » des Perses sur les Arméniens, un homme nommé Artenšabouh [2], qui les obligeait à adorer le feu; et ceux qui n'y consentaient pas étaient mis à mort. Il gouverna 8 ans.

(27). Après lui, Baraztad [3], pareillement persan, 7 ans.

Or, Gabad, roi des Perses, mourut, et son fils, Khosrob, régna.

(28). *Ce dernier envoya aussi un homme nommé* Souren, pareillement persan, son parent; il gouverna 7 ans.

Cet homme très impie [outrageait les femmes des princes arméniens en présence de leurs maris. C'est pourquoi l'Arménien Bartan petéšk [4], se souleva][5] tua le Persan, et s'enfuit près de Justinus, empereur des Grecs, qui le reçut avec honneur. Et comme à cette époque on bâtissait « Aghia Sophia », l'empereur désigna une de ses portes sous le nom des Arméniens, et jusqu'à ce jour on l'appelle « Porte des Arméniens ».

(29). Alors les Perses choisirent parmi les Arméniens Dabit [6] Sa[ha]rouni, et l'établirent prince des Arméniens.

Et en l'an 12 de ce prince, sortit Moḥammed fils de 'Abdallah, et fut le commencement de l'empire des Arabes, en l'an 72 de la chronologie des Arméniens. Ce Tabit [6] vécut 30 années dans le principat des Arméniens.

(30). Après celui-ci, Theodoros Rešdouni [7], 13 ans.

(XXII). A cette époque *'Ohannès* [8] fut ordonné catholicos; il gouverna 27 ans.

(XXIII). Après celui-ci, *Moušê*, 30 ans.

(XXIV). Après celui-ci, *Abraham* [9], 23 ans.

Du temps de celui-ci, Qioron [10], catholicos des Ibères [11], accepta le Synode de Chalcédoine, et le fit proclamer; et les Ibères se séparèrent des Arméniens.

A cette époque, les Grecs furent vaincus par les Perses, et les villes de Garnoi-kagak [12] et Gédraši [13] furent prises.

(XXV). Alors *'Ohan* [14] fut ordonné catholicos; mais on ne le compte pas dans la série, parce qu'il tourna à l'hérésie des Chalcédoniens et fut déposé [15].

(XXVI). Après celui-ci vint *Gomidas*, 8 ans. Celui-ci bâtit la maison de repos [16] des martyres Hripsimê, et restaura celle qu'avait édifiée Grigorios.

---

1. La Chronologie de l'auteur est fort confuse et souvent fautive — 2. Vers. ar. : ܐܪܛܢܫܒܘܗ. armén. : *Tenšabuh*). — 3. Vers. ar. : ܒܪܙܛܐܕ ; lire : ܒܐܪܙܛܐܕ. (arm. : *Varaztad*). — 4. Armén. *ptêaškh*, commandant militaire. — 5. Les mots placés entre crochets sont omis dans la vers. ar. — 6. *Sic* ms. et vers. ar. — 7. Le ms. porte : ܪܫܡ ܕܘܢ (vers. ar. : ܪܫܡ ܕܐܘܢ) au lieu de ܪܫܕܘܢܝ. — 8. Vers. ar. : ܐܘܗܢܢܣ. — 9. Vers. ar. : ܐܒܪܗܡ. — 10. Arm. : *Kiurion* ou *Kiuriun*. — 11. Vers. ar. : ܐܝܒܝܪܝܐ. — 12. Lire : ܓܪܢܘܝ ܟܐܓܐܟ (vers. ar. : ܓܪܢܘܝܟܐܓܐܟ). — 13. Vers. ar. : ܓܕܪܐܫܝ. Armén. : *Gṭrig*. — 14. Même orthographe dans la vers. ar. — 15. Il est néanmoins compris dans les listes, ci-dessous, p. 517, 518, où il a son numéro d'ordre. — 16. L'église bâtie sur leur tombeau.

(XXVII). Après celui-ci vint *Kristophor,* 3 ans ; il fut déposé parce qu'il excitait du trouble parmi les princes.

(XXVIII). Après celui-ci, *Ezr*[1], 10 ans.

Du temps de celui-ci, en l'an 100 du comput des Arméniens, la domination des Perses prit fin en Arménie, et les Arabes régnèrent sur l'Arménie et [le pays][2] des Ibères, par 'Omar fils de Moḥammed[3].

(XXIX). Après lui, *Nersès,* 20 ans.

Celui-ci bâtit la grande église de Grigorios, dans la ville de Tašdi[4], et il invita à sa consécration Constantius, empereur des Grecs, petit-fils d'Héraclius. Mais, y étant venu, l'empereur ne traita point avec honneur les princes des Arméniens, selon leur attente. Après qu'il fut parti, les princes déposèrent le catholicos Nersès « pour avoir introduit un chalcédonien dans l'église et l'avoir souillée ». Nersès maudit les princes des Arméniens, et s'enfuit dans le pays des Romains, où il mourut.

(XXX). Après celui-ci vint *Anasṭas,* 6 ans. — Au temps de celui-ci, (vivaient) Anania[5] Širagasi, le docteur, qui fit un calendrier[6] aux Arméniens, car jusqu'à son époque, ils se servaient de celui des Grecs; et aussi Philon Diragasi, qui traduisit le livre de Socrate de la langue grecque en arménienne.

(XXXI). Après lui, *'Aïl*[7], 10 ans.

(XXXII). Et après lui, *Sahag,* 27 ans. — Celui-ci mourut à Ḥarran.

(XXXIII). Et après celui-ci, *'Élia,* 13 ans.

(XXXIV). Et après celui-ci, *'Ohannès,* 11 ans. — Celui-ci tint un synode à Man[az]gerd[8].

Les princes qui existèrent après Theodoros[9] Rešdouni[10], sont :

(31). Hamazazp, gurabagad[11], Mamigon[i]; il gouverna sous l'autorité des Arabes, 26 ans.

(32). Après celui-ci, Krikor, badrig[12], 20 ans.

(33). Après celui-ci, Ašod, Pakradouni, 17 ans.

(34). Après celui-ci, Narsès, Gamsaragan, 20 ans.

(35). Après celui-ci, Sembad, Pakradouni, 20 ans.

(36). Après celui-ci, Ašod, Pakradouni, fils de Basag[13], 18 ans.

(37). Après celui-ci, Sembad, son fils, 12 ans.

Les pontifes qui existèrent après Ohannès[14] le Philosophe, sont :

---

1. Ms. et vers. ar. : *Azad.* — 2. *Sic* vers. arabe. — 3. « 'Omar le second après Mahomet » (Et. As., p. 127). — 4. Valaršapat. — 5. Vers. ar. : ܐܢܢܝ. — 6. *chronicon* ; vers. ar. : ܩܘܩܠܣ (κύκλος?). — 7. Même orthographe dans la vers. ar. (Israël ou Élias). — 8. Même orthographe dans la vers. ar.; lire : ܡܢܙܓܪܕ. — 9. Lire : ܬܐܘܕܘܪܘܣ (vers. ar.) ms. : *Theodosios.* — 10. Ici correctement; cf. p. 512, n. 6. — 11. Transcription du titre *curopalate.* — 12. Lire : ܦܛܪܝܩ (*patrice*) ; le ms. portait sans doute ܒܪܝܩ ; la vers. ar. a traduit : ܒܪ ܪܝܩ « fils de Rig ». — 13. Vasag. — 14. Même orthographe dans la vers. ar. ; lire : ܐܘܚܢܣ.

(XXXV). *Tabit*, 13 ans.
(XXXVI). *Dertad*, 23 ans.
(XXXVII). Un autre *Dertad*, [3][1] ans.
(XXXVIII). *Sion*, 8 ans.
(XXXIX). *Eśaya*, 13 ans.
(XL). *Sdéphanos*, 2 ans.
(XLI). *Keork*[2], 3 ans.
(XLII). *Joseph*, 10 ans.
(XLIII). *'Obap*[3], 6 mois.
(XLIV). *Šelimon*, 2 ans.
(XLV). *David*, 25 ans.
(XLVI). *'Obhannès*[4], 22 ans. — Du temps de celui-ci, Mamounig[5] vint [774] comme émir en Arménie, en l'an 4[6] du comput des Arméniens.
(XLVII). *Zakaria*, homme aimable, 22 ans.
(XLVIII). *Keork*, 21 ans.
(XLIX). *Maśdoz*, homme adonné à l'ascétisme depuis son enfance, qui vécut seulement 8 mois dans le catholicat.
(L). *'Obannès*[7], 29 ans.

De son temps régna en Arménie, un Arménien, Sembad fils d'Aśod[8].

(38). Ensuite régna son fils, AŚOD, qui est surnommé Msager, c'est-à-dire « carnivore », pendant 25 ans.

Celui-ci acheta à prix d'argent le lieu appelé Arśarounis[9], de la famille de Gamsaraganas[10], et y transporta la capitale.

(39). Après lui régna SEMBAD, son fils, qui est surnommé Ablabas[11], 30 ans.

Celui-ci, dans son enfance, avait été comme otage à Šamarin[12], du temps de [Haroun al-Rašid][13], et après avoir été relâché, il vint régner en Arménie.

(40). Après lui, son fils AŚOD, 40 ans ; par l'autorité de 'Isa bar Ḥašak[14], et du consentement de Basilius, empereur des Grecs.

---

1. Ainsi d'après les auteurs arméniens ; le chiffre est omis dans le ms. et dans la vers. ar. — 2. Vers. ar. : ܟܘܪܓ. — 3. Arm. : *(H)ovap* (Joab). — 4. Même orthographe dans la vers. ar. — 5. Ms. et vers. ar. : *Mamouig* ; restituer : ܡܡܘܢܝܓ. (ÉTIENNE As., p. 134). Il s'agit de al-Ḥasan ben 'Ali al-Badgisi, *al-Mamûnî* ; cf. J. MARQUART, *Osteuropäische und ostasiat. Streifzüge*, p. 460. — 6. *Sic* ms. et vers. ar. (erreur évidente). — 7. Vers. ar. : ܐܘܒܐܢܢܣ. — 8. Cf. ci-dessus, n° 37. Il y a ici de nouveau confusion dans la chronologie des princes et des patriarches. — 9. Ms. et vers. ar. : *Arśagounis*. — 10. De même dans la vers. ar. ; ici, comme dans beaucoup d'autres noms propres cités plus haut, le syriaque a conservé les désinences de la déclinaison arménienne. — 11. Arm. : *Ablapas*. — 12. La vers. ar. a bien compris : ܕܠܣܡܐܪܐ « à Samara ». — 13. La transcription du ms. (la même dans la vers. ar.) est ici presque inintelligible : « du temps de *Daśdîn et Hamara* ». Lire : ܗܪܘܢ ܐܠܪܫܝܕ ; Cf. ÉT. As., p. 134. — 14. Vers. ar. : ܥܝܣܐ ܒܪ ܫܝܚ (عيسى بن شيخ).

(41). Et après celui-ci, **Sembad**, son fils, en l'an 339 du comput des Arméniens; par l'intermédiaire de l'émir Aḥmed, (fils)[1] de 'Isa, fils de Ḥašak, sous l'autorité de Léon, empereur des Grecs. Il vécut dans la royauté pendant 22 ans.

Du temps de ce Sembad et de son père Ašod, la contrée des Arméniens demeurait en paix. — En l'an 22 de celui-ci[2], qui est l'an 360[3] du comput des Arméniens, l'émir Iouseph, fils de Bousig[4], arabe, vint en Arménie avec de nombreuses troupes. Avec lui se mirent d'accord, Ad[r]onerseh[5], empereur des Grecs, et Kakig[6], prince du Basbouragan, et Ašod, fils de Šabouh, et il assiégea Sembad, dans l'endroit appelé Gabvid. S'étant emparé de l'endroit, il fit crucifier Sembad, ravagea et dépeupla l'Arménie, et la malédiction adressée par le prophète aux enfants d'Israël s'accomplit aussi sur les Arméniens.

Nous avons trouvé ces choses dans un écrit arménien qui traite de leur histoire, depuis l'époque de la naissance selon la chair de notre Sauveur, jusqu'à l'année 360 de la chronologie des Arméniens, en laquelle Sembad fut tué et les Arabes régnèrent : ce qui fait 910 ans[7]. — A partir de cette époque, ils n'eurent jamais plus de roi.

Noms des rois des Arméniens, et nombre des années de chacun d'eux[8].

1[9]. Abgar, 38 ans.
2. Sanadroug, 30 ans.
3. Erband, 20 ans.
4. Ardašès[10], 40 ans.
5. Arṭabast, 2 ans.
6. Diran, 17 ans.
7. Dikran[11], 45 ans.
8. Bagarš, 18 ans.
9. Khosrov, 44 ans.
10. Les Perses[12], 26 ans.
11. Pokr Khosrob[13], 20 ans[14].
12. Derṭad, 56 ans.
13. Diran, 15 ans.
14. Aršag, 30 ans.
15. Bab[15], un an.
16. Barastad, 10 ans.
17. Aršag (et) Bagaršag, 20 ans.
18. Khosrob, 10 ans.

---

1. Suppléer : ܒܪܗ, et intervertir ainsi les noms ; ms. « Aḥmed fils de Ḥašak » — 2. Sembad. — 3. Ms. et vers. ar. : 368. — 4. *Sic* ms. et vers. ar.; lire : *Abousig*, Abou-Sâdj, (يوسف بن ابى الساج). — 5. Vers. ar. : ܐܕܪܢܣܣ. Il faut supposer une lacune dans le texte, ou lire : roi « des Ibères », au lieu des « Grecs ». Cf. Jean Catholicos, trad. Saint-Martin, p. 197. — 6. ܟܟܝܓ. — 7. D'après Samuel, d'Ani, l'an 22 du Sempad, 360 des Armén., répond à l'an 26 de l'empereur Léon VI.

8. Nous transcrivons la liste et les chiffres du ms. Ces chiffres ne concordent pas toujours avec ceux qui ont été donnés plus haut; mais les divergences proviennent de la confusion de plusieurs lettres numérales. — 9. Les nos d'ordre sont dans le ms. — 10. Ci-dessus *Aršoug*. : — 11. Ms. et vers. ar.: Dibran. — 12. *Barsigs*. — 13. C.-à-d. : Khosrov le Petit ; successeur de Tiridate (Derṭad) ; l'ordre des nos 11 et 12 est interverti. — 14. *Sic* vers. ar.; ms. : 7 ans. — 15. ܒܐܒ.

19. Bramšabouh, 22 ans.
20. Ardašès, 10 ans.

Quand les rois cessèrent, ils eurent des gouverneurs, savoir :

21. Bartan, 30 ans.
22. Manknos, 20 ans.
23. Bahan, 15 ans.
24. Bart, 12 ans.
25. Mégég Knouni, 30 ans.

Ici cessèrent[1] également les princes arméniens, et leurs gouverneurs furent des chefs persans, qui étaient appelés *marzbans*, c'est-à-dire quelque chose comme « douqasê[2] » :

26. Artenšabouh, 8 ans.
27. Barazbad, un an.
28. Sourên, un an.

Alors existèrent de nouveau des princes arméniens :

29. Tabit Saharouni, 30 ans.
30. Theodoros Reštouni, 24 ans[3].
31. Hamazazp, gurabagad, 25 ans.
32. Krikor, badrig, 20 ans.
33. Ašod Pakradouni, 17 ans.
34. Nersès Gamsaragan, 20 ans.
35. Sembad Pakradouni, 20 ans.
36. Ašod Pakradouni, 18 ans.
37. *Sembad, son fils, 12 ans.*

Alors existèrent de nouveau des rois, arméniens d'origine :

38. Ašod msager, 20 ans.
39. Sembad Aplapas, 30 ans.
40. Ašod, son fils, 40 ans.
41. Sembad, son fils, 22 ans.

Celui-ci ayant été tué, il n'y eut plus en Arménie ni roi ni gouverneur pris parmi les Arméniens; mais les rois des Arabes et les émirs régnèrent sur eux dans toute la Grande-Arménie. Et après[4] cette époque, quand les Turcs firent invasion, des émirs turcs s'établirent et régnèrent en Arménie, jusqu'à ce jour.

[*Extrait de l'histoire des catholicos des Arméniens*][5].

[XV. Papken,..... 6 ans][6]. — Du temps de celui-ci, les Grecs et tout l'empire des Arméniens et du Beit [Parsayê][7] s'assemblèrent en commun et réprouvèrent le Concile de Chalcédoine, du temps de Zénon et d'Anastasius, empereurs des Romains.

XVI[8]. Šemouel de Peznoun[9], du village d'Arzouḥê[10], 10 ans.

XVII. Mar Moušê, du village d'Alapériz, 5 ans.

XVIII. Mar Isḥaq, du village d'Egékigé[11], 5 ans.

XIX. Mar Kristophor, [du canton][12] de Pakrabanṭ, 6 ans.

---

1. Lire : ܒܛܠܘ. — 2. *duces*. — 3. Vers. ar. : 27 ans. — 4. ܘܒܬܪ ܕܝܢ.

5. Le début manque; voir la clausule, ci-dessous, p. 517, l. 22-23. — 6. D'après les autres notices. — 7. Restituer : ܒܝܬ ܦܪ̈ܣܝܐ, de préférence à ܒܝܬ ܗܘܪܝܐ. — 8. Ces numéros d'ordre sont dans le texte. — 9. Lire : ܦܙܢܘܢ; ms. et vers. ar. : *Peziun*. — 10. Arzghê. — 11. Lire : ܐܓܐܟܝܓ; ms. et vers. ar. : *agabig*. — 12. Vers. ar. : ܡܢ ܡܕ̈ܝܢܬܐ.

XX. Mar Léon[1], du village d'Aresd-le-petit[2], 3 ans.

XXI. Mar Nersès, du village de Megdala, 7 ans[3].

XXII. Mar 'Ohannès[4], du village de [Sin]segban[5], 17 ans.

XXIII. Mousès[6], du village d'Elebart[7], 30 ans. — Et en la 3[e] année[8] de son pontificat, sur son ordre, fut composée la chronologie[9] de Torgoma, à la manière des calendriers, d'après les Arméniens, du temps de Mégég Knoun[i][10].

XXIV. Abraham Eregdouni[11], du village d'Agab[12], 23 ans. — Du temps de celui-ci, les associations[13] (?) cessèrent et disparurent de l'empire des Arméniens; et ils adoptèrent les usages des Romains, pour recevoir le synode de Chalcédoine. Le catholicos des Ibères était Qiourion[14], qui causa lui-même la division.

XXV. Mar 'Ohan[15], de Goqobiṭa[16], 26 ans. — Moriq[17] César établit ainsi ce 'Ohanès[18] catholicos en Arménie du temps du catholicos Abraham, et il assigna une résidence pastorale à 'Ohanès, à Qodas[19], dans le village de I-aban[20].

XXVI. Mar Gomidas[21], du village d'Agsi[s[22], qui rebâtit][23] l'église des Hropsimê, 8 ans.

XXVII. Mar Kristophoros, de la famille noble de Mar Abraham, 3 ans.

XXVIII. Mar Ezr, (du canton) de Neg[24], du village de Paraznagerd, qui fut élevé dans la résidence du catholicos, pendant 9 ans. — Celui-ci traita avec l'empereur des Romains, et fit unanimement[25] recevoir le synode de Chalcédoine par tous les évêques d'Arménie.

XXIX. Mar Nersès.....

Et il y avait bien encore d'autres choses qui appartenaient à ce chapitre; mais je n'ai pu les écrire, parce qu'elles étaient déchirées en tête et à la fin.

[*Noms des Patriarches et durée de leur pontificat*].

[**770**]. Après Bartolomai et Addai, les évangélisateurs :

I[26]. Krikor, 30 ans.

II. Restakès, un an.

III. Bartanès, son fils, 17 ans.

IV. Ausig, 6 ans.

1. *Sic*. Dans la présente liste plusieurs des noms propres revêtent la forme syriaque. — 2. Armén. : *Pokr Aresd*. — 3. *Sic* ms. et vers. ar. — 4. Vers. ar., correctement : ܐܘܗܢܢܣ. — 5. Lire : ܣܢܣܓܒܢ. Armén. : *Snçeghvan*. — 6. Lire : ܡܘܣܣ; ms. et vers. ar. : *Qlusuq*. — 7. Transposer : ܐܠܒܪܛ. — 8. Ms. et vers. arabe : ܫܢ; lire ܫܢܬܐ. — 9. Cf. JEAN CATHOL., *Hist.*, trad. Saint-Martin, p. 55. — 10. ܡܓܓ ܟܢܘܢ. — 11. Transposer : ܐܪܓܕܘܢܝ. — 12. Vers. ar. : ܐܓܒ; lire : ܐܓܒܐ; armén. : *Agpatani*. — 13. Vers. : ar. ܐܠܫܪܟܐ. — 14. Ms. et vers. : *Qouzion*; lire : ܩܘܪܝܘܢ. — 15. Vers. ar. : ܐܘܗܢ. — 16. Ar. : ܓܘܩܘܒܝܛܐ; lire : ܓܘܩܘܒܝܛܐ. — 17. Ms. et vers. ar. : *Mar* César; lire : ܡܘܪܝܩ (Mauricius). — 18. Vers. ar. : ܐܘܗܢܢܣ. — 19. Ar. : ܩܘܕܐܣ (armén. : *Godais*). — 20. Armén. : *Y-avan*. — 21. Lire : ܓܘܡܝܕܐܣ; ms. et vers. ar. : *Gomrados*. — 22. Armén. : *Aghçiç*. — 23. Lacune de quelques mots; même leçon dans la vers. ar.; cf. ci-dessus, p. 512. — 24. Ms. et vers. ar. : *Ezraineg*. — 25. Peut-être faut-il lire : ܒܨܝܪܐܝܬ « misérablement » (?).

26. Ces n[os] d'ordre ne sont pas dans le texte; nous les ajoutons pour faciliter la comparaison.

v. Parnerseh[1], 10 ans.
vi. Nersès, 34 ans[2].
vii. Sahag, 5 ans[3].
viii. Zaben, 6 ans.
ix. Aspouragès, [5][4] ans.
x. Sahag Balhab, 5 ans[5].
xi. Sourmag, un[5] an.
xii. Iouseph, 8 ans.
xiii. Kîṭ, 10 ans.
xiv. 'Ohan[6] Mandagouni, 6 ans.
xv. Papken[7], 6 ans.
xvi. Samuel, 10 ans.
xvii. Moušê, 8 ans.
xviii. Sahag, 5 ans.
xix. Krist[o]phor[8], 6 ans.
xx. Lebon, 3 ans.
xxi. Nersès, 9 ans.
xxii. 'Ohannès, 17 ans.
xxiii. Mobsès[9], 30 ans.
xxiv. Apraham, 23 ans.
xxv. 'Ohan, 26 ans.
xxvi. Gomidas, 8 ans.
xxvii. Kristophor, 3 ans.
xxviii. Ezr[10], 10 ans.
xxix. Nersès[11], 20 ans.
xxx. Anasṭas, 6 ans.
xxxi. Israïl[12], 10 ans.
xxxii. Sahag, 27 ans.
xxxiii. 'Egia, 13 ans.
xxxiv. Iohannès[13] imastasêr[14], 11 ans.
xxxv. Tabit, 13 ans.
xxxvi. Dertad, 23 ans[15].
xxxviii. Sion, 8 ans.

[775] *Jacques d'Édesse*[16] *montre que neuf rois s'élevèrent du peuple des Arméniens, avant le commencement du dernier empire des Perses, c'est-à-dire avant l'époque de la venue de Notre-Seigneur ; ce sont ceux-ci*[17] :

Khosrov, Ṭerṭaṭ, Kosrov, Ṭîrân, Ašaq, Bab[18], avec 'Orasṭ[19], Ašaq et Balašaq[20]. Et ceux-ci prolongèrent leur durée jusqu'à l'époque des rois chrétiens. Et quand les Arméniens crurent dans le Christ, leurs rois étaient portés à s'unir avec les empereurs fidèles. Alors les rois perses s'élevèrent et prévalurent contre eux, au point qu'ils ne permettaient pas même que des soldats s'élevassent parmi eux.

Voilà ce que dit le docteur Mar Jacques. Mais les Arméniens disent, eux, à propos de Ašâq ou Ašâg, roi sorti d'entre eux :

---

1. Le nom est défiguré dans les transcriptions ; vers. ar. : ܦܪܢܪܣܗ. — 2. Vers. ar. : 37 ans. — 3. Vers. ar. : 6 ans. — 4. Chiffre omis dans le ms. et la vers. ar. ; cf. p. 509, l. 6. — 5. *Sic* ms. et vers. ar. — 6. Vers. ar. : ܐܘܗܢ. — 7. Vers. ar. : ܦܐܦܩܢ ; lire : ܦܐܦܟܢ. — 8. Même orthographe dans la vers. ar. — 9. *Sic* ms. et vers. ar. — 10. Vers. ar. ܐܙܪ. — 11. ܢܪܣܣ (vers. ar.) : ms. : *Nsrq*. — 12. Ms. et vers. ar. : *Anatl* ; (Israël ou Élias). — 13. Même orthographe dans la vers. ar. — 14. Vers. ar. : ܐܡܐܣܛܣܪ ; on s'attendrait à lire : ܐܡܐܣܛܐܣܪ (le Philosophe). — 15. Le ms. et la vers. ar. omettent ici le second Dertad (nº xxxvii de la première liste ; p. 514).

16. Cf. t. I, p. 119 ; et Jacob. Edess., *Chronicon*, ed. Brooks (*Corpus Script. Christ. Or.* ; Script. syri ; ser. III, t. IV, p. 211, 258, trad.). — 17. Cf. les listes données plus haut, nºˢ 9-17. — 18. Vers. ar., correctement : ܒܐܒ ; ms. : *Pâq*. — 19. *Sic* ms. et vers. ar. ; lire : ܐܘܪܐܙܛܛ (Varaztad). — 20. Vagharšag.

Cet Aŝâg[1] tua le roi Antiochus et régna sur la Syrie et sur Jérusalem, sur toute la Palestine, sur Atôr et Babylone. Il remplit l'Océan de navires, passa en Occident, dévasta les pays d'Italie et régna sur Rome; et il érigea deux stèles entre[2] deux montagnes d'où l'on tire de l'or. Quand il revint de là dans le pays des Grecs, il frappa de sa lance une grande colonne de marbre et y fit un trou de part en part. En le voyant, les sages d'Athènes[3] dirent : « Cette pointe de lance[4] a été trempée dans le sang de dragons qui répandent le venin, et c'est pourquoi elle a perforé cette pierre dure. » Cet Aŝâg dépeupla l'île des Ibères, et en amena la population qu'il fit habiter dans les montagnes du Nord pour être les esclaves des Arméniens, Ce sont ceux qu'on appelle aujourd'hui Ibères. Quant à lui, après avoir régné 30 ans, il mourut à Nisibe.

Ces choses sont écrites en langue arménienne[5] ; *quoiqu'ils les considèrent comme la vérité, elles ont l'apparence d'une histoire fabuleuse.*

---

1. Vers. ar. : اشكي. (Arsace). — 2. ܒܝܬ. — 3. Lire : ܘܐܬܝܢܐܘܣ (vers. ar.). — 4. Lire: ܪܘܡܚܐ. — 5. Cf. Moïse de Khorène, II, ix et suiv. ; Étienne Asolik, trad. Dulaurier, p. 32.

VI

Nous écrivons les noms des catholicos nestoriens.

I. Aqaq[1]. Celui-ci fut élevé dans l'École d'Édesse, avec Bar Çauma et Narsai, qui s'instruisirent dans les livres de Diodorus et de Theodorus (traduits) dans cette langue araméenne. Et, s'étant rendus dans les pays des Grecs, ils eurent pour précepteur Aohalos[2] (?), disciple de Theodorus. Après qu'ils furent revenus en Orient, cet Aqaq fut élu, et il fut institué dans un lieu appelé al-Madaïnah, c'est-à-dire les Villes[3]. Il rassembla les évêques qui professaient son opinion, parmi lesquels étaient Bar Çauma le Rhéteur et Ioḥannan de Garmai, et ils définirent qu'on devait confesser le Christ en deux hypostases, deux natures et deux essences dans l'unique πρόσωπον du Fils.

II. Ianai (Babai)[4]. Après Aqaq, fut institué Ianai (Babai), son disciple[5] (?), aussi à Madaïn. Il gouverna 6 ans. Celui-ci statua que les prêtres pourraient épouser plusieurs femmes et que même le catholicos devait être marié.

III. Šîla. Après Ianai (Babai) vint Šîla, c'est-à-dire : Demandé. Il était prêtre et avait une femme et un fils. Il fut institué à Madaïn. Il exerça 8 ans. Il mourut et y fut enseveli.

IV. [Narsai][6]. Après Šîla fut institué Narsai. Comme il ne fut pas institué du consentement de tous les évêques, il ne fut pas accepté par tout le peuple.

V. Eliseus. Eliseus fut institué en dehors de l'endroit précité. Il y eut deux partis en lutte, qui s'anathématisèrent mutuellement; et, quand Narsai mourut, Eliseus fut déposé.

VI. Paulus. Celui-ci fut choisi pour être catholicos lorsqu'il était évêque de Gondisabour. On lui imposa de destituer les évêques qui avaient été établis par Narsai et par Eliseus. Après les avoir déposés l'un après l'autre, et avant d'avoir accompli une [année][7], il mourut.

VII. Mar 'Aba, 16 ans. Celui-ci était mage d'origine, et était instruit dans les doctrines profanes. En l'an 6 de Khosrau Anoširvan[8], il fut institué; et, à cette époque, il y eut une persécution contre les Chrétiens. Et celui-ci disposa pour les Nestoriens

1. Acacius. Les noms et le numéro d'ordre sont écrits en marge du ms. — 2. Même orthographe dans la version arabe. Il faut très probablement lire : ܬܐܘܕܘܠܘܣ, Theodulus ; cf. Maris, éd. Gismondi, trad., p. 38. — 3. المداين. Séleucie et Ctésiphon. — 4. La vers. ar. porte aussi Ianai, au lieu de Babai. Cette confusion, impossible en syriaque, montre que la notice a été composée sur des documents arabes. L'auteur a ponctué يانى, au lieu de بابى. — 5. Le texte est altéré ; vers. ar. : ܡܐܒ ܒܪ ܡܕܝܢܬܐ. — 6. *Sic* vers. ar. — 7. Suppléer : ܫܢܬܐ (vers. ar.). — 8. Même orthographe défectueuse dans la vers. arabe.

des canons et des règles; il définit que le catholicos ne pouvait avoir une femme; et il interpréta les livres de Theodorus et propagea sa doctrine.

VIII. Joseph, 12 ans. Celui-ci était médecin et excellait dans cet art. Il disposa de nouveau des règles pour les Nestoriens; [776] et quand il eut exercé son office avec rectitude pendant 12 ans, il fut atteint de la passion mauvaise de l'avarice, et, sans pitié, il rassemblait de l'or pour prix des jugements et des ordinations. C'est pourquoi les évêques se réunirent et le déposèrent[1]. Il resta trois ans déposé et mourut. Cependant, ses canons sont admis chez eux.

IX. Ezéchiel, 11 ans. Celui-ci avait été disciple de Mar Aba[2], et était évêque de Nou'manyah[3]; et ayant été élu et institué, il gouverna avec rectitude pendant 11 ans.

X. Išô'yahb (I)[4], 15 ans. Celui-ci est appelé Arzounaya. Il fut illustre, et leur établit des règles. Il fut envoyé comme ambassadeur par Khosrau, roi des Perses, à Mauricius, empereur des Grecs. De son temps, la verge de colère[5] se fit sentir dans le Beit Garmai; alors il ordonna et institua le jeûne des Ninivites, pendant trois jours, et le fléau cessa. De son temps Nou'man bar Mondar devint chrétien.

XI. Sabrîšô', 8 ans. Celui-ci était du Beit Garmai; il fut institué par la contrainte du prince[6], car les évêques furent frappés à coups de bâton jusqu'à ce qu'ils l'ordonnassent. Il était vieux, et, après avoir gouverné pendant 8 ans, il mourut.

XII. Gregorius, 4 ans. Celui-ci est surnommé Bar Ianai[7] (?), (originaire) de Kaskar[8]. Il fut institué à Madaïn. Il y fut 4 ans et mourut.

XIII. Išô'yahb (II)[9], 8 ans. Celui-ci dans sa jeunesse avait pris femme, et il fut élu par la contrainte du prince, à Madaïnah[10], en l'an 4 des Arabes. Peu de temps après, il mourut, et les Nestoriens restèrent sans catholicos pendant 18 ans[11]; car leurs affaires furent troublées.

XIV. Maremmeh, 3 ans. Celui-ci était d'Arzoun. Il avait été évêque de Gondisabour, puis il fut élu et devint catholicos, et il gouverna pendant trois ans[12].

[XV. Išô'yahb (III), 10 ans] ..., et quand tous les évêques furent réunis, ils consentirent à accepter celui qu'il aurait lui-même choisi, et à ce que celui qui ne l'accepterait pas fût déposé. Or, après avoir obtenu leur signature, il dit : « Je n'en choisis pas d'autre que moi-même, qui serai votre chef ». Ainsi ils l'acceptèrent involontairement. Mais, à la vérité, il gouverna[13] très bien. Il disposa la liturgie[14] de Nestorius en abrégé, car elle était fort longue. Au moment de sa mort, il fit ordonner Georgius son disciple.

1. Lire : ܐܦܣܩܘܗܝ. — 2. Ms. et vers. ar. : *Marana* ; (مارانا au lieu de مارابا). – 3. النعمانية = اسقف الزوابي (Maris). — 4. Lire : ܒܪ ܩܘܣܐ. — 5. La peste. — 6. Littér. : « par le glaive du prince ». — 7. *Sic* ms. et vers. ar.; le texte paraît altéré. — 8. : : ܟܫܟܪ. — 9. I. de Gedala. — 10. Lire : ܒܗܘܢ ܒܡܚܘܙܝܗ. — 11. Cette longue vacance suivit la mort de Gregorius. — 12. Une note marginale avertit qu'il y a ici une lacune. Elle est fort peu étendue, puisqu'il s'agit aussitôt de l'élection de Jésusyahb d'Adiabène, successeur immédiat de Maremmeh. — 13. Lire : ܕܒܪ ܫܦܝܪ (vers. ar.). — 14. *Sic* ms. et vers. ar.; 'Amr parle seulement du Bréviaire des Nestoriens.

XVI[1]. Georgius. Celui-ci gouverna peu de temps et mourut.

XVII. Iohannan bar Marta[2]. Celui-ci eut une vive querelle avec les évêques. C'est pourquoi il abandonna volontairement le siège.

XVIII. Ḥenanišô' (I). Celui-ci est surnommé chez eux « le Grand ». Sept ans après qu'il eût été institué, Iohannan[3] revint et donna beaucoup d'or au prince; le prince commanda à Ḥenanišô', en disant : « Celui-ci a été élu avant toi; donne-lui la crosse et la mitre, si tu ne veux pas mourir ». Il eut peur et les donna. Iohannan, avec l'appui des glaives et des armes, se rendit à Madaïnah, et contraignit les évêques à le recevoir[4]. Peu après, il mourut. Ḥenanišô' mourut aussi après lui, et ils restèrent sans catholicos pendant 25 ans.

XIX. Çeliba[zeka][5], 14 ans. Celui-ci effaça le nom de [Iohannan, et fit proclamer le nom de Ḥenanîšô'. Il gouverna 14 ans et mourut.

XX. Pethion, 12 ans. Celui-ci était][6] du Beit Garmai. Il fut évêque et gouverna le diocèse de Ṭirhân; il devint catholicos, pendant 12 ans, et mourut en l'an 123 des Arabes.

XXI. Mar-Aba (II), 10 ans. Celui-ci est surnommé Bar Brikzebianè[7]. Il était de Kaskar[8]. Il fut évêque de cette ville et devint ensuite catholicos pendant 10 ans; et il mourut.

XXII. Sourîn. Celui-ci était métropolitain de Nisibe; il donna de l'or au gouverneur de la ville, et celui-ci contraignit les évêques de l'ordonner. Ensuite, les chefs nestoriens [allèrent trouver][9] le khalife Saffaḥ[10], qui destitua le gouverneur, et Sourîn fut chassé et déposé.

XXIII. Jacques, 19 ans. Quand celui-ci devint catholicos, il renvoya Sourîn à sa métropole. Il gouverna 19 ans et mourut.

XXIV. Ḥenanišô' (II), 7 ans. Celui-ci était évêque de Daqouqah[11], et il devint catholicos en l'année où Mahdi devint khalife. Il gouverna 7 ans et mourut.

XXV. Timotheus, 43 ans. Celui-ci trompa les gens de la ville (en promettant) de leur donner de l'or; mais quand il eût été ordonné, il ne donna rien. Il gouverna pendant 43 ans, et mourut du temps de Mâmoun.

XXVI. Išô' (bar Noun), 4 ans. Celui-ci était du pays de Ninive; il fut ordonné en l'an 205 des Arabes; il mourut dans le couvent de Kalilîšô'.

---

1. Par suite de l'omission du titre précédent le ms. met ici le n° 15, et la divergence continue jusqu'à la fin. — 2. Vers. ar. (à tort) : ܡܪܬܐ. — 3. L'auteur confond Jean bar Marta (mort peu de temps après son abdication) avec Jean le Lépreux, métrop. de Nisibe. — 4. ܠܡܩܒܠܘܗܝ. — 5. Lire : ܨܠܝܒܐ ܙܟܐ (vers. ar.). — 6. Les mots entre crochets ont été omis par le copiste. Restituer, d'après l'arabe : ܗܢܐ ܥܛܐ ܠܫܡܗ [ܕܝܘܚܢܢ ܘܐܩܪܝ ܠܫܡܗ ܕܚܢܢܝܫܘܥ. ܘܫܠܛ ܫܢ̈ܝܐ ܝܕ ܘܫܢܝ ܀ ܦܬܝܘܢ ܀ — ܫܢ̈ܝܐ ܝܒ ܀ ܗܢܐ ܗܘܐ] ܡܢ ܒܝܬ ܓܪܡܝ.... — 7. « Bénie sa volonté. » — 8. ܟܫܟܪ. — 9. Lacune d'un mot. — 10. Lire : ܣܦܐܚ (vers. ar.); Abou'l-'Abbas as-Saffâḥ. — 11. Ainsi Barhébréus (II, 163).

XXVII. Georgius (II), 4 ans. Celui-ci est surnommé Bar Çabaḥ[1]; il était de Marga[2], et s'était marié. Ensuite il se fit moine; il fut ordonné métropolitain de Gondisabour[3], et y exerça son office pendant 20 ans; alors il devint catholicos, pendant 4 ans, et mourut.

[777] XXVIII. Sabrîšô' (II), 4 ans. Celui-ci était évêque à Ḥarran, ayant été ordonné par[4] Iwannis, métropolitain de Mossoul[5]. Il fut transféré par Timotheus et devint métropolitain de Damas. Quand Mâmoun se rendit en ce lieu, avec les chefs nestoriens, l'évêque leur distribua de grands présents; il fut élu par eux et devint catholicos en l'an 217; il gouverna 4 ans et mourut.

XXIX. Abraham, 13 ans. Celui-ci était de Marga; il fut institué par ordre du khalife Mo'taçem[6], et gouverna pendant 13 ans.

XXX. Theodosius, 5 ans et un mois. Celui-ci était évêque du Beit Garmai. Le catholicos Sabrîšô' le transféra et il devint métropolitain de 'Anbar. Puis il y eut du trouble excité contre lui, et il s'en retourna demeurer en paix dans sa maison, sans diocèse, pendant 5 ans; et après cela, il fut choisi et devint catholicos.

XXXI. Sergius, 12 ans. Celui-ci était métropolitain de Nisibe. Il fut institué par l'ordre du khalife Moutawakkil, en l'an 1171 de l'ère des Syriens. Il gouverna pendant 12 ans. Après lui, le siège resta vacant pendant 4 ans.

XXXII. Énoš, sept ans. Celui-ci était métropolitain de Mossoul; il gouverna pendant 7 ans, et mourut en l'an 270 des Arabes.

XXXIII. Iohannan, [8] ans. Celui-ci est appelé Bar Narsai. Il était évêque [de 'Anbar][7]. Il devint catholicos en l'an 271 des Arabes. Il gouverna 8 ans et mourut.

XXXIV. Iwannis, 6 ans. Celui-ci était le fils du frère de Theodosius. Comme les évêques étaient réunis, il monta à l'ambon, à la fête de la Pentecôte, et commenta l'homélie du Théologien[8] sur le Saint-Esprit. Il plut aux évêques et à tout le peuple, parce qu'il était très versé dans les livres de l'Église. C'est pourquoi il fut ordonné, en l'an 280[9] des Arabes. Il gouverna 6 ans et mourut.

XXXV. Iohannan, 4 ans. Alors, les évêques nestoriens se divisèrent en deux partis; les uns voulaient Theodosius, évêque de Gondisabour[10], et les autres Iohannan bar 'Isa, le boiteux. Après de grands préjudices, ils convinrent de tirer au sort entre les deux. Le sort désigna Iohannan; il fut institué; il gouverna quatre ans et mourut.

XXXVI. Abraham, 32 ans. Celui-ci était évêque du Beit Garmai, et fut institué catholicos du temps de khalife Mouqtafî; il gouverna 32 ans et mourut.

---

1. Amr. (ed. Gismondi), p. 67 : ابن الصبّاح. — 2. De même Barhébr. (II, 187); Maris et 'Amr : « de Karkha » من اهل الكرخ. — 3. Même orthographe fautive dans la vers. ar.; lire : ܓܢܕܝܫܒܘܪ. — 4. Lire : ܐܦ ܒܝܕ. — 5. Sic ms. et vers. ar.; lire : « de Nisibe », d'après Maris et 'Amr. — 6. ܡܥܬܨܡ. — 7. Rédaction identique dans la vers. ar.; lire : ܕܐܢܒܪ. — 8. Grégoire de Nazianze. — 9. Ainsi tous les auteurs; ms. et vers. ar. : « 288 ». — 10. ܓܢܕܝܫܒܘܪ.

XXXVII. Emmanuel, 22 ans. Celui-ci fut institué catholicos en l'an 326 des Arabes ; il exerça 22 ans et mourut.

XXXVIII. Israel, 26 ans. Celui-ci était évêque de Kaskar, et fut institué catholicos. Il exerça 26 ans et mourut[1].

XXXIX. Mari, 14 ans. Celui-ci était de Mossoul. Il devint évêque et ensuite métropolitain en Perse; enfin il fut institué catholicos; il gouverna pendant 14 ans et mourut.

XL. [Iwannis][2], 9 ans. Celui-ci était évêque en un lieu appelé Šéna, et devint métropolitain en Perse. Il fut ensuite élu par les gens de Bagdad, et fut institué catholicos en l'an 391 des Arabes. Il fut familier avec Ignatius, le maphrien, c'est-à-dire catholicos, des Jacobites, surnommé Bar Qîqî[3], à Tagriṭ. Il gouverna pendant 9 ans et mourut.

Fin de ces choses comme nous les avons trouvées dans le livre[4].

---

1. Après Israël vint 'Ébedjesus, passé sous silence dans le texte et dans la vers. arabe. — 2. Nom omis dans le ms. et dans la vers. arabe. — 3. Cf. ci-dessus, p. 134-137.

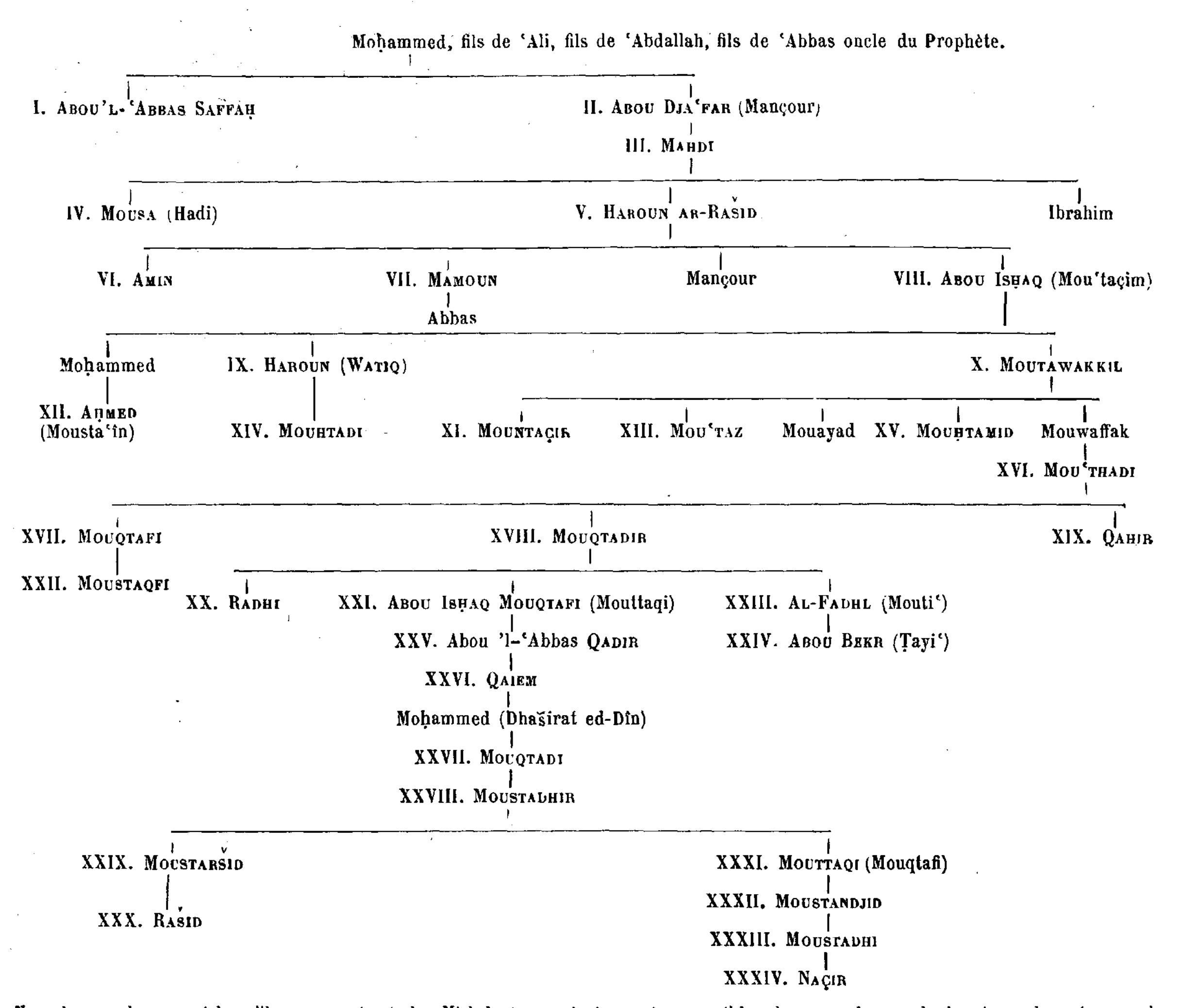
4. Notre ms. ajoute : « par le diacre Gouria, en l'an 2199 des Grecs » (1898 de l'ère chrétienne). Gouria est très probablement un pseudonyme. Le manuscrit de la version arabe se termine ainsi : ܟܡܠܬ ܐܠܐܡܪ ܗܘܕܐ ܟܡܐ ܘܓܕܢܐ ܘܠܠܗ ܐܠܫܟܪ. ܐܡܝܢ « ...... comme nous avons trouvé, et gloire à Dieu ! Amen. »

TABLEAUX GÉNÉALOGIQUES

pour l'intelligence du texte de la Chronique de Michel le Syrien.

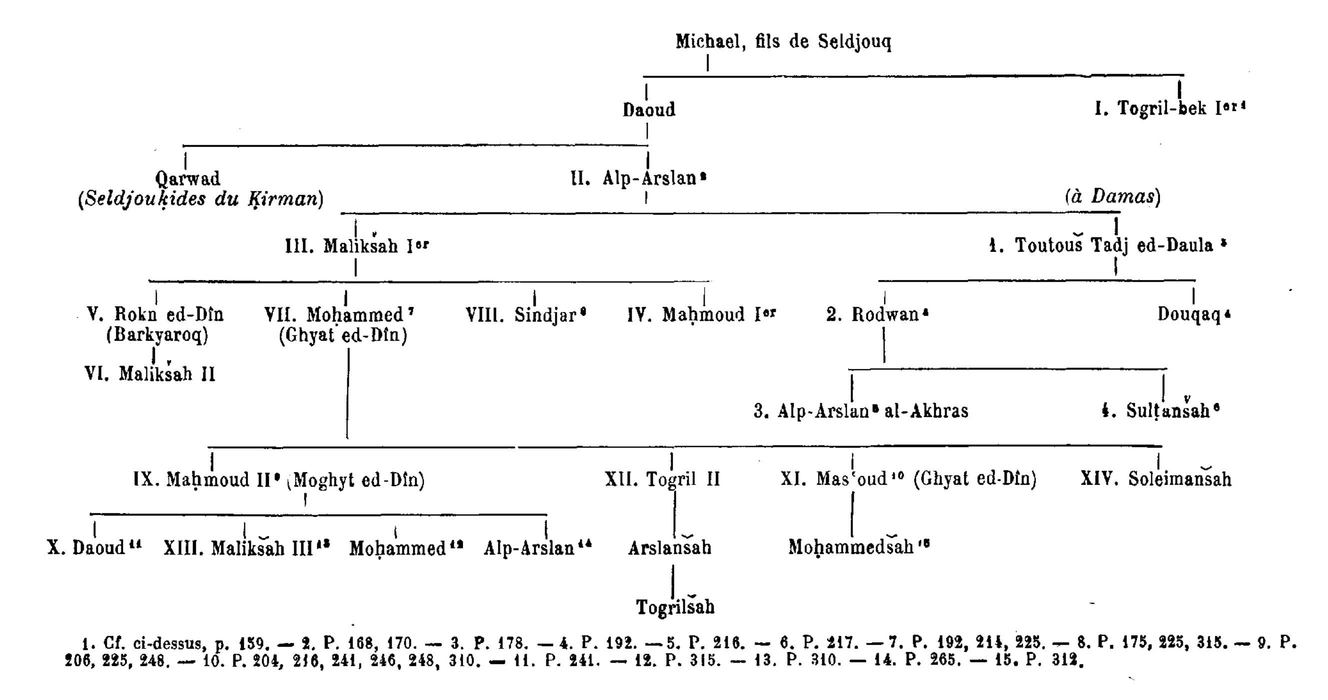
(N. B. — Les généalogies ne sont point complètes et ne comprennent habituellement que les personnages dont il est fait mention dans la Chronique.)

I. Khalifes Abbassides [1].



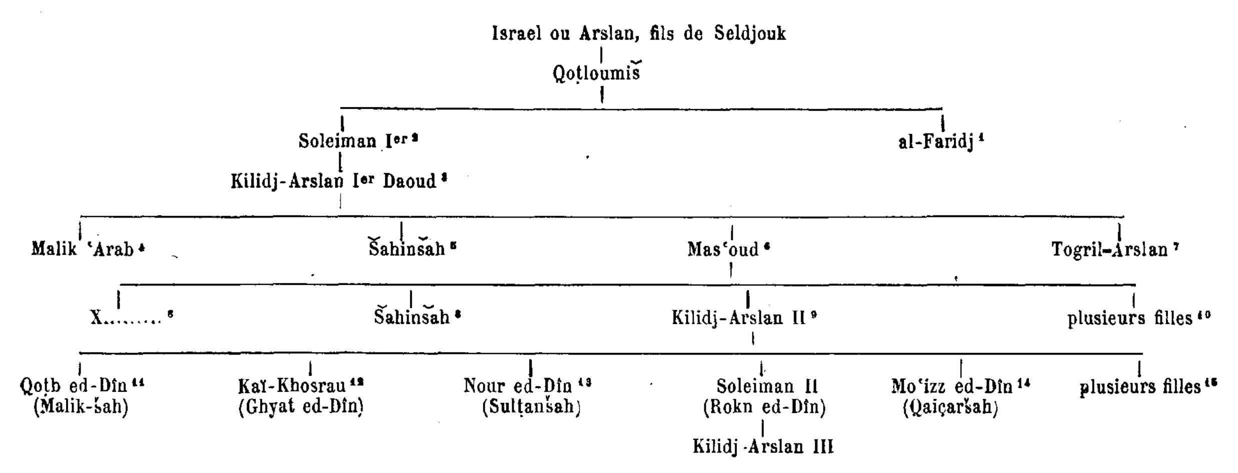
1. Nous donnons les noms tels qu'ils se rencontrent chez Michel, et nous ajoutons entre parenthèses les noms plus usuels donnés par les auteurs arabes.

II. Seldjouḳides du Khorasan.



1. Cf. ci-dessus, p. 159. — 2. P. 168, 170. — 3. P. 178. — 4. P. 192. — 5. P. 216. — 6. P. 217. — 7. P. 192, 214, 225. — 8. P. 175, 225, 315. — 9. P. 206, 225, 248. — 10. P. 204, 216, 241, 246, 248, 310. — 11. P. 241. — 12. P. 315. — 13. P. 310. — 14. P. 265. — 15. P. 312.

III. Seldjouḳides de l'Asie-Mineure.

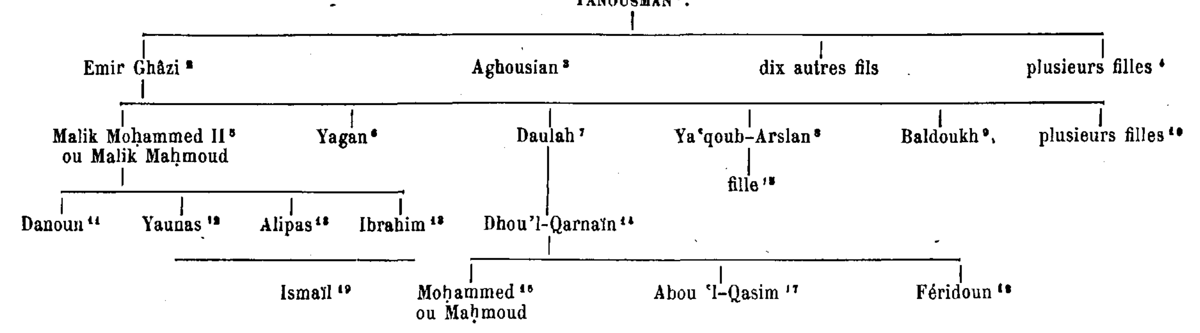


1. Cf. ci-dessus, p. 179. — 2. P. 172, 179. — 3. P. 187, 194. — 4. P. 194, 223. — 5. P. 194. — 6. P. 194, 219, 223, 245, 258, 310, 312. — 7. P. 194, 225. — 8. P. 346. — 9. P. 275, 290, 305, 312, 319, 326, 332, 346, 357, 373. — 10. Parmi elles : 1° une qui épouse *a*) Malik Moḥammed, Danismenide, puis : *b*) Ya'qoub-Arslan, frère du précédent (p. 253); 2° une autre qui épouse Nour ed-Dîn d'Alep (p. 297); 3° une autre qui épouse *a*) Ya'qoub-Arslan (p. 310); et ensuite : *b*) Ismaël, petit-neveu de ce dernier (p. 324). — 11. P. 407, 410. — 12. P. 410. — 13. P. 411. — 14. P. 407. — 15. Parmi elles : 1° une qui épouse Nour ed-Dîn, l'Ortoḳide, de Hesn-Kêpha (p. 388); 2° une autre qui épouse Bahramsah, seigneur d'Erzanga (p. 405).

IV

Famille du Danišmend.

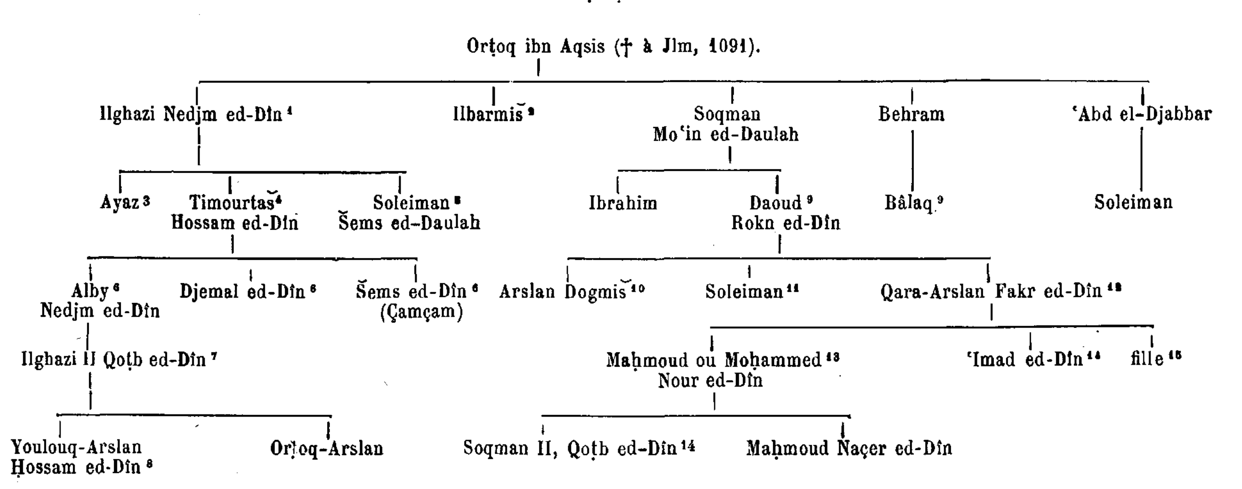
Mohammed I, on Ismaïl, fils de Tilou le Danišmend, surnommé Goumištikin, et appelé par Michel Tanoušman[1].



1. P. 173, 187. — 2. P. 194, 205, 218, 219, 233. — 3. P. 192. — 4. L'une d'elles possède Symnada (p. 230). — 5. P. 223, 237, 248, 253. — 6. P. 224, 238. — 7. P. 238, 253, 304. — 8. P. 253, 297, 305, 310, 319, 324. — 9. Emir de Samosate — 10. Parmi elles, une qui épouse Ibn Mangoug (p. 205); une autre épouse Mas'oud de Cappadoce (p. 219, 230). — 11. P. 253, 346, 349, 369. — 12. P. 223, 253. — 13. D'après Dulaurier, *Hist. Arméniens des Croisades*, t. I, p. LXXII. Le tableau donné en cet endroit doit être corrigé d'après le nôtre sur plusieurs points. — 14. P. 304, 319. — 15. Epouse Qara-Arslan Fakr ed-Dîn (p. 320). — 16. P. 319, 337, 362, 373. — 17. P. 337, 343. — 18. P. 343, 362. — 19. Nous savons seulement qu'il est petit-fils de Mohammed, et fils d'un frère de Danoun ; le nom de son père ne se rencontre pas dans la Chronique (p. 324, 346, 349).

V

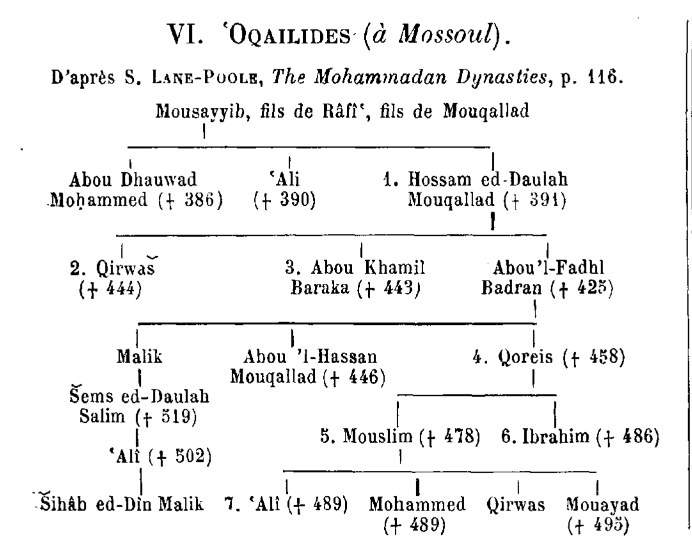
Ortokides.



1. P. 193. — 2. P. 215. — 3. P. 216. — 4. P. 218. — 5. P. 218, 220. — 6. P. 314. — 7. P. 368. — 8. P. 396. — 9. P. 216. — 10. P. 237, 258. — 11. P. 250. — 12. P. 258. — 13. P. 329. — 14. P. 396. — 15. Epouse Abou 'l-Qasim, puis son frère Féridoun, le Danismenide (p. 343).

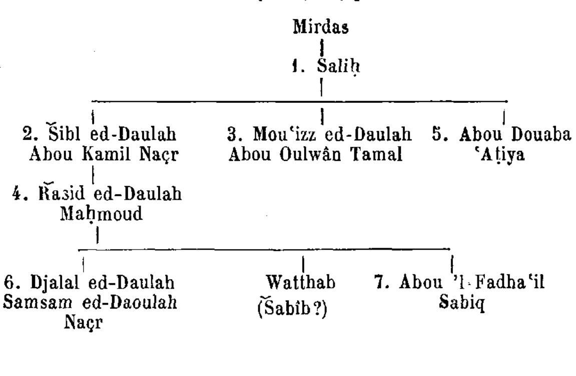
VI. ʿOqailides (*à Mossoul*).

D'après S. Lane-Poole, *The Mohammadan Dynasties*, p. 116.



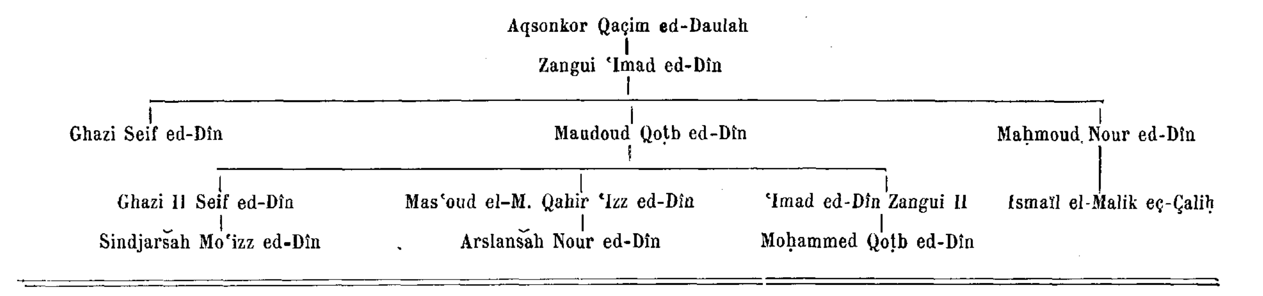
VII. Mirdasides (*à Alep*).

D'après S. Lane-Poole, *op. cit.*, p. 115; et Weil, *Gesch. der Chaliphen*, III, p. 109.

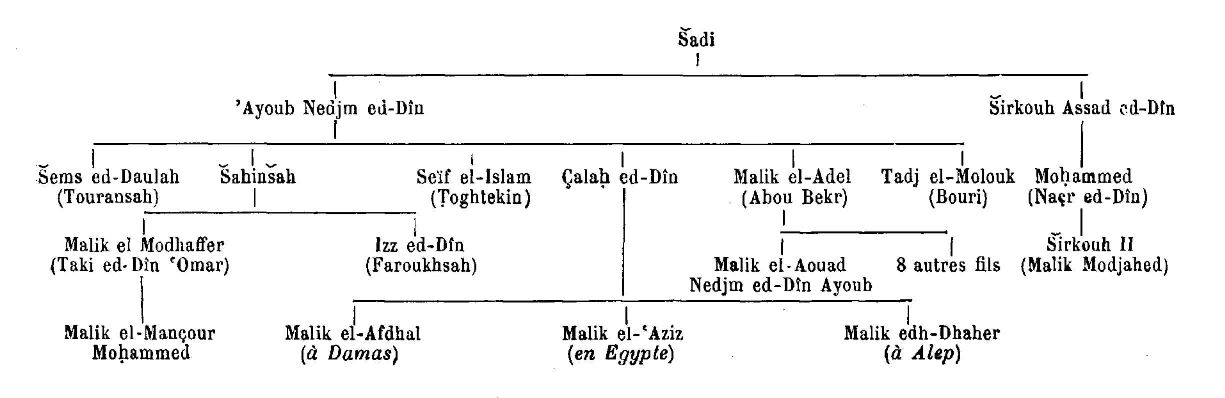


(Les chiffres indiquent l'ordre de succession au pouvoir.)

VIII. Atabecs de Mossoul et de Mésopotamie

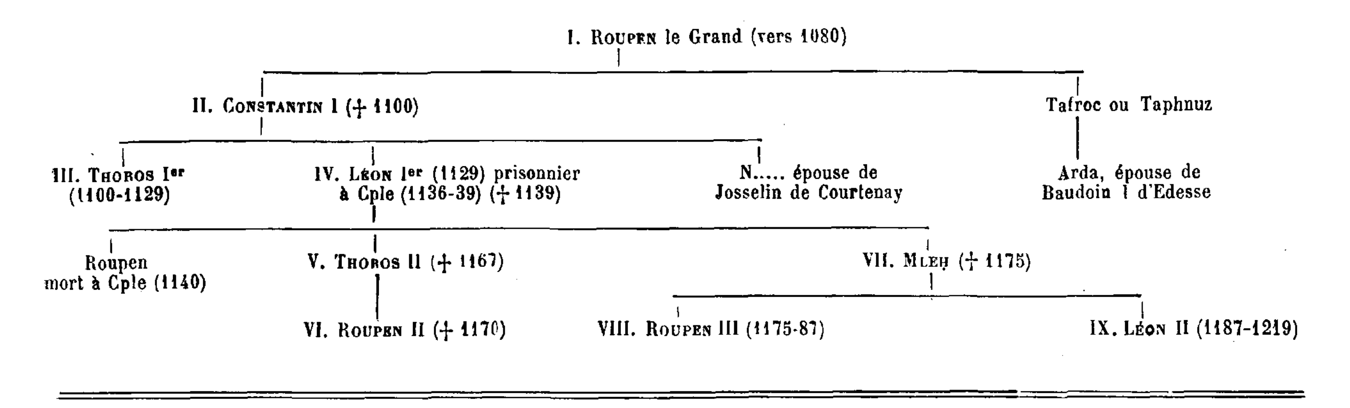


IX. Ayoubides.



X

Souverains de la Petite-Arménie



XI

Premiers rois francs de Jérusalem.

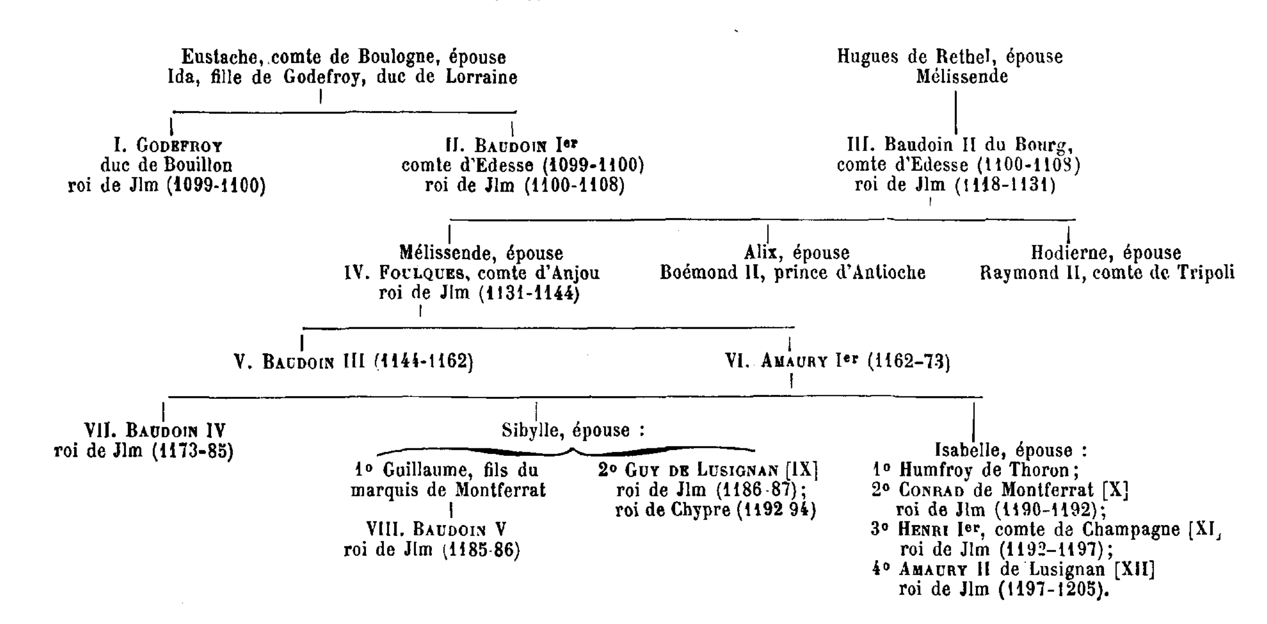


TABLE DES MATIÈRES

LIVRE DOUZIÈME

LIVRE TREIZIÈME

LIVRE QUATORZIÈME

LIVRE QUINZIÈME

LIVRE SEIZIÈME

LIVRE DIX-SEPTIÈME

LIVRE DIX-HUITIÈME

LIVRE DIX-NEUVIÈME

LIVRE VINGTIÈME

LIVRE VINGT-ET-UNIÈME

APPENDICES

ANGERS. — IMPRIMERIE ORIENTALE DE A. BURDIN ET Cie.



CHRONIQUE

DE

MICHEL LE SYRIEN

PATRIARCHE JACOBITE D'ANTIOCHE

(1166-1199)

Éditée pour la première fois et traduite en français

PAR

J.-B. CHABOT

Ouvrage publié avec l'encouragement et sous le patronage de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

TOME III

Fascicule I

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

1905

PUBLICATIONS DE M. J.-B. CHABOT

Histoire de Mar Jabalaha III, patriarche nestorien, et du moine Rabban Çauma; 1895, in-8°, pp. 278 (avec carte et planche).

Quatrième partie de la Chronique de Denys de Tell-Mahré. Texte syriaque et traduction française; 1895, in-8°, pp. xx-247, et XLII-206.

(Ces deux ouvrages ont été couronnés par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (prix Bordin).

De Santi Isaaci Ninivitæ vita, scriptis et doctrina; 1892, in-8°, pp. XIV-148.

La Légende de Mar Bassus, martyr persan. Texte syriaque et traduction française; 1893, in-8°, pp. XVI-72.

Notice sur les Manuscrits syriaques conservés dans la Bibliothèque du Patriarcat grec-orthodoxe de Jérusalem; 1894, in-8°, pp. 47.

Éloge du patriarche nestorien Mar Denha Ier. Texte syriaque et traduction française; 1895, in-8°, pp. 32.

Pierre l'Ibérien, évêque monophysite de Mayouma (Gaza) à la fin du ve siècle; 1895, in-8°, pp. 32.

Notice sur les Yézidis. Texte syriaque et trad. française; 1895, in-8°, pp. 37.

Trois homélies de Proclus, év. de Constantinople. Texte syr.; 1896, in-8°, pp. 22.

L'École de Nisibe, ses statuts, son histoire; 1896, in-8°, pp. 55.

Notice sur les Manuscrits syriaques de la Bibliothèque Nationale acquis depuis la publication du Catalogue; 1896, in-4°, pp. 19.

Le Livre de la Chasteté, composé par Jésus-denah, év. de Baçrah. Texte syriaque et traduction française; 1896, in-8°, pp. 84-67.

Vie de Mar Youssef Ier, patriarche des Chaldéens (1681-1695); in-8°, pp. 29.

Vie de Jésus-Sabran, écrite par Jésus-yahb d'Adiabène. Texte syriaque avec une Introduction; 1897, in-8°, pp. 108.

Index analytique du *Recueil des Inscriptions grecques et latines de la Syrie* de Waddington; 1897, in-folio, pp. 23.

Lettre de Bar-Hébreus au catholicos Denha Ier. Texte syriaque et traduction française; 1889, in-8°, pp. 56.

Notes d'Épigraphie et d'Archéologie orientales, fasc. I-IV; 1897-1901, in-8°, pp. 172 (avec 7 pl.).

Notice sur une Mappemonde syrienne du XIIIe siècle; 1893, in-8°, pp. 19; — Notes complémentaires; pp. 15 (avec 2 pl.).

Lettre du catholicos Mar-Aba II aux membres de l'École patriarcale. Texte syriaque et traduction française; 1899, in-8°, pp. 42.

Regulæ monasticæ, sæc. VI ab Abrahamo et Dadjesu conditæ. Texte syr. et trad. latine; 1898, in-8°, pp. 49.

Theodori Mopsuesteni Commentarius in Evangelium D. Johannis, tom. I, (textus syriacus); 1897, in-8°, pp. VIII-412.

Les évêques Jacobites du VIIIe au XIIIe siècle; 1901, in-8°, pp. 88.

Vie du moine Yousef Bousnaya, traduite du syriaque; 1900, in-8, pp. 248.

Synodicon Orientale ou Recueil de Synodes Nestoriens. Texte syriaque et traduct. française; 1902, in-4°, pp. 687 (Tome XXXVII des *Notices et Extraits des manuscrits* publiés par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres).

Angers. — Imp. orientale A. Burdin et Cie.

ܟܬܒܐ ܕܡܟܬܒܢܘܬ ܙܒܢܐ

ܕܣܝܡ

ܠܡܪܝ ܡܝܟܐܝܠ ܪܒܐ

ܦܛܪܝܪܟܐ

ܐܝܟ ܕܐܝܬܝܗ ܒܟܬܒܐ ܕܡܬܢܛܪ ܒܥܕܬܐ ܕܒܡܩܘܬܐ
ܒܐܘܪܗܝ ܡܕܝܢܬܐ ܕܒܝܬ ܢܗܪܝܢ ܀



ܐܬܛܒܥ ܒܦܪܝܣ ܡܕܝܢܬܐ
ܒܫܢܬ ܐܛܝ ܠܡܫܝܚܐ



CHRONIQUE

DE

MICHEL LE SYRIEN

PATRIARCHE JACOBITE D'ANTIOCHE

(1166-1199)

Éditée pour la première fois et traduite en français

PAR

J.-B. CHABOT

Ouvrage publié avec l'encouragement et sous le patronage de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

TOME III

Fascicule II

PARIS
ERNEST LEROUX, EDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28
—
1906

PUBLICATION DE LA CHRONIQUE DE MICHEL LE SYRIEN

La *Chronique de Michel le Syrien* formera 4 volumes in-4°, en 8 fascicules.

Chaque fascicule comprendra environ 100 pages de texte syriaque avec la traduction correspondante.

Le texte aura une pagination continue, répondant aux 777 pages du manuscrit, de manière à pouvoir être relié à part en un volume ; et la traduction sera paginée de manière à former trois volumes.

L'Introduction, qui fait partie du premier volume, et des Tables très complètes, seront jointes au prochain et dernier fascicule.

Prix de chaque fascicule : **12 fr. 50.**

CORPUS
SCRIPTORUM CHRISTIANORUM ORIENTALIUM

CURANTIBUS

J.-B. CHABOT, I. GUIDI, H. HYVERNAT, B. CARRA DE VAUX

Ont déjà paru dans cette Collection :

Syriaca.

Ser. II, t. 64. Išôyahb III patriarcha, *Liber Epistularum*, ed. et interpr. Rubens Duval.

— t. 93. Dionysius Bar Salibi. *Expositio liturgiae*, ed. et interpr. H. Labourt.

— t. 98. fasc. Dionysius Bar Salibi *Commentarii in Evangelia*, ed. et interpr. I. Sedlacek et J.-B. Chabot.

Ser. III, t. 4. *Chronica minora*, ed. et interpr. Ign. Guidi, E.-W. Brooks, J.-B. Chabot.

Aethiopica.

Ser. I, t. 31. Philosophi Abessini, ed. E. Littmann.

Ser. II, t. 5, Annales regum Iohannis I, Iyasu I et Bakaffa, ed. et interpr. Ign. Guidi.

— t. 17, fasc. i. *Acta S. Yârêd et S. Pantâlêwon*, ed. et interpr. K. Conti Rossini.

— t. 20, fasc. i. *Acta SS. Basalota Mikâ'êl* et *Anorêwôs*, ed. et interpr. K. Conti Rossini.

— t. 21, fasc. i. *Acta S. Eustathii*, interpr. B. Turaiev.

— t. 22, fasc. i. *Acta S. Mercurii*, ed. et interpr. K. Conti Rossini.

— t. 23, fasc. i. *Acta S. Ferê Mikâ'êl et S. Zar'a Abrehâm*, ed. et interpr. B. Turaiev.

Coptica.

Ser. II, t. 2, fasc. i. Sinuthii *Vita et opera omnia*, ed. I. Leipoldt, adjuvante E. W. Crum.

Arabica.

Ser. III. t. 1. Petrus Ibn Rahib. *Chronicon orientale*, ed. et interpr. L. Cheikho.

— t. 6. Eutychii patr. Alexandr. *Annales* (pars prior) ed. L. Cheikho.

— t. 9. Severus Ben el Moqaffa'. *Historia patriarcharum Alexandrinorum*, ed. C. F. Seybold; fasc. i.

— t. 18. Synaxarium alexandrinum (pars prior), ed. I. Forget.

Six autres volumes sont sous presse.

J.-B. CHABOT

CHRONIQUE DE MICHEL LE SYRIEN

TOME III

Fascicule II

PARIS

E. LEROUX

ÉDITEUR

1906

PUBLICATIONS DE M. J.-B. CHABOT

Histoire de Mar Jabalaha III, patriarche nestorien, et du moine Rabban Çauma; 1895, in-8°, pp. 278 (avec carte et planche).

Quatrième partie de la Chronique de Denys de Tell-Mahré. Texte syriaque et traduction française; 1895, in-8°, pp. xx-247, et xlii-206.

Ces deux ouvrages ont été couronnés par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (prix Bordin).

De Sancti Isaaci Ninivitæ vita, scriptis et doctrina; 1892, in-8°, pp. xiv-148.

La Légende de Mar Bassus, martyr persan. Texte syriaque et traduction française; 1893, in-8°, pp. xvi-72.

Notice sur les Manuscrits syriaques conservés dans la Bibliothèque du Patriarcat grec-orthodoxe de Jérusalem; 1894, in-8°, pp. 47.

Éloge du patriarche nestorien Mar Denha Ier. Texte syriaque et traduction française; 1895, in-8°, pp. 32.

Pierre l'Ibérien, évêque monophysite de Mayouma (Gaza) à la fin du ve siècle; 1895, in-8°, pp. 32.

Notice sur les Yézidis. Texte syriaque et trad. française; 1896, in-8°, pp. 37.

Trois homélies de Proclus, év. de Constantinople. Texte syr.; 1896, in-8°, pp. 22.

L'École de Nisibe, ses statuts, son histoire; 1896, in-8°, pp. 55.

Notice sur les Manuscrits syriaques de la Bibliothèque Nationale acquis depuis la publication du Catalogue; 1896, in-4°, pp. 19.

Le Livre de la Chasteté, composé par Jésus-denah, év. de Baçrah. Texte syriaque et traduction française; 1896, in-8°, pp. 84-67.

Vie de Mar Youssef Ier, patriarche des Chaldéens (1681-1695); in-8°, pp. 29.

Vie de Jésus-Sabran, écrite par Jésus-yahb d'Adiabène. Texte syriaque avec une Introduction; 1897, in-8°, pp. 108.

Index analytique du *Recueil des Inscriptions grecques et latines de la Syrie* de Waddington; 1897, in-folio, pp. 23.

Lettre de Bar-Hébreus au catholicos Denha Ier. Texte syriaque et traduction française; 1889, in-8°, pp. 56.

Notes d'Épigraphie et d'Archéologie orientales, fasc. I-IV; 1897-1901, in-8°, pp. 172 (avec 7 pl.).

Notice sur une Mappemonde syrienne du XIIIe siècle; 1898, in-8°, pp. 19; — Notes complémentaires; pp. 15 (avec 2 pl.).

Lettre du catholicos Mar-Aba II aux membres de l'École patriarcale. Texte syriaque et traduction française; 1899, in-8°, pp. 42.

Regulæ monasticæ, sæc. vi ab Abrahamo et Dadjesu conditæ. Texte syr. et trad. latine; 1898, in-8°, pp. 49.

Theodori Mopsuesteni Commentarius in Evangelium D. Johannis, tomus I, (textus syriacus); 1897, in-8°, pp. viii-412.

Vie du moine Yousef Bousnaya, traduite du syriaque; 1900, in-8, pp. 248.

Les évêques Jacobites du viiie au xiiie siècle; 1901, in-8°, pp. 88.

Synodicon Orientale ou **Recueil de Synodes Nestoriens.** Texte syriaque et traduct. française; 1902, in-4°, pp. 687, tome XXXVII des *Notices et Extraits des manuscrits* publiés par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres).

La prétendue Chronique de Maribas le Chaldéen; 1905, in-8°, pp. 16.

Narsai le Docteur et les origines de l'Ecole de Nisibe; 1905, in-8°, pp. 23.

Notes sur quelques monuments épigraphiques araméens; 1906, in-8°, pp. 35.

Éclaircissements sur la Littérature syriaque; 1906, in-8°, pp. 35.

Angers. — Imp. orientale A. Burdin et Cie.

ܟܬܒܐ ܕܡܟܬܒܢܘܬ ܙܒܢܐ

ܕܣܝܡ

ܠܡܪܝ ܡܝܟܐܝܠ ܪܒܐ

ܦܛܪܝܪܟܐ

ܐܝܟ ܢܣܚܐ ܥܬܝܩܐ ܕܡܬܬܢܛܪ ܒܥܕܬܐ ܕܩܕ̈ܝܫܐ
ܒܐܘܪܗܝ ܡܕܝܢܬܐ ܕܒܝܬ ܢܗܪܝܢ ܀

ܐܬܛܒܥ ܒܦܪܝܣ ܡܕܝܢܬܐ
ܒܫܢܬ ܐܨܝ ܠܡܫܝܚܐ



CHRONIQUE

DE

MICHEL LE SYRIEN

PATRIARCHE JACOBITE D'ANTIOCHE

(1166-1199)

Éditée pour la première fois et traduite en français

PAR

J.-B. CHABOT

Ouvrage publié avec l'encouragement et sous le patronage de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

TOME III

Fascicule III

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

1910

PUBLICATION DE LA CHRONIQUE DE MICHEL LE SYRIEN

Le texte et la traduction de la *Chronique de Michel le Syrien* forment 4 volumes in-4°.

Prix de l'ouvrage complet : 100 francs.

Huit fascicules, contenant le texte entier et sa traduction, ont été publiés. Un fascicule supplémentaire renfermant l'*Introduction* et les *Tables* sera délivré **gratuitement** aux souscripteurs vers la fin de l'année 1911.

Avis pour la Reliure.

Les tomes II, III, IV peuvent être reliés dès maintenant.

Le tome IV doit être formé du texte syriaque retiré de chacun des huit fascicules. Ce texte ainsi réuni comprend 94 feuilles paginées de 1 à 777. On y ajoutera le Titre et l'Index qui sont encartés dans le présent fascicule.

Le tome III et le tome II, se composent de trois fascicules chacun. Ils sont complets.

Le tome Ier n'est pas complet. Le fascicule supplémentaire renfermant l'Introduction et les Tables devra être placé en tête du tome Ier.

CORPUS SCRIPTORUM CHRISTIANORUM ORIENTALIUM

CURANTIBUS

J.-B. CHABOT, IGN. GUIDI, H. HYVERNAT

Cette collection, analogue à celle des Pères grecs publiée par l'Académie de Berlin et à celle des Pères latins publiée par l'Académie de Vienne, doit comprendre tous les textes syriaques, éthiopiens, coptes et arabes d'origine chrétienne, à l'exception des textes bibliques et des ouvrages lexicographiques.

Les textes sont accompagnés d'une traduction latine, qui se vend séparément.

Grâce au concours désintéressé d'un grand nombre d'Orientalistes français et étrangers, la collection commencée en 1903 compte au 31 décembre 1910, **soixante et un** fascicules, savoir :

20 fascicules des *Scriptores syri;*
28 fascicules des *Scriptores aethiopici;*
4 fascicules des *Scriptores coptici;*
9 fascicules des *Scriptores arabici;*

Demander la liste détaillée aux librairies POUSSIELGUE, 15, rue Cassette, à Paris, et Otto HARRASSOWITZ, à Leipzig.

J.-B. CHABOT

CHRONIQUE

DE

MICHEL

LE SYRIEN

TOME III

Fascicule III

PARIS

E. LEROUX

ÉDITEUR

1910

PUBLICATIONS DE M. J.-B. CHABOT

(En 1910, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres a attribué le prix Jean Reynaud à M. J.-B. CHABOT, pour l'ensemble de ses travaux.)

Histoire de Mar Jabalaha III, patriarche nestorien, et du moine Rabban Çauma; 1895, in-8°, pp. 278 (avec carte et planche). [*Épuisé.*]

Quatrième partie de la Chronique de Denys de Tell-Mahré. Texte syriaque et traduction française; 1895, in-8°, pp. xx-247, et XLII-206.

Ces deux ouvrages ont été couronnés par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (prix Bordin).

De Sancti Isaaci Ninivitæ vita, scriptis et doctrina; 1892, in-8°, pp. XIV-148,

La Légende de Mar Bassus, martyr persan. Texte syriaque et traduction française; 1893, in-8°, pp. XVI-72.

Notice sur les Manuscrits syriaques conservés dans la Bibliothèque du Patriarcat grec-orthodoxe de Jérusalem; 1894, in-8°, pp. 47.

Éloge du patriarche nestorien Mar Denha Ier. Texte syriaque et traduction française; 1895, in-8°, pp. 32.

Pierre l'Ibérien, évêque monophysite de Mayouma (Gaza) à la fin du ve siècle; 1895, in-8°, pp. 32.

Notice sur les Yézidis. Texte syriaque et trad. française; 1895, in-8°, pp. 37.

Trois homélies de Proclus, év. de Constantinople. Texte syr.; 1896, in-8°, pp. 22.

L'École de Nisibe, ses statuts, son histoire; 1896, in-8°, pp. 55. [*Épuisé.*]

Notice sur les Manuscrits syriaques de la Bibliothèque Nationale acquis depuis la publication du Catalogue; 1896, in-4°, pp. 19.

Le Livre de la Chasteté, composé par Jésus-denah, év. de Baçrah. Texte syriaque et traduction française; 1896, in-8°, pp. 84-67.

Vie de Mar Youssef Ier, patriarche des Chaldéens (1681-1695); in-8°, pp. 29.

Vie de Jésus-Sabran, écrite par Jésus-yahb d'Adiabène. Texte syriaque avec une Introduction; 1897, in-8°, pp. 108.

Index analytique du *Recueil des Inscriptions grecques et latines de la Syrie* de Waddington; 1897, in-folio, pp. 23.

Lettre de Bar-Hébreus au catholicos Denha Ier. Texte syriaque et traduction française; 1889, in-8°, pp. 56.

Notes d'Épigraphie et d'Archéologie orientales, fasc. I-IV; 1897-1901, in-8°, pp. 172 (avec 7 pl.).

Notice sur une Mappemonde syrienne du XIIIe siècle; 1898, in-8°, pp. 19; — Notes complémentaires; pp. 15 (avec 2 pl.).

Lettre du catholicos Mar-Aba II aux membres de l'École patriarcale. Texte syriaque et traduction française; 1899, in-8°, pp. 42.

Regulæ monasticæ, sæc. VI ab Abrahamo et Dadjesu conditæ. Texte syr. et trad. latine; 1898, in-8°, pp. 49.

Theodori Mopsuesteni Commentarius in Evangelium D. Johannis, tomus I, (textus syriacus); 1897, in-8°, pp. VIII-412.

Vie du moine Yousef Bousnaya, traduite du syriaque; 1900, in-8, pp. 248.

Les évêques Jacobites du VIIIe au XIIIe siècle; 1901, in-8°, pp. 88.

Synodicon Orientale ou Recueil de Synodes Nestoriens. Texte syriaque et traduct. française; 1902, in-4°, pp. 687, tome XXXVII des *Notices et Extraits des manuscrits* publiés par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres).

La prétendue Chronique de Maribas le Chaldéen; 1905, in-8°, pp. 16.

Narsai le Docteur et les origines de l'École de Nisibe; 1905, in-8°, pp. 23.

Notes sur quelques monuments épigraphiques araméens; 1906, in-8°, pp. 35.

Éclaircissements sur la Littérature syriaque; 1906, in-8°, pp. 35.

Les langues et les littératures araméennes; 1910, in-8°, pp. 43.

Angers. — Imp. orientale A. Burdin et Cie.

ܟܬܒܐ ܕܡܟܬܒܢܘܬ ܙܒܢܐ

ܕܣܝܡ

ܠܡܪܝ ܡܝܟܐܝܠ ܪܒܐ

ܦܛܪܝܪܟܐ

ܐܝܟ ܕܐܝܬܝܗ ܒܟܬܝܒܬܐ ܕܡܬܢܛܪܐ ܒܥܕܬܐ ܕܣܘ̈ܪܝܝܐ
ܒܐܘܪܗܝ ܡܕܝܢܬܐ ܕܒܝܬ ܢܗܪ̈ܝܢ ܀

ܐܬܛܦܣ ܒܦܪܣ ܡܕܝܢܬܐ

ܒܫܢܬ ܐܦ̄ܘܛ ܠܡܫܝܚܐ